





HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES,

OU

NOUVELLE COLLECTION DE TOUTES LES RELATIONS DE VOYAGES PAR MER ET PAR TERRE,

Qui ont été publiées jusqu'à present dans les différentes Langues de toutes les Nations connues :

CONTENANT

CE QU'IL Y A DE PLUS REMARQUABLE, DE PLUS UTILE, ET DE MIEUX AVERE' DANS LES PAYS OU LES VOYAGEURS ONT PENETRE',

TOUCHANT LEUR SITUATION, LEUR E'TENDUE, leurs Limites, leurs Divisions, leur Climat, leur Terroir, leurs Productions, leurs Lacs, leurs Rivieres, leurs Montagnes, leurs Mines, leurs Cités & leurs principales Villes, leurs Ports, leurs Rades, leurs Edifices, &c.

AVEC LES MŒURS ET LES USAGES DES HABITANS, LEUR RELIGION, LEUR GOUVERNEMENT, LEURS ARTS ET LEURS SCIENCES, LEUR COMMERCE ET LEURS MANUFACTURES;

POUR FORMER UN SYSTÊME COMPLET D'HISTOIRE ET DE GEOGRAPHIE MODERNE, qui representera l'état actuel de toutes les Nations :

ENRICHI

DE CARTES GEOGRAPHIQUES Nouvellement composées sur les Observations les plus autentiques,

DE PLANS ET DE PERSPECTIVES; DE FIGURES D'ANIMAUX, DE VÉGÉTAUX, Habits, Antiquités, &c.

TOME DIXIE'ME.



A PARIS,
Chez DIDOT, Libraire, Quai des Augustins, à la Bible d'or.

M. DCC. LII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



AVERTISSEMENT.

QUOIQUE ce Volume contienne l'execution de mes dernieres promesses, & qu'il ne demande pas d'autre Exorde que les Introductions ordinaires, qui en forment un pour chaque article, il me paroît important d'y joindre quelques observations génerales sur la nature & l'étendue de mon sujet. Si l'on se rappelle que dans un autre Avertissement, j'ai comparé les divisions & les varietés de cet Ouvrage aux détours d'une immense Forêt, on sentira combien l'embarras doit croître, à mesure qu'on s'engage dans ce Labyrinte & que les routes s'y multiplient. L'obscurité s'y joint quelquefois à l'incertitude, pour le tourment de ceux qui veulent y pénétrer. Avec un fil pour se reconnoître, il faut un flambeau pour voir clair autour de soi. Il faut aussi quelques lumieres d'avance, sur les lieux où l'on peut trouver de l'utilité & du plaisir à s'arrêter. Enfin, dans un Recueil de Voyages, chaque Lecteur doit se regarder comme un Voyageur lui-même, qui a besoin, non-seulement de guides, pour marcher par des routes qu'il ignore, mais encore d'officieux avant-coureurs, pour lui préparer des hospices, des séjours & d'agréables délassemens.

Les Auteurs Anglois, qu'on a fait profession de suivre dans les premiers Tomes, n'avoient pas bien mesuré leur carriere. Soit qu'ils en ignorassent l'étendue, ou que leur dessein ne fût pas de s'arrêter aux bornes qu'ils s'étoient imposées, il est certain qu'au lieu d'un petit nombre de Volumes, à la vérité fort épais, mais qui n'en devoient faire que dix de la grosseur des miens, ils avoient pris un essor qui les auroit menés dix fois plus loin. Il auroit fallu se consoler du mécompte, & le regarder même comme une erreur utile, si tous les Voyageurs méritoient assez également d'être recueillis, pour ne pas faire regretter la longueur, ni par conséquent le prix du Recueil. Mais j'avouerai librement qu'entre les Relations des premiers Tomes, plusieurs occupent une place qui pouvoit être mieux remplie. La prévention nationale paroît avoir emporté les Auteurs, jusqu'à leur faire oublier les plus curieuses Navigations des Etrangers.

Lorsqu'abandonnant leur entreprise ils m'ont laissé le droit d'en juger sans interêt, & de consulter mes propres idées pour la con-

tinuer, j'ai regretté d'abord de me trouver comme enchaîné à leur Plan, & j'y ai fait obſerver quelques défauts eſſentiels. Mais, après l'avoir ſuivi ſi long-temps (*a*), il étoit trop tard pour le réformer. Cependant je me ſuis fait un devoir de ſuppléer à leurs omiſſions, par quantité de Relations importantes. J'ai mis plus de rapport & de dépendance entre les articles, pour les faire ſervir mutuellement, comme dans un tableau bien ordonné, à ſe prêter du jour & des ombres. J'ai ſupprimé les détails inutiles, les ennuieuſes répetitions, & tout ce que je n'ai pas jugé capable de plaire ou d'inſtruire. En un mot, je me ſuis efforcé, autant qu'il eſt poſſible dans un ſujet fort inégal, & dans la néceſſité de s'aſſujétir au Plan d'autrui, de donner à l'Ouvrage un air plus hiſtorique; c'eſt-à-dire, comme je l'ai déja fait remarquer, de le rendre plus digne de ſon titre.

Je n'ai pas moins ſenti le danger d'une exceſſive longueur; & chaque jour me faiſant découvrir quantité de Voyageurs ignorés des Anglois, auſquels il ne m'étoit pas permis néanmoins de fermer abſolument l'entrée de ce Recueil, j'ai cherché quelque moyen de reſſerrer leurs droits ſans les violer. Un peu de réflexion m'en a fait trouver un, dont je m'applaudis: c'eſt de ne les faire paroître que dans le degré de diſtinction qui leur convient. Cette regle, qui auroit épargné, juſqu'à préſent, beaucoup d'inutilités aux Lecteurs, ne demande que d'être expliquée pour être approuvée; & c'eſt le principal but que je me ſuis propoſé dans cet Avertiſſement:

On a dû reconnoître, par des exemples continuels, que tous les Voyageurs ne méritent pas la même eſtime. Mais cette difference ne vient pas ſeulement de celle de l'eſprit & de l'habileté. Il me ſemble même que par rapport à l'objet de cet Ouvrage, elle ne doit être priſe que des occaſions & des facilités qu'ils ont eues pour s'inſtruire. Celui qui n'a fait que traverſer un Pays, ou qui ne s'y eſt pas arrêté long-temps, ne doit pas entrer en comparaiſon avec celui qui s'y eſt familiariſé par un long ſéjour. Le Marchand, qui ne s'eſt pas éloigné du Port où ſon Commerce l'a conduit, qui ſouvent n'eſt pas ſorti de ſon Vaiſſeau, ou du Comptoir de ſa Nation, & qui ne reçoit par conſéquent ſes informations que du témoignage d'autrui, n'a pas droit de s'égaler au Curieux qui s'eſt tranſporté dans tous les lieux qu'il décrit, & qui ne s'en eſt

(*a*) On ſait que feu M. le Chancelier m'aiant engagé à ce travail, je recevois ſous ſon enveloppe, les feuilles Angloiſes, à meſure qu'elles étoient imprimées à Londres, & que je les envoyois de même à la Preſſe, à meſure qu'elles ſortoient de ma plume.

fié qu'à ſes propres yeux. Sans pouſſer le détail plus loin, je me flatte que ſur cette ſeule idée, on approuvera le parti que je prends de ſupprimer tout ce que je nomme Voyageurs ſubalternes; c'eſt-à-dire, ceux dont les obſervations ſe trouvent comme ſupprimées d'elles-mêmes, par d'autres obſervations plus exactes & plus completes. On doit comprendre, du moins, qu'il eſt impoſſible autrement de réduire cet Ouvrage à de juſtes bornes.

Cependant, pour n'être pas accuſé de renoncer au premier Projet, qui embraſſe toutes les Relations de Voyages, je trouve un autre moyen, auſſi naturel, auſſi ſimple, d'en ſupprimer une partie ſans les exclure; c'eſt de les renvoyer, dans les Index, à la Table alphabétique que j'ai promiſe: avec cette différence, que celles qui auront paru avec honneur dans le cours de l'Ouvrage, n'y ſeront indiquées que par leurs noms; au lieu que les autres y ſeront accompagnées de quelques remarques ſur leurs Auteurs, & ſur le fond de leur ſujet, pour ne laiſſer rien ignorer qui appartienne à l'hiſtoire des Voyages, & pour les ſauver du moins de l'oubli dont elles ſont menacées.

Cet éclairciſſement étoit d'autant plus néceſſaire, à la tête du Volume que j'offre au Public, que j'y ai déja mis ma nouvelle regle en uſage. Je me ſuis borné, pour l'Indouſtan (*b*) & pour le Japon (*c*), aux Voyageurs les mieux inſtruits, à ceux qui ont fait

(*b*) La Boulaie, Herbert, Hawkins, le Bruyn, & quantité d'autres, n'ont fait que paſſer légérement dans les Etats du Mogol. Auſſi leurs Remarques ſont-elles fort ſuperficielles. Herbert fera un plus grand rolle pour la Deſcription de la Perſe, dans les Voyages par Terre.

(*c*) On peut voir, dans la Préface de M. Naudé, Traducteur de Kæmpfer, & dans le neuviéme Tome de la nouvelle Hiſtoire du Japon, combien de Relations, d'Hiſtoires, d'Actes, de Lettres, & d'autres éclairciſſemens, on a publié ſur cette fameuſe Contrée. On y compte peu de Voyageurs, qui méritent proprement ce nom, & la plûpart ont déja paru dans les premiers Tomes de cet Ouvrage. Ceux qui ſeroient tentés de regretter qu'on n'ait pas fait entrer ici les *Ambaſſades mémorables* de la Compagnie Hollandoiſe aux Empereurs du Japon, doivent ſçavoir qu'elles ſont abſolument décriées. Voici le jugement qu'en porte le Traducteur de Kæmpfer: » Ces fameuſes Ambaſſades furent d'abord » décrites en Flamand par Arnoldus Montanus, & publiées à Amſterdam en 1669, *in-fol.* Il en parut une Traduction Angloiſe » de Jean Ogilby, en 1670, & une Françoiſe en 1680, avec quelques changemens » & quelques Additions; mais les mêmes » Planches ſervirent pour les trois Editions. » Cet Ouvrage ne répond ni aux dépenſes » qu'on fit pour l'imprimer, ni aux promeſſes magnifiques du Titre, ni enfin à l'accueil favorable qu'on lui fit dans le monde; » outre qu'il eſt plein de longues digreſſions, » ſouvent étrangeres au ſujet. Malgré ce » qu'on avance, qu'il eſt tiré des Mémoires » & des Journaux des Ambaſſadeurs mêmes, » je crois que ſi l'on en retranchoit ce qui eſt » copié des Lettres des Jéſuites, & d'autres » Auteurs, le reſte ſe trouveroit réduit à peu » de feuilles. D'ailleurs, la meilleure partie » des Planches, qui ſont les principaux embelliſſemens, & pour ainſi dire l'ame des » Ouvrages de cette eſpece, ne peut ſervir » qu'à jetter dans l'erreur, parce qu'elles repréſentent les choſes, non comme elles » ſont, mais comme le Peintre les imaginoit. Quant à la Deſcription même, il faut » avouer que le Public a quelque obligation » à l'Auteur d'avoir ramaſſé tout ce qui avoit » été dit ſur ce ſujet, & qui étoit diſperſé

une étude profonde de ces deux fameuſes Régions ; ſurtout, pour le Japon, à Kæmpfer, qui réuniſſant les qualités les plus diſtinguées d'un Voyageur, ne laiſſe à deſirer qu'une meilleure forme pour la perfection de ſon Ouvrage.

Il ſe trouve des Relations uniques, que cette raiſon oblige quelquefois de conſerver, ſans égard pour leur ſécherеſſe & leur péſanteur. Telles ſont celles qui font l'ouverture des Voyages par le Sud-Oueſt. Mais j'ai pris ſoin de les relever par diverſes Deſcriptions, qui leur ſervent d'intermedes, & par l'article du Japon, pour lequel je me promets hardiment tous les ſuffrages. La ſuite des mêmes Voyages doit faire eſperer plus d'agrément, ſi j'annonce qu'elle contiendra les Relations de Drake, de Narborough, de M. Freſier, de M. Anſon, &c. avec leurs Cartes, & tout ce qui peut ſervir à l'illuſtration de la route aux Indes Orientales par le Sud-Oueſt.

Ne finiſſons pas ſans féliciter nos Lecteurs, des éclairciſſemens que M. de Liſle vient de leur procurer ſur les pages 532 & 547 de la Deſcription du Japon, dans une belle Carte, qui contient les nouvelles découvertes au Nord de la Mer du Sud.

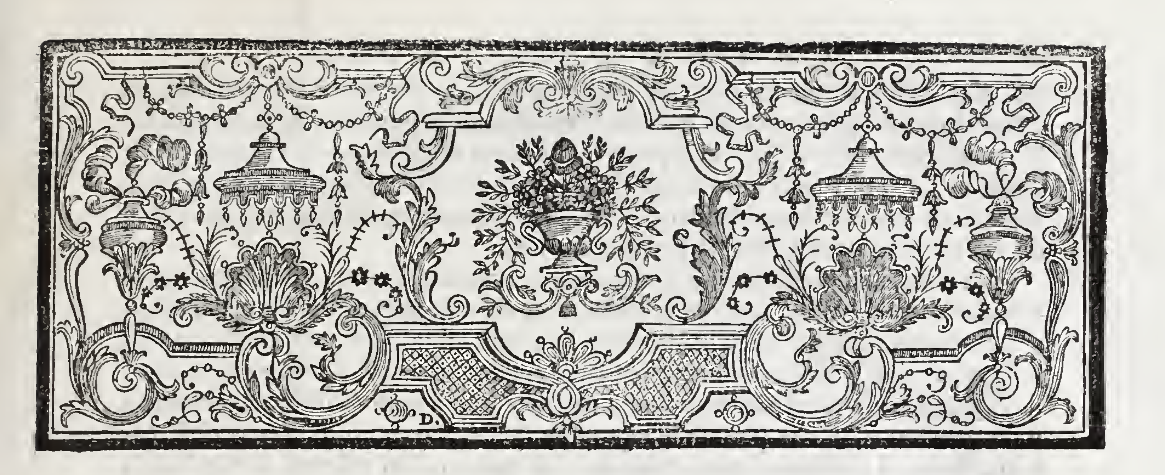
Ajoutons, pour aller au devant des moindres reproches, qu'en nous ſervant des termes de Hierarchie, de Clergé, de Prélats, de Monaſteres, &c. dans l'article qui regarde la Religion du même Pays, nous en connoiſſons une application plus ſainte, pour laquelle notre reſpect eſt tel qu'il doit être. Mais c'eſt un langage reçu, auquel il ne ſeroit pas aiſé de ſuppléer, & qui eſt autoriſé par l'exemple de nos plus religieux Ecrivains.

» en je ne ſais combien de Livres. *Préface du Traducteur.* Le P de Charlevoix ajoute, à cette critique, qu'il n'y a nul ordre dans l'Ouvrage, que tout y eſt plein de redites & de contradictions, & qu'on y défigure preſque toujours ce qu'on a tiré d'ailleurs ; en un mot, qu'il ne peut être d'aucun uſage, que pour quelque points de Géographie. *Hiſt. du Japon, Tome IX. p. 53.*

APPROBATION.

J'AI lû, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, le dixiéme Volume des Voyages. A Paris, ce dix Août mil ſept cent cinquante-deux.

BELLEY.



HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES,

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU XVe SIÉCLE.

SECONDE PARTIE.

LIVRE SECOND.

VOYAGES DANS L'INDOUSTAN.

INTRODUCTION.



SI c'étoit l'Histoire des Indes Orientales qu'on eût entrepris de traiter dans cet Ouvrage, les Mogols ne se présenteroient pas si loin des Tartares, dont ils tirent leur origine; & la liaison qu'un Historien doit observer, entre les événemens qui dépendent les uns des autres, auroit fait placer l'Article de l'Indoustan parmi les Exploits du grand Timur (1), qui joignit dans le cours du quatorziéme siécle, cette belle partie de l'Inde à ses conquê-

(1) Ou Tamerlan. Voyez ci-dessus son Article au Tome VI.

tes. Cet ordre auroit été d'autant plus naturel, qu'elle avoit été peu connue jusqu'alors, & qu'elle n'a dû qu'à ses Conquérans sa puissance & sa splendeur. Mais ne nous lassons pas de répeter que l'objet de ce Recueil est tout-à-fait différent ; & pour Introduction générale à la nouvelle carriere qui va s'ouvrir, rappellons une ancienne remarque (2), sans laquelle on ne jugera jamais bien de l'entreprise dont je donne la continuation.

» Les Auteurs Anglois, ai-je dit dans le premier Tome, promettent avec » raison, un Systême complet d'Histoire & de Géographie moderne. Cependant ils ne font pas assez remarquer que leur objet n'est pas l'Histoire des » Pays où les Voyageurs ont pénétré, mais seulement l'Histoire de leurs » Voyages & de leurs Observations ; de sorte que s'il en résulte effectivement » de grandes lumieres pour la Géographie & l'Histoire en général, c'est par » accident, si j'ose employer ce terme, & parce qu'en visitant divers Pays, » ils n'ont pû manquer de recueillir ce qui s'est attiré leur attention. La » plûpart s'en sont fait une étude, suivant les occasions & leur propre » capacité ; mais, par ces deux raisons mêmes, avec un succès fort inégal. » Ainsi tout ce qui se trouve ici d'utile à l'Histoire & à la Géographie, n'est » au fond que le résultat du principal objet, qui est de représenter le Voyageur tel qu'il est en lui-même. Ensuite, on tire de tous ceux qui ont voyagé » dans les mêmes Pays, ce qui appartient à l'Histoire & à la Géographie des » mêmes lieux, pour en composer un Corps que les Anglois ont nommé Réduction, auquel chaque Voyageur contribue suivant ses lumieres.

Quand l'Ouvrage devroit être encore aussi long qu'il est proche de sa fin, je n'ai pas d'autre réponse à faire aux objections, ni d'autre deffense contre la critique, dans une entreprise dont je répete que je n'ai pas formé le Plan. Qui me condamnera même, si j'ose m'attribuer quelque droit à la reconnoissance du Public, pour les petites réparations que je viens d'expliquer dans mon Avertissement ? Je m'arrête à cette flatteuse idée. Elle soutiendra mon courage jusqu'au terme.

(2) Avertissement du premier Tome.





N° I Tome X. Page I


CARTE DE
L'INDOUSTAN
Suivant les Cartes les plus récentes,
Conciliées avec les Relations et les Détails
Géographiques inserés dans l'Histoire
Generale des Voyages.
Ie Feuille
Par M. Bellin Ingr. de la Marine
1752.
ECHELLES
Lieues Communes de France de 25 au Degr.
Cosses usitées dans l'Indoustan
Longitude de l'Isle de Fer
Longitude Orientale de Paris
Tropique du Cancer
GOLPHE DU SINDI
ou
DE L'INDE
FRONTIERES DE PERSE
SIGISTAN
CANDAHAR
KABOUL
PETIT TIBET
KASHMIR
TIBET
MULTAN
BUKOR
BANDO
JESSELMIRE
SINDI
THURAN
TATTA
GUZARATE
MALOUE
BERAR
BENGALE
PATNA
MEOUAT
UDESSA
KANDOUANA
JESUAT
DEHLI
NARVAR
JENGAPOUR
JEMBA
NAGRAKUT
COMAO
PITAN
Cet Interieur n'est pas connu
Le Cours de cette Riviere n'est pas connu
Montagnes d'Orixa
Kandahar
Kaboul
Lahaur
Dehli
Agra
Multan
Tatta
Cambaye
Surate
Daman
Goga
Diu
Patna
Benares
Rotas
Daca
Balasor
Catak
Ragimohol
Ramana
Eskerdou
Latac
Ganga
Serhend
Chitor
Ranipour
Seronge
Gehud
Sambal
Narvar
Goadel
Cap Goadel
Dergasp
Bost
Rokhage
Vaihend
Kelvé
Haur
Ermajal
Kidge
Kandabil
Mansora
Nagar
Attok
Jemba
Jengapour
Bukor
Sakor
Jesselmire
Mirda
Godah
Mandoa
Schapor dont la position est incertaine
Sumelpour Mine de Diamant
Fausse Pointe
Pointe des Palmiers
Chegan



VOYAGE
DE THOMAS RHOE DANS L'INDOUSTAN.



CET habile & judicieux Voyageur fut envoyé au Mogol en 1615, avec la qualité d'Ambaſſadeur du Roi d'Angleterre, mais aux frais de la Compagnie des Indes Orientales, dont le Commerce étoit déja floriſſant. Comme ſon Voyage n'avoit pas d'autre objet que les intérêts de la Compagnie, ſa Relation étoit remplie de diſcuſſions importantes, que Purchas (1), qui l'a publiée dans ſon Recueil, nomme les myſteres de ce Commerce. Elles en ont été retranchées, par la même politique qui porte la Compagnie de Hollande à garder un grand ſecret ſur l'état de ſes affaires dans l'Indouſtan. Mais cette mutilation n'empêche pas que le Journal de Rhoe ne ſoit également eſtimable, & par le caractere judicieux de ſon Auteur, & par mille détails intéreſſans qui font connoître l'ancienne Cour du Mogol. Motifs du voyage.

La Flotte Angloiſe qui portoit Rhoe, ayant jetté l'ancre au Port de Surate le 26 de Septembre, il ne s'arrêta dans la Ville que pour donner le tems au Capitaine Harris, qui fut nommé pour l'eſcorter, de raſſembler cent Mouſquetaires, dont l'eſcorte devoit être compoſée. On ſe mit en marche. L'Auteur fit peu d'obſervations dans une route de deux cens vingt-trois milles, qu'il compte à l'Eſt de Surate juſqu'à Brampour (2). Le Pays, dit-il, eſt pauvre & peu habité. Ses Villes & ſes Villages ſont bâties de terre. Mais, à deux milles de Brampour, il arriva dans un Village nommé *Baterpore*, qui exerça plus agréablement ſa curioſité. C'eſt l'Arſenal du Mogol. Il y vit des pieces de fonte de divers calibres, quoique géneralement trop courtes & trop minces. Arrivée de Rhoe à Surate. Sa route juſqu'à Brampour. Baterpore, Arſenal du Mogol.

Le Kutual, ou le Magiſtrat de la Police, vint au-devant de lui dans ce lieu, avec une ſuite nombreuſe, & précedé de ſeize drapeaux. Il le conduiſit juſqu'à *Serralia*, où l'on avoit marqué ſon logement. Mais à l'entrée de cette Ville, Rhoe fut ſurpris de voir diſparoître tous les Mogols qui l'avoient conduit, & de ne pas trouver d'autre logement que quatre petites chambres, ou plûtôt quatre fours, dont la voute étoit ſi baſſe qu'elle permettoit à peine d'y être debout. Cette demeure lui parut ſi choquante, qu'ayant recours à ſes propres équipages, il donna ordre que ſes tentes fuſſent dreſſées dans la plaine; & parmi les plaintes qu'il envoya faire au Kutual, il lui fit déclarer Embarras de Rhoe à Serralia.

(1) Thevenot l'a donnée dans le ſien.

(2) On verra dans les Relations ſuivantes, & dans la deſcription, toutes ces routes mieux obſervées.

RHOE. 1615.

qu'il vouloit partir à l'inſtant. Cet Officier vint le ſupplier, avec beaucoup d'excuſes, de prendre patience juſqu'au lendemain. Sultan *Pervis*, troiſiéme fils de l'Empereur Jehan Guir, réſidoit dans cette ville, avec la qualité de Lieutenant général de ſon pere. Sa Cour occupoit les principaux logemens : ſans compter que Chan-Canna, Géneral des armées du Mogol, & le plus puiſſant ſujet de l'Empire, gouvernant ſous lui avec une pleine autorité, avoit toujours quatre mille cavaliers à ſa ſuite.

Il s'y preſente au troiſiéme fils du Mogol.

Le 18 d'Octobre, Rhoe ſe fit conduire au Palais du Prince, non-ſeulement pour obſerver les uſages de cette Cour, mais dans la vûe d'obtenir, à la faveur de quelques préſens, la liberté d'y établir un Comptoir. Il avoit reconnu, par ſa propre expérience, que les lames d'épée ſe vendoient bien dans l'armée Mogole. En arrivant à l'audience, il trouva cent cavaliers, qui attendoient le Prince, & qui formoient une haie des deux côtés de l'entrée du Palais. Le Prince étoit dans la ſeconde cour, ſous un dais, avec un riche tapis ſous ſes pieds ; dans un équipage magnifique, mais barbare. Rhoe, qui s'avançoit vers lui, au travers du peuple, fut arrêté par un Officier, qui l'avertit de baiſſer la tête juſqu'à terre. Il répondit que ſa condition le diſpenſoit de cet hommage ſervile ; & continuant de marcher juſqu'à la baluſtrade, il s'y arrêta pour faire une profonde révérence, que le Prince lui rendit par une inclination de corps. Enſuite, il ne fit pas difficulté d'entrer dans la baluſtrade, où il trouva les principaux Seigneurs de la ville, proſternés comme autant d'Eſclaves. Son embarras étoit ſur la place qu'il y devoit prendre ; & dans cette incertitude, il ſe préſenta droit devant le trône. Un Sécretaire, qui étoit aſſis ſur les degrés de la ſeconde eſtrade, lui demanda ce qu'il deſiroit. » Je lui expoſai, dit Rhoe, que le Roi d'Angleterre m'en- » voyant pour Ambaſſadeur auprès de l'Empereur ſon pere, & me trouvant » dans une ville où le Prince tenoit ſa Cour, je m'étois cru obligé de lui » faire la révérence. Alors le Prince, s'adreſſant lui-même à moi, me dit » qu'il étoit fort ſatisfait de me voir. Il me fit diverſes queſtions ſur le Roi » mon maître, & mes réponſes furent écoutées avec plaiſir. Mais comme » j'étois toujours au bas des dégrés, je demandai la permiſſion de monter, » pour entretenir le Prince de plus près. Il me répondit lui-même, que le » Roi de Perſe & le grand Turc n'obtiendroient pas ce que je deſirois. Je ré- » pliquai que ma demande méritoit quelque excuſe, parce que je m'étois » figuré que pour de ſi grands Monarques il auroit pris la peine d'aller juſ- » qu'à la porte ; & qu'enfin je ne prétendois pas d'autre traitement que ceux » qu'il feroit à leurs Ambaſſadeurs. Il m'aſſura que j'étois traité ſur le même » pied, & que je le ſerois dans toutes les occaſions. Je demandai du moins » une chaiſe. On me répondit que jamais perſonne ne s'étoit aſſis dans ce » lieu ; & l'on m'offrit, comme une grace particuliere, la liberté de m'ap- » puyer contre une colomne couverte de placques d'argent, qui ſoutenoit le » dais. Je demandai la permiſſion d'établir un Magaſin dans la ville, & » d'y laiſſer des Facteurs. Elle me fut accordée ; & le Prince donna ordre que » les Patentes fuſſent dreſſées ſur le champ (3).

Hardieſſe de l'Ambaſſadeur Anglois.

Comment elle lui réuſſit.

Le Prince s'enivre du vin des Anglois.

Entre pluſieurs preſens, Rhoe lui avoit offert une caiſſe remplie de bou-

(3) *Ibid.* page 8.

teilles de vin. A peine les eut-il reçûes qu'il en fit ouvrir plusieurs; & le goût qu'il prit à les boire ayant été jusqu'à s'enivrer, l'Ambassadeur, qui s'étoit retiré pour attendre l'expédition des Patentes, reçut bien-tôt des excuses, par lesquelles on le prioit de remettre la conclusion de cette affaire au lendemain. Il reprit le chemin de son logement, où la fievre le saisit & l'arrêta plus de six semaines. RHOE. 1615.

Après s'être un peu rétabli, il obtint les faveurs qui avoient été différées; & quittant Serralia, il passa la nuit du 6 de Décembre dans un bois qui n'est pas fort éloigné du fameux Château de Mandoa. Cette Forteresse est située sur une Montagne fort escarpée, & ceinte d'un mur dont le circuit n'a pas moins de sept lieues. Elle est belle, & d'une grandeur étonnante (4). Le 7, Rhoe fut agréablement surpris de rencontrer Edouard *Terry*, Facteur de sa Nation (5), qui venoit au-devant de lui avec un autre Anglois, nommé *Coriat*, célebre par le courage qu'il avoit eu de faire à pied le voyage d'Angleterre aux Indes. Cinq cosses plus loin, on lui fit observer, sur une Montagne, l'ancienne ville de Chitor, dont la grandeur éclate encore dans ses ruines. On y voit les restes de quantité de superbes Temples, de plusieurs belles Tours, d'un grand nombre de colonnes, & d'une multitude infinie de Maisons, sans qu'il s'y trouve un seul Habitant. Rhoe fut étonné de ne découvrir qu'un endroit par lequel on y puisse monter; encore n'est-ce qu'un précipice. On passe quatre portes sur le panchant de la Montagne, avant que d'arriver à celle de la Ville, qui est magnifique. Le sommet de la Montagne n'a pas moins de huit cosses de circuit; & vers le Sud-Ouest, on y découvre un vieux Château, assez bien conservé. Cette ville est dans les Etats du Prince Ranna, qui s'étoit soumis depuis peu au Mogol, ou plutôt, qui avoit reçu de l'argent de lui pour prendre la qualité de son Tributaire. C'étoit Eskbar, pere du Mogol regnant, qui avoit fait cette Conquête (6). Ranna descendoit, en ligne directe, du fameux Porus qui fut vaincu par Alexandre le Grand. Rhoe est persuadé que la ville de Chitor étoit anciennement la résidence de Porus; quoique Dehly, qui est beaucoup plus avancée vers le Nord, ait été la Capitale de ses Etats. Dehly même n'est maintenant fameuse que par ses ruines. On voit, proche de la ville, une colonne dressée par Alexandre, avec une longue inscription. Le Mogol regnant, & ses ancêtres, descendus de Tamerlan, avoient ruiné toutes les villes anciennes, avec défense de les rebâtir; dans la vûe, apparemment, d'abolir la mémoire de tout ce qu'il y avoit eu de plus grand & de plus ancien que la puissance de leur Maison (7).

Château de Mandoa.

Anciennes ruïnes de Chitor.

Le 25, Rhoe arriva heureusement à *Asmire*, où l'on compte, de Brampour, deux cens neuf cosses, qui font quatre cens dix-huit milles d'Angleterre; & le 10 de Janvier, il entra dans les murs de cette ville Imperiale.

1616. Asmire.

L'impatience d'exécuter les ordres de sa Compagnie le fit aller dès le jour suivant, au Durbal, c'est-à-dire, au lieu d'où le Mogol, donnoit ses Audien-

Rhoe arrive à la Cour du Mogol.

(4) *Ibid.* page 9.

(5) Voyageur Anglois, dont Purchas a publié aussi la Relation : mais elle ne contient que des observations sur les mœurs & les usages; qui trouveront place dans la description de l'Indoustan.

(6) Page 9.

(7) *Ibidem.*

RHOE. 1616.

Usages qu'il y trouve établis.

ces & ses ordres pour le gouvernement de l'Etat. L'entrée des appartemens du Palais n'étoit ouverte qu'aux Eunuques ; & sa Garde intérieure étoit composée de femmes, chargées de toutes sortes d'armes. Chaque jour au matin, ce Monarque se présentoit à une fenêtre tournée vers l'Orient, qui se nommoit le *Jarneo*, & dont la vûe donnoit sur une grande Place. C'étoit-là que tout le Peuple s'assembloit pour le voir. Il y retournoit vers le midi ; & quelquefois il y étoit retenu assez long-tems, par le spectacle des combats d'Eléphans & de diverses bêtes sauvages. Les Seigneurs de sa Cour étoient au-dessous de lui, sur un échaffaut. Après cet amusement, il se retiroit dans l'appartement de ses femmes ; mais c'étoit pour retourner encore au Durbal ou au Jarneo, sur les huit heures du soir. Il soupoit ensuite. En sortant de table, il descendoit au Gouzalkan (*), grande Cour, au milieu de laquelle il s'étoit fait élever un trône de pierre de taille, sur lequel il se plaçoit, lorsqu'il n'aimoit pas mieux s'asseoir sur une simple chaise, qui étoit à côté du trône. On ne reçevoit dans cette Cour que les premiers Seigneurs de l'Empire, qui ne devoient pas même s'y présenter sans être appellés. On n'y parloit point d'affaires d'Etat, parce qu'elles ne se traitoient qu'au Durbal ou au Jarneo. Les résolutions les plus importantes se prenoient en public, & s'enregistroient de même. Pour un Teston, chacun avoit la liberté de voir le registre. Ainsi le Peuple étoit aussi-bien informé des affaires que les Ministres, & jouissoit du droit d'en porter son jugement. Cet ordre & cette méthode s'exécutoient si réguliérement, que l'Empereur ne manquoit pas de se trouver, aux mêmes heures, dans les lieux où il devoit paroître ; à moins qu'il ne fût yvre ou malade : & dans cette supposition, il s'étoit assujetti à le faire sçavoir au Public. Ses sujets étoient ses Esclaves ; mais il s'étoit imposé si solemnellement toutes ces loix, que s'il avoit manqué un jour à se faire voir, sans rendre raison de ce changement, le Peuple se seroit soulevé (8). L'Auteur a crû ces éclaircissemens nécessaires, pour l'intelligence du détail qui doit les suivre.

Premiere Audience qu'il reçoit du Mogol.

Il fut conduit au Durbal. A l'entrée de la premiere balustrade, deux Officiers vinrent au-devant de lui, pour le recevoir. Il avoit demandé qu'il lui fût permis de rendre ses premieres soumissions à la maniere de son pays, & cette faveur lui avoit été promise. En entrant dans la premiere balustrade, il fit une révérenee. Il en fit une autre, dans la seconde ; & une troisiéme, lorsqu'il se trouva dans le lieu qui étoit au-dessous de l'Empereur. Ce Prince étoit assis dans une espece de petite galerie, ou de balcon, élevée au-dessus du rez-de-chaussée de la cour. Les Ambassadeurs, les Grands du pays, & les Etrangers de quelque distinction étoient admis dans l'enceinte d'une balustrade qui étoit au-dessous de lui, & dont le plan étoit un peu plus haut que le rez-de-chaussée. Tout l'espace qu'elle renfermoit étoit tendu de grandes pieces de velours, & le plancher couvert de riches tapis. Les personnes de

(*) Le *Durbal*, le *Jarneo*, & le Gouzalkan, ne sont pas les noms qu'on lira dans Bernier. Chaque Nation represente les mêmes choses sous des noms différens.

(8) Page 10. Cette Etiquette étoit poussée si loin, que dans le cas d'une maladie ou de quelque autre nécessité, le Mogol devoit faire ouvrir les portes du Palais & se montrer à quelques-uns de ses sujets, pour satisfaire les autres. *Ibidem.* Il paroit que Durbal est le nom d'une Cour ; & Jarneo, celui d'une Place où le Ro se fait voir. Ainsi ce sont deux lieux différens.

condition médiocre étoient dans la seconde balustrade. Jamais le Peuple n'entre dans cette cour. Il s'arrête dans une cour plus basse, mais disposée de maniere que tout le monde peut voir l'Empereur. Ce lieu a beaucoup de ressemblance avec la perspective génerale d'un théâtre, où les principaux Seigneurs seroient placés comme les Acteurs, sur la scene, & le Peuple plus bas, comme dans le parterre (9).

RHOE. 1616.

L'Empereur prévint l'Interprete des Anglois. Il félicita Rhoe du succès de son voyage; & dans toute la suite du discours, il traita le Roi d'Angleterre de frere & d'allié. Rhoe lui présenta ses lettres, traduites dans la langue du pays; sa commission, qui fut examinée soigneusement; enfin ses présens, dont le Monarque parut fort satisfait. Ce Prince lui fit diverses questions. Il lui témoigna de l'inquiétude pour sa santé, qui n'étoit qu'imparfaitement rétablie. Il lui offrit même ses Medecins, en lui conseillant de ne pas prendre l'air jusqu'au retour de ses forces. Jamais il n'avoit traité d'Ambassadeur avec tant de marques d'affection, sans excepter ceux de la Perse & de la Turquie (10).

Le Prince Coronne, second fils du Mogol.

Rhoe apprenant que le Prince Sultan Coronne, second fils de l'Empereur, étoit Viceroi de Surate, & que son amitié par conséquent étoit fort importante aux Anglois, lui fit demander audience, quoiqu'on publiât qu'il étoit ennemi des Chrétiens. On lui fit attendre l'honneur de le voir, jusqu'au 22. Mais lorsqu'il s'approcha de son Palais, un Officier considérable vint au-devant lui, & le conduisit dans un Appartement intérieur, qu'on n'avoit jamais ouvert aux Etrangers. Tandis qu'il s'y entretenoit avec son guide, le Prince se fit un plaisir de le surprendre, en se présentant sans s'être fait annoncer. Il ne lui témoigna que de l'inclination à l'obliger; & quelques présens augmenterent si vivement cette disposition, qu'il promit de faire justice aux Anglois, sur tous les sujets de mécontentement qu'ils avoient reçûs dans son Domaine de Surate. Peu de jours après, Rhoe étant retourné au Durbal ne reçut pas des promesses moins flateuses, de la bouche même de l'Empereur. Ce Monarque, l'ayant découvert de loin, lui fit signe de la main qu'il n'avoit pas besoin de faire demander audience, & qu'il pouvoit s'approcher librement. Il lui fit donner une place au-dessus de tous les Seigneurs qui se trouvoient dans la balustrade; honneur si singulier, que dans la suite il crut devoir employer tous ses soins à s'en conserver la possession (11).

Maison de campagne du Mogol.

Le premier de Février, on lui proposa de visiter une maison de plaisance, qu'Asaph-Kam avoit donnée à l'Empereur. Elle est située à deux mille d'*Asmire*, entre deux roches fort hautes, qui la mettent tellement à couvert du Soleil, qu'à peine y trouve-t-on un seul endroit d'où l'on puisse le voir. Le roc, taillé en quelques endroits, sert de fondement & de muraille. Le reste est de pierre vive; avec un petit jardin, qui a cinq fontaines, & deux grands Etangs, dont l'un est de trente marches plus élevé que l'autre. Le chemin qui conduit à cette maison est si étroit, que deux personnes n'y peuvent passer de front. Il est roide & pierreux. En un mot, ce Château est une solitude très-

(9) Page 10.
(10) *Ibidem.*
(11) Page 11. Les Facteurs Anglois avoient été fort maltraités dans plusieurs Villes, telles que Surate, Amadabath, &c.

RHOE. 1616.

agréable & très sûre, où l'on ne trouve pas d'autre compagnie que celle des paons sauvages, des tourterelles, & d'autres oiseaux, mais sur-tout des singes, qui se montrent de tous côtés sur les pointes des rochers (12).

Fête du Nouroux.

Le 2 de Mars, on commença, dès le soir, la fête qui se nomme Nouroux (13), par laquelle les Mogols, comme les Persans, solemnisent le commencement de leur nouvelle année. Elle se célèbre ordinairement à la premiere Lune. On avoit élevé un Trône, quatre pieds plus haut que la cour du Durbal. L'espace, entre ce Trône & le lieu par lequel l'Empereur devoit entrer, étoit une estrade de cinquante-six pieds de long, & large de quarante-trois, fermée de balustrades, & couverte d'étoffes d'or & de soie, qui étoient soutenues par de grosses cannes revêtues du même drap. Au bout de cet espace, on avoit placé les portraits du Roi d'Angleterre, de la Reine, de Madame Elisabeth, des Comtesses de Sommerset & de Salisbury, & celui de la femme d'un Bourgeois de Londres. Au-dessous, on voyoit celui de Thomas Smith, Gouverneur de la Compagnie des Indes Orientales. Sur l'estrade, on avoit étendu des tapis de Perse d'une grande largeur. Cette place étoit pour les personnes de qualité, à la réserve d'un petit nombre qui avoient un autre poste, enfermé aussi d'une balustrade, vis-à-vis le Trône, pour recevoir de plus près les ordres du Monarque; & dans cette seconde balustrade, on avoit placé, entre plusieurs curiosités précieuses, une maison d'argent. Le côté gauche de la même cour offroit le pavillon du Prince Sultan Coronne, dont les piliers étoient revêtus d'argent comme ceux du Trône Impérial. La forme de ce Trône étoit quarrée. Les quatre piliers portoient un dais de drap d'or, dont la frange ou la crépine étoit enfilée de perles fines: & d'espace en espace, il y avoit des grenades, des poires, des pommes, & d'autres fruits d'or massif. L'Empereur étoit assis sur des coussins, couverts de perles & de pierres précieuses. Les principaux Seigneurs avoient leurs tentes dressées le long de la Cour; les unes de taffetas, d'autres de damas, & d'autres de drap d'or, mais en petit nombre. Ils étallent ordinairement toutes leurs richesses dans ces tentes; & l'Empereur y entroit autrefois, pour y prendre tout ce qui flattoit son goût: mais il avoit changé cet usage, & chacun lui portoit sur son Trône les présens ou les étrennes.

Richesse des ornemens.

Description du trône.

Rhoe choisit le dernier jour de la fête, pour faire son présent. L'Empereur le reçut avec beaucoup de satisfaction, & donna ordre qu'on le fît entrer dans sa balustrade. Cependant, comme on ne lui permit pas de monter sur l'estrade du trône, il n'en voyoit d'abord qu'une partie, parce que la balustrade qui le fermoit par devant étoit haute & couverte de tapis; mais il ne laissa pas de le voir à la fin jusqu'au fond. » On ne peut désavouer, dit-il, » que le dedans ne fût richement paré: mais il l'étoit de tant de pieces dif- » férentes, & qui avoient si peu de rapport entre elles, que le mauvais or- » dre en diminuoit beaucoup l'éclat. Il sembloit qu'on n'eût pensé qu'à » rassembler dans ce lieu tout ce que l'Empire avoit de plus riche, sans

(12) Page 12.

(13) Rhoe se trompe, avec quantité d'autres Auteurs, lorsqu'il prétend que Nouroux signifie neuf jours, qui sont la durée de la Fête. Thevenot rapporte l'origine de ce nom, & s'en sert pour expliquer une Epoque Persane dont nos chronologistes n'ont pas eu de connoissance, & qu'il nomme années Schaliennes. *Voyez sa Collection, Tome I.*

» consulter aucune regle de goût. L'après midi un jeune Prince, fils de Ranna, nouveau Vassal du Mogol, se présenta devant le Trône avec beaucoup de cérémonie. Il se mit trois fois à genoux, en frappant la terre de sa tête. Il apportoit le présent de son pere. On le fit entrer dans la petite balustrade, & l'Empereur lui pressa la tête entre ses bras pour le remercier. Son présent consistoit dans une grande caisse d'or (14). Quelques Courtisanes finirent la fête par des sauts & des danses.

RHOE. 1616.

Audience du Gouzalkan.

Le 30, Rhoe se rendit le soir au Gouzalkan, qui lui avoit paru, des trois lieux d'audience, le plus propre à lui donner toute la liberté dont il avoit besoin pour s'expliquer. Malgré les promesses de l'Empereur, ses affaires avançoient si peu, qu'il commençoit à se lasser de cette incertitude. Les difficultés qu'il trouva pour faire entendre ses plaintes, ne donnent pas une trop haute idée de l'ordre qui regnoit autour du Mogol. Ce récit mérite d'autant plus d'être rapporté dans ses termes, que c'est par ces détails mêmes qu'il releve le prix de sa relation. Mais on doit faire observer, que les obstacles dont il se plaint venoient de la faction Portugaise, qui avoit engagé Asaph-Kam, un des plus grands Seigneurs & des premiers Officiers de la Cour, à traverser les prétentions des Anglois.

Combien elle cause d'embarras à Rhoe.

» On me fit entrer, dit Rhoe, avec mon Agent ou mon Facteur Indien, qui étoit un vieillard : mais on refusa l'entrée à mon Interprete, » par l'adresse d'Asaph-Kam, qui craignoit mes explications. Sa Majesté » me fit faire diverses questions sur la personne du Roi d'Angleterre, & sur » mes présens. Je répondis à quelques-unes : mais enfin je déclarai que je ne » savois pas assez la langue Portugaise pour satisfaire à toutes les demandes de l'Empereur, si l'on n'accordoit à mon Interprete la liberté d'entrer. » On le fit appeller, malgré les oppositions d'Asaph-Kam. Je lui donnai ordre de dire à Sa Majesté que je désirois de m'expliquer sur les affaires qui » me retenoient à sa Cour. Elle répondit qu'elle m'entendroit volontiers. Mais » le fils d'Asaph-Kam tira l'Interprete avec assez de violence, & ne lui » permit pas d'en dire davantage. Ceux de sa faction, s'étant mis aussi-tôt » devant moi, m'empêchoient de me faire voir à l'Empereur, & n'empêchoient pas moins l'Interprete d'approcher (15). Je lui ordonnai d'élever » la voix, & de dire à l'Empereur que je demandois audience. Il eut le courage de m'obéir. L'Empereur l'entendit. Je fus appellé ; & tous mes adversaires furent obligés de me faire place. Cependant Asaph-Kam eut l'audace de s'avancer à l'un des côtés de mon Interprete. J'étois à l'autre ; mais » pendant que je lui faisois entendre ce qu'il devoit dire, ce redoutable Ennemi s'efforçoit de l'embarrasser en m'interrompant.

» Je ne laissai pas de faire représenter à l'Empereur que j'étois à sa Cour » depuis deux mois, dont j'avois passé l'un dans une fâcheuse maladie : » qu'on m'avoit fait perdre l'autre, en vaines cérémonies ; & qu'on paroissoit » marquer peu d'attention pour les principaux motifs de mon voyage, qui » étoient de conclure une amitié constante entre les deux Nations, d'établir la sureté du commerce, & celle de la résidence des marchands Anglois, qui feroient quelque séjour dans l'Empire. On me répondit que ces

(14) Page 13.

(15) *Ibidem.*

RHOE. 1616.

» trois points m'avoient été accordés dès la premiere audience. Oui, repliquai-je, mais avec des conditions onéreuses ou mal expliquées. L'Empereur me demanda lui-même quel présent je lui promettois. Je répondis que notre commerce étoit encore naissant & mal établi; mais que notre pays produisoit diverses curiosités, que le Roi mon Maître s'empresseroit de lui envoyer; & que les marchands en feroient chercher de toutes parts, s'il leur accordoit sa protection. Il me demanda de quelles curiosités je voulois parler, & si c'étoient des diamans ou d'autres pierres précieuses. Je lui dis que des curiosités, qui venoient d'un pays dont il étoit le maître, ne me paroissoient pas un présent digne de lui; mais que je m'efforcerois de trouver, pour Sa Majesté, diverses richesses qui n'avoient point encore été vûes dans ses Etats, telles que d'excellentes peintures, de belles sculptures, des figures de pierre ou de fonte, des broderies, des étoffes d'or & d'argent. Cela est bien, me dit-il; mais j'aimerois mieux un cheval Anglois. Je lui répondis qu'il étoit impossible de le faire venir par mer; & que par terre, le Turc ne le permettroit pas. L'entreprise, repliqua-t-il, n'étoit pas impossible par mer. Je lui représentai les difficultés des tempêtes & la longueur de la navigation. Il me dit que si l'on mettoit six chevaux dans un navire, on pouvoit esperer d'en sauver un; & que s'il arrivoit fort maigre, on trouveroit le moyen de l'engraisser. Je continuai de l'assurer que le succès étoit fort incertain; mais j'ajoutai que pour le satisfaire j'écrirois dans ma patrie, & qu'on tenteroit l'expérience.

» Alors il me demanda ce que je voulois de lui. Je répondis nettement que je désirois des conditions raisonnables, qui paroissoient nécessaires pour l'établissement d'une amitié constante, pour la sureté de nos personnes, & pour la liberté de notre commerce; qu'après les mauvais traitemens que nous avions essuyés, cette précaution étoit indispensable; & que je n'entrois point dans le sujet de nos justes plaintes, parce que j'esperois qu'il seroit bien-tôt reparé.

» A ces mots, Asaph-Kam s'avança, pour pousser mon Interprete: mais opposant l'audace à l'audace, je le retins par le bras, & je ne lui laissai que le pouvoir de marquer son ressentiment par des signes. L'Empereur qui découvrit quelque chaleur dans mes mouvemens, se mit en colere, & déclara d'un air si furieux qu'il vouloit sçavoir de qui j'avois à me plaindre, que je ne crus pas devoir l'exciter davantage. J'ordonnai à mon Interprete, en assez mauvais Italien, de répondre que je ne voulois pas importuner Sa Majesté par le récit de nos peines, mais que je m'addresserois au Prince son fils, pour obtenir justice, dans la confiance de le trouver bien disposé pour nous. L'Empereur n'attendit pas que mon Interprete eut achevé; & lui entendant nommer son fils, il se figura que je me plaignois de ce jeune Prince. *Mio-Figlio*, *Mio-Figlio*, répéta-t-il deux fois, dans la langue dont je m'étois servi; & sur le champ il le fit appeller. Le Prince vint aussi-tôt. La frayeur & la soumission étoient peintes sur son visage. Asaph-Kam ne trembloit pas moins, & tous les spectateurs paroissoient fort étonnés. L'Empereur traita fort mal son fils, qui s'excusoit avec beaucoup d'embarras, sans pénétrer la cause de cette querelle. Pour moi, qui compris heureusement l'équivoque, j'eus recours à la

» bonté

RHOE. 1616.

» bonté d'un Prince Persan, avec lequel j'avois lié connoissance, & que je
» priai de suppléer au défaut de mon Interprete, qui s'étoit mal expliqué.
» Il remit l'esprit de l'Empereur & du Prince, en déclarant que loin d'avoir accusé le Prince, je demandois la permission d'avoir recours à lui, pour tout ce qui se passeroit dans les pays de son Domaine. L'Empereur consentit à cette proposition.

» Le Prince, revenu de son trouble, me dit qu'il m'avoit offert un Firman que j'avois refusé, & me pressa d'expliquer les raisons de ce refus. Je ne fis pas difficulté de répondre que le Firman renfermoit des conditions que je ne pouvois accepter. L'Empereur voulut savoir quelles étoient ces conditions, ausquelles je refusois de m'assujettir. Je les expliquai; & l'on se mit à disputer là-dessus avec beaucoup de chaleur. Un Seigneur, nommé Mokreb-Kam, déclara qu'il ne pouvoit abandonner l'intérêt de la Nation Portugaise; & parlant de la nôtre avec mépris, il soutint que Sa Majesté ne signeroit jamais aucun article à leur désavantage. Je répondis que mes propositions n'avoient rien de préjudiciable aux Portugais, & que je n'aurois pas crû la Cour Mogole si dévouée à cette Nation. Les Jesuites & d'autres Partisans de la même cause, insisterent avec tant de chaleur sur la déclaration de Mokreb-Kam, que je fus obligé d'entrer dans d'autres explications. Elles consisterent à leur offrir une paix conditionelle, en témoignant néanmoins que leur haine ou leur amitié nous étoient presque indifférentes. L'Empereur prit la parole; & reconnoissant que mes demandes étoient justes, & ma réponse généreuse, il me pressa de faire mes propositions. Asaph-Kam, qui avoit été muet pendant tout ce discours, & qui étoit impatient d'en voir la fin, représenta qu'après les plus longues disputes, il faudroit revenir à mettre mes demandes par écrit; que c'étoit par conséquent le parti auquel on devoit s'arrêter, & que si le Conseil les trouvoit raisonnables, elles seroient signées du sceau Impérial. L'Empereur approuva cette ouverture; & je témoignai que j'en étois satisfait, pourvû que le Prince y donnât son approbation, qu'il promit aussi (16).

Les Anglois s'attirent la haine du Prince Coronne.

Le lendemain, Rhoe envoya chez Asaph-Kam, pour lui faire comprendre, que l'Empereur s'étoit fâché sur une équivoque; que c'étoit uniquement la faute de l'Interprête; que les Anglois n'avoient aucune intention de se plaindre du Prince ni de lui, mais que ne pouvant supporter qu'il déguisât leurs affaires à l'Empereur, ou qu'il ne l'en informât qu'à demi, ils le prioient de trouver bon, qu'ils n'employassent plus désormais son entremise à la Cour. Sa réponse fut, que ni lui ni le Prince n'avoient aucune raison de croire que l'Ambassadeur Anglois eut voulu se plaindre d'eux; que l'équivoque étoit évidente; qu'il avoit toujours aimé la nation Angloise, & qu'il conservoit les mêmes sentimens. Cependant Rhoe fut averti, deux jours après, que le Prince avoit demandé à l'Empereur pourquoi il recevoit si bien les Anglois, & qu'il lui avoit représenté que cette préférence éloignoit les Portugais de ses ports; que leur commerce lui apportoit néanmoins plus d'utilité que celui des Anglois, qui n'y venoient que pour s'enrichir, & qui

(16) Page 15.

RHOE. 1616.

n'avoient que des marchandises de peu de valeur, telles que des draps, des épées & des couteaux ; au lieu que les autres apportoient des perles, des rubis, & toutes sortes de pierres précieuses. Ce discours prouvant assez que ce Prince avoit peu d'affection pour l'Angleterre, Rhoe prit la résolution de se tenir sur ses gardes & de tourner tous ses soins à se conserver la protection de l'Empereur. Un autre incident lui apprit encore mieux combien sa défiance étoit juste.

Avanture d'un jeune Anglois qui se livre aux Italiens.

» J'eus le chagrin, dit-il, de perdre un jeune Anglois, qui abandonna mon » service pour se retirer chez un Italien ; & les honteuses raisons de sa fuite » firent peu d'honneur à notre Nation. Comme tous les Italiens s'étoient réu- » nis pour le proteger, j'allai demander justice au Durbal. L'Empereur don- » na ordre aussi-tôt que le Déserteur fût remis entre mes mains. Mais le » Prince, qui n'attendoit que l'occasion pour me nuire, proposa de le faire » amener dans l'assemblée. Il parut le soir au Gouzalkam ; & se voyant ap- » puyé du Prince, il eut la hardiesse de passer devant moi, pour supplier » l'Empereur de lui accorder la vie. Ce Monarque, touché de compassion, per- » dit le dessein de me le rendre, & résolut de l'envoyer prisonnier à Surate. Mais » le Prince, dans la seule vûe de me braver, le demanda au Roi pour son ser- » vice ; & cette faveur lui fut accordée malgré toutes mes objections. Il lui » donna aussi-tôt cent cinquante roupies, & la paye de deux chevaux ; & joi- » gnant l'insulte à l'injustice, il me fit défense d'entretenir aucun commerce » avec lui.

» Cependant ce jeune homme ouvrit les yeux sur sa faute. Il prit le tems » de la nuit pour venir chez moi ; & s'étant jetté à mes pieds, il me de- » manda pardon de son extravagance, avec offre de la réparer par toutes » sortes de soumissions. Je lui dis que je ne voulois pas le retenir, puis- » qu'il étoit au service du Prince ; mais que pour lui faire grace, j'exi- » geois qu'il me fît une satisfaction publique. Dès le jour suivant, il trou- » va le moyen d'entrer au Gouzalkan, où demandant pardon à l'Empereur, » il retracta toutes ses impostures. Il avoua que c'étoit un nouveau crime, » dont il s'étoit rendu coupable, pour se mettre à couvert de mes justes châ- » timens. Il supplia même Sa Majesté de me faire appeller, pour lui don- » ner le pouvoir de me demander grace en sa présence. L'Empereur étoit » prêt d'y consentir ; mais le Prince, fort piqué d'un évenement si peu » prévu, suscita quelques affaires qui lui firent abandonner cette idée. Je » me rendis le lendemain au Gouzalkan. L'Empereur me protesta qu'il n'avoit » jamais pensé à proteger contre ma justice un Anglois fugitif & criminel, mais » qu'il n'avoit pû se défendre de le recevoir lorsqu'il s'étoit jetté comme en- » tre ses bras. On le fit amener. Il me demanda pardon à genoux. Il jura » devant l'Empereur qu'il n'avoit pas dit un mot de vérité, & qu'il faisoit » cette déclararion volontairement, sans aucune esperance de retourner ja- » mais en Angleterre. Le Prince, qui étoit présent, s'échauffa beaucoup, & » l'excita vivement à persister dans sa premiere déposition. Mais ayant refusé » de changer de langage, il eut ordre de se retirer. Le Prince, dans un dé- » pit qu'il ne put déguiser, le rappella publiquement, & lui donna ordre, » avec beaucoup de bassesse, de rapporter les cent cinquantes roupies qu'il » avoit reçues, sous prétexte que cette somme, qui lui avoit été donnée

» pour un autre service que le mien, ne lui appartenoit plus lorsqu'il faisoit » sa paix avec moi (17).

RHOE. 1616.

Mortifications qu'essuyent les Anglois.

Les Anglois essuyerent d'autres mortifications, auxquelles Rhoe fut obligé de paroître insensible, parce qu'il ne lui restoit aucun moyen de demander satisfaction. Il n'avoit plus rien à donner à la Cour ; & l'Empereur ne recevoit jamais une requête avec faveur, lorsqu'elle n'étoit pas accompagnée de quelque présent. Le Prince faisoit tourner les circonstances à l'avantage des Portugais, en les pressant d'apporter des pierreries, des rubis & des perles. Ils se presenterent devant l'Empereur avec un present considérable, & un rubis Balais qu'ils lui proposerent d'acheter. Il pesoit treize rolles, dont deux & demi font une once. Mais au lieu de cinq lecks de roupies, qu'ils avoient esperé de le vendre, l'Empereur ne leur en offrit qu'un. Cependant ils se rendirent si agréables à la Cour, que les Anglois n'osoient plus s'y présenter. » Jusqu'alors, dit l'Auteur, j'avois jugé de ce pays-là sur le rapport » d'autrui : mais je commençai à connoître, par une fâcheuse expérience, » la distinction qu'on y mettoit entre les Portugais & nous. Tous les Indiens » couroient après eux. Au contraire, lorsqu'ils achetoient nos marchandises, » ils croyoient nous faire l'aumône. Outre l'avantage que les Portugais avoient » dans les Indes, d'être voisins du Mogol, ils pouvoient empêcher le Com- » merce de la mer rouge. D'ailleurs, le nôtre n'étoit rien en comparaison » du leur. Aussi la crainte de nos Vaisseaux étoit-elle l'unique motif qui » portât le Mogol à nous recevoir (18).

Réflexions de l'Auteur.

Différend entre les deux Princes fils du Mogol.

Le 12 de Juin, Sultan Coronne fut nommé pour commander les troupes qui devoient faire la guerre dans le Decan. On consulta les Bramines sur le choix du jour de son départ ; & le Prince Pervis reçut ordre de se rendre à la Cour. On racontoit assez ouvertement que ce jeune Prince avoit écrit à l'Empereur son pere, qu'il verroit volontiers le commandement dans les mains de son frere aîné, mais qu'il croyoit son honneur blessé par la préférence qu'on donnoit sur lui au Sultan Coronne, & qu'il étoit résolu de s'attaquer à sa personne pour en tirer raison. Les principaux Officiers déclarerent aussi qu'ils demanderoient la permission de se retirer, s'ils étoient obligés de servir sous cet odieux Géneral, qui étoit plus redouté que l'Empereur même. Cependant Rhoe prévit que son élection subsisteroit, parce que l'Empereur, dit-il, n'avoit pas le pouvoir de la changer. Ce Monarque se proposoit de marcher lui-même à la tête de l'armée ; & les Anglois craignoient beaucoup que s'il exécutoit ce dessein, avec Sulphekar-kam, son favori, on ne leur payât jamais un sou de l'argent qui leur étoit dû (19).

Ordre barbare, qui coute la liberté à un de ses Neveux.

Le 18 un des Neveux du Mogol, qui avoit embrassé la Foi Chrétienne, eut ordre, de ce Prince, d'aller se mettre sur le cou d'un lion, qu'on avoit amené à la Cour. La crainte l'ayant empêché d'obéir, son frere cadet reçut le même ordre, & l'exécuta intrépidement, sans que le lion lui fît aucun mal. L'Empereur en prit occasion d'envoyer l'aîné dans un cachot, d'où l'on jugea qu'il ne sortiroit jamais. Le 24, la Princesse femme de Sultan Coronne accoucha d'un fils. Ce nouveau Géneral continuant ses préparatifs pour la campagne, on lui donna pour appointemens vingt lecks (20) de

(17) Page 16. (18) Page 17. (19) Page 17. (20) *Ibidem.*

RHOE. 1616.

roupies, dont il commença génereusement à faire usage, pour se concilier les cœurs par ses libéralités. Un des principaux Seigneurs de la Cour avertit l'Empereur que le Prince Pervis, dont l'honneur étoit offensé par le choix qu'on avoit fait de son frere, étoit capable de s'en ressentir. Qu'ils se battent, répondit ce Monarque, j'en suis content. Le plus vaillant commandera mes armées.

Adresse des soldats Mogols à tirer au blanc.

Rhoe crut devoir une visite à l'Emir Abdalla Hassan, Lieutenant Géneral & Tresorier des troupes Mogoles, qui partoit pour se rendre au quartier d'assemblée. Il en fut reçu avec beaucoup de distinction. Ce Seigneur fit tirer ses soldats au blanc devant lui. La plûpart, avec leurs fléches, ou leurs mousquets chargés d'une seule balle, donnerent dans le blanc, qui n'étoit pas plus large que la main.

Incident qui met Rhoe en faveur à la Cour.

Pendant que les Anglois auguroient fort mal du succès de leur Ambassade, un leger incident releva tout d'un coup leurs espérances. Un jour que Rhoe se trouvoit au Durbal, l'Empereur lui fit dire, par Asaph-Kam, qu'il avoit appris qu'entre les Anglois de sa suite, il avoit un excellent Peintre, & qu'il souhaitoit de voir quelqu'un de ses ouvrages. Je n'avois pas de Peintre, dit Rhoe; mais j'avois amené un jeune Anglois, qui faisoit, pour son amusement, des figures à la plume, & qui étoit fort éloigné de la perfection d'un bon Peintre. Cette réponse, que je fis à l'Empereur, lui fit croire que je le soupçonnois de vouloir m'enlever mon Artiste. Il s'efforça de me guérir de cette crainte. Mais je lui protestai qu'elle n'avoit point eu de part à ma réponse, & je lui promis de mener le jeune homme au Gouzalkan, où je lui ferois porter ses desseins, qui pouvoient être quelques figures d'éléphant ou de cerf. A ce discours, l'Empereur fit une inclination, & me dit que si ma curiosité me faisoit desirer un éléphant, ou sa figure, ou quelque chose qui pût se trouver dans ses Etats, je ne devois pas faire la dépense de l'acheter, ni chercher à me le procurer par une autre voye que la sienne; qu'il m'offroit tout ce qui pouvoit me plaire; que je pouvois parler librement; qu'il étoit mon ami; enfin qu'il me prioit de revenir le soir avec le jeune homme & ses peintures. Asaph-Kam prit occasion de-là pour me presser d'aller chez-lui, & d'y mener aussi le Peintre. Jamais l'Empereur ne m'avoit traité avec tant d'affection. Toute la Cour en fut informée; & je m'en apperçus au changement que je remarquai, aussi-tôt, dans les manieres que les Courtisans avoient eues pour moi. Il arriva fort plaisamment que pour interpréte de ses caresses, l'Empereur choisit un Jésuite, qui n'avoit cherché que l'occasion de me nuire (21).

Demoiselle surprise avec un Eunuque.

Le même jour, une Demoiselle de la Princesse Nohormal, favorite de l'Empereur, fut surprise avec un Eunuque, dans le Palais, par un autre Eunuque qui l'aimoit aussi, & qui perça son rival d'un coup de poignard. La jeune fille fut enterrée jusqu'aux aisselles, les bras attachés à un poteau, & condamnée à passer trois jours & deux nuits dans cette situation, sans recevoir aucune nourriture, la tête & les bras exposés à la chaleur du Soleil. Sa faute devoit être pardonnée, si elle avoit le bonheur de survivre à ce supplice; mais, sans nous apprendre quel fut son sort, l'Auteur ajoute qu'en perles,

(21) Page 18.

en pierreries & en argent, on lui trouva près de deux millions d'or. L'Eunuque, pour qui le coup de poignard n'avoit pas été mortel, fut mis en pieces par les éléphans (22).

RHOE. 1616.

Les Anglois se ressentirent bien-tôt de la faveur de Rhoe, par la facilité qu'ils trouverent à se procurer une maison pour leur Commerce dans la Ville de Baroch, avec la liberté d'y vendre toutes sortes de marchandises, & une exemption de droits, dont le profit devoit monter pour eux à la valeur de quinze cens jacobus (23). Rhoe ne cessa plus d'être caressé personnellement à la Cour. Il raconte, avec un détail dont on ne doit rien supprimer, quelques effets de cette heureuse révolution. Le 6 d'Août, je reçus ordre, dit-il, de me rendre au Durbal. Quelques jours auparavant, j'avois fait présent au Mogol d'une peinture, & je l'avois assuré qu'il n'y avoit personne aux Indes, qui fût capable d'en faire une aussi belle. Aussi-tôt que je parus, que donneriez-vous, me dit-il, au Peintre qui auroit fait une copie de votre tableau, si ressemblante, que vous ne la pussiez pas distinguer de l'original? Je répondis que je lui donnerois volontiers vingt pistoles. Il est gentilhomme, repliqua l'Empereur; vous promettez trop peu. Je donnerai mon tableau de bon cœur, dis-je alors, quoique je l'estime très-rare; & je ne prétends pas faire de gageure; car si votre Peintre a si bien réussi, & s'il n'est pas content de ce que je lui promets, votre Majesté a dequoi le récompenser. Après quelques discours sur les Arts qui s'exercent aux Indes, il m'ordonna de me rendre le soir au Gouzalkan, où il me montreroit ses peintures.

Maison accordée aux Anglois dans Baroch.

Défi entre le Mogol & Rhoe sur la peinture.

Vers le soir, il me fit appeller par un nouvel ordre, dans l'impatience de triompher de l'excellence de son Peintre. On me fit voir six tableaux, entre lesquels étoient mon original. Ils étoient tous sur une table, & si semblables en effet, qu'à la lumiere des chandelles, j'eus à la vérité quelque embarras à distinguer le mien; je confesse que j'avois été fort éloigné de m'y attendre. Je ne laissai pas de montrer l'original, & de faire remarquer les differences qui devoient frapper les connoisseurs. L'Empereur n'en fut pas moins satisfait de m'avoir vû quelques momens dans le doute. Je lui donnai tout le plaisir de sa victoire, en louant l'excellence de son Peintre. Hé bien, qu'en dites-vous? reprit-il. Je répondis que Sa Majesté n'avoit pas besoin qu'on lui envoyât des Peintres d'Angleterre. Que donnerez-vous au Peintre? me demanda-t-il. Je lui dis que puisque son Peintre avoit surpassé de si loin mon attente, je lui donnerois le double de ce que j'avois promis, & que s'il venoit chez moi, je lui ferois présent de cent roupies pour acheter un cheval. L'Empereur approuva ces offres; mais après avoir ajouté que son Peintre aimeroit mieux toute autre chose que de l'argent, il revint à me demander quel présent je lui ferois? Je lui dis que cela devoit dépendre de ma discrétion. Il en demeura d'accord. Cependant il voulut savoir quel présent je ferois au Peintre. Je lui donnerai, répondis-je, une bonne épée, un pistolet, & un tableau. Enfin, reprit le Monarque, vous demeurez d'accord que c'est un bon Peintre: faites-le venir chez vous, montrez-lui vos curiosités, & laissez-le choisir ce qu'il voudra. Il vous donnera une de ses copies, pour la faire voir en Angleterre, & prouver à vos Européens que nous sommes moins igno-

Les Indiens entendoient déja la peinture.

(22) *Ibidem.*

(23) Page 19.

RHOE. 1616.

rans dans cet art qu'ils ne se l'imaginent. Il me pressa de choisir une des copies. Je me hâtai d'obéir. Il la prit, il l'enveloppa lui-même dans du papier, & la mit dans la boete qui avoit servi à l'original, en marquant sa joie de la victoire qu'il attribuoit à son Peintre. Je lui montrai alors un petit portrait que j'avois de lui, mais dont la maniere étoit fort au-dessus de celle du Peintre qui avoit fait les copies; & je lui dis que c'étoit la cause de mon erreur, parce que sur le portrait qu'on m'avoit donné pour l'ouvrage d'un des meilleures Peintres du pays, j'avois jugé de la capacité des autres. Il me demanda où je l'avois eu. Je lui dis que je l'avois acheté d'un Marchand. Hé comment, repliqua-t-il, employez-vous de l'argent à ces choses-là ? Ne sçavez-vous pas que j'ai ce qu'il y a de plus parfait en ce genre ? Et ne vous avois-je pas dit que je vous donnerois tout ce que vous pourriez desirer. Je lui répondis qu'il ne me convenoit point de prendre la liberté de demander, mais que je recevrois comme une grande marque d'honneur tout ce qui me viendroit de Sa Majesté. Si vous voulez mon portrait, me dit-il, je vous en donnerai un pour vous, & un pour votre Roi. Je l'assurai que s'il en vouloit envoyer un au Roi mon Maître, je serois fort aise de le porter, & qu'il seroit reçu avec beaucoup de satisfaction; mais j'ajoutai que s'il m'étoit permis de prendre quelque hardiesse, je prenois celle de lui en demander un pour moi-même, que je garderois toute ma vie, & que je laisserois à ceux de ma Maison, comme une glorieuse marque des faveurs qu'il m'accordoit. Je vois bien, me dit-il, que votre Roi s'en soucie peu. Pour vous, je suis persuadé que vous serez bien-aise d'en avoir un, & je vous promets que vous l'aurez. En effet, il donna ordre sur le champ qu'on m'en fît un (24).

Le Mogol fait présent à Rhoe de son portrait.

Caractere de Gemaldin-Ussan, Viceroi de Patane.

Le 12 d'Août, je rendis une visite d'honneur à Gemaldin-Ussan, Viceroi de Patane. C'étoit un vieillard de soixante-dix ans, Seigneur de quatre Villes dans la Province de Bengale. Mais sa principale considération venoit de la longue expérience qu'il avoit acquise dans les affaires. Il avoit été employé toute sa vie aux plus grandes Ambassades & aux plus importantes fonctions de l'Etat. D'ailleurs les Etrangers lui trouvoient plus d'esprit & de politesse, qu'à la plûpart des autres Seigneurs du Pays. Il m'avoit pressé plusieurs fois de le voir chez lui. Il me reçut avec de vives démonstrations d'amitié, jusqu'à m'offrir trente mille pistoles, & m'assurer que je pouvois disposer de son crédit à la Cour, me servir de son conseil & de tout ce qui dépendoit de lui. En effet, je lui ai connu, depuis, beaucoup d'honneur & de générosité.

Il avoit composé une Histoire de son tems.

Il m'entretint fort particuliérement des usages du Pays, & de l'esclavage des Habitans. Il se plaignit que l'Indoustan manquoit de loix. En me parlant de la grandeur & de l'accroissement de cet Empire, il me dit qu'il avoit servi trois Empereurs, auprès desquels il avoit été dans une haute considération. Il me montra un livre de l'Histoire de son tems, qu'il avoit composé lui-même, avec le soin de marquer jour par jour tous les événemens qui étoient venus à sa connoissance. Il m'en offrit une copie, si je voulois la faire traduire. Les revenus du Mogol consistoient, me dit-il, en confiscations, en présens qu'il exigeoit, & sur-tout en taxes qui se levoient sur les personnes riches. Les Gouverneurs de chaque Province payoient tous les ans

(24) Page 20.

une somme à l'Empereur, comme s'ils n'en étoient que les Fermiers. Il donnoit, pour celle de Patane, un leck (25) de roupies. A cette condition, les Gouverneurs ont le droit de faire des levées arbitraires sur les peuples de leur Province. Gemaldin tiroit, de la sienne, dequoi fournir à l'entretien de 4000 chevaux, c'est-à-dire, 200000 roupies. Outre ce revenu, il recevoit de l'Empereur la paye de 5000 chevaux; & n'en ayant que 1500 sur pied, il profitoit du reste, comme d'autant de morte-payes. Il avoit encore une pension annuelle de mille roupies par jour, & les profits de quelques autres petits Gouvernemens. A l'étonnement que je lui marquai d'un si gros revenu, il répondit qu'il y avoit, à la Cour, plusieurs personnes plus riches du double, & qu'il pouvoit m'en nommer une vingtaine qui ne l'étoient pas moins que lui. Il me parla respectueusement de la Religion Chrétienne; & de Jesus-Christ, comme d'un grand Prophête. Sa conversation étoit solide, & d'un tour fort agréable (26).

Rhoe visite avec Gemaldin une maison de campagne de l'Empereur.

Quelques jours s'étant passés depuis cette visite, je ne croyois pas que sa civilité dût aller plus loin, lorsqu'il me proposa de visiter avec lui une maison de plaisance de l'Empereur, qu'il avoit empruntée dans cette vûe. Elle n'étoit pas à plus d'une demie-lieue de la ville. Il s'y rendit vers minuit, avec un gros équipage, & des tentes, qu'il fit dresser sur le bord d'un étang. Je partis au matin pour le suivre. Il vint au-devant de moi. Il me conduisit dans l'appartement qu'il m'avoit fait préparer. Son cortege étoit composé de vingt personnes de condition, à la tête desquelles étoient deux de ses fils. On me dit qu'il en avoit trente, de diverses femmes. Il me fit voir les endroits du Château, où le Mogol se plaisoit davantage; sur-tout ses cabinets, qui offroient, entre diverses peintures, les portraits des Rois de France & d'autres Princes Chrétiens. Les meubles en étoient très riches. » Pour moi, me dit » agréablement Gemaldin, je ne suis qu'un pauvre esclave de mon Empereur. » J'ai souhaité de vous amuser quelques momens; & je vous ai proposé « ici un mauvais repas, afin que mangeant ensemble du pain & du sel, nous » puissions sceller la promesse d'une mutuelle amitié. Il ajouta qu'il y avoit à sa Cour un grand nombre de personnes puissantes, qui m'auroient pû faire des complimens plus recherchés; mais que la plûpart étoient des orgueilleux ou des fourbes, auxquels il ne me conseilloit pas de me fier: que si j'avois des affaires importantes à traiter avec l'Empereur, soit qu'elles regardassent les Portugais ou d'autres, ceux qui me serviroient d'Interprétes n'expliqueroient jamais fidellement mes idées; que je ne devois compter sur rien, si je n'avois un homme de mon pays qui sçût la langue Persane, & que l'Empereur m'accorderoit volontiers la liberté de prendre un Anglois pour Interpréte: que ce Monarque étoit si bien disposé en ma faveur, qu'ayant reçu la veille, au Gouzalkan, les pierreries du Gouverneur de Lahor, qui étoit mort depuis peu, il s'étoit souvenu de moi à la vûe d'un de ses portraits qu'il avoit trouvé dans cette succession; & que l'ayant jugé fidelle, il l'avoit remis entre les mains d'Asaph-kam, avec ordre de me le porter, & de m'exhorter à le conserver pour l'amour de lui (27).

Complimens & conseils affectueux de Gemaldin.

Repas qu'il donne à Rhoe.

Pendant qu'il me tenoit ce discours, on couvrit la table. Nous étions assis

(25) Leck, signifie cent mille. (26) Pages 21 & précédentes. (27) Page 22.

RHOE. 1616.

ſur des tapis. On étendit devant nous une piece de drap, qui fut auſſi-tôt couverte de pluſieurs plats. Plus bas, on ſervit en même-tems une autre table, pour les Gentilshommes du Cortege, avec leſquels Gemaldin alla s'aſſeoir. Je lui dis qu'il m'avoit promis de manger du pain & du ſel avec moi, & que je craignois de manquer d'appétit ſi nous ne mangions point enſemble. Il ne balança point à ſe lever, pour reprendre place auprès de moi, & nous dinâmes à la même table. On ſervit d'abord des raiſins, des amandes, des piſtaches, & d'autres ſortes de fruits. Après le dîner, il ſe mit à jouer aux échets, & je profitai de cet intervalle pour viſiter les jardins. Je revins, dans l'intention de prendre congé de lui : mais il me dit que je lui avois promis de venir manger chez lui; que le repas que nous avions fait n'étoit qu'une collation, & que je ne partirois pas ſans avoir ſoupé. Une heure après, ayant reçu la viſite d'un des Ambaſſadeurs du Roi de Decan, il me le preſenta, pour avoir apparemment l'occaſion de me faire remarquer qu'il lui faiſoit moins de civilités qu'à moi. Enſuite, il me demanda » ſi le Roi « mon Maître ne trouveroit pas mauvais qu'un auſſi pauvre homme que lui, » prît la liberté de lui faire l'offre de ſes ſervices, & s'il lui pardonneroit » celle qu'il vouloit prendre de lui envoyer un préſent. Il ajouta que ſi je l'approuvois, il enverroit en Angleterre un Gentilhomme, pour faire la révérence à Sa Majeſté. En effet, ayant fait appeller ſur le champ un de ſes Gentilshommes, il lui demanda s'il vouloit entreprendre ce voyage. C'étoit un jeune homme, qui me parut plein d'eſprit, & qui ne fit pas difficulté de s'y engager. Gemaldin me le préſenta. Il ſe propoſoit de le charger de diverſes curioſités des Indes, & de le faire partir avec moi (28).

Il veut envoyer un de ſes Gentilshommes au Roi d'Angleterre.

Souper de Rhoe chez Gemaldin.

L'heure du ſouper étant arrivée, on étendit, comme le matin, deux pieces de drap ſur leſquelles on ſervit diverſes ſalades, & quantité de plats de toutes ſortes de viandes, préparées à la maniere du pays. Gemaldin me pria de lui pardonner, ſi les uſages de ſa Patrie l'obligeoient de manger avec ſes gens. Je ſavois que les Indiens font ſcrupule de manger avec nous; & peut-être avois-je déja trop exigé de ſa complaiſance. Nous nous aſſimes, chacun de notre côté; lui, avec quelques Gentilshommes de ſon cortege; moi, avec mon chapelain & un autre Anglois dont je m'étois fait accompagner. L'ordre, avec lequel tous les mets furent ſervis, ne me plut pas moins que la bonne chere. Il me fit préſent, ſuivant l'uſage du pays pour ceux qu'on invite, de cinq caiſſes de ſucre candy, préparé avec du muſc, & d'un pain de ſucre, d'environ cinquante livres, d'une fineſſe extrême, & blanc comme la neige. Il me pria d'avance d'en accepter cinquante autres pour mon départ; & dans la crainte, me dit-il, qu'il n'en eut point alors, il me ſupplioit de les recevoir à l'heure même. Enfin je pris congé de lui, après des complimens fort tendres, dans leſquels nous fimes profeſſion, lui de prendre la qualité de mon pere, & moi celle de ſon fils (29).

Préſens qu'il reçoit.

L'Empereur lui donne ſon portrait en médaille d'or.

Le 16, je me rendis le ſoir au Gouzalkan. Auſſi-tôt que l'Empereur me vit paroître, il appella ſes femmes, & ſe fit apporter ſon portrait en médaille d'or, qui étoit attachée à une chaîne de même métal, & qui étoit enrichie d'une groſſe perle en forme de pendant. Il la mit entre les mains d'A-

(28) Page 22.

(29) *Ibidem.*

ſaph-Kam,

ſaph-Kam, avec ordre de ne pas m'obliger à d'autres ſoumiſſions en la recevant, que celle dont je m'aviſerois moi-même. Ceux qui reçoivent quelque faveur du Prince doivent être à genoux, & baiſſer la tête juſqu'à terre. On avoit exigé cette marque de reſpect des Ambaſſadeurs de Perſe. Lorſqu'Aſaph-Kam s'avança vers moi, je me préſentai pour recevoir la faveur qu'il m'apportoit. Il me fit ſigne d'ôter mon chapeau, & je ne manquai point à le ſatisfaire. Il mit le portrait à mon cou; & me prenant par la main, il me conduiſit devant l'Empereur. Comme j'ignorois ſon deſſein, je commençai à craindre qu'il ne voulût exiger de moi une ſoumiſſion que les Mogols nomment *Siſeda*; & j'étois réſolu de rendre plutôt le préſent, que de m'aſſujetir à cette poſture. Il me fit ſigne de remercier le Roi; ce que je fis à la maniere de l'Europe. Quelques Officiers m'avertirent de faire le ſiſeda; mais l'Empereur dit en langue Perſane, non, non, non, & me congédia d'un air fort civil. Son préſent ne valoit pas plus de trente jacobus. Cependant il étoit beaucoup plus riche que ceux qu'il faiſoit ordinairement, & qui paſſoient pour une extrême faveur. Tous les Seigneurs qui portent ſa médaille, ce qui n'eſt permis qu'à ceux qui l'ont reçûe de ſa main, en ont une de la grandeur d'un écu d'or, avec une petite chaîne de la longueur de quatre pouces, pour l'attacher à leur turban. Ils l'enrichiſſent avec des pierreries, ou la garniſſent de pendans de perles, mais à leurs dépens (30).

Le 19, Gemaldin-Uſſan fut nommé au Gouvernement de Sinda. Il choiſit ce jour même pour aller diner chez l'Ambaſſadeur Anglois, accompagné de quatre Seigneurs, dont deux étoient ſes fils, & ſuivi d'une centaine de valets. Il mangea de quelques viandes apprêtées par un cuiſinier Mahométan; mais quelque envie qu'il eût de toucher à celles qui étoient préparées à la maniere Angloiſe, il ſe fit violence par reſpect pour ſa Loi. Cependant il pria Rhoe de lui envoyer chez lui quatre ou cinq plats qu'il avoit choiſis, & qu'il vouloit manger en particulier. C'étoient des pieces de four, dont les Mogols n'entendent pas la compoſition. Après le repas, il offrit aux Anglois la Ville de Sinda, & tout ce qui dépendoit de ſon autorité (31).

Terribles pluies qui ſe nomment Olifans.

Rhoe s'étend ſur les déſordres auſquels tout le pays fut expoſé, le 20, par un déluge de pluie, qui paſſa pour un évenement fort extraordinaire dans une contrée où les grands orages ne laiſſent pas d'être fréquens. Ils y portent le nom d'*Olifan*. Les plus fortes chauſſées de pierre furent entrainées par la violence des torrens, & l'allarme fut ſi vive dans la Ville, qu'on en craignit la ruine. L'Empereur abandonna ſon Palais avec toutes ſes femmes. Les voiſins de Rhoe chargerent tous leurs meubles ſur des élephans & ſur des chameaux, pour ſe tenir prêts à fuir dans les montagnes. Le trouble fut d'autant plus grand parmi les Anglois, que n'ayant pas les mêmes reſſources pour la fuite, ils ne pouvoient quitter la Ville ſans y abandonner leurs marchandiſes. On leur diſoit que l'eau monteroit plus de trois pieds au-deſſus du toît de leur maiſon; & n'étant compoſée que de terre & de paille, il y avoit peu d'apparence qu'elle fût capable de réſiſter. Quatorze ans auparavant, on y avoit fait une triſte expérience des mêmes dangers. Elle étoit ſituée dans un fond, au milieu du courant de l'eau. La moindre pluie formoit un ſi grand

(30) *Ibidem.*

(31) *Ibidem.*

RHOE. 1616.

torrent à la porte, que l'eau ne court pas plus vite sous les arches du pont de Londres. Quelquefois on n'y pouvoit passer à pied ni à cheval, pendant l'espace de quatre heures. L'Empereur fit ouvrir une écluse, pour débarasser l'Ambassadeur d'une partie du danger, & ce secours donna quelque passage à l'eau; mais les murs de la maison avoient été lavés, & tellement affoiblis par diverses breches, qu'à la fin le plus pressant péril fut celui de sa chute, avec la peine continuelle des réparations, qui ne pouvoient se faire à sec. L'Empereur prit la résolution de transporter son séjour au Château de Mandoa, & Rhoe comprit qu'il seroit obligé de le suivre. Mais comme cette place n'est accompagnée d'aucune Ville, c'étoit une dépense considérable, & de nouveaux embarras pour changer de demeure. Il fallut bâtir une maison, pour se loger au pied du Château, qui est bâti sur une montagne, & faire un magasin pour les marchandises (32).

La Cour se transporte au Château de Mandoa.

Fête de la naissance de l'Empereur.

Les ravages de la pluie n'empêcherent point que le second jour de Septembre, qui étoit celui de la naissance du Roi, ne fût célébré avec beaucoup de magnificence. Dans cette fête, l'usage est de peser le Roi. On le met dans une balance. De l'autre côté, on accumule des pierreries, de l'or, de l'argent, des étoffes, des fruits & divers autres biens; c'est-à-dire, un peu de chaque sorte. Après la cérémonie, tout est distribué aux Bramines. L'Empereur fit prier Rhoe d'assister à cette solemnité, qui passoit pour la plus grande fête des Mogols. Il marqua lui-même la place qu'il devoit occuper; mais le Messager ayant mal compris ses ordres, Rhoe fut averti trop tard, & ne put entrer qu'au tems du Durbal, ce qui lui fit perdre une partie du spectacle. L'Empereur étoit si couvert de pierreries, que jamais on n'en avoit tant vû ensemble. Le Durbal fut employé à faire passer devant lui ses grands éléphans. Les plus beaux avoient leurs chaînes, leurs sonnettes, & tout le reste de la ferrure de leurs harnois, d'or & d'argent. On portoit devant eux des drapeaux. Chacun des principaux éléphans en avoit neuf ou dix autres petits, qui ne paroissoient être auprès d'eux que pour les servir; leurs couvertures étoient d'étoffes de soie, en broderie d'or & d'argent. Il en passa douze compagnies, richement harnachées. Le premier étoit un animal d'une prodigieuse grandeur. Les placques, qui couvroient sa tête & son poitrail, étoient semées de rubis & d'émeraudes. En passant devant l'Empereur, ils ployerent tous le genouil; & cette espece de révérence est une cérémonie des plus curieuses (33).

Marche des Eléphans au Durbal.

Rhoe est appellé le soir au festin du Roi.

L'Empereur, qui étoit rentré dans son Palais après le Durbal, envoya chez Rhoe vers dix heures du soir. On le trouva au lit. Le sujet de ce message étoit de lui faire demander la communication d'une peinture qu'il regrettoit de n'avoir pas encore vûe, & la liberté d'en faire tirer des copies pour ses femmes. Rhoe se leva, & se rendit au Palais avec sa Peinture. Le Monarque étoit assis, les jambes croisées, sur un petit trône tout couvert de diamans, de perles & de rubis. Il avoit devant lui une table d'or massif, & sur cette table, cinquante placques d'or enrichies de pierreries; les unes très grandes & très riches, les autres de moindre grandeur, mais toutes couvertes de pierres fines. Les Grands étoient autour de lui, dans leur plus écla-

(32) *Ibidem.*

(33) Page 25.

stante parure. Il ordonna qu'on bût sans se contraindre, & l'on voyoit dans la salle quantité de grands flaccons, remplis de diverses sortes de vins.

Ses embarras pour le portrait de sa Maîtresse.

Lorsque je me fus approché de lui, raconte l'Auteur, il me demanda des nouvelles de la peinture. Je lui montrai deux portraits, dont il regarda l'un avec étonnement. Il me demanda de qui il étoit. Je lui dis que c'étoit le portrait d'une femme de mes amies, qui étoit morte. Me le voulez-vous donner ? ajouta-t-il. Je répondis que je l'estimois plus que tout ce que je possédois au monde, parce que c'étoit le portrait d'une personne que j'avois aimée tendrement; mais que si Sa Majesté vouloit excuser ma passion & la liberté que je prenois, je la prierois volontiers d'accepter l'autre, qui étoit le portrait d'une Dame Françoise, & d'une excellente main. Il me remercia. Mais il me dit qu'il n'avoit de goût que pour celui qu'il me demandoit, & qu'il l'aimoit autant que je le pouvois aimer; ainsi que si je lui en faisois présent, il l'estimeroit plus que le plus rare joyau de son tresor. Je lui répondis alors, que je n'avois rien d'assez cher au monde pour le refuser à Sa Majesté, lorsqu'elle paroissoit le desirer avec tant d'ardeur; & que je regretois même de ne pouvoir lui donner quelque témoignage plus important de ma passion pour son service. A ces derniers termes, il s'inclina un peu; & la preuve que j'en donnois, me dit-il, ne lui permettoit pas d'en douter. Ensuite il me conjura de lui dire de bonne foi dans quel pays du monde étoit cette belle femme. Je répondis qu'elle étoit morte. Il ajouta qu'il approuvoit beaucoup la tendresse que je conservois pour elle; qu'il ne vouloit pas m'ôter ce qui m'étoit si cher; mais qu'il feroit voir le portrait à ses femmes, qu'il en feroit tirer cinq copies par ses Peintres, & que si je reconnoissois mon original entre ces copies, il promettoit de me le rendre. Je protestai que je l'avois donné de bon cœur, & que j'étois fort aise de l'honneur que Sa Majesté m'avoit fait de l'accepter. Il repliqua qu'il ne le prendroit point, qu'il m'en aimoit davantage, mais qu'il sentoit bien l'injustice qu'il y auroit à m'en priver; qu'il ne l'avoit pris que pour en faire tirer des copies; qu'il me l'auroit rendu, & que ses femmes en auroient porté les copies sur elles. En effet, pour une mignature, on ne pouvoit rien voir de plus achevé. L'autre peinture, qui étoit à l'huile, ne lui parut pas si belle (34).

Il est invité à boire par l'Empereur.

Il me dit ensuite que ce jour étoit celui de sa naissance, & que tout l'Empire en célébroit la Fête; sur quoi il me demanda si je ne voulois pas boire avec lui ? Je lui répondis que je me soumettrois à ses ordres, & je lui souhaitai de longues & heureuses années, pour lesquelles la même cérémonie pût être renouvellée dans un siécle. Il voulut sçavoir quel vin étoit de mon goût; si je l'aimois naturel ou composé, doux ou violent. Je lui promis de le boire volontiers, tel qu'il me le feroit donner, dans l'espérance qu'il ne m'ordonneroit point d'en boire trop, ni de trop fort. Il se fit apporter une coupe d'or, pleine de vin mêlé, moitié de vin de grappe, moitié de vin artificiel. Il en but: & l'ayant fait remplir, il me l'envoya par un de ses Officiers, avec cet obligeant message; qu'il me prioit d'en boire, deux, trois, quatre & cinq fois à sa santé, & d'accepter la coupe, comme un present qu'il me faisoit avec joie. Je bus un peu de vin; mais jamais je n'en avois bû de si

Il boit avec l'Empereur, qui lui donnoit la coupe.

(34) *Ibidem.*

RHOE. 1616.

fort. Il me fit éternuer. L'Empereur se mit à rire, & me fit presenter des raisins, des amandes, & des citrons coupés par tranches dans un plat d'or, en me priant de boire & de manger librement. Je lui fis une révérence Européenne, pour le remercier de tant de faveurs. Asaph-Kam me pressa de me mettre à genoux & de frapper de la tête contre terre : mais Sa Majesté déclara qu'elle étoit contente de mes remercimens. La coupe d'or étoit enrichie de petites turquoises & de rubis. Le couvercle étoit de même : mais les émeraudes, les turquoises, & les rubis en étoient plus beaux, & la soucoupe n'étoit pas moins riche. Le poids me parut d'environ un marc & demi d'or (35).

L'Empereur & ses Convives s'enivrent.

Le Monarque devint alors de fort belle humeur. Il me dit qu'il m'estimoit plus qu'aucun Franguis qu'il eût jamais connu. Il me demanda si j'avois trouvé bon, un sanglier qu'il m'avoit envoyé peu de jours auparavant, à quelle sauce je l'avois mangé, quelle boisson je m'étois fait servir à ce repas ? Il m'assura que je ne manquerois de rien dans ses Etats. Ces témoignages de faveur éclaterent aux yeux de toute la Cour. Ensuite, il jetta deux grands bassins pleins de rubis, à ceux qui étoient assis au-dessous de lui ; & vers nous, qui étions plus proches, deux autres bassins d'amandes d'or & d'argent, mêlées ensemble, mais creuses & legeres. Je ne jugeai point à propos de me jetter dessus, à l'exemple des principaux Seigneurs, parce que je remarquai que le Prince son fils n'en prit point. Il donna, aux Musiciens, & à d'autres Courtisans, de riches pieces d'étoffes pour s'en faire des turbans & des ceintures, continuant de boire, & prenant soin lui-même que le vin ne manquât point aux Convives. Aussi la joye parut-elle fort animée ; &, dans la variété de ses expressions, elle forma un spectacle admirable. Le Prince, le Roi de Candahar, Asaph-Kam, deux vieillards & moi, nous fûmes les seuls qui évitâmes de nous enyvrer. L'Empereur, qui ne pouvoit plus se soutenir, pancha la tête & s'endormit (36). Tout le monde se retira. Je m'approchai d'Asaph-Kam, pour lui demander l'expédition des privileges que j'avois obtenus. Je l'assurai que Sa Majesté ne pouvoit me faire de présent plus agréable ; & sentant la nécessité de le flatter, je serois sans inquiétude, lui dis-je, si le succès de mes affaires dépendoit uniquement de vous ; mais je me figure que quelqu'un me traverse à la Cour, & j'en parlerai demain à Sa Majesté. Il me répondit que les plaintes n'étoient pas nécessaires ; que l'Empereur m'aimoit ; qu'il avoit donné des ordres en ma faveur, & que la fête seule en avoit retardé l'exécution. Il ajouta que de sa part, je devois compter sur toutes sortes de services.

Infidélité des Courtisans Mogols.

Mais, peu de jours après, Rhoe fit une nouvelle expérience de l'infidélité des Courtisans Mogols, & de la difficulté de négocier à cette Cour. Il y avoit déja sept mois qu'Asaph-Kam lui promettoit de jour en jour l'expédition de ses privileges ; & ses derniers engagemens sembloient un lien difficile à rompre. Cependant ayant fait réflexion qu'au point où les Anglois avoient conduit leurs affaires, ils pouvoient se passer du secours du Prince, il desavoua sa parole avec un extrême emportement de colere & de rage (37), à l'occasion d'une lettre par laquelle Rhoe le pressoit d'exécuter ses promesses.

(35) Page 26. (36) *Ibidem.* (37) *Ibidem.*

Rhoe, 1616.

D'ailleurs il s'étoit rendu comme l'esclave des Portugais, par les presens qu'il recevoit continuellement de cette Nation. Rhoe n'osa rompre avec lui, ni publier son manquement de foi. Au contraire, pour se tirer adroitement de cet embarras, il prit le parti de la dissimulation; & feignant de croire que l'ennui d'une longue lecture & d'un mauvais style avoit été la seule cause de son emportement, il lui écrivit une autre lettre, sous prétexte d'expliquer mieux sa pensée. Il y joignit un Mémoire des articles qu'il desiroit & qui lui avoient été promis, avec la priere de faire dresser un Firman sur ce Mémoire & de le faire sceller. Il ajoutoit néanmoins que si l'on faisoit difficulté de satisfaire à des demandes si justes, on ne devoit pas trouver mauvais qu'il s'adressât à l'Empereur pour obtenir la même grace; ou, s'il la refusoit, pour lui demander un Passe-port & la liberté de sortir du pays (38).

Les Anglois se soumettent aux volontés du Prince.

Asaph-Kam, devenu plus modéré par ses réflexions, se hâta de répondre que l'affaire des Anglois ne pouvoit avancer plus vite du côté du Roi; mais que ce qu'ils desiroient regardant le gouvernement du Prince, ils pouvoient attendre de lui plus d'expédition, & que ses Firmans suffisoient. Enfin, il leur fit comprendre ouvertement qu'ils trouveroient toujours un Ennemi dans le Prince, s'ils ne consentoient à dépendre absolument de lui. Rhoe, qui n'avoit attendu si longtems à s'y déterminer que par la crainte de trouver d'éternels obstacles de la part des Portugais, dont il connoissoit l'ascendant sur l'esprit du Prince & de ses Favoris, résolut d'essayer ce qu'il pouvoit attendre de ce côté-là. Il envoya, au Secrétaire du Prince, quatre articles, pour lesquels il demandoit un Firman, dont les Anglois pussent faire usage à l'arrivée de leur Flotte, qu'on attendoit de jour en jour au Port de Surate. Après quelques legeres objections, le Firman fut accordé de bonne grace. Le Secrétaire s'ouvrit même à Rhoe du desir que le Prince avoit toujours eu que les Anglois n'eussent recours qu'à lui, & qu'ils ne le traversassent point auprès de son pere dans les affaires de son gouvernement. A cette condition, il leur promettoit plus d'affection & de faveur qu'ils ne sembloient l'espérer. Rhoe ne balança plus à lui rendre visite, dans la résolution de suivre la même conduite jusqu'à l'arrivée des Vaisseaux de la Compagnie, qui lui feroient connoître, par l'accueil qu'ils recevoient à Surate, quel fond il devoit faire sur sa nouvelle politique. Il crut découvrir de l'embarras dans l'esprit du Prince : mais s'il fut bien-tôt assuré que ces apparences n'avoient point de rapport à lui. Sultan Corone appréhendoit que son frere ne vînt à la Cour. Il sçavoit que ce Prince n'en étoit éloigné que de huit cosses, & demandoit instamment d'être admis à baiser les mains de l'Empereur. Cependant Normahal eut assez de crédit pour lui faire refuser cette faveur, & pour obtenir un contre ordre qui l'envoyoit au Bengale (39).

Le 10 d'Octobre, Abdalkam, Gouverneur d'Amadabath, qui étoit appellé à la Cour pour rendre compte de la négligence qu'il avoit apportée à l'exécution de quelques ordres du Mogol, se presenta au Jarneo. Il étoit demeuré d'abord sur ses gardes, en différant, sous divers prétextes, d'abandonner son gouvernement. Sultan Corone, qui tiroit avantage de toutes sortes d'occasions, profita de sa disgrace pour s'attacher un homme de haute qualité

(38) Page 27.

(39) Page 28.

ROE. 1616.

dont il connoissoit le mérite & le courage. Il lui fit dire de se rendre hardiment à la Cour, sûr d'y trouver des amis. Abdalkan prit confiance à ses offres, & résolut d'obéir aux ordres de l'Empereur. Mais il partit d'Amadabath en habit de pelerin, accompagné seulement de quarante personnes. Il fit à pied une partie du chemin, qui étoit de soixante milles. A la vérité, il faisoit marcher après lui deux cens chevaux, pour s'en servir dans l'occasion; mais à la distance d'une journée de chemin. Il se présenta devant l'Empereur, entre deux personnes de condition qui lui servirent d'Introducteurs. Il parut les pieds nuds, & chargés de chaînes, le visage abbattu, les cheveux négligés, & le turban enfoncé sur les yeux; n'étant pas capable, disoit-il, de paroître autrement devant la face irritée de son Maître. Après avoir fait ses soumissions & répondu à quelques demandes de l'Empereur, il obtint son pardon. Ce Monarque lui fit ôter ses fers, & lui donna, suivant l'usage du pays, une veste de drap d'or, avec le turban & la ceinture (40).

Factions & differends de la Cour du Mogol.

Corone, qui se crut en droit de tout attendre de la reconnoissance d'Abdalkan, ne s'occupa plus alors que de sa propre grandeur & de la ruine de son aîné. La guerre du Decan lui offroit l'occasion d'augmenter sa puissance. Le Prince Cosronroé l'avoit commencée sans succès; & Cham-Canna, le plus grand Capitaine de l'Empire, n'ayant pas eu plus de bonheur après lui, Corone se promit une gloire qui l'éleveroit au-dessus de l'un & l'autre. Dans cette esperance il pressa son pere de lui assurer le commandement auquel les mêmes vûes l'avoient fait aspirer, & de l'ôter à Cham-Canna, non-seulement parce qu'il avoit été malheureux, mais parce qu'il étoit justement soupçonné de favoriser le Roi de Decan, & d'en recevoir une pension.

Ce Général fut bien-tôt rappellé par un ordre exprès de la Cour; mais il refusa d'obéir, sous prétexte qu'il ne pouvoit quitter l'armée sans l'exposer à sa perte. En même-tems il pria l'Empereur par ses lettres, de ne pas lui donner Sultan Corone pour successeur dans le commandement des armées; & lui conseillant de faire tout autre choix, il offrit particulierement de remettre son pouvoir entre les mains du Prince Pervis. Coronne, vivement offensé d'une déclaration si libre, joignit l'éguillon de la vengeance à celui de l'ambition. Il résolut de l'emporter ou de périr; & dans sa premiere fureur ayant nommé d'avance Abdal Kan pour commander sous lui, il lui promit le gouvernement & toute la dépouille de Cham-Canna. Ce differend jetta tant de trouble dans l'Etat, que l'Empereur en redoutant les suites, ne vit pas d'autre moyen pour l'appaiser, que de faire la paix avec le Roi de Decan. Dans cette vûe, il prit le parti de confirmer Cham-Canna dans son gouvernement, & de lui envoyer une veste, qui est, parmi les Mogols, la marque d'une véritable réconciliation. Mais, avant que d'executer ce dessein, il en informa une des proches parentes du Général, qui étoit dans le serail. Cette femme, gagnée peut-être par Sultan Corone, ou picquée du mauvais traitement qu'on avoit fait au chef de sa famille après tant d'importans services, répondit hardiment qu'elle ne pouvoit croire que Cham-Canna voulût rien porter de ce qui lui viendroit de la part de l'Empereur; qu'il n'ignoroit pas que Sa Majesté le haïssoit, & l'avoit voulu faire empoisonner; qu'en étant si certain,

(40) Page 28.

qu'il conservoit encore le poison, après l'avoir détourné adroitement au lieu de le porter à sa bouche, il étoit impossible qu'il reçût sans défiance un présent de sa main. L'Empereur s'engagea, pour lever les soupçons, à porter lui-même, pendant l'espace d'une heure, la veste qu'il vouloit envoyer. Elle répliqua que lui ni Cham-Canna, n'en devoient pas venir à de telles épreuves; mais que s'il permettoit au Général d'exercer tranquillement ses fonctions, elle répondoit qu'il feroit gloire de servir l'Etat avec son ancienne fidélité. L'insolence de cette femme força l'Empereur d'abandonner ses résolutions. Il reprit aussi-tôt celles de confier l'armée du Decan à Sultan Corone; & pour donner plus d'éclat à ses premieres entreprises, il publia qu'il vouloit suivre son fils dans cette expédition, avec d'autres trouppes (41).

RHOE. 1616.

Cham-Canna, découvrant de loin la tempête qui se formoit contre lui, & qui ne menaçoit pas moins sa fortune que celle du Roi de Decan, se hâta de former de nouvelles liaisons avec ce Prince, pour se garantir de l'oppression. Ce fut par son conseil que cette Cour envoya une Ambassade à celle du Mogol, pour y offrir la paix. Les Ambassadeurs y porterent de riches présens; mais cette espece d'apanage fut rejettée, & l'Empereur refusa même de leur accorder audience. Cependant, après les avoir renvoyés à son fils, il leur fit dire qu'il se remettoit à lui de la résolution de faire la guerre, ou de conclure la paix. Cette déclaration ayant fait connoître au Prince tout l'ascendant qu'il avoit sur l'esprit de son pere, il déclara aux Ambassadeurs qu'après les désavantages passés, il seroit honteux pour lui de consentir à la paix : mais ne pouvant dissimuler que leurs conditions étoient justes, & que l'Empereur son pere les auroit acceptées, il ajouta pour leur laisser quelque esperance, qu'il attendroit du moins à traiter que son armée fût en campagne, & que Cham-Canna ne pût lui disputer l'honneur d'avoir terminé cette guerre (42).

Le Roi de Decan propose la paix au Mogol.

Pourquoi elle est rejettée.

Telle étoit alors la situation des affaires. On gémissoit de l'ambition de Corone. Mais des raisons inconnues avoient accoutumé l'Empereur à la supporter, quoiqu'il ne pensât point à faire tomber sa succession sur ce Prince. Il réservoit l'Empire pour Sultan Cosronroé, l'aîné de ses fils, qui jouissoit de l'estime & de la vénération de tout le monde. Il l'aimoit beaucoup; il connoissoit tout son mérite : mais il s'étoit malheureusement imaginé que les grandes qualités de ce Prince pouvoient obscurcir sa propre gloire, & cette raison l'avoit porté depuis longtems à le tenir renfermé dans un appartement du Palais, sous la garde d'un Officier Rasbout qui commandoit quatre mille chevaux. Il ne s'appercevoit pas, suivant la remarque de l'Auteur, que les odieuses intrigues de Sultan Corone, étoient beaucoup plus capables de nuire à cette réputation dont il étoit si jaloux, que les actions vertueuses de son aîné; & si la division que cette mauvaise politique nourrissoit entre les deux freres rendoit le cadet redoutable, il se flattoit de pouvoir toujours lui ôter une autorité dont il croyoit ne l'avoir revêtu que pour un tems. Mais les plus sages trembloient pour les suites de ce désordre, & n'envisageoient dans l'avenir que les horreurs d'une guerre civile (43).

Caractere des Princes fils du Mogol.

La variété des évenemens qui sont arrivés dans cet Empire, mériteroit bien, ajoute Rhoe, de trouver un historien fidele : mais peut-être feroit-on peu de cas, en Eu-

Observation de l'Auteur.

(41) Page 29. (42) *Ibidem.* (43) Page 30.

RHOE. 1616.

rope, de ce qui s'est passé dans une région fort éloignée, ou peut-être y trouveroit-on peu de vraisemblance, dans l'opinion qui nous fait regarder ces peuples comme de véritables barbares. Il assure que cette réflexion l'a toujours empêché d'écrire ce qu'il avoit l'occasion d'apprendre. » Cependant je ne puis » m'empêcher, dit-il, de rapporter ce qui s'est passé depuis peu sous mes » yeux, pour faire voir jusqu'où peut aller la patience & la sagesse d'un » pere, la fidélité d'un Ministre, les fourberies d'un frere, & l'imprudence » d'une faction qui ose tout entreprendre, & qui abuse insolemment de l'au» torité souveraine, sans être retenue ni par le frein de la crainte, ni par la » considération du bien public (44.

Noires intrigues.

» Sultan Corone, Normahal sa belle sœur, Asaph-Kam & Etimon Doulet, pere de Normahal, qui formoient le plus puissant parti de cette Cour, » s'étant assemblés pour déliberer sur les moyens de se maintenir dans leur » fortune, conclurent qu'ils devoient se défaire du Sultan Cosronroé, par» ce qu'ils le voyoient aimé des Grands, & qu'ils croyoient leur sureté fort » incertaine lorsqu'il auroit obtenu la liberté. Il étoit question de le faire pas» ser entre leurs mains, pour se procurer la facilité de l'empoisonner sécre» tement. Après avoir pris leur résolution, ils affecterent de se traiter froi» dement, pour éloigner les défiances; & chacun joua le rôle qu'il s'étoit » imposé. Normahal agît la premiere. Elle n'oublia rien pour s'insinuer dans l'es» prit de l'Empereur. Ensuite se jettant à ses pieds toute en larmes, elle lui » représenta que Sultan Cosronroé ne changeoit point de sentimens, & qu'é» tant toujours possédé de la même ambition, il étoit capable de se porter » aux dernieres extrémités. L'Empereur feignit de ne pas l'entendre. Mais les » conjurés ne se rebuterent pas de son silence. Ils prirent le jour qu'il étoit » dans l'yvresse, pour lui représenter par la bouche d'Etimon Donlet & d'A» saph-Kam, qu'il convenoit à la dignité comme à la sureté de l'héritier du » trône Imperial, que Sa Majesté le mît sous la garde & dans la compagnie » du Prince son frere, plutôt que de le laisser entre les mains d'un Ras» bout, dont la fidélité pouvoit être corrompue par des promesses ou par des » menaces. Ils le presserent de ne pas retarder ce changement. L'Empereur » consentit à leur demande, & se mit à dormir (45).

Aussi-tôt ils se rendirent à l'appartement du Prince, dans la confiance que le nom de Sultan Corone & leur propre considération leur en feroient obtenir l'entrée. Asaph-Kam, se présentant à la tête de quelques gardes, demanda, par l'ordre de l'Empereur, que le Prince fût remis entre ses mains. Annarah, c'étoit le nom de l'Officier Rasbout, répondit d'un air ferme qu'il étoit plein de respect pour Sultan Corone, mais qu'ayant reçu le Prince des mains de l'Empereur son pere, il ne pouvoit obéir à d'autres ordres, & qu'il demandoit jusqu'au lendemain, pour se donner le tems de remettre un si précieux dépôt à Sa Majesté même, qui en disposeroit à son gré. Cette réponse éloigna beaucoup leurs esperances. Annarah rendit compte à l'Empereur de ce qui s'étoit passé à la porte du Prince; mais il ajouta qu'il périroit plutôt, avec les quatre-mille chevaux qui étoient sous ses ordres, que de le livrer à ses ennemis. L'Empereur loua son honneur & sa prudence. Il lui ordonna d'en

(44) *Ibidem.*

(45) Page 30.

aiser de même à l'avenir, sans s'arrêter aux ordres mêmes qui lui viendroient de sa part. Je veux feindre, ajouta-t-il, d'ignorer ce qui est arrivé, & je vous recommande de n'en faire aucune plainte.

Les amis de Corone n'entendant point parler l'Empereur du consentement qu'il avoit donné à leur entreprise, ni de la témérité qu'ils avoient eue de se présenter à la porte du Prince, se persuaderent qu'il n'étoit point informé de l'un, & qu'il avoit perdu la mémoire de l'autre. Cependant la défiance ne laissa pas de regner dans tous les partis.

Rhoé, qui rapportoit ses observations au service de ses maîtres, prend occasion de toutes ces semences de haine pour les avertir qu'ils devoient se garder d'envoyer leurs Facteurs trop loin dans le pays, & de disperser leurs marchandises en differens lieux. Il prévoit que bien-tôt l'Empire Mogol seroit engagé dans une longue & sanglante guerre. » Si Cosronroé, dit-il, emporte l'avantage, cette contrée deviendra un azile pour les Chrétiens; car » ce Prince aime & favorise les sciences, la valeur & la discipline militaire. » Il a de l'horreur pour l'avarice, & pour les insultes que ses ancêtres & les » Grands du pays ont toujours fait essuyer aux Etrangers. On doit s'attendre à tous les excès contraires, si c'est la faction de son frere qui prend le » dessus. Corone est ennemi des Chrétiens, superbe, outrageant & de mauvaise foi (46).

Arrivée de quatre Vaisseaux Anglois, & passion du Mogol pour les présens.

Le 30 de Septembre, un courier des Facteurs de Surate apporta la nouvelle de l'entrée de quatre vaisseaux Anglois dans la rade de Soualis; & Rhoe apprit par les Lettres des Commandans, qu'ayant rencontré la caraque Vice-Amirale des Indes, ils l'avoient forcée, après un long combat, de s'échouer & de se bruler sous la côte des Isles de Gazedia. Il se hâta d'aller faire un compliment au Mogol, de la part du Roi son Maître. Cette civilité fut bien reçue; mais l'Empereur lui parla aussi-tôt des présens. Au lieu de répondre à ses demandes, Rhoe affecta de lui raconter le dernier combat des vaisseaux de sa Nation. Mais il revint toujours à lui parler des présens. Qu'est-ce, lui dit-il, que le Roi d'Angleterre m'envoie? Rhoe répondit que son maître lui envoyoit plusieurs marques de son amitié; que sachant assez qu'il étoit maître de la meilleure partie de l'Asie & le plus riche Monarque de l'Orient, il auroit cru que lui envoyer des présens considérables, c'eût été porter des perles dans l'Ocean d'où elles viennent; mais qu'il lui faisoit présent de son amitié, avec quelques petites curiosités qui pourroient lui plaire. Il demanda s'il y auroit du moins de la panne, ou du velours de France. Rhoe lui dit que toutes ses lettres n'étoient pas encore arrivées, mais qu'il avoit déja quelque chose de ce qu'il desiroit. Enfin l'Empereur parla aussi des dogues que l'Ambassadeur lui avoit promis. Quelques-uns, lui dit Rhoe, avoient été tués dans le combat, mais on en avoit sauvé deux pour Sa Majesté. Il en témoigna de la joie; & si l'on pouvoit, répondit-il, lui procurer un grand cheval, de la taille des chevaux d'Allemagne, ce présent lui seroit plus agréable qu'une couronne. Rhoe l'assura qu'il n'épargneroit rien pour le satisfaire, mais qu'il appréhendoit que tous ses efforts ne fussent inutiles. Si vous m'en procurez un, reprit l'Empereur, je vous en donnerai dix mille Jacobus. Alors Rhoe

(46) Page 31.

RHOE. 1616.

lui demanda un ordre, pour faire venir les presens à la Cour sans qu'ils fussent ouverts. Il repliqua que le Port de Surate étoit à son fils, mais qu'il expliqueroit ses intentions à ce Prince; & l'ayant fait appeller sur le champ, il lui donna ordre d'accorder à l'Ambassadeur Anglois tout ce qu'il avoit demandé : c'est-à-dire, que ses balles ne fussent point ouvertes; que celles qu'il avoit avouées ne payassent aucun droit; qu'elles fussent promptement expédiées; qu'on ne troublât point le transport des présens, dont la distribution se feroit ensuite à son gré, & que les Marchands de sa Nation fussent bien traités à Surate. Cette faveur néanmoins ne s'étendit pas jusqu'à lui accorder la permission qu'il avoit demandée, de bâtir un Fort. Asaph-Kam s'y opposoit. Mais le Prince s'engagea, devant son Pere & toute la Cour, à donner toute sorte de satisfaction aux Anglois : tant l'espérance des présens, ajoute l'Auteur, a de force sur le cœur & l'esprit des Mogols (47).

Nouvelles intrigues contre la vie de Cosronroé.

Dans le même-tems ce Prince, qui se disposoit à partir pour la guerre, craignant que sa propre sureté ne fût en danger si Cosronroé demeuroit entre les mains d'Annarah, parce que dans son absence il pourroit faire la paix avec les Ambassadeurs du Decan, renverser tous ses desseins & se vanger peut-être de tous les outrages qu'il recevoit, fit une nouvelle tentative sur l'esprit de l'Empereur. Il lui fit proposer adroitement de confier la garde du Prince son frere, à Asaph-Kam; & lui voyant prêter l'oreille, il entreprit de lui persuader que s'il vouloit se fier à lui-même de la vie & de la liberté de ce Prince, il étoit certain que Chan-canna & le Roi de Decan le redouteroient beaucoup plus, lorsqu'ils auroient appris que Sa Majesté lui avoit accordé cette importante faveur, & qu'ils tarderoient moins à se soumettre. On ne douta point que l'Empereur n'y eût consenti; car, le même jour, on vit entrer en garde, auprès de Cosronroé, les soldats d'Asaph-Kam, avec deux cens chevaux des troupes de Sultan Corone. Rhoe fait une peinture touchante de l'effet que cette nouvelle produisit. » Les Princesses, dit-il, & la plûpart » des autres femmes du Serrail, détestant la cruauté de l'Empereur, refusent » de manger, & protestent que si le Prince Cosronroé meurt, elles lui sacrifieront tous les enfans qui sont dans le Serrail. Elles menacent Nohormal, » que l'Empereur leur envoie pour les appaiser. En vain proteste-t-il qu'il » n'arrivera point de mal au Prince, & leur fait-il espérer sa liberté. Le » peuple même commence à s'émouvoir. On dit ouvertement que l'Empereur a livré son fils entre les mains d'un Prince ambitieux & sanguinaire; » qu'on ne souffrira point de parricide; que ce n'est pas seulement à la vie » de son aîné que Sultan Corone veut attenter, mais qu'il se propose d'arriver indirectement jusqu'à son pere, & que par l'assassinat de l'un & de » l'autre il veut se faire des degrés de leurs corps pour monter sur le trône. » On s'attroupe déja. On séme des bruits de révolte. On crie, de toutes » parts, qu'il faut assurer la vie du Prince. Cependant le malheurenx Cosronroé est au pouvoir d'un tigre. Il refuse de manger. Il a déja fait prier » l'Empereur son pere de lui ôter la vie, plutôt que de le faire servir au » triomphe de ses Ennemis. Toute la ville en est émûe. La tristesse est peinte » sur le visage des Grands, & le Peuple redouble ses clameurs. Mais il n'y

Effets qu'elles produisent.

(47) Page 32.

» a ni pied, ni tête. Les suites de ces troubles sont extrêmement redoutables pour les Etrangers.

RHOE. 1616.

Réception d'un Ambassadeur de Perse à la Cour du Mogol.

Le 19, un Ambassadeur de Perse, nommé Mahomet Riza-Beg, fit son entrée dans la ville Impériale; avec un nombreux cortege, dont la plus grande partie étoit composée de Mogols, commandés pour lui faire honneur; mais sans autres personnes de marque, que celles dont l'office est d'aller, dans ces occasions, au-devant des Etrangers. On lui avoit envoyé aussi la musique de la Cour, & une centaine d'éléphans. Son propre train consistoit en cinquante chevaux couverts de housses de brocard d'or. Les arcs, les boucliers, & les carquois étoient richement garnis. Quarante Mousquetaires conduisoient son bagage. On l'introduisit dans un appartement de l'avant-cour du Palais, d'où il fut conduit au Durbal. Rhoe ne manqua point d'y envoyer un de ses gens, pour observer comment il seroit reçu. En s'approchant de l'Empereur, il fit, à la premiere balustrade, trois *Tesselims* & un *Sizeda;* cérémonies humiliantes, dans lesquelles il faut se prosterner, & frapper la terre du front. Il présenta la lettre de Scha-Abbas, son Maître, que l'Empereur reçut en s'inclinant un peu, & demandant comment se portoit son frere, sans le traiter de Roi. Ensuite il fut placé au septiéme rang, vis-à-vis de la porte; tandis que les rangs de dessus étoient occupés par les principaux Seigneurs de la Cour. Rhoe déclare que cette place étoit indigne du Ministre d'un si grand Roi; mais que l'Ambassadeur méritoit ce traitement, après s'être soumis au Sizeda, dont tous ceux qui l'avoient précedé dans le même office avoient eu la fierté de se dispenser. On disoit néanmoins, pour l'excuser, qu'il avoit ordre de se soumettre à tous les desirs du Mogol; d'où l'on concluoit qu'il étoit venu lui demander quelque secours d'argent contre le Turc. Cependant il assuroit lui-même qu'il venoit uniquement pour traiter de paix entre le Mogol & le Roi de Decan, dont Scha-Abbas prenoit la protection, parce qu'il commençoit à s'allarmer de l'accroissement des forces Mogoles. L'Empereur fit présent, suivant l'usage, à Mahomet Riza-Beg, d'un beau turban, d'une veste & d'une ceinture. Ce Ministre le remercia par trois révérences, & par un Riceda, qui est une autre révérence jusqu'à terre. Ensuite, il lui fit ses propres présens à trois reprises différentes, à chacune desquelles il presenta neuf chevaux, Persans ou Arabes, parce que le nombre de neuf est mysterieux entre les Musulmans. Il y joignit neuf beaux mulets, sept chameaux chargés de velours, deux tentures de tapisseries, plusieurs pieces de velours travaillé en or, deux caisses de tapisseries de Perse, un cabinet très riche, quatre mousquets, cinq haches, un chameau chargé de drap d'or des Manufactures de Perse, huit tapis de soie, deux rubis balais, vingt & un chameaux chargés de vin de grappe, quatorze chameaux chargés de diverses eaux distillées, sept chameaux chargés d'eau rose, sept poignards enrichis de pierreries, cinq épées de même, sept miroirs de Venise, si riches, que Rhoe avoit honte, dit-il, de les comparer avec les siens. Ces présens ne parurent point à la premiere audience: mais l'Ambassadeur en donna le mémoire.

Magnifiques présens de l'Ambassadeur de Perse.

Rhoe se croit préferé à l'Ambassadeur Persan.

Après avoir fait soigneusement observer le traitement qu'on lui fit, Rhoe, le comparant avec celui qu'il avoit reçu lui-même, ne trouva point que la Perse eût été plus distinguée que l'Angleterre. Mahomet Riza-Beg avoit occupé, à l'audience, une place fort inférieure à la sienne. A l'égard des hon-

RHOE. 1616.

neurs de l'entrée, on seroit allé de même au-devant de Rhoe, s'il n'eût point été malade, ou s'il l'eût desiré. L'Empereur ne reçut point la lettre du Persan avec autant de respect qu'il en avoit marqué pour celle de Rhoe. En parlant du Roi d'Angleterre, il avoit toujours dit, le Roi mon Frere : au lieu qu'il n'avoit traité le Roi de Perse que de Frere, suivant l'observation d'un Jésuite qui se trouvoit à l'Audience, & qui entendoit fort bien la langue du Pays (48).

Le 21 d'Octobre, Rhoe se rendit chez Sultan Coronne, pour l'entretenir des affaires de la Compagnie Angloise. Ce Prince lui parla des présens, & le pressa de faire ouvrir les caisses. Il répondit que le respect qu'il devoit à l'Empereur ne lui permettoit pas d'y toucher, avant que Sa Majesté lui eût fait l'honneur d'accepter ceux qui lui étoient destinés. Coronne lui demanda s'il vouloit lui donner un plumet blanc, qu'il voyoit à son chapeau ? Rhoe protesta que ce qu'il avoit de plus précieux étoit à son service, mais qu'il ne pouvoit lui présenter sans confusion une bagatelle qu'il avoit portée. Cependant le Prince n'eut pas honte de la prendre & de lui en demander d'autres, sous prétexte qu'il n'en avoit pû trouver chez les Marchands, & qu'il en avoit besoin pour se présenter à la Cour dans son équipage de guerre. Abdalla-kam survint. Il étoit vétu, ce jour-là, de l'habit militaire, & sa suite étoit fort leste. Le soir, ce Seigneur fit présent au Mogol d'un beau cheval blanc, dont la selle & le reste du harnois étoient couverts de mailles d'or. L'Empereur lui donna une épée, avec le baudrier. On portoit, devant Sa Majesté, divers autres présens, tels que des gardes d'épées d'argent, avec les fourreaux couverts de pierreries, & des boucliers couverts de velours; les uns peints, d'autres relevés en or & en argent. Elle en distribua plusieurs à ses Courtisans. On voyoit aussi des selles & des harnois d'or, enrichis de pierreries, qui devoient servir à ses chevaux de main; des bottes en broderie, & toutes sortes d'habits somptueux. Rhoe confesse, avec admiration, que la dépense des Mogols surpasse tout ce qu'on a jamais vû de plus magnifique dans le reste du monde (49). Toute la nuit fut donnée à ces spectacles.

Etonnante magnificence de la Cour Mogole.

Le matin, on publia que six des Officiers de Sultan Coronne étoient venus pour assassiner le Prince Cosronroé, mais que les Portiers leur avoient refusé l'entrée de son appartement; & que l'Impératrice mere, étant allée trouver l'Empereur, lui avoit expliqué le mystere de cette odieuse conjuration. Rhoe, qui s'interessoit vivement au malheur du Prince, s'efforça d'approfondir la vérité de cette nouvelle; mais elle demeura incertaine pour lui, parce qu'il s'apperçut qu'on ne pouvoit l'en informer sans péril (50).

Cosronroé est menacé de l'assassinat.

Vers le soir, s'étant rendu au Durbal, il y trouva l'Ambassadeur de Perse, qui se disposoit à présenter toutes les richesses, dont il avoit donné le mémoire. Il avoit, au jugement de Rhoe, l'air d'un *Saltinbanque*, plutôt que d'un Ambassadeur. Il couroit dans les balustrades, il montoit, il descendoit sur les degrés, avec des expressions & des gestes qui deshonoroient sa dignité. Enfin il donna lui-même ses présens, & le Roi les reçut de ses mains, avec un souris & quelques paroles qui marquoient sa satisfaction. C'étoit un extrême avantage, pour l'Ambassadeur, d'être entendu dans sa langue. Il parla

L'Ambassadeur de Perse deshonore sa dignité par ses manieres.

(48) Page 33. (49) Page 34. (50) *Ibidem.*

toujours avec tant de soumission & de flatterie, que ses discours ne furent pas moins agréables que ses présens. Il donnoit sans cesse, au Mogol, la qualité d'Empereur du monde; sans se souvenir que le Roi son Maître avoit aussi ses prétentions à ce fastueux titre. Au moindre mot qui sortoit de la bouche du Monarque, il faisoit des révérences à la maniere du pays. Après avoir fait tous les présens qu'il devoit donner ce jour-là, il se baissa jusqu'à terre, qu'il heurta fort rudement du front. Les présens du jour étoient un carquois, un arc & des fleches; toutes sortes de fruits de l'Europe, artificiellement imités dans différens plats; des bottines brodées & couvertes de lames d'or; de grands miroirs, avec des belles bordures; une piece de velours quarrée, avec une haute broderie, sur laquelle on voyoit quelques figures humaines. L'Ambassadeur déclara que ces figures étoient les portraits *du Roi & de la Reine de Venise*. Rhoe jugea qu'elles avoient été détachées de quelque tapisserie. Quoiqu'on n'en montrât qu'une piece, on eut soin d'avertir qu'il y en avoit six aunes de la même espece. Ensuite, on fit passer trois petits chevaux & trois petits mulets. Les mulets étoient fort beaux; mais les chevaux devoient avoir perdu leur embonpoint & leur beauté, s'ils avoient jamais été dignes de paroître aux yeux d'un grand Prince (51). Ce n'étoit que le premier acte des présens, & cette comédie devoit durer plus de dix jours. On ne fit à l'Ambassadeur aucune libéralité de la même nature; mais l'Empereur donna ordre aux Grands de lui faire toutes sortes de caresses. Le 24, il le fit manger dans sa présence, avec les principaux Seigneurs de la Cour.

Rhoe. 1616.

Ce festin, ou cette débauche, eut des suites funestes pour la plûpart des Convives. Le lendemain, quelqu'un, par imprudence ou par malice, rappella les circonstances de la fête, & dit que plusieurs Grands avoient bû du vin; liberté qui passe pour un crime, sans la permission de l'Empereur. Ce Monarque, à qui l'yvresse avoit fait oublier que c'étoit par son ordre, demanda qui avoit donné du vin sous ses yeux? On lui dit que c'étoit l'Officier qui l'avoit en garde, & personne n'eut la hardiesse d'ajoûter qu'il l'avoit ordonné. L'Auteur observe que lorsqu'il faisoit la débauche, il la commençoit ordinairement seul, & que sur la fin, il permettoit aux Seigneurs de prendre des verres. L'Officier, qui avoit le vin en garde, écrivoit les noms de ceux qui avoient la permission d'en boire, & l'usage les obligeoit de faire un Tesselim au Monarque, pour le remercier de cette faveur. Mais il arrivoit souvent que lorsqu'ils faisoient le Tesselim, ce Prince, dans les vapeurs de l'yvresse, ne les appercevoit pas. Il fit appeller l'Officier, & lui demanda s'il avoit reçu ordre de donner du vin à ceux qui en avoient bû. C'étoit un homme timide, à qui la crainte troubla l'esprit, & qui répondit faussement qu'ils avoient bû sans ordre. Aussi-tôt, l'Empereur lui demanda sa liste, & taxa les uns à mille, les autres à deux mille, & quelques-uns à trois mille roupies. Ceux qui s'étoient trouvés près de sa personne furent traités avec beaucoup plus de rigueur. Il leur fit donner trente coups d'une espece de fouet, composé de quatre cordes, dont le bout est armé de petits fers, comme des molettes d'éperon. Ainsi, chaque coup fait ordinairement quatre plaies. Les coupables étant demeurés par terre, étendus & comme morts, il donna

Débauche de l'Empereur, funeste à plusieurs Grands.

(51) Page 34.

RHOE. 1616.

ordre, à ceux qui en étoient le plus près, de leur marcher sur le corps. Ensuite il fit signe aux Portiers de rompre sur eux leurs bâtons. Après cette cruelle exécution, ils furent portés dehors, tout brisés de coups; & l'un de ces malheureux expira sur la place. Quelqu'un eut la hardiesse de dire quelques mots en leur faveur, & de rejetter leur infortune sur l'Ambassadeur Persan. Mais l'Empereur répondit, qu'il se souvenoit d'avoir ordonné qu'on ne donnât que deux ou trois verres de vin à l'Ambassadeur même. Quoique l'yvrognerie soit un vice fort commun parmi les Mogols, & qu'elle soit même l'exercice le plus ordinaire de leurs Empereurs, elle ne laisse pas d'être si rigoureusement défendue, que les Portiers du Gouzalkan refusent l'entrée à ceux qui se presentent, s'ils reconnoissent à leur haleine qu'ils ayent bû du vin; & les coupables se sauvent rarement du fouet. Rhoe ajoute que lorsque l'Empereur étoit en colere, un pere n'auroit osé parler pour son fils (52).

Effet du caractere intéressé des Mogols.

Mais il ne doit pas oublier, dit-il, un événement qui fera connoître, ou la bassesse d'ame des Mogols, ou l'envie qu'ils avoient de mettre sa libéralité à l'épreuve (53). L'Empereur avoit condamné à mort plusieurs voleurs, entre lesquels il se trouvoit quelques jeunes garçons. Il donna ordre à Asaph-Kham, d'en offrir deux aux Anglois pour de l'argent; parce qu'il n'y avoit pas d'autre moyen, pour leur sauver la vie, que de les acheter pour l'esclavage. L'Interpréte de Rhoe répondit, sans sa participation, que les Chrétiens n'entretenoient point d'esclaves, & qu'au contraire l'Ambassadeur en avoit mis quelques-uns en liberté, quoiqu'il les eût reçus de l'Empereur même. Cependant un peu de réflexion fit soupçonner à Rhoe, que l'Empereur vouloit éprouver s'il auroit la générosité de donner quelque argent pour sauver la vie à des Misérables. Au risque de se tromper, dit-il, il crut devoir hasarder une somme legere pour faire une bonne action: mais il fit déclarer aux Officiers de la Justice qu'il n'acheteroit pas les deux garçons en qualité d'esclaves, & qu'après avoir payé leur rançon il étoit résolu de les mettre en liberté (54).

Sultan Coronne se rend au Camp.

Magnificence de son départ.

Le premier de Novembre, Sultan Coronne prit congé de la Cour pour se rendre au Camp. L'Empereur étoit au Durbal, lorsque le Prince y parut, suivi d'environ six cens éléphans, richement équipés, & d'un corps de mille chevaux. Plusieurs cavaliers de cette escorte étoient vêtus de drap d'or, avec des bouquets de plume sur leur turban; & la troupe entiere étoit fort leste. L'habit de Coronne étoit d'un drap d'argent, brodé de grosses perles & de diamans. L'Empereur, en l'embrassant, le baisa au visage, & lui témoigna beaucoup d'affection. Il lui donna une épée dont le fourreau étoit d'or, & couvert de perles qu'on estimoit cent mille roupies; un poignard, qui en valoit quarante mille; un éléphant, & deux chevaux, dont les selles & leurs garnitures étoient revêtues de placques d'or, couvertes de pierreries; & un des carrosses qu'il avoit fait faire, à l'imitation de celui que le Roi d'Angleterre lui avoit envoyé. Sultan Coronne entra dans le carosse à la vûe de l'assemblée, & commanda au Cocher, qui étoit Anglois, de le conduire au camp. Il étoit assis

(52) Page 36 & précédentes.

(53) *Ibidem.*

(54) La somme étoit de cent Jacobus. Mais l'Auteur laisse douter si la crainte d'être la dupe des Officiers Mogols, ne le fit pas changer de disposition.

Rhoe. 1616.

au milieu de la voiture, les rideaux ouverts des deux côtés. Quantité de Noblesse le suivit à pied jusqu'à ses tentes, qui étoient éloignées de quatre milles. En chemin, il jettoit des quarts de roupies au peuple; & daignant étendre le bras jusqu'au Cocher, il mit dans son chapeau une centaine d'écus (55).

Comment l'Empereur se dispose & s'habille pour se rendre au Camp.

Le jour suivant, l'Empereur prit la résolution de visiter le camp, avec ses femmes & toute la Cour. Rhoe apprenant qu'il étoit au Jarnao, s'y laissa conduire par un mouvement de curiosité, & monta sur l'échaffaut qui étoit au-dessous de lui, pour observer un lieu qu'il n'avoit pas encore eu l'occasion de voir. Deux Eunuques, assis sur des tabourets, éloignoient les mouches du visage de l'Empereur, avec un long éventail de plumes. On voyoit, à côté de lui, les présens qu'il vouloit faire. C'étoient des étoffes, roulées sur une piece de bois tournante. Il en fit beaucoup ce jour-là; mais il en reçut aussi de toutes sortes de gens. Une vieille & laide matrone prenoit ceux qui lui étoient offerts. Rhoe découvrit, au travers d'une jalousie voisine, deux des principales Dames du Palais, qui s'efforçoient d'augmenter les trous de la jalousie, pour le voir plus facilement. Il apperçut d'abord leurs doigts, qu'elles affectoient de faire passer; & les trous devinrent bien-tôt si grands, qu'il leur vit tout le visage. Elles n'étoient pas fort blanches; quoique leur teint dût recevoir plus d'éclat de leurs cheveux, qu'elles avoient aussi noirs que le jais, & de leurs yeux qui étoient fort vifs. Le lieu d'où elles se faisoient voir n'étoit pas fort éclairé: mais Rhoe les auroit distinguées au seul éclat de leurs diamans. Après lui avoir laissé le tems de les considérer, elles se retirerent en riant. Il s'imagina qu'elles rioient du plaisir de l'avoir vû. L'Empereur se leva, & toute l'assemblée se retira au Durbal, pour attendre l'heure à laquelle il devoit sortir. Il y parut quelque-tems après. Ses femmes monterent, dans l'intervalle, sur les éléphans qui les attendoient à leur porte. Rhoe compta cinquante éléphans, tous richement équipés, mais particuliérement trois, dont les petites tours étoient couvertes de placques d'or. Les grilles des fenêtres étoient de même métal. Un dais de drap d'argent couvroit toute la tour. L'Empereur descendit par les degrés de la tour, avec tant d'acclamations, qu'on n'auroit point entendu le bruit du tonnerre. Rhoe se pressa, pour arriver proche de lui au bas des degrés. Un de ses Courtisans lui presenta, dans un bassin, une carpe monstrueuse. Un autre lui offrit, dans un plat, une matiere aussi blanche que de l'amidon. Le Monarque y mit le doigt, en toucha la carpe, & s'en frotta le front; cérémonie qui passe, dans l'Indoustan, pour un présage de bonne fortune. Un autre Seigneur passa son épée dans les pendans de son baudrier. L'épée & les boucles étoient couvertes de diamans & de rubis; le baudrier de même. Un autre encore lui mit son carquois, avec trente fleches, & son arc, dans le même étui que l'Ambassadeur de Perse lui avoit presenté. Son turban étoit fort riche. On y voyoit paroître des bouts de corne. D'un côté pendoit un rubis hors d'œuvre, de la grosseur d'une noix; & de l'autre, un diamant de la même grosseur. Le milieu offroit une émeraude beaucoup plus grosse, taillée en forme de cœur. Le bourrelet du turban étoit enrichi d'une chaîne de diamans, de rubis & de grosses perles,

(55) Page 37.

RHOE. 1616.

L'Empereur se met en marche. Son cortege.

qui faisoient plusieurs tours. Son collier étoit une chaîne de perles, trois fois plus grosses que les plus belles, que Rhoe eût jamais vûes. Au dessus des coudes, il avoit un triple bracelet des mêmes perles. Il avoit la main nue, avec une bague précieuse à chaque doigt. Ses gands, qui venoient d'Angleterre, étoient passés dans sa ceinture. Son habit étoit de drap d'or, sans manches; & ses brodequins, brodés de perles. Il entra dans son carosse. Un Anglois servoit de cocher, aussi richement vétu que jamais Comédien l'ait été, & menant quatre chevaux couverts d'or. C'étoit la premiere fois que l'Empereur se servoit de cette voiture, qui avoit été faite à l'imitation du carosse d'Angleterre, & qui lui ressembloit si fort, que Rhoe n'en reconnut la différence qu'à la housse, qui étoit d'un velours travaillé avec de l'or qui se fabrique en Perse. Deux Eunuques marcherent aux deux côtés, portant de petites malles d'or, enrichies de rubis, & une queue de cheval blanc pour écarter les mouches. Le carosse étoit précedé d'un grand nombre de trompettes, de tambours, & d'autres instrumens, mêlés parmi quantité d'Officiers, qui portoient des dais & des parasols, la plûpart de drap d'or, ou de broderie, éclatans de rubis, de perles & d'émeraudes. Derriere suivoient trois Palanquins, dont les pieds étoient couverts de placques d'or, & les bouts des cannes ornés de perles, avec une crêpine d'or d'un pied de hauteur, aux fils de laquelle on distinguoit un grand nombre de perles, réguliérement enfilées. Le bord du premier Palanquin étoit revêtu de rubis, & d'émeraudes. Un Officier portoit un marche-pied d'or, bordé de pierreries. Les deux autres Palanquins étoient couverts de drap d'or. Le carosse que Rhoe avoit présenté suivoit immédiatement. On y avoit fait une nouvelle impériale, & de nouveaux ornemens; & l'Empereur en avoit fait présent à la Princesse Nohormal, qui étoit dedans. Ce carosse étoit suivi d'un troisiéme, à la maniere du pays, dans lequel étoit le plus jeune des fils de l'Empereur, Prince d'environ quinze ans. Quatre-vingt éléphans venoient à la suite. Dans le récit de l'Auteur, on ne peut rien s'imaginer de plus riche que l'équipage de ces animaux. Ils brilloient, de toutes parts, des pierreries dont ils étoient couverts. Chacun avoit ses banderolles de drap d'argent. Les principaux Seigneurs de la Cour suivoient à pied (56).

Sultan Cosronroé est délivré de sa prison.

Rhoe suivit de même, jusqu'à la porte de la ville. Les femmes venoient à la distance d'un mille, portées sur leurs éléphans. L'Empereur, passant devant l'édifice où Sultan Cosronroé son fils, étoit prisonnier, fit arrêter son carosse, & donna ordre qu'on lui amenât ce Prince. Il parut bientôt, avec une épée & un bouclier à la main. Sa barbe lui descendoit jusqu'à la ceinture; ce qui est une marque de disgrace dans ces régions. L'Empereur lui commanda de monter sur un de ses éléphans, & de marcher à côté du carosse. Il obéit, avec de grands applaudissemens de toute la Cour, à qui le retour d'un Prince si cher à la Nation fit concevoir de nouvelles espérances. L'Empereur lui donna un millier de roupies, pour faire des largesses au Peuple. Asaph-Kam, qui l'avoit gardé, & ses autres Ennemis, paroissoient fort humiliés de se voir à ses pieds.

Rhoe se rend au Camp avant la Cour.

Rhoe, ayant pris un cheval pour éviter la presse, arriva aux tentes avant

(56) Pages 38 & précédentes.

l'Empereur.

l'Empereur. Il trouva, dans la route, une longue haie d'éléphans, qui portoient chacun leur Tour. Aux quatre coins de chaque tour, on voyoit quatre banderolles de taffetas jaune, & devant la tour un fauconeau, monté sur son affut. Le canonier étoit derriere. Rhoe compta trois cens de ces éléphans armés, & six cens de parade, qui étoient couverts de velours broché d'or, & dont les banderolles étoient dorées. Plusieurs personnes à pied couroient devant l'Empereur, pour arroser le chemin par lequel il devoit passer. On ne permet point d'approcher du carosse de l'Empereur, de plus près qu'un quart de mille; & ce fut cette raison qui fit prendre le devant à Rhoe, pour attendre la Cour à l'entrée du camp. Les tentes n'avoient pas moins de deux milles de circuit. Elles étoient entourées d'une étoffe du pays, rouge en dehors, & peinte, en dedans, de diverses figures, comme nos tapisseries. La forme de toute l'enceinte étoit celle d'un Fort, avec ses boulevards & ses courtines. Les pieux de chaque tente se terminoient par un gros bouton de cuivre. Rhoe, perçant la foule, voulut entrer dans les tentes Impériales; mais cette faveur n'est accordée à personne, & les Grands mêmes du pays s'arrêtent à la porte. Cependant quelques roupies, qu'il donna secrettement à ceux qui la gardoient, lui en firent obtenir l'entrée. L'Ambassadeur de Perse, moins heureux ou moins libéral, eut le désagrément d'être refusé.

Rhoe. 1616.

Description du Camp Mogol.

Au milieu de la cour de ce Palais portatif, on avoit dressé un trône de nacre de perles, dont le dais, qui étoit de brocard d'or, ne paroissoit soutenu que par deux piliers. Les bouts, ou les chapiteaux de ces piliers, étoient d'or massif. Lorsque l'Empereur approcha de la porte de sa tente, quelques Seigneurs entrerent dans l'enceinte, & l'Ambassadeur de Perse obtint la liberté d'y entrer avec eux. L'Empereur, en entrant, jetta les yeux sur Rhoe; & lui voyant faire la révérence, il s'inclina un peu, en portant la main sur sa poitrine. Il fit la même civilité à l'Ambassadeur de Perse. Rhoe demeura immédiatement derriere lui, jusqu'à ce qu'il y fût monté sur son trône. Aussitôt que tout le monde eut pris sa place, Sa Majesté demanda de l'eau, se lava les mains, & se retira. Ses femmes entrerent, par une autre porte, dans l'appartement qui leur étoit destiné. Rhoe ne vit point le Prince Coronsroé dans l'enceinte des tentes; mais il est vrai qu'elles composoient plus de trente appartemens, dans quelqu'un desquels il pouvoit s'être engagé. Les Seigneurs de la Cour se retirerent chacun à leurs tentes, qui étoient de différentes formes, & de différentes couleurs; les unes blanches, les autres vertes, mais dressées toutes dans un aussi bel ordre, que les apparremens de nos plus belles maisons; ce qui forma, pour Rhoe, un des plus magnifiques spectacles qu'il eût jamais vûs. Tout le camp paroissoit une belle ville. Le bagage & les autres embarras de l'armée n'en défiguroient pas la beauté ni la symétrie. Rhoe n'avoit pas de chariot, & ressentoit quelque honte de ne pas se montrer avec plus de distinction : mais c'étoit un mal forcé, dit-il, & cinq années de ses appointemens n'auroient pas suffi pour lui faire un équipage qui approchât de celui des moindres Seigneurs Mogols. Ce qu'il trouva de plus surprenant, c'est qu'ils ont tous de doubles tentes & un double équipage; de sorte que tandis qu'ils sont campés dans un lieu, ils envoyent dans un autre lieu, où ils doivent passer, leurs secondes tentes avec les meubles; & tout se trouve dressé lorsqu'ils y arrivent. La confusion où Rhoe étoit, de se voir en si mau-

Trône de nacre de perles.

L'Empereur y monte.

Magnificence des Mogols dans leurs tentes.

RHOE. 1616.

vais équipage le fit bien-tôt retourner à son pauvre logement (56).

Le 5 de Novembre, il admira le même faste dans la tente du Prince Corone. Son trône étoit couvert de placques d'argent; &, dans quelques endroits, de fleurs en relief d'or massif. Le dais étoit porté sur quatre piliers, aussi couverts d'argent. Son épée, son bouclier, ses arcs, ses fleches, & sa lance étoient devant lui sur une table. On montoit la garde, lorsque Rhoe arriva. Il observa que le Prince paroissoit fort maître de lui-même, & qu'il composoit ses actions avec beaucoup de gravité. On lui remit deux lettres, qu'il lut debout, avant que de monter sur son trône. Il ne laissoit appercevoir, ni le moindre sourire, ni la moindre différence dans la réception qu'il faisoit à ceux qui se présentoient à lui. Son air paroissoit plein d'une fierté rebutante, & d'un mépris général pour tout ce qui tomboit sous ses yeux. Cependant, après qu'il eut lû ses lettres, Rhoe crût découvrir quelque trouble intérieur & quelque espece de distraction dans son esprit, qui le faisoit répondre peu à propos à ceux qui lui parloient, & qui l'empêchoit même de les entendre. » S'il m'est permis d'en juger, ajoute l'Auteur, je me trompe fort ou je crois qu'il avoit laissé son cœur dans l'entretien qu'il avoit eu avec les femmes de son pere. Il lui avoit été permis de les voir. Nohormal, dont on vantoit beaucoup la beauté, l'étoit venu voir dans son carosse à l'Angloise; & l'on n'ignoroit pas qu'en prenant congé de lui, elle lui avoit fait présent d'un manteau, tout couvert de broderie, relevé de perles, de diamans & de rubis. Cette visite étoit cause, sans doute, qu'il manquoit de presence d'esprit pour les affaires (57).

Fausse tranquillité de Sultan Corone.

Rhoe le croit amoureux de quelque femme de son pere.

Il lui rend visite.

Le 9, Rhoe trouva le même Prince qui jouoit aux cartes avec beaucoup d'attention. Le sujet de sa visite étoit pour obtenir des chariots & des chameaux, sans lesquels il ne pouvoit suivre l'Empereur en campagne. Il avoit déja renouvellé plusieurs fois la même demande. Corone lui fit des excuses du défaut de sa mémoire, & rejetta la faute sur ses Officiers. Cependant il lui témoigna plus de civilité qu'il n'avoit jamais fait. Il l'appella même, plusieurs fois, pour lui montrer son jeu; & souvent, il lui adressa la parole. Rhoe s'étoit flatté qu'il lui proposeroit de faire le voyage avec lui : mais ne recevant là-dessus aucune ouverture, il prit le parti de se retirer, sous prétexte qu'il étoit obligé de retourner à Asmire, & qu'il n'avoit pas d'équipage pour passer la nuit au camp. Corone lui promit d'expédier les ordres qu'il demandoit; & le voyant sortir, il le fit suivre par un Eunuque, & par plusieurs Officiers, qui lui dirent, en souriant, que le Prince vouloit lui faire un riche present, & que s'il appréhendoit de se mettre en chemin pendant la nuit, on lui donneroit une escorte de dix chevaux. Il consentit à demeurer. » Ils me firent, dit-il, une aussi grande fête de ce présent, que si le Prince m'eut voulu donner la plus belle de ses chaînes de perles. Le présent vint enfin. C'étoit un manteau de drap d'or, qu'il avoit porté deux ou trois fois. On me le mit sur les épaules, & ce fut à contre-cœur que je lui en fis mes remercimens. Cet habit auroit été propre à représenter, sur un théâtre, l'ancien rôle du grand Tamerlan. Mais la plus haute faveur que puisse faire un Prince dans toutes ces régions, est celle de donner un habit après l'avoir quelquefois porté (58).

Présent qu'il en reçoit.

(56) Pages 40 & précédentes. (57) Page 40. (58) Page 41.

Rhoe. 1616.

Il est obligé d'acheter des voitures, pour suivre l'Empereur.

Le 16, l'Empereur donna ordre qu'on mît le feu à toutes les Maisons voisines du camp, pour obliger le Peuple à le suivre. Les flammes se communiquerent jusqu'à la ville, qui fut aussi brûlée. Rhoe se vit dans un extrême embarras, & l'Ambassadeur de Perse ne s'y trouvoit pas moins. Les voitures qu'ils avoient demandées ne paroissant point, ils prirent la résolution d'en acheter, parce-qu'à si peu de distance du camp, & dans une ville en desordre, ils se trouvoient exposés aux insultes des voleurs. Cette dépense étoit considérable ; mais on continuoit de leur promettre des chameaux ; & ne pouvant se dispenser de suivre l'Empereur, ils trouvoient du moins plus de sûreté à se rendre de bonne heure au camp. Un Jésuite, que l'Auteur affecte de ne pas nommer, fut obligé d'acheter aussi des chariots ; quoiqu'il eut un ordre, pour en prendre de ceux qui étoient au service de la Cour (59).

Coronsroé rentre en prison.

Dans l'intervalle, on fut informé de quelques circonstances qui regardent le Prince Coronsroé. Tout le monde continuoit de prendre part à sa disgrace, & gémissoit de le voir retombé entre les mains de ses Ennemis. L'Empereur, qui n'y avoit consenti que pour satisfaire l'ambition de son frere, sans aucun dessein d'exposer sa vie, résolut de s'expliquer assez hautement pour la mettre en sûreté, & pour appaiser en même-tems le Peuple, qui murmuroit beaucoup de sa prison. Il prit occasion, pour déclarer ses sentimens, d'une incivilité qu'Asaph-Kam avoit eûe pour son prisonnier. Ce Seigneur, qui étoit comme le Geolier du Prince, étoit entré malgré lui dans sa chambre, & s'étoit même dispensé de lui faire la révérence. Quelques-uns jugerent qu'il avoit cherché à lui faire querelle, dans l'espérance que le malheureux Coronsroé, qui n'étoit pas d'humeur à souffrir un affront, mettroit l'épée à la main, ou se porteroit à quelque autre violence, qui serviroit de prétexte aux soldats de la garde pour le tuer. Mais il le trouva plus patient qu'il ne se l'étoit promis. Le Prince se contenta de faire avertir l'Empereur, par un de ses amis, de l'indigne hauteur avec laquelle il étoit traité. Asaph-Kam fut appellé au Durbal, & l'Empereur lui demanda s'il y avoit long-tems qu'il n'avoit vû son fils. Il répondit qu'il y avoit deux jours. Qu'est-ce qui se passa l'autre jour dans sa chambre ? continua l'Empereur. Asaph-Kam repliqua qu'il n'y étoit allé que pour lui rendre une visite. Le Monarque insistant sur la maniere dont elle avoit été rendue, Asaph-Kam jugea qu'il étoit informé de la vérité. Il raconta qu'il étoit allé voir le Prince, pour lui offrir son service, mais que l'entrée de sa chambre lui avoit été refusée ; que là-dessus, étant responsable de sa personne, il avoit crû que son devoir l'obligeoit de visiter la chambre de son prisonnier, & qu'à la vérité il y étoit entré malgré lui. L'Empereur reprit sans s'émouvoir ; Hé bien, quand vous fûtes entré que lui dites-vous ? & quel respect, quelles soumissions rendites-vous à mon fils ? Ce Barbare demeura fort confus, & se vit forcé d'avouer qu'il ne lui avoit fait aucune civilité. L'Empereur lui dit, d'un ton severe, qu'il lui feroit connoître que ses enfans étoient ses maîtres, & que s'il apprenoit une seconde fois qu'il eût manqué de respect à Sultan Coronsroé, il commanderoit à ce Prince de lui mettre le pied sur la gorge &

(59) *Ibidem.*

RHOE. 1616.

de l'étouffer. J'aime Sultan Corone, ajouta-t-il; mais je veux que tout le monde sache que je n'ai pas mis mon fils aîné & mon successeur entre ses mains, pour le perdre (60).

§ II.

VOYAGE DE RHOE à la suite du Grand Mogol.

Rhoe va rejoindre l'Empereur à Goddah.

L'Armée Mogole étant partie avant que Rhoe pût avoir fini ses préparatifs, il ne se vit en état de suivre l'Empereur que vers la fin de Novembre. Le premier jour du mois suivant, il arriva le soir à Brampour, après avoir trouvé en chemin les corps de cent voleurs, qui avoient souffert le dernier supplice. Le 4, ayant fait cinq cosses, il rencontra un chameau chargé de trois cens têtes de Rebelles, que le Gouverneur de Candahar envoyoit à l'Empereur comme un présent (61).

Description de cette ville.

Le 6, il fit quatre cosses, jusqu'à Goddah, où il trouva l'Empereur avec toute sa Cour. Cette ville, qui est fermée de murailles, & située dans le plus beau pays du monde, lui parut une des plus belles & des mieux bâties qu'il eût vûes dans les Indes. La plûpart des maisons y sont à deux étages; ce qui est fort rare dans les autres villes. On y voit des rues toutes composées de boutiques, qui offrent les plus riches marchandises. Les édifices publics y sont superbes. On trouve dans les places, des réservoirs d'eau, environnés de galeries dont les arcades sont de pierres de taille, & revêtus de la même pierre; avec des dégrés qui, regnant à l'entour, donnent la commodité de descendre jusqu'au fond, pour y puiser de l'eau ou pour s'y rafraîchir. La situation de Goddah l'emporte encore sur la beauté de la Ville. Elle est dans une grande campagne, où l'on découvre une infinité de beaux villages. La terre y est extrêmement fertile en bled, en cotton, en excellens pâturages. Rhoe y vit un jardin d'environ deux milles de long, & large d'un quart de mille, planté de mangos, de tamarins & d'autres fruits, & divisé régulierement en allées. De toutes parts on apperçoit de petits Temples, que les Habitans nomment Pagodes, des fontaines, des bains, des étangs & des pavillons de pierre de taille bâtis en voute. Ce mélange forme un si beau spectacle, qu'au jugement de l'Auteur » il n'y a pas d'homme au monde, » qui ne se crût heureux de passer sa vie dans un si beau lieu. Goddah étoit autrefois plus florissante, lorsqu'avant les conquêtes d'Eckbar elle étoit la demeure ordinaire d'un Prince Rasbout. Rhoe s'apperçut même, en plusieurs endroits, que les plus beaux bâtimens commencent à tomber en ruine, ce qu'il attribue à la négligence des possesseurs, qui ne se donnent pas le soin de conserver ce qui doit retourner à l'Empereur après leur mort (62).

Description du Camp Impérial à Goddah.

Le 9, il vit le camp Imperial, qu'il nomme » une des plus admirables » choses qu'il eût jamais vûes. Cette grande ville portative avoit été dres- » sée dans l'espace de quatre heures. Son circuit étoit d'environ vingt mil-

(60) Page 42. (61) Page 43. (62) Page 44.

RHOE. 1616.

» les d'Angleterre. Les rues & les tentes y étoient ordonnées à la ligne, » & les boutiques si bien distribuées, que chacun savoit où trouver ce qui » lui étoit nécessaire. Chaque personne de qualité, & chaque Marchand, » sait également à quelle distance de l'*Atasikanha*, ou de la tente du Roi, la » sienne doit être placée. Il sait à quelle autre tente elle doit faire face, & quel- » le quantité de terrain elle doit occuper. Cependant toutes ces tentes ensem- » ble contiennent un terrain plus spacieux, que la plus grande Ville de l'Eu- » rope. On ne peut approcher des pavillons de l'Empereur qu'à la portée du » mousquet; ce qui s'observe avec tant d'exactitude, que les plus grands » Seigneurs n'y étoient point reçûs s'ils n'étoient mandés. Pendant que l'Em- » pereur étoit en campagne, il ne tenoit point le Durbal après midi. Il em- » ployoit ce tems à la chasse, ou à faire voler ses oiseaux sur les étangs. » Quelquefois il se mettoit seul dans un batteau pour tirer. On en portoit » toujours à sa suite, sur des chariots. Il se laissoit voir le matin au Jarnao; » mais il étoit défendu de lui parler d'affaires dans ce lieu. Elles se trai- » toient le soir au Gouzalkan; du moins, lorsque le tems qu'il y destinoit » au Conseil, n'étoit pas employé à boire avec excès (63).

Chasse & pêche de l'Empereur.

Le 16, Rhoe, s'étant rendu aux tentes de l'Empereur, trouva ce Monarque au retour de la chasse, avec une grande quantité de gibier & de poisson devant lui. Aussi-tôt qu'il eut apperçu l'Ambassadeur Anglois, il le pressa de choisir ce qui lui plairoit le plus, entre les fruits de sa chasse & de sa pêche. Le reste fut distribué à sa Noblesse. Il avoit, au pied de son trône, un vieillard fort sale & fort hideux. Ce pays est rempli d'une sorte de Mandians, qui par la profession d'une vie pauvre & pénitente parviennent à se faire une grande réputation de sainteté. Le vieillard, qui étoit de ce nombre, occupoit près de l'Empereur une place que les Princes ses enfans n'auroient osé prendre. Il offrit à Sa Majesté un petit gâteau couvert de cendre & cuit sur les charbons, qu'il se vantoit d'avoir fait lui-même. L'Empereur le reçut avec bonté, en rompit un morceau, & ne fit pas difficulté de le porter à sa bouche; quoiqu'une personne un peu délicate n'y eut pas touché sans répugnance. Il se fit apporter une centaine d'écus; & de ses propres mains non seulement il les mit dans un pan de la robe du vieillard, mais il en ramassa quelques-uns qui étoient tombés. Lorsqu'on lui eut servi sa collation, il ne mangea rien dont il ne lui offrît une partie; & voyant que sa foiblesse ne lui permettoit pas de se lever, il le prit entre ses bras, pour l'aider lui-même; il l'embrassa étroitement, il porta trois fois la main sur sa poitrine & lui donna le nom de son pere. Nous demeurâmes fort étonnés, dit Rhoe, de voir tant de vertu dans un Mahométan (64).

Combien il respectoit les Mandians.

Passages qui jettent l'armée Mogole en désordre.

Le 26, l'armée s'étant mise en marche, on traversa des bois & des montagnes couvertes de ronces. Quantité de chevaux périrent dans cette marche. Un grand nombre de soldats abandonnerent le camp; & tout le monde faisoit retentir ses plaintes. Rhoe y perdit sa tente & son chariot. Vers minuit, il rencontra l'Empereur, qui s'étoit arrêté deux jours au bas de la montagne pour donner à son camp le tems de prendre haleine après cet affreux désordre. Des milliers de chameaux, de chariots & de carosses demeurerent

(63) *Ibidem.* (64) Page 44.

RHOE. 1616.

sans eau & sans vivres dans ces lieux inaccessibles. L'Empereur les avoit passés sur un petit éléphant, dont l'adresse étoit singuliere à grimper sur des rochers, où les chameaux & les chevaux n'auroient pû le suivre (65).

1617. Embarras du Conseil.

Le 24 de Janvier, on apprit que le Roi de Decan s'effrayoit peu de la marche du Mogol, & qu'après avoir renvoyé son bagage dans le sein de ses Etats, il attendoit ses ennemis sur la frontiere, avec une armée de cinquante mille chevaux; & que le Prince Corone, également surpris de cette fermeté & de l'approche de Chan-Canna, n'osoit entreprendre de passer les montagnes. Asaph Kam & Normahal, qui avoient conseillé le voyage sur de fausses suppositions, changerent de sentiment avec tous ceux que leur crédit avoit entraînés. Ils proposerent à l'Empereur de faire regarder son entreprise comme une partie de chasse, & de tourner vers Agra; sous prétexte que les peuples de Decan n'étoient pas des ennemis avec lesquels un si grand Monarque pût mesurer honorablement ses armes. Mais il leur répondit que ce conseil venoit trop tard; & qu'après avoir été si loin, son honneur au contraire l'obligeoit d'avancer à toutes sortes de risques.

Rhoe rencontre le Prince Coronsroé.

Le 3 de Février, Rhoe s'étant un peu écarté de la route du camp, pour se reposer à l'ombre d'un grand arbre, fut surpris de voir paroître Sultan Coronsroé, monté sur un éléphant qui s'avançoit dans la même vûe. Ce Prince, à qui l'on avoit ouvert encore une fois les portes de la prison, arrivoit sans gardes & presque sans suite. Il avoit laissé croître sa barbe avec tant de négligence, qu'elle lui descendoit jusqu'à la ceinture. Ses gens firent signe aux Anglois de lui céder la place: mais s'y étant opposé avec beaucoup de douceur, il fit à Rhoe plusieurs questions, par lesquelles il fit assez connoître qu'il étoit mal informé de ce qui se passoit à la Cour, & qu'il ignoroit même qu'il y eût un Ambassadeur Anglois (*).

Calleade, ancienne résidence des Rois de Mandoa.

Le 6, vers le soir, on arriva sous les murs de Calleade, petite ville nouvellement rebâtie, où les tentes Imperiales furent dressées dans un lieu fort agréable, sur la riviere de Scepte, à une cosse d'*Ugen*, principale Ville de la province de Mulwa. Calleade étoit autrefois la résidence des Rois de Mandoa.

Avanture d'un de ces Rois.

On raconte qu'un de ces Princes étant tombé dans une riviere, d'où il fût retiré par un esclave qui s'étoit jetté à la nage, & qui l'avoit pris heureusement par les cheveux; son premier soin, en revenant à lui-même, fut de demander à qui il étoit redevable de la vie. On lui apprit l'obligation qu'il avoit à l'Esclave, dont on ne doutoit pas que la récompense ne fût proportionnée à cet important service. Mais il lui demanda comment il avoit eu l'audace de mettre la main sur la tête de son Prince, & sur le champ il lui fit donner la mort. Quelque tems après, étant assis dans l'ivresse, sur le bord d'un bateau, près d'une de ses femmes, il se laissa tomber encore une fois dans l'eau. Cette femme pouvoit aisément le sauver; mais croyant ce service trop dangereux, elle le laissa perir, en donnant pour excuse, qu'elle se souvenoit de l'histoire du malheureux esclave (66).

Sultan Corone se saisit des présens Anglois.

Le 11, tandis que l'Empereur étoit allé dans la montagne d'Ugen, pour y visiter un Dervis âgé de cent trois ans, Rhoe fut averti, par une Lettre,

(65) Page 45.

(*) On verra dans un autre lieu, que ce malheureux Prince périt enfin par les artifices de son frere.

(66) Page 45.

que Sultan Coronne, malgré tous les ordres & les Firmans de son pere, s'étoit saisi des présens de la Compagnie. On lui avoit représenté inutilement qu'ils étoient pour l'Empereur. Il s'étoit hâté de lui écrire qu'il avoit fait arrêter quelques marchandises qui appartenoient aux Anglois; & sans parler des présens, il lui avoit demandé la permission d'ouvrir les caisses & d'acheter ce qui conviendroit à son usage. Mais les Facteurs qui étoient chargés de ce dépôt, refusant de consentir à l'ouverture des caisses, du moins sans l'ordre de leur Ambassadeur, il employoit toutes sortes de mauvais traitemens pour les forcer à cette complaisance. C'étoit un droit qu'il s'attribuoit, de voir, avant l'Empereur son pere, tous les présens & toutes les marchandises, pour se donner la liberté de choisir le premier.

Comment Rhoe fait ses plaintes à l'Empereur.

Rhoe, fort offensé de cette violence, prit d'abord la résolution de porter ses plaintes à l'Empereur par la bouche d'Asaph-Kam, parce que ce Seigneur auroit pris pour une injure, qu'il eût employé d'autres voyes. Cependant, l'expérience lui ayant appris à s'en défier, il se réduisit à le prier de lui procurer une audience au Gouzalkan. Ensuite les objections augmentant sa défiance, il se détermina par le conseil de son Interprete, à prendre l'occasion du retour de l'Empereur pour lui parler en chemin. Il se rendit à cheval dans un lieu où ce Monarque devoit passer; & l'ayant rencontré sur un éléphant, il mit pied à terre, pour se présenter à lui. L'Empereur l'apperçut, & prévint ses plaintes. Je sais, lui dit-il, que mon fils a pris vos marchandises. Soyez sans inquiétude. Il n'ouvrira point vos caisses, & j'enverrai ce soir l'ordre de vous les remettre. Cette promesse, qui fut accompagnée de discours fort civils, n'empêcha point Rhoe de se rendre le soir au Gouzalkan, pour renouveller ses instances. L'Empereur, qui le vit entrer, lui fit dire qu'il avoit envoyé l'ordre auquel il s'étoit engagé, mais qu'il falloit oublier tous les mécontentemens passés. Quoiqu'un langage si vague laissât de fâcheux doutes aux Anglois, la présence d'Asaph-Kam, dont ils craignoient les artifices, leur fit remettre leurs explications à d'autres tems; d'autant plus que l'Empereur étant tombé sur les différens de religion, se mit à parler de celles des Juifs, des Chrétiens & des Mahométans. Le vin l'avoit rendu de si bonne humeur, que se tournant vers Rhoe, il lui dit: » Je suis le maître; vous serez tous » heureux dans mes Etats, Mores, Juifs & Chrétiens. Je ne me mêle point » de vos Controverses. Vivez tous en paix dans mon Empire. Vous y serez à couvert de toutes sortes d'injures, vous y vivrez en sureté, & j'em» pêcherai que personne ne vous opprime. Il repéta plusieurs fois le même discours. Enfin, paroissant tout-à-fait ivre, il se mit à pleurer; & pendant cette scene, qui dura jusqu'à minuit, il fut successivement le jouet de diverses passions (67).

Indifférence de ce Prince pour les différens de Religion.

Deux jours après, Sultan Corone arriva de Brampour. Rhoe étoit désespéré qu'on ne parût point penser à lui rendre justice, & l'arrivée du Prince ne sembloit propre qu'à reculer ses esperances. Comme il croyoit l'avoir aigri par ses plaintes, & que les ménagemens n'étoient plus de saison, il résolut de faire un denier effort auprès de l'Empereur. Mais, tandis qu'il en cherchoit l'occasion, quel fut son étonnement d'apprendre que l'Empereur s'étoit fait apporter secrettement les caisses, & les avoit fait ouvrir! C'est dans

(67) Page 46.

RHOE. 1617.

Comment Rhoe est trompé par le grand Mogol.

ses propres termes qu'il faut rapporter la singuliere conclusion de ce démêlé (68).

» Je formai, dit-il, le dessein de m'en vanger; & dans une audience » que mes sollicitations me firent obtenir, je lui en fis ouvertement mes « plaintes. Il les reçut avec des flatteries basses, & plus indignes encore de » son rang que l'action même. Il me dit que je ne devois pas m'allarmer pour » la sûreté de tout ce qui étoit à moi; qu'il avoit trouvé dans les caisses di- » verses choses qui lui plaisoient extrêmement, sur-tout un verre travaillé à jour, » & deux coussins en broderie; qu'il avoit retenu aussi les dogues : mais que » s'il y avoit quelque rareté que je ne voulusse pas lui vendre ou lui donner, » il me la rendroit, & qu'il souhaitoit que je fusse content de lui. Je lui » répondis qu'il y en avoit peu qui ne lui fussent destinées, mais que c'étoit » un procédé fort incivil à l'égard du Roi mon Maître, & que je ne sçavois » comment lui faire entendre que les présens qu'il envoyoit avoient été sai- » sis, au lieu d'être offerts par mes mains à ceux entre qui j'avois ordre de » les distribuer : que plusieurs de ces présens étoient pour le Prince Corone » & pour la Princesse Nohormal; que d'autres devoient me demeurer entre » les mains, pour les faire servir, dans l'occasion, à me procurer la faveur de » Sa Majesté contre les injures que ma Nation recevoit tous les jours; qu'il » y en avoit pour mes amis, & pour mon usage particulier; que le reste » appartenoit aux Marchands, & que je n'avois pas le droit de disposer du » bien d'autrui.

» Il me pria de ne pas trouver mauvais qu'il se les eût fait apporter. Tou- » tes les pieces, me dit-il, lui avoient paru si belles, qu'il n'avoit pas eu la » patience d'attendre qu'elles lui fussent présentées de ma main. Son empres- » sement ne m'avoit fait aucun tort, puisqu'il étoit persuadé que dans ma » distribution il auroit été servi le premier. A l'égard du Roi d'Angleterre, » il se proposoit de lui faire des excuses. Je devois être sans embarras du » côté du Prince & de Nohormal, qui n'étoient qu'une même chose avec » lui. Enfin, quant aux présens que je destinois pour les occasions où je croi- » rois avoir besoin de sa faveur, c'étoit une cérémonie tout-à-fait inutile, » parce qu'il me donneroit audience lorsqu'il me plairoit de la demander, & » que n'ignorant pas qu'il ne me restoit rien à lui offrir, il ne me recevroit » pas plus mal lorsque je me presenterois les mains vuides. Ensuite, pre- » nant les intérêts de son fils, il m'assura que ce Prince me restitueroit ce » qu'il m'avoit pris, & qu'il satisferoit les Facteurs pour les marchandises » qu'il leur avoit enlevées. Comme je demeurois en silence, il me pressa de » lui déclarer ce que je pensois de son discours. Je lui répondis que j'étois » charmé de voir Sa Majesté si contente. Il tourna les yeux sur un Ministre » Anglois, nommé *Terry*, dont je m'étois fait accompagner. *Padre*, lui dit-il, » cette Maison est à vous; vous devez vous fier à moi. L'entrée vous sera li- » bre, lorsque vous aurez quelque demande à me faire; & je vous accorde- » rai toutes les graces que vous pouvez desirer.

» Après ces flateuses promesses, il reprit avec moi, du ton le plus familier, » mais avec une adresse que je n'ai connue qu'en Asie. Il se mit à faire le » dénombrement de tout ce qu'il m'avoit fait enlever, en commençant par

(68) Pages 46 & suivantes.

» les dogues, les coussins, le verre à jour, & par un bel étui de chirurgie. KHOE. 1617.
» Ces t ois choses, me dit-il, vous ne voulez pas que je vous les rende, car
» je suis bien-aise de les garder. Il faut obéir à Votre Majesté, lui répon-
» dis-je. Pour les verres de ces deux caisses, reprit-il, ils sont fort communs:
» à qui les destiniez-vous? Je lui dis que l'une des deux caisses étoit pour
» Sa Majesté, & l'autre pour la Princesse Normahal. Hé bien, me dit-il, je
» n'en retiendrai qu'une? & ces chapeaux, ajouta-t-il, pour qui sont-ils? Ils
» plaisent fort à mes femmes. Je répondis qu'il y en avoit trois pour Sa
» Majesté, & que le quatriéme étoit pour mon usage. Vous ne m'ôterez pas,
» continua-t-il, ceux qui étoient pour moi; car je les trouve fort beaux.
» Pour le vôtre, je vous le rendrai si vous en avez besoin; mais vous m'obli-
» geriez beaucoup de me le donner aussi. Il en fallut demeurer d'accord. Et
» les peintures, reprit-il encore, à qui sont-elles? Elles m'ont été envoyées, lui
» dis-je, pour en disposer suivant l'occasion. Il donna ordre qu'elles lui fussent
» apportées; & faisant ouvrir la caisse, il me fit diverses questions sur les
» femmes dont elles représentoient la figure. Ensuite s'étant tourné vers les
» Seigneurs de sa Cour, il les pressa de lui donner l'explication d'un tableau
» qui contenoit une Venus & un Satyre: mais il défendit en même-tems, à
» mon Interpréte, de m'expliquer ce qu'il leur disoit. Ses observations regar-
» doient particuliérement les cornes du Satyre, sa peau, qui étoit noire, &
» quelques autres propriétés des deux figures. Chacun s'expliqua suivant ses
» idées. Mais l'Empereur, sans déclarer les siennes, leur dit qu'ils se trom-
» poient, & qu'ils en jugeoient mal. Là-dessus, recommandant encore à
» l'Interpréte de ne me pas informer de ce qu'il avoit dit, il lui donna or-
» dre de me demander mon sentiment sur le sujet de cette peinture. Je ré-
» pondis de bonne foi que je la prenois pour une simple invention du Pein-
» tre, & que l'usage de cet art étoit de chercher ses sujets dans les fictions
» des Poetes. J'ajoutai d'ailleurs que voyant ce tableau pour la premiere
» fois, il m'étoit impossible d'expliquer mieux le dessein de l'artiste. Il fit
» faire la même demande à Terry, qui reconnut aussi son ignorance.
» Pourquoi donc, reprit-il, m'apporter une chose dont vous ignorez
» l'explication?

» Je m'arrête à cet incident, pour l'instruction des Directeurs de la Com-
» pagnie, & de tous ceux qui succéderont à mon office. C'est un avis qui
» doit leur faire apporter plus de choix à leurs présens, & leur faire sup-
» primer tout ce qui est sujet à de mauvaises interprétations, parce qu'il n'y
» a point de Cour plus maligne & plus défiante que celle du Mogol. Quoi-
» que l'Empereur n'eut pas expliqué ses sentimens, je crus reconnoître,
» aux discours qu'il avoit tenus, que ce tableau passoit dans son esprit pour
» une raillerie injurieuse des Peuples de l'Asie; c'est-à-dire, qu'il les y
» croyoit representés par le Satyre, avec lequel on leur supposoit une res-
» semblance de complexion, tandis que la Venus, qui menoit le Satyre par
» le nez, exprimoit l'empire que les femmes du pays ont sur les hommes.
» Il ne me pressa pas davantage d'en porter mon jugement, parce qu'étant
» persuadé avec raison que je n'avois jamais vû ce tableau, il ne le fut pas
» moins que l'ignorance dont je me faisois une excuse, étoit sans artifice.
» Cependant il y a beaucoup d'apparence qu'il conserva le soupçon que je

RHOE. 1617.

» luí attribuois ; car il me dit d'un air froid, qu'il recevoit cette peinture
» comme un présent (69).

» Pour les autres bagatelles, ajouta-t-il ; je veux qu'elles ſoyent envoyées
» à mon fils. Elles lui ſeront agréables. D'ailleurs je lui écrirai, avec des
» ordres ſi formels, que vous n'aurez plus beſoin de ſolliciteur auprès de lui.
» Il accompagna cette promeſſe, de complimens, d'excuſes & de proteſta-
» tions, qui ne pouvoient venir que d'une ame fort généreuſe ou fort
» baſſe (70).

» Il y avoit, dans une grande caiſſe, diverſes figures de bêtes, qui n'étoient
» au fond que des maſſes de bois. On m'avoit averti qu'elles étoient fort
» mal faites, & que la peinture même dont elles étoient revêtues s'étoit
» écaillée en divers endroits. Je n'aurois jamais penſé à les mettre au nom-
» bre des préſens, ſi j'avois eu la liberté du choix. Auſſi l'Empereur me
» demanda-t-il ce qu'elles ſignifioient, & ſi elles étoient envoyées pour lui.
» Je me hâtai de répondre qu'on n'avoit pas eu l'intention de lui faire un
» préſent ſi peu digne de lui ; mais que ces figures étoient envoyées pour
» faire voir la forme des animaux les plus communs de l'Europe. Hé quoi ?
» répliqua-t-il auſſi-tôt, penſe-t-on, en Angleterre, que je n'aye jamais vû
» de taureau ni de cheval ? Cependant je veux les garder. Mais ce que je
» vous demande, c'eſt de me procurer un grand cheval de votre pays, avec
» deux de vos levriers d'Irlande, un mâle & une femelle, & d'autres eſ-
» peces de chiens dont vous vous ſervez pour la chaſſe. Si vous m'accordez
» cette ſatisfaction, je vous donne ma parole de Prince que vous en ſerez
» récompenſé, & que vous obtiendrez de moi plus de privileges que vous
» ne m'en demanderez. Ma réponſe fut que je ne manquerois pas d'en faire
» mettre ſur les vaiſſeaux de la premiere Flotte ; que je n'oſois répondre qu'ils
» puſſent réſiſter aux fatigues d'un ſi long voyage ; mais que s'ils venoient à
» mourir, je promettois, pour témoignage de mon obéiſſance, de lui en
» faire voir les os & la peau. Ce diſcours parut lui plaire. Il s'inclina plu-
» ſieurs fois, il porta la main ſur ſa poitrine, avec tant d'autres marques
» d'affection & de faveur, que les Seigneurs mêmes, qui ſe trouvoient pré-
» ſens, m'aſſurerent qu'il n'avoit jamais traité perſonne avec cette diſtinction.
» Auſſi ces careſſes firent-elles ma récompenſe. Il ajouta qu'il vouloit répa-
» rer toutes les injuſtices que j'avois eſſuyées, & me renvoyer dans ma Pa-
» trie comblé d'honneurs & de graces. Il donna même, ſur le champ, quel-
» ques ordres qui devoient faire ceſſer mes plaintes. J'enverrai, me dit-il
» enſuite, un magnifique préſent au Roi d'Angleterre, & je l'accompagne-
» rai d'une lettre, où je lui rendrai témoignage de vos bons ſervices ; mais
» je ſouhaiterois de ſçavoir quel préſent lui ſera le plus agréable. Je répon-
» dis qu'il me conviendroit mal de lui demander un préſent ; que ce n'é-
» toit pas l'uſage de mon pays, & que l'honneur du Roi mon Maître en ſeroit
» bleſſé ; mais que de quelque préſent qu'il me fît l'honneur de me charger,
» je l'aſſurois que de la part d'un Monarque qui étoit également aimé &
» reſpecté en Angleterre, il y ſeroit reçu avec beaucoup de joye. Ces excu-
» ſes ne purent le perſuader. Il s'imagina que je prenois ſa demande pour

(69) Page 43. (70) Page 48.

RHOE. 1617.

» une raillerie ; & jurant, par sa tête, qu'il me chargeroit d'un présent, il » me pressa de lui nommer quelque chose qui méritât d'être envoyé si loin. » Je me vis forcé de répondre, qu'autant que j'étois capable d'en juger, les » grands tapis de Perse seroient un présent convenable, parce que le Roi » mon Maître n'en attendoit pas d'une grande valeur. Il me dit qu'il en » feroit préparer de diverses fabriques & de toutes sortes de grandeurs, & » qu'il y joindroit ce qu'il jugeroit de plus propre à prouver son estime pour » le Roi d'Angleterre. On avoit apporté, devant lui, plusieurs pieces de » venaison : il me donna la moitié d'un daim, en me disant qu'il l'avoit » tué de sa propre main, & qu'il destinoit l'autre moitié pour ses femmes. » En effet cette autre moitié fut coupée sur le champ en plusieurs pieces, » de quatre livres chacune. Au même instant, son troisiéme fils & deux fem- » mes vinrent du Serrail, & prenant ces morceaux de viande entre leurs » mains les emporterent eux-mêmes, comme des Mandians auxquels on en » auroit fait une aumône (71).

» Si des affronts pouvoient être réparés par des paroles, je devois être sa- » tisfait de cette audience. Mais je crus devoir continuer de me plaindre, » dans la crainte qu'il ne m'eût fait toutes ces avances que pour mettre mon » caractere à l'épreuve. Il parut surpris de me voir revenir au sujet de mes » peines. Il me demanda si je n'étois pas content de lui ; & lorsque j'eus » répondu que sa faveur pouvoit aisément remédier aux injustices qu'on m'a- » voit faites dans ses Etats, il me promit encore que j'aurois à me louer de » l'avenir. Cependant, ce qu'il ajouta me fit juger que ma fermeté lui dé- » plaisoit. Je n'ai qu'une question à vous faire, me dit-il. Quand je songe » aux présens que vous m'avez apportés depuis deux ans, je me suis étonné » plusieurs fois que le Roi votre Maître vous ayant revêtu de la qualité » d'Ambassadeur, ils ayent été fort inférieurs, en qualité comme en nom- » bre, à ceux d'un simple Marchand, qui étoit ici avant vous, & qui s'est » heureusement servi des siens pour gagner l'affection de tout le monde. Je » vous reconnois pour Ambassadeur. Votre procédé sent l'homme de condi- » tion. Cependant je ne puis comprendre qu'on vous entretienne à ma Cour » avec si peu d'éclat. Je voulois répondre à ce reproche. Il m'interrompit. » Je sais, reprit-il, que ce n'est pas votre faute ni celle de votre Prince, » & je veux vous faire voir que je fais plus de cas de vous que ceux qui » vous ont envoyé. Lorsque vous retournerez en Angleterre, je vous accor- » derai des honneurs & des récompenses ; & sans égard pour les présens que » vous m'avez apportés, je vous en donnerai un pour votre Maître. Mais je » vous charge d'une commission, dont je ne veux pas me fier aux Marchands. » C'est de me faire faire dans votre pays un carquois pour des fléches, un » étui pour mon arc, dont je vous ferai donner le modele, un coussin à ma » maniere pour dormir dessus, une paire de brodequins, de la plus riche » broderie d'Angleterre, & une cotte de maille pour mon usage. Je sais » qu'on travaille mieux chez vous qu'en aucun lieu du monde. Si vous me » faites ce présent, vous savez que je suis un puissant Prince, & vous ne » perdrez rien à vous être chargé de cette commission. Je l'assurai que j'exe-

(71) Page 50 & précédentes.

RHOE. 1617.

» cuterois fidélement ses ordres. Il chargea auſſi-tôt Aſaph-Kam de m'envoyer » les modeles. Enſuite il me demanda s'il me reſtoit du vin de grappe. Je » lui répondis que j'en avois encore une petite proviſion. Hé bien, me dit-il, » envoyez-le moi ce ſoir. J'en goûterai; & ſi je le trouve bon, j'en boirai » beaucoup (72).

Remarque ſur cette audience.

Ainſi, dans cette audience, qui paſſa pour une faveur extraordinaire, Rhoe ſe vit dépouillé de ſes caiſſes & de ſon vin, ſans emporter d'autre fruit de ſes libéralités, que des promeſſes. Il a cru ce détail ſi important pour l'inſtruction de ſes ſucceſſeurs, que la même raiſon n'a pas permis de le ſupprimer dans cet extrait. Mais il laiſſe à juger quel eſt le chagrin & l'embarras d'un Miniſtre, qui ſe voit continuellement la dupe d'une Cour étrangere, & qui eſt forcé néanmoins par l'intérêt de ceux qui employent ſes ſervices, à ſe payer de fauſſes apparences, dans l'eſpoir incertain de trouver un moment favorable pour obtenir des graces qui ne puiſſent être retractées.

Obſervations ſur la Religion du Mogol regnant.

A l'occaſion de l'entretien du Mogol ſur les differends de religion, il fait les obſervations ſuivantes. Ces peuples juſqu'au tems d'Eckbar, pere du Mogol regnant, n'avoient point entendu parler du Chriſtianiſme. Eckbar étoit un bon Prince, doux, équitable, amateur & curieux de toutes ſortes de nouveautés. Il fit appeller à ſa Cour trois Jeſuites de Goa, dont le principal étoit le Pere Jerome Xavier, du Royaume de Navarre. Après avoir pris plaiſir à l'entendre, il l'obligea de compoſer un Livre pour la défenſe de ſa Religion contre les Mores & les Gentils (73). Il le liſoit ſouvent pendant la nuit. Enfin, l'ayant fait examiner, il accorda par Lettres Patentes, au Pere Xaxier, la permiſſion de bâtir des Egliſes, de prêcher, d'enſeigner, de convertir, & d'exercer toutes les cérémonies de la religion auſſi librement qu'il l'eut fait à Rome. Il lui donna même de l'argent pour bâtir; de ſorte que dans quelques Villes, on vit des Egliſes plutôt que des Chrétiens. Par le même Firman, il permit à tous ſes Sujets d'embraſſer le Chriſtianiſme, ſans en excepter les Princes du ſang Royal. Heureux commencement, dit Rhoe; Printems bien avancé, pour une récolte auſſi maigre que celle qui s'eſt faite depuis. Eckbar n'avoit jamais été fort attaché à la Religion Mahometane. Il ne conſideroit dans l'auteur de cette Secte, qu'un homme & un Roi, que la crédulité populaire avoit fait reſpecter; & cette raiſon lui faiſoit croire qu'il pouvoit aſpirer lui-même à devenir auſſi grand Prophéte que Mahomet. Cette entrepriſe néanmoins n'éclata point pendant ſon regne. » Une certaine » bienſéance, ſi l'on en croit Rhoe, le fit mourir dans la profeſſion de ſa foi. » Mais ſon fils mit en execution un plan que ſon pere n'avoit fait qu'i-

Faveurs accordées à la Religion par Eckbar.

Ses motifs & ſon plan.

(72) Page 50.

(73) Ce livre avoit pour titre *Miroir qui repreſente la vérité. Abbedin*, Perſan, y fit une réponſe, où tout ce que les Mahométans objectent au Chriſtianiſme ſe trouve raſſemblé. Le Pere Guadagnoli répondit au Perſan, & ſa réponſe fut imprimée en Arabe à Rome, par ordre de la Congrégation *de Propaganda fide*. Son livre commençoit par quantité d'imprécations contre Mahomet. Quelques perſonnes, informées des manieres du Levant, lui dirent que c'étoit rendre ſon livre inutile aux Orientaux, puiſque les imprécations empêcheroient qu'il ne fût lû de ceux pour leſquels il étoit compoſé. Il en fit une ſeconde Edition, dans laquelle au contraire il parla ſi bien de Mahomet, que les Supérieurs y trouverent à redire, & lui en firent même une ſévere correction, dont il ſe plaignoit à ceux qui lui parloient de ſon ouvrage. Cette Note eſt tirée du Recueil de Thevenot, Tome I.

maginer. Il ne fut pas circoncis. Il fut élevé sans aucun principe de religion ; & jusqu'à l'arrivée de Rhoe, il s'étoit soutenu dans l'indifférence du plus parfait Athéisme. Quelquefois il assistoit au culte des Mores ; mais il observoit en même-tems les fêtes des Gentils. Toutes les religions trouvoient auprès de lui la même faveur ; & son aversion n'étoit que pour ceux qui abandonnoient les opinions dans lesquelles ils étoient nés. Enfin, prenant le parti de s'attacher ouvertement aux idées de son pere, il se déclara chef de sa propre religion ; & pour devenir aussi grand Prophéte que Mahomet, il fit une nouvelle loi, mêlée de toutes les autres. Quantité de ses Sujets la reçurent avec tant de superstition qu'ils ne vouloient prendre aucune sorte de nourriture avant que d'avoir salué le matin leur nouveau Législateur. C'étoit pour entrer dans cette vûe, qu'il se présentoit dès la pointe du jour à une fenêtre qui donnoit sur une grande Place, devant son Palais. Il maltraitoit ceux qui louoient Mahomet. Il écoutoit avec joie ceux qui l'accusoient d'imposture. Mais on ne l'entendoit jamais parler qu'avec respect de Jesus-Christ & de sa religion ; ce que Rhoe nomme un effet admirable de la force des vérités divines. Il confirmoit, il augmentoit de jour en jour les privileges des Eglises Chrétiennes. Depuis deux ans, il employoit ordinairement deux heures de la nuit à se faire entretenir du Christianisme ; & souvent, il donnoit de fortes esperances de sa conversion.

Rhoe. 1617.

Le plan d'Ekbar est suivi par Gehanguir.

Il mit quantité de jeunes gens entre les mains du Pere François Corsi Jesuite, qui étoit alors à sa Cour avec la qualité de Résident du Roi de Portugal, pour leur enseigner à lire & à écrire la langue Portugaise, & pour les instruire dans les Lettres humaines. Ce Pere tint, pendant quelques années, une école ouverte, où l'Empereur envoya deux Princes ses neveux, qui furent instruits dans la religion Chrétienne, & baptisés avec beaucoup de pompe dans la nouvelle Eglise d'Agra. Plusieurs Mogols suivirent leur exemple, avec d'autant plus de confiance, qu'ils croyoient l'Empereur peu éloigné des mêmes principes. D'autres, qui le connoissoient mieux, s'imaginerent qu'il n'avoit consulté que sa politique, pour attirer sur ces Princes la haine des Mahométans, qui font la principale force de l'Empire. Mais les uns & les autres se virent également trompés. Aussi-tôt que les Princes & d'autres enfans eurent appris les principes de la foi Chrétienne, entre lesquels on n'avoit point oublié celui de n'avoir qu'une femme, & de la même religion, l'Empereur fit demander aux Jesuites, par ces Princes, des Portugaises pour femmes. Les Missionnaires, qui croyoient cette demande venue d'eux-mêmes, leur firent quelques réprimandes, & ne porterent pas plus loin leurs soupçons. Mais comme l'Empereur n'avoit pas eu d'autre vue, en favorisant le Christianisme, que de se procurer des femmes Portugaises, qu'il souhaitoit ardemment, les deux Princes, qui connoissoient ses intentions, rendirent aux Jésuites toutes les marques de leur profession de foi, sous prétexte qu'on leur refusoit des femmes chrétiennes, après leur en avoir fait esperer du Portugal. L'air de confiance, qui accompagnoit cette déclaration, ouvrit les yeux aux Missionnaires. Ils firent quelques recherches, qui ne leur laisserent aucun doute des intentions de l'Empereur. Cependant ils refuserent de recevoir les croix des Princes ; & leur répondant qu'elles avoient été données par l'ordre de l'Empereur, ils les prierent de s'addresser à Sa

Princes & jeunes Mogols élevés dans le Christianisme.

Ils demandent des femmes Portugaises qu'ils n'obtiennent pas.

RHOE. 1617.

L'Empereur en prend occasion, de leur faire abandonner la foi.

Majesté, afin qu'elle leur fît déclarer ses volontés par la bouche de ceux qu'elle employoit ordinairement à les expliquer. Ils connoissoient assez le caractere de ce Prince, pour se persuader qu'il ne voudroit pas être soupçonné d'un dessein si bas. En effet, quoique vivement picqué du récit des Princes, il dissimula son ressentiment pendant quelques jours : mais ayant pris la résolution de ruiner l'école, il envoya ordre aux Jesuites de venir à la porte du Serail, où il leur fit dire par une de ses femmes, que c'étoit par sa volonté que les Princes avoient changé de religion. Ils redevinrent Mahométans ; & toutes les esperances des Missionnaires s'évanouirent avec le fruit de leurs travaux (74).

Etat du Christianisme dans le pays.

Rhoe assure qu'avec beaucoup de recherches, il ne trouva point, dans le pays, un seul Proselite qui méritât le nom de Chrétien, & qu'à la réserve d'un petit nombre de misérables, qui étoient entretenus par la charité des Jesuites, il y en avoit même très peu qui fissent profession du Christianisme. Il ajoute que les Jesuites, connoissant la mauvaise foi de cette nation, se lassoient d'une dépense inutile. Tel étoit suivant son témoignage, le véritable état du Christianisme dans l'Indoustan. Un évenement bizarre, dont il fut témoin, le persuadoit encore plus, qu'on devoit peu se promettre la conversion de l'Empereur.

» Il n'y avoit pas long-tems, dit-il, que l'Eglise & la maison des Jesuites avoient été brulées. Le Crucifix étoit échappé aux flâmes, & sa conservation fut publiée comme un miracle. Pour moi, qui aurois béni tout accident dont on auroit tiré quelque avantage pour la propagation de l'Evangile, je gardai le silence. Le Pere Corsi me dit de bonne foi qu'il croyoit cet évenement fort naturel, mais que les Mahométans mêmes l'ayant fait passer sans sa participation pour un miracle, il n'étoit pas fâché qu'ils en eussent conçu cette opinion (75).

L'Empereur demande un miracle aux Jésuites.

» L'Empereur, fort ardent pour toutes les nouveautés, appella le Missionnaire, & lui fit diverses questions. Enfin, venant au sujet de sa curiosité, vous ne me parlez pas, lui dit-il, des grands miracles que vous avez faits au nom de votre Prophéte. Si vous voulez jetter son image dans le feu en ma présence, & qu'elle ne brule point, je me ferai Chrétien. Le Pere Corsi répondit que cette expérience blessoit la raison, & que le Ciel n'étoit pas obligé de faire des miracles, chaque fois que les hommes en demandoient ; que c'étoit le tenter, & que le choix des occasions n'appartenoit qu'à lui : mais qu'il offroit d'entrer lui-même dans le feu, pour preuve de la vérité de sa foi. L'Empereur n'accepta point cette offre. Cependant tous les courtisans firent beaucoup de bruit ; & demandant que la vérité de notre religion fut éprouvée par cette voie, ils ajouterent que si le Crucifix bruloit, le Pere Corsi seroit obligé d'embrasser le Mahométisme. Sultan Corone apporta l'exemple de plusieurs miracles, qui s'étoient faits dans des occasions moins importantes que celle de la conversion d'un si grand Monarque, & conclut que si les Chrétiens refusoient cette expérience, il ne se croyoit pas obligé de s'en rapporter à leurs discours. L'Empereur entra dans la dispute. Il dit en faveur du Christianisme, que J. C. étoit un Prophéte

Généreuse réponse du Pere Corsi.

Dispute des Seigneurs Mogols sur les miracles.

(74) Pages 78 & précédentes.

(75) Pages 79 & précédentes.

RHOE. 1617.

» plus grand sans comparaison que Mahomet, si l'on en jugeoit par ses mi-
» racles; & s'étendant sur sa résurrection, il demanda si les autres avoient
» été capables d'une opération si divine. Le Prince repliqua pour Mahomet,
» que d'avoir donné la vue à un aveugle, étoit un aussi grand miracle que
» celui de la résurrection. Cette question étant vivement agitée, un Seigneur
» prétendit que l'Empereur & le Prince avoient également raison; que res-
» susciter soi-même, ou rendre la vie aux Morts, étoit sans contredit le plus
» grand des miracles; mais que donner la vûe à un aveugle né, c'étoit la
» même chose, & une espece de résurrection (76).

Histoire d'un singe.

Ces grands mouvemens n'eurent pas d'autre suite. Mais ils se renouvellerent bien-tôt, à l'occasion d'un singe merveilleux, dont on ne peut se dispenser de rapporter l'histoire, sur l'autorité d'un témoin tel que Rhoe. Un Charlatan de Bengale offrit à l'Empereur un grand singe, qu'il donnoit pour un animal divin. On a fait remarquer effectivement, dans d'autres Relations, que plusieurs Sectes des Indes attribuent quelque divinité à ces animaux. Comme il étoit question de vérifier cette qualité par des preuves, l'Empereur tira de son doigt un anneau, & le fit cacher dans les vétemens d'un de ses Pages. Le singe, qui ne l'avoit pas vû cacher, l'alla prendre dans le lieu où il étoit. L'Empereur, ne s'en rapportant point à cette expérience, fit écrire sur douze billets différens les noms de douze Législateurs, tels que ceux de Moïse, de Jesus-Christ, de Mahomet, d'Aly, &c; & les ayant mêlés dans un vase, il demanda au singe quel étoit celui qui avoit publié la véritable loi. Le singe mit sa main dans le vase, & tira le nom du Législateur des Chrétiens. L'Empereur, fort étonné, soupçonna le Maître du singe de sçavoir lire les caracteres Persans, & d'avoir dressé l'animal à faire cette distinction. Il prit la peine d'écrire les mêmes noms de sa propre main, avec les chiffres qu'il employoit pour donner des ordres secrets à ses Ministres. Le singe ne s'y trompa point. Il prit une seconde fois le nom de Jesus-Christ, & le baisa. Un des principaux Officiers de la Cour dit à l'Empereur, qu'il y avoit nécessairement quelque supercherie, & lui demanda la permission de mêler les billets, avec offre de se livrer à toutes sortes de supplices si le singe ne manquoit pas son rôle. Il écrivit encore une fois les douze noms; mais il n'en mit qu'onze dans le vase, & retint l'autre dans sa main. Le singe les toucha tous l'un après l'autre, sans en vouloir prendre aucun. L'Empereur, véritablement surpris, s'efforça de lui en faire prendre un. Mais l'animal se mit en furie, & fit entendre par divers signes que le nom du vrai Législateur n'étoit pas dans le vase. L'Empereur lui demanda où il étoit donc? Il courut vers l'Officier, & lui prit la main dans laquelle étoit le nom qu'on lui demandoit. Rhoe ajoute: quelque interprétation qu'on veuille donner à cette singerie, le fait est certain (77).

Rhoe suit l'Empereur à Mandoa.

On regrette ici qu'après avoir représenté l'Empereur dans une partie de sa marche, il n'explique point les raisons qui lui firent abandonner le dessein

(76) Page 79. Bernier rapporte à peu près le même fait.

(77) On a vû, dans d'autres Relations, qu'un singe bien instruit consulte l'œil de son Maître. D'ailleurs étoit-il bien certain que ce ne fut pas une créature humaine, qui avoit beaucoup de ressemblance avec un singe; ce qui n'est pas sans exemple en Europe même.

RHOE. 1617.

de la guerre, pour se retirer au Château de Mandoa. Il ne nous apprend pas même ce qui l'obligea tout d'un coup d'interrompre sa narration. » Le » 3 de Mars, dit-il, j'arrivai à Mandoa. L'Empereur y devoit faire son en- » trée ; mais on ignoroit encore le jour, parce qu'on attendoit que les As- » trologues l'eussent marqué ; & nous demeurâmes dehors, pour attendre » ce bienheureux moment. Mes gens, qui étoient chargés de me chercher » un logement, avoient pris possession d'une grande enceinte, fermée de » bonnes murailles, qui contenoit un Temple & un Monument. Quelques Seigneurs de la Cour s'y étoient aussi logés ; mais Rhoe ne s'y établit pas moins, comme dans un lieu tranquille, qu'avec un peu de dépense on auroit pû rendre agréable. L'air y étoit bon, & la vûe charmante ; mais on y avoit l'incommodité d'être éloigné de deux lieues du Palais de l'Empereur. Quelques jours après, les Anglois en ressentirent une autre, qu'ils n'avoient pas prévûe, & qu'ils partagerent avec tous ceux qui suivoient la Cour. Mandoa étant situé sur une hauteur, il ne s'y trouvoit pas de puits, ni même aucun réservoir d'eau. Les principaux Seigneurs avoient pris possession des puits qui étoient dispersés dans la campagne. Bien-tôt une multitude infinie d'hommes & d'animaux se virent en danger de périr de soif. On publia ordre à tous les Habitans du pays de quitter leurs habitations, avec leur bétail & leurs chameaux. Ceux qui se trouverent sans faveur furent obligés de chercher des retraites à quatre ou cinq lieues de distance, ce qui rendit les vivres fort chers à la Cour. Rhoe fut d'autant plus embarrassé, qu'il craignoit de se voir dans la nécessité de quitter sa maison, qui étoit fort bonne, quoiqu'éloignée des marchés & de l'eau. Il résolut d'y demeurer à toutes sortes de risques, parce que dans les plus fâcheuses suppositions, il espéroit d'y être toujours mieux qu'à la campagne, où il auroit fallu camper ; & montant à cheval, il entreprit lui-même de chercher de l'eau. Le hazard lui fit rencontrer un puits, qu'on gardoit pour l'usage d'un Seigneur. Il ne fit pas difficulté de s'adresser au Maître, & de lui déclarer le besoin qu'il avoit de son secours. Il en obtint quatre charges d'eau, par jour. C'étoit une faveur importante, qui le fit retourner chez lui fort satisfait, & qui le sauva de la misere publique (78).

Extrême disette d'eau.

Comment Rhoe s'en garantit.

Quelques traits historiques recueillis de la suite du Journal de Rhoe.

Le reste du Journal n'offre plus que des événemens & des observations de Commerce, entre lesquels on trouve seulement quelques mêlanges historiques, qui méritent d'en être détachés, quoiqu'ils n'ayent point assez de rapport entr'eux pour composer une narration suivie. Rhoe, par exemple, s'étant rendu à la Cour le 21 de Mars, y offrit à l'Empereur, pour étrennes, deux couteaux & six verres. Il craignoit qu'un si leger présent ne fut reçu avec dédain ; mais on lui en témoigna au contraire beaucoup de reconnoissance ; & l'Empereur l'assura que n'y considérant que son affection, il ne pouvoit lui en faire de si petit, qu'il ne lui fut très-agréable. C'est maintenant à moi, lui dit ce Monarque, de vous donner quelque chose à mon tour ; & sur le champ il expédia des ordres, pour faire payer aux Marchands Anglois tout ce qui leur étoit dû. Ensuite, il dit à Rhoe de monter sur les degrés de son trône, & de s'approcher de lui. D'un côté étoit l'Am-

(78) Page 51.

baſſadeur de Perſe, & de l'autre le vieux Roi de Candahar. Rhoe prit place auprès du Roi. L'Empereur fit préſent, à l'Ambaſſadeur de Perſe, de quelques pierreries & d'un éléphant, que ce Miniſtre reçut à genoux, en frappant de la tête les degrés du trône. Ce trône étoit d'or, ſemé de rubis, d'émeraudes & de turquoiſes. On voyoit, au ſommet, les portraits du Roi d'Angleterre, de la Reine, de Madame Eliſabeth, & du Directeur général Thomas Smith, avec quelques autres peintures. Le deſſous étoit tendu de deux pieces très fines de tapiſſerie de Perſe. A côté, ſur un petit échaffaut, une troupe de Muſiciens amuſoit l'aſſemblée par le bruit confus de leurs inſtrumens (79).

Origine des fortifications de Surate.

Rhoe découvrit, quelques jours après, qu'on le ſoupçonnoit de vouloir quitter ſecrettement la Cour, & n'eut pas peu de peine à faire prendre une autre idée de ſes intentions. Ce ſoupçon, qui venoit de la malignité de Sultan Corone, lui donne occaſion de rapporter quelle fut l'origine des premieres fortifications de Surate. Dès l'année précédente, Corone avoit fait entendre à l'Empereur que les Anglois avoient des deſſeins ſur cette ville. » A » la vérité, dit Rhoe, la folie de ma Nation y avoit donné quelque ſujet (80). » Dans leurs querelles fréquentes, ils avoient fait deſcendre au rivage deux » cens Mouſquetaires, qui rencontrant quelques gens du pays leur avoient » dit, en raillant, qu'ils marchoient pour prendre la ville. Quoique cette » menace fut ridicule, & qu'il n'y eut point d'apparence qu'une poignée de » gens pût entreprendre de faire douze milles, dans une terre ennemie, » pour attaquer une ville fermée, qui, ſans compter ſes Habitans, étoit » gardée par une garniſon de mille chevaux & de mille hommes d'infante- » rie; qu'il y eut d'ailleurs une aſſez grande riviere à paſſer, & que peu de » gens euſſent pû la défendre contre une armée nombreuſe; la Cour n'avoit » pas laiſſé de s'en allarmer, & le diſcours des Anglois avoit paſſé du moins » pour injurieux à l'Empire. Sultan Corone, faiſant revivre ce bruit, qui » ſembloit donner plus de vraiſemblance au ſoupçon de la fuite de Rhoe, » s'en ſervit pour faire goûter, à l'Empereur, le deſſein qu'il avoit depuis long- » tems de fortifier la ville & le château. Il commença par quelques ouvra- » ges qu'il fit au port, & qui furent munis d'une bonne artillerie. L'Em- » pereur feignit apparemment de ne pas comprendre, que ces fortifications » pouvoient ſervir un jour au Prince, pour s'aſſurer abſolument de la Place, » & s'ouvrir une porte de derriere, s'il étoit jamais obligé de fuir la van- » geance de ſon frere (81).

L'Ambaſſadeur de Perſe part fort maltraité.

Le 30 d'Avril, on vint faire des excuſes à Rhoe, de la part de l'Ambaſſadeur de Perſe, qui étoit parti ſans lui faire aucune civilité. Il apprit du Meſſager, que ce Miniſtre n'étoit pas malade, comme il avoit pris ſoin de le publier, mais que ne recevant aucune ſatisfaction de la Cour, dans ſes Négociations, il s'étoit retiré bruſquement après avoir fait néanmoins, à l'Empereur, un dernier préſent de trente beaux chevaux. Ce Monarque lui avoit donné, en récompenſe, une ſomme de trois mille écus; mais l'Ambaſſadeur avoit paru peu ſatisfait de cette libéralité. L'Empereur, pour ſe juſti-

(79) Page 52.
(80) *Ibidem.*
(81) *Ibidem.* On verra dans les Relations ſuivantes quels furent les effets de cette haine.

RHOE. 1617.

fier, avoit fait faire deux listes, dont l'une contenoit tous les présens de l'Ambassadeur, au-dessous desquels on avoit marqué leur prix, mais beaucoup moindre que leur valeur. Dans l'autre, on avoit marqué jusqu'aux bagatelles qu'il avoit reçûes de l'Empereur, telles que du vin, des melons, & d'autres fruits, avec leur prix, qui étoit fort exageré. En lui présentant ces listes, on lui avoit offert le surplus en argent, pour mettre de l'égalité dans les deux comptes. Des procédés si méprisans lui avoient fait prendre le parti de feindre une maladie considérable, pour se dispenser des visites dont l'usage lui faisoit une loi. Mais, ayant vécu en fort bonne intelligence avec Rhoe, il lui faisoit dire qu'il n'avoit pû traverser la ville pour lui dire adieu, sans découvrir la fausseté de ses prétextes; qu'il ne vouloit pas néanmoins que ses mécontentemens fussent ignorés des Anglois; & qu'il leur promettoit de réparer cette incivilité forcée, par les bons traitemens qu'il feroit en Perse à leur Nation. Son Messager ne ménagea point les plaintes, contre l'Empereur & toute la Cour : mais Rhoe affecta prudemment de ne pas les entendre. La nouvelle qu'il reçut bien-tôt, d'une victoire sanglante que les Turcs avoient remportée sur les armées de Perse, & celle du saccagement de Tauris, servirent à lui faire expliquer la conduite des Mogols, qui régloient leur estime & leurs caresses pour les Puissances voisines, sur la prospérité de leurs affaires, c'est-à-dire, sur les raisons qu'ils avoient de les craindre ou de les mépriser (82).

Bassesse du Grand Mogol.

Sa politique.

Rhoe assiste à la cérémonie de peser l'Empereur.

Le 14 de Septembre, jour de la naissance de l'Empereur, & celui d'une Fête solemnelle, où l'usage de ce Prince étoit de se faire peser, on eut l'attention de procurer, à Rhoe, un spectacle dont il n'avoit pas encore été témoin. On le mena dans un fort beau jardin, qui offroit, entre divers ornemens, un grand quarré d'eau, bordé d'arbres, au milieu duquel on voyoit, sous un pavillon, la balance où le Monarque devoit être pesé. Les plats étoient d'or massif, enrichis de petites pierreries, de rubis & de turquoises. Ils étoient soutenus par des chaînes d'or; avec des cordons de soye, pour double sûreté. Le fleau de la balance étoit couvert de placques d'or. Les principaux Seigneurs, assis autour du trône, attendoient dans un respectueux silence l'arrivée de leur Souverain. Il parut enfin, chargé de diamans, de rubis & de perles. Il en avoit plusieurs rangs au cou, aux bras, sur son turban, aux poignets, avec deux ou trois anneaux à chaque doigt. Son épée, son bouclier, & son trône même, n'étoient pas moins couverts de pierreries. Rhoe distingua des rubis aussi gros que des noix, & des perles d'une grosseur prodigieuse (83).

Poids de Sa Majesté.

L'Empereur se mit dans un des plats de la balance, assis sur ses talons, comme une femme. On mit de l'autre côté, pour contre-poids, divers balots, qui furent changés jusqu'à six fois. On dit à Rhoe qu'ils étoient remplis d'argent; & que ce jour-là, Sa Majesté pesoit neuf mille roupies, qui font environ quinze mille francs en argent. Ensuite on mit, du même côté de la balance, de l'or, & des pierreries que Rhoe ne put voir, parce qu'elles étoient enveloppées. On y mit successivement des draps d'or, des étoffes de soye, des toiles, des épiceries, & toutes sortes d'autres richesses. Enfin l'Empereur

(82) Page 54. (83) Page 56.

fut pesé contre du miel, du beurre & du bled. Rhoe apprit que tout ces biens devoient être distribués aux Banianes. Cependant, il observa que cette distribution ne se fit point, & que chaque pacquet fut remporté, avec beaucoup d'attention. On lui dit aussi que l'argent étoit réservé pour les Pauvres, & que l'Empereur prenoit le tems de la nuit pour le distribuer de sa propre main.

Rhoe. 1617.

Fruits d'or & d'argent distribués aux Seigneurs.

Pendant que ce Monarque étoit dans sa balance, il tourna les yeux sur Rhoe, avec un sourire. Après avoir été pesé, il monta sur son trône, où l'on mit devant lui des bassins pleins de noix, d'amandes & de toutes sortes de fruits artificiels, d'or & d'argent. Il en jetta une partie. Les plus grands Seigneurs qui étoient les plus proches de lui, se traînoient par terre pour en prendre. Rhoe ne crut pas que la bienséance lui permît de les imiter. L'Empereur qui s'en apperçut, prit un des bassins, qui étoit presque rempli, & le versa dans son manteau. Ses courtisans eurent l'effronterie d'y porter la main, avec tant d'avidité, que s'il ne les eût prévenus, ils ne lui auroient rien laissé. On lui avoit fait entendre que ces fruits étoient d'or massif; mais l'expérience lui apprit qu'ils n'étoient que d'argent, & si legers, que mille ne pesoient pas la valeur de deux cens francs. Il en sauva pour dix ou douze écus, c'est-à-dire, de quoi remplir un plat de bonne grandeur. Pendant toute la fête, l'Empereur en jetta la valeur de quatre ou cinq cens écus. Il passa la nuit d'un jour si solemnel, à boire avec les principaux Seigneurs de sa Cour. Rhoe y fut invité, mais il s'en excusa, parce que les liqueurs du pays sont si fortes, qu'elles lui paroissoient capables de lui brûler les entrailles (84).

Rhoe, faute de présens, donne un Atlas au Grand Mogol.

Le 9, l'Empereur sortit sur un éléphant, pour aller prendre le divertissement du vol des oiseaux, sur la riviere de Dabadar. Rhoe, devant la maison duquel il devoit passer, se hâta de monter à cheval, & de marcher au-devant de lui. L'usage du pays oblige ceux, devant la porte desquels Sa Majesté doit passer, de lui faire un présent, qui se nomme *Moubareck*, c'est-à-dire, bonne nouvelle ou bon succès; & l'Empereur reçoit ces présens comme un favorable augure, pour la premiere affaire qu'il doit entreprendre. Rhoe n'avoit rien à lui offrir. Cependant, comme il ne pouvoit paroître avec honneur sans quelque présent, & qu'il y auroit encore eu plus de honte à s'absenter de son logement dans cette occasion, il prit le parti de porter entre ses bras un Atlas bien relié, & de dire à Sa Majesté que n'ayant rien qui lui parût digne d'un si grand Monarque, il lui offroit le Monde entier, dont il commandoit une si grande & si riche partie. Ce présent fut reçu avec beaucoup de civilité. L'Empereur, portant plusieurs fois la main à la poitrine, l'assura que tout ce qui viendroit de sa part, lui seroit toujours fort agréable. Les jours suivans, il lui fit diverses questions sur son Atlas. Mais l'ayant fait voir aux Savans du pays, qui ne purent y rien comprendre, il le regarda comme un meuble inutile, qu'il prit le parti de lui renvoyer (85).

Quelques présens plus agréables, qui arriverent à Rhoe par une nouvelle flotte, disposerent enfin toute la Cour à prendre ses intérêts. Asaph-Kam même devint un de ses plus officieux partisans; jusqu'à résister ouvertement

(84) Page 57.

(85) Pages 57 & 58.

RHOE. 1617.

à Sultan Coronne, qui se trouvant presque le seul ennemi des Anglois, prit aussi le parti de composer avec eux lorsqu'il se vit dans l'impuissance de leur nuire. Ainsi la négociation de Rhoe se termina plus heureusement qu'il ne l'avoit esperé.

Purchas, qui a publié son Journal, avoue que la prudence lui en a fait supprimer diverses parties, qui contiennent les plus importans mysteres du Commerce. Cependant il n'a pas laissé de nous conserver une de ses Lettres, qui paroît capable de réparer cette suppression par les éclaircissemens qu'on y trouve sur les plus profondes vûes de la Compagnie Angloise dans son Ambassade à Surate. Elle paroît mériter d'entrer ici à ce titre ; & Thevenot s'est laissé engager, par la même raison, à la traduire dans son Recueil. On passera seulement sur ce qui n'a point de rapport au but qu'on se propose.

Lettre importante de Rhoe à sa compagnie.

MES TRÉS HONORÉS AMIS, Je vous ai marqué mon sentiment sur vos affaires, dans le Journal que je vous ai envoyé. Mais comme, en arrivant à cette Cour, je m'arrêtai à quelques rapports, que j'ai trouvés depuis sans fondement, & que plusieurs points n'ont pas été bien éclaircis dans ma Relation générale, je les parcourerai ici en peu de mots, afin qu'une fois pour toutes vous puissiez entendre l'état de votre Commerce, & comment il faut l'établir & le gouverner, dans la crainte que sur d'autres rapports vous ne vous engagiez à des dépenses inutiles, & vous ne tombiez dans de grosses fautes ou dans des pertes considérables.

L'offre d'aider le Mogol, ou de convoyer ses Sujets jusqu'à la mer rouge, est une offre inutile. Je ne laisserai pas de la faire, pour marquer votre affection. Quand les Habitans de ce pays n'ont pas besoin des services qu'on leur présente, ils les regardent avec dedain. Le Mogol a la paix avec les Portugais. Il ne leur fera point la guerre, que nous ne les ayions chassés de leurs Places. Aussi long-tems que ses Etats seront en paix, il se mocquera de votre assistance. Mais quand la guerre auroit commencé à le presser, il ne se mettroit point sous une protection étrangere, & rien au monde ne l'engageroit à la payer. Il faut se désabuser de toutes les idées que vous auriez pû concevoir, de faire le moindre trafic autre part que dans le Port de Surate. Il suffira que vous soyiez en état de vous y pouvoir défendre. Quelque service que vous puissiez rendre à cette Nation, elle ne vous en sera jamais obligée. Elle vous craindra toujours, & ne vous aimera jamais. Pour ce qui est de l'entretien d'un Résident à la Cour, c'est une dépense qu'il faut continuer, tant que vous serez en guerre avec les Portugais. Les autres dépenses peuvent être retranchées comme inutiles, & peuvent même vous apporter du préjudice.

A l'égard d'un Fort, j'ai cru, à mon arrivée, que c'étoit une chose fort nécessaire ; mais l'expérience m'a fait voir depuis, que c'étoit un grand avantage d'avoir été refusé alors. S'ils me l'offroient à présent, je ne le voudrois pas accepter. Premiérement, aux lieux où l'on a la commodité des rivieres dont on a parlé, le pays est desert, & l'on n'y peut négocier, ni converser. Les passages les plus aisés sont tellement remplis de voleurs, que l'autorité même du Souverain ne les en a pû chasser. La force des montagnes qui leur servent de retraite les assure contre les desseins qu'on peut former contre eux ; & s'il y avoit des lieux propres au Commerce, les gens du pays en auroient pro-

fité. Ces peuples ſentent tous les jours l'incommodité qu'ils reçoivent, d'avoir un Havre qui n'eſt point habité. Cette raiſon ſeule me ſemble aſſez forte pour faire voir que le lieu qu'on vous a propoſé n'eſt pas convenable; ils ne s'en ſervent point. Mais quand même le havre auquel vous penſez ſeroit fermé, il n'eſt pas aiſé de divertir le Commerce, en le tirant d'un lieu où les Marchands ſont accoutumés à ſe rendre, principalement lorſqu'il eſt queſtion d'un Commerce en détail. L'autre raiſon, c'eſt que la dépenſe ſeroit plus grande que la qualité de votre Commerce ne la peut porter; & le payement d'une garniſon abſorberoit tout le profit. Cent hommes ne ſuffiroient pas, pour défendre ce Fort imaginaire. Les Portugais feroient des efforts extrêmes pour vous en chaſſer. La guerre & le trafic ſont incompatibles, ſuivant mes idées; & ſi vous m'en croyez, vous ne vous hazarderez point à la faire autrement que ſur mer, où l'on peut auſſi-tôt gagner que perdre. C'eſt ce qui cauſe aujourd'hui la pauvreté des Portugais. Ils ont, à la vérité, des Colonies dans des pays fort riches; mais les garniſons, qu'ils entretiennent pour les conſerver, en conſument tout le profit, quoiqu'elles ſoient foibles. En un mot, remarquez, s'il vous plaît, ce que je vous dis; ils ne profiteront jamais des Indes, tant qu'ils ſeront obligés de ſoutenir cette dépenſe.

Les Hollandois ſont auſſi tombés dans la même faute, lorſqu'ils ont tâché de s'y établir par la force. Ils en rapportent une grande quantité de marchandiſes. Ils ſont conſidérés dans toutes les Places; ils ſont même les Maîtres de quelques-unes des meilleures. Avec cela leurs morte-payes conſument tout le gain d'un ſi grand & ſi riche trafic. Il eſt certain que s'il y a quelque fortune à faire dans ce Pays-là, vous la devez attendre du côté de la mer & d'un Commerce paiſible.

C'eſt une erreur d'affecter d'avoir des garniſons & des Places de guerre aux Indes. Si vous aviez ſeulement à faire la guerre à ceux du pays; peut-être cela vous réuſſiroit-il. Mais la faire à d'autres pour leur défenſe, ils ne le méritent pas: outre que votre réputation courroit grand riſque. Il eſt plus aiſé de faire ici une bonne attaque qu'une bonne retraite. Il ne faudroit qu'un malheur pour vous faire perdre votre crédit, & pour vous engager dans une guerre dont le ſuccès ſeroit incertain; outre qu'une action auſſi ſujette au haſard que les événemens de la guerre, ne peut être raiſonnablement entrepriſe, lorſque les lieux, d'où l'on peut tirer du ſecours & du conſeil, ſont ſi éloignés, que cette diſtance vous expoſe à des pertes ſans remede. Nous voyons tous les jours que ceux mêmes qui ont ces deux avantages fort proche, n'en tombent pas moins dans l'embarras. En mer, vous pouvez prendre ou laiſſer. On ne publie pas vos deſſeins, & vous les exécutez ſuivant l'occaſion.

La Rade de Soualy & le Port de Surate ſont les deux Places, de toutes celles du Mogol, qui vous conviennent le mieux. C'eſt une choſe que j'ai bien examinée, & je crois qu'on ne déſaprouvera jamais ce que je vous en écris. Il n'eſt pas beſoin d'en avoir davantage. Le grand nombre de Ports, de Comptoirs & de Réſidences n'augmentera jamais votre Commerce autant qu'il en augmentera la dépenſe & les charges. On ne trouvera pas, dans un même lieu, un Port ſi ſûr pour vos vaiſſeaux, & une place plus commode pour les décharger. La Rade de Soualy, dans la ſaiſon, eſt auſſi ſûre qu'un étang. Cambaye, Baroch, Amadabat & Surate ſont les villes du plus grand

RHOE. 1617.

Commerce des Indes & les mieux ſituées. Vous avez deux difficultés ; les Portugais en mer, & le débarquement de vos marchandiſes. Pour ſurmonter la premiere, il faut que la charge de vos vaiſſeaux ſoit dans votre Port, vers la fin du mois de Septembre ; ce qui peut ſe faire aiſément, lorſqu'on aura toujours des marchandiſes devant ſoi, ou qu'on empruntera de l'argent pour trois mois. Ainſi vous pouvez charger, & décharger en même-tems, dans une ſaiſon fort propre pour retourner en Angleterre ; & votre Ennemi n'aura, ni le tems, ni la force de vous nuire ; car à peine pourra-t-il arriver en ce tems-là : ou s'il a pris ſes meſures de plus loin, nous en aurons été ſoigneuſement avertis.

Pour le ſecond point, qui eſt de charger les marchandiſes ſans courir le danger des Fregates, & pour épargner la dépenſe du charoi par terre, il faudroit envoyer une Pinaſſe, de ſoixante tonneaux & de dix pieces de canon, qui prenne ſept ou huit pieds d'eau ; afin qu'elle demeure dans la riviere qui eſt entre Soualy & Surate, pour aſſurer le paſſage de vos marchandiſes. Elles ſeront ainſi en ſûreté à la Douane de Soualy, qui ſervira de Magaſin, dont vous pourrez les faire tranſporter aux lieux convenables. Les marchanſes, que vous cherchez principalement, ſont l'indigo & les étoffes de coton. Il n'y a point de place auſſi propre pour l'un & pour l'autre. Enfin, la raiſon veut qu'on choiſiſſe les lieux qui offrent le plus d'avantages avec le moins d'inconvéniens. Quelques-uns de vos Facteurs ſeront peut-être d'un avis contraire : mais ſoyez ſûrs que je ne me trompe point. Je n'ai aucun deſſein d'avoir des Facteurs à ma diſpoſition, ni d'avancer ou d'employer mes amis ; encore moins l'ambition d'avoir beaucoup de gens à commander.

Il me ſeroit bien plus facile de faire connoître à la Compagnie toutes les fautes qu'on a commiſes, que d'y remédier. La riviere de Sinda (86), dont vous me parlez, eſt tenue par les Portugais ; & quand même elle ne le ſeroit point, elle n'eſt ni plus propre au Commerce, ni plus ſûre que celle de Surate. Vos Facteurs m'ont envoyé quatre ou cinq articles de vos lettres, qui regardent la Perſe, & le deſſein de faire bâtir un Fort & une Colonie au Bengale ; ce qu'ils jugent tout-à-fait inutile. Ils ne m'ont fait ſçavoir que cette partie de vos projets. Je ferai ce qui dépendra de moi, pour avancer

(86) Rhoe fait remarquer, dans une autre Lettre, la fauſſeté des Cartes que Mercator & les autres Geographes avoient publiées juſqu'alors. Premierement, dit-il, la fameuſe riviere de l'Inde n'entre point dans la mer à Cambaye. Sa principale embouchure eſt à Sinda. En voici la preuve : la ville de Lahor eſt ſur le Fleuve Indus, qui va de-là juſqu'à Sinda. Quand les eaux ſont hautes, les environs de Cambaie ſont couverts d'eau juſqu'à la mer, ce qui a peut-être donné ſujet à l'erreur dans laquelle ils ſont tous tombés. Lahor, dans ces Cartes, eſt mal placée. Elle eſt ſituée au Nord de Surate. La réſidence ordinaire de l'Empereur eſt à Agra, qu'ils n'ont pas marquée dans leurs Cartes, & qui eſt au Nord-Nord-Eſt de Surate, ſur une riviere qui tombe dans le Gange. L'Empereur réſide maintenant dans une ancienne ville, où il n'y a point de maiſons qui ne ſoient bâties de boue, & qui vaillent mieux que les chaumines de nos Payſans. Il n'y a que le Palais de l'Empereur qui ſoit bâti de pierre. Les Grands de ſa Cour vivent autour de lui ſous des eſpeces de tentes ; & l'on bâtit en un moment, avec des roſeaux & du mortier, un appartement qui a quelquefois juſqu'à douze chambres. Cette ville eſt à dix journées d'Agra, du côté du Nord-Eſt. (C'eſt celle que Rhoe a nommée Aſmire.) Elle eſt, dit-il, quatre cent cinquante milles au Nord de Brampour. *Page* 71.

RHOE. 1617.

vos affaires à la Cour : mais je veux que vous voyiez, dans mon Journal & dans mes Lettres, comment ils en usent avec moi ; ce que je ne puis attribuer qu'à quelque jalousie que vous avez eûe de ma conduite & qui vous coûtera bien cher. Pour ce qui est d'établir ici votre Commerce, je crois avoir assez de crédit auprès du Roi pour obtenir tout ce que vous pourrez raisonnablement souhaiter ; & quand il m'aura fait une fois quelque promesse, la considération de vos vaisseaux l'obligera de vous tenir parole. Vous n'avez pas besoin, à la Cour, d'une aussi grande faveur que vous vous l'imaginez. Il faut que vous apportiez ici d'autres marchandises. Ne vous laissez pas tromper par ceux que vous employez. Le drap, le plomb, l'yvoire & le vif-argent sont les meilleures marchandises pour ces quartiers, & le seront toujours. J'ai souffert, l'année passée, beaucoup de traverses de Sultan Corone, qui a le gouvernement de Surate. Je n'ai pû obtenir que le traité de Commerce fût dressé, avec des conditions égales pour les deux Nations. Le défaut de présens m'a fait perdre une partie de la faveur que j'avois à la Cour. Cependant je n'ai pas laissé d'en tirer une grande partie de ce que je desirois, & quelque satisfaction sur les extorsions & les avanies passées. Mais je tâcherai de rendre nos conditions meilleures dans l'absence du Prince, & de faire un nouveau traité en donnant vos présens au Mogol.

Embarras du Mogol sur le sceau d'une lettre qu'il écrit au Roi d'Angleterre.

On n'apprend ni dans la Relation de Rhoe, ni dans les remarques qui l'accompagnent, quel fut le tems de son retour. Mais Purchas (87) assure qu'en partant de la Cour d'Asmire, il demanda au Mogol une Lettre de recommandation auprès du Roi son Maître, & qu'il l'obtint facilement. Cependant

(87) Empruntons ici une autre addition de Purchas. » Je dois ajouter, dit il, ce que » M. Steel, un de nos premiers Facteurs, » qui étoit alors dans ce pays avec M. Rhoe, » m'a dit des femmes du Serail. Steel avoit » un Peintre à sa suite. L'Empereur eut la » curiosité de se faire peindre par un Européen ; mais comme le Peinrre ne sçavoit » pas la langue du pays, Steel, pour lui servir d'Interpréte, fut introduit dans l'appartement des femmes ; ce qui ne s'accorde jamais aux hommes. A l'entrée, le » chef des Eunuques lui jetta un drap sur la » tête, pour lui cacher la vûe des femmes » qu'il auroit pû rencontrer. Le hazard, ou » sa propre curiosité, lui fit trouver l'occasion » d'en voir quelques-unes : mais l'Eunuque, qui s'en apperçut, se hâta de lui jetter » sur la tête un drap plus épais que le premier

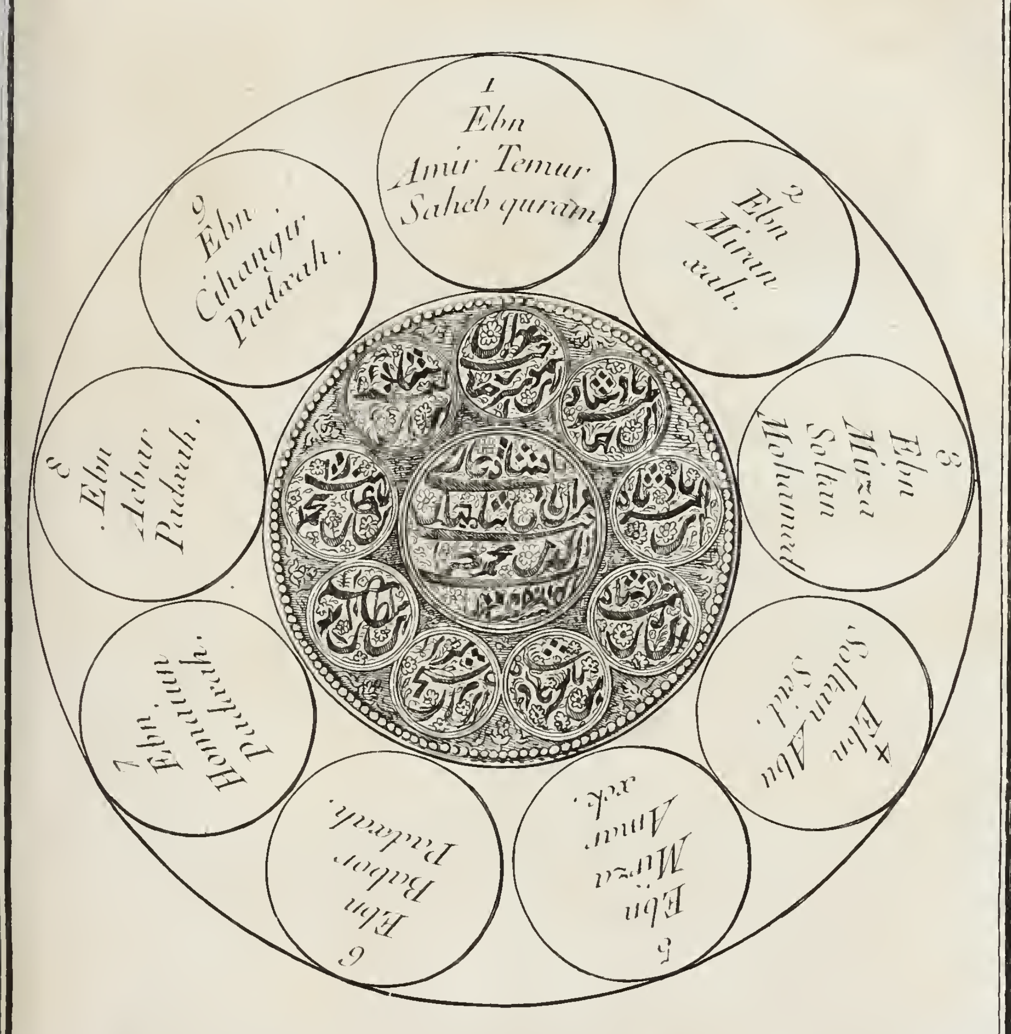
» Madame Steel avoit les entrées plus » libres chez Chan Canna. La fille de ce » Seigneur, qui avoit été mariée au plus » âgé des freres du Mogol, étoit alors veuve, & vivoit dans la retraite. Elle eut » la curiosité de voir une femme Angloise ; » & son pere pria Steel de permettre à sa » femme de lui rendre une visite. Madame » Steel y fut menée dans un chariot fermé » de toutes parts, tiré par des bœufs blancs, » & suivi de plusieurs Eunuques. Elle entra » d'abord dans une Cour, au milieu de laquelle il y avoit un grand quarré d'eau. » Plusieurs femmes de diverses Nations » étoient assises sur des tapis fort riches autour de ce bassin ; les unes noires, d'autres » blanches, & d'autres brunes ; toutes esclaves de la Princesse Mogole. Elles se leverent toutes, & baisserent la tête, pour » faire la révérence à Madame Steel. Dans » ce pays, on ne fait pas de visite qui ne soit » accompagnée d'un présent. Madame Steel » offrit le sien à la Princesse, qui la fit asseoir près d'elle. Après un peu de conversation, les Esclaves servirent une collation » fort propre. L'amitié devint très ardente » entre ces deux Dames. Madame Steel la cultiva par de fréquentes visites ; & la Princesse reconnut ses soins par divers présens, » que Steel fit voir à Purchas après son retour en Angleterre. C'étoient des rubis & » d'autres pierres précieuses. *Ibidem*. p. 68.

RHOE. 1617.

le Mogol se trouva fort embarrassé, sur l'endroit où il devoit mettre son sceau. En le mettant au bas de la Lettre, il croyoit marquer une soumission indigne de lui. D'un autre côté, il craignoit que s'il la mettoit au haut, le Roi d'Angleterre ne pût s'en offenser. Enfin, il résolut de prendre un tempérammment, qui fut de donner sa Lettre à Rhoe sans être scellée, & son grand sceau à part; afin que le Roi d'Angleterre le mit dans l'endroit qu'il jugeroit à propos. Ce sceau, qui est d'argent, contient, dans son empreinte, la généalogie des Mogols depuis Tamerlan. On en donne ici la figure.



SCEAU DES GRANDS MOGOLS



Tel etoit Le Sceau sous Aurengzeb, dont les Armes occupent ici le centre. Voi.ci dessous la Succession de ces Monarques, pp. 212. & Suiv.

VOYAGE

DE JEAN ALBERT DE MANDESLO

Dans l'Indoustan.

Introduction.

ON nous représente Mandeslo comme un de ces Voyageurs extraordinaires, dans qui le desir de parcourir le Globe de la Terre est une passion, & qui lui sacrifient jusqu'à l'espérance de leur fortune. Il étoit né d'une famille distinguée dans le Duché de Mecklenbourg ; & dès l'enfance, il avoit été Page du Duc de Holstein. Ce Prince ayant pris la résolution d'envoyer MM. Crucius & Bruyman, en Moscovie & en Perse, le jeune Mandeslo, qui sortoit de Page, marqua tant d'empressement pour visiter des Régions si peu connues dans sa Patrie, qu'il obtint la permission, non-seulement de faire ce voyage à la suite des Ambassadeurs, en qualité de Gentilhomme de la Chambre du Duc, mais encore de se détacher de l'Ambassade, aussi-tôt que la Négociation seroit terminée en Perse, & d'exécuter le dessein qu'il avoit de visiter le reste de l'Asie (88).

Départ de Bander-Abassi.

Navigation jusqu'à Surate.

Il s'embarqua, le 6 d'Avril 1638, à Bander-Abassi, sur un Navire Anglois de trois cens tonneaux & de vingt-quatre pieces de canon, avec deux Marchands Anglois, nommés *Hall* & *Mandley*, que le Président des Anglois de Surate faisoit venir d'Ispahan pour les affaires de leur Compagnie. Un vent contraire les ayant empêchés de lever l'ancre le même jour, ils ne mirent à la voile que le lendemain, pour gouverner vers l'Isle d'Ormus : mais sur le soir, un grand orage de l'Ouest leur faisant craindre de se briser contre terre, ils furent contraints de mouiller à la vûe de l'Isle. Le jour suivant, ils s'efforcerent, avec le même vent, de passer à la bouline entre les Isles d'Ormus & de Kismisch, qui sont éloignées, l'une de l'autre, d'environ quatre lieues. On laissa tomber, dans la mer, le corps d'un jeune Matelot, qui étoit mort de la dissenterie. Cette cérémonie, que Mandeslo n'avoit point encore vûe, lui causa d'autant plus de frayeur, qu'étant attaqué de la même maladie, il s'imagina que l'exemple d'autrui lui annonçoit son sort. Le lendemain, après avoir découvert la Terre ferme d'Arabie, on gouverna le long de la Côte, parceque la plage est sûre. Le 10 d'Avril, un calme arrêta le Vaisseau jusqu'au lendemain, qu'il s'éloigna des Côtes d'Arabie. Il s'avança vers celles de Perse, qu'on ne perdit point de vûe jusqu'au soir du 12. Alors

(88) Edition de Leide, 1718, *in fol.*; chez Pierre Vander-Aa ; dédiée au Prince héréditaire de Dannemark, avec une Préface de M. de Wicquefort. C'est une traduction de l'Allemand, où l'on a conservé l'Epitre dédicatoire & la Préface des premieres Editions en cette langue, qui sont d'Olearius, ami de l'Auteur, fameux Voyageur comme lui, & nommé à l'office de son Editeur, par un article de son Testament. On trouvera le caractere de Mandeslo à la fin de cet Extrait.

MANDESLO. 1638.

un bon vent d'Oueſt-Nord-Oueſt lui fit prendre directement ſon cours vers l'Eſt-Sud-Oueſt, à vingt-cinq degrés cinquante minutes de hauteur. Le 13, on ceſſa de voir la terre; & dix jours d'une Navigation fort tranquille le firent arriver le 25 devant la riviere de Surate (89).

L'ancre fut jettée à deux lieues de la terre, parce que le Capitaine, qui ne ſe propoſoit pas d'y faire un long ſéjour, voulut ſe conſerver le pouvoir de remettre librement à la voile. Le malheur de cette Côte eſt de n'avoir aucune Rade, où les Navires puiſſent mouiller en ſûreté depuis le mois de Mai juſqu'au mois de Septembre, à cauſe des orages continuels & des horribles vents qui regnent dans cet intervalle; au lieu que ſur la Côte Orientale des Indes, dans le Golfe de Bengale, le tems eſt fort ſerain. Le Capitaine ayant fait donner avis de ſon arrivée au Préſident des Anglois, on vit bientôt à bord deux jeunes Marchands de la même Nation, qui apportoient ſes ordres aux Facteurs, & des complimens de ſa part à Mandeſlo, en faveur duquel il avoit reçu des lettres de recommandation de l'Agent d'Angleterre à Hiſpahan. Les Anglois lui devoient des témoignages particuliers de zéle & d'affection, puiſqu'il étoit parti de Perſe, ſans argent, dans la ſeule confiance qu'il avoit à leurs ſervices (90).

Agrémens de la riviere.

Il ſortit du Navire le 29, ſuivi de trois Domeſtiques, & s'engageant dans la riviere ſur laquelle la ville de Surate eſt ſituée, il admira des deux côtés un terroir très fertile & pluſieurs beaux jardins, accompagnés de leurs maiſons de plaiſance, qui étant d'une blancheur éclatante, parce que les Indiens aiment cette couleur, forment un ſpectacle admirable au milieu de la verdure. Cette riviere que les uns nomment *Tafty*, & d'autres *Tynde*, eſt ſi baſſe à ſon embouchure, qu'à peine reçoit-elle des Barques de ſoixante-dix ou quatre-vingt tonneaux (91). Etant deſcendu près de l'Hôtel du Gouverneur, il fut obligé de ſe rendre à la Douane, pour y faire viſiter ſes malles; ce qui s'obſerve avec tant de rigueur, qu'on fouille juſques dans les poches & ſous les habits. Le Gouverneur & les Fermiers mêmes de la Douane obligent les Marchands & les Voyageurs de leur laiſſer, au prix qu'ils y mettent eux-mêmes, les hardes & les choſes qu'ils n'ont apportées que pour leur uſage. » En effet, dit Mandeſlo, le Gouverneur, qui arrivoit à la Douane » dans le même-tems que nous, ayant trouvé dans mon bagage un bracelet » d'ambre jaune & un diamant, voulut que je lui vendiſſe l'un & l'autre. » Je lui repréſentai que je n'étois pas Marchand, & que ces bijoux ne m'é» toient précieux que par la main dont je les avois reçus. Il me rendit » le diamant; mais il emporta le bracelet, en me promettant de me le ren» dre lorſque je lui ferois l'honneur de l'aller voir (92).

Rigueur de la Douane.

Les remarques de Mandeſlo ſur la ville de Surate & ſur l'établiſſement

(89) On étoit le 14, à vingt-trois degrés vingt-quatre minutes; le 15, à vingt-deux degrés cinquante-cinq minutes; le 16, à vingt-deux degrés quarante minutes; le 17, à vingt un degrés quarante minutes; le 18, à vingt-un degrés huit minutes; le 19, à vingt degrés quarante-deux minutes; le 21, à vingt degrés cinquante minutes; le 22, à quatorze degrés cinquante minutes; le 23, à vingt degrés dix-huit minutes.

(90) C'eſt le Traducteur qui le dit dans ſa Préface, ſans nous apprendre d'où cette circonſtance eſt tirée.

(91) Voyage de Mandeſlo, p. 41.

(92) *Ibid.* p. 42.

des Anglois, n'ajouteroient rien aux premieres Relations du Tome IXe, sur-tout à celle d'Ovington. Mais pendant quelques semaines, qu'il passa dans cette ville, il eut l'occasion de voir, au-delà de la riviere, une ancienne Place minée, qui se nomme *Reniel*, & dans laquelle les Hollandois ne laissent pas d'avoir un Magasin. Les Habitans, qui portent le nom de *Naires*, sont Mahométans; & la plûpart, Artisans ou gens de Mer. Les rues de la ville sont étroites. Ses maisons ont tant d'élévation sur leurs fondemens, qu'on n'en voit pas une où l'on ne monte par quelques degrés. Mandeslo, qui étoit en partie de chasse avec quelques jeunes Anglois, passa le lendemain par un village, nommé *Bodiek*. Entre divers animaux, il vit en chemin plus de vingt cerfs, dont la peau étoit grisâtre, & marquetée de taches blanches, avec un fort beau bois, chargé de plusieurs andouillers. Il se mêloit, parmi eux, certains animaux de la grandeur de nos chevreuils, dont la peau est brune, tirant sur le noir, & tachetée aussi de blanc. Leurs cornes sont agréablement façonnées. Quelques-uns les prennent pour ceux qu'Aldrovand nomme *Cervi-Capræ*, & sont persuadés que c'est d'eux qu'on tire le Bezoard (93). De-là, les Chasseurs se rendirent dans un autre village, qui se nomme Damken, où ils virent quantité de canards sauvages, dans les moissons de riz, dont toute la campagne étoit couverte. Chaque partie de champ est environnée d'une petite levée, pour la conservation de l'eau, dont le riz a besoin d'être continuellement arrosé. Ils trouverent dans ce village, du *Terri*, liqueur qui se tire des Palmiers, & dont on leur offrit à boire dans des tasses composées de feuilles du même arbre. Pour en tirer le suc, on monte jusqu'au sommet de l'arbre, où l'on fait une incision dans l'écorce; & l'on y attache une cruche, qu'on y laisse toute la nuit, pour la trouver remplie, le matin, d'une liqueur douce & fort agréable. On en tire aussi pendant le jour; mais elle se corrompt aussi-tôt, & ne s'employe qu'à faire du vinaigre (94).

MANDESLO. 1638.

Ancienne ville de Reniel & ses Habitans.

Cervi-Capræ d'Aldrovand.

Outre deux Valets Allemands, Mandeslo avoit pris à son service, dans la Capitale de Perse, un Valet Persan qui devoit lui servir d'Interpréte. Il étoit né de pere & de mere Chrétiens, & du nombre de ceux que Scha-Abas avoit fait transferer de la Georgie à Ispahan, où ses freres vivoient avec honneur. Cette considération portoit Mandeslo à le traiter avec d'autant plus de bonté, qu'en entrant à son service, il lui avoit fait croire qu'il cherchoit à se faciliter l'occasion de rentrer dans le Christianisme. Cependant à peine eut-il le tems de faire quelques connoissances à Surate, qu'ayant appris que son oncle maternel étoit à la Cour du grand Mogol, & qu'il y avoit obtenu l'Office de premier Ecuyer, il se flatta de pouvoir s'avancer dans la même Cour. Cette espérance lui fit prendre le parti de quitter sécrettement son Maître, & de se jetter sous la protection du Gouverneur de Surate, qui, après l'avoir tenu quelque-tems caché dans sa maison, lui procura le moyen de se rendre à Agra. Mandeslo fut affligé de sa fuite. Les Allemands avoient eu, dans la Perse, une querelle sanglante avec l'Ambassadeur du Mogol; & ce Valet, qui n'en ignoroit aucune circonstance, pouvoit porter la trahison jusqu'à livrer son Maître à la vangeance des Indiens. Une crainte si juste fit tant d'impression sur l'esprit de Mandeslo, que s'il eût sçu que le Fugitif avoit pris le chemin

Mandeslo est abandonné d'un valet Persan.

(93) Page 58.

(94) Ibidem.

MANDESLO. 1638.

d'Agra, il n'auroit pas eu la hardiesse de suivre la même route. » Mais il parut, » dit-il, par un événement dont je n'avois aucune défiance, que le Ciel l'avoit » envoyé de ce côté-là pour me sauver la vie (95).

Raison qui le porte à voyager dans l'Indoustan.

Pendant que Mandeslo se réjouissoit à Surate, il apprit que les Navires Anglois avec lesquels il s'étoit proposé de retourner en Europe, ne pouvoient mettre à la voile avant trois mois. Ce changement lui fit prendre la résolution de pénétrer dans le pays, & de se rendre à la Cour du grand Mogol. L'occasion se présenta dans une Caravane de trente charrettes, qui partoient pour Amadabat, chargées de vif-argent, de *Roenas*, qui est une racine dont on se sert pour teindre en rouge, d'épiceries & d'une grosse somme d'argent que les Anglois envoyoient dans cette ville. Le Président avoit nommé quatre Marchands de sa Nation, quelques Banians, douze soldats Anglois & autant d'Indiens pour escorter ce convoi. C'étoit une sûreté, sans laquelle ce voyage auroit été fort dangereux. Les Rasbouts, peuple de Brigands, qui habitent les montagnes de Champenir, entre Brodra & Broitschia, & qui s'y retirent dans des Places fortes, où ils se défendent contre les troupes mêmes du grand Mogol, infestoient les chemins par des courses continuelles.

Il part de Surate.

Briou & Cattodera.

Enkliffer.

Mandeslo partit de Surate, le dernier jour de Septembre, & prit, avec la Caravane, le chemin de Broitschia. Il passa d'abord par le village de *Briou*, ou *Briace*, où l'on traverse la riviere. Quatre lieues plus loin, il vit les ruines de Cattodera, ville située sur une riviere de même nom. De-là, nous avançant, dit-il, vers Emkliffer, nous tirâmes plus de trente canards sauvages, & plusieurs autres oiseaux de riviere. Nous tuâmes aussi un chevreuil; & nous rencontrâmes tant de sangliers & de cerfs, que les Facteurs Anglois ne voyageant jamais sans cuisinier, nous fumes sans embarras pour les vivres. Le lendemain, avant que d'arriver à Broitschia, nous passâmes encore une riviere, plus large que profonde.

Description de Broitschia.

Broitschia est située sur une montagne assez élevée, à douze lieues de Surate & huit de la mer (96). La riviere descend des montagnes qui séparent les Royaumes de Decan & de Balagate. Les murailles de la ville sont de pierre de taille, & si bien bâties, qu'elles la font compter entre les plus fortes Places de l'Inde. Du côté de la terre, elle a deux portes; & deux pottereaux sur la riviere, par laquelle on y amene quantité de bois à bâtir, qu'on n'oseroit décharger sans la permission expresse du Gouverneur. On y fait une garde exacte, non-seulement parce que la Place est importante, mais parce qu'on y fait payer deux pour cent de toutes les marchandises. La ville est fort bien peuplée, ses deux Fauxbourgs ne le sont pas moins; quoique la plûpart des Habitans ne soient que des Ouvriers, sur-tout des Tisserands, qui font cette sorte de toiles de coton qu'on appelle Bastas, les plus fines de la Province de Guzarate. Toute la campagne voisine est plate & fort unie; mais à cinq ou six lieues vers le Sud-Est, on découvre quelques montagnes, qui se nomment *Pindatches*, & qui s'étendent jusqu'au de-là de Brampour. Elles sont très fertiles, comme le reste du pays, où l'on recueille en très grande abondance du riz, du froment, de l'orge & du coton. C'est de ces montagnes qu'on tire l'agathe, dont on fait de belles coupes, & des manches de couteaux & de poignards, qui se vendent à Cambaye.

Montagnes de Pindatches.

(95) Page 56.

(96) A vingt un degrés cinquante-six minutes du Nord.

La jurisdiction de Broitschia s'étend sur quatre-vingt-quatre villages, dont le Domaine lui appartient. Son territoire comprenoit autrefois trois autres villes, qui ont aujourd'hui leurs Gouverneurs particuliers. A quatre lieues au-dessous de la ville, sa riviere se sépare en deux branches, qui forment une Isle d'une demie lieue de longueur, au-dessous de laquelle elle se jette dans la mer par deux embouchures. Elle n'a point de Port; & sa Rade est fort dangereuse, parce que les Navires, qui peuvent y mouiller sur sept brasses d'eau, y sont exposés à tous les vents. Entre Broitschia & Cambaye, on rencontre (97) un grand village, nommé *Jambuysar*, ou *Jambouser*, dans lequel on fait beaucoup d'indigo. Sur le chemin d'Amadabat, on voit le tombeau de *Pollemedouy*, fameux Saint Mahométan, où les Pelerins Mores se rendent avec tant de dévotion, que les uns, portant un cadenat à la bouche pour se condamner au silence, ne l'ôtent que pour manger; & que d'autres se lient les bras avec des chaînes de fer. La crédulité du peuple va jusqu'à se persuader que les cadenats s'ouvrent & que les chaînes se détachent par une puissance surnaturelle, lorsque ces Pelerins se sont acquités de leurs vœux (98).

MANDESLO. 1638.

Agathe qui s'y trouve.

Riviere de Broitschia & sa Rade.

Jambuysar.

Tombeau de Pollemedouy.

On partit de Broitschia vers le soir, avec le Commis Anglois de la ville, qui étant chargé aussi de la direction du Comptoir de Brodra, voulut prendre l'occasion de la Caravane. On marcha toute la nuit, & le matin du jour suivant; mais la chaleur devint si vive, qu'on fut obligé de camper près d'une mare, où l'on employa le reste du jour & une partie de la nuit à faire danser les femmes que les Banians avoient amenées dans la Caravane. On passa, le lendemain, par les villages de Caravanet & de Cabol, deux Peages où l'on exige les droits.

Caravanet & Cabol.

A quelques lieues de Brodra, le Commis Anglois prit le devant pour aller préparer des logemens aux Européens de la Caravane. Il revint au-devant d'eux, à peu de distance de la ville, où ils entrerent le 7 d'Octobre. Mandeslo fut conduit dans une fort belle Maison de plaisance, bâtie, pour servir de Mausolée à une personne considérable du pays. Après lui avoir fait voir les jardins, on ne laissa rien manquer à la bonne chere; & les Anglois, cherchant à l'amuser par toutes sortes de plaisirs, firent venir quelques femmes Banianes de la ville, qui s'attacherent fort curieusement à visiter ses habits. Il n'avoit pas quitté ceux de l'Europe; quoique les Anglois & les Hollandois, qui s'établissent aux Indes, soient ordinairement habillés à la maniere du pays. Ces femmes lui offrirent toutes les complaisances qu'il pouvoit desirer de leur sexe; & son refus les offença si vivement qu'elles se retirerent (99).

On arrive à Brodra.

Modestie de Mandeslo.

La ville de Brodra est située dans une plaine sabloneuse, sur la petite riviere de Vasset, à trente cosses, ou quinze lieues de Broitschia. C'est une ville fort moderne, bâtie par Rasia-Ghié, fils du Sultan Mahomet-Begeran, dernier Roi de Guzarate, des ruines de l'ancienne Brodra, qui se nommoit autrefois *Radiapor*, & dont elle n'est éloignée que d'une demie lieue. Elle est revêtue d'une bonne muraille, & de plusieurs bastions à l'antique. On y compte cinq Portes, dont l'une est murée, parce qu'il n'y a point de grand

Description de Brodra.

(97) A huit lieues ou treize cosses de Broitschia.

(98) Mandeslo, pages 68 & précédentes.
(99) *Ibid.* page 69.

MANDESLO. 1638.

Belles toiles qui s'y font.

chemin qu'on y ait pû faire aboutir. Ses Habitans, sur-tout ceux du grand Fauxbourg qui borne la partie Occidentale de la ville, sont Banians & Ketterisis, la plûpart Tisserands ou Teinturiers. Brodra est le lieu de toute la Province où se font les plus belles toiles, quoique plus étroites & plus courtes que celles de Broitschia ; & c'est à ces différences qu'on les distingue. Mandeslo les nomme ; pour jetter du jour, dit-il, sur les Mémoires qui nous viennent souvent de cette contrée (100). La Jurisdiction de Brodra s'étend sur deux cens dix villages, dont soixante-quinze fournissent à la subsistance de la garnison. Les autres, au nombre de cent trente-cinq, demeurent à la disposition du Grand Mogol, qui assigne des pensions, sur leur revenu, aux Officiers de sa Cour. Celui qui se nomme Sindickera, & qui est à huit lieues de la ville, rend chaque année plus de deux cens cinquante quintaux de laque. Mandeslo fait observer que la laque de Guzarate se tire d'une espece d'arbres qui ne ressemblent pas mal à nos pruniers. Sa couleur est d'un roux brun : mais lorsqu'elle est bien sechée & réduite en poudre, les Indiens lui font prendre, par des mêlanges, la couleur qu'ils desirent ; noire, verte, rouge, jaune, &c. Ils en font des bâtons qui servent à cacheter les lettres, ou pour l'ornement de leurs meubles. Ils lui donnent un lustre, particuliérement pour le noir, auquel nous ne pouvons atteindre en Europe. Le Pays produit aussi beaucoup d'indigo. Outre le tombeau, dont l'édifice servit de logement à Mandeslo, on en voit un grand nombre hors de la ville, la plûpart magnifiquement bâtis, & quelques-uns accompagnés de grands jardins, qui sont ouverts à tout le monde (1).

Jurisdiction & propriétés de Brodra.

Difficultés à Vasset pour le peage.

La Caravane ayant campé de l'autre côté de la ville, au coin d'un bois de palmiers, dont on tire le Terri, breuvage ordinaire de cette région, Mandeslo la rejoignit le soir, & partit le lendemain sous la même escorte, pour se rendre à Vasset. C'est un vieux Château, à demi ruiné, qui se présente sur le haut d'une montagne, & qui est gardé par une garnison de cent cavaliers. Leur fonction consiste à faire payer les droits d'entrée ; c'est-à-dire, la valeur de quarante-cinq sous pour chaque charrette. Mais les Marchands Anglois avoient un passe-port du Grand Mogol, en vertu duquel ils se prétendoient exempts de cette imposition. Cependant ce ne fut pas sans difficulté, ni même sans violence, qu'ils obtinrent la liberté du passage, en composant, avec la garnison du Château, pour quelques roupies. Ils se logerent dans un village voisin, après lequel ils trouverent, à deux lieues & demie, celui d'Amennonigy ; & trois lieues plus loin, celui de Sepentra, d'où ils se rendirent à la petite ville de *Nariad*, que d'autres nomment *Niriaud*, à neuf lieues de Brodra. Ses maisons sont assez belles. On y fabrique aussi des toiles de coton, & de l'indigo.

Nariad ou Niriaud.

Mamadebath.

Le 11 d'Octobre, ils arriverent à Mamadebath, petite ville située à cinq lieues de Nariad, sur une riviere médiocre, mais fort abondante en poisson. Ses Habitans sont Banians, & font un Commerce considérable de fil de coton. Cette ville, qui est fort agréable, doit son origine à deux freres, qui l'ont fortifiée d'un beau Château du côté du Nord.

(100) Des Baftas, des Nicquamas, des Madasons, des Cannequins, des Chelas noirs, des Assamanis bleus, des Berams & des Tircandias. *Ibid.* page 70.

(1) *Ibidem.*

Mandeslo. 1638.

Le 12, après avoir fait cinq lieues, dans le cours desquelles on passa par Canis, par Barova, & par Issempour, où l'on voit un très-beau Sary (2) pour le logement des Caravanes, on arriva heureusement le même jour aux Portes d'Amadabath. Mandeslo, s'étant avancé avec la charrette qui portoit les vivres, s'arrêta dans un de ces jardins donr les tombeaux des personnes de distinction sont accompagnés. Le Directeur du Comptoir Anglois, qui se nommoit Benjamin *Roberts*, fut informé assez-tôt de son arrivée, pour venir en carosse au-devant de lui. Cette voiture, composée à l'Indienne, étoit toute dorée, & couverte de plusieurs riches tapis de Perse. Deux bœufs blancs, qui la tiroient, sembloient aussi pleins de feu que nos chevaux les plus vifs. Le Directeur faisoit mener en main un beau cheval de Perse, dont le harnois étoit couvert de lames d'argenr. Il fit monter Mandeslo avec lui; & laissant à quelques Anglois le soin d'attendre la Caravane, il entra pompeusement dans la ville.

L'Auteur arrive à Amadabath.

Faste du Directeur Anglois.

Le Comptoir Anglois est situé au centre d'Amadabath. Il est composé de plusieurs beaux édifices, & de différentes cours, pour la décharge des marchandises. De la chambre du Directeur, la vûe donne sur une fontaine & sur un petit parterre. Le plancher étoit couvert de tapis; & les piliers, qui soutenoient le bâtiment étoient revêtus d'étoffes de soie, de plusieurs couleurs, avec un crêpon blanc par-dessus, à l'imitation des plus grands Seigneurs du pays. Mandeslo fut logé dans un fort bel appartement. Après y avoir soupé avec les principaux Marchands Européens de la ville, Roberts, qui vouloit faire honneur à la recommandation des Anglois d'Ispahan, lui proposa des plaisirs moins modestes, que diverses raisons lui firent refuser (3).

Il marqua plus de goût pour la proposition que Roberts lui fit le lendemain, de visiter les curiosités de la ville. Son Hôte, dit-il, le fit monter avec lui dans sa voiture, & se fit suivre par deux autres carosses. Il le conduisit d'abord au grand Marché, qui se nomme *Maidan-Schach*, ou le Marché du Roi, & qui a, pour le moins, seize cens pieds de long sur huit cens de large. Cette belle Place est bordée de deux rangs de palmiers & de tamaris, entremêlés de citroniers & d'orangers, dont on voit un grand nombre aussi dans toutes les rues, avec le double agrément d'y former une charmante perspective, & d'y répandre une fraîcheur continuelle, à la faveur de laquelle on se promene sans danger (4).

Mandeslo visite la ville.

Maidan-Schach.

Mandeslo s'attacha beaucoup à voir le Château, qui est vaste & fort bien bâti de pierre de taille. Il passe pour un des plus beaux de l'Empire. On ne passe pas près du Maidan, sans être arrêté par la vûe d'une Maison de brique, qui se nomme le Palais du Roi. Sur la porte regne un corridor, pour la mu-

Château d'Amadabath.

Palais du Roi.

(2) C'est ce que les Turcs & les Persans nomment Caravanseras. Les Caravanes portent, dans l'Indoustan, le nom de Caffilas. *Ibid.* page 74.

(3) » Il fit venir, dans ma chambre, six » danseuses, des plus belles qu'on avoit pû » trouver dans la ville, & me dit que si je » trouvois en elles quelque chose qui m'agréât plus que leur chant & leur adresse, » je n'avois qu'à me déclarer & m'assurer » qu'elles me donneroient tout le divertissement que celles de leur sexe sont capables » de donner & de prendre. Je le remerciai » de sa civilité, tant parce que ma santé n'étoit pas tout-à-fait rétablie, que parce que » je faisois difficulté de recevoir les caresses » d'une Payenne. *Ibid.* p. 76.

(4) *Ibid.* p. 76.

MANDESLO. 1638.

ſique des violons, des haut-bois, & des muſettes, qui s'y font entendre le matin, à midi, le ſoir, & même à minuit, comme en Perſe & dans les autres lieux où la Religion du Prince eſt celle de Mahomet. Tous les appartemens de ce Palais ſont dorés, & peints en détrempe, à la maniere du pays. Mais ils ſont plus capables de plaire à ceux qui aiment la variété des couleurs, qu'à ceux qui cherchent de l'invention dans le deſſein & de la proportion dans les figures (5).

Beauté des murs.

Roberts fit ſortir Mandeſlo de la ville, pour obſerver ſes murailles, qui ſont d'une beauté ſinguliere, & flanquées de pluſieurs groſſes tours. Le foſſé n'a pas moins de vingt-cinq toiſes de largeur; mais il eſt ſans eau, & ruiné dans pluſieurs endroits. Amadabath a douze portes.

Principale Moſquée des Banians.

Ils rentrerent dans la ville, pour voir la principale Moſquée des Banians, qui eſt un bâtiment d'une rare beauté. Le Fondateur, riche Marchand, qui ſe nommoit Santides, vivoit encore. Elle eſt au milieu d'une grande cour, qui eſt fermée d'une haute muraille de pierre de taille, le long de laquelle regne une galerie couverte, aſſez ſemblable à nos Cloîtres. Cette galerie a ſes cellules, dans chacune deſquelles on voit une ſtatue de marbre, blanc ou noir, qui repréſente une femme nue, aſſiſe, & les jambes croiſées ſous elle, à la maniere du pays. Dans quelques cellules, il y a trois ſtatues; une grande entre deux petites.

A l'entrée de la Moſquée, on rencontre deux éléphans de marbre noir, & de grandeur naturelle, ſur l'un deſquels on a placé la ſtatue du Fondateur. Tout l'édifice eſt vouté. Ses murs ſont ornés de pluſieurs figures d'hommes & de bêtes : mais on ne découvre rien de plus dans l'intérieur; & la vûe eſt bornée, au fond, par trois chapelles, ou trois recoins fort obſcurs, retranchés d'une baluſtrade de bois, où l'on diſtingue pluſieurs ſtatues de marbre, avec une lampe allumée devant celle du milieu. Un Prêtre y étoit occupé à recevoir des mains de ceux qui ſe préſentoient, des fleurs, dont il ornoit ſes Idoles; de l'huile, pour les lampes qui pendoient devant la baluſtrade; du bled & du ſel, pour les ſacrifices. Pendant qu'il paroit les ſtatues de fleurs, il avoit la bouche & le nez couverts d'un linge, de peur, apparemment, que l'impureté de ſon haleine ne ſouillât la ſainteté du myſtere; & par intervalles, s'approchant de la lampe, il prononçoit quelques paroles entre les dents, il ſe frottoit les mains ſur la flamme, & ſe les paſſoit quelquefois ſur le viſage. Il continua ſi long-tems cette cérémonie badine, que Mandeſlo n'eut pas la patience d'en attendre la fin (6).

Situation, grandeur, rues, édifices d'Amadabath.

Amadabath, Capitale de l'ancien Royaume de Guzarate, eſt ſituée à vingt-trois degrés trente-deux minutes du Nord, à dix-huit lieues de Cambaye, & quarante-cinq de Surate, ſur une petite riviere qui ſe perd dans l'Indus à peu de diſtance de ſes murs. Cette ville eſt grande & bien peuplée. Sa circonférence eſt d'environ ſept lieues, en y comprenant les fauxbourgs, & quelques villages qui en font partie. Ses rues ſont fort larges. Ses édifices ont un air étonnant de grandeur & de magnificence, ſur-tout les Moſquées, & le Palais du Gouverneur de la Province. On y fait une garde continuelle, & la garniſon eſt toujours conſidérable, par la crainte où on eſt des Badures,

(5) Page 77. (6) Page 78.

peuples

peuples éloignés d'environ vingt-cinq lieues, qui ne reconnoissent point l'autorité du Mogol, & qui se font redouter de ses sujets par leurs incursions.

MANDESLO. 1638.

Son Commerce.

L'Asie n'a presque point de nation ni de marchandises, qu'on ne trouve dans Amadabath. Il s'y fait, particuliérement, une prodigieuse quantité d'étoffes de soie & de cotton. A la vérité, les Ouvriers employent rarement la soie du pays, & moins encore celle de Perse, qui est trop grosse & trop chere: mais ils se servent des soies Chinoises, qui sont très-fines, en les mêlant avec celle du Bengale, qui ne l'est pas tant, quoiqu'elle le soit plus que celle de Perse. Ils font aussi des brocards d'or & d'argent; mais ils y mêlent trop de clinquant; ce qui les rend fort inférieurs à ceux de Perse. Depuis que Mandeslo étoit arrivé à Surate, ils avoient commencé à fabriquer une nouvelle étoffe de soie & de cotton à fleurs d'or, qu'on estimoit beaucoup, & qui se vendoit cinq écus l'aune. Mais l'usage en étoit défendu aux Habitans du pays, & l'Empereur se l'étoit réservé, en permettant néanmoins aux Etrangers d'en transporter hors de ses Etats. On faisoit librement, dans les Manufactures d'Amadabath, toutes sortes de satins, & des velours de toutes couleurs; du taffetas; du satin à doubler, de fil & de soie; des alcatifs, ou des tapis, à fond d'or, de soie & de laine, moins bons à la vérité que ceux de Perse, & toutes sortes de toile de cotton (7).

Les autres marchandises qui s'y vendent le plus, sont le sucre candi, la cassonade, le cumin, le miel, le laque, l'opium, le borax, le gingembre sec & confit, les mirabolans, & toutes sortes de confitures; le salpêtre, le sel armoniac, & l'indigo, qui n'y est connu que sous le nom d'anil, & que la nature y produit en abondance. On y trouve aussi des diamans : mais comme on les y apporte de Golkonde & de Visapour, on peut les avoir ailleurs à moindre prix. Le musc & l'ambre gris n'y sont pas des marchandises rares, quoique le pays n'en produise point.

Commerce du change.

Un Commerce, des plus considérables d'Amadabath, est celui du Change. Les Banians font des traites & des remises pour toutes les parties de l'Asie, & jusqu'à Constantinople. Ils y trouvent d'autant plus d'avantages, que malgré les dépenses continuelles du Mogol pour l'entretien d'un grand nombre de soldats, dont l'unique office est de veiller à la sureté publique, les Rasbouts & d'autres Brigands rendent les grands chemins fort dangereux.

D'un autre côté, les Marchandises ne payent rien à l'entrée ni à la sortie d'Amadabath. On en est quitte pour un présent qui se fait au Kutual, d'environ quinze sous par charrette. Les seules marchandises de contre-bande, pour les Habitans comme pour les Etrangers, sont la poudre à canon, le plomb & le salpêtre, qui ne peuvent se transporter sans une permission du Gouverneur : mais on l'obtient facilement avec une legere marque de reconnoissance.

Revenus d'Amadabath.

Cette riche & grande ville renferme, dans son territoire, vingt-cinq gros bourgs, & deux mille neuf cens quatre-vingt-dix-huit villages. Son revenu monte à plus de six millions d'écus, dont le Gouverneur dispose, avec la seule charge de faire subsister les troupes qu'il est obligé d'entretenir pour le service de l'Etat, & particuliérement contre les voleurs; quoique souvent

(7) *Ibidem.* page 8.

MANDESLO. 1638.

il les protege, jusqu'à partager avec eux le fruit de leurs brigandages (8).

Tombeaux d'Amadabath.

Mandeslo employa les jours suivans à visiter quelques Tombeaux, qui sont aux environs de la ville. On admire particuliérement celui qui est dans le village de Kirkées. C'est l'ouvrage d'un Roi de Guzarate, qui l'a fait élever à l'honneur d'un Juge qui avoit été son Précepteur, & dont on prétend que la Sainteté s'est fait connoître par plusieurs Miracles. Tout l'édifice, dans lequel on compte jusqu'à quatre cens quarante colomnes de trente pieds de hauteur, est de marbre, comme le pavé, & sert aussi de tombeau à trois Rois, qui ont souhaité d'y être ensévelis avec leurs familles. A l'entrée de ce beau monument, on voit une grande citerne, remplie d'eau, & fermée d'une muraille qui est percée de toutes parts d'un grand nombre de fenêtres. La superstition attire, dans ce lieu, des troupes de Pelerins. C'est dans le même village que se fait le meilleur indigo du pays (9).

Adresse d'un Mahométan pour justifier l'inceste.

Une lieue plus loin, on trouve une belle maison, accompagnée d'un grand jardin; ouvrage d'un grand Mogol que l'Auteur nomme Chou-Chimauw, après la victoire qu'il remporta sur le Sultan Mahomet Begeran, dernier Roi de Guzarate, & qui lui fit unir ce Royaume à ses Etats. On n'oublia pas de faire voir à Mandeslo un tombeau, qui se nomme *Bety-chuit*, c'est-à-dire, *la honte d'une fille*, & dont on lui raconta l'origine. Un riche Marchand, nommé *Hajom-Majom*, étant devenu amoureux de sa fille & cherchant des prétextes pour justifier l'inceste, alla trouver le Juge Ecclésiastique, & lui dit que dès sa jeunesse il avoit pris plaisir à planter un jardin; qu'il l'avoit cultivé avec beaucoup de soin, & qu'on y voyoit les plus beaux fruits; que ce spectacle causoit de la jalousie à ses voisins, & qu'il en étoit importuné tous les jours; mais qu'il ne pouvoit leur abandonner un bien si cher, & qu'il étoit résolu d'en jouir lui-même, si le Juge vouloit approuver ses intentions par écrit. Cet exposé lui fit obtenir une déclaration favorable, qu'il fit voir à sa fille: mais ne tirant aucun fruit de son autorité, ni de la permission supposée du Juge, il la força. Mahomet Begeran, informé de son crime, lui fit trancher la tête, & permit que de ses biens on lui bâtit ce beau monument, qui rend témoignage du crime & de la punition (10).

Montagnes de Marva & Château de Gurchitto.

C'est à peu de distance d'Amadabath, que commencent à s'élever les effroyables montagnes de Marva, qui s'étendent plus de soixante-dix lieues vers Agra, & plus de cent vers Ougen; Domaine de Rana, Prince qu'on croit descendu en droite ligne du célebre Porus. Elles contiennent le Château de Gurchitto, que sa situation, dans ces lieux inaccessibles, a fait passer long-tems pour imprénable, & que le Grand Mogol n'a pas eu peu de peine à subjuguer. La montagne qui est entre Amadabath & Trappe est le séjour d'un autre Raja, que les bois & les deserts ont conservé jusqu'à présent dans l'indépendance. Le Raja d'Ider est Vassal de l'Empire; mais, sa situation lui donnant les mêmes avantages, il se dispense souvent d'obéir aux ordres du Mogol (11).

Un des plus beaux jardins d'Amadabath, est celui qui porte le nom de *Schahbag*, ou jardin du Roi. Il est situé dans le fauxbourg de Begampour,

(8) *Ibid.* page 83. (9) Page 84. (10) *Ibidem.* (11) Page 86.

& fermé d'une grande muraille. On n'en admire pas moins l'édifice, dont les fossés sont pleins d'eau & les appartemens très-riches. De-là, Mandeslo se rendit, par un Pont de pierre d'environ quatre cens pas de long, dans un autre jardin qu'on nomme *Nikcinabag*, c'est-à-dire Joyau, & qui passe pour l'ouvrage d'une femme. Il n'est pas remarquable par sa grandeur, non plus que le bâtiment qui l'accompagne : mais la situation de l'un & de l'autre est si avantageuse, qu'elle fait découvrir toute la campagne voisine, & qu'elle forme, sur les avenues du Pont, une des plus belles perspectives que l'Auteur eût jamais vûes. Le milieu du jardin offre un grand réservoir d'eau, qui n'est composé que d'eau de pluie pendant l'hyver, mais qu'on entretient pendant l'été avec le secours de plusieurs machines, par lesquelles plusieurs bœufs tirent de l'eau de divers puits fort profonds, qui ne tarissent jamais. On y va rarement sans rencontrer quelques femmes qui s'y baignent. Aussi l'usage en exclut-il les Indiens. Mais la qualité d'Etranger en fit obtenir l'entrée à Mandeslo. Tant de jardins dont la ville est environnée, & les arbres dont toutes les rues sont remplies, lui donnent de loin l'apparence d'une grande Forêt. Le chemin, qui se nomme Baschaban, & qui conduit dans un village éloigné de six lieues, est bordé de deux lignes de cocotiers, qui donnent sans cesse de l'ombre aux voyageurs. Mais il n'approche pas de celui qui méne d'Agra jusqu'à Brampour, & qui ne fait qu'une seule allée, dont la longueur est de cent cinquante lieues d'Allemagne. Tous ces arbres logent & nourrissent une incroyable quantité de singes, parmi lesquels il s'en trouve d'aussi grands que des levriers, & d'assez puissans pour attaquer un homme ; ce qui n'arrive jamais néanmoins, s'ils ne sont irrités. La plûpart sont d'un verd-brun. Ils ont la barbe & les sourcils longs & blancs. Ces animaux, que les Banians laissent multiplier à l'infini, par un principe de Religion, sont si familiers, qu'ils entrent dans les maisons à toute heure, en si grand nombre & si librement, que les Marchands de fruits & de confitures ont beaucoup de peine à conserver leurs marchandises. » Mandeslo en compta un jour, » dans la maison des Anglois, cinquante à la fois, qui sembloient s'y être » rendus exprès pour l'amuser par leurs postures & leurs grimaces. Un autre » jour, qu'il leur avoit jetté quelques amandes, ils le suivirent jusqu'à sa » chambre, où ils s'accoutumerent à lui aller demander leur déjeûner tous » les matins. Comme ils ne faisoient plus difficulté de prendre du pain & du » fruit de sa main, il en retenoit quelquefois un par la patte, pour obliger » les autres à lui faire la grimace, jusqu'à ce qu'il les vît prêts à se jetter sur » lui (12).

MANDESLO. 1638.

Les Jardins & les Arbres d'Amadabath lui donnent l'air d'une Forêt.

Singes dont les arbres sont peuplés.

Leur familiarité.

Les mêmes arbres servent de retraite à toutes sortes d'oiseaux, sur-tout à quantité de perroquets, dont les plus gros se nomment corbeaux d'Inde. On appelle Kakatous ceux qui sont blancs ou d'un gris de perle, & qui ont sur la tête une houpe incarnate ; parce que dans leur chant ils prononcent assez distinctement ce mot. Ces oiseaux sont fort communs dans toutes les Indes, & font leurs nids dans les villes, sous les toîts des maisons, comme les hirondelles en Europe (13).

Puissance & richesses du Gouverneur d'Amadabath.

Le Gouverneur d'Amadabath entretient de son revenu, pour le service du

(12) Page 87. (13) *Ibidem.*

MANDESLO. 1638.

grand Mogol, douze mille chevaux & cinquante éléphans. Il porte le titre de Raja, ou de Prince. C'étoit alors un homme de soixante ans qui se nommoit Areb-Kam, & dont on faisoit monter les richesses à cinquante millions d'écus. Il avoit marié, depuis peu, sa fille au second fils du grand Mogol; & pour l'envoyer à la Cour, il l'avoit fait accompagner de vingt éléphans, de mille chevaux, & de six cens charrettes, chargées des plus riches étoffes, & de tout ce qu'il avoit pu rassembler de précieux. Sa Cour étoit composée de plus de cinq cens personnes, dont quatre cens étoient ses Esclaves. Ils étoient nourris tous dans sa Maison; & l'on assura Mandeslo que sans compter ses Ecuries, où il nourrissoit quatre ou cinq cens chevaux & cinquante éléphans, sa dépense domestique montoit chaque mois à plus de cent mille écus. Ses principaux Officiers étoient vétus magnifiquement. Pour lui, négligeant assez le soin de sa parure, il portoit une veste de simple toile de cotton, excepté les jours qu'il se faisoit voir dans la ville, ou qu'il la traversoit pour se rendre à la campagne. Il paroissoit alors dans l'équipage le plus fastueux, assis ordinairement sur une espece de trône, qui étoit porté par un éléphant couvert des plus riches tapis de Perse; escorté d'une garde de deux cens hommes, avec un grand nombre de beaux chevaux de main, & précédé de plusieurs étendarts de diverses couleurs (14).

Visites que Mandeslo rend au Gouverneur.

Mandeslo s'étend sur quelques visites qu'il lui rendit, avec le Directeur Anglois, & qui méritent d'être representées dans ses termes:

Nous le trouvâmes, dit-il, assis dans un pavillon qui donnoit sur son jardin. Après nous avoir fait asseoir près de lui, il demanda au Directeur, qui j'étois? Roberts lui répondit que j'étois un Gentilhomme Allemand, que le desir de voir les Pays étrangers & de profiter de mes voyages, avoit fait sortir de sa Patrie; & que me trouvant en Perse, j'avois voulu voir les Indes, comme le plus beau pays du monde. Il loua ma résolution, en priant le Ciel de la benir. Ensuite il me demanda, si pendant le séjour que j'avois fait en Perse, j'avois eu la curiosité d'apprendre la langue Persane? Je lui dis que j'avois mieux aimé apprendre la langue Turque, & que je la savois assez pour me faire entendre. Quoique Persan de naissance, il comprit que la langue Turque étoit plus commune à la Cour de Perse que celle du pays. Quel est votre âge? reprit-il; & depuis quand êtes-vous parti d'Allemagne? Je lui dis que j'avois vingt-quatre ans, & qu'il y en avoit trois que je voyageois. Il s'étonna que mes Parens m'eussent permis de voyager à cet âge, & me demanda si je n'avois pas changé d'habit en chemin. Ma réponse lui apprenant que non, il me dit que j'étois fort heureux, avec cet habit, d'avoir traversé tant de pays sans aucun accident, & que les Européens avoient ordinairement la précaution de se vêtir à la maniere des Indes.

Après une heure de conversation, nous voulûmes nous retirer; mais il nous proposa fort civilement de dîner avec lui. On nous présenta d'abord quelques fruits; pendant qu'on mit la nappe, qui étoit de toile de cotton, & dont on couvrit un grand tapis de maroquin rouge, qu'on étendit sur le plancher. Le dîner étoit beau. Il fut servi à la maniere de Perse, les viandes couchées sur du riz de diverses couleurs, dans des plats de porcelaine, com-

(14) *Ibid.* pages 92 & précédentes.

me je l'avois vû à la Cour d'Iſpahan. Nous nous retirâmes après le dîner mais lorſque je pris congé du Gouverneur, il me dit en langue Turque, *Je vous verrai encore* (15).

Seconde viſite.

Nous y retournâmes deux jours après (16); mais je m'étois fait habiller à la maniere du pays, dans le deſſein de faire le voyage de Cambaye, que je ne pouvois entreprendre autrement. Nous le trouvâmes, dans le même appartement où nous l'avions vû la premiere fois. Il étoit vêtu d'une veſte blanche à l'Indienne, ſur laquelle il en avoit une autre, plus longue, de brocard à fond nacarat, & doublée de ſatin blanc, avec un collet de martre zibeline, dont les peaux étoient tellement couſues que les queues lui battoient ſur le dos.

Il nous fit aſſeoir près de quelques Seigneurs, qui étoient avec lui. Quoiqu'il traitât d'affaires, il eut d'abord l'attention de nous entretenir quelques momens, & je remarquai qu'il prenoit plaiſir à me voir dans un autre habit. Il faiſoit expédier divers ordres. Il en écrivoit lui-même. Mais ces occupations ne l'empêchoient pas d'avoir à la bouche, une pipe, qu'un Valet ſoutenoit d'une main, & dont il allumoit le tabac de l'autre. Il ſortit bien-tôt, pour aller faire la revûe de quelques Compagnies de cavalerie & d'infanterie, qui étoient rangées en bataille dans la cour. Après avoir viſité leurs armes, il les fit tirer au blanc, pour juger de leur adreſſe, & pour augmenter la paye des plus habiles, aux dépens de celle des autres, qu'il diminuoit d'autant. Nous penſions à nous retirer; mais il nous fit dire qu'il vouloit que nous dînaſſions avec lui. Dans l'intervalle, on nous ſervit des fruits, dont une bonne partie fut envoyée au Comptoir Anglois par ſon ordre. A ſon retour, il ſe fit apporter un petit cabinet d'or, enrichi de pierreries, dont il tira deux laiettes. Dans l'une, il prit de l'*Opium*, & dans l'autre du *Bengi*, eſpece de poudre, qui ſe fait des feuilles & de la graine de chenevi, & dont les Mogols ſe ſervent pour s'exciter aux voluptés des ſens. Après en avoir pris une cuillerée, il m'envoya le cabinet. Il eſt impoſſible, me dit-il, que pendant votre ſéjour d'Iſpahan vous n'ayez pas appris l'uſage de cette drogue. Vous me ferez plaiſir d'en goûter, & vous la trouverez auſſi bonne que celle de Perſe. J'eus la complaiſance d'en prendre, & le Directeur ſuivit mon exemple, quoique ni l'un ni l'autre nous n'en euſſions jamais pris, & que nous y trouvaſſions peu de goût. Dans la converſation qui ſuivit, le Gouverneur parla du Roi de Perſe & de ſa Cour en homme fort mécontent. Schah-Sefi, me dit-il, a pris le ſceptre avec des mains ſanglantes. Le commencement de ſon regne a couté la vie à quantité de perſonnes, de toute ſorte de condition, d'âge & de ſexe. La cruauté eſt héréditaire dans ſa Maiſon. Il la tient de Schah-Abbas ſon ayeul; & jamais il ne faut eſpérer qu'il ſe défaſſe d'une qualité qui lui eſt naturelle. C'eſt la ſeule raiſon qui porte ſes Officiers à ſe jetter entre les bras du Mogol. Je veux croire qu'il a de l'eſprit; mais de ce côté même, il n'y a pas plus de comparaiſon entre lui & le grand Mogol, qu'entre la pauvreté de l'un & les immenſes richeſſes de l'autre. L'Empereur, mon Maître, a dequoi faire la guerre à trois Rois de Perſe (17).

Bengi, poudre qui excite à la volupte.

Le Gouverneur s'emporte contre le Roi de Perſe.

(15) *Seni daha gureim*, page 94. (16) Le 20 d'Octobre. (17) Page 96.

MANDESLO. 1638.

Compliment flateur de Mandeslo.

Je me gardai bien d'entrer en contestation avec lui, sur une matiere si délicate. Je lui dis qu'il étoit vrai que ce que j'avois vû des richesses de Perse, n'étoit pas comparable avec ce que je commençois à voir dans les Etats du grand Mogol : mais qu'il falloit avouer aussi que la Perse avoit un avantage inestimable, qui consistoit dans un grand nombre de Kisilbachs (18), avec lesquels le Roi de Perse étoit en état d'entreprendre la conquête de toute l'Asie. Je lui tenois ce langage à dessein, parce que je savois qu'il étoit Kisilbach, & qu'il seroit flatté de l'opinion que je marquois de cette milice. En effet, il me dit qu'il étoit forcé d'en demeurer d'accord : & se tournant vers un Seigneur, qui étoit Persan comme lui, il lui dit; » Je crois que ce jeune » homme a du cœur, puisqu'il parle avec tant d'estime de ceux qui en ont.

Le dîner fut servi avec plus de pompe que le précédent. Un Ecuyer tranchant, assis au milieu des grands vases dans lesquels on apportoit les viandes, en mettoit, avec une cuilliere, dans de petits plats qu'on servoit devant nous. Le Gouverneur même nous servit quelquefois, pour nous témoigner son estime par cette marque de faveur. La salle étoit remplie d'Officiers de guerre, dont les uns se tenoient debout, la picque à la main, & les autres étoient assis près d'un réservoir d'eau qui s'offroit dans le même lieu. Après le dîner, le Gouverneur, en nous congédiant, nous dit qu'il regrettoit que ses affaires ne lui permissent pas de nous donner le divertissement des danseuses du Pays.

Dîner sanglant.

Ce Seigneur étoit homme d'esprit, mais fier, & d'une sévérité dans son gouvernement, qui tenoit de la cruauté. Dans un autre dîner, il déclara qu'il vouloit donner le reste du jour à la joye. Vingt danseuses, qui furent averties par ses ordres, arriverent aussi-tôt, se dépouillerent de leurs habits, & se mirent à chanter & à danser nues, avec plus de justesse & de legereté que nos danseurs de corde. Elles avoient de petits cerceaux, dans lesquels un singe n'auroit pas passé avec plus de souplesse. Tous leurs mouvemens se faisoient en cadence, au son d'une musique, qui étoit composée d'une timbale, d'un haut-bois, & de quelques petits tambours. Elles avoient dansé deux heures, lorsque le Gouverneur demanda une autre troupe de danseuses. On vint lui dire qu'elles étoient malades, & qu'elles ne pouvoient danser ce jour-là. Il renouvella le même ordre, auquel il ajouta celui de les amener dans l'état où elles étoient; & ses gens répétant la même excuse, il tourna son ressentiment contr'eux. Ces Malheureux, qui craignoient la bastonade, se jetterent à ses pieds, & lui avouerent que les danseuses n'étoient pas malades, mais qu'étant employées dans un autre lieu, elles refusoient de venir, parce qu'elles savoient que le Gouverneur ne les payeroit point. Il en rit. Cependant il se les fit amener sur le champ, par un détachement de ses gardes; & lorsqu'elles furent entrées dans la salle, il ordonna qu'on leur tranchât la tête. Elles demanderent la vie, avec des pleurs & des cris épouvantables. Mais il voulut être obéi; & l'exécution se fit aux yeux de toute l'assemblée, sans que les Seigneurs osassent intercéder pour ces Misérables, qui étoient au nombre de huit (19).

Cet étrange spectacle causa beaucoup d'étonnement aux Etrangers. Le Gou-

(18) Célébre Milice de Perse.

(19) Page 99 & précédentes.

verneur, qui s'en apperçut, se mit à rire & leur dit : Pourquoi cette surprise, Messieurs ? Si j'en usois autrement, je ne serois pas long-tems Maître dans Amadabath. Il faut prévenir, par la crainte, le mépris qu'on feroit de mon autorité (20).

Mandeslo. 1638.

Mandeslo partit, pour Cambaye, avec un jeune Facteur Anglois, qui ne faisoit ce voyage que pour l'obliger, & par l'ordre du Directeur. La crainte des Rasbouts lui fit prendre une escorte de huit Pions, c'est-à-dire, de huit soldats à pied, armés de picques & de rondaches, outre l'arc & les fleches. Cette milice est d'autant plus commode, qu'elle ne dédaigne pas de servir de Laquais, & qu'elle marche toujours à la tête des chevaux. Elle se loue d'ailleurs à si bas prix, qu'il n'en couta que huit écus à Mandeslo pour trois jours, pendant lesquels il fit treize lieues. On en compte huit jusqu'au village de Serguntra, dans lequel il ne vit rien de plus remarquable qu'une grande citerne, où l'eau de pluie se conserve pendant toute l'année. Cinq lieues de plus le firent arriver à la vûe de Cambaye. Il s'y logea chez un Marchand More, dans l'absence du Facteur Anglois de cette ville.

Mandeslo se rend d'Amadabath à Cambaye.

Cambaye est situé à seize lieues de Broitschia, dans un lieu fort sabloneux, au fond & sur le bord d'une grande Baye où la Riviere du May se décharge après avoir lavé ses murs. Son Port n'est pas commode, quoique la haute marée y amene plus de sept brasses d'eau, les Navires y demeurent à sec, après le reflus, dans le sable & dans la boue, dont le fond est toujours mêlé. La ville est ceinte d'une fort belle muraille de pierre de taille. Elle a douze Portes, de grandes Maisons, & des rues droites & larges, dont la plûpart ont leurs barrieres, qui se ferment la nuit. Elle est incomparablement plus grande que Surate, & sa circonférence n'a pas moins de deux lieues.

Description de cette ville.

On y compte trois bazars, ou marchés, & quatre belles citernes, capables de fournir de l'eau à tous les Habitans dans les plus grandes secheresses. La plûpart sont des Payens, Banians ou Rasbouts, dont les uns sont livrés au Commerce, & les autres à la profession des armes. Leur plus grand trafic est à Diu, à la Mecque, en Perse, à Achem & à Goa, où ils portent toutes sortes d'étoffes, de soie & de cotton, pour en rapporter de l'or & de l'argent monnoyé, c'est-à-dire, des ducats, des sequins & des piastres, avec diverses marchandises des mêmes lieux (21).

Après avoir employé quelques heures à visiter la ville, Mandeslo se laissa conduire, hors des murs, dans quinze ou seize beaux jardins, qui n'approchoient pas néanmoins d'un autre, où son guide le fit monter par un escalier de pierre, composé de plusieurs marches. Il est accompagné de trois corps de logis, dont l'un contient plusieurs beaux appartemens. Au centre du jardin, on voit, sur un lieu fort élevé, le tombeau du Mahométan dont il est l'ouvrage. Il n'y a point de situation d'où la vûe soit si belle, non-seulement vers la mer, mais du côté de la terre, où l'on découvre la plus belle campagne du monde. Ce lieu a tant d'agrémens, que le grand Mogol étant un jour à Cambaye voulut y loger, & fit ôter les pierres du tombeau pour y faire dresser sa tente.

Dehors de Cambaye.

(20) Page 100.

(21) Pages 102 & précédentes.

MANDESLO. 1638.

Mandeslo voit brûler une femme Indienne de vingt ans.

Tandis que Mandeslo cherchoit à satisfaire sa curiosité, le Facteur Anglois, qui étoit revenu au Comptoir de sa Nation, vint lui faire des reproches d'avoir préféré une maison Mahométane à la sienne; & s'offrant à l'accompagner dans ses observations, il lui promit, pour le lendemain, le spectacle d'une Indienne, qui devoit se brûler volontairement. En effet, ils se rendirent ensemble hors de la ville, sur le bord de la riviere, qui étoit le lieu marqué pour cette funeste cérémonie. L'Indienne étoit veuve d'un Rasbout, qui avoit été tué à deux cens lieues de Cambaye. En apprenant la mort de son mari, elle avoit promis au Ciel de ne pas lui survivre. Comme le grand Mogol & ses Officiers n'épargnent rien pour abolir un usage si barbare, on avoit résisté long-tems à ses desirs; & le Gouverneur de Cambaye les avoit combattu lui-même, en s'efforçant de lui persuader que les nouvelles qui lui faisoient haïr la vie, étoient encore incertaines. Mais ses instances redoublant de jour en jour, on lui avoit enfin permis de satisfaire aux loix de sa Religion.

Elle n'avoit pas plus de vingt ans. Mandeslo la vit arriver au lieu de son supplice, avec tant de constance & de gayeté, qu'il s'imagina qu'on lui avoit hebeté les sens par une dose extraordinaire d'opium, dont l'usage est fort commun dans les Indes. Son cortege formoit une longue procession, qui étoit précedé de la musique du pays, c'est-à-dire, de hautbois, & de timbales. Quantité de filles & de femmes chantoient & dansoient devant la victime. Elle étoit parée de ses plus beaux habits. Ses bras, ses doigts & ses jambes étoient chargées de brasselets, de bagues & de carquans. Une troupe d'hommes & d'enfans fermoit la marche.

Le bucher, qui l'attendoit sur la rive, étoit de bois d'Abricotier, mêlé de sandal & de canelle. Aussi-tôt qu'elle put l'appercevoir, elle s'arrêta quelques momens, pour le regarder d'un œil où Mandeslo crut découvrir du mépris; & prenant congé de ses Parens & de ses amis, elle distribua parmi eux ses brasselets & ses bagues. Mandeslo se tenoit à cheval auprès d'elle, avec deux Marchands Anglois. » Je crois, dit-il, que mon air lui fit con-» noître qu'elle me faisoit pitié, & ce fut apparemment par cette raison » qu'elle me jetta un de ses bracelets, que j'attrapai heureusement, & que » je garde encore en mémoire d'un si triste événement (22). Lorsqu'elle fut » montée sur le bucher, on y mit le feu. Elle se versa sur la tête un vase » d'huile odoriferante, où la flamme ayant pris aussi-tôt, elle fut étouffée en » un instant, sans qu'on lui vit faire aucune grimace. Quelques assistans » jetterent dans le bucher plusieurs cruches d'huile, qui, précipitant l'action » des flammes, acheverent de réduire le corps en cendre. Les cris de l'assem-» blée auroient empêché d'entendre ceux de la veuve, quand elle auroit eu » le tems d'en pousser dans le feu, qui l'étouffa comme un éclair (23).

Remarque sur la politesse des Indiens.

Mandeslo, ayant passé quelques jours à Cambaye, partit avec beaucoup d'admiration pour la politesse des Habitans. On sera surpris, dit-il, si j'assure qu'on trouve peut-être plus de civilité aux Indes, que parmi ceux qui croyent la posséder seuls. Cette réflexion, qui tombe sans doute sur les Allemands, puisque c'étoit alors la seule Nation qu'il connût en Europe, le conduit à parler du betel, & des propriétés de cette plante. Il prétend que c'est celle

(22) Page 104. (23) Voyez, dans la description de Golkonde, l'origine de cet usage.

qu'Avicenne

qu'Avicenne a nommée *Fanfel*. Entre ses remarques, il en fait une qu'on n'a vûe jusqu'ici dans aucune autre Relation. Dans tous les lieux qui produisent le betel, il ne donne, dit-il, que des feuilles, qu'on vend un pacquet à la douzaine, & qui se conservent long-tems fraîches; mais, dans le seul pays de Malaca, il porte un fruit, qui a la figure d'une queue de lézard, & que les Habitans mangent avec goût (24).

MANDESLO. 1638.

Remarques sur le betel.

En retournant vers Amadabath, Mandeslo arriva si tard à Serquatra, que les Banians, qui ne se servent point de chandelle, de peur que les mouches & les papillons ne s'y viennent brûler, refuserent de lui ouvrir leurs portes. A l'occasion de l'embarras auquel il fut exposé pour la nourriture de ses chevaux, il observe que dans l'Indoustan, comme on l'a déja remarqué de plusieurs autres pays des Indes, l'avoine étant inconnue & l'herbe fort rare, on nourrit les bêtes de selle & de somme, d'une pâte composée de sucre & de farine, dans laquelle on mêle quelquefois un peu de beurre (25).

Comment les Mogols nourrissent leurs chevaux.

Le lendemain, après avoir fait cinq lieues jusqu'à un grand village dont il ne rapporte pas le nom, sa curiosité le conduisit au jardin de Tschiebag, le plus beau, sans contredit, de toutes les Indes (26). Il doit son origine à la victoire du grand Mogol sur le dernier Roi de Guzarate; & de-là lui vient son nom, qui signifie *Jardin de Conquête*. Il est situé dans un des plus agréables lieux du monde, sur le bord d'un grand étang, avec plusieurs pavillons du côté de l'eau, & une muraille très-haute vers Amadabath. Le corps de logis, & le Carvansera dont il est accompagné, sont dignes du Monarque qui les a bâtis. Le Jardin offre diverses allées d'arbres fruitiers, tels que des orangers & des citroniers de toutes les especes, des grenadiers, des dattiers, des amandiers, des meuriers, des tamarins, des mangas & des cocotiers. Ces arbres y sont en si grand nombre, & plantés à si peu de distance, que faisant regner l'ombre de toutes parts, on y jouit continuellement d'une délicieuse fraîcheur. Les branches sont chargées de singes, qui ne contribuent pas peu à l'agrément d'un si beau lieu. Mandeslo, qui étoit à cheval, & qui se trouva importuné des gambades que ces animaux faisoient autour de lui, en tua deux à coups de pistolet : ce qui parut irriter si furieusement les autres, qu'il les crut prêts à l'attaquer. Cependant, malgré leurs cris & leurs grimaces, ils ne lui voyoient pas plutôt tourner bride, qu'ils se réfugioient sur les arbres.

Fameux Jardin de Tschiebag.

Singes dont les arbres y sont chargés.

Un heureux hasard lui fit trouver, dans le Fauxbourg d'Amadabath, une Caravane d'environ deux cens Marchands, Anglois & Banians, qui étoient en chemin, pour Agra, Capitale de l'Empire Mogol. Il profita d'une occasion, sans laquelle son départ auroit été retardé long-tems. Le Directeur Anglois leur avoit accordé de puissantes recommandations; il se mit en marche le 29 d'Octobre. Dans le plus beau chemin du monde, on rencontre si peu de villages, que le premier, dit-il, qu'il puisse nommer est celui de *Paingat*. Le sixiéme jour, il arriva devant les murs de la ville d'Heribath, après avoir fait cinquante lieues. Cette Place est de grandeur médiocre. Elle n'a ni portes, ni murailles, depuis qu'elles ont été détruites par Tamerlan.

Départ de Mandeslo pour Agra.

Paingat.

Heribath.

(24) Page 108. Il se trompe. Carreri donne ce fruit à Manille, où il se nomme Tacloué. Tome V. p. 84.

(25) Page 111.

(26) *Ibidem*.

MANDESLO. 1638.

On voit encore les ruines de ſon Château, ſur une montagne voiſine.

Dantiges.

Entre cette ville & celle de Dantiges, qui en eſt éloignée de cinquante lieues, on eſt continuellement expoſé aux courſes des Raſbouts. Les Officiers de la Caravane ſe diſpoſerent à recevoir ces Brigands, en faiſant filer leurs charrettes, & les ſoldats de l'eſcorte, dans un ordre qui les mettoit en état de ſe ſecourir ſans confuſion. A cinquante lieues de Dantiges, on arriva près d'un village, nommé Sycdek, qui eſt accompagné d'un fort beau Château. Les Raſbouts, qui s'étoient préſentés par intervalles, cauſerent moins de mal aux Marchands que de crainte. On ceſſa de les voir entre Sycdek & Agra, où l'on parvint heureuſement.

Sycdek.

Agra.

Le grand Mogol, ou l'Empereur de l'Indouſtan, change ſouvent de demeure. L'Empire n'a pas de ville un peu conſidérable, où ce Monarque n'ait un Palais. Mais il n'y en a point qui lui plaiſe plus qu'Agra; & Mandeſlo la regarde en effet comme la plus belle ville de ſes Etats. Elle eſt ſituée à vingt-huit degrés du Nord, dans la Province qui porte proprement le nom d'Indouſtan, ſur la riviere de Geminé, qui ſe jette dans celle du Gange au-deſſus du Royaume de Bengale. Agra eſt deux fois plus grand qu'Iſpahan; & l'on n'en fait pas le tour à cheval en moins d'un jour. La ville eſt fortifiée d'une bonne muraille de pierre de taille rouge, & d'un foſſé large de plus de trente toiſes (27).

Sa deſcription.

Rues & Places.

Ses rues ſont belles & ſpacieuſes. Il s'en trouve de voutées, qui ont plus d'un quart de lieue de long, où les Marchands & les Artiſans ont leurs boutiques diſtinguées par l'eſpece des métiers, & par la qualité des marchandiſes. Les Meidans & les Bazars (28) ſont au nombre de quinze, dont le plus grand eſt celui qui forme comme l'avant-cour du Château. On y voit ſoixante pieces de canon, de toutes ſortes de calibres, mais en aſſez mauvais ordre & peu capable de ſervir. Cette Place, comme celle d'Iſpahan, offre une groſſe & haute perche, où les Seigneurs de la Cour, & quelquefois le grand Mogol même, s'exercent à tirer au blanc.

Carvaſeras.

On compte, dans la ville, quatre-vingt Carvaſeras pour les Marchands Etrangers, la plûpart à trois étages, avec de très-beaux appartemens, des magaſins, des voutes & des écuries, accompagnés de galeries & de corridors pour la communication des chambres. Ces eſpeces d'Hôtelleries ont leurs Concierges, qui doivent veiller à la conſervation des marchandiſes, & qui vendent des vivres à ceux que leur office eſt de loger gratuitement.

Metſchids ou Moſquées.

Comme le grand Mogol & la plûpart des Seigneurs de ſa Cour ſont profeſſion du Mahométiſme, on voit, dans Agra, un très-grand nombre de *Metſchids*, ou de Moſquées. On en diſtingue ſoixante-dix grandes, dont les ſix principales portent le nom de *Metſchid-Adine*, c'eſt-à-dire, *Quotidiennes*, parce que chaque jour le Peuple y fait ſes dévotions. On voit, dans une de ces ſix Moſquées, le ſépulcre d'un ſaint Mahométan, qui ſe nomme Scander, & qui eſt de la poſtérité d'Haly. Dans une autre, on voit une tombe de trente pieds de long ſur ſeize de large, qui paſſe pour celle d'un Heros militaire. Elle eſt couverte de petites banderolles. Un grand nombre de Pelerins, qui s'y rendent de toutes parts, ont aſſez enrichi la Moſquée pour la mettre en

(27) Page 114.

(28) C'eſt-à-dire, Places & Marchés.

état de nourrir chaque jour un très-grand nombre de pauvres. Ces Metſchids, & les cours qui en dépendent, ſervent d'azile aux criminels, & même à ceux qui peuvent être arrêtés pour dettes. Ce ſont les *Allacapi* de Perſe, que les Mogols nomment Allades, & qui ſont ſi reſpectés, que l'Empereur même n'a pas le pouvoir d'y faire enlever un coupable (29). On trouve dans Agra, juſqu'à huit cens bains, dont le grand Mogol tire annuellement des ſommes fort conſidérables, parce que cette ſorte de purification faiſant une des principales parties de la Religion du pays, il n'y a point de jour où ces lieux ne ſoient fréquentés d'une multitude infinie de peuple.

Mandeslo. 1638.

Azyles publics.

Bains.

Les Seigneurs de la Cour ont leurs Hôtels dans la ville, & leurs Maiſons à la campagne. Tous ces édifices ſont bien bâtis & richement meublés. L'Empereur a pluſieurs Maiſons hors de la ville, où il prend quelquefois plaiſir à ſe retirer. Mais rien ne donne une plus haute idée de la grandeur de ce Prince, que ſon Palais, qui eſt ſitué ſur le bord de la riviere. Mandeſlo lui donne environ quatre cens pieds de tour. Il eſt parfaitement bien fortifié, dit-il, du moins pour le pays; & cette fortification conſiſte dans une muraille de pierre de taille, un grand foſſé, & un pont-levis à chaque porte, avec quelques autres ouvrages aux avenues, ſur-tout à la porte du Nord.

Hôtels & Palais.

Palais Impérial d'Agra.

Celle qui donne ſur le Bazar, & qui regarde l'Occident, s'appelle Ciſtery. C'eſt ſous cette porte qu'eſt le Divan, c'eſt-à-dire, le lieu où le grand Mogol fait adminiſtrer la Juſtice à ſes Sujets, près d'une grande ſalle où le premier Viſir fait expédier & ſceller les Ordonnances pour toutes ſortes de levées. Les Minutes en ſont gardées au même lieu. En entrant par cette porte, on ſe trouve dans une grande rue, bordée d'un double rang de boutiques, qui mene droit au Palais Impérial.

La porte, qui donne entrée dans le Palais ſe nomme *Eckbark derwage*, c'eſt-à-dire, Porte de l'Empereur Eckbar. Elle eſt ſi reſpectée, qu'à la réſerve des ſeuls Princes du ſang, tous les autres Seigneurs ſont obligés d'y deſcendre & d'entrer à pied. C'eſt dans ce quartier, que ſont logées les femmes qui danſent & qui chantent devant le grand Mogol & ſa famille.

La quatriéme Porte, nommée *Derſame*, donne ſur la riviere; & c'eſt-là que Sa Majeſté ſe rend tous les jours, pour ſaluer le Soleil à ſon lever. C'eſt du même côté que les Grands de l'Empire, qui ſe trouvent à la Cour, viennent rendre, chaque jour, leur hommage au Souverain, dans un lieu élevé, où ce Monarque peut les voir. Les Hadys, ou les Officiers de Cavalerie, s'y trouvent auſſi; mais ils ſe tiennent plus éloignés, & n'approchent point de l'Empereur ſans un ordre exprès. C'eſt de-là qu'il voit combattre les éléphans, les taureaux, les lions, & d'autres bêtes féroces; amuſement qu'il prenoit tous les jours, à la réſerve du Vendredi, qu'il donnoit à ſes dévotions (30).

La Porte qui donne entrée dans la ſalle des Gardes, ſe nomme *Atteſanna*. On paſſe, par cette ſalle, dans une cour pavée, au fond de laquelle on voit, ſous un portail, une baluſtrade d'argent, dont l'approche eſt défendue au peuple, & n'eſt permiſe qu'aux Seigneurs de la Cour. Mandeſlo rencontra,

(29) Page 116.

(30) C'étoit l'Empereur Cha-Jehan, fils de Jean Guir, & ce même Sultan Corone qui a paru dans la Relation précédente. Le lieu que Mandeſlo décrit eſt apparemment celui que Rhoe a nommé *Jarnao* dans la ville d'Aſmere.

MANDESLO. 1638.

dans cette cour, le Valet Perſan qui l'avoit quitté à Surate. Il en reçut des offres de ſervice, & celle même de le faire entrer dans la baluſtrade; mais les Gardes s'y oppoſerent. Cependant, comme c'eſt par cette baluſtrade qu'on entre dans la chambre du trône, il vit dans une autre petite baluſtrade d'or le trône du grand Mogol, qui eſt d'or maſſif, enrichi de diamans, de perles & d'autres pierres précieuſes. Au-deſſus eſt une galerie, où ce puiſſant Monarque ſe fait voir tous les jours (31) pour rendre juſtice à ceux qui la demandent. Pluſieurs clochettes d'or ſont ſuſpendues en l'air, au-deſſus de la baluſtrade. Ceux qui ont des plaintes à faire doivent en ſonner une : mais ſi l'on n'a des preuves convainquantes, il ne faut pas ſe hazarder d'y toucher, ſous peine de la vie (32).

On montre, en dehors, un autre appartement du Palais qu'on diſtingue par une groſſe tour dont le toît eſt couvert de lames d'or, & qui contient, dit-on, huit grandes voutes pleines d'or, d'argent, & de pierres précieuſes d'une valeur ineſtimable (33).

Mandeſlo paroît perſuadé que d'une ville auſſi grande, auſſi peuplée qu'Agra, on peut tirer deux cens mille hommes capables de porter les armes. La plûpart de ſes Habitans ſuivent la Religion de Mahomet. Sa Juriſdiction, qui s'étend dans une circonférence de plus de ſix vingt lieues, comprend plus de quarante petites villes & trois mille ſix cens villages. Le terroir eſt bon & fertile. Il produit quantité d'indigo, de coton, de ſalpêtre, & d'autres richeſſes dont les Habitans font un Commerce avantageux.

Danger qui fait partir Mandeſlo d'Agra.

Le deſſein de Mandeſlo étoit de faire un plus long ſéjour dans la Capitale de l'Indouſtan; mais un accident imprévû le fit changer de réſolution, & l'obligea de quitter une ville où ſa vie lui parut en danger. Un jour qu'il s'entretenoit avec le Valet Perſan qui l'avoit quitté à Surate, il vit venir vers lui un Mogol, homme de bonne mine & dont la condition ſembloit au-deſſus du commun, qui lui demanda d'où il venoit & ce qui l'avoit amené dans le pays. Il répondit qu'il étoit Européen; qu'il venoit d'Allemagne, & que le motif de ſon voyage avoit été la ſeule curioſité de voir la Cour du plus puiſſant Monarque de l'Orient. Je crois vous avoir vû à Iſpahan, reprit le Mogol; & vous êtes ſans doute celui qui a tué mon Parent, dans le démêlé que nous y avons eu avec l'Ambaſſadeur d'Allemagne. Mandeſlo fit un effort pour ſe raſſurer, & proteſta que loin d'avoir été en Perſe, il étoit venu par mer d'Angleterre à Surate. Deux Marchands Anglois, dont il étoit accompagné, ſeconderent ce menſonge. Mais le plus grand ſecours qu'il reçut, dans cette occaſion, lui vint du Valet Perſan, qui jura, par Mahomet & Huſſein, que ſon ancien Maître étoit venu d'Angleterre. Le Mogol ſe retira. Cependant il fit connoître qu'il lui reſtoit des doutes; & Mandeſlo, n'oſant ſe fier à la diſpoſition d'un Ennemi ſi redoutable, prit le parti de s'engager dans une Caravane qui partoit pour Lahor, ville à ſoixante-dix lieues d'Agra, dans l'intérieur du pays (34).

(31) C'eſt ſans doute ce que Rhoe nomme le Durbal & Bernier l'Amkas.

(32) Page 108.

(33) On remet, à la deſcription générale de l'Indouſtan, d'autres obſervations de Mandeſlo.

(34) Pages 138 & 139.

Mandeslo. 1638.

Il s'associa particuliérement avec un Marchand Hollandois, qui faisoit le même voyage. D'Agra jusqu'à Lahor, le chemin n'est qu'une allée, tirée à la ligne, & bordée de dattiers, de cocotiers & d'autres arbres, qui défendent les Voyageurs des ardeurs excessives du soleil. Les belles Maisons, qui se présentent de toutes parts, amusoient continuellement les yeux de Mandeslo; tandis que les singes, les perroquets, les paons, lui offroient un autre spectacle, & donnoient même quelquefois de l'exercice à ses armes. Il tua un gros serpent, un leopard & un chevreuil, qui se trouverent dans son chemin. Les Banians de la Caravane s'affligeoient de lui voir ôter, à des animaux, une vie qu'il ne pouvoit leur donner, & que le Ciel ne leur accordoit que pour le glorifier. Lorsqu'ils lui voyoient porter la main au pistolet, ils paroissoient irrités qu'il prît plaisir à violer en leur présence les loix de leur Religion; & s'il avoit la complaisance de leur épargner ce chagrin, il n'y avoit rien qu'ils ne fissent pour lui plaire (35).

Il part pour Lahor.

Chagrin qu'il cause aux Banians.

En approchant de Lahor, il admira la fertilité du pays, qui produit du riz, du bled, & toutes sortes de fruits, plus abondamment qu'aucune autre Province de ce vaste Empire. La ville est située à trente-deux degrés vingt minutes du Nord, sur la petite riviere de Ravy, qui se jette avec quatre autres dans le fleuve de l'Inde: c'est ce qui fait donner à ce fameux fleuve le nom de Pangabi, qui signifie cinq eaux. La situation de Lahor est fort agréable, sur-tout du côté de la riviere, où l'on découvre plusieurs beaux jardins. Le Palais Impérial, quoique renfermé dans la ville, en est séparé par une haute muraille. Entre plusieurs grands édifices, il contient quantité d'autres Palais & d'Hôtels, pour le logement des Seigneurs qui suivent la Cour. La plûpart des Habitans de Lahor ayant embrassé le Mahométisme, on y voit un grand nombre de Mosquées, & de bains publics.

Description de Lahor.

Mandeslo eut la curiosité de voir un de ces bains, & de s'y baigner à la mode du pays. Il le trouva bâti à la Persane, avec une voute plate, & divisé en plusieurs appartemens de forme à demi ronde, fort étroits à l'entrée, larges au fond, chacun ayant sa porte particuliere, & deux cuves de pierre de taille dans lesquelles on fait entrer l'eau par des robinets de cuivre, au degré de chaleur qu'on desire. Après avoir pris le bain, on le fit asseoir sur une pierre de sept ou huit pieds de long, & large de quatre, où le Baigneur lui frotta le corps avec un gantelet de crin. Il vouloit lui frotter aussi la plante des pieds avec une poignée de sable; mais voyant qu'il avoit peine à supporter cette opération, il lui demanda s'il étoit Chrétien; & lorsqu'il eut appris qu'il l'étoit, il lui donna le gantelet, en le priant de se frotter lui-même les pieds, quoiqu'il ne fît pas difficulté de lui frotter le reste du corps. Un homme de petite taille, qui parut ensuite, le fit coucher sur la même pierre; & s'étant mis à genoux sur ses reins, il lui frotta le dos avec les mains, depuis l'épine jusqu'aux côtés, en l'assurant que le bain lui serviroit peu, s'il ne souffroit qu'on fît couler ainsi, dans les autres membres, le sang qui pouvoit se corrompre dans cette partie du corps (36).

Bains publics. Mandeslo va s'y baigner.

Mandeslo ne vit rien de plus curieux, aux environs de Lahor, qu'un des jardins de l'Empereur, qui en est à deux jours de chemin. Mais dans ce petit

(35) Page 140.

(36) Page 141.

MANDESLO. 1638.

Voyage, qu'il fit par amusement, il prit plaisir aux différentes voitures, dont on le fit changer successivement. On lui donna d'abord un chameau, ensuite un éléphant; & puis, un bœuf, qui trottant furieusement, & levant les pieds jusqu'aux étriers lui faisoit faire six bonnes lieues en quatre heures (37).

Retour de Mandeslo à Surate.

Le séjour de Lahor lui plaisoit beaucoup; mais il reçut des Lettres d'Agra, par lesquelles on le pressoit de retourner à Surate, s'il vouloit profiter du départ de quelques Vaisseaux Anglois, sur lesquels le Président, qui avoit achevé le tems ordinaire de son emploi, devoit s'embarquer pour retourner en Angleterre. Il ne balança point à se mettre dans la Compagnie de quelques Marchands Mogols, qui partoient pour Amadabath. En arrivant dans cette ville, il y trouva des Lettres du Président, qui l'invitoit à profiter d'une forte Caravane, que le Directeur d'Amadabath avoit ordre de former le plus promptement qu'il seroit possible, pour se rendre à Surate avant sa démission, & pour assister à la Fête qui devoit accompagner cette cérémonie. Pendant qu'on préparoit la Caravane, il eut le spectacle d'un feu d'artifice à l'Indienne. Toutes les fenêtres du Meidan étoient bordées de lampes, devant lesquelles on avoit placé des flaccons de verre, remplis d'eau de plusieurs couleurs. Cette illumination lui parut charmante. On alluma le feu, qui consistoit en fusées de différentes formes. Quantité de lampes, suspendues à des roues, paroissoient immobiles, quoique les roues tournassent incessamment avec beaucoup de violence (38).

Feu d'artifice à l'Indienne.

Dangereuse route de l'Auteur.

Aussi-tôt que la Caravane fut assemblée, Mandeslo se mit en chemin avec le Directeur d'Amadabath & trois autres Anglois, qui devoient assister aussi à la Fête de Surate. Ils prirent le devant, sous l'escorte de vingt Pions, après avoir laissé ordre à la Caravane de faire toute la diligence possible pour les suivre. Ils emmenoient quatre charrettes & quelques chevaux. Les Pions, qui portoient leurs armes & leurs étendarts, suivoient à pied le train des voitures. Mandeslo fait observer qu'aux Indes, il n'y a point de personne un peu distinguée qui ne fasse porter devant soi une espece d'étendart, qui sert, dit-il, comme de banniere (39).

Le premier jour, ils passerent la riviere de Vasset, d'où ils allerent passer la nuit dans le Fort de Saselpour. Pansfeld, Facteur Anglois de Brodra, qui vint au-devant d'eux jusqu'à ce Fort, les traita le lendemain fort magnifiquement dans le lieu de sa résidence. Ils en partirent vers le soir, pour se loger la nuit suivante dans un grand jardin; & le jour d'après, continuant heureusement leur voyage, ils allerent camper proche d'une citerne, nommée *Sambor*. Mais ils y étoient attendus par de fâcheux incidens. Les Habitans du Pays, qui virent arriver en même-tems une Caravane Hollandoise de deux cens charrettes, craignirent que toute leur eau ne fût consumée par un si grand nombre d'Etrangers. Ils en défendirent l'approche aux Anglois, qui étoient arrivés les premiers; ce qui obligea le Directeur de faire avancer quinze Pions, avec ordre d'employer la force. Mais, en approchant de la citerne, ils la trouverent gardée par trente Paysans bien armés, qui se présenterent avec beaucoup de résolution. Les Pions coucherent en joue & tirerent l'épée. Cette vigueur étonna les Paysans, & leur fit prendre le parti de se retirer;

Citerne de Sambor, où l'eau coute cher aux Anglois.

(37) Page 142. (38) Page 142. (39) Page 143.

mais pendant que le Directeur faisoit puiser de l'eau, ils tirerent quelques fléches & trois coups de mousquet; qui blesserent cinq de ses gens. Alors les Pions faisant feu sans ménagement, tuerent trois de leurs Ennemis, dont Mandeslo vit emporter les corps dans le village. Une action si vive auroit eu des suites plus sanglantes, si l'arrivée de la Caravane Hollandoise n'avoit achevé de contenir les Indiens.

Mandeslo. 1638.

Cependant ce n'étoit que le prélude d'une avanture plus dangereuse. Pendant que les Anglois étoient tranquillement à souper, un Marchand Hollandois vint leur donner avis qu'on avoit vû, sur le chemin, deux cens Rasbouts, qui avoient fait plusieurs vols depuis quelques jours; & que le jour précédent, ils avoient tué six hommes à peu de distance de Sambor. La Caravane Hollandoise ne laissa pas de décamper à minuit. » Nous la suivîmes, » raconte Mandeslo, pour l'instruction des Voyageurs : mais comme elle mar- » choit plus lentement que nous, nous ne fûmes pas long-tems à la passer. » Le matin, nous découvrîmes un *Holacueur*, c'est-à-dire, un de ces Trom- » pettes qui marchent ordinairement à la tête des Caravanes, en sonnant » d'un instrument de cuivre beaucoup plus long que nos trompettes. Dès » qu'il nous eut apperçus, il se jetta dans une Forêt voisine, où il se mit » à sonner de toute sa force; ce qui nous fit prévoir que nous aurions bien- » tôt les Rasbouts sur les bras. En effet nous vîmes sortir presqu'en même- » tems, des deux côtés de la Forêt, un grand nombre de ces Brigands, armés » de picques, de rondaches, d'arcs & de fléches, mais sans armes à feu. » Nous avions eu la précaution de charger les nôtres, qui ne consistoient » qu'en quatre fusils & trois paires de pistolets. Le Directeur & moi, nous » montâmes à cheval, & nous donnâmes les fusils aux Marchands qui étoient » dans les voitures, avec ordre de ne tirer qu'à bout portant. Nos armes » étoient chargées à cartouches; & les Rasbouts marchoient si serrés, que de » la premiere décharge nous en vîmes tomber trois. Ils nous tirerent quel- » ques fléches, dont ils nous blesserent un bœuf & deux Pions. J'en reçus » une dans le pommeau de ma selle, & le Directeur eut un coup dans son » turban. Aussi-tôt que la Caravane Hollandoise entendit tirer, elle se hâta » de nous envoyer dix de ses Pions. Mais, avant qu'ils fussent en état de » nous secourir, le danger devint fort grand pour ma vie. Je me vis attaqué » de toutes parts, & je reçus deux coups de picque dans mon collet de bu- » fle, qui me sauva heureusement la vie. Deux Rasbouts prirent mon che- » val par la bride, & se disposoient à m'emmener prisonnier : mais j'en mis » l'un hors de combat, d'un coup de pistolet que je lui donnai dans l'épaule; » & le Directeur Anglois, qui vint à mon secours, me dégagea de l'autre. » Cependant les Pions des Hollandois approcherent; & toute la Caravane » étant arrivée presqu'en même-tems, les Rasbouts se retirerent dans la Forêt, » laissant six hommes morts, sur le champ de bataille, & n'ayant pas peu de » peine à traîner leurs blessés. Nous perdîmes deux Pions & nous en eûmes » huit blessés; sans compter le Directeur Anglois, qui le fut legérement. » Cette leçon nous fit marcher en bon ordre, avec la Caravane, dans l'opi- » nion que nos Ennemis reviendroient en plus grand nombre : mais ils ne » reparurent point, & nous arrivâmes vers midi à Broitschia, d'où nous par- » tîmes à quatre heures pour traverser la riviere & pour faire encore cinq

Combat de Mandeslo contre les Rasbouts.

MANDESLO. 1638.

» coſſes juſqu'au village d'Enclaſſer. Le lendemain, 26 de Décembre, nous » arrivâmes à Surate (40).

Aſſemblée & Fête Angloiſe, pour la démiſſion du Préſident.

Mandeſlo trouva, dans le Comptoir des Anglois, plus de cinquante Marchands de cette Nation, que le Préſident avoit fait venir de tous les autres Comptoirs du Pays, pour rendre compte de leur adminiſtration & pour recevoir ſes adieux. Il leur fit un fort beau diſcours, en remettant ſon autorité à *Tremlin*, qui étoit nommé pour lui ſuccéder. Enſuite toute l'aſſemblée ſe rendit au jardin du Comptoir, qui eſt hors de la ville, & dans lequel Methold avoit fait préparer un magnifique feſtin, avec trois Muſiques, l'une Angloiſe, & les deux autres, Moreſque & Baniane. Les Danſeuſes du pays firent le dernier acte de cette fête, par toutes ſortes de poſtures & de danſes (41). Au moment de la ſéparation, l'ordre fut donné pour raſſembler toutes les proviſions néceſſaires au départ de la Flotte.

Caractere du grand Mogol qui régnoit alors.

Avant que de quitter Surate, Mandeſlo fait obſerver que le grand Mogol qui regnoit de ſon tems, ſe nommoit Scha-Choram, ſecond fils de Jehan Guir, & qu'il avoit uſurpé la Couronne ſur le Prince Pelagi ſon Neveu, que les Ambaſſadeurs du Duc de Holſtein avoient trouvé à Caſwin, en arrivant en Perſe. L'âge de Choram (42) étoit alors d'environ ſoixante ans. Il avoit quatre fils, dont l'aîné, âgé de vingt-cinq ans, n'étoit pas celui pour lequel il avoit le plus d'affection. Son deſſein étoit de nommer le plus jeune pour ſon Succeſſeur au trône de l'Indouſtan, & de laiſſer quelques Provinces aux trois aînés. Les commencemens de ſon regne avoient été cruels & ſanglans; & quoique le tems eut apporté beaucoup de changement à ſon naturel, il laiſſoit voir encore des reſtes de férocité dans les exécutions des criminels, qu'il faiſoit écorcher vifs ou déchirer par les bêtes. Il aimoit d'ailleurs les feſtins, la muſique & la danſe, ſur-tout celle des femmes publiques, qu'il faiſoit ſouvent danſer nues devant lui, & dont les poſtures l'amuſoient beaucoup. Son affection s'étoit particuliérement déclarée pour un Raja, célébre par ſon courage & par les agrémens de ſa converſation. » Un jour que ce Seigneur » ne parut point à la Cour, l'Empereur demanda pourquoi il ne le voyoit » point; & quelqu'un répondant qu'il avoit pris médecine, il lui envoya » une troupe de Danſeuſes, auxquelles il donna ordre de faire leurs ordu» res en ſa préſence. Le Raja, qui fut averti de leur arrivée, s'imagina » qu'elles étoient venues pour le divertir : mais, apprenant l'ordre du Sou» verain, & jugeant que ce Monarque devoit être dans un moment de bon» ne humeur, il ne fit pas difficulté d'y répondre par une autre raillerie. » Après avoir demandé aux Danſeuſes ce que l'Empereur leur avoit ordon» né, il voulut ſavoir ſi leurs ordres n'alloient pas plus loin. Lorſqu'il fut » aſſuré, par leur propre bouche, qu'elles n'en avoient pas reçu d'autre, il » leur dit qu'elles pouvoient exécuter ponctuellement les volontés de leur » maître commun, mais qu'elles ſe gardaſſent bien d'en faire davantage, » parce que s'il leur arrivoit d'uriner en faiſant leurs ordures, il étoit réſolu » de les faire fouetter juſqu'au ſang. Toutes ces femmes ſe trouverent ſi peu » diſpoſées à riſquer le danger, qu'elles retournerent ſur le champ au Palais,

Il eſt joué par un Raja qu'il vouloit jouer.

(40) Pages 146 & ſuiv. (41) Page 147. (42) Page 133. Rhoe l'a nommé Corone.

» pour

» pour rendre compte de leur avanture au Mogol ; & loin de s'en offenser, » l'adresse du Raja lui plût beaucoup (43).

Mandeslo. 163 .

Cruels combats de bêtes féroces.

Son principal amusement, néanmoins, étoit de voir combattre des lions, des taureaux, des éléphans, des tigres, des leopards & d'autres bêtes féroces ; autre reste de son humeur sanguinaire, qu'il se plaisoit à nourrir par ce cruel exercice. Il faisoit quelquefois entrer des hommes en lice, contre ces animaux ; mais il vouloit que le combat fût volontaire ; & ceux qui en sortoient heureusement étoient sûrs d'une récompense proportionnée à leur courage. Mandeslo fut témoin d'un spectacle de cette nature, qu'il donna le jour de la naissance d'un de ses fils, dans un Carvansera voisin de la ville, où il faisoit nourrir toutes sortes de bêtes. Ce bâtiment étoit accompagné d'un grand jardin, fermé de murs, par-dessus lesquels il fut permis au Peuple de se procurer la vûe de cette barbare tragédie (44).

« Premiérement, raconte l'Auteur, on fit combattre un taureau sauvage » contre un lion ; ensuite, un lion contre un tigre. Le lion n'eut pas plutôt » apperçu le tigre, qu'il alla droit à lui ; & le chocquant de toutes ses forces, il le renversa : mais il parut comme étourdi du choc, & toute l'assemblée se figura que le tigre n'auroit pas de peine à le vaincre. Cependant il se remit aussi-tôt, & prit le tigre à la gorge, avec tant de fureur qu'on crut la victoire certaine. Le tigre ne laissa pas de se dégager, » & le combat recommença plus furieusement encore, jusqu'à ce que la lassitude les sépara. Ils étoient tous deux fort blessés ; mais leurs playes n'étoient pas mortelles.

Trois combats entre des hommes & des bêtes.

» Après cette ouverture, un Seigneur, nommé Allamerdy-Kam, Gouverneur de Chisemer, s'avança vers le Peuple, & déclara au nom de l'Empereur, que si parmi ses sujets il se trouvoit quelqu'un qui eût assez de » cœur pour affronter une des bêtes, celui qui donneroit cette preuve de » courage & d'adresse obtiendroit pour récompense la dignité de Kam & les » bonnes graces du Maître. Trois Mogols s'étant offerts, Allamerdy-Kam » ajoûta que l'intention de Sa Majesté étoit que le combat se fît avec le cimeterre & la rondache seuls, & qu'il falloit même renoncer à la côte » de maille, parce que l'Empereur vouloit que les avantages fussent égaux.

Premier combat.

» On lâcha aussi-tôt un lion furieux, qui, voyant entrer son Adversaire, » courut droit à lui. Le Mogol se défendit vaillamment ; mais enfin, ne pouvant plus soutenir la pesanteur de l'animal, qui l'accabloit principalement » sur le bras gauche, pour lui arracher la rondache de sa patte droite, tandis que de sa patte gauche il tâchoit de se saisir du bras droit de son Ennemi, dans la vûe apparemment de lui sauter à la gorge ; ce brave combattant, baissant un peu sa rondache, tira de la main gauche un poignard, » qu'il avoit caché dans sa ceinture, & l'enfonça si loin dans la gueule du » lion, qu'il le força de lâcher prise. Alors, se hâtant de le poursuivre, il » l'abbatit d'un coup de cimeterre, qu'il lui donna sur le mufle ; & bien-tôt » il acheva de le tuer, & de le couper en pieces.

» Sa victoire fut célebrée aussi-tôt par de grandes acclamations du Peuple. » Mais, le bruit ayant cessé, il reçut ordre de s'approcher de l'Empereur, qui

(43) *Ibidem*.

(44) Pages 135 & suivantes.

MANDESLO. 1638.

» lui dit avec un ſourire amer : J'avoue que tu es un homme de courage, & » que tu as vaillamment combattu : mais ne t'avois-je pas défendu de com- » battre avec avantage, & n'avois-je pas réglé les armes ? Cependant tu as » mis la ruſe en œuvre, & tu n'as pas combattu mon lion en homme d'hon- » neur. Tu l'as ſurpris avec des armes défendues, & tu l'as tué en aſſaſſin. » Là-deſſus, il donna ordre à deux de ſes Gardes de deſcendre dans le Jar- » din, & de lui fendre le ventre. Cette courte Sentence fut exécutée ſur le » champ ; & le corps fut mis ſur un éléphant, pour être promené par la ville » & pour ſervir d'exemple (45).

Second combat.

» Le ſecond Mogol, qui entra ſur la ſcene, marcha fierement vers le ti- » gre qu'on avoit lâché contre lui. Sa contenance auroit fait juger qu'il ſe » croyoit ſûr de la victoire. Mais le tigre lui ſauta ſi legérement à la gorge, » que l'ayant tué tout d'un coup, il déchira ſon corps en pieces.

Troiſiéme combat.

» Le troiſiéme, loin de paroître effrayé du malheureux ſort des deux au- » tres, entra gayement dans le jardin & marcha droit au tigre. Ce furieux » animal, encore échauffé du premier combat, ſe précipita au-devant de » lui : mais il fut abbattu d'un coup de ſabre, qui lui coupa les deux pattes » de devant ; & dans cet état, l'Indien n'eut pas de peine à le tuer.

Récompenſe du vainqueur.

» L'Empereur fit demander auſſi-tôt le nom d'un ſi brave homme. Il ſe » nommoit Geily. En même-tems, on vit arriver un Gentilhomme, qui lui » préſenta une veſte de brocard, & qui lui dit : Geily, prends cette veſte de » mes mains, comme une marque de l'eſtime de ton Empereur, qui t'en » fait aſſûrer par ma bouche. Geily fit trois profondes révérences, porta » la veſte à ſes yeux & à ſon eſtomac ; & la tenant en l'air, après avoir fait » intérieurement une courte priere, il dit à voix haute : Je prie Dieu qu'il » rende la gloire de Scha Jehan égale à celle de Tamerlan, dont il eſt » ſorti ; qu'il faſſe proſpérer ſes armes ; qu'il augmente ſes richeſſes ; qu'il le » faſſe vivre ſept cens ans, & qu'il affermiſſe éternellement ſa Maiſon. Deux » Eunuques vintent le prendre, à la vûe du Peuple, & le conduiſirent juſ- » qu'au trône, où deux Kams le reçurent de leurs mains pour le préſenter » à l'Empereur. Ce Prince lui dit : Il faut avouer, Geily Kam, que ton » action eſt extrêmement glorieuſe. Je te donne la qualité de Kam, que tu » poſſéderas à jamais. Je veux être ton ami, & tu ſeras mon ſerviteur (46).

1639.

Mandeſlo part avec la Flotte Angloiſe.

Route juſqu'à Goa.

Mandeſlo partit de Surate, le 5 de Janvier, ſur la Marie, Vaiſſeau de la Flotte Angloiſe, qui portoit auſſi Methold & quelques autres Marchands de conſidération. Quoique leur embarquement ſe fît pour retourner en Europe, ils devoient s'avancer juſqu'à Goa, où Methold avoit à recevoir une groſſe ſomme d'argent, du Gouverneur Portugais. Ils arriverent le ſoir à la vûe de Daman, qui étoit alors aſſiégée par les troupes du Roi de Decan ; mais avec peu de ſuccès, parce que le Port n'étant pas bouché, l'Ennemi ne pouvoit arrêter les ſecours qui entroient à toute heure dans la Place. Auſſi l'embarras du ſiege n'empêcha-t-il pas le Gouverneur d'envoyer des rafraîchiſſemens aux Anglois. Il paroît que Methold étoit appellé auſſi par ſes affaires, à Viſapour, Capitale du Royaume de Decan, & que la confuſion des armes lui fit prendre le parti de s'y rendre par un chemin plus libre.

(45) Page 137.

(46) Page 338.

La Flotte arriva le 7 devant *Baçaïm*, ville du Royaume de Guzarate, située sur une riviere où les plus grands Vaisseaux peuvent remonter depuis le Golfe de Cambaye ; ce qui rend son Commerce florissant. Les Portugais, qui en étoient les maîtres depuis l'année 1534, l'avoient assez bien fortifiée. Le 9, on passa devant les Isles de Bondera & de Bambay, qui s'étendent le long de la Côte, depuis Baçaïm jusqu'au dessus de Rasiapour. Le 10, on eut, en passant, la vûe de Rasiapour, d'où il ne reste que vingt & une lieues jusqu'à Goa ; & le même jour, après avoir passé devant Fingorla, ville à quatre lieues de Goa, où les Hollandois avoient un Comptoir, on découvrit, vers le soir, les Isles voisines de Goa & les deux Châteaux qui défendent l'entrée de cette Capitale des Indes Portugaises (47).

MANDESLO. 1639.

On a peine à distinguer aussi, quel tems Methold & Mandeslo prirent ici pour se rendre à Visapour ; mais ce Voyage est d'autant plus curieux, qu'il sert à faire connoître une grande partie du Royaume de Decan, qui se nomme aussi Visapour, du nom de sa Capitale.

Route par terre de Goa à Visapour.

On entre dans cet Etat, après avoir passé la riviere de Madre de Dios, qui sépare l'Isle de Goa du Continent, & l'on rencontre à trois lieues de la rive, une ville nommée Ditcauly, dont le Gouverneur l'est aussi d'une Forteresse sur la même riviere. On compte six lieues de Ditcauly jusqu'à Bonda. Cette ville, qui est assez considérable & dont les rues sont fort belles, est située à l'embouchure de la petite riviere de *Dery*, qui entre dans la mer près des Isles que les Portugais ont nommées *Islas Quemadas*. Ses Habitans sont Banians, & font un grand Commerce à Goa. De Banda jusqu'à la montagne de Gate, le chemin est de neuf lieues. On passe par les villages d'Amboly & d'Herpoly, & l'on trouve celui d'Amboly au pied de la montagne. Elle s'étend le long du Decan jusqu'à la Côte de Coromandel, & ses sommets offrent des plaines aussi fertiles que les plus belles vallées.

D'Amboly on fait onze lieues, pour entrer au village de *Herenekassi*, sur la riviere du même nom. Une portée de canon plus loin, on passe par le village de Berouly, situé dans un Vallon, entre les montagnes de Gate. A deux lieues de-là, on trouve le village de Verseray, & trois lieues plus loin celui d'Outor. A six lieues & demie d'Outor, on rencontre celui de Berapour, d'où l'on n'a qu'une demie lieue jusqu'à celui de Maroura, & de-là une lieue jusqu'à celui de Kalingre, à cinq cens pas duquel on passe par celui de Kangir. Proche de Kangir, on traverse un Hameau, qui n'a pas d'autre nom que *Bary*, terme géneral, par lequel on désigne tous les lieux qui n'ont pas de nom particulier. Une lieue plus loin, on arrive au village de Worry, à demie lieue duquel est celui d'Attrovad, dont le voisinage offre une fort belle Pagode, sur une éminence qu'on découvre de fort loin. A deux lieues & demie de cette Pagode, on prend à gauche, par le village de Badalarg, qui conduit à Kervez par deux lieues & demie de chemin. Depuis Kervez, on compte deux lieues jusqu'à Stekary ; & de-là cinq, jusqu'aux tours d'une belle Pagode Baniane. De-là, on découvre la ville & le château de Mirsie, qui en est à deux lieues sur la gauche. Mais laissant cette ville, on fait une lieue depuis la Pagode jusqu'à Rajebag, autre ville, fort considérable par sa grandeur & par

Noms de plusieurs villages.

Ville & Château de Mirsie.

Ville de Rajebag.

(47) Pages 214 & 234.

MANDESLO. 1639.

le Commerce du poivre. Elle est du douaire de la Reine de Visapour ; qui la gouverne par ses propres Officiers. Une lieue au-delà de Rajebag, on trouve un fort beau puits. Deux lieues plus loin, passe la riviere de Cugny ; après laquelle, faisant une demie lieue, on laisse sur la gauche une ville nommée Gottevy, pour se rendre aux villages de Roëtesy & d'Omgar, qui n'en sont qu'à cinq cens pas. A demie lieue de ces deux villages, on rencontre la grande riviere de Corsena, qui traverse tout le Royaume de Visapour, jusqu'à Masulipatan. Une lieue & demie plus loin, on arrive au village d'Eynatous, qui est suivi, à peu de distance, de Katerna, de Tangly & d'Erary, après lesquels on trouve la riviere d'Agery, qui n'est pas à plus d'une lieue & demie du dernier.

Grande riviere de Corsena.

A trois lieues de la riviere, on passe par la ville d'Atteny, marché commun de tout le pays voisin, d'où l'on y porte chaque jour une grande abondance de vivres. A quatre lieues d'Atteny, on rencontre le village de Bardgie ; à trois lieues de Bardgie, celui d'Agger, qui est à la même distance de la ville de Talsenghe. Celle d'Hounvare est aussi à trois lieues de Talsenghe ; & l'on en compte autant d'Hounvare à celle de Tieco, d'où il n'en reste que six jusqu'à Visapour (48).

Nouraspour & Sirrapour.

Avant que d'arriver à cette Capitale, on passe par deux autres villes, nommées Nouraspour & Sirrapour, qui lui servent comme de Fauxbourg, & dont la premiere étoit autrefois la résidence ordinaire des Rois du Decan. Elle est tombée en ruines ; & l'on achevoit de la détruire, pour employer les matériaux du Palais & des Hôtels aux nouveaux édifices de Visapour.

Description de Visapour.

La Capitale du Decan est une des plus grandes villes de l'Asie. On lui donne plus de cinq lieues de tour. Sa situation est dans la Province de Cuncan, sur la riviere de Mandova, à quarante lieues de Dabul, & soixante de Goa. Ses murailles sont d'une hauteur extraordinaire, & de belle pierre de taille. Elles sont environnées d'un grand fossé, & défendues par plusieurs batteries, où l'on compte plus de mille pieces de canon, de toutes sortes de calibre, de fer & de fonte.

Palais du Roi.

Le Palais du Roi forme le centre de la ville, dont il ne laisse pas d'être séparé par une double muraille & un double fossé. Cette enceinte a plus de trois mille cinq cens pas de circuit. Le Gouverneur étoit alors un Italien, natif de Rome, qui avoit pris le turban, avec le nom de Mehmoud Richan. Son commandement s'étendoit aussi sur la ville, & sur cinq mille hommes dont la garnison étoit composée, outre deux mille qui faisoient la garde du Château.

Noms des Fauxbourgs.

La Ville a cinq grands Fauxbourgs, qui sont habités par les principaux Marchands ; sur-tout celui de Champour, où la plûpart des Jouailliers ont leurs Maisons & leurs Boutiques. Les autres se nomment Gurapour, Ibrahimpour, Alapour & Bomnemaly. La Religion des Habitans est partagée entre le Mahométisme, le Culte des Banians & l'Idolâtrie (49).

Après avoir terminé les affaires de la Compagnie à Visapour, d'autres intérêts, apparemment, conduisirent Methold à Dabul, où Mandeslo ne perdit pas l'occasion de l'accompagner. Il n'en décrit pas moins soigneusement la route.

(48) Page 226 & précédentes. (49) Page 218 & précédentes.

On reprend le même chemin jusqu'à la ville d'Atenny, d'où l'on se rend au village d'Agello, qui en est éloigné de deux lieues; & de-là, dans une ville nommée Areck, à six lieues & demie d'Agelle. D'Areck, on fait trois lieues jusqu'à la ville de Berec; & de Berec, trois autres lieues jusqu'à Myrsie.

Mandeslo. 1639. Route de Dabul.

Myrsie, qui se nomme aussi Mirdsie & Mirisgie, est une grande ville, mal peuplée. Elle a, du côté du Nord, un Château si bien fortifié, que le grand Mogol l'ayant assiegé avec toutes ses forces, fut contraint de lever le siege. On voit, dans cette ville, deux tombeaux qui ont plus de cinq cens ans d'antiquité, & pour lesquels tous les Habitans du pays ont beaucoup de vénération.

Grande ville de Myrsie.

De Myrsie, on fait trois lieues jusqu'au village d'Epour; & de-là, trois autres jusqu'à Graen, ville située sur les bords du Corsena. Cette riviere la divise par sa largeur, qui est d'environ huit cens pas, & forme, des deux côtés, deux parties si considérables qu'elles peuvent passer pour deux bonnes villes. Depuis la riviere de Corsena jusqu'au village de Tonck, on compte deux lieues & demie; & de-là une lieue au village d'Astacka, d'où l'on en fait deux pour arriver à la ville d'Asta. On trouve, entre Astacka & cette ville, un Hameau qui s'appelle Barry, nom, comme on l'a fait observer, qu'on donne aux lieux qui n'en ont point. Asta est une ville de Commerce, célebre par son marché, où l'on trouve toutes sortes de vivres. Elle fait la moitié du chemin entre Visapour & Dabul, à quinze lieues de l'une & de l'autre. Les armées du grand Mogol, qui se sont quelquefois avancées jusques dans ce canton, y ont laissé des traces de leurs ravages.

Double ville de Graen.

Asta.

En sortant d'Asta, on trouve, à trois lieues, une grande ville nommée *Balloua;* & trois lieues plus loin, les villes d'Oeren & d'Isselampour, qui ne sont éloignées l'une de l'autre que de la portée du canon. On laisse la premiere à droite, & l'autre à gauche. Isselampour est défendue par un bon Château. A deux lieues, on trouve le village de Tasset; &, trois lieues au-delà, celui de Kassegam, d'où l'on compte deux lieues jusqu'à la ville de Calliar, qui est presqu'entiérement ruinée. Deux lieues plus loin, on rencontre un petit village, qui se nomme Galoure, d'où l'on passe par le village de Winge; & de-là par la ville de Qualampour, où il se fait beaucoup de toiles. On se rend ensuite, par celle de Domo, à celle de Tamba, qui est à six lieues de Galoure.

Balloua. Oeren & Isselampour.

Tamba est une ville assez grande & fort peuplée. Elle est située sur le bord d'une riviere, dont Mandeslo ne put sçavoir le nom; car celui de Coyna que les Habitans lui donnent, est un nom géneral qui signifie une grande riviere. Ses Habitans, qui sont Banians ou Gentils, vivent du Commerce ou de l'Agriculture. Depuis Tamba jusqu'au village de Morel, on compte deux lieues; de-là, deux autres à celui de Suppera; quatre de Suppera à celui de Belour, & deux ensuite jusqu'au Bourg de Verad. Ce Bourg est à neuf lieues des montagnes de Gate. On montre, à peu de distance, un village, nommé Patan, retraite d'un insigne Voleur, qui ravagea long-tems le pays avec impunité, parce qu'au moindre avis des desseins qu'on formoit contre lui, il trouvoit sa sûreté dans la montagne.

Tamba.

De Verad au village d'Halevecko, & jusqu'à la riviere du même nom,

Riviere d'Halevecko, ou de Coyna.

MANDESLO. 1639.

on compte trois grandes lieues. Cette riviere, qui descend de la ville de Chaury, à trente-six lieues d'Halevecko, porte ordinairement le nom de ce village, quoiqu'on lui donne aussi celui de Coyna, qui signifie grande riviere, parce qu'elle est en effet la plus grande du Royaume. Depuis ses rives jusqu'au village de Gatta-matta, qui est dans les montagnes de Gate, on compte trois lieues; & trois encore de-là jusqu'au village de Poly, situé au pied de la montagne, dont l'accès est très-difficile dans cette partie. On fait ensuite deux lieues jusqu'au village de Camburley; & deux autres, de Camburley jusqu'à celui de Chipolone. Ce dernier village est situé sur la riviere du Ghoyhber, qui se jette dans celle d'Halevacko, & qui donne la commodité de s'y embarquer jusqu'à Dabul, c'est-à-dire, pendant l'espace de seize lieues. Elle sert aussi à transporter les marchandises de toutes les parties du Royaume, en payant un larin & demi du candy, qui fait quatre quintaux & demi de poids (50).

Description de Dabul.

Dabul est située sur la riviere d'Halevacko, à dix-sept degrés quarante-cinq minutes du Nord. Linschot s'est trompé, en la mettant à dix-huit degrés. C'est une des anciennes villes du Decan; mais, aujourd'hui elle est sans portes & sans murailles. Ses fortifications consistent en deux batteries, dressées du côté de la riviere, sur lesquelles on voit quatre pieces de canon de fer. Le bois qu'on rencontre à gauche, après avoir passé la riviere, représente un grand Château qui ne subsiste plus. On y découvre seulement une tour blanche, qui sert tout à la fois de Pagode aux Banians, & de Fanal aux Pilotes pour éviter les bancs de sable, dont l'entrée de la riviere est coupée. Celui qu'on rencontre, à l'embouchure même, demeure à sec après le reflux. L'expérience apprend à tirer toujours vers le midi, parce que dans la basse marée on y trouve jusqu'à cinq ou six brasses d'eau; à l'exception néanmoins de l'embouchure, qui n'en a jamais plus de douze ou quatorze pieds. La Rade, quoiqu'assez bonne à une lieue de la riviere, l'est beaucoup moins que dans la Baye de Zanguizarra, qui en est à quatre lieues. On trouve, à douze lieues de-là, celle de Ocutapour, éloignée de Goa d'environ vingt lieues, à dix-sept degrés dix minutes de hauteur, qui passe pour la meilleure de toute la Côte, parce qu'on est à couvert de tous les vents derriere l'Isle qui la couvre. Trois lieues plus loin s'offre la ville de Rasiapour, une des meilleures villes maritimes du Decan. La Baye de Vingurla, qui est à dix-neuf lieues de Rasiapour, & à trois des Islas Quemadas, ne manque pas non plus de commodités.

Sa Rade.

Autres Rades voisines.

Rasiapour.

Commerce de Dabul.

Le principal commerce de Dabul est celui du sel, qu'on y apporte d'Oranuhammara; & celui du poivre, que les Habitans transportoient autrefois dans le Golfe Persique & dans la mer rouge. Ils y envoyoient alors un grand nombre de vaisseaux : mais ils sont tombés de cet état florissant dans une décadence, qui ne leur permet pas, suivant Mandeslo, d'envoyer chaque année plus de trois ou quatre Bâtimens à Bander-Abassy. Les droits, que les marchandises payent dans ce Port, sont de trois & demi pour cent.

Habitans du Decan.

En général les Habitans du Royaume, que l'Auteur nomme les Decanins, ont beaucoup de ressemblance, dans leurs manieres, dans leurs mariages,

(50) Pages 220 & précédentes.

dans leurs enterremens, leurs purifications & leurs autres usages, avec les Banians du Royaume de Guzarate. Mandeslo néanmoins observa quelques différences. Les Maisons des Banians Decanins sont composées de paille; & les portes en sont si basses & si étroites, qu'on n'y peut entrer qu'en se courbant. On y voit, pour tous meubles, une natte sur laquelle ils couchent, & une fosse dans la terre, où ils battent le riz. Leurs habits ressemblent à ceux des autres Banians; mais leurs souliers, qu'ils nomment *Alparcas*, sont de bois; & leur usage est de les attacher sur le cou-de-pied, avec des courroyes. Leurs enfans vont nuds jusqu'à l'âge de sept ou huit ans. La plûpart sont Orfevres, ou travaillent en cuivre. Cependant ils ont des Médecins, des Barbiers, des Charpentiers, & des Maçons, qui s'employent au service du Public, sans distinguer les Religions. Leurs armes sont à peu près les mêmes que celles des Mogols; & Mandeslo remarqua, comme dans l'Indoustan, qu'elles sont moins bonnes que celles de Turquie & d'Europe (51).

Mandeslo. 1639.

Leur Commerce.

Leur principal Commerce est en poivre, qui se transporte par mer en Perse, à Surate, & même en Europe. L'abondance de leurs vivres les met en état d'en fournir toutes les contrées voisines. Ils font quantité de toiles, qu'on transporte aussi par mer; ce qui n'empêche pas le Commerce de terre avec les Mogols & les Peuples de Golkonde & de la Côte de Coromandel, auxquels ils portent des toiles de coton & des étoffes de soie.

Race des Venesars.

On trouve à Visapour un grand nombre de Jouailliers, & quantité de perles; mais ce n'est pas dans cette ville, ni dans le pays, qu'il faut chercher le bon marché, puisque les perles y viennent d'ailleurs. Il se fait beaucoup de lacque dans les montagnes de Gate, quoique moins bonne que celle de Guzarate. Les Portugais font un grand Commerce dans le Decan, sur-tout avec les Marchands de Ditcauly & de Banda. Ils achetent d'eux le poivre à sept ou huit piastres le quintal, & leur donnent en payement des étoffes ou de la quincaillerie d'Europe. On distingue, par le nom de Venesars, une race de Marchands Decanins, qui achetent le riz & le bled, pour l'aller revendre dans l'Indoustan & dans les autres pays voisins, en Caffilas ou Caravanes, de cinq, six, & quelquefois neuf à dix mille bêtes de charge. Ils emmenent leurs familles entieres, sur-tout leurs femmes, qui maniant l'arc & les fleches avec autant d'habileté que les hommes, se rendent si redoutables aux Brigands, que jamais ils n'ont osé les attaquer (52).

Monnoie particuliere du Decan.

Outre les monnoies communes de l'Inde, il n'y a point de ville, ni presqu'aucun village, dans le Decan, qui n'ait sa monnoie marquée à son coin; ce qui rend l'estimation des valeurs extrêmement difficile dans le Commerce. Il s'y trouve tant de fausse monnoie, que malgré les loix, suivant lesquelles un payement doit se faire en presence d'un Cheraf, ou d'un Changeur, on a beaucoup de peine à se garantir de l'imposture. Les Cherafs mêmes contribuent à ce désordre, en faisant couler de mauvaises pieces avec celles qu'ils font compter, malgré les punitions établies, qui s'exécutent avec beaucoup de rigueur (53). On se sert ici du même poids que dans le pays de Guzarate, excepté que vingt Maons de Surate en font vingt-sept du Royaume de Decan. Le maon ordinaire, qui est de quarante sers & de seize

Poids.

(51) Page 222. (52) Page 223. (53) Page 224.

MANDESLO. 1639.

peyses, fait vingt-sept livres, chacune de deux marres. Les Decanins ont un poids particulier pour le poivre, qu'ils appellent Goeiny, & qui pese douze maons. Quatre maons font un quintal ; & vingt font un candy (54).

Forces du Roi de Decan.

Le Roi de Decan, ou de Cuncan, ou de Visapour, car il porte ces trois noms, est devenu tributaire du grand Mogol, par des révolutions dont on a déja rapporté l'origine (55). Il conserve néanmoins assez de forces pour mettre en campagne une armée de deux cens mille hommes, avec lesquels il se rend quelquefois redoutable à la Cour d'Agra, quoiqu'elle posséde plusieurs villes dans les Etats de ce Prince, telles que Chaul, Kerby, & Doltabad. On lit, dans les Historiens Portugais, qu'Adelkan-Scha, Bisaieul d'Idal-Scha, qui régnoit du tems de Mandeslo, prit deux fois, en 1586, la ville de Goa sur leur Nation ; mais que se trouvant ruiné par cette guerre, il convint avec eux de leur céder la propriété du pays de Salsette avec soixante-sept villages, de celui de Bardes avec douze villages, & de celui de Tiswary, avec trente villages ; à condition, d'un côté, que les Peuples de son Royaume jouiroient de la liberté du Commerce dans toutes les Indes, & que de l'autre ils seroient obligés de vendre tout leur poivre aux Marchands de Goa. Ce traité ne fut pas exécuté si fidélement, qu'il ne s'élevât quelquefois des différends considérables entre les Nations. Quelques années avant l'arrivée de l'Auteur aux Indes, les Portugais, avertis que trois ou quatre vaisseaux du Roi de Decan étoient partis chargés de poivre, pour Mocka & pour la Perse, mirent en mer quatre Frégates, qui ne firent pas difficulté de les attaquer. Le combat fut sanglant, & les Portugais y perdirent un de leurs principaux Officiers. Cependant la victoire s'étant déclarée pour eux, ils se saisirent des quatre vaisseaux & les menerent à Goa, où de sang froid ils tuerent tous les Indiens qui restoient à bord. Le Roi de Decan feignit d'ignorer cet outrage ; mais on ne doutoit point, à l'arrivée de Mandeslo, que sous le voile de la dissimulation il ne prît du tems pour disposer ses forces, & qu'il ne déclarât la guerre à la ville de Goa.

Ses guerres & son traité avec les Portugais.

L'Inde n'a pas de Prince qui soit plus riche en artillerie. On croira, si l'on veut, sur le témoignage de Mandeslo, qu'entre plusieurs pieces extraordinaires, » il en avoit une de fonte, qui tiroit près de huit cens livres de » balle, avec cinq cens quarante livres de poudre fine ; & qu'en ayant fait » usage au siege du Château de Salpour, le premier coup qu'il fit tirer con- » tre cette Forteresse abbatit quarante-cinq pieds de mur. Le Fondeur étoit » un Italien, natif de Rome, & le plus méchant de tous les hommes, qui » avoit eu l'inhumanité de tuer son propre fils, pour consacrer par son sang » cette monstrueuse piece. Ensuite, il fit jetter dans la fournaise de sa fon- » te un Tresorier de la Cour, qui vouloit lui faire rendre compte de la » dépense (56).

Merveilleuse piece de canon.

Le séjour de Mandeslo, à Goa, & l'histoire de son retour en Europe avec la Flotte Angloise, n'occupent gueres plus de vingt pages dans sa propre Relation, & n'offrent rien d'agréable ni d'utile. Mais, dans le dessein apparemment d'en faire un ouvrage plus épais & plus cher, les Editeurs, ou les

Retour de Mandeslo en Europe.

(54) *Ibid.*

(55) Voyez la Description de Golkonde, au Tome IX.

(56) Page 232.

Libraires,

Mandeslo. 1639.

Libraires, y ont joint tout ce qu'ils ont pû recueillir des autres Voyageurs, sur différentes contrées de l'Asie, que Mandeslo n'avoit pas vûes; de sorte que son récit se trouve noyé dans un grand nombre de descriptions & de recherches historiques, auxquelles il n'a pas la moindre part (57). Il suffira, pour terminer cet article, d'ajouter qu'après avoir essuyé sur la Côte d'Angleterre une affreuse tempête, qui l'effraya plus que tous les périls d'une longue navigation, il débarqua heureusement dans le Comté de Kent (58) le 26 de Novembre; que pendant trois mois que sa curiosité lui fit passer à Londres, il y fit les observations communes à tous les Voyageurs; qu'étant parti le 20 de Mars 1640 (59), il traversa la Flandre & la Hollande, où il s'embarqua le 29 d'Avril pour Hambourg; & que de-là, il se rendit à Gottorp, où il arriva le premier jour de Mai (60).

Comment on a grossi sa Relation.

Olearius, ami de Mandeslo & premier Editeur de ses Voyages, nous apprend que peu de tems après son retour des Indes, il se rendit en France pour y demander de l'emploi. Il obtint une compagnie de Cavalerie dans le Régiment du Maréchal de Rantzan; mais il mourut presqu'aussi-tôt de la petite verole à Paris. Entre plusieurs éloges, Olearius déclare qu'ayant examiné soigneusement sa Relation, *il n'y a rien trouvé qui ne soit conforme à la vérité.* Il lui fait un mérite, non-seulement d'avoir distingué les remarques d'autrui de ses propres observations; mais d'avoir pesé les degrés de confiance qu'il devoit à ces récits étrangers, & d'avoir souvent déclaré qu'il n'y ajoutoit aucune foi. Quelques exemples feront connoître la justice de cet éloge.

Mandeslo meurt au service de France.

» On dit qu'à Macassar les femmes accouchent souvent d'un alligator, ou » d'un crocodile, avec un enfant. Un Marchand renommé & digne de foi, » qui étoit venu de Macassar à Surate, nous confirma ce prodige, & nous » assura que de son tems on y avoit vû plusieurs de ces monstrueuses pro- » ductions. Il ajoutoit qu'on traitoit avec distinction les enfans nés avec des » crocodiles, & qu'on les estimoit beaucoup; parce qu'on les croyoit capa- » bles de rendre de grands services au pays. Il racontoit aussi qu'il avoit » connu une de ces femmes, qui demeurant proche d'une riviere, avoit nourri » un crocodile né d'elle avec son enfant; que cet animal venoit recevoir cha- » que jour sa nourriture chez elle, & qu'après avoir mangé il retournoit à » la riviere. Mandeslo déclare que ce récit lui paroît incroiable; ou s'il est vrai, dit-il, un fait si merveilleux ne peut arriver que par enchantement.

Exemples de son jugement.

» On lui raconta que dans le Royaume de Siam, il se trouve, parmi les bêtes » sauvages, des truies, qui produisent sans le mêlange des mâles. Une sin- » gularité si contraire aux loix de la nature ne lui paroît mériter aucune foi. » Cependant il entendit assurer la même chose par des personnes considé-

(57) Ainsi les trois quarts de l'Ouvrage publié sous son nom ne sont pas de lui. On l'a grossi encore par une très longue Table des matieres, d'une forme & d'un goût sans exemple. Faisons-là connoître, par quelques traits pris au hazard : *A a*, riviere, où, que fait-elle ? *Abobon Godomne*, quel Seigneur, son revenu quel ? *Achem*, ville, où, quelle ? Ses Forêts quelles; ses habitans quels; leurs habits quels; ses Maisons quelles. *Ada*, quel mot ? *Adelle*, village où ? *Agery*, riviere où ? *Agger*, village où ? *Agu rasa*, qui ? *Agalle*, ville où ? *Ains*, Seigneurie où ? *Alia* quoi ? *Amboinois* (*les*) quels ? Cette Table comique fait le quart, au moins, du second Tome.

(58) Page 723.

(59) Page 754.

(60) Page 808.

MANDESLO. 1639.

» rables, & principalement par un Président Anglois, qui avoit vû dans un » Vaiſſeau Hollandois une truie mettre ſes petits bas, après avoir paſſé plus » de ſix mois à bord, ſans être approchée d'aucun mâle.

» Les tigres ſont des animaux très féroces & très cruels, qui n'épargnent » pas plus les hommes que les bêtes. Cependant on aſſure que ceux des In- » des orientales diſtinguent fort bien les hommes blancs d'avec les noirs, & » qu'ils n'attaquent pas facilement un homme blanc. On fit ce récit à Mandeſlo, » qui n'eut pas peu de peine à le croire : Un Européen & un Indien noir » s'étant couchés enſemble ſous quelques broſſailles, il vint un tigre, qui » arracha le Noir du côté de l'Européen, le déchira cruellement & le dévora, » ſans menacer le blanc d'aucun mal.

» On lui dit encore que le tigre ne couvre ſa femelle qu'une ſeule fois dans » toute ſa vie; parce qu'après leur jonction, ſes parties s'enflent comme celles » d'un chien, & le tiennent attaché pendant quelques jours, juſqu'à ce que » venant à ſe pourrir, il ne ſe détache de la tigreſſe que par la perte de ce » qui fait leur différence. On lui dit auſſi que les poils longs & roides qui » croiſſent à la gueule des tigres, comme aux chats, ſont le plus violent » poiſon qu'on puiſſe emploier pour faire mourrir un homme. Enfin, on » voulut lui perſuader qu'il y a dans les Indes un canton où les cornes d'ani- » maux, miſes en terre, y prennent racine, croiſſent, & deviennent auſſi » fermes qu'une production du terroir; de ſorte qu'on ne peut les en déta- » cher qu'avec effort. Il fut ſurpris de lire la même choſe dans Linſchoten, » qui la rapporte d'un lieu pierreux de l'Iſle de Goa, où les Bouchers jet- » tent les cornes de bœufs & de vaches, comme des excrémens inutiles. Ce » Voyageur ſe vante même d'en avoir tiré quelques-unes hors de terre, qui » avoient des racines de deux ou trois empans de longueur. Arthus & de Bry n'ont pas fait difficulté de le répéter ſur ſon témoignage : mais loin d'y ajouter foi, Mandeſlo s'étoit contenté de mettre à la marge de ſon Journal, *Obſevations fabuleuſes*, ſans vouloir qu'elles entraſſent dans ſa narration.

Remarques d'Olearius, Editeur de Mandeſlo.

Remarquons néanmoins, ajoute ſon Editeur, que depuis l'établiſſement des Européens aux Indes, il ne s'y eſt gueres fait moins de changemens dans ce qui regarde la nature, que dans les mœurs & les uſages, & la forme des Gouvernemens. Nous y avons porté, non-ſeulement nos principes de religion & de politique, mais encore nos manieres, nos goûts, nos arts, nos méthodes de culture pour les végétaux, & d'inſtruction pour toutes les créatures capables de diſcipline. Linſchoten & tous les anciens voyageurs ne reconnoîtroient pas aujourd'hui la plûpart des lieux dont ils ont publié d'exactes deſcriptions; & toutes leurs hiſtoires ne leur paroîtroient que des ſonges.

Enfin le zéle d'Olearius, pour la gloire de ſon ami, lui fait ajouter qu'on eſt redevable, à Mandeſlo, de la plûpart des figures qui ſe trouvent dans ſa Relation. Elles ont été deſſinées de ſa propre main; ou, ſous ſes yeux, par divers Peintres qu'il rencontroit dans ſes courſes (*).

Remarques de ſon Traducteur.

Wicquefort, à qui l'on doit cette traduction, remarque auſſi » que Man- » deſlo s'étant fait inſtruire dans l'uſage de l'Aſtrolabe, en avoit acquis aſſez

(*) Préface d'Adam Olearius, qui eſt à la tête de l'Edition.

» de connoissance, pour faire les observations des longitudes & des latitudes » qui sont répandues dans son Journal. Il ne loue pas moins ses autres lumieres. Cependant, à l'occasion de quelques réflexions injurieuses, qu'il lui reproche contre les Hollandois, dont il n'avoit reçu que des bienfaits & des politesses, il finit par un trait qui n'est pas plus obligeant pour le pays auquel Mandeslo devoit la naissance : » A n'en point mentir, dit-il, il est ridicule qu'un homme, né au milieu des Vandales, & nourri parmi les Cimbres, traite d'incivils & de grossiers ceux qui ont ouvert depuis tant d'années, pour les Etrangers, l'École de Mars & de Minerve, & qui sont en » possession de porter les arts & les sciences à leur derniere perfection (*).

Mandeslo. 1639.

(*) Préface de Wicquefort sur sa Traduction.



VOYAGE
DE BERNIER
AU ROYAUME DE KACHEMIRE.

INTRODUCTION.

UN Médecin célébre, un Philoſophe au-deſſus du commun, un Obſervateur également attentif & judicieux, qui voyage dans le deſſein de s'inſtruire & de ſe rendre utile à l'inſtruction d'autrui, mérite ſans doute un rang diſtingué dans ce Recueil. C'eſt à tous ces titres que les Remarques de Bernier, ſur l'Empire Mogol, ſont eſtimées ſinguliérement.

La curioſité de voir le Monde l'avoit déja fait paſſer dans la Paleſtine & dans l'Egypte, où s'étant remis en chemin, du grand Caire, après s'y être arrêté plus d'un an, il ſe rendit en trente-deux heures à Suez, pour s'y embarquer ſur une Galere qui le fit arriver le dix-ſeptiéme jour à Gedda, Port de la Mecque. De-là, un petit Bâtiment l'ayant porté à Mocka, il ſe propoſoit de paſſer à *Gonder*, Capitale de l'Ethiopie. Mais, effrayé du traitement qu'on y faiſoit aux Catholiques, il s'embarqua ſur un vaiſſeau Indien, dans lequel il aborda heureuſement au Port de Surate, en 1655. Le Monarque, qui occupoit alors le trône des Mogols, étoit encore Schah-Jehan, fils de Jehan Guir, & petit fils d'Eckbar. Bernier ſe rendit à la Cour d'Agra. Diverſes avantures, qu'il n'a pas jugé à propos de publier, l'engagerent d'abord au ſervice du grand Mogol en qualité de Médecin. Enſuite, s'étant attaché à Danneck-Mend-Kam, le plus ſavant homme de l'Aſie, qui avoit été Bakchis, ou grand Maître de la Cavalerie, & qui étoit alors un des principaux Seigneurs de l'Empire, il fut témoin des ſanglantes révolutions qui arriverent dans cette Cour, & qui mirent Aurengzeb ſur le trône.

Son premier Tome en contient l'Hiſtoire. Le ſecond n'offre rien, non plus, qui appartienne au Recueil des Voyages. Mais, après avoir paſſé près de neuf ans à la Cour, Bernier vit naître une occaſion, qu'il deſiroit depuis long-tems, de viſiter quelques Provinces de l'Empire, avec ſes Maîtres, c'eſt-à-dire, à la ſuite de l'Empereur, & de Dannek-Mend-Kam, dont l'eſtime & l'affection ne lui promettoient que de l'agrément dans cette entrepriſe.

Cette Relation, ſeule partie de ſes Mémoires qui doive porter le nom de Voyage, compoſe une partie du quatriéme Tome. Le reſte ne convient qu'à la deſcription générale de l'Indouſtan (61).

Départ de la Cour Mogole pour le Royaume de Kachemire.

Aurengzeb conſultant moins la politique, qui ne lui permettoit gueres de s'éloigner, tandis qu'il retenoit Schah-Jehan, ſon pere, priſonnier dans la Fortereſſe d'Agra, que l'intérêt de ſa ſanté & le ſentiment des Médecins, prit la réſolution de ſe rendre à Lahor, & de Lahor à Kachemire, pour éviter

(61) L'Ouvrage contient, quatre Tomes *in*-12; ſous différens titres, les deux premiers publiés en 1670, & les deux autres en 1671, à Paris, chez Claude Barbin.

les chaleurs excessives de l'été. Il partit le 6 de Décembre 1664, à l'heure que ses Astrologues avoient choisie pour la plus heureuse. La même raison l'obligea de s'arrêter à deux lieues de Dehli, dans une de ses Maisons de campagne, nommée Chah-limar, où il passa six jours entiers à faire les préparatifs d'un voyage qui devoit être d'un an & demi. Il alla camper ensuite sur le chemin de Lahor, pour y attendre le reste de ses équipages.

Bernier. 1664.

Double artillerie qui suit le grand Mogol.

Il menoit avec lui trente-cinq mille hommes de cavalerie, qu'il tenoit toujours près de sa personne, & dix mille hommes d'infanterie, avec les deux artilleries Impériales, la pesante & la legere. Celle-ci se nomme aussi l'artillerie de l'Etrier, parce qu'elle est inséparable de la personne de l'Empereur; au lieu que la grosse s'en écarte quelquefois, pour suivre les grands chemins & rouler plus facilement. La grosse est composée de soixante-dix pieces de canon, la plûpart de fonte, dont plusieurs sont si pesantes, qu'on emploie vingt paires de bœufs à les tirer. On y joint des éléphans, qui aident les bœufs, en poussant & tirant les roues des charettes avec leurs trompes & leurs têtes; du moins, dans les passages difficiles & dans les rudes montagnes. Celle de l'Etrier consiste en cinquante ou soixante petites pieces de campagne, toutes de bronze, montées chacune sur une petite charette, ornée de peintures & de plusieurs petites banderolles rouges, & tirée par deux fort beaux chevaux conduits par le canonier, qui sert de cocher, avec un troisiéme cheval que l'aide du canonier méne en main pour relai. Toutes ces charettes vont toujours courant, pour se trouver en ordre devant la tente de l'Empereur, & pour tirer toutes à la fois au moment qu'il arrive (62).

Caractere de Daneck Mend-Kam.

Un si grand appareil faisoit appréhender qu'au lieu de faire le voyage de Kachemire, il ne fut résolu d'aller faire le siege de l'importante ville de Candahar, qui étant frontiere de la Perse, de l'Indoustan & de l'Usbeck, Capitale d'ailleurs d'un très riche & très beau pays, a fait de tous tems le sujet des guerres les plus sanglantes entre les Persans & les Mogols. Cependant Bernier, qui n'avoit point encore quitté Dehli, ne put différer plus long-tems son départ, sans s'exposer à demeurer trop loin après l'armée. Il sçavoit aussi que son Nabab, Daneck Mend-Kam, l'attendoit avec impatience. » Ce Seigneur, dit-il, ne pouvoit non plus se passer de philosopher, tout l'après-midi, sur les livres de Gassendi & de Descartes, sur le Globe, sur la Sphère, ou sur l'Anatomie, que de donner la matinée entiere aux grandes affaires de l'Empire, en qualité de Sécretaire d'Etat pour les affaires étrangeres, & de grand Maître de la cavalerie (63).

Préparatifs de l'Auteur.

Bernier s'étoit fourni, pour le voyage, de deux bons chevaux Tartares (64); d'un chameau de Perse, des plus grands & des plus forts; d'un Chamelier & d'un Valet d'étable; d'un Cuisinier, & d'un autre Valet que l'usage du pays oblige de marcher devant le cheval de son Maître, avec un flaccon d'eau à la main. Il n'avoit pas oublié les ustenciles nécessaires, tels qu'une tente de médiocre grandeur & un tapis de pied; un petit lit de sangles, composé de quatre cannes, très fortes & très legeres, avec un coussin pour la tête; deux

(62) Mémoires de Bernier, Tome IV, pages 10 & précédentes.
(63) *Ibid.* page 126.

(64) Il y étoit obligé, à cause de la paye de cent cinquante écus qu'il avoit par mois.

BERNIER. 1664.

couvertures, dont l'une, pliée en quatre, sert de matelas; un soufra, ou nappe ronde de cuir, sur laquelle on mange; quelques serviettes de toile peinte; & trois petits sacs de batterie de cuisine ou de vaisselle, qui s'arrangent dans un plus grand sac, comme ce grand sac se met dans un bissac de sangle, qui contient toutes les provisions, le linge & les habits du Maître & des Valets.

Ses provisions.

Il avoit fait aussi sa provision d'excellent riz, dans la crainte de n'en pas toujours trouver d'aussi bon; de quelques biscuits doux, avec du sucre & de l'anis; d'une poche de toile, avec son petit crochet de fer, pour faire égoutter & conserver du *Days*, ou du lait caillé; & de quantité de limons, avec du sucre, pour faire de la limonade; car le Days & la Limonade sont les deux liqueurs qui servent de rafraîchissement aux Indiens. Toutes ces précautions sont d'autant plus nécessaires dans ces voyages, qu'on y campe & l'on y vit à la Tartare, sans espérance de trouver d'autres logemens que les tentes. Mais l'Auteur se consoloit par l'idée qu'on devoit marcher au Nord, & qu'on partoit après les pluies, vraie saison pour voyager dans les Indes; sans compter que par la faveur de son Nabab, il étoit sûr d'obtenir tous les jours un pain frais, & de l'eau du Gange, dont les Seigneurs de la Cour menent plusieurs chameaux chargés. Ceux qui sont réduits à manger du pain des marchés, qui est fort mal cuit, & à boire de l'eau telle qu'on en rencontre, mêlée de toutes sortes d'ordures que les hommes & les animaux y laissent, sont exposés à des maladies dangereuses, qui produisent même une espece de vers dans les jambes. Ces vers y causent d'abord une grande inflammation, accompagnée de fievre. Quoiqu'ils sortent ordinairement à la fin du voyage, ils s'en trouve aussi qui demeurent plus d'un an dans la plaie. Leur grosseur est celle d'une chanterelle de violon; de sorte qu'on les prendroit moins pour des vers que pour quelque nerf. On s'en délivre, comme en Afrique, en les roulant autour d'un petit morceau de bois, gros comme une épingle, & les tirant de jour en jour, avec beaucoup de précautions pour éviter de les rompre (65).

Mauvaise qualité du pain & de l'eau.

Double camp, qui se nomme Peiche-Kanés.

Quoiqu'on ne compte pas plus de quinze ou seize journées de Dehli à Lahor, c'est-à-dire, environ six-vingt de nos lieues, l'Empereur employa près de deux mois à faire cette route. A la vérité, il s'écartoit souvent du grand chemin, avec une partie de l'armée, pour se procurer plus facilement le plaisir de la chasse, & pour la commodité de l'eau. Lorsque ce Prince est en marche, il a toujours deux camps, ou deux amas de tentes, qui se forment & se levent alternativement, afin qu'en sortant de l'un, il en puisse trouver un autre qui soit prêt à le recevoir. De-là leur vient le nom de *Peiche-Kanés*, qui signifie Maisons qui précédent. Ces deux Peiche-Kanés sont à peu près semblables. On employe, pour en porter un, plus de soixante éléphans, de cent chameaux, & de cent mulets, avec un grand nombre d'hommes. Les éléphans portent les plus pésans fardeaux, tels que les grandes tentes, & leurs piliers, qui se démontent en trois pieces. Les chameaux sont pour les moindres tentes; & les mulets, pour le bagage & les cuisines. On donne aux portefaix tous les meubles legers & délicats, qui sont sujets à se rompre, comme la porcelaine qui sert à la table Impériale, les lits peints

(65) *Ibid.* pages 18 & précédentes.

& dorés, & les riches Karguais, dont on donnera bien-tôt la description. L'un de ces deux Peiche-Kanés n'est pas plutôt arrivé au lieu marqué pour le camp, que le grand Maître des Logis choisit quelque endroit convenable pour le quartier du Roi, en observant néanmoins, autanr qu'il est possible, la symétrie & l'ordre qui regarde toute l'armée. Il fait tracer un quarré, dont chaque côté a plus de trois cens pas ordinaires de longueur. Cent Pioniers nettoient cet espace, l'applanissent, & font des divans de terre, c'est-à-dire, des especes d'estrades quarrées, sur lesquelles ils dressent les tentes. Ils entourent le quarré général de Kanates, ou de Paravans, de sept ou huit pieds de hauteur, qu'ils affermissent par des cordes attachées à des picquets, & par des perches qu'ils plantent en terre deux à deux, de dix en dix pas, une en dehors & l'autre en dedans, les inclinant l'une sur l'autre. Ces Kanates sont d'une toile forte, doublée d'Indienne, ou de toile peinte en portages, avec un grand vase de fleurs. Au milieu d'un des côtés du quarré est la porte ou l'entrée royale, qui est grande & majestueuse. Les Indiennes dont elle est composée, & celles qui forment le dehors de cette face du quarré, sont plus belles & plus riches que les autres.

BERNIER. 1664.

Forme des Peiche Kanés.

La premiere & la plus grande des tentes, qu'on dresse dans cet enceinte, se nomme *Am-Kas.* C'est le lieu où l'Empereur & tous les Grands de l'armée s'assemblent vers neuf heures du matin, du moins lorsqu'on fait quelque séjour dans un camp, ou en campagne même; car c'est un usage dont les Empereurs Mogols se dispensent raremenr, de se rrouver à l'assemblée deux fois le jour comme dans leur ville Capitale, pour régler les affaires de l'Etat, & pour administrer la Justice.

Premiere Tente.

La seconde tente, qui n'est guéres moins grande que la premiere, mais qui est un peu plus avancée dans l'enceinte, s'appelle *Gosel-Kané* (*), c'est-à-dire, lieu pour se laver. C'est-là que tous les Seigneurs s'assemblent le soir, & viennent saluer l'Empereur comme dans la Capitale. Cette assemblée du soir leur est très-incommode; mais rien n'est si magnifique, pour les Spectateurs, que de voir, dans une nuit obscure, au milieu d'une campagne, entre toutes les tentes d'une armée, de longues files de flambeaux qui conduisent tous les Omrahs au quartier Impérial, ou qui les ramenent à leurs tentes. Ces flambeaux ne sont pas de cire, comme les nôtres; mais ils durent très-longtems. C'est un fer emmanché dans un bâton, au bout duquel on entoure un vieux linge, que le Masalk, ou le Porte-flambeau, arrose d'huile de tems en tems. Il tient à la main, pour cet usage, un flaccon d'airain, ou de fer blanc, dont le col est fort long & fort étroit.

Seconde Tente.

La troisiéme tente, plus petite que les deux premieres, & plus avancée encore dans l'enclos, se nomme *Kaluet-Kané*, c'est-à-dire, lieu de retraite, ou salle du Conseil privé, parce qu'on n'y admet que les principaux Officiers de l'Empire, & qu'on y traite les affaires de la plus haute importance. Plus loin sont les tentes particulieres de l'Empereur, entourées de petites Kanates de la hauteur d'un homme, & doublées d'Indiennes au pinceau, c'est-à-dire, de ces belles Indiennes de Masulipatan qui representent toutes

Troisiéme Tente.

Tentes Impériales.

(*) C'est ce que Rhoe nomme *Gouzalkan.* Chaque Nation rapporte ainsi les noms étrangers à sa prononciation.

Bernier. 1664.

sortes de fleurs; quelques-unes doublées de satin à fleurs, avec de grandes franges de soie. Ensuite on trouve les tentes des Begums, ou des Princesses, & des autres Dames du Serrail, entourées aussi de riches Kanates, entre lesquelles sont distribuées les tentes des femmes de service, dans l'ordre qui convient à leur office.

Leurs ornemens.

L'Amkas, & les cinq ou six principales tentes, sont fort élevés ; autant pour être vûs de loin, que pour résister mieux à la chaleur. Le dehors n'est qu'une grosse & forte toile rouge, embellie néanmoins de grandes bandes, taillées de diverses formes assez agréables à la vûe; mais le dedans est doublé des plus belles Indiennes, ou de quelque beau satin, enrichi de broderies de soie, d'or & d'argent, avec de grandes franges. Les piliers qui soutiennent ces tentes sont peints & dorés. On n'y marche que sur de riches tapis, qui ont, par-dessous, des matelas de coton épais de trois ou quatre doigts, autour desquels on trouve de grands carreaux de brocard d'or pour s'appuyer. Dans chacune des deux grandes tentes où se tient l'assemblée, on éléve un théâtre fort riche, où l'Empereur donne audience sous un grand dais de velours ou de brocard. Chaque tente Impériale offre son dais. On y voit aussi des Karguais dressés; c'est-à-dire, des cabinets dont les petites portes se ferment avec un cadenas d'argent. Pour s'en former une idée, Bernier veut qu'on se représente deux petits quarrés de nos paravents, qu'on auroit posés l'un sur l'autre, & qui seroient proprement attachés l'un à l'autre avec un lacet de soie qui régneroit à l'entour; de sorte néanmoins que les extrêmités des côtés de celui d'enhaut s'inclinassent les unes sur les autres, pour former une espece de petit dôme ou de tabernacle. La seule différence est que tous les côtés des Karguais sont d'ais de sapin fort minces & fort legers, peints & dorés par le dehors, enrichis à l'entour de franges d'or & de soie, & doublés d'écarlate, ou de satin à fleurs, ou de brocard (66).

Ce que c'est que les Karguais.

Dehors de l'enceinte Impériale.

Hors du grand quarré, s'offrent premiérement, des deux côtés de la grande entrée ou de la porte Royale, deux jolies tentes, où l'on voit constamment quelques chevaux d'élite, sellés, richement harnachés, & prêts à marcher au premier ordre. Des deux côtés de la même porte, sont rangées les cinquante ou soixante petites pieces de campagne qui composent l'artillerie de l'Etrier, & qui tirent toutes pour saluer l'Empereur lorsqu'il entre dans sa tente. Au-devant de la porte même, on laisse toujours un espace vuide, au fond duquel les tymbales & les trompettes sont rassemblées dans une grande tente. A peu de distance, on en voit une autre, qui se nomme Tchanky-Kané, où les Omrahs font la garde à leur tour, une fois chaque semaine, pendant vingt-quatre heures. Cependant la plûpart font dresser, dans le même lieu, quelqu'une de leurs propres tentes, pour se donner un logement plus commode.

Tentes des Officiers.

Autour des trois autres côtés du grand quarré, on voit toutes les tentes des Officiers, dans un ordre qui est toujours le même, autant que la disposition du lieu le permet. Elles ont leurs noms particuliers, qu'elles tirent de leurs différens usages. L'une est pour les armes de l'Empereur; une autre, pour les plus riches harnois des chevaux; une autre, pour les vestes de bro-

(66) *Ibid.* pages 39 & précédentes.

card,

tard, dont l'Empereur fait ſes préſens, &c. On en diſtingue quatre, proches l'une de l'autre, dont la premiere eſt pour les fruits, la ſeconde pour les confitures, la troiſiéme pour l'eau du Gange & pour le ſalpêtre qui ſert à la rafraîchir, & la quatriéme pour le betel. Ces quatre tentes ſont ſuivies de quinze ou ſeize autres, qui compoſent les cuiſines & leurs dépendances. D'un autre côté, ſont celles des Eunuques & d'un grand nombre d'Officiers; après leſquelles, on en trouve quatre ou cinq longues, qui ſont pour les chevaux de main, & quantité d'autres pour les éléphans d'importance, avec toutes celles qui ſont compriſes ſous le nom de la Venerie: car on porte toujours, pour la chaſſe, une multitude d'oiſeaux de proie, de chiens, de léopards pour prendre des gazelles, de nilgaus, eſpece de bœufs gris que Bernier regarde comme une ſorte d'élans. On mene par oſtentation, des lions, des rhinoceros, de grands bufles de Bengale, qui combattent le lion, & des gazelles apprivoiſées, qu'on fait battre devant l'Empereur. Tous ces animaux ont leurs Gouverneurs & leurs retraites. On conçoit aiſément que ce grand quartier, qui ſe trouve toujours au centre de l'armée, doit former un des plus beaux ſpectacles du monde.

Bernier. 1664.

Attirail d'oſtentation.

Auſſi-tôt que le grand Maréchal des Logis a choiſi le quartier de l'Empereur, & qu'il a fait dreſſer l'Amkas, c'eſt-à-dire, la plus haute de toutes les tentes, ſur laquelle il ſe regle pour la diſpoſition du reſte de l'armée, il marque les Bazards, dont le premier & le principal doit former une grande rue droite & un grand chemin libre, qui traverſe toute l'armée, & toujours auſſi droit qu'il eſt poſſible vers le camp du lendemain. Tous les autres Bazars, qui ne ſont, ni ſi longs, ni ſi larges, traverſent ordinairement le premier, les uns en-deçà, les autres au-delà du quartier de l'Empereur; & tous ces Bazars ſont marqués par de très-hautes cannes, qui ſe plantent en terre, de trois en trois cens pas, avec des étendards rouges & des queues de vaches du grand Tibet, qu'on prendroit, au ſommet de ces cannes, pour autant de vieilles perruques. Le grand Maréchal regle enſuite la place des Omrahs, qui gardent toujours le même ordre, à peu de diſtance, autour du quartier Impérial. Leurs quartiers, du moins ceux des principaux, ont beaucoup de reſſemblance avec celui de l'Empereur; c'eſt-à-dire, qu'ils ont ordinairement deux Peiche-Kanés, avec un quarré de Kanates, qui enferme leur principale tente & celles de leurs femmes. Cet eſpace eſt environné des tentes de leurs Officiers & de leur Cavalerie; avec un Bazar particulier, qui compoſe une rue de petites tentes, pour le Peuple qui ſuit l'armée, & qui entretient leur camp de fourrage, de grains, de riz, de beurre, & d'autres néceſſités. Ces petits Bazars épargnent, aux Officiers, l'embarras de recourir continuellement aux Bazars Impériaux, où tout ſe trouve avec la même abondance que dans la ville Capitale. Chaque petit Bazar eſt marqué, comme les grands, par deux hautes cannes, plantées aux deux bouts, dont les étendards ſervent à la diſtinction des quartiers. Les grands Omrahs ſe font un honneur d'avoir des tentes fort élevées. Cependant elles ne doivent pas l'être trop, s'ils ne veulent s'expoſer à l'humiliation de les voir renverſer par l'ordre de l'Empereur. Il faut, par la même raiſon, que les dehors n'en ſoient pas entiérement rouges, & qu'elles ſoient tournées vers l'Am-Kas ou le quartier Impérial.

Camp général.

Bazars Impériaux.

Quartiers des Omrahs.

Bazars particuliers.

Le reſte de l'eſpace, qui ſe trouve entre le quartier de l'Empereur, ceux

BERNIER. 1664.

des Omrahs & les Bazars, eſt occupé par les Manſebdars, ou les petits Omrhas; par une multitude de Marchands, qui ſuivent l'armée; par les gens d'affaires & de Juſtice; enfin par tous les Officiers, ſupérieurs ou ſubalternes, qui appartiennent à l'artillerie. Quoique cette deſcription donne l'idée d'un prodigieux nombre de tentes, qui demandent par conſéquent une vaſte étendue de Pays, Bernier ſe figure qu'un camp formé à l'aiſe, c'eſt-à-dire, dans quelque belle campagne, où ſuivant le plan ordinaire, ſa forme ſeroit à peu près ronde, comme il le vit pluſieurs fois dans cette route, n'auroit pas plus de deux lieues, ou deux lieues & demie de circuit; encore s'y trouveroit-il divers endroits vuides. Mais il faut obſerver que la groſſe artillerie, qui occupe un grand eſpace, précede ſouvent d'un jour ou deux (67).

Eſpace que renferme un camp.

Quoique les étendards de chaque quartier, qui ſe voyent de fort loin & qu'on diſtingue facilement, ſervent de guides à ceux pour qui cet ordre eſt familier, l'Auteur fait une peinture ſinguliere de la confuſion qui regne dans le camp. » Toutes ces marques, dit-il, n'empêchent pas qu'on ne ſe trouve » quelquefois très embarraſſé, même en plein jour, mais ſur-tout le matin, » lorſque tout le monde arrive, & que chacun cherche à ſe placer. Il s'éleve » ſouvent une ſi grande pouſſiere, qu'on ne peut découvrir le quartier de » l'Empereur, les étendards des Bazars, & les tentes des Omrahs, ſur leſ- » quelles on eſt accoutumé à ſe régler. On ſe trouve pris entre les tentes » qu'on dreſſe, ou entre les cordes que les moindres Omrahs, qui n'ont pas » de Peiche-Kané, & les Manſebdars tendent pour marquer leurs logemens, » & pour empêcher qu'il ne ſe faſſe un chemin près d'eux, ou que des in- » connus ne viennent ſe placer proche de leurs tentes, dans leſquelles ils » ont quelquefois leurs femmes. Si l'on cherche un paſſage, on le trouve fer- » mé de ces cordes tendues, qu'un tas de Valets armés de gros bâtons refu- » ſent d'abaiſſer. Si l'on veut retourner ſur ſes pas, le chemin par lequel » on eſt venu eſt déja bouché. C'eſt-là qu'il faut crier, faire entendre ſes » prieres ou ſes injures, feindre de vouloir donner des coups & s'en bien » garder, laiſſer aux Valets le ſoin de quereller enſemble & prendre celui de » les accorder; enfin ſe donner toutes les peines imaginables pour ſe tirer » d'embarras & pour faire paſſer ſes chameaux. Mais la plus inſurmontable de » toutes les difficultés eſt pour aller le ſoir dans quelque endroit un peu » éloigné, parce que les puantes fumées du bois verd & de la fiente des » animaux, dont le Peuple ſe ſert pour la cuiſine, forment un brouillard ſi » épais qu'on ne diſtingue rien. Je m'y ſuis trouvé pris trois ou quatre fois, » juſqu'à ne ſçavoir que devenir. En vain demandois-je le chemin. Je ne » pouvois le continuer dix pas de ſuite, & je ne faiſois que tourner. Une » fois particuliérement, je me vis contraint d'attendre que la lune fût levée » pour m'éclairer. Une autrefois je fus obligé de gagner l'*Agacy-dié*, de me » coucher au pied, & d'y paſſer la nuit, mon cheval & mon Valet près de » moi. L'Agacy-dié (68) eſt un grand mât fort menu, qu'on plante vers le » quartier de l'Empereur, proche d'une tente qui s'appelle Nagor-Kané, & » ſur lequel on éleve le ſoir une lanterne, qui demeure allumée toute la

Peinture de ſes embarras.

(67) Pages 53 & précédentes.

(68) Ces deux mots ſignifient lumiere du Ciel, parce que la lanterne paroît de loin comme une étoile.

» nuit : invention fort commode, parce qu'on la voit de loin, & que se » rendant au pied du mât lorsqu'on est égaré, on peut reprendre de-là les » Bazards & demander le chemin. On est libre aussi d'y passer la nuit, sans y » appréhender les voleurs (69).

Bernier. 1664.

Pour arrêter les vols, chaque Omrah doit faire garder son camp, pendant toute la nuit, par des gens armés qui en font continuellement le tour, en criant *Raberdar*, c'est-à-dire, qu'on prenne garde à soi. D'ailleurs, on pose autour de l'armée, de cinq en cinq cens pas, des gardes régulieres, qui entretiennent du feu, & qui font entendre le même cri. Le Kutual, dont l'office est celui de nos grands Prévôts, envoie pendant toute la nuit, dans l'intérieur du camp, des troupes dont il est le chef, qui parcourent les Bazars en criant & sonnant de la trompette : ce qui n'empêche pas qu'il n'arrive toujours quelque désordre.

Précautions contre les Voleurs.

L'Empereur Aurengzeb se faisoit porter, dans sa marche, sur les épaules de huit hommes, dans un *Tactravan*, qui est une espece de trône où il étoit assis. Cette voiture, que Bernier appelle un trône de campagne, est un magnifique tabernacle peint & doré, qui se ferme avec des vitres. Les quatre branches du brancard étoient couvertes d'écarlate, avec de grandes franges d'or & de soie ; & chaque branche étoit soutenue par deux Porteurs richement vêtus, que d'autres suivoient pour les relayer. Aurengzeb montoit quelquefois à cheval, sur-tout lorsque le jour étoit favorable pour la chasse. Il montoit quelquefois aussi sur un éléphant, en *Mickdember* ou en *Hauze*. C'est la monture la plus superbe & la plus éclatante ; car l'éléphant impérial est toujours couvert d'un magnifique harnois. Le Mickdember est une petite tour de bois quarrée, dont la peinture & la dorure font tout l'ornement. Le Hauze est un siege ovale, avec un dais à piliers (70). Dans ces diverses marches, l'Empereur étoit toujours accompagné d'un grand nombre de Rajas & d'Omrahs, qui le suivoient immédiatement à cheval, mais en gros & sans beaucoup d'ordre. Cette maniere de faire leur Cour parut fort gênante à Bernier, particuliérement les jours de chasse, où ils étoient exposés, comme de simples soldats, aux incommodités du Soleil & de la poussiere. Ceux qui pouvoient se dispenser de suivre l'Empereur étoient fort à leur aise, dans des Palekys bien fermés, où ils pouvoient dormir comme dans un lit. Ils arrivoient de bonne heure à leurs tentes, qui les attendoient avec toutes sortes de commodités.

Comment le grand Mogol se faisoit porter.

Le Mickdember & le Hauze.

Cortege Impérial.

Autour des Omrahs du cortege, & même entr'eux, on voyoit toujours quantité de cavaliers bien montés, qui portoient une espece de massue, ou de masse d'armes d'argent. On en voyoit aussi sur les aîles, qui précédoient la personne de l'Empereur, avec plusieurs Valets de pied. Ces cavaliers, qui se nomment Gourzeberdars, sont des gens choisis, pour la taille & la bonne mine, dont l'office est de porter les ordres, & de faire écarter le Peuple. Après les Rajas, on voyoit marcher, avec un mêlange de timbales & de trompettes, ce qu'on nomme le *Coursi*. C'est un grand nombre de figures d'argent, qui représentent des animaux étranges, des mains, des balances, des poissons, & d'autres objets mystérieux qu'on porte sur le bout de certains

(69) Pages 58 & précédentes. (70) Page 61.

BERNIER. 1664.

Marche des Princesses & des autres Dames.

grands bâtons d'argent. Le cours étoit suivi d'un gros de Mansepdars, ou de petits Omrahs, beaucoup plus nombreux que celui des Omrahs (71).

Les Princesses & les principales Dames du Serrail se faisoient porter aussi dans différentes sortes de voitures; les unes, comme l'Empereur, sur les épaules de plusieurs hommes, dans un Tchaudoul, qui est une espece de Tactravan peint & doré, couvert d'un magnifique rets de soie de diverses couleurs, enrichi de broderie, de franges, & de grosses houpes pendantes; les autres, dans des Palekis de la même richesse; quelques-unes dans de grandes & larges litieres, portées par deux puissans chameaux, ou par deux petits éléphans, au lieu de mules. Bernier vit marcher ainsi Rauchenara Begum. Il remarqua, un jour, sur le devant de sa litiere, qui étoit ouvert, une petite esclave bien vétue, qui éloignoit d'elle les mouches & la poussiere, avec une queue de paon qu'elle tenoit à la main. D'autres se font porter sur le dos des éléphans, richement équipés, avec des couvertures en broderie & de grosses sonnettes d'argent. Elles y sont comme élevées en l'air, assises quatre à quatre dans des Mickdembers à treillis, qui sont toujours couverts d'un rets de soie, & qui n'ont pas moins d'éclat que les Tchaudouls & les Tactravans.

Bernier parle, avec admiration, de cette pompeuse marche du Serrail. Dans ce voyage, il prit quelquefois plaisir à voir Rauchenara Begum marcher la premiere, montée sur un grand éléphant du Pegu, dans un Mickdember éclatant d'or & d'azur, suivie de cinq ou six autres éléphans, avec des Mickdembers presqu'aussi riches que le sien, pleins des principales femmes de sa Maison; quelques Eunuques, superbement vétus, & montés sur des chevaux de grand prix, marchant à ses côtés la canne à la main; une troupe de servantes Tartares & Kachemiriennes autour d'elle, parées bisarrement & montées sur de belles hacquenées; enfin plusieurs autres Eunuques à cheval, accompagnés d'un grand nombre de Valets de pied, qui portoient de grands bâtons pour écarter les curieux. Après la Princesse Rauchenara, on voyoit paroître une des principales Dames de la Cour, dans un équipage proportionné à son rang. Celle ci étoit suivie de plusieurs autres, jusqu'à quinze ou seize, toutes montées avec plus ou moins de magnificence, suivant leur office & leurs appointemens. Cette longue file d'éléphans, dont le nombre étoit quelquefois de soixante, qui marchoient à pas comptés, avec tout ce cortege & ces pompeux ornemens, avoit quelque chose de si noble & de si relevé, que si Bernier n'eût appellé sa philosophie au secours, il seroit tombé, dit-il, » dans » l'extravagante opinion de la plûpart des Poëtes Indiens, qui veulent que » tous ces éléphans portent autant de Déesses cachées (72). Il ajoute qu'ef» fectivement elles sont presqu'inaccessibles aux yeux des hommes, & que le » plus grand malheur d'un cavalier, quel qu'il puisse être, seroit de se trou» ver trop près d'elles. Cette insolente canaille d'Eunuques & de valets ne cherche que l'occasion, & quelque prétexte, pour exercer leurs cannes. » Je me » souviens, ajoute Bernier, d'y avoir été malheureusement surpris; & je » n'aurois pas évité les plus mauvais traitemens, si je ne m'étois déterminé » à m'ouvrir un passage, l'épée à la main, plutôt que de me laisser estropier

(71) *Ibid.* page 65.

(72) *Ibid.* pages 71 & précédentes.



T. X. N.° XIV.

» par ces Miſérables, comme ils commençoient à s'y diſpoſer. Mon cheval, » qui étoit excellent, me tira de la preſſe, & je le pouſſai enſuite au travers » d'un torrent, que je paſſai avec le même bonheur. Auſſi les Mogols diſent-» ils, comme en proverbe, qu'il faut ſe garder ſur-tout de trois choſes; la » premiere, de s'engager entre les troupes des chevaux d'élite, qu'on mene » en main, parce que les coups de pied n'y manquent pas; la ſeconde, de » ſe trouver dans les lieux où l'Empereur s'exerce à la chaſſe; & la troiſié-» me, d'approcher trop des femmes du Serrail (73).

Bernier. 1664.

Chaſſes que l'Auteur vit faire en chemin.

A l'égard des chaſſes du grand Mogol, l'Auteur avoit eu peine à s'imaginer, comme il l'avoit ſouvent entendu, que ce Monarque prît cet amuſement à la tête de cent mille hommes. Mais il comprit, dans ſa route, qu'il en auroit pû mener deux cens mille. Aux environs d'Agra & de Dehli, le long du fleuve de Gemené juſqu'aux montagnes, & des deux côtés du chemin qui conduit à Lahor, on rencontre quantité de terres incultes, les unes en bois taillis, les autres remplies de grandes herbes, de la hauteur d'un homme. Tous ces lieux ont des Gardes, qui ne permettent la chaſſe à perſonne, excepté celle des lievres & des cailles, que les Indiens ſçavent prendre aux filets. Il s'y trouve, par conſéquent, une très grande abondance de toutes ſortes de gibier. Le grand Maître des chaſſes, qui ſuit toujours l'Empereur, eſt averti des endroits qui en contiennent le plus. On les borde de gardes, dans une étendue de quatre ou cinq lieues de pays; & l'Empereur entre dans ces enceintes, avec le nombre de chaſſeurs qu'il veut avoir à ſa ſuite, tandis que l'armée paſſe tranquillement, ſans prendre aucune part à ſes plaiſirs (74).

Chaſſe des Gazelles avec le Léopard.

Bernier fut témoin d'une chaſſe curieuſe, qui eſt celle des gazelles, avec des léopards apprivoiſés. Il ſe trouve, dans les Indes, quantité de ces animaux, qui reſſemblent beaucoup à nos Fans. Ils vont ordinairement par troupes, ſéparées les unes des autres; & chaque troupe, qui n'eſt jamais de plus de cinq ou ſix, eſt ſuivie d'un mâle ſeul, qu'on diſtingue à ſa couleur. Lorſqu'on a découvert une troupe de gazelles, on tâche de les faire appercevoir au léopard, qu'on tient enchaîné ſur une petite charrette. Cet animal ruſé ne ſe livre pas d'abord à l'ardeur de les pourſuivre. Il tourne, il ſe cache, il ſe courbe, pour en approcher, & pour les ſurprendre. Comme ſa legereté eſt incroyable à ſauter, il s'élance deſſus, lorſqu'il eſt à portée, il les étrangle, & ſe raſſaſie de leur ſang. S'il manque ſon coup, ce qui arrive aſſez ſouvent, il ne fait plus aucun mouvement pour recommencer la chaſſe; & Bernier croit qu'il prendroit une peine inutile, parce que les gazelles courent plus vîte & plus longtems que lui. Le Maître, ou le Gouverneur, s'approche doucement de lui, le flatte, lui jette des morceaux de chair; & ſaiſiſſant un moment pour lui jetter ce que l'Auteur nomme des lunettes, qui lui couvrent les yeux, il l'enchaîne & le remet ſur ſa charrette.

Chaſſe des Nilgaus & des Grues.

La chaſſe des Nilgaus parut moins curieuſe à Bernier. On enferme ces animaux dans de grands filets, qu'on reſſerre peu à peu, & lorſqu'ils ſont réduits dans une petite enceinte, l'Empereur & les Omrahs entrent avec les chaſſeurs, & les tuent ſans peine & ſans danger, à coups de fleches, de demi-

(73) Pages 73 & précédentes.

(74) Page 76.

BERNIER. 1664.

picques, de ſabres & de mouſquetons; & quelquefois en ſi grand nombre, que l'Empereur en diſtribue des quartiers à tous les Omrahs. La chaſſe des grues à quelque choſe de plus amuſant. Il y a du plaiſir à leur voir employer toutes leurs forces, pour ſe défendre en l'air contre les oiſeaux de proie. Elles en tuent quelquefois : mais, comme elles manquent d'adreſſe pour ſe tourner, pluſieurs bons oiſeaux en triomphent à la fin.

Chaſſe du lion.

De toutes ces chaſſes, Bernier trouva celle du lion la plus curieuſe & la plus noble. Elle eſt réſervée à l'Empereur, & aux Princes de ſon ſang. Lorſque ce Monarque eſt en campagne, ſi les Gardes des chaſſes découvrent la retraite d'un lion, ils attachent, dans quelque lieu voiſin, un âne, que le lion ne manque pas de venir dévorer; après quoi, ſans chercher d'autre proie, il va boire, & revient dormir dans ſon gîte ordinaire, juſqu'au lendemain, qu'on lui fait trouver un autre âne, attaché comme le jour précédent. On l'apaſte ainſi pendant pluſieurs jours. Enfin, lorſque Sa Majeſté s'approche, on attache au même endroit, un âne, à qui l'on a fait avaller quantité d'opium, afin que ſa chair puiſſe aſſoupir le lion. Les gardes, avec tous les payſans des villages voiſins, tendent de vaſtes filets, qu'ils reſſerrent par degrés. L'Empereur, monté ſur un éléphant bardé de fer, accompagné du grand Maître, de quelques Omrahs montés auſſi ſur des éléphans, d'un grand nombre de Gourzeberdars à cheval, & de pluſieurs Gardes des chaſſes armés de demi-picques, s'approche du dehors des filets, & tire le lion. Ce fier animal, qui ſe ſent bleſſé, ne manque pas d'aller droit à l'éléphant; mais il rencontre les filets qui l'arrêtent; & l'Empereur le tire tant de fois, qu'à la fin il le tue. Cependant Bernier en vit un, dans la derniere chaſſe, qui ſauta par-deſſus les filets, & qui ſe jetta vers un cavalier, dont il tua le cheval. Les chaſſeurs n'eurent pas peu de peine à le faire rentrer dans les filets (75).

Troubles à l'occaſion de cette chaſſe.

Cette chaſſe jetta toute l'armée dans un terrible embarras. Bernier raconte qu'on fut trois ou quatre jours à ſe dégager des torrens qui deſcendent des montagnes, entre des bois & de grandes herbes où les chameaux ne paroiſſoient preſque point. » Heureux, dit-il, ceux qui avoient fait quelques » proviſions, car tout étoit en deſordre. Les Bazars n'avoient pû s'établir. Les » villages étoient éloignés. Une raiſon ſinguliere arrêtoit l'armée : c'étoit la » crainte que le lion ne fût échappé aux armes de l'Empereur. Comme c'eſt » un heureux augure qu'il tue un lion, ç'en eſt un très mauvais qu'il le man- » que. On croiroit l'Etat en danger. Auſſi le ſuccès de cette chaſſe eſt-il ac- » compagné de pluſieurs grandes cérémonies. On apporte le lion mort, de- » vant l'Empereur, dans l'aſſemblée génerale des Omrahs. On l'examine. On » le meſure. On écrit, dans les Archives de l'Empire, que tel jour, tel Em- » pereur tua un lion de telle grandeur & de tel poil. On n'oublie pas la me- » ſure de ſes dents & de ſes griffes, ni les moindres circonſtances d'un ſi grand » événement. A l'égard de l'opium qu'on fait manger à l'âne, l'Auteur ajoute qu'ayant conſulté là-deſſus un des premiers chaſſeurs, il apprit de lui que c'étoit une fable populaire, & qu'un lion bien raſſaſié n'a pas beſoin de ſecours pour s'endormir (76).

La mort d'un lion s'écrit dans les Archives.

(75) Pages 85 & précédentes.

(76) Page 87.

Bernier. 1664.

Embarras au passage des rivieres.

Outre l'embarras des chasses, la marche étoit quelquefois retardée par le passage des grandes rivieres, qui sont ordinairement sans ponts. On étoit obligé de faire plusieurs ponts de batteaux, éloignés de deux ou trois cens pas l'un de l'autre. Les Mogols ont l'art de les lier & de les affermir. Ils les couvrent d'un mêlange de terre & de paille, qui empêche les animaux de glisser. Le péril n'est qu'à l'entrée & à la sortie, parce qu'outre la presse & la confusion, il s'y fait souvent des fosses où les chevaux & les bœufs tombent les uns sur les autres avec un desordre incroiable. L'Empereur ne campa alors qu'à une demie lieue du Pont, & s'arrêta un jour ou deux, pour laisser à l'armée le tems de passer plus à l'aise (77). Il n'étoit pas aisé de juger de combien d'hommes elle étoit composée. Bernier croit, en général, que soit gens de guerre ou de la suite, il n'y avoit pas moins de cent mille cavaliers; qu'il y avoit plus de cent cinquante mille chevaux, mules ou éléphans; près de cinquante mille chameaux; & presqu'autant de bœufs & de bidets, qui servent à porter les provisions des Bazars, avec les femmes & les enfans; car les Mogols ont conservé l'usage Tartare de traîner tout avec eux. Si l'on y joint le compte des gens de service, dans un Pays où rien ne se fait qu'à force de Valets, & où l'Auteur même, qui ne tenoit rang que de cavalier à deux chevaux, avoit trois domestiques à ses gages, on sera porté à croire que l'armée ne contenoit pas moins de trois à quatre cens mille personnes. Il faudroit les avoir comptés, dit Bernier; mais après avoir assuré que le nombre étoit *prodigieux & presqu'incroyable*, il ajoute, pour diminuer l'étonnement, que c'étoit la ville de Dehli entiere, parce que tous les Habitans de cette Capitale, ne vivant que de la Cour & de l'armée, seroient exposés à mourir de faim, s'ils ne suivoient pas l'Empereur, sur-tout dans ses longs voyages (78).

Dénombrement de l'armée & de la suite.

Comment elle subsiste.

Si l'on demande comment une armée si nombreuse peut subsister, Bernier répond que les Indiens sont fort sobres, & que de cette multitude de cavaliers, il ne faut pas compter plus de la vingtiéme partie, qui mange de la viande pendant la marche. Le Kichery, qui est un mêlange de riz & de légumes, sur lesquels on verse du beurre roux après les avoir fait cuire, est la nourriture ordinaire des Mogols. A l'égard des animaux, on sçait que les chameaux résistent au travail, à la faim, à la soif; qu'ils vivent de peu, & qu'ils mangent de tout. Aussi-tôt qu'une armée arrive, on les méne brouter dans les champs, où ils se nourrissent de tout ce qu'ils peuvent trouver. D'ailleurs les mêmes Marchands, qui entretiennent les Bazars à Dehly, sont obligés de les entretenir en campagne. Enfin la plus basse partie du Peuple rode sans cesse dans les villages voisins du camp, pour acheter du fourage, sur lequel il trouve quelque chose à gagner. Les plus pauvres rapent, avec une espece de truelle, les campagnes entieres, pour enlever les petites herbes, qu'ils lavent soigneusement, & qu'ils vendent quelquefois assez cher (79).

Bernier s'excuse de n'avoir pas marqué les villes & les bourgades, qui sont entre Dehli & Lahor. Il n'en vit presque point. Il marchoit presque toujours au travers des champs, & pendant la nuit. Comme son logement n'étoit pas au milieu de l'armée, où le grand chemin passe souvent, mais fort avant dans l'aîle droite, il suivoit la vûe des étoiles pour s'y rendre; au hazard de

(77) Page 88. (78) Page 91. (79) Page 94.

BERNIER. 1664.

se trouver quelquefois très embarrassé, & de faire cinq ou six lieues, quoique la distance d'un camp à l'autre ne soit ordinairement que de trois ou quatre. Mais l'arrivée du jour finissoit son embarras (80).

Observations de l'Auteur à Lahor.

En arrivant à Lahor, il apprit que le pays dont cette ville est la Capitale, se nomme *Penje-ab*, c'est-à-dire, pays des cinq eaux, parce qu'effectivement il est arrosé par cinq rivieres considérables, qui descendant des grandes montagnes dont le Royaume de Kachemire est environné, vont se joindre à l'Indus, & se jetter avec lui dans l'Ocean vers l'entrée du Golfe Persique. Quelques-uns prétendent que Lahor est l'ancienne Bucephale, bâtie, par Alexandre le Grand, à l'honneur d'un cheval qu'il aimoit. Les Mogols connoissent ce Conquérant, sous le nom de *Sekander Filifous*, qui signifie Alexandre fils de Philippe, mais ils ignorent le nom de son cheval. La ville est bâtie sur une des cinq rivieres, qui n'est pas moins grande que la Loire, & pour laquelle on auroit besoin d'une levée, parce que dans ses débordemens elle change souvent de lit. Depuis quelques années, elle s'étoit retirée d'un grand quart de lieue. Les Maisons de Lahor sont beaucoup plus hautes que celles de Dehli & d'Agra; mais, dans l'absence de la Cour, qui n'avoit pas fait ce voyage depuis plus de vingt ans, la plûpart étoient tombées en ruines. Il ne restoit que cinq ou six rues considérables, dont deux ou trois avoient plus d'une grande lieue de longueur, & dans lesquelles on voyoit aussi quantité d'édifices renversés. Le Palais Impérial n'étoit plus sur le bord de la riviere, parce qu'elle s'étoit retirée: mais Bernier le trouva magnifique, quoique fort inférieur à ceux d'Agra & de Dehli (81).

Route de Lahor à Bember.

L'Empereur s'y arrêta plus de deux mois, pour attendre la fonte des neges, qui bouchoient le passage des montagnes. On exhorta Bernier à se fournir d'une petite tente Kachemirienne. La sienne étoit grande & pesante; & les chameaux ne pouvant passer les montagnes, il auroit été obligé de la faire porter par des crocheteurs, avec beaucoup d'embarras & de dépense. Il se flattoit qu'après avoir surmonté les chaleurs de Mocka & de Bab-el-mandel, il seroit capable de braver celles du reste de la terre. Mais ce n'est pas sans raison, comme il l'apprit bien-tôt par expérience, que les Indiens mêmes appréhendent onze ou douze jours de marche, qu'on compte de Lahor à Bember, c'est-à-dire, jusqu'à l'entrée des montagnes de Kachemire. Cet excès de chaleur vient, dit-il, de la situation de ces hautes montagnes, qui, se trouvant au Nord de la route, arrêtent les vents frais, réflechissent les rayons du Soleil sur les voyageurs, & laissent dans la campagne une ardeur brûlante. En raisonnant sur la cause du mal, il s'écrioit, dès le quatriéme jour de marche; » Que me sert de philosopher, & de chercher des raisons de ce qui » me tuera peut-être demain (82).

Son excessive chaleur, & souffrances de Bernier.

Le cinquiéme jour, il passa un des grands fleuves de l'Inde, qui se nomme le *Tchenau*. L'eau en est si bonne, que les Omrahs en font charger leurs chameaux, au lieu de celle du Gange, dont ils boivent jusqu'à ce lieu. Mais elle n'eut pas le pouvoir de garantir Bernier des incommodités de la route. Il en fait une peinture effrayante. Le Soleil étoit insupportable, dès le premier moment de son lever. On n'appercevoit point un nuage. On ne sentoit point

(80) Page 95. (81) Pages 100 & précédentes. (82) Page 104.

un

un souffle de vent. Les chevaux, qui n'avoient pas vû d'herbe verte, depuis Lahor, pouvoient à peine se traîner. Les Indiens, avec leur peau noire, séche & dure, manquoient de force & d'haleine. On en trouvoit de morts en chemin. Le visage de l'Auteur, ses mains, & ses pieds étoient pelés. Tout son corps étoit couvert de petites pustules rouges, qui le picquoient comme des aiguilles. Il doutoit, le dixiéme jour de la marche, s'il seroit vivant le soir. Toute son espérance étoit dans un peu de lait caillé sec, qu'il délayoit dans l'eau avec un peu de sucre; & quatre ou cinq limons, qui lui restoient pour faire de la limonade (83).

Bernier. 1664.

Il arriva néanmoins, la nuit du douziéme jour, au pied d'une montagne escarpée, noire & brûlante, où Bember est située. Le camp fut assis dans un large espace de cailloux & de sable. C'étoit une vraie fournaise : mais une pluie d'orage, qui tomba le matin, eut la force de rafraîchir l'air. L'Empereur, n'ayant pû prévoir ce soulagement, étoit parti, pendant la nuit, avec une partie des Dames & de ses principaux Officiers. Dans la crainte d'affamer le petit Royaume de Kachemire, il n'avoit voulu mener avec lui que ses principales femmes & les meilleures amies de Rauchenara Begum, avec aussi peu d'Omrahs & de Milice qu'il étoit possible. Les Omrahs, qui eurent la permission de le suivre, ne prirent que le quart de leurs cavaliers. Le nombre des éléphans fut borné. Ces animaux, quoiqu'extrêmement lourds, ont le pied ferme. Ils marchent, comme à tâtons, dans les passages dangereux, & s'assurent toujours d'un pied, avant que de remuer l'autre. On mena aussi quelques mules : mais on fut obligé de supprimer tous les chameaux, dont le secours auroit été le plus nécessaire. Leurs jambes, longues & roides, ne peuvent se soutenir dans l'embarras des montagnes. On fut obligé d'y suppléer par un grand nombre de Porte-faix, que les Gouverneurs & les Rajas d'alentour avoient pris soin de rassembler; & l'Ordonnance Impériale leur assignoit à chacun dix écus, pour cent livres pésant. On en comptoit plus de trente mille; quoiqu'il y eût déja plus d'un mois que l'Empereur & les Omrahs s'étoient fait précéder par une partie du bagage & des Marchands. Les Seigneurs, nommés pour le voyage, avoient ordre de partir chacun à leur tour, comme le seul moyen d'éviter la confusion, pendant cinq jours de cette dangereuse marche; & tout le reste de la Cour, avec l'artillerie & la plus grande partie des troupes, devoit passer trois ou quatre mois comme en garde, dans le camp de Bember, jusqu'au retour du Monarque, qui se proposoit d'attendre la fin des chaleurs (84).

Ville de Bember, à l'entrée des montagnes.

Précautions de l'Empereur pour les passer.

Le rang de Daneck-Mend étant marqué pour la nuit suivante, Bernier partit à sa suite. Il n'eut pas plutôt monté ce qu'il nomme l'affreuse muraille du monde (85), c'est-à-dire, une haute montagne, noire & pelée, qu'en descendant sur l'autre face, il sentit un air plus frais & plus tempéré. Mais rien ne le surprit tant, dans ces montagnes, que de se trouver tout d'un coup comme transporté des Indes en Europe. En voyant la terre couverte de toutes nos plantes & de tous nos arbrisseaux, à l'exception néanmoins de l'hissope, du thym, de la marjolaine & du romarin, il se crut dans certaines

Passage de Bernier.

Admirable changement d'un pays à l'autre.

(83) Page 113.
(84) Pages 122 & précédentes.
(85) Parce qu'il regarde Kachemire comme un Paradis terrestre.

BERNIER. 1664.

montagnes d'Auvergne, au milieu d'une Forêt de sapins, de chênes verts, d'ormeaux, de platanes; & son admiration étoit d'autant plus vive, qu'en sortant des campagnes brûlantes de l'Indoustan, il n'avoit rien apperçu qui l'eût préparé à cette métamorphose (86).

Plantes Européennes.

Il admira particuliérement, à une journée & demie de Bember, une montagne qui n'offroit que des plantes, sur ses deux faces; avec cette différence, qu'au midi, vers les Indes, c'étoit un mêlange de plantes Indiennes & Européennes; au lieu que du côté du Nord, il n'en découvrit que d'Européennes, comme si la premiere face eût également participé de la température des deux climats, & que celle du Nord eût été toute Européenne. A l'égard des arbres, il observa continuellement une suite naturelle de générations & de corruptions. Dans des précipices, où jamais homme n'étoit descendu, il en voioit des centaines, qui tomboient, ou qui étoient déja tombés les uns sur les autres, morts, à demi pourris de vieillesse; & d'autres, jeunes & frais, qui renaissoient de leurs pieds. Il en voyoit même quelques-uns de brûlés; soit qu'ils eussent été frappés de la foudre, ou que dans le cœur de l'été ils se fussent enflammés par leurs chocs mutuels, dans l'agitation de quelque vent chaud & furieux, ou que, suivant l'opinion des Habitans, le feu prenne de lui-même au tronc, lorsqu'à force de vieillesse il devient fort sec. Bernier ne cessoit pas d'attacher ses yeux sur les cascades naturelles, qu'il découvroit entre les rochers. Il en vit une, à laquelle il n'y a rien, dit-il, de comparable au monde. On apperçoit de loin, du panchant d'une haute montagne, un torrent d'eau qui descend par un long canal, sombre & couvert d'arbres, & qui se précipite tout d'un coup avec un bruit épouvantable, au pied d'un rocher, droit, escarpé, & d'une hauteur prodigieuse. Assez près, sur un autre rocher que l'Empereur Jehan-Guir avoit fait applanir exprès, on voioit un grand Théâtre, tout dressé, où la Cour pouvoit s'arrêter en passant, pour considérer à loisir ce merveilleux ouvrage de la Nature (87).

Générations & corruptions.

Cascades naturelles.

Chûte de quinze éléphans dans un précipice.

Ces amusemens furent mêlés d'un accident fort étrange. Le jour que l'Empereur monta le *Pire-penjale*, qui est la plus haute de toutes ces montagnes, & d'où l'on commence à découvrir dans l'éloignement le pays de Kachemire, un des éléphans, qui portoient les femmes dans des Mickdembers & des Embarys, fut saisi de peur & se mit à reculer sur celui qui le suivoit. Le second recula sur l'autre; & successivement toute la file, qui étoit de quinze. Comme il leur étoit impossible de tourner, dans un chemin fort roide & fort étroit, ils culbuterent tous au fond du précipice, qui n'étoit pas heureusement des plus profonds & des plus escarpés. Il n'y eut que trois ou quatre femmes de tuées; mais tous les éléphans y périrent. Bernier, qui suivoit à deux journées de distance, les vit en passant, & crut en remarquer plusieurs qui remuoient encore leur trompe. Ce desastre jetta beaucoup de desordre dans toute l'armée, qui marchoit en file, sur des côtes, par des sentiers fort dangereux. On fit faire halte le reste du jour & toute la nuit, pour se donner le tems de retirer les femmes & tous les débris de leur chûte. Chacun fut obligé de s'arrêter dans le lieu où il se trouvoit, parce qu'il étoit également impossible d'avancer & de reculer. D'ailleurs, personne n'avoit

(86) Page 154.

(87) Pages 158 & précédentes.

près de soi ses Porte-faix, avec sa tente & ses vivres. Bernier ne fut pas le plus malheureux. Il trouva le moyen de grimper hors du chemin, & d'y former un petit espace commode, pour y passer la nuit avec son cheval. Un de ses Valets, qui eut la fidélité de le suivre, avoit un peu de pain qu'ils partagerent ensemble. En remuant quelques pierres, dans ce lieu, ils trouverent un gros scorpion noir, qu'un jeune Mogol prit dans sa main & pressa sans en être picqué. Bernier eut la même hardiesse, sur la parole de ce jeune homme, qui étoit de ses amis, & qui se vantoit d'avoir charmé le scorpion par un passage de l'Alcoran (88).

Bernier. 1664.

Scorpion que l'Auteur presse sans en être picqué.

En traversant la montagne de Pire-penjal, il eut, dit-il, trois occasions de se rappeller ses idées philosophiques. Premiérement, en moins d'une heure, il éprouva l'hyver & l'été. Après avoir sué à grosses gouttes, pour monter par des chemins où tout le monde étoit forcé de marcher à pied, & sous un soleil brûlant, il trouva, au sommet de la montagne, des neiges glacées, au travers desquelles on avoit ouvert un chemin. Il tomboit un verglas fort épais, & le vent étoit si froid, que la plûpart des Indiens, qui n'avoient jamais vû de glace ni de neige, couroient en tremblant pour arriver dans un air plus chaud. En second lieu, Bernier rencontra, dans l'espace de moins de deux cens pas, deux vents absolument opposés; l'un du Nord, qui lui frappoit le visage en montant, sur tout lorsqu'il arriva proche du sommet; l'autre, du Midi, qui lui donnoit à dos en descendant, comme si, des exhalaisons de cette montagne, il s'étoit formé un vent, qui acqueroit des qualités différentes en prenant son cours dans les deux vallons opposés.

Prompt passage de l'été à l'hyver.

Vents qui se trouvent tout d'un coup opposés.

La troisiéme rencontre de l'Auteur fut celle d'un vieil Hermite, qui vivoit sur le sommet de la montagne depuis le tems de Jehan-Guir. On ignoroit sa Religion, quoiqu'on lui attribuât des miracles, tels que de faire tourner le vent à son gré, & d'exciter de la pluie, de la neige & des orages. Sa figure avoit quelque chose de sauvage. Sa barbe étoit longue, blanche & mal peignée. Il demanda fiérement l'aumône : mais il laissoit prendre de l'eau dans des vases de terre, qu'il avoit rangés autour de lui. Il faisoit signe de la main qu'on passât vîte, & sans s'arrêter. Il grondoit contre ceux qui faisoient du bruit. Bernier, qui eut la curiosité d'entrer dans sa caverne, après lui avoir adouci le visage par un présent, lui demanda ce qui lui causoit tant d'aversion pour le bruit. Sa réponse fut, que le bruit excitoit de furieuses tempêtes autour de la montagne; qu'Aurenz-zeb avoit été fort sage de suivre son conseil; que Scha-Jehan en avoit toujours usé de même; & que Jehan Guir, pour s'être une fois mocqué de ses avis & n'avoir pas craint de faire sonner les trompettes & donner des timbales, avoit failli de périr avec son armée (89).

Hermite de la montagne.

On lit, dans l'Histoire des anciens Rois de Kachemire (90), que tout ce pays n'étoit autrefois qu'un grand Lac, & qu'un saint Vieillard, nommé Kacheb, donna une issue miraculeuse aux eaux, en coupant une montagne qui se nomme Baramoulé. Bernier n'eut pas de peine à se persuader que cet es-

Description du pays de Kachemire.

(88) Page 152.
(89) Page 166 & précédentes.
(90) Bernier en a traduit, du Persan, un abregé qui avoit été fait par l'ordre de Jehan Guir.

BERNIER. 1664. Son origine.

pace étoit couvert d'eau, comme on le rapporte de la Thessalie & de quelques autres Contrées : mais il ne crut pas aisément que l'ouverture de Baramoulé fut l'ouvrage des hommes, parce que cette montagne est très haute & très large. Il se figura plus volontiers que les tremblemens de terre, auxquels ces Régions sont assez sujettes, peuvent avoir ouvert quelque abîme où la montagne s'est enfoncée d'elle-même. C'est ainsi que, suivant l'opinion des Arabes, le Détroit de Bab-el-mandel s'est anciennement ouvert, & qu'on a vû des montagnes & des villes s'abîmer dans de grands Bois.

Sa grandeur & sa situation.

Quelque jugement qu'on en porte, Kachemire ne conserve plus aucune apparence de Lac. C'est une très belle campagne, diversifiée d'un grand nombre de petites collines, & qui n'a pas moins de trente lieues de long sur dix ou douze de largeur. Elle est située à l'extrêmité de l'Indoustân, au Nord de Lahor, & véritablement enclavée dans le fond des montagnes du Caucase, entre celles du grand & du petit Tibet, & celles du Raja-Gamon. Les premieres montagnes qui la bordent, c'est-à-dire, celles qui touchent à la Plaine, sont de médiocre hauteur, revêtues d'arbres ou de pâturages, remplies de toutes sortes de bestiaux, tels que des vaches, des brebis, des chevres, & des chevaux. Entre plusieurs especes de gibier, tel que des perdrix, des lievres, des gazelles, & quelques-uns de ces animaux qui portent le musc, on y voit aussi des abeilles en très grand nombre. Mais, ce qui est très rare dans les Indes, on n'y trouve presque jamais de serpens, de tigres, d'ours ni de lions : d'où Bernier conclut qu'on peut les nommer » des montagnes innocentes, & découlantes de lait & de miel, comme celles de la Terre de » Promission (91).

Propriétés des montagnes qui l'environnent.

Beauté surprenante de la plaine.

Au-delà des premieres, il s'en éleve d'autres, beaucoup plus hautes, dont le sommet est toujours couvert de neige, & ne cesse jamais de paroître tranquille & lumineux, au-dessus de la Région des nuages & des brouillars. De toutes ces montagnes, il sort de toutes parts une infinité de sources & de ruisseaux, que les Habitans ont l'art de distribuer dans leurs champs de riz, & de conduire même par de grandes levées de terre, sur leurs petites collines. Ces belles eaux, après avoir formé une multitude d'autres ruisseaux & d'agréables cascades, se rassemblent enfin, & composent une riviere de la grandeur de la Seine, qui tourne doucement autour du Royaume, traverse la ville Capitale, & va trouver sa sortie à Baramoulé, entre deux rochers escarpés, pour s'égarer de-là dans divers précipices, se charger en passant de plusieurs petites rivieres qui descendent des montagnes, & se rendre, vers Ateck, dans le Fleuve Indus (92).

Sa fertilité.

Tant de ruisseaux, qui sortent des montagnes, répandent dans les champs & sur les collines une fertilité admirable, qui les feroit prendre pour un grand jardin, mêlé de Bourgs & de Villages, dont on découvre un grand nombre entre les arbres, & varié par de petites prairies, par des pieces de riz, de froment, de chanvre, de saffran, & de diverses sortes de légumes, entre lesquels on voit serpenter des canaux de toutes sortes de formes. Un Européen y reconnoît par-tout les plantes, les fleurs & les arbres de notre climat; des pommiers, des poiriers, des pruniers, des abricotiers, des noyers, & des

(91) Page 127.

(92) Page 129.

vignes chargées de leurs fruits. Les jardins particuliers sont remplis de melons, de chervis, de belles raves, de réforts, de la plûpart de nos herbes potageres, & de quelques-unes qui manquent à l'Europe. A la vérité, Bernier n'y vit pas tant d'especes de fruits différentes, & ne les trouva pas même aussi bons que les nôtres : mais, loin d'attribuer le défaut à la terre, il regrette, pour les Habitans, qu'ils n'ayent pas de meilleurs Jardiniers (93). Bernier. 1664.

La ville Capitale porte le nom du Royaume. Elle est sans murailles, mais elle n'a pas moins de trois quarts de lieue de long & d'une demie lieue de large. Sa situation est à deux lieues des montagnes, qui forme un demi cercle autour d'elle, & sur le bord d'un Lac d'eau douce, de quatre ou cinq lieues de tour, formé de sources vives & de ruisseaux qui découlent des montagnes. Il se dégorge dans la riviere, par un canal navigable. Cette riviere a deux Ponts de bois, dans la ville, pour la communication des deux parties qu'elle sépare. La plûpart des édifices sont de bois, mais bien bâtis, & même à deux ou trois étages. Quoique le pays ne manque point de belle pierre de taille, & qu'il y reste quantité de vieux Temples & d'autres Bâtimens, qui en étoient composés, l'abondance du bois, qui descend facilement des montagnes par les petites rivieres qui l'apportent, a fait embrasser la méthode de bâtir de bois plus que de pierre. Les maisons qui sont sur la riviere ont presque toutes un petit jardin, qui borde la rive ; ce qui forme une perspective charmante, sur-tout dans la belle saison, où l'usage est de se promener sur l'eau. Celles, dont la situation est moins riante, ne laissent pas d'avoir aussi leur jardin ; & plusieurs ont un petit Canal, qui répond au Lac, avec un petit Bâteau pour la promenade (94).

Ville de Kachemire.

Ses agrémens.

Un côté de la ville regarde une montagne, détachée de toutes les autres, & d'une vûe très agréable, parce qu'elle offre sur sa pente plusieurs belles maisons avec leurs jardins, & qu'on découvre au sommet, une Mosquée, accompagnée d'un Hermitage, & de quantité de beaux arbres verds, qui lui servent comme de couronne. Aussi se nomme-t-elle, dans la langue du pays, *Hary-perbet*, qui signifie montagne de verdure. A l'opposite, on en découvre une autre, sur laquelle on voit aussi une Mosquée, avec son jardin, & un très ancien bâtiment, qui doit avoir été quelque Temple d'Idoles, quoiqu'il porte le nom de trône de Salomon, parce que les Habitans le croyent l'ouvrage de ce Prince, dans un voyage qu'ils lui attribuent à Kachemire (95).

La beauté du Lac est augmentée par un grand nombre de petites Isles, qui forment autant de jardins, toujours verds, parce qu'ils sont remplis d'arbres fruitiers, & bordés de trembles à larges feuilles, dont les plus gros peuvent être embrassés, mais tous d'une hauteur extraordinaire, avec un seul bouquet de branches au sommet, comme les palmiers. Au-delà du Lac, sur le panchant des montagnes, on ne découvre que des maisons de plaisance & des jardins. La nature semble avoir destiné de si beaux lieux à cet usage. Ils sont remplis de sources & de ruisseaux. L'air y est toujours pur, & l'on y a de toutes parts la vûe du Lac, des Isles & de la Ville. Le plus délicieux de ces jardins est celui qui porte le nom de *Chahlimar*, ou Jardin du Roi. On y entre par un grand canal bordé de gazons, qui s'étend l'espace de cinq cens

Beauté du Lac. Isles. Jardins.

Jardin du Roi & sa description.

(93) Page 134. (94) Page 135. (95) Page 136.

BERNIER. 1664.

pas, entre deux belles allées de peupliers. Il conduit au pied d'un grand cabinet, qui eſt au milieu du jardin; & là commence un autre canal, beaucoup plus magnifique, qui va juſqu'à l'extrêmité de l'enceinte. Ce ſecond canal eſt pavé de grandes pierres de taille. Ses bords ſont en talus, de la même pierre; & dans le milieu, on voit regner, de quinze en quinze pas, une longue file de jets d'eau; ſans en compter un grand nombre d'autres, qui s'élevent, d'eſpace en eſpace, de diverſes pieces d'eau rondes, dont il eſt bordé comme d'autant de réſervoirs. Il ſe termine au pied d'un cabinet, qui reſſemble beaucoup au premier. Ces cabinets, qui ſont à peu près en dômes & bâtis dans l'eau même, c'eſt-à-dire, entre les deux grandes allées de peupliers, ont une galerie qui regne à l'entour, & quatre portes oppoſées l'une à l'autre; deux deſquelles regardent les allées, avec deux Ponts pour y paſſer; & les deux autres donnent ſur les canaux oppoſés. Chaque cabinet eſt compoſé d'un grand ſallon, au milieu de quatre chambres qui en font les quatre coins. Tout eſt peint ou doré dans l'intérieur, & parſemé de ſentences, en gros caracteres Perſans. Les quatre portes ſont très riches. Elles ſont compoſées de grandes pierres, & ſoutenues par des colomnes, tirées des anciens Temples d'Idoles que Scha Jehan fit ruiner. On ignore également la matiere & le prix de ces pierres: mais elles ſont plus belles que le marbre & le porphire (96).

Jugement de Bernier ſur le Royaume de Kachemire.

Bernier décide hardiment qu'il n'y a pas de pays au monde qui renferme autant de beautés que le Royaume de Kachemire, dans une ſi petite étendue. » Il mériteroit, dit-il, de dominer encore toutes les montagnes qui l'environnent juſqu'à la Tartarie, & tout l'Indouſtan juſqu'à l'Iſle de Ceylan. » Telles étoient autrefois ſes bornes. Ce n'eſt pas ſans raiſon que les Mogols » lui donnent le nom de Paradis terreſtre des Indes, & que l'Empereur » Eckbar employa tant d'efforts pour l'enlever à ſes Rois naturels. Jehan-» Guir, ſon fils & ſon ſucceſſeur, prit tant de goût pour cette belle portion » de la terre, qu'il ne pouvoit en ſortir, & qu'il déclaroit quelquefois que » la perte de ſa couronne le toucheroit moins que celle de Kachemire. Auſſi, » lorſque nous y fumes arrivés, tous les beaux eſprits Mogols s'efforcerent » d'en célébrer les agrémens, par diverſes pieces de Poëſie, & les préſen» toient à l'Empereur, qui les récompenſoit noblement (97).

Caractere & qualités des Habitans.

Les Kachemiriens (98) paſſent pour les plus ſpirituels & les plus fins de tous les Peuples de l'Inde. Avec autant de diſpoſition que les Perſans pour la Poëſie & pour toutes les Sciences, ils ſont plus induſtrieux & plus amis du travail. Ils font des palekis, des bois de lit, des cabinets, des écritoires, des caſſettes, des cuillieres, & diverſes ſortes de petits ouvrages, que leur beauté fait rechercher de tous les Indiens. Ils y appliquent un vernis, qui leur eſt propre. On admire particuliérement leur adreſſe à ſuivre ou contrefaire les veines d'un certain bois, qui les a très belles, en y appliquant des filets d'or. Mais rien ne leur eſt ſi particulier, & ne leur attire tant d'argent par le Commerce, qu'une eſpece d'étoffes à laquelle ils occupent juſqu'à leurs petits enfans. On les nomme Chales. Ce ſont des pieces d'une aune & demie de long,

Leur induſtrie, & leurs Arts.

Chales, eſpece d'étoffes.

(96) Page 140.
(97) Page 141.
(98) Bernier les appelle quelquéfois *Kachemyris.*

Bernier. 1664.

ſur une de large, qui ſont brodées, au métier, par les deux bouts. Les Mogols & la plûpart des Indiens, de l'un & l'autre ſexe, les portent en hyver ſur leur tête, repaſſées, comme un manteau, par-deſſus l'épaule gauche. On en diſtingue deux ſortes : les uns de laine du pays, qui eſt plus fine que celle d'Eſpagne ; les autres d'une laine, ou plutôt d'un poil qu'on nomme *Touz*, & qui ſe prend ſur la poitrine des chevres ſauvages du grand Tibet. Les Chales de cette ſeconde eſpece ſont beaucoup plus cheres que les autres. Il n'y a point de caſtor qui ſoit plus délicat. Mais, ſans un ſoin continuel de les déplier & de les éventer, les vers s'y mettent facilement. Les Omrahs en font faire exprès, qui coutent juſqu'à cent cinquante roupies ; au lieu que les plus belles de laine du pays ne paſſent jamais cinquante (99). Bernier remarquant, ſur les Chales, que les Ouvriers de Patna, d'Agra, & de Lahor, ne parviennent point à leur donner la molleſſe & la beauté de celles de Kachemire, ajoûte que cette différence eſt attribuée à l'eau du pays ; comme on fait à Maſulipatan ces belles *Chites*, ou toiles peintes au pinceau, qu'on rend plus belles en les lavant.

Taille des Kachemiriens & beauté des femmes.

On vante auſſi les Kachemiriens pour la beauté du ſang. Ils ſont communément auſſi bien faits qu'on l'eſt en Europe, ſans rien tenir du viſage des Tartares, ni de ce nez écaché & de ces petits yeux de porc qui ſont le partage de Kachegar & du grand Tibet. Les femmes de Kachemire ſont ſi diſtinguées par leur beauté, que la plûpart des Etrangers qui arrivent dans l'Indouſtan, cherchent à s'en procurer, dans l'eſpérance d'en avoir des enfans plus blancs que les Indiens, & qui puiſſent paſſer pour vrais Mogols (1).

Fontaine merveilleuſe.

Dans pluſieurs occaſions, que l'Auteur eut de viſiter diverſes parties du Royaume, il fit quelques obſervations qu'il joint à ſon récit. Daneck Mend-Kam, ſon Nabab, l'envoya un jour, avec deux cavaliers pour eſcorte, à trois petites journées de la Capitale, & par conſéquent à l'extrêmité du Royaume, pour viſiter une Fontaine à laquelle on attribuoit des propriétés merveilleuſes. Pendant le mois de Mai, qui eſt le tems où les neiges achevent

(99) Page 147.

(1) Page 149. Rejettons, dans une Note, quelques autres circonſtances du récit de Bernier. » Certainement, dit il, ſi l'on peut juger de la beauté des femmes cachées & » retirées par celle du menu Peuple qu'on rencontre dans les rues & qu'on voit dans les » boutiques, on doit croire qu'il y en a de » très belles. A Lahor, où elles ſont en renom d'être de belle taille, menues de corps » & les plus belles brunes des Indes, comme » elles le ſont effectivement, je me ſuis ſervi » d'un artifice ordinaire aux Mogols, qui eſt » de ſuivre quelque éléphant, principalement quelqu'un de ceux qui ſont richement harnachés ; car auſſi-tôt qu'elles entendent ces deux ſonnettes d'argent, qui » leur pendent des deux côtés, elles mettent » toutes la tête aux fenêtres. Je me ſuis ſervi, à Kachemire, du même artifice, & » d'un autre encore, qui m'a bien mieux » réuſſi. Il étoit de l'invention d'un vieux » Maître d'Ecole, que j'avois pris pour m'aider à entendre un Poëte Perſan. Il me fit » acheter quantité de confitures ; & comme » il étoit connu, & qu'il avoit l'entrée par » tout, il me mena dans plus de quinze maiſons, diſant que j'étois ſon Parent, nouveau venu de Perſe, & que j'étois riche » & à marier. Auſſi tôt que nous entrions » dans une maiſon, il diſtribuoit mes confitures aux enfans ; & incontinent tout accouroit autour de nous, femmes & filles, » grandes & petites, pour en attraper leur » part, ou pour ſe faire voir. Cette folle curioſité ne laiſſa pas de me coûter quelques » bonnes roupies : mais auſſi je ne doutai » plus que dans Kachemire il n'y eût d'auſſi » beaux viſages qu'en aucun lieu de l'Europe. *Ibidem*.

BERNIER. 1664.

de se fondre, elle coule & s'arrête réguliérement trois fois le jour; au lever du soleil, sur le midi, & sur le soir, son flux est ordinairement d'environ trois quarts d'heure. Il est assez abondant pour remplir un réservoir quarré, de dix ou douze pieds de largeur & d'autant de profondeur. Ce phenomène dure l'espace de quinze jours; après lesquels, son cours devient moins reglé, moins abondant, & s'arrête tout-à-fait vers la fin du mois, pour ne plus paroître de toute l'année, excepté pendant quelque grande & longue pluie, qu'il recommence sans cesse & sans regle, comme celui des autres Fontaines. Bernier vérifia cette merveille par ses yeux. Les Gentils ont sur le bord du réservoir un petit Temple d'Idoles (2), où ils se rendent de toutes parts, pour se baigner dans une eau qu'ils croient capable de les santifier. Ils donnent plusieurs explications fabuleuses à son origine. Pendant cinq ou six jours, Bernier s'efforça d'en trouver de plus vraisemblables. Il considéra fort attentivement la situation de la montagne. Il monta jusqu'au sommet avec beaucoup de peine, en prêtant de tous côtés son attention. Il remarqua qu'elle s'étend en long, du Nord au Midi; qu'elle est séparée des autres montagnes, qui ne laissent pas d'en être fort proches; qu'elle est en forme de dos-d'âne; que son sommet, qui est très long, n'a gueres plus de cent pas dans sa plus grande largeur; qu'un de ses côtés, qui n'est couvert que d'herbe verte, est exposé au soleil levant, mais que d'autres montagnes opposées n'y laissent tomber ses rayons que vers huit heures du matin; enfin, que l'autre côté, qui regarde le couchant, est couvert d'arbres & de buissons. Après ces observations, il se mit en état de rendre compte, à Danek-Mend, d'une singularité dont il cessa d'admirer la cause (3).

Recherches de l'Auteur pour expliquer ce phenomène.

Achiavel, Maison de plaisance des anciens Rois de Kachemire.

En revenant de cette Fontaine, qui se nomme Send-Brary, il se détourna un peu du chemin, pour se procurer la vûe d'*Achiavel*, Maison de plaisance des anciens Rois de Kachemire. Sa principale beauté consiste dans une source d'eau vive, qui se disperse par dehors, autour du bâtiment & dans les jardins, par un très grand nombre de canaux. Elle sort de terre, en jaillissant du fond d'un puits avec une violence, un bouillonnement & une abondance si extraordinaires, qu'elle mériteroit le nom de Riviere plus que celui de Fontaine. L'eau est d'une beauté singuliere, & si froide qu'à peine y peut-on tenir la main.

(2) Dédié à *Brare*, une des Dentas, ou des Divinités du pays; ce qui a fait nommer la Fontaine *Send Brary*, c'est-à-dire, Eau de Brare. *Ibid.* p. 169.

(3) Tout cela considéré, dit-il, je jugeai que la chaleur du Soleil, avec la situation particuliere & la disposition intérieure de la montagne, étoit la cause du miracle; que le Soleil du matin venant à donner sur le côté qui lui est opposé, l'échauffe & fait fondre une partie des eaux gelées qui se sont insinuées dans la terre en hyver, pendant que tout est couvert de neiges; que ces eaux venant à pénétrer & coulant peu-à-peu vers le bas, jusqu'à certaines couches, ou tables de roches vives, qui les retiennent & les conduisent vers la Fontaine, produisent le flux du Midi; que le même Soleil s'élevant au Midi, & quittant ce côté, qui se refroidit, pour frapper comme à plomb le sommet, qu'il échauffe, fait encore fondre des eaux gelées, qui descendent peu-à-peu comme les autres, mais par d'autres circuits, jusqu'aux mêmes couches de roches, & font le flux du soir; & qu'enfin le Soleil échauffant aussi le côté Occidental, produit le même effet & cause le troisiéme flux, c'est-à-dire, celui du matin. Il est plus lent que les deux autres, soit parce que ce côté Occidental est éloigné de l'Oriental, où est la Fontaine; soit parce qu'étant couvert de bois, il s'échauffe moins vîte, ou peut-être à cause du froid de la nuit. Toutes les circonstances, ajoute l'Auteur, favorisent cette supposition. *Pages 174 & précédentes.*

main. Le jardin, qui est composé de belles allées de toutes sortes d'arbres fruitiers, offre, pour ornement, quantité de jets d'eau de diverses formes, des réservoirs pleins de poissons, & particuliérement une cascade fort haute, qui forme une grande nappe de trente ou quarante pas de longueur, dont l'effet est encore plus admirable pendant la nuit, lorsqu'on a mis, par-dessous la nappe, une infinité de lampions, qui s'ajustant dans les petites niches du mur, font une curieuse illumination (4). D'Achiavel, Bernier ne craignit pas de se détourner encore, pour visiter un autre jardin Royal, dans lequel on lui fit voir, avec les mêmes agrémens, un canal rempli de poissons qui viennent lorsqu'on les appelle, & dont les plus grands ont au nez des anneaux d'or avec des inscriptions. On attribue cette singularité à la fameuse Nurmahal, Favorite de Jehan-Guir, ayeul d'Aureng-zeb (5).

Bernier. 1664.

Poissons emmuzelés d'un anneau d'or.

Daneck-Mend, fort satisfait du récit de Bernier, lui fit entreprendre un autre voyage, pour aller voir un miracle si certain, qu'il se promettoit de le voir bien-tôt converti au Mahométisme. » Va-t-en, lui dit-il, à Baramoulay. » Tu trouveras, dans ce lieu, le tombeau d'un de nos Saints, qui fait des miracles continuels pour la guérison des malades qui s'y rassemblent de toutes » parts. Peut-être ne te rendras-tu pas à toutes ces opérations miraculeuses, » quoique tu les puisse voir : mais tu ne résisteras pas à celle qui se renouvelle tous les jours, & qui se fera devant tes yeux. Tu verras une grosse » pierre ronde, que l'homme le plus fort peut à peine soulever, & qu'onze » Dervis néanmoins, après avoir fait leurs prieres au Saint, enlevent comme » une paille, du seul bout de leurs onze doigts. Bernier se mit en chemin, avec son escorte ordinaire. Il se rendit à Baramoulay, où le canton lui parut fort agréable. La Mosquée est bien bâtie, & les ornemens ne manquent point au tombeau du Saint. Quantité de Pelerins, dont il étoit environné, se disoient malades. Mais on voyoit, près de la Mosquée, une cuisine, avec de grandes chaudieres pleines de chair & de riz, fondées par le zéle de dévots, que l'Auteur prit pour l'aiman qui attiroit les malades, & pour le miracle qui les guérissoit. D'un autre côté, il découvrit le jardin & les chambres des Mullahs, qui vivent dans une heureuse abondance à l'ombre du Saint, dont ils vantent le pouvoir & les vertus. Toujours malheureux, dit-il, dans les occasions de cette nature, il ne vit faire aucun miracle pendant le séjour qu'il fit à Baramoulay. Mais onze Mullahs, formant un cercle bien serré, & vétus de longues robbes qui ne permettoient pas de voir comment ils prenoient la pierre, la leverent en effet, en assurant tous qu'ils ne la tenoient que du bout d'un de leurs doigts, & qu'elle étoit aussi legere qu'une plume. L'Auteur, qui ouvroit les yeux & qui regardoit de fort près, s'appercevoit assez qu'ils faisoient beaucoup d'effort, & croioit remarquer qu'ils joignoient le pouce aux doigts. Cependant il n'osa se dispenser de crier Karamet, Karamet, c'est-à-dire, miracle, miracle, avec les Mullahs & tous les Assistans. Mais il donna une roupie aux Mullahs, en leur demandant la grace d'être un des onze qui leveroient la pierre. Une seconde roupie, qu'il leur jetta, joint à la persuasion qu'il affectoit de la vérité du miracle, les disposa, quoiqu'avec peine, à lui céder sa place. Ils s'imaginerent apparemment que dix d'entr'eux, unis

Miracle de Baramoulay.

(4) Page 176.

(5) Pages 177 & précédentes.

BERNIER. 1664.

ensemble, suffiroient pour lever le fardeau, quand il y contribueroit peu; & qu'en se rangeant avec adresse ils pourroient empêcher qu'il ne s'en apperçût. Cependant ils se virent trompés, lorsque la pierre, que Bernier ne voulut soutenir que du bout du doigt, pancha visiblement de son côté. Tout le monde le regardant de fort mauvais œil, il ne laissa pas de crier Karamet, & de jetter encore une roupie, dans la crainte de se faire lapider. Mais, après s'être retiré doucement, il se hâta de monter à cheval, & de s'éloigner (6).

Ouverture de Baramoulay.

En passant, il observa cette fameuse ouverture qui donne passage à toutes les eaux du Royaume. Ensuite, il quitta le chemin pour s'approcher d'un grand Lac dont la vûe l'avoit frappé de loin, & par lequel passe la riviere qui descend à Baramoulay. Il est rempli de poisson, sur-tout d'anguilles, & couvert de canards, d'oies sauvages, & de plusieurs sortes d'oiseaux de riviere. Le Gouverneur du pays y vient prendre, en hyver, le divertissement de la chasse. On voit au milieu, de ce grand espace d'eau, un Hermitage, avec son petit jardin, qui paroît flotter sur l'eau. Un ancien Roi de Kachemire fit construire l'un & l'autre sur de grosses poutres, qui soutiennent depuis longtems ce double fardeau.

Fontaine extraordinaire.

De-là, Bernier visita une fontaine, qui ne lui parut pas moins singuliere. Elle bouillonne doucement; elle monte avec une sorte d'impétuosité; elle forme de petites boules remplies d'eau; elle amene à la superficie un sable très fin, qui retourne comme il est venu, parce qu'un moment après, l'eau s'arrête, & cesse de bouillonner : mais ensuite, elle recommence le même mouvement, avec des intervalles qui ne sont pas moins réglés. On prétend que la principale merveille est que le moindre bruit qu'on fasse en parlant, ou en frappant la terre du pied, agite l'eau & produit le bouillonnement. Cependant Bernier vérifia que le bruit de la voix & le mouvement des pieds n'y changeoient rien, & que dans le plus grand silence, le phénomene se renouvelloit avec les mêmes circonstances (7).

Après avoir admiré cette Fontaine, il entra dans les montagnes, pour y voir un grand Lac, où la glace se conserve en Eté. Les vents en abbattent les monceaux, les dispersent, les rejoignent & les rétablissent, comme dans une petite mer glaciale. Il passa de-là dans un lieu qui se nomme *Seng-Safed*, c'est-à-dire, pierre blanche, où l'on voit pendant l'Eté une abondance naturelle de fleurs, qui forment un charmant parterre. On a remarqué, dans tous les tems, que lorsqu'il s'y rend beaucoup de monde & qu'on y fait assez de bruit pour agiter l'air, il y tombe aussi-tôt une grosse pluie. Bernier assure que Scha-Jehan fut menacé d'y périr à son arrivée; ce qui s'accorde, dit-il, avec le récit de l'Hermite de *Pire-Penjal* (8).

Congelations.

Il pensoit à visiter une grotte de congelations merveilleuses, qui est à deux journées du même lieu, lorsqu'il reçut avis que Daneck-Mend commençoit à s'inquiéter de son absence. Il regretta beaucoup de n'avoir pû tirer tous les

(6) Page 184 & précédentes.

(7) Il s'imagina que le sable, en retombant, vient à boucher le canal étroit de cette petite & foible source, jusqu'à ce que l'eau se trouvant comme rabbatue & resserrée, fasse un effort pour le faire remonter & se dégager; ou que quelque vent, engagé dans le canal de la source, sortoit à diverses reprises, comme il arrive dans les Fontaines artificielles. *Ibid.* page 187.

(8) Page 189.

éclairciſſemens qu'il auroit deſirés ſur les montagnes voiſines. Cependant, il apprit que les Marchands du pays vont tous les ans, de montagne en montagne, pour amaſſer ces laines fines qui leur ſervent à faire des chales : & ceux qu'il conſulta l'aſſurerent, qu'entre les montagnes qui dépendent de Kachemire, on rencontre de fort beaux pays. Ils en vantoient un, qui paye ſon tribut en cuirs & en laines, que le Gouverneur envoye lever chaque année, où les femmes ſont belles, chaſtes & laborieuſes. On lui parla d'un autre, plus éloigné de Kachemire, qui paye auſſi ſon tribut en cuirs & en laines, & qui offre de petites plaines fertiles, & d'agréables vallons, remplis de bled, de riz, de pommes, de poires, d'abricots, de melons, & même de raiſin, dont les vins ſont excellens. Ses Habitans ont quelquefois pris droit de leur ſituation pour refuſer le tribut ; mais on a toujours trouvé le moyen de les réduire. Bernier apprit des mêmes Marchands qu'entre des montagnes encore plus éloignées, qui ne dépendent plus du Royaume de Kachemire, il ſe trouve d'autres contrées fort agréables, peuplées d'hommes blancs & bienfaits, mais qui ne ſortent jamais de leur patrie. Un Vieillard, qui avoit épouſé une fille de l'ancienne Maiſon des Rois de Kachemire, lui raconta que dans le tems que Jehan-Guir avoit fait rechercher tous les reſtes de cette malheureuſe race, la crainte de tomber entre ſes mains l'avoit fait fuir, avec trois Domeſtiques, au travers des montagnes, ſans connoître ſon chemin ; qu'après avoir erré dans cette ſolitude, il s'étoit trouvé dans un fort bon canton, où les Habitans, ayant appris ſa naiſſance, l'avoient reçu avec beaucoup de civilités & lui avoient fait des préſens ; que pour ſurcroît de careſſes, ils lui avoient amené quelques-unes de leurs plus belles filles, dont ils lui avoient offert le choix, parce qu'ils ſouhaitoient d'avoir de ſon ſang : qu'étant paſſé dans un autre canton, peu éloigné, on ne l'avoit pas traité avec moins de conſidération, mais que les Habitans lui avoient amené leurs propres femmes, en lui diſant que leurs voiſins avoient manqué d'eſprit lorſqu'ils n'avoient pas conſideré que ſon ſang ne demeureroit pas dans leur maiſon, puiſque leurs filles emporteroient l'enfant avec elles dans celle de l'homme qu'elles épouſeroient (9).

BERNIER. 1664.

Montagnes & Pays voiſins de Kachemire.

D'autres informations ne laiſſerent aucun doute à Bernier, que le Pays de Kachemire ne touche au petit Tibet. On a déja fait uſage de cette remarque dans l'article du Tibet ; mais une obſervation ſi importante pour la géographie mérite ici plus d'étendue, comme dans ſa véritable ſource (10). Quelques années auparavant, les diviſions de la famille Royale du petit Tibet avoient porté un des Prétendans à la Couronne à demander ſecrétement le ſecours du Gouverneur de Kachemire, qui, par l'ordre de Scha-Jehan, l'avoit établi dans cet Etat, à condition de payer au Mogol un tribut annuel en criſtal, en muſc & en laines Ce petit Roi ne pût ſe diſpenſer de venir rendre ſon hommage à Aureng-zeb, pendant que la Cour étoit à Kachemire ; & Daneck-Mend, curieux de l'entretenir, lui donna un jour à dîner. Bernier lui entendit raconter que du côté de l'Orient, ſon pays étoit voiſin du grand Tibet ; que ſa largeur étoit de trente ou quarante lieues ; qu'à l'exception d'un peu de criſtal, de muſc & de laine, il étoit fort pauvre ; qu'il n'avoit point de mines d'or, comme on le publioit ; mais que dans quelques parties il pro-

Kachemire voiſin du Tibet.

Comment Bernier en eſt informé.

(9) Pages 194 & précédentes.

(10) Page 196.

BERNIER. 1664.

duisoit de fort bons fruits, sur-tout d'excellens melons; que les neiges y rendoient l'hyver fort long & fort rude; enfin que le Peuple, autrefois idolâtre, avoit embrassé la secte Persanne du Mahométisme. Le Roi du petit Tibet avoit un si misérable cortege, que Bernier ne l'auroit jamais pris pour un Souverain (11).

Le Mogol entreprend la Conquête du grand Tibet.

Il y avoit alors dix-sept ou dix-huit ans que Scha-Jehan avoit entrepris d'étendre ses Conquêtes dans le grand Tibet, à l'exemple des anciens Rois de Kachemire. Après quinze jours d'une marche très difficile, & toujours par des montagnes, son armée s'étoit saisie d'un Château. Il ne lui restoit plus qu'à passer cette riviere pour aller droit à la Capitale, & tout le Royaume étoit dans l'épouvante. Mais comme la saison étoit fort avancée, le Général Mogol appréhendant d'être surpris par les neiges, avoit pris le parti de revenir sur ses traces, après avoir laissé quelques troupes dans le Château, dont il s'étoit mis en possession. Cette garnison, effrayée par l'Ennemi, ou pressée par la disette des vivres, avoit repris bien-tôt aussi le chemin de Kachemire; ce qui avoit fait perdre au Général le dessein de retourner sur ses traces à l'entrée du Printems.

Aureng-zeb en reçoit des Ambassadeurs.

Le Roi du grand Tibet, apprenant qu'Aureng-zeb étoit à Kachemire, se crut menacé d'une nouvelle guerre. Il lui envoya un Ambassadeur, avec des présens du pays; tels que du cristal, des queues de certaines vaches blanches, & fort précieuses (12), quantité de musc, & du jachen, pierre d'un fort grand prix. Le jachen est une pierre verdâtre, dont les veines sont blanches, & qui est si dure qu'on ne la travaille qu'avec la poudre de diamant. On en fait des tasses & d'autres vases, enrichis de filets d'or & de pierreries. Le cortege de l'Ambassadeur étoit composé de quatre cavaliers, & de dix ou douze grands hommes secs & maigres, avec trois ou quatre poils de barbe, comme des Chinois, & de simples bonnets rouges. Le reste de leur habillement étoit proportionné. Quelques-uns portoient des sabres, mais le reste marchoit sans armes à la suite de leur chef. Ce Ministre, ayant traité avec Aureng-zeb, lui promit que son Maître feroit bâtir une Mosquée dans sa Capitale, qu'il lui payeroit un tribut annuel, & que desormais il feroit marquer sa monnoie au coin Mogol. Mais on étoit persuadé, ajoute Bernier, qu'après le départ d'Aureng-zeb, ce Prince ne feroit que rire du traité, comme il avoit déja fait de celui qu'il avoit autrefois conclu avec Scha-Jehan (13).

Médecin du Pays de Lassa.

L'Ambassadeur avoit amené un Médecin, qui se disoit du Royaume de Lassa, & de la Tribu de Lamy ou Lama, qui est celle des Prêtres ou des gens de Loi du Pays, comme celle des Bramines dans les Indes; avec cette différence que les Bramines n'ont point de Pontife, & que ceux de Lassa en reconnoissent un, qui est honoré dans toute la Tartarie comme une espece de divinité (14). Ce Médecin avoit un Livre de recettes qu'il refusa de vendre à Bernier, & dont les caracteres avoient, de loin, quelque air des nôtres. Bernier le pria d'en écrire l'alphabet: mais il écrivoit si lentement, & son écri-

(11) *Voyez* le Tome VII de ce Recueil, où l'on a cité cet endroit de Bernier, avec des éclaircissemens curieux sur le Tibet.

(12) Elles sont particulieres à ce Pays, & l'on s'en sert pour orner les oreilles des éléphans.

(13) Page 201.

(14) Voyez tout ce qui a rapport au grand Lama, dans le VII Tome.

ture étoit si mauvaise en comparaison de celle du Livre, qu'il ne donna pas une haute idée de son savoir. Il étoit fort attaché à la métempsycose, dont il expliquoit la Doctrine avec beaucoup de fables (15). Bernier lui rendit une visite particuliere, avec un Marchand de Kachemire, qui savoit la langue du Tibet, & qui lui servit d'Interpréte. Il feignit de vouloir acheter quelques étoffes que le Médecin avoit apportées pour les vendre; & sous ce prétexte, il lui fit diverses questions, dont il tira peu d'éclaircissement. Il en recueillit néanmoins que le Royaume du grand Tibet étoit un misérable pays, couvert de neige pendant cinq mois de l'année, & que le Roi de Lassa étoit souvent en guerre avec les Tartares : mais il ne put savoir de quels Tartares il étoit question.

Anciennes Caravanes de Kachemire.

Il n'y avoit pas vingt ans, suivant le témoignage de tous les Kachemiriens, qu'on voyoit partir chaque année de leur pays plusieurs Caravanes, qui traversant toutes ces montagnes du grand Tibet, pénétroient dans la Tartarie & se rendoient dans l'espace d'environ trois mois au Catay, malgré la difficulté des passages, sur-tout de plusieurs torrens très rapides, qu'il falloit traverser sur des cordes tendues d'un rocher à l'autre. Elles rapportoient du musc, du bois de chêne, de la rhubarbe, & du mamiron, petite racine excellente pour les yeux. En repassant par le grand Tibet, elles se chargeoient aussi des marchandises du pays, c'est-à-dire, de musc, de cristal & de jachem; mais, sur-tout, de quantité de laines très-fines; les unes de brebis, les autres qui se nomment *Touz*, & qui approchent plutôt, comme on l'a déja remarqué, du poil de castor que de la laine. Depuis l'entreprise de Scha-Jehan, le Roi du Tibet avoit fermé ce chemin, & ne permettoit plus l'entrée de son pays du côté de Kachemire. Les Caravanes partoient de Patna sur le Gange, pour éviter ses terres; & les laissant à gauche, elles se rendoient droit au Royaume de Lassa (16). Quelques Marchands du pays de Kachegar, ou Kashgar, qui vinrent à Kachemire pendant le séjour d'Aureng-zeb, pour y vendre un grand nombre d'Esclaves, confirmerent à Bernier que le passage étant fermé par le grand Tibet, ils étoient obligés de prendre par le petit, & qu'ils entroient dans le Royaume de Kachemire par une petite ville nommée *Gurtche*, premiere Place de sa dépendance à quatre journées de la Capitale (17).

Interruption de leur route.

Bernier fit de grandes recherches, à la priere du célebre Thevenot, pour découvrir s'il ne se trouvoit pas des Juifs dans le fond de ces montagnes, comme les Missionnaires nous ont appris qu'il s'en trouve à la Chine. Quoiqu'il assure que tous les Habitans de Kachemire sont Gentils ou Mahométans, il ne laissa point d'y remarquer plusieurs traces de Judaïsme (18). On peut suppo-

(15) Voyez le VII Tome.

(16) Relations du VII Tome.

(17) On a donné l'itineraire de Kachemire à Kashgar, & de Kashgar au Catay, dans le VII Tome, p. 409.

(18) Elles sont curieuses, sur le témoignage d'un Voyageur tel que Bernier. La premiere, c'est qu'en entrant dans ce Royaume, après avoir passé la montagne de *Pire-Penjal*, tous les Habitans qu'il vit dans les premiers villages lui semblerent Juifs à leur port, à leur air; enfin, dit-il, à ce je ne sais quoi de particulier qui nous fait souvent distinguer les Nations. Il ne fut pas le seul qui en prit cette idée. Un Jésuite, qu'il ne nomme point, & plusieurs Européens l'avoient eue avant lui. 2°. Il remarqua que parmi le Peuple de Kachemire, quoique Mahométan, le nom de *Mousa*, qui signifie Moïse, est fort en usage. 3°. Les Kachemiriens prétendent

BERNIER. 1664.

ser, dit-il, que dans le cours des siécles, les Juifs de ce pays sont devenus Idolâtres, & qu'ensuite ils ont embrassé le Mahométisme; sans compter qu'il en est passé un grand nombre en Perse, & dans l'Indoustan. Il ajoute qu'il s'en trouve, en Ethiopie; & quelques-uns si puissans, que quinze ou seize ans avant son voyage, un d'entr'eux avoit entrepris de se former un petit Royaume, dans des montagnes de très difficile accès. Il tenoit cet événement de deux Ambassadeurs du Roi d'Ethiopie, qu'il avoit vûs depuis peu à la Cour du Mogol (19).

Ambassade d'Ethiopie à la Cour du Mogol.

Cette Ambassade, dont il tira d'autres lumieres, paroît mériter d'être reprise, après lui, dans son origine (20). Le Roi d'Ethiopie, étant informé de la révolution qui avoit mis Aureng-zeb sur le trône, conçut le dessein de faire connoître sa grandeur & sa magnificence, dans l'Indoustan, par une célebre Ambassade. Il fit tomber son choix sur deux personnages, qu'il crut capables de répondre à ses vûes. Le premier étoit un Mahométan, que Bernier avoit vû à Mocka, lorsqu'il étoit venu d'Egypte par la mer rouge, & qui s'y trouvoit de la part de ce Prince pour y vendre quantité d'Esclaves, du produit desquels il étoit chargé d'acheter des marchandises des Indes. Le second étoit un Marchand Chrétien de la croyance Arménienne, marié dans Alep, où il étoit né, & connu sous le nom de Murat. Bernier l'avoit aussi connu à Mocka; & s'étant logé dans la même Maison, c'étoit par son conseil qu'il avoit renoncé au voyage d'Ethiopie. Murat se rendoit tous les ans dans cette ville, pour y porter le présent que le Roi faisoit aux Directeurs des Compagnies d'Angleterre & de Hollande, & pour recevoir d'eux celui qu'ils envoyoient à ce Monarque.

Préparatifs & présens.

La Cour d'Ethiopie crut ne rien épargner pour les frais de l'Ambassade, en accordant à ses deux Ministres trente-deux petits Esclaves des deux sexes, qu'ils devoient vendre à Mocka, pour en faire le fond de leur dépense (21). On leur donna aussi vingt-cinq Esclaves choisis, qui étoient la principale partie du présent destiné au grand Mogol; & dans ce nombre, on n'oublia point d'en mettre neuf ou dix fort jeunes, pour en faire des Eunuques: présent, remarque Bernier, fort digne d'un Roi, sur-tout d'un Roi Chrétien à un Prince Mahométan. Ses Ambassadeurs reçurent encore, pour le grand Mogol, quinze chevaux, dont les Indiens ne font pas moins de cas que de ceux d'Arabie; avec une sorte de petite mule, dont Bernier admira la peau. Un tigre, dit-il, n'est pas si bien marqueté; & les Alachas, qui sont des étoffes de soie rayées, ne le sont pas avec tant de variété, d'ordre & de proportion. On y ajouta deux dents d'éléphant, d'une si prodigieuse grosseur, que l'homme le plus fort n'en levoit pas une sans beaucoup de peine, avec une prodigieuse corne de bœuf,

que Salomon est venu dans leur pays, & que c'est lui qui a coupé la montagne de Baramoulay, pour faire écouler les eaux. 4°. Ils veulent que Moïse soit mort à Kachemire Ils montrent son tombeau à une lieue de cette ville. 5°. Ils soutiennent que le très ancien édifice, qu'on voit de la ville, sur une haute montagne, a été bâti par le Roi Salomon, dont il est vrai qu'il porte le nom. *Pages 215 & suivantes.*

(19) Page 218.

(20) Mémoires de Bernier, Tome II, pages 39 & suivantes.

(21) L'Auteur donne à son récit un tour ironique, qui n'est point à l'honneur de la Cour d'Ethiopie.

qui étoit remplie de civette. Bernier, qui en mesura l'ouverture à Dehly, lui trouva plus d'un demi-pied de diametre.

Bernier. 1664.

Voyage des Ambassadeurs.

Avec ces richesses, les Ambassadeurs partirent de Gonder, Capitale d'Ethiopie, située dans la Province de Dumbia, & se rendirent, après deux mois de marche, par de très mauvais pays, à *Belloul*, Port desert vis-à-vis de Mocka. Diverses craintes les avoient empêchés de prendre le chemin ordinaire des Caravanes, qui se fait aisément en quarante jours, jusqu'à l'Arkista, d'où l'on passe à l'Isle de Massouva. Pendant le séjour qu'il firent à Belloul, pour y attendre l'occasion de traverser la mer rouge, il leur mourut quelques Esclaves. En arrivant à Mocka, ils ne manquerent pas de vendre ceux dont le prix devoit fournir à leurs frais; mais leur malheur voulut que cette année, les Esclaves fussent à bon marché. Cependant, après en avoir tiré une partie de leur valeur, ils s'embarquerent sur un Vaisseau Indien, pour passer à Surate. Leur navigation fut assez heureuse. Ils ne furent pas vingt-cinq jours en mer. Mais ils perdirent plusieurs chevaux & quelques Esclaves du présent, avec la précieuse mule, dont ils sauverent la peau. En arrivant au Port, ils trouverent Surate menacée par le fameux Sevagi; & leur maison ayant été pillée avec le reste de la ville, ils ne purent sauver que leurs Lettres de créance, quelques Esclaves malades, leurs habits à l'Ethiopienne, qui ne furent enviés de personne, la peau de mule, dont le Vainqueur fit peu de cas, & la corne de bœuf, qui étoit déja vuide de civette. Ils exagererent beaucoup leurs pertes: mais les Indiens, naturellement malins, qui les avoient vûs arriver sans provisions, sans argent, & sans Lettres de change, prétendirent qu'ils étoient fort heureux de leur avanture, & qu'ils devoient s'applaudir du pillage de Surate, qui leur avoit épargné la peine de conduire à Dehli leur misérable présent, & qui leur fournissoit un prétexte pour implorer la générosité d'autrui. En effet le Gouverneur de Surate les nourrit quelque-tems, & leur fournit de l'argent & des voitures pour continuer leur voyage. Adrican, chef du Comptoir Hollandois, leur donna, pour Bernier, une Lettre de recommandation, que Murat lui remit, sans savoir qu'il fût son ancienne connoissance de Mocka. Ils se reconnurent, ils s'embrasserent; & Bernier lui promit de les servir à la Cour. Mais cette entreprise étoit difficile. Comme il ne leur restoit, du présent qu'ils avoient apporté, que leur peau de mule & la corne de bœuf, & qu'on les voyoit dans les rues, sans paleky & sans chevaux, avec une suite de sept ou huit Esclaves nuds, ou qui n'avoient, pour tout habillement, qu'une mauvaise écharpe bridée entre les cuisses, & un demi-linceul sur l'épaule gauche, passé sous l'aisselle droite en forme de manteau d'été, on ne les prenoit que pour de misérables Vagabonds, qu'on n'honoroit pas d'un regard. Cependant Bernier représenta si souvent la grandeur de leur Maître à Daneck-Mend, Ministre des affaires étrangeres, que ce Seigneur leur fit obtenir une audience d'Aureng-zeb. On leur donna, suivant l'usage, une veste de brocard, avec une écharpe de soie brodée & le turban. On pourvut à leur subsistance; & l'Empereur, les dépêchant bien-tôt, avec plus d'honneur qu'ils ne s'y étoient attendus, leur fit pour eux-mêmes un présent de six mille roupies. Celui qu'ils reçurent pour leur Maître consistoit dans un *Serapah* (22) fort riche, deux grands cornets d'argent doré,

Leurs infortunes.

Comment ils sont traités des Mogols.

(22) Veste de brocard.

Bernier. 1664.

deux timbales d'argent, un poignard couvert de rubis, & la valeur d'environ vingt mille francs en roupies d'or ou d'argent, pour faire voir de la monnoie au Roi d'Ethiopie, qui n'en a point dans ses Etats. Mais on n'ignoroit pas que cette somme ne sortiroit pas de l'Indoustan, & qu'ils en acheteroient des marchandises des Indes (23).

Eclaircissemens qu'ils donnent à Bernier sur la source du Nil.

Pendant le séjour qu'ils firent à Dehly, Daneck-Mend, toujours ardent pour s'instruire, les faisoit venir souvent, dans la présence de Bernier, & s'informoit de l'état du gouvernement de leur pays. Ils parloient de la source du Nil, qu'ils nommoient *Abbabile*, comme d'une chose dont les Ethiopiens n'ont aucun doute (24). Murat même, & un Mogol qui étoit revenu avec lui de Gonder, avoient été dans le canton qui donne naissance à ce fleuve. Ils s'accordoient à rendre témoignage qu'il sort de terre, dans le pays des Agans, par deux sources bouillantes, & proches l'une de l'autre, qui forment un petit Lac de trente ou quarante pas; qu'en prenant son cours, hors de ce Lac, il est déja une riviere médiocre, & que d'espace en espace il est grossi par d'autres eaux; qu'en continuant de couler, il tourne assez pour former comme une grande Isle; qu'il tombe ensuite de plusieurs rochers escarpés; après quoi, il entre dans un grand Lac, où l'on voit des Isles fertiles, un grand nombre de crocodiles, & quantité de veaux marins, qui n'ont pas d'autre issue que la gueule pour rendre leurs excrémens (25); que ce Lac est dans le pays de Dumbia, à trois petites journées de Gonder, & à quatre ou cinq de la source du Nil, qui en sort chargé de beaucoup d'eaux, des rivieres & des torrens, qui y tombent principalement dans la saison des pluies; qu'elles commencent réguliérement, comme dans les Indes, vers la fin de Juillet, ce qui mérite une extrême attention, parce qu'on y trouve l'explication convainquante de l'inondation de ce fleuve: qu'il va passer de-là par Sannar, ville Capitale du Royaume des Funges ou Bakberis, Tributaires du Roi d'Ethiopie, & se jetter ensuite dans les plaines de *Mesr*, qui est l'Egypte (26).

Explication de l'inondation de ce Fleuve.

(23) Aussi les emploient-ils, dit Bernier, en fines toiles de coton pour faire des chemises à leur Roi, & à la Reine; en alachas, en étoffes de soie à raies d'or ou d'argent, pour faire au Roi des vestes & des caleçons d'été; en écarlate d'Angleterre, verte & rouge, pour des vestes à l'Arabe, & en quantité de toiles plus grossieres pour les Dames de son Serrail & pour les enfans qu'il avoit d'elles. Avec toute l'amitié que j'avois pour Murat, ajoute l'Auteur, trois choses me firent regretter mes services. Il m'avoit promis de me laisser, pour cinquante roupies, son fils, qui étoit fort bien fait, d'un noir fin, & qui n'avoit pas ce gros nez écaché, ni ces grosses levres des Ethiopiens. Il me manqua de parole, & me fit entendre qu'il n'en vouloit pas moins de trois cens. Je ne laissai pas d'être fort tenté de l'acheter à ce prix, pour la rareté du fait, afin qu'il fût dit qu'un pere m'avoit vendu son enfant. En second lieu, je découvris que Murat & son Collegue avoient promis aux Mogols d'engager leur Roi à permettre qu'on fît rebâtir dans l'Ethiopie une vieille Mosquée, ruinée du tems des Portugais, & qu'ils avoient reçu pour cela deux mille roupies d'Aureng-zeb Enfin, je sçus qu'ils avoient demandé, de la part de leur Roi, un Alcoran & huit autres Livres, des plus renommés parmi les Mahométans. Ce procédé me parut fort lâche, pour un Roi Chrétien & pour ses Ambassadeurs. Il me confirma ce qu'on m'avoit déja dit, que le Christianisme d'Ethiopie sent fort le Mahométisme, sur-tout depuis que les Portugais ont été tués ou chassés, avec le Patriarche Jésuite qu'ils y avoient mené de Goa. *Ibidem.* pages 54 & précédentes.

(24) Page 55.

(25) Page 57. Chose remarquable, dit l'Auteur, si elle est vraie.

(26) Pages 58 & précédentes.

Bernier,

Bernier, pour juger à peu près du véritable lieu de la source du Nil, leur demanda vers quelle partie du monde étoit le pays de Dumbia, par rapport à Bab-el-mandel (27). Ils lui répondirent qu'assurément ils alloient toujours vers le couchant. L'Ambassadeur Mahométan, qui devoit mieux savoir que Murat la position du monde, parce que sa religion l'obligeoit, en faisant sa priere, de se tourner toujours vers la Mecque, l'assura particuliérement qu'il ne devoit point en douter; ce qui l'étonna beaucoup, parce que suivant leur récit, la source du Nil devoit être fort en-deçà de la ligne, au lieu que toutes nos Cartes, avec Ptolomée, la mettoient beaucoup au-delà (28). Il leur demanda s'il pleuvoit beaucoup en Ethiopie, & si les pluies y étoient reglées effectivement comme dans les Indes. Ils lui dirent qu'il ne pleuvoit presque jamais sur la Côte de la mer rouge, depuis Suaken, Arkiko & l'Isle de Masouva jusqu'à Bab-el-mandel, non plus qu'à Mocka, qui est de l'autre côté, dans l'Arabie heureuse; mais que dans le fond du pays, dans la Province des Agans, dans celle de Dumbia, & dans les Provinces circonvoisines, il tomboit beaucoup de pluie pendant deux mois, les plus chauds de l'Eté, & dans le même tems qu'il pleut aux Indes. C'étoit, suivant son calcul, le véritable tems de l'accroissement du Nil en Egypte. Ils ajoutoient même qu'ils savoient très-bien, que c'étoient les pluies d'Ethiopie, qui font grossir le Nil, qui inondent l'Egypte, & qui engraissent la terre du limon qu'elles y portent; que les Rois d'Ethiopie fondoient là-dessus des prétentions de tribut sur l'Egypte; & que lorsque les Mahométans s'en étoient rendus les maîtres, ces Princes avoient voulu détourner le cours du Nil dans le sein Arabique, pour la ruiner & la rendre infertile, mais que la difficulté de ce dessein les avoit forcés de l'abandonner (29).

BERNIER. 1664.

Fausse position de la source du Nil.

La fin de cette Relation ne nous apprenant point le tems ni les circonstances du retour d'Aureng-zeb, on doit s'imaginer qu'après le Voyage de Kachemire, Bernier retourna heureusement à Dehly, pour y faire d'autres observations qu'il nous a laissées dans les différentes parties de ses mémoires, mais dont la plûpart appartiennent à l'Histoire de l'Indoustan plus qu'à celle des Voyages (30).

(27) Bernier, Tome IV. page 270.
(28) *Ibidem.*
(29) *Ibid.* page 272.
(30) On n'a rapporté ce qui regarde le Nil que pour faire honneur aux recherches de Bernier; sans quoi cet article paroîtroit ici déplacé. On sait d'ailleurs, & l'on verra dans un autre lieu, que la source de ce fleuve étoit connue des Européens, dès 1618, par les recherches du Pere Païs, Jésuite.



VOYAGES DE TAVERNIER

DANS L'INDOUSTAN.

Introduction.

QUOIQUE le nom de ce fameux Voyageur ait paru plusieurs fois, dans les Tomes précédens, tantôt avec honneur, tantôt pour essuyer une rigoureuse censure, c'est ici qu'on s'est proposé de le produire avec la distinction qu'il mérite, & de réunir, dans un même article, tout ce qui peut servir à faire prendre une juste idée de sa personne & de ses Ouvrages.

C'est de lui-même, ou plutôt d'un Ecrivain de son tems, dont il avoit emprunté la plume, qu'on tirera des éclaircissemens sur ses premieres années. Une variété extraordinaire de petites courses & de legeres avantures l'avoit préparé, comme par degrés, au rôle de grand Voyageur, qu'il joua pendant quarante ans. » Si l'éducation, dit-il, est une seconde nature, il étoit venu » au monde avec le desir de voyager. Les entretiens que divers Sçavans » avoient tous les jours avec son pere, sur les matieres de Géographie, qu'il » avoit la réputation de bien entendre, lui inspirerent de bonne heure le » dessein de visiter les Pays qu'on lui presentoit sur les Cartes. Il ne se lassoit pas d'y jetter les yeux. A l'âge de vingt-deux ans, il avoit vû les plus » belles Régions de l'Europe; & par un effet du même panchant, il parloit » la plûpart des langues qui sont les plus familieres aux Européens.

Naissance, fortune & caractere de Tavernier.

Jean-Baptiste Tavernier étoit né, en 1605, à Paris, où son pere, natif d'Anvers, étoit venu s'établir pour y faire le Commerce des Cartes Géographiques. Les curieux qui venoient en acheter chez lui, s'y arrêtant quelquefois à discourir sur les Pays étrangers, l'inclination naturelle du jeune Tavernier pour les voyages, ne fut pas moins échauffée par leurs discours que par la vûe continuelle de tant de Cartes. Aussi commença-t-il à s'y livrer dès sa premiere jeunesse. On apprendra, par son exemple, que l'ardeur & l'industrie peuvent conduire à la fortune avec fort peu de secours. Il gagna, dans ses Voyages d'Orient, des biens si considérables, par le Commerce des pierreries, qu'à son retour en 1668, après avoir été annobli par Louis XIV, il se vit en état d'acheter la Baronie d'Aubonne, au canton de Berne (31), sur les bords du Lac de Geneve. Cependant la malversation d'un de ses Neveux, auquel il avoit confié la direction d'une cargaison de deux cens vingt-deux mille livres, dont il espéroit de tirer au Levant plus d'un million de profit, jetta ses af-

(31) Edition de 1681, à Paris chez Clousier, quatre Volumes *in*-4°. C'est la seconde. Elle fut revûe & corrigée par l'Auteur, qui demeuroit alors dans sa Baronnie d'Aubonne. Quelques Genevois m'ont assuré qu'étant un jour à Versailles, Louis XIV lui demanda pourquoi il s'étoit établi hors de ses Etats. Tavernier répondit qu'il aimoit la liberté. Sur quoi, Louis XIV lui tourna brusquement le dos.

faires dans un si grand desordre, que pour payer ses dettes, ou pour se mettre en état de former d'autres entreprises, il vendit cette terre à M. du Quesne, fils aîné d'un de nos plus grands hommes de mer. Ensuite, s'étant mis en chemin, dans l'espérance de réparer ses pertes par de nouveaux voyages, il mourut à Moscou, dans le cours du mois de Juillet 1689, âgé de 84 ans (32).

Introduction.

Il avoit recueilli quantité d'observations, dans six Voyages qu'il avoit faits, pendant l'espace de quarante ans, en Turquie, en Perse & aux Indes : mais un si long Commerce, avec les Etrangers, lui avoit fait négliger sa langue naturelle jusqu'à le mettre hors d'état de dresser lui-même ses Relations (33).

Jugement sur ses Ouvrages.

(32) Par conséquent l'Auteur du Mercure du mois de Février 1690 se trompe, en donnant alors à Tavernier l'âge de 89 ans.

(33) La premiere Edition parut en 1679, à Paris, en 2 Volume *in*-4°, & fut contrefaite aussi-tôt en Hollande, *in*-12; comme celle de 1681, dont on se sert ici, le fut aussi dès la même année. Le troisiéme Tome fut publié seul, après les deux premiers. C'est particuliérement dans ce dernier Tome que l'Auteur médit violemment de ceux qui gouvernent les affaires de la Compagnie Hollandoise. Mais citons, un passage de la *Défense de Samuel Chapuzeau*, contre l'Auteur de la fameuse Satyre intitulée l'Esprit de M. Arnauld, dans laquelle il étoit fort mal traité, pour avoir prêté sa plume à Tavernier. On y va trouver tous les éclaircissemens qui conviennent à ce sujet. » M. Tavernier, dit » Chapuzeau, se voyant beaucoup de bien » à son retour, en 1668, s'avisa d'acheter la » Baronie d'Aubonne. Il vint à Geneve pour » ce sujet, & logea quelque-tems chez moi. » L'amitié fut alors renouée; mais à une » condition fort onéreuse, qui étoit de donner quelque forme à son cahos, comme » vous nommez très bien les Mémoires confus de ses six Voyages, qu'il avoit tirés en » partie d'un certain Pere Raphael Capucin, » qui demeuroit depuis long-toms à Ispahan. Je l'amusai plus de deux ans, dans » l'espérance qu'il eut que je lui prêterois ma » plume : mais enfin perdant patience, & » me trouvant à Paris, où j'étois appellé » pour mes affaires, quelque répugnance que » j'eusse, pour bien des raisons, à faire ce » qu'il vouloit, de quoi plusieurs de mes » Amis ont été témoins, il trouva enfin le » moyen de m'y engager par une force supérieure. Il employa pour cela le crédit de » M. le Premier Président de Lamoignon, » qui ayant parlé au Roi de cette affaire, à » ce qu'il me fit entendre, me dit que Sa » Majesté desiroit de voir les Voyages de Tavernier, & que celui-ci ne pouvant trouver » d'autre homme que moi dont il pût s'accommoder pour ce travail, il ne falloit » pas le reculer davantage. M. de Lamoignon & M. de Baville, son fils, aimoient » à l'entendre parler de ses voyages, & le » premier étant d'ailleurs curieux de Médailles, il en avoit reçu un bon nombre de » Tavernier, comme celui-ci me l'a souvent » dit; ce qui l'obligeoit par reconnoissance » à prendre ses intérêts. Ainsi, Monsieur, » si vous saviez combien j'ai été mortifié, » pour ne pas dire martirisé, pendant plus » d'un an qu'a duré ce misérable travail, » par l'esprit brusque du mari & par l'esprit » ridicule de la femme, vous n'auriez sans » doute pas eu assez de cruauté pour m'insulter sur une chose que je n'ai faite qu'à » mon corps défendant, avec une horrible » répugnance & sans aucun fruit. Vous saurez d'ailleurs, Monsieur, que lorsqu'il fallut venir au chapitre de la conduite des » Hollandois, en Asie, les amis à qui Monsieur Tavernier communiquoit ses Mémoires, qu'il tiroit pour la plûpart de sa » tête & qu'il me dictoit en son patois, sans » avoir rien d'écrit que ce qu'il avoit eu du » Capucin, le dissuaderent autant qu'il put » de toucher cette corde. J'en fis de même; » & ni eux, ni moi, n'en ayant pû venir à » bout, je lui déclarai netrement qu'il pouvoit chercher un autre que moi. Après les » éloges magnifiques qu'avec autant de reconnoissance que de justice, je donnai il y » a vingt ans à la Nation Hollandoise, dans » le premier Volume de mon *Europe vivante*, aurois-je pû lâchement me démentir? » Sur mon refus donc, qui nous brouilla » quelques jours, & qui faillit à nous brouiller pour jamais, M. Tavernier eut recours » au Sieur de la Chapelle, Secrétaire de M. » de Lamoignon. Il lui prêta sa plume; &

INTRODUCTION.

Dans les événemens qu'il raconte sur la foi d'autrui (34), on peut croire, avec Baile, qu'il se trouve beaucoup de fables, & qu'on avoit quelquefois pris plaisir à se jouer de sa crédulité : mais comme on ne l'accuse point d'avoir manqué de probité ni de bon sens, les plaintes de ceux qui se sont crus blessés par quelques-uns de ses récits (35), ne prouvent point la fausseté de son témoignage dans tout ce qu'il a vû de ses propres yeux ; sur-tout lorsqu'en le comparant avec les Voyageurs les plus estimés, on ne s'apperçoit point, comme on vient de l'observer, qu'ils le démentent dans aucun point qui leur soit commun (36). Au fond, la facilité qu'on lui attribue à se fier au témoignage d'autrui, semble marquer un naturel droit & simple, qui ne soupçonne personne d'imposture, parce qu'il n'en est pas capable lui-même. Si cette réflexion est juste, elle doit augmenter la confiance pour Tavernier, sur tout ce qu'il a fait ou qu'il a vû, à proportion qu'elle peut la diminuer sur ce qu'il rapporte d'après les autres ; & la difficulté ne consiste qu'à faire, dans son Ouvrage, un juste discernement de ces deux sortes de faits. Enfin, si Tavernier est un imposteur ; » Que n'a-t-on pris, suivant la remarque de » Baile, le parti d'opposer Relation à Relation, faits à faits, au lieu d'en- » tasser des injures personnelles ? Ce qu'il y a de plus étrange, ajoute le » même Critique, c'est qu'en peu de mots, son principal Accusateur a dit » presqu'autant de mal que lui des Hollandois (37).

§ I.

Premiers Voyages de Tavernier.

SON premier essor le conduisit en Angleterre, où regnoit alors Jacques I, qui se fit nommer Roi de la grande Bretagne, pour satisfaire les Anglois & les Ecossois par un nom commun à ces deux Nations. D'Angleterre, il fit voile en Flandres. Il y vit Anvers, qui étoit la patrie de son pere ; & de-là continuant son voyage dans les Provinces-Unies, l'inclination qu'il avoit

» c'est le même, qui, après mon retour à » Geneve, écrivit le troisiéme Volume des » Relations dudit Tavernier, où se trouve » l'Histoire du Japon. Il m'est facile de prou- » ver l'Alibi, & que j'étois à Geneve avec » ma famille, & non à Paris, lorsque ce troi- » siéme Volume fut écrit & imprimé. *Dé- » fense de Chapuzeau, pages 7 & suivantes.* Ce qu'on peut conclure, c'est que Chapuzeau n'eut aucune part au troisiéme Tome de Tavernier ; mais en lui reprochant de l'imprudence, dit-il, ou de la malice, il ne l'accuse point de fausseté.

(34) Comme dans sa Relation du Tonquin. *Voyez* celle de Baron, au Tome IX de ce Recueil.

(35) Il paroît qu'en effet il n'y a que les plaintes, publiées par d'habiles gens, tels que M. Jurieu & quelques autres, qui ayent décredité Tavernier.

(36) Ceux qui l'accusent de Plagiarisme sont bien éloignés de lui nuire, puisque c'est le décharger au contraire de l'accusation de fausseté. On cite particuliérement *Hyde*, qui lui reproche d'avoir pris un fort long passage dans une Relation de Voyage, imprimée à Lyon en 1671. Elle est du Pere Gabriel de Chinon, Capucin, qui avoit passé trente ans en Perse. Mais on ne sauroit prétendre que ce passage soit devenu fabuleux dans Tavernier. *Hyde*, de Relig. veter. Persarum, p. 335 & seq.

(37) Dictionnaire critique, Tome IV. page 325.

pour les Voyages s'accrut par le concours de cette multitude d'Etrangers, qui se rendent à Amsterdam de toutes les parties du monde. Tavernier.

Après avoir visité les dix-sept Provinces, il prit sa route vers l'Allemagne; & s'étant rendu à Nuremberg par Francfort & Ausbourg, le bruit des armées qui marchoient en Bohême pour se remettre en possession de Prague, lui fit naître le dessein d'essayer du métier des armes. En approchant de Nuremberg, il rencontra un Colonel de Cavalerie, nommé *Hans-Brener*, fils du Comte Philippe Brener, Gouverneur de Vienne, qui lui offrit de le conduire en Bohême. Il laisse, à l'Histoire de son siécle, le récit de cette guerre : mais quelques années après, il suivit à Vienne le même Colonel, qui le présenta au Gouverneur de Rahab, son oncle, à qui l'on donnoit la qualité de Viceroi de Hongrie. Ce Gouverneur, ou ce Viceroi, le retint au nombre de ses Pages. On peut demeurer dans cette condition, en Allemagne, jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans; & lorsqu'on la quitte c'est pour obtenir une cornette ou un drapeau. Le jeune Tavernier avoit passé quatre ans & demi à la Cour du Viceroi, lorsque le Duc de Mantoue arriva dans la Capitale de l'Empire d'Allemagne, pour y négocier les intérêts de son pere. Sa politique manqua de succès, & M. de Sabran, Envoyé de France, ne réussit pas mieux dans les sollicitations qu'il étoit chargé de faire en sa faveur. Mais le Viceroi avoit épousé, en secondes Nôces, une sœur du Comte d'Arc, premier Ministre du Duc de Mantoue, qui étoit venu à Vienne avec le fils de son Maître. Le Comte n'ayant pu manquer d'aller voir son beau-frere, Tavernier fut nommé pour le servir, pendant son séjour à Javarin. Vers le tems de son départ, le Comte d'Arc témoigna au Viceroi que le Prince de Mantoue n'ayant personne auprès de lui qui sût la langue Allemande, il lui seroit agréable que Tavernier l'allât servir, pendant le séjour qu'il devoit faire à Vienne. Cette demande fut accordée. Tavernier suivit le Comte à la Cour Impériale. Il eut le bonheur de ne pas déplaire au Prince, qui lui offrit sa protection à Mantoue. C'étoit assez pour lui inspirer le goût d'un voyage en Italie.

Il fit approuver son dessein au Viceroi, qui étant satisfait de ses services lui accorda son congé de bonne grace, en lui faisant présent, suivant l'usage d'Allemagne, d'une épée, d'un cheval, & d'une paire de pistolets. Il y joignit une bourse pleine de ducats. M. de Sabran, qui partoit alors pour Venise, avoit besoin d'un François qui sût la langue Allemande. Tavernier, dont il accepta les offres, le suivit à Venise. Le Comte d'Avaux y étoit alors Ambassadeur de France. Il reçut M. de Sabran avec beaucoup de considération; & la République, qui n'étoit pas moins intéressée aux affaires de Mantoue que la Maison de Gonzague, lui fit présent de huit grands bassins de confitures, avec une chaîne d'or qu'il mit à son cou pendant quelques momens. M. le Duc de Rohan étoit alors à Venise, avec toute sa famille. Tavernier reçut la commission de porter six de ces bassins à Mademoiselle de Rohan, qui les reçut de bonne grace. Pendant le séjour qu'il fit à Venise, il fit ses observations sur cette ville célébre; & comme elle a beaucoup de ressemblance avec Amsterdam, par sa situation, sa grandeur, sa magnificence, par son Commerce, & par le concours des Etrangers; elle ne contribua pas moins à fortifier l'inclination naturelle qu'il avoit pour les voyages.

De Venise, il se rendit à Mantoue avec M. de Sabran; & le Prince, après

TAVERNIER.

lui avoir témoigné quelque joie de le revoir, lui offrit le choix, ou d'un drapeau, ou d'une place dans la Compagnie d'Ordonnance du Duc son Pere. Tavernier accepta la seconde de ces deux offres, pour se trouver sous le commandement de M. le Comte de Guiche, qui étoit alors Capitaine de cette Compagnie, & qui est devenu ensuite le Maréchal de Grammont. Un long séjour à Mantoue ne s'accordoit pas avec la passion qu'il avoit de voyager. Mais, l'armée Impériale ayant assiegé la ville, il souhaitoit avant son départ, de se faire quelque réputation dans les armes; & sa bonne fortune lui en fit naître l'occasion (38). Quelque-tems après il obtint son congé du Prince, qui le lui avoit promis quand il le souhaiteroit, & qui l'accompagna d'un Passeport honorable, jusqu'à Venise. De-là, il se rendit à Lorette, de Lorette à Rome, & de Rome à Naples, d'où revenant encore par Rome, il alla visiter Florence, Pise, Livourne & Vienne. Ensuite s'étant embarqué pour Marseille, il retourna droit à Paris. Mais il s'y arrêta peu. Le dessein qu'il avoit de voir la Pologne le fit rentrer en Allemagne par la Suisse, après avoir visité les principaux cantons. Il descendit sur le Rhin, pour se rendre à Brisac & à Strasbourg; d'où remontant par la Souabe, il passa par Oulme & par Ausbourg pour aller à Munick. Il vit, dans cette Capitale de la Baviere, le magnifique Palais des Ducs, que Guillaume V avoit commencé, & que Maximilien, son fils, acheva dans la chaleur des guerres qui troubloient l'Empire. De-là, il alla pour la seconde fois à Nuremberg & à Prague; & sortant de Bohême, il entra dans la Silesie. Il passa l'Oder à Breslau, d'où il se rendit à Cracovie, une des plus grandes villes de l'Europe, ou plutôt un composé de trois villes, & l'ancien séjour des Rois de Pologne. Il prit ensuite le chemin de Varsovie, sur la gauche de la Vistule; & dans cette ville, il admira la Cour du Roi Sigismond. De Varsovie, étant retourné à Breslau, il se détourna vers la basse Silesie, pour aller voir un des principaux Officiers de la Maison Impériale, avec lequel il étoit lié d'amitié. Mais, à deux lieues de Glogans, il abandonna son dessein, pour céder aux sollicitations du Colonel Butler, Ecossois, qui commandoit un Régiment de Cavalerie pour l'Empereur, & qui tua depuis le fameux Walstein. Sa femme aimoit les François; & l'un & l'autre ayant pressé Tavernier de s'arrêter

(38) Voici le témoignage qu'il se rend : » Nous réduisîmes, dit-il, les Impériaux » à lever enfin le siege; ce qu'ils firent une » veille de Noel. Je dirai qu'un jour dix-» huit hommes des nôtres, ayant été com-» mandés pour aller reconnoître la hauteur » & la largeur d'un fossé que l'Ennemi » avoit fait en coupant la digue, pour » la défense d'un petit Fort d'où il nous » avoit chassés, & huit Cavaliers de no-» tre Compagnie étant de ce nombre, » j'obtins du Prince la permission d'être un » des huit, mais avec beaucoup de peine, » parce qu'il prévoyoit, comme il eut la » bonté de me le dire en particulier, qu'il » faudroit essuyer un fort grand feu. En » effet, de dix-huit que nous sortimes, il » n'en retourna que quatre; & nous étant » coulés le long de la digue, entre les ro-» seaux, les Ennemis firent une si furieuse » décharge dès que nous parûmes sur le » bord du fossé, qu'ils ne nous donnerent » pas le tems de nous reconnoître. J'avois » choisi, dans le Magasin des armes, une » cuirasse fort legere, mais de bonne trem-» pe; ce qui me sauva la vie, ayant été » frappé de deux bales, l'une à la mammelle » gauche & l'autre au-dessous; & le fer de » la cuirasse s'étant enfoncé, je souffris » quelque douleur du coup. Lorsque nous » vinmes faire notre rapport, M. le Comte » de Guiche, qui vit quelle étoit la bonté » de ma cuirasse, la fit enjoliver, & la gar-» da, sans que je l'aie vû depuis. *Ibidem.*

TAVERNIER.

près d'eux, il ne put résister aux témoignages de leur amitié. Cependant, après avoir passé quelque-tems avec eux, il apprit que l'Empereur alloit à Ratisbone, avec Ferdinand III son fils, pour le faire couronner Roi des Romains. L'ayant vû couronner Roi de Hongrie & de Bohême, il souhaita d'assister à cette troisiéme cérémonie, qui devoit être plus éclatante que les premieres. En effet, il en admira la magnificence.

Mais rien n'attacha tant ses yeux que les Tournois, où plusieurs jeunes Seigneurs exercerent leur adresse. Vis-à-vis de la Carriere, on avoit dressé deux échaffauts. Le plus grand étoit pour l'Empereur & l'Impératrice, avec toutes les Dames de la Cour. L'autre avoit l'apparence d'une grande boutique, qui offroit plusieurs joiaux de grand prix. Quelques-uns valoient plus de dix mille écus. Il se faisoit des parties de sept ou huit Cavaliers, qui touchoient, avec une longue baguette, la piece pour laquelle ils vouloient entrer en lice. Elle ne coutoit rien au vainqueur, & ceux qui avoient couru avec lui devoient la payer aux Marchands. Il la recevoit des mains du Prince d'Ekemberg, premier Ministre de l'Empereur; & l'ayant mise au bout de sa lance, il alloit la présenter à l'Impératrice, qui ne l'acceptoit pas; ce qui laissoit au Cavalier la liberté de l'offrir à quelque Dame de la Cour.

Après la cérémonie du couronnement, Tavernier apprit que l'Empereur envoyoit un Résident à la Porte Ottomane. C'étoit assez pour lui faire naître l'idée de passer à Constantinople avec lui. Il lui restoit une somme considérable, des libéralités du Colonel Butler. Mais lorsqu'il se disposoit à partir avec les Allemans, le fameux Pere Joseph, qui étoit à Ratisbone, de la part de la France, lui proposa d'accompagner M. Bachelier, qui étoit envoyé à la Cour de Mantoue, ou M. l'Abbé de Chapes, frere du Maréchal d'Aumont, & M. de Saint Liebau, qui devoient faire le voyage de Constantinople & de la Palestine. Tavernier, charmé de ces deux offres, se détermina pour la seconde. Ses deux Protecteurs ne voulurent pas quitter l'Allemagne sans avoir vû la Cour de Saxe. Ils passerent ensemble par Freyberg, petite ville, qui renferme les superbes tombeaux des Electeurs. Ils virent ensuite le Château d'Augustebourg, où, parmi diverses curiosités, on montre une salle, qui n'a pour ornement, de haut en bas, qu'une infinité de cornes de toutes sortes d'animaux (39). De-là s'étant rendus à Dresde, ils y furent bien reçus de l'Electeur. De Dresde, ils allerent à Prague, que Tavernier vit pour la troisiéme fois. Ils traverserent la Bohême par son centre; & touchant un coin de la Moravie, ils entrerent en Autriche, dans le dessein de s'embarquer bien-tôt, parce que le froid se faisoit déja sentir. Tavernier avoit acquis en peu d'années tant d'expérience & de crédit, que ses Protecteurs se reposant sur lui de la conduite de leur voyage, il leur procura de puissantes recommandations auprès du Viceroi de Hongrie, de qui dépendoient les Passeports dont ils avoient besoin. Non-seulement ils furent traités civilement à leur départ de Vienne, mais on leur donna deux Bâteaux; l'un, pour leurs personnes, avec une chambre à poîle, & l'autre pour leur cuisine. Ils se ren-

(39) On y voioit une tête de lievre avec deux cornes qui avoit été envoyée à l'Electeur, comme une rareté précieuse, par le Roi de Dannemarck. Le puits de ce Château est si profond, qu'on n'en peut tirer de l'eau en moins d'une demie-heure. *Ibidem.*

dirent d'abord à Bresbourg ; d'où ils allerent passer par Altembourg, ville & Comté qui appartenoit au Comte d'Harrach. C'étoit auparavant l'appanage d'une Reine de Hongrie, qui l'avoit donné, en mourant, à ce Seigneur, sans autre condition que d'entretenir, dans le Château, un certain nombre de paons, qu'elle aimoit beaucoup ; & si l'on manquoit à cette loi, le Comté devoit revenir à la Couronne. Les trois Voyageurs descendirent d'Altembourg à Sighet, où Tavernier prit un petit bateau, pour arriver le premier à Raab, qui se nomme aussi Javarin. Il y trouva le Viceroi de Hongrie, au service duquel il avoit passé plusieurs années, & qui lui témoigna beaucoup de joie de le revoir. Cette disposition, joint aux Lettres de la Cour de Vienne, porta ce Seigneur à commander le lendemain trois cens cavaliers & deux carosses, pour aller au-devant de MM. de Chapes & de Saint Liebau. Il leur fit un accueil fort civil. Dix jours se passerent avant qu'il pût recevoir la réponse du Bacha de Bude, à qui le Gouverneur de Comorre fit demander, par un Exprès, la liberté du passage pour deux Gentilshommes François & pour leur suite. On prévint les difficultés, en les faisant passer pour deux Parens de M. de Cesy, Ambassadeur de France à la Porte. Enfin, le Bacha paroissant disposé à les bien recevoir, ils descendirent à Comorre, où le Gouverneur leur donna d'autres bateaux, qui les menerent jusqu'à moitié chemin de Bude. Ils y en trouverent d'autres encore, que le Bacha leur envoyoit pour les prendre. Ces bateaux sont une sorte de Brigantins, bien armés & fort commodes, sur lesquels on avance beaucoup avec les rames, parce qu'ils sont fort legers. C'est entre Comorre & Bude, aux frontieres des deux Empires, que se font les échanges des Ambassadeurs qui sont envoyés de part & d'autre, pour renouveller l'alliance ; &, des deux côtés, le nombre des personnes doit être égal (40).

De Vienne à Javarin, les François avoient employé trois jours sur l'eau, parce que les détours du Danube allongent beaucoup une route qui se fait en deux heures par terre. De Javarin, on va coucher à Comorre ; & de Comorre, on met près de deux jours pour arriver à Bude. Le chemin se fait rarement par terre, de Javarin à Bude. On seroit exposé, sur cette frontiere, aux Coureurs des deux Etats, qu'il est dangereux de rencontrer. Dans la belle saison, on se rend de Bude à Belgrade en moins de huit jours : mais le froid & les neiges ne permettoient point alors d'avancer, & ce tems accompagna les trois Voyageurs jusqu'à Constantinople, où ils n'arriverent que vingt-neuf jours après leur départ de Belgrade. L'usage, en Hongrie, surtout dans les lieux peu fréquentés des Etrangers, n'est pas d'exiger de l'argent des Etrangers, pour leur logement & leur dépense. Un Bourgeois les loge & les traite aux frais de la ville, qui le rembourse, à la fin de l'année, des deniers publics. Mais Tavernier observe que les Hongrois ne sont pas chargés d'un grand nombre de Passans, & que dans leur pays, qui est un des meilleurs de l'Europe, les vivres sont à si vil prix, qu'il n'en coutoit pas deux écus par jour, à Belgrade, pour quatorze personnes.

Bude est sur la droite du Danube, à la distance d'une demie-lieue de ce fleuve. Le Bacha ne fut pas plutôt averti de l'arrivée des François, qu'il leur

(40) C'étoit autrefois de six en six ans.

envoya ſon Ecuyer, avec des chevaux menés en main par des Eſclaves, pour les conduire à la ville. Entre ces Eſclaves, il y avoit deux Pariſiens, pour la liberté deſquels MM. de Chapes & de Saint Liebau offrirent en vain juſqu'à huit cens écus. Il ſe paſſa douze jours, avant que le Bacha, qui étoit indiſpoſé, pût recevoir les trois Voyageurs à l'Audience : mais, chaque jour au matin, il leur envoyoit, pour leur proviſion de bouche, un mouton, des poules, du beurre, du riz, & du pain, avec deux ſequins pour les autres frais. Ils lui firent préſent d'une montre, dont la boete étoit enrichie de diamans. C'étoit un homme de bonne mine, qui les reçut fort civilement le jour de l'Audience ; & les ayant avertis qu'il leur épargneroit le ſoin de chercher des voitures, il leur envoya, pour leur départ, ſix caleches, ſous l'eſcorte de deux Spahis, qui avoient ordre de fournir par-tout à leur dépenſe : mais ils ne voulurent pas ſe prévaloir de cette généroſité.

En arrivant à Belgrade, ils furent conduits dans un vieux Carvanſera, qui ne leur promettoit pas un logement commode. Quatre Marchands de Raguſe vinrent les tirer de cette mauvaiſe Hôtellerie, pour leur fournir une bonne Maiſon. Les Raguſiens portent des draps à Belgrade, & prennent en échange de la cire & du vif-argent, qu'on tire de la haute Hongrie & de la Tranſylvanie. Si Tavernier & ſes Compagnons s'étoient loués du Bacha de Bude, ils ne reçurent que des ſujets de plainte du Sangiac de Belgrade, qui commença par leur faire demander, pour le paſſage, un préſent de deux cens ducats par tête. Les repréſentations des Marchands Raguſiens lui firent modérer ſes demandes au quart de cette ſomme. Mais Tavernier, les jugeant encore exceſſives, prit le parti de s'expliquer avec lui par la bouche d'un Interpréte. Après avoir employé des termes civils, qui produiſirent peu d'effet, il le menaça d'envoyer un Exprès à la Porte, pour ſe plaindre de la rigueur avec laquelle deux Parens de l'Ambaſſadeur de France étoient traités. Ce langage lui cauſa tant d'effroi, qu'il réduiſit toutes ſes prétentions à cinquante ducats, qui lui furent portés ſur le champ. Pendant cette négociation, qui dura quinze jours, les François furent conſolés par la bonne chere qu'on fait à Belgrade. Le pain, le vin, la viande, tout eſt excellent & ne coute preſque rien dans cette ville. Comme elle eſt ſituée ſur une pointe de terre, où ſe joignent deux grandes rivieres, le Danube & la Save, on y prend un nombre extraordinaire de grands brochets & de groſſes carpes.

Il fallut prendre des chevaux de ſelle & des chariots, pour faire le chemin d'Andrinople. Chacun pouvant choiſir la voiture qu'il croit la plus commode, Tavernier eut la prudence de prendre un chariot, où s'enfonçant dans la paille, enveloppé d'une bonne fourrure, il fut à couvert du froid. On paſſa par Sophie, grande ville & fort bien peuplée, Capitale des anciens Bulgares & Réſidence du Bacha de Romelie : de-là par Philippopoli, & par Andrinople. Enfin, le quarante-deuziéme jour depuis leur départ de Vienne, les trois Voyageurs arriverent à huit heures du matin aux portes de Conſtantinople. Ils traverſerenr la ville, pour paſſer à Galata : l'Ambaſſadeur de France, chez lequel ils ſe crurent à Paris, leur fit préparer un logement chez un Grec, à peu de diſtance de ſon Hôtel. MM. de Chapes & de Saint Liebau prirent deux mois de repos à Conſtantinople, & tinrent table ouverte, avec une aſſez belle dépenſe. Pendant l'hiver, ils firent un petit Voyage aux Dardanelles & aux ruines de Troie, & n'y remarquant que

TAVERNIER. des pierres, ils conclurent qu'elles méritent peu la curiosité d'un Voyageur. Celle de voir, dans un Palais Turc, une chambre meublée à la Françoise, les conduisit au Serrail de Scutaret. Deux Eunuques, qui le gardent, leur en refuserent longtems l'entrée & la leur firent payer assez cher. Ils n'y virent qu'un lit à la maniere de France, d'une étoffe assez riche, avec une tapisserie & des chaises. Un autre jour, ils prirent trois Barques, avec des amis, pour se rendre à Chalcedoine, qui est sur le bord de la mer. On leur fit voir une fort ancienne Eglise, & la salle du Concile, avec les mêmes chaises qui servirent aux Prélats de l'assemblée. Ce n'est aujourd'hui qu'un Monastere. Ils visiterent ensuite la colomne de Pompée, à l'embouchure de la Mer noire; & de Serrail en Serrail, nom que Tavernier donne aux Maisons royales du Grand Seigneur, ils firent une charmante promenade, dans laquelle ils rencontrerent un vieil Eunuque François, qui les combla de caresses. La seule remarque de Tavernier sur le canal de la Mer noire, c'est que ce détroit a deux courans opposés; l'un qui regarde l'Europe & qui emporte le vaisseau vers la Mer noire; l'autre qui est du côté de l'Asie, & qui coule vers la Méditerranée. Ainsi, dans la promenade qu'on fait souvent de Constantinople à l'embouchure du canal, on trouve l'eau favorable, en allant comme au retour.

Après l'hiver, MM. de Chapes & de Saint Liebau, sous l'escorte de deux Spahis, prirent un Brigantin pour se rendre au Port d'Alexandrete. Tavernier apprit, dans la suite, qu'ils avoient vu ce qu'il y a de plus remarquable dans l'Archipel, & sur les côtes de la Natolie; que d'Alexandrete ils étoient passés à Alep, d'Alep à l'Euphrate, & qu'étant retournés sur leurs pas ils s'étoient rendus à Damas, & de Damas à Jerusalem. Pour lui, qui méditoit des voyages plus importans, il s'arrêta près d'onze mois à Constantinople, dans l'attente d'une occasion qu'on lui faisoit espérer pour la Perse. Il ignoroit, alors, que tous les ans il partoit cinq ou six Caravanes de Burse, & qu'il auroit pû les joindre. On ne l'avoit pas même informé que souvent huit ou dix Marchands associés faisoient avec sureté le voyage d'Hispahan. Cette ignorance lui fit perdre un tems considérable; pendant lequel il vit arriver à la Porte M. de Marcheville, qui venoit pour succéder à M. de Cesi, & qui parut même, à l'audience du grand Seigneur, avec la qualité d'Ambassadeur de France. Mais M. de Cesi, qui n'étoit pas disposé à quitter son emploi, fit jouer tant de ressorts, qu'avec la faveur de la Cour Ottomane, il le mit dans la nécessité de remonter sur le vaisseau qui l'avoit apporté. Enfin Tavernier se mit dans une belle & nombreuse Caravane, qui partoit de Constantinople pour Ispahan; & c'est proprement de ce point qu'il commence l'Histoire de ses Voyages. Il en compte six en Asie: » J'ai eu le tems, dit-il, » de bien connoître la qualité des Pays & le génie des Peuples. J'ai poussé » les trois derniers au-delà du Gange & jusqu'à l'Isle de Java. Pendant l'es- » pace de quarante ans, j'ai fait plus de soixante mille lieues par terre, n'é- » tant revenu qu'une fois d'Asie en Europe par l'Océan. Ainsi j'ai vû à loi- » sir, dans mes six Voyages, toute la Turquie, toute la Perse & toutes les » Indes, particuliérement les fameuses mines de diamans, où nul Européen » n'avoit été avant moi (41).

(41) On a vû, au Tome précédent, qu'il se trompoit dans cette opinion.

TAVERNIER. 1665.

§ II.

Voyages de Tavernier dans l'Indouſtan.

ON paſſe ſur le voyage de Perſe, pour ſuivre l'ordre qu'on s'eſt propoſé dans toutes les Préfaces de cet Ouvrage ; & renvoyant cet article au Recueil des Voyages par terre, on ſe contente d'obſerver, à l'honneur de Tavernier, que peu de Voyageurs ont rendu plus de ſervice à la Géographie de cette grande Région, par l'exactitude avec laquelle il tient compte des routes & des diſtances. Il décrit, avec le même ſoin, la route d'Iſpahan à Agra, par Candahar ; mais, comme elle appartient particulierement à la Perſe, il eſt tems de le repreſenter au premier terme de ſon voyage, & déja rempli des nouveaux objets qu'il peint ſucceſſivement.

Obſervations ſur les routes de Perſe aux Indes.

C'eſt donc à ſon départ de Perſe qu'on prend ici Tavernier, & prêt à s'embarquer pour l'Indouſtan. En Voyageur exercé, il s'explique d'abord ſur les routes. Quoique les Indes faſſent front à la Perſe l'eſpace de plus de quatre cens lieues, depuis l'Ocean juſqu'à cette longue chaîne de montagnes qui coupe l'Aſie du Couchant au Levant, & que l'antiquité a connue ſous le nom de Mont-Taurus ou de Mont-Caucaſe, il y a bien moins de chemins, pour paſſer de la Perſe aux Indes, que pour aller de Turquie en Perſe, parce qu'entre la Perſe & les Indes on ne trouve que des ſables & de vaſtes deſerts où l'on manque abſolument d'eau. Ainſi, pour ſe rendre d'Iſpahan à Agra, il ne ſe preſente que deux routes ; l'une par Ormus, où l'on prend la mer ; l'autre par Candahar, ſans quitter le continent, & qui appartient par conſéquent au Recueil des Voyages par terre.

Tems pour le départ d'Ormus.

Toutes les ſaiſons n'étant pas propres aux Indes pour la navigation, les mois de Novembre, de Décembre, de Janvier, de Fevrier & de Mars ſont les ſeuls mois de l'année où l'on s'embarque à Ormus pour Surate, & à Surate pour Ormus ; avec cette différence néanmoins, qu'on ne ſort gueres plus tard de Surate qu'à la fin de Fevrier ; au lieu que pour ſortir d'Ormus, on peut attendre juſqu'à la fin de Mars, & même juſqu'au quinze d'Avril, parce que le vent d'Oueſt, qui amene les pluies aux Indes, commence alors à ſouffler. Pendant les quatre premiers mois, on voit regner d'abord un vent de Nord-Eſt, avec lequel on paſſe de Surate à Ormus en quinze ou vingt jours. Enſuite, ſe tournant au Nord, il ſert également aux vaiſſeaux qui vont à Surate & à ceux qui viennent de ce Port. Dans ce tems, on demeure en mer trente ou trente-cinq jours : mais ſi l'on veut paſſer d'Ormus à Surate, en quatorze ou quinze, il faut s'embarquer au mois de Mars, ou pendant la premiere partie d'Avril, parce qu'alors on a toujours le vent d'Oueſt en pouppe (42).

Les vaiſſeaux qui ſortent d'Ormus vont reconnoître Maſcate, ſur la Côte d'Arabie, pour ne pas s'approcher trop de celle de Perſe ; & ceux qui viennent de Surate ne manquent point de reconnoître l'entrée du Golfe. Mais les uns ni les autres ne touchent point à Maſcate, parce qu'on y paye des

(42) Voyage de Tavernier, Tome IX, page 2.

TAVERNIER. 1665.

droits au Prince Arabe, qui a pris cette Place aux Portugais. D'ailleurs, sa situation, qui est au bord de la mer, vis-à-vis de trois rochers, en rend l'accès fort difficile. En allant à Surate, on reconnoît Diu & la Pointe de Saint Jean, d'où l'on va mouiller à la Rade de Souali, c'est-à-dire, à quatre lieues au Nord de la riviere de Surate.

Methode de Tavernier, utile à la Géographie.

Tavernier s'arrête peu à la description de cette ville : mais, suivant sa méthode, qui est précieuse pour la Géographie, il s'étend sur les routes qui conduisent de Surate aux divers lieux de l'Empire, que ses affaires ou sa curiosité lui firent visiter. On n'en distingue que deux pour Agra, qui étoit le premier objet de son Voyage. Il les donne toutes deux successivement, avec d'autant plus de certitude que dans la suite il les fit plusieurs fois. Mais, il se dispense d'en marquer les tems, parce que c'est assez, dit-il, d'être exact sur les lieux (43) ; & de-là vient qu'on se trouve obligé de marquer ici, pour année courante, au sommet des colomnes, celle de son dernier Voyage, en promettant néanmoins de suivre ses propres dattes pour les observations & les événemens.

Voyage de Surate à Agra par Brampour & Seronge.

Des deux Routes de Surate à Agra, l'une est par Brampour & par Seronge ; l'autre par Amadabath.

Tavernier, s'étant déterminé d'abord pour la premiere, fit quatorze cosses jusqu'à Barnoly, gros Bourg, où l'on passe une riviere à gué. Pendant cette journée, il eut à traverser un pays mêlé, qui offre, tantôt des bois, tantôt des champs de bled & de riz. Il fit dix cosses de Barnoly à Balor, autre gros Bourg, sur un étang qui a près d'une lieue de circuit, & sur lequel on voit une bonne Forteresse dont l'entretien est négligé. Trois quarts de lieue en-deçà de Balor, on passe un ruisseau à gué, mais au travers de quantité de roches & de cailloux, qui exposent les voitures à quelque danger. Cette seconde journée se fait presque continuellement dans les bois.

Carvansera de la Begum.

De Balor à Kerkoa, qui se nomme aussi le Carvansera de la *Begum*, ou de la Princesse, il fit cinq cosses. Ce Carvansera est grand & commode. Il fut bâti par les libéralités de Begum-Saheb, fille de Scha-Jehan, à qui l'on avoit representé que la journée de Balor à Navapoura étoit trop grande, & que ce lieu étant frontiere du pays de quelques Rajas, qui refusent quelquefois d'obéir au grand Mogol, dont ils sont les Vassaux, il y passoit peu de Caravanes qui n'y fussent maltraitées. Entre le Carvansera & Navapoura, on passe à gué deux rivieres, dont l'une est fort proche du second de ces deux Bourgs.

Riz des Grands, qui sent le musc.

Navapoura, où l'on arrive à quinze cosses de Kerkoa, est un gros Bourg, rempli de Tisserands, quoique le riz fasse le principal Commerce du canton. Il y passe une riviere, qui rend son territoire excellent. Tout le riz qui croît dans cette contrée, est plus petit de la moitié que le riz ordinaire, & devient, en cuisant, d'une blancheur admirable ; ce qui le fait estimer particuliérement. On lui trouve aussi l'odeur du musc, & tous les Grands de l'Inde n'en mangent point d'autre. En Perse même, un sac de ce riz passe pour un present fort agréable. C'est de la riviere qui passe à Kerkoa, & des autres qu'on passe dans cette route, que se forme celle de Surate.

(43) *Ibidem.* page 27.



T.X.N°. XIII.

Tavernier. 1665.

De Navapoura, on compte neuf cosses à Nasarbar; quatorze de Nasarbar à Dol-Medan; sept de Dol-Medan à Senquera; & dix de Senquera à Tallener, où l'on passe une riviere qui se rend dans le Golfe de Cambaie par Baroch, où elle est fort large. De Tallener à Choupre, il y a quinze cosses; treize de Choupre à Senquelis; dix de Senquelis à Nabir; & neuf de Nabir à Badelpour. C'est dans ce dernier lieu que les voitures, chargées des marchandises, paient les droits de Brampour. Le pays offre, de toutes parts, du bled, du riz & de l'indigo.

Ville de Brampour & son commerce.

Brampour, qui n'est qu'à cinq cosses de Badelpour, est une grande ville ruinée, dont la plûpart des maisons sont couvertes de chaume. On voit encore, au milieu de la Place, un grand Château, qui sert de logement au Gouverneur. Le gouvernement de cette Province est si considérable, qu'il est toujours le partage d'un fils ou d'un oncle de l'Empereur. Aureng-zeb, qui regnoit alors, avoit commandé longtems à Brampour, pendant le regne de son pere. Mais Tavernier observe que depuis qu'on a reconnu les avantages de la Province de Bengale, qui portoit autrefois le nom de Royaume, on en a fait le principal gouvernement de l'Empire. Le Commerce est florissant à Brampour. Il se fait, dans la Ville & dans la Province, une prodigieuse quantité de toiles fort claires, qui se transportent en Perse, en Turquie, en Moscovie, en Pologne, en Arabie, au grand Caire & dans d'autres lieux. Des unes, qui sont teintes de diverses couleurs, à fleurs courantes, on fait des voiles & des écharpes pour les femmes, des couvertures de lit & des mouchoirs. D'autres sont toutes blanches, avec une raie d'or ou d'argent qui borde la piece & les deux bouts, depuis la largeur d'un pouce jusqu'à douze ou quinze, c'est-à-dire, plus ou moins grande. Cette bordure n'est qu'un tissu d'or ou d'argent, & de soie, avec des fleurs dont la beauté est égale des deux côtés. Si celles qu'on porte en Pologne, où le commerce en est considérable, n'avoient aux deux bouts trois ou quatre pouces, au moins, d'or ou d'argent; où si cet or & cet argent devenoient noirs en passant les Mers de Surate à Ormus, & de Trebizonde à Mangalia, ou dans d'autres Ports de la Mer noire, on ne pourroit s'en défaire qu'avec beaucoup de perte. D'autres toiles sont par bandes, moitié cotton, moitié d'or & d'argent, & cette espece porte le nom d'*Ornis*. Il s'en trouve depuis quinze jusqu'à vingt aunes, dont le prix est quelquefois de cent & de cent cinquante roupies; mais les moindres ne sont pas au-dessous de dix ou douze. En un mot, les Indes n'ont pas de Province où le cotton se trouve avec plus d'abondance qu'à Brampour (44).

Mort tragique du Gouverneur.

En sortant de la ville, on passe une riviere, différente de celle que l'Auteur avoit déja passée. Il compte cent trente-deux cosses de Surate à Brampour; & ces cosses, qui sont des plus petites de l'Inde, se font en moins d'une heure. Tavernier raconte une étrange sédition, dont il fut témoin dans la même ville, en revenant pour la premiere fois de la Cour à Surate. Le Gouverneur de la Province, qui étoit neveu de l'Empereur par sa mere, avoit conçu de criminels sentimens d'affection pour un de ses Pages. Ce jeune homme, après avoir résisté long-tems aux sollicitations, résolut, par

(44) Page 29.

TAVERNIER. 1665.

le conseil de son frere, qui étoit Dervis, de s'armer d'un grand couteau; & se voyant pressé, dans un lieu qui ne lui laissoit pas d'autre ressource, il tua le coupable, de deux ou trois coups. Il sortit aussi-tôt, sans aucune marque d'émotion, & les Gardes de la Porte le crurent chargé de quelque message. Le Dervis, pour le sauver du supplice, en faisant connoître l'infâmie du Gouverneur, prit aussi-tôt, avec ses Compagnons, les Banieres de Mahomet, qui étoient plantées autour de la Mosquée; & se mettant à crier que tout ce qu'il y avoit de fideles Mahométans eussent à les suivre, ils assemblerent en peu de tems une nombreuse populace. Ils se présenterent, avec cette suite, aux portes du Palais, » en criant de toute leur force (45); » mourons pour Mahomet, ou qu'on nous livre un infâme Gouverneur qui » n'est pas digne d'être enterré parmi les Musulmans, & que nous ferons » manger par les chiens. La garde n'étoit pas capable de résister aux séditieux. Il auroit fallu les satisfaire, si quelques-uns des principaux Seigneurs de la ville n'eussent trouvé le moyen de les appaiser, en leur representant qu'ils devoient quelque respect au neveu de l'Empereur. Dès la nuit suivante, le corps fut envoyé à la Cour, avec le Harem du Gouverneur; & l'Empereur, qui hérite des biens de tous ses Sujets, apprit tranquillement une nouvelle qui lui apportoit d'immenses richesses. Il affecta même de récompenser la vertu du Page, par un petit gouvernement qu'il lui donna dans le Bengale (46).

Hôtelliers de l'Indoustan.

Avant que de continuer sa route, l'Auteur avertit que dans tous les lieux dont le nom se termine par *Sera*, on doit se representer un grand enclos de murs ou de haies, dans lequel sont disposées en cercle cinquante ou soixante hutes, couvertes de chaume. C'est une sorte d'Hôtellerie, fort inférieure aux Carvanseras Persans, où se trouvent quelques hommes & quelques femmes, qui vendent de la farine, du riz, du beurre, & des herbages, & qui prennent soin de faire cuire le pain & le riz des Voyageurs. Ils nettoyent les huttes, que chacun a la liberté de choisir; ils y mettent un petit lit de sangle, sur lequel on étend le matelas dont on doit être fourni, lorsqu'on n'est point assez riche pour se faire accompagner d'une tente. S'il se trouve quelque Mahométan parmi les Voyageurs, il va chercher, dans le bourg ou le village, du mouton & des poules, qu'il distribue volontiers à ceux qui lui en rendent le prix.

Ville de Seronge & ses propriétés.

Vingt lieux différens, que Tavernier nomme jusqu'à Seronge, passent ici sans remarque & sans description (47). Il observe seulement qu'on passe, à

(45) Page 30.

(46) *Ibid.*

(47) Ces noms feroient une triste figure dans le texte: mais on se gardera bien de les supprimer. De Brampour, l'Auteur fit cinq cosses jusqu'à Piombisera:
3, de Piombisera à Pander:
6, de Pander à Balki Sera:
5, de Balki-Sera à Nevelki-Sera:
5, de Nevelki-Sera à Cousemba:
3, de Cousemba à Cheni-pour:
8, de Cheni-pour à Charoua:
8, de Charoua à Bichola:
4, de Bichola à Andy:
4, d'Andy à Onquenas:
5, d'Onquenas à Tiqueri:
5, de Tiquery à Toolmeden:
4, de Toolmeden à Nova-Sera:
4, de Nova-Sera à Ichavour:
5, d'Ichavour à Signor:
3, de Signor à Chekaipour:
3, de Chekaipour à Douray:
3, de Douray à Aterkaira:
4, d'Aterkaira à Telor:
3, de Telor à Sankaira:
12, de Sankaira à Seronge.

Andy, une riviere qui va se rendre dans le Gange entre Banaron & Patna. Seronge lui parut une grande ville, dont les Habitans sont Banians, & la plûpart Artisans de pere en fils; ce qui les porte à se bâtir des maisons de pierre & de brique. Il s'y fait un grand Commerce de ces toiles peintes, qu'on nomme *Chites*, dont tout le bas peuple de Turquie & de Perse aime à se vêtir, & qui sert, dans d'autres Pays, pour des couvertures de lit & de nappes à manger. On en fait dans d'autres lieux que Seronge, mais de couleurs moins vives, & plus sujettes à se ternir dans l'eau; tandis que celles de Seronge deviennent plus belles chaque fois qu'on les lave. La riviere, qui passe dans cette ville, donne cette vivacité aux teintures. Pendant la saison des pluies, qui durent quatre mois, les ouvriers impriment leurs toiles, suivant le modele qu'ils reçoivent des Marchands Etrangers; & lorsque les pluies cessent, ils se hâtent de laver les toiles dans la riviere, parce que plus elle est trouble (48) plus les couleurs sont vives & résistent au tems. On fait aussi, à Seronge, une sorte de gazes ou de toiles si fines, qu'étant sur le corps, elles laissent voir la chair comme à nud. Le transport n'en est pas permis aux Marchands. Le Gouverneur les prend toutes, pour le Serrail Impérial & pour les principaux Seigneurs de la Cour. Les Sultanes & les Dames Mogoles s'en font des chemises & des robbes, que l'Empereur & les Grands se plaisent à leur voir porter dans les grandes chaleurs (49).

Toiles transparentes, pour les femmes.

Les cent & une cosses, que l'Auteur fit de Brampour à Seronge lui parurent beaucoup plus grandes que celles de Surate à Brampour. Il mettoit quelquefois cinq quarts-d'heure à les faire dans sa voiture. Pendant des journées entieres, il traversoit des campagnes fertiles, qui ressemblent beaucoup à la Beausse. On y trouve rarement des bois; & les villages étant fort près l'un de l'autre (50), un Voyageur marche ou s'arrête à son gré, & fait cette route à son aise.

Callabas est un gros Bourg, autrefois la résidence d'un Raja tributaire du grand Mogol. Les Caravanes qui passoient par ses terres étoient, ou volées, ou vexées par des droits excessifs. Aureng-zeb, étant monté sur le trône, fit couper la tête à ce Tyran des Voyageurs & à quantité de ses Vassaux. On a fait élever, proche du Bourg, sur le grand chemin, plusieurs tours percées d'un grand nombre de fenêtres, sur lesquelles on a placé toutes ces têtes, de deux en deux pieds de distance. En 1665, c'est-à-dire, au dernier Voyage de Tavernier, cette exécution devoit être récente, puisque les têtes paroissoient entiéres & jettoient encore une grande puanteur (51).

Collasar est une petite ville, dont tous les Habitans sont Idolâtres. A l'arrivée de Tavernier, dans son dernier voyage, on y faisoit entrer huit grosses pieces d'artillerie, les unes de quarante-huit livres de balle, & d'autres

Malice d'un éléphant.

(48) *Ibidem.* page 32.

(49) Elles dansent avec ces chemises, & c'est apparemment ce qui fait dire à Rhoe & Mandeslo qu'elles dansent nues.

(50) De Seronge à Magalki-Sera, on compte six cosses :
2, de Magalki-Sera à Paulki-Sera :
3, de Paulki-Sera à Kasariki-Sera :
6, de Kasariki-Sera à Chadolki-Sera :
6, de Chadolki-Sera à Callabas :
6, de Callabas à Akmate :
8, d'Akmate à Collasar :
6, de Collasar à Sansele :
4, de Sansele à Dongry :
3, de Dongry à Gate.

(51) Page 33.

TAVERNIER. 1665.

de trente-six, tirées chacune par vingt-quatre couples de bœufs. Elles étoient suivies d'un éléphant, qui servoit à les pousser avec sa trompe, dans les passages difficiles, où les bœufs n'auroient pas suffi pour les tirer. Hors de la ville, le long du grand chemin, on rencontre quantité de ces gros arbres qui s'appellent Mangus; & dans les intervalles, on voit en plusieurs endroits de petites Pagodes, dont chacune a son Idole devant la porte. A mesure que l'éléphant passoit devant ces Pagodes, il enlevoit les statues avec sa trompe, & les jettoit si haut & si loin qu'elles se brisoient en pieces. Il y avoit beaucoup d'apparence qu'il y étoit porté par quelques signes du Mahométan qui le conduisoit: mais les Banians en paroissoient fort affligés, sans oser se plaindre, parce que l'escorte étoit de plus de deux mille hommes, tous Mahométans, à l'exception des Maîtres-canoniers, qui étoient Franguis, c'est-à-dire, François, Anglois & Hollandois. L'Empereur envoyoit cette artillerie à son armée du Decan, pour faire la guerre à Sevagy, ce fameux Rebelle, qui avoit pillé Surate l'année d'auparavant (52).

Détroit de Gate.

On appelle Gate, un détroit de montagnes, qui dure l'espace d'un demi-quart de lieue, & qu'on descend du côté d'Agra. L'entrée offre encore les ruines de deux ou trois Châteaux; & le chemin est si étroit, que deux ou trois chariots n'y passeroient pas aisément de front. En venant du côté du Midi, comme de Surate, de Goa, de Visapour, de Golkonde, de Masulipatan & de quantité d'autres lieux, on ne peut éviter ce dangereux chemin qu'en prenant la route d'Amadabath. Les deux entrées du détroit avoient autrefois leur porte; & celle qui regarde Agra est encore occupée par quelques Maisons de Banians qui vendent de la farine, du beurre, du riz & des légumes. Tavernier, s'y étant arrêté pour attendre les voitures, parce qu'on est obligé de descendre à ce passage, fut témoin d'un spectacle qui dût l'effrayer.

Avanture d'un gros serpent.

Les Banians avoient à peu de distance un Magasin de riz & bled. Une femme, qui alloit prendre du grain, fut picquée par un serpent de treize ou quatorze pieds de long & d'une grosseur proportionnée, qui se trouvoit caché derriere les sacs. Elle revint en poussant de grands cris. On lui lia le bras au-dessus de la picquûre, dans l'espérance d'arrêter le venin. Mais, son visage s'étant enflé aussi-tôt, avec des taches bleues & livides, elle mourut en moins d'une heure. Quatre Ragipous (53), qui passent pour la meilleure Milice des Indes, & qui ne font pas scrupule, quoique Banians, de tuer dans l'attaque & la défense, survinrent à cheval, lorsque cet affreux événement causoit encore l'épouvante à tous les Spectateurs. Ils ne balancerent point à se jetter dans le Magasin, armés du sabre & de la demie-picque. Tavernier n'eut pas la curiosité d'assister au combat; mais il les vit sortir vainqueurs; & le serpent, qui fut jetté hors du village, attira tout d'un coup tant d'oiseaux de proie, qu'il fut bien-tôt dévoré.

Horrible chemin.

Une riviere, qui coule au pied de Gate, & que les pluies avoient fait déborder, obligea l'Auteur de passer deux jours dans ce lieu, pour la pouvoir traverser à gué; sans quoi l'on est forcé de décharger les voitures, & même de les démonter, pour les faire porter à force de bras jusqu'aux barques. Ce chemin, qui est d'une demie-lieue, est couvert de grosses roches, & si pressé

(52) Voyez les premieres Relations du Tome IX.

(53) Page 34.

entre

Tavernier. 1665.

entre la montagne & la riviere, qu'on ne peut rien s'imaginer de plus dangereux. Les Habitans ne manquent, ni de bois, ni de pierre, pour y faire un pont; mais ils trouvent plus d'avantage à rendre d'autres services aux Passans. A quatre cosses de Gate, on arrive à Nader (54), grande ville, située sur la pente d'une montagne, au-dessus de laquelle on découvre une Forteresse. Toute la montagne en est une elle même, par les murailles dont elle est environnée. On voit, autour de la ville, plusieurs grands étangs, qui étoient autrefois revêtus de pierre de taille, mais dont on a négligé l'entretien. Une lieue plus loin, on conserve, avec plus de soin, quelques belles sépultures. La même riviere qu'on a passée le jour précédent, & qu'on repasse quatre ou cinq cosses au-delà de Nader, entoure les trois quarts de la ville & de la montagne, dont elle fait une Peninsule, & va se jetter dans le Gange après avoir long-tems serpenté. On fabrique, à Nader, de belles couvertures piquées, blanches, ou brodées de fleurs d'or, d'argent & de soie.

Nader, grande ville qui forme une Peninsule.

Goualeor est une grande ville, mal bâtie, & divisée par une petite riviere. Une haute montagne, qui la borde au Couchant, est entourée d'une muraille flanquée de tours; &, dans cette enceinte, on voit quelques étangs formés par les pluies. Ce qu'on y seme réguliérement suffit pour la subsistance de la garnison. Aussi cette Place est-elle regardée comme une des meilleures de l'Inde. Sur la pente de la montagne au Nord-Ouest, on découvre une maison, bâtie par Scha-Jehan, qui commande toute la ville, & qui tient lieu de Forteresse. Au bas de cet édifice, Tavernier fut surpris de trouver plusieurs figures de démons, taillées dans le roc en bas-relief. Il en admira une, dont la hauteur est extraordinaire. Depuis que les Mogols sont établis dans cette contrée, Goualeor est comme la prison d'Etat. Scha-Jehan, n'ayant dû la couronne qu'à ses artifices, faisoit arrêter successivement tous les Princes & les Seigneurs dont il redoutoit le caractere ou la puissance, & les envoyoit à Goualeor; mais il leur laissoit la vie & l'usage de leur bien: au lieu qu'Aureng-zeb n'y faisoit conduire un prisonnier, que pour s'en défaire peu de jours après par le poison. Morat-Badke, le plus jeune de ses freres, y trouva la mort. On lui a fait, dans la ville, un magnifique tombeau, pour lequel on a bâti une Mosquée, avec une grande Place environnée de voutes & de boutiques. C'est l'usage des Indes, de joindre à tous les édifices publics une Place qui sert de marché, & d'y faire une fondation pour les Pauvres (55).

Forteresse de Goualeor, Prison d'Etat.

A cinq cosses de Goualeor, on passe à gué une riviere qui se nomme Lantké. On trouve à Paterki-Sera, celle de Quarinadi, qu'on passe sur un pont de six grandes arches. Celle de Chamelnadi, qu'on rencontre à Dolpour, se passe en bateau & va se rendre dans le Gemena, entre Agra & Halabas. Celle de Sagounadi, entre Minaski-Sera & Agra, offre un Pont fort long & bâti

Diverses rivieres.

(54) Quatre cosses de Gate à Nader:
9, de Nader à Barki-Sera:
3, de Barki-Sera à Try:
3, de Try à Goualeor:
8, de Goualeor à Paterki-Sera:
10, de Paterki-Sera à Quarinadi:
6, de Quarinadi à Dolpour:
6, de Dolpour à Minaski-Sera:
8, de Minaski-Sera, au Pont de Jaoulkapour:
4, du Pont de Jaoulkapour à Agra.

(55) Page 36.

TAVERNIER. 1665.

de pierre de taille, qui se nomme Jaoulkapour. Suivant le calcul de l'Auteur, on compte cent six cosses de Seronge à Agra (56).

Il seroit inutile de répéter, après lui, la route par Amadabath, qu'on a déja donnée dans la Relation de Mandeslo, s'il n'y joignoit les distances, & quantité de lieux, qui, n'étant pas nommés dans l'autre, peuvent former du moins une Note utile (57). Quoiqu'il ne marque point le tems de ce Voyage, il mêle, à ses descriptions, quelques remarques échappées à Mandeslo, qui paroissent mériter aussi d'être conservées.

Tours incroiables des Charlatans Indiens.

En passant à Baroche, il accepta un logement chez les Anglois, qui ont un fort beau Comptoir dans cette ville. Quelques Charlatans Indiens ayant offert d'amuser l'assemblée par des tours de leur profession, il eut la curiosité de les voir. Pour premier spectacle, ils firent allumer un grand feu, dans lequel ils firent rougir des chaînes, dont ils se lierent le corps à nud, sans en ressentir aucun mal. Ensuite, prenant un petit morceau de bois, qu'ils planterent en terre, ils demanderent quel fruit on souhaitoit d'en voir sortir. On leur dit qu'on souhaitoit des Mangues. Alors, un des Charlatans, s'étant couvert d'un linceul, s'accroupit cinq ou six fois contre terre. Tavernier, qui vouloit le suivre dans cette opération, prit une place, d'où ses regards pouvoient pénétrer par une ouverture du linceul; & ce qu'il raconte ici semble demander beaucoup de confiance au témoignage de ses yeux (58).

(56) En les joignant à cent deux, de Surate à Brampour, & à cent une de Brampour à Seronge, c'est trois cens neuf de Surate à Agra.

(57) De Surate à Baroche, on compte 22 cosses :
22, de Baroche à Brodra :
18, de Brodra à Neriade :
20, de Neriade à Amadabath :
13, d'Amadabath à Panser :
14, de Panser à Masana :
14, de Masana à Chirpour :
12, de Chirpour à Balambour :
11, de Balambour à Antivar :
17, d'Antivar à Bargant :
15, de Bargant à Bimal :
15, de Bimal à Modra :
10, de Modra à Chalaour :
10, de Chalaour à Cantap :
15, de Cantap à Setlana :
14, de Setlana à Palavaseny :
11, de Palavaseny à Pipars :
11, de Pipars à Mirda :
12, de Mirda à Boronda :
18, de Boronda à Coetchiel :
14, de Coetchiel à Bandar-Sonnery :
16, de Bandar-Sonnery à Ladona :
12, de Ladona, ville, à Chasou :
17, de Chasou à Nuali :
19, de Nuali à Hindou :
10, d'Hindou à Baniana :
14, de Baniana à Vettapour, ville fort ancienne, où l'on fait des tapis de laine :
12, de Vettapour à Agra : ce qui fait, par cette route, 415 cosses depuis Surate. On met ordinairement trente-cinq ou quarante jours à faire cette route. *Ibid.* pages 51 & précédentes.

(58) » J'apperçus, dit-il, que cet homme, » se coupant la chair sous les aisselles, avec » un razoir, il frottoit de son sang le » morceau de bois. Chaque fois qu'il se re» levoit, le bois croissoit à vûe d'œil; & la » troisiéme, il en sortit des branches, avec » des bourgeons. La quatriéme fois, l'arbre » fut couvert de feuilles. La cinquiéme on » y vit des fleurs. Un Ministre Anglois, » qui étoit présent, avoit protesté d'abord » qu'il ne pouvoit consentir que des Chré» tiens assistassent à ce spectacle : mais lors» que d'un morceau de bois sec il eut vû » que ces gens-là faisoient venir, en moins » d'une demie-heure, un arbre de quatre ou » cinq pieds de haut, avec des feuilles & des » fleurs comme au Printems, il se mit en » devoir de l'aller rompre, & dit haute» ment qu'il ne donneroit jamais la Com» munion à aucun de ceux qui demeure» roient plus longtems à voir de pareilles » choses : ce qui obligea les Anglois de » congédier ces Charlatans, après leur avoir » donné la valeur de dix ou douze écus, dont » ils se retirerent fort satisfaits. *Ibid.* pages 37 & 38.

Tavernier. 1665.

Dans le petit Voyage qu'il fit à Cambaie, en se détournant de cinq ou six cosses, il n'observa rien dont Mandeslo n'ait fait la description ; mais, à son retour, il passa par un village, qui n'est qu'à trois cosses de cette ville, où l'on voit une Pagode, célébre par les offrandes de la plûpart des Courtisanes de l'Inde. Elle est remplie de nudités, entre lesquelles on découvre particuliérement une grande figure, que l'Auteur prit pour un Apollon, dans un état fort indécent. Les vieilles Courtisanes, qui ont amassé une somme d'argent dans leur jeunesse, en achetent de petites Esclaves, qu'elles forment à tous les exercices de leur profession ; & ces petites filles, que leurs Maîtresses menent à la Pagode, dès l'âge d'onze ou douze ans, regardent comme un bonheur d'être offertes à l'Idole (59). Cet infâme Temple est à six cosses de Chid-Abad, où Mandeslo visita un des plus beaux jardins du grand Mogol.

Avanture singuliere d'un enfant.

A l'occasion de la riviere d'Amadabath, qui est sans pont, & que les Paysans passent à la nage, après s'être lié, entre l'estomac & le ventre, une peau de bouc qu'ils remplissent de vent, il remarque que pour faire passer leurs enfans, ils les mettent dans des pots de terre, dont l'embouchure est haute de quatre doigts, & qu'ils poussent devant eux. Pendant qu'il étoit dans cette ville, un Paysan & sa femme passoient un jour, avec un enfant de deux ans, qu'ils avoient mis dans un de ces pots, d'où il ne lui sortoit que la tête. Vers le milieu de la riviere, ils trouverent un petit banc de sable, sur lequel étoit un gros arbre que les flots y avoient jetté. Ils pousserent le pot dans cet endroit, pour y prendre un peu de repos. Comme ils approchoient du pied de l'arbre, dont le tronc s'élevoit un peu au-dessus de l'eau, un serpent, qui sortit d'entre les racines, sauta dans le pot. Le pere & la mere fort effrayés abandonnerent le pot, qui fut emporté par le courant de l'eau, tandis qu'ils demeurerent à demi-morts au pied de l'arbre. Deux lieues plus bas, un Banian & sa femme, avec leur enfant, se lavoient, suivant l'usage du pays, avant que d'aller prendre leur nourriture. Ils virent, de loin, ce pot sur l'eau, & la moitié d'une tête qui paroissoit hors de l'embouchure. Le Banian se hâte d'aller au secours, & pousse le pot à la rive. Aussi-tôt, la mere, suivie de son enfant, s'approche pour aider l'autre à sortir. Alors, le serpent, qui n'avoit fait aucun mal au premier, sort du pot, se jette sur l'enfant du Baniane, se lie autour de son corps par divers replis, le picque & lui jette son venin, qui lui cause une prompte mort. Deux Paysans superstitieux, se persuaderent facilement qu'une avanture si extraordinaire étoit arrivée par une secrete disposition du Ciel, qui leur ôtoit un enfant pour leur en donner un autre. Mais le bruit de cet événement s'étant répandu, les véritables parens, qui en furent informés, redemanderent leur enfant ; & leurs prétentions devinrent le sujet d'un différend fort vif. L'affaire fut portée devant l'Empereur, qui ordonna que l'enfant fût restitué à son pere (60).

Tavernier prend plaisir à s'étendre sur diverses Histoires, dont on lui fit le récit dans la même ville : mais le goût de la vérité doit faire mettre quelque différence entre ce qu'il rapporte sur le témoignage d'autrui, ou sur celui

(59) *Ibidem.* page 39.

(60) Pages 42 & précédentes.

TAVERNIER. 1665.

Danger d'irriter les singes.

de ses propres yeux. Il confirme ce qu'on a lû dans Mandeslo, de la multitude de singes qu'on rencontre sur la route, & du danger qu'il y a toujours à les irriter. Un Anglois, qui en tua un d'un coup d'arquebuse, faillit d'être étranglé par soixante de ces animaux, qui descendirent du sommet des arbres, & dont il ne fut délivré que par le secours qu'il reçut d'un grand nombre de Valets. En passant à Chitpour, assez bonne ville, qui tire son nom du Commerce de ces toiles peintes qu'on nomme chites, Tavernier vit, dans une grande Place, quatre ou cinq lions qu'on amenoit pour les apprivoiser. La méthode des Indiens lui parut curieuse. On attache les lions par les pieds de derriere, de douze en douze pas l'un de l'autre, à un gros pieu bien affermi. Ils ont au cou une autre corde, dont le Maître tient le bout à la main. Les pieux sont plantés sur une même ligne; & sur une autre parallele, éloignée d'environ vingt pas, on tend encore une corde, de la longueur de l'espace qui est occupé par les lions. Les deux cordes, qui tiennent chacun de ces animaux attachés par les pieds de derriere, leur laissent la liberté de s'élancer jusqu'à la corde parallele, qui sert de borne à ceux qui sont au-delà, pour les iriter par quelques pierres ou quelques petits morceaux de bois qu'ils leur jettent. Une partie du Peuple accourt à ce spectacle. Lorsque le lion provoqué s'est élancé vers la corde, il est ramené au pieu par celle que le Maître tient à la main. C'est ainsi qu'il s'apprivoise insensiblement; & l'Auteur fut témoin de cet exercice, à Chitpour, sans sortir de son carosse (61).

Comment on apprivoise les lions.

Rencontre de cinquante-sept Fakirs & de leurs chefs.

Le jour suivant lui offrit un autre amusement, dans la rencontre d'une bande de Fakirs, ou de Dervis Mahométans. Il en compta cinquante-sept, dont le chef, ou le Supérieur, avoit été grand Ecuier de l'Empereur Jehan-Guir, & s'étoit dégoûté de la Cour à l'occasion de la mort de son petit fils, qui avoit été étranglé par l'ordre de ce Monarque. Quatre autres Fakirs, qui tenoient le premier rang après le Supérieur, avoient occupé des Emplois considérables à la même Cour. L'habillement de ces cinq Chefs consistoit en trois ou quatre aunes de toile, couleur orangée, dont ils se faisoient comme des ceintures, avec le bout passé entre les jambes & relevé par derriere jusqu'au dos pour mettre la pudeur à couvert; & sur les épaules, une peau de tigre, attachée sous le menton. Devant eux, on menoit en main huit beaux chevaux, dont trois avoient des brides d'or & des selles couvertes de lames du même métal, & les cinq autres des brides d'argent & des selles couvertes aussi de lames d'argent, avec une peau de léopard sur chacune. L'habit du reste des Dervis étoit une simple corde, qui leur servoit de ceinture, sans autre voile pour l'honnêteté, qu'un petit morceau d'étoffe. Leurs cheveux étoient liés en tresse autour de la tête, & formoient une espece de turban. Ils étoient tous armés, la plûpart d'arcs & de fleches, quelques-uns de mousquets, & d'autres de demi-picques, avec une sorte d'arme, inconnue en Europe, qui est, suivant la description de l'Auteur, un cercle de fer tranchant, de la forme d'un plat dont on auroit ôté le fond. Ils s'en passent huit ou dix autour du cou, comme une fraise; & les tirant lorsqu'ils veulent s'en servir, ils les jettent avec tant de force, comme nous ferions voler une assiette, qu'ils coupent

Arme inconnue en Europe.

(61) Page 46.

un homme presqu'en deux par le milieu du corps (62). Chaque Dervis avoit aussi une espece de cor-de-chasse, dont ils sonnent en arrivant dans quelque lieu, avec un autre instrument de fer, à peu près de la forme d'une truelle. C'est avec cet instrument, que les Indiens portent ordinairement dans leurs voyages, qu'ils raclent & nettoient la terre dans les lieux où ils veulent s'arrêter, & qu'après avoir ramassé la poussiere en monceau, ils s'en servent comme de matelas pour être couchés plus mollement. Trois des mêmes Dervis étoient armés de longues épées, qu'ils avoient achetées apparemment des Anglois ou des Portugais. Leur bagage étoit composé de quatre coffres, remplis de Livres Arabes ou Persans, & de quelques ustenciles de cuisine. Dix ou douze bœufs, qui faisoient l'arriere-garde, servoient à porter ceux qui étoient incommodés de la marche.

Tavernier. 1665.

Lorsque cette religieuse troupe fut arrivée dans le lieu où Tavernier s'étoit arrêté, avec cinquante personnes de son escorte & de ses domestiques, le Supérieur, qui le vit si bien accompagné, demanda qui étoit cet Aga, & le fit prier ensuite de lui céder son poste, parce qu'il lui paroissoit commode pour y camper avec ses Dervis. L'Auteur, informé du rang des cinq Chefs, se disposa de bonne grace à leur faire cette civilité. Aussi-tôt la place fut arrosée de quantité d'eau, & soigneusement raclée. Comme on étoit en hyver, & que le froid étoit assez picquant, on alluma deux feux pour les cinq principaux Dervis, qui se placerent au milieu, avec la facilité de pouvoir se chauffer devant & derriere. Dès le même soir, ils reçurent dans leur camp la visite du Gouverneur d'une ville voisine, qui leur fit apporter du riz & d'autres rafraîchissemens. Leur usage, pendant leurs courses, est d'envoyer quelques-uns d'entr'eux à la Quête, dans les habitations voisines; & les vivres qu'ils obtiennent se distribuent avec égalité dans toute la troupe. Chacun fait cuire son riz. Ce qu'ils ont de trop est donné aux Pauvres, & jamais ils ne se réservent rien pour le lendemain (63).

Camp des Dervis.

Bargant est le Domaine d'un Raja, dont les Vassaux passent pour des Brigands, redoutables aux Voyageurs : mais quelques présens que Tavernier fit à leurs Chefs lui firent obtenir un traitement fort civil & lui procurerent même une escorte. Le Pays, qui est entre Antivar & Mirda, n'est pas plus sûr. On compte trois journées, par des montagnes qui appartiennent à des Rajas tributaires du grand Mogol, auxquels ce Prince donne en revanche des emplois dans ses armées, qui leur rapportent plus que le Tribut qu'ils lui payent. *Mirda* est une grande ville, mal bâtie, où Tavernier eut le désagrément de trouver tous les Carvanseras remplis, parce que la tante de l'Empereur, femme de Scha-Hest-Kham, y passoit alors avec sa fille. L'Auteur se vit obligé de faire dresser sa tente, sur une digue bordée de grand arbres; & deux heures après, il fut surpris de voir quinze ou vingt éléphans, qui vinrent briser une partie de ces arbres, avec leurs trompes, dont ils cassoient les plus grosses branches comme nous rompons celles du plus petit arbrisseau. Ce ravage étoit ordonné par la Princesse, pour se vanger du mépris des Habitans de Mirda, qui ne lui avoient pas fait l'accueil & les présens qu'ils lui devoient. Nuali & Hindou sont deux villes, où se fait, comme dans le Pays,

Vangeance d'une Princesse.

(62) Page 47.

(63) Page 48.

TAVERNIER. 1665.

dont elles sont environnées, l'indigo plat, qui est rond, & le plus cher des Indes, parce qu'il passe pour le meilleur (64).

Après la description de cette Route, supposons Tavernier dans la ville Impériale d'Agra. Elle est, dit-il, à vingt-sept degrés trente-une minutes de latitude, dans un terroir sabloneux, qui l'expose pendant l'été à d'excessives chaleurs. C'est la plus grande ville des Indes, & la résidence ordinaire des Empereurs Mogols. Les Maisons des Grands y sont belles & bien bâties : mais celles des Particuliers, comme dans toutes les autres villes des Indes, n'ont rien d'agréable. Elles sont écartées les unes des autres & cachées par la hauteur des murailles, dans la crainte qu'on n'y puisse appercevoir les femmes ; ce qui rend toutes ces villes beaucoup moins riantes que celles de l'Europe.

Palais Impérial d'Agra.

Les édifices les plus remarquables d'Agra, sont le Palais Impérial, & quelques belles sépultures. Le Palais est un grand espace, environné d'une double muraille, qui dans quelques endroits est flanquée d'une terrasse, sur laquelle on a bâti de petits logemens pour quelques Officiers de la Cour. Le Gemena coule devant cette enceinte ; mais entre le mur exterieur & la riviere, on a formé une grande Place, où se font les combats des éléphans. Tavernier observe qu'on a choisi cette Place proche de l'eau, parce que l'éléphant victorieux seroit difficile à gouverner, si l'on n'employoit l'artifice pour le pousser dans la riviere, en attachant, au bout d'une demie picque, des fusées & des petards où l'on met le feu. On le chasse ainsi vers l'eau, dans laquelle il n'est pas plutôt à la profondeur de deux ou trois pieds, que sa fureur s'appaise (65).

Tavernier obtient la permission de le voir.

Du côté de la ville, on trouve une autre Place devant le Palais. La premiere porte, qui n'a rien de magnifique, est gardée par quelques Soldats. Lorsque les grandes chaleurs d'Agra forcent l'Empereur de transporter sa Cour à Dehli, ou lorsqu'il se met en campagne avec son armée, il donne la garde de son tresor au plus fidelle de ses Omhras, qui ne s'éloigne pas nuit & jour de cette porte, où il a son logement. Ce fut dans une de ces absences du Monarque, que Tavernier obtint la permission de voir le Palais. Toute la Cour étant partie pour Dehli, le gouvernement du Palais d'Agra fut confié à un Seigneur qui aimoit les Européens. *Velant*, chef du Comptoir Hollandois, l'alla saluer aussi-tôt, & lui offrir, en épiceries, en cabinets du Japon, & en beaux draps de Hollande, un présent d'environ six mille écus. Tavernier, qui étoit présent, eut occasion d'admirer la générosité Mogole. Ce Seigneur reçut le compliment avec politesse ; mais se trouvant offensé du présent, il obligea les Hollandois de le remporter, en leur disant que par considération & par amitié pour les Franguis, il prendroit seulement une petite canne, de six qu'ils lui offroient. C'étoit une de ces cannes du Japon, qui croissent par petits nœuds. Encore fallut-il en ôter l'or dont on l'avoit enrichie, parce qu'il ne la voulut recevoir que nûe. Après les complimens, il demanda au Directeur Hollandois ce qu'il pouvoit faire pour l'obliger ; & Velant l'ayant prié de permettre, que dans l'absence de la Cour, il pût voir, avec Tavernier, l'intérieur du Palais, cette grace leur fut accordée. On leur donna six hommes pour les conduire.

(64) Pages 51 & précédentes.

(65) Page 60.

La premiere porte, qui sert de logement au Gouverneur, est une voute longue & obscure, après laquelle on entre dans une grande cour, environnée de Portiques, comme la Place royale de Paris. La galerie qui est en face est plus large & plus haute que les autres. Elle est soutenue de trois rangs de colonnes. Sous celles qui regnent des trois autres côtés de la cour, & qui sont plus étroites & plus basses, on a menagé plusieurs petites chambres pour les Soldats de la garde. Au milieu de la grande galerie, on voit une niche, pratiquée dans le mur, où l'Empereur se rend par un petit escalier dérobé; & lorsqu'il y est assis, on ne le découvre que jusqu'à la poitrine, à peu près comme un buste. Il n'a point alors de gardes autour de lui, parce qu'il n'a rien à redouter, & que de tous les côtés cette place est inaccessible. Dans les grandes chaleurs, il a seulement, près de sa personne, un Eunuque, ou même un de ses Enfans, pour l'éventer. Les Grands de la Cour se tiennent dans la galerie qui est au-dessous de cette niche (66).

TAVERNIER. 1665. Premiere Cour & ses Portiques.

Au fond de la cour, à main gauche, on trouve un second portail, qui donne entrée dans une autre grande cour, environnée de galeries, comme la premiere, sous lesquelles on voit aussi de petites chambres pour quelques Officiers du Palais. De cette seconde cour, on passe dans une troisiéme, qui contient l'appartement Impérial. Scha Jehan avoit entrepris de couvrir d'argent toute la voute d'une grande galerie qui est à main droite. Il avoit choisi pour l'exécution de cette magnifique entreprise, un François, qui se nommoit Augustin de *Bourdeaux*. Mais, ayant besoin d'un Ministre intelligent pour quelques affaires qu'il avoit à Goa, il y envoya cet Artiste; & les Portugais, qui lui reconnurent assez d'esprit pour le trouver redoutable, l'empoisonnerent à Cochin (67). La galerie est demeurée peinte de feuillages d'or & d'azur. Tout le bas est revêtu de tapis. On y voit des portes, qui donnent entrée dans plusieurs chambres quarrées, mais fort petites. Tavernier se contenta d'en faire ouvrir deux, parce qu'on l'assura que toutes les autres leur ressembloient. Les trois autres côtés de la cour sont ouverts, & n'ont qu'une simple muraille à hauteur d'appui. Du côté qui regarde la riviere, on trouve un Divan, ou un Belvedere, en saillie, où l'Empereur vient s'asseoir, pour se donner le plaisir de voir ses Brigantins ou le combat des bêtes farouches. Une galerie lui sert de vestibule; & le dessein de Scha-Jehan étoit de la revêtir d'une treille de rubis & d'émeraudes, qui devoient representer au naturel les raisins verts & ceux qui commencent à rougir; mais ce dessein, qui a fait beaucoup de bruit dans le monde, & qui demandoit plus de richesses que l'Indoustan n'en put fournir, est demeuré imparfait. On ne voit que deux ou trois seps d'or, avec leurs feuilles, comme tout le reste devoit être; émaillés de leurs couleurs naturelles, & chargés d'émeraudes, de rubis & de grenats, qui font les grappes. Au milieu de la cour, on admire une grande cuve d'eau, d'une seule pierre grisâtre, de quarante pieds de diametre (68), avec des degrés, dedans & dehors, pratiqués dans la même pierre, pour monter & descendre.

Seconde Cour. Niche de l'Empereur.

Cour Impériale. Riche dessein.

Autre projet d'une richesse surprenante.

(66) Page 61. Cette description est plus nette que celles de Rhoe & de Mandeslo; mais Tavernier n'emploie pas les mêmes noms.

(67) Page 62.

(68) *Ibidem.*

TAVERNIER. 1665.

Pourquoi les Tombeaux d'Agra sont magnifiques.

Il paroît que la curiosité de Tavernier reçut ici des bornes ; ce qui s'accorde avec le témoignage des autres Voyageurs, qui parlent des appartemens de l'Empereur comme d'un lieu impénétrable. Il passe aux sépultures d'Agra & des lieux voisins, dont il vante la beauté. Les Eunuques du Palais ont presque tous l'ambition de se faire bâtir un magnifique Tombeau. Lorsqu'ils ont amassé beaucoup de biens, la plûpart souhaiteroient d'aller à la Mecque, pour y porter de riches présens. Mais le grand Mogol, qui ne voit pas sortir volontiers l'argent de ses Etats, leur accorde rarement cette permission ; & leurs richesses leur devenant inutiles, ils en consacrent la plus grande partie à ces édifices, pour laisser quelque mémoire de leur nom (69). Entre tous les Tombeaux d'Agra, on distingue particuliérement celui de l'Impératrice, femme de Scha Jehan. Ce Monarque le fit élever proche du Tasimakan, grand Bazar, où se rassemblent tous les Etrangers ; dans la seule vûe de lui attirer plus d'admiration. Ce Bazar ou ce Marché, est composé de six grandes cours, entourées de Portiques, sous lesquelles on voit des boutiques & des chambres, où il se fait un prodigieux Commerce de toiles. Le Tombeau de l'Impératrice est au Levant de la ville, le long de la riviere, dans un grand espace fermé de murailles, sur lesquelles on a fait regner une petite galerie. Cet espace est une sorte de jardin en compartimens, comme le parterre des nôtres ; avec cette différence, qu'au lieu de sable, c'est du marbre blanc & noir. On y entre par un grand Portail. A gauche, on découvre une belle galerie, qui regarde la Mecque, avec trois ou quatre niches où le Mufti se rend à des heures reglées, pour y faire la priere. Un peu au-delà du milieu de l'espace, on voit trois grandes Plate-formes, élevées l'une sur l'autre, & chacune accompagnée de quatre tours, d'où l'on annonce ces heures. Au-dessus s'éleve un dôme, qui n'a gueres moins d'éclat que celui du Val-de-Grace. Le dedans & le dehors sont également revêtus de marbre blanc. C'est sous ce dôme qu'on a placé le tombeau ; quoique le corps de l'Impératrice ait été déposé sous une voute, qui est au dessous de la premiere Plate-forme. Les mêmes cérémonies, qui se font dans ce lieu souterrain, s'observent sous le dôme, autour du tombeau ; c'est-à-dire, que de tems en tems on y change les tapis, les chandeliers, & les autres ornemens. On y trouve toujours aussi quelques Mullahs en prieres. Tavernier vit commencer & finir ce grand ouvrage, auquel il assure qu'on employa vingt-deux ans, & le travail continuel de vingt mille hommes (70). On prétend, dit-il, que les seuls échaffaudages ont couté plus que l'ouvrage entier, parce que manquant de bois on étoit contraint de les faire de brique, comme les cintres de toutes les voutes ; ce qui demandoit un travail & des frais immenses. Scha Jehan avoit commencé à se bâtir un tombeau de l'autre côté de la riviere : mais la guerre qu'il eut avec ses Enfans interrompit ce dessein ; & l'heureux Aureng-zeb, son successeur, ne se fit pas un devoir de l'achever. Deux mille hommes, sous le commandement d'un Eunuque, veillent sans cesse à la garde du Mausolée de l'Impératrice & du Tasimakan (71).

Description du plus beau.

Dépense & durée du travail.

Les tombeaux des Eunuques n'ont qu'une seule Plate-forme, avec quatre petites chambres aux quatre coins. A la distance d'une lieue des murs d'A-

(69) Page 62. (70) Page 63. (71) Page 64.

gra, on visite la sépulture de l'Empereur Ekbar. En arrivant du côté de Dehly, on rencontre près d'un grand Bazar, un jardin, qui est celui de Jehan Guir, Pere de Scha-Jehan. Le dessus du Portail offre une peinture de son tombeau, qui est couvert d'un grand voile noir, avec plusieurs flambeaux de cire blanche, & la figure de deux Jésuites aux deux bouts. On est étonné que Scha-Jehan, contre l'usage du Mahométisme, qui défend les Images, ait souffert cette représentation. Tavernier la regarde comme un monument de sa reconnoissance, pour quelques leçons de Mathématiques que ce Prince & son pere avoient reçues des Jésuites. Il ajoute que dans une autre occasion, Scha-Jehan n'eut pas pour eux la même indulgence. Un jour qu'il étoit allé voir un Arménien, nommé Corgia, qu'il aimoit beaucoup, & qui étoit tombé malade, les Jésuites, dont la maison étoit voisine, firent malheureusement sonner leur cloche. Ce bruit, qui pouvoit incommoder l'Arménien, irrita tellement l'Empereur, que dans sa colere il ordonna que la cloche fût enlevée & pendue au cou de son éléphant. Quelques jours après, revoiant cet animal avec un fardeau qui étoit capable de lui nuire, il fit porter cette cloche à la Place du Kutual, où elle est demeurée depuis. Corgia passoit pour excellent Poëte. Il avoit été élevé avec Scha-Jehan, qui avoit pris du goût pour son esprit, & qui le combloit de richesses & d'honneurs; mais ses promesses & ses menaces n'avoient pû lui faire embrasser la Religion de Mahomet (72).

Tavernier. 1665.

Peinture qui represente des Jésuites.

Cloche enlevée à ces Peres, par Scha-Jehan.

Tavernier, toujours indépendant de l'ordre, décrit la route d'Agra à Dehli, sans expliquer à quelle occasion ni dans quel tems il fit ce voyage. Il compte soixante-huit cosses entre ces deux villes (73). A Goudki-Sera, qui n'est qu'à onze cosses d'Agra, il vit une des plus grandes Pagodes des Indes, accompagnée d'un Hôpital pour les singes. Cette Pagode, qui se nomme *Matura*, étoit autrefois beaucoup plus respectée qu'aujourd'hui; & cette différence ne vient que du changement de la riviere de Gemena, qui passoit autrefois au pied du Bourg, & qui ayant pris son cours au Nord, & n'en passant plus qu'à la distance d'une grande cosse, a fait perdre aux Pelerins Banians la commodité de s'y laver, suivant leur usage, avant que d'entrer dans la Pagode.

Route de Dehli.

Dehli est une grande ville, située sur le Gemena, qui coule du Nord au Sud, & qui prenant ensuite son cours du Couchant au Levant, après avoir passé par Agra & Kadiove, va se perdre dans le Gange. Scha-Jehan rebuté des chaleurs d'Agra, fit bâtir près de Dehly une nouvelle ville, à laquelle il donna le nom de *Jehannabad*, qui signifie ville de Jehan. Le climat y est plus temperé. Mais, depuis cette fondation, Dehly est tombée presque en ruines, & n'a que des pauvres pour Habitans; à l'exception de trois ou quatre Seigneurs, qui, lorsque la Cour est à Jehannabad, s'y établissent dans de grands enclos, où ils font dresser leurs tentes. Un Jésuite, qui suivoit la Cour d'Aureng-zeb, prenoit aussi son logement à Dehly.

Situation de cette ville.

Jehannabad, bâtie par Scha Jehan.

(72) Page 64.

(73) D'Agra à Goudki-Sera, on compte six cosses; cinq de Goudki-Sera à Cheki-Sera; seize, de Cheki-Sera à Kotki-Sera; quinze, de Kotki-Sera à Pelvelki-Sera; dix-huit, de Pelvelki-Sera à Balderpour; & huit de Badelpour à Dehli. *Page* 59 & 60.

TAVERNIER. 1665. Sa description.

Jehannabad, que le peuple, par corruption, nomme aujourd'hui *Jannabat*, est devenu une fort grande ville, & n'est séparée de l'autre que par une simple muraille. Toutes ses Maisons sont bâties au milieu d'autant de grands enclos. On entre, du côté de Dehli, par une longue & large rue, bordée de voutes, dont le dessus est en Plate-forme, & qui servent de retraite aux Marchands. Cette rue se termine à la grande Place, où est le Palais de l'Empereur. Dans une autre, fort droite & fort large, qui vient se rendre à la même Place, vers une autre porte du Palais, on ne trouve que de gros Marchands qui n'ont point de boutique extérieure.

Palais de Jehannabad.

Le Palais Impérial n'a pas moins d'une demie-lieue de circuit. Les murailles sont de belle pierre de taille, avec des creneaux & des tours. Les fossés sont pleins d'eau, & revétus de la même pierre. Le grand Portail du Palais n'a rien de magnifique, non plus que la premiere cour, où les Seigneurs peuvent entrer sur leurs éléphans. Mais, après cette cour, on trouve une sorte de rue, ou de grand passage, dont les deux côtés sont bordés de beaux Portiques, sous lesquels une partie de la garde à cheval se retire dans plusieurs petites chambres. Ils sont élevés d'environ deux pieds; & les chevaux, qui sont attachés en dehors à des anneaux de fer, ont leurs mangeoires sur les bords. Dans quelques endroits, on y voit de grandes portes, qui conduisent à divers appartemens; ce passage est divisé par un canal plein d'eau, qui laisse un beau chemin des deux côtés, & qui forme de petits bassins à d'égales distances. Il mene jusqu'à l'entrée d'une grande cour, où les Omhras font la garde en personne. Cette cour est environnée de logemens assez bas, & les chevaux sont attachés devant chaque porte. De la seconde cour, on passe dans une troisiéme, par un grand Portail, à côté duquel on voit une petite salle, élevée de deux ou trois pieds, où l'on prend les vestes dont l'Empereur honore ses Sujets ou les Etrangers. Un peu plus loin, sous le même Portail, est le lieu où se tiennent les tambours, les trompettes, & les hautbois, qui se font entendre quelques momens avant que l'Empereur se montre au Public, & lorsqu'il est prêt à se retirer. Au fond de cette troisiéme cour, on découvre le Divan, ou la salle d'audience, qui est élevée de quatre pieds au-dessus du rez-de-chaussée, & tout-à-fait ouverte de trois côtés. Trente-deux colomnes de marbre, d'environ quatre pieds en quarré, avec leur pied-d'estal & leurs moulures, soutiennent la voute. Scha-Jehan s'étoit proposé d'enrichir cette salle des plus beaux Ouvrages Mosaïques, dans le goût de la Chapelle de Florence; mais, après en avoir fait faire l'essai sur deux ou trois colomnes, il desespéra de pouvoir trouver assez de pierres précieuses pour un si grand dessein; & n'étant pas moins rebuté par la dépense, il se détermina pour une peinture en fleurs.

Salle d'Audience.

Trône Impérial.

C'est au milieu de cette Salle, & près du bord qui regarde la cour, en maniere de théâtre, qu'on dresse le trône où l'Empereur donne audience, & dispense la Justice. C'est un petit lit, de la grandeur de nos lits de camp, avec ses quatre colomnes, un ciel, un dossier, un traversin & la courtepointe. Toutes ces pieces sont couvertes de diamans : mais lorsque l'Empereur s'y vient asseoir, on étend sur le lit une couverture de brocard d'or, ou de quelque riche étoffe picquée. Il y monte par trois petites marches, de deux pieds de long. A l'un des côtés, on éleve un Parasol, sur un bâton

de la longueur d'une demie picque ; & l'on attache à chaque colomne du lit une des armes de l'Empereur ; c'est-à-dire, sa rondache, son sabre, son arc, son carquois & ses fleches.

Dans la Cour, au-dessous du trône, on a ménagé une place de vingt pieds, en quarré, entourée de balustres, qui sont couverts tantôt de lames d'argent, & tantôt de lames d'or. Les quatre coins de ce parquet sont la place des Secrétaires d'Etat, qui font aussi la fonction d'Avocat dans les Causes civiles & criminelles. Le tour de la balustrade est occupé par les Seigneurs, & par les Musiciens ; car, pendant le Divan même, on ne cesse point d'entendre une musique fort douce, dont le bruit n'est pas capable d'apporter de l'interruption aux affaires les plus sérieuses. L'Empereur, assis sur son trône, a près de lui quelqu'un des premiers Seigneurs, ou ses seuls Enfans. Entre onze heures & midi, le premier Ministre d'Etat vient lui faire l'exposition de tout ce qui s'est passé dans la chambre où il préside, qui est à l'entrée de la premiere cour ; & lorsque son rapport est fini, l'Empereur se leve. Mais, pendant que ce Monarque est sur le trône, il n'est permis à personne de sortir du Palais. Tavernier fait valoir l'honneur qu'on lui fit de l'exempter de cette loi (74).

Musique pendant le Conseil.

Vers le milieu de la cour, on trouve un petit Canal, large d'environ six pouces, où pendant que le Roi est sur son trône tous ceux qui viennent à l'audience doivent s'arrêter. Il ne leur est pas permis d'avancer plus loin sans être appellés ; & les Ambassadeurs mêmes ne sont pas exempts de cette loi. Lorsqu'un Ambassadeur est venu jusqu'au Canal, l'Introducteur crie vers le Divan où l'Empereur est assis, que le Ministre de telle Puissance souhaite de parler à Sa Majesté. Alors un Sécretaire d'Etat en avertit l'Empereur, qui feint souvent de ne pas l'entendre : mais quelques momens après, il leve les yeux ; & les jettant sur l'Ambassadeur, il donne ordre au même Sécretaire de lui faire signe qu'il peut s'approcher.

Canal qui sert de borne devant le trône.

De la Salle du Divan, on passe à gauche sur une terrasse, d'où l'on découvre la riviere ; & sur laquelle donne la porte d'une petite chambre, d'où l'Empereur passe au Serrail. A la gauche de cette même cour, on voit une petite Mosquée, fort bien bâtie, dont le dôme est couvert de plomb si parfaitement doré, qu'on le croiroit d'or massif. C'est dans cette Chapelle que

Petite Mosquée Impériale.

(74) » Un jour, dit-il, quelques affaires » pressantes m'obligeant de sortir, tandis que » l'Empereur étoit au Divan, le Capitaine » des gardes m'arrêta par le bras & me dit » brusquement que je n'irois pas plus loin. » Je contestai quelque-tems avec lui : mais » voiant qu'il me traitoit rudement, je portai la main à mon cangiar, & je l'aurois » frappé dans la colere où j'étois, si trois » ou quatre gardes, qui virent mon action, » ne m'avoient retenu. Heureusement pour » moi, le Nabab, ou le premier Ministre, » qui étoit oncle de l'Empereur, passa dans » le même-tems, & s'étant informé du su» jet de notre querelle, ordonna au Capi» taine des gardes de me laisser sortir. En» suite, aiant rendu compte à l'Empereur » de ce qui s'étoit passé, il m'envoia le soir » un de ses gens, pour me dire que Sa Ma» jesté vouloit que j'eusse la liberté d'entrer » au Palais & d'en sortir à mon gré, pen» dant qu'elle seroit au Divan ; dequoi j'al» lai faire, le lendemain, mes remerci» mens au Nabab. *Ibid.* page 87. On est en peine, ici, à quel titre un Particulier tel que l'Auteur, qui ne fait dans tout ce Voyage que le rôle de Jouaillier, osoit violer une loi de l'Empire. La faveur qu'il obtint cause moins d'embarras ; elle fait honneur à la bonté d'Aureng-zeb pour les Etrangers.

TAVERNIER. 1665.

l'Empereur fait chaque jour sa priere, excepté le Vendredi, qu'il doit se rendre à la grande Mosquée. On tend, ce jour-là, autour des degrés, un gros rets de cinq ou six pieds de haut, dans la crainte que les éléphans n'en approchent, & par respect pour la Mosquée même. Cet édifice, que Tavernier trouva très-beau, est assis sur une grande Plateforme, plus élevée que les Maisons de la ville; & l'on y monte par divers escaliers.

Ecuries du grand Mogol à Jehannadab.

Le côté droit de la cour du Trône est occupé par des Portiques, qui forment une longue galerie, élevée d'environ un pied & demi au-dessus du rez-de-chaussée. Plusieurs portes, qui regnent le long de ces Portiques, donnent entrée dans les Ecuries Impériales, qui sont toujours remplies de très-beaux chevaux. Tavernier assure que le moindre a couté trois mille écus, & que le prix de quelques-uns va jusqu'à dix mille. Au-devant de chaque porte, on suspend une natte de Bambou, qui se fend aussi menu que l'osier; mais au lieu que nos petites tresses d'osier se lient avec l'osier même, celles de Bambou sont liées avec de la soie torse, qui représente des fleurs; & ce travail, qui est fort délicat, demande beaucoup de patience. L'effet de ces nattes est d'empêcher que les chevaux ne soient tourmentés des mouches. Chacun a d'ailleurs deux Palefreniers, dont l'un ne s'occupe qu'à l'éventer. Devant les Portiques, comme devant les portes des Ecuries, on met aussi des nattes, qui se baissent & se levent suivant le besoin; & le bas de la galerie est couvert de fort beaux tapis, qu'on retire le soir, pour faire, dans le même lieu, la litiere des chevaux. Elle ne se fait que de leur fiente, qu'on écrase un peu, après l'avoir fait sécher au Soleil. Les chevaux qui passent aux Indes, de Perse, ou d'Arabie, ou du pays des Usbecks, trouvent un grand changement dans leur nourriture. Dans l'Indoustan, comme dans le reste des Indes, on ne connoît ni le foin, ni l'avoine. Chaque cheval reçoit le matin, pour sa portion, deux ou trois pelottes, composées de farine de froment & de beurre, de la grosseur de nos pains d'un sou. Ce n'est pas sans peine qu'on les accoutume à cette nourriture, & souvent on a besoin de quatre ou cinq mois pour leur en faire prendre le goût. Le Palfrenier leur tient la langue d'une main; & de l'autre, il leur fourre la pelote dans le gosier. Dans la saison des cannes de sucre ou de millet, on leur en donne à midi. Le soir, une heure ou deux avant le coucher du Soleil, ils ont une mesure de pois chiches, écrasés entre deux pierres & trempés dans l'eau (75).

Maniere d'y nourrir les chevaux.

Tavernier visite plusieurs villes de l'Empire, avec Bernier.

Tavernier partit d'Agra le 25 de Novembre 1665, pour visiter quelques villes de l'Empire, avec Bernier, auquel il donne le titre de Médecin de l'Empereur (76), quoiqu'on ait lû, dans sa propre Relation, qu'il avoit quitté alors le service de ce Monarque pour s'attacher à Daneck-Mend-Scha, Sécretaire d'Etat pour les affaires Etrangeres. Le Journal de leur route est d'autant plus curieux, que les observations qu'il contient leur ayant été communes, il peut passer pour un supplément aux Mémoires de Bernier, dont on a regretté que tous les papiers n'eussent pas vû le jour (77).

(75) Page 59.
(76) Page 66.
(77) Il dit en finissant, que pour ses autres Avantures, dont M. Thevenot étoit fort curieux, il esperoit qu'avec le tems il pourroit les débrouiller dans ses Mémoires. T. IX, p. 283.

Tavernier. 1665.

Le premier jour de leur départ, ils firent trois cosses, qui les conduisirent à un mauvais Carvansera. Le lendemain, ils en firent six jusqu'à Beruzadab, petite ville, où Tavernier toucha huit mille roupies, qui lui étoient dûes par un Seigneur Mogol pour le payement de quelques marchandises. Les cinq jours suivans, ils passerent par Morlides, qui est à neuf cosses de Beruzadab; par Estanja, à quatorze cosses de Morlides; par Haji-mal, à douze cosses d'Estanja; par Sekandera, à treize cosses d'Haji-mal; & par Sankal, à quatorze de Sakandera (78). Le premier de Décembre, ils rencontrerent cent dix charettes, tirées chacune par six bœufs, & chacune portant cinquante mille roupies. C'étoit le revenu de la Province de Bengale, qui, toutes charges payées, & la bourse du Gouverneur remplie, monte à 5500000 roupies. Une lieue en-deçà de Sankal, on passe une riviere, nommée *Saingour*, qui va se rendre, à demie-lieue de-là, dans celle de Gemena. On la passe sur un Pont de pierre. Ceux qui viennent du Bengale à Seronge & à Surate, peuvent accourcir leur chemin de dix lieues, en quittant celui d'Agra, pour se rendre à ce Pont, & passer ensuite le Gemena dans un bateau. Cependant on est plus porté à suivre le chemin d'Agra, parce qu'on trouve dans l'autre cinq ou six journées de pierres, & qu'il faut traverser les terres de quelques Rajas, fameux par leurs brigandages.

Rhinoceros familier.

Les deux François firent douze cosses, de Sankal à Cherrurabad. Vers la moitié du chemin, ils rencontrerent une petite ville, nommée Gianabad, près de laquelle ils virent un Rhinoceros, qui mangeoit des cannes de millet. Il les recevoit de la main d'un petit garçon de neuf ou dix ans; & Tavernier en ayant pris quelques-unes, cet animal s'approcha de lui, pour les recevoir aussi de la sienne. Le 3, la route fut de douze cosses, jusqu'à Chagenda; de treize, le lendemain jusqu'à Ataka; & de neuf, le jour suivant, jusqu'à Aureng-abad. Ce dernier bourg, qui portoit autrefois un autre nom, est le lieu dans lequel Aureng-zeb remporta sur son frere, Sultan-Sujah, la victoire qui servit à l'élever sur le trône. Non-seulement il lui donna son nom, mais il y fit bâtir, pour monument de sa gloire, un beau Palais, accompagné d'un Jardin & d'une Mosquée.

Effets de l'eau du Gange.

Le 6, après avoir fait neuf cosses, les deux Voyageurs arriverent à Alcinchan. A deux cosses de ce bourg, on rencontre le fameux fleuve du Gange. Bernier parut fort surpris qu'il ne fut pas plus large que la Seine devant le Louvre. Il y a même si peu d'eau, depuis le mois de Mars jusqu'au mois de Juin ou de Juillet, c'est-à-dire, jusqu'à la saison des pluies, qu'il est impossible aux bateaux de remonter. En arrivant sur ses bords, les deux François burent un verre de vin dans lequel ils mirent de l'eau de ce Fleuve, qui leur causa quelques tranchées. Leurs Valets, qui la burent seule, en furent beaucoup plus tourmentés. Aussi les Hollandois, qui ont des Comptoirs sur les rives du Gange, ne boivent ils jamais de cette eau sans l'avoir fait bouillir. L'habitude la rend si saine pour les Habitans du pays, que l'Empereur même & toute la Cour n'en boivent point d'autre. On voit continuellement un grand nombre de chameaux, sur lesquels on vient charger de l'eau du Gange.

(78) L'Auteur joint, aux quatre premiers de ces lieux, le nom de Serrail, par lequel il entend une Maison de plaisance de l'Empereur.

TAVERNIER. 1665.

Halabas & son Gouverneur.

Halabas, où l'on arrive à neuf cosses d'Alranchan, est une grande ville, bâtie sur une pointe de terre, où se joignent le Gange & le Gamena. Le Château, qui est de pierre de taille & ceint d'un double fossé, sert de Palais au Gouverneur. C'étoit alors un des plus grands Seigneurs de l'Empire : sa mauvaise santé l'obligeoit d'entretenir plusieurs Médecins, Indiens & Persans, entre lesquels étoit un François, né à Bourges, & nommé Claude *Maillé*, qui exerçoit tout à la fois la Médecine & la Chirurgie (79). Le premier de ses Médecins Persans jetta un jour sa femme du haut d'une terrasse en bas, dans un transport de jalousie. Elle ne se rompit heureusement que deux ou trois côtes. Ses Parens demanderent justice au Gouverneur, qui fit venir le Médecin, & qui le congédia. Il n'étoit qu'à deux ou trois journées de la ville, lorsque le Gouverneur, se trouvant plus mal, l'envoia rappeller. Alors ce furieux poignarda sa femme & quatre enfans qu'il avoit d'elle, avec treize filles Esclaves ; après quoi, il revint trouver le Gouverneur, qui feignant d'ignorer son crime, ne fit pas difficulté de le reprendre à son service.

Cruauté d'un Médecin.

Le 8, l'Auteur & Bernier passerent le Gange dans un bateau ; mais ce ne fut pas sans s'être ennuié beaucoup sur la rive, pour attendre une permission par écrit du Gouverneur, que Maillé leur apporta. L'Officier, qui fait payer les droits, ne laisse passer personne sans cet écrit. La journée fut de seize cosses, jusqu'à Sadoul-Serrail ; celle du lendemain, de dix cosses, jusqu'à Yakedil-Sera ; & celle du jour d'après, de dix autres cosses, jusqu'à Bonraki-Sera. Le 11, elle fut encore de dix cosses, jusqu'à Banarou, grande ville, très-bien bâtie, dont la plûpart des Maisons sont de brique ou de pierre de taille, & plus élevées que celles des autres villes de l'Inde. Mais les rues sont fort étroites. Entre plusieurs Carvanseras, on en admire un, pour sa grandeur & pour la beauté de ses édifices. Sa cour est partagée par deux galeries, où l'on vend des toiles, des étoffes de soie, & d'autres marchandises. C'est de la main des Ouvriers mêmes qu'on les achete. Mais avant que de les exposer en vente, ils doivent y faire mettre le sceau Impérial par le Chef de la Ferme, & ceux qui manquent à cette loi sont punis avec une extrême rigueur. La ville est située sur le bord du Gange, qui baigne le pied de ses murs, & qui reçoit une grande riviere, deux lieues au-dessous, du côté du Couchant. Les Banians ont, à Banarou, une de leurs principales Pagodes, que l'Auteur & Bernier visiterent curieusement.

Banarou, très belle ville.

Pagode de Banarou.

Sa forme est en croix, comme celle de toutes les autres Pagodes, & les quatre branches sont égales. Au milieu s'éleve un dôme fort haut, comme une maniere de Tour à plusieurs pans, qui finit en pointe ; & le bout de chaque branche est terminé par une autre Tour, où l'on monte par dehors. Aux différens étages de ces dômes ou de ces tours, on trouve quantité de balcons & de niches, qui s'avancent, pour y prendre le frais ; & leurs dehors sont ornés de figures en relief, de toutes sortes d'animaux, la plûpart assez mal faites. Sous le grand dôme, au centre de la Pagode, on voit un Autel en forme de table, de sept à huit pieds de long, & de cinq à six de lar-

(79) C'est le même apparemment que Tavernier avoit vû au Pays de Carnate, & dont on a lû l'Histoire au Tome IX, dans le Voyage aux Mines de Diamans.

ge, avec deux degrés, qui servent de marche-pied, couverts d'un tapis d'or ou de soie, suivant la solemnité du jour. L'Autel est revêtu de brocard d'or ou d'argent, ou de quelque précieuse toile. De dehors on le voit en face, avec toutes les Idoles qu'il soutient; car les filles & les femmes n'ayant pas la liberté d'entrer dans la Pagode, non plus qu'une certaine Tribu de leur Secte, il faut que leurs adorations se fassent en dehors. Entre les Idoles du grand Autel, l'Auteur & Bernier en observerent une qui est debout & de cinq ou six pieds de haut, mais dont on ne voit, ni les bras, ni les jambes, ni le corps. Il n'en paroît que la tête & le cou; & tout le reste, jusques sur l'Autel, est couvert d'une robbe qui s'élargit par degrés vers le bas. On lui voit quelquefois au cou une chaîne fort riche, d'or, ou de rubis, ou de perles, ou d'émeraudes. Cette statue représente un ancien personnage, nommé Bainmadou, qui s'est rendu célebre par ses vertus, & dont les Banians ont souvent le nom à la bouche. Au côté droit de l'Autel, on est surpris de trouver la figure d'un animal monstrueux, qui représente en partie, un éléphant, un cheval & une mule. Il est d'or massif. On le nomme Garou, & ses Adorateurs prétendent que c'étoit la monture de Bainmadou, lorsque ce saint Homme visitoit le monde, pour y faire régner la vertu & les bons exemples. En entrant dans la Pagode, entre la grande Porte & le grand Autel, on trouve à gauche un petit Autel, qui offre une Idole de marbre noir, assise les jambes en croix, & d'environ deux pieds de hauteur. Tavernier y vit un petit garçon, fils du Grand-Prêtre, à qui le peuple jettoit des pieces de taffetas ou d'étoffes brodées, dont il frottoit l'Idole, & qu'il rendoit ensuite à ceux qui les avoient apportées. D'autres lui jettoient des chaînes de grains, que les Banians se mettent au cou, & qui leur servent de chapelets pour dire leurs prieres, des chaînes de corail, d'ambre jaune, de fruits & de fleurs, qu'il santifioit par la même cérémonie. Cette Idole, qui se nomme *Morli-Ram*, ou le Dieu Morli, passe pour le frere de celle qui est sur le grand Autel.

TAVERNIER. 1665.

Forme de différentes Idoles.

Bainmadou.

Le cheval Garou.

Sous le grand Portail de la Pagode, un des principaux Bramines, se tient assis près d'une grande cuve, remplie d'eau, dans laquelle on a délayé quelque matiere jaune. Tous les Banians viennent se présenter à lui, pour recevoir sur le front une empreinte de cette couleur, qui leur descend entre les deux yeux & sur le bout du nez, puis sur les bras & devant l'estomac. C'est à cette marque qu'on reconnoît ceux qui se sont lavés de l'eau du Gange; car lorsqu'ils n'ont employé que de l'eau de puits, dans leurs Maisons, ils ne se croyent pas bien purifiés, ni par conséquent en état de manger saintement. Chaque Tribu a son onction de différente couleur; mais l'onction jaune est celle de la Tribu la plus nombreuse, & passe aussi pour la plus pure.

Onction jaune des Banians.

Assez près de la Pagode, du côté qui regarde l'Ouest, Jesseing, le plus puissant des Rajas idolâtres de l'Empire, avoit fait bâtir un College pour l'éducation de la Jeunesse. L'Auteur y vit deux Enfans de ce Prince, dont les Précepteurs étoient des Bramines, qui leur enseignoient à lire & à écrire dans un langage fort différent de celui du Peuple. La cour de ce College est environnée d'une double galerie, & c'étoit dans la plus basse que les deux Princes recevoient leurs leçons, accompagnés de plusieurs jeunes Sei-

College bâti par le Raja Jesseing.

Tavernier. 1665.

Etudes des Mathématiques & de la Géographie.

gneurs, & d'un grand nombre de Bramines, qui traçoient sur la terre, avec de la craie, diverses figures de Mathématiques. Aussi-tôt que Tavernier fut entré, ils envoyerent demander qui il étoit; & sachant qu'il étoit François, ils le firent prier d'approcher, pour lui faire plusieurs questions sur l'Europe, & particuliérement sur la France. Un Bramine apporta deux Globes, dont les Hollandois lui avoient fait présent. Tavernier leur en fit distinguer les parties & leur montra la France. Après quelques autres discours, on lui servit le betel. Mais il ne se retira point, sans avoir demandé à quelle heure il pouvoit voir la Pagode du College. On lui dit de revenir le lendemain, un peu avant le lever du Soleil. Il ne manqua point de se rendre à la porte de cette Pagode, qui est aussi l'ouvrage de Jesseing, & qui se présente à gauche en entrant dans la cour. Devant la porte, on trouve une espece de galerie, soutenue par des piliers, qui étoit déja remplie d'un grand nombre d'Adorateurs. Huit Bramines s'avançerent l'encensoir à la main, quatre de chaque côté de la porte, au bruit de plusieurs tambours & de quantité d'autres instrumens. Deux des plus vieux Bramines entonnerent un Cantique. Le Peuple suivit, & les instrumens accompagnoient les voix. Chacun avoit à la main une queue de paon, ou quelque autre éventail, pour chasser les mouches au moment que la Pagode devoit s'ouvrir. Cette musique & l'exercice des éventails durerent plus d'une demie-heure. Enfin, les deux principaux Bramines firent entendre trois fois deux grosses sonnettes, qu'ils prirent d'une main; & de l'autre, ils frapperent avec une espece de petit maillet contre la porte. Elle fut ouverte aussi-tôt, par six Bramines qui étoient dans la Pagode. Tavernier découvrit alors, sur un Autel, à sept ou huit pas de la porte, une grande Idole, qui se nomme Ram-Kam, & qui passe pour la sœur de Morli-Ram. A sa droite, il vit un enfant, de la forme d'un Cupidon, que les Banians nomment Lokemin; & sur son bras gauche, une petite fille, qu'ils appellent Sita. Aussi-tôt que la porte fut ouverte, & qu'on eut tiré un grand rideau qui laissa voir l'Idole, tous les Assistans se jetterent à terre en mettant les mains sur leurs têtes, & se prosternerent trois fois. Ensuite, s'étant relevés, ils jetterent quantité de bouquets, & de chaînes, en forme de chapelets, que les Bramines faisoient toucher à l'Idole & rendoient à ceux qui les avoient présentées. Un vieux Bramine, qui étoit devant l'Autel, tenoit à la main une lampe à neuf méches allumées, sur lesquelles il jettoit, par intervalles, une sorte d'encens, en approchant la lampe fort près de l'Idole. Après toutes ces cérémonies, qui durerent l'espace d'une heure, on fit retirer le Peuple, & la Pagode fut fermée. On avoit présenté, à Ram-Kam, quantité de riz, de farine, de beurre, d'huile & de laitage, dont les Bramines n'avoient laissé rien perdre. Comme l'Idole représente une femme, elle est particuliérement invoquée de ce sexe, qui la regarde comme sa Patrone. Jesseing, pour la tirer de la grande Pagode & lui donner un Autel dans la sienne, avoit employé, tant en presens pour les Bramines, qu'en aumônes pour les Pauvres, plus de cinq lacres de roupies, qui font sept cens cinquante mille livres de notre monnoie (81).

Pagode du College.

Ce que Tavernier y voit.

(81) *Ibidem.* pages 567 & précédentes.

Dans

Dans la même rue, & vis-à-vis du College, on voit une autre Pagode, qui s'appelle Richourdas, du nom de sa principale Idole, à laquelle on n'a pas laissé d'en associer une petite, nommée Goupaldas, qui est son frere, & qui reçoit des honneurs proportionnés. De toutes ces figures, on ne voit que la face, qui est de pierre ou de bois fort noir ; à l'exception néanmoins de Moli-Ram, qui demeure toujours nue. Ram-Kam, dans la Pagode du Raja Jesseing, a pour prunelle deux diamans, que ce Prince lui a fait mettre au milieu des yeux, avec une grosse chaîne de perles au cou, & un dais sur la tête, soutenu de quatre piliers d'argent.

TAVERNIER. 1665.

Pagode de Richourdas.

A huit journées de Banarou, droit au Nord, on entre dans un pays de montagnes, dont les intervalles sont de fort belles Plaines, larges quelquefois de deux ou trois lieues. Ces petits espaces sont très-fertiles en bled, en riz & en légumes : mais les malheurs de leurs Habitans est de les voir souvent ravagés par des troupes d'éléphans sauvages, dont ils ont beaucoup de peine à se défendre. Une Caravane, qui passe dans ces lieux, & qui se trouve forcée d'y camper, parce qu'on n'y rencontre point de Carvanseras, ne sauveroit pas ses vivres, si pendant toute la nuit elle n'allumoit des feux, avec un bruit continuel de mousqueterie & de toutes sortes d'instrumens. On voit, dans le même pays, une belle & fort ancienne Pagode, dont toutes les figures dedans & dehors, ne representent que des femmes & des filles. Aussi n'y vient-il gueres de Pelerins de l'autre sexe. Sur l'Autel, qui est au milieu comme dans les autres Pagodes, on admire une Idole d'or massif, haute d'environ quatre pieds, qui represente une fille debout, sous le nom de *Ram-Marion*. Elle a, du côté droit, un enfant d'argent massif, de la hauteur de deux pieds. Les Banians racontent que cette fille menant une vie fort sainte, on lui amena un enfant, qu'on la pria d'instruire ; & qu'après quelques années d'instruction, il devint si sçavant, que tous les Rajas & les Princes portant envie à ses lumieres, il fut enlevé par quelque jaloux, sans qu'on ait jamais entendu parler de lui. Au bas de l'Autel, à la gauche de l'Idole, on voit la figure d'un vieillard, qui servoit Ram-Marion & l'enfant, & qui est particuliérement honoré des Bramines. On ne vient en Pelerinage à cette Pagode qu'une fois l'an, qui est le premier jour de la lune de Novembre, quoique la Pagode ne s'ouvre point avant la pleine lune. Pendant ces quinze jours, tous les Pelerins de l'un & de l'autre sexe observent de rigoureux jeûnes, se lavent trois fois le jour, & ne se laissent aucun poil sur le corps. Ils ont l'art de le faire tomber facilement, avec une espece de terre dont ils se frottent (82).

Montagnes entremêlées de belles Plaines.

Ancienne Pagode de Filles, & ses fables.

A cinq cens pas de Banarou, au Nord-Ouest, l'Auteur & Bernier visiterent une Mosquée, où l'on montre plusieurs Tombeaux Mahométans, dont quelques-uns sont d'une fort belle Architecture. Les plus curieux sont dans un Jardin fermé de murs, qui laissent des jours par lesquels ils peuvent être vûs des Passans. On en distingue un, qui compose une grande masse quarrée, dont chaque face est d'environ quarante pas. Au milieu de cette plate-forme, s'éleve une colomne de trente-quatre ou trente-cinq pieds de haut, tout d'une piece, & que trois hommes pourroient à peine embrasser. Elle

Tombeaux de Banarou.

(82) Page 368.

TAVERNIER. 1665.

eſt d'une pierre griſâtre, ſi dure, que Tavernier ne put la gratter avec un couteau. Elle ſe termine en pyramide, avec une groſſe boule ſur la pointe & un cercle de gros grains au deſſous de la boule. Toutes les faces ſont couvertes de figures d'animaux en relief. Pluſieurs vieillards, qui gardoient le Jardin, aſſurerent Tavernier que ce beau monument avoit été beaucoup plus élevé, & que depuis cinquante ans il s'étoit enfoncé de plus de trente pieds. Ils ajouterent que c'étoit la ſépulture d'un Roi de Boutan, qui étoit mort, dans le pays, après être ſorti du ſien pour en faire la conquête (83).

Pendant deux jours que les François paſſerent à Banarou, ils eſſuyerent une pluie continuelle, qui ne les empêcha point de ſatisfaire leur curioſité, & de paſſer le Gange avec une permiſſion par écrit du Gouverneur. La rigueur eſt extrême pour le payement des droits. Ils firent, le 13, deux coſſes juſqu'à Baterpour; huit, le lendemain, juſqu'à Saoragi-Sera; & neuf, le jour ſuivant, juſqu'à Moniarki-Sera. Dans la matinée du 15, après avoir fait deux coſſes, ils paſſerent une riviere, nommée Carnaſar-Sou, & trois coſſes plus loin, celle de Saode-Sou, qui ſe paſſent toutes deux à gué. Le 16, ils firent huit coſſes juſqu'à Gourmabad, bourg ſitué ſur la riviere de Goudera-Sou, qu'on paſſe ſur un Pont de pierre. Le 17, ils arriverent à Saſeron, après avoir fait quatre coſſes. Saſeron eſt une ville, au pied des montagnes, aſſiſe ſur le bord d'un grand étang, au milieu duquel on voit une petite Iſle, qui contient une fort belle Moſquée. C'eſt la ſépulture d'un Nabab, nommé Selim-Kham, ancien Gouverneur de la Province. Le Pont, par lequel on paſſe dans l'Iſle, eſt revêtu & pavé de grandes pierres de taille. Sur un côté de l'étang regne un grand jardin, où l'on voit le Tombeau du fils de Selim-Kham, ſucceſſeur de ſon pere au gouvernement de la Province. Ceux qui vont à la Mine de Soulmelpour quittent ici le grand chemin de Patna, pour tirer droit au Midi par Ekberbourg, & par la fameuſe fortereſſe de Rhodas (84).

Ville de Saſeron & ſes ornemens.

Dans la journée du 18, qui fut de neuf coſſes juſqu'à Deoud-Nagar-Sera, les deux Voyageurs paſſerent en bateau la riviere de Son-Sou, qui vient des montagnes du Midi. On y paye des droits pour les marchandiſes. Le lendemain, dix coſſes les conduiſirent à Halva-Sera; d'où s'étant rendus, le 20, à Aga-Sera, qui n'en eſt qu'à neuf coſſes, il ne leur en reſta que dix juſqu'à Patna, une des plus grandes villes de l'Inde (85).

Deſcription de Patna.

Elle eſt ſituée ſur la rive Occidentale du Gange. Tavernier ne lui donne gueres moins de deux coſſes de longueur. Les Maiſons n'y ſont pas plus belles que dans la plûpart des autres villes Indiennes; c'eſt-à-dire, qu'elles ſont couvertes de chaume ou de bambou. La Compagnie Hollandoiſe s'y eſt fait un Comptoir, pour le Commerce du Salpêtre, qu'elle fait rafiner dans un gros village nommé Choupar, ſitué auſſi ſur la rive droite du Gange, dix coſſes au-deſſus de Patna. La liberté regne avec ſi peu d'exception dans cette ville, que l'Auteur & Bernier ayant rencontré, en arrivant, les Hollandois de Choupar qui retournoient chez eux dans leurs voitures, ils s'arrêterent pour vuider, avec eux, quelques bouteilles de vin de Chipre en pleine rue. Pendant huit jours qu'ils paſſerent à Patna, ils furent témoins d'un événe-

Punition d'un crime honteux.

(83) Page 68. (84) Page 69. (85) Page 70.

ment, qui leur fit perdre l'opinion où ils étoient, que certains crimes étoient impunis dans le Mahométisme. Un Mioubaki, qui commandoit mille hommes de pied, vouloit abuser d'un jeune garçon, qu'il avoit à son service, & qui s'étoit défendu plusieurs fois contre ses attaques. Il saisit, à la campagne, un moment qui le fit triompher de toutes les résistances. Le jeune homme, outré de douleur, prit aussi son tems pour se vanger. Un jour qu'il étoit à la chasse avec son Maître, il le surprit à l'écart, & d'un coup de sabre, il lui abbatit la tête. Aussi-tôt, il courut à bride abbatue vers la ville, en criant qu'il avoit tué son Maître, pour se vanger du plus infâme outrage. Il alla faire la même déclaration au Gouverneur, qui le fit jetter d'abord en prison. Mais, après de justes éclaircissemens, il obtint la liberté; & malgré les sollicitations de la famille du Mort, aucun Tribunal n'osa le poursuivre, dans la crainte d'irriter le Peuple, qui applaudissoit hautement à son action.

Tavernier. 1665.

A Patna, les deux Voyageurs prirent un Bateau pour descendre à Daca. Ils auroient pû s'embarquer au Port d'Halabas, ou du moins à Banarou, s'ils eussent trouvé la riviere aussi forte que dans la saison des grandes pluies; mais ne l'ayant trouvée navigable qu'à Patna, ils firent quinze cosses pour aller passer la nuit à Benoncour-Sera. Cinq cosses au-dessus de ce Bourg, ils trouverent une riviere, nommée *Ponpon-Sou*, qui vient du Midi, & qui se jette dans le Gange. Le 30, après avoir fait dix-sept cosses, ils arriverent à Erija-Sera. Le jour suivant, ils en compterent quatre jusqu'à la riviere de Kao, qui vient aussi du Midi; & trois cosses plus bas, ils rencontrerent celle de Chanon, qui tombe du Nord. Quatre cosses de plus leur firent trouver celle d'Erguga, qui vient du Sud; & six cosses plus loin, ils virent celle d'Arquera, qui descend du même côté. Pendant toute cette journée, ils virent au Sud de grandes montagnes, tantôt à dix cosses du Gange, tantôt à quinze; & le soir après en avoir fait dix-huit, ils arriverent à Mongher (86).

Diverses rivieres qui se jettent dans le Gange.

Ville de Mongher.

1666.

Le premier jour de Janvier 1666, ils avoient vogué l'espace de deux heures, lorsqu'ils virent entrer dans le Gange une grande riviere qui vient du Nord, & qui se nomme *Gandet*. On ne compte que huit cosses par-terre, de Mongher à Zangira: mais comme le Gange serpente beaucoup pendant cette journée, ils n'en firent pas moins de vingt-deux par eau. Le 2, depuis six heures du matin jusqu'à onze, ils virent tomber, dans le Gange, trois rivieres, qui viennent toutes trois du Nord; la premiere, nommée Ronovo; la seconde, Tak; & la troisiéme, Chanan. Ils firent dix-huit cosses, pour aller passer la nuit à Bakelpour. Le 3, après trois heures de navigation, ils trouverent le Katare, autre riviere qui vient du Nord. Ils passerent la nuit à Pongangel, village au pied des montagnes qui touchent au Gange, où l'on compte dix-huit cosses depuis Bakalpour. Au-dessous de Pongangel, ils virent une grande riviere, nommée Martnadi, qui vient du côté du Nord; & le soir, après avoir fait six cosses, ils entrerent dans les murs de Ragi-Mohol. C'est une ville, qui étoit autrefois la résidence des Gouverneurs de Bengale; mais la riviere ayant pris un autre cours, & ne passant plus qu'à une grande demie-lieue de ses murs, cette raison, joint à la nécessité de tenir en bride

Ville de Ragi-Mohol & ses changemens.

(86) Voyez la description & le plan de Mongher & de Ragi-Mohol, au Tome IX, dans la Relation de Graaf.

TAVERNIER. 1666.

le Roi d'Arrakan & plusieurs Bandits Portugais, qui se sont retirés à l'embouchure du Gange, a fait prendre, au Gouverneur & aux principaux Marchands de Ragi-Mohol, le parti de se retirer à Daca, dont le commerce en a reçu beaucoup d'accroissement.

Séparation de Bernier & de l'Auteur.

Le 6 de Janvier, à six cosses de Ragi-Mohol, dans un gros Bourg nommé Donapour, Tavernier eut le chagrin de se séparer du Compagnon de son Voyage, qui devant se rendre à Casambazar, & passer de-là jusqu'à Ougly, se vit forcé de prendre par terre. Un grand banc de sable, qui se trouve devant la ville de Soutiqui, ne permet pas de faire cette route par eau lorsque la riviere est basse. Ainsi, pendant que Bernier prit son chemin par terre, l'Auteur continua de descendre le Gange jusqu'à Toutipour, qui est à deux cosses de Ragi-Mohol. Ce fut dans ce lieu, qu'il commença le lendemain, au lever du Soleil, à voir un grand nombre de crocodiles couchés sur le sable. Pendant tout le jour, jusqu'au Bourg d'Acerat, qui est à vingt-cinq cosses de Toutipour, il ne cessa pas d'en voir une si grande quantité, qu'il lui prit envie d'en tirer un, pour essaier s'il est vrai, comme on le croit aux Indes, qu'un coup de fusil ne leur nuise point. Le coup lui donna dans la machoire, & lui fit couler du sang; mais il ne s'en retira pas moins dans la riviere. Le lendemain, on n'en apperçut pas un moindre nombre, qui étoient couchés sur le bord de la riviere; & l'Auteur en tira deux, de trois balles à chaque coup. Au même instant, ils se renverserent sur le dos, en ouvrant la gueule; & tous deux moururent dans le même lieu (87). Tavernier fit dix-sept cosses pour arriver le soir à Douladia. Le 9, il en fit seize jusqu'à Dampour; & vers deux heures après midi, il rencontra une riviere, nommée Chativor, qui vient du côté du Nord. Le 10, après avoir fait quinze cosses, il passa la nuit dans un lieu éloigné des Maisons. Le lendemain, ayant fait vingt cosses jusqu'à l'endroit où le Gange se divise en trois branches, dont l'une conduit à Daca, il s'arrêta dans un gros village nommé Jatrapour, à l'entrée de ce canal. Ceux qui ont peu de bagage peuvent couper par terre, de Jatrapour à Daca, pour éviter les détours du fleuve. Tavernier, continuant sa navigation, passa, le 12, devant un gros Bourg, qu'on nomme Bargamara, & se rendit le soir à Kasiata, autre Bourg à onze cosses de Jatrapour. Le 13, à midi, il vit à deux cosses de Daca, la riviere de Lakia, qui vient du Nord-Est. Vis à-vis de la pointe où les deux rivieres se joignent, on a bâti, sur chaque rive du Gange, une Forteresse munie de plusieurs pieces de canon. Une demie cosse plus loin, une autre riviere, nommée Pangalu, qui descend du Nord-Est, offre un beau Pont de brique; & demie cosse au-dessous, on en trouve une autre encore, qui se nomme Cadamtali, & qui est couverte aussi d'un Pont de brique. Des deux côtés du Gange, on voit plusieurs tours, dans lesquelles un grand nombre de têtes humaines sont comme enchassées. Après avoir fait neuf cosses, Tavernier arriva le soir à Daca (88).

L'Auteur essaie si les Crocodiles sentent un coup de fusil.

Division du Gange à Jatrapour.

Description de Daca.

C'est une grande ville, qui ne s'étend qu'en longueur, parce que les Habitans ne veulent pas être éloignés du Gange. Elle a plus de deux cosses; sans compter que depuis le dernier Pont de brique, on ne rencontre qu'une

(87) Page 72. (88) Page 73.

suite de Maisons, écartées l'une de l'autre, & la plûpart habitées par des Charpentiers, qui construisent des Galéasses & d'autres Bâtimens. Toutes ces Maisons, dont l'Auteur n'excepte point celles de Daca, ne sont que de mauvaises cabanes, composées de terre grasse & de bambou. Le Palais même du Gouverneur est de bois: mais il loge ordinairement sous des tentes, qu'il fait dresser dans une cour de son enclos. Les Hollandois & les Anglois, ne jugeant point leurs marchandises en sûreté dans les édifices de Daca, se sont fait bâtir d'assez beaux Comptoirs. On y voit aussi une fort belle Eglise de brique, dont les Peres Augustins sont en possession (89). Tavernier observe, à l'occasion de Galéasses qui se font à Daca, qu'on est étonné de leur vîtesse. Il s'en fait de si longues, qu'elles ont jusqu'à cinquante rames de chaque côté, mais on ne met que deux hommes à chaque rame. Quelques-unes sont fort ornées. L'or & l'azur y sont prodigués (90).

TAVERNIER. 1666.

Vitesse extrême de ses Galéasses.

Générosité de l'Auteur.

Tavernier, dont l'industrie s'exerçoit à différentes sortes de Commerce, se crut obligé, en arrivant à Daca, de s'assurer la protection du Nabab. Dans une visite qu'il se hâta de lui rendre, il lui fit présent d'une couverture en broderie d'or, brodée d'une grande dentelle d'or de point-d'Espagne; & d'une grande écharpe d'or & d'argent du même point, avec une bague d'une fort belle émeraude. Cette libéralité fut reconnue par des politesses. Le soir, s'étant logé chez les Hollandois, il reçut de la part du Nabab, des grenades, des oranges de la Chine, deux melons de Perse, & des pommes de trois especes. Le jour d'après, en lui montrant ses marchandises, il fit présent, au Prince son fils, d'une montre à boëte d'or émaillée, d'une paire de petits pistolets garnis d'argent, & d'un telescope. Ces présens lui revenoient à plus de cinq mille livres (91). Mais il paroît qu'il en fut dédommagé par

(89) *Ibidem.*

(90) *Ibidem.*

(91) Page 74. Tavernier se fait honneur, dans un autre endroit, d'une générosité beaucoup plus extraordinaire. En arrivant, dit-il, à Jehannabad, je fis ma révérence à l'Empereur, le 12 de Septembre 1665, & voici le present que je lui fis. 1°. Une rondache de bronze, de haut relief parfaitement doré, la dorure seule coutant trois cens ducats d'or, qui montoient alors à mille huit cens livres, & la piece entiere à quatre mille trois cens soixante-dix-huit livres. Au milieu se voyoit representée l'Histoire de Curtius, qui se jetta à cheval, & tout armé, dans le gouffre qui s'étoit ouvert à Rome. Le tour de la rondache étoit une naïve représentation du siege de la Rochelle. C'étoit le chef d'œuvre d'un des plus excellens Ouvriers de France, à qui il avoit été commandé par M. le Cardinal de Richelieu. Tous les grands Seigneurs, qui étoient alors autour d'Aureng-zeb, furent charmés de la beauté de cet Ouvrage; & lui dirent qu'il falloit mettre une piece si riche sur le grand éléphant qui portoit l'Etendard devant Sa Majesté. 2°. Je fis présent, à l'Empereur, d'une masse d'armes de cristal de roche, dont toutes les Côtes étoient couvertes de rubis & d'émeraudes enchassées en or dans le cristal. Cette piece me coutoit 3119 livres. Plus, d'une selle de cheval à la Turque, bordée de petits rubis, de perles & d'émeraudes, qui avoit couté 2892 livres. Plus, d'une autre selle de cheval avec la housse, le tout couvert d'une broderie or & argent, & du prix de 1730 livres. Je fis présent au Nabab Giafer-Kam, oncle du grand Mogol; 1°. D'une table, avec dix-neuf pieces qui composoient le cabinet, le tout de pierres de rapport de diverses couleurs, representant toutes sortes de fleurs & d'oiseaux. L'Ouvrage avoit été fait à Florence, & avoit couté 2150 livres. 2°. D'un anneau d'un rubis parfait, qui avoit couté 1300 livres. Au grand Tresorier, je donnai une montre à boëte d'or, couverte de petites émeraudes, du prix de 720 livres. Aux Portiers du trésor de l'Empereur, & aux Tresoriers, 200 roupies. A l'Eunuque de la grande Begum, sœur d'Aureng-zeb, une

TAVERNIER. 1666.

Privileges qu'il obtient.

la vente de ses marchandises. D'ailleurs le Nabab lui fit expédier un Passeport, dans lequel il lui donnoit la qualité de Gentilhomme de sa Maison; faveur qui lui assuroit divers privileges, dans tous les Etats du grand Mogol. Les Hollandois lui conseillerent de prendre le payement de ses marchandises en Lettres de Change pour Casambazar, parce qu'il y a quelque danger dans cette route, à l'occasion des petites Barques avec lesquelles on est obligé de remonter le Gange jusqu'aù Bourg d'Acerat, pour éviter des marais qu'il faudroit traverser par terre. Ces Barques peuvent être renversées par le moindre orage; & si les Mariniers découvrent qu'on y porte de l'argent, il leur est facile de contribuer au désastre, dans l'espérance de trouver l'argent aù fond de l'eau & de s'en saisir.

Route de Daca à Casambazar.

Le 29, jour du départ de Tavernier, tous les Hollandois l'accompagnerent pendant l'espace de deux lieues, dans leurs petites Barques armées. Il employa quatorze jours à remonter jusqu'au Bourg d'Acerat, où laissant ses Domestiques & ses marchandises dans sa Barque, il prit un Bateau qui le porta au village de Mirdapour. Le 12 de Fevrier, il se procura un cheval pour lui-même; mais n'en ayant pas trouvé d'autre pour son bagage, il fut obligé de prendre deux femmes, qui en chargerent leurs épaules. Le soir, du même jour, il arriva heureusement à Casambazar, où Wacktendonk, Directeur général de tous les Comptoirs Hollandois du Bengale, le reçut avec beaucoup de civilités. Il apprit, le lendemain, que ses marchandises & les gens qu'il avoit laissés pour les garder dans sa Barque, avoient couru beaucoup de risque sur le Gange, par la force du vent ou par l'infidélité des Mariniers. Cette allarme fut comme le présage d'une autre disgrace, à laquelle il s'attendoit beaucoup moins. Les Hollandois lui ayant prêté un Paleky, pour se rendre à Madezon-Barzaki, gros Bourg à trois cosses de Casambazar, il fit ce voyage, le 15, dans l'espérance d'y toucher l'argent de ses Lettres de Change. Mais le Receveur du Nabab lui dit, après les avoir lûes, que le soir auparavant il avoit reçu ordre de ne pas le paier. Une si fâcheuse déclaration fut éclaircie quelques jours après par une lettre du Nabab, qui se plaignoit d'avoir été trompé dans la vente, particuliérement sur le prix d'une très grosse perle, & qui prétendoit retrancher vingt mille roupies de la somme. Ces défiances lui étoient venues de la Cour, où Tavernier, malgré tous ses présens, n'avoit pas eu le bonheur de satisfaire trois Officiers, établis par Aureng-zeb, pour l'examen des joyaux qu'on lui présentoit. Le Nabab offroit d'ailleurs de remettre toutes les marchandises qu'il avoit achetées, si Tavernier ne consentoit point à cette diminution. En vain les Directeurs Hollandois representerent » qu'il étoit connu pour honnête homme; qu'il étoit le seul qui ap» portât aux Indes les plus précieuses raretés de l'Europe; que ce traitement » lui feroit perdre l'envie d'y revenir, & qu'il ne manqueroit pas d'inspi» rer le même dégoût à ceux qui se proposoient d'y venir à son exemple. Le

Disgrace de Tavernier.

montre à boete peinte, de 260 livres. En un mot, tous mes premiers présens monterent à la somme de vingt trois mille cent quatre-vingt sept livres. L'Auteur ajoute, pour donner de la vraisemblance à son recit, que ceux qui veulent avancer leurs affaires à la Cour des Princes, tant en Turquie qu'en Perse & aux Indes, ne doivent rien commencer sans avoir des présens tout prêts, & la bourse presque toujours ouverte pour les Officiers dont ils ont besoin. *Pages* 81 & précédentes.

Nabab, qui se croioit heureux d'avoir reçu les avis de la Cour avant que sa Lettre de Change eût été paiée, insista sur ses demandes; & Tavernier se vit forcé de lui accorder du moins un rabais de dix mille roupies. On doit juger quel étoit le profit d'un Commerce, dans lequel une perte si considérable & ses présens continuels ne l'empêchoient pas de s'enrichir. Mais il donne son exemple comme un motif de précaution, pour ceux qui traitent avec les Seigneurs de l'Orient (92).

TAVERNIER. 1666.

Après s'être consolé de cette injustice, il partit le 17, pour Ougly, dans une Barque à quatorze rames, que les Hollandois lui prêterent. Il passa les deux premieres nuits sur la riviere. Le 19, il s'arrêta dans un gros Bourg, nommé Nandi, jusqu'où remonte le flux de la mer. Un vent furieux & la hauteur de l'eau forcerent les Mariniers d'y mettre la Barque à terre. Le 20, étant arrivé à Ougly (93), les Hollandois lui firent le plus agréable accueil. » Ils avoient, dit-il, pour la bouche, toutes les délicatesses qui se trouvent » dans nos jardins d'Europe; des salades de plusieurs sortes, des choux, des » asperges, des pois, & principalement des feves, dont la graine vient du Ja» pon. Mais jusqu'alors ils n'avoient pû faire venir d'artichaux dans leurs jar» dins (94).

Le grand Mogol fait voir ses joyaux à Tavernier.

Tavernier retourna le 5 de Mars à Casambazar, où il reprit le chemin de Jehannabad. Il supprime toutes les circonstances de ce voyage, qu'il fit apparemment par la même route : mais, comme il s'attache peu à l'ordre de ses courses, on lit, dans une autre partie de sa Relation (95), qu'étant allé au Palais, pour prendre congé de l'Empereur avant que de quitter sa Cour, ce Monarque lui fit dire qu'il ne vouloit pas qu'il partît sans avoir vû ses joiaux. Le lendemain, de grand matin, cinq ou six Officiers vinrent l'avertir que l'Empereur le démandoit. Il se rendit au Palais, où les deux *Courtiers* des joiaux le presenterent à Sa Majesté, & le menerent ensuite dans une petite chambre, qui est au bout de la salle où l'Empereur étoit sur son trône, & d'où il pouvoit les voir.

Précautions qui s'observent.

Akel-Kham, chef du trésor des joiaux, étoit déja dans cette chambre. Il donna ordre, à quatre Eunuques de la Cour, d'aller chercher les joiaux, qu'ils apporterent dans deux grands plats de bois *lacrés* avec des feuilles d'or, & couverts de petits tapis faits exprès, l'un de velours rouge, l'autre de velours vert en broderie. On les découvrit. On compta trois fois toutes les pieces. Trois Ecrivains en firent la liste. Les Indiens observent toutes ces formalités, avec autant de patience que de circonspection; & s'ils voient quelqu'un qui se presse trop ou qui se fâche, ils le regardent sans rien dire, en riant de sa chaleur comme d'une extravagance (96).

Pieces du trésor des joyaux.

La premiere piece qu'Akel-Kham mit entre les mains de Tavernier, fut un grand diamant, qui est une rose ronde, fort haute d'un côté. A l'arrête d'en-bas, on voit un petit cran, dans lequel on découvre une petite glace. L'eau en est belle. Il pese trois cens dix-neuf ratis & demi, qui font deux cens

(92) Pages 77 & suivantes.
(93) Les François n'y avoient point encore de Comptoir. Voyez les Relations de Graaf & de Luillier, au Tome IX.
(94) Page 76.
(95) Même Tome, p. 226.
(96) *Ibid.* page 227.

TAVERNIER. 1666.

quatre-vingt de nos carats (97). C'eſt un preſent que Mirgimola (98) fit à l'Empereur Scha-Jehan, lorſqu'il vint lui demander une retraite à ſa Cour, après avoir trahi le Roi de Golkonde ſon Maître. Cette pierre étoit brute & peſoit alors neuf cens ratis, qui font ſept cens quatre-vingt-ſept carats & demi. Elle avoit pluſieurs glaces. En Europe, on l'auroit gouvernée fort différemment; c'eſt à-dire, qu'on en auroit tiré de bons morceaux, & qu'elle ſeroit demeurée plus peſante. Scha-Jehan la fit tailler par un Vénitien, nommé Hortenſio Borgis, mauvais Lapidaire qui ſe trouvoit à Cour. Auſſi fut-il mal récompenſé. On lui reprocha d'avoir gâté une ſi belle pierre, qui auroit pu conſerver un plus grand poids, & dont Tavernier ajoute qu'il auroit pû tirer quelque bon morceau, ſans faire tort à l'Empereur (99). Il ne reçut, pour prix de ſon travail, que dix mille roupies.

Après avoir admiré ce beau diamant, & l'avoir remis entre les mains d'Akel Kham, l'Auteur en vit un autre, en poire, de fort bonne forme & de belle eau, avec trois autres diamans à table, deux nets, & l'autre qui a de petits points noirs. Chacun peſe cinquante-cinq à ſoixante ratis; & la poire, ſoixante-deux & demi. Enſuite on lui montra un joiau de douze diamans; chaque pierre, de quinze à ſeize ratis, & toutes roſes. Celle du milieu eſt une roſe en cœur, de belle eau, mais avec trois petites glaces; & cette roſe peut peſer trente-cinq à quarante ratis. On lui fit voir un autre joiau de dix-ſept diamans, moitié table, moitié roſe, dont le plus grand ne peſe pas plus de ſept ou huit ratis; à la réſerve de celui du milieu, qui peut en peſer ſeize. Toutes ces pierres ſont de la premiere eau, nettes, de bonne forme, & les plus belles qui ſe puiſſent trouver.

Deux grandes perles en poire; l'une d'environ ſoixante-dix ratis, un peu plate des deux côtés, de belle eau & de bonne forme. Un bouton de perle, de cinquante cinq à ſoixante ratis, de bonne forme & de belle eau. Une perle ronde, belle en perfection, un peu plate d'un côté, & du poids de cinquante-ſix ratis. C'eſt un préſent de Scha-Abas II, Roi de Perſe, au grand Mogol. Trois autres perles rondes, chacune de vingt-cinq à vingt-huit ratis, mais dont l'eau tire ſur le jaune. Une perle de parfaite rondeur, peſant trente-ſix ratis & demi, d'une eau vive, blanche, & de la plus haute perfection. C'étoit le ſeul joiau qu'Aureng-zeb eut acheté, par admiration pour ſa beauté. Tout le reſte lui venoit, en partie de Daracha, ſon frere aîné, dont il avoit eu la dépouille après lui avoir fait couper la tête, en partie des préſens qu'il avoit reçus depuis qu'il étoit monté ſur le trône. Ce Prince avoit moins d'inclination pour les pierreries que pour l'or & l'argent (1).

Akel-Kan continua de mettre entre les mains de Tavernier, en lui laiſſant tout le tems de ſatisfaire ſa curioſité, deux autres perles, parfaitement rondes & égales, qui peſent chacune vingt-cinq ratis & un quart. L'une eſt un peu jaune; mais l'autre eſt d'une eau très vive, & la plus belle qui ſoit au monde. Il eſt vrai que le Prince Arabe, qui a pris Maſcate ſur les Portugais,

(97) Le ratis fait ſept huitiémes de carat.

(98) Bernier le nomme plus correctement l'Emir-Jemla, dont Mirgimola paroit une corruption. Voyez le Voyage de Tavernier, aux Mines de Diamans. Tome IX.

(99) Page 227.

(1) Pages 77 & 228.

en

en a une qui passe pour la premiere en beauté. Mais quoiqu'elle soit parfaitement ronde, & d'une blancheur si vive, qu'elle en est comme transparente, elle ne pese que quatorze carats. L'Asie a peu de Monarques qui n'ayent sollicité ce Prince de leur vendre une perle si rare (2).

Tavernier admira deux chaînes; l'une de perles, & de rubis de diverses formes, percés comme les perles; l'autre, de perles & d'émeraudes, rondes & percées. Toutes les perles sont de plusieurs eaux, & chacune de dix ou douze ratis. Le milieu de la chaîne de rubis offre une grande émeraude de vieille roche, taillée au quadran & fort haute en couleur, mais avec plusieurs glaces. Elle pese environ trente ratis. Au milieu de la chaîne d'émeraudes, on admire une Amethiste Orientale à table longue, du poids d'environ quarante ratis, & belle en perfection.

Un rubis balais Cabochon, de belle couleur, & percé par le haut, qui pese dix-sept mescals, dont six font une once. Un autre rubis Cabochon, parfait en couleur, mais un peu glacé, & percé par le haut, du poids de douze mescals. Une Topaze Orientale, de couleur fort haute, taillée à huit pans, qui pese six mescals, mais qui a d'un côté un petit nuage blanc.

Tels étoient les plus précieux joiaux du grand Mogol. Tavernier vante l'honneur qu'il eut de les voir & de les tenir tous dans ses mains, comme une faveur qu'aucun autre Européen n'avoit jamais obtenue (3).

Deux Voyages de Surate à Golkonde.

Il rend compte de deux Voyages qu'il avoit faits de Surate à Golkonde, dès l'année 1645, & qui méritent de trouver place dans une Note, en faveur des Géographes (4). Les remarques suivantes regardent quelques Places, où l'Auteur s'arrêta dans cette route.

(2) *Ibidem.*

(3) Page 229.

(4) Tavernier partit de Surate le 19 de Janvier, & fit, le premier jour, 3 cosses jusqu'à Cambari:

De Cambari à Barnoli,	9 cosses.
De Barnoli à Beara,	12
De Beara à Navapour,	16
De Navapour à Kinkula,	18
De Kinkula à Pipelnar,	8
De Pipelnar à Nimpour,	17
De Nimpour à Patane,	14
De Patane à Secoura,	14
De Secoura à Bakela,	10
De Bakela à Disgon,	10
De Disgon à Doltabat,	10
De Doltabat à Aureng-abad,	4
D'Aureng-abad à Pipeli,	8
De Pipeli à Aulear,	12
D'Aulear à Guismner,	10
De Guismner à Asti,	12
D'Asti à Sarver,	16
De Sarver à Lesona,	16
De Lesona à Nadour,	12
De Nadour à Patonta,	9
De Patonta à Kakmi,	10
De Kakmi à Satapour,	10 cosses.
De Satapour à Sitanaga,	12
De Sitanaga à Satanagar,	10
De Satanagar à Melvari,	16
De Melvari à Girballi,	12
De Girballi à Golkonde,	14

Cette route est de 324 cosses, que l'Auteur fit en 27 jours. En 1653, il en prit une autre, depuis Pipelnar; mais il ne marque pas les cosses de Pipelnar à Birgam, le 12 de Mars.

De Birgam à Omberat,	le 13
D'Omberat à Enneck-Tenque,	le 14
D'Enneck-Tenque à Geroul,	le 15
De Geroul à Lazour,	le 16
De Lazour à Aurengabad,	le 17
D'Aurengabad à Pipelgan ou Pipely,	le 18
De Pipelgan à Ember,	le 19
D'Ember à Deogan,	le 20
De Deogan à Parris,	le 21
De Parris à Bargan,	le 22
De Bargan à Palam,	le 23
De Palam à Kandear,	le 24
De Kandear à Gargan,	le 25
De Gargan à Nagouni,	le 26
De Nagouni à Indove,	le 27

TAVERNIER. 1666.

Remarques sur diverses Places.

Doltabat est une des meilleures Forteresses des Etats du grand Mogol, sur une montagne si escarpée, que le chemin qu'on y a pratiqué ne peut recevoir à la fois qu'un cheval ou un chameau. La ville, qui est au bas de la montagne, est ceinte de bonnes murailles. Cette Place importante, que les Mogols avoient perdue lorsque les Rois de Visapour & de Golkonde avoient secoué le joug, fut reprise par des ruses fort subtiles sous le regne de Scha-Jehan. On y voit une très belle artillerie, dont le soin est ordinairement commis à des Canoniers Anglois ou Hollandois.

Aurengabad n'étoit anciennement qu'un village, dont Aureng-zeb a fait une ville, en mémoire de sa premiere femme, qui y étoit morte, & pour laquelle il avoit eu d'autant plus d'affection que tous ses enfans venoient d'elle. Elle est enterrée sur le bord d'un Lac, de deux cosses de tour, qui baigne le pied des maisons de la ville. Son tombeau & la Mosquée dont il est accompagné, avec un fort beau Carvansera, ont couté des frais immenses, parce que le marbre blanc, dont ces deux édifices sont revêtus, viennent de Lahor par charroi, & demeurent près de quatre mois en chemin. Tavernier rencontra, près d'Aurengabad, plus de trois cens charettes, chargées de ce marbre, dont la moindre étoit tirée par douze bœufs (5).

On passe, à Nadour, une riviere qui va se jetter dans le Gange, & qui expose les Voyageurs à l'embarras d'obtenir du Gouverneur une permission par écrit; sans compter qu'on y paie quatre roupies, pour le passage de chaque voiture.

C'est à Satanagar qu'on entre sur les terres du Roi de Golkonde.

Enneck-Tenque est une bonne Forteresse, qui porte le nom de deux Princesses des Indes. Sa situation est sur une montagne escarpée de toutes parts, avec un petit chemin, au Levant, qui est le seul côté par lequel on y puisse monter. L'enceinte de la Place contient un étang, & des terres qui peuvent fournir à la subsistance de cinq ou six cens hommes.

Il passe, à Lazour, une riviere dont le bord, à la portée du canon vers le Levant, est orné d'une des plus grandes Pagodes du pays, où l'on voit arriver sans cesse un grand nombre de Pelerins.

Candear est une grande Forteresse, mais commandée par une montagne.

Entre Indelvaï & Regivali, on passe une petite riviere, qui sépare les Etats du grand Mogol des terres du Roi de Golkonde (6).

Lettres de Scha-Est-Kham à Tavernier.

Ce fut pour un de ces Voyages, que Tavernier reçut du Nabab-Scha-Est-Kham, oncle du grand Mogol, un Passeport & diverses lettres, qui lui donnoient la qualité de ce qu'il appelle Gentilhomme de sa Maison, quoique le Passeport ne porte que le nom de *Serviteur*. On rapportera quelques-unes de ces Lettres, dans la même vûe qui les lui fait rapporter toutes; c'est-à-dire, pour faire connoître le stile & la forme de ces faveurs Orientales (7).

D'Indove à Indelvaï,	le 28
D'Indelvaï à Regivali,	le 29.
De Regivali à Masapkipet,	le 30
De Masapkipet à Mirel-Molakipet,	le 31
A Golkonde,	le 1 d'Avril.

D'Agra à Golkonde on prend par Brampour, & de Brampour à Doltabat, qui n'en est qu'à cinq ou six journées.

(5) Page 83.

(6) Page 85.

(7) Réponse de Scha-Est-Kham à la démande de l'Auteur. Grand Dieu. Au chéri de la fortune, appui de la vertu, le Sieur

En arrivant à Aureng-Abab, où les dernieres l'appelloient, il trouva le Nabab parti pour le Decan, à la tête d'une armée, qui avoit déja formé le siege de Choupar, une des villes du fameux Sevagi. Il se rendit au camp, & le Nabab acheta tout ce qu'il avoit apporté. Ce Seigneur envoyoit chaque jour, à Tavernier, quatre plats de différentes viandes, & quatre de fruits, & de confitures, qui tournoient au profit de ses Domestiques, parce qu'on ne lui laissoit gueres la liberté de manger dans sa Tente. Cinq ou six Princes Idolâtres, qui se trouvoient à l'armée, le traitoient tour à tour; mais leurs mets, infectés de poivre, de gingembre & d'autres épiceries, lui faisoient trouver peu de plaisir dans ces fêtes. Pendant son séjour au camp, le Nabab fit jouer une mine; opération si nouvelle pour les Habitans de Choupar, que dans l'effroi qu'ils en conçurent, ils se rendirent à composition. Les brigandages, qui se commettoient par les coureurs des deux Partis, firent souhaiter

TAVERNIER. 1666.

L'Auteur joint Scha-Est-Kham au siege de Choupar.

Tavernier, François. A mon cher Ami, sachez que votre Letre m'a été rendue, par laquelle j'ai sû votre retour à Surate, & comme vous avez apporté ce que je vous avois recommandé. J'ai consideré distinctement tout ce que vous m'avez écrit; ce qui m'a donné beaucoup de satisfaction. C'est pourquoi, il faut qu'après avoir reçu cette Lettre, vous veniez en ma présence, avec ce que vous avez apporté, & soiez certain que je vous ferai tous les avantages possibles. De plus, je vous envoie le Passeport que vous m'avez demandé. Le plutôt que vous pourrez venir sera le mieux. Pourquoi écrire d'avantage? Fait l'onziéme du mois Chouval, de l'année de Mahomet 1069.

Ce qui suit étoit de la propre main du Nabab.

L'Elu de mes plus chéris, votre Requête m'a été rendue. Dieu vous bénisse, & vous récompense d'avoir tenu votre promesse. Il faut que vous veniez promptement, & soiez sûr que vous aurez avec moi toutes sortes de contentement & de profit.

Le tour du sceau contenoit; *Le Prince des Princes. Le Serviteur de l'Empereur Conquérant Aureng-zeb.*

2[e] Lettre. Grand Dieu. Au plus expert des Ingénieurs & la créme des bons esprits, le Sieur Tavernier, François. Sachez que je vous tiens au nombre de mes plus chers favoris. Comme je vous avois écrit de venir à Jehanabad, & d'apporter avec vous les raretés que vous avez pour moi, maintenant que par les faveurs & graces de l'Empereur, j'ai été constitué son Viceroi & Gouverneur au Royaume de Decan; je me suis mis en chemin le 15 du mois Chouval. Ainsi, il n'est pas à propos que vous veniez à Jehanabad; mais tâchez de vous rendre au plutôt à Brampour, où, avec l'aide de Dieu, j'arriverai avant deux mois. J'espere que vous ferez ce que je vous écris.

3[e] Lettre. Grand Dieu. Le plus chéri de mes favoris, le Sieur Tavernier, François, sachez que je vous ai fortement dans ma mémoire. La Lettre que vous m'avez envoiée m'a été rendue. Je l'ai lûe attentivement, mot pour mot. Vous m'écrivez que les pluies & les mauvais chemins vous empêchoient de venir, & qu'après l'hyver vous me viendriez trouver. Maintenanr que les pluies sont passées, & que dans vingt-cinq ou vingt-six jours j'espere que je serai à Aureng-Abad, faites diligence pour m'y venir trouver. Je crois que vous n'y manquerez pas.

Ce qui suit étoit de la main du Nabab:

Cher Ami, vous ne manquerez pas d'exécuter ce que je viens de vous écrire.

Réponse de Tavernier, dans le même style. Celui qui prie Dieu pour Votre Altesse & pour l'accroissement de Votre Grandeur & prospérité, Jean-Baptiste Tavernier, François, presenre Requête à votre libérale bénignité, vous qui êtes le Lieurenant de l'Empereur, qui gouverne, comme Parent de Sa Majesté, tous les Royaumes soumis à son sceptre, lequel a remis à votre conduite les plus importantes affaires de sa Couronne, le Prince invincible Scha-Est-Kham, que Dieu tienne en sa garde.

J'ai reçu l'honneur du commandement dont Vorre Altesse a voulu augmenter la fortune du moindre de ses Serviteurs. Salut au Nabab, le Prince des Princes. Je m'étois donné l'honneur, ces jours passés, de vous écrire par un Valet de pied de la Maison de Votre Altesse, que je ne manquerois pas, &c. Maintenant que vous ordonnez que ce soit à Aureng-Abab, je suivrai vos ordres. Fait le dixiéme du mois Haga.

TAVERNIER. 1666.

à Tavernier que le prix de ses marchandises lui fût compté à Doltabat; ce que le Nabab lui accorda volontiers; & dès le lendemain de son arrivée dans cette ville, il fut satisfait avec une exactitude qu'il loue beaucoup dans cette occasion (8).

Voyage par terre de Surate à Goa.

Deux Voyages que l'Auteur fit de Surate à Goa, l'un en 1641, l'autre en 1648, lui donnent occasion de tracer le chemin par terre (9). Le chemin est fort mauvais, sur-tout depuis Daman jusqu'à Rejapour. Aussi la plûpart des Voyageurs le font-ils par mer, dans une de ces Barques à rames qui se nomment Almadies, & qui ne perdent gueres la vûe des Côtes. D'un autre côté, cette courte navigation les expose à tomber entre les mains des Malabares, Corsaires de profession, & cruels ennemis des Chrétiens. Tavernier vit un Carme, auquel ils avoient donné une si rigoureuse torture, pour en tirer plus promptement sa rançon, qu'il étoit demeuré fort estropié d'un bras & d'une jambe. Il raconte qu'un Capitaine Anglois, nommé Clark, venant de Bantam à Surate, eut le malheur de tomber dans une escadre de vingt-cinq ou trente Barques Malabares, dont il fut vigoureusement attaqué. Dans l'impuissance de résister à cette premiere furie, il fit mettre le feu à quelques barils de poudre, qu'il avoit eu le tems de préparer sous le tillac. Cette ruse fit sauter un grand nombre de Corsaires, qui étoient déja montés à bord : mais les autres n'en paroissant que plus animés, Clarck, au desespoir, fit descendre tous ses gens dans ses deux Chaloupes, entra seul dans sa chambre, où il disposa une longue amorce jusqu'à la soute aux poudres; & prit le tems où les Corsaires montoient de toutes parts, pour faire jouer cette espece de mine. Son adresse & son intrépidité lui firent trouver le moien de se jetter dans les flots; & de rejoindre une des deux chaloupes, tandis que ses Ennemis voloient en pieces avec un fracas épouvantable. Cependant il en restoit assez pour arrêter les chaloupes, qui contenoient environ quarante Anglois. Tavernier étoit à déjeûner avec le Président de Surate, nommé Fremelin, lorsque le Capitaine Clark informa les Anglois de cette ville, qu'il étoit Esclave du Samorin, avec tous ses Compagnons. Ce Prince n'avoit pas voulu les laisser entre les mains des Corsaires, parce que plus de douze cens Veuves, qui avoient perdu leurs maris dans cette avanture, demandoient leur vie. Il les appaisa néanmoins, en leur promettant à chacune deux piastres; ce qui montoit à plus de deux mille quatre cens écus, outre leur rançon, pour laquelle on en demandoit quatre mille. Le Président se hâta de faire tenir cette somme; & Tavernier vit revenir tous les Captifs, les uns en bonne santé, d'autres accablés de maladies (10).

Sort d'un Vaisseau Anglois attaqué par les Malabares.

Mengrela; Bourg, & Rade excellente.

Mengrela, d'où il ne reste que quatre gos, ou seize lieues, jusqu'à Goa, est un gros Bourg à demie lieue de la mer, sur les Terres de Visapour. C'est une des meilleures plages de toutes les Indes. Les Hollandois y prenoient autrefois des rafraîchissemens, lorsqu'ils entreprenoient de blocquer Goa, & ne cessent pas d'y en prendre encore dans leurs navigations de Commerce. Non-seulement

(8) Page 235.

(9) On compte ici les distances par gos, qui font environ quatre de nos lieues communes. De Surate à Daman, 7 gos; 10 de Daman à Bassaim; 9 de Bacaïm à Chaul; 12 de Chaul à Daboul; 10 de Daboul à Rejapour; 9 de Rejapour à Mingrela; 4 de Mingrela à Goa. *Ibid.* page 100.

(10) Page 101.

on y trouve d'excellent riz & de très-bonne eau ; mais ce canton est renommé pour le Cardamome, que les Orientaux croient la meilleure des épiceries, & qui est fort cher aux Indes parce qu'il ne s'en trouve que dans ce lieu. On y fait aussi de grosses toiles, qui s'emploient dans le pays ; & une sorte de treillis, nommé Toti, qui sert pour l'emballage des marchandises. Mais c'est moins pour le Commerce que pour les vivres, que les Hollandois y ont établi un Comptoir. Tous les Vaisseaux qui font voile de Batavia, de Bengale, de Ceylan, des Moluques, du Japon & des autres lieux, pour Surate, la mer rouge, le sein Persique, &c, viennent mouiller, en passant, à la Rade de Mengrela (11).

TAVERNIER. 1666.

Jugement de Tavernier sur Goa.

Tavernier, entre plusieurs observations sur Goa, qui lui sont communes avec les autres Voyageurs, remarque particuliérement (12) que le Port de Goa, celui de Constantinople & celui de Toulon, sont les trois plus beaux du grand Continent de notre ancien monde. Avant que les Hollandois, dit-il, eussent abbatu la puissance des Portugais dans les Indes, on ne voyoit à Goa que de la richesse & de la magnificence : mais depuis que les sources d'or & d'argent ont changé de Maîtres, l'ancienne splendeur de cette ville a disparu. » A mon second Voyage, ajoute l'Auteur, je vis des gens, que j'avois » connus riches de deux mille écus de rente, venir le soir en cachete me » demander l'aumône ; sans rien rabbatre néanmoins de leur orgueil, sur- » tout les femmes, qui viennent en Palekis, & qui demeurent à la porte, » tandis qu'un Valet qui les accompagne vient nous faire un compliment » de leur part. On leur envoie ce qu'on veut, ou bien on le porte soi-mê- » me, quand on a la curiosité de voir leur visage ; ce qui arrive rarement, » parce qu'elles se couvrent la tête d'un voile. Mais elles presentent ordi- » nairement un billet de quelque Religieux qui les recommande, & qui » rend témoignage de leurs richesses passées, en exposant leur misere presente. » Ainsi, le plus souvent, on entre en discours avec la Belle ; & par honneur, » on la prie d'entrer pour faire une collation, qui dure quelquefois jusqu'au » lendemain (13). Il est constant, ajoute encore Tavernier, que si les Hol- » landois n'étoient pas venus aux Indes, on ne trouveroit pas aujourd'hui, » chez la plûpart des Portugais de Goa, un morceau de fer, parce que tout » y seroit d'or ou d'argent (14).

Dom Philippe de Mascaregnas Viceroi de Goa.

Le Viceroi, l'Archevêque & le grand Inquisiteur, auxquels Tavernier rendit ses premiers devoirs, le reçurent avec d'autant plus de civilité, que ses visites étoient toujours accompagnées de quelque present. C'étoit Dom Philippe de Mascaregnas qui gouvernoit alors les Indes Portugaises. Il n'admettoit personne à sa table ; pas même ses enfans : mais dans la salle où il mangeoit, on avoit menagé un petit retranchement, où l'on mettoit le couvert pour les principaux Officiers & pour ceux qu'il invitoit ; ancien usage d'un tems dont il ne restoit que la fierté. Le grand Inquisiteur, chez lequel Tavernier s'étoit presenté, s'excusa d'abord sur ses affaires, & lui fit dire ensuite qu'il l'entretiendroit dans la Maison de l'Inquisition, quoiqu'il eut son Palais dans un autre quartier. Cette affectation pouvoit lui causer quelque

Entretien de Tavernier avec l'Inquisiteur.

(11) Page 104.
(12) Page 105.
(13) Page 106.
(14) Page 114.

TAVERNIER, 1666.

défiance, parce qu'il étoit Protestant. Cependant il ne fit pas difficulté d'entrer dans l'Inquisition, à l'heure marquée. Un Page l'introduisit dans une grande salle, où il demeura seul, l'espace d'un quart-d'heure. Enfin, un Officier, qui vint le prendre, le fit passer par deux grandes galeries & par quelques appartemens, pour arriver dans une petite chambre où l'Inquisiteur l'attendoit, assis au bout d'une grande table en forme de billard. Tout l'ameublement, comme la table, étoit couvert de drap verd d'Angleterre. Après le premier compliment, l'Inquisiteur lui demanda de quelle religion il étoit? Il répondit qu'il faisoit profession de la Religion Protestante. La seconde question regarda son pere & sa mere, dont on voulut sçavoir aussi la Religion: & lorsqu'il eut répondu qu'ils étoient Protestans comme lui, l'Inquisiteur l'assura qu'il étoit le bien venu: comme s'il eût été justifié par le hazard de sa naissance. Alors l'Inquisiteur cria qu'on pouvoit entrer. Un bout de tapisserie, qui fut levé au coin de la chambre, fit paroître aussi-tôt dix ou douze personnes, qui étoient dans une chambre voisine. C'étoient deux Religieux Augustins, deux Dominiquains, deux Carmes, & d'autres Ecclésiastiques, à qui l'Inquisiteur apprit d'abord que Tavernier étoit né Protestant, mais qu'il n'avoit avec lui aucun livre défendu, & que sachant les ordres du Tribunal, il avoit laissé sa Bible à Mengrela. L'entretien devint fort agréable, & roula sur les Voyages de l'Auteur, dont toute l'assemblée parut entendre volontiers le récit. Trois jours après, l'Inquisiteur le fit prier à dîner avec lui, dans une fort belle Maison qui est à demie-lieue de la ville, & qui appartient aux Carmes Deschaussés. C'est un des plus beaux édifices de toutes les Indes. Un Gentilhomme Portugais, dont le pere & l'ayeul s'étoient enrichis par le Commerce, avoit fait bâtir cette Maison, qui peut passer pour un beau Palais. Il vécut sans goût pour le mariage; & s'étant livré à la dévotion, il passoit la plus grande partie de sa vie chez les Augustins, pour lesquels il conçut tant d'affection, qu'il fit un Testament par lequel il leur donnoit tout son bien, à condition qu'après sa mort ils lui élevassent un tombeau au côté droit du Grand Autel. Quelques-uns de ces Religieux lui ayant representé que cette place ne convenoit qu'à un Viceroi, & l'ayant prié d'en choisir une autre, il fut si picqué de cette proposition, qu'il cessa de voir les Augustins; & sa dévotion s'étant tournée vers les Carmes, qui le reçurent à bras ouverts, il leur laissa son héritage à la même condition (15).

Origine d'une belle Maison des Carmes du Goa.

Histoire de Du Belloy & de Saint Amant, Gentilshommes François.

Pendant trois mois que Tavernier passa dans Goa, il profita de sa faveur pour obtenir le congé d'un Gentilhomme François, nommé Du-Belloy. Cette Histoire est d'autant plus interessante, dans son recit, qu'elle se trouve mêlée avec celle de quelques autres François, dont les belles actions ne doivent pas demeurer sans éloge.

Du-Belloy étoit sorti de la maison de son pere, pour se former par les voyages: mais ayant fait une dépense excessive en Hollande, & ne trouvant personne qui fût disposé à lui prêter de l'argent, la nécessité lui fit prendre le parti de passer aux Indes. Il entra dans une Compagnie Hollandoise, avec laquelle il fut transporté à Batavia, dans le tems que les Hollandois faisoient la guerre aux Portugais de Ceylan. A son arrivée, on le mit dans les recrues

(15) Page 105.

qu'on envoïoit dans cette Isle. Le Géneral des troupes Hollandoises se voiant fortifié par ce renfort, qui étoit commandé par un Officier François, nommé Saint-Amant, homme de courage & d'expérience, résolut d'assieger Negombo, une des Places Portugaises de l'Isle de Ceylan. On donna trois assauts, dans lesquels tout ce qu'il y avoit de François firent admirer leur valeur, sur-tout Saint-Amant & Jean de Rose, qui furent tous deux blessés. Le Géneral, charmé de se voir si bien servi, promit que si l'on prenoit Negombo, Saint-Amant auroit le gouvernement de cette Place. Il tint parole. Mais un jeune homme, arrivé depuis peu de Hollande & parent du Gouverneur de Batavia, obtint cette dignité au préjudice de celui qui la devoit à son courage, & vint le déplacer avec un ordre du Conseil. Saint-Amant, furieux de se voir indignement supplanté, débaucha quinze ou vingt soldats, la plûpart François, entre lesquels étoient Du-Belloy, des Marets, Gentilhomme en Dauphiné, & Jean de Rose. Il trouva le moyen de se jetter avec eux dans l'armée Portugaise. Ce petit nombre de braves guerriers releva les espérances des Portugais. Ils attaquerent Negombo, d'où ils avoient été chassés, & l'emporterent au second assaut.

Dom Philippe de Mascarenhas étoit alors Gouverneur de l'Isle de Ceylan, c'est-à-dire, de toutes les Places qui dépendoient du Portugal. Il faisoit sa demeure dans la ville de Colombo, où il reçut des Lettres de Goa, qui lui apprenoient la mort du Viceroi, & qu'il étoit nommé pour lui succéder. Avant son départ, il voulut voir Saint-Amant & ses Compagnons, pour récompenser leurs services. Il estimoit la valeur. Aussi-tôt qu'il eut vû cette troupe de Braves, il prit la résolution de les emmener avec lui, soit parce qu'il se promettoit à Goa plus d'occasions de les avancer, soit qu'appréhendant de rencontrer les Malabares, il fût bien aise d'avoir près de lui des gens de résolution. En approchant du Cap de Comorin, une furieuse tempête dispersa sa Flotte & fit perir plusieurs Barques. Le Vaisseau du Viceroi se trouvoit exposé lui-même au dernier danger, & les Matelots faisoient des efforts inutiles pour gagner la terre, lorsque Saint-Amant & ses Compagnons, voyant le naufrage inévitable, se jetterent dans la mer avec des cordes & des pieces de bois, sur lesquelles ils prirent leur nouveau Maître & le sauverent avec eux.

Ce Seigneur fit éclater sa reconnoissance en arrivant à Goa. Aussi-tôt qu'il eut pris possession de sa dignité, il revêtit Saint-Amant de la charge de Grand-Maître de l'artillerie, & d'Intendant général de toutes les Forteresses, que les Portugais avoient aux Indes. Il lui fit épouser ensuite une fille, qui lui apporta du bien. Tous les autres François se ressentirent aussi de sa générosité. Jean de Rose demanda d'être renvoyé à Colombo, où il épousa une jeune veuve Metive, que son mari avoit laissée fort riche. Dom Philippe, qui avoit conçu des sentimens particuliers d'affection pour des Marets, parce que c'étoit à lui qu'il avoit l'obligation de l'avoir chargé sur ses épaules pour le sauver du naufrage, le fit Capitaine de ses gardes.

Du-Belloy demanda la liberté d'aller à Macao. Il avoit appris qu'une partie de la Noblesse Portugaise se retiroit dans cette ville, après s'être enrichie par le Commerce; qu'elle recevoit bien les Etrangers, & qu'elle aimoit fort le jeu, qui étoit la plus forte passion de Du-Belloy. Il passa deux ans, à Macao, dans des amusemens de son goût. Lorsqu'il avoit perdu son argent au jeu, il

TAVERNIER. 1666.

trouvoit des amis assez généreux pour lui en prêter. Mais un jour, qu'après avoir fait un gain considérable, il perdit tout ce qu'il possédoit, avec plus de malheur qu'il n'avoit eu de fortune, un emportement de colere le fit jurer contre un tableau de piété, qui se trouvoit dans le même lieu, en lui reprochant d'avoir été la cause de sa disgrace. Aussi-tôt l'Inquisiteur en fut averti. Toutes les villes Portugaises des Indes ont un de ces redoutables Officiers, dont le pouvoir à la vérité n'est pas sans bornes, mais qui a droit de faire arrêter ceux dont on lui fait des plaintes, d'entendre les témoins, & d'envoyer les coupables, avec les informations, par le premier Navire qui parr pour Goa, où le pouvoir de condamner & d'absoudre appartient à l'Inquisiteur général. Du-Belloy fut embarqué, les fers aux pieds, sur un petit Vaisseau de dix à douze pieces de canon. Le Capitaine devoit répondre de sa personne : mais cet Officier étoit un homme civil, qui connoissant son prisonnier pour un François de bonne Maison, lui fit ôter ses fers & le fit manger à sa table, avec l'attention de lui fournir du linge & des habits pendant le voyage, qui fut d'environ quarante jours.

Ils arriverent à Goa, le 19 de Fevrier 1649. Saint-Amant s'étant rendu au port, de la part du Viceroi, sans autre vûe que de prendre les Lettres, & de savoir ce qui se passoit à la Chine, fut extrêmement surpris de reconnoître Du-Belloy, & d'apprendre son infortune. Le Capitaine refusoit de le laisser sortir du bord, avant que le grand Inquisiteur en fût averti. Cependant le crédit de Saint-Amant lui fit obtenir la liberté d'emmener son ami dans la ville, où il n'oublia pas de lui faire prendre ses plus vieux habits, pour le présenter à l'Inquisition. Il plaida sa cause avec toute la chaleur de l'amitié ; & l'Inquisiteur, touché de l'état où il le voioit, lui donna la ville pour prison, à condition qu'il se representât au premier ordre. Tavernier, qui se trouvoit alors à Goa, étant devenu un des principaux Acteurs dans la suite de cette Avanture, c'est dans ses propres termes qu'on doit souhaiter d'en lire le récit.

Tavernier est mêlé dans l'affaire de Du-Belloy.

» Dans ces circonstances, Saint-Amant m'amene Du-Belloy, comme je » sortois de mon logement pour aller voir M. l'Evêque de Mire, que j'avois » connu à Constantinople lorsqu'il y étoit Gardien des Francisquains de Galata. Je les priai de m'attendre un peu, & de dîner avec moi ; ce qu'ils » m'accorderent : après quoi j'offris ma Maison & ma table à M. Du-Belloy, » qui accepta mes offres. Je lui fis faire trois habits complets, & le linge » nécessaire. Pendant huit ou dix jours que je passai encore à Goa, il me » fut impossible de l'engager à se revêtir de ces habits ; & sans m'apprendre » la cause de son refus, il me promettoit chaque jour de les mettre le lendemain. La veille de mon départ, je lui dis que j'allois prendre congé du » Viceroi. Il me pria instamment d'obtenir aussi le sien. Je le fis avec succès. Nous partîmes sur le soir, dans la même Barque où j'étois venu. Du-Belloy commença vers minuit à se deshabiller & à prendre ses habits neufs, » jettant les vieux dans la mer & jurant contre l'Inquisition, sans que j'en » fusse encore la cause ; car j'avois ignoré tout ce qui s'étoit passé. Dans la » surprise où j'étois de son emportement, je lui representai qu'il n'étoit pas » encore hors des mains des Portugais, & que nous ne pouvions pas nous

» défendre,

TAVERNIER. 1666.

» défendre, lui & moi, avec cinq ou ſix perſonnes que j'avois à ma ſuite, » contre quarante hommes qui ramoient dans notre Barque. Je lui demandai » pourquoi il juroit contre l'Inquiſition. Il me promit de me l'apprendre à » Mingrela. Nous arrivâmes heureuſement au rivage, où nous trouvâmes » quelques Hollandois avec leur Commandant, qui buvoient du vin d'Eſ- » pagne en mangeant des huitres. Ils me demanderent auſſi-tôt qui étoit » celui qu'ils voioient avec moi. Je leur dis que c'étoit un Gentilhomme, » qui étant allé en Portugal à la ſuite d'un Ambaſſadeur de France, s'étoit » embarqué pour les Indes avec quatre ou cinq autres François qui étoient » encore à Goa, & qu'aiant pris peu de goût au ſéjour de cette ville & à » l'humeur Portugaiſe, il m'avoit prié de l'aſſiſter pour retourner en Europe. » Il m'inſtruiſit, le ſoir, de toutes les avantures de ſa vie. Trois ou quatre » jours après, je lui achetai une monture du pays, c'eſt-à-dire, un bœuf, » pour aller à Surate; & je lui donnai un Valet pour le ſervir, avec une » Lettre au Pere Zenon, Capucin, par laquelle je le priois de lui faire don- » ner, par mon Courtier, dix écus par mois pour ſa dépenſe, & d'obtenir » pour lui, du Préſident des Anglois, la permiſſion de s'embarquer ſur le » premier Vaiſſeau de leur Nation. Mais le Pere Zenon, qui ſe diſpoſoit à » faire le Voyage de Goa, pour l'affaire du Pere Ephraïm (16), fut bien aiſe ap- » paremment de ne pas partir ſans guide. Il engagea Du-Belloy à l'accompa- » gner, dans l'opinion ſans doute qu'il lui ſuffiroit de ſe repréſenter à » l'Inquiſition, & de demander pardon pour l'obtenir. Du-Belloy l'obtint à « la vérité; mais ce fut après avoir paſſé deux ans à l'Inquiſition, d'où il ne » ſortit qu'avec la chemiſe ſouffrée, & la grande Croix de Saint André de- » vant l'eſtomac, accompagné d'un autre François, nommé Louis, de Bar- » ſur-Seine, qui fut traité avec la même rigueur. Ils avoient été condamnés, » tous deux, à ſuivre quantité d'autres Malheureux qu'on menoit au ſupplice. » Du-Belloy n'avoit pû ſe montrer, à Goa, ſans une extrême imprudence: » mais il en commit une, beaucoup moins excuſable, en retournanr à Min- » grela, où les Hollandois, informés par leur Directeur de Surate, qu'il » s'étoit autrefois ſauvé de leur ſervice, ſe ſaiſirent de lui & le mirent ſur » un Vaiſſeau qui partoit pour Batavia. Ils publierent qu'ils l'avoient envoié au » Général de la Compagnie, pour ſe remettre ſur ce chef ſuprême d'une affaire » qui excédoit leur pouvoir. Mais Tavernier apprit, de bonne part, que le Vaiſ- » ſeau s'étant éloigné de la Côte, ceux qni le conduiſoient avoient mis ce » malheureux Gentilhomme dans un ſac, & l'avoient précipité dans les » flots (17).

Hiſtoire de Des-Marets, Gentilhomme Dauphinois.

L'Hiſtoire de Des-Marets eſt moins funeſte. Il étoit d'une bonne Maiſon du Dauphiné, dans le voiſinage de Lauriol. Après un duel, dans lequel il avoit tué ſon Adverſaire, il étoit paſſé en Pologne, où ſes belles actions lui avoient acquis l'eſtime & l'amitié du Général de la Couronne. Dans le même-tems, le Grand-Seigneur tenoit priſonnier, au Château des ſept Tours, deux Princes Polonois, qu'il avoit fait arrêter par des raiſons dont l'Auteur ne pa-

(16) Voyez l'Hiſtoire de ces deux Capucins, au Tome IX de ce Recueil, dans le Voyage aux Mines de Diamans, page 525. Note 18.

(17) Page 120 & précédentes.

TAVERNIER. 1666.

roit point informé. Le Général, connoissant la valeur & l'adresse de Des-Marets, qui joignoit à beaucoup de qualités distinguées celle de bon Ingénieur, lui proposa de se rendre à Constantinople, pour chercher les moiens de rendre la liberté aux deux Princes. Il accepta cette commission; & vraisemblablement son entreprise auroit eu le succès qu'il s'étoit promis, s'il n'eût été découvert par quelques Turcs, qui l'accuserent d'avoir consideré les sept Tours avec trop d'attention & le craion à la main, pour en lever le plan dans quelque mauvais dessein. C'étoit assez pour le perdre, si M. de Cesi, Ambassadeur de France, n'eût étouffé cette affaire par un présent; remede ordinaire, en Turquie, pour les plus fâcheux événemens. Ce Ministre representa que Des-Marets étoit un jeune Gentilhomme, qui voyageoit dans la seule vûe de s'instruire, & qui se proposoit de passer en Perse à la premiere occasion. Cette excuse le sauva, mais elle le mit dans la nécessité de faire en effet le voyage de Perse. Les deux Princes, auxquels le Grand Seigneur avoit résolu de ne jamais rendre la liberté, eurent enfin le bonheur de corrompre un jeune Turc, fils du Gouverneur de leur Prison, à qui son pere confioit ordinairement les clefs des principales portes. La nuit destinée pour leur fuite, il feignit de les fermer, à la réserve de celle qui étoit gardée par un détachement de Janissaires: mais aiant pris ses mesures de loin, il avoit eu recours de bonne heure à des échelles de corde, pour passer deux murs. Comme les Princes n'étoient pas traités avec la derniere rigueur, on leur permettoit de recevoir quelques plats, de la cuisine de l'Ambassadeur de France; & les Cuisiniers, qui étoient dans leurs intérêts, leur avoient envoié plusieurs fois des pâtés remplis de cordes, dont ils avoient fait des échelles. L'affaire fut conduite avec tant de précaution & de bonheur, que les Princes se trouverent libres. Le jeune Turc les suivit en Pologne, où il embrassa le Christianisme, & les récompenses qu'il y reçut furent proportionnées à la grandeur du service (18).

Cependant Des-Marets, étant arrivé dans la Capitale de Perse, s'adressa d'abord aux Peres Capucins, qui le conduisirent chez Tavernier. Il fit quelque séjour à Ispahan, pendant lequel son mérite le fit estimer des Anglois & des Hollandois de cette ville. Mais sa curiosité, joint à sa hardiesse naturelle, le jetta dans une entreprise téméraire, qui faillit de causer sa perte & celle de tous les Européens, qui se trouvoient dans Ispahan. Proche du Carvansera, dans lequel il étoit logé, on voit un grand bain, où les hommes & les femmes se rendent successivement, à des jours marqués pour chaque sexe, & où la Reine de Visapour, qui avoit pris son chemin par Ispahan, à son retour de la Mecque, se rendoit souvent, pour le seul plaisir de s'entretenir avec les femmes des François; parce que le Jardin de leur Maison touchant au même bain, elles ne faisoient pas difficulté de s'y rendre aussi. Des-Marets, dans la folle passion de voir ce qui se passoit entre toutes ces femmes, remarqua une fente dans la voute du bain; & montant par dehors sur cette voute, qui est plate, comme celles du Serrail, il se couchoit sur le ventre, & jouissoit du spectacle sans être apperçu. Tavernier, qu'il prit pour le Confident de sa bonne fortune, lui representa qu'il jouoit à se perdre.

(18) Page 121.

Mais, n'aiant pas profité de cet avis, il fut découvert par une des femmes qui ont soin du linge, & qui le font sécher sur des perches qui bordent la voute. Dans l'effroi d'y trouver un homme couché, elle se saisit de son chapeau, en commençant à pousser des cris. Des-Marets eut le bonheur de lui fermer la bouche, par quelques pieces d'argent qu'il se hâta de lui mettre dans la main. Lorsqu'il revint au Carvansera, Tavernier, qui remarqua du trouble sur son visage, lui fit avouer sa témérité ; & les suites en pouvant être beaucoup plus dangereuses qu'il ne se l'imaginoit, tous les Européens conclurent que son départ ne devoit pas être differé. On lui fournit une mule & de l'argent, pour se rendre à Bander-Abassi. Le Directeur Hollandois lui offrit des Lettres de recommandation pour le Général de Batavia, qui avoit besoin, à Ceylan, de gens d'esprit & de cœur. Mais les caresses & les presens n'aiant pû le tenter de prendre des engagemens dont il croioit sa Religion blessée (19), Tavernier lui conseilla de passer à Surate, où le Président Anglois, disposé à seconder ses intentions, par le témoignage qu'on lui rendit de son mérite, écrivit en sa faveur au Viceroi de Goa, dont il étoit aimé, & fit valoir l'offre des Hollandois, pour lui procurer plus de considération. Des-Marets fut bien reçu du Viceroi. Il demanda la permission de passer dans l'Isle de Ceylan, où le Gouverneur, Dom Philippe de Mascarenhas, lui donna aussi-tôt de l'emploi. Il y arriva trois jours après que les Portugais eurent perdu Negomby ; & lorsqu'ils la reprirent, il fut un de ceux qui reçurent le plus de blessures, & qui acquirent le plus de gloire. Ce fut lui qui contribua le plus aussi à sauver Dom Philippe du naufrage. Ce Seigneur, étant devenu Viceroi, ne crut pas lui devoir une moindre récompense, que la charge de Capitaine de ses Gardes, dans laquelle il mourut après trois ou quatre mois d'exercice, fort regretté de son Maître, & de tous ceux qui l'avoient connu. Il laissa tout ce qu'il possedoit, à un Prêtre, avec lequel il s'étoit lié d'une amitié fort étroite ; en le chargeant de rendre à Tavernier deux cens cinquante écus, que ce Voyageur lui avoit prêtés en Perse, & qu'il eut beaucoup de peine à tirer des mains du Légataire, pendant son séjour à Goa (20).

TAVERNIER. 1666.

Découverte d'une Baye inconnue.

Ce fut dans le même Voyage, qu'il apprit chez Saint-Amant, Intendant Général de toutes les Forteresses que les Portugais avoient aux Indes, la nouvelle découverte qu'une Caravelle, partie de Lisbonne, avoit faite dans le cours de sa navigation. En voulant reconnoître le Cap de Bonne-Espérance, elle fut surprise par une tempête qui dura plusieurs jours, & qui fit perdre aux Matelots la connoissance de leur route. Après beaucoup d'agitations, ils furent jettés dans une Baye, que leurs observations leur firent juger à trente lieues du Cap, où ils trouverent plusieurs habitations. A peine eurent-ils mouillé, qu'ils virent le rivage bordé d'hommes, de femmes & d'enfans, qui paroissoient fort étonnés d'avoir devant les yeux des gens vêtus, des visages blancs, & un Bâtiment tel que la Caravelle. Comme de part & d'autre on ne pouvoit se faire entendre que par des signes, les Portugais leur offrirent du biscuit & de l'eau-de-vie. Ces présens furent acceptés ; mais les Sauvages s'étant bien-tôt retirés, & n'ayant pas reparu de tout le jour, il sem-

(19) Page 121.

(20) Pages 123 & précédentes.

TAVERNIER. 1666.

bloit que la défiance les eut fait disparoître. Cependant, le lendemain, ils apporterent, sur le rivage, quantité de jeunes autruches, & d'autres oiseaux, assez semblables à de grosses oies, si gras qu'on ne distinguoit point leur chair. Les plumes en étoient fort belles, & celles du ventre paroissoient excellentes pour des lits. Tavernier acheta un gros coussin de ces plumes, d'un des Matelots Portugais, qui lui raconta particuliérement tout ce qui leur étoit arrivé dans cette Baye (21). Ils y passerent vingt-sept jours. Dans l'impuissance de s'expliquer, ils donnoient de tems en tems, aux Sauvages, des couteaux, des haches, du corail, & de fausses perles, pour les exciter au Commerce, & pour découvrir s'ils avoient beaucoup d'or; car ils en voioient, à quelques-uns, de petits lingots, aux oreilles, rabatus des deux côtés comme des cloux de serrure. Quelques femmes en portoient au bas du menton & même aux narines. Huit ou neuf jours après l'arrivée des Portugais, ces Barbares leur apporterent enfin de petits morceaux d'ambre gris, un peu d'or, & quelques dents d'éléphans, mais fort petites, quelques cerfs & quantité de poisson. On n'épargna rien pour apprendre d'eux où ils prenoient l'ambre gris, qui étoit fort beau. Le Viceroi de Goa en fit voir, à l'Auteur, un morceau de demie once, qui lui parut le meilleur qu'il eût jamais vû. Les Portugais s'efforcerent aussi de découvrir d'où leur venoit l'or. Pour les dents d'éléphans, ils n'avoient pas besoin d'autre explication que la vûe d'un grand nombre de ces animaux, qui venoient boire, chaque jour au matin, dans une riviere qui se jette dans la Baye. Enfin, desespérant de se faire entendre & d'obtenir des éclaircissemens, ils prirent le parti de remettre à la voile. Mais, comme les Sauvages s'étoient rendus si familiers qu'il y en avoit toujours quelques-uns dans le Vaisseau, ils en retinrent deux, avec lesquels ils prirent la route de Goa, dans l'espérance de leur faire apprendre le Portugais, ou de faire apprendre leur langue à quelque enfant qu'on mettroit auprès d'eux. Lorsque le Vaisseau eut commencé à s'éloigner, tous les Sauvages voiant enlever deux de leurs Compagnons, qui n'étoient pas apparemment des moins considérables, s'arracherent les cheveux & se frapperent l'estomac, avec des cris & des hurlemens épouvantables. La Caravelle arriva heureusement à Goa. On prit soin des deux Captifs. Mais on ne put leur rien apprendre de la langue Portugaise, ni rien tirer d'eux pour la connoissance de leur pays. Dans l'espace de quelques mois, ils moururent tous deux de chagrin & de langueur; & les Portugais ne tirerent point d'autre avantage de cette découverte qu'environ deux livres d'or, & trois livres d'ambre gris, avec trente-cinq ou quarante dents d'éléphans (22). Tavernier, se trouvant dans la suite à Batavia, raconta toutes ces circonstances au Général Hollandois, qui ne fit pas des efforts moins inutiles pour retrouver la même Baye (23).

Efforts inutiles pour retrouver cette Baye.

Voyage de Tavernier dans l'Isle de Java.

Le voyage de Batavia, un des plus pénibles que l'Auteur eut entrepris, du moins par les dangers auxquels sa vie fut exposée, fait la derniere partie de son Journal. Il partit de Mingrela, au Royaume de Visapour, sur un Vaisseau Hollandois, qui apportoit des soies de Perse, & qui avoit ordre, en faisant voile à Batavia, de mouiller à Bakanor, pour y prendre du riz. On arriva, dans ce Port, quatre jours après. Le Capitaine étant obligé de descen-

Il passe à Bakanor.

(21) Page 124. (22) Page 125. (23) Page 415.

dre, pour demander au Roi la permiſſion du Commerce, Tavernier eut la curioſité de l'accompagner. Ils remonterent la riviere près de trois lieues; & lorſqu'ils s'y attendoient le moins, ils trouverent le Roi ſur le bord de l'eau, dans un lieu où ils ne découvrirent que dix ou douze cabanes, composées de branches de palmier. Ils jugerent que ce Prince avoit ailleurs quelque logement plus digne de lui, & qu'il n'étoit venu dans ce lieu que pour y jouir de la fraîcheur des arbres & de quelques ruiſſeaux. La cabane dans laquelle il entra, pour recevoir les deux Européens, ne laiſſoit pas d'être ornée de quelques tapis de Perſe, ſur l'un deſquels il s'aſſit, entouré de cinq ou ſix femmes, dont les unes l'éventoient avec des queues de paon, & les autres lui préſentoient le betel ou rempliſſoient ſa pipe de tabac. Les Seigneurs de ſa Cour étoient dans les autres cabanes; & l'Auteur en compta près de deux cens, la plûpart armés d'arcs & de fléches. On voioit deux éléphans, à peu de diſtance. Après avoir accordé, au Capitaine, la permiſſion d'acheter du riz, le Monarque lui envoia, dans ſa Chaloupe, un préſent de douze poules & de cinq ou ſix flacons de vin de palmier. Tavernier obſerve que ce vin étoit beaucoup plus fort que tout ce qu'il en avoit bû de la même eſpece, & qu'en ayant demandé la raiſon à quelques Habitans d'un Hameau dans lequel il paſſa la nuit, ils lui répondirent que cette qualité venoit de l'uſage où l'on étoit, dans le pays, de planter le poivre autour des palmiers (24).

TAVERNIER. 1666.

Dans quel lieu il trouve le Roi.

Vin de Palmier très fort, & ce qui lui donne cette qualité.

La nuit du 28 au 29 d'Avril, le vent commençant à changer, on avertit le Capitaine, qui n'avoit point encore pratiqué les Côtes de l'Inde, que la prudence l'obligeoit de ne pas différer plus long-tems à lever l'ancre. Mais comme il regrettoit de partir ſans avoir achevé de charger, il rejetta ce conſeil, ſous prétexte qu'il manquoit d'eau. Le vent, qui avoit été fort violent toute la nuit, s'appaiſa un peu le lendemain, & l'on continua de charger du riz. Le jour d'après, on vit les apparences d'un ſi mauvais tems, que tout l'équipage commençant à murmurer, le Capitaine envoya les deux Chaloupes pour prendre de l'eau. Mais elles ne furent pas plutôt à l'embouchure de la riviere, qu'un vent furieux obligea les Matelots de revenir ſans eau, avec beaucoup de peine & de danger. On ne s'arrête à ce récit, que pour faire honneur à Tavernier de ſa fermeté, dans une de ces terribles ſituations, qui font les plus grands embarras des Voyageurs, & qui forment quelquefois auſſi la plus agréable partie de leurs Relations.

Fermeté de Tavernier dans une tempête.

Les Chaloupes étant revenues à bord, on les attacha derriere le Vaiſſeau, ſuivant l'uſage; & l'on mit quatorze hommes dans la grande, pour la retenir, & l'empêcher de ſe briſer par les chocs. Alors, on voulut commencer à lever l'ancre. Mais le vent étant devenu plus fort & plus contraire, douze hommes, de quarante qui étoient autour du moulinet, furent eſtropiés par les barres. Le Capitaine même, qui voulut toucher au cable, eut la main preſqu'entiérement écraſée. Enfin la tempête devint ſi furieuſe, qu'au lieu de lever l'ancre, on fut contraint d'en jetter d'autres, parce que le Vaiſſeau étoit impétueuſement pouſſé vers la terre. Avant minuit, on avoit perdu ſucceſſivement ſept ancres. Il n'en reſtoit plus, & toute autre reſſource étoit vaine. On fit trois fois la priere dans l'eſpace de deux heures. A la fin de la troiſié-

(24) Page 407.

TAVERNIER. 1666.

me, les Pilotes crierent que le Vaiſſeau alloit toucher terre, & que chacun devoit penſer à ſe ſauver. Le Capitaine étoit incapable de s'aider lui-même, dans le miſérable état de ſa main. Tavernier, qui n'eſpéroit pas beaucoup plus de ſes propres efforts, s'accouda ſur le bord du Vaiſſeau, pour y attendre ſa deſtinée; & comme on étoit éclairé par la lumiere de la lune, il ſe mit à regarder triſtement les ondes, qui le pouſſoient vers la Côte. Pendant qu'il étoit dans cette poſture, le Vaiſſeau toucha rudement à terre; & les cris de l'équipage lui firent juger qu'il s'étoit entr'ouvert. Au même inſtant, deux Matelots vinrent lui offrir de le ſauver, à condition d'être généreuſement récompenſés, ſi le Ciel favoriſoit leurs efforts. Il leur promit cinq cens écus, qui les diſpoſerent à riſquer leur vie pour conſerver la ſienne. C'étoient deux Hambourgeois, qui l'avoient vû à Surate, & qui n'ignorant pas que ſon principal Commerce étoit en pierreries, ſavoient qu'il avoit ſur lui toutes ſes marchandiſes. Auſſi-tôt qu'il eut nommé la ſomme, ils ſe ſaiſirent d'un morceau de bois, de la groſſeur de la cuiſſe, & long de dix ou douze pieds, auquel ils attacherent en cinq ou ſix endroits de groſſes cordes, de quatre ou cinq pieds de longueur. Tavernier conſidéroit leur travail, ſans en pouvoir deviner l'uſage, lorſque tournant les yeux vers la terre, il crut remarquer que le Vaiſſeau n'y étoit plus pouſſé directement. Dans la crainte que ce ne fût une illuſion des ténebres, parce que la lune commençoit à ſe coucher, il courut à la bouſſole, pour s'éclaircir. Il vit qu'en effet le vent étoit tout-à-fait changé, & qu'il venoit de terre. Un cri, par lequel il annonça ce changement aux Matelots, leur fit reprendre courage. La joie fut proportionnée à la crainte. On avertit les quatorze hommes de la grande Chaloupe; mais perſonne ne répondit; & le matin, à la pointe du jour, on s'apperçut que leur cable s'étoit rompu. On n'a jamais eu d'autre nouvelle de leur ſort (25).

Perte de quatorze hommes dans une Chaloupe.

Le Pilote ne fut pas long-tems à remarquer que ſon gouvernail s'étoit briſé par le haut; & pour réparer ſur le champ cette diſgrace, il fit tendre une petite voile, qu'on tiroit de divers côtés ſuivant ſes ordres. Enfin le vent devint tout-à-fait Nord-Eſt; & plus la nuit s'obſcurciſſoit par la retraite de la lune, plus il ſe fortifioit du même côté. On en rendit graces au Ciel par des prieres publiques. Cependant le danger n'étoit pas fini, parce qu'on avoit à paſſer trois groſſes roches qui s'élevent au-deſſus des flots, & qu'on ne pouvoit appercevoir dans les ténebres. Les Vaiſſeaux ne s'approchent point ordinairement du Port, juſqu'à ſe mettre dans la néceſſité de les paſſer; mais le Capitaine, preſſé par le tems, avoit fait avancer le ſien le plus près qu'il avoit pû de l'embouchure de la riviere, pour charger avec plus de diligence. Ainſi, pendant le reſte de la nuit, on ſe crut expoſé de ce côté-là au même danger dont on avoit été menacé du côté de la terre. Mais le Ciel permit qu'à la pointe du jour, on ſe trouva, ſans le ſavoir, à trois ou quatre lieues de la Côte. On tint conſeil ſur la route qu'on devoit prendre, parce qu'on étoit ſans ancres. Les uns propoſoient de ſe rendre à Goa, pour y paſſer l'hyver; les autres, d'aller à Point-de-Galle, premiere ville que les Hollandois avoient enlevée aux Portugais dans l'Iſle de Ceylan. Le chemin étoit égal, & le vent

Changement du vent, qui ſauve le Vaiſſeau.

(25) Page 409.

également favorable. Tavernier represента qu'on ne pouvoit aller à Goa sans exposer des Matelots Hollandois à faire, dans l'ivresse, quelque excès qui les soumettroit aux rigueurs de l'Inquisition ; & que cette ville d'ailleurs, leur offrant diverses occasions de débauche, le Capitaine ne retrouveroit pas un homme lorsqu'il penseroit à se remettre en mer (26).

TAVERNIER. 1666.

On suit le conseil de Tavernier.

Deux raisons si fortes firent donner la préférence à Point-de-Galle. Cependant elles n'ôtoient pas la crainte d'une tempête, qui pouvoit briser sur la Côte un Vaisseau sans ancre. Quelques Matelots, qui servoient à bord depuis plusieurs années, se souvinrent qu'il y avoit au fond de calle, une ancre fort pesante, mais qu'elle n'avoit qu'un bras. Quoique la quantité de marchandises, qui étoit dans le Vaisseau, fit craindre beaucoup de difficulté à la retirer, quelques Charpentiers fort experts, qui avoient quitté le Comptoir de Bander-Abassi pour se rendre à Batavia, s'étant engagés à la mettre en état de servir, on entreprit de surmonter tous les obstacles. Il en couta trois ou quatre caisses de vin de Chiras, qui furent distribuées entre les Ouvriers. Huit jours après, on se trouva devant Point-de-Galle ; & l'on fut obligé d'abattre toutes les voiles, pour s'approcher du Port, que ses roches à fleur-d'eau rendent fort dangereux. Aussi n'arrive-t-il point de Vaisseau, que le Gouverneur n'envoie deux Pilotes, pour l'aider à se conduire. Tavernier ne trouva rien de plus remarquable, dans cette ville, que les traces des boulets de canon & des mines que les Hollandois avoient fait jouer pendant le siege. La Compagnie donnoit alors des champs & des places pour bâtir, à ceux qui vouloient s'y établir sous sa protection. Elle avoit formé un nouveau plan, qui, suivant l'opinion de l'Auteur, devoit faire, de cette ville, une place très forte (27).

Ses observations à Point-de-Galle.

Il y apprit que les Hollandois, avant que d'avoir chassé les Portugais de tous les Etablissemens qu'ils avoient dans cette Isle, s'étoient persuadé que cette conquête deviendroit pour eux une source inépuisable de richesses. L'effet, dit-il, auroit pû répondre à leurs espérances, s'ils avoient observé plus fidellement leur premier Traité avec le Roi de Candi, qui occupe l'intérieur de l'Isle. Ils s'étoient engagés à lui remettre la ville de Point-de-Galle après le siege ; & ce Prince devoit leur fournir tous les ans une certaine quantité de canelle. Mais lorsqu'il leur demanda l'exécution de cette promesse, ils répondirent qu'ils étoient prêts à le satisfaire, quand il leur auroit paié les frais de la guerre, qu'ils faisoient monter à plusieurs millions. Trois Royaumes, tels que le sien, n'auroient pas fourni la moitié de cette somme. La canelle & les éléphans sont le principal Commerce du pays. Les Portugais avoient tiré tout le profit de la canelle, pendant qu'ils avoient été les Maîtres ; & quoique les éléphans de l'Isle soient fort estimés dans toutes les Indes, il est rare qu'on en prenne plus de cinq ou six chaque année. Les Hollandois ne furent pas plus fidelles (28) au Roi d'Achem, qui s'étoit en-

Jugement qu'il porte de la conduite des Hollandois.

(26) Page 410.
(27) Page 411.
(28) On a déja remarqué que les Hollandois accusent Tavernier de les avoir cruellement maltraités ; & que leurs plaintes, surtout dans la bouche du fameux Ministre Jurieu, ont beaucoup servi à décréditer son Ouvrage. Bayle, en reconnoissant la vérité de l'accusation, observe simplement que si Tavernier a peu ménagé les Particuliers Hollandois, il n'a pas manqué de respect pour ceux qui les gouvernent ; ce qui est fort

Tavernier. 1666.

gagé à les secourir ; & ce Prince, ne bornant point sa vangeance à leur refuser du poivre, leur déclara une guerre sanglante, dont ils craignirent assez les suites pour lui demander la paix & le renouvellement du Traité (29).

Tavernier partit de Point-de-Galle, le 25 de Juillet. Il passa la ligne le 2 de Juillet ; & le 6, il eut la vûe d'une Isle qui se nomme Nazakos. Le 17, il découvrit la Côte de Sumatra ; le 18, l'Isle d'Inganno ; & le 19, l'Isle Fortune. Le 20, il vit plusieurs autres petites Isles, entre lesquelles on en distingue trois par le nom d'Isles du Prince. La Côte de Java s'offrit le même jour ; & le 22, il mouilla heureusement dans la Rade de Batavia.

Comment Tavernier est reçu à Batavia.

C'étoit le Général Vander-lin, qui gouvernoit alors les Indes Hollandoises. Caron, Directeur général (30), occupoit après lui la premiere place du Conseil.

éloigné de lui reprocher de la fausseté. Ainsi quoiqu'il rapporte quantité de faits, peu honorables pour cette Nation, il n'en faut pas conclure qu'il ait manqué de bonne-foi. On sait quelle juste différence il faut mettre entre la médisance & la calomnie.

(29) L'Auteur joint ici un détail curieux : » Pour cet effet, dit-il, ils s'envoierent de » part & d'autre des Ambassadeurs. Celui » qui vint à Batavia, de la part du Roi, » fut reçu avec beaucoup de magnificence. » Lorsqu'il fut sur son départ, le Général Hol» landois & tout le Conseil le traiterent » splendidement Les Dames se mirent à » table ; ce qui surprit fort cet Ambassadeur » Mahométan, qui n'étoit pas accoutumé » à voir des femmes boire & manger avec » des hommes. Mais ce qui l'étonna beau» coup plus, ce fut qu'à la fin du repas, après » avoir bû plusieurs santés, on but celle de » la Reine d'Achem, qui gouvernoit cet » Etat, pendant la minorité de son fils, & » que pour l'honorer d'avantage, M. le Gé» néral voulut que Madame la Générale, sa » femme, baisât l'Ambassadeur. Le Roi & la » Reine d'Achem ne reçurent pas moins » bien l'Ambassadeur qui leur fut envoyé de » Batavia. C'étoit un Hollandois, nommé » *Crok*, il étoit abbatu depuis quinze ans, » par une maladie de langueur, qui faisoit » croire qu'on lui avoit donné quelque poi» son lent. A la troisiéme Audience, le Roi » d'Achem ayant sçu qu'il étoit réduit de» puis long-tems à ce triste état, lui deman» da s'il n'avoit jamais entretenu quelque » fille du pays, & comment il l'avoit quit» tée ? Crok avoua qu'en ayant aimé une, » il l'avoit quittée pour aller se marier en » Hollande, & que depuis ce tems il n'avoit » pas cessé d'être infirme & languissant. Là» dessus, le Roi dit à trois de ses Méde» cins, qui se trouvoient près de lui, » qu'ayant entendu la cause du mal de l'Am» bassadeur, il leur donnoit quinze jours » pour le guérir, & que s'ils n'en venoient à » bout dans cet intervalle, il les feroit mou» rir tous trois. Ils assurerent le Roi qu'ils » lui répondoient de la guérison de l'Am» bassadeur, pourvû qu'il voulût prendre les » remédes qu'ils lui donneroient. Crok s'y » résolut. Ils lui donnoient, au matin, un » breuvage, & le soir une pillule. Le neu» viéme jour, il lui prit un grand vomisse» ment. On crut, qu'il mourroit des étranges » efforts qu'il fit. Enfin il vomit un petit pa» quet de cheveux, de la grosseur d'une pe» tite noix ; après quoi, il fut promptement » guéri. Ensuite le Roi lui fit l'honneur de » le mener à la chasse du Rhinoceros, & » voulut qu'il donnât le coup mortel à la » bête, dont il coupa la corne, pour la lui » présenter aussi. Cette chasse fut suivie d'un » grand festin, dans lequel le Roi but à la » santé du Général de Batavia & de sa fem» me, & fit venir une des siennes, qu'il fit » baiser à l'Ambassadeur. A son départ, il » lui fit présent d'un caillou, de la grosseur » d'un œuf d'oie, où l'on voioit de grosses » veines d'or, comme on voit les nerfs sur » la main d'un homme ; en lui disant que » c'étoit ainsi que l'or croissoit dans son » pays. Crok se trouvant, dans la suite, » chef du Comptoir à Surate, fit rompre le » caillou par le milieu, pour en donner la » moitié à celui qui avoit la premiere auto» rité après lui, & qui se nommoit Constant. » Je lui en offris, ajoute Tavernier, cent » cinquante pistoles, dans le dessein de le » porter à M. le Duc d'Orleans ; mais il ne » voulut jamais s'en défaire. *Ibidem.* pages 413 & 414.

(30) Le même qui forma le Comptoir François à Surate *Voyez* ci-dessus les Relations des Tomes VIII & IX.

Conseil. Tavernier fut reçu si favorablement de ces deux Chefs, que presqu'à son arrivée, il se vit invité à dîner par le Général, avec les principaux Officiers de la ville & leurs femmes. On ne l'entretint d'abord que de ses Voyages ; mais ensuite le Général, l'ayant prié de passer dans son cabinet, lui fit diverses questions, qui le préparerent aux embarras que les Hollandois devoient lui faire essuier. Cependant les apparences furent soutenues civilement. On lui proposa de faire un tour de promenade hors de la ville. La magnificence du cortege, dans les moindres occasions où le Général se fait voir, paroît mériter une description. Deux trompettes sonnerent pour avertir de sa marche. » Ensuite il monta dans un grand carosse à six chevaux, avec Madame la Générale & quatre autres femmes. Plusieurs Officiers montant à cheval, on en presenta un à Tavernier, sellé & bridé à la Persane. Il y a toujours quarante ou cinquante chevaux de selle, dans les écuries du Général. Le carosse étoit précedé d'une Compagnie de Cavalerie ; chaque cavalier avec le colletin de bufle & le haut-de-chausse d'écarlate galonné d'argent, un plumet au chapeau, la grande écharpe bordée d'une dentelle d'argent, la garde de l'épée & les éperons d'argent massif ; & tous les chevaux fort bien équipés. Trois gardes du corps marchoient à chaque portiere, la hallebarde en main, & galamment vétus, en pourpoint de satin jaune, avec le haut-de-chausse d'écarlate, couvert de galons d'argent, les bas de soie jaune, & de fort beau linge. Derriere le carosse suivoit une Compagnie d'Infanterie ; sans compter celle qui sort de la ville une heure ou deux avant le Général, pour aller à la découverte. Les Conseillers, ajoute l'Auteur, ont aussi leur faste. Soit dans leurs Maisons, soit lorsqu'ils en sortent, chacun d'eux a deux Mousquetaires pour sa garde. Lorsqu'ils ont besoin de chevaux, un Ecuyer du Géneral doit leur amener ceux qu'ils demandent. Ils ont aussi leurs petites barques, pour la promenade en mer, ou sur la riviere, ou sur les canaux, qui sont bordés de leurs jardins (30).

Faste du Général Hollandois.

Pendant trois ou quatre jours, Tavernier reçut quantité de visites, qui l'engagerent dans une assez grande dépense, parce que l'usage oblige celui qui les reçoit de presenter du vin. Une pinte de vin, mesure de Paris, ne tient que quatre verres Hollandois. Le vin d'Espagne est à bon marché dans Batavia, lorsqu'il ne coute qu'un écu. Le vin du Rhin & le vin de France en valent deux. » Les tems de joie dans cette ville, observe l'Auteur, pour l'instruction de ceux qui feront le même voyage, sont les jours où l'on voit arriver, de Hollande, quelques Vaisseaux qui apportent du vin ou de la biere. Quoiqu'il soit permis aux Particuliers d'en acheter leur provision, la plus grande partie de ces liqueurs passe aux Cabaretiers, soit que les Hollandois prennent plus de plaisir au Cabaret que dans leurs Maisons, ou qu'ils y trouvent plus de commodité pour se réjouir ensemble. Dans ces jours, qui sont leurs grandes fêtes, on rencontre, au milieu des rues, des femmes & des filles, qui portent un *Momon* aux Passans, pour quelques bouteilles ; & soit qu'on perde ou qu'on gagne, l'honneur, suivant Tavernier, ne permet gueres de souffrir que les femmes paient. Il en survient d'autres, à la santé desquelles on est obligé, dit-il, de boire par bienséance. Ainsi l'intempérance des Habitans coute cher aux Etrangers (31).

Cherté du vin à Batavia.

Grandes Fêtes du Peuple.

(30) Pages 415 & 416.

(31) Page 417.

TAVERNIER. 1666.

Affaire dangereuse qu'on suscite à Tavernier.

Les embarras, dont l'Auteur étoit menacé, avoient leur source dans la complaisance qu'il avoit eue pour un Directeur Hollandois, nommé Constant, qu'il avoit connu dans les Comptoirs de Bander-Abassi & de Surate, & qui l'avoit chargé de lui acheter pour seize mille roupies de diamans, aux Mines de Golkonde. Tavernier, à son retour, l'ayant trouvé parti pour l'Europe, avoit remis les diamans aux Directeurs Anglois, qui les firent tenir à Constant : mais il ne s'étoit adressé aux Anglois, qu'après avoir proposé la même commission au Directeur Hollandois, qui s'en étoit excusé, quoiqu'ami de Constant; sous prétexte que si le Général, ou le Conseil de Batavia, étoit informé qu'il eût reçu ce dépôt, il couroit risque d'être traité comme Receleur, & de perdre sa charge & tout son bien. On savoit à Batavia que Tavernier lui avoit fait cette proposition. Un jour trois ou quatre Conseillers, feignant de le traiter avec beaucoup d'amitié, lui demanderent si depuis son Voyage de Golkonde il avoit eu des nouvelles de Constant. Il les assura qu'il n'en avoit pas reçu ; d'où se croiant en droit de conclure qu'il n'avoit pû lui envoier les diamans, ils se prirent mutuellement à témoins que de son propre aveu il avoit pour seize mille roupies de diamans, qui appartenoient à un Directeur Hollandois. Cette fausse supposition l'allarma peu. Il répondit nettement que depuis plus de six mois, il avoit envoié les diamans par terre. Cependant il reçut ordre, dès le lendemain, de paroître au Conseil de la ville, où l'Avocat Fiscal devoit prendre la cause de la Compagnie. Rien ne pouvoit le dispenser de s'y rendre : mais lorsqu'il y entendit traiter cette affaire d'un ton fort sérieux, & que malgré ses explications, il vit porter une Sentence, suivant laquelle Constant devoit être poursuivi, pour avoir fraudé la Compagnie, sous prétexte que ses gages n'avoient pû le mettre en état d'acheter pour seize mille roupies de diamans, il tint un langage qui parut chagriner plusieurs personnes de l'assemblée (32). Leur animosité devint si vive, que

Avantage qu'on prend sur lui.

(32) On le lira volontiers dans ses termes. » A ce discours *d'avoir fraudé la Compagnie*, je ne pus m'empêcher de rire ; ce qui » surprit tout le monde : & le Président du » Conseil me demanda pourquoi je riois ? » Je lui dis que c'étoit de voir qu'il s'éton» noit de ce que le Sieur Constant avoit » fraudé la Compagnie de seize mille rou» pies, & que s'il n'avoit emporté que cela » c'étoit bien peu de chose ; ajoutant qu'il » n'y avoit gueres de Serviteur de la Com» pagnie qui eut passé par les charges où le » Sieur Constant avoit passé, & qui eut eu la » commodité de faire le négoce comme il » l'avoit eue, sans crainte du Fiscal, qui » n'emportât du moins cent mille écus. Il y » avoit alors deux ou trois personnes dans » le Conseil, qui n'étoient pas bien aise de » m'ouir parler de la sorte, & que ce dis» cours regardoit particuliérement : car pour » dire les choses comme elles sont, les Di» recteurs, & ceux qui les suivent dans les » Comptoirs, savent mettre à part de gros» ses sommes à leur profit & au grand pré» judice de la Compagnie ; & comme ils ne » le peuvent sans être d'intelligence avec le » Courtier, celui-ci en fait autant de son » côté, & ceux qui sont sous lui prennent » aussi ce qu'ils peuvent. J'ai fait compte une » fois de tout l'argent dont on peut frustrer » la Compagnie sur le négoce, dans cha» que Comptoir, & j'ai trouvé que quand » tous les ans on ne lui fait tort que d'un » million cinq ou six cens mille livres, elle » a lieu de s'en consoler. Pour ne parler que » de la Perse, j'ai connu des Directeurs, qui » tant sur la vente des épiceries que sur l'a» chat des soies, ont mis à part, dans une » année, plus de cent mille piastres. Ils ont » pour cela des adresses merveilleuses, qu'il » est mal-aisé que la Compagnie puisse dé» couvrir. *Ibidem.* pages 419 & 420 *Voyez* la Description de Batavia, au Tome VIII, où le récit de Tavernier est confirmé par des Hollandois mêmes.

pendant quatre ou cinq ſemaines, non-ſeulement il fut interrogé comme un coupable, & forcé de répondre à tous les articles, mais qu'il ſe vit menacé d'être conduit dans une priſon. Il eut la fermeté de répondre qu'il ne craignoit point leurs menaces, & qu'il avoit l'honneur d'être à un Prince qui ſauroit le tirer de leurs mains & ſe reſſentir de cet affront (33). Mais lorſqu'il ſe vit aſſez preſſé pour craindre les effets de leur reſſentiment, il prit un parti, ſur lequel il fit plus de fond que ſur ſon innocence : ce fut de ne plus diſſimuler qu'il étoit inſtruit des rapines continuelles d'un grand nombre de Conſeillers, de Directeurs, & de celles du Général même. Il eut ſeulement la précaution de ne s'ouvrir qu'au Préſident, dans un entretien qu'il eut tête à tête avec lui ; ſûr, par cette voie, de faire paſſer aux oreilles des coupables une déclaration qui devoit leur cauſer quelque fraieur (34). En

(33) M. le Duc d'Orleans l'avoit chargé de lui acheter quelques diamans & d'autres choſes précieuſes.

(34) Ne perdons pas l'occaſion de faire connoître quelles médiſances les Hollandois reprochent à Tavernier : je dis au Préſident, que puiſqu'il vouloit abſolument que je lui diſſe tout ce que je ſavois du Sieur Conſtant, je ne lui cacherois rien de ce qui étoit venu à ma connoiſſance, fut-ce au deſavantage du Général même, & de pluſieurs du Conſeil, & de vous même qui me preſſez de parler. Alors je lui déclarai qu'en partant de Surate pour aller à la Mine de Diamans, le Sieur Conſtant m'avoit remis quarante-quatre mille roupies, me priant d'emploier cette ſomme en diamans, & particuliérement en grandes pierres, m'aſſurant que mes proviſions me ſeroient très bien payées, & que cette ſomme appartenant à M. le Général, il étoit bien-aiſe d'avoir occaſion de l'obliger ; de plus, que M. le Général avoit acheté du Sieur Conſtant, lorſqu'il étoit venu à Batavia, toutes les parties que je lui avois vendues pendant qu'il étoit au Comptoir de Surate : c'étoit toutes pierres que j'avois fais tailler, dont la valeur étoit de plus de quarante mille écus. Pour ce qui étoit des perles que le Sieur Conſtant avoit achetées pour M. le Général, du tems qu'il étoit à Ormus, je n'en ſavois pas bien la ſomme ; mais que je ſavois pourtant qu'il y avoit deux ſeules perles en poire, qui coutoient cent ſoixante-dix tomans : que j'avois eu auſſi d'aſſez bonnes ſommes à emploier pour le Sieur Carles Renel, le Sieur Kam, & quelques autres : que lui-même ne devoit pas avoir oublié que lorſque le Sieur Conſtant étoit parti de Batavia pour aller être Directeur en Perſe, il lui avoit remis trente-ſix mille roupies, le priant de donner cette ſomme à quelqu'un de ſes amis, pour l'emploier à une partie de diamans : que le Sieur Conſtant ne m'avoit pû joindre dans cette ſaiſon : mais, pour vous faire voir, dis-je encore au Préſident, combien il étoit porté pour votre profit, il acheta, de la plus grande partie de votre ſomme, des marchandiſes de Seronge & de Brampout ; & dès qu'il fut arrivé à Gomron, on lui en offrit trente pour cent de profit. Il eſt vrai, pourſuivis-je, qu'à faire compte ſur le pied de ce que payent les autres Marchands, cela n'eut été qu'à cinq pour cent ; mais, voulant vous ſervir, il faiſoit tout paſſer pour le compte de la Compagnie, qui ne paye ni le fret du Vaiſſeau, ni la Douanne de Gomron, deux articles qui reviennent pour les Marchands à vingt-cinq pour cent. Comme le Vaiſſeau qui l'avoit porté retournoit à Batavia, bien que les marchandiſes ne fuſſent pas vendues, il ne laiſſa pas de vous écrire qu'il en refuſoit trente pour cent de profit, dans l'eſpérance d'en avoir davantage. Cependant il arriva trois Vaiſſeaux à Gomron, chargés de quantité de ces mêmes marchandiſes, de maniere qu'on eut de la peine à en tirer ce qu'elles coutoient aux Indes ; ce qui l'obligea de donner au prix courant celles qu'il avoit achetées pour vous. Cependant il a été ſi généreux que de ne vous en avoir rien mandé, & il m'a avoué en particulier qu'il y avoit perdu plus de quinze pour cent.

Ayant fait tout ce détail au Préſident, il en parut fort ſurpris, & me pria de n'en pas faire de bruit ; en quoi il fit ſagement ; car j'en aurois pû nommer bien d'autres, toutes les adreſſes des principaux de la Compagnie étant venues à ma connoiſſance, & la plus grande partie des groſſes ſommes qu'ils ont fait emploier en diamans ayant paſſé par mes mains. Le Préſident alla auſſi-tôt au Fort, apparemment vers le Général. Entre onze

TAVERNIER. 1666.

effet sa hardiesse en imposa aux Juges Hollandois, & changea leurs rigueurs en caresses, comme il le raconte assez plaisamment lui-même.

Tavernier retrouve un de ses Freres.

Il avoit trouvé, à Batavia, un de ses freres, qui étoit venu aux Indes, avec lui, dans un de ses premiers Voyages, & qui avoit une rare facilité pour apprendre les langues étrangeres. Cinq ou six mois lui suffisoient pour en apprendre une. Il en parloit huit en perfection. D'ailleurs c'étoit un homme bien fait, & d'une valeur éprouvée. S'étant battu en duel à Batavia, contre un Capitaine d'Infanterie, sur lequel il avoit remporté l'avantage, non-seulement le Général Vandime, qui aimoit les gens de cœur, & les principaux du Conseil, fermerent les yeux sur cette avanture; mais ils lui permirent d'équiper un Vaisseau à ses frais, & de faire toute sorte de Commerces, à l'exception de celui des Epiceries. Il acheta un Vaisseau de quatorze pieces de canon, avec lequel il fit plusieurs Voyages. Celui de Siam, par lequel il commença, lui auroit apporté un profit assez considérable, s'il n'eût été obligé de jouer avec le Roi & cinq ou six Seigneurs, qui étoient ravis, s'il en faut croire ici Tavernier (35), d'entendre un Européen parler si parfaitement la langue Malaie (36), mais qui lui gagnerent cinq ou six mille écus.

Eloge qu'il en fait.

Voyage de l'Auteur à Bantam.

Tavernier, qui ne savoit pas cette langue, & qui ne vouloit pas quitter l'Isle de Java sans avoir vû Bantam, pria son frere de l'accompagner dans ce Voyage. Une petite Barque les porta heureusement. Le lendemain de leur arrivée, le Roi, de qui le Capitaine Tavernier étoit fort connu, apprenant que son frere apportoit de précieux joiaux, marqua une si vive impatience de les voir, que dès la premiere fois que le Capitaine se rendit au Palais pour demander ses ordres, il ne lui permit pas de sortir; & sur le champ il fit presser son frere, de venir avec toutes ses richesses. Cette ardeur excessive parut suspecte à l'Auteur, qui se souvenoit de la maniere dont le Roi d'Achem avoit traité, dans les mêmes circonstances, un François nommé Renaud. Le récit qu'il en fait appartient trop à l'Histoire des Voyages, & sur-tout à celle du Commerce François dans les Indes, pour ne pas obtenir ici quelque attention (37).

Son inquiétude, & d'où elle venoit.

M. de Montmorency entreprend le Commerce.

Le goût du Commerce se répandant parmi la Noblesse Françoise, M. de Montmorency, à la tête d'une Compagnie formée pour les Indes, fit partir de Nantes quatre Vaisseaux, sur lesquels s'embarquerent, entre plusieurs Négocians, deux freres nommés Renaud, qui s'étoient engagés au service de la Compagnie. Leur navigation fut la plus courte & la plus heureuse don

heures & midi, je rencontrai l'Avocat Fiscal, chez qui je savois que le Président étoit allé en sortant du Fort. Il m'aborda d'un visage riant & me demanda où j'allois. Je lui dis que j'allois à la Maison de Ville, pour répondre à quelques-unes de ses demandes. Je vous prie, me repliqua-t-il promptement, laissons-là cette affaire, pour aller dîner ensemble. On me fit hier présent de deux canevettes de vin, l'une de France & l'autre du Rhin; nous verrons lequel sera le meilleur. Tout ce que je vous demande est un mot d'écrit de votre main, comme vous n'avez rien à M. Constant : ce que je lui accordai volontiers; & de la sorte, tout le Procès fut fini. *Ibid.* page 429.

(35) C'est le même frere dont il reçut la Relation du Tonquin, qui se trouve au troisiéme Tome de ses Voyages, & qui est critiquée fort durement par Baron, dans le IX Tome de ce Recueil.

(36) On a fait souvent remarquer qu'au-delà des terres du Grand Mogol, cette langue est parmi les Orientaux, ce que la langue latine est en Europe.

(37) Tavernier ne marque pas l'année.

on ait eu l'exemple. Ils arriverent devant Bantam, en moins de quatre mois. Le Roi les reçut avec beaucoup de joie, & leur fit donner tout le poivre qu'ils demanderent, à si juste prix, qu'ils l'eurent à meilleur marché, de vingt pour cent, que les Hollandois. Mais leurs idées s'étendant plus loin que le poivre, ils voulurent savoir aussi ce que c'étoit que le négoce du clou de girofle, de la noix de muscade & de sa fleur. Ils envoyerent le plus petit de leurs Vaisseaux, avec la meilleure partie de leur argent, à Macassar, où les Magasins du Roi étoient ordinairement remplis, malgré les efforts des Hollandois, qui employoient toute leur adresse pour faire passer uniquement le Commerce des Epiceries par leurs mains. Pendant l'absence de ce Vaisseau, les François, s'ennuyant à Bantam, allerent se promener à Batavia, qui n'en est éloignée que de quatorze lieues par mer. Leur Commandant n'eut pas plutôt jetté l'ancre dans ce Port, qu'il envoia faire des complimens au Général Hollandois, qui répondit à cette civilité, en invitant les principaux François à descendre au rivage, & qui fit porter en même-tems, à ceux qui resterent à bord, quantité de rafraîchissemens, sur-tout du vin d'Espagne & du Rhin; avec ordre, à ceux qu'il chargea de cette commission, de faire boire leurs Hôtes jusqu'à les enivrer. Il leur fut aisé, dans la chaleur de cette fête, de mettre le feu aux Vaisseaux François, suivant l'ordre qu'ils en avoient aussi. Comme on découvre toute la Rade, de la Salle du Fort où le Général traite les Etrangers, un Conseiller des Indes, qui étoit à table, feignant beaucoup de surprise, s'écria qu'il croioit voir les trois Vaisseaux en feu. Le Général affecta aussi beaucoup d'étonnement; tandis que le Commandant François, qui jugea tout d'un coup d'où venoit le mal, & qu'il lui étoit impossible d'y apporter du remede, regarda l'assemblée sans s'émouvoir, & dit aux Hollandois: continuons de boire, Messieurs; ceux qui ont fait mettre le feu aux trois bords, payeront le dommage. Mais, dès ce moment, il jugea que la réparation ne seroit pas égale à la perte. En effet, tous les hommes furent sauvés sur des Frégates, qui furent envoyées en diligence; mais les Hollandois ne payerent pas le quart du dommage (38). Cependant le Général fit, aux François, de grandes offres qu'ils refuserent. Ils retournerent à Bantam, pour y attendre leur petit Vaisseau. A son retour, ils ne trouverent pas de meilleur expédient que de vendre leurs marchandises & le Vaisseau même aux Anglois, & de faire entr'eux un partage de l'argent. Les Anglois leur offrirent le passage en Europe; mais cette offre ne fut acceptée que du Commandant & des principaux Officiers; & la plus grande partie des équipages, Marchands & Matelots, prirent parti chez les Portugais, avec lesquels il y avoit alors quelques avantages à se promettre.

TAVERNIER. 1666.

Sort de quatre Vaisseaux qu'il envoie aux Indes.

Artifice des Hollandois.

Les deux Renaud, après avoir touché leur part, de l'argent qui fut distribué, trouverent le moien de passer à Goa, & s'insinuerent avec tant de bonheur dans l'affection du Viceroi, qu'ils obtinrent de lui la permission de négocier dans tous les lieux où les Portugais avoient quelque pouvoir. Dans l'espace de cinq ou six ans, ils avoient gagné chacun la valeur de dix mille écus. L'aîné faisoit le Commerce des toiles & d'autres marchandises communes, & son frere celui des pierreries. Les Portugais étoient alors dans l'usa-

Histoire des deux freres Renaud.

(38) Voyez une avanture fort semblable, dans la Relation de Beaulieu, au Tome VIII.

TAVERNIER. 1666.

ge d'envoier tous les ans trois ou quatre Vaiſſeaux au Port d'Achem, pour en tirer du poivre, de l'ivoire & de l'or. Ils y portoient toutes ſortes de toiles, particuliérement des toiles bleues & noires. Ils envoioient auſſi des pierreries au Roi, qui les aimoit avec paſſion. Les deux Renaud prirent cette route, chacun pour l'objet particulier de ſon Commerce. L'un porta de belles toiles, & l'autre des joiaux précieux, entre leſquels il avoit quatre anneaux, qui valoient environ dix-huit mille écus. En arrivant dans la ville d'Achem, ils ſe rendirent avec les Portugais au Palais du Roi, qui étoit alors à deux lieues de la mer. Ce Prince admira les quatre anneaux & ſouhaita de les acheter; mais, au lieu de dix-huit mille écus, que Renaud lui demandoit, il n'en voulut donner que quinze mille. Cette différence de prix ayant fait rompre le marché, Renaud prit le parti de retourner à bord. Dès le lendemain, il fut rappellé à la Cour, par un ordre qui lui donnoit de meilleures eſpérances. Cependant il fut long-tems en doute s'il devoit reparoître devant le Roi; un preſſentiment ſecret ſembloit l'avertir du malheur dont il étoit menacé. Enfin tous les Officiers du Vaiſſeau lui conſeillant de ſe fier à ſa fortune, il ſe rendit au Palais, où le Roi prit les quatre anneaux pour dix-huit mille écus, qu'il lui fit payer ſur le champ. Mais depuis qu'il fut ſorti de la chambre de ce Prince, on n'a jamais pû ſavoir ce qu'il étoit devenu, & l'on n'a pas douté qu'un ordre cruel ne l'eût fait tuer ſécretement dans quelque partie du Palais (39).

Fraieur que cette Hiſtoire cauſe à Tavernier.

Cette avanture ſe préſenta vivement à la mémoire de Tavernier, lorſqu'il ſe vit appellé avec tant d'empreſſement au Palais de Bantam; ſur-tout ne voyant point ſon frere entre ceux qui lui apportoient les ordres du Roi. Cependant il s'arma de courage; & bornant ſes précautions à ne prendre ſur lui que pour douze ou treize mille roupies de joiaux, la plus grande partie d'anneaux de diamans en roſes, les uns de ſept pierres, d'autres de neuf, avec quelques braſſelets de diamans & de rubis, il mit ſa confiance dans la protection du Ciel.

En quel état il trouve le Roi de Bantam.

Il fut raſſuré, en entrant dans l'appartement du Roi, par la vûe de ſon frere, qui étoit aſſis près de ce Prince, à la maniere des Orientaux, avec trois des principaux Seigneurs de la Cour. Ils avoient devant eux cinq grands plats de riz, de différentes couleurs, du vin d'Eſpagne, de l'eau-de-vie, & pluſieurs eſpeces de ſorbets. Auſſi-tôt que Tavernier eut ſalué le Roi, en lui faiſant préſent d'un anneau de diamans, & d'un petit braſſelet de diamans, de rubis, & de ſaphirs bleus, ce Prince lui commanda de s'aſſeoir, & lui fit donner une taſſe d'eau-de-vie, qui ne contenoit pas moins d'un demi-ſeptier. Il parut étonné du refus que Tavernier fit de toucher à cette liqueur; & lui ayant fait ſervir du vin d'Eſpagne, il ne tarda gueres à ſe lever, dans l'impatience de voir les joiaux. Il alla s'aſſeoir dans un fauteuil, dont le bois étoit doré comme les bordures de nos tableaux, & qui étoit placé ſur un petit tapis de Perſe, d'or & de ſoie. Son habit étoit une piece de toile, dont une partie lui couvroit le corps depuis la ceinture juſqu'aux genoux, & le reſte étoit rejetté ſur ſon dos en maniere d'écharpe. Il avoit les pieds & les jambes nues. Autour de ſa tête, une ſorte de mouchoir à trois pointes for-

(39) Page 434 & précédentes.

moit un bandeau. Ses cheveux, qui paroissoient fort longs, étoient liés par-dessus. On voioit, à côté du fauteuil, une paire de sandales, dont les courroies étoient brodées d'or, & parsemées de petites perles. Deux de ses Officiers se placerent derriere lui, avec de gros éventails, dont les bâtons étoient longs de cinq à six pieds, terminés par un faisceau de plumes de paon, de la grosseur d'un tonneau. A la droite, une vieille femme noire tenoit dans ses mains un petit mortier & un pilon d'or, où elle piloit des feuilles de betel, parmi lesquelles elle mêloit des noix d'Areka, avec de la semence de perles qu'on y avoit fait dissoudre. Lorsqu'elle en voioit quelque partie bien préparée, elle frappoit de la main sur le dos du Roi, qui ouvroit aussi-tôt la bouche, & qui recevoit ce qu'elle y mettoit avec le doigt, comme on donne de la bouillie aux enfans. Il avoit mâché tant de betel & bû tant de tabac, qu'il avoit perdu toutes ses dents (40).

TAVERNIER. 1666.

Palais du Roi de Bantam.

Son Palais ne faisoit pas honneur à l'habileté de l'architecte. C'étoit un espace quarré, ceint d'un grand nombre de petits piliers, revêtus de différens vernis, & d'environ deux pieds de haur. Quatre piliers plus gros faisoient les quatre coins, à quarante pieds de distance. Le plancher étoit couvert d'une natte, tissue de l'écorce d'un certain arbre, dont aucune sorte de vermine n'approche jamais; & le toît étoit de simples branches de cocotier. Assez proche, sous un autre toît, soutenu aussi par quatre gros piliers, on voioit seize éléphans. La garde Royale, qui étoit d'environ deux mille hommes, étoit assise par bandes à l'ombre de quelques arbres. Tavernier ne prit pas une haute opinion du logement des femmes. La porte en paroissoit fort mauvaise; & l'enceinte n'étoit qu'une sorte de palissade, entremêlée de terre & de fiente de vache. Deux vieilles femmes noires en sortirent successivement, pour venir prendre de la main du Roi les joiaux de Tavernier, qu'elles alloient montrer apparemment aux Dames. Il observa qu'elles ne rapportoient rien; d'où il conclut qu'il devoit tenir ferme pour le prix. Aussi vendit-il fort avantageusement tout ce qui étoit entré au Serrail, avec la satisfaction d'être payé sur le champ (41).

Tavernier exposé à périr par la main d'un Furieux.

Dans un autre Voyage qu'il fit à la même Cour, il ne tira pas moins d'avantage de tout ce qu'il y avoit porté pour le Roi. Mais sa vie fut exposée au dernier danger, par la fureur d'un Indien Mahométan, qui revenoit de la Mecque. Il passoit, avec son frere & un Chirurgien Hollandois, dans un chemin où d'un côté l'on a la riviere, & de l'autre un grand jardin fermé de palissades, entre lesquelles il reste des intervalles ouverts. L'assassin, qui étoit armé d'une picque & caché derriere les palissades, poussa son arme, pour l'enfoncer dans le corps d'un des trois Etrangers. Il fut trop prompt, & la pointe leur passa devant le ventre à tous trois; où du moins elle ne toucha qu'aux vastes hautes-chausses du Chirurgien Hollandois, qui saisit aussi-tôt le bois de la picque. Tavernier le prit aussi de ses deux mains; tandis que son frere, plus jeune & plus dispos, sauta par-dessus la palissade & donna trois coups d'épée dans le corps à l'Indien, qui en mourut sur le champ. Aussi-tôt quantité de Chinois & d'Indiens idolâtres, qui se trouvoient aux environs, vinrent baiser les mains au Capitaine Tavernier, en applaudissant

(40) Page 435.

(41) Page 436.

TAVERNIER. 1666.

Son Frere tue leur Ennemi.

à son action. Le Roi même, qui en fut bien-tôt informé, lui fit présent d'une ceinture, comme un témoignage de sa reconnoissance (42). L'Auteur jette plus de jour sur une avanture si singuliere. Les Pelerins Javans de l'ordre du Peuple, sur-tout les Facquirs qui vont à la Mecque, s'arment ordinairement, à leur retour, de cette espece de poignard qu'on appelle, *Cri*, dont la moitié de la lame est empoisonnée; & quelques-uns s'engagent par vœu à tuer tout ce qu'ils rencontreront d'Infidelles, c'est-à-dire, de gens opposés à la Religion de Mahomet. Ces Fanatiques exécutent leur résolution avec une rage incroiable, jusqu'à ce qu'ils soient tués eux-mêmes (43). Alors ils sont regardés comme Saints, de toute la Populace, qui les enterre avec beaucoup de cérémonie, & qui contribue volontairement à leur élever de magnifiques tombeaux. Quelque Dervis se construit une hute auprès du Monument, & se consacre pour toute sa vie à le tenir propre, avec un soin continuel d'y jetter des fleurs. Les ornemens croissent avec les aumônes, parce que plus la sépulture est belle, plus la dévotion augmente, avec l'opinion de sa sainteté.

Cour du Roi de Japara.

Tavernier s'étoit proposé de passer, à Batavia, les trois mois qui restoient jusqu'au départ des Vaisseaux pour l'Europe; mais l'ennuieuse vie qu'on y mene, sans autre amusement, dit-il, que de jouer & de boire, lui fit prendre la résolution d'emploier une partie de ce tems à visiter la Cour du Roi de Japara, qu'on nomme aussi l'*Empereur de la Jave*. L'Isle entiere étoit autrefois réunie sous sa domination, avant que le Roi de Bantam, celui de Jacatra, & d'autres Princes qui n'étoient que ses Gouverneurs, eussent secoué le joug de la soumission. Les Hollandois ne s'étoient d'abord maintenus, dans le pays, que par la division de toutes ces Puissances. Lorsque le Roi de Japara s'étoit disposé à les attaquer, le Roi de Bantam les avoit secourus; & le premier au contraire s'étoit empressé de les aider, lorsqu'ils avoient été menacés de l'autre. Aussi, quand la guerre s'élevoit entre ces deux Princes, les Hollandois prenoient toujours parti pour le plus foible (44).

(42) Page 439.

(43) » Je me souviens, dit l'Auteur, » qu'en 1642, il arriva au Port de Surate » un Vaisseau du Grand-Mogol, revenant » de la Mecque, où il y avoit quantité de » ces Fakirs; car tous les ans ce Monarque » envoie deux grands Vaisseaux à la » Mecque, pour y porter gratuitement les » Pelerins. Ces Bâtimens sont chargés d'ailleurs » de bonnes marchandises, qui se vendent; » & dont le profit est pour eux. On » ne rapporte que le principal, qui sert pour » l'année suivante, & qui est au moins de » six cens mille roupies. Un des Fackirs, qui » revenoit alors, ne fut pas plutôt descendu » à terre, qu'il donna des marques d'une » furie diabolique. Après avoir fait sa priere, » il prit son poignard, & courut se jetter » au milieu de plusieurs Matelots Hollandois, » qui faisoient décharger les marchandises » de quatre Vaisseaux qu'ils avoient » au Port. Cet enragé, sans leur laisser le » tems de se reconnoître, en frappa dix-sept, » dont treize moururent. Il étoit armé » d'une espece de poignard, qui se nomme » Cangiar, dont la lame a trois doigts de » large par le haut. Enfin le soldat Hollandois, » qui étoit en sentinelle, à l'entrée » de la tente des Marchands, lui donna au » milieu de l'estomac un coup de fusil dont » il tomba mort. Aussi-tôt, tous les autres » Fakirs qui se trouverent dans le même » lieu, accompagnés de quantité d'autres » Mahométans, prirent le corps & l'enterrerent. » Dans l'espace de quinze jours, il » eut une belle sépulture. Elle est renversée, » tous les ans, par les Matelots Anglois » & Hollandois, pendant que leurs Vaisseaux » sont au Port, parce qu'alors ils sont les » plus forts : mais à peine sont-ils partis, » que les Mahométans la font rétablir & » qu'ils y plantent des Enseignes. *Pages* 441 *& précédentes*.

(44) Page 444.

Le Roi de Japara fait sa résidence dans une ville, dont son Etat porte le nom, éloignée de Batavia d'environ trente lieues. On n'y va que par mer, le long de la Côte, d'où l'on fait ensuite près de huit lieues dans les terres, par une belle riviere qui remonte jusqu'à la ville. Le Port, qui est fort bon, offre de plus belles maisons que la ville, & seroit la résidence ordinaire du Roi, s'il s'y croioit en sûreté. Mais ayant conçu, depuis l'établissement de Batavia, une haine mortelle pour les Hollandois, il craint de s'exposer à leurs attaques dans un lieu qui n'est pas propre à leur résister. Tavernier raconte un sujet d'animosité plus récent, tel qu'il l'avoit appris d'un Conseiller de Batavia. Le Roi, pere de celui qui regnoit alors, n'avoit jamais voulu entendre parler de paix avec la Compagnie. Il s'étoit saisi de quelques Hollandois. La Compagnie, qui lui avoit enlevé, par represailles, un beaucoup plus grand nombre de ses Sujets, lui fit offrir inutilement de lui vendre dix prisonniers pour un. L'offre des plus grandes sommes n'eut pas plus de pouvoir sur sa haine; & se voyant au lit de la mort, il avoit recommandé, à son fils, de ne jamais rendre la liberté aux Hollandois qu'il tenoit captifs, ni à ceux qui tomberoient entre ses mains. Cette opiniâtreté fit chercher, au Général de Batavia, quelque moien d'en tirer raison. C'est l'usage, après la mort d'un Roi Mahométan, que celui qui lui succede envoie quelques Seigneurs de sa Cour à la Mecque, avec des présens pour le Prophéte. Ce devoir fut embarrassant pour le nouveau Roi, qui n'avoit que de petits Vaisseaux, & qui n'ignoroit pas que les Hollandois cherchoient sans cesse l'occasion de les enlever. Il prit la résolution de s'adresser aux Anglois de Bantam, dans l'espérance que les Hollandois respecteroient un Vaisseau de cette Nation. Le Président Anglois lui en promit un, des plus grands & des mieux montés que sa Compagnie eût jamais envoyés dans ces mers, à condition qu'elle ne paieroit desormais que la moitié des droits ordinaires du Commerce sur les terres de Japara. Ce Traité fut signé solemnellement, & les Anglois équiperent en effet un fort beau Vaisseau, sur lequel ils mirent beaucoup de monde & d'artillerie. Le Roi, charmé de le voir entrer dans son Port, ne douta pas que ses Envoiés ne fissent le Voyage de la Mecque en sûreté Neuf des principaux Seigneurs de sa Cour, dont la plûpart lui touchoient de près par le sang, s'embarquerent avec un cortege d'environ cent personnes, sans y comprendre quantité de Particuliers, qui saisirent une occasion si favorable, pour faire le plus saint Pelerinage de leur Religion. Mais ces préparatifs ne purent tromper la vigilance des Hollandois. Comme il faut passer nécessairement devant Bantam, pour sortir du Détroit, les Officiers de la Compagnie avoient eu le tems de faire préparer trois gros Vaisseaux de guerre, qui rencontrerent le Navire Anglois vers Bantam, & qui lui envoierent d'abord une volée de canon, pour l'obliger d'amener. Ensuite, paroissant irrités de sa lenteur, ils commencerent à faire jouer toute leur artillerie. Les Anglois, qui se virent en danger d'être coulés à fond, baisserent leurs voiles & voulurent se rendre : mais les Seigneurs Japarois, & tous les Javans qui étoient à bord, les traiterent de perfides, & leur reprocherent de n'avoir fait un Traité, avec le Roi leur Maître, que pour les livrer à leurs Ennemis. Enfin, perdant l'espérance d'échapper aux Hollandois, qu'ils voioient prêts à les aborder, ils tirerent leurs poignards & se jetterent sur les

TAVERNIER. 1666.

Haine de ce Prince pour les Hollandois.

Son origine & ses effets.

TAVERNIER. 1666.

Anglois, dont ils tuerent un grand nombre avant qu'ils fussent en état de se défendre. Ils auroient peut-être massacré jusqu'au dernier, si les Hollandois n'étoient arrivés à bord. Plusieurs de ces desesperés ne voulurent point de quartier; & fondant au nombre de vingt ou trente sur ceux qui leur offroient la vie, ils vangerent leur mort par celle de sept ou huit Hollandois. Le Vaisseau fut mené à Batavia, où le Général fit beaucoup de civilités aux Anglois, & se hâta de les renvoier à leur Président. Ensuite il fit offrir, au Roi de Japara, l'échange de ses gens pour les Hollandois, qu'il avoit dans ses fers. Mais ce Prince, plus irréconciliable que jamais, rejetta cette proposition avec mépris. Ainsi les Esclaves Hollandois perdirent l'espérance de la liberté; & les Javans moururent de misere à Batavia (45).

La mort du Capitaine Tavernier, qui fut attribuée aux débauches qu'il avoit la complaisance de faire avec le Roi de Bantam (46), n'est intéressante ici que par l'occasion qu'elle donne à l'Auteur, de se plaindre des usages de Batavia. Il lui en couta, dit-il, une si grosse somme pour faire enterrer son frere, qu'il en devint plus attentif à sa propre santé, pour ne pas mourir dans un pays où les enterremens sont si chers (47). La premiere dépense se fait, pour ceux qui sont chargés d'inviter à la cérémonie funebre. Plus on en prend, plus l'enterrement est honorable. Si l'on n'en employe qu'un, on ne lui donne que deux écus; mais si l'on en prend deux, il leur faut quatre écus à chacun; & si l'on en prend trois, chacun doit en avoir six. La somme augmente avec les mêmes proportions, quand on en prendroit une douzaine. Tavernier, qui vouloit faire honneur à la mémoire de son frere, & qui n'étoit pas instruit de cet usage, en prit six, pour lesquels il fut fort étonné de se voir demander soixante-douze écus. Le Poêle, qui se met sur la biere, lui en couta vingt, & peut aller jusqu'à trente. On l'emprunte de l'Hôpital. Le moindre est de drap, & les trois autres sont de velours; l'un sans frange; un autre avec des franges; le troisiéme avec des franges, & des houpes aux quatre coins. Un tonneau de vin d'Espagne, qui fut bû à l'enterrement, lui revint à deux cens piastres. Il en paya vingt-six, pour des jambons, & des langues de bœuf; vingt-deux pour de la pâtisserie; vingt pour ceux qui porterent le corps en terre; & seize pour le lieu de la sépulture. On en demandoit cent pour l'enterrer dans l'Eglise. Ces Coutumes parurent *étranges* à Tavernier, *plaisantes*, *inventées*, dit-il, pour tirer de l'argent des Héritiers d'un Mort (48).

Embarras de Tavernier pour les Requenings.

Mais il tomba bien-tôt dans un autre embarras, qui paroît avoir beaucoup augmenté le panchant qu'il avoit à médire des Hollandois. C'est dans ses propres termes, qu'il faut exposer la source de l'injustice dont il se plaint.

La mort de son frere & d'autres chagrins l'ayant déterminé à retourner en

(45) Page 447. L'Auteur ajoute, pour faire juger du courage des Javans, autant que de leur haine contre les Hollandois, qu'en 1659, pendant qu'ils assiegeoient Batavia, un soldat Hollandois, qui étoit en embuscade dans un marais, ayant donné de sa picque dans le corps d'un Javan; celui-ci, au lieu de se retirer pour se dégager de la picque, se l'enfonça dans le corps jusqu'au bout par lequel son Ennemi la tenoit, & s'approcha de lui si vîte, qu'il trouva le moien de le tuer, de deux coups de poignard dans l'estomac. *Ibidem.*

(46) Page 448.

(47) *Ibidem.*

(48) Pages 448 & 449.

Europe, il prit le parti de vendre, à Batavia, ce qui lui restoit de diamans, & d'en employer le prix à se procurer des marchandises, dont il pût esperer quelque profit en Hollande. Après avoir fait une assez heureuse vente, ses amis lui conseillerent d'emploier son argent à prendre des *Requenings* (*), d'un grand nombre de Particuliers qui avoient rendu divers services à la Compagnie. Ces Requenings sont les comptes de ce qui leur est dû de reste, & qui doit leur être paié lorsqu'ils arrivent en Hollande. Mais comme il s'en trouve beaucoup, qui, après avoir fini leur tems, s'établissent à Batavia, ou dans d'autres Domaines de la Compagnie, tels que Malaca, l'Isle de Ceylan, la Côte de Coromandel, & divers autres lieux, on arrête le compte de ce qui leur est dû. Il est question de se faire paier, lorsqu'ils renoncent ainsi à retourner en Europe. Leur unique ressource est de vendre les comptes à ceux qui ont de l'argent & qui se proposent de quitter les Indes. On les achetoit alors à fort bon marché. Les plus chers étoient à quatre-vingt pour cent; & rien n'étoit si commun que d'en trouver à soixante ou soixante-dix, pour lesquels il n'y avoit point de Notaires qui ne fussent prêts à passer un acte, qui rendoit témoignage que le vendeur avoit été pleinement satisfait. Mais comme il ne se trouvoit pas toujours un assez grand nombre d'acheteurs, il arrivoit fort souvent que les mêmes comptes étoient achetés à quarante ou cinquante de profit pour cent, par les Cabaretiers & les Hôtes, qui les mettoient entre les mains des Notaires, pour les revendre aux Directeurs des Comptoirs, ou à d'autres Officiers qui retournoient en Hollande, & qui en donnoient ordinairement quatre-vingt-cinq ou quatre-vingt-dix pour cent, dans la seule vûe de mettre à couvert ce qu'ils avoient pris à la Compagnie pendant leur direction. La Compagnie ne laisse pas de prendre l'argent de ceux qui sont disposés à lui en apporter, & de leur donner un profit de vingt-cinq pour cent: mais les Directeurs & les autres Officiers se gardent bien de lui remettre toutes les sommes qu'ils ont amassées, parce qu'on pourroit leur demander comment ils les ont gagnées & leur en faire rendre compte. Il n'est pas rare, suivant l'observation de l'Auteur, de leur voir emporter, à leur retour, quatre à cinq cens mille florins (49).

Tavernier. 1666.

Explication de ces comptes.

Tavernier, ayant acheté des Requenings, pour une assez grosse somme, fut surpris qu'un jour l'Avocat Fiscal, qui lui avoit procuré lui-même l'occasion d'en acheter, vint lui déclarer, avec beaucoup de complimens, que le Général & le Conseil étoient résolus d'abolir cet usage; parce qu'il n'étoit pas juste que de pauvres gens, qui avoient servi long-tems la Compagnie, fissent une perte si considérable sur leurs gages. Il offrit de remettre les papiers qu'il avoit reçus, pourvu qu'on lui restituât son argent: mais après de longues discussions, dans le cours desquelles il fut même arrêté, & qui aboutirent à lui ôter ses papiers sans lui rendre ce qu'il en avoit payé, il se vit forcé de partir avec la simple espérance d'être remboursé en Hollande. On ne lui donna pas même les rescrits qu'on lui avoit fait espérer; & n'ayant pas d'autre garantie que la parole du Général, il éprouva qu'elle étoit peu certaine, ou que la Compagnie ne se faisoit pas un devoir de la remplir. Mais si cette infidélité lui fit perdre une partie de son bien, il en fut dédommagé

Il est trompé par le Général Hollandois.

(*) Mot Hollandois, mal ortographié, qui signifie *Comptes*.

(49) Page 450.

TAVERNIER. 1666.

Dédommagemens qu'il reçoit.

par les civilités qu'il reçut du gouvernement Hollandois. On lui fit construire un chambre particuliere, sur le Vice-Amiral de la Flotte qui retournoit en Europe. On donna double paye au Capitaine, pour le mettre en état de traiter généreusement un Etranger, à qui la Compagnie donnoit gratuitement le passage. Madame la Générale lui envoya quantité de provisions pour sa route. Elle se souvenoit apparemment, dit-il, d'un présent qu'il avoit fait à sa fille. Quelques amis, qui le voyoient fort bien traité des principales Dames de Batavia, l'avoient prié de demander un jeune Parisien, que la débauche avoit conduit aux Indes. Il fit un présent à la fille du Général, pour engager, par sa protection, le Major & l'Avocat Fiscal à fermer les yeux sur le départ de ce jeune homme (50).

Formalités qu'il observe à son embarquement.

Trois jours, qu'il eut encore à passer dans la Rade, lui firent connoître toutes les précautions que les Hollandois apportent à leurs embarquemens. Le premier jour, un Officier, qui tient registre de toutes les marchandises qui s'embarquent, soit pour la Hollande ou pour d'autres lieux, vint à bord, pour y lire le Mémoire de tout ce qu'on avoit embarqué, & pour le faire signer, non-seulement au Capitaine, mais encore à tous les Marchands qui partoient avec lui. Ce Mémoire fut mis dans la même caisse où l'on enferme tous les livres de compte, & le rôle de tout ce qui s'est passé dans les Comptoirs des Indes. Ensuite on scella le couvert, sous lequel sont toutes les marchandises. Le second jour, le Major de la ville, l'Avocat Fiscal & le premier Chirurgien vinrent visiter, à bord, tous ceux qui s'étoient embarqués pour la Hollande : le Major, pour s'assurer qu'il n'y a point de soldats qui partent sans congé; l'Avocat Fiscal, pour voir si quelque Ecrivain de la Compagnie ne se dérobe point avant l'expiration de son terme; le Chirurgien, pour examiner tous les Malades qu'on fait partir, & pour décider, avec serment, que leur mal est incurable aux Indes. Enfin le troisiéme jour est donné aux adieux des Habitans de la ville, qui apportent des rafraîchissemens pour traiter leurs amis, & qui joignent la musique à la bonne chere (51).

Retour de Tavernier en Europe.

Ses observations au Cap.

Cinquante-cinq jours d'une heureuse navigation firent arriver la Flotte Hollandoise au Cap de Bonne-Espérance. Elle y passa trois semaines, pendant lesquelles Tavernier se fit un amusement de ses observations. On ne s'arrêtera qu'à celles qui ne lui sont pas communes avec d'autres Voyageurs. Il est persuadé, dit-il, que ce n'est pas l'air, ni la chaleur, qui causent la noirceur des Caffres. Une jeune fille, qui avoit été prise à sa mere, dès le moment de sa naissance, & nourrie ensuite parmi les Hollandois, étoit aussi blanche que les femmes de l'Europe. Un François lui avoit fait un enfant; mais la Compagnie ne voulut pas souffrir qu'il l'épousât, & le punit même par la confiscation de huit cens livres de ses gages. Cette fille dit à Tavernier que les Caffres ne sont noirs, que parce qu'ils se frottent d'une graisse composée de plusieurs simples; & que s'ils ne s'en frottoient souvent, ils deviendroient hydropiques. Il confirme, par le témoignage de ses yeux, que les Caffres ont une connoissance fort particuliere des simples, & qu'ils en savent parfaitement l'application. De dix-neuf malades, qui se trouvoient sur son Vaisseau, la plûpart affligés d'ulceres aux jambes, ou de coups reçus

(50) Page 456. (51) Page 457.

à la guerre, quinze furent mis entre leurs mains & se virent guéris en peu de jours, quoique le Chirurgien de Batavia n'eût fait espérer leur guérison qu'en Europe. Chaque Malade avoit deux Caffres, qui le venoient panser ; c'est-à-dire, qui apportant des simples, suivant l'état des ulceres ou de la plaie, les appliquoient sur le mal après les avoir broiés entre deux cailloux (52). Pendant le séjour de l'Auteur, quelques soldats, ayant été commandés pour une expédition, & s'étant avancés dans le pays, firent pendant la nuit un grand feu, moins pour se chauffer que pour écarter les lions : ce qui n'empêcha point que tandis qu'il se reposoient, un lion ne vînt prendre un d'entre eux par le bras. Il fut tué aussi-tôt d'un coup de fusil ; mais on fut obligé de lui ouvrir la gueule avec beaucoup de peine, pour en tirer le bras du soldat, qui étoit percé de part en part. Les Caffres le guerirent en moins de douze jours. Tavernier conclut du même événement, que c'est une erreur de croire que les lions soient effrayés par le feu. Il vit, dans le Fort Hollandois, quantité de peaux de lions & de tigres, mais avec moins d'admiration que celle d'un cheval sauvage, tué par les Caffres, qui est blanche, traversée de raies noires, picotée comme celle d'un léopard, & sans queue (53). A deux ou trois lieues du Fort, quelques Hollandois trouverent un lion mort, avec quatre pointes de porc-épi dans le corps, dont les trois quarts entroient dans la chair ; ce qui fit juger que le porc-épi avoit tué le lion (54). Comme le pays est incommodé par la multitude de ces animaux, les Hollandois employent une assez bonne invention pour s'en garantir. Ils attachent un fusil à quelque pieu bien planté, avec un morceau de viande, retenu par une corde attachée à la détente. Lorsque l'animal saisit la viande, cette corde se bande, tire la détente & fait partir le coup, qui lui donne dans la gueule ou dans le corps. Ils n'ont pas moins d'industrie pour prendre les jeunes autruches. Après avoir observé leurs nids, ils attendent qu'elles ayent sept ou huit jours. Alors, plantant un pieu en terre, ils les lient par un pied dans le nid, afin qu'elles ne puissent fuir ; & les laissant nourrir par les grandes jusqu'à l'âge qu'ils desirent, ils les prennent enfin pour les vendre ou les manger (55).

Sous le gouvernement du Général Vandime, les Hollandois prirent un jeune Caffre, à quelque distance du Cap, & le menerent à Batavia, où l'on apporta beaucoup de soin à le faire instruire dans les langues. Dans l'espace de sept ou huit ans, il apprit en perfection le Hollandois & le Portugais. Mais ayant souhaité de retourner dans sa Patrie, le Général, qui ne voulut pas le contraindre, ordonna qu'il fût renvoyé, bien équipé d'habits & de linge, dans l'espérance qu'il continueroit de vivre avec les Hollandois, & qu'il serviroit de lien au Commerce qu'ils entretiennent avec les Caffres. A peine fut-il arrivé au Cap, qu'il jetta ses habits dans la mer, & qu'il prit la fuite vers son canton, où il recommença, comme les autres, à manger de la chair crue, sans que la reconnoissance ait jamais paru lui inspirer le moindre penchant à se raprocher de ses Bienfaicteurs (56).

(52) Page 460.
(53) Page 461.
(54) *Ibidem.*
(55) *Ibidem.*
(56) Page 462.

TAVERNIER. 1666.

Usages de la navigation Hollandoise.

Tavernier s'attache, dans le reste de son voyage, à décrire quelques usages de la navigation Hollandoise. A son départ du Cap, aussi-tôt, dit-il, que les voiles furent tendues & qu'on eut fait la priere, les Matelots comme les Soldats, s'écrierent qu'ils alloient se reposer & dormir jusqu'à Sainte Helene. En effet, comme c'est toujours le même vent qui regne, & qui mene ordinairement en seize ou dix-huit jours à la Rade de cette Isle, on n'eut pas besoin de toucher aux voiles, parce qu'on ne cessa point de l'avoir en poupe. L'unique peine des Matelots, qui commença le quatorziéme jour, fut d'être envoyé successivement, deux à deux, au sommet du grand arbre, pour découvrir l'Isle. Cette précaution est absolument nécessaire aux Pilotes, qui doivent apporter tous leurs soins à jetter l'ancre sur la Côte qui regarde le Nord, & s'approcher beaucoup de la terre; sans quoi l'on ne trouve point de fond. S'il manque quelque chose à leurs mesures, & si les ancres ne mordent pas le fond, la force du courant & celle du vent, qui font bien-tôt passer la Rade au Vaisseau, lui ôtent aussi l'espérance d'y retourner, parce que le vent est toujours contraire & ne change jamais (57).

Difficulté de mouiller à la Rade de Sainte-Helene.

Lorsqu'on eut heureusement mouillé, tout l'équipage fut divisé en deux parties; & le Vice-Amiral, s'étant placé sur la poupe, leur tint ce discours: » Messieurs, nous demeurons ici vingt-deux jours. Voyez laquelle des deux » bandes veut aller la premiere à terre, pour se rafraîchir & pour chasser: » mais qu'elle se trouve ici l'onziéme jour, afin que la seconde y aille aussi. Ensuite, il fit donner à chacun de ceux qui descendirent au rivage une paire de souliers, du riz, du biscuit, du sel & de l'eau-de-vie. On leur fournit aussi de grandes chaudieres. Lorsqu'ils sont à terre, il en demeure trois ou quatre au bas de la montagne, pour cueillir de l'ozeille, qui croît à la hauteur de deux ou trois pieds. De-là, ils vont rejoindre les autres, pour la chasse des porcs sauvages, dont l'Isle est remplie. Après avoir tué quelques-uns de ces animaux, ils les font cuire avec du riz & de l'ozeille; ce qui fait une sorte de potage assez bon, & qui purge insensiblement. Pendant le tems qu'on leur accorde, ils ne font que chanter, boire & manger; mais ils sont obligés d'envoyer, chaque jour, quelques porcs sauvages au Vaisseau. On leur donne une paire de souliers, parce que la montagne étant haute & fort escarpée, ils ont besoin de ce soulagement dans un exercice très pénible. Les Vaisseaux qui reviennent des Indes apportent ordinairement, pour cette chasse, des levriers de Perse, qu'on jette dans la mer après les avoir fait servir à cet usage (58).

Pendant que les chasseurs tuent des porcs sauvages, ceux qui demeurent dans le Vaisseau emploient le tems à la pêche. On donne à chacun une mesure de sel, dont ils salent le poisson qu'ils prennent. Ensuite ils le font sécher au vent. C'est leur principale nourriture, pendant le reste du voyage. Leur provision dure ordinairement trente ou quarante jours; ce qui épargne quantité de vivres à la Compagnie, car on ne leur donne alors qu'un peu d'huile & de riz cuit à l'eau.

On met aussi à terre tous les porcs, les moutons, les oies, les canards & les poules qui restent à bord. Ces animaux n'ont pas plutôt mangé de l'o-

(57) Page 463.

(58) Page 464.

zeille, qui les purge comme les hommes, qu'en peu de jours ils deviennent extrêmement gras, sur tout les oies & les canards (59).

TAVERNIER. 1666.

Autres usages des Vaisseaux Hollandois.

La Flotte Hollandoise étoit composée d'onze Vaisseaux, qui se rassemblerent à Sainte-Helene. On y tint conseil, sur la route qu'on devoit tenir pour la Hollande. Le résultat fut de tirer au Couchant, parce que la saison etant fort avancée, on se flattoit d'y trouver des vents favorables. Mais, après avoir passé la ligne, on les trouva si contraires à cette espérance, que dans la suite on fut obligé d'aller jusqu'au soixante-quatriéme degré, à la hauteur de l'Islande, & de revenir en Hollande par le Nord. On n'observe ces circonstances, que pour avoir occasion de donner, d'après l'Auteur, la peinture de quelques autres usages Hollandois. Après avoir découvert les Côtes d'Islande, on eut bien-tôt la vûe de l'Isle de Ferelle, où la Flotte étoit attendue par une autre Flotte Hollandoise, du même nombre de Vaisseaux, qui venoit au-devant d'elle, & qui tiroit sans cesse quelques coups de canon, pour faire connoître où elle étoit à l'ancre.

Aussi-tôt que les deux Flottes se furent apperçues mutuellement, chaque Vaisseau fit une décharge de toute son artillerie, & s'approcha chacun de son Patron, c'est-à-dire, l'Amiral de l'Amiral, le Vice-Amiral du Vice-Amiral, & tous les autres dans le même ordre. Le premier soin de ceux qui attendoient la Flotte des Indes fut d'y faire passer quantité de rafraîchissemens, tels que des tonneaux de biere, de viande fumée, de beurre, de fromage, de biscuit blanc; & pour chaque Bâtiment, un tonneau de vin du Rhin, avec du vin de France & du vin d'Espagne. Le lendemain, chaque Pilote se démit de son office, & céda le commandement aux Pilotes qu'on avoit amenés. Il y en avoit trois pour chaque Vaisseau; & dans ces occasions, le choix tombe sur les plus vieux Pilotes, qui connoissent parfaitement ces mers, & le changement des bancs de sable.

Le jour suivant, l'Amiral du Convoi fit tirer trois coups de canon, & mettre son Pavillon sur la poupe, pour appeller tous les Officiers des deux Flottes au Conseil. C'est à cette assemblée qu'on porte toutes les informations & les procédures, qui regardent le voyage. Après les avoir examinées, on nomme un jour, où les criminels de chaque Vaisseau doivent être amenés sur l'Amiral, pour y subir le châtiment qui leur est imposé. Autrefois, on les menoit jusqu'en Hollande; mais ils y trouvoient des amis, qui obtenoient leur grace, & les plus coupables sortoient absous. Cette nouvelle discipline a rendu les insolences & les mutineries plus rares. Deux Matelots de la Flotte furent pendus, pour avoir donné des coups de couteau à des Officiers. Plusieurs furent condamnés à recevoir la cale & des coups de corde devant le grand mât; d'autres à la confiscation de leurs gages (60).

Multitude de cierges enlevée aux Couvens des Manilles & de Point-de-Galle.

Lorsqu'on apperçut les Côtes de Hollande, tous les Matelots de la Flotte des Indes, dans la joie de revoir leur pays, allumerent tant de feux autour de la poupe & de la proue des Vaisseaux, qu'on les auroit cru prêts à périr par les flammes. Tavernier compta, sur son seul Vaisseau, plus de dix-sept cens cierges. Il explique d'où venoit cette abondance. Une partie des Matelots de sa Flotte avoient servi dans celle que les Hollandois avoient envoyée contre

(59) *Ibidem.*

(60) Page 472.

TAVERNIER. 1666.

les Manilles ; & quoique cette expédition eût été sans succès, ils avoient pillé quelques Couvens, d'où ils avoient emporté une prodigieuse quantité de cierges. Ils n'en avoient pas moins trouvé dans Point-de-Galle, après avoir enlevé cette Place aux Portugais. La cire, dit Tavernier, étant à vil prix dans les Indes, chaque Maison religieuse a toujours une grosse provision de cierges. Le moindre Hollandois en eut, pour sa part, trente ou quarante, dont quelques-uns étoient gros comme la cuisse (61).

Formalités des débarquemens Hollandois.

Le Vice-Amiral, qui avoit apporté l'Auteur, devoit relâcher en Zelande, suivant les distributions établies. Il fut sept jours entiers sans pouvoir entrer dans Flessingue, parce que les sables avoient changé de place. Mais aussi-tôt qu'il eut jetté l'ancre, il se vit environné d'une multitude de petites Barques, malgré le soin qu'on prenoit de les écarter. On entendoit mille voix s'élever de toutes parts, pour demander les noms des parens & des amis que chacun attendoit. Le lendemain, deux Officiers de la Compagnie vinrent à bord, & firent assembler tout le monde entre la poupe & le grand mât. Ils prirent le Capitaine à leur côté : Messieurs, dirent-ils à tout l'équipage, nous vous commandons, au nom de la Compagnie, de nous déclarer si vous avez reçu quelque mauvais traitement dans ce voyage. L'impatience de tant de gens, qui se voyoient attendus sur le rivage par leur pere, leur mere, ou leurs plus chers amis, les fit crier tout d'une voix que le Capitaine étoit honnête homme. A l'instant, chacun eut la liberté de sauter dans les Chaloupes & de se rendre à terre. Tavernier reçut beaucoup de civilités des deux Officiers, qui lui demanderent à son tour s'il n'avoit aucune plainte à faire des Commandans du Vaisseau (62).

Il n'avoit pas d'autre motif, pour s'arrêter en Hollande, que le payement des sommes qu'on lui avoit retenues à Batavia. Mais ses longues & pressantes sollicitations ne purent lui en faire obtenir qu'un peu plus de la moitié. S'il ne m'étoit rien dû, s'écrie-t-il dans l'amertume de son cœur, pourquoi satisfaire à la moitié de mes demandes ? Et si je ne redemandois que mon bien, pourquoi m'en retenir une partie ? Il prend occasion de cette injustice, pour réveler, sans ménagement, les abus qui se commettoient dans l'administration des affaires de la Compagnie.

(61) Page 473. (62) Page 474.



DESCRIPTION

DESCRIPTION
DE L'INDOUSTAN.

LA belle Région, qui se nomme proprement l'Inde, & que les Persans & les Arabes ont nommée l'Indoustan, est bornée à l'Est par le Royaume de *Maugh*, que d'autres appellent *Malvy* (63); à l'Ouest, par une partie de la Perse & par la Mer australe; au Nord, par le Mont-Caucase & la Tartarie; au Sud, par le Royaume de Decan & le Golfe de Bengale. On ne lui donne pas moins de six cens lieues de l'Est à l'Ouest, depuis le Fleuve Indus, ou Sinde, jusqu'au Gange; ni moins de sept cens, du Nord au Sud, en comptant ses frontieres les plus avancées vers le Sud, à vingt degrés, & les plus avancées vers le Nord, à quarante-trois (64). Dans cet espace, elle contient trente-sept grandes Provinces, qui étoient anciennement autant de Royaumes.

Description Géographique.

Division des Provinces.

La premiere est celle de KANDAHAR, qui tire son nom de sa Capitale (65) ou qui lui donne le sien. C'est la Province la plus Occidentale de ce grand Empire, & par conséquent la plus voisine de la Perse. Aussi devient-elle souvent l'occasion d'une guerre sanglante entre les Rois de Perse & les Mogols, comme Bagdat & Erivan entre la Perse & la Turquie. Sa Capitale est une ville très riche, par le Commerce de toutes les Caravanes, qui n'ont pas d'autre passage pour aller par terre aux Indes; & doublement fortifiée, par sa situation, & par une Citadelle qui passe pour la meilleure de toute l'Asie (66).

Province de Kandahar.

KABOUL, seconde Province de l'Indoustan, & la plus riche de l'Empire, tire aussi son nom de sa Capitale, qui est une ville bien bâtie & fortifiée de deux bons Châteaux (67). Elle a pour Frontiere, au Nord, la grande Tarta-

Province de Kaboul.

(63) Le fond de cette Description est tiré de Thomas Rhoe, qui l'avoit obtenue de la Secretairerie du Grand-Mogol. Elle est confirmée par Edouard Terri, autre Voyageur Anglois, qui obtint la même faveur dans cette Cour. Mandeslo n'a fait que l'adopter, avec quelques remarques qui sont de lui. Par exemple, il observe à l'occasion de *Sinde*, qu'il y avoit un Royaume du même nom, dont les Habitans se nomment encore *Abint*. Les Persans & les Arabes lui donnent le nom de Diul. Ils donnent aussi celui de Pang-ab, au Fleuve Indus ou Sinde, parce que, suivant la signification de ce mot, il est grossi par cinq autres Rivieres. La premiere est celle de Rigab, dont la source est près de Kabul; la seconde, qui se nomme Ratab, prend son origine dans le Royaume de Kachemire, à quinze journées au-dessus de Lahor, vers le Septentrion. La troisiéme, nommée Ravy, lave les murs de Lahor, & prend sa source dans le voisinage de cette ville. Les deux autres, qui sont la Via & l'Osvid, viennent de bien plus loin, & se joignent ensemble près de Bakar, qui est presqu'à la même distance de Lahor & de la Mer. Mandeslo, Tome I. pages 46 & 47.

(64) Mandeslo, p. 54.

(65) A quatre-vingt-cinq degrés de longitude, & trente-trois de latitude du Nord.

(66) Tavernier en a donné le plan au premier Tome de ses Voyages, p. 628.

(67) A trente-trois degrés trente minutes de latitude du Nord.

Description de l'Indoustan.

rie. C'est de cette Province que sort la riviere du Nibal, qui change son nom en celui de Begul, & qui joint ses eaux à celles de l'Indus. On croit que c'est la Coa ou le Suastus de Ptolomée. Les Tartares Usbecks viennent vendre, tous les ans, plus de soixante mille chevaux à Kaboul. On y mene aussi de la Perse quantité de moutons & d'autres bestiaux. Les vivres y sont à vil prix, & l'on y trouve du vin. Tavernier, qui avoit fait cette route, observe un usage fort singulier des Peuples nommés *Augans*, qui habitent depuis Kandahar jusqu'à Kaboul, vers les Montagnes de Balck, gens très robustes, & redoutés par leurs brigandages. Ils sont accoutumés, comme tous les Indiens, à se nettoyer & à se racler la langue, chaque jour au matin, avec un petit morceau courbe d'une racine du pays : mais au lieu que cet exercice fait jetter le matin, aux autres Indiens, quantité d'ordures & les excite à vomir, les Augans ne vomissent qu'en commençant à prendre leur repas. A peine ont-ils mangé deux ou trois morceaux, que leur estomac se soulevant, ils sont contraints d'aller vomir; après quoi ils reviennent manger de bon appétit. Le même Voyageur ajoute que s'ils manquoient à cet usage, ils ne vivroient pas jusqu'à trente ans, & qu'ils deviendroient comme hydropiques (68).

Province de Multan.

La troisiéme Province est celle de MULTAN, dont la Capitale, qui porte le même nom, est une grande ville, fort ancienne, & riche par son Commerce. On y fabrique quantité de toiles, qui se transportoient à Tatta, avant que les sables eussent fermé l'embouchure de la riviere. Mais depuis ce changement, on les porte à Agra, & d'Agra à Surate. Comme les voitures sont fort cheres, le Commerce de Multan s'en ressent beaucoup. C'est de cette ville que sortent tous les Banians qui vont exercer le négoce dans la Perse, où ils font le métier des Juifs, sur lesquels ils l'emportent même par leurs usures. Malgré la Loi qui défend à leur Secte de se nourrir de la chair des animaux, ils en ont une particuliere, qui leur permet de manger des poules à certains jours de l'année, & de ne prendre qu'une femme entre deux ou trois freres, dont l'aîné passe pour le Pere des enfans. Multan produit aussi quantité de Baladins, de l'un & de l'autre sexe, qui se répandent dans toutes les parties de la Perse (69). Cette Province est située le long du Fleuve Indus (70), à l'Orient de la Perse & de la Province de Kandahar (71).

Province d'Haja-Kan.

HAJA-KAN ou HANJI-KAN, quatriéme Province de l'Empire, est bordée à l'Est par l'Indus, & à l'Ouest par une Province de Perse, qui se nomme

(68) Tavernier, Tome II. p. 53.

(69) Le même, *ibid*, p. 52.

(70) Sa Capitale est à cent quinze degrés de longitude, & vingt-neuf degrés quarante minutes de latitude.

(71) On peut enrichir cette Description par le nom & les distances des Places, qui se trouvent dans l'Itineraire de Tavernier. De Kandahar il fit dix cosses, ou dix lieues jusqu'à Charisafar : douze cosses de Charisafar à Zelaté; huit, de Zelaté à Betazy; six, de Betazy à Mezour; dix-sept, de Mezour à Karabat; dix-sept, de Karabat à Chakenikouzé. Depuis Candahar jusqu'à ce dernier Bourg, le pays est sous la domination de plusieurs petits Seigneurs, qui paient quelque chose au Roi de Perse. De Chakenikouzé à Kaboul, Tavernier fit quarante cosses, pendant lesquelles on ne trouve que trois méchans villages, où l'on n'est pas sûr d'obtenir du pain, & de l'orge pour les chevaux. Ainsi la prudence oblige d'en porter avec soi. Aux mois de Juillet & d'Août, il regne dans ces quartiers un vent chaud qui fait perdre l'haleine, & qui tue quelque fois sur le champ. *Ubi suprà*, page 52.

Lar. Elle n'a point de grande ville ; mais elle eſt habitée par un Peuple belliqueux qui ſe nomme les Ballocks, d'où lui venoit anciennement le nom de Royaume de Ballocky.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

Province de Buckor.

La Province de BUCKOR ou BAKAR, dont la Capitale ſe nomme Buckor-Sakor (72), eſt ſituée auſſi ſur les bords de l'Indus, qui la coupant par le milieu, en fait une des plus fertiles contrées de l'Empire. Elle a vers le Sud-Sud-Oueſt, la Province de Tatta, & vers l'Oueſt celle de Haja-Kan ou des Ballocks (73).

Province de Tatta.

TATTA, dont la ville Capitale porte le même nom (74), eſt coupée auſſi par l'Indus. Il rend le paſſage fort agréable en y formant pluſieurs belles Iſles. Cette Province eſt renommée par ſes Artiſans, qui paſſent pour les plus induſtrieux de l'Empire. Les Portugais y faiſoient autrefois un grand Commerce.

Soret.

SORET, eſt une petite Province, mais fort riche & fort peuplée. Elle touche vers l'Orient à celle de Guzarate, & vers le Sud à la mer.

Jeſſelmire.

JESSELMIRE a pour frontiere, au Nord, la Province de Guzarate ; & celles de Soret, de Buckor & de Tatta vers l'Occident. Outre ſa ville Capitale (74), qui porte le même nom, on y trouve celle de Radimpour, & quelques autres moins conſidérables.

Attock.

ATTOCK, & ſa ville Capitale (75), qui lui donne ſon nom, ſont ſituées ſur la riviere de Nibal. Cette riviere, venant du côté de l'Occident, s'y joint à l'Indus qui ſépare la Province d'Attock de celle d'Haja-Kan.

Pengab.

La Province de PENGAB, qui tire ſon nom de cinq rivieres entre leſquelles elle eſt ſituée & qui ſe rendent toutes dans l'Indus, au Sud de Lahor, eſt une des plus fertiles & des plus conſidérables de l'Empire. Lahor, ville célébre, dont on a vû la deſcription dans les Journaux de Mandeſlo & de Bernier, eſt ſa Capitale (77).

Kiſmire.

KISMIRE, que les Européens ont nommée Kachemire, & dont la ville Capitale ne porte pas le même nom (78), comme les Géographes l'ont cru ſur le témoignage de Bernier, mais ſe nomme *Syranakar* (79), eſt une des plus

(72) Mandeſlo nomme ſa Capitale Bacherhukon, ou Bicanor. Elle eſt à cent vingt degrés vingt minutes de longitude, & vingt-huit degrés quatante minutes de latitude du Nord.

(73) Mandeſlo, ou ſon Traducteur, les nomme ici, Bolaches.

(74) A quatre vingt-ſix degrés de longitude, & vingt-cinq degrés vingt minutes de latitude.

(75) A neuf degrés quinze minutes de longitude, & vingt-ſix degrés quarante minutes de latitude.

(76) A quatre-vingt-dix degrés quatante minutes de longitude.

(77) A quatre vingt-treize degrés trente minutes de longitude, & trente-un degré quarante minutes de latitude.

(78) Reprenons l'Itineraire de Tavernier, depuis Kaboul juſqu'à Lahor. De Kaboul, il fit dix-neuf coſſes juſqu'à Bariabé ; dix-ſept, de Bariabé à Nimela ; dix-neuf, de Nimela à Alyboua ; dix-ſept, d Alyboua à Taka ; ſix, de Taka à Kiemry ; quatorze, de Kiemry à Chaour ; quatorze, de Chaour à Novekar ; dix neuf, de Novekar à Atek. La ville d'Atek eſt aſſiſe ſur une pointe de terre, où deux grandes rivieres viennent ſe joindre. C'eſt une des meilleures Forteresses du Mogol. D'Atek, Tavernier fit ſeize coſſes juſqu'à Kalapané ; ſeize, de Kalapané à Roupaté ; ſeize, de Roupaté à Toulapeka ; dix-neuf, de Toulapeka à Keraly ; ſeize, de Keraly à Zerabad ; dix huit, de Zerabad à Imiadab ; dix-huit d'Imiabad à Lahor. *Ubi ſup.* p. 53.

(79) Le témoignage de Bernier ne peut l'emporter ici ſur celui de Rhoe & de Terri, qui écrivoient ſur des Mémoires de la Sé-

Description de l'Indoustan.

belles contrées du monde, arrosée par la riviere de Badt, qui forme un grand nombre de belles Isles, & qui va se jetter dans l'Indus (80).

La Province de Kachemire touche à celle de Kaboul. Bankisch est située à l'Orient de Kismire ou Kachemire, un peu vers le Sud, & n'en est séparée que par le Fleuve Indus.

Jengapour.

JENGAPOUR (81), qui porte le nom de sa ville Capitale, est située sur la riviere de Kaoul, une des cinq qui tombent dans l'Indus, au Nord-Est de Lahor.

Jemba.

JEMBA, ou JAMBA, tire aussi son nom de sa Capitale, & touche à l'Occident la Province de Pengab. Cette contrée est fort montagneuse. On y voit une célébre Pagode, nommée Illamake, où les Banians vont en Pelerinage.

Province de Dehli.

La Province de DEHLY, & sa ville Capitale, dont elle prend le nom, est située entre celles de Jemba & d'Agra, vers la source du Jemené, qui se jette dans le Gange après avoir passé dans Agra. La ville de Delli, dont on a vû la Description dans le Journal de Tavernier, est très ancienne (82). Les ruines de ses Palais & les sépulchres des anciens Rois, marquent assez qu'elle étoit anciennement la Capitale de l'Indoustan; & quelques-uns croient qu'elle étoit le siege du Roi Porus; Scha-Jehan y fit bâtir au commencement du seiziéme siécle une autre ville, qu'il appella Jehannadab, de son nom, & qui n'est séparée de l'ancienne Dehli que par un mur. Les Grands Mogols y font souvent leur résidence, lorsque la chaleur les oblige de quitter Agra. Le fameux Thomas Kouli-Kham, ayant porté la guerre dans l'Indoustan, prit Jehannadab, ou Dehli, & se saisir des immenses richesses qu'il trouva dans le Palais Impérial.

Province de Bando.

La Province de BANDO forme à peu près le centre de l'Empire, entre celles de Jesselmire, d'Agra & de Dehli. Outre sa ville Capitale, qui porte le même nom, elle contient celles de Touri, de Moasta, de Godack & d'Asmere, ou Asmire. Cette derniere ville (83), où le Grand Mogol faisoit sa résidence ordinaire pendant l'Ambassade de Rhoe, donne quelquefois son nom à toute la Province.

Maloway.

MALOWAY ou MALOUÉ, est une Province très fertile. La ville Capitale se nomme Rantipour; on y compte aussi les villes de Serampour & d'Ugen (84). La riviere de Cepra, sur laquelle est située une autre ville, nommée Calleada, résidence des anciens Rois de Maserdoa, arrose une partie de cette Province, en allant se jetter dans le Golfe de Cambaie.

Province de Chitor.

La Province de CHITOR étoit autrefois un Royaume considérable : mais sa

cretairerie du Grand-Mogol. Cette ville est à quatre-vingt-treize degrés de longitude, & trente-quatre degrés trente minutes de latitude.

(80) Et non dans le Gange, comme le dit Mandeslo, p. 49.

(81) Mandeslo lui donne aussi le nom de Jemipar ou Jenupar: à quatre-vingt-quatorze degrés de longitude, & trente degrés trente minutes de latitude.

(82) Quatre-vingt-dix-sept degrés de longitude, vingt-huit degrés vingt minutes de latitude.

(83) Quatre-vingt-treize degrés de longitude, vingt-cinq degrés trente minutes de latitude.

(84) Mandeslo accuse mal-à-propos Rhoe d'avoir confondu Rantipour & Ugen. Cet Anglois les distingue dans sa Carte.

ville Capitale, dont elle porte le nom, & dont les murs embrassoient autrefois une circonférence de plus de six lieues, n'est aujourd'hui qu'un misérable amas de ruines. Cette Province touche à l'Orient celle de Kandish, & celle de Guzarate au Sud (85).

Description de l'Indoustan.

Province de Guzarate.

Guzarate, que les Portugais ont nommée le Royaume de Cambaie, du nom de cette ville, où ils faisoient leur principal Commerce, est sans contredit une des plus belles & des plus puissantes Provinces de l'Empire Mogol. Outre les villes dont on a déja donné la description, telles que sa Capitale, qui est située au milieu du pays (86), & qui s'appelle proprement *Hamed Ewad*, c'est-à-dire, ville du Roi Hamed, qui est son Fondateur, mais qu'on nomme par corruption Amadabat ou Amadabath, Cambaie, Brodra, Broidt-Schia, Mamadebat, & Surate, une des plus fameuses villes du monde par son Commerce; la Province de Guzarate en a plusieurs autres, dont on trouve les noms dispersés dans les Voyageurs. *Goga* est une petite ville, ou plutôt un gros Bourg, situé à trente lieues de Cambaie, dans un endroit où le Golfe est si petit, qu'il n'y forme qu'une espece de riviere. Ce lieu est peuplé de Banians, la plûpart Tisserands ou gens de mer. Il n'est défendu que par un mur de pierre de taille, du côté de la mer, où les Portugais avoient autrefois leur rendez-vous pour l'escorte de leurs Vaisseaux Marchands jusqu'à Goa. *Pattepane* & *Mangerol* sont deux beaux Bourgs, à neuf lieues de Goga, riches tous deux par l'abondance du coton & par les toiles qui s'y fabriquent. La ville de Diu, où les Portugais ont encore trois bons Châteaux, est située sur la frontiere du pays de Guzarate, du côté du Midi. Ils l'appellent *Dive*, en prononçant l'*e* si doucement, qu'on a peine à l'entendre. *Bisantagan* est une des plus grandes villes de toute la Province, & sa situation en est presqu'au centre. On y compte environ vingt mille Maisons. C'est à la fertilité de son terroir qu'elle doit sa grandeur présente; car elle n'étoit autrefois qu'un village. On y nourrit une prodigieuse quantité de bestiaux; & le riz, le bled, le coton y croissent en abondance. *Pettan* avoit autrefois plus de six lieues de circuit; mais, diverses raisons ayant alteré son Commerce, un beau mur de pierre de taille, dont elle étoit fermée, tombe chaque jour en ruines; & de ses plus beaux édifices, il ne reste d'entier que le Château, qui sert de logement au Gouverneur. Ses Habitans ne font plus que des toiles grossieres de coton, pour l'usage du pays. Ce sont celles qui se nomment *Destemals*, *Sgarderberals*, *Longis*, *Allegiens*, &c. On voit, au milieu de la ville, une Mosquée, qui passe pour un ancien ouvrage des Payens, & que Mandeslo regarde comme un des plus beaux Temples de l'Orient. Sa voute, dit-il, est soutenue par mille & cinquante colomnes, dont la plûpart sont de marbre. *Cheytepour* est une autre ville, à six lieues de Pettan, & à vingt-deux d'Amadabath, sur le bord d'une petite riviere. Tous ses Habitans sont Banians & ne s'occupent qu'à faire du fil de coton. On entretient dans la ville une garnison assez nombreuse, pour l'escorte des Ca-

Ses principales Villes.

Goga.

Pattepane & Mangerol.

Pettan.

Cheytepour.

(85) Quatre-vingt-quatre degrés de longitude, vingt-trois de latitude.

(86) A degrés de longitude, & degrés de latitude. Mandeslo & Tavernier ont décrit toutes ces villes, dans les articles qui portent les noms de ces deux Voyageurs. *Voyez* la description de Surate dans les premieres Relations du Tome IX.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

ravanes ou des Caffilas, qui prennent cette route. *Meſſana* eſt un gros Bourg ouvert, accompagné d'un vieux Château, où le Gouverneur eſt obligé d'entretenir deux cens chevaux pour l'eſcorte des Caravanes. Le pays produit beaucoup de coton. *Naſſary* ou Nauſary, *Gauduy* & Balſara, ſont trois petites villes du canton de Surate, d'où la premiere eſt éloignée de ſix lieues, la ſeconde de neuf, & la troiſiéme de quatorze. Elles ſont toutes trois à deux lieues de la mer. On y fait quantité de groſſes toiles de coton; & c'eſt des forêts voiſines, qu'on tire tout le bois qui s'emploie dans la Province à la conſtruction des édifices & des Navires (87).

Naſſary, Gauduy, Balſara.

Habitans de la Province de Guzarate.

Les anciens Habitans de Guzarate ſont ceux qui ſe nomment proprement *Hindoys* ou Indous. Ils ſont Idolâtres; car la Religion de Mahomet n'y eſt entrée, qu'avec les armes de Tamerlan & des autres Etrangers qui s'y ſont établis par des Conquêtes. La Province eſt peuplée à préſent de Perſans, d'Arabes, d'Arméniens & d'autres Nations, qui n'empêchent point que les Naturels du pays ne faſſent toujours le plus grand nombre. En général, tous les Habitans du Royaume de Guzarate ſont bazanés ou de couleur olivâtre, mais plus ou moins, ſuivant la qualité du climat. Les hommes ſont robuſtes, & d'une taille bien proportionnée. Ils ont le viſage large, & les yeux noirs. Ils ſe font raſer la tête & le menton, à la réſerve des mouſtaches, comme les Perſans. Ceux qui font profeſſion du Mahométiſme, ſont vétus auſſi à la Perſanne; mais ils ont une maniere différente de plier leur turban. Ils paſſent l'ouverture de leur veſte ſous le bras gauche, au lieu que les Perſans la paſſent ſous le bras droit. Ils nouent leur ceinture ſur le devant & laiſſent pendre les bouts. Au contraire, les Perſans ne font que la paſſer autour du corps, & cachent les bouts dans la ceinture même (88). C'eſt dans cette ceinture que les Mahométans de Guzarate portent leurs poignards, qu'ils appellent *Zimber*, & qui n'ont pas moins d'un pied de long, avec plus de largeur vers la garde qu'à la pointe. Quelques-uns portent auſſi des épées, & tous les ſoldats ſont armés de ſabres ou de cimeterres. Quoique les femmes ſoient de petite taille, elles ſont bien proportionnées, d'une propreté ſinguliere dans le ſoin qu'elles ont d'elles-mêmes, & magnifiques dans leurs habits. Leurs cheveux flottent ſur leurs épaules. Les unes ne ſont coëffées que d'un petit bonnet; d'autres ſe couvrent d'un crêpe, bordé d'or, dont les bouts leur pendent des deux côtés juſques ſur les genoux. Les plus diſtinguées portent, aux oreilles, de riches pendans de diamans, de perles ou d'autres pierreries. Elles ont au cou de groſſes perles rondes, qui ne font pas un mauvais effet ſur un teint brun. Quelquefois elles pendent auſſi des bagues à leurs narines, ſans en être incommodées, parce qu'elles ne ſe mouchent preſque jamais. Elles portent, comme les hommes, des hautes-chauſſes, qui ſont de taffetas ou de quelque étoffe de coton, ſi longues, qu'étant tout-à-fait étendues ſur le corps, elles paſſeroient par-deſſus la tête, mais aſſez juſtes juſqu'au deſſous du gras de la jambe, où elles ſe pliſſent comme des bottes, à l'aide d'un cordon d'or & de ſoie qui les noue & les ſerre au-deſſus du nombril, & dont les bouts pendent juſques ſur les pieds. Leurs chemiſes ſe mettent par-deſſus ces hautes-chauſſes, & ſont ſi courtes, qu'elles

Figure & habits des hommes.

Figure & habits des femmes.

(87) Mandeſlo, page 155.

(88) *Ibid.* page 156.

ne defcendent que jufqu'aux hanches. Une juppe de taffetas ou de toile de coton, qui prend du même point, eft ordinairement fi claire, qu'elle ne leur cache prefque rien. Leurs fouliers font ordinairement de maroquin rouge, plats fur le derriere & pointus par le bout. Elles ont le fein découvert & les bras nuds jufqu'au coude, quoiqu'elles les couvrent en partie de braffelets dont ils font comme chargés. Les honnêtes femmes ne paroiffent point en public avec le vifage découvert, & les femmes de qualité fortent rarement de leurs Maifons. Un long Commerce avec les Mogols, qui fe trouvent répandus dans toutes les parties du pays, & qui n'ont pas ceffé d'y donner la loi depuis qu'ils ont réduit le Royaume de Guzarate en Province, met aujourd'hui beaucoup de conformité entre les ufages des deux Nations. Mais il faut en excepter les Banians, qui ne font pas moins diftingués des Mahométans par leurs habits & leurs coutumes, que par leurs principes & leurs pratiques de Religion. Comme on fe propofe de traiter, dans un article féparé, tout ce qui appartient à cette ancienne Secte, il fuffira d'obferver ici que s'il n'y a point de contrée des Indes où l'on ne trouve des Banians, la Province de Guzarate eft celle qui en contient le plus grand nombre (89). Elle n'appartient à l'Indouftan que depuis 1565.

Description de l'Indoustan.

Province de Candish.

Candish eft de toutes les Provinces de l'Empire celle qui eft la plus avancée vers le Sud. Sa Capitale, qui fe nomme Brampour, ou Burfampour, étoit la réfidence ordinaire des Rois de Decan, avant que le Grand-Mogol l'eût réunie à fa Couronne. C'eft une ville fort grande & fort peuplée, avec laquelle on compte, dans la même Province, celles de Pala, d'Affere & de Mandou. La riviere de Tapti, qui va tomber à Surate, fépare Candish d'un petit pays, nommé *Partabza*, dont le Prince eft Tributaire du Grand-Mogol.

Province de Berar.

Berar dont la Capitale fe nomme *Schapor*, ou Chapour, s'étend vers le Midi, & touche à la Province de Guzarate & à la Montagne de Rana. Elle eft bornée à l'Orient, par celle de Bengale; au Nord par celle de Malouay; & à l'Oueft par celle de Candish.

Province de Narvar.

Narvar eft fituée entre les Provinces de Bengale, de Gualar, d'Agra & de Sambal. Elle eft arrofée par une très belle riviere, qui entre dans le Gange. Sa ville Capitale fe nomme *Ghehud* (90).

Province de Gualor.

La Province de Gualor, ou Goualiar, qui prend ce nom de fa ville Capitale, eft célébre par une Citadelle dont le Grand-Mogol a fait fa prifon d'Etat.

Province d'Agra.

Agra, dont la ville Capitale porte auffi le même nom (91), eft une des plus grandes Provinces de l'Empire, & celle qui tient aujourd'hui le premier rang. Elle eft arrofée par la riviere de Gemené, qui la traverfe entiérement. On y trouve les villes de Scander, d'Andipour, & Felipour. Le pays eft fans montagnes; & depuis fa Capitale jufqu'à Lahor, qui font les deux plus belles villes de l'Indouftan, on voit une allée d'arbres, à laquelle Terri donne quatre cens milles d'Angleterre de longueur (92). Bernier trouve beau-

(89) Mandeflo, page 158.

(90) Longitude quatre-vingt-feize, quarante latitude, vingt-cinq degrés, fix minutes.

(91) Longitude quatre-vingt-quatorze, vingt-fix latitude, vingt-quatre degrés, quarante minutes.

(92) Edouard Terri, p. 10.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

Sa Ville Capitale. En quoi elle l'emporte sur Dehli.

coup de ressemblance entre la ville d'Agra, & celle de Dehli, ou plutôt de Jehanabad, telle qu'on a pu s'en former l'idée dans la description de Tavernier (93). » A la vérité, dit-il, l'avantage d'Agra est qu'ayant été longtems la demeure des Souverains, depuis Ebkar, qui la fit bâtir, & qui la nomma de son nom, Ekbar-Abad, quoiqu'elle ne l'ait pas conservé, elle a plus d'étendue que Dehli, plus de belles Maisons de Rajas & d'Omras, plus de grands Carvanseras, & plus d'édifices de pierres & de briques; outre les fameux Tombeaux d'Ekbar, & de Taje-Mehal, femme de Scha-Jehan (94). Mais elle a aussi le desavantage de n'être pas fermée de murs; sans compter que n'ayant pas été bâtie sur un plan général, elle n'a pas ces belles & larges rues de même structure, qu'on admire à Dehli. Si l'on excepte quatre ou cinq principales rues marchandes, qui sont très longues & fort bien bâties, la plûpart des autres sont étroites, sans symétrie, & n'offrent que des détours & des recoins, qui causent beaucoup d'embarras lorsque la Cour y fait sa résidence. Agra, lorsque la vûe s'y promene de quelque lieu éminent, paroît plus champêtre que Dehli. Comme les Maisons des Seigneurs y sont entremêlées de grands arbres verds, dont chacun a pris plaisir à remplir son jardin & sa cour, pour se procurer de l'ombre, & que les maisons de pierre des Marchands, qui sont dispersées entre ces arbres, ont l'apparence d'autant de vieux Châteaux, elles forment toutes ensemble des perspectives très agréables, sur-tout dans un pays fort sec & fort chaud, où les yeux semblent ne demander que de la verdure & de l'ombrage (95).

Maisons des Jésuites & des Hollandois.

Les Jésuites ont, dans Agra, une Eglise & une Maison, qu'ils appellent College, où ils enseignent les principes du Christianisme aux enfans de vingt-cinq ou trente familles Chrétiennes, qui se sont rassemblées dans cette ville (96). On

(93) Voyez ci-dessus son Journal, qui n'empêchera pas qu'on ne rapporte les observations de Bernier, sur cette ville, dans l'article de la Cour du Grand-Mogol. Voyez aussi la description d'Agra dans le Journal de Mandeslo.

(94) Voyez la description dans le Journal de Tavernier. Bernier la donne aussi, avec peu de différence.

(95) Bernier, Tome III. pages 141 & 142.

(96) *Ibid.* p. 147. Ce Voyageur confirme aussi ce qu'on a lû dans le Journal de Rhoe, sur les espérances que les Empereurs Ekbar, Jehan Guir, & Scha-Jehan avoient fait concevoir de leur penchant pour le Christianisme. Il ajoute, sur le témoignage des Jésuites, » que pour autoriser sérieusement le Christianisme, Jehan Guir résolut de faire habiller toute sa Cour à la maniere des François, & qu'après avoir commencé à prendre cet habit lui-même, il fit venir un de ses principaux Omhras, auquel il demanda ce qu'il en pensoit; mais que ce Seigneur lui ayant répondu froidement que c'étoit une entreprise bien dangereuse, il changea de dessein & tourna l'affaire en raillerie. Bernier raconte un autre trait, qu'on a lû fort différent dans le même Rhoe. Voici son récit. » J'ai appris d'un Mahométan, qui étoit fils d'un Officier de Jehan Guir, que ce Prince étant un jour en débauche, fit venir un certain Pere Florentin, qu'il avoit nommé le Pere *Atech*, parce que c'étoit un petit homme plein de feu, & qu'après lui avoir ordonné de dire tout ce qu'il pourroit contre la loi de Mahomet & en faveur de la loi Chrétienne, en présence des plus savans Mullahs, il fut sur le point de faire une terrible épreuve des deux loix. Il commanda qu'on fît une grande fosse & un bon feu dedans, prétendant que le Pere Atech, avec l'Evangile sous le bras, & un Mullah de-même avec l'Alcoran, se jettroient ensemble dans le feu, & qu'il suivroit la loi de celui qui ne brûleroit pas. Mais la triste mine des Mullahs tout étonnés, & la compassion qu'il eut du Pere, qui acceptoit le parti, l'en détourna. Il est très certain, ajoute-t-il, » que

On y voyoit auſſi, du tems de Bernier, un Comptoir Hollandois, habité par quatre ou cinq Marchands de cette Nation, qui avoient tiré long-tems beaucoup de profit de l'écarlate, des glaces de miroir, des dentelles ſimples & des dentelles d'or & d'argent. Ils n'en trouvoient pas moins à prendre diverſes marchandiſes du pays, telles que l'anil, ou l'indigo, qui ſe recueille autour d'Agra, particuliérement à Bianés, qui n'en eſt qu'à deux journées, & toutes les toiles qu'ils tiroient de Jelapour & de Lacknau. Ils avoient auſſi des Maiſons dans tous ces lieux; mais l'éloignement de Surate, & la difficulté des voitures, commençoient à les refroidir, d'autant plus que les Arméniens faiſoient le même Commerce. Cependant Bernier jugea qu'ils n'abandonneroient pas leur Comptoir, parce qu'ils y vendoient très bien leurs épiceries, & qu'ils avoient beſoin d'entretenir quelqu'un proche de la Cour, pour ſe conſerver une faveur, néceſſaire à leurs établiſſemens de Surate & de pluſieurs autres lieux de l'Empire. Les Anglois s'étoient réduits, depuis quelque-tems, à ceux qu'ils avoient dans la Province de Guzarate.

Description de l'Indoustan.

Province de Sambal.

Sambal ou Sambel, ainſi nommée de ſa ville Capitale, eſt ſéparée de la Province de Narvar, par la riviere de Gemené, qui entre dans le Gange près de la ville de Haleback, où ces deux rivieres forment une Iſle dans leur jonction. De-là vient que cette Province prend quelquefois auſſi le nom de Doab, qui ſignifie, *entre deux eaux*, comme *Meſopotamie* ou *Entragues*.

Province de Bakar.

Bakar ou Bakish, eſt une Province ſituée ſur le bord Occidental du Gange, qui la ſépare de celle de Patna. Elle eſt bornée, au Nord, par celle de Jemba, à l'Oueſt par celle de Dehli, & au Sud par celle de Sambal. Sa longueur eſt d'environ ſoixante lieues ſur vingt-cinq de largeur. Bikanar eſt ſa Capitale (97).

Province de Nagrakut.

La Province de Nagrakut ou Nakarkut, eſt une des plus Septentrionales de l'Empire. Elle eſt remplie de montagnes. Sa Capitale, qui porte le même nom, & qui eſt ſituée ſur la riviere de Ravy (98), contient un Temple fort riche, dont le pavé eſt couvert de lames d'or. On y voit la figure d'un animal, ou plutôt d'un monſtre hideux, réveré ſous le nom de *Matta*, qui attire tous les ans un nombre infini de Pelerins. Quelques-uns ſe coupent un petit morceau de la langue, qu'ils offrent à l'Idole. Kanamaka, autre ville de la même Province, n'eſt pas moins célebre par le Pelerinage qu'on fait au creux d'une roche, d'où ſortent des flammes, avec une fontaine dont l'eau ne laiſſe pas d'être très froide. Ces flammes ſont adorées des Indiens.

Province de Siba.

Siba, Province dont la ville Capitale ſe nomme *Hardouere*, s'étend à l'Eſt juſqu'aux montagnes. Le Gange y paroît ſortir d'un roc, auquel les Habitans trouvent quelque reſſemblance avec la tête des vaches, pour leſquelles ils ont beaucoup de vénération; ce qui les attire en foule pour ſe baigner dans ce lieu (99). La Province de Siba n'eſt pas moins remplie de mon-

» que Jehan-Guir a vécu, ces Peres ont » été honorés & reſpectés à cette Cour. » Mais Scha-Jehan, fils de Jehan Guir & » Pere d'Orang-zeb, leur ôta leur penſion, » fit ruiner l'Egliſe de Lahor, & fit démolir » la plus grande partie de celle d'Agra. *Ibid.* pages 148 & ſuivantes.

(97) A cent degrés vingt minutes de longitude, & vingt-huit degrés quarante minutes de latitude du Nord.

(98) Longitude quatre-vingt-ſeize, latitude trente-deux minutes.

(99) De-là vient apparemment l'uſage qu'ils ont de ſe baigner tous les jours dans les autres endroits de ce Fleuve, qu'ils regardent comme ſacré.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

tagnes que celle de Nagrakut, quoiqu'elle soit moins Septentrionale.

Province de Kakares.

KAKARES est une grande Province, qui est séparée de la Tartarie, au Nord, par le Mont-Caucase, & qui touche vers le Sud aux Provinces de Pitan, de Siba, de Nagrakut & de Kismire ou Kachemire. Ses principales villes sont *Dankali* & Purhola. Ce Pays est fort montagneux.

Province de Gor.

La Province de GOR, qui prend son nom de sa ville Capitale (1), est pleine aussi de montagnes. Elle est située au-delà du Gange, entre les Provinces de Kanduana, de Pitan, & la grande Tartarie. La riviere de Persilis, qui se jette dans le Gange, y prend sa source.

Province de Pitan.

PITAN, & sa ville Capitale, d'où elle tire son nom, sont arrosées par la riviere de Kanda, qui se jette aussi dans le Gange à l'extrêmité de la Province. Elle a pour bornes au Nord, les montagnes de Nagrakut; à l'Est, les Royaumes de Lassa & d'Asem; au Sud, la Province de Jesua & la Province de Meouat; à l'Ouest, les Provinces de Meouat & de Varal.

Province de Kandouana.

La Province de KANDOUANA, dont la ville se nomme Karach, ou Kerakatench, & que plusieurs Géographes nomment Katene, est séparée de celle de Pitan par la riviere d'Iderelis. Cette Province & celle de Gor sont les dernieres de l'Empire Mogol, au Nord, sur les confins de la grande Tartarie.

Province de Patna.

PATNA est une Province aussi fertile, que les deux précédentes le sont peu. Sa ville Capitale, qui porte le même nom, est célebre par son Commerce. Les Hollandois y ont un Comptoir. Toute la Province est renfermée entre les rivieres du Gange, de Persilis, de Gemené & de Candaek. La ville de Patna est située sur le Persilis (2).

Province de Jesuat.

JESUAT est au-delà du Gange, entre les Provinces de Patna, d'Udessa & de Meouat, au Nord de Bengale, & à l'Ouest de Patna. Rajapour ou Rayapor est sa Capitale. Les François y avoient autrefois un Comptoir.

Province de Meouat.

La Province de MEOUAT, dont la principale ville se nomme Narnol, est un pays fort montagneux. Elle est située au-delà du Gange, vers le Nord du Bengale.

Province d'Udessa.

UDESSA est la derniere Province de l'Empire, du côté de l'Orient. Sa Capitale se nomme *Jokanat* ou *Jeskanat*. Elle est située au-delà du Gange & du Persilis, entre les Provinces de Kandouena, de Patna, de Jesuat, de Meouat, & le Lac de Chiamnay.

Province de Bengale.

La Province de BENGALE, anciennement un Royaume considérable, est sans doute une des plus puissantes Provinces de l'Indoustan. Elle donne son nom au Golfe, qui reçoit le Gange par quatre embouchures. Ses principales villes sont Chatigham, Mongher, Rajimohol, Dacca & Philipatan (3).

(1) Longitude cent six, latitude trente-un.

(2) Longitude cent cinq, quinze latitude vingt-cinq degrés cinquante cinq minutes. *Voyez* la description de Patna, dans le Journal de Tavernier.

(3) *Voyez* plusieurs Voyages sur le Gange, au Tome IX de ce Recueil. On a cru longtems, sur des lumieres incertaines, qu'il y avoit une ville du nom de *Bengale*. Mais ce qu'on nommoit la ville de Bengale étoit la Capitale de ce Royaume, qui porte chez les Indiens, le nom de Chatigam, différente (suivant feu M. Otter, ou plutôt suivant le Géographe Turc qu'il cite, & qui la nomme *Tchatigoun*) d'une autre Chatigam, ou Satigam, qu'il place auprès d'une des embouchures du Gange, à cent lieues de la premiere, & à trois journées d'une ville mariti-

Son gouvernement est subdivisé en plusieurs autres petites Provinces, dont les plus considérables sont Puna & Patan, dont plusieurs Rois n'ont pas dédaigné de prendre les titres. Les François, les Anglois & les Hollandois ont des Comptoirs au Bengale, sur les rives du Gange.

Description de l'Indoustan.

Texeira, dans son Histoire de Perse, nomme, à l'occasion de quelques pays de l'Indoustan, le Royaume de Sinde, auquel il donne *Tatah* pour Capitale : mais il se contente de la nommer, sans désigner sa situation; quoiqu'il ajoute que les Portugais y faisoient un grand Commerce (4). Il parle aussi du Royaume de *Caeche*, renommé, dit-il, par ses Haras, au Nord de Cambaye. C'est apparemment la Province de Candish, dont on vient de représenter la situation.

Remarques de M. Otter sur divers lieux de l'Indoustan.

Un Voyageur fort moderne, qui mérite d'autant plus de confiance qu'ayant fait le voyage de l'Asie sous la protection d'un grand Ministre, il s'étoit attaché pendant plusieurs années à se perfectionner dans les langues Orientales, pour se mettre en état d'éclaircir la Géographie avec le secours des Géographes Turcs, Arabes & Persans (5), a répandu dans ses Relations diverses lumieres, sur celle de l'Indoustan, dont je me crois obligé d'enrichir cet article.

Gourbend.

Après avoir fait le récit du siege, & de la prise de Kandahar, il conduit son Héros (6) à Kaboul, par Gourbend & par Gazin (7), dont il s'empara successivement. Gourbend, dit-il, est un défilé des montagnes du Zablistan, par lequel on entre dans le pays de Gour, qui est un canton & un Bourg au Nord de Khandjan. On va de Gourbend, en trois jours, à Mimend, en passant par un désert, & de-là en deux jours à Balkhe, par un pays habité. Les autres lieux considérables de ce pays sont Rustack, le Fort de Zafer & Baglam. Il s'y trouve des mines d'argent & de lapis lazuli, qu'on néglige de faire valoir. Entre Gourben & un autre lieu nommé Abibaran, on rencontre deux cantons plantés d'arbres, qui rendent ce séjour agréable pendant le

Rustack, Zafer & Baglam.

me, nommée *Poulari.* Il met cette ville de Tchatigoun, ou de Bengale, à cent trente-cinq degrés de longitude, & vingt-trois de latitude, dans une Isle formée par la riviere de Koasin. Le Pays, dit-il, sur la même autorité, s'étend l'espace de trois cens milles en longueur, sur deux cens soixante de largeur. Il est divisé en vingt-deux Toumans, ou districts. Kiourkié, ancienne Capitale, est située dans le Pays de Dgenner-abad. Le Golfe de Bengale, nommé par les Indiens *Dibanaguioun*, s'étend entre les terres l'espace de huit cens milles ou davantage. Il se rétrecit de plus en plus vers le Nord, & finit à vingt-deux degrés de latitude, à l'entrée du Gange. Les Orientaux donnent, au Bengale, le nom de *Benguialé.* C'est un Pays tempéré, où il tombe de grosses pluies, qui inondent les terres, & qui obligent les Habitans d'employer des Bâteaux pour aller & venir. Ses principales productions sont la soie, le riz, le sucre, le poivre, & deux sortes de fruits; l'un nommé gueule, qui ressemble à l'orange; l'autre, qui s'appelle Lenguien, & qui ressemble à la grenade. On y fait des toiles si fines, qu'une piece de vingt-sept aunes peut tenir dans une main fermée. Voyage d'Otter (à Paris, chez Guerin, 1748), Tome II. Note de la page 66.

(4) Texeira, page 114.

(5) C'est feu M. Otter, à qui l'on reproche seulement d'avoir jetté un peu de confusion dans ses récits, en voulant rétablir la véritable ortographe des noms Orientaux. Il devoit du moins y joindre ceux de l'ancien usage, sans lesquels il n'est pas toujours aisé de se reconnoître.

(6) Thamas Kouli-Khan, qui venoit de se faire couronner Roi de Perse, sous le nom de Nadi-Scha, en 1738, & qui avoit déclaré la guerre au grand Mogol, Muhammed-cha.

(7) Texeira la nomme toujours *Gaznem.*

Description de l'Indoustan.

Printems, & dans lesquels on voit une espece particuliere de tulipes, appellées tulipes-roses, d'une odeur charmante.

Gaznin ou Gaznem.

Gaznin ou Gazné, est une ville marchande sur la Frontiere de l'Inde, des dépendances de Bamian, dont elle est éloignée de huit journées, à quarante lieues du Sidgistan, Province de Perse (8). Elle étoit autrefois peu considérable : mais Emir-Sebukteguin & son fils Sultan-Mahmoud l'aggrandirent beaucoup. Une riviere passe à côté & va se joindre à celle de Kaboul. L'eau est bonne à Gaznin, & l'air très sain, parce que le pays est rempli de montagnes. Les arbres & les vignes y portent des fruits, mais qui meurissent rarement. Cette ville, qui étoit fort peuplée sous les Princes Gazneniens, a produit de grands hommes dans la Littérature.

Kaboul ou Kiabul.

Kaboul est la Capitale du Zablistan, que les Persans nomment Bakheter-Zecnin ; Pays plus long que large, entouré de montagnes. Il est borné à l'Est par Berkaver & quelques autres cantons de l'Inde ; à l'Ouest, par le Khiouistan & Hezaré ; au Nord, par les pays de Kandez & d'Endez, où la montagne de Hindoukieche lui sert de Frontiere ; au Sud, par Kizmil & d'autres Pays habités par les Afgans. La ville de Kaboul est située (9) sur le bord d'une riviere, qu'Ibnisaid appelle Mehran. Elle est bien fortifiée & d'un accès difficile. Autrefois, elle étoit si considerée des Indiens, qu'ils ne reconnoissoient leurs Princes, que lorsqu'ils y avoient été couronnés. Les montagnes voisines ont des mines de fer. Il y croît des aromates & du bois d'aigle. Le Mirobolan n'y croît pas ; mais comme on l'apporte de l'Inde à Kaboul par les voies du Commerce, on l'appelle Kiabuli, du nom de cette ville. La riviere est nommée, par les Habitans du pays, *Herzar*, mot Persan, qui signifie mille, à cause du grand nombre de villes & de bourgs qu'elle a sur ses bords. Elle coule du Nord au Sud de la ville, & prend ensuite son cours à l'Est & au Sud. Après avoir passé Nekierhe (10), à quatre journées plus bas, & Picheiver, à deux journées de Nekierhar, elle se rend à Devav (11), qui

(8) Gaznin, suivant le Géographe Turc, est à cent quatre degrés & demi de longitude, & trente-trois de latitude ; suivant les Etvals, elle est à quatre-vingt-quatorze degrés quarante minutes de longitude, & trente-quatre degrés quarante-quatre minutes de latitude. Suivant le Canon, c'est quatre-vingt-douze degrés cinquante-une minutes de longitude, & trente-trois degrés cinquante-quatre minutes de latitude.

(9) Le Géographe Turc place Kaboul à cent cinq degrés & demi de longitude & trente-trois degrés & demi de latitude ; le Canon, à quatre-vingt quinze degrés vingt minutes de longitude, & trente-trois degrés quarante minutes de latitude ; les Etvals, à quatre-vingt quatorze degrés quarante minutes de longitude, & trente-quatre degrés trente-cinq minutes de latitude. M. Otter écrit *Kiabul* : mais il faut remarquer que son ortographe, Turque ou Persane, ne doit point décréditer celle de Rhoe, qui étoit Indienne, puisqu'il avoit tiré ses Mémoires de la Sécretairerie du Grand Mogol. L'embarras n'est qu'à deviner un nom par l'autre.

(10) Cette Place est, suivant le Géographe Turc, à cent six degrés & demi de longitude, & trente-quatre de latitude à l'Est de Kaboul. C'est une ville bâtie sur le côté Occidental d'une fort haute montagne, appellée Kiouhi-Sefid, c'est-à-dire, Montagne blanche.

(11) *Devav*, suivant le même Géographe, est à cent huit degrés & demi de longitude, & trente quatre de latitude. C'est une grande ville, située sur le confluent de Pentche-Kiouré, qui vient de l'Occident, & d'une autre riviere qui vient des montagnes de Kiouber à l'Orient. Ces deux rivieres, après avoir joint celle de Kaboul, prennent leur cours vers Dounbedi.

eſt à deux journées de Pichaiver. Les rivieres de Pent-che-Kiouré & de Suvat, n'en faiſant plus qu'une, ſe joignent à elle au Sud de cette derniere Place. A une demie journée de Kaboul, du côté de l'Eſt, on trouve un Village & un Fort du même nom.

Pichaiver.

Pichaiver eſt une grande ville (12), éloignée d'une journée de Devav, à l'Oueſt. Elle n'eſt pas nommée dans le Mémoire de Rhoe & de Hawkins, quoique M. Otter la faſſe regarder comme la Capitale d'une Province de même nom. Il fait paſſer enſuite, à ſon Héros, la riviere d'Etek, qui prend, dit-il, ce nom d'un Fort ſitué ſur ſon bord Oriental (13). Les anciens Peuples de l'Inde l'ont nommée Enider. Les Géographes Grecs & Latins lui ont donné le nom d'Indus, & les Orientaux l'appellent aujourd'hui la riviere du Sind. Elle ſépare, dans cet endroit, la Province de Pichaiver de celle de Lahor (14). On ne s'accorde point ſur ſa ſource. Les uns la mettent fort près de celle du Gange, dans la montagne de Nagrakut (15), d'où il coule l'eſpace d'environ neuf cens lieues du Nord au Sud. D'autres le font ſortir du côté Méridional des montagnes de Kachemire (16), à cent neuf degrés & demi de longitude, & trente-cinq de latitude. Il paſſe à l'Eſt d'Achenaguir, & reçoit la riviere de Kaboul près de Roubendi. Enſuite, prenant ſon cours à l'Eſt & au Sud, il mêle ſes eaux avec celles de l'Hezare, ſe plie à l'Oueſt & au Sud, laiſſe le Nilab à l'Oueſt & au Nord, paſſe à deux journées de-là au pied d'une haute montagne, nommée Dychikiouh, à deux autres journées par Piloupout, enſuite aux habitations de d'Iſmael-Khan & de Fethi-Khan, & quatre journées plus loin à Sitpour; après quoi, il ſe joint à la riviere de Tchenhave, & plus bas à celle de Viah (17). Dix journées plus bas, il paſſe par Kiufdi & Bavela; une plus bas, par le Fort de Metil; deux plus loin, par Pekier; cinq autres après, par Schvan; & cinq autres encore, par Nekier-Tchetché. Enfin, à deux journées de-là, il ſe diviſe en deux branches & ſe jette dans la mer. Cette deſcription eſt de Cheïk-Alem-Eddiu de Kumurri. D'autres prétendent qu'il ſe diviſe en trois branches, au Nord de Nekier-Teté, dont la premiere paſſe à l'Oueſt de cette ville, & ſe jette dans la mer près du Port de Lahuri; & la ſeconde, près du Bourg de Raniper, à une journée de Lahuri vers l'Eſt. Ils ne parlent point de la troiſiéme. On donne, à l'Indus, quarante-deux journées de cours, cinquante ſtades (18) dans ſa plus grande largeur, & quinze pas dans ſa plus grande profondeur. Il reçoit environ vingt autres rivieres, dont les poiſſons prennent une autre couleur dans ſes eaux (19). Des cinq rivieres, qui ſe joignent à l'Indus dans le Pen-

Différentes opinions ſur le cours de l'Indus ou du Sind.

(12) A cent ſept degrés & demi de longitude, & trente-quatre de latitude, ſuivant le Géographe Turc.

(13) C'eſt apparemment le Fort que Tavernier nomme Atek, dans la Province que le Mémoire de Rhoe nomme Atok.

(14) Otter écrit Lahour.

(15) Otter écrit Nograkout.

(16) Otter écrit Kichemire.

(17) Celle apparemment que Rhoe nomme Viah.

(18) Le Géographe Turc employe ce terme.

(19) Abul-feda, qui le nomme Mehran, dit qu'il paſſe par la Province de Multan, à quatre-vingt-ſeize degrés trente-cinq minutes de longitude, & vingt-neuf & demi de latitude; que prenant ſon cours, au Sud & à l'Oueſt, il paſſe enſuite par Manſouré, à quatre-vingt-quinze degrés de longitude, & vingt ſix degrés quarante minutes de latitude; qu'il ſe jette dans la Mer à l'Eſt de Deïbul, à quatre-vingt douze degrés & demi de longitude, & vingt-cinq degrés dix minutes de latitude; qu'il reſſemble au Nil, en ce

Description de l'Indoustan.

gab, le Géographe Turc en nomme quatre, & les fait ſortir des montagnes de Kachemire; celle de Viah, qui paſſe à l'Eſt & au Sud de Lahor, & ſe jette dans l'Indus, près d'Outchetché; celle de Ravi, qui prend d'abord ſon cours vers le Sud, dans le pays de Lahor, ſe plie enſuite vers l'Oueſt, & ſe mêle avec l'Indus au-deſſous de Suïour; celle de Tchenhav (20) qui coule à l'Oueſt & au Sud, & s'y jette près de Multan; & celle de Veihut (21), qui s'y joint près de Behra. Le Géographe Turc place Lahor à cent vingt-trois degrés de longitude, & trente-un degrés & demi de latitude. Les Etvals la mettent à cent degrés de longitude, & trente-un de latitude; différens de nos Géographes, qui mettent cette ville à quatre-vingt-treize degrés trente minutes de longitude, & trente-un degrés quarante minutes de latitude.

Le Traité que Nadir-Scha fit à Deali (22) avec le grand Mogol, donne occaſion à M. Otter de s'étendre ſur les pays & les villes que Muhammed abandonnoit au Vainqueur. Il rapporte les termes du Traité : » Je lui ai » cedé tous les Pays à l'Occident de la riviere d'Etek, de celle du Sind, & » de Nalé-Senguré, qui en eſt une branche; c'eſt-à-dire, Pichaiver, Kiabul, » & Gaznin; le Kiouhiſtan, habité par les Afgans; les Pays & les Forts de » Tekier, de Sekier & de Khuda-Abad; les Pays des Tchoukis, des Bolodges » & autres, avec leurs Villes, Forts, Villages, & dépendances, pour faire » à l'avenir partie de ſon Royaume. Le Fort d'Etek, la ville de Seheuri, de » même que les autres villes & Forts à l'Orient de cette riviere, de celle du » Sind, & de Nalé-Senguéré, doivent appartenir comme ci-devant à l'Empire » des Indes (23). M. Otter fait les remarques ſuivantes :

Les plus connues des villes à l'Oueſt du Sind, ou de l'Indus, ou du Mehran, ſont Daboul, fameuſe ville de Commerce, ſur le bord de la mer (24), à ſix journées de Manſouré, & quatre de Teroun. Lahuri, aujourd'hui Port conſidérable de ce pays (25), eſt à deux journées à l'Eſt de Daboul, & de l'endroit où une des branches de l'Indus ſe jette dans la mer. Celle qui

qu'il répand ſes eaux dans certains tems; qu'en d'autres tems il ſe retire dans ſon lit, & qu'il rend tous ſes bords fertiles. L'Auteur d'un Livre, intitulé Reſmalmamour, dit qu'il commence à cent vingt ſix degrés de longitude, & trente-ſix de latitude; qu'il coule à l'Oueſt & au Sud juſqu'à cent vingt degrés de longitude, & trente-deux de latitude; enſuite à l'Oueſt, juſqu'à cent onze degrés de longitude, & vingt ſix de latitude; puis au Sud juſqu'à cent ſept degrés de longitude, & vingt-trois de latitude; après quoi il ſe diviſe en deux branches, dont l'une ſe jette dans la mer à cent quatre degrés de longitude, & vingt de latitude.

(20) C'eſt celle que Rhoe nomme Chenab.

(21) Rhoe la nomme autrement.

(22) M. Otter écrit *Dilli*. Il ſe trompe, lorſqu'il dit qu'elle a reçu ce nom de Scha-Jehan. Il a voulu dire que la nouvelle Dehli a pris le nom de Scha-Jehan, ſon Fondateur & ſe nomme Jehanadab. L'ancienne n'eſt pas à une lieue de la nouvelle, comme il le dit auſſi. Elles ne ſont ſéparées que par un mur. Le Géographe Turc place Dehli à cent vingt degrés de longitude, & vingt de latitude. Nos Géographes ne la mettent qu'à quatre-vingt-dix-ſept degrés de longitude, & vingt-huit degrés vingt minutes de latitude.

(23) Voyage d'Otter, Tome I, pages 407 & ſuivantes.

(24) A cent un degrés & demi de longitude, & vingt-deux degrés & demi de latitude, ſuivant le Géographe Turc. Abul-feda la nomme Deibul; il la place, ſuivant Ibni-Said & le Canon, à quatre-vingt-douze degrés trente une minutes de longitude, & vingt-quatre degrés vingt minutes de latitude; elle eſt, ſuivant les Etvals, à quatre-vingt-douze degrés trente minutes de longitude, & vingt-cinq degrés dix minutes de latitude.

(25) A cent deux degrés & demi de longitude, & vingt-deux degrés & demi de latitude, ſuivant le Géographe Turc.

prend son cours à l'Oueſt de Teté, paſſe au Sud de ce Port, où le flux de la mer rend l'eau de la riviere ſalée.

Description de l'Indoustan.

Manſouré (26) eſt une ville de grandeur médiocre, ſituée dans une Iſle formée par l'Indus. Il y croît des dattes, des cannes de ſucre, & un fruit nommé *Yemoume*, de la groſſeur d'une pomme & d'un goût fort aigre. L'ancien nom de cette ville étoit Menhevaré.

Multan (27), eſt à cent ſoixante lieues au Sud de Gaznin. Le Tcheuhav paſſe à une lieue au Sud de cette ville, & ſe rend à Outchetché, qui eſt à l'Oueſt. On voit, à Multan, une Idole qui repreſente un homme aſſis ſur une chaiſe, les jambes croiſées ſous lui. Ses deux yeux ſont deux pierres précieuſes. Elle fait l'objet de la vénération des Indiens, & de leurs pelerinages.

Deireï Iſmael-Kan eſt une Place ſur le bord de l'Indus, dans un pays plat, à deux journées au-deſſous de Piloutou. Deireï-Fethi-Kan eſt ſur la même riviere, à deux journées plus bas.

Sitper eſt une ville, à trois ou quatre journées plus bas que Deireï-Fethi-Kan ſur le bord de l'Indus, qui l'arroſe au Sud. (28)

Outchetché, autre ville (29), eſt ſituée à l'Eſt & au Sud du même Fleuve, vis-à-vis de Sitper, trois journées à l'Oueſt de Multan. Le Tchenhav, réuni avec la riviere de Rubeh, ſe jette dans l'Indus, à une demie journée de-là vers le Sud.

Bavela, premiere ville du pays de Multan, ſur l'Indus, eſt à trois journées d'Outchetché (30), Morilé en eſt éloigné d'une journée à l'Oueſt de ce fleuve.

Pekier, autrefois capitale & réſidence des Rois du pays, eſt ſituée (31) ſur une colline que l'Indus environne. La ville de Louheri, qui eſt défendue par un Fort, eſt fort proche de Pekier, ſur le bord méridional du même Fleuve. *Sekier* eſt un Fort ſur le rive ſeptentrionale, & *Tckier* eſt une ville à quatre lieues de Pekier. Ce pays eſt voiſin du Makran, qui eſt une Province de Perſe, bornée à l'Oueſt par celle de Kirman, au Sud par la Mer, à l'Eſt par le Sind, au Nord par Achenaguit, Khaſt & le Zabliſtan. Elle eſt fort étendue, mais aſſez déſerte, ſes Habitans ont beaucoup de reſſemblance avec les Kiurds, ou les Curdes; ils parlent la langue Perſane, ils portent des habits de coton avec le Turban, & ſont livrés au commerce. Cette frontiere des Mogols méritant d'être mieux connue, M. Otter remarque d'après le Géographe Turc, que la Capitale du Mekran eſt une grande ville, qui ſe nomme Guié (32), & qui eſt ſituée entre des montagnes qui la bornent

Obſervations de M. Otter ſur le Mekran, Frontiere Perſanne de l'Indouſtan.

(26) Suivant le même, à cent cinq degrés & demi de longitude, & vingt cinq & demi de latitude. Ibni-Said la met à quatre-vingt-quinze degrés quarante minutes de longitude, & vingt-cinq degrés quarante minutes de latitude. Les Etvals & le Canon à quatre-vingt-quinze degrés quarante minutes de longitude, & vingt-ſix degrés trente minutes de latitude.

(27) Suivant le Géographe Turc, à cent ſept degrés & demi de longitude, & vingt-neuf degrés & demi de latitude; ſuivant le Canon & les Etvals, à quatre-vingt-ſeize degrés vingt-cinq minutes de longitude, & vingt-neuf degrés quarante minutes de latitude.

(28) A cent ſept degrés de longitude, & vingt-neuf & demi de latitude.

(29) Même longitude que Sitper, & trente degrés de latitude.

(30) A cent ſix degrés de longitude, & vingt-huit de latitude.

(31) A cent cinq degrés & demi de longitude, & trente-quatre de latitude.

(32) A quatre-vingt-ſeize degrés de longitude, & vingt-ſept & demi de latitude.

Description de l'Indoustan.

au Sud & au Nord; Ormus, que les Perſans appellent *Hurmuz*, en eſt à dix journées à l'Oueſt, & Kidge à la même diſtance du côté de l'Eſt. Cette derniere ville eſt revêtue de Fortifications. (33) La riviere de Nehenk paſſe à côté de ſon Fort, qui a de l'autre côté un rocher d'un accès très-difficile. On trouve, au Nord de la ville, de hautes montagnes; & au Sud un déſert, qui s'etend juſqu'à la mer, l'eſpace de dix journées de chemin.

Dikeck eſt une autre ville du Mekran, à nonante-ſept dégrés & demi de longitude, & vingt-neuf & demi de latitude. Elle eſt arroſée d'une riviere qui vient du Nord; Guié en eſt à dix journées à l'Oueſt, en tirant vers le Sud; & Djal, ville fortifiée, en eſt à trois vers l'Eſt. Une grande riviere, qui vient de l'Oueſt & du Nord, paſſe au Nord de Djal, & va ſe jetter dans la mer au Nord de Pentechepour. (34)

Les rivieres de Mekran ſont, 1°. le Nehenk, qui eſt auſſi grande que le Nil. Elle vient du côté de Gaznin, d'Erkioub & de Bedahkan, paſſe à l'Eſt & au Sud de Kidge, enſuite au Sud de Daren, & ſe rend à Mend (35), où elle prend ſon cours au Sud, & va ſe jetter dans la mer, à deux journées à l'Oueſt de Kievadir, près d'un lieu, qui ſe nomme Deſtiari.

2°. Le Kiourkienk, qui vient du côté de Navek (36). Cette riviere paſſe à l'Eſt de Pirouzabad (37), & à l'Oueſt de Pitchin (38), d'où elle coule à l'Oueſt, & au Sud ſous le nom de Soutinguiour. Après avoir parcouru beaucoup de Pays, elle ſe mêle avec celle du Kiourkies, & ſe jette enſuite dans la mer à Fiz, à huit journées d'Ormus, ſi l'on prend le chemin de terre, & à quatre par mer. D'autres prétendent que le Kiourkienk paſſe auſſi à Kiechek, qui eſt un Fort (39), & qu'il ſe jette enſuite dans la mer d'Ormus entre Kudar & Pichin.

3°. La riviere de Kiourkies, qui vient de l'Eſt de Sipavend (40), Bourg, à nonante-huit dégrés de longitude ſur vingt-neuf & demi de latitude, paſſe à Dikek, au Nichack, à Pentchepour, à Guié, & à l'Oueſt de Kaſrikiund, où elle ſe mêle avec celle de Soutinguiour, & ſe jette enſuite dans la mer d'Ormus, près de Fiz.

4°. Makikia eſt une autre riviere, qui vient du côté de Gaznin, & paſſe enſuite à Navek, à Djal, à l'Eſt de Pentchepour, & une journée à l'Eſt de Kidge: après quoi, elle ſe mêle avec celle de Nehenk, près d'Egen.

Obſervations ſur l'ancien Royaume de Guzarate.

Les obſervations de M. Otter, ſur le Royaume de Guzarate, n'ont pas un air moins correct. Il donne ſon vrai nom, qui eſt *Gutcherat*. Sa longueur, dit-il, eſt d'environ ſoixante milles d'Allemagne, & ſa largeur eſt à peu près la même. On le nomme auſſi *Kienbait* (41), d'une ville de ce nom, qui eſt

(33) A quatre vingt-douze degrés & demi de longitude, & vingt-ſept & demi de latitude.

(34) Ville à quatre-vingt-dix-huit degrés & demi de longitude, & vingt-ſix & demi de latitude.

(35) A quatre-vingt-ſeize degrés de longitude, & vingt-ſix & demi de latitude.

(36) A vingt-neuf degrés de longitude, & trente de latitude.

(37) A quatre-vingt-ſeize degrés de longitude, & vingt ſept & demi de latitude.

(38) Longitude quatre-vingt-ſeize, latitude de vingt-ſept.

(39) A quatre-vingt-ſeize degrés de longitude, ſur vingt-huit & demi de latitude.

(40) A quatre-vingt-ſeize degrés de longitude, & vingt-ſix & demi de latitude.

(41) C'eſt autrement Cambaie, que le Géographe Turc met à 115 degrés de longitude,

est à trois journées au Sud-Est d'Ahmed-Abad (42), à la même distance de Besvedge, qui est au Sud, & à trois milles de la mer, suivant l'*Idrisi*, sur une petite riviere, qui se jette dans un Golfe, de trois journées de longueur. Ce golfe est dangereux par ses marées: l'eau s'y retire quelquefois l'espace de trois milles, & laisse à découvert de grands rochers, sur lesquels on voit périr quantité de Vaisseaux. Pour y entrer, on est obligé de prendre des Pilotes à Diu. Kienbait, ou Cambaye, est une des grandes & belles villes de l'Inde. Il s'y fait un grand commerce d'Epiceries, & d'autres marchandises qu'on y apporte de toutes parts; sur-tout de dents d'Eléphans, qui viennent de Rufala, & dont les Habitans de Kienbait ornent leurs Maisons, qui sont bâties de brique & de marbre blanc.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

Ahmed-Abad, Capitale du Gutcherat, est située dans un Canton fertile & charmant, sur une petite riviere. L'air & l'eau de cet endroit, qui n'étoit anciennement qu'un Bourg, nommé Esavul, plurent tant à Ahmed-Kan, Roi du Pays, qu'il en fit une Ville, l'an de l'Hegire 813, & qu'il la fortifia. Sultan-Mahmoud en bâtit une autre, à quelques lieues de-là, sous le nom de Mahmoud-Abad. Les deux Villes s'étant jointes, en s'accroissant, n'en font plus qu'une aujourd'hui. Les Bazars y sont plus spacieux & plus propres que dans les autres villes des Indes. Les boutiques y ont deux & quelquefois trois étages. Les hommes y sont civils, les femmes blanches, belles, & de complexion amoureuse. La ville maritime, que nous nommons Surate, à cinq journées au Sud d'Ahmed-Abad, s'appelle véritablement *Souret.* Nos Voyagenrs alterent ainsi tous les noms (43).

Observations sur Agra.

Ekbar-Abad, ou Egré (44), autrefois Capitale de l'Inde, est à quatre milles à l'Est, & au Sud de *Dilli*, ou Dehli. Elle dépendoit originairement de *Biane*. Sultan-Eskiender entreprit d'en faire une grande Ville, Chirkhan & Selim-Kan eurent le même dessein après lui, & l'exécuterent parfaitement. Le Grand-Mogol Ekbar, qui lui fit prendre son nom, l'orna de Palais magnifiques & de beaux Jardins, qu'il plaça des deux côtés de la riviere de Tchoun, ou Tchumna, Jomanes des anciens (45), qui passe au milieu de cette ville. Le Fort d'Egré est construit de pierres, si bien jointes par des crampons de fer, qu'elles paroissent n'en faire qu'une. On emploia quatre ans & demi, & des sommes immenses à sa construction. Hisar est une grande ville, à l'Est & au Nord d'Egré. Le Kierhon en est une plus petite, à l'Est (46).

Observations sur le Dekan.

A l'égard des autres pays de l'Inde, qui ont appartenu à l'Empire Mogol, & dont quelques-uns lui paient encore un tribut, tels que les Royaumes de Visapour, de Golkonde, de Carnate, &c, on peut consulter les

de, & vingt-quatre de latitude; le Canon, à quatre-vingt-dix-neuf degrés vingt minutes de longitude, & vingt-deux degrés vingt minutes de latitude: les Etvals à la même longitude, & vingt-six degrés vingt minutes de latitude.

(42) C'est ce que tous les Voyageurs & toutes les Cartes nomment Amadabat.

(43) La fameuse ville de Goa, dit l'Auteur, se nomme Guvé.

(44) C'est le vrai nom d'Agra, suivant M. Otter.

(45) C'est ce que tous les Voyageurs nomment le Gemené ou le Gemna.

(46) Voyez les Notes du Voyage d'Otter.

Description de l'Indoustan.

articles qui contiennent leur description (47). Le Dekan, que M. Otter nomme Dekier, fait aujourd'hui partie de l'Indoustan. Il est situé au Sud de Guzarate, & s'étend depuis le commencement de la riviere de Bath jusqu'à celle d'Alliga, l'espace de deux cens cinquante milles. On le divise en trois parties, formées par la montagne de Vegat, qui le traverse d'un bout à l'autre, & par les pays qui sont situés des deux côtés de cette montagne. Il renferme 360 Forts (48). On prétend qu'il a pris le nom de Dekan, ou de Dekier, qui signifie Bâtard, depuis la conquête des Dilems; parce que ces peuples, après s'y être établis, se mêlerent avec les femmes du pays, & produisirent une race métive. Ahmed-Niguer, qui en est la Capitale (49), surpasse les autres villes de l'Inde par l'excellence de son air & de son eau, & par les avantages de sa situation. Elle a des montagnes & des plaines, un Fort qui passe pour imprenable, des conduits souterrains qui fournissent de l'eau à toute la ville, des Jardins, & les plus belles promenades du monde.

Etats des Rajas Tributaires.

On compte, dans l'Indoustan, quatre-vingt-quatre Princes Indiens, qui conservent encore une espece de Souveraineté, dans leur ancien pays, en payant un tribut au Grand-Mogol, & le servant dans sa milice. Ils sont distingués par le nom des Rajas; & la plûpart demeurent fidéles à l'Idolatrie, parce qu'ils sont persuadés que le lien d'une religion commune sert beaucoup à les soutenir dans la proprieté de leurs petits Etats, qu'ils transmettent ainsi à leur posterité. Mais c'est presque le seul avantage qu'ils aient sur les Omhras Mahometans, avec lesquels ils partagent d'ailleurs, à la Cour, toutes les humiliations de la dépendance. Cependant on en distingue quelques-uns, qui conservent encore une ombre de grandeur, dans la présence même du Mogol. Le premier, qu'on a nommé dans diverses relations, prétend tirer son origine de l'ancien Porus, & se fait nommer le fils de celui qui se sauva du déluge; comme si c'étoit un titre de noblesse qui le distinguât des autres hommes. Son Etat se nomme Zedussié (50). Sa Capitale est Usepour. Tous les Princes de cette race prennent de pere en fils, le nom de Rana, qui signifie Homme de bonne minne. On prétend qu'il peut mettre sur pied cinquante mille chevaux, & jusqu'à deux cens mille hommes d'Infanterie. C'est le seul des Princes Indiens, qui ait conservé le droit de marcher sous le Parasol, honneur réservé au seul Monarque de l'Indoustan.

Le Rana, Raja de Zedussié.

Le Raja de Rator.

Le Raja de Rator égale celui de Zedussié en richesses & en puissance. Il gouverne neuf Provinces avec les droits de Souveraineté; son nom étoit Jakons-Sing, c'est-à-dire, le maître Lion, lorsqu'Aureng-Zeb monta sur le trône. Comme il peut lever une aussi grosse Armée que Rana, il jouit de la même considération à la Cour. On raconte qu'un jour Scha-Ichan l'aiant menacé de rendre une visite à ses Etats, il lui répondit fiérement que le lendemain il lui donneroit un spectacle, capable de le dégoûter de ce voyage.

(47) Voyez particuliérement la Description de Golkonde, au Tome IX. On a vû, dans la Description de Pondichery, au même Tome, l'autorité que le Mogol a par ses Nababs, sur la Côte de Coromandel.

(48) Suivant Hest-Eklim, cité par Monsieur Otter.

(49) D'autres la nomme Aurengabad. *Voyez* le Journal de Tavernier.

(50) Voyez la situation de cet Etat, dans le Journal de Mandeslo.

En effet, comme c'étoit ſon tour à monter la garde à la porte du Palais, il rangea vingt mille hommes de ſa Cavalerie ſur les bords du Fleuve. Enſuite il alla prier l'Empereur de jetter les yeux du haut d'un Balcon, ſur la milice de ſes Etats. Scha-Ichan vit avec ſurpriſe les armes luiſantes & la contenance guerriere de cette Troupe. Seigneur, lui dit alors le Raja, tu as vû ſans fraieur, des fenêtres de ton Palais, la bonne mine de mes Soldats. Tu ne la verrois peut-être pas ſans péril, ſi tu entreprenois de faire violence à leur liberté. Ce diſcours fut applaudi, & Jakons-Sing reçut un préſent.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

Le Raja de Chagué.

Le troiſiéme Raja, qui eſt reſpecté à la Cour, peut mettre en campagne quarante mille hommes de Cavalerie; ſon Etat ſe nomme Chagué, & ſa Capitale Amber. Pendant les guerres d'Aureng-Zeb, ſon nom étoit Jaſing, ou Jeſſein, fameux dans les Relations du même tems.

Autres Rajas puiſſans.

Outre ces principaux Rajas, on n'en compte pas moins de trente, dont les forces ne ſont pas mépriſables, & quatre particuliérement, qui entretiennent à leur ſolde plus de vingt-cinq mille hommes de Cavalerie. Dans les beſoins de l'Etat, tous ces Princes joignent leurs Troupes à celles du Mogol. Ils les commandent en perſonne. Ils reçoivent, pour leurs gens, la même ſolde qu'on donne à ceux de l'Empereur; & pour eux-mêmes, des appointemens égaux à ceux du premier Général Mahometan.

Jugement ſur l'état préſent de l'Indouſtan.

L'Auteur de l'Introduction à l'Hiſtoire de l'Aſie, après avoir examiné, ſuivant ſa méthode, l'étendue & les bornes de ce grand Empire, en porte ſon jugement dans ces termes. » Le Mogol n'a rien à craindre, au midi, » du côté des petits Royaumes de la Côte de Malabar. L'inégalité des » forces & les longues montagnes de Gate lui répondent d'une bonne intel- » ligence avec ces Peuples. L'effroi, que ſon nom a répandu ſur toute la » Côte de Coromandel, lui a ſervi plus que ſes Armées à ſoumettre les » Souverains qui ſe ſont mis ſous ſa protection. Le Roi d'Arrakan ſeroit » un voiſin plus dangereux, s'il étoit vrai qu'il fût Souverain de Timpra, » d'Ava, de Pegu, & de toute la Côte Orientale du golfe de Bengale. Mais » quand tout ce pays ſeroit réuni ſous un même Monarque, il ne paroît » pas qu'il fût aſſez peuplé ni aſſez riche, pour contrebalancer une Puiſſance » auſſi redoutable que celle du Mogol; & d'ailleurs, il ne pourroit l'atta- » quer que du côté du Gange, où ſont les principales forces de l'Indouſtan. » Les Tartares ſeroient plus à craindre: mais les montagnes de l'Imaus ſont » un rempart naturel, fortifié par de nombreuſes armées. Ajoutez que les » Tartares, aujourd'hui partagés en un grand nombre de Branches & de Tri- » bus, ſont fort éloignés d'être auſſi redoutables qu'ils l'ont été, lorſque » tous les forces de la Tartarie étoient unies ſous des Chefs auſſi belliqueux » que Jenghiz-Kan, & Timurbeg ou Tamerlan. Ainſi le plus grand danger, » dont l'Indouſtan ſoit menacé, ne peut venir que de la révolte des Princes » du ſang, & de la ſéduction des Armées (51).

Il eſt ſurprenant que l'Auteur qu'on cite, ne compte point les Perſans entre les plus dangereux ennemis du Mogol, ſur-tout depuis l'heureuſe invaſion de Nadir-Scha, plus connu ſous le nom de *Thamas-Koulikhan.*

(51) Tome I. page 343.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

§ II.

Fondation de l'Empire Mogol & Race Impériale.

La Race Impériale des Mogols remonte à Tamerlan.

ON a vû, dans l'article de la Tartarie, au Tome VII de ce Recueil, l'origine de Timur-Beg, ou Tamerlan, Empereur Tartare de la race de Jenghiz-Khan, & Fondateur de l'Empire Mogol dans les Indes. Ce Prince, après avoir entamé les Indes, par les ravages qu'il fit dans l'Indoustan, tourna ses armes contre la Perse & la Syrie, dont il fit très rapidement la conquête, & revint vers la fin du quatorziéme siécle, pour réduire le Cabulestan (52), qui avoit secoué, dans son absence, le joug de sa domination. Il châtia les Rebelles, passa l'Indus, ou le Sind, vainquit plusieurs petits Souverains, entre lesquels l'Indoustan étoit alors partagé, & se rendit Maître de Dehli, Capitale des Indes. Ses explois, contre un grand nombre de Souverains Tartares qu'il asservit, & les victoires par lesquelles il renversa le Thrône de l'orgueilleux Bajazet, Empereur des Turcs, n'appartiennent point à l'Histoire de l'Indoustan. Il mourut en 1405, âgé de soixante-six ans, & laissa ses vastes Etats partagés entre ses enfans (53). Miracha, son troisiéme fils, eut pour sa part de la succession, l'Iraque Persienne, le Cabulestan, & les Indes. C'est proprement à ce Prince que commence l'Empire, auquel les Européens donnent par excellence le nom d'*Empire du Grand Mogol.* Ceux qui se rappelleront les détails des Tomes VI & VII de ce Recueil, se garderont bien de le confondre avec le Mogolistan, Patrie des Mogols, dans la Tartarie.

Ce Prince assujettit l'Inde.

Sa postérité.

Miracha, ou Chah-Rouh.

Miracha (54) établit son séjour en Perse; & les Indiens s'étant révoltés contre lui, il parvint à les soumettre. Mais un de leurs Princes, qu'il avoit fait prisonnier, le tua d'un coup de fleche. L'Auteur de l'Histoire générale des Mogols s'est trompé, suivant M. Otter, & la Martiniere est tombé dans la même erreur, en rapportant sa mort à l'année 1451.

Abouchaïd, ou Abou-Seïd.

Abouchaïd, qu'on croit fils de Miracha, monta sur le Thrône après lui. Il fut bien-tôt dépossedé par ses Sujets, qui mirent à sa place son frere,

(52) M. Otter le nomme Zablistan.

(53) L'opinion qu'on doit avoir de l'exactitude de M. Otter fera lire avec plaisir ses remarques sur chaque Prince de la postérité de Tamerlan, avec l'orthographe de chaque nom, telle qu'il la devoit à ses lumieres Orientales. Il appelle Tamerlan Teimour-Kiurekian. » Ce Prince nâquit, dit-il, le 6 » d'Avril 1336, à Keche, autrement nom- » mée Chehri-Sebez, ou la ville Verre, à » une journée de *Semerkand.* Etant monté » sur le trône à Balke, le 8 d'Avril 1370, » il conquit *Maveraulnehre*, Bedakhechan, » le Kharezme, le Turkistan, le Zablistan, » le pays de Gour, l'Inde jusqu'à *Dilli*, » l'Asie mineure, la Syrie & l'Egypte. Il » tomba malade à Atrar, & mourut le 8 de » Fevrier, 1405, dans le tems qu'il étoit en » marche pour faire la guerre aux *Tatars* de » la Khata. Remarquez que le fond du Texte est tiré ici de Tavernier, & du Pere Catrou, réduits par la Martiniere; & que le Pere Catrou reconnoit, pour sa principale source, un Mémoire manuscrit de M. Manouchi, Voyageur Vénitien, qui avoit eu la communication des Chroniques du Mogol.

(54) *Chah-Rouh*, & non Miracha ou Mirancha, fils de Teïmour, regna l'espace de quarante-trois ans après son Pere, & mourut en 1447.

ſecond fils de Miracha. Mais ſe laſſant de ſon Gouvernement tirannique, ils rappellerent Abouchaïd, qui lui fit donner la mort, & qui entreprit enſuite une guerre contre Ulugbeg, autre petit-fils de Tamerlan, pour défendre les droits d'Abdalatif fils de ce Prince. Il prit la ville de Samarkand, où il rétablit Abdalatif, qui, peu de tems après, vainquit avec le même ſecours ſon pere Ulug-Beg, & lui ôta la vie. Mais Abdalatif périt à ſon tour, & laiſſa le Royaume de Samarkan à ſon frere Abdalla. Abouchaïd, étant retourné dans l'Indouſtan, y exerça des violences qui le rendirent odieux. Il marcha enſuite contre Abdalla, qu'il dépouilla du Royaume de Samarkan. Après d'autres guerres, il trouva un ennemi plus redoutable dans Uſum-Caſſan, Prince de la race des Turcomans, qui ayant réduit tous les autres Princes de la même famille, s'étoit rendu Maître de toutes les Provinces de la Turcomanie. Abouchaïd, jaloux de ſes conquêtes, prit le parti de l'attaquer avec une armée conſidérable. Mais Uſum-Caſſan le fit priſonnier, lui fit trancher la tête en 1469, fit aveugler trois de ſes fils, & ſe rendit maître de toute la Perſe juſqu'aux Indes. Enſuite, ayant été vaincu lui-même par Mahomet II, Empereur des Turcs, Iſmaël-Sophi, de la famille d'Hali, gendre du Prophête Mahomet, s'empara du Royaume de Perſe, dont ſa poſterité a joui juſqu'à ces derniers tems; & les enfans d'Abouchaïd profiterent de la diſgrace d'Uſum-Caſſan pour ſe rétablir dans une partie des Etats de leur Pere (55).

Description de l'Indoustan.

1469.

Seick-Omar (56) fut celui des enfans d'Abouchaïd qui hérita de la principale partie de ſa puiſſance. Il vêcut en paix, pendant un regne de vingt-quatre ans, & ſe précipita par imprudence, du ſommet d'une terraſſe en 1493.

Seik-Omar, ou Umer Mirza.

1493.

Babar (57), fils de Seik-Omar, n'eut pas plutôt ſuccedé à ſon pere, qu'il ſe vit attaqué par Schaſbek-Khan, fils d'Uſbeck-Khan, qui avoit été dépouillé de ſes Etats par Abouchaid. Babar, abandonné de ſes Sujets, ſe réfugia dans ſes Domaines des Indes, & laiſſa le Royaume de Samarkand à Schaibek-Khan. Depuis ce tems-là, l'ancien Empire des Mogols fut diviſé en deux Monarchies. Les Uſbecks regnerent à Samarkand; & Babar dans les Indes, où quelques victoires le firent vivre en paix juſqu'à l'année 1530, qui fut celle de ſa mort.

Babar ou Zahireddin Baber.

1530.

Homayum (58), ſon fils, fut traverſé au commencement de ſon regne,

Homayum, ou Naſreddin-Humaïoun.

(55) Sultan *Ebou-Seïd*, fils de Sultan Muhammed, & petit-fils de Miran-Chah, qui étoit troiſiéme fils de Teimour, nâquit en 1427, monta ſur le trône à l'âge de 25 ans, & fut tué en 1469. *Otter, ubi ſuprà.* Un Lecteur attentif remarquera, non-ſeulement la différence des noms, mais encore celle de la chronologie & de la ſucceſſion.

(56) Umer-Mirza, quatriéme fils d'Ebou-Seïd, nâquit à Semerkand en 1456, & mourut en 1494.

(57) Zahireddin-Baber, fils d'Umer-Mirza, nâquit en 1483, monta ſur le trône le 8 Juin 1494, regna d'abord dans *Mavera-Ulnchre*, fit enſuite la Conquête de Kiabul, de Kandehar, de Bedakhechan, de Gaſnin & de toute l'Inde, excepté le Dekien, le Gutcherat, & le Bengale. Il mourut en 1530, & fut enterré à Kiabul. Il a fait la Relation de ſa vie, ſous le titre de Vakeat-Baberi. *Otter ubi ſuprà.*

(58) Naſreddin-Humaïoun, fils de Babar, nâquit à Kiabul, en 1508, monta ſur le trône à *Egré*, en 1530, fit la Conquête du *Maleva*, du Gutcherat, & du Bengale, fut chaſſé enſuite de ſes Etats, ſe retira en Perſe & demanda du ſecours à Schah-Tahmas, fils d'Iſmail, qui l'aida à rentrer dans ſes Etats. Il mourut en 1556. *Otter*, *ubi ſuprà.*

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

par Chira, Prince d'une race que Babar avoit détrônée. Après divers combats, dans la ville de Dehli, le parti de Chira devint ſupérieur, & força Homayum de ſe retirer en Perſe. Cette diſgrace lui arriva l'onziéme année de ſon regne. Mais, Chira étant mort neuf ans après, il ſe remit en poſſeſſion des Indes avec une armée Perſane, & ſa domination fut paiſible pendant deux ans, qui furent le terme de ſa vie, en 1552.

1552. Ekbar, ou Dgelal-Eddin-Ekber.

Akebar ou Ekbar (59), ſon fils, aggrandit l'Empire par ſes Conquêtes. Il vainquit Babare, Roi de Guzarate, avec le ſecours des Portugais de Goa, & ſe rendit Maître des Royaumes de Decan & de Candish. Il fit rebâtir la ville d'Agra, pour y établir le ſiege de ſon Empire. Il aſſiegea la Forteresſe de Chitor, & enleva par trahiſon le *Rana* : mais la femme de ce malheureux Prince ſoutint le ſiege & trouva le moyen de rendre la liberté à ſon mari. Ekbar revint aſſieger le Château de Chitor. Le Rana fut tué, & la place ſe ſoumit au Vainqueur, qui conquit enſuite le Royaume de Kachemire. Il mourut en 1605, après avoir élevé l'Empire au comble de ſa puiſſance.

Jehan-Guir, ou Noureddin-Dgihanguir.

Jehan-Guir (60), ſon fils, ſuccéda au trône, ſans avoir hérité de la valeur & des bonnes qualités de ſon pere. Il ſe laiſſa gouverner par la Sultane Nur-Jaham (61), & fut arrêté par Mahomet Khan, un de ſes Miniſtres. Coſron (62), ſon fils aîné, s'empara auſſi-tôt de l'autorité : mais Mahomet-Khan défit ſes troupes, & remit Jehan-Guir en liberté. Coſron fut jetté dans une priſon, où il fut étranglé par l'ordre de Chorrom (63), ſon frere, qui avoit épouſé la fille de Nur-Jaham. Chorrom ne jouit pas long-tems de ſon crime : il fut envoyé dans ſon gouvernement de Guzarate, où s'étant révolté contre ſon pere, il ſe mit en campagne avec une armée de ſoixante mille hommes. Jehan-Guir le vainquit dans trois combats. Chorrom, qui s'étoit ſauvé, reprit courage après la retraite de ſon pere. Mais n'ayant pas eu plus de ſuccès dans ſes nouvelles entrepriſes, il fit la paix ; & Jehan-Guir finit tranquillement ſes jours, à Bimber, en 1627.

Après ſa mort, Bolaki, fils de Coſron, fut appellé au trône. Chorrom feignit d'être malade, & fit courir enſuite le bruit de ſa mort. On demanda la permiſſion, à Bolaki, d'enterrer ſon oncle dans le tombeau de ſes peres; & ſous ce prétexte, Chorrom déguiſé ſuivit lui-même ſon cercueil. Bolaki, qui ſortit d'Agra pour aller au-devant du Convoi funébre, fut ſurpris par les complices de ſon Rival, & n'eut pas peu de peine à ſe ſauver en Perſe. Auſſi-tôt, Chorrom ſe fit proclamer Empereur, ſous le nom de Scha-Jehan (64).

(59) Dgelal-Eddin-Ekber, nâquit à Emir-Kiour, en 1542, fut proclamé Empereur en 1556, à Kalainour, dans la Province de Lahour. Il réduiſit preſque toute l'Inde ſous ſon obéiſſance, & mourut à Egré en 1605. *Otter.*

(60) *Selim*, fils aîné d'Ekber, nâquit à Fethepour, à douze lieues d'Egré, en 1569, monta ſur le trône, en 1605, ſous le nom de Noureddin-Dgihanguir, & mourut à Tchingariſti en 1627. C'étoit un Prince efféminé, qui ſe laiſſa gouverner par une belle femme nommée *Nour-Dgihan*. *Otter*, *ibid.*

(61) Tous les Voyageurs la nomment Nourmahal.

(62) Rhoe, qui étoit alors à la Cour, le nomme Coronſroë.

(63) Rhoe le nomme Corone.

(64) Chihabeddin Chah-Dgihan, troiſiéme fils de Dgihanguir, nâquit en 1592, monta ſur le trône en 1628, & tranſporta le ſiege de l'Empire d'*Egré* à *Dilli*, en 1647 ; ce qui a fait donner depuis, à cette derniere ville, le nom de Dgian-abad. Après avoir regné trente ans, il fut dépoſé par ſon fils



T. X. N.° V.

Il commença son regne par une guerre contre les Portugais, auxquels il enleva la ville d'Ou-li. Il avoit déja quatre fils, auxquels il donna des gouvermens. Dara, qui étoit l'aîné, gouverna sous lui. La Vice-Royauté de Bengale fut donnée à Cha-Chuia, celle du Decan à Aureng-Zeb, & celle de Guzarate au plus jeune, qui se nommoit Morad-bax (65). La mauvaise conduite de Dara le rendit odieux aux Peuples, pendant qu'Aureng-Zeb se couvrit de gloire en portant ses armes dans le Royaume de Golkonde. Mais leur pere étant tombé malade, chacun des quatre freres forma le dessein de s'emparer de l'Empire. Le plus ardent fut Cha-Chuia, qui s'étant avancé jusqu'à Dehli, avec une armée considérable, obligea son pere de se retirer dans Agra; mais ayant eu l'audace de le poursuivre, il fut vaincu, & contraint de se retirer au Bengale. Morad-bax, qui suivit l'exemple de cette révolte, s'avança vers Dehly, & trouva Aureng-Zeb disposé à se joindre à lui, avec les troupes de Mirsa-Mula (66), Général de Golkonde. Après leur jonction, Aureng-Zeb, plus rusé que son frere, dont il vouloit employer habilement les forces à sa propre élévation, commença par le faire déclarer Empereur. Ils marcherent ensemble, à grandes journées, & défirent l'armée de Cha-Jehan leur pere. Dara vint au-devant d'eux avec d'autres troupes; mais ayant été vaincu par la trahison d'un de ses Généraux, il n'eut pas d'autre ressource que la fuite. Alors Aureng-Zeb & Morad-bax firent avancer leur armée victorieuse à la vûe d'Agra. Ils se rendirent maîtres de cette ville; & s'étant saisis de la personne de Cha-Jehan, ils ne penserent en apparence qu'à marcher contre Dara. Mais Aureng-Zeb crut l'occasion favorable pour exécuter ses desseins. Il arrêta son frere Morad-bax. Il se fit reconnoître Empereur, & mena toutes ses troupes contre Dara, qui de Lahor, où il s'étoit retiré, passa dans une Forteresse éloignée, & de-là au Royaume de Guzarate. D'un autre côté, Cha-Chuia se hâta d'avancer contre Aureng-Zeb. Mais il se vit forcé de céder à l'ascendant de sa fortune & de le laisser paisible possesseur de l'Empire. Dara se procura de nouvelles forces, avec lesquelles il fut encore défait; & s'étant retiré en Perse, il fut livré au Vainqueur, qui le fit étrangler le 22 d'Octobre 1657, après l'avoir tenu quelque-tems prisonnier. Cha-Chuia fut massacré dans le Royaume d'Arrakan, où il s'étoit flatté de trouver un azyle. Enfin Aureng-Zeb fit donner aussi la mort à Morad-bax, & à Chacha, fils aîné de Dara; après quoi se croyant bien établi sur le trône, il laissa traîner à Cha-Jehan, son pere, une vie languissante dans sa prison.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

Sha Jehan, ou Chihabed-din-Chah-Dgihan.

Guerres sanglantes entre les fils.

Son regne (67) fut troublé, par la guerre qu'il eut à soutenir contre Sevagi,

Aureng Zeb, ou Eurenkzib,

Eurenkzib, qui le fit enfermer dans le Château d'Egré, où il mourut en 1666. *Otter, ubi suprà.* L'erreur de plusieurs Historiens est ici considérable, puisqu'ils font regner le troisiéme fils de Jehan-Guir, au lieu du second.

(65) La plûpart de ces noms sont écrits différemment par les Voyageurs; mais il seroit inutile de rapporter ces différences, lorsqu'elles sont également éloignées de la vérité, suivant le témoignage de M. Otter.

(66) Il se trouve nommé l'Emir-Jemla par Bernier, Mirgimola par Tavernier, &c. *Voyez* ci-dessus leurs Journaux.

(67) Muhy-Eddin-Eurenkzib, troisiéme fils de Chah-Dgihan, nâquit le 22 d'Octobre 1618, monta sur le trône en 1658, fit enfermer son frere Murad-Bahche, se rendit maître de Dilli, relégua son pere à Egré, marcha contre son frere Sultan Chudja, le défit près de Kievre, fut proclamé Empereur pour la seconde fois, en 1659, sous le

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

dont le nom a paru dans plus d'un endroit de ce Recueil (68). Ce fameux Indien avoit été Gouverneur d'une Province du Roi de Visapour, contre lequel il s'étoit révolté, & n'avoit pas été inutile aux projets d'Aureng-Zeb, alors Gouverneur du Decan, qui lui avoit cédé quelques Places des Etats du Mogol. Dans la suite, Aureng-Zeb, étant parvenu à l'Empire, voulut se faire restituer ses présens. Sevagi, qui les regardoit comme un bien justement acquis par ses services, refusa de les rendre; & picqué de tant d'ingratitude, il ravagea les terres de l'Indoustan. Les effets de cette querelle jetterent Aureng-Zeb dans un chagrin, qui lui causa une maladie dangereuse. Ses enfans firent aussi-tôt quelques mouvemens pour s'élever à la Couronne, ou pour rétablir Cha-Jehan, leur grand-pere, qui languissoit toujours dans sa captivité. Aureng-Zeb se rétablit contre toute espérance, fit empoisonner Cha-Jehan, & calma, par ce parricide, tous les troubles de l'Empire. Après avoir réduit les Rebelles, il soutint les efforts du Roi de Perse; il mit à la raison Sevagi & d'autres mécontens; il soumit le Rana, & fit évanouir les projets d'Ekbar, l'aîné de ses fils, qui s'étoit retiré en Perse.

Cause des différens de Sevagi avec le Grand Mogol.

Il avoit trois autres fils, qui aspiroient tous trois à l'autorité Souveraine: Cha-Halam, Azam-Chah, & Cambashe. Cha-Halam, qui se trouvoit à la tête d'une armée, conquit le Royaume de Golkonde, & fit ensuite la paix avec Abdalacan, qui portoit cette couronne. Mais Aureng-Zeb, ayant réduit presqu'en même-tems le Roi de Visapour, conçut tant de défiance de Cha-Halam, qu'il le fit arrêter avec les Princes ses enfans. Ensuite, portant lui-même la guerre dans le pays de Golkonde, il en assiegea la principale Forteresse. Le danger auquel sa vie y fut exposée l'obligea d'abandonner la conduite du siege à Azancha, l'aîné de ses deux autres fils, qui surprit Abdalacan, & l'envoya prisonnier à l'Empereur son pere. Ce fut dans la personne de ce malheureux Roi, que finit, en 1698, la race des Rois de Golkonde (69), qui tiroient leur origine des anciens Monarques du Bisnagar. Il ne restoit plus à Aureng-Zeb, pour se voir entiérement maître de cet Empire, qu'à conquérir le Carnate, les montagnes possédées par Sambagi, & le pays de Maduré, qui forme la pointe de la presqu'Isle de l'Inde. Il envoya son fils Azam-Chah dans la Province de Carnate; & marchant lui-même vers les montagnes, la résistance qu'il y trouva ne pût l'empêcher de se saisir de Sambagi, auquel il fit ôter la vie. Cependant Ram-Raja, frere de Sambagi, continua de soutenir la guerre, défit l'armée Mogole, & força Aureng-Zeb de lever le siege de devant Pamalaguer. La fortune, pour le consoler, fit prendre, à Azam-Chah, la Citadelle de Gingi, & le rendit maître de tout

Enfans d'Orang Zeb.

Fin de la Race des Rois de Golkonde.

nom d'Alem-Guir, & fit mourir son frere aîné Dara-Chukiouh dans le Château de Guvalier. Son fils, Muhammed-Ekber, se révolta contre lui en 1664, dans le tems qu'il marchoit contre les Radjeputs. Il le poursuivit jusques dans le Dekien, & l'obligea de se sauver par mer en Perse. Pendant un regne d'environ cinquante ans, il fit continuellement la guerre. Il conquit Bichapour, Haïder-abad, & d'autres Places fortes du Dekien, qui augmenterent considérablement les revenus de l'Empire: mais il perdit Kandchar, Balke & Bedahchau. Il en mourut à Ahmed-Niguer, en 1707, il fut enterré, près d'un fameux Derviche, nommé Chahzcin-Eddin, dans le voisinage de cette ville. *Otter, ibid.*

(68) Voyez les premieres Relations du Tome IX, & l'article des Etablissemens François, au même Tome.

(69) Voyez la Description de Golkonde, au Tome IX.

le

le pays de Carnate. Mais il en conçut bien-tôt une jalousie, qui lui fit rendre la liberté à Cha-Halam. Cette cruelle passion ne cessa point de le tourmenter, pendant tout le reste de son regne. Enfin, lorsqu'il se crut proche de sa fin, il fit un Testament, par lequel il divisoit ses Etats entre ses enfans. Il laissoit l'Indoustan & les Provinces au-delà du Sind à Cha-Halam : les Royaumes de Decan & de Guzarate à Azam-Chah, & ceux de Golkonde & de Visapour à Cambash. L'épuisement de forces, dans lequel il tomba au mois de Fevrier 1707, arma, l'un contre l'autre, les deux plus jeunes de ses fils, qui se trouvoient à la Cour. Après s'être un peu rétabli, il leur donna ordre à tous deux de se retirer. Cambash obéit ; mais Azam-Chah ne quitta point la Cour jusqu'à la mort de son pere, qui arriva le 4 du mois de Mars de la même année. Aureng-Zeb mourut âgé de plus de cent ans.

Description de l'Indoustan.

Azam-Chah s'étant emparé de l'Empire & des trésors de son pere, ne perdit pas un moment pour se mettre à la tête d'une armée. Cha-Halam, qui reçut aussi-tôt cette nouvelle, assembla ses forces, se fit proclamer Empereur à Dehly, & marcha fiérement contre Azam-Chah. Les deux Partis, étant venus aux mains, se battirent avec beaucoup d'animosité. La nuit les sépara : mais, le lendemain, Azam-Chah, s'étant obstiné à recommencer le combat, fut vaincu, & se tua dans le mouvement de son désespoir. Cha-Halam, recueillit les fruits de sa victoire, en se faisant reconnoître aussi-tôt Empereur des Mogols. Ensuite il tourna tous ses soins contre son frere Cambash, qu'il fit périr aussi dans un combat, & dont la mort le laissa paisible sur le trône.

Cha-Halam, ou Kutabeddin-Behadir-Chah.

Malheureusement cette succession, qui est la derniere dont nos Voyageurs & nos Historiens ayent publié l'Histoire, paroît entiérement démentie par le témoignage de M. Otter, qui donne pour successeur, à Aureng-Zeb, Muhammed-Muzem, l'aîné de ses fils. On cesse ici de releguer ses observations dans les Notes, parce qu'on ne connoît point d'autre éclaircissement sur l'Histoire moderne de cet Empire. » Muhammed-Muzem partit, dit-il, » de Kaboul à la tête d'une armée, livra bataille près d'Agra, à son frere Mu- » hammed-Azem (Azam-Chah), le défit, & fut proclamé Empereur sous les » noms de Kutebeddin-Behadir-Chah, & de Cha-Halem. Alors, marchant » contre son frere Kiam-Bahche, (celui que nos Historiens nomment Cam- » bashe, ou Cambax), qui s'étoit établi à Haider-Abad, il le fit prisonnier.

A la vérité, M. Otter a donné, dans un autre endroit, le nom de Muhammed-Ebker au fils aîné d'Aureng-Zeb ; & le nom de Cha-Halem qu'il fait prendre au Successeur, n'est gueres différent de celui de Cha-Halam. Mais l'aîné des quatre Princes étoit en Perse, & pouvoit être venu par Kaboul ; au lieu que Cha-Halam n'y pouvoit être alors, puisqu'on le suppose à Dehli ; sans compter qu'il ne paroît, par aucune trace, qu'il eût jamais porté le nom de Muhammed-Muzem.

Dgihandar.

Quelque jugement qu'on porte de ce Behadir-Chah, ce fut Dgihandar, son fils, qui fut l'héritier de son trône, après avoir vaincu & tué trois de ses freres, à l'exemple de ses deux Prédecesseurs. Il fut défait, à son tour, par Ferruh-Sier, & forcé de recourir à la fuite.

Ferruh-Sier.

Ferruh-Sier, fils d'Azim-Elchan, & petit-fils de Behadir-Chah, monta sur le trône, & fut déposé quelque-tems après par deux Seigneurs de sa Cour, nommés les Seids, qui l'aveuglerent & le firent mourir en 1719.

1719.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN

Resi Ed Deredjat.

Resi-Ed-Deredjat, fils de Resi-Elchan, & petit-fils de Behadir-Chah, fut tiré, par les Seids, du Château de Selimguer, où il étoit enfermé, & mis sur le trône à la place de Ferruh-Sier. Trois mois après, les Seids lui ôterent aussi la vie, & mirent à sa place son frere Resi-Ed-Deoulet, qui mourut peu de tems après de mort naturelle.

Nasreddin Muhammed Chah.

Nasreddin-Muhammed-Chah, fils de Djian-Chah, & petit-fils de Behadir-Chah, fut mis sur le trône par les mêmes Seids, qui le gouvernerent d'abord. Il se débarrassa de leur tyrannie dans la suite, mais il eut le malheur de tomber dans de plus grands maux. Ce fut en 1739, vingt-uniéme année de son regne, que le fameux Kouli-Kam, ou Nadir-Chah, s'étant rendu maître de Kandahar, profita de la mollesse de ce Prince, pour entrer dans l'Inde avec une armée redoutable, & forçant tous les obstacles, s'avança jusqu'à Lahor, dont il n'eut pas plus de peine à se saisir. Le Voyageur, qu'on ne cesse pas de citer, dans l'opinion qu'on a de sa fidélité, se trouvoit alors en Perse; & l'occasion qu'il eut de se faire instruire de toutes les circonstances de ce grand événement, rend son témoignage fort précieux. On peut lire, dans sa Relation, l'origine de Nadir-Chah & les progrès de sa fortune (70). Il suffira d'en détacher ici ce qui appartient à cet article.

1739.

Exploits de Thamas Kouli-Khan, ou Nadir-Chah, dans l'Inde.

L'Ennemi des Mogols, encouragé par la foiblesse de leur résistance & par les invitations de quelques Traîtres, mena son armée victorieuse à Kiernal, entre Lahor & Dehli. Il y fut attaqué par celle de Muhammed-Chah; mais l'ayant battue, avec cette fortune supérieure qui avoit presque toujouts accompagné ses armes, il mit bien-tôt ce malheureux Empereur dans la nécessité de lui demander la paix. Ce qu'il y eut de plus déplorable pour l'Indoustan, Nizam-ul-Mulk (71), ce même Traître, qui avoit appellé Nadir-Chah, fut choisi pour la négociation. Il se rendit au camp du Vainqueur avec un plein pouvoir. L'un & l'autre souhaitoient de se voir, pour concerter l'exécution entiere de leurs desseins. Ils convinrent que Muhammed-Chah auroit une entrevûe avec Nadir-Chah, qu'il lui feroit un présent de deux mille Kiurours (72), & que l'armée Persane sortiroit des Etats du Mogol. Le cérémonial fut aussi réglé. Il portoit, qu'on dresseroit une tente entre les deux armées; que les deux Monarques s'y rendroient successivement, Nadir-Chah le premier, & Muhammed-Chah lorsque l'autre y seroit entré; qu'à l'arrivée de l'Empereur, le fils du Roi de Perse, feroit quelques pas au-devant de lui pour le conduire; que Nadir-Chah iroit le recevoir à la porte & le meneroit jusqu'au fond de la tente, où ils se placeroient en même-tems sur deux trônes, l'un vis-à-vis de l'autre; qu'après quelques momens

Le Grand Mogol Muhammed-Chah lui demande la paix. Conditions du Traité.

(70) Voyage d'Otter, Tome I. pages 298 & suivantes.

(71) Ce Seigneur étoit Gouverneur du Decan, & passoit pour un des plus grands hommes de l'Empire. Mais il avoit reçu, de la part des Ministres de l'Empereur, divers sujets de mécontentement, qui ne lui faisoient respirer que la vangeance. C'étoit lui qui avoit facilité l'entrée de l'Inde aux Persans. La mort du premier Ministre Khan-Devran, qui avoit été tué à la bataille de Kiernac, n'avoit pas satisfait toute son animosité, quoiqu'elle l'eût laissé maître absolu dans le Conseil & dans l'armée. Muhammed, dans l'embarras de sa situation, venoit de le nommer tout à la fois *Vekil-Mutlak*, c'est-à dire, Lieutenant Général de l'Etat, & Généralissime de ses Troupes.

(72) Le Kiurours fait cent leuks. Le leuk fait cent mille roupies; & la roupie vaut environ quarante-cinq sous de notre monnoie.

d'entretien, Muhammed-Chah retourneroit à son camp; & qu'en sortant, on lui rendroit les mêmes honneurs qu'à son arrivée.

Description de l'Indoustan.

Un autre Traître nommé Scadet-Khan, voulut partager avec Nizam-ul-Mulk les faveurs de Nadir-Chah, & prit, dans cette vûe, le parti d'enchérir sur sa méchanceté. Il fit insinuer au Roi que Nizam-ul-Mulk lui avoit manqué de respect, en lui offrant un présent si médiocre, qui ne répondoit ni à l'opulence d'un Empereur des Indes, ni à la grandeur d'un Roi de Perse. Il lui promit le double, s'il vouloit marcher jusqu'à Dehli; à condition néanmoins qu'il n'écoutât plus les conseils de Nizam-ul-Mulk, qui le trompoit, qu'il retînt l'Empereur, lorsqu'une fois il l'auroit près de lui, & qu'il se fît rendre compte du trésor. Cette proposition, qui flattoit l'avidité de Nadir-Chah, fut si bien reçue, qu'elle lui fit prendre aussi-tôt la résolution de ne pas observer le Traité (73).

Comment elles sont observées

Il ordonna un grand Festin. L'Empereur étant arrivé, avec Nizam-ul-Mulk, fut traité d'abord comme on étoit convenu. Après les premiers complimens, Nadir-Chah fit signe de servir, & pria Muhammed-Chah d'agréer quelques rafraîchissemens. Son invitation fut acceptée. Pendant qu'ils étoient à table, Nadir-Chah prit occasion des circonstances pour tenir ce discours à l'Empereur : » Est-il possible que vous ayiez abandonné le soin de votre Etat, au point » de me laisser venir jusqu'ici ? Quand vous apprîtes que j'étois parti de Kandahar, dans le dessein d'entrer dans l'Inde, la prudence n'exigeoit-elle pas que » quittant le séjour de votre Capitale, vous marchassiez en personne jusqu'à Lahor, & que vous envoyassiez quelqu'un de vos Généraux avec une Armée jusqu'à Kaboul, pour me disputer les passages ? Mais ce qui m'étonne le plus, » c'est de voir que vous ayiez eu l'imprudence de vous engager dans une entrevûe avec moi, qui suis en guerre avec vous, & que vous ne sachiez pas » que la plus grande faute d'un Souverain est de se mettre à la discretion » de son Ennemi. Si, ce qu'à Dieu ne plaise, j'avois quelque mauvais dessein sur vous, comment pourriez-vous vous en défendre ? Maintenant je » connois assez vos Sujets, pour savoir que Grands & Petits, ils sont tous des » lâches ou même des traîtres. Mon dessein n'est pas de vous enlever la Couronne. Je veux seulement voir votre Capitale, m'y arrêter quelques jours, » & retourner ensuite en Perse. En achevant ces derniers mots, il mit la main sur l'Alcoran, & fit serment de tenir sa parole (74).

Nadir-Chah donne un Festin au Grand Mogol.

Discours qu'il lui tient.

Muhammed-Chah, qui ne s'attendoit point à ce langage, parut l'écouter avec beaucoup d'étonnement : mais les dernieres déclarations le jetterent dans une consternation qui le fit croire prêt à s'évanouir. Il changea de couleur. Sa langue devint immobile, son esprit se troubla. Cependant, après avoir un peu refléchi sur le danger dans lequel il s'étoit jetté, il rompit le silence, pour demander la liberté de retourner dans son camp. Nadir-Chah la lui refusa, & le mit sous la garde d'Abdul-Baki-Khan, un de ses principaux Officiers. Cette nouvelle répandit une affreuse consternation dans toute l'armée Indienne. L'Intimadud-Deoulet & tous les Omhras passerent la nuit dans une extrême inquiétude (75). Ils virent arriver, le lendemain matin,

Muhammud-Chah est arrêté.

Adresse de Nadir-Chah.

(73) Otter, *ubi sup.* pages 385 & 386.

(74) *Ibid.* page 387.

(75) Voilà donc le véritable titre du Grand-Visir de l'Indoustan, que d'autres nomment l'Athamadoulet.

Description de l'Indoustan.

un Officier Persan, avec un détachement, qui après s'être emparé du trésor & des équipages de l'Empereur, fit proclamer, dans le camp, que chacun pouvoit se retirer librement avec ses équipages & tout ce qu'il pourroit emporter, sans craindre d'être arrêté ni de recevoir d'insulte. Un moment après, dix cavaliers Persans vinrent enlever l'Intimadud-Deoulet. Ils le conduisirent au quartier de l'Empereur, dans leur propre camp, & le laisserent avec ce Prince. Après la dispersion de l'armée, Nadir-Chah pouvoit marcher droit à la Capitale : mais, voulant persuader au peuple que sa marche étoit concertée avec Muhammed-Chah, il fit prendre les devants à Scadet-Khan, pour disposer les esprits à l'exécution de ses desseins. Ce Khan partit avec deux mille chevaux Persans, commandés par un des fils de Nadir-Chah. Il commença par faire publier, à Dehli, une défense de s'opposer aux Persans. Ensuite, ayant fait appeller le Gouverneur du Fort, il lui communiqua des Lettres, munies du sceau de l'Empereur, qui portoient ordre de faire préparer le quartier de Renchen-Abad, pour Nadir-Chah, & d'évacuer le Fort, pour y loger le détachement qui l'avoit suivi. Cet ordre parut étrange au Gouverneur; mais il ne laissa pas de l'exécuter avec une aveugle soumission. Les deux mille Persans entrerent dans le Fort. Scadet-Khan prit le tems de la nuit pour s'y transporter. Il mit le sceau de l'Empereur sur les coffres, & aux portes des magasins. Ensuite il dressa un état exact des Omhras, des Ministres, des autres Officiers, & de tous les riches Habitans de la ville, Indiens ou Mahométans. Cette liste devoit apprendre d'abord, à Nadir-Chah, les noms de ceux dont il pouvoit exiger de l'argent à son arrivée. Scadet-Khan fit aussi marquer les Palais, qui devoient être évacués pour loger les Officiers Persans (76).

Précautions qu'il prend du côté de Dehli.

Dans quel ordre il marche vers cette Capitale.

Cependant le Vainqueur, maître de la caisse militaire, de l'artillerie & des munitions de guerre qui s'étoient trouvées dans le camp, envoya tout, sous une bonne escorte, à Kaboul, pour le faire transporter en Perse. Il partit ensuite de Kiernal, dans l'ordre suivant : l'Empereur, porté dans une litiere, accompagné de Nizam-ul-Mulk, du Visir, de Serbulend-Khan & d'autres Omhras, marchoit à la droite, suivi de quarante mille Persans. Une autre partie de l'armée Persane étoit à la gauche; & Nadir-Chah faisoit l'arriere-garde avec le reste de ses troupes. Après plusieurs jours de marche, ils arriverent au (77) jardin Impérial de Chalémar, où ils passerent la nuit. Le lendemain, l'Empereur fit son entrée dans Dehli. Lorsqu'il fut descendu au Palais, il fit publier que Nadir-Chah devoit arriver le jour suivant, avec ordre à tous les Habitans de fermer leurs Maisons, & défense de se tenir dans les rues, dans les marchés, ou sur les toîts pour voir l'entrée du Roi de Perse. Cet ordre fut exécuté si ponctuellement, que Nadir-Chah étant entré le 9, en plein jour, ne vit pas un Indien dans son chemin. Il alla prendre son logement dans le quartier de Renchen-Abad, qu'on lui avoit préparé. Scadet-Khan s'étoit empressé d'aller au-devant de lui jusqu'au jardin de Chalemar, & l'avoit accompagné au Palais, où il étoit descendu. Il se flattoit d'obtenir une audience particuliere, & de lui donner des avis sur la conduite

Punition d'un Traître.

(76) Otter, *ubi sup.* pages 390 & précédentes.

(77) Le 7 de Zil-Hadgé, qui répond au mois de Mars.

qu'il devoit tenir dans la Capitale. Le Roi n'ayant paru faire aucune attention à ses empressemens, il osa s'approcher, pour se faire entendre. Mais il fut reçu avec beaucoup de hauteur, & menacé même d'être puni, s'il n'apportoit aussi-tôt le présent qu'il avoit promis. Un traitement si dur lui fit reconnoître d'où partoit le coup. Nizam-ul-Mulk, qui avoit feint pendant quelques jours de l'associer à sa trahison, mais qui étoit trop habile pour vouloir partager avec lui la faveur du Roi, avoit déja trouvé les moyens de le perdre, en faisant soupçonner sa bonne foi. Le malheureux Scadet-Khan épuisa toutes ses ressources; & desespérant de l'emporter sur son Rival, il prit du poison, dont on le trouva mort le lendemain (78).

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

Carnage des Persans dans Dehli.

Le même jour, un bruit, répandu vers le soir, persuada aux Habitans de Delli que Nadir-Chah étoit mort. Ils prirent tumultueusement les armes; & leur haine les portant à faire main-basse sur tous les Persans qu'ils rencontroient dans les rues, on prétend que dans ce transport, qui dura toute la nuit, ils en firent périr plus de deux mille cinq cens. Quoique le Roi en eût été d'abord informé, la crainte de quelque embuscade lui fit attendre le lendemain pour arrêter le désordre. Mais au lever du Soleil, s'étant transporté à la Mosquée de Renchenud-Abad, le spectacle d'un grand nombre de Persans, dont il vit les corps étendus, le mit en fureur. Il ordonna un massacre général, avec permission de piller les Maisons & les Boutiques. A l'instant, on vit ses soldats répandus, le sabre à la main, dans les principaux quartiers de la ville, tuant tout ce qui tomboit sous leurs coups, enfonçant les portes & se précipitant dans les Maisons. Hommes, femmes, enfans, tout fut massacré sans distinction. Les Vieillards, les Prêtres & les Dévots, refugiés dans les Mosquées, furent cruellement égorgés en récitant l'Alcoran. On ne fit grace qu'aux plus belles filles, qui échapperent à la mort pour assouvir la brutalité du soldat, sans aucun égard au rang, à la naissance, ni même à la qualité d'Etrangere. Ces barbares, las enfin de répandre du sang, commencerent le pillage. Ils s'attacherent particuliérement aux pierres précieuses, à l'or, à l'argent; & leur butin fut immense. Ils abandonnerent le reste; & mettant le feu aux Maisons, ils réduisirent en cendre plusieurs quartiers de la ville.

Vangeance qu'ils en tirent.

Quelques Etrangers, réfugiés dans la Capitale, s'attrouperent pour la défense de leur vie. Les Bijoutiers, les Changeurs, les Marchands d'étoffe, se rassemblerent près d'eux. L'Intendant des meubles de la Couronne se mit à leur tête, avec Jenan-Eddin, Médecin de la Cour. Ils se battirent, quelque-tems, en desespérés. Mais n'étant point accoutumés à manier les armes, ils n'eurent que la satisfaction de mourir le sabre à la main. L'Auteur assure qu'il périt, dans ce massacre, plus de deux cens mille personnes. Un grand nombre de ceux qui échapperent au carnage prirent heureusement la fuite (79).

Nizam-ul-Mulk & le Grand-Visir, pensant à sauver le reste de la ville, allerent se jetter aux pieds de Nadir-Chah pour lui demander grace. Il donnoit ordre, en ce moment, de porter le fer & le feu dans les autres quartiers. Les deux Omhras furent mal reçus. Cependant, après avoir exhalé son courroux dans un torrent d'injures & de menaces, il se laissa toucher; &

(78) *Ibid.* page 392.

(79) *Ibidem.* pages 395 & précédentes.

l'ordre fut donné aux Officiers de rappeller les troupes. Les Habitans reçurent celui de se renfermer dans leurs maisons, & la tranquillité fut aussitôt rétablie.

L'ordre est rétabli à Dehli.

Le lendemain, on obligea les soldats de rendre la liberté à toutes les femmes qu'ils avoient enlevées, & les Habitans d'enterrer tous les cadavres, sous peine de mort. Ces malheureux demandoient le tems de séparer les corps des Musulmans de ceux des Indiens idolâtres, pour rendre les derniers devoirs à chacun, suivant leur religion : mais, dans la crainte que le moindre délai ne fît recommencer le massacre, ils firent, à la hâte, les uns des fosses dans les marchés, où ils enterrerent leurs amis pêle-mêle, les autres des buchers, où ils les brûlerent sans distinction. On n'eut pas le tems, jusqu'au départ des Persans, de penser à ceux qui avoient été tués dans des lieux fermés; & ce fut alors un spectacle horrible, de voir tirer, des maisons, les cadavres à moitié pourris. Seid-Khan & Chehsurah-Khan, l'un parent du Visir, l'autre de Kharan-Khan, qui avoit été tué à la bataille, furent accusés, avec Reimany, Chef des Tchoupdois ou des Huissiers de l'Empereur, d'avoir tué dans le tumulte un grand nombre de Persans. Nadir-Chah leur fit ouvrir le ventre; l'ordre fut exécuté aux yeux de Nizam-ul-Mulk & du Visir, qui avoient employé inutilement tout leur crédit pour les sauver.

Avidité de Nadir-Chah pour les richesses des Mogols.

Nadir-Chah se fit apporter d'Audih, le trésor de Scadet-Khan, qui montoit à plus de dix leuks de roupies. Mund-Khan fut envoyé au Bengale, pour se saisir de la Caisse des Impôts. Nizam-ul-Mulk & le Visir eurent ordre de remettre la caisse militaire, qui étoit d'un Kiurour de roupies, lorsqu'ils étoient sortis de la Capitale pour marcher contre les Persans. Ils furent sommés aussi de faire venir, de leurs gouvernemens, les fonds qu'ils y avoient en propre, & ceux qui appartenoient à L'Empereur. Nizam-ul-Mulk eut l'adresse de se tirer de cet embarras : » Vous sçavez, Seigneur, » dit-il au Roi, que je vous suis dévoué, & que je vous ai toujours » parlé sincérement ; ainsi j'espere que vous serez disposé à me croire. » Lorsque je suis parti du Dekan, j'y établis mon fils en qualité de » Lieutenant, & je remis entre ses mains tous les biens que je possedois. » Tout le monde sçait qu'il ne m'est plus soumis, & qu'il ne dépend pas » de moi de le faire rentrer dans le devoir; vous êtes seul capable de le » réduire, & de soumettre les Rajas du Dekan, qui sont autant de rebelles. Outre les trésors que mon fils a rassemblés, vous pourrez lever » de fortes contributions sur ces fiers Rajas, qui ne respectent plus aucune » autorité.

Nadir-Chah sentit toute l'adresse de cette réponse ; mais comme Nizam-ul-Mulk lui étoit encore nécessaire, il prit le parti de dissimuler, & ne parla plus du trésor de Dekan. Le Visir fut traité avec moins de ménagement. On le croioit très-riche. Le Roi, n'ayant pas réussi à l'intimider par des menaces, fit venir son Sécrétaire, qu'il accabla d'injures, en le pressant de représenter ses comptes; & loin d'écouter ses raisons, il lui fit couper une oreille. Le Visir fut exposé au soleil, ancien genre de supplice dans les pays chauds. Cette violence lui fit offrir un Kiurour de roupies, sans y comprendre quantité de pierres précieuses, & plusieurs éléphans. Le Sécrétaire fut taxé à de grosses sommes, & remis entre les mains de Serbulend-Khan, avec ordre

d'employer les tourmens pour se faire payer. Mais il se délivra de cette vexation par une mort volontaire.

Description de l'Indoustan.

Nadir-Chah, n'épargnant pas même les Morts, mit garnison dans les Palais de Muzaffer-Khan, de Mirklu, & de quantité d'autres Omhras qui avoient perdu la vie au combat de Kiernal. Il tira de leurs héritiers un Kiurour de roupies. Comme la ville ne cessoit pas d'être investie, les Habitans qui entreprenoient de se soustraire aux vexations par la fuite, tomboient entre les mains des troupes Persanes, & périssoient sans pitié. Bientôt on manqua de vivres, & la famine augmenta les maux publics. Plusieurs Etrangers, préférant le danger d'être maltraités par les Persans au supplice de la faim, se jetterent en corps aux pieds de Nadir-Chah, pour lui demander du pain. Il se laissa toucher par leurs prieres, & leur permit d'aller chercher du bled, pour leur subsistance, du côté de Ferid-Abad; mais, faute de voitures, ils étoient obligés de l'apporter sur leurs têtes.

Elle s'exerce jusques sur les Morts.

Enfin Nadir-Chah se fit ouvrir le trésor Impérial & le garde-meuble, auxquels on n'avoit pas touché depuis plusieurs regnes. Il en tira des sommes inestimables, en pierreries, en or, en argent, en riches étoffes, en meubles précieux, parmi lesquels il n'oublia point le trône du Paon, évalué à neuf Kiurours; & toutes ces dépouilles furent envoyées à Kaboul, sous de fidelles escortes. Alors, pour se délasser des fatigues de la guerre, il passa plusieurs jours en promenades, & d'autres en festins, où toutes les délicatesses de l'Inde furent servies avec profusion. Les beaux édifices, & les autres ouvrages de Dehli, lui firent naître le dessein de les imiter en Perse. Il choisit, entre les Artistes Mogols, des Architectes, des Menuisiers, des Peintres, & des Sculpteurs, qu'il fit partir pour Kaboul avec le trésor. Ils devoient être employés à bâtir une ville & une forteresse, d'après celles de Jehannabad. En effet il marqua, dans la suite, un lieu près de Hemedan, pour l'emplacement de cette ville, qui devoit porter le nom de Nadir-Abad. Les guerres continuelles, qui l'occuperent après son retour, ne lui permirent pas d'exécuter ce noble projet: mais, pour laisser à la postérité un monument de sa conquête, il fit battre, à Dehli, de la monnoie d'or & d'argent, avec laquelle il paya ses troupes. On assura l'Auteur de ce récit, qu'il en fit battre aussi à Surate & dans le Bengale. Mais elles n'eurent point de cours dans la Capitale; & vraisemblablement elles n'en eurent pas plus dans les deux autres pays (80).

Nadir-Chah s'empare du trésor Impérial.

Il enleve les Artistes de Dehli, pour un grand projet.

Monnoie qu'il fait battre.

Après avoir épuisé le trésor Impérial & toutes les richesses des Grands, Nadir-Chah fit demander, à Muhammed-Chah, une Princesse de son sang, nommée *Kiambahche*, pour Nasrullah-Mirza son fils, & ce Monarque n'osa la lui refuser. Le mariage se fit dans la forme des loix Musulmannes; mais il ne fut point accompagné d'un festin, ni d'aucune marque de joie. Sa politique ne se bornoit point à l'honneur d'une simple alliance. Comme il prévoyoit trop de difficultés dans la conquête d'un si vaste Empire, & de l'impossibilité même à le conserver, il vouloit s'assurer du moins d'une partie de l'Inde. Le lendemain de la cérémonie, il fit déclarer à l'Empereur qu'il falloit céder aux nouveaux Mariés la Province de Kaboul, avec tous les autres

Il marie son fils avec une Princesse Mogole.

Cession d'une partie des Etats du Mogol à Nadir-Chah.

(80) Quelques-unes de ces monnoies avoient pour légende: *Sultan her Selatini-Dgihan-Chah-Chahan-Nadir-Iran-u-Zeman*; c'est-à dire, *le Prince des Princes du Monde, le Roi des Rois, la Merveille de la Perse & du Siécle.*

Description de l'Indoustan.

pays de l'Inde, situés au-delà de la riviere d'Atek. Dans la nécessité de céder à la force, Muhammed, par un écrit signé de sa main & scellé de son sceau (81), abandonna ses droits sur de si belles Provinces. Nadir-Chah ne songea plus alors, qu'à grossir ses richesses par de nouvelles extorsions. Il exigea des Omhras & de tous les Habitans de la ville, des sommes proportionnées à leurs forces, sous le nom de présent. Quatre Seigneurs Mogols, chargés de l'exécution de cet ordre, firent un dénombrement exact de toutes les maisons de la ville, prirent les noms de ceux qui devoient payer, & les taxerent ensemble à un Kiurour & cinquante Leuks de roupies : mais, lorsqu'ils présenterent leur liste au Roi, cette somme lui parut trop modique ; & devenant furieux, il demanda sur le champ les quatre Kiurours que Scadet-Khan lui avoit promis. Les Commissaires effrayés diviserent entr'eux les différens quartiers de la ville, & leverent cette somme avec tant de rigueur, qu'ils firent mourir dans les tourmens plusieurs personnes de la plus haute distinction. A force de violence, ils ramasserent trois Kiurours de roupies, dont ils déposerent deux & demi dans le trésor de Nadir-Chah, & garderent le reste pour eux. Un Dervis, touché de compassion pour les malheurs du peuple, présenta au terrible Nadir-Chah un écrit, dans ces termes : » Si tu » es Dieu, agis en Dieu. Si tu es Prophéte, conduis-nous dans la voie du » salut. Si tu es Roi, rends les peuples heureux, & ne les détruits pas. Na- » dir-Chah répondit, sans s'émouvoir : je ne suis pas Dieu, pour agir en » Dieu ; ni Prophéte, pour montrer le chemin du salut ; ni Roi, pour ren- » dre les peuples heureux. Je suis celui que Dieu envoye contre les Nations » sur lesquelles il veut faire tomber sa vengeance (82).

Nadir-Chah part de Dehli.

Enfin, content de ses succès dans l'Inde, il se prépara sérieusement à retourner en Perse. Le 6 de Mai, il assembla au Palais tous les Omhras, devant lesquels il déclara qu'il rétablissoit l'Empereur dans la possession libre de ses Etats. Ensuite, après avoir donné à ce Monarque plusieurs avis sur la maniere de gouverner, il s'adressa aux Omhras, du ton d'un Maître irrité : » Je veux bien vous laisser la vie, leur dit-il, quelqu'indignes que vous en

(81) La datte de cet Acte est du mois Muharrem, l'an de l'Hegire 1152 ; ce qui revient au mois d'Avril 1739. On a rapporté les noms des Pays dans l'article Géographique : mais le préambule de l'Acte ne mérite pas moins d'attention par la singularité des motifs : » Le Prince des Princes, le Roi des » Rois, l'ombre de Dieu sur la terre, le » Protecteur de l'Islam (c'est-à-dire de la » vraie foi), le second Alexandre, le puis- » sant Nadir-Chah, que Dieu fasse régner » long-tems, ayant envoyé ci devant des » Ambassadeurs auprès de moi, prosterné » devant le trône de Dieu, j'avois donné or- » dre de terminer les affaires pour lesquelles » ils étoient venus. Le même dépêcha de- » puis, de Kandahar, pour me faire souve- » nir de ses demandes : mais mes Ministres » l'amuserent, & tâcherent d'éluder l'exécu- » tion de mes ordres. Cette mauvaise con- » duite de leur part a fait naître de l'inimi- » tié entre nous. Elle a obligé Nadir-Chah » d'entrer dans l'Inde avec une armée. Mes » Généraux lui ont livré bataille auprès de » Kiernab. Il a remporté la victoire ; ce qui » a donné occasion à des négociations, qui » ont été terminées par une entrevûe que j'ai » eue avec lui. Ce grand Roi est ensuite » venu avec moi jusqu'à Chah-Dgihan-Abad. » Je lui ai offert mes richesses, mes trésors » & tout mon Empire : mais il n'a pas vou- » lu l'accepter en entier, & se contentant » d'une partie, il m'a laissé maître, comme » j'étois, de la Couronne & du Trône. En » considération de cette générosité, je lui ai » cédé, &c. *Otter*, pages 404 & suivantes.

(82) *Ibid.* page 414.

» soyez,

» soyez ; mais si j'apprens à l'avenir que vous fomentiez dans l'Etat l'esprit » de faction & d'indépendance, quoiqu'éloigné, je vous ferai sentir le poids » de ma colere, & je vous ferai mourir tous sans miséricorde (83)

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

Ses adieux aux Omhras.

Tels furent ses derniers adieux. Il partit le lendemain, avec des richesses immenses, en pierreries, en or, en argent, qu'on évalua pour son propre compte à soixante & dix Kiurours de roupies ; sans y comprendre le butin de ses Officiers & de ses soldats, qu'on fait monter à dix Kiurours. L'Auteur évalue toutes ces sommes à dix-huit cens millions de nos livres, indépendamment de tous les effets qui avoient été transportés à Kaboul. L'armée Persanne marcha, sans s'arrêter un seul jour, jusqu'à Serhind (84). De-là Nadir-Chah fit ordonner à Zekiersa-Khan, Gouverneur de la Province de Lahor, de lui apporter un Kiurour de roupies. Ce Seigneur, à qui les vexations de la Capitale avoient fait prévoir qu'il ne seroit pas épargné, tenoit des grosses sommes prêtes, & se mit aussi-tôt en chemin, avec celle qu'on lui demandoit. Sa diligence lui fit obtenir diverses faveurs, & la liberté d'un grand nombre d'Indiens, que le Vainqueur enlevoit avec les dépouilles de leur Patrie. Mais il ne put la faire accorder à cinquante des plus habiles Ecrivains du Divan, que Nadir-Chah faisoit emmener, dans le dessein de s'instruire à fond des affaires de l'Inde. Ces Malheureux, n'envisageant qu'un triste esclavage, chercherent d'autres moyens pour s'en délivrer. Quelques-uns prirent la fuite. D'autres, que cette raison fit resserrer avec plus de rigueur, se donnerent la mort, ou se firent Musulmans (85).

Dangers dont son bonheur le tire.

La difficulté, pour les Persans, étoit à se rapprocher de la Province de Kaboul. Ils n'étoient plus maîtres, ni de la Capitale, ni de la personne de l'Empereur, dont la captivité avoit tenu toutes les parties de l'Empire dans la consternation & le respect. Ils avoient à passer le Tchenav, ou le Chenab, l'Indus, & d'autres rivieres, dans un tems où l'abondance extraordinaire des eaux ne leur permettoit pas d'y jetter des ponts. On n'a pas douté que si les Afgans, Peuples qui habitent à l'Occident de l'Indus, avoient exécuté la résolution qu'ils formerent, d'attaquer au passage une armée chargée de butin, Nadir-Chah n'eût été perdu sans ressource. Mais la fertilité de son esprit le tira de ce danger. Dix leuks de roupies, qu'il distribua aux Chefs de la ligue, firent évanouir tous leurs projets. Les eaux diminuerent ; on jetta un pont sur le Fleuve, & l'armée passa sans obstacle. Alors il prit une résolution, que l'Auteur met au rang des plus grandes actions de sa vie, & qu'il ne put croire, dit-il, qu'après se l'être fait attester par plusieurs témoins dignes de foi. Il fit publier, parmi ses troupes, un ordre de porter à son trésor tout le butin qu'elles avoient fait dans l'Inde, sous prétexte de les soulager, en se chargeant de ce qui pouvoit les embarrasser dans leur marche. Elles obéirent : mais il poussa l'avidité plus loin. On lui avoit appris que les Officiers & les Soldats avoient caché des pierreries : il les fit fouiller tour à tour, en partant ; & leur bagage fut visité avec la même rigueur. Ainsi rien ne put échapper à ses recherches. Mais, après s'être emparé de tout ce qu'on

Action extraordinaire de Nadir-Chah.

(83) Otter, Tome II. p. 91.

(84) *Ibidem.* page 92. Serhind est à cent vingt milles de Dehli, & au même éloignement de Lahor, à trois journées de Semana, qui est une autre ville à l'Ouest. Firouz-Chah y fit bâtir un Fort l'an de l'Hegire 753, & lui donna le nom de Firouz-Abad.

(85) *Ibid.* page 94.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

Politique qui la fait réussir.

découvrit, il fit distribuer à chaque soldat cinq cens roupies, & quelque chose de plus aux Officiers, pour les consoler de cette perte. Il doit paroître étonnant que toute l'armée ne se fût pas soulevée contre lui, plutôt que de se laisser arracher le fruit d'une si pénible expédition. L'Auteur observe que ce qui arrêta le soulevement, fut l'adresse qu'il avoit toujours, de semer dans l'esprit de ses Sujets, sur-tout de ceux qui composoient ses armées, une défiance mutuelle, qui les empêchoit de se communiquer leurs desseins. Plusieurs, à la vérité, songerent à déserter : mais la crainte d'être massacrés par les Indiens, les retint, & le service n'en devint que plus exact (86).

Derniers obstacles qu'il surmonte.

D'autres Indiens voulurent disputer le passage aux Persans. Nadir-Chah, se lassant de partager ses richesses avec ses Ennemis, se fit jour par la force des armes : & les ayant obligés de prendre la fuite, il les fit poursuivre par divers détachemens, qui pénétrerent dans leurs habitations, où ils mirent tout à feu & à sang. Le dernier obstacle qu'il eut à vaincre fut dans la Province de Pekier, dont le Gouverneur, ayant refusé de se soumettre à ses armes, ruina le pays par lequel il devoit passer, empoisonna les puits en y jettant du bois de Zackouen, & saccagea, par le feu, les forêts & les campagnes; ensuite renfermant tous ses trésors dans la Forteresse d'Emir-Kiout, située sur la riviere de Hest-Nud, il fit entrer une partie des Tribus dans celle de Habsul-Emir, & se fortifia lui-même dans celle de Khuda-Abad, avec une armée de cinquante mille chevaux & d'autant d'infanterie, pour en défendre les approches. Mais il ne résista pas long-tems à la fortune d'un Ennemi, qui employoit l'artifice aussi heureusement que la valeur. Nadir-Chah trouva le moyen de se saisir du Gouverneur & de son fils; après quoi passant la riviere de Hest-Nud, il s'empara du Fort d'Emir-Kiout, & de toutes les richesses qu'on y avoit rassemblées. Pendant le chemin qui lui restoit jusqu'à Kaboul, il envoya plusieurs beaux chevaux de son écurie, avec d'autres présens, à Muhammed-Chah; & toute sa retraite eut l'air d'un nouveau triomphe. On apprit, avec beaucoup de joye, dans l'Inde, qu'il avoit repris la route de Kandahar; & l'inquiétude diminua par degrés, jusqu'à l'heureuse nouvelle de son retour en Perse.

(86) *Ibid.* p. 94. Avant que de passer l'Indus, Nadir-Chah s'étoit rendu à Rehnas, Ville & Fort à l'Orient de la riviere d'Atek, sur le bord de celle de Suvat, à une journée & demie au Sud de Ferhalé. On remarque toutes ces Places, en faveur de la Géographie. Le même motif fait observer, d'après M. Otter, que Multan, ville fameuse, qu'on n'a fait que nommer dans l'article précédent, est, suivant le Géographe Turc, à cent sept degrés & demi de longitude, sur vingt-neuf & demi de latitude; mais, suivant le Canon & les Etvals, à quatre-vingt-seize degrés vingt-cinq minutes de longitude, & vingt-neuf degrés quarante minutes de latitude; à cent soixante lieues au Sud de Gazné ou Gaznin. Le *Tchenhav*, ou le Chenab, passe à une heure de chemin au Sud du Multan, & se rend ensuite à Outchetché, prenant son cours vers l'Ouest. Le district de Multan est fort grand. Il s'étend, du côté de l'Ouest, jusqu'à la frontiere de Mekran, & vers le Sud jusqu'à Mansouré. Multan est défendu par un bon Fort. On voit, aux environs, des vignes & des jardins d'une demie lieue de longueur, accompagnés de fort beaux Palais. Les femmes du pays sont braves, manient les armes comme les hommes, & montent bien à cheval. *Otter, ibid. Note de la page 99.*

§ III.

Etat de la Cour du Mogol depuis le départ de Nadir-Chah.

Nizam-ul-Mulk se foutient dans l'administration.

LEs détails font précieux dans un Voyageur exact & fidele ; fur-tout ceux qui regardent un pays, avec lequel on a peu d'autres communications. Recueillons, avec confiance, ce que M. Otter a jugé digne de la fienne. Quoique Muhammed-Chah n'eût pas pénétré toute la trahifon de Nizam-ul-Mulk, il avoit de fortes raifons de fe défier de fa conduite. Mais, le voyant protégé par Nadir-Chah, il fe vit dans la néceffité de lui laiffer l'adminiftration. Ce Miniftre actif ne négligea rien pour confirmer fon pouvoir. Il s'attacha d'abord à mettre dans fes intérêts tous les Partifans du dernier Miniftre, & des autres Omhras qui avoient péri à Kiernal & dans la fuite des troubles. A la vérité, ce fut aux dépens des légitimes héritiers des Morts, qu'il dépouilla de leurs biens & de leurs emplois, pour les diftribuer à fes nouvelles Créatures. Cette conduite lui fit des ennemis parmi les Grands ; mais elle lui affuroit la faveur populaire ; &, ce qu'il fe propofoit encore plus, elle fervoit à diffiper le foupçon de fa perfidie. Cependant l'Empereur leva le mafque de la diffimulation, lorfqu'il le vit affecter de maltraiter & d'éloigner les anciens ferviteurs de la Cour ; & pour faire fentir, par un coup d'autorité, combien cette injuftice lui déplaifoit, il rappella, malgré lui, Emir-Khan & Ishak-Khan. Le premier fut revêtu de la troifiéme dignité militaire de l'Empire, avec le Gouvernement d'Allah-Abad ; & le fecond, de la qualité de Sécretaire d'Etat. Ces deux Omhras entreprirent, de concert, d'enlever à Nizam-ul-Mulh la plûpart de fes créatures, de le traverfer dans fes entreprifes & de lui caufer toutes fortes de dégoûts. Le grand Vifir, toujours attaché à l'Empereur, & perfonnellement ennemi de Nizam-ul-Mulk, favorifa fecrétement leurs mefures (87).

L'Empereur s'efforce de le perdre.

Ligue formée contre lui.

Cette nouvelle divifion, dont on fut bien-tôt informé dans les Provinces, y fit naître de nouveaux defordres. Un Gouverneur fubalterne de celle d'Ekbar-Abad prit le nom de Deranti-Chah, & s'étant mis à la tête d'un Corps de Cavalerie & d'Infanterie, fe rendit maître de fon canton. A fon exemple, d'autres petits Gouverneurs fecouerent le joug, & s'érigerent en autant de Souverains. Dans l'intervalle, Azim-Ullah-Kham, devenu ennemi de Nizam-ul-Mulk, s'étoit lié d'intérêts avec Emir-Khan. Il s'offrit pour les réduire. On lui donna un corps de bonnes troupes, & tout ce qui pouvoit affurer le fuccès de fon expédition. Il défit & difperfa les Rebelles. Muhammed-Chah prit occafion de cet important fervice, pour le nommer Général de fes Armées. Son crédit augmentant de jour en jour, il fe joignit aux ennemis de Nizam-ul-Mulk. Ces Omhras engagerent l'Empereur à fortir de la Capitale, fous prétexte d'une partie de chaffe. Lorfqu'ils le virent hors de Dehli, c'eft-à-dire, affez libre pour les écouter tranquillement, ils lui propoferent de délibérer fur les moyens de fe délivrer de l'oppreffion du Mi-

Confeil tenu hors de Dehli.

(87) Otter, *ubi fup.* pages 107 & fuivantes.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

nistre. Dans ce conseil secret, on résolut d'envoyer Seïd-Muhammed-Khan à Nadir-Chah, pour se plaindre de la mauvaise administration de Nizam-ul-Mulk. On convint aussi que l'Empereur écriroit à Badgira, pour l'engager à chasser, du Dekan, le fils de Nizam-ul-Mulk, avec promesse de le revêtir lui-même de ce Gouvernement. Emir-Khan se chargea de rappeller à la Cour tous les Seigneurs que le Ministre en avoit éloignés, sur-tout Muhammed-Khan & ses fils. Après avoir pris ces mesures, l'Empereur & les Omhras rentrerent sans affectation dans la Capitale (88).

Habileté de Nizam ul-Mulk.

Malheureusement pour le succès de leurs vûes, le grand Visir étoit vivement picqué de voir croître la faveur d'Emir-Khan, & la sienne diminuer de jour en jour. Sa paresse l'empêchoit d'écouter son ressentiment. Mais Nizam-ul-Mulk, plus actif, découvrit ses dispositions & ne manqua pas d'habileté pour les seconder. Sans pénétrer les desseins qui se formoient contre lui-même, il avoit le cœur ulceré. Non-seulement l'Empereur n'avoit pas défendu de renvoyer Emir-Khan dans son Gouvernement d'Allah-Abad, & d'éloigner Iskak-Khan; mais il marquoit si peu d'égard pour ses demandes, qu'il lui avoit refusé de donner à son fils Gazi-Eddin le commandement de l'artillerie, & à Bafiz-Eddin l'Office de Sécretaire d'Etat. Dans son chagrin, Nizam-ul-Mulk résolut de se lier avec le grand Visir, qui malgré la foiblesse de son autorité, conservoit une sorte de puissance par ses richesses & par le nombre de ses domestiques & de ses créatures. Il le prit en particulier; & feignant d'avoir oublié leurs anciennes divisions, il lui représenta vivement ce qu'ils avoient tous deux à craindre du Parti opposé. » Ne vous » appercevez-vous pas, lui dit-il, que depuis quelque-tems nous sommes » ici des Serviteurs inutiles, & que cet état nous expose au mépris? Le seul » parti qu'il y ait à prendre est de nous unir étroitement; feignons de vou- » loir quitter la Cour. Le besoin qu'on a de nous fera bien-tôt renaître notre » considération (89).

Il engage le Visir à feindre de se retirer avec lui.

Cette feinte parut dangereuse au Visir. Mais Nizam-ul-Mulk revint si souvent à la charge, en lui représentant que l'Empereur ne pouvoit se passer de leurs services, & lui promettant de le rendre maître du Conseil, s'ils en chassoient une fois les Khans Emir & Iskak, qu'il le fit consentir à présenter chacun leur Requête, pour demander la permission de se retirer. Mais ils furent extrêmement surpris de se voir prendre au mot, à la sollicitation d'Emir & d'Iskak, qui exciterent l'Empereur à profiter d'une si belle occasion de se délivrer d'eux. Dans leur indignation, ils firent sortir sur le champ de la Capitale tous leurs gros bagages; & ramassant dans un seul jour dix-sept mille fusils, dont ils armerent un même nombre d'hommes, ils partirent le 6 du mois de Zilkadé, qui répond au mois de Février (90).

Les circonstances de leur départ effrayerent jusqu'aux deux Khans, auteurs de leur disgrace. Ils craignirent un dessein formé de susciter de nouveaux troubles; & leur foiblesse, autant que leur imprudence, les fit courir à l'Empereur, pour lui représenter que tout étoit à craindre de deux Ennemis si puissans, qu'on ne pouvoit trop se hâter de prévenir leur révolte, & qu'il

(88) Page 111. (89) Page 113. (90) Page 114.

falloit sur le champ les satisfaire tous deux. Muhammed-Chah, frappé de l'embarras de ses deux Favoris, & ne trouvant personne autour de lui qui eût assez de fermeté pour lui en inspirer, se rendit à leur conseil, & leur laissa la liberté d'agir en son nom. Emir-Khan se transporta aussi-tôt à la tente du Visir, qui étoit campé hors de la ville. Après lui avoir représenté le chagrin que sa fuite causoit à l'Empereur, & la douleur qu'il en ressentoit lui-même, il le pressa instamment de revenir. Cette proposition ne déplut point au Visir, qui n'avoit quitté la Cour qu'à regret : mais ne voulant se déterminer à rien sans la participation de Nizam-ul-Mulk, il déclara qu'il s'en remettoit à la décision de ce Ministre. Emir-Khan ne balança point à monter avec lui dans un Palanki (91). Ils se rendirent à la tente de Nizam-ul-Mulk, où Emir-Khan ne fit pas difficulté de se prosterner à ses pieds; & de lui demander grace pour le passé. Nizam-ul-Mulk consentit à rentrer dans Dehli, à condition qu'Emir-Khan se retireroit dans son Gouvernement. En effet, ce timide Favori, étant retourné à la Capitale, donna ordre que ses tentes & ses bagages fussent transportés de l'autre côté de la riviere. Ensuite il se rendit auprès de l'Empereur; & l'ayant informé du succès de sa négociation, il lui demanda la permission de se retirer. Elle lui fut d'abord refusée : mais ses instances & le prétexte du bien public la lui firent obtenir. Iskak-Khan crut que le moyen de se justifier étoit de rejetter, sur Emir-Khan, la cause de tous les troubles. Quelques soumissions, accompagnées d'une promesse de fidélité qu'il fit aux deux Ministres, lui firent conserver son poste (92).

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

La foiblesse de la Cour les fait rappeller tous deux.

Nizam-ul-Mulk fait ses conditions.

Le Visir, & Gazi-Eddin fils de Nizam-ul-Mulk, ne pouvant résister plus long-tems à l'empressement qu'ils avoient de retourner à la Cour, partirent sur le champ pour aller faire leurs soumissions à l'Empereur. Mais Nizam-ul-Mulk feignit de persister dans le dessein de se retirer, & continua sa marche l'espace de quatre lieues, après lesquelles il s'arrêta, pour donner le tems à l'Empereur de lui faire de nouvelles instances. Sa politique ne fut pas trompée. Muhammed-Chah, malgré toute sa répugnance, se laissa déterminer à cette humiliante démarche. Le Visir même alla trouver de sa part Nizam-ul-Mulk. Il le ramena au Palais, où le Monarque, forcé de dissimuler, lui fit un bon accueil, le revêtit de ses plus riches habits, & lui rendit toute sa confiance dans un long entretien.

Adresse avec laquelle il se fait presser de revenir.

Quatre ou cinq jours après cette révolution, Nizam-ul-Mulk avertit le Visir que l'affaire la plus pressante étoit celle du Dekan. Il lui représenta que si Badgira, dans l'espérance qu'Emir-Khan lui avoit donnée de le mettre en possession de ce Gouvernement, venoit à bout d'en chasser son fils, ce Raja ne manqueroit point de marcher droit à la Capitale, à la tête de ses Merchais. Là-dessus, ajoûtant qu'il ne pouvoit lui-même s'éloigner de la Cour sans danger, il proposa au Visir de partir à la tête de l'armée. Mais la confiance étoit déja diminuée entr'eux (93). Le Visir s'étoit apperçu que Nizam-ul-Mulk éludoit l'exécution de ses promesses. Cette proposition acheva de les diviser.

Bien-tôt les Ganimes, s'étant assemblés dans le Dekan au nombre de cent

(91) D'autres écrivent Paleki; d'autres Palanquin. (92) Page 117. (93) Page 119.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

mille hommes, s'approcherent de Baçaim, ville de la dépendance des Portugais, & s'en mirent en possession. Goa même seroit tombée entre leurs mains, si l'on n'eût pris le parti de leur payer huit cens mille roupies pour les en éloigner. Ils donnerent aussi de l'inquiétude aux Anglois; mais ils n'oserent attaquer Bombay, quoiqu'ils en eussent conçu le dessein.

Guerres intestines des Mogols.

Les Rajas-Badgira & Sahou n'eurent pas plutôt reçu l'ordre expédié par Emir-Kan, qu'oubliant leurs secrettes liaisons avec Nizam-ul-Mulk, ils se mirent en mouvement pour chasser son fils du Dekan. Ils l'assiégerent dans Aurengubad (94); & les vivres devinrent si chers, qu'il étoit à la veille de se rendre, lorsqu'une seule lettre de son pere, qui avoit repris son autorité, fit changer de face aux affaires. Il sortit de la Place, & les Merchais se retirerent; mais ce fut pour porter leurs ravages dans d'autres Provinces de l'Empire. Muchardgi, Ratoudgi, & d'autres Chefs de ces brigands, partirent avec quarante mille Cavaliers, dans la résolution d'enlever le tribut de l'Inde. Ils s'avancerent jusqu'aux dépendances de Benaris, à huit journées d'Azimabad, saccageant les Bourgs & les Villages. Ils étoient prêts à passer la riviere de Kiunk, pour répandre la désolation dans les Provinces d'Allah-Abad & d'Audish (95), lorsqu'Ebul-Mansour-Kan, Gouverneur de la derniere, se mit à la tête de cinquante mille hommes, & marcha du côté de Benaris, pour s'opposer à leurs courses. Emir-Kan, qui s'étoit retiré à Allah-Abad, après sa disgrace volontaire, n'eut pas le courage de se joindre à Ebul-Mansour; mais un autre Kan, originaire de ce pays, fit réparer, en diligence, les fortifications de Ferach-Abad. Les Chefs des Merchais ayant appris qu'Ebul-Mansour-Kan marchoit vers eux, & qu'Ali-Verdi-Kan, Naïb de la Province de Bechar, après avoir tué Seresraz-Kan, Gouverneur de Bengale, s'étoit emparé de ses trésors, partirent de Benaris, & prirent la route d'Azim-Abad. Ensuite la mort imprévue de Badgira les obligea de rentrer dans leurs Terres.

Histoire du fils du Visir.

On ne connoît point de Mémoires plus récens sur l'état intérieur de l'Empire Mogol. Mais la secheresse de cet article m'engage à le terminer par un récit plus intéressant. Bedreddin-Khan, fils aîné du Visir, avoit disparu à la bataille de Kiernal, sans qu'on eût pû découvrir ce qu'il étoit devenu. Un Inconnu, qui lui ressembloit parfaitement, & qui avoit pris l'habit de Dervis, arriva un jour à Perver, à la tête d'une troupe de Mandians. Quelques domestiques du Raja, qui connoissoient Bedreddin, prirent ce jeune homme pour lui, & s'empresserent d'apprendre à leur maître, qu'ils avoient retrouvé le fils du Visir. Le Raja se le fit amener, le reçut avec toute la distinction qu'il crut devoir au rang de son pere, & n'épargna pas les plus riches habits pour l'en revêtir. Envain le jeune Avanturier refusa ces marques d'honneur, en protestant qu'il n'étoit pas Bedreddin. On refusa de

(94) Autrement Ahmed-Niguer, Capitale du Dekan, ou Dekien.

(95) Audish se nomme aussi Tchoutpour. C'est la Capitale des Etats du Rana, qui sont situés entre le Guzarate, le pays de Derler-Abad, & la Province de Lahor. La ville d'Audish est située sur une montagne aride, à l'Ouest & peu éloignée d'Agra; à quatre journées de Tchipour, ville & canton du même pays, à dix journées d'Amadabat, à la même distance au Sud de la ville de Taktour, qui est à quatre journées de Lahor à l'Ouest, & à deux au Nord-Est de Djalour. La ville de Surouhi est à dix journées au Sud d'Audish. Il pleut fort peu dans le pays d'Audish, & la plûpart des Habitans y sont idolâtres. *Otter, ubi sup. Note de la page 127.*

l'en croire. Le Raja continua de le traiter avec les mêmes respects, & le retint malgré lui, pour se donner le tems d'apprendre au Visir que son fils étoit heureusement retrouvé. Cette nouvelle répandit la joie, non-seulement dans sa famille, mais dans toute la Capitale de l'Empire, où elle fut célébrée par des réjouissances publiques. Le Visir fit un riche présent au Messager, qui la lui avoit annoncée, & pressa, par sa réponse, le retour d'un fils si cher. Aussi-tôt le Raja fit préparer un beau Palanki, porté sur un éléphant, & mit le jeune homme en marche, sous une escorte de cinq cens cavaliers, qui le conduisirent jusqu'à Eckbar-Abad, où ils le remirent à d'autres gardes, que le Visir avoit envoyés au-devant de lui. Il fut mené à petites journées, pour lui épargner de la fatigue, jusqu'à Fibet, Bourg voisin de Dehli, où Nizam-ul-Mulk se trouvoit alors campé. On le fit descendre chez ce Ministre, qui, étant ami du Visir, embrassa son fils & lui baisa le front. Bientôt le Visir même, amené par son impatience, lui fit les mêmes caresses, en versant des larmes de joie. Ensuite ils s'assirent tous trois sur le même sofa, & mangerent ensemble. On a peine à concevoir que cette familiarité ne fût pas capable de faire ouvrir les yeux au Visir; ou du moins, que celui qu'il prenoit pour son fils, n'aidât point alors à le détromper. Cependant on nous raconte, avec le même air de certitude, qu'ayant achevé de dîner, le Visir se rendit à la Capitale, y conduisit le jeune homme à son Palais, & le fit entrer aussi-tôt dans le Harem, pour ne pas laisser sa mere plus long-tems dans l'impatience.

Cette Dame ne pensa point à se voiler pour son fils. Elle le reçut à visage découvert. Elle examina sa phisionomie & sa taille. Quoiqu'elle le trouvât parfaitement semblable à Bedreddin, elle voulut dissiper tous les doutes, en examinant un endroit de son corps où elle lui connoissoit une marque. Mais, ne l'ayant pas trouvée, sa confusion & son repentir furent extrêmes. Ce n'est pas mon fils, s'écria-t-elle. Qu'on le fasse sortir sur le champ. Alors il ne balança point à répéter qu'il n'étoit pas fils du Visir. Il nomma son véritable pere, & se plaignit qu'on eût refusé de le croire, avant cet éclaircissement. Ainsi le résultat d'un examen trop exact troubla toute la joie de la Maison. Le Visir, confus de sa méprise, & plus encore de l'imprudence qu'il avoit eue, d'introduire un homme de cet âge dans son Harem, voulut réparer l'une & l'autre, en l'adoptant pour son fils. Mais toutes ses offres ne purent lui faire obtenir cette satisfaction. Ce jeune Etranger, qui étoit un libertin d'honnête naissance, fit admirer son obstination à rejetter la fortune: & son pere, informé de sa conduite, vint le reclamer avec des transports de joie (96).

Cet événement n'est pas sans exemple. Mais, quand on lui trouveroit quelque apparence romanesque, le témoignage de M. Otter suffit pour lui donner de la vraisemblance.

17 · 203

(96) Otter, *ubi sup.* pages 126 & précédentes.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

§ IV.

Forces & richesses des Grands Mogols.

LE prodigieux nombre de troupes, que ces Monarques ne cessent point d'entretenir à leur solde, en font, sans comparaison, les plus redoutables Souverains des Indes (97). On croit faussement, en Europe, que leurs Armées sont moins à craindre par la valeur, que par la multitude des combattans. C'est moins le courage qui manque à cette milice, que la science de la guerre, & l'adresse à se servir des armes. Elle seroit fort inférieure à la nôtre, par la discipline & l'habileté : mais, de ce côté même elle surpasse toutes les autres nations Indiennes ; & la plûpart ne l'égalent point en bravoure. Sans remonter à ces Conquerans Tartares, qui peuvent être regardés comme les Ancêtres des Mogols, il est certain que c'est par la valeur de leurs troupes, qu'Eckbar & Aureng-Zeb ont étendu si loin les limites de leur Empire, & que le dernier a si long-tems rempli tout l'Orient de la terreur de son nom.

Trois ordres de Milice Mogole.

On peut rapporter, comme à trois Ordres, toute la milice de ce grand Empire. Le premier est composé d'une Armée toujours subsistante, que le Grand Mogol entretient dans sa Capitale, & qui monte la garde chaque jour devant son Palais ; le second, des troupes qui sont répandues dans toutes les Provinces de l'Empire ; & le troisiéme, des troupes auxiliaires, que les Rajas, Vassaux de l'Empereur, sont obligés de lui fournir.

L'armée, qui campe tous les jours aux portes du Palais, dans quelque lieu que soit la Cour, monte au moins à cinquante mille hommes de cavalerie ; sans compter une prodigieuse multitude d'infanterie, dont Dehli & Agra, les deux principales résidences des Grands Mogols, sont toujours remplies. Aussi, lorsqu'ils se mettent en campagne, ces deux villes ne ressemblent plus qu'à deux camps déserts, dont une grosse armée seroit sortie. Tout suit la Cour ; & si l'on excepte le quartier des Banians, ou des gros Négocians, le reste a l'air d'une ville dépeuplée. Un nombre incroyable de Vivandiers, de Porte-faix, d'Esclaves, & de petits Marchands, accompagnent les armées, pour leur rendre les mêmes services que dans les villes. Mais toute cette milice de garde n'est pas sur le même pied. Le plus considérable de tous les Corps militaires est celui des *quatre mille Esclaves de l'Empereur*, qui est distingué par ce nom, pour marquer son dévouement à sa personne. Leur Chef, qui se nomme le Daroga, est un Officier de considération, auquel on confie souvent le commandement des armées. Tous les soldats, qu'on admet dans une troupe si relevée, sont marqués au front. C'est de-là qu'on tire les Mansebdars & d'autres Officiers subalternes, pour les faire monter par dégrés

Corps des quatre mille Esclaves.

(97) De tous les Ecrivains qui ont recueilli ce qui appartient à l'Empire du Mogol, aucun n'ayant parlé de ses forces avec plus d'exactitude & de netteté que l'Auteur de l'Introduction à l'Histoire de l'Asie, on croit devoir employer ici quelques endroits de sa description, avec le soin de lui en faire honneur, & d'y mêler ce qu'on jugera propre à l'enrichir.

jusqu'au

jusqu'au rang d'Omhras de guerre ; titre, qui répond assez à celui de nos Lieurenans Généraux (98).

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

Gardes des trois Masses.

Les gardes de la masse d'or, de la masse d'argent, & de la masse de fer, composent aussi trois différentes Compagnies, dont les soldats sont marqués diversement au front. Leur paye est plus grosse, & leur rang plus respecté, suivant le métal dont leurs masses sont revêtues. Tous ces Corps sont remplis de soldats d'élite, que la valeur à rendus dignes d'y être admis. Il faut nécessairement avoir servi dans quelqu'une de ces troupes, & s'y être distingué, pour s'élever aux Dignités de l'Etat. Dans les armées du Mogol, la naissance ne donne point de rang. C'est le mérite qui régle les prééminences ; & souvent le fils d'un Omhra se voit confondu dans les derniers dégrés de la milice. Aussi ne reconnoît-on guéres d'autre Noblesse, parmi les Mahomérans des Indes, que celle de quelques descendans de Mahomet, qui sont respectés dans tous les lieux où l'on observe l'Alcoran.

Dénombrement des troupes qui sont toujours sur pied.

En général, lorsque la Cour réside dans la ville de Dehli, ou dans celle d'Agra, l'Empereur y entretient, même en rems de paix, près de deux cens mille hommes. Lorsqu'elle est absente d'Agra, on ne laisse pas d'y laisser ordinairement une garnison de quinze mille hommes de cavalerie, & de trente mille d'infanterie ; régle qu'il faut observer dans le dénombrement des troupes du Mogol, où les gens de pied sont toujours au double des gens de cheval. Deux raisons obligent de tenir toujours, dans Agra, une petite armée sur pied : la premiere, c'est qu'en tout tems on y conserve le trésor de l'Empire ; la seconde, qu'on y est presque toujours en guerre avec les Paysans du District, gens intraitables & belliqueux, qui n'ont jamais été bien soumis depuis la conquête de l'Indoustan.

La Cour fait quelquefois aussi sa résidence à Lahor ; mais, lorsqu'elle est ailleurs, l'Empereur y entretient toujours douze mille hommes de cavalerie, & de l'infanterie à proportion. Dans la Province d'Asmire, il paie constamment six mille cavaliers de garnison ; dix mille dans celle de Guzarate ; sept mille dans celle de Malway ; sept mille dans celle de Patano ; six mille dans celle de Multan. L'armée, qui défendoit la Province de Kaboul avant l'invasion de Nadir-Chah, étoit toujours assez nombreuse, pour arrêter les Persans du côté de Kandahar. Elle montoit ordinairement à soixante mille chevaux, que l'habileté du Roi de Perse dissipa plus que la force. Les Provinces de Tata, de Bokas, d'Ureka & de Kachemire, n'ont pas chacune plus de quatre mille chevaux. On en compre huit mille dans la Province de Dekan ; sept mille dans celle de Barar ; six mille dans celle de Brampour ; cinq mille dans celle de Baglana ; quatre mille dans celle de Ragi-Mohol, & six mille dans celle de Nandé. Depuis les conquêtes d'Aureng-Zeb, les Royaumes de Bengale, d'Ugen, de Visapour & de Golkonde, ont des garnisons beaucoup plus fortes. Le Bengale, qui touche d'un côté à la partie des Indes située au-de-là du Gange, & de l'autre, au Royaume d'Arrakan, & à la ville de Chatigam, a besoin d'un plus grand nombre de soldats pour sa défense. On y entretient constamment une armée de quarante mille chevaux. Ugen, quoique situé assez avant dans les Terres de l'Empire, se trouve enclavé au millieu

(98) Voyez ci-dessus, dans l'article de Bernier, la curieuse description d'un camp Mogol.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

des plus puissans Rajas, & n'a jamais moins de quinze mille chevaux. L'armée, ou la garnison du Visapour, n'est pas moins forte. Celle du Royaume de Golkonde, où sont les Mines de diamans, est de vingt mille chevaux, & celle du Carnate, à peu-près du même nombre, pour tenir, dans le respect, quantité de petits Rois, qui ne sont plus que les Fermiers & les Receveurs du Grand-Mogol, dans leurs propres Etats.

Observation sur cette nombreuse Milice.

Si ce grand nombre de soldats & d'Officiers, qui ne vivent que de la solde du Prince, est capable d'assurer la tranquillité de l'Etat, il sert aussi quelquefois à la détruire. Tandis que le Souverain conserve assez d'autorité sur les Vicerois & sur les troupes, pour n'avoir rien à redouter de leur fidélité, les soulevemens sont impossibles : mais aussi-tôt que les Princes du sang se révoltent contre la Cour, ils trouvent souvent, dans les troupes de leur Souverain, de puissans secours pour lui faire la guerre. Aureng-Zeb s'éleva ainsi sur le trône ; & l'adresse avec laquelle il ménagea l'affection des Gouverneurs de Provinces, fit tourner, en sa faveur, toutes les forces que Cha-Jehan son pere entretenoit pour sa défense. Cette forme de gouvernement a néanmoins beaucoup d'avantages, entre lesquels on peut compter, que les Empereurs, étant Propriétaires de toutes les Terres de l'Empire, elle sert à faire subsister, de leurs revenus, une bonne partie de ses Sujets. Les troupes auxiliaires que les Rajas sont obligés de fournir, augmentent encore les forces de l'Indoustan (99) ; mais elles ne sont employées ordinairement que dans les guerres, & moins par nécessité que par grandeur (1).

Troupes Auxiliaires.

(99) Voyez ci-dessus la description Géographique, où l'on rapporte le nombre & les forces de ces Rajas.

(1) Il faut se souvenir que toutes les troupes qu'on a nommées sont constamment sur pied ; car, dans les besoins extraordinaires, chaque Province en fournit un beaucoup plus grand nombre. La Province de Guzarate, assure Mandeslo, peut fournir seule quatre-vingt-dix mille chevaux. Celle d'Orixa, quatre-vingt mille, & celle de Dehly cent cinquante mille. *Tome I. p. 223.* Toute cette cavalerie, dit le même Voyageur, est distribuée en divers Régimens, dont les uns sont de quinze ou douze mille chevaux, qui ne sont donnés qu'aux fils de l'Empereur & aux premiers Seigneurs du Royaume. Les autres sont de deux, de trois ou de quatre mille chevaux ; & la dignité de ceux qui les commandent est proportionnée au nombre. Mandeslo donne un détail curieux de l'armée, que Cha-Choram, ou Corone, fils du grand Mogol, commandoit alors, dans la guerre contre Chan Khan. Elle étoit composée d'environ cent cinquante mille hommes, en quatre corps de cavalerie, sans y comprendre les éléphans, les chameaux, les mulets, & les chevaux de bagage. Le premier étoit commandé par Scha-Ast-Khan, fils d'Asaph-Khan, & composé de douze Régimens.

Ceux de Scha-Ast-Khan,	5000 chevaux.
Sadoc-Khan,	300
Mirsa-Yedt-Madaffer,	300
Giafer Khan,	2500
Godia-Saber,	200
Seid-Jaffer,	2100
Jafter-Khan,	1000
Mahmud-Khan,	1000
Alavardi-Khan,	2000
Safdel-Khan-Badari,	700
Mirsa-Seer-Seid,	500
Baaker-Khan,	500

On y joignit quatre mille six cens Mansebdars, distribués en plusieurs Compagnies franches. Tout ce corps montoit à 32900 chevaux.

Le second corps, commandé par Eradet-Khan, étoit composé de treize Régimens.

Eradet Khan,	4000 chevaux.
Ran-Douda,	1000
Dorkadas,	1200
Kerous,	1200
Ram Tchand-Harrak,	1200
Mustafa-Khan,	1000
Jakoul Khan,	2000
Killosy,	3000
Sidir-Fakir,	1000
Ecka Berkendas,	1000

Description de l'Indoustan.

Des armées si formidables, répandues dans toutes les parties de l'Empire, procurent ordinairement de la sûreté aux Frontieres, & de la tranquillité au centre de l'Etat. Il n'y a point de petite Bourgade, qui n'ait au moins deux cavaliers & quatre fantassins. Ce sont les espions de la Cour, qui sont obligés de rendre compte de tout ce qui arrive sous leurs yeux, & qui donnent occasion, par leurs rapports, à la plûpart des ordres qui passent dans les Provinces.

Armes de la Cavalerie Mogole.

Les armes offensives des Cavaliers Mogols, sont l'arc, le carquois, chargé de quarante ou cinquante flèches, le javelot ou la zagaie, qu'ils lancent avec beaucoup de justesse, le cimétere d'un côté, & le poignard de l'autre. Pour armes défensives, ils ont l'écu, espece de petit bouclier qu'ils portent toujours pendu au cou; mais ils n'ont pas d'armes à feu.

Armes de l'Infanterie.

L'infanterie se sert du mousquet avec assez d'adresse. Ceux qui n'ont pas de mousquet portent, avec l'arc & la fleche, une picque de dix ou douze pieds, qu'ils employent au commencement du combat, en la lançant contre l'ennemi. D'autres sont armés de cottes de maille, qui leur vont jusqu'aux genoux; mais il s'en trouve fort peu qui se servent de casques, parce que rien ne seroit plus incommode dans les grandes chaleurs du Pays. D'ailleurs, les Mogols n'ont pas d'ordre militaire. Ils ne connoissent point les distinctions d'avant-garde, de corps de bataille, ni d'arriere-garde. Ils n'ont ni front, ni file, & leurs combats se font avec beaucoup de confusion. Comme ils n'ont point d'arsenaux, chaque Chef de troupe est obligé de fournir des armes à ses soldats. De-là vient le mêlange de leurs armes, qui souvent ne

Jogi-Rasgi,	7000 chevaux.
Teluck-Tchaud,	400
Jakoet-Beg,	400

Trois autres Seigneurs commandoient chacun deux cens chevaux. Aganour, Chaboneckan, Babou-Khan, Seid-Kamel, Siddi-Ali, & Sadaed-Khan en commandoient chacun cinq cens. En tout, 28000.

Le troisiéme corps, commandé par Raja-Jesseing, avoit les Régimens suivans:

Raja-Jesseing,	3000 chevaux.
Raja-Bideldas,	3000
Oderam,	3000
Raja-Biemsor,	2000
Madozin,	1000
Raja-Ros-Assou,	1000
Badouria-Raja-Bhoozo,	1000
Raja-Kristensing,	1000
Raja-Sour,	1000
Raja-Chetersing,	500
Wanroup,	500
Raja-Odasing,	5000

Plusieurs Rajas inférieurs commandoient 4500 chevaux en différentes Compagnies.

Total 26500

Le quatriéme corps, qui demeura près de l'Empereur, à Brampour, pour la sûreté de sa personne, étoit composé de vingt-trois Régimens:

Hadys & Berken-Dasse,	15000 chevaux.
Asaph-Khan,	5000
Rauratti,	4000
Vasir-Khan,	3000
Mabot Khan,	3000
Godia-Abdul-Hessen,	3000
Aftel-Khan,	2000
Serdan-Khan,	2000
Raja-Jessing,	2000
Feddey-Khan,	2000
Jeffer,	1000
Mockly-Khan,	1000
Serif-Khan,	1000
Seid Allem,	1000
Amiral,	1000
Raja-Ramdas,	1000
Torc-Taes-Khan,	1000
Mir-Jemla,	1000
Mirsa-Abdulac,	500
Mahmud Khan,	500
Mirsa-Maant Cher,	500
Ghavaes-Khan,	1000
Moried-Khan,	1000

Plusieurs Omhras commandoient encore dix mille chevaux en différentes Compagnies.

Total 62500.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

Arsenal du Grand-Mogol.

sont pas les mêmes dans chaque Corps. C'est un désordre qu'Aureng-Zeb avoit entrepris de réformer. Mais l'arsenal particulier de l'Empereur est d'une magnificence éclatante; ses javelines, ses carquois, & sur-tout ses sabres, y sont rangés dans le plus bel ordre. Tout y brille de pierres précieuses. Il prend plaisir à donner lui-même des noms à ses armes. Un de ses cimeteres s'appelle *Alam Guir*, c'est-à-dire, le Conquerant de la Terre. Un autre *Fate-Alam*, qui signifie le Vainqueur du Monde. Tous les vendredis au matin, le grand Mogol fait sa priere dans son arsenal, » pour demander à Dieu, » qu'avec ses sabres il puisse remporter des victoires, & faire respecter le nom de l'Eternel à ses ennemis.

Ses Ecuries.

Ses écuries répondent au nombre de ses soldats. Elles sont peuplées d'une multitude prodigieuse de chevaux & d'éléphans. Le nombre de ses chevaux est d'environ douze mille, dont on ne choisit, à la vérité, que vingt ou trente pour le service de sa personne. Le reste est pour la pompe, ou destiné à faire des présens. C'est l'usage des grands Mogols, de donner un habit & un cheval à tous ceux dont ils ont reçu le plus léger service. On fait venir tous ces chevaux de Perse, d'Arabie, & sur-tout, de la Tartarie. Ceux qu'on éleve aux Indes sont rétifs, ombrageux, mous & sans vigueur. Il en vient tous les ans plus de cent mille de Balk, de Bockara & de Kaboul; profit considérable pour les douanes de l'Empire, qui font payer vingt-cinq pour cent de leur valeur. Les meilleurs sont séparés pour le service du Prince, & le reste se vend à ceux qui par leur emploi sont obligés de monter la Cavalerie. On a fait remarquer, dans plusieurs relations, que leur nourriture, aux Indes, n'est pas semblable à celle qu'on leur donne en Europe, parceque, dans un Pays si chaud, on ne recueille gueres de fourage, que sur le bord des rivieres. On y supplée pa des pâtes assaisonnées.

Eléphans des Mogols.

Les éléphans sont tous à la fois une des forces de l'Empereur Mogol, & l'un des principaux ornemens de son Palais. Il en nourrit jusqu'à cinq cens, pour lui servir de monture, sous de grands Porches bâtis exprès. Il leur donne lui-même des noms pleins de majesté, qui conviennent aux propriétés naturelles de ces grands animaux (2). Leurs harnois sont d'une magnificence qui étonne. Celui que l'Empereur monte a sur le dos un trône éclatant d'or & de pierres précieuses. Les autres sont couverts de plaques d'or & d'argent, de housses en broderie d'or, de campanes & de franges d'or. L'éléphant du trône, qui porte le nom d'Aureng-Gas, c'est-à-dire, Capitaine des éléphans, a toujours un train nombreux à sa suite. Il ne marche jamais sans être précédé de timbales, de trompettes & de banieres. Il a triple paye pour sa dépense. La Cour entretient d'ailleurs dix hommes pour le service de chaque éléphant : deux, qui ont soin de l'exercer, de le conduire & de le gouver-

(2) Tels que *Memunebabareck*, qui signifie celui qui marche gravement. *Del-Singar*, c'est-à-dire, terreur des armées, &c. Les chevaux reçoivent aussi des noms. Hawkins ne compta que trois cens éléphans pour la monture de l'Empereur. Mais il parle d'un grand nombre d'autres, que Terri fait monter à quatorze mille, & qui sont entretenus dans les Maisons des Grands, auxquels l'Empereur paye leur entretien. Ce Prince, à la vérité, donne moins que ces animaux ne dépensent; car ils coutent environ dix écus par jour, en sucre, en beurre, en graines & en cannes de sucre. On ne ménage rien pour les entretenir; s'ils étoient en mauvais état, celui qui les reçoit en garde courroit risque de perdre sa fortune. *Hawkins, page* 12. *Terri, page* 15.

ner; deux, qui lui attachent ses chaines; deux, qui lui fournissent son vin, & l'eau qu'on lui fait boire; deux, qui portent la lance devant lui & qui font écarter le peuple; deux, qui allument des feux d'artifice devant ses yeux, pour l'accoutumer à cette vûe; un pour ôter sa litiere, & lui en fournir de nouvelle; un autre enfin pour chasser les mouches qui l'importunent, & pour le rafraîchir, en lui versant, par intervalles, de l'eau sur le corps. Ces éléphans du Palais sont également dressés pour la chasse & pour le combat. On les accoutume au carnage, en leur faisant attaquer des lions & des tigres. Le manége qu'on leur fait faire, pour enfoncer les portes des villes, a quelque chose de fort militaire.

Leur artillerie.

L'artillerie de l'Empereur est nombreuse; & la plûpart des pieces de canon, qu'il employe dans ses armées, sont plus anciennes qu'il ne s'en trouve en Europe. On ne sçauroit douter que le canon & la poudre ne fussent connus aux Indes, long-tems avant les conquêtes de Timur-Beg. C'est une tradition du Pays, que les Chinois avoient fondu de l'artillerie, à Dehli, dans le tems qu'ils en étoient les maîtres. Chaque piece est distinguée par son nom. Sous les Empereurs qui ont précédé Aureng-Zeb, presque tous les canoniers de l'Empire étoient Européens; mais le zele de la religion porta ce Prince à n'admettre que des Mahométans à son service. On ne voit plus gueres, à cette Cour, d'autres Franguis que des Médecins ou des Orfèvres. On n'y a que trop appris à se passer de nos canoniers, & de presque tous nos Artistes.

Revenus & richesses de l'Empire.

Une Cour si puissante & si magnifique ne peut fournir à ses dépenses, que par des revenus proportionnés. Mais, quelqu'idée qu'on ait pu prendre de son opulence, par le dénombrement de tant de Royaumes, dont les terres appartiennent toutes au Souverain, ce n'est pas le produit des terres qui fait la principale richesse du grand Mogol. On voit, aux Indes, de grands Pays incapables de culture, & d'autres dont le fond seroit fertile, mais demeure négligé par les Habitans. On ne s'applique point, dans l'Indoustan, à faire valoir son propre domaine. C'est un mal qui suit naturellement du despotisme, que les Mogols ont établi dans leurs conquêtes. L'Empereur Eckbar, pour y remédier, & mettre quelque réformation dans ses Finances, cessa de payer en argent les Vicerois & les Gouverneurs. Il leur abandonna quelques terres de leurs départemens, pour les faire cultiver en leur propre nom. Il exigea d'eux, pour les autres terres de leur district, une somme plus ou moins forte, suivant que leurs Provinces étoient plus ou moins fertiles. Ces Gouverneurs, qui ne sont proprement que les Fermiers de l'Empire, afferment à leur tour ces mêmes terres à des Officiers subalternes. La difficulté consiste à trouver, dans les campagnes, des Laboureurs qui veuillent se charger du travail de la culture, toujours sans profit, & seulement pour leur nourriture. C'est avec violence qu'on attache les Paysans à l'ouvrage. De-là leurs révoltes, & leur fuite dans les terres des Rajas Indiens, qui les traitent avec un peu plus d'humanité. Ces rigoureuses méthodes servent à dépeupler insensiblement les terres du Mogol, & les fait demeurer en friche.

Les Terres sont mal cultivées.

Produits du Commerce.

Mais l'or & l'argent que le Commerce apporte dans l'Empire, supplée avantageusement au défaut de la culture, & multiplie sans cesse les trésors du Souverain. S'il en faut croire Bernier, qu'on ne croit pas livré à l'exagération, comme la plûpart des Voyageurs, l'Indoustan est comme l'abîme de tous les

Description de l'Indoustan.

trésors qu'on transporte de l'Amérique dans le reste du monde. Tout l'argent du Mexique, dit-il, & tout l'or du Perou, après avoir circulé quelque-tems dans l'Europe & dans l'Asie, aboutit enfin à l'Empire du Mogol, pour n'en plus sortir. On sait, continue-t-il, qu'une partie de ces trésors se transporte en Turquie, pour payer les marchandises qu'on en tire. De la Turquie ils passent dans la Perse par Smyrne, pour le payement des soies qu'on y va prendre. De la Perse, ils entrent dans l'Indoustan, par le Commerce de Mocka, de Babel-Mandel, de Bassora & de Bander-Abassi. D'ailleurs il en vient immédiatement d'Europe aux Indes, par les Vaisseaux des Compagnies de Commerce. Presque tout l'argent, que les Hollandois tirent du Japon, s'arrête sur les terres du Mogol. On trouve son compte à laisser son argent dans ce pays, pour en rapporter des marchandises. Il est vrai que l'Indoustan tire quelque chose de l'Europe & des autres Régions de l'Asie. On y transporte du cuivre, qui vient du Japon; du plomb & des draps d'Angleterre; de la canelle, de la muscade & des éléphans, de l'Isle de Ceylan; des chevaux d'Arabie, de Perse & de Tartarie, &c. Mais la plûpart des Marchands payent en marchandises, dont ils chargent aux Indes les Vaisseaux sur lesquels ils ont apporté leurs effets. Ainsi la plus grande partie de l'or & de l'argent du Monde trouve mille voies pour entrer dans l'Indoustan, & n'en a presque point pour en sortir (3).

Réflexion de Bernier.

Bernier ajoute une réflexion singuliere. Malgré cette quantité presqu'infinie d'or & d'argent, qui entre dans l'Empire Mogol & qui n'en sort point, il est surprenant, dit-il, de n'y en pas trouver, plus qu'ailleurs, dans les mains des Particuliers. On ne peut disconvenir que les toiles & les brocards d'or & d'argent qui s'y fabriquent sans cesse, les ouvrages d'orfevrerie, & sur-tout les dorures, n'y consument une assez grande partie des especes : mais cette raison ne suffit pas seule. Il est vrai encore que les Indiens ont des opinions superstitieuses, qui les portent à déposer leur argent dans la terre, & à faire disparoître les trésors qu'ils ont amassés. Une partie des plus précieux métaux retourne ainsi, dans l'Indoustan, au sein de la terre, dont on l'avoit tiré dans l'Amérique. Mais ce qui paroît contribuer le plus à la diminution des especes dans l'Empire du Mogol, c'est la conduite ordinaire de la Cour. Les Empereurs amassent de grands trésors; & quoiqu'on n'ait accusé que Cha-Jehan d'une avarice outrée, ils aiment tous à renfermer dans des caves souterraines une abondance d'or & d'argent, qu'ils croyent pernicieuse entre les mains du public, lorsqu'elle y est excessive. C'est donc dans les trésors du Souverain, que tout ce qui se transporte d'argent aux Indes, par la voye du Commerce, va fondre comme à son dernier terme. Ce qu'il en reste, après avoir acquitté tous les frais de l'Empire, n'en sort gueres que dans les plus pressans besoins de l'Etat; & l'on doit conclure que Nadir-Chah n'avoit pas réduit le grand Mogol à la pauvreté, lorsque, suivant le récit de M. Oter, il eut enlevé plus de dix-sept cens millions à ses Etats.

Revenus fixes du Grand-Mogol.

L'Auteur, qu'on fait profession de suivre dans cet article, donne une liste des revenus de ce Monarque, tels qu'ils étoient en 1697, tirée des archives de l'Empire. Elle est trop curieuse pour être supprimée. Mais il faut se

(3) Lettre de M. Bernier à M. Colbert, au Tome II. de ses Mémoires.

ſouvenir qu'un kiurour vaut cent leuks, un leuk cent mille roupies, & la roupie, ſuivant l'évaluation de M. Otter, environ quarante-cinq ſous de France. Il faut remarquer auſſi que tous les Royaumes, dont l'Empire eſt compoſé, ſe diviſent en ſarkars, qui ſignifie Provinces, & que les ſarkars ſe ſubdiviſent en Parganas, c'eſt-à-dire, en Gouvernemens particuliers.

Le Royaume de Dehly a, dans ſon Gouvernement général, huit ſarkars & deux cens vingt parganas, qui rendent un kiurour, vingt-cinq leuks & cinquante mille roupies.

Le Royaume d'Agra compte, dans ſon enceinte, quatorze ſarkars & deux cens ſoixante & dix-huit parganas. Ils rendent deux kiurours, vingt-deux leuks & trois mille cinq cens cinquante roupies.

Le Royaume de Lahor a cinq ſarkars & trois cens quatorze parganas, qui rendent deux kiurours, trente-trois leuks & cinq mille roupies.

Le Royaume d'Aſmire, dans ſes ſarkars & ſes parganas, paye deux kiurours, dix-neuf leuks & deux roupies.

Guzarate, diviſé en neuf ſarkars & dix-neuf parganas, donne deux kiurours, trente-trois leuks & quatre-vingt-quinze mille roupies.

Malway, qui contient onze ſarkars & deux cens cinquante petits parganas, ne rend que quatre-vingt-dix-neuf leuks, ſix mille deux cens cinquante roupies.

Bear compte huit ſarkars & deux cens quarante-cinq petits parganas, dont l'Empereur tire un kiurour, vingt & un leuks & cinquante mille roupies.

Multan, qui ſe diviſe en quatorze ſarkars & quatre-vingt-ſeize parganas, ne donne à l'Empereur que cinquante leuks & vingt-cinq mille roupies.

Kaboul, diviſé en trente-cinq parganas, rend trente-deux leuks & ſept mille deux cens cinquante roupies.

Tata paye ſoixante leuks & deux mille roupies. Tata donne ſeulement vingt-quatre leuks.

Urecha, quoiqu'on y compte onze ſarkars & un aſſez grand nombre de parganas, ne paye que cinquante-ſept leuks & ſept mille cinq cens roupies.

Kachemire, avec ſes quarante-ſix parganas, ne rend que trente-cinq leuks & cinq mille roupies.

Illavas donne ſoixante & dix-ſept leuks, & trente-huit mille roupies.

Le Dekan, qu'on diviſe en huit ſarkars & ſoixante-dix-neuf parganas, paye un kiurour ſoixante-deux leuks & quatre-vingt mille ſept cens cinquante roupies.

Barar compte dix ſarkars & cent quatre-vingt-onze petits parganas, qui rendent un kiurour cinquante-huit leuks & ſept mille cinq cens roupies.

Candish rend, au Mogol, un kiurour onze leuks & cinq mille roupies.

Nande ne paye que ſoixante & douze leuks.

Baglana, diviſé en quarante-trois parganas, donne ſoixante-huit leuks & quatre-vingt-cinq mille roupies.

Le Bengale rend quatre kiurours. Ugen, deux kiurours. Ragi-Mohol, un kiurour & cinquante mille roupies.

Le Viſapour paye, à titre de tribut, avec une partie de la Province de Carnate, cinq kiurours.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

Golkonde, & l'autre partie de Carnate, payent auſſi cinq kiurours au même titre.

TOTAL. Trois cens quatre-vingt-ſept millions cent quatre-vingt-quatorze mille roupies.

Revenus caſuels.

Outre ces revenus fixes, qui ſe tirent ſeulement des fruits de la terre, le caſuel de l'Empire eſt une autre ſource de richeſſes pour l'Empereur. 1°. On exige, tous les ans, un tribut par tête de tous les Indiens Idolâtres. Comme la mort, les voyages & les fuites de ces anciens Habitans de l'Indouſtan, en rendent le nombre incertain, on le diminue beaucoup à l'Empereur, & les Gouverneurs profitent de ce déguiſement. 2°. Toutes les marchandiſes, que les Négocians Idolâtres font tranſporter, payent aux Douanes cinq pour cent de leur valeur. Les Mahométans ſont affranchis de ces ſortes d'impôts. 3°. Le blanchiſſage de cette multitude infinie de toiles, qu'on fabrique aux Indes, eſt encore la matiere d'un tribut. 4°. Le Fermier de la Mine de Diamans paye à l'Empereur une très groſſe ſomme. Il doit lui donner les plus beaux & les plus parfaits. 5°. Les Ports de mer, particuliérement ceux de Sindi, de Baroche, de Surate & de Cambaye, ſont taxés à de groſſes ſommes. Surate ſeule rend ordinairement trente leuks pour les droits d'entrée, & onze pour le profit des monnoies qu'on y fait battre. 6°. Toute la Côte de Coromandel, & les Ports ſitués ſur les bords du Gange, produiſent de gros revenus. 7°. L'Empereur recueille l'héritage de tous les Sujets Mahométans qui ſont à ſa ſolde. Tous les meubles, tout l'argent & tous les effets de ceux qui meurent, lui appartiennent de plein droit. Il arrive de-là que les femmes des Gouverneurs de Provinces & des Généraux d'armée ſont ſouvent réduites à des penſions modiques, & que leurs enfans, s'ils ſont ſans mérite, tombent dans une extrême pauvreté. Enfin les tributs des Rajas ſont aſſez conſidérables, pour tenir place entre les principaux revenus du grand Mogol.

Emploi annuel d'une partie de ces tréſors.

Ce caſuel de l'Empire égale à peu près, ou ſurpaſſe même les immenſes richeſſes que l'Empereur tire des ſeuls fonds de terre de ſon Domaine. On ſeroit étonné d'une ſi prodigieuſe opulence (4), ſi l'on ne conſidéroit qu'une partie

(4) Joignons à cet article quelques remarques de Mandeſlo, dont on a vû qu'Olearius garantit la fidélité. Il vit dans le Palais d'Agra une groſſe tour dont le toît eſt couvert de lames d'or, qui marquent les richeſſes qu'elle renferme, en huit grandes voutes, remplies d'or, d'argent & de pierres précieuſes. On l'aſſura que le grand Mogol qui régnoit de ſon tems avoit un tréſor, dont la valeur montoit à plus de quinze cens millions d'écus. Mais ce qu'il ajoûte eſt beaucoup plus poſitif. » Je ſuis aſſez heureux, » dit-il, pour avoir entre les mains l'inventaire du tréſor qui fut trouvé après la » mort de Cha Ekbar, tant en or & en ar» gent monnoié, qu'en lingots & en bar» res, en or & argent travaillés, en pier» reries, en brocards & autres étoffes, en » porcelaines, en manuſcrits, en munitions » de guerre, armes, &c: inventaire ſi fidéle, » que j'en dois la communication aux Lecteurs :

» Ekbar avoit fait battre des monnoies, » de vingt-cinq, de cinquante, & de cent to» les, juſqu'à la valeur de ſix millions neuf » cens ſoixante & dix mille maſſas, qui font » quatre vingt-dix-ſept millions & cinq cens » quatre-vingt mille roupies. Il avoit fait » battre cent millions de roupies en une autre » eſpece de monnoie, qui prirent de lui le » nom de roupies d'Ekbar, & deux cens » trente millions d'une monnoie, qui s'ap» pellent Paiſes, dont trente font une rou» pie.

» En

partie de ces trésors sort tous les ans de ses mains & recommence à couler sur ses terres. La moitié de l'Empire subsiste par les libéralités du Souverain, ou du moins elle est constamment à ses gages. Outre ce grand nombre d'Officiers & de Soldats, qui ne vivent que de leur paye, tous les Paysans qui labourent pour lui sont nourris à ses frais ; & la plus grande partie des Artisans des villes, qui ne travaillent que pour son service, sont payés du trésor Impérial. Cette politique, rendant la dépendance de tant de Sujets plus étroite, augmente au même degré leur respect & leur attachement pour leur Maître (5).

§ V.

Gouvernement & Police de l'Indoustan.

Principes de l'administration.

RIEN n'est plus simple que les ressorts qui remuent ce grand Empire. Le Souverain seul en est l'ame. Comme sa Jurisdiction n'est pas plus partagée que son Domaine, toute l'autorité réside uniquement dans sa personne. Il n'y a proprement qu'un seul Maître dans l'Indoustan. Tout le reste des Habitans doit moins porter le nom de Sujets que d'Esclaves.

Office du Ministre & des Sécretaires d'Etat.

A la Cour, les affaires de l'Etat sont entre les mains de trois ou quatre Omhras du premier ordre, qui les reglent sous l'autorité du Souverain. L'Itimad-ud-Deoulet (6), ou le premier Ministre, tient auprès du Mogol le mê-

» En diamans, rubis, émeraudes, saphirs, perles, & autres pierreries, il avoit la valeur de soixante millions vingt mille cinq cens vingt & une roupies. En or façonné, savoir, en figures & statues d'éléphans, de chameaux, de chevaux & autres ouvrages, la valeur de dix-neuf millions six mille sept cens quatre-vingt-cinq roupies. En meubles & vaisselle d'or, la valeur d'onze millions sept cens trente-trois mille sept cens quatre-vingt-dix roupies. En meubles & ouvrages de cuivre, cinquante & un mille deux cens vingt-cinq roupies. En porcelaine, vases de terre sigillée & autres, la valeur de deux millions cinq cens sept mille sept cens quarante-sept roupies. En brocards, draps d'or & d'argent, & autres étoffes de soie & de coton de Perse, de Turquie, d'Europe & de Guzarate, quinze millions cinq cens neuf mille neuf cens soixante-dix-neuf roupies. En draps de laine d'Europe, de Perse & de Tartarie, cinq cens trois mille deux cens cinquante-deux roupies. En tentes, tapisseries & autres meubles, neuf millions neuf cens vingt-cinq mille cinq cens quarante-cinq roupies. Vingt-quatre mille Manuscrits, ou Livres écrits à la main, & si richement reliés, qu'ils étoient estimés six millions quatre cens soixante-trois mille sept cens roupies. En artillerie, poudre, boulets, balles & autres munitions de guerre, la valeur de huit millions cinq cens soixante-quinze mille neuf cens soixante & onze roupies. En armes offensives & défensives, comme épées, rondaches, picques, arcs, fleches, &c., la valeur de sept millions cinq cens cinquante-cinq mille cinq cens vingt-cinq roupies. En selles, brides, étriers, & autres harnois d'or & d'argent, deux millions cinq cens vingt-cinq mille six cens quarante-huit roupies. En couvertures de chevaux & d'éléphans, brodées d'or, d'argent & de perles, cinq millions de roupies. Toutes ces sommes ensemble, ne faisant que celle de trois cens quarante-huit millions deux cens vingt-six mille roupies, elles n'approchent point des richesses de l'arriere petit-fils d'Eckbar, que Mandeslo trouva sur le trône : ce qui confirme que le trésor des grands Mogols grossit tous les jours. *Mandeslo, Tome I pages 119 & suivantes.*

(5) Tout ce détail est tiré de Bernier, de Carré, de Tavernier, de Thevenot, du Recueil des Voyages de la Compagnie Hollandoise & des Lettres édifiantes.

(6) On suit l'ortographe de M. Otter.

Description de l'Indoustan.

me rang que le grand Visir occupe en Turquie. Mais ce n'est souvent qu'un titre sans emploi & une dignité sans fonction. L'Empereur choisit quelquefois pour grand Visir un homme sans expérience, auquel il ne laisse que les appointemens de sa charge. Tantôt c'est un Prince du Sang Mogol, qui s'est assez bien conduit pour mériter qu'on le laisse vivre jusqu'à la vieillesse. Tantôt c'est le pere d'une Reine favorite, sorti quelquefois du plus bas rang de la Milice, ou de la plus vile populace. Alors tout le poids du Gouvernement retombe sur les deux Secrétaires d'Etat. L'un rassemble les trésors de l'Empire, & l'autre les dispense. Celui-ci paye les Officiers de la Couronne, les troupes & les Laboureurs; celui-là leve les revenus du Domaine, exige les impôts & reçoit les tributs. Un troisiéme Officier des Finances, mais d'une moindre considération que les Secrétaires d'Etat, est chargé de recueillir les héritages de ceux qui meurent au service du Prince; commission lucrative, mais odieuse. Au reste, on n'arrive à ces postes éminens de l'Empire, que par la voye des armes. C'est toujours d'entre les Officiers d'armée que se tirent également, & les Ministres qui gouvernent l'Etat, & les Généraux qui conduisent les troupes. Lorsqu'on a besoin de leur entremise auprès du Maître, on ne les aborde jamais que les présens à la main. Mais cet usage vient moins de l'avarice des Omhras que du respect des Cliens. On fait peu d'attention à la valeur de l'offre. L'essentiel est de ne pas se présenter, les mains vuides, devant les grands Officiers de la Cour.

Comment on se presente à eux.

Ordre établi pour le Gouvernement Militaire.

Si l'Empereur ne marche pas lui-même à la tête de ses troupes, le commandement des armées est confié à quelqu'un des Princes du Sang, ou à deux Généraux choisis par le Souverain; l'un du nombre des Omhras Mahométans, l'autre parmi les Rajas Indiens. Les troupes de l'Empire sont commandées par l'Omhra. Les troupes auxiliaires n'obéissent qu'aux Rajas de leur Nation. Eckbar, ayant entrepris de régler les armées, y établit l'ordre suivant, qui s'observe depuis son regne. Il voulut que tous les Officiers de ses troupes fussent payés sous trois titres différens. Les premiers, sous le titre de douze mois; les seconds, sous le titre de six mois; & les troisiémes, sous celui de quatre. Ainsi lorsque l'Empereur donne à un Mansepdar, c'est-à-dire, à un bas Officier de l'Empire, vingt roupies par mois au premier titre, sa paye monte par an à sept cens cinquante roupies, car on en ajoute toujours dix de plus. Celui à qui l'on assigne par mois la même paye au second titre, en reçoit par an trois cens soixante & quinze. Celui dont la paye n'est qu'au troisiéme titre, n'a par an que deux cens cinquante roupies d'appointemens. Ce réglement est d'autant plus bisarre, que ceux qui ne sont payés que sur le pied de quatre mois, ne rendent pas un service moins assidu, pendant l'année, que ceux qui reçoivent la paye sur le pied de douze mois. Mais, suivant le génie des Orientaux, les Empereurs Mogols croyent se donner un air de grandeur en faisant concevoir que l'inégalité du salaire vient de celle des services. D'ailleurs, lorsqu'ils ordonnent la pension d'un Mansepdar, ils ne se servent jamais du terme de roupies, mais du mot de *Dams*, qui est une petite monnoie, assez rare dans le Commerce, & dont quarante font une roupie. Ainsi, en honorant un Officier d'une pension de mille roupies; je lui assigne, dit l'Empereur, cinquante mille dams d'appointemens: emphase d'expression qui n'augmente pas l'opulence, & qui revient à la maniere Espagnole de compter par Maravedis.

Différence de la paye des Officiers.

Cette différence forme les degrés du rang.

Lorsque la pension d'un Officier de l'armée, ou de la Cour, monte par mois jusqu'à mille roupies au premier titre (7), il quitte l'ordre des Mansepdars pour prendre la qualité d'Omhra. Ainsi ce titre de grandeur est tiré de la paye qu'on reçoit. On est obligé, alors, d'entretenir un éléphant & deux cens cinquante cavaliers pour le service du Prince. La pension de cinquante mille roupies ne suffiroit pas, même aux Indes, pour l'entretien d'une si grosse Compagnie; car l'Omhra est obligé de fournir au moins deux chevaux à chaque cavalier: mais l'Empereur y pourvoit autrement. Il assigne, à l'Officier, quelques terres de son Domaine. On lui compte la dépense de chaque cavalier, à dix roupies par jour: mais les fonds de terre qu'on abandonne aux Omhras, pour les faire cultiver, produisent beaucoup au-delà de cette dépense.

Appointemens des premiers Omhras.

Les appointemens de tous les Omhras ne sont pas égaux. Les uns ont deux azaris de paye, d'autres trois, d'autres quatre, quelques-uns cinq; & ceux du premier rang en reçoivent jusqu'à six; c'est-à-dire, qu'à tout prendre la la pension annuelle des principaux peut monter jusqu'à trois millions de roupies. Aussi leur train est magnifique; & la cavalerie qu'ils entretiennent égale nos petites armées. On a vû quelquefois ces Omhras devenir redoutables au Souverain. Mais c'est un réglement d'Eckbar, auquel ses inconvéniens mêmes ne permettent pas de donner atteinte. On compte ordinairement six Omhras de la grosse pension, l'Itimad-ud-Deoulet, les deux Secrétaires d'Etat, le Viceroi de Kaboul, celui de Bengale & celui d'Ugen. A l'égard des simples Cavaliers & du reste de la Milice, leur paye est à la discrétion des Omhras qui les levent & qui les entretiennent. L'ordre oblige de les payer chaque jour, mais il est mal observé. On se contente de leur faire tous les mois quelque distribution d'argent; & souvent on les oblige d'accepter, en payement, les vieux meubles du Palais, & les habits que les femmes des Omhras ont quittés. C'est par ces vexations que les premiers Officiers de l'Empire accumulent de grands trésors, qui rentrent après leur mort dans les coffres du Souverain.

Administration de la Justice Civile.

La Justice s'exerce avec beaucoup d'uniformité, dans les Etats du grand Mogol. Les Vicerois, les Gouverneurs de Provinces, les Chefs des villes & des simples Bourgades, font précisément dans le lieu de leur Jurisdiction, sous la dépendance de l'Empereur, ce que ce Monarque fait dans Agra ou dans Delhi; c'est-à-dire, que par des Sentences qu'ils prononcent seuls, ils décident des biens & de la vie des Sujets. Chaque ville a néanmoins son Kutual & son Cadi, pour le jugement de certaines affaires. Mais les Particuliers sont libres de ne pas s'adresser à ces Tribunaux subalternes; & le droit de tous les Sujets de l'Empire est de recourir immédiatement, ou à l'Empereur même, dans le lieu de sa résidence, ou aux Vicerois dans leur Capitale, ou aux Gouverneurs, dans les villes de leur dépendance. Le Kutual fait tout à la fois les fonctions de Juge de Police & de Grand-Prevôt. Sous Aureng-Zeb, Observateur zélé de l'Alcoran, le principal objet du Juge de Police étoit d'empêcher l'yvrognerie, d'exterminer les cabarets à vin, & généralement tous les lieux de débauche, de punir ceux qui distilloient de l'Ar-

Office du Kutual.

(7) C'est ce qui s'appelle un Azari-Omarhao.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

rack ou d'autres liqueurs fortes. Il doit rendre compte à l'Empereur des désordres domestiques de toutes les familles, des querelles, & des assemblées nocturnes. Il a, dans tous les quartiers de la ville, un prodigieux nombre d'Espions, dont les plus redoutables sont une espece de valets publics, qui se nomment Alarcos. Leur Office est de balayer les Maisons & de remettre en ordre tout ce qu'il y a de dérangé dans les meubles. Chaque jour, au matin, ils entrent chez les Citoyens, ils s'instruisent du secret des familles, ils interrogent les Esclaves, & font leur rapport au Kutual. Cet Officier, en qualité de Grand-Prevôt, est responsable, sur ses appointemens, de tous les vols qui se font dans son district, à la Campagne comme à la Ville. Sa vigilance & son zéle ne se relâchent jamais. Il a sans cesse des Soldats en campagne & des Emissaires déguisés dans les villes, dont l'unique soin est de veiller au maintien de l'ordre.

Office du Cadi.

La Jurisdiction du Cadi ne s'étend gueres au-delà des matieres de Religion, des divorces, & des autres difficultés qui regardent le mariage. Au reste, il n'appartient, ni à l'un, ni à l'autre de ces deux Juges subalternes, de prononcer des Sentences de mort, sans avoir fait leur rapport à l'Empereur, ou aux Vicerois des Provinces; &, suivant les statuts d'Eckbar, ces Juges suprêmes doivent avoir approuvé trois fois, à trois jours différens, l'Arrêt de condamnation avant qu'on l'exécute.

Quoique diverses explications, répandues dans les articles précédens, ayent déja pu faire prendre quelqu'idée de la majestueuse forme de cette justice Impériale, on croit devoir en rassembler ici tous les traits, d'après un Peintre exact & fidele (*).

Description de l'Amkas.

Après avoir décrit divers appartemens; on vient, dit-il, à l'Amkas, qui m'a semblé quelque chose de royal. C'est une grande Cour quarrée, avec des arcades qui ressemblent assez à celles de la Place royale de Paris, excepté qu'il n'y a point de bâtimens au-dessus, & qu'elles sont séparées les unes des autres par une muraille; de sorte, néanmoins, qu'il y a une petite porte, pour passer de l'une à l'autre. Sur la grande porte, qui est au milieu d'un des côtés de cette Place, on voit un grand Divan, tout ouvert du côté de la cour, qu'on nomme Nagar-Kanay, parce que c'est le lieu où sont les trompettes, ou plutôt les haubois & les timbales, qui jouent ensemble à certaines heures du jour & de la nuit. Mais c'est un concert bien étrange aux oreilles d'un Européen qui n'y est pas encore accoutumé; car dix ou douze de ces haubois, & autant de timbales donnent quelquefois tout d'un coup; & quelques haubois, tels que celui qu'on appelle Karna, sont longs d'une brasse & demie, & n'ont pas moins d'un pied d'ouverture par le bas; comme il y a des timbales de cuivre & de fer qui n'ont pas moins d'une brasse de diametre. Bernier raconte que, dans les premiers tems, cette musique le pénétroit, & lui causoit un étourdissement insupportable. Cependant l'habitude eut le pouvoir de la lui faire trouver très agréable, sur-tout la nuit, qu'il l'entendoit de loin, dans son lit & de sa terrasse. Il parvint même à lui trouver beaucoup de mélodie & de majesté. Comme elle a ses régles & ses mesures, & que d'excellens Maîtres, instruits dès leur jeunesse, sçavent moderer & fléchir la rudesse des sons, on doit concevoir, dit-il, qu'ils

Effet de la Musique Mogole sur Bernier.

(*) Bernier.



T. X. N.° III.

en doivent tirer une simphonie qui flatte l'oreille dans l'éloignement.

A l'opposite de la grande porte de cette cour du Nagar-Kanay, au de-là de toute la cour, s'offre une grande & magnifique salle à plusieurs rangs de piliers, haute & bien éclairée, ouverte des trois côtés, qui regarde sur la cour, & dont les piliers & le plat-fond sont peints & dorés. Dans le milieu de la muraille, qui sépare cette salle d'avec le Serrail, on a laissé une ouverture, ou une espece de grande fenêtre, haute & large, à laquelle l'homme le plus grand n'atteindroit point d'en-bas avec la main. C'est-là qu'Aureng-Zeb se montroit au public, assis sur son trône; quelques-uns de ses fils à ses côtés, & plusieurs Eunuques debout, les uns pour chasser les mouches avec des queues de Paon, les autres pour lui faire du vent avec de grands éventails, & d'autres, pour être prêts à recevoir ses ordres. De-là il voyoit en-bas, autour de lui, tous les Omhras, les Rajas & les Ambassadeurs, de bout aussi sur un Divan entouré d'un balustre d'argent, les yeux baissés & les mains croisées sur l'estomac. Plus loin, il voyoit les Mansebdars, ou les moindres Omhras, de bout comme les autres, & dans le même respect. Plus avant, dans le reste de la salle & dans la cour, sa vûe pouvoit s'étendre sur une foule de toutes sortes de gens. C'étoit dans ce lieu qu'il donnoit audience à tout le monde, chaque jour à midi; & de-là venoit, à cette salle, le nom d'Amkas, qui signifie lieu d'assemblée, commun aux grands & aux petits.

Spectacles que l'Empereur se donne à l'Amkas.

Pendant une heure & demie, qui étoit la durée ordinaire de cette auguste scène, l'Empereur s'amusoit d'abord à voir passer devant ses yeux un certain nombre des plus beaux chevaux de ses écuries, pour juger s'ils étoient en bon état & bien traités. Il se faisoit amener aussi quelques éléphans, dont la propreté s'attiroit toujours l'admiration de Bernier. Non-seulement, dit-il, leur sale & vilain corps étoit alors bien lavé & bien net, mais il étoit peint en noir, à la réserve de deux grosses raies de peinture rouge, qui descendant du haut de la tête, venoient se joindre vers la trompe. Ils avoient aussi quelque belle couverture en broderie, avec deux clochettes d'argent qui leur pendoient des deux côtés, attachées aux deux bouts d'une grosse chaîne d'argent qui leur passoit par-dessus le dos, & plusieurs de ces belles queues de vaches du Tibet, qui leur pendoient aux oreilles en forme de grandes moustaches. Deux petits éléphans bien parés marchoient à leurs côtés, comme des esclaves destinés à les servir. Ces grands colosses paroissoient fiers de leurs ornemens, & marchoient avec beaucoup de gravité. Lorsqu'ils arrivoient devant l'Empereur, leur guide, qui étoit assis sur leurs épaules avec un rochet de fer à la main, les picquoit, leur parloit, & leur faisoit incliner un genou, lever la trompe en l'air, & pousser un espece d'hurlement, que le peuple prenoit pour un Taslim, c'est-à-dire une salutation libre & réfléchie. Après les éléphans, on amenoit des gazelles apprivoisées; des nilgaux ou bœufs gris, que Bernier croit une espece d'élans; des rinoceros; des bufles de Bengale, qui ont de prodigieuses cornes; des léopards ou des pantheres apprivoisées, dont on se sert à la chasse des gazelles; de beaux chiens de chasse Usbecks, chacun avec sa petite couverture rouge; quantité d'oiseaux de proie, dont les uns étoient pour les perdrix, les autres pour la grue, & d'autres pour le lievre & pour les gazelles mêmes, qu'ils aveuglent de leurs aîles & de leurs griffes. Souvent un ou deux Omhras faisoient alors

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

paſſer leur cavalerie en revûe devant l'Empereur. Ce Monarque prenoit même plaiſir à faire quelquefois eſſayer des coutelas ſur des moutons morts, qu'on apportoit ſans entrailles, & fort proprement empacquetés. Les jeunes Omhras s'efforçoient de faire admirer leur force & leur adreſſe, en coupant d'un ſeul coup, les quatre pieds joints enſemble, & le corps d'un mouton.

Comment il y rend la Juſtice.

Mais tous ces amuſemens n'étoient qu'autant d'intermedes, pour des occupations plus ſérieuſes. Aureng-Zeb ſe faiſoit apporter, chaque jour, les Requêtes qu'on lui montroit de loin, dans la foule du peuple. Il ſe les faiſoit lire. Il faiſoit approcher les Parties. Il les examinoit lui-même; & quelquefois il prononçoit ſur le champ leur Sentence. Outre cette Juſtice publique, il aſſiſtoit régulièrement, une fois la ſemaine, à la Chambre, qui ſe nomme *Adalet-Kanay*, accompagné de ſes deux premiers Kadis, ou Chefs de Juſtice. D'autrefois, il avoit la patience d'entendre en particulier, pendant deux heures, dix perſonnes du peuple, qu'un vieil Officier lui préſentoit.

Flaterie des Mogols.

Ce que Bernier trouvoit de choquant dans la grande aſſemblée de l'Amkas, c'étoit une flatterie trop baſſe & trop fade, qu'on y voyoit regner continuellement. L'Empereur ne prononçoit pas un mot, qui ne fût relevé avec admiration, & qui ne fît lever les mains aux principaux Omhras, en criant *Karamat*, c'eſt-à-dire, merveilles.

Goſel Kanay.

De la ſalle de l'Amkas, on paſſe dans un lieu plus retiré, qui ſe nomme le Goſel-Kanay (8), & dont l'entrée ne s'accorde pas ſans diſtinction. Auſſi la cour n'en eſt-elle pas ſi grande que celle de l'Amkas: mais la ſalle eſt ſpacieuſe, peinte, enrichie de dorures, & relevée de quatre ou cinq pieds au-deſſus du rez-de-chauſſée, comme une grande eſtrade. C'eſt là que l'Empereur, aſſis dans un fauteuil, & ſes Omhras de bout autour de lui, donnoit une audience plus particuliere à ſes Officiers, recevoit leurs comptes, & traitoit des plus importantes affaires de l'Etat. Tous les Seigneurs étoient obligés de ſe trouver chaque jour au ſoir à cette aſſemblée, comme le matin à l'Amkas; ſans quoi on leur retranchoit quelque choſe de leur paye. Bernier remarque, comme une diſtinction fort honorable pour les Sciences, que Danneck-mend-Khan, ſon Maître, étoit diſpenſé de cette ſervitude en faveur de ſes études continuelles; à la réſerve néanmoins du mercredi, qui étoit ſon jour de garde. Il ajoute qu'il n'étoit pas ſurprenant que tous les autres Omhras y fuſſent aſſujettis, lorſque l'Empereur même ſe faiſoit une loi de ne jamais manquer à ces deux aſſemblées. Dans ſes plus dangereuſes maladies, il s'y faiſoit porter, du moins une fois le jour; & c'étoit alors qu'il y croyoit ſa perſonne plus néceſſaire, parce qu'au moindre ſoupçon qu'on auroit eu de ſa mort, on auroit vû tout l'Empire en déſordre, & les boutiques fermées dans la ville.

Faveur accordée aux Sciences.

Pendant qu'il étoit occupé dans cette ſalle, on n'en faiſoit pas moins paſſer, devant lui, la plûpart des mêmes choſes qu'il prenoit plaiſir à voir dans l'Amkas; avec cette différence que la cour étant plus petite, & l'aſſemblée ſe tenant au ſoir, on n'y faiſoit point la revûe de la cavalerie. Mais, pour y ſuppléer, les Manſebdars de garde venoient paſſer devant l'Em-

(8) C'eſt ce que Rhoe a nommé Gouzalkan. Il n'eſt pas aiſé de ſe déterminer entre deux témoignages d'un poids égal, & c'eſt par cette raiſon qu'on a pris le parti de les rapporter tous deux.

pereur, avec beaucoup de cérémonie. Ils étoient précédés du Kours, c'est-à-dire, de diverses figures d'argent, portées sur le bout de plusieurs gros bâtons d'argent fort bien travaillés. Deux représentent de grands poissons; deux autres, un animal fantastique d'horrible figure, que les Mogols nomment *Eic-deha*; d'autres, deux lions; d'autres, deux mains; d'autres, des balances, & quantité de figures aussi mistérieuses. Cette procession étoit mêlée de plusieurs Gouze-Berdars, ou Porte-Massues, gens de bonne mine, dont on a déja dit que l'office consiste à faire regner l'ordre dans les assemblées.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

Procession du Gusel Kanay.

Terminons cet article par une peinture de l'Amkas, tel que le même Voyageur eut la curiosité de le voir dans une de principales Fêtes de l'année, qui étoit en même-tems celle d'une réjouissance extraordinaire pour le succès des armes de l'Empire. On ne s'arrête à cette description, que pour mettre un Lecteur attentif, en état de la comparer avec celles de Tavernier & de Rhoe.

Bernier voit l'Amkas, dans une des plus brillantes fêtes.

L'Empereur étoit assis sur son trône, dans le fond de la grande salle. Sa veste étoit d'un satin blanc à petites fleurs, relevé d'une fine broderie d'or & de soye. Son turban étoit de toile d'or, avec une aigrette dont le pied étoit couvert de diamans d'une grandeur & d'un prix extraordinaires, au milieu desquels on voyoit une grande Topase orientale, qui n'a rien d'égal au monde, & qui jettoit un éclat merveilleux. Un collier de grosses perles lui pendoit du cou sur l'estomac. Son trône étoit soutenu par six gros pieds d'or massif, & parsemé de rubis, d'émeraudes & de diamans. Bernier n'entreprend pas de fixer le prix, ni la quantité de cet amas de pierres précieuses, parce qu'il ne put en approcher assez pour les compter, & pour juger de leur eau. Mais il assure que les gros diamans y sont en très grand nombre, & que tout le trône est estimé quatre Kiurours, c'est-à-dire, quarante millions de roupies. C'étoit l'Ouvrage de Cha-Jehan, pere d'Aureng-Zeb, qui l'avoit fait faire pour employer une multitude de pierreries, accumulées dans son trésor, des dépouilles de plusieurs anciens Rajas, & des présens que les Omhras sont obligés de faire à leurs Empereurs dans certaines fêtes. L'art ne répondoit pas à la matiere. Ce qu'il y avoit de mieux imaginé, c'étoient deux paons, couverts de pierres précieuses & de perles (*), dont on attribuoit l'invention à un Orfevre François, qui après avoir trompé plusieurs Princes de l'Europe par les *Doublets*, qu'il faisoit merveilleusement, s'étoit réfugié à la Cour du Mogol où il avoit fait sa fortune.

Peinture qu'il en fait.

Au pied du trône, tous les Omhras, magnifiquement vêtus, étoient rangés sur une estrade couverte d'un grand dais de brocard, à grandes franges d'or, environnée d'une balustrade d'argent. Les piliers de la salle étoient revêtus de brocard à fond d'or. De toutes les parties du plat-fond pendoient de grands dais de satin à fleurs, attachés par des cordons de soie rouge, avec de grosses houpes de soie, mêlées de filets d'or. Tout le bas étoit couvert de grands tapis de soie très riches, d'une longueur & d'une largeur étonnantes. Dans la cour, on avoit dressé une tente, qu'on nomme l'*Aspek*, aussi longue & aussi large que la salle, à laquelle elle étoit jointe par le haut. Du côté de la cour, elle étoit environnée d'un grand balustre couvert de plaques d'argent, & soutenue par des piliers de différentes grosseurs, tous cou-

(*) On a vû que ce trône fut enlevé par Nadir-Chah.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

verts aussi de plaques du même métal. Elle étoit rouge en dehors, mais doublée en dedans de ces belles chittes, ou toiles peintes au pinceau, ordonnées exprès, avec des couleurs si vives & des fleurs si naturelles, qu'on les auroit prises pour un parterre suspendu. Les arcades, qui environnent la cour, n'avoient pas moins d'éclat. Chaque Omhra étoit chargé des ornemens de la sienne, & s'étoit efforcé de l'emporter par la magnificence. Le troisiéme jour de cette superbe fête, l'Empereur se fit peser avec beaucoup de cérémonie, & plusieurs Omhras à son exemple, dans de riches balances d'or massif comme les poids. Tout le monde applaudit avec de grandes marques de joie, en apprenant que, cette année, l'Empereur pesoit deux livres de plus que la précédente. Son intention, dans cette fête, étoit de favoriser les Marchands de soie & de brocard, qui, depuis quatre ou cinq ans de guerre, en avoient des magasins dont ils n'avoient pu trouver le débit.

Ancien usage de faire des presens à l'Empereur.

Ces fêtes sont accompagnées d'un ancien usage, qui ne plaît point à la plûpart des Omhras. Ils sont obligés alors de faire, à l'Empereur, des présens proportionnés à leurs forces. Quelques-uns, pour se distinguer par leur magnificence, ou dans la crainte d'être recherchés pour leurs vols & leurs concussions, ou dans l'espérance de faire augmenter leurs appointemens ordinaires, en font d'une richesse surprenante. Ce sont ordinairement de beaux vases d'or, couverts de pierreries; de belles perles, des diamans, des rubis, des émeraudes. Quelquefois, c'est plus simplement un nombre de ces pieces d'or qui valent une pistole & demie. Bernier raconte que pendant la fête, dont il fut témoin, Aureng-Zeb étant allé visiter Jafer-Khan, son Visir, non en qualité de Visir, mais comme son proche parent, & sous prétexte de voir un Bâtiment qu'il avoit fait depuis peu, ce Seigneur lui offrit vingt-cinq mille de ces pieces d'or, avec quelques belles perles, & un rubis qui fut estimé quarante mille écus (9).

Leur richesse.

Spectacle d'une foire bizarre.

Un spectacle fort bizarre, qui accompagne quelquefois les mêmes fêtes, c'est une espece de Foire, qui se tient dans le Mehalu ou le Serrail de l'Empereur. Les femmes des Omhras & des grands Mansebdars sont les Marchandes. L'Empereur, les Princesses & toutes les Dames du Serrail, viennent acheter ce qu'elles avoient étallé. Les marchandises sont de beaux brocards, de riches broderies d'une nouvelle mode, de riches turbans, & ce qu'on peut ressembler de plus précieux. Outre que ces femmes sont les plus belles & les plus galantes de la Cour, celles qui ont des filles d'une beauté distinguée ne manquent point de les mener avec elles, pour les faire voir à l'Empereur. Ce Monarque vient marchander tout ce qu'il achete, sou à sou, comme le dernier de ses Sujets, avec le langage des petits Marchands qui se plaignent de la cherté & qui contestent pour le prix. Les Dames se défendent de même; & ce badinage est poussé jusqu'aux injures. Tout se paye argent comptant. Quelquefois, au lieu de roupies d'argent, les Princesses laissent couler, comme par mégarde, quelques roupies d'or en faveur des Marchandes qui leur plaisent. Mais après avoir loué des usages si galans, Bernier traite de licence la liberté qu'on accorde alors aux femmes publiques, d'entrer dans le Serrail. A la vérité, dit-il, ce ne sont pas celles des Bazars, mais celles qu'on nomme *Kenchanys*, c'est-à-dire, dorées & fleuries, & qui vont

(9) *Ibid.* pages 102 & suivantes.

danser,

danser, aux Fêtes, chez les Omhras & les Mansebdars. La plûpart sont belles & richement vêtues. Elles savent chanter & danser parfaitement à la maniere du pays. Mais comme elles n'en sont pas moins publiques, Aureng-Zeb, plus sérieux que ses Prédécesseurs, abolit l'usage de les admettre au Serrail; &, pour en conserver quelque reste, il permit seulement qu'elles vinssent tous les Mercredis lui faire de loin le salam, ou la révérence, à l'Amkas (10). Un Médecin François, nommé *Bernard*, qui s'étoit établi dans cette Cour, s'y étoit rendu si familier, qu'il faisoit quelquefois la débauche avec l'Empereur. Il avoit, par jour, dix écus d'appointemens; mais il gagnoit beaucoup d'avantage à traiter les Dames du Serrail, & les grands Omhras, qui lui faisoient des présens comme à l'envi. Son malheur étoit de ne pouvoir rien garder. Ce qu'il recevoit d'une main, il le donnoit de l'autre. Cette profusion le faisoit aimer de tout le monde, sur-tout des Kenchenys, avec lesquelles il faisoit beaucoup de dépense. Il devint amoureux d'une de ces femmes, qui joignoit des talens distingués aux charmes de la jeunesse & de la beauté. Mais sa mere, appréhendant que la débauche ne lui fît perdre les forces nécessaires pour les exercices de sa profession, ne la perdoit point de vûe. Bernard fut désesperé de cette rigueur. Enfin, l'amour lui inspira le moyen de se satisfaire. Un jour que l'Empereur le remercioit, à l'Amkas, & lui faisoit quelques présens, pour la guérison d'une femme du Serrail, il supplia ce Prince de lui donner la jeune Kencheny, dont il étoit amoureux, & qui étoit debout derriere l'assemblée pour faire le salam avec toute sa troupe. Il avoua publiquement la violence de sa passion, & l'obstacle qu'il y avoit trouvé. Tous les Spectateurs rirent beaucoup, de le voir réduit à souffrir par les rigueurs d'une fille de cet Ordre. L'Empereur, après en avoir ri lui-même, ordonna qu'elle lui fût livrée, sans s'embarrasser qu'elle fût Mahométane & que le Médecin fût Chrétien. Qu'on la lui charge, dit-il, sur les épaules, & qu'il l'emporte. Aussi-tôt Bernard, ne s'embarrassant pas plus des railleries de l'assemblée, se laissa mettre la Kencheny sur le dos, & sortit chargé de sa proye (11).

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

Aureng-Zeb abolit un usage indécent.

Histoire de Bernard Médecin François.

Comment il obtient une jeune Danseuse.

Observons que ce fut à Jehan-Guir, que le Médecin François en eut l'obligation; & qu'Aureng-Zeb, dans le zéle qu'il affectoit pour l'Alkoran, n'auroit jamais permis cette liaison d'une Musulmane avec un Chrétien. Bernier paroît persuadé, comme Rhoe, que le premier de ces deux Princes, malgré le penchant que d'autres lui ont attribué pour le Christianisme, mourut sans Religion, & dans le dessein d'en établir une nouvelle, qu'il faisoit composer sous sa direction (12).

(10) *Ibid.* page 148.
(11) Pages 144 & précédentes.
(12) Page 151. *Voyez*, ci-dessus, la fin du Journal de Rhoe.



Description de l'Indoustan.

§ VI.

Religion, Figure, Habits, Mœurs & Usages des Peuples de l'Indoustan.

Dans un si grand nombre de Provinces, qui formoient autrefois différens Royaumes, dont chacun devoit avoir ses propres Loix & ses Usages, on conçoit que malgré la ressemblance du Gouvernement, qui introduit presque toujours celle de la Police & de la Religion, en changeant par degrés les idées, les mœurs & les autres habitudes, un espace de quelques siécles, qui se sont écoulés depuis la Conquête des Mogols, n'a pû mettre encore une parfaite uniformité entre tant de Peuples. Ainsi, la description de tous les points, sur lesquels ils différent, seroit une entreprise impossible. Mais les Voyageurs les plus exacts ont jetté quelque jour dans ce cahos, en divisant les Sujets du grand Mogol en Mahométans, qu'ils appellent Maures, & en Payens, ou Gentils, de différentes sectes. Cette division paroît d'autant plus propre à faire connoître les uns & les autres, qu'en Orient, comme dans les autres parties du Monde, c'est la Religion qui régle ordinairement les usages.

Division générale des Peuples de l'Indoustan.

Le Mahométisme est la Religion dominante.

L'Empereur, les Princes & tous les Seigneurs de l'Indoustan professent le Mahométisme. Les Gouverneurs, les Commandans, & les Kutuals des Provinces, des Villes & des Bourgs, doivent être de la même Religion. Ainsi, c'est entre les mains des Mahométans, ou des Maures, que réside toute l'autorité, non-seulement par rapport à l'administration, mais pour tout ce qui regarde aussi les Finances & le Commerce. Ils travaillent tous, avec beaucoup de zéle, au progrès de leurs opinions. On sait que le Mahométisme est divisé en quatre Sectes; celles d'Abubeker, d'Ali, d'Omar & d'Otman. Les Mogols sont attachés à celle d'Ali, qui leur est commune avec les Persans; avec cette seule différence, que dans l'explication de l'Alcoran, ils suivent les sentimens de Hembili & de Maleki, au lieu que les Persans s'attachent à l'explication d'Ali & de Tzafer-Saduck; opposés les uns & les autres aux Turcs, qui suivent celle de Hanife (13).

Fêtes Mogoles.

La plûpart des Fêtes Mogoles sont celles des Persans. Ils célébrent fort solemnellement le premier jour de leur année, qui commence le premier jour de la Lune de Mars. Elle dure neuf jours, sous le nom de Nourou (14), & se passe en festins. Le jour de la naissance de l'Empereur est une autre solemnité, pour laquelle il se fait des dépenses extraordinaires à la Cour. On en célébre une, au mois de Juin, en mémoire du Sacrifice d'Abraham, & l'on y mêle aussi celle d'Ismael. L'usage est d'y sacrifier quantité de boucs, que les Dévots mangent ensuite avec beaucoup de réjouissances & de cérémonies. Ils ont encore la Fête des deux Freres, Hassan & Hussein, fils d'Ali, qui étant allés, par zéle de Religion, vers la Côte de Coromandel, y furent massacrés par les Banians & d'autres Gentils, le dixiéme jour de la nouvelle

(13) Mandeslo, Tome I. page 155.
(14) Voyez, ci-dessus, l'explication de ce mot dans la Relation de Thomas Rhoe.

Lune de Juillet. Ce jour est consacré à pleurer leur mort. On porte en procession, dans les rues, deux cercueils, avec des trophées d'arcs, de fléches, de sabres & de turbans. Les Maures suivent à pied, en chantant des cantiques funebres. Quelques-uns dansent & sautent autour des cercueils. D'autres escriment avec des épées nues. D'autres crient de toute leur force, & font un bruit effrayant. D'autres se font volontairement des playes, avec des couteaux, dans la chair du visage & des bras, ou se la percent avec des poinçons, qui font couler leur sang le long des joues & sur leurs habits. Il s'en trouve de si furieux, qu'on ne peut attribuer leurs transports qu'à la vertu de l'opium. On juge du degré de leur dévotion, par celui de leur fureur. Ces processions se font dans les principaux quartiers & dans les plus belles rues des Villes. Vers le soir, on voit dans la grande Place du Meidan, ou du Marché, des figures de paille, ou de papier, ou d'autre substance legere, qui représentent les meurtriers de ces deux Saints. Une partie des Spectateurs leur tirent des fléches, les percent d'un grand nombre de coups, & les brûlent, au milieu des acclamations du Peuple. Cette cérémonie réveille si furieusement la haine des Maures & leur inspire tant d'ardeur pour la vengeance, que les Banians & les autres Idolâtres prennent le parti de se tenir renfermés dans leurs Maisons. Ceux qui oseroient paroître dans les rues, ou montrer la tête à leurs fenêtres, s'exposeroient au risque d'être massacrés, ou de se voir tirer des fléches. Les Mogols célébrent aussi la Fête de Pâques, au mois de Septembre; & celle de la Confrairie, le 25 de Novembre, où ils se pardonnent tout le mal qu'ils se font fait mutuellement.

Mosquée de l'Indoustan.

Les Mosquées de l'Indoustan sont assez basses; mais la plûpart sont bâties sur des éminences, qui les font paroître plus hautes que les autres édifices. Elles sont construites de pierre & de chaux, quarrées par le bas, & plates par le haut. L'usage est de les environner de fort beaux appartemens, de salles & de chambres. On y voit des tombes de pierre, & sur-tout, des murs d'une extrême blancheur. Les principales ont ordinairement une ou deux hautes tours. Les Maures y vont avec des lanternes, pendant le Ramadan, qui est leur Carême, parce que ces édifices sont fort obscurs. Autour de quelques-unes on a creusé de grands & larges fossés, remplis d'eau. Ceux qui sont sans fossés, ou sans rivieres, ont de grandes citernes à l'entrée, où les Fidéles se lavent le visage, les pieds & les mains. On n'y voit point de statues, ni de peintures.

Chaque ville a plusieurs petites Mosquées, entre lesquelles on en distingue une plus grande, qui passe pour la principale, où personne ne manque de se rendre tous les Samedis après midi & les jours de fête. Au lieu de cloches, un homme crie du haut de la tour, comme en Turquie, pour assembler le Peuple, & tient, en criant, le visage tourné vers le Soleil. La chaire du Prédicateur est placée du côté de l'Orient. On y monte par trois ou quatre marches. Les Docteurs, qui portent le nom de Mullahs, s'y mettent pour faire les prieres & pour lire quelque passage de l'Alcoran, dont ils donnent l'explication, avec le soin d'y faire entrer les miracles de Mahomet & d'Ali, ou de réfuter les opinions d'Abubecker, d'Otman & d'Homar (15).

(15) Voyages de Gautier-Schouten, au Tome VII. du Recueil de la Compagnie Hollandoise, pages 1000 & précédentes.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

Grande Mosquée de Dehli.

On a vû, dans le Journal de Tavernier, la description de la grande Mosquée d'Agra. Celle de Dehli ne fait pas une figure moins brillante, dans la Relation de Bernier. On la voit de loin, dit-il, élevée au milieu de la ville, sur un rocher qu'on a fort bien applani pour la bâtir, & pour l'entourer d'une belle Place, à laquelle viennent aboutir quatre belles & longues rues, qui répondent aux quatre côtés de la Mosquée; c'est-à-dire, une au frontispice, une autre derriere, & les deux autres aux deux portes du milieu de chaque côté. On arrive aux portes par vingt-cinq ou trente degrés de pierres, qui regnent autour de l'édifice, à l'exception du derriere, qu'on a revêtu d'autres belles pierres de taille, pour couvrir les inégalités du rocher qu'on a coupé; ce qui contribue beaucoup à relever l'éclat de ce Bâtiment. Les trois entrées sont magnifiques. Tout y est revêtu de marbre, & les grandes portes sont couvertes de plaques de cuivre d'un fort beau travail. Au-dessus de la principale porte, qui est beaucoup plus magnifique que les deux autres, on voit plusieurs tourelles de marbre blanc, qui lui donnent une grace singuliere. Sur le derriere de la Mosquée s'élevent trois grands dômes de front, qui sont aussi de marbre blanc; & dont celui du milieu est plus gros & plus élevé que les deux autres. Tout le reste de l'édifice, depuis ces trois dômes jusqu'à la porte principale, est sans couverture, à cause de la chaleur du pays; & le pavé n'est composé que de grands carreaux de marbre. Quoique ce Temple ne soit pas dans les regles d'une exacte Architecture, Bernier en trouva le dessein bien entendu & les proportions fort justes. Si l'on excepte les trois grands dômes & les tourelles, on croiroit tout le reste de marbre rouge; quoiqu'il ne soit que de pierres très faciles à tailler, & qui s'alterent même avec le tems.

Faste avec lequel l'Empereur s'y rend tous les Vendredis.

C'est à cette Mosquée que l'Empereur se rend le vendredi, qui est le dimanche des Mahométans, pour y faire sa priere. Avant qu'il sorte du Palais, les rues, par lesquelles il doit passer, ne manquent pas d'être arrosées, pour diminuer la chaleur & la poussiere. Deux ou trois cens mousquetaires sont en haie pour l'attendre; & d'autres, en même nombre, bordent les deux côtés d'une grande rue qui aboutit à la Mosquée. Leurs mousquets sont petits, bien travaillés, & revêtus d'un grand fourreau d'écarlate, avec une petite banderolle par-dessus. Cinq ou six cavaliers, bien montés, doivent aussi se tenir prêts à la porte, & courir bien loin devant lui, dans la crainte de lui faire de la poussiere, pour écarter le peuple. Après ces préparatifs, le Monarque sort du Palais, monté sur un éléphant richement équipé, & sous un dais peint & doré; ou dans un trône éclatant d'or & d'azur, sur un brancard couvert d'écarlate ou de drap d'or, que huit hommes choisis & bien vêtus portent sur leurs épaules. Il est suivi d'une troupe d'Omhras, dont quelques-uns sont à cheval, & d'autres en Palekis. Cette marche avoit, aux yeux de Bernier, un air de grandeur, qu'il trouvoit digne de la Majesté Impériale (16).

Revenus des Mosquées & des Mullahs.

Les revenus des Mosquées sont médiocres. Ce qu'elles ont d'assuré, consiste dans le loier des maisons qui les environnent. Le reste vient des présens qu'on leur fait, ou des dispositions testamentaires. Les Mullahs n'ont pas

(16) Bernier, Tome III. pages 127 & précédentes.

de revenu fixe : ils ne vivent que des libéralités volontaires des fidéles, avec le logement pour eux & pour leur famille, dans les maisons qui sont autour des Mosquées. Mais ils tirent un profit considérable de leurs écoles, & de l'instruction de la jeunesse, à laquelle ils apprennent à lire & écrire. Quelques-uns passent pour sçavans ; d'autres vivent avec beaucoup d'austerité, ne boivent jamais de liqueurs fortes & renoncent perpétuellement au mariage ; d'autres se renferment dans la solitude, & passent les jours & les nuits dans la méditation ou la priere. Le Ramadan, ou le Carême des Mogols, dure trente jours, & commence à la nouvelle Lune de Février. Ils l'observent par un jeûne rigoureux, qui ne finit qu'après le coucher du Soleil. C'est une opinion bien établie parmi eux, qu'on ne peut être sauvé que dans leur Religion. Ils croyent les Juifs, les Chrétiens & les Idolâtres également exclus des félicités d'une autre vie. La plûpart ne toucheroient point aux alimens qui sont achetés ou préparés par des Chrétiens. Ils n'en exceptent que le biscuit fort sec & les confitures. Leur Loi les oblige de faire cinq fois la priere, dans l'espace de vingt-quatre heures. Ils la font, tête baissée jusqu'à terre, & les mains jointes. L'arrivée d'un Etranger ne trouble point leur attention. Ils continuent de prier dans sa présence ; & lorsqu'ils ont rempli ce devoir, ils n'en deviennent que plus civils.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

Office des Prêtres.

En général, les Mogols & tous les Maures Indiens ont l'humeur noble, les manieres polies, & la conversation fort agréable. On remarque de la gravité dans leurs actions & dans leur habillement, qui n'est point sujet au caprice des modes. Ils ont en horreur l'inceste, l'ivrognerie, & toutes sortes de querelles. Mais ils admettent la poligamie ; & la plûpart sont livrés aux plaisirs des sens. Quoiqu'ils se privent en public de l'usage du vin & des liqueurs fortes, ils ne font pas difficulté, dans l'intérieur de leurs maisons, de boire de l'arrack & d'autres préparations qui les animent au plaisir.

Caractère général des Mogols.

Ils sont moins blancs que bazanés ; la plûpart sont d'assez haute taille, robustes & bien proportionnés. Leur habillement ordinaire est fort modeste. Dans les Parties Orientales de l'Empire, les hommes portent de longues robes, des plus fines étoffes de coton, d'or ou d'argent. Elles leur pendent jusqu'au milieu de la jambe, & se ferment autour du cou. Elles sont attachées avec des nœuds par-devant, depuis le haut jusqu'en bas. Sous ce premier vêtement, ils ont une veste d'étoffe de soie à fleurs, ou de toile de coton, qui leur touche au corps & qui leur descend sur les cuisses. Leurs culottes sont extrêmement longues, la plûpart d'étoffes rouges raiées, & larges par le haut, mais se retrécissant par le bas : elles sont froncées sur les jambes, & descendent jusqu'à la cheville du pied. Comme ils n'ont point de bas, cette culotte sert, par ses plis, à leur échauffer les jambes. Au centre de l'Empire & vers l'Occident, ils sont vêtus à la Persane, avec cette différence, que les Mogols passent, comme les Guzarates, l'ouverture de leur robe sous le bras gauche, au lieu que les Persans la passent sous le bras droit ; & que les premiers nouent leur ceinture sur le devant, laissent pendre les bouts, au lieu que les Persans ne font que la passer autour du corps, & cachent les bouts dans la ceinture même.

Leur figure & leur habillement.

Ils ont des seripous, qui sont une espece de larges souliers, faits ordinairement de cuir rouge doré. En hiver comme en été, leurs pieds sont nuds

Description de l'Indoustan.

dans cette chauſſure. Ils la portent, comme nous portons nos mules, c'eſt-à-dire ſans aucune attache; pour les prendre plus promptement, lorſqu'ils veulent partir, & pour les quitter avec la même facilité, en rentrant dans leurs chambres, où ils craignent de ſouiller leurs belles nattes & leurs tapis de pied.

Ils ont la tête raſe & couverte d'un turban (17), dont la forme reſſemble à celui des Turcs; d'une fine toile de coton blanc, avec des raies d'or ou de ſoie. Ils ſçavent tous le tourner & ſe l'attacher autour de la tête, quoiqu'il ſoit quelquefois long de vingt-cinq ou trente aunes de France. Leurs ceintures, qu'ils nomment Commerbant, ſont ordinairement de ſoie rouge, avec des raies d'or ou blanches, & de groſſes houpes qui leur pendent ſur la hanche droite. Après la premiere ceinture, ils en ont une autre, qui eſt de coton blanc, mais plus petite, & roulée autour du corps, avec un beau Syinder au côté gauche, entre cette ceinture & la robe, dont la poignée eſt ſouvent ornée d'or, d'agathe, de criſtal, ou d'ambre. Le fourreau n'eſt pas moins riche à proportion. Lorſqu'ils ſortent, & qu'ils craignent la pluie ou le vent, ils prennent par-deſſus leurs habits une écharpe d'étoffe de ſoie, qu'ils ſe paſſent par-deſſus les épaules, & qu'ils ſe mettent autour du cou pour ſervir de manteau. Les Seigneurs, & tous ceux qui fréquentent la Cour, font éclater leur magnificence dans leurs habits; mais le commun des citoyens & les gens de métier ſont vêtus modeſtement. Les Mullahs portent le blanc, depuis la tête juſqu'aux pieds (18).

Habillemens des femmes.

Les femmes & les filles Mahométanes ont ordinairement, autour du corps, un grand morceau de la plus fine toile de coton, qui commence à la ceinture, d'où il fait trois ou quatre tours en bas, & qui eſt aſſez large pour leur pendre juſques ſur les pieds. Elles portent, ſous cette toile, une ſorte de caleçons d'étoffe légere. Dans l'intérieur de leurs maiſons, la plûpart ſont nues par le haut juſqu'à la ceinture, & demeurent auſſi tête & pieds nuds. Mais, lorſqu'elles ſortent, ou qu'elles paroiſſent ſeulement à leur porte, elles ſe couvrent les épaules d'un habillement, par-deſſus lequel elles mettent encore une écharpe. Ces deux vêtemens, étant aſſez larges, & n'étant point attachés ni ſerrés, voltigent ſur leurs épaules; & l'on voit ſouvent nûe, la plus grande partie de leur ſein & de leurs bras. Les femmes riches, ou de qualité, ont aux bras des anneaux & des cercles d'or. Dans les rangs ou les fortunes inférieures, elles en ont d'argent, d'ivoire, de verre, ou de lacque doré & d'un fort beau travail. Quelquefois elles en ont les bras garnis juſqu'au deſſous du coude: mais ces riches ornemens paroiſſent les embarraſſer, & n'ont pas l'air d'une parure aux yeux des Etrangers. Quelques-unes en portent autour des chevilles du pied. La plûpart ſe paſſent, dans le bas du nez, des bagues d'or garnies des petites perles, & ſe percent les oreilles avec d'autres bagues, ou avec de grands anneaux qui leur pendent de chaque côté ſur le ſein. Elles ont au cou de riches colliers, ou d'autres ornemens précieux, & aux doigts quantité de bagues d'or. Leurs cheveux, qu'elles laiſſent pendre, & qu'elles ménagent avec beaucoup d'art, ſont ordinairement noirs, & ſe nouent en boucles ſur le dos.

(17) Ils prononcent Tulbant ou Toulbant. (18) Schouten, *ubi ſup.* pp. 186 & ſuivantes.

Description de l'Indoustan.

Les femmes de considération ne laissent jamais voir leur visage aux Etrangers. Lorsqu'elles sortent de leurs maisons, ou qu'elles voyagent dans leurs Palanquins, elles se couvrent d'un voile de soie. Schouten prétend que cette mode vient plutôt de leur vanité, que d'un sentiment de pudeur & de modestie; & la raison qu'il en apporte, c'est qu'elles traitent l'usage opposé, de bassesse vile & populaire. Il ajoute que l'expérience fait souvent connoître, que celles qui affectent le plus de scrupule sur ce point, sont ordinairement assez mal avec leurs maris, à qui elles ont donné d'autres occasions de soupçonner leur fidélité (19)

Maisons des Mogols.

Les maisons des Maures sont grandes & spacieuses, & distribuées en divers appartemens, qui ont plusieurs chambres & leur salle. La plûpart ont des toîts plats & des terrasses, où l'on se rend le soir pour y prendre l'air. Dans celles des plus riches, on voit de beaux Jardins, remplis de bosquets & d'allées d'arbres fruitiers, de fleurs, & de plantes rares, avec des galeries, des cabinets & d'autres retraites contre la chaleur. On y trouve même des étangs & des viviers, où l'on ménage des endroits également propres & commodes, pour servir de bains aux hommes & aux femmes, qui ne laissent point passer de jour sans s'accorder le plaisir de se rafraîchir dans l'eau. Quelques-uns font élever, dans leurs Jardins, des tombeaux en Pyramide, & d'autres ouvrages d'une architecture fort délicate. Cependant Bernier, après avoir parlé d'une célébre maison de campagne du Grand Mogol, qui est à deux ou trois lieues de Dehli, & qui se nomme *Chah-Limar*, finit par cette observation : » C'est véritablement une belle & royale » Maison : mais n'allez pas croire qu'elle approche d'un Fontainebleau, d'un » Saint Germain, ou d'un Versailles. Ce n'en est pas seulement l'ombre. » Ne pensez pas non plus qu'aux environs de Dehli, il se trouve des Saint » Cloud, des Chantillis, des Meudons, des Liancours, des Vaux, &c. ou » qu'on y voie même de ces moindres Maisons de simples Gentilshommes, » de Bourgeois & de Marchands, qui sont en si grand nombre autour de » Paris. Les Sujets ne pouvant acquérir la propriété d'aucune terre, une maxi» me si dure supprime nécessairement cette sorte de luxe (20).

Les murailles des grandes maisons sont de terre & d'argile, mêlées ensemble, & séchées au Soleil. On les enduit d'un mêlange de chaux & de fiente de vache, qui les préserve des insectes; & par-dessus encore, d'une autre composition d'herbe, de lait, de sucre & de gomme, qui leur donne un lustre & un agrément singulier. Cependant on a deja fait remarquer qu'il se trouve des maisons de pierre; & que, suivant la proximité des carrieres, plusieurs villes en sont bâties presqu'entiérement. Les maisons du peuple ne sont que d'argile & de paille. Elles sont basses, couvertes de roseaux, enduites de fiente de vache. Elles n'ont ni chambres hautes, ni cheminées, ni caves. Les ouvertures, qui servent de fenêtres, sont même sans vîtres; & les portes, sans serrures & sans verroux; ce qui n'empêche point que le vol n'y soit très rare (21).

Magnificence des personnes riches.

Les appartemens des grandes maisons offrent ce qu'il y a de plus riche en tapis de Perse, en nattes très fines, en précieuses étoffes, en dorures & en

(19) *Ibid.* p. 188. (20) Bernier, *ubi sup.* p. 138. (21) Schouten, pp. 190 & suiv.

Description de l'Indoustan.

meubles recherchés, parmi lesquels on voit de la vaisselle d'or & d'argent. Les femmes ont un appartement particulier, qui donne ordinairement sur le jardin ; elles y mangent ensemble. Cette dépense est incroyable pour le mari, sur-tout dans les conditions élevées ; car chaque femme a ses domestiques & ses esclaves du même sexe, avec toutes les commodités qu'elle desire. D'ailleurs les Grands & toutes les personnes riches entretiennent un grand train d'Officiers, de Gardes, d'Eunuques, de Valets, d'Esclaves, & ne sont pas moins attentifs à se faire bien servir au-dedans, qu'à se distinguer au-dehors par l'éclat de leur cortege. Chaque Domestique est borné à son office. Les Eunuques gardent les femmes, avec des soins qui ne leur laissent pas d'autre attention. On voit, au service des principaux Seigneurs, une espece de coureurs, qui portent deux sonnettes sur la poitrine, pour être excités, par le bruit, à courir plus vîte, & qui font réguliérement quatorze ou quinze lieues en vingt-quatre heures. On y voit des coupeurs de bois, des chartiers & des cameliers pour la provision d'eau, des porteurs de Palanquins, & d'autres sortes de valets pour divers usages.

Leurs femmes & leurs domestiques.

Voitures les plus communes.

Entre plusieurs sortes de voitures, quelques-uns ont des carosses à l'Indienne, qui sont tirés par des bœufs : mais les plus communes sont diverses sortes de Palanquins, dont la plûpart sont si commodes, qu'on y peut mettre un petit lit avec son pavillon, ou des rideaux qui se retroussent comme ceux de nos lits d'ange. Une longue piece de bambou, courbé avec art, passe d'un bout à l'autre de cette litiere, & soutient toute la machine dans une situation si ferme qu'on n'y reçoit jamais de mouvement incommode. On y est assis ou couché. On y mange & l'on y boit, dans le cours des plus longs voyages. On y peut même avoir, avec soi, quelques amis ; & la plûpart des Mogols s'y font accompagner de leurs femmes : mais ils apportent de grands soins, pour les dérober à la vûe des passans. Ces agréables voitures sont portées par six ou huit hommes, suivant la longueur du voyage, & les airs de Grandeur que le Maître cherche à se donner. Ils vont pieds nuds, par des chemins d'une argile dure, qui devient fort glissante pendant la pluie. Ils marchent au travers des broussailles & des épines, sans aucune marque de sensibilité pour la douleur, dans la crainte de donner trop de branle au Palanquin. Ordinairement, il n'y a que deux porteurs pardevant, & deux par derriere, qui marchent sur une même ligne. Les autres suivent, pour être toujours prêts à succéder au fardeau. On met, avec eux, autour de la litiere des joueurs d'instrumens, des gardes, des cuisiniers, & d'autres valets, dont les uns portent des tambours & des flutes, les autres, des armes, des banderolles, des vivres, des tentes, & tout ce qui est nécessaire pour la commodité du voyage. Cette méthode épargne les frais des animaux, dont la nourriture est toujours difficile, & d'une grande dépense, sans compter que rien n'est à meilleur marché que les Porteurs. Leurs journées les plus fortes ne montent pas à plus de quatre ou cinq sous. Quelques-uns même ne gagnent que deux sous par jour. On se persuadera aisément qu'ils ne mettent leurs services qu'à ce prix, si l'on considere que dans toutes les parties de l'Indoustan, les gens du commun ne vivent que de riz cuit à l'eau ; & que, s'élevant rarement au-dessus de leur condition, ils apprennent le métier de leurs peres, avec l'habitude de la soumission & de la docilité pour ceux qui tiennent un rang supérieur.

Comment elles sont portées.



CHEDEL DEL. SC.

T.X.N°.X.

Description de l'Indoustan.

Festins.

Les Seigneurs, & les riches Commerçans, sont magnifiques dans leurs festins. C'est une grande partie de leur dépense. Le Maître de la Maison se place, avec ses convives, sur des tapis, où le Maître d'Hôtel présente à chacun des mets fort bien apprêtés, avec des confitures & des fruits. Les Mogols ont des sieges & des bancs, sur lesquels on peut s'asseoir : mais ils se mettent plus volontiers sur des nattes fines & sur des tapis de Perse, en croisant leurs jambes sous eux. Les plus riches Négocians ont chez eux des fauteuils, pour les offrir aux Marchands Européens (22).

Education des enfans.

Dans les conditions honnêtes, on envoye les enfans aux écoles publiques, pour y apprendre à lire, à écrire, & sur-tout, à bien entendre l'Alcoran. Ils reçoivent aussi les principes des autres Sciences, auxquelles ils sont destinés, telles que la Philosophie, la Rhétorique, la Médecine, la Poésie, l'Astronomie & la Physique. Les Mosquées servent d'écoles, & les Mullahs de Maîtres. Ceux qui n'ont aucun bien élevent leurs enfans pour la servitude, ou pour la profession des armes, ou pour quelque métier dans lequel ils les croient capables de réussir (23).

Mariages.

Ils les fiancent dès l'âge de six à huit ans : mais le mariage ne se consomme qu'à l'âge indiqué par la nature, ou suivant l'ordre du pere & de la mere. Aussi-tôt que la fille reçoit cette liberté, on la mene, avec beaucoup de cérémonie, au Gange, ou sur le bord de quelqu'autre riviere. On la couvre de fleurs rares & de parfums. Les réjouissances sont proportionnées au rang ou à la fortune. Dans les propositions du mariage, une famille négocie longtems. Après la conclusion, l'homme riche monte à cheval pendant quelques soirées. On lui porte, sur la tête, plusieurs Parasols. Il est accompagné de ses amis, & d'une suite nombreuse de ses propres domestiques. Ce cortége est environné d'une multitude d'instrumens, dont la marche s'annonce par un grand bruit. On voit, parmi eux, des danseurs, & tout ce qui peut servir à donner plus d'éclat à la Fête. Une foule de peuple suit ordinairement cette cavalcade. On passe dans toutes les grandes rues ; on prend le plus long chemin. En arrivant chez la jeune femme, le Marié se place sur un tapis, où ses parens le conduisent. Un Mullah tire son livre & prononce haument les formules de Religion, sous les yeux d'un Magistrat, qui sert de témoin. Le Marié jure devant les spectateurs, que s'il répudie sa femme, il restituera la dot qu'il a reçue ; après quoi le Prêtre acheve, & leur donne sa bénédiction.

Le festin nuptial n'est ordinairement composé que de betel, ou d'autres mets délicats : mais on n'y sert jamais de liqueurs fortes, & ceux qui en boivent sont obligés de se tenir à l'écart. Le mets le plus commun, & le plus estimé, est une sorte de pâte en petites boules rondes, composée de plusieurs semences aromatiques, & mêlée d'opium, qui les rend d'abord fort gais, mais qui les étourdit ensuite, & les fait dormir.

Divorce.

Le divorce n'est pas moins libre que la poligamie. Un homme peut épouser autant de femmes que sa fortune lui permet d'en nourrir ; mais en donnant, à celles qui lui déplaisent, le bien qu'il leur a promis le jour du mariage, il a toujours le pouvoir de les congédier. Elles n'ont ordinairement,

(22) *Ibid.* page 191.

(23) *Ibid.* page 178.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

Punition de l'adultere.

pour dot, que leurs vêtemens & leurs bijoux. Celles qui sont d'une haute naissance passent dans la maison de leur mari, avec leurs femmes de chambre & leurs esclaves. L'adultere les expose à la mort. Un homme qui surprend sa femme dans le crime, ou qui s'en assure par des preuves, est en droit de la tuer. L'usage ordinaire des Mogols est de fendre la coupable en deux, avec leurs sabres. Mais une femme, qui voit son mari entre les bras d'une autre, n'a point d'autre ressource que la patience. Cependant, lorsqu'elle peut prouver qu'il l'a battue, ou qu'il lui refuse ce qui est nécessaire à son entretien, elle peut porter sa plainte au Juge, & demander la dissolution du mariage. En se séparant, elle emmene ses filles, & les garçons demeurent au mari. Les riches Particuliers, sur-tout les Marchands, établissent une partie de leurs femmes & de leurs concubines, dans les différens lieux où leurs affaires les appellent, pour y trouver une maison prête, & toutes sortes de commodités. Ils en tirent aussi cet avantage, que les femmes de chaque maison s'efforcent, par leurs caresses, de les y attirer plus souvent. Ils les font garder par des Eunuques & des Esclaves, qui ne leur permettent pas même de voir leurs plus proches parens (24).

Femmes d'un même homme établies en différens lieux.

(24) *Ibid.* pages 184 & précédentes. Ces soins n'empêchent pas qu'il n'arrive de grands desordres jusques dans le Serrail de l'Empereur. On peut s'en fier au témoignage de Bernier. » On vit, dit-il, Aureng-Zeb un » peu dégouté de Rauchenara Begum, sa » Favorite, parce qu'elle fut accusée d'avoir » fait entrer, à diverses fois, dans le Serrail, deux hommes, qui furent découverts » & menés devant lui. Voici de quelle façon » une vieille Mestice de Portugais, qui avoit » été long-tems Esclave dans le Serrail, & » qui avoit la liberté d'y entrer & d'en sortir, me raconta la chose. Elle me dit que » Rauchenara-Begum, après avoir épuisé les » forces d'un jeune homme, pendant quelques jours qu'elle l'avoit tenu caché, le » donna à quelques unes de ses femmes, » pour le conduire pendant la nuit au travers de quelques Jardins, & le faire sauver; mais soit qu'elles eussent été découvertes, ou qu'elles craignissent de l'être, » elles s'enfuirent, & le laisserent errant » parmi ces Jardins, sans qu'il sût de quel » côté tourner. Enfin, ayant été rencontré » & mené devant Aureng-Zeb, ce Prince » l'interrogea beaucoup, & n'en put presque tirer d'autre réponse, sinon qu'il étoit » entré par dessus les murailles. On s'attendoit qu'il le feroit traiter avec la cruauté » que Chah Jehan, son pere, avoit eue dans » les mêmes occasions : mais il commanda » simplement qu'on le fît sortir par où il » étoit entré. Les Eunuques allerent peut-être au-delà de cet ordre, car ils le jetterent du haut des murailles en bas. Pour ce » qui est du second, cette même femme dit » qu'il fut trouvé errant dans les Jardins » comme le premier, & qu'ayant confessé » qu'il étoit entré par la porte, Aureng Zeb » commanda aussi simplement qu'on le fît » sortir par la porte; se réservant néanmoins de faire un grand & exemplaire » châtiment sur les Eunuques, parce que » c'est une chose qui non-seulement regardoit son honneur, mais aussi la sûreté de » sa personne. *Bernier, Tome II. pages 34 & suivantes.*

Citons un autre trait du même Voyageur. » En ce même-tems, dit-il, on vit arriver » un accident bien funeste, qui fit grand » bruit dans Dehli, principalement dans le » Serrail, & qui desabusa quantité de personnes, qui avoient peine à croire, comme moi, que les Eunuques, quoique coupés tout raz, devinssent amoureux comme les autres hommes. Didar-Khan, un » des premiers Eunuques du Serrail, & qui » avoit fait bâtir une Maison où il venoit » souvent coucher & se divertir, devint » amoureux d'une très belle femme d'un de » ses voisins, qui étoit un Ecrivain Gentil. » Ces amourettes durerent assez long-tems » sans que personne y trouvât beaucoup à » redire, parce qu'enfin c'étoit un Eunuque, » qui a droit d'entrer par-tout : mais cette » familiarité devint si grande & si extraordinaire, que les voisins se douterent de » quelque chose, & raillerent l'Ecrivain. » Une nuit qu'il trouva les deux Amans

Les devoirs qu'on rend aux Morts, ſont accompagnés de tant de modeſtie & de décence, qu'un Voyageur Hollandois reproche, à ſa Nation, d'en avoir beaucoup moins (25). Pendant trois jours, les femmes, les parens, les enfans & les voiſins pouſſent de grands cris. Enſuite on lave le corps. On l'enſevelit dans une toile blanche, qu'on cout ſoigneuſement, & dans laquelle on renferme divers parfums. La cérémonie des funerailles commence par deux ou trois Prêtres, qui tournent pluſieurs fois autour du corps, en prononçant quelques prieres. Huit ou dix hommes, vêtus de blanc, le mettent dans la biere, & le portent au lieu de la ſépulture. Les parens & les amis, vêtus auſſi de blanc, ſuivent deux à deux, & marchent avec beaucoup d'ordre & de modeſtie. Le tombeau eſt ordinairement un petit caveau de maçonnerie, où l'on poſe le corps ſur le côté droit, les pieds tournés vers le Midi, & le viſage vers l'Occident. On le couvre de planches, & l'on jette de la terre par-deſſus. Enſuite toutes les perſonnes de l'aſſemblée vont ſe laver les mains, dans un lieu préparé pour cet uſage. Les Prêtres & les aſſiſtans reviennent former un cercle autour du tombeau, la tête couverte, les mains jointes, le viſage tourné vers le ciel, & font une courte priere: après quoi chacun reprend ſon rang, pour ſuivre les parens juſqu'à la maiſon du deuil. Là, ſans perdre la gravité qui convient à cette triſte ſcène, l'aſſemblée ſe ſépare, & chacun ſe retire d'un air ſérieux.

Description de l'Indoustan.

Enterremens & devoirs funebres.

Ces uſages, qui ſont communs à tous les Mahométans de l'Empire, mettent beauoup de reſſemblance entr'eux dans toutes les Provinces, malgré la variété de leur origine, & la différence du climat (26). Mais on ne trouve pas la même conformité dans les Sectes idolâtres, qui compoſent encore la plus grande partie des ſujets du grand Mogol. Les Voyageurs en diſtinguent un grand nombre, dont les opinions & le culte feront le ſujet d'un autre Article. Ici, pour ne s'arrêter qu'aux uſages civils, les principales obſervations doivent tomber ſur les Banians, qui, faiſant, ſans comparaiſon, le plus

Obſervation

» couchés enſemble, il poignarda l'Eunu-
» que, & laiſſa la femme pour morte. Tout
» le Serrail, Femmes & Eunuques, ſe ligua
» contre lui pour le faire mourir; mais Au-
» reng-Zeb ſe mocqua de toutes leurs bri-
» gues, & ſe contenta de lui faire embraſ-
» ſer le Mahométiſme. *Ibidem*. p. 31.

(25) Schouten, *ubi ſuprà*, p. 204.

(26) Quand on les diſtingue, obſerve Mandeſlo, en Patans, en Mogols, ou Mogollies, & en Indouſtans, qui ſont ſubdiviſés en pluſieurs Caſtes ou Tribus, comme celles de Sayedt, de Sigh & de Lith, il faut avouer que ſi l'on trouve quelques différences dans leur caractere & dans leurs uſages, ils les ont apportées du pays dont ils ſont ſortis, & qu'elles n'ont rien de commun avec leur Religion. Les Patans ſont d'origine libre, de ces eſpeces de Montagnards, dont on a parlé pluſieurs fois; gens orgueilleux, inſolens, cruels, livrés au brigandage, qui mépriſent ceux qu'ils voyent moins téméraires qu'eux a riſquer leur vie ſans néceſſité. Les Mogols, ou Mogollies, qui ſont proprement les anciens Conquérans, ſortis de la Tartarie, ſont d'un caractere doux, ſage, civil, obligeant. Les Indouſtans, ou les Indous, ſont les anciens Habitans du pays. On les reconnoît à leur couleur, qui eſt beaucoup plus noire que celle des deux autres Nations qu'on vient de nommer. Ce ſont des gens ruſtiques & avares, qui ont moins d'eſprit que les Patans & les Mogols. Dans la Province d'Haja-Khan, on trouve certains Peuples, nommés *Blotions*, qui ſont courageux & robuſtes comme les Patans. La plûpart ſont Voituriers, & ſe mêlent de louer des chameaux. Ils entreprennent de conduire les Caffilas, ou les Caravanes; ce qu'ils font avec tant de fidélité, qu'ils perdroient plutôt la vie que de s'expoſer au moindre reproche. *Mandeſlo, Tome I. page 197.*

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

grand nombre, peuvent être regardés comme le second ordre d'une Nation, dont les Mahométans sont le premier.

Caractere général des Banians.

Suivant le témoignage de tous les Voyageurs, il n'y a point d'Indiens plus doux & plus modestes, plus tendres, plus pitoyables, plus civils, & de meilleure foi pour les Etrangers (27), que les Banians. Il n'y en a point aussi, de plus ingénieux, de plus habiles, & même de plus sçavans. On voit, parmi eux, des gens éclairés dans toutes sortes de professions; sur-tout, des Banquiers, des Jouailliers, des Ecrivains, des Courtiers très adroits, & de profonds Arithméticiens. On y voit de gros Marchands de grains, de toiles de coton, d'étoffes de soie, & de toutes les marchandises des Indes. Leurs boutiques sont belles, & leurs magasins richement fournis. Mais il ne s'y trouve jamais rien qui ait eu vie; de sorte qu'il n'y faut chercher, ni viande, ni poisson. Les Banians savent mieux l'arithmétique que les Chrétiens & les Maures. Quelques-uns font un gros Commerce sur mer, & possédent d'immenses richesses. Aussi ne vivent-ils pas avec moins de magnificence que les Maures. Ils ont de belles maisons, des appartemens commodes & bien meublés, & des bassins d'eau fort propres pour leurs bains. Ils entretiennent un grand nombre de domestiques, de chevaux & de palanquins. Mais leurs richesses n'empêchent point qu'ils ne soient soumis aux Maures, dans tout ce qui regarde l'ordre de la Société; à l'exception du culte religieux, sur lequel aucun Empereur Mogol n'a jamais osé les chagriner. Il est vrai qu'ils achetent cette liberté par de gros tributs, qu'ils envoyent à la Cour par leurs Prêtres, qui sont les Bramines. Elle en est quitte pour quelques vestes, ou quelque vieil éléphant, dont elle fait présent à leurs députés (28). Ils payent aussi de grosses sommes aux Gouverneurs, dans la crainte qu'on ne les charge de fausses accusations, ou que sous quelque prétexte on ne confisque leurs biens (29). Le Peuple de cette Secte est composé de toutes sortes d'Artisans, qui vivent du travail de leurs mains; mais sur-tout d'un grand nombre de Tisserands, dont les villes & les champs sont remplis. Les plus fines toiles & les plus belles étoffes des Indes viennent de leurs Manufactures. Ils fabriquent des tapis, des couvertures, des courte-pointes, & toutes sortes d'ouvrages de coton ou de soie, avec la même industrie dans les deux sexes, & la même ardeur pour le travail.

Tribut qu'ils payent aux Empereurs Mogols.

Leur maniere de se vêtir.

Les riches Banians sont vêtus à peu près comme les Maures; mais la plûpart ne portent que des étoffes blanches, depuis la tête jusqu'aux pieds. Leurs robes sont d'une fine toile de coton, dont ils se font aussi des turbans. C'est par cette partie néanmoins qu'on les distingue, car leurs turbans sont moins grands que ceux des Maures. On les reconnoît aussi à leurs hautes-chausses, qui sont plus courtes. D'ailleurs, ils ne se font point raser la tête, quoiqu'ils ne portent pas les cheveux fort longs. Leur usage est aussi de se faire tous les jours une marque jaune au front, de la largeur d'un doigt, avec un mêlange d'eau & de bois de sandal, dans lequel ils broyent quatre ou cinq grains de riz. C'est de leurs Bramines qu'ils reçoivent cette marque, après avoir fait leurs dévotions dans quelque Pagode (30).

(27) C'est le témoignage de Schouten, p. 204. Mandeslo dit, au contraire, qu'il faut être sur ses gardes avec eux, p. 159.

(28) Bernier, Tome III. p. 9.

(29) Schouten, *ubi sup.* p. 205.

(30) Mandeslo, Tome I. p. 158.

Description de l'Indoustan.

Leurs femmes ne se couvrent point le visage, comme celles des Mahométans; mais elles parent aussi leur tête de pendans & de colliers. Les plus riches sont vêtues d'une toile de coton, si fine, qu'elle en est transparente, & qui leur descend jusqu'au milieu des jambes. Elles mettent, par-dessus, une sorte de veste, qu'elles serrent d'un cordon au-dessus des reins. Comme le haut de cet habillement est fort lâche, on les voit nûes depuis le sein jusqu'à la ceinture. Pendant l'Eté, elles ne portent que des sabots, ou des souliers de bois, qu'elles s'attachent aux pieds avec des courroyes : mais, l'Hyver, elles ont des souliers de velours, ou de brocard, garnis de cuir doré. Les quartiers en sont fort bas, parce qu'elles se déchaussent à toute heure, pour entrer dans leurs chambres, dont les planchers sont couverts de tapis. Les enfans de l'un & l'autre sexe vont nuds, jusqu'à l'âge de quatre ou cinq ans (31).

Agrémens des femmes Banianes.

La plûpart des femmes Banianes ont le tour du visage bien fait, & beaucoup d'agrémens. Leurs cheveux noirs & lustrés forment une ou deux boucles sur le derriere du cou, & sont attachés d'un nœud de ruban. Elles ont, comme les Mahométanes, des anneaux d'or passés dans le nez & dans les oreilles. Elles en ont aux doigts, aux bras, aux jambes, & aux gros doigts du pied. Celles du commun les ont d'argent, de laque, d'ivoire, de verre, ou d'étaim. Comme l'usage du betel leur noircit les dents, elles sont parvenues à se persuader que c'est une beauté de les avoir de cette couleur. Fi, disoient-elles à Mandeslo; vous avez les dents blanches, comme les chiens & les singes (32).

Habits des Bramines.

Les Bramines sont distingués des autres Banians, par leur coeffure, qui est une simple toile blanche, à laquelle ils font faire plusieurs fois le tour de la tête, pour attacher entiérement leurs cheveux, qu'ils ne font jamais couper; & par trois filets de petite ficelle, qu'ils portent sur la peau, & qui leur descend en écharpe sur l'estomac, depuis l'épaule jusqu'aux hanches. Ils n'ôtent jamais cette marque de leur profession, quand il seroit question de la vie (33).

Education & mariages des Banians.

L'éducation des enfans de cette nombreuse Secte n'a rien de commun avec celle des Mahométans. Les jeunes garçons apprennent, de bonne heure, l'arithmétique & l'art d'écrire. Ensuite on s'efforce de les pousser dans la profession de leurs peres. Il est rare qu'ils abandonnent le genre de vie dans lequel ils sont nés. L'usage est de les fiancer dès l'âge de quatre ans, & de les marier au-dessus de dix; après quoi les parens leur laissent la liberté de suivre l'instinct de la nature. Ainsi l'on voit souvent parmi eux de jeunes meres, de dix ou douze ans. Une fille, qui n'est pas mariée à cet âge, tombe dans le mépris. Les cérémonies des Noces sont différentes dans chaque canton, & même dans chaque ville. Mais tous les peres s'accordent à donner leurs filles pour une somme d'argent, ou pour quelque présent qu'on leur offre. Après avoir marché, avec beaucoup d'appareil, dans les principales rues de la ville ou du bourg, les deux familles se placent sur des nattes, près d'un grand feu, autour duquel on fait faire trois tours aux deux Amans,

(31) Schouten, page 216. Mandeslo, page 159.

(32) Mandeslo, page 158.

(33) *Ibid.* page 165.

Description de l'Indoustan.

tandis qu'un Bramine prononce quelques mots, qui font comme la bénédiction du mariage. Dans plusieurs endroits, l'union se fait par deux noix de cocos, dont l'époux & la femme font un échange, pendant que le Bramine leur lit quelques formules dans un livre (34). Le Festin nuptial est proportionné à l'opulence des familles. Mais quelque riches que soient les parens d'une fille, il est rare qu'elle ait d'autre dot que ses joyaux, ses habits, son lit, & quelque vaisselle. Si la nature lui refuse des enfans, le mari peut prendre une seconde, & même une troisiéme femme : mais la premiere conserve toujours son rang & ses privileges. D'ailleurs, quoique l'usage accorde cette liberté aux hommes, ils ne peuvent gueres en user sans donner quelque atteinte à leur propre réputation.

Autres usages des Banians.

Les Banians sont d'une extrême propreté dans leurs Maisons. Ils couvrent le pavé, de nattes fort bien travaillées, sur lesquelles ils s'asseyent comme les Maures, c'est-à-dire, les jambes croisées sous eux. Leur nourriture la plus commune est du riz, du beurre & du lait, avec toutes sortes d'herbages & de fruits. Ils ne mangent aucune sorte d'animaux, & ce respect pour toutes les créatures vivantes s'étend jusqu'aux insectes. Dans plusieurs cantons, ils ont des Hôpitaux pour les bêtes languissantes de vieillesse ou de maladie. Ils rachetent les oiseaux qu'ils voyent prendre aux Mahométans. Les plus dévots font difficulté d'allumer, pendant la nuit, du feu, ou de la chandelle, de peur que les mouches ou les papillons ne s'y viennent brûler. Cet excès de superstition, qu'ils doivent à l'ancienne opinion de la transmigration des ames, leur donne de l'horreur pour la guerre, & pour tout ce qui peut conduire à l'effusion du sang. Aussi les Empereurs n'exigent-ils d'eux aucun service militaire. Mais cette exemption les rend aussi méprisables que leur Idolâtrie, aux yeux des Mahométans, qui en prennent droit de les traiter en Esclaves : ce qui n'empêche point que le Souverain ne leur laisse l'avantage de pouvoir léguer leurs biens à leurs Héritiers mâles, sous la seule condition d'entretenir leur mere jusqu'à la mort, & leurs sœurs jusqu'au tems de leur mariage (35).

§ VII.

Sectes Idolâtres des Indes.

Multitude de Sectes Idolâtres.

QUELQUES Voyageurs (36) ont fait le compte des Sectes Idolâtres, qui sont autant de branches des Banians, & prétendent en avoir trouvé quatre-vingt-trois. Elles ont toutes cette ressemblance avec les Mahométans, qu'elles font consister la principale partie de leur Religion dans les purifications corporelles. Il n'y a point d'Idolâtre Indien, qui laisse passer le jour sans se laver. La plûpart n'ont pas de soin plus pressant, dès le plus grand matin, avant le lever du Soleil. Ils se mettent dans l'eau jusqu'aux hanches, tenant à la main un brin de paille, que le Bramine leur distribue, pour chasser l'esprit malin, pendant qu'il donne la bénédiction & qu'il prê-

Leurs purifications.

(34) Schouten, page 208.
(35) Schouten, page 209.
(36) Mandeslo, Abraham Rogers, Gautier Schouten, &c.

che ses opinions à ceux qui se purifient. Les Habitans des bords du Gange se croient les plus heureux, parce qu'ils attachent une idée particuliere de sainteté aux eaux de ce Fleuve. Non-seulement ils s'y baignent plusieurs fois le jour, mais ils ordonnent que leurs cendres y soient jettées après leur mort. Le comble de leur superstition est dans le tems des Eclipses, dont ils craignent les plus malignes influences. Bernier fait un récit curieux du spectacle dont il fut témoin. Il se trouvoit à Dehli, pendant la fameuse Eclipse de 1666 : » Il monta, dit-il, sur la terrasse de sa Maison, qui étoit » située sur les bords du Gemna. De-là, il vit les deux côtés de ce Fleuve, » dans l'étendue d'une lieue, couverts d'Idolâtres, qui étoient dans l'eau » jusqu'à la ceinture, regardant le Ciel, pour se plonger & se laver dans » le moment où l'Eclipse alloit commencer. Les petits garçons & les petites filles » étoient nûs comme la main. Les hommes l'étoient aussi, excepté qu'ils » avoient une espece d'écharpe, bridée à l'entour des cuisses. Les femmes » mariées, & les filles qui ne passoient pas six ou sept ans, étoient couver- » tes d'un simple drap. Les personnes de condition, tels que les Rajas, Prin- » ces Souverains Gentils, qui sont ordinairement à la Cour & au service » de l'Empereur, les Serrafs, ou Changeurs, les Banquiers, les Jouailliers, » & tous les riches Marchands avoient traversé l'eau avec leurs familles. Ils » avoient dressé leurs tentes, sur l'autre bord, & planté, dans la riviere, » des Kanates, qui sont une espece de paravents, pour observer leurs céré- » monies, & se laver tranquillement, sans être exposés à la vûe de personne. » Aussi-tôt que le Soleil eut commencé à s'éclipser, ils pousserent un grand » cri ; & se plongeant dans l'eau, où ils demeurerent cachés assez long- » tems, ils se releverent, pour y demeurer debout les yeux & les mains » levés vers le Soleil, prononçant leurs prieres avec beaucoup de dévotion, » prenant par intervalles de l'eau avec les mains, la jettant vers le Soleil, » inclinant la tête, remuant & tournant les bras & les mains, & continuant » ainsi leurs plongemens, leurs prieres & leurs contorsions jusqu'à la fin de » l'Eclipse. Alors chacun ne pensa qu'à se retirer, en jettant des pieces d'ar- » gent fort loin dans la riviere, & distribuant des aumônes aux Bramines, » qui se présentoient en grand nombre. L'Auteur observa qu'en sortant de » la riviere, ils prirent tous des habits nouveaux, qui les attendoient sur le » sable, & que les plus dévots laisserent leurs anciens habits pour les Bra- » mines. Cette Eclipse, dit-il, fut célébrée de même dans l'Indus, dans le » Gange, & dans tous les autres Fleuves des Indes ; mais sur-tout dans l'eau » du Tanaiser, où plus de cent cinquante mille personnes se rassemblerent » de toutes les Régions voisines, parce que ce jour-là son eau passe pour la » plus sainte (37).

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

Superstitions à l'occasion d'une Eclipse.

Secte des Ceurawaths.

Les quatre-vingt-trois Sectes de Banians peuvent se réduire à quatre principales, qui comprennent toutes les autres : celles des Ceurawaths, des Samaraths, des Bisnaux, & des Gonghys.

Les premiers ont tant d'exactitude à conserver les animaux, que leurs Bramines se couvrent la bouche d'un linge, dans la crainte qu'une mouche n'y entre, & portent chez eux un petit balai à la main, pour écarter toutes sor-

(37) Bernier, Tome III. p. 8. de l'Article des Gentils de l'Inde.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

tes d'insectes. Ils ne s'asseyent point, sans avoir nettoyé soigneusement la place qu'ils veulent occuper. Ils vont tête & pieds nuds, avec un bâton blanc à la main, par lequel ils se distinguent des autres Sectes. Ils ne font jamais de feu dans leurs Maisons. Ils n'y allument pas même de chandelle. Ils ne boivent point d'eau froide, de peur d'y rencontrer des insectes; & s'ils la font bouillir, c'est dans quelque maison voisine. Leur habit est une piece de toile, qui leur pend depuis le nombril jusqu'aux genoux. Ils ne se couvrent le reste du corps que d'un petit morceau de drap, autant qu'on en peut faire d'une seule toison.

Leurs Pagodes sont quarrées dans leur forme, avec un toît plat, &, vers la partie orientale, une ouverture, sous laquelle sont les Chapelles de leurs Idoles, bâties en forme pyramidale, avec des dégrés qui contiennent plusieurs figures de bois, de pierre & de papier, représentant leurs parens morts, dont la vie a été remarquable par quelque bonheur extraordinaire. Leurs plus grandes dévotions se font au mois d'Août, pendant lequel ils se mortifient par des pénitences fort austeres. Mandeslo confirme, avec certitude, ce qu'on a déja rapporté sur d'autres témoignages, qu'il se trouve de ces Idolâtres qui passent un mois, ou six semaines, sans autre nourriture que de l'eau, dans laquelle ils raclent d'un certain bois amer, qui soutient leurs forces. Les Ceurawaths brûlent les corps des personnes âgées, mais ils enterrent ceux des enfans. Leurs veuves ne se brûlent point avec leurs maris. Elles renoncent seulement à se remarier. Tous ceux, qui font profession de cette Secte, peuvent être admis à la Prêtrise. On accorde même cet honneur aux femmes, lorsqu'elles ont passé l'âge de vingt ans; mais les hommes y sont reçus dès leur septiéme année: c'est-à-dire, qu'ils en prennent l'habit, qu'ils s'accoutument à mener une vie austere, & qu'ils s'engagent à la chasteté, par un vœu. Dans le mariage même, l'un des deux Epoux a le pouvoir de se faire Prêtre, & d'obliger, par cette résolution, l'autre au célibat, pour le reste de ses jours. Quelques-uns font vœu de chasteté après le mariage, mais cet excès de zele est rare. Dans les dogmes de cette Secte, la Divinité n'est point un Etre infini, qui préside aux événemens. Tout ce qui arrive, dépend de la bonne ou de la mauvaise fortune. Ils ont un Saint, qu'ils nomment Fiel-Tenckser. Ils n'admettent ni Enfer, ni Paradis; ce qui n'empêche point qu'ils ne croyent l'ame immortelle: mais ils croyent qu'en sortant du corps, elle entre dans un autre, d'homme, ou de bête, suivant le bien ou le mal qu'elle a fait, & qu'elle choisit toujours une femelle, qui la remet au monde, pour vivre dans un autre corps. Tous les autres Banians ont du mépris & de l'aversion pour les Ceurawaths. Ils ne veulent boire, ni manger avec eux. Ils n'entrent pas même dans leurs maisons; & s'ils avoient le malheur de les toucher, ils seroient obligés de se purifier par une pénitence publique.

Prêtrise accordée aux femmes.

Secte des Samaraths.

La seconde Secte, ou Caste, qui est celle des Samaraths, est composée de toutes sortes de métiers, tels que les Serruriers, les Maréchaux, les Charpentiers, les Tailleurs, les Cordonniers, les Fourbisseurs, &c. Elle admet aussi des Soldats (38), des Ecrivains, & des Officiers. C'est, par conséquent, la plus nombreuse. Quoiqu'elle ait, de commun avec la premiere, de ne pas

(38) C'est l'espece des Soldats qui se nomment Rasbouts.

souffrir

souffrir qu'on tue les animaux, ni les insectes, & de ne rien manger qui ait eu vie, ses dogmes sont différens. Elle croit l'Univers créé par une premiere Cause, qui gouverne & conserve tout, avec un pouvoir immuable & & sans bornes. Son nom est *Permiser*, & *Vistnum*. Elle lui donne trois Substituts, qui ont chacun leur emploi sous sa direction. Le premier, nommé *Brahma*, dispose du sort des ames, qu'il fait passer dans des corps d'hommes ou de bêtes. Le second, qui s'appelle *Buffinna*, apprend aux créatures humaines à vivre suivant les loix de Dieu, qui sont comprises en quatre livres. Il prend soin aussi de faire croître le bled, les plantes & les légumes. Le troisiéme se nomme *Mais*, & son pouvoir s'étend sur les Morts. Il sert comme de Sécrétaire à Vistnum, pour examiner les bonnes & les mauvaises œuvres. Il en fait un rapport fidéle à son Maître, qui, après les avoir pesées, envoye l'ame dans le corps qui lui convient. Les ames, qui sont envoyées dans le corps des vaches, sont les plus heureuses, parce que cet animal ayant quelque chose de divin, elles esperent d'être plutôt purifiées des souillures qu'elles ont contractées. Au contraire, celles qui ont, pour demeure, le corps d'un éléphant, d'un chameau, d'un buffle, d'un bouc, d'un âne, d'un léopard, d'un porc, d'un serpent, ou de quelqu'autre bête inmmonde, sont fort à plaindre; parce qu'elles passent de-là dans d'autres corps de bêtes domestiques, & moins féroces, où elles achevent d'expier les crimes qui les ont fait condamner à cette peine. Enfin, Mais présente les ames purifiées à Vistnum, qui les reçoit au nombre de ses serviteurs.

Description de l'Indoustan.

Leur Doctrine.

Les Samaraths brûlent les corps des Morts, à la réserve de ceux des enfans au-dessous de l'âge de trois ans: mais ils observent de faire les obseques sur le bord d'une riviere, ou de quelque ruisseau d'eau vive. Ils y portent même leurs Malades, lorsqu'ils sont à l'extrêmité, pour leur donner la consolation d'y expirer. Il n'y a point de Secte, dont les femmes se sacrifient si gaiement à la mémoire de leurs maris. Elles sont persuadées que cette mort n'est qu'un passage, pour entrer dans un bonheur sept fois plus grand que tout ce qu'elles ont eu de plaisir sur la terre. Un autre de leurs plus saints usages, est de faire présenter à leur enfant, aussi-tôt qu'elles sont accouchées, une écritoire, du papier & des plumes; si c'est un garçon, elles y font ajouter un arc. Le premier de ces deux signes est pour engager Buffinna à graver la loi dans l'esprit de l'enfant; & l'autre lui promet sa fortune à la guerre, s'il embrasse cette profession, à l'exemple des Rasbouts.

Usages des Samaraths.

La troisiéme Secte, qui est celle des Bisnaux, s'abstient, comme les deux précédentes, de manger tout ce qui a l'apparence de vie. Elle impose aussi des jeûnes, ses Temples portent le nom particulier d'*Agoges*. La principale dévotion des Bisnaux consiste à chanter des Hymnes à l'honneur de leur Dieu, qu'ils appellent Ram-Ram. Leur chant est accompagné de danses, de musique, de tambours, de flageolets, de bassins de cuivre, & d'autres instrumens, dont ils jouent devant leurs Idoles. Ils représentent Ram-Ram & sa femme, sous différentes formes. Ils les parent de chaînes d'or, de colliers de perles, & d'autres ornemens précieux. Leurs dogmes sont à-peu-près les mêmes que ceux des Samaraths, avec cette différence, que leur Dieu n'a point de Lieutenans, & qu'il agit par lui-même. Ils se nourrissent de légumes, de beurre & de lait, avec ce qu'ils nomment l'Atsenia, qui est une

Secte des Bisnaux.

Ram-Ram, divinité fameuse.

Description de l'Indoustan.

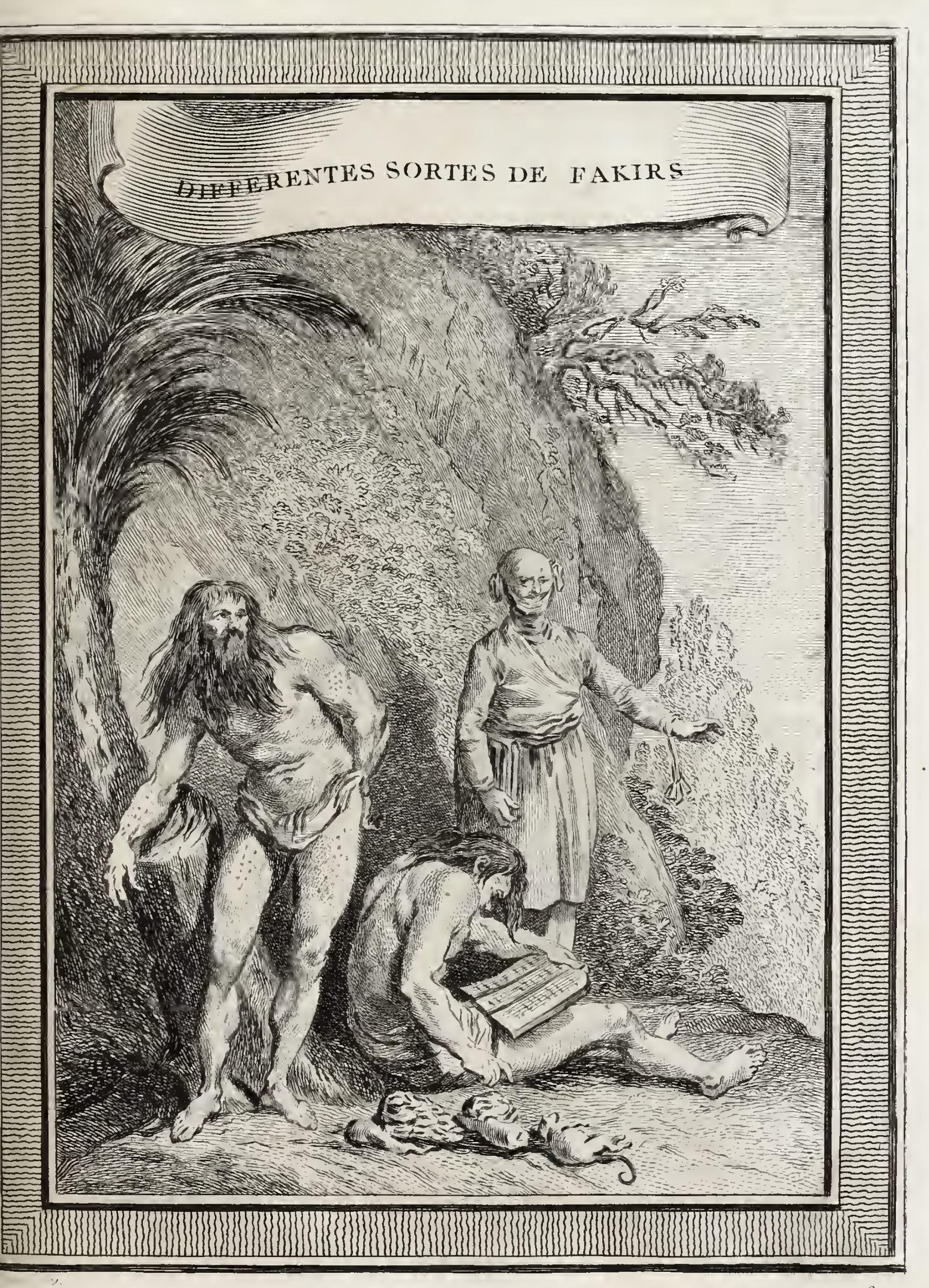
composition de gingembre, de Mangues, de citrons, d'ail, & de graine de moutarde, confite au sel. Ce sont leurs femmes, ou leurs Prêtres qui font cuire leurs alimens. Au lieu de bois, qu'ils font scrupule de brûler, parce qu'il s'y rencontre des vers, qui pourroient périr par le feu, ils employent de la fiente de vache, séchée au Soleil, & mêlée avec de la paille, qu'ils coupent en petits quarreaux, comme les tourbes. La plûpart des Banians Bisnaux exercent le commerce, par commission ou pour leur propre compte. Ils y sont fort entendus. Leurs manieres étant fort douces, & leur conversation agréable, les Chrétiens & les Mahométans choisissent, parmi eux, leurs Interprêtes & leurs Courtiers. Ils ne permettent point aux femmes de se faire brûler avec leurs maris. Ils les forcent de garder un veuvage perpétuel, quand le mari seroit mort avant la consommation du mariage. Il n'y a pas long-tems que le second frere étoit obligé, parmi eux, d'épouser la veuve de son aîné : mais cet usage a fait place à la loi, qui condamne toutes les veuves au célibat.

En se baignant, suivant l'usage commun de toutes les Sectes Banianes, les Bisnaux doivent se plonger, se vautrer, & nager dans l'eau ; après quoi, ils se font frotter, par un Bramine, le front, le nez, les oreilles, d'une drogue composée de quelque bois odoriférant ; & pour sa peine, ils lui donnent une petite quantité de bled, de riz, ou de légumes. Les plus riches ont, dans leurs maisons, des bassins d'eau pure, qu'ils y amenent à grands frais, & ne vont aux rivieres que dans les occasions solemnelles, telles que leurs grandes Fêtes, les Pélerinages & les Eclipses.

Secte des Gougis & des Fakirs.

La Secte des Gougis, qui comprend les Fakirs (39), c'est-à-dire, les Moi-

(39) On cite toujours volontiers le témoignage oculaire d'un Voyageur tel que Bernier. » Entre une infinité, dit-il, & une » très-grande diversité de Fakirs, de Pauvres, de Derviches, de Religieux ou Santons Gentils des Indes, il y en a grand » nombre qui ont une espece de Couvents, » où il y a des Supérieurs, & qui font une » sorte de vœux de chasteté, de pauvreté & » d'obéissance. Ils menent une vie si étrange, que je ne sais si on pourra le croire. » Ce sont pour l'ordinaire ceux qu'on appelle Jauguis (ou Gougis), comme qui » diroit, unis avec Dieu. On en voit quantité » tout nuds ou couchés jour & nuit sur la » cendre, assez ordinairement sous quelques-uns de ces grands arbres, qui sont sur les » bords des Talabs, ou Réservoirs, ou bien » dans des Galleries qui sont autour de leurs » Deutas ou Temples d'Idoles. Il y en a, dont » les cheveux leur tombent jusqu'à mi-jambes, & qui sont entortillés par branches, » comme ce grand poil de nos barbets. De » ceux là, j'en ai vû, en plusieurs endroits, » qui tenoient un bras, & quelquefois les » deux, élevés & tendus perpétuellement » par-dessus leurs têtes, & qui avoient au » bout des doigts les ongles entortillées, » plus longues, suivant la mesure que j'en » ai prise, que la moitié de mon petit doigt. » Leurs bras étoient petits & maigres, comme ceux des Etiques, parce que dans cette » posture forcée ils ne prenoient point assez » de nourriture ; & leurs nerfs s'étant retirés, & les jointures remplies & séchées, » ils ne pouvoient les abbaisser pour prendre quoi que ce soit. Aussi ont-ils de jeunes Novices, qui les servent avec le plus » grand respect. Il n'y a point de Megere » dont la figure approche de la leur. J'ai » souvent rencontré à la Campagne, principalement dans les terres des Rajas, des » bandes de ces Fakirs tout nuds, qui me » faisoient horreur. Les uns tenoient leurs » bras élevés, dans la posture que je viens » de dire. Les autres avoient leurs cheveux » épars, ou bien ils les avoient liés & entortillés autour de la tête. D'autres avoient » à la main des massues, & d'autres une » peau de tigre, séche & roide, sur leurs » épaules. Je les voiois passer effrontément » au travers d'une grande Bourgade ; j'admirois comment les hommes & les femmes » les regardoient sans s'émouvoir, & com-



T. X. N.° IV.

nes Banians, les Hermites, les Missionnaires, & tous ceux qui se livrent à la dévotion par état, font profession de reconnoître un Dieu Créateur & Conservateur de toutes choses, auquel ils donnent divers noms, & qu'ils représentent sous différentes formes. Ils passent pour de saints personnages; & n'exerçant aucun métier, ils ne s'attachent qu'à mériter la vénération du peuple. Une partie de leur sainteté consiste à ne rien manger, qui ne soit cuit, ou apprêté avec de la bouze de vache, qu'ils regardent comme ce qu'il y a de plus sacré. Ils ne peuvent rien posseder en propre. Les plus austeres ne se marient point, & ne toucheroient pas même une femme. Ils méprisent les biens & les plaisirs de la vie. Le travail n'a pas plus d'attraits pour eux. Ils passent leur vie à courir les chemins & les bois, ou la plûpart vivent d'herbes vertes & des fruits sauvages. D'autres se logent dans des masures ou dans des grottes, & choisissent toujours les plus sales. D'autres, plus saints encore, vont nuds, à l'exception des parties naturelles, & ne font pas difficulté de se montrer, dans cet état, au milieu des grands chemins & des villes. Ils ne se font jamais raser la tête; encore moins la barbe, qu'ils ne lavent & ne peignent jamais, non plus que leur chevelure. Aussi paroissent-ils couverts de poil, comme autant de sauvages. Quelquefois ils s'assemblent par troupes, sous un Chef, auquel ils rendent toutes sortes de respects & de soumissions. Quoiqu'ils fassent profession de ne rien demander, ils s'arrêtent près des lieux habités qu'ils rencontrent; & l'opinion qu'on a de leur sainteté porte toutes les autres Sectes Banians, à leur offrir des vivres. Enfin, d'autres se livrant à la mortification, exercent, en effet, d'incroyables austerités. Il se trouve aussi des femmes qui embrassent un état si dur. Schouten ajoute que souvent les Pauvres mettent leurs enfans entre les mains des Gougis; afin qu'étant exercés à la patience, ils soient capables de suivre une profession si sainte & si honorée, s'ils ne peuvent subsister par d'autres voies (40).

Description de l'Indoustan.

Quelques Voyageurs mettent les Rasbouts (41) au nombre des Sectes Ba-

Rasbouts.

» ment les femmes leur portoient dévote- » ment l'aumône. J'ai vû assez long-tems à Dehli, un fameux Fakir, nommé *Sormet*, qui alloit ainsi nud par les rues, & qui aima mieux enfin se laisser couper le cou, que de se vêtir, quelques menaces & quelques promesses que lui pût faire Aureng-Zeb. J'en ai vû plusieurs, qui par dévotion faisoient de longs pelerinages, non-seulement nuds, mais chargés de grosses chaînes de fer, comme celles qu'on met aux pieds des éléphans; d'autres qui par un vœu particulier se tenoient sept ou huit jours debout sur leurs jambes, qui devenoient fort enflées, s'appuyant seulement quelques heures de la nuit sur une corde tendue; d'autres qui se tenoient des heures entieres sur leurs mains, sans branler, la tête en bas & les pieds haut, & dans d'autres postures si contraintes & si difficiles, que nous n'avons pas de Bateleurs qui puissent les imiter, &c. Bernier explique, en Philosophe, tant d'effets surprenans, & les attribue moins à l'imposture qu'à la force de la superstition. Tavernier ne s'étend pas moins sur le même sujet; mais on a fait remarquer qu'il est accusé d'avoir emprunté ses lumieres d'autrui. Il paroît néanmoins ne les devoit qu'à lui-même sur les plus célébres pelerinages des Indiens, dont il avoit vû la plûpart, & qu'il rapporte fort au long. *Bernier, Tome III, article de la Religion des Gentils. Tavernier, Tome II.* Mais personne n'a mieux traité le même sujet qu'Abraham Roger, Henri Lor, & les Peres Kirker & Roa, Jésuites Allemands.

(40) *Ubi sup.* page 230.

(41) D'autres les nomment Ragipouts, Rasbouts, Rasboutes, &c. Ils sont répandus dans les Provinces, sans autre raison, pour se marier entr'eux, que celle de leurs opinions.

Description de l'Indoustan.

nianes, parce qu'ils croyent aussi la transmigration des ames, & qu'ils ont une grande partie des mêmes usages. Cependant, au lieu que tous les autres Banians ont l'humeur douce, & qu'ils abhorrent l'effusion du sang, les Rasbouts sont emportés, hardis & violens. Ils mangent de la chair. Ils ne vivent que de meurtre & de rapines. Ils n'ont pas d'autre métier que la guerre.

Leur intrépidité.

Le grand Mogol, & la plûpart des autres Princes Indiens, les employent dans leurs armées, parceque, méprisant la mort, ils sont d'une intrépidité surprenante. Mandeslo raconte que cinq Rasbouts, étant un jour entrés dans la maison d'un Paysan, pour s'y reposer d'une longue marche, le feu prit au village, & s'approcha bien-tôt de la maison où ils s'étoient retirés. On les en avertit; ils répondirent que jamis ils n'avoient tourné le dos au péril; qu'ils étoient résolus de donner au feu la terreur qu'il inspiroit aux autres, & qu'ils vouloient le forcer de s'arrêter à leur vûe. En effet ils s'obinerent à se laisser brûler, plutôt que de faire un pas pour se garantir des flammes. Il n'y en eut qu'un, qui prit le parti de se retirer: mais il ne put se consoler de n'avoir pas suivi l'exemple des autres (42).

Les Rasbouts n'épargnent que les bêtes, sur-tout les oiseaux, qu'ils nourrissent même avec soin, parce qu'ils croyent que leurs ames sont particuliérement destinées à passer dans ces petits corps, & qu'ils esperent alors, pour eux-mêmes, autant de charité qu'ils en auront eu pour les autres. Ils marient, comme les Banians, leurs enfans dès le premier âge. Leurs veuves se font brûler aussi, avec le corps de leurs maris; à moins que dans le Contrat de Mariage, elles n'ayent stipulé qu'on ne puisse les y forcer. Cette précaution ne le deshonore point, lorsqu'elle a précédé l'union conjugale.

Au reste, cette variété d'opinions & d'usages, qui forme tant de Sectes différentes entre les Banians, n'empêche point qu'ils n'ayent quatre Livres communs, qu'ils regardent comme le fondement de leur Religion, & pour lesquels ils ont le même respect, malgré la différence de leurs explications. Bernier, qui s'attache particuliérement à tout ce qui regarde leurs sciences & leurs opinions, nous donne des éclaircissemens curieux sur ces deux points.

Colleges & Science des Gentils Indiens.

Benarés, ville située sur le Gange, dans un pays très riche & très agréable, est l'Ecole générale, & comme l'Athenes de toute la Gentilité des Indes. C'est le lieu où les Bramines, & tous ceux, qui aspirent à la qualité de Sçavans, se rendent pour communiquer leurs lumieres, ou pour en recevoir. Ils n'ont point de Colleges, & de Classes subordonnées comme les nôtres; en quoi Bernier leur trouve plus de ressemblance avec l'ancienne maniere d'enseigner. Les Maîtres sont dispersés, par la ville, dans leurs maisons, & principalement dans les jardins des Fauxbourgs, où les riches Marchands leur permettent de se retirer. Les uns ont quatre disciples, d'autres six ou sept; & les plus célébres, douze ou quinze au plus, qui employent dix & douze années, à recevoir leurs instructions. Cette étude est très lente, parce que la plûpart des Indiens sont naturellement paresseux; défaut qui leur vient de la chaleur du Pays, & de la qualité de leurs alimens. Ils étudient sans contention, en mangeant leur Kichery, c'est-à-dire un mêlange de légumes, que les riches Marchands leur font apprêter.

(42) *Ubi sup.* page 178.

Leur premiere étude est sur le Hanscrit, qui est une langue tout-à-fait différente de l'Indienne ordinaire, & qui n'est sçue que des Pendets, ou des Sçavans. C'est de cette langue que le Pere de Kirker a publié l'Alphabet, tel qu'il l'avoit reçu du Pere Roa. Elle se nomme Hanscrit, qui signifie *langue pure*; & croyant que c'est dans cette langue que Dieu, par le ministere de Brahma, leur a communiqué les quatre Livres, qu'ils appellent *Beths*, ils lui donnent les qualités de Sainte & de Divine. Ils prétendent qu'elle est aussi ancienne que ce Brahma, dont ils ne comptent l'âge que par Lecks, ou centaines de mille ans. » Je voudrois caution, dit Bernier, de cette étrange » antiquité. Mais il ajoute qu'on ne peut nier qu'elle ne soit très anciennne, » puisque leurs Livres de Religion, qui l'est, sans doute, beaucoup, ne sont » écrits que dans cette langue, & que, de plus, elle a ses Auteurs de Philo- » sophie & de Médecine, en Vers, quelques autres Poésies, & quantité d'au- » tres Livres, dont il vit une grande salle toute remplie à Benarés.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

Origine des quatre Livres qu'ils nomment Beths.

Lorsqu'ils ont appris le Hanscrit, travail difficile, parce qu'ils n'ont point de bonne Grammaire, ils commencent ordinairement à lire le *Purane*, c'est une interprétation, & comme un abregé des Beths, parce que les Beths sont fort gros, du moins, si ce sont ceux qu'on fit voir à Bernier. Ils sont même si rares, que Daneck-Mend, son Maître, ne put trouver l'occasion de les acheter, avec quelque soin qu'il les eût fait chercher On ne les tient pas moins sécrets, dans la crainte que les Mahométans ne s'en saisissent, & ne les fassent brûler, comme ils ont fait plusieurs fois. Après le Purane, quelques-uns se jettent dans la Philosophie. Entre leurs Philosophes, ils en comptent six principaux, qui sont autant de différentes Sectes. De-là naissent quantité de différends & de jalousies, par la préférence que chacun donne à la sienne, parce qu'il la croit, non seulement meilleure, mais plus conforme aux Beths. D'une de ces six Sectes, qui se nomme *Bauté*, sortent douze autres Sectes différentes. Cependant elle est moins commune que les cinq autres. Ses Sectateurs sont hais & méprisés. Ils passent pour des Athées, dont les usages ne sont pas moins extraordinaires que leurs opinions.

Ordre de leurs Etudes.

Les Traités de Philosophie Indienne s'acordent sur les premiers principes des choses. Les uns établissent que tout est composé de petits corps indivisibles, moins par leur résistance & leur dureté, que par leur petitesse. D'autres veulent que tout soit composé de matiere & de forme; d'autres que tout le soit des quatre Elemens & du néant. Quelques-uns regardent la lumiere & les ténébres, comme les premiers principes. Plusieurs admettent, pour principe, la privation, ou plutôt les privations, qu'ils distinguent du néant. Enfin, d'autres prétendent que tout est composé d'accidens. Ce qu'ils disent, pour appuyer leurs systêmes, est obscur & mal conçu: mais Bernier, qui n'avoit pû lire leurs Livres, & qui trouvoit, d'ailleurs, les Pandets fort ignorans, étoit porté à juger que la faute venoit d'eux plutôt que de leurs Auteurs (43). Au reste, ils s'accordent tous à penser que leurs principes sont éternels. Une production du néant ne paroît pas leur être tombée dans l'esprit, non plus qu'à la plûpart des anciens Philosophes. Il n'y a qu'un seul de leurs Auteurs, qui semble en avoir eu quelqu'idée.

Leur Philosophie.

Premiers principes.

(43) *Ubi sup.* pages 102 & suivantes.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

Médecine Indienne.

Dans la Médecine, ils ont quantité de petits Livres, qui ne contiennent gueres que des méthodes & des recettes. Le plus ancien & le principal est écrit en Vers. Leur pratique est fort différente de la nôtre. Ils se fondent sur ces principes; qu'un Malade, qui a la fiévre, n'a pas besoin de nourriture; que le principal reméde des maladies est l'abstinence; qu'on ne peut donner rien de pire, à un malade, que des bouillons de viande, ni qui se corrompe plutôt dans l'estomac d'un fievreux; & qu'on ne doit tirer du sang que dans une grande & évidente nécessité, telle que la crainte d'un transport au cerveau, ou dans les inflammations de quelque partie considérable, telle que la poitrine, le foie ou les reins. Bernier, quoique Médecin, ne décide point, dit-il, la bonté de cette pratique; mais il en vérifia le succès. Il ajoute qu'elle n'est pas particuliere aux Médecins Gentils; que les Médecins Mogols & Mahométans, qui suivent Avicenne & Averroes, y sont fort attachés, sur-tout à l'égard des bouillons de viande; que les Mogols, à la vérité, sont un peu plus prodigues de sang que les Gentils, & que dans les maladies, qu'on vient de nommer, ils saignent ordinairement une ou deux fois: mais, » ce n'est pas de ces petites saignées, qu'il appelle de nouvelle » invention; *ce sont de ces saignées copieuses des Anciens*, de dix-huit & » vingt onces de sang, qui vont souvent jusqu'à la défaillance, mais qui ne » manquent guéres aussi d'étrangler, suivant le langage de Galien, les ma- » ladies dans leur origine (44).

Anatomie.

Dans l'Anatomie, on peut dire absolument que les Indiens Gentils n'y entendent rien. La raison en est simple: ils n'ouvrent jamais de corps d'hommes, ni d'animaux. Cependant ils ne laissent pas d'assurer qu'il y a cinq mille veines dans le corps humain, avec autant de confiance que s'ils les avoient comptées.

Astronomie.

A l'égard de l'Astronomie, ils ont leurs Tables, suivant lesquelles ils prevoient les Eclipses. Si ce n'est pas avec toute la justesse des Astronômes de l'Europe, ils y parviennent à peu près. Mais ils ne laissent pas de joindre, à leurs lumieres, de ridicules fables. Ce sont des monstres qui se saisissent alors du Soleil & de la Lune, & qui l'infectent. Ils prétendent, avec autant d'obstination dans leur ignorance, que la Lune est de quatre cens mille cosses au-dessus du Soleil, c'est-à-dire, plus de cinquante mille lieues; qu'elle est lumineuse d'elle-même, & que c'est d'elle que nous vient une certaine eau vitale, qui s'assemble & se range principalement dans le cerveau, descendant de-là, comme d'une source dans tous les membres, pour servir à leurs fonctions. Ils veulent que le Soleil, la Lune, & généralement tous les Astres, soient des Deutas, ou des Temples; que la nuit arrive lorsque le Soleil est derriere le sommet d'une montagne imaginaire, qu'ils placent au milieu de la terre, à laquelle ils donnent plusieurs mille lieues de hauteur, & la figure d'un pain de sucre renversé; de sorte que le jour ne luise, chez eux, que lorsque le Soleil revient du derriere de cette montagne.

Géographie.

Leurs idées de Géographie ne sont pas moins choquantes. Ils croyent que la terre est plate & triangulaire; qu'elle a sept étages, tous différens en beauté, en perfections, en habitans, dont chacune est entourée de sa mer; que de

(44) *Ibidem.* page 108.

ces mers, une eſt de lait, une autre de ſucre, une autre de beurre, une autre de vin, &c; qu'après une terre vient une mer, & une mer après une terre; & que chaque étage a différentes perfections, juſqu'au premier qui les contient toutes.

Description de l'Indoustan.

Réflexion de Bernier ſur les anciens Brachmanes.

Si toutes ces rêveries, obſerve Bernier, ſont les fameuſes ſciences des anciens Brachmanes des Indes, on s'eſt bien trompé dans l'idée qu'on en a conçue. Il auroit eu peine, dit-il, à ſe le perſuader, s'il n'avoit vû que la Religion des Indes eſt d'un tems immémorial; qu'elle s'eſt conſervée dans la langue Hanſcrit, qui ne peut être que très ancienne, puiſqu'on ignore ſon origine, & que c'eſt une langue morte qui n'eſt connue que des Savans & qui a ſes Poëſies; que tous les Livres de ſcience ne ſont écrits que dans cette langue; enfin que peu de monumens ont autant de marques d'une très grande antiquité (45).

Viſite que Bernier rend au grand Pendet de Benarés.

L'Auteur, qu'on cite avec complaiſance, raconte qu'en deſcendant le Gange & paſſant par Benarés, il alla trouver un chef des Pendets, qui fait ſa demeure ordinaire dans cette ville. C'étoit un Bramine, ſi renommé par ſon ſavoir, que Scha-Jehan, par eſtime pour ſon mérite, autant que pour faire plaiſir aux Rajas, lui avoit accordé une penſion annuelle de deux mille roupies. Il étoit de belle taille, & d'une fort agréable phiſionomie. Son habillement conſiſtoit dans une eſpece d'écharpe blanche de ſoie, qui étoit liée autour de ſa ceinture & qui lui pendoit juſqu'au milieu des jambes; avec une autre écharpe, de ſoie rouge, aſſez large, qu'il portoit ſur les épaules comme un petit manteau. Bernier l'avoit vû pluſieurs fois à Dehli, devant l'Empereur, dans l'aſſemblée de tous les Omhras, & marchant par les rues, tantôt à pied, & tantôt en paleki. Il l'avoit même entretenu pluſieurs fois chez Daneck-Mend, à qui ce Docteur Indien faiſoit ſa cour, dans l'eſpérance de faire rétablir ſa penſion, qu'Aureng-Zeb lui avoit ôtée, pour marquer ſon attachement au Mahométiſme. » Lorſqu'il me vit à Benarés, dit » Bernier, il me fit cent careſſes, & me donna une collation dans la Bibliothéque de ſon Univerſité, avec les ſix plus fameux Pendets de la ville. » Me trouvant en ſi bonne compagnie, je les priai tous de me dire leurs » ſentimens ſur l'adoration de leurs Idoles, parce que me diſpoſant à quitter les Indes, j'étois extrêmement ſcandaliſé de ce côté-là, & que ce Culte » me paroiſſoit indigne de leurs lumieres & de leur philoſophie. Voici la » réponſe de cette noble aſſemblée.

Portrait de ce Docteur.

Civilités des Pendets.

Explications qu'ils donnent à Bernier.

Nous avons véritablement, me dirent-ils, dans nos Deutas ou nos Temples, quantité de ſtatues diverſes, comme celles de Brahma, Mchaden, Genich & Gavani, qui ſont des principales; & beaucoup d'autres moins parfaites, auxquelles nous rendons de grands honneurs, nous proſternant devant elles & leur préſentant des fleurs, du riz, des huiles parfumées, du ſafran, & d'autres offrandes, avec un grand nombre de cérémonies. Cependant nous ne croyons point que ces ſtatues ſoient ou Brahma même, ou les autres, mais ſeulement leurs images & leurs repréſentations; & nous ne leur

(45) *Ibid.* 114. Il n'y a rien à conclure de la chronologie Indienne, qui ne fait pas le monde éternel, mais qui le fait ſi vieux, dit Bernier, que tout habiles Arithméticiens que ſont les Bramines, ils ne peuvent nombrer leurs calculs. *Ibid.* page 122.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

rendons ces honneurs, que par rapport à ce qu'elles repréſentent. Elles ſont dans nos Deutas, parce qu'il eſt néceſſaire à ceux qui font la priere d'avoir quelque choſe, devant les yeux, qui arrête l'eſprit. Quand nous prions, ce n'eſt pas la ſtatue que nous prions, mais celui qui eſt repréſenté par la ſtatue. Au reſte, nous reconnoiſſons que c'eſt Dieu, qui eſt le Maître abſolu & le ſeul Tout-puiſſant.

Leurs idées ſur les Deutas.

» Voilà, reprend Bernier, ſans y rien ajouter ni diminuer, l'explication » qu'ils me donnerent. Je les pouſſai enſuite ſur la nature de leurs Deu- » tas (46), dont je voulois être éclairci : mais je n'en pûs rien tirer que » de confus ; qu'il y en avoit de trois ſortes, de bons, de mauvais, & » d'indifférens, c'eſt-à-dire, qui n'étoient ni bons ni mauvais ; que quel- » ques-uns vouloient qu'ils fuſſent de feu ; que d'autres les croioient faits » de lumiere ; que pluſieurs prétendoient qu'ils étoient *Diapek*, terme que » je ne pus me faire expliquer nettement, excepté qu'ils me diſoient que » Dieu eſt Diapek, que notre ame eſt Diapek, & que ce qui eſt Diapek » eſt incorruptible, & ne dépend ni des tems ni des lieux : que ſuivant » d'autres, les Deutas n'étoient que des portions de la divinité, & que » d'autres encore les prenoient pour certaines eſpeces de divinités, ſéparées » & diſperſées dans le monde.

Bernier continue : » Je les mis encore ſur la nature du *Lengue-cherire*, » admis par quelques-uns de leurs meilleurs Auteurs : mais je n'en pus tirer » que ce que j'avois depuis long-tems entendu d'un autre Pendet ; ſavoir, » que les ſemences des animaux, des plantes & des arbres ne ſe forment » point de nouveau ; qu'elles ſont toutes, dès la premiere naiſſance du mon- » de, diſperſées par-tout, mêlées dans toutes choſes, & qu'actuellement, » comme en puiſſance, elles ne ſont que des plantes, des arbres & des ani- » maux mêmes, entiers & parfaits, mais ſi petits qu'on ne peut diſtinguer » leurs parties ; ſinon, lorſque ſe trouvant dans un lieu convenable, elles ſe » nourriſſent, s'étendent & groſſiſſent, en ſorte que les ſemences d'un pom- » mier & d'un poirier ſont un Lengue-cherire, un petit pommier & un » petit poirier parfait, avec toutes ſes parties eſſentielles ; comme celles » d'un cheval, d'un éléphant & d'un homme, ſont un Lengue-cherire, un » petit cheval, un petit éléphant, & un petit homme, auxquels il ne » manque que l'ame & la nourriture pour les faire paroître ce qu'ils ſont en » effet (47).

Quoique

(46) Ce mot ſignifie tout à la fois & les Temples & les objets du Culte, comme celui de *Pagode*.

(47) Bernier, *ubi ſup.* pages 126 & précédentes. Il ajoute que la Doctrine de l'Ame univerſelle avoit fait depuis quelques années beaucoup de progrès dans les Indes, parce que quelques Pendets en avoient infecté l'eſprit de Darah & de Sujah, les deux premiers fils de Chah-Jehan : mais que cette Doctrine faiſoit une ſorte de cabale, comme fait, en Perſe, celle des Soufys & de la plûpart des Perſans lettrés ; qu'elle ſe trouve expliquée en vers Perſiens, fort relevés & fort emphatiques, dans leur Goul-tchenraz, ou Parterre des myſteres ; que ſi l'on pénétroit bien dans Platon & dans Ariſtote, peut-être trouveroit-t-on qu'ils ont donné dans cette idée ; que c'eſt celle de Flud, refutée par Gaſſendi, & celle enfin où ſe perdent la plûpart de nos *Chymiques* : mais que les cabaliſtes Indiens portent cette chimere plus loin que tous les autres ; qu'ils prétendent que Dieu, ou l'Etre ſouverain, qu'ils nomment *Achar*, & qu'ils croyent immuable, a non-ſeulement produit ou tiré les

Quoique Bernier ne sçût pas le Hanscrit, où la langue des Sçavans, il eut une précieuse occasion de connoître les Livres composés dans cette langue. Daneck-Mend-Khan, son Agah, prit à ses gages un des plus fameux Pendets de toutes les Indes. Quand j'étois las, dit-il, d'expliquer à mon Agah les dernieres découvertes d'Harvey & de Peket, sur l'Anatomie, & de raisonner avec lui sur la Philosophie de Gassendi & de Descartes, que je lui traduisois en langue Persanne, le Pendet étoit notre ressource. Nous apprîmes de lui, que Dieu, qu'il nommoit toujours *Achar*, c'est-à-dire, immobile ou immuable, a donné, aux Indiens, quatre Livres qu'ils appellent Beths; nom qui signifie Science, parce qu'ils prétendent que dans ces Livres toutes les Sciences sont comprises. Le premier se nomme Atherbaded; le second, Zagerbed; le troisiéme, Rekbed, & le quatriéme, Samabed. Suivant la Doctrine de ces Livres, ils doivent être distingués, comme ils le sont effectivement, en quatre Tribus; la premiere, de Bramines, ou gens de Loi; la seconde, de Quetterys, qui sont les gens de guerre; la troisiéme, de Bescué, ou des Marchands, qu'on appelle proprement Banians; & la quatriéme de Seydra, qui sont les Artisans & les Laboureurs (48). Ces

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

Daneck Mend prend un Pendet à ses Gages.

Lumieres que Bernier tire de lui.

les Ames de sa propre substance, mais généralement encore tout ce qu'il y a de matériel & de corporel dans l'univers, & que cette production ne s'est pas faite simplement à la maniere des causes efficientes, mais à la façon d'une araignée, qui produit une toile, qu'elle tire de son nombril, & qu'elle reprend quand elle veut. La création n'est donc, suivant ces Docteurs, qu'une extraction & une extention que Dieu fait, de sa propre substance, par ces rets qu'il tire comme de ses entrailles, comme la destruction n'est qu'une reprise, de cette divine substance & de ces divins rets dans lui-même: de sorte que le dernier jour du monde, qu'ils appellent *Maperlé*, ou *Pralea*, dans lequel ils croyent que tout doit être détruit, ne sera qu'une reprise générale de tous les rets que Dieu aura tirés de lui-même Ils en concluent qu'il n'y a rien de réel & d'effectif dans tout ce qui frappe nos sens; que tout ce monde n'est qu'une espece de songe & une pure illusion, parce que tout ce qui paroît à nos yeux n'est qu'une seule & même chose, qui est Dieu même; comme tous les nombres, dix, vingt, cent, mille, &c, ne sont qu'une même unité, répétée plusieurs fois. Bernier, qui avoit pris beaucoup de peine à recueillir toutes ces opinions, qu'il appelle un fatras fabuleux, demande s'il n'a pas droit de s'écrier; misérable fruit que je retire de tant de Voyages & de réflexions. *Ubi sup. pages 135 & précédentes.*

(48) Leurs anciens Législateurs avoient peut-être vû ces Bergers d'Egypte, qui, pour traverser le Nil, tiennent de la main gauche la queue d'un bufle, ou d'un bœuf, & de la main droite un bâton, pour le conduire; ou plutôt, suivant Bernier, ils peuvent avoir inspiré ce respect pour la vache, parce que c'est d'elle que les Indiens tirent le lait & le beurre, qui font une bonne partie de leur subsistance, & qu'elle est le fondement du labourage, & par conséquent de la vie. Il ajoute qu'il n'en est pas des Indes comme de l'Europe. La terre, séchée l'espace de huit mois par des chaleurs excessives, n'y peut pas nourrir une si grande quantité de bestiaux. Si l'on y en tuoit la moitié de ce qu'on tue en France & en Angleterre, le pays en seroit bientôt dépourvû, & demeureroit sans culture. Les Bramines firent valoir la disette du bétail, pour obtenir de Jehan-Guir qu'on n'en tueroit point pendant un certain nombre d'années; & du tems de l'Auteur, ils présenterent une requête à Aureng Zeb, avec l'offre d'une somme considérable, pour l'engager à la même défense. Ils représentoient que depuis cinquante ou soixante ans plusieurs terres demeuroient incultes, parce que les bœufs & les vaches étoient devenus trop chers. L'Auteur ajoute que les Législateurs peuvent avoir considéré aussi que la chair de vache & de bœuf n'a pas grand goût dans les Indes, & n'y est gueres saine, si ce n'est pendant le froid très court de l'hyver; ou que peut-être ils ont voulu détourner les hommes de la cruauté avec laquelle ils se traitoient les uns les autres, en leur inspirant de l'humanité pour les animaux mêmes. *Bernier, ubi suprà, pages 77 & précédentes.*

Tribus ne peuvent s'allier les unes avec les autres ; c'eſt-à-dire, qu'un Bramine, par exemple, ne peut ſe marier avec une femme Quettery.

Ils conviennent tous dans une Doctrine, qui revient à celle des Pythagoriciens, ſur la Métempſicoſe, & qui leur défend de tuer ou de manger aucun animal. Ceux de la ſeconde Tribu peuvent néanmoins en manger, à l'exception de la chair de vache & de paon. Le reſpect incroyable qu'ils ont pour la vache vient de l'opinion dans laquelle ils ſont élevés, qu'ils doivent paſſer un Fleuve dans l'autre vie, en ſe tenant à la queue d'un de ces animaux.

La Doctrine des Beths oblige ſes Sectateurs à faire la priere tous les jours, trois fois pour le moins, le matin, à midi, & le ſoir, le viſage tourné vers l'Orient. Ils doivent ſe laver trois fois tout le corps, ou du moins une fois avant le manger, & dans une eau courante plutôt que dans toute autre. Peut-être les Légiſlateurs n'ont-ils penſé qu'à leur faire prendre une habitude fort utile, dans un pays où le bain ne convient pas moins à la ſanté qu'à la propreté.

Les Beths enſeignent que Dieu ayant réſolu de créer le Monde, ne voulut pas s'employer lui-même à cet Ouvrage, mais qu'il créa trois Etres très parfaits. Le premier, nommé Brahma, qui ſignifie, pénétrant en toutes choſes ; le ſecond, ſous le nom de Beſchen, qui veut dire, exiſtant en toutes choſes ; & le troiſiéme, ſous celui de Mehahden, c'eſt-à-dire, grand Seigneur : que par le miniſtere de Brahma, il créa le Monde ; que par Beſchen, il le conſerve ; & qu'il le détruira par Mehahden : que Brahma fut chargé de publier les quatre Beths, & que c'eſt par cette raiſon qu'il eſt quelquefois repréſenté avec quatre têtes. Quelques Miſſionnaires Européens ont cru reconnoître, dans ces trois Etres, une idée corrompue du Myſtere de la Trinité (49).

On a cru que ce petit nombre de recherches, tirées d'un Voyageur tel que Bernier, ſatisferoit plus un Lecteur judicieux que toutes les fables populaires qui ſe trouvent raſſemblées dans la plûpart des Relations. Figurons-nous que de pluſieurs Indiens arrivés en Europe, l'un, auſſi diſcret

(49) Le Pere Roa, Jéſuite Allemand, qui s'étoit appliqué à l'étude du Hanſcrit, pendant ſon ſéjour dans Agra, ſoutenoit que non-ſeulement on trouve dans les Livres des Banians un Dieu en trois perſonnes, mais que la ſeconde perſonne de leur Trinité s'eſt incarnée neuf fois. Leurs traditions portent que la dixiéme incarnation ſe fera, pour délivrer le Monde de l'eſclavage des Mahométans. C'eſt ce que le Pere Kirker a publié, dans ſa *Chine illuſtrée*, d'après le Pere Roa même, qui lui avoit communiqué ſes lumieres à Rome. Elles ont été confirmées par un Pere Carme de Chiras, qui lui en avoit dérobé une partie par adreſſe, lorſqu'il retournoit en Europe, par la Perſe. Mais Bernier, qui avoit lû le Pete Kirker, ne convient pas que le mot d'*incarnation* ſoit expreſſément uſité. Seulement, dit-il, il avoit entendu quelques Pendets qui expliquoient ainſi la choſe : Dieu avoit autrefois paru en diverſes figures corporelles, où il avoit fait toutes les merveilles qu'ils racontent. D'autres prétendoient que c'étoit l'Ame de certains grands hommes, tels que nous dirions les Héros, qui avoit paſſé dans ces corps, & que ces Héros étoient ainſi devenus *Deutas* ; ou, pour parler comme nos anciens Idolâtres, qu'ils étoient devenus une eſpece de divinités puiſſantes, comme des *Numina*, des *Genii*, des *Demones* ; ou, ſi l'on veut, comme des Eſprits & des Fées. Il ne paroît pas, dit-il, que le mot de Deuta puiſſe avoir une autre ſignification. *Bernier, ubì ſuprà, pages 91 & précédentes.*

qu'habile & pénétrant, ne cherchât des informations que parmi nos Sçavans les plus éclairés, tandis que les autres, quoiqu'en grand nombre, recevroient toutes les lumietes qui leur viendroient de leurs premiers correspondans, & prêteroient l'oreille au hasard de ceux qui les connoîtroient.

Autres Sectes d'Idolâtres.

Mais les Banians, dans leurs différentes Sectes, ne sont pas les seuls Idolâtres de l'Empire. On trouve particuliérement, dans la Province de Guzarate, une sorte de Payens, qui se nomment *Parsis*, dont la plûpart sont des Persans, des Provinces de Fars & de Korasan, qui abandonnerent leur Patrie dès le septiéme siécle, pour se dérober à la persécution des Mahométans. Abubeker ayant entrepris d'établir la Religion de Mahomet, en Perse, par la force des armes, le Roi qui occupoit alors le trône, dans l'impuissance de lui résister, s'embarqua au Port d'Ormus, avec dix-huit mille hommes, fidéles à leur ancienne Religion, & prit terre à Cambaie. Non-seulement il y fut reçu, mais il obtint la liberté de s'établir dans le pays, où cette faveur attira d'autres Persans, qui n'ont pas cessé d'y conserver leurs anciens usages.

Parsis, Idolâtres originaires de Perse.

Les Parsis n'ont rien de si sacré que le feu, parce que rien, disent-ils, ne représente si bien la Divinité. Ils l'entretiennent soigneusement. Jamais ils n'éteindroient une chandelle ou une lampe. Jamais ils n'employeroient de l'eau pour arrêter un incendie, quand leur Maison seroit exposée à périr par les flammes. Ils employent alors de la terre pour l'étouffer. Le plus grand malheur qu'ils croyent avoir à redouter, est de voir le feu tellement éteint dans leurs Maisons, qu'ils soient obligés d'en tirer du voisinage. Mais il n'est pas vrai, comme on le dit des Guebres & des anciens Habitans de la Perse, qu'ils en fassent l'objet de leurs adorations. Ils reconnoissent un Dieu, conservateur de l'Univers, qui agit immédiatement par sa seule puissance, auquel ils donnent sept Ministres pour lesquels ils ont aussi beaucoup de vénération, mais qui n'ont qu'une administration dépendante, dont ils sont obligés de lui rendre compte. Au-dessous de ces premiers Ministres, ils en comptent vingt-six autres, dont chacun exerce différentes fonctions, pour l'utilité des hommes & pour le Gouvernement de l'Univers. Outre leurs noms particuliers, ils leur donnent en général celui de *Geshou*, qui signifie Seigneurs; & quoiqu'inférieurs au premier Etre, ils ne font pas difficulté de les adorer & de les invoquer dans leurs nécessités, parce qu'ils sont persuadés que Dieu ne refuse rien à leur intercession. Leur respect est extrême pour leurs Docteurs. Ils leur fournissent abondamment de quoi subsister avec leurs familles. On ne leur connoît point de Mosquées, ni de lieux publics pour l'exercice de leur Religion; mais ils consacrent à cet usage une chambre de leurs Maisons, dans laquelle ils font leurs prieres, assis, & sans aucune inclination de corps. Ils n'ont pas de jour particulier pour ce Culte, à l'exception du premier & du vingtiéme de la Lune, qu'ils chomment religieusement. Tous leurs mois sont de trente jours; ce qui n'empêche pas que leur année ne soit composée de trois cens soixante-cinq jours, parce qu'ils en ajoutent cinq au dernier mois. On ne distingue point leurs Prêrres à l'habit, qui leur est commun non-seulement avec tous les autres Parsis, mais avec tous les Habitans du pays. L'unique distinction de ces Idolâtres est un cordon de laine ou de poil de chameau, dont ils se

Respect qu'ils ont pour le feu.

Leurs opinions religieuses.

Leur Culte.

Leur habillement.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

font une ceinture qui leur passe deux ou trois fois autour du corps, & qui se noue en deux nœuds sur le dos. Cette marque de leur profession leur paroît si nécessaire, que ceux qui ont le malheur de la perdre ne peuvent ni manger, ni boire, ni parler, ni quitter même la place où ils se trouvent, avant qu'on leur en ait apporté une autre, de chez le Prêtre qui les vend. Les femmes en portent comme les hommes, depuis l'âge de douze ans (50).

Leur habitation & leurs usages.

La plûpart des Parsis habitent le long des Côtes maritimes, & trouvent paisiblement leur entretien dans le profit qu'ils tirent du tabac, qu'ils cultivent, & du terry qu'ils tirent des palmiers, parce qu'il leur est permis de boire du vin. Ils se mêlent aussi du Commerce, de Banque, & de toutes sortes de Professions, à la réserve des Métiers de Maréchal, de Forgeron & de Serrurier, parce que c'est pour eux un péché irrémissible d'éteindre le feu. Leurs Maisons sont petites, sombres, & mal meublées. Dans les villes, ils affectent d'occuper un même quartier. Quoiqu'ils n'ayent point de Magistrats particuliers, ils choisissent, entr'eux, deux des plus considérables de la Nation, qui décident les différends, & qui leur épargnent l'embarras de plaider devant d'autres Juges. Leurs enfans se marient fort jeunes; mais ils continuent d'être élevés dans la Maison paternelle, jusqu'à l'âge de quinze ou seize ans. Les veuves ont la liberté de se remarier. Si l'on excepte l'avarice, & les tromperies du Commerce, vice d'autant plus surprenant, dans les Parsis, qu'ils ont une extrême aversion pour le larcin, ils sont généralement de meilleur naturel que les Mahométans (51). Leurs mœurs sont douces, innocentes, ou plus éloignées du moins de toutes sortes de desordres, que celles des autres Nations de l'Inde.

Cérémonies des Parsis pour leurs Morts.

Lorsqu'un Parsis est à l'extrêmité de sa vie, on le transporte de son lit sur un banc de gazon, où on le laisse expirer. Ensuite cinq ou six hommes l'enveloppent dans une piece d'étoffe, & le couchent sur une grille de fer, en forme de civiere, sur laquelle ils le portent au lieu de la sépulture commune, qui est toujours à quelque distance de la ville. Ces Cimetieres sont trois champs, fermés d'une muraille de douze ou quinze pieds de hauteur, dont l'un est pour les femmes, l'autre pour les hommes, & le troisiéme pour les enfans. Chaque fosse a, sur son ouverture, des barres, qui forment une autre espece de grille, sur laquelle on place le corps, pour y servir de pâture aux oiseaux de proie, jusqu'à ce que les os tombent d'eux mêmes dans la fosse. Les parens & les amis l'accompagnent avec des cris & des gémissemens effroyables; mais ils s'arrêtent à cinq cens pas de la sépulture, pour attendre qu'il soit couché sur la grille. Six semaines après, on porte, au Cimetiere, la terre sur laquelle le mort a rendu l'ame, comme une chose souillée, que personne ne voudroit avoir touchée. Elle sert à couvrir les restes du corps & à remplir la fosse. L'horreur des Parsis va si loin pour les Cadavres, que s'il leur arrive de toucher seulement aux os d'une bête morte, ils sont obligés de jetter leurs habits, de se nettoyer le corps, & de faire une pénitence de neuf jours, pendant lesquels leurs femmes & leurs enfans n'osent approcher d'eux. Ils croyent particuliérement que ceux, dont les os tombent par malheur dans l'eau, sont condamnés sans

Leur horreur pour les Cadavres.

(50) Mandeslo, Tome I. pages 184 & précédentes. (51) *Ibid.* page 186.

ressource aux punitions de l'autre vie (52). Leur loi défend de manger les animaux : mais cette défense n'est pas si sévére, que dans la nécessité ils ne mangent de la chair de mouton, de chevre & de cerf, de la volaille & du poisson. Cependant ils s'interdisent si rigoureusement la chair de bœuf & de vache, qu'on leur entend dire qu'ils aimeroient mieux manger leur pere & leur mere (53). Quoique le terry, ou le vin de palmier, leur soit permis, il leur est défendu de boire de l'eau-de-vie, & sur-tout de s'enivrer. L'ivrognerie est un si grand crime, dans leur Secte, qu'il ne peut être expié que par une longue & rude pénitence ; & ceux qui refusent de s'y soumettre sont bannis de leur Communion.

Description de l'Indoustan.

Autres usages.

La taille des Parsis n'est pas des plus hautes : mais ils ont le teint plus clair que les autres Indiens ; & leurs femmes sont incomparablement plus blanches & plus belles que celles mêmes des Mahométans. Les hommes ont la barbe longue, & se la coupent en rond. Les uns se font couper les cheveux, & d'autres les laissent croître. Ceux qui se les font couper gardent, au sommet de la tête, une tresse de la grosseur d'un pouce (54).

On distingue, dans l'Indoustan, deux autres Sectes de Païens, dont les uns sont Indous, & tirent leur origine de la Province de Multan. Ils ne sont point Banians, puisqu'ils tuent & mangent indifféremment toutes sortes de bêtes, & que, dans leurs assemblées de Religion, qui se font en cercle, ils n'admettent aucun Banian. Cependant ils ont beaucoup de respect pour le bœuf & la vache. La plûpart suivent la profession des armes, & sont employés, par le Grand Mogol, à la garde de ses meilleures Places.

La seconde Secte, qui porte le nom de *Gentives*, vient du Bengale, d'où elle s'est répandue dans toutes les grandes Indes. Ces Idolâtres n'ont pas les bonnes qualités des Banians, & sont aussi moins considérés. La plûpart ont l'ame basse & servile. Ils sont d'une ignorance & d'une simplicité aussi surprenante, dans ce qui regarde la vie civile, que dans tout ce qui appartient à la Religion, dont ils se reposent sur leurs Prêtres. Ils croyent que, dans l'origine des choses, il n'y avoit qu'un seul Dieu, qui s'en est associé d'autres, à mesure que les hommes ont mérité cet honneur par leurs belles actions. Ils reconnoissent l'immortalité & la transmigration des ames ; ce qui leur fait abhorrer l'effusion du sang. Aussi le meurtre n'est-il pas connu parmi eux. Ils punissent rigoureusement l'adultere ; mais ils ont tant d'indulgence pour la simple fornication, qu'ils n'y attachent aucun deshonneur, & qu'ils ont des familles, nommées Bagavares, dont la profession consiste à se prostituer ouvertement (55).

(52) *Ibid.* page 185.
(53) *Ibid.* page 186.
(54) *Ibidem.*
(55) Leur simplicité va plus loin encore. Dans la ville de Jagannat, dit Bernier, située sur le Golfe de Bengale, on voit un fameux Temple de l'Idole de même nom, où il se fait tous les ans une Fête qui dure huit ou neuf jours. Il s'y rassemble quelquefois plus de cent cinquante mille Gentives. On fait une superbe machine de bois, remplie de figures extravagantes, à plusieurs têtes gigantesques, ou moitié hommes & moitié bêtes, & posée sur seize roues, que cinquante ou soixante personnes tirent, poussent, & font rouler. Au centre est placée l'Idole Jagannat, richement parée, qu'on transporte d'un Temple dans un autre. Pendant la marche de ce chariot, il se trouve des Misérables dont l'aveuglement va jusqu'à se jetter le ventre à terre sous ces larges & pesantes roues qui les écrasent, dans l'opinion

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

Les Gentives du Bengale sont Laboureurs ou Tisserands. On trouve des Bourgs & Villages uniquement peuplés de cette Secte ; & dans les villes ils occupent plusieurs grands quartiers. C'est de leurs Manufactures que sortent les plus fines toiles de coton, & les plus belles étoffes de soie. » C'est un » spectacle fort amusant, raconte Schouten, de voir leurs femmes & leurs » filles, tout-à-fait noires, & presque nues, travailler avec une adresse admi- » rable à leurs métiers, & s'occuper à faire blanchir les toiles, en accom- » pagnant, de chansons, le travail & le mouvement de leurs mains & de » leurs pieds. Les hommes me paroissoient plus lâches & plus paresseux. Ils se » faisoient aider par leurs femmes dans les plus pénibles exercices, tels que » de cultiver la terre, & de moissonner. Elles s'en acquittoient mieux qu'eux. » Après avoir travaillé avec beaucoup d'ardeur, elles alloient encore faire le » ménage, pendant que leurs maris se reposoient. J'ai vû cent fois les fem- » mes Gentives, travailler à la terre avec leurs petits enfans à leur cou, ou » à la mammelle (56).

Secte des Theers.

On trouve, dans l'Indoustan, une autre sorte de Sectaires, qui ne sont, ni Païens, ni Mahométans, & qui portent le nom de *Theers*. On ne leur connoît point de Religion. Ils forment une Société, qui ne sert, dans tous les lieux, qu'à nettoier les puits, les cloaques, les égouts, & qu'à écorcher les bêtes mortes, dont ils mangent la chair. Ils conduisent aussi les criminels au supplice; & quelquefois ils sont chargés de l'exécution. Aussi passent-ils pour une race abominable. D'autres Indiens, qui les auroient touchés, se croiroient obligés de se purifier depuis la tête jusqu'aux pieds; & cette horreur, que tout le monde a pour eux, leur a fait donner le surnom d'*Alkores*. On ne souffre point qu'ils demeurent au centre des villes. Ils sont obligés de se retirer à l'extrêmité des fauxbourgs, & de s'éloigner du commerce des Habitans (57).

Tous les Prêtres Idolâtres de l'Inde se nomment Bramines.

Schouten, après avoir observé que la différece des Sectes Idolâtres n'empêche point que les Prêtres de chaque Religion ne portent le nom de Bramines, ou Brahemers (58), releve néanmoins les Bramines des Banians fort au-dessus de tous les autres. Ils sont, dit-il, plus polis, plus graves & plus intelligens.

que Jagannat les fera renaître grands & heureux. Ce n'est point contes, ni fables, ajoute Bernier. Les Bramines passent à des fourberies & des vilainies si infâmes, que je ne les aurois pû croire, si je ne m'en étois pleinement assuré. Ces fourbes prennent une jeune fille, des plus belles qui se trouvent entr'eux, pour être l'Epouse de Jagannat. Ils la laissent la nuit dans le Temple, où ils l'ont transportée en grande cérémonie avec l'Idole, lui promettent que Jagannat viendra dormir avec elle, & lui ordonnent de demander au Dieu si l'année sera fertile, quelles Processions, quelles Fêtes, quelles Prieres & quelles Aumônes il desire qu'on fasse pour cela. Cependant un de ces Imposteurs entre, la nuit, par une petite porte de derriere, jouit de la fille, & lui fait croire tout ce qu'il juge à propos. Le lendemain, qu'on la transporte de ce Temple dans un autre, à côté de Jagannat, son Epoux, les Bramines lui font dire, au Peuple, tout ce qu'elle croit avoir appris. *Bernier, ubi suprà, pages 17 & précédentes*. Il a vû, dit-il encore, des femmes renommées pour leur beauté & pour leur sagesse, refuser des présens considérables des Mahométans, des Chrétiens, & des Gentils étrangers, & les dédaigner, parce qu'elles se croioient honorées d'être dédiées à leurs Divinités. *Ibid.* p. 18.

(56) Schouten, *ubi suprà*, pages 211 & suivantes.

(57) Mandeslo, page 187.

(58) Schouten, *ubi suprà*, pages 214 & précédentes. Nos François de Pondichery les nomment Brames.

On a deja remarqué qu'ils portent tous, trois ou quatre petites cordes, qui leur passent par-dessus les épaules, & qu'ils ne quittent jamais. Quoique le reste de leur habillement soit libre, la plûpart sont nuds, depuis les reins jusqu'en haut, & n'ont qu'un morceau de toile qui leur sert de ceinture, & qui leur pend jusqu'aux pieds. Ceux du Bengale ne sortent jamais de leurs maisons, sans une grande robe de quelqu'étoffe de coton. Leur tête est couverte d'un autre morceau de toile ou d'étoffe, qui fait quatre ou cinq tours, & qui couvre leurs cheveux. Ils ne les coupent jamais. Une tresse, dans laquelle ils les réunissent, sert à les soutenir derriere la tête. Ils ont les oreilles longues & pendantes, ornées de bagues d'or, & d'autres bijoux. Leurs femmes sont fort hautaines. Elles se parfument le corps d'un mêlange de bois de sandal, de riz & de drogues odoriferantes. Leur robe est une toile transparente, comme celles des autres femmes. Outre l'ancienneté de la Caste, ou de la Tribu des Bramines, il s'en trouve un grand nombre qui se disent descendus de race royale, & qui en conservent l'orgueil. Tous les Voyageurs conviennent qu'ils sont dans une haute estime auprès des Rois Idolâtres, & qu'on n'entreprend rien sans les avoir consultés.

Description de l'Indoustan.

Usages communs dans l'Empire Mogol.

Chasse.

On ne fera point un Article particulier de quelques usages que les Voyageurs ont recueillis, & qui paroissent communs à toutes les Provinces de l'Empire. Mandeslo remarque que tous les Mogols se plaisent fort à la chasse; & que leurs levriers sont un peu plus petits que les nôtres. Ils apprivoisent des tigres & des léopards, qui leur tiennent lieu de chiens, & qui prennent les bêtes fauves d'un seul saut, mais qui ne les poursuivent jamais. Ils ont une méthode fort simple pour la chasse de l'oiseau de riviere: c'est d'y employer un canard domestique, qu'ils vuident, & qu'ils remplissent de foin. Dans cet état, ils le font nager, par le mouvement qu'ils lui donnent, en le suivant entre deux eaux, & le mêlent insensiblement avec les autres, qu'ils prennent par les pieds, sans leur causer le moindre effroi. Leur adresse est extrême à tirer de l'arc. Ils tuent les oiseaux au vol. Leurs arcs sont de corne de bufle, & leurs flêches d'une canne fort légere.

Jeu.

Ils aiment, avec passion, le jeu des échecs, celui d'une espece de cartes, qui les expose quelquefois à la perte de leur fortune. La musique, quoique mal exercée par leurs instrumens, est un goût commun à tous les états. Ils ne se ressemblent pas moins par la confiance qu'ils ont à l'astrologie. Un Mogol n'entreprend point d'affaire importante, sans avoir consulté le Minatzim ou l'Astrologue.

Aristote & Avicenne sont respectés des Mogols.

Outre leurs Ouvrages de Religion & leurs propres Traités de Philosophie, ils ont ceux d'Aristote, traduits en Arabe, qu'ils nomment *Aplis*. Ils ont aussi quelques Traités d'Avicenne, qu'ils respectent beaucoup, parce qu'il étoit natif de Samarcande, sous la domination de Tamerlan. Leur maniere d'écrire n'est pas sans force & sans éloquence. Ils consetvent, dans leurs archives, tout ce qui arrive de remarquable à la Cour & dans les Provinces; & la plûpart de ceux qui participent aux affaires laissent des Mémoires, qui pourroient servir à composer une bonne Histoire de l'Empire. Leur langue, quoique distinguée en plusieurs dialectes, n'est pas difficile pour les Etrangers. Ils écrivent, comme nous, de la droite à la gauche. Mais, entre les personnes de distinction, il y en a peu qui ne parlent la langue Persanne, & même l'Arabe.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

Leurs Médecins & leurs Chirurgiens.

Leurs maladies les plus communes, sont la dissenterie, & la fievre chaude. Ils ne manquent point de Médecins; mais ils n'ont pas d'autres Chirurgiens que les Barbiers, qui sont en très grand nombre, & dont les lumieres se bornent à la saignée, & à l'application des ventouses.

Climat de l'Indoustan.

On n'entreprendra point de représenter les différentes qualités du climat, dans un Pays de cette étendue (59). En général, l'hyver commence, dans l'Indoustan, vers la fin du mois de Juin, & dure jusqu'au mois de Septembre. Les pluies, de cette saison, n'y sont pas si continuelles que dans les Pays plus Orientaux. Elles n'y tombent que par intervalles, sur-tout aux nouvelles & aux pleines Lunes. Le vent du Nord y regne pendant six mois, & celui du Midi succéde avec la même constance. Les mois les plus chauds de l'année sont ceux d'Avril, de May & de Juin, pendant lesquels la chaleur seroit insupportable, si les vents, qui s'élevent avec assez de régularité, ne rafraîchissoient l'air. Mais ils sont d'ailleurs très incommodes, par une horrible quantité de poussiere, qui ôte la vûe du Soleil (60).

Dans tout le Pays qui est entre Surate & Agra, les pluies commencent & finissent avec des tempêtes effrayantes. Cependant la tonnere y tombe rarement; ce que Terri attribue à la subtilité de l'air. Pendant ces trois mois, il pleut chaque jour; & quelquefois la pluie dure sans interruption. Aussi-tôt qu'elle est passée, l'air devient si clair & si serein, que, pendant les neuf autres mois, il paroît extraordinaire d'y voir le moindre nuage. Mais, à la fin de cette belle & longue saison, la terre est entr'ouverte de toutes parts, & ressemble à ces déserts de sable qui ne cessent jamais d'être stériles. A peine a-t-il plû cinq ou six jours, qu'elle se couvre de verdure. » Je n'ai pas » vû, dit le même Voyageur, de terres, dans tout l'Indoustan, où le bled » ne vienne beaucoup plus épais & plus fort qu'en Angleterre. On le seme » au mois de Mai & au commencement de Juin. La récolte se fait dans le » cours de Novembre & de Décembre, qui sont les deux mois les plus tem» perés (61).

Observations de Bernier.

Bernier observa, pendant un long séjour, que jamais il ne pleut tout-à-fait à Dehli, qu'après qu'on a vû passer, pendant plusieurs jours, quantité de nues vers l'Occident. Il donne ses conjectures sur la cause de ces Phénoménes: mais on ne s'arrête ici qu'aux faits, qu'on doit croire certains sur ses observations. » A la fin des pluies, qui arrive ordinairement vers le mois » d'Octobre, la mer, dit-il, prend son cours vers le Midi, & le vent froid » du Nord s'éleve. Ce vent souffle quatre ou cinq mois, sans intermission & » sans tempête, avec la même égalité, pour sa force & pour sa route; si ce » n'est qu'il change ou cesse quelque jour, par hazard: mais il recommence » aussi-tôt. Il se passe, ensuite, environ deux mois, pendant lesquels les » autres vents regnent sans régle. Après ces deux mois, qu'on appelle l'entre» deux de saisons, & que les Hollandois n'ont pas mal nommé, le vent douteux, » la mer retourne sur ses pas, du Midi au Nord, & le vent du Midi s'éleve, » pour regner, à son tour, pendant quatre ou cinq mois, comme le courant

(59) Depuis le vingtiéme degré de latitude du Sud jusqu'au quarante-troisiéme du Nord. C'est Terri, qui lui donne cette étendue. *Voy.* ci-dessus la Descrip. Géographique.

(60) Mandeslo, pages 200 & précédentes.

(61) Edouard Terri, *ubi suprà*, p. 12.

» des

» des flots. Deux mois de tems incertain, qui se passent ensuite, font un » autre entre-deux de saison. Dans ces intervalles, la navigation est également dangereuse & difficile; au lieu que, pendant les deux saisons, elle » est agréable & sans danger, excepté vers la fin de la saison du vent du Sud. » De ce double entre-deux, celui qui suit ce vent est incomparablement » plus dangereux que l'autre. Aussi ce vent, dans la saison même, est-il » ordinairement plus impétueux & plus inégal que celui du Nord. Mais ce » qui parut encore plus étrange à Bernier, c'est que vers la fin du vent du » Sud, & pendant les pluies, quoique le calme regne en haute mer, les » tempêtes & les coups de vent sont continuels proche des Côtes, jusqu'à » la distance de quinze ou vingt lieues. Un Vaisseau de l'Europe, qui veut » approcher alors de la Côte des Indes, pour aborder, par exemple, à Surate, évite rarement de se briser, s'il ne prend son tems avec beaucoup » de justesse, pour arriver immédiatement après les pluies (62).

Description de l'Indoustan.

Terminons un si long Article, par une observation d'Edouard Terri (63). » Les personnes de l'Indoustan, dit-il, à qui leur Religion ne permet pas » de boire du vin, se servent d'une liqueur plus saine qu'agréable, qui porte, » parmi eux le nom de *Cahua*. Elle est composée d'une fêve noirâtre, qu'on » fait bouillir dans l'eau, & qui lui donne peu de goût; quoiqu'elle ait » beaucoup de vertu pour aider à la digestion, pour réveiller les esprits, & » pour purifier le sang. » Terri parle de la fêve, que nous connoissons aujourd'hui sous le nom de Caffé. Le voisinage de l'Arabie heureuse procure à peu de frais ce dédommagement aux Mogols, pour les liqueurs fortes, dont le Mahométisme leur apprend à se priver; & les Vaisseaux annuels, qu'ils envoyent réguliérement de Surate à Mocka, leur apportent cette marchandise en échange, pour les productions de l'Inde. On a souvent demandé comment une contrée, d'aussi peu d'étendue que l'Arabie, pouvoit fournir du Caffé, non-seulement, à la Perse & à la Turquie, qui en ont depuis long-tems l'usage, mais encore à la plus grande partie de l'Europe, où le même goût s'est établi depuis près d'un siécle (64). Ici la difficulté augmente, puisqu'il ne regne pas moins dans les Indes. Aussi n'a-t-on remis l'observation de Terri à la fin de cet Article, que pour se procurer l'occasion de l'éclaircir, en le faisant servir comme de transition au Voyage suivant.

Les Mogols ont l'usage du Caffé.

Transition à l'article suivant.

(62) Bernier, Tome IV, pages 232 & précédentes. A l'occasion des inondations qui arrivent après les pluies, il observe encore que dans les pays où coule l'Indus, il se passe quelquefois des années sans pluie; & que l'Indus ne laisse pas de grossir alors, & de s'enfler assez pour arroser les terres. *Ibid.* page 2.

(63) *Ubi sup.* page 13.

(64) Vers l'année 1660. Il y étoit connu dès 1644.

17-316-342.



PREMIER VOYAGE DES FRANÇOIS,

Dans l'Arabie heureuse, par l'Océan Oriental.

INTRODUCTION.

OUTRE le dessein qu'on vient d'expliquer, il semble que, dans la vûe qu'on s'est proposée, de renvoyer tout ce qui regarde la Perse & la Turquie, au Recueil des Voyages par Terre, rien n'est plus convenable ici que cette Relation, pour fermer la Partie Occidentale de l'Inde. Il n'est plus question de conduire le Lecteur, par des routes qu'on lui a fait mille fois traverser. Madagascar, l'Isle de Socotora, & quelques Plages de l'Abyssinie, seuls endroits où l'Auteur prit terre jusqu'au Port d'Aden, n'offriroient rien qui n'ait déja paru, sous mille formes, dans un grand nombre de Journaux. Observons seulement, pour ne laisser aucune obscurité dans un nouveau récit, que les François, dont on donne le Voyage (65), étoient employés par une Compagnie de Négocians de Saint Malo, les premiers de leur Nation (66), qui s'étoient avisés de faire, directement & sans l'entremise d'autrui, un Commerce dans l'Arabie; particuliérement le Commerce du Caffé, que les François jusqu'alors avoient acheté des Turcs, & quelquefois des Anglois & des Hollandois. Deux Vaisseaux, nommés le *Curieux* & le *Diligent*, armés, dans cette vûe, pour la course & le Commerce, & chacun de cinquante pieces de canon, sortirent de Brest le 6 Janvier 1708. On ne nous apprend pas le nom (67) du Commandant, qui joignoit, à cette qualité, celle de Directeur de la Compagnie, & qui montoit le Curieux. Le Diligent avoit pour Capitaine un Officier d'expérience, nommé *Champloret*.

Motifs de ce Voyage.

1708.

Etat présent d'Aden.

Transportons-nous vers l'entrée de la Mer rouge, au Port d'Aden, où les deux Vaisseaux arriverent, la même année, dans le cours du mois de Décembre. L'Auteur décrit l'état présent de cette ville (68). Elle est assise

(65) Publié à Paris en 1716, chez Cailleau, *in*-12.

(66) L'Auteur dit, *d'entre tous les Européens.* Il ignoroit apparemment que les Anglois s'étoient ouvert, depuis long tems, cette Route. *Voyez* les Relations du premier Tome de ce Recueil.

(67) Il est nommé de la Merveille, dans le Traité de Mocka. L'omission de son nom, au Titre & dans la Préface, est d'autant plus surprenante, que M. de la Roque, à qui l'on doit l'Edition du Voyage, fait profession d'en avoir reçu les Mémoires de ce Commandant même, & de les avoir rédigés avec lui. Ceux qui ont connu M de la Roque, ne le soupçonneront pas d'infidélité. C'est le même à qui l'on doit un fort bon Voyage au Mont-Liban, frere aîné du Chevalier de la Roque, long-tems Auteur du Mercure François.

(68) Soixante-dix degrés de longitude, & douze de latitude du Nord, suivant les Tables d'Abulfeda. En approchant de l'Ouest, on prendroit le Cap d'Aden pour plusieurs Isles ensemble, à cause des diverses crêtes de montagnes qui le forment.

au pied de plusieurs hautes montagnes, qui l'environnent presque de toutes parts, & qui ont, sur leurs sommets, cinq ou six Forts; avec des Courtines, & d'autres ouvrages en grand nombre, aux gorges qui les séparent. De-là, un bel aqueduc conduit la meilleure eau du monde, dans un grand réservoir, qui n'est guéres à plus d'un quart de lieue de la ville, & qui fournit avec abondance aux besoins des Habitans. C'est mal-à-propos que nos Géographes font passer une riviere au travers d'Aden. Ils ont mal pris le sens d'Abulfeda, qui met simplement une porte du côté de la terre, nommée la porte des Porteurs-d'eau, parce que c'est effectivement par cette porte qu'on y fait entrer de l'eau douce (69).

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE. 1708.

Sa situation.

Ses fortifications.

La Place est entourée de murailles, qui sont aujourd'hui en assez mauvais état, sur-tout du côté de la mer, où l'on voit néanmoins, par intervalles, quelques Plates-formes, avec cinq ou six batteries de canon de fonte, dont quelques-uns sont de soixante livres de bale. On croit que c'est l'artillerie que Soliman second y laissa, après avoir pris la ville & conquis presque tout le pays, que les Turcs furent depuis contraints d'abandonner aux Princes Arabes. Pour s'approcher d'Aden, du côté de la terre, il n'y a qu'un seul chemin, pratiqué sur un terrain assez étroit, & qui s'avance dans la mer en forme de peninsule. La tête de ce chemin est commandée par un Fort, avec des corps-de-garde d'espace en espace. Une portée de canon plus bas, on trouve un autre Fort, en pâté, avec quarante pieces de gros canon en plusieurs batteries, & une garnison constante. Il seroit impossible de tenter une descente de ce côté; d'autant plus qu'entre la ville & ce dernier Fort, on rencontre encore, sur le chemin de communication, un autre Fort de douze pieces de canon, avec une garnison.

Son Port.

A l'égard de la mer, par où cette ville est fort accessible, c'est une Baye de huit à neuf lieues d'ouverture, qui est comme divisée en deux Rades; l'une, assez éloignée de la ville; l'autre, moins grande & plus proche, qu'on nomme le Port. Cependant celle-ci n'a pas moins d'une lieue de largeur, à la prendre depuis la Citadelle, qui la commande avec cinquante pieces de canon, jusqu'à la pointe avancée où sont les Forts. On mouille par-tout, à dix-huit, vingt & vingt-deux brasses. Aden est une assez grande ville. On y voit encore plusieurs belles Maisons, à deux étages, & en terrasses; mais elle offre aussi beaucoup de ruines & de mazures, qui, joint aux avantages de sa situation, font comprendre que c'étoit autrefois une Place importante, & le principal boulevard de l'Arabie heureuse. Son territoire est assez étroit, mais fort agréable, & revêtu de beaucoup de verdure au bas des montagnes (70).

Intérieur de la ville.

Les François descendent à Aden.

Quoique les François n'attendissent rien du Gouverneur d'Aden, la curiosité de voir cette ville, & l'envie de pressentir ce qu'ils avoient à se promettre de la civilité des Arabes, porta les deux Commandans à mouiller dans la Rade. Chaque Vaisseau salua la Citadelle de sept coups de canon, qui leur furent rendus au même nombre, avec des complimens & des invitations à descendre au rivage. Cet accueil, soutenu par l'offre de toutes

(69) Voyage de l'Arabie heureuse, pages 62 & précédentes.
(70) *Ibid.* page 63.

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE. 1708.

sortes de rafraîchissemens, leur inspira tant de confiance, que s'étant fait conduire à terre, ils ne firent pas difficulté de suivre quelques gens armés, qui les menerent à la porte qu'on appelle *Majeure de la Mer*, parce qu'elle est fort grande & qu'elle regarde le Port.

Description de la Porte.

Ils remarquerent qu'elle est d'une épaisseur prodigieuse, garnie de cloux, ou plutôt de grosses chevilles de fer, & munie, pour surcroît de sûreté, d'une barre dont la grosseur répond à celle des cloux. On les fit entrer, par cette porte, dans un lieu bien vouté, long d'environ quinze pas; après lequel ils trouverent une espece de cabinet, vouté aussi, & terminé en angle. Un Officier de considération, nommé l'*Emir-el-bar* (71), c'est-à-dire, le Prince de la Mer, mais proprement le Capitaine du Port, les y reçut fort civilement, & les fit asseoir dans des fauteuils d'une figure singuliere. La conversation fut courte, parce que le Gouverneur, déja informé de leur descente, envoya ordre de les conduire chez lui. Ils sortirent d'abord par une porte de fer, qui est à la pointe de l'angle, & qui conduit à une autre porte de simples barreaux de bois. Leur marche se fit entre deux rangs de Soldats, l'Emir-el-bar à leur gauche. En arrivant au Palais du Gouverneur, on les fit monter par un fort bel escalier, dans le principal appartement, où ils le trouverent assis au fond d'une Sale, sur une estrade couverte de magnifiques tapis, s'appuyant sur des coussins d'une étoffe brodée d'or. Sa Compagnie étoit rangée des deux côtés, sur d'autres tapis; & le reste de la Sale paroissoit couvert de nattes très fines. Ils s'approcherent de l'estrade, sans avoir ôté leurs souliers; faveur qui ne s'accorde ordinairement à personne. Le reste de cette Audience n'eut rien de plus remarquable (72) que l'occasion qu'ils eurent, à leur tour, de faire une grace beaucoup plus précieuse au Gouverneur, en lui accordant le secours d'un de leurs Chirurgiens, qui ne fut pas moins utile à sa famille qu'à lui. Ils obtinrent, de sa reconnoissance, une Lettre de recommandation, pour le Gouverneur de Mocka, avec laquelle ils remirent à la voile, le 27 de Décembre. Mais, dans la liberté qu'on leur avoit laissée de visiter la ville, ils emporterent une vive admiration pour les bains publics. Ils sont revêtus de marbre, ou de jaspe, & couronnées d'un beau dôme à jour, qui est orné en dedans de diverses galleries, soutenues par des colomnes magnifiques. Tout l'édifice est parfaitement distribué en chambres & autres pieces voutées, qui aboutissent à la principale Sale du dôme (73).

Faveurs qu'ils reçoivent du Gouverneur & qu'ils lui font.

Observations nautiques.

On avoit averti les deux Commandans, qu'en sortant de la Rade, ils avoient besoin de beaucoup de précautions pour se garder des Courans. En effet, du côté du Cap d'Aden, ils portent sur sa pointe avec beaucoup de rapidité; & malgré tous les efforts des Pilotes, les deux Vaisseaux ne passerent qu'à un quart de lieue de ce Cap, qui paroît avoir le tiers d'une lieue d'élévation. Il est fort droit & fort escarpé. On y découvre deux tours, avec leurs Sentinelles. Ces tours sont vûes d'un Château, qui n'est qu'à demie lieue de la ville, sur lequel les Habitans découvrent les pavillons & les signaux qu'on y met, pour avertir dans l'occasion; ce qu'ils imitent dans la ville,

(71) Les Européens, par corruption, l'appellent le Mirebar.

(72) On leur demanda où ils alloient, & on leur présenta du caffé à la Sultane.

(73) *Ibid.* pages 57 & précédentes.

& dans la Citadelle, qui a la même vûe. On assure que du haut de ce Cap, on découvre dix lieues à la ronde, & que le Cap s'apperçoit lui-même de quinze ou vingt lieues en mer. Cette Côte, en général, paroît séche & sabloneuse; mais, un peu plus loin dans les terres, le pays est plein de bois & de marécages.

Voyage de l'Arabie heureuse. 1708.

Erreur qui jette les François à Tagora.

On avoit fort recommandé aux François de ne gouverner que par Ouest, & même quart de Nord-Ouest. Mais le Pilote du Diligent, faisant trop de fond sur ses Journaux, s'obstina toujours à suivre l'Ouest quart de Sud-Ouest; & le Curieux, qui étoit à l'arriere, se vit nécessairement entraîné dans son erreur. Cependant, on découvrit, le lendemain au matin, la fameuse montagne de Bab-el-mandel, qui est à l'entrée de la Mer rouge du côté de l'Afrique; mais on ne la reconnut pas. Le Diligent n'ayant pas cessé de continuer sa route, on se trouva bien-tôt à l'entrée d'une Baye d'environ six lieues d'ouverture, dont le centre est occupé par une Isle. En comparant cette Baye & son Isle avec les Cartes, on se crut facilement à l'entrée de la Mer rouge; & comme le tems étoit favorable, on prit le parti de s'y engager. Après y avoir fait deux lieues, on vit paroître une Barque, chargée de vingt hommes, avec un Interprête Banian & deux Pilotes; de qui l'on apprit bien-tôt que la Baye étoit celle de Tagora, ville d'Afrique, dans le Royaume d'Adel & de Zeila, qui étoit autrefois compris dans l'Empire des Abyssins. Ils remirent en même-tems, au Commandant François, une Lettre, en Arabe, de la part du Roi; car les Habitans de la Côte avoient apperçu les deux Vaisseaux dès le jour précédent, & s'étoient hâtés d'en donner avis à ce Prince, qui, n'ayant pas douté qu'ils ne cherchassent l'occasion du Commerce, ou qu'ils n'eussent besoin de rafraîchissemens, leur faisoit offrir civilement cette double faveur (74).

Ils reçoivent une Lettre du Roi.

(74) Sa Lettre mérite d'être conservée, non seulement par le caractere de bonne-foi qu'elle respire, mais encore, pour entrer dans les vûes de M. Uckley, Professeur en Arabe, à Cambridge, qui dans sa Relation de Barbarie, publiée en 1713, invite tout le monde à lui communiquer les pieces de cette nature, parce que représentant le génie & le style des Orientaux, elles peuvent servir à jetter du jour sur l'Ecriture Sainte. *Avertissement, page 6.* » Du Port bien gardé de Taghioura. Au nom de Dieu clément, miséricordieux. Louange à Dieu, telle qu'elle lui est dûe. Dieu donne sa bénédiction à celui après lequel il n'y aura plus de Prophête, & à sa Famille, & à ses Amis, avec la paix. L'Ecriture de cette Lettre est de notre Maître le Sultan Mehemed, fils du Sultan Deing, que Dieu très-haut conserve *Ainsi soit-il.*

» Nous vous faisons savoir, ô Capitaine de Navire, que vous avez sûreté & garantie entiere dans ce Port de Taghioura, pour faire de l'eau & du bois, car nous sommes obligés de vous en fournir, & nous vous donnerons un Raban pour vous introduire dans la ville où vous desirez descendre. Si vous voulez aller au Port de Zeila, il est plus proche du lieu où vous êtes présentement. Nous sommes gens de bonne foi, & nous croyons en Dieu & en son Prophête; car notre Profession de foi est telle : Je témoigne qu'il n'y a point d'autre Dieu que Dieu, & que Mahomet est son Prophête. Dieu lui donne sa bénédiction, & le comble d'un grand nombre de saluts de paix, agréables & benis jusqu'au jour du Jugement. Et louange à Dieu, Seigneur des deux vies. Vous avez la sûreté de Dieu, & la sûreté de Sultan Mehemed, fils du Sultan Deing : & le salut soit sur vous, la miséricorde de Dieu & ses bénédictions. « A côté étoit le Sceau du Roi, avec ces mots : » Celui qui se confie au Roi céleste, Sultan Mehemede, fils de Deing 1117, (de l'Hegire, qui répond à 1705 de notre Ere, année où le Sceau avoit été gravé). De l'autre côté

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE. 1708.

Dangers de la Baye de Tagora.

Ils l'accepterent d'autant plus volontiers, qu'il ne leur restoit qu'une demie lieue à faire jusqu'à Tagora, & que le Pays leur paroissoit charmant : mais, s'étant fait précéder de leur Chaloupe, avec le plomb & la sonde, parce que la nuit s'approchoit, ils trouverent bientôt un banc de roche, sur lequel il falloit passer nécessairement, & qui n'étoit couvert que de trois brasses d'eau ; ce qui les força d'abandonner leur dessein. Ils prirent les deux Pilotes sur le Curieux ; & renvoyant l'Interprête, avec un présent & des excuses pour ses Maîtres, ils lui promirent de récompenser les deux hommes qu'ils retenoient à leur service. L'Auteur des Mémoires regretta les connoissances qu'il auroit pû recueillir à Tagora. Elles n'auroient pas été moins utiles à la Géographie qu'au Commerce, dans un Pays si peu connu de nos Voyageurs (75).

Mais ces idées firent presqu'aussi-tôt place à la plus vive crainte, lorsqu'après avoir apperçu de l'écume, qui lui fit pressentir quelque danger, il se trouva, tout-d'un-coup, sur le bord d'un banc redoutable, où son Vaisseau battit plusieurs fois, par le jeu d'une petite vague qui le soulevoit, & qui le faisoit tomber sur le fond, lorsqu'elle venoit à se retirer. Ce fond étoit de sable, semé de grosses roches, qui firent sortir plusieurs morceaux de la quille. Cependant le secours du Ciel, & la diligence du travail mirent heureusement le Curieux au large. Il ne restoit qu'à sortir tout-à-fait de la Baye. Les deux Pilotes de Tagora conseillerent de passer à bas-bord de l'Isle, qui est à son entrée, quoiqu'on n'y puisse mouiller, faute de fond. Enfin, les deux Vaisseaux ayant achevé de se dégager, s'éloignerent de la terre, environ d'une lieue. Un calme les arrêta pendant toute la nuit suivante ; & le matin, prolongeant la terre avec un petit vent, ils entrerent, vers le soir, dans le fameux détroit de la Mer rouge, ou du Golphe Arabique.

Observations de l'Auteur sur le détroit de la Mer rouge.

A ce récit, que l'interêt de la navigation n'a pas permis de supprimer, on doit joindre les observations de l'Auteur sur la disposition du Détroit même. Le Cap de Gardafu, dit-il, qui est dans le Royaume d'Adel, en regarde un autre qui lui est opposé, & qui se nomme Cap de Fartach, dans un Royaume de ce nom, sur les Côtes d'Arabie. La distance de l'un à l'autre, n'est que d'environ cinquante lieues. Mais l'Ocean, renfermé entre ces deux Terres, pendant plus de cent cinquante lieues d'étendue, est enfin si resserré par le rapprochement des Côtes, qu'il ne reste plus qu'environ quatre lieues d'ouverture, ou de distance d'un rivage à l'autre. Cette ouverture forme le petit Canal qu'on nomme proprement le Détroit. Ensuite la Mer recommence à s'élargir, & s'étend sur plusieurs Côtes de différens noms, l'espace d'environ deux cens lieues, du Sud-Est au Nord-Ouest. On trouve, à l'entrée du Détroit, une anse de sable, sur dix brasses d'eau, où les deux Vaisseaux mouillerent tranquillement, à la vûe d'une Mosquée & de plusieurs huttes de Pêcheurs. Vis-à-vis de cette anse, c'est-à dire, à la droite de l'entrée, on voit l'Isle de Bab-el-Mandel, qui donne son nom au Détroit, ou qui le reçoit de lui. Sa longueur est d'environ deux lieues, sur un peu moins de largeur. Elle offre quelque verdure en certains endroits, quoique le reste ne soit guéres qu'un rocher stérile, battu des vents & des vagues, &

du Sceau, on lisoit, après la souscription, le mot *Catmir* ; nom du Chien, qui, suivant l'Alcoran, a gardé les Freres dormans pendant leur sommeil de 309 ans.

(75) *Ibidem*. page 75. Voyez le Journal de Castro, au Tome I. de ce Recueil.

Voyage de l'Arabie heureuse. 1708.

brûlé par l'ardeur du Soleil. L'Auteur la trouve fort mal placée dans la plûpart des Cartes ordinaires, qui la mettent au milieu du Détroit, tandis qu'elle eſt tout-à-fait du côté de l'Arabie, & ſi proche, qu'entre l'Iſle & la Terre ferme, il n'y a qu'un paſſage fort étroit pour les petits Bâtimens. Dès l'entrée du Détroit, & ſous la hauteur de l'Iſle, le mouillage eſt très bon. On y trouve une autre anſe que celle où les deux Vaiſſeaux avoient mouillé, d'un quart de lieue de largeur, avec des terres baſſes au milieu, où l'on découvre de petites maiſons couvertes de nattes. C'eſt dans cette retraite que les Pyrates viennent jetter l'ancre, à couvert des vents du Sud-Oueſt (76). Sur la haute montagne, qui porte auſſi le nom de Bab-el-Mandel, & dont le pied forme le Détroit, du côté de l'Afrique oppoſé à celui de la terre ferme d'Aden en Aſie, il y avoit autrefois un Fort, qui défendoit le mouillage de l'entrée; mais il n'en reſte aujourd'hui que les ruines. On peut ranger cette Côte d'auſſi près que l'on veut. Les deux Vaiſſeaux n'en paſſerent point à plus d'un quart de lieue. Il ſeroit aiſé d'en tirer des rafraîchiſſemens, de l'encens, des gommes, & d'autres marchandiſes. C'eſt là qu'on envoye de Mocka, pour obſerver ſi les Vaiſſeaux Arabes & Indiens peuvent ſortir en ſûreté. Les Pyrates ont coutume, en ſortant du Détroit, de ranger la Terre & le Cap d'Aden, que ſon élevation, de quelque côté qu'on s'approche, fait croire à plus de quinze lieues. Auſſi ce paſſage eſt-il redouté de tous les Vaiſſeaux de l'Aſie.

Route jusqu'à Mocka, & ses dangers.

Les François leverent l'ancre, de grand matin, avec un vent frais, pour gouverner vers Mocka, qui eſt ſitué dans le Golfe Arabique, à vingt lieues du Détroit. Depuis l'Iſle de Bab-el-Mandel, on trouve des terres baſſes dans toute l'étendue de la vûe, qui eſt bornée par de hautes montagnes. Des deux Vaiſſeaux, on ne ceſſoit pas de voir la Terre d'Arabie, à la diſtance de deux lieues; & par intervalles, on y diſtinguoit quelques bocages. Enfin, de ſix lieues en mer, les François découvrirent la ville de Mocka, dont les hautes Tours & les Moſquées blanchies en dehors, forment une très agréable perſpective. Ils ſe crurent payés de toutes les fatigues d'une longue navigation, lorſqu'ils eurent commencé à voir quantité de palmiers & d'autres arbres verds, qui leur paroiſſoient border le rivage juſqu'à la ville. La crainte des bancs, qui bordent cette Côte, les obligea de ne plus avancer que la ſonde à la main. Ils trouverent, tantôt huit braſſes, tantôt moins, juſqu'à ſix & cinq. Le Pilote du Diligent, toujours aveuglé par ſa préſomption, faillit de périr ſur un petit ſable mêlé de vaſe, pour avoir voulu ſuivre une autre route. Cependant la force du vent le fit heureuſement traîner ſur le ſable; & le troiſiéme jour de Janvier 1709, les deux Vaiſſeaux mouillerent près d'une pointe avancée, qui forme, du côté du Nord, la moitié du Port de Mocka. Elle eſt défendue par un Fort, au-deſſous duquel on trouve ſix braſſes d'eau, fond de ſable & peu de rocaille. Le Port eſt formé par deux langues de terre, qui ſe recourbent en maniere d'arc, repréſentant parfaitement une demie Lune. Sur les deux pointes ſont ſitués deux Forts, qui en défendent l'entrée; & cette entrée, qui n'a pas moins d'une lieue de large, d'un Fort à l'autre, forme une ſorte de Rade, où les grands Vaiſ-

(76) *Ibidem.* page 83.

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE. 1708.

seaux sont obligés de mouiller, parceque le reste du Port manque de profondeur.

Réception des François à Mocka

Aussi-tôt que les François eurent jetté leurs ancres, ils virent arborer, sur chacun des deux Forts, un Pavillon rouge en pointe, chargé de trois Croissans, & d'une Figure en sautoir (77). Quoique fort éloignés de la Ville, ils remarquerent aussi le Pavillon Hollandois, que le Directeur de cette Nation avoit fait élever sur une Terrasse, pour faire honneur à la France; & un autre Pavillon, semblable à ceux des Forts, sur une batterie de canon, qui est près de la maison du Gouverneur. Ils saluerent de sept coups de canon, auxquels on répondit de cinq coups, de la batterie de la Ville. Une Barque, avec Pavillon & flamme, amena aussi-tôt à bord l'Emir-el-Bar, ou le Capitaine du Port, vêtu d'une étoffe verte, plissée, à larges manches pendantes, de la forme d'un froc monastique, avec une espece de soutane par-dessous. Il étoit accompagné d'un Interprête Banian, qui parloit la langue Portugaise, & qui étoit vêtu de blanc, avec une belle ceinture brodée & une écharpe de soie sur l'épaule; & d'un Hollandois du Comptoir, vêtu à la Turque, qui parloit la langue Franque. L'Emir-el-Bar étoit chargé d'une lettre du Gouverneur, qui invitoit les François à descendre avec confiance. Deux Missionnaires Récolets, Italiens, qui étoient soufferts dans la ville, leur écrivirent en Latin, pour les féliciter de leur arrivée. Enfin, tout paroissant si favorable à leur descente, que le Gouverneur proposoit même de leur faire une entrée solemnelle, comme aux premiers Officiers de leur Nation qui fussent arrivés dans son Gouvernement, les deux Commandans se rendirent au Quai du Port, où ils trouverent douze chevaux bien équipés, & deux cens soldats avec des Timbaliers à leur tête. Ils furent conduits au Palais du Gouverneur; & les explications se firent de si bonne grace, que, dès les premiers jours, on conclut un Traité, par lequel toutes les conditions & les droits du Commerce furent réglés à trois pour cent (78).

Leur Traité avec le Gouverneur.

Description de Mocka.

Les Hollandois étoient la seule Nation de l'Europe, qui fut alors établie à Mocka. Ils y avoient un riche Comptoir, où leur Compagnie envoyoit, tous les ans, un Navire de sept cens tonneaux, pour charger du caffé & d'autres marchandises de l'Arabie, qu'ils transportoient dans leur Magasin général de Batavia, & de-là, en Europe, ou dans l'Inde même. La ville de Mocka (79) n'est pas si considérable que celle d'Aden; mais elle est devenue plus marchande. On n'y compte qu'environ dix mille Habitans, presque tous Mahométans; avec quelques Arméniens, & beaucoup de pauvres Juifs, qui demeurent dans un quartier séparé, ou dans une espece de Fauxbourg. Elle est entourée de murs à l'antique, moitié de pierre, & moitié de terre battue avec de la paille. Elle a quatre portes, sans fossé; & pour unique défense, plusieurs Tours, avec du canon sur quelques-unes. Ces Tours servent de Cazernes à des soldats, qui font des patrouilles pendant la nuit, & qui, pendant le jour, se tiennent sur le Port & dans le Bazar, pour veiller à la tranquillité publique. Ils sont au nombre de cinq ou six cens, qui s'assemblent, tous les jours, dans la grande Place, depuis midi jusqu'à deux heures, pour conduire, avec

(77) Cette figure est celle de la fameuse épée d'Aly, gendre de Mahomet; épée à deux lames, qui se nomme *Zulficar*.

(78) L'Auteur en rapporte tous les articles, pages 99 & suivantes.

(79) A quatre-vingt-huit degrés trente minutes de longitude, & quatorze de latitude, suivant Ptolomée.

beaucoup de pompe, le Gouverneur & ſon cortege, à la Moſquée. Après la priere, l'uſage de cette infanterie eſt de faire une décharge à bale; ce qui expoſe quelquefois les Etrangers à de fâcheux accidens (80).

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE. 1708.

Quelques uſages des Habitans.

Les femmes de Mocka, qui reſpectent un peu la bienſéance, ne ſe montrent jamais dans les rues, pendant le jour. Elles ont, le ſoir, un peu plus de liberté, qu'elles employent à s'entreviſiter. On les rencontre quelquefois, au milieu de la nuit, allant d'une maiſon à l'autre, ſuivies de leurs eſclaves, à la lumiere d'un ſeul flambeau. Lorſqu'elles trouvent des hommes en chemin, elles ſe rangent contre les maiſons, avec une ſinguliere modeſtie. Leur habillement differe peu de celui des autres femmes de l'Orient; ſurtout par un grand voile, qui cache leur viſage, & d'une toile ſi fine, qu'il ne les empêche point de voir au travers. Elles portent de petites bottines de marroquin. Quelques exemples, dont l'Auteur fut témoin, prouvent qu'elles n'ont pas d'éloignement pour la galanterie (81).

Climat & proprietés du pays.

Les environs de la Ville n'offrent qu'un pays ſec, dont les eaux ſont nitreuſes & preſque ſalées. Tous les bords de la mer rouge ſe reſſentent de cette ſécherelle; mais le Territoire de Mocka, paſſe, avec raiſon, pour le pire. La chaleur y eſt exceſſive. Il n'y tombe preſque jamais de pluie; & l'Auteur apprit à ſon arrivée, qu'il n'y en étoit pas tombé depuis deux ans. Il y faiſoit auſſi chaud, pendant le mois de Janvier, qu'il fait ordinairement à Paris, dans celui de Juillet. Mais les Habitans, accoutumés à des chaleurs beaucoup plus ardentes, vers Juin & les mois ſuivans, lorſque le vent du Sud ſe fait ſentir, ſe plaignoient du froid, & prenoient la veſte de drap, pour ne la quitter qu'au mois de Mars. Il plut deux fois, pendant le ſéjour des François. Ils remarquerent auſſi que, vers neuf ou dix heures du matin, un vent de biſe, qui vient de la mer, rafraîchit beaucoup l'air; ſans quoi, il ſeroit difficile de réſiſter à l'excès d'une chaleur, qui eſt capable de faire ſuer ſans aucun exercice (82).

Les ſables, qui environnent la ville, ne laiſſent pas d'être plantés de quelques Palmiers, qu'on prend ſoin d'arroſer avec le ſecours d'un grand nombre de puits, & qui portent des datres fort communes. Quelques endroits produiſent une ſorte de millet blanc, plus gros trois fois que le nôtre. Après les pluies, la terre ſe couvre d'une croute de ſel. Auſſi celui qu'on employe dans le Pays, ſe fait-il preſque ſans travail, par le moyen des foſſes & des rigoles qui reçoivent l'eau de la mer. Il y devient ſi dur, qu'on ne peut l'en tirer qu'à coups de pic (83).

Obſervations générales ſur l'Arabie.

Ici l'Auteur, étendant ſes obſervations, entreprend de faire mieux connoître un Pays d'où vient le caffé; cette plante ſi chérie, dit-il, & que l'on y vient chercher de ſi loin. Perſonne n'ignore que l'Arabie en général comprend cette vaſte Contrée, qui s'étend, depuis le Détroit de la mer rouge, juſqu'au ſein Perſique, & depuis l'Ocean Oriental, ou la grande mer des Indes, juſqu'aux frontieres de la Syrie, de la Paleſtine & de l'Egypte, formant la plus grande Preſqu'Iſle du monde connu. On n'ignore pas non plus la diviſion ordinaire de ce grand Pays, en Arabie Déſerte, Pétrée & Heureuſe. Mais il eſt partagé, d'ailleurs, en divers Royaumes, dont les noms nous ſont moins familiers, & poſſédés juſqu'aujourd'hui par des Rois ou des Princes

(80) *Ibid.* page 105.
(81) Pages 111 & ſuivantes.
(82) Page 118.
(83) Page 119.

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE. 1708.

particuliers, qui ne dépendent, ni du Grand Seigneur, ni du Roi de Perse. Le plus considérable est celui d'Yemen. Il comprend la plus grande partie de l'Arabie heureuse. Ce Royaume s'étend, du côté de l'Orient, le long de l'Océan depuis Aden jusqu'au Cap de Rasalgat, c'est-à-dire, d'un Golfe à l'autre. Une partie de la Mer rouge le borne du côté du Couchant & du Midi; & ses limites, au Nord, sont le Royaume de Hidgias, qui appartient au Cherif de la Mecque.

Yemen, seule partie de l'Arabie qui produise le Caffé.

Le seul Yemen, à l'exclusion de toutes les autres Régions de l'Arabie, produit l'arbre du Caffé. Encore ne se trouve-t-il en grande abondance que dans trois cantons principaux; ceux de Betelfaguy, Senan ou Sanaa, & Galbany, qui tirent leur nom de trois villes des Montagnes. Tout ce qui s'étend le long de la Mer n'est qu'une mauvaise Plage, séche & sterile, qui a, dans quelques endroits, jusqu'à dix ou douze lieues de largeur, mais qui est bordée en revanche par ces mêmes montagnes, où l'on trouve, avec le Caffé, quantité d'autres arbres, diverses sortes de fruits, & de l'eau fort saine, avec une fraîcheur agréable & un printems presque continuel.

Différence de bonté dans le Caffé.

On peut charger, au Port d'Aden, du Caffé de Sanaa & de Galbany, qui n'en sont pas fort éloignés: mais il est moins estimé que celui de Betelfaguy. Cette raison, joint à l'espérance de le trouver moins cher à Mocka, n'avoit pas permis aux François de s'arrêter dans le premier de ces deux Ports. A peine eurent-ils conclu leur Traité avec le Gouverneur du second, qu'ils allerent établir, à Betelfaguy, une Loge pour leur Commerce, & pour faire transporter le Caffé, par terre, de cette ville à Mocka. Betelfaguy est éloigné de ce Port, d'environ trente-cinq lieues, en tirant vers le fond de la Mer rouge, dont il n'est qu'à dix lieues. On fait le voyage en deux petites journées, pendant lesquelles on ne cesse point de cotoyer les montagnes; & vers les deux tiers du chemin on rencontre une ville nommée *Zebit*, ou *Zabid*, qui paroît avoir été considérable, mais qui est fort dépourvûe d'eau, quoique plusieurs Géographes y placent une riviere. Cependant, il est vrai que sur toute cette route, on trouve divers petits Ponts, qui servent à passer les ruisseaux, ou plutôt les torrens, qui descendent en certains tems des montagnes, mais qui se perdant dans les sables brûlans de cette Côte, n'arrivent presque jamais jusqu'à la mer.

Ville de Betelfaguy & sa description.

La ville de Betelfaguy, quoique plus grande que celle de Mocka, est du même Gouvernement. Elle est ornée de fort belles Mosquées, dont les tours ou les minarets, sont blanches en dehors. Les Maisons y sont de brique, la plûpart à deux étages, avec des terrasses. La ville n'a point de murailles; mais elle est défendue par un assez bon Château, qui tire son eau d'un puits extrêmement profond, par le travail continuel d'un chameau. Elle sort si chaude & si fumante, qu'il est impossible d'en boire d'abord. On la laisse reposer pendant une nuit, qui la rend fraîche & délicieuse. On voit dans Betelfaguy, un fort grand Bazar, ou Marché au Caffé, qui occupe deux grandes cours, environnées de galeries couvertes. C'est-là que les Arabes de la campagne apportent leur Caffé dans de grands sacs de nattes, dont ils mettent deux sur un chameau. Les Marchands l'achetent par l'entremise des Banians, qui sont en Arabie, comme aux Indes, les principaux Courtiers du Commerce. Au fond du Bazar, on voit une estrade, de la hauteur

Grand Marché au Caffé.

de quatre pieds, où se placent, sur des tapis, les Officiers de la Douane, & quelquefois le Gouverneur en personne. Ils tiennent compte du poids, qui se fait en leur présence, & du prix de tout le Caffé qui est vendu, pour en faire payer les droits au Roi. Les Peseurs se servent de grandes balances; & pour poids, de grosses pierres enveloppées dans de la toile. Le Vendeur paye seul le droit de vente, qui est la valeur d'un sol par piastre. Tout se paye en piastres mexicanes; car depuis quelques faussetés, que les Habitans du pays reprochent aux Portugais, les piastres du Perou & les sevillanes n'ont presqu'aucun cours. Ils reçoivent aussi l'or en sequins. On porte journellement du Caffé à Betelfaguy, de la montagne, qui n'en est qu'à trois lieues de distance. Le Marché s'y tient tous les jours, à l'exception du Vendredi, que le Gouverneur & les Douaniers vont l'après midi à la Mosquée, accompagnés de leurs Officiers & des Soldats, avec les drapeaux du Prophête & ceux du Roi.

Voyage de l'Arabie heureuse. 1708.

Transport du Caffé en Turquie & dans l'Inde.

C'est à Betelfaguy que se fait la vente du Caffé pour toute la Turquie, l'Egypte & les Indes. Les Marchands d'Egypte & de Turquie en chargent une grande quantité sur des chameaux, qui en portent chacun deux balles, du poids d'environ deux cens soixante-dix livres, jusqu'à un petit Port de la Mer rouge, qui n'est qu'à dix lieues de cette ville. Là, ils le chargent sur de petits Bâtimens, qui le transportent cent cinquante lieues plus loin dans le Golfe, à Gedda, qui est proprement le Port de la Mecque. De Gedda, il est rechargé sur des Vaisseaux Turcs, qui le portent jusqu'à Suez; dernier Port du fond de la Mer rouge, qui appartient au Grand-Seigneur: d'où, étant encore chargé sur des chameaux, il se transporte en Egypte & dans les autres Provinces de l'Empire Ottoman, par les Caravanes, ou par la Mer Méditerranée. Enfin, c'est de l'Egypte qu'est venu tout le Caffé qui s'est consommé en France jusqu'au voyage dont on donne la Relation (84).

§ II.

Voyage à Mouab, Cour Royale d'Yemen.

1711.

Autres lumieres sur le Royaume d'Yemen.

Mais on a d'autres lumieres à tirer, sur le Royaume de Yemen, d'un Journal publié dans le même Volume, qui contient une seconde expédition de la Compagnie de Saint Malo, en 1711. Deux de ses Vaisseaux, sous les Capitaines de la Lande & Brifelaine, ayant abordé au Porr de Mocka le 2 de Décembre, y trouverent, pour Gouverneur, celui qui l'étoit d'Aden au premier Voyage. Il avoit succédé à son frere Cheik-Saleh, que le Roi d'Yemen avoit élevé à la dignité de Visir, ou de son premier Ministre. Ce nouveau Gouverneur fit un accueil extrêmement favorable aux François, & leur accorda même quelque distinction pour les droits. Pendant leur séjour à Mocka, le Roi d'Yemen étant tombé malade, son nouveau Ministre lui vanta l'habileté des Médecins de leur Nation, & lui conseilla d'en

(84) *Ibidem.* pages 128 & précédentes.

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE. 1711.

faire venir quelqu'un, des Navires arrivés dans son Port. Les deux Capitaines reçurent aussi tôt des Députés de la Cour, avec une Lettre fort civile, qui leur demandoit cette faveur au nom du Roi : & pour donner un air d'importance à la députation, elle avoit pour chef Bizy-Abedil, premier Secrétaire du Roi. Cet Officier portoit, pour marque de son autorité, une petite hache d'armes à manche d'argent, pendue à sa ceinture ou à la selle de son cheval.

Les Capitaines prirent un peu trop à la rigueur le terme de Médecin, qui se trouvoit plusieurs fois répété dans la Lettre. Ils répondirent, » *en vrais* » *Marins*, qu'ils n'avoient point de Médecins sur leurs Vaisseaux, mais » qu'ils avoient des gens habiles à couper des bras & des jambes, & à » penser des plaies, qui se mêloient aussi de traiter les malades, & qui » quelquefois les guérissoient (85). Cidy-Abedil les assura que c'étoit de cette espece de Médecins que son Maître avoit besoin, parce qu'il avoit un abscès fâcheux dans l'oreille. Ils résolurent alors de saisir une si belle occasion pour faire connoître la Nation Françoise au Roi d'Yemen, & pour acquérir eux-mêmes la connoissance d'un pays, dont il y avoit tant d'utilité à tirer pour le Commerce. Dans cette vûe, ils firent au Roi une députation dans les formes, dont ils chargerent un Officier Angevin, nommé de la Grelaudiere, Ancien Major de la garnison de Pondichery, qui étoit venu joindre les deux Vaisseaux pour repasser en France. Il étoit homme d'esprit. Il sçavoit assez l'Arabe pour n'être pas la dupe d'un Interprête Portugais. On lui donna le Chirurgien du second Vaisseau, & quelques présens pour le Roi. La principale piece étoit une fort belle glace, de cinq à six pieds de hauteur, avec une paire de pistolets d'un travail curieux, & quelques pieces de nos plus beaux draps.

Route de Mocka à la Cour du Roi d'Yemen.

Les Députés François partirent avec ceux du Roi d'Yemen, le 14 de Février 1712, montés sur de fort beaux chevaux. Cette Caravane étoit d'environ vingt personnes, escortée par une Compagnie de cavalerie, & suivie de plusieurs bêtes de charge pour le transport des provisions. Elle se rendit d'abord, par une marche de dix lieues, à *Mosa*, petite ville champêtre, qui fournit presque toute la volaille qu'on apporte à Mocka. C'est aussi l'entrepôt & le passage des fruits, qui viennent des montagnes. Le lendemain, on fit quinze lieues, pour aller coucher à Manzery, Hameau de cinq ou six Maisons, où l'on passa la nuit sous des Palmiers & des Peupliers. Le troisiéme jour, on partit de grand matin, pour arriver à *Tage*, qui est à dix lieues de Manzery. Le chemin est fort beau, dans une plaine presque continuelle.

Mosa.

Manzery.

Tage & sa description.

Tage, est une grande ville, fermée de belles murailles, qui passent pour l'ouvrage des Turcs, avec un beau Château sur une montagne qui commande la Place. Le Fort, qu'on découvre de six lieues, est muni de trente gros canons de fonte & sert de prison aux Criminels d'Etat. On a pratiqué, sur le penchant de la montagne, plusieurs Jardins qui en rendent la vûe fort agréable, & qui procurent diverses commodités à la ville. Le Gouverneur étoit fils du Roi, qui avoit précedé sur le trône celui qui l'occupoit alors.

(85) *Ibidem.* pages 225 & suivantes.

Les François, n'ayant pas manqué de l'aller saluer dans le Château, y furent reçus avec beaucoup de civilités. Ils visiterent ensuite une partie de la ville, dont ils admiterent particuliérement les Mosquées (86).

Manzuel. Premiers arbres de Caffé.

Le lendemain, ayant continué leur marche vers Manzuel, ils eurent le plaisir de voir pour la premiere fois, à six lieues de Tage, des arbres qui portent le Caffé. Ce canton produit les plus beaux & les mieux cultivés de l'Yemen. On y voit aussi beaucoup d'arbres fruitiers. Manzuel a deux Châteaux fort antiques, dont l'un servoit de demeure aux anciens Rois du pays, pendant leurs guerres avec les Turcs.

Yrame, Grandes montagnes.

De Manzuel, la Caravane entreprit de se rendre en deux jours à Yrame, ville qui en est éloignée de plus de trente lieues. On trouve en chemin Gabala, petite ville murée d'un seul côté, mais dont les Mosquées se font remarquer par la beauté de leurs tours ou de leurs minarets. On passa la nuit sous des arbres; & le jour suivant, on arriva sans peine à Yrame, grande ville sans murailles. C'est à la sortie de cette Place qu'on trouve des montagnes, les plus hautes peut-être de l'Yemen. Le pays, qui paroît jusqu'alors assez agréable, quoiqu'entre-coupé par des hauteurs, commence à devenir sec & stérile. On cesse d'y voir des arbres, & des vallées remplies de plantations de Caffé. La terre n'y est plus arrosée par les eaux des montagnes, comme dans la route précédente, où elles forment de fréquens ruisseaux, sans faire néanmoins aucune riviere.

Damar.

On se rendit à Damar, autre ville considérable à quinze lieues d'Yrame. Les chemins sont fort difficiles, dans des montagnes d'une élévation extraordinaire, où pendant tout le jour on sent une chaleur brûlante, sans presqu'aucun vent, & sans autre fraîcheur, jusqu'au coucher du Soleil. Mais, en arrivant à Damar, on est délivré de cette fatigue, & l'on commence à respirer, dans un pays ouvert qui s'étend en plaines fort agréables. D'ailleurs, il ne reste qu'un quart de lieue de Damar à Mouab, séjour ordinaire du Roi d'Yemen (87).

Mouab, résidence du Roi d'Yemen.

La ville de Mouab est située sur une petite montagne, dont l'exposition est au Midi. Elle doit sa naissance au Roi qui régnoit alors, & qui avoit fait bâtir aussi, sur une montagne plus élevée, à la même distance d'un quart de lieue, un Château du même nom (88), pour lui servir de Maison de plaisance. Ainsi Damar, la ville de Mouab, & le Château, forment un triangle, dont les trois côtés sont d'égale grandeur (89). A deux lieues & demie de Mouab, le même Prince avoit fait bâtir, sur une petite montagne, une Citadelle, munie d'une artillerie nombreuse, & d'une forte Garnison. C'étoit dans cette Forteresse qu'il se retiroit pendant la guerre, lorsqu'il avoit des Ennemis assez puissans pour lui faire redouter leur approche (90).

Les François y arrivent. Leur reception.

Les Députés Arabes, qui n'avoient pas cessé d'accompagner les François, se séparerent d'eux à peu de distance de Mouab, après leur avoir demandé le tems nécessaire pour avertir le Roi de leur arrivée. Ce Monarque se

(86) *Ibid.* pages 30 & précédentes.

(87) *Ibid.* page 232.

(88) L'Auteur des Mémoires vit des Expéditions dattées de ce Château, qui y est nommé en Arabe *Hisnal Mouahib*, c'est-à-dire, Château ou Palais des Graces.

(89) *Ibidem.*

(90) Page 233.

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE. 1711.

diſpoſa auſſi-tôt à leur faire une réception diſtinguée : mais l'extrême chaleur ayant excité leur impatience, ils ſe hâterent d'avancer vers la ville, d'où ils ne laiſſerent pas de voir ſortir quantité de monde, pour venir au-devant d'eux. Ils y entrerent le huitiéme jour de leur marche, qui avoit été de plus de ſix vingt lieues. Leurs Mémoires portent que la route, depuis Mocka, fut preſque toujours au Nord-Eſt (91). Ils deſcendirent dans la cour du Palais, après avoir paſſé cinq différentes portes, dont chacune a ſon Corps-de garde. Ils furent reçus, par un Officier de la Chambre du Roi, & conduits par un bel eſcalier dans l'intérieur de l'édifice, qui eſt bâti ſur deux grandes aîles, chacune de trois étages. On les fit attendre, aſſez long-tems, à la porte de l'appartement royal. Enfin, recevant la permiſſion d'entrer, après avoir laiſſé leurs ſouliers à la porte, ils trouverent d'abord le premier Miniſtre, Cheik-Saleh, qui ſe nomma l'Ami des François, & qui leur ſervit d'Introducteur dans la Chambre du Roi.

Portrait du Roi.

Ce Prince étoit âgé de quatre-vingt-ſept ans, bien fait, d'une phiſionnomie agréable, & médiocrement baſané. Il étoit aſſis au fond de la chambre, ſur une eſtrade couverte de tapis, au milieu de pluſieurs couſſins ſur leſquels il étoit appuyé. Il avoit, près de lui, les deux Princes, ſes fils; un peu plus loin, ſes principaux Officiers; enſuite, à commencer du pied de l'eſtrade, une partie de ſes Courtiſans, rangés ſur deux lignes, qui laiſſoient un paſſage aſſez large pour ceux qui devoient s'approcher. La Grelaudiere, s'étant avancé, alloit commencer un petit diſcours qu'il avoit préparé : mais le Roi, preſſé apparemment de ſon mal, l'interrompit, & demanda lequel des François étoit le Médecin. On le lui montra. Il ſe leva auſſi-tôt; & deux de ſes Officiers, l'ayant aidé à deſcendre, il s'approcha d'une fenêtre, où il fit voir ſon mal au Chirurgien François. C'étoit effectivement un abſcès dans l'oreille. On ne l'avoit panſé qu'avec l'application d'un peu de terre jaunâtre, dans l'eſpérance de le deſſécher : mais ce remede n'avoit ſervi, au contraire, qu'à cauſer une inflammation, accompagnée de toutes ſes ſuites; c'eſt-à-dire, de la fiévre & d'une fort douloureuſe inſomnie. Les premiers ſecours du Chirurgien appaiſerent la douleur, & d'autres ſoins rappellerent bientôt le ſommeil & l'appetit. La reconnoiſſance du Roi ne lui permettant point de laiſſer ſortir les François du Palais, il voulut qu'ils y fuſſent logés & libéralement traités. On leur donna trois appartemens, mais fort nuds, & preſque ſans autres meubles que des tapis de pied, & des couſſins, ſur des eſtrades qui devoient ſervir de tables, de ſiéges & de lits. Cet uſage eſt commun à preſque tous les Orientaux (92).

Sa maladie.

Comment les François ſont traités.

L'attention du Roi fut ſans bornes. Il envoyoit ſouvent, à la Grelaudiere & au Chirurgien, des plats de ſa table. Mais ils ne pouvoient s'accommoder de ces mets, où l'épicerie, & ſur-tout la canelle dominoient exceſſivement. C'étoit de la chair de cabris, de veau & de mouton, coupée par morceaux, & bouillie enſemble avec du riz & quantité de raiſin ſec. Quelquefois on leur ſervoit du bœuf, fort mal apprêté; & ſouvent, de la volaille, que les Arabes écorchent immédiatement après l'avoir tuée, & qu'ils font frire ſur le champ. Leur méthode eſt la même pour toutes les autres

(91) Page 234.

(92) Pages 238 & précédentes.

viandes, ſans leur donner le tems de ſe mortifier. Leur pain, qui eſt aſſez inſipide, reſſemble à nos galettes de bled ſarrazin. Ils ne ſe permettent point l'uſage du vin, quoiqu'il y ait des vignobles aux environs de Mocka (93). On ne préſente jamais, chez eux, d'autre boiſſon que de l'eau & du caffé. Les François demanderent, enfin, qu'on leur fournît ſeulement les viandes néceſſaires, & qu'on leur laiſſât le ſoin de les préparer. Cette grace leur fut accordée.

Voyage de l'Arabie heureuse. 1711.

La parfaite guériſon du Roi n'ayant pas demandé moins de trois ſemaines, ils ſortoient ſouvent du Palais, pour viſiter la ville & ſes dehors. Mouab n'eſt diſtinguée que par la demeure du Prince. Elle eſt d'une grandeur médiocre. Ses murailles & la plûpart des édifices ſont de terre. Un de ſes fauxbourg eſt entiérement peuplé de Juifs, qui ſont obligés de s'y retirer le ſoir, ſans pouvoir obtenir la permiſſion de coucher dans la ville. L'air eſt ſain. Il fait froid, à Mouab, après le coucher du Soleil & juſqu'à ſon lever : mais depuis neuf heures du matin, juſqu'à quatre heures du ſoir, la chaleur y eſt fort grande (94).

Deſcription de Mouab.

Le terroir paroît fort bon, autour de la ville. Toutes les plaines étoient, alors, ſémées de riz & de froment; mais les collines & les vallées offroient de fort belles plantations de Caffé, ou des Vignobles, entre-mêlés d'arbres fruitiers. Le Roi, dans un entretien particulier, avoit vanté aux François, un nouveau Jardin qu'il faiſoit actuellement planter près de la ville, & dans lequel il ne vouloit ſouffrir que des caffés d'élite, qui devoient porter le nom de Caffés du Roi. Ils ne manquerent pas d'aller voir ce Jardin, qui n'avoit de remarquable, que le ſoin qu'on prenoit de renfermer, dans un enclos, avec un arrangement particulier, des arbres ſi communs dans le Royaume (95).

Terroir de Mouab & Jardin du Roi.

Tout leur parut de la même ſimplicité à la Cour. Ils ne virent point, au Roi, d'autre habillement que d'un drap aſſez fin, de couleur verte, ou jaune, ſans aucune eſpece d'ornement, avec les jambes & les pieds nuds, & des babouches à la Turque. Pour unique diſtinction, il portoit, deſſus ſon turban, un voile de ſoie blanche, qui lui couvrant toute la tête, tomboit ſur le devant, & ſe nouoit ſous le menton; à-peu-près comme les femmes, parmi nous, portent leur coeffe de taffetas. Sa vie particuliere étoit aſſez uniforme. Il ſe levoit à la pointe du jour. Il dinoit à neuf heures; pour ſe remettre au lit à onze heures du matin, juſqu'à deux heures après midi. Les tambours & les hautbois ſe faiſant entendre tous les jours à cette heure, leur Chef avoit ſeul le privilege d'entrer dans l'appartement du Prince, ſoit qu'il fût alors éveillé, ou qu'il continuât de dormir. Ce Chef de la muſique militaire étoit un Turc, fort plaiſamment équipé, qui portoit une ceinture garnie de grandes plaques & de crochets d'argent; avec une palme en broderie, ſur le front de ſon turban, & une chaîne d'argent qui en faiſoit pluſieurs fois le tour, dans un goût fort bizarre. Auſſi-tôt que le réveil du Roi étoit annoncé par cet Officier, il étoit viſité par les Princes & les Grands, qui l'entretenoient juſqu'à l'heure marquée pour la priere ou les affaires. Ils ne s'approchoient jamais de lui, ſans lui prendre la main droite, qu'il tenoit ſur ſon genou, & qu'ils

Simplicité de la Cour d'Yemen.

(93) Page 240. (94) Page 241. (95) Page 242.

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE. 1711.

lui baisoient, avec les plus grandes marques de respect. Il y avoit aussi des tems destinés à la promenade, & à la visite des femmes. Enfin, ce Prince terminoit la journée, en se couchant à onze heures du soir, après avoir soupé à cinq. Tous les vendredis il se rendoit, avec beaucoup de pompe, dans une Plaine voisine de la ville, où l'on dressoit une Tente, qui lui servoit de Mosquée. Il y passoit une heure entiere, à faire les fonctions d'Iman, c'est-à-dire, de Prêtre ou Pontife de la Loi de Mahomet, dont il prenoit la qualité dans ses Titres (96). Ces fonctions consistoient à commencer la priere publique; après quoi, il faisoit le *Khotah*, espece de Prône ou de Sermon, dans lequel les louanges de Dieu & celles de Mahomet sont accompagnées de prieres, pour la prosperité de l'Etat. A son retour, il assistoit aux exercices de la cavalerie. Pendant tout ce jour, ceux, qui se trouvoient sur sa route, avoient le privilege de s'approcher, & de lui baiser la main, qu'il ne refusoit à personne. L'Auteur eut peine à comprendre, pourquoi ce Prince, qui avoit fait bâtir une nouvelle Ville, avec un Palais, pour sa résidence ordinaire, sans parler du Château, qui n'en est guéres éloigné, n'avoit pas fait construire une seule Mosquée; & se réduisoit à faire sa priere en pleine Campagne. Cette affectation venoit, peut-être, de la même défiance, qui lui avoit fait mettre sa personne à couvert des Etrangers, par une longue suite de montagnes, & qui lui faisoit craindre d'être trahi, dans un Temple, par ses propres Sujets: ce qui n'est pas, sans exemple, parmi les Musulmans, puisque le fameux Aly, Gendre de Mahomet, fut assassiné dans une Mosquée, pendant la priere publique (97). Le Royaume d'Yemen n'étant pas héréditaire, le Prince, qui se fait le plus d'amis, & qui a le plus de force ou d'intrigue, l'emporte presque toujours sur ses Concurrens, qu'il fait tuer ensuite, ou renfermer dans une prison. Cependant cette remarque ne doit pas faire supposer que la Couronne ne soit pas, depuis long-tems, dans une même maison; mais seulement, que les Aînés en sont facilement exclus, lorsque d'autres Princes du même sang se rendent les plus forts. C'est ce qui étoit arrivé au Roi regnant, qui avoit succédé à son frere, au préjudice de son neveu; & de-là venoient les précautions, avec lesquelles il s'étoit fortifié dans les plus hautes montagnes (98).

Le Roi prend le titre de Pontife.

Succession au trône d'Yemen.

Origine de la race Royale.

On regrette que les députés François n'ayent pas eu la curiosité d'éclaircir l'Origine de la Maison Royale d'Yemen; car les grandes maisons sont connues dans le Mahométisme, & l'on y trouve des Histoires & des Généalogies qui passent pour certaines. Quelques Sçavans ont pensé, parmi nous, que ce pouvoit être l'illustre maison de Thabatheba, dont ils font remonter la Souveraineté en Arabie, jusqu'au tems de Charle-Magne. Il est sûr, du moins, que cette dynastie de Princes, qui descendoient d'Aly, a regné dans l'Yemen & dans l'Egypte dès le dixiéme siecle. Mais l'Editeur de ce Voyage est plus porté à juger que la race présente descend des Ajubites, ainsi nommés d'Ajub, ou Job, Chef d'une autre grande Maison, qui a donné naissance au fameux Saladin & à sa posterité. Une branche de ces Ajubites regnoit certainement dans l'Yemen, au treiziéme siécle. Son Chef prenoit alors la qualité de Calife, & celle d'Iman, qui en est inséparable; ce que le Roi d'Yemen fait encore aujourd'hui (99).

(96) Pages 245 & suiv. (97) Page 253. (98) Page 254. (99) Page 256.

Ce

Ce Prince, suivant l'usage de tous les Monarques de l'Orient, entretient un grand nombre de femmes, qu'on fait monter jusqu'à six ou sept cens. Pendant le séjour des François, son grand âge & ses infirmités ne l'empêcherent point d'épouser encore une jeune Turque, qui n'avoit pas plus de dix-huit ans (1). Son Serrail est dans le Château de Mouab : mais ses femmes, qui sont de diverses Nations, & parmi lesquelles il y a des Géorgiennes & des Arabes, d'une grande beauté, viennent du Château, au Palais de la ville, où le Roi n'en a pas moins de trente, logées dans un appartement séparé. Leur voiture ordinaire est un chameau, sur lequel on met, à travers, une espece de berceau, couvert d'écarlate, & bien garni de coussins, sur lesquels elles sont assises ou couchées. Elles sortent par une petite ouverture, qui est sur le devant, le visage couvert d'un voile. La plûpart des femmes du Pays portent, comme dans l'Indoustan, un grand anneau d'or, au bout du nez, qui est percé pour recevoir cet ornement, & des cercles, ou des brasselets d'argent ou d'or, aux bras, aux poignets, & au-dessus de la cheville du pied. Elles sont toujours parfumées des odeurs les plus fortes; & ne se bornant point, comme dans d'autres Pays de l'Orient, à se teindre les ongles fort rouges, elles se noircissent le dessous des yeux, & se frottent les mains & les pieds d'une drogue, qui donne, à ces parties, une couleur fort vive. Elles se visitent le soir, comme à Mocka : mais les hommes y étant plus jaloux, elles ont rarement la liberté de paroître sur leurs terrasses, pour y prendre le frais. Le Chirurgien François, à qui son Art procuroit l'occasion d'en traiter quelques-unes, les trouva fort blanches pour des Arabes. Mais quelque confiance que leurs maris eussent pour lui, il ne put parvenir à les voir au visage (2).

Voyage de l'Arabie heureuse. 1708.

Femmes du Roi.

Les François virent arriver, à la Cour, un Ambassadeur Turc, qui étoit venu de Constantinople par l'Egypte, & qui fit son entrée avec un nombreux cortege, & beaucoup de faste. Rien ne marque mieux l'indépendance de la Couronne d'Yemen, puisque personne n'ignore combien la Cour Ottomane est réservée dans ses Ambassades. Ce Ministre, avec toute sa suite, fut entretenu aux dépens du Roi. Il lui offrit divers présens, entre lesquels on admira une horloge d'un fort beau travail. Mais le fond de son Ambassade sert à l'explication du Caffé qui sort de l'Arabie. On se plaignoit, à la Porte, de ce que cette marchandise étoit devenue moins abondante & beaucoup plus chere en Egypte, depuis que de grands Vaisseaux étrangers venoient en charger dans la Mer rouge, au préjudice des Sujets & des Douanes du Grand-Seigneur; sur quoi l'Ambassadeur devoit faire de grandes instances à la Cour d'Yemen. Mais les François apprirent aussi que le Roi n'en avoit pas été satisfait, parce qu'elles lui avoient paru blesser son autorité Souveraine; & sa conduite en fut une bonne preuve, puisque les deux Vaisseaux de la Compagnie eurent la liberté d'en enlever autant qu'ils en pourroient contenir. Aussi le Ministre Turc fut-il promptement congédié (3).

Arrivée d'un Ambassadeur Turc à Mouab.

Il se plaint du transport excessif des Caffés.

Le succès ayant répondu aux soins du Chirurgien, la Grélaudiere ne pensa plus qu'à retourner à Mocka, malgré les instances du Roi, qui auroit souhaité de retenir plus long-tems les François à sa Cour. Après leur avoir

Les François quittent Mouab.

(1) Page 261. (2) Pages 258 & précédentes. (3) Page 260.

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE. 1711.

Présens qu'ils reçoivent du Roi.

offert cinq cens balles du plus beau Caffé de son Royaume, qu'ils refuserent d'accepter (4), il leur fit présent, à chacun, de deux habits complets, à la maniere du Pays, l'un d'une fine écarlate, & l'autre d'un beau drap couleur de rose; avec deux vestes, l'une d'étoffe des Indes, à fleurs d'or & d'argent, l'autre d'une serge drapée, garnie de galons d'or. Il y ajouta, pour chacun, un beau cheval, très proprement équipé. Son attention s'étendit jusqu'aux Capitaines des deux Vaisseaux, auxquels il envoya aussi des habits & des chevaux.

Enfin, les Députés ayant quitté Mouab vers la fin du Carême, tinrent la même route, à leur retour, avec une escorte & des Officiers pour les défrayer. Comme ils n'avoient plus le même motif pour faire de si grandes journées, ils passerent, presque toutes les nuits, dans des logemens commodes, sur-tout au commencement du Voyage, où l'on trouve toutes sortes de secours, & des écuries qui contiendroient cinq cens chevaux (5). En traversant les montagnes, ils eurent plus de liberté qu'à leur premier passage, pour observer que la plûpart sont stériles & brûlées par l'ardeur du Soleil, mais qu'on ne laisse pas d'y voir beaucoup de bocages & de verdure, particuliérement sur les côteaux. Ils y virent des perdrix rouges, qui sont plus grosses que les nôtres, quantité de cailles & de tourterelles, que les Arabes ne tirent jamais, des renards si hardis, qu'ils se laissent approcher, & des singes sans nombre, de la plus grande espece, qui ne sont pas plus farouches que les renards. Mais leur principale attention tomba sur les plantations de Caffé, qu'ils trouverent sur leur route. Ils examinerent, de près, l'arbre de ce nom. Ils prirent, des Arabes qui les accompagnoient, toutes les instructions qui pouvoient satisfaire leur curiosité (6). Outre les arbres de Caffé, ils observerent, dans les mêmes plantations, des arbres fruitiers, de diverses especes, tels que des pêchers, des abricotiers, des amandiers, des citroniers, des orangers, des Grenadiers, des pruniers, des figuiers mêmes, dont le fruit est aigre, & des pommiers en petite quantité; enfin, un grand nombre de coignassiers, d'où l'on tire une excellente pâte, qui se vend à très grand marché dans les villes. Ils ne furent pas surpris, en voyant aussi de beaux vignobles, qu'on mange, en Arabie, d'aussi bons raisins qu'en Espagne (7).

Leurs observations dans les montagnes.

Observations Géographiques sur le reste du pays.

Ils rapporterent aussi, de leur Voyage, quelques lumieres Géographiques. On les assura qu'entre les villes qu'ils avoient vûes, le Royaume en a d'autres, d'une grandeur considérable, dont la principale se nomme Sannaa, à quinze lieues de Mouab, & cent quarante de Mocka. On y voit de beaux

(4) On a peine à comprendre la raison de ce refus. Le Roi lui offrit de faire porter les balles jusques sur les Navires, & souhaitoit que ce présent fût offert de sa part à Louis le Grand. » Ils s'excuserent, dit l'Auteur, sur ce que la cargaison des Navires » étoit trop avancée pour trouver place à un » Envoi si considérable; mais dans le fond » ils ne crurent pas que les Capitaines dussent, de leur chef & sans la participation » de la Cour, accepter un tel présent. *Ibid.* » page 264. Etrange modestie, sur-tout lorsque le Roi d'Yemen demandoit, en retour, l'Histoire de France, avec les Portraits du Roi & de la Famille Royale.

(5) Page 266.

(6) L'Editeur a pris soin de les recueillir, sur les Ecrits & les entretiens de M. de la Grelaudiere. Il en a fait un Mémoire curieux, qui se trouve à la fin de la Relation, & qui mérite de trouver place dans l'Histoire naturelle de l'Asie.

(7) Page 268.

restes de l'Antiquiré. Long-tems avant la naissance du Mahométisme, elle étoit la Capitale de toute l'Arabie heureuse, sous la domination des Tobbais, Rois puissans qui y tenoient leur Cour. Le Palais de ces Princes étoit magnifique, & bâti, sur une colline, au milieu de la ville. Dans la suite & toujours avant Mahomet, un Empereur d'Ethiopie, attiré par les Chrétiens qui gémissoient sous la tyrannie des Arabes, ayant conquis l'Arabie heureuse, fit bâtir, dans Sannaa, un Temple magnifique, pour détourner les Arabes de leur Idolâtrie. Mais les Ethiopiens ne conserverent pas long-tems leur conquête. Quelques Auteurs Orientaux, où l'on trouve ces circonstances, ajoutent que Sannaa est une ville fort ancienne, riche & fort peuplée, & qu'on y fait un plus grand Commerce d'argent que de Marchandises. Ses murailles sont si larges, que huit chevaux y peuvent marcher de front. Elle ressemble à Damas, par l'abondance de ses eaux & par ses Jardins délicieux. L'air y est d'une température parfaite; & les jours & les nuits y sont à peu près d'une même longueur. La Grelaudiere apprit encore qu'il y a dans le Royaume d'Yemen plusieurs grands chemins, dont quelques-uns même sont pavés, & qui ont plus de cent lieues de longueur. Le reste du pays, qui porte le nom d'Arabie heureuse, est divisé en d'autres Royaumes, qui produisent les gommes, les myrrhes & les aromates. Nos François n'en trouverent aucun arbre dans leur voyage de Mouab; mais on les assura que d'autres contrées du même Royaume ont de l'encens en abondance. Pour les arbres du baume, on sait qu'ils croissent hors de l'Arabie heureuse, aux environs de la Mecque (8).

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE. 1711.

§ III.

Suite du Voyage de l'Arabie heureuse.

1708. Histoire d'un Cherif chassé de la Mecque.

On a dû regarder le Voyage de Mouab comme un intermede, qu'il est tems de finir, pour conduire les deux premiers Vaisseaux à la fin de leur course. Pendant qu'ils étoient à Mocka, l'Auteur vit dans cette ville un des Cherifs de la Mecque, de la race du Prophête Mahomet, qui étoit venu chercher un azile à la Cour du Roi d'Yemen, après avoir été vaincu par un autre Cherif, son proche parent, qui étoit demeuré Maître du pays. Le Roi lui avoit assigné cent écus par jour, pour son entretien, & la ville de Mocka pour demeure. Ce Prince dépouillé n'avoit à sa suite que vingt hommes bien montés. Il étoit vêtu de drap verd, avec un turban de même couleur, dont les bouts étoient brochés d'or. On le voyoit souvent aller à la Mosquée, avec son petit cortege, précedé de l'étendard de Mahomet. Il visitoit quelquefois aussi une espece de Chapelle, qui est à peu de distance de Mocka, où l'on prétend que plusieurs Prophêtes ont eu leur sépulture. Le Peuple fait ce petit pelerinage avec beaucoup de dévotion, & s'arrête, en chemin, à prier sur les tombeaux qui sont hors de la ville. Le Cherif étoit depuis cinq mois à Mocka, lorsque son concurrent fit déclarer au Roi d'Yemen que s'il continuoit de donner retraite à son Ennemi, il porteroit la

Il perd la protection du Roi d'Yemen.

(8) Page 273 & précédentes.

Voyage de l'Arabie heureuse. 1708.

guerre dans ses Etats. Cette menace obligea le Roi de congédier le Prince fugitif. L'Auteur le vit partir, accompagné de plusieurs personnes de distinction, pour aller chercher un azile plus éloigné (9).

Deux erreurs communes en Europe.

A l'occasion de ce malheureux Cherif, il fait deux observations, qui ne doivent pas être négligées. C'est une erreur, dit-il, de la plûpart des Européens, & qui s'est glissée dans quelques bons Livres, de s'imaginer que le Grand-Seigneur est Souverain de la Mecque & de Medine, & que les Cherifs, c'est-à-dire, les Princes de la race de Mahomet qui y commandent, ne sont que des Gouverneurs ou des Vassaux tributaires. Il est vrai que les Turcs ayant détruit l'Empire des Califes, & leur ayant succedé par droit de Conquête, le Grand-Seigneur a succedé aussi, non-seulement à la dignité, mais à toute l'autorité des anciens Califes, premiers Successeurs de Mahomet; qualité fort éminente, qui le constitue Chef de la Religion & de l'Empire, & qui est reconnue par les quatre principales Sectes du Mahométisme.

Indépendance des Cherifs de la Mecque.

Mais il n'est pas moins vrai que dans la décadence & la division de cet Empire, la race du Prophête s'est conservé la possession & la Souveraineté de ces deux villes & du pays où elles sont situées, sans opposition de la part des Princes Mahométans, & sans aucune ombre de dépendance. Au contraire, les plus puissans d'entre ces Princes ont une extrême vénération pour les Cherifs & pour les lieux qu'ils possedent. Ils leur envoyent souvent des offrandes & des présens considérables. D'ailleurs, dans leurs titres les plus fastueux, ils ne prennent que l'humble qualité de serviteurs des deux saintes villes de la Mecque & de Médine; sur-tout le Grand-Seigneur, qui prend aussi la qualité de Protecteur de Jerusalem, dont il est véritablement le Souverain Maître; ce qui marque assez la différence qu'il met entre ces villes (10).

Leur origine.

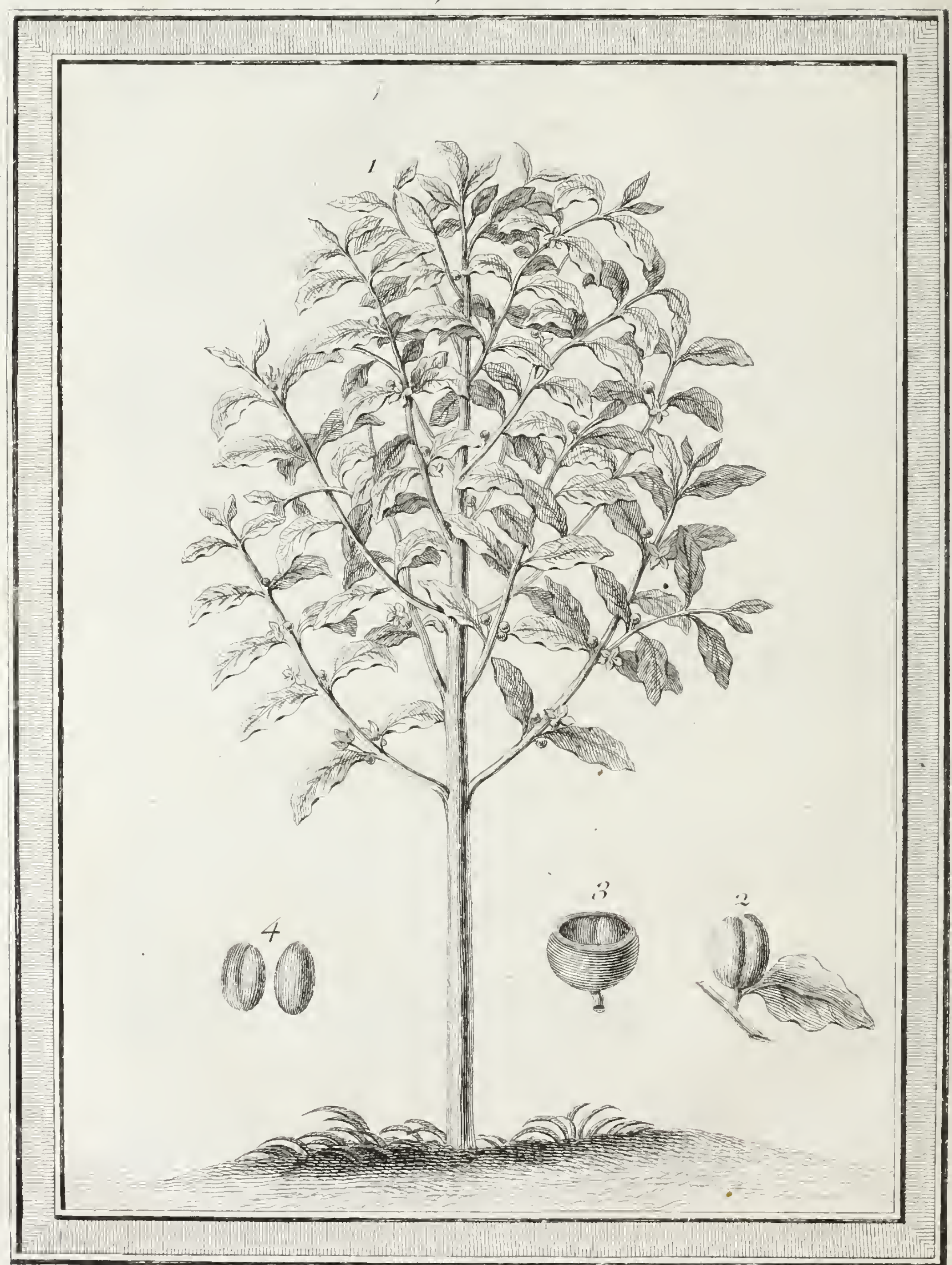
On sait que la race de ces Chérifs tire son origine de Fatime, fille de Mahomet, qui eut d'Aly, deux fils, nommés Hassan & Hussein, Fondateurs de deux grandes Maisons, & Peres de tous les Chérifs qui sont au monde. La Maison d'Hassan s'est divisée en deux branches principales, dont la premiere a donné des Princes Souverains à la Mecque & à Medine. La seconde, étant passée en Afrique, a fait la source des Rois de Maroc, & des autres Chérifs de cette contrée. Cette derniere Maison (11), s'est subdivisée en quatre branches; celles de Beni-Cayder, ou Kader, de Beni-Moussatam, nommée aussi Beni-Hassan, de Beni-Hachem, & de Beni-Kitada. Le Chérif, qui régnoit à la Mecque en 1710, étoit de la quatriéme branche, qui occupe, dit-on, cette Principauté depuis plus de cinq cens ans; & celui qui regnoit à Médine étoit de celle de Beni-Hachem, qui a regné à la Mecque avant celle de Beni-Kitada. Mais celle-ci se trouvant encore multipliée & divisée en plusieurs autres branches, le lien du sang devient souvent un sujet de discorde entre tous les Chérifs d'une même Maison.

(9) Pages 141 & précédentes.

(10) Page 143.

(11) La premiere, étant passée en Afrique, y a donné naissance aux Rois de Marroc & aux autres Chérifs de cette Région. On prétend que les descendans de Hussein, second fils de Fatime, sont les Rois de Perse, avant les dernieres révolutions, & les autres Chérifs de l'Asie.

L'ARBRE DU CAFFÉ, DESSINÉ EN ARABIE.



2 *Fruit sec*. 3 *Coupe du Fruit*. 4 *Noiau, ou fève du Caffé*.

T. X. N.° I.

Ils s'arment les uns contre les autres, pour se disputer la Souveraineté par de cruelles guerres. Quelquefois, la division naissant aussi entre les deux Chérifs de la Mecque & de Médine, ils se poursuivent avec une animosité qui répand la confusion dans leurs Etats. Alors, le Grand-Seigneur, en qualité de Calife, ne manque gueres de prendre connoissance de leurs différends, & d'employer quelquefois la force pour établir un Chérif à la place d'un autre : mais celui qu'il favorise doit toujours être de la Maison régnante, & toute l'autorité du Sultan le plus absolu ne peut interrompre cet ordre (12).

Voyage de l'Arabie heureuse. 1708.

Le Voyage des deux Vaisseaux François n'eut rien de plus remarquable à leur retour, que dans la navigation qui les avoit conduits à Mocka. Ils relâcherent aux Isles de France & de Bourbon, que l'Auteur prend plaisir à décrire, après en avoir eu beaucoup à les visiter ; & le 12 de Mai, 1710, ils arriverent heureusement au Port de Brest (13).

Retour des François au Port de Brest.

§ IV.

Observations sur l'Arbre & le Fruit du Caffé de l'Arabie heureuse.

Forme & qualités de l'Arbre du Caffé.

Ces observations seroient déplacées dans tout autre article qu'une Relation de l'Arabie. L'Arbre qui produit le Caffé s'éleve depuis six jusqu'à douze pieds de hauteur. Sa grosseur est de dix, douze, & jusqu'à quinze pouces de circonférence. Dans son état de perfection, il ressemble fort, pour la figure, à nos pommiers de huit ou dix ans. Les branches inférieures se courbent ordinairement lorsque l'arbre est un peu âgé ; mais, en même-tems elles s'étendent en rond, pour former une sorte de parasol. Le bois en est fort tendre, & si pliant, que le bout de la plus longue branche peut être amené jusqu'à deux ou trois pieds de terre. L'écorce est un peu raboteuse & blanchâtre. La feuille approche fort de celle du citronier, quoique moins épaisse & moins pointue. La couleur en est aussi d'un verd un peu plus foncé. L'arbre du Caffé est toujours verd & ne se dépouille jamais de toutes ses feuilles à la fois. Elles sont rangées des deux côtés des rameaux à une médiocre distance, & l'une presqu'à l'opposite de l'autre. Dans presque toutes les saisons de l'année, on voit un même arbre porter des fleurs & des fruits, dont les uns sont encore verds, & les autres mûrs ou près de leur maturité. Les fleurs sont blanches, & ressemblent beaucoup à celles du jasmin. Elles ont de même cinq petites feuilles assez courtes. L'odeur en est agréable, avec quelque chose de balsamique qui ne se sent point de l'amertume de leur goût. Elles naissent dans la jonction de la queue des feuilles avec les branches.

Fruit de l'Arbre.

Aussi-tôt que la fleur est tombée, il naît, à sa place, un petit fruit fort verd d'abord, mais qui devient rouge en meurissant, & de la forme, à-peu-près, d'une grosse cerise. Il est fort bon à manger. Il nourrit, il rafraîchit ; sous sa chair, on trouve, au lieu de noiau, la fève ou la graine, que nous appel-

(12) Pages 143 & suivantes.

(13) Page 221.

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE.

lons Caffé, enveloppée d'une pellicule très fine. Cette féve eſt alors extrêmement tendre, & le goût en eſt aſſez déſagréable : mais, à meſure que la ceriſe meurit, ſa féve acquiert inſenſiblement de la dureté. Enfin, le Soleil ayant tout-à-fait deſſeché ce fruit rouge, ſa chair, qu'on mangeoit auparavant, devient une bare, ou gouſſe, de couleur fort brune, qui fait l'écorce extérieure du Caffé. La féve eſt alors ſolide, & d'un verd fort clair. Elle nage dans une ſorte de liqueur épaiſſe, de couleur brune, extrêmement amere. La gouſſe, qui eſt attachée à l'arbre par une petite queue fort courte, eſt un peu plus groſſe qu'une graine de laurier; & chaque gouſſe ne contient qu'une ſeule féve, qui ſe diviſe ordinairement en deux moitiés. Cette féve eſt entourée imméditement d'une pellicule très fine, qui eſt la ſeconde écorce, ou l'écorce intérieure. Les Arabes font beaucoup de cas de l'une & de l'autre, pour compoſer ce qu'ils nomment le Caffé à la Sultane.

Où il ſe plante & comment il ſe cultive.

L'Auteur du Journal aſſure que les arbres de Caffé ſe ſement, & ne viennent point, comme d'autres l'ont écrit, de *hergne* ou de *bouture* par les gouſſes, c'eſt-à-dire par le fruit entier, mis en terre dans ſa parfaite maturité. Le pied des montagnes & les petites collines, dans les cantons les plus ombragés & les plus humides, ſont les lieux qu'on choiſit pour les plantations du Caffé. Leur plus grande culture conſiſte à détourner les eaux de ſource, & les petits ruiſſeaux, qui ſe trouvent dans les montagnes, pour les conduire, par de petites rigoles, juſqu'au pied des arbres. Ce ſecours eſt également néceſſaire pour la fécondité de l'arbre, & pour la maturité du fruit. En replantant chaque arbre, les Arabes lui creuſent une foſſe de trois pieds de large, & de cinq pieds de profondeur, qu'ils revêtiſſent de cailloux, & qu'ils rempliſſent de terre. Ils y entretiennent conſtamment la fraîcheur qui convient. Mais, lorſque le fruit eſt mur, ils détournent l'eau de cette foſſe, afin qu'il puiſſe ſécher un peu ſur ſes branches.

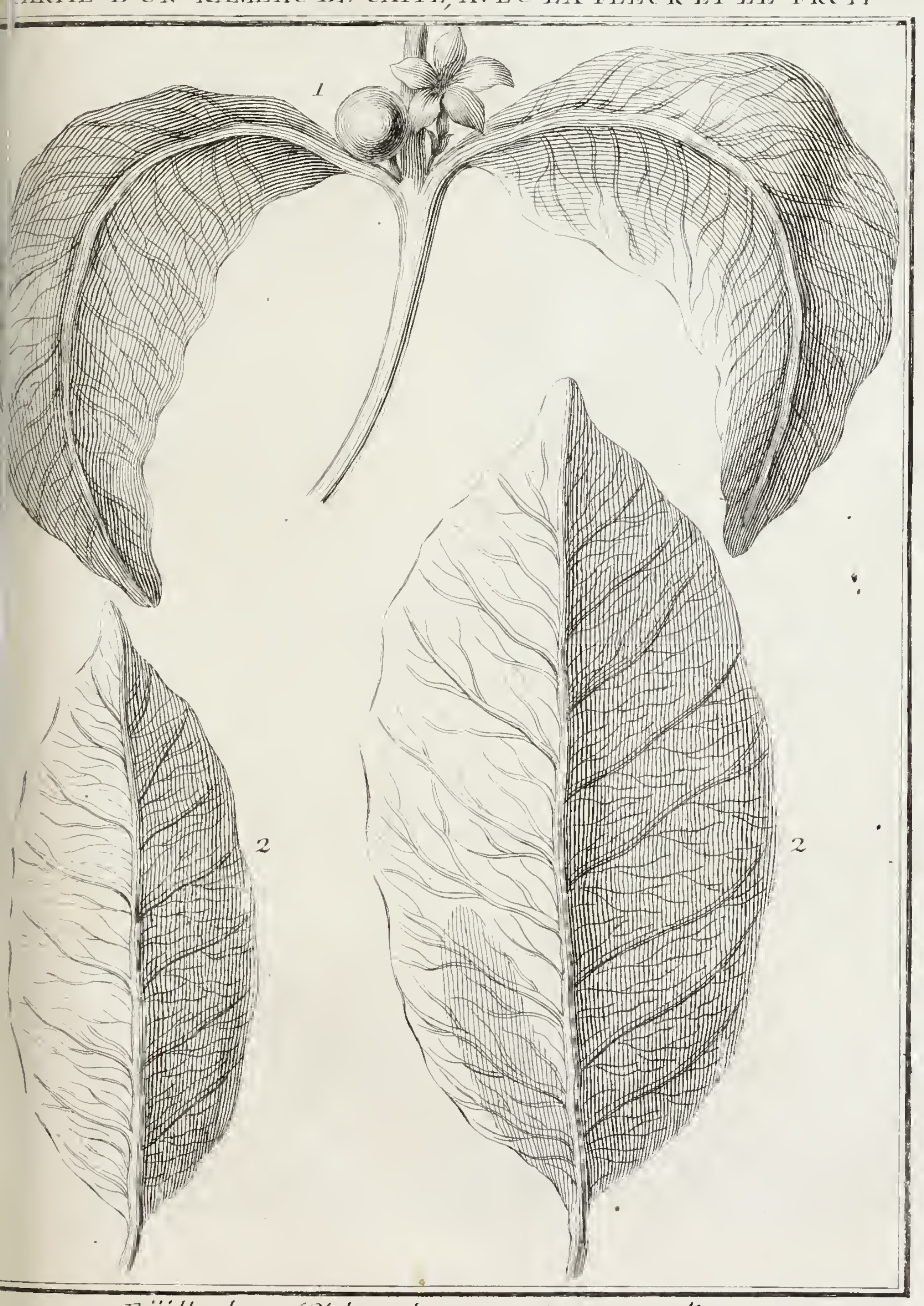
Singularité reconnue par les François.

On n'a ſçu que par les François, qui firent le Voyage de Mouab, une ſingularité qui étoit ignorée de toute l'Europe : c'eſt que dans des lieux expoſés au Midi, ou trop découverts, les arbres du Caffé ſe plantent ſous d'autres grands arbres, qui leur ſervent d'abri, pour les mettre à couvert de l'ardeur exceſſive du Soleil. La Grelaudiere prit ces grands arbres pour une eſpece de Peupliers. Ils étendent prodigieuſement leurs branches, & forment, par leur diſpoſition, un cercle parfait, qui couvre tout ce qui ſe trouve deſſous. On prétend que, ſans cet ombrage, la fleur ſeroit brûlée, en s'ouvrant, & ne produiroit aucun fruit. Les premiers arbres que les François virent, près de la ville du Tage, étoient fortifiés de ce ſecours, parce que le Pays y eſt plus ouvert que dans d'autres lieux. Ils obſerverent que chaque Peuplier couvre, de ſon ombre, une certaine quantité de Caffés; & que les Caffés ſont plantés, par ordre, dans le même alignement que nos Pommiers. La curioſité d'un des Voyageurs François, qui ſe nommoit des Noyers, lui fit deſſiner le plus bel arbre qu'il put choiſir. On en donne ici la figure d'après ſon Deſſein.

Arbres de Redia.

Dans les lieux moins chauds, les Caffés croiſſent à découvert, & rapportent avec beaucoup d'abondance. Le même Voyageur, qui avoit fait le Voyage de Mouab avec la Grelaudiere, fit enſuite exprès celui de Redia, ou Zedia, petite ville dans les montagnes, à douze lieues de Betel-Faguy au Sud-Oueſt,

PARTIE D'UN RAMEAU DE CAFFÉ, AVEC LA FLEUR ET LE FRUIT



2 Feüilles de Caffé dans leur grandeur naturelle. T. X. N.° II.

pour y voir un grand nombre de ces derniers arbres. Il apprit, du Gouverneur même de Redia, que ce Canton est un des meilleurs du Pays. Outre les Caffés, qui sont les plus beaux de l'Arabie, on y voit une quantité surprenante d'autres arbres fruitiers; plusieurs sortes de bleds, entre lesquels on distingue une excellente espece de froment; des melons, des concombres, & diverses sortes de légumes.

Comment se fait la récolte.

L'arbre qui porte le Caffé étant chargé tout à la fois de fleurs, de fruits imparfaits & de fruits murs, la récolte se fait nécessairement à trois reprises différentes, qui forment comme autant de saisons. Mais, comme elles ne sont pas fixes & régulieres, les Arabes ne donnent proprement le nom de récolte qu'à celle du mois de Mai, parce que c'est la plus abondante de l'année. Pour recueillir le Caffé, ils étendent des pieces de toile sous les arbres, qu'ils secouent légérement; & tout le fruit, qui se trouve mur, tombe avec facilité. On le met dans des sacs, pour le transporter sur des nattes. On l'y fait sécher en monceau, jusqu'à ce que les gousses soient en état de s'ouvrir, à l'aide d'un gros cylindre de pierre ou de bois, qu'on fait passer par-dessus. Lorsque le fruit est sorti de son écorce, & séparé en deux petites féves, ou plutôt en deux moitiés, qui n'en faisoient qu'une auparavant, on le fait sécher, une seconde fois au Soleil, parce qu'il est encore assez verd, & qu'étant trop frais, il court risque de se corrompre sur mer. On le vanne ensuite, pour le nettoyer; car il se vend beaucoup moins, s'il est mêlé de ses pailles ou de ses gousses.

Préparatifs de la liqueur.

La maniere, dont les Arabes préparent leur Caffé, pour le boire, est la même en général que celle de tout le Levant, dont nous avons adopté la préparation en France; avec cette différence néanmoins, que les Arabes le prennent ordinairement presqu'aussi-tôt qu'il est cuit, sans le faire reposer, sans y mêler jamais de sucre, & dans de fort petites tasses. Quelques-uns enveloppent la Caffetiere d'un linge mouillé, en la retirant du feu; ce qui fait précipiter aussi-tôt le marc, & rend la liqueur beaucoup plus claire. Cette méthode y forme aussi une petite crême, qui s'éleve au-dessus; & lorsqu'on le verse dans les tasses, non-seulement il fume beaucoup d'avantage, mais il exhale une espece de vapeur grasse, qu'ils se font un plaisir de recevoir, parce qu'ils lui attribuent d'excellentes qualités.

Caffé à la Sultane.

Les personnes de distinction employent une autre méthode qui leur est propre. Ils ne se servent point de la féve du Caffé, mais seulement de l'écorce, qui lui sert d'enveloppe, en y mêlant aussi la pellicule fine, qui couvre immédiatement la féve (14). Cette boisson passe, en Arabie, pour une liqueur incomparable, & porte le nom de Caffé à la Sultane. Nos François, qui n'en prirent point d'autre à la Cour d'Yemen, & chez les Gouverneurs, le trouverent fort

(14) On prend l'écorce du Caffé parfaitement mûr; on la brise; on la met dans une petite terrine, sur un feu de charbon, en tournant toujours, de sorte qu'elle ne se brûle pas comme le Caffé ordinaire, mais seulement qu'elle prenne un peu de couleur. En même-tems on fait bouillir de l'eau dans une caffetiere; & quand l'écorce est prête, on la jette dedans, avec un quart au moins de la pellicule, en laissant bouillir le tout. La couleur de cette boisson est semblable à celle de la meilleure biere d'Angleterre. On garde ces écorces dans des lieux fort secs & bien fermés. La moindre humidité leur donneroit un mauvais goût. *Ibidem.* page 287.

VOYAG' DE L'ARABIE HEUREUSE.

délicat. On y mêle moins de ſucre, parce qu'il n'y a point d'amertume à corriger, & qu'on y ſent, au contraire, une douceur moderée, qui a beaucoup d'agrément. Mais cette méthode ne peut convenir qu'en Arabie. Cette écorce de Caffé, qui a peu de ſubſtance par elle même, lorſqu'elle eſt trop ſéche, ne peut être tranſportée ou gardée long-tems, ſans perdre une grande partie de ſa qualité, qui conſiſte principalement dans ſa fraîcheur.

Les Arabes d'Yemen étoient fort perſuadés que le Caffé ne peut croître dans aucun autre lieu que leur Pays, quoique les Ecrivains Turcs le faſſent venir originairement de l'Ethiopie. L'expérience des Iſles d'Afrique & d'Amérique a dû les détromper. D'ailleurs, les Hollandois en ont élevé des plants conſidérables, aux environs d'Amſterdam, & nous n'avons pas réuſſi moins heureuſement au Jardin Roial de Paris.

Ce que les Turcs rapportent de l'origine du Caffé dans leur Empire.

Les Turcs ont écrit l'Hiſtoire de l'origine du Caffé, dans Aden & dans leur Empire. Ils rapportent que Gemaleddin, Abou-Abdallah, Muhammed-Benſnid, ſurnommé Adhabami, parce qu'il étoit natif de Dhabhan, petite ville de l'Arabie heureuſe, étant Mufti d'Aden, vers le milieu du neuviéme ſiécle de l'Hegire, & du quinziéme de Jeſus-Chriſt, eut occaſion de faire un Voyage en Perſe. Pendant ſon ſéjour, il y trouva quelque perſonnes de ſon Pays, qui prenoient du Caffé. Il y fit peu d'attention; mais, à ſon retour, ſa ſanté s'étant affoiblie, & ſe ſouvenant de la liqueur qu'il avoit vûe prendre en Perſe, il s'en fit apporter, dans l'eſpérance d'en tirer quelque ſoulagement. Non-ſeulement ſa ſanté fut rétablie par cet uſage, mais il reconnut bientôt les autres propriétés du Caffé, ſur-tout celle de diſſiper les péſanteurs, d'égaier l'eſprit, & de cauſer une inſomnie qui n'a rien d'incommode.

L'exemple du Chef de la Loi mit bientôt tous les Prêtres & tous les Religieux Mahométans, dans le goût du Caffé. Enſuite, les Artiſans, qui avoient beſoin de travailler la nuit, les Voyageurs qui vouloient éviter la chaleur du jour, enfin toute la ville d'Aden embraſſa le même uſage. On y abandonna celui de toute autre liqueur, ſur-tout de celle qui ſe faiſoit avec les feuilles d'une Plante nommée *Cat*. Avant Gemaleddin, on aſſure que le Caffé étoit dans l'obſcurité, & preſqu'inconnu, même en Arabie, qui produit le fruit dont on le compoſe. Mais d'Aden, étant paſſé dans pluſieurs autres lieux voiſins, il fut porté à la Mecque, vers la fin du neuviéme ſiecle de l'Hegire. Il y fut d'abord adopté, comme dans Aden, par les Imans & les Derviches. Au reſte il n'étoit pas compoſé de la féve, mais de la gouſſe. Les Habitans de la Mecque y prirent tant de goût, qu'ils établirent des maiſons où l'on en vendoit publiquement. Ils s'y aſſembloient en foule. On y jouoit aux Echecs & au Mancalah (15). On y chantoit, on y ſonnoit des inſtrumens; plaiſirs que les Mahométans rigides ont particuliérement en averſion. De la Mecque le Caffé paſſa dans pluſieurs autres villes d'Arabie, ſur-tout à Médine, d'où, ſortant enfin de cette Contrée, il pénétra dans l'Egypte juſqu'au grand Caire. Il y fut introduit par les Derviches de l'Yemen, qui, étant établis dans un quartier de cette ville, prenoient du Caffé dans leur Moſ-

(15) Jeu fort uſité chez les Orientaux. Il ſe joue avec ſoixante douze petites coquilles, qu'on met d'abord par ſix dans douze petites foſſes rondes, creuſées ſur deux lignes, dans un morceau de bois de la longeur d'un pied ſur cinq pouces de largeur. M. Galland l'a décrit plus au long.

quée,

quée, lorsqu'ils vouloient donner, à la priere, une plus grande partie de la nuit. » Ils le tenoient dans un grand vase de terre rouge, & le recevoient » respectueusement de la main de leur Supérieur, qui leur en versoit lui- » même dans des tasses. On étoit alors au commencement du dixiéme siécle de l'Hegire, & du quinziéme de Jesus-Christ. L'exemple des Derviches fut d'abord imité par les Dévots du Caire, & bientôt par un grand nombre d'autres Habitans. Cet usage ne fit qu'augmenter, sans contradiction, jusqu'à l'année 917 de l'Hegire (16); époque fatale pour le Caffé.

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE.

Desordres qu'il cause à la Mecque.

Khair-Beg, Gouverneur de la Mecque, sortant un jour de la Mosquée, après la priere du soir, fut choqué de voir, dans un coin du Temple, plusieurs personnes qui prenoient du Caffé pour se disposer à passer la nuit en priere. Il s'imagina qu'on buvoit du vin, & sa surprise ne diminua point lorsqu'il eut appris les qualités de cette liqueur. Son zéle pour la Religion, qu'il crut scandaleusement blessée, le porta dès le lendemain à convoquer une grande assemblée d'Officiers de Justice & de Docteurs de la Loi, auxquels il exposa gravement le spectacle dont il avoit été témoin. On raisonna long-tems sur une matiere de cette importance. Quelques Médecins estimés ayant pris parti contre le Caffé, le poids de leur autorité, joint aux scrupules du Gouverneur, fit publier une défense expresse & solemnelle de vendre & de boire du Caffé, sous les peines ordinaires pour ceux qui violent les préceptes de la Religion. Cette défense obligea les Marchands de fermer les Caffés publics; & tout le Caffé, qu'on put trouver entre leurs mains, fut brûlé avec éclat. En vain les Derviches, & le Mufty même, reclamerent contre une décision si précipitée. Un Particulier, ayant été surpris avec une tasse de Caffé à la main, reçut la bastonade & fut promené ensuite, sur un âne, par toutes les Places publiques. Le Sultan d'Egypte, qui avoit alors beaucoup d'autorité à la Mecque, condamna ce zéle indiscret. Après avoir consulté les Docteurs du Caire, il ordonna au Gouverneur de révoquer sa défense. Mais il ne put détruire dans la ville Sainte une semence de division, qui continua d'y causer beaucoup de troubles, & qui fit porter quelquefois l'animosité jusqu'aux dernieres violences (17).

Il passe en Syrie.

Ces avantures, loin de retarder les progrès du Caffé, n'avoient servi qu'à lui ouvrir le chemin de la Syrie, où il fut reçu sans obstacle à Damas, à Alep, & par degrés dans toutes les autres villes de cette grande Province. Enfin, vers l'année 962 de l'Hegire, & 1554 de Jesus-Christ, il fut porté de Syrie à Constantinople. Jusqu'alors, il n'y avoit été connu que par le bruit des disgraces qu'il avoit essuyées à la Mecque. Mais cette même année, qui étoit environ la centiéme de son institution dans Aden, & sous le regne de Solyman le Grand, fils de Selim I., deux Marchands, nommés *Schems* & *Hekem*, l'un venu de Damas, l'autre d'Alep, ouvrirent à Constantinople, chacun leur Maison de Caffé, dans le quartier qui se nomme *Taktacalah*, & commencerent à vendre publiquement la liqueur de ce nom.

Il est porté à Constantinople.

(16) Elle répond à notre année 1511.

(17) On ajoute que deux Médecins qui avoient eu part à la défense du Caffé, firent une malheureuse fin. Méprisés à la Mecque, depuis le rétablissement de cette liqueur, ils se retirerent au Caire, où ils furent convaincus d'avoir fait des imprécations contre la personne de Selim I., qui venoit de conquérir l'Egypte. On prit ce prétexte pour les condamner à mort. *Ibid.* page 339.

Ils recevoient les Curieux, sur des soffas ou des estrades fort propres. Les Personnes de Lettres, sur-tout les Poëtes, & les Amateurs du jeu furent les premiers qui fréquenterent ces deux Maisons. Elles prirent le nom de *Cahveh-Khanch.* La tasse du Caffé ne s'y payoit qu'un aspre, très petite monnoie d'argent, de la valeur d'environ deux liards. Ces Maisons & ces Assemblées se multiplierent si promptement, qu'elles exciterent bientôt l'attention des Officiers publics. On y voyoit les Pachas & les principaux Seigneurs de la Porte. Déja les Imans se plaignoient que leurs Mosquées étoient désertes, tandis que les Caffés ne cessoient pas d'être remplis. Ils se déchaînerent enfin, non-seulement contre les lieux où l'on vendoit le Caffé, mais contre le Caffé même, dont ils soutinrent que la défense étoit comprise dans la Loi entre les liqueurs fortes qu'elle interdit. Tous les Dévots réunis formerent là-dessus une question précise, qu'ils présenterent au Mufty, pour se régler par sa décision. Ce Chef suprême de la Religion, sans examiner beaucoup la difficulté, décida hautement que le Caffé étoit défendu par la Loi de Mahomet.

Oppositions qu'il y trouve.

Par quels degrés il diminue.

L'autorité du Mufty est si respectée des Turcs, qu'il ne leur est pas permis de former des doutes sur ses décisions. Ainsi toutes les Maisons de Caffé furent aussi-tôt fermées; & les Officiers de Police reçurent ordre de s'opposer, dans toute la ville, à l'usage même de cette liqueur. Cette défense fut renouvellée sous le regne d'Amurat III. Cependant toute la rigueur, qu'on apporta d'abord à l'exécution, ne put arrêter un penchant déclaré. Les Officiers de Police, se lassant enfin d'une vigilance inutile, prirent le parti de permettre, pour de l'argent, qu'on vendît du Caffé, avec un reste d'attention pour empêcher que cette vente ne fût publique. Ils souffrirent qu'on en prît dans des lieux particuliers, la porte fermée, & chez quelques Marchands dans l'arriere-boutique. Un nouveau Mufty, moins scrupuleux que son Prédécesseur, modéra la défense, en déclarant qu'elle n'étoit pas au même degré que celle des liqueurs formellement interdites. Cet adoucissement fut expliqué avec tant de faveur, que les Dévots mêmes se crurent autorisés à se relâcher. Leur exemple devint une régle pour la Cour & la Ville. On vit reparoître, en plus grand nombre qu'auparavant, les Maisons où le Caffé se distribuoit au Public. Cette passion alla si loin, que la cupidité des Visirs ne manqua point l'occasion de s'en faire un nouveau revenu, en s'attribuant une autorité particuliere sur tous ces lieux : ils retirerent de chacun, dans les différens quartiers de la ville, un droit d'un ou deux sequins par jour. La même raison leur fit trouver le moyen de les multiplier, sans permettre que le prix fût de plus d'un aspre pour chaque tasse ; ce qui doit faire juger de la grandeur du débit. Ce prix n'a pas cessé d'être le même à Constantinople.

Tribut exigé par les Visirs.

Kuproli supprime encore une fois les Caffés.

Cependant la licence des Nouvellistes, qui formoient la plûpart des Assemblées, fit renaître les anciennes craintes, sous la minorité de Mahomet IV. Le Grand-Visir Kuproli, avec un désintéressement héréditaire dans sa famille (18), crut devoir sacrifier, à la tranquillité publique, l'immense revenu qu'il tiroit des Caffés. Il prit le parti de les supprimer tous. On ra-

(18) Il eut deux fils, qui occuperent successivement la même dignité.

conte qu'avant cette résolution, il avoit eu la curiosité d'aller, sous quelque déguisement, dans les principaux Caffés de Constantinople, où il avoit été surpris d'entendre des gens graves, qui s'entretenoient sérieusement des affaires de l'Empire, blâmant le Ministere, & décidant avec hardiesse des points les plus importans. Ayant visité de même les Tavernes de la ville, il n'y avoit trouvé que des gens gais, qui chantoient, ou qui parloient de leurs amours & de leurs exploits militaires. Les premiers lui avoient paru dangereux; & n'appréhendant rien des autres, il avoit jugé à propos de leur laisser cet amusement (19).

Ses motifs.

Usages qui ont succedé à la suppression.

Mais depuis la suppression des Caffés publics, qui dure encore à Constantinople, on n'en a pas pris moins de Caffé dans cette grande ville. L'usage est de porter, dans les Marchés & dans les principales rues, de grandes Caffetieres sur un réchaud, & de distribuer cette liqueur chérie à ceux qui en demandent. Les Passans s'arrêtent, & ne font pas difficulté d'entrer dans la premiere boutique, dont le Maître est toujours disposé à les recevoir. Il ne reste qu'un fort petit nombre de Maisons tolérés, en faveur des Matelots, qui viennent y fumer en prenant du Caffé. Au reste, cette défense n'a jamais regardé que la Capitale de l'Empire. On trouve des Caffés publics, dans toutes les autres villes, & jusques dans les moindres bourgs. D'ailleurs, outre l'usage qui s'est établi dans les rues de la Capitale, il n'y a point de famille, riche ou pauvre, Turc, Grecque, Arménienne ou Juive, qui ne prenne du Caffé plusieurs fois le jour dans l'intérieur des Maisons. Cette dépense, pour chaque famille, égale du moins celle qu'on fait à Paris pour le vin (20). Elle se fait jusques dans les armées. Une grande partie des Equipages est composée d'Artisans, qui brûlent le Caffé ou qui le pilent. Enfin, pour exprimer d'un seul trait l'attachement des Turcs à cet usage, le refus qu'un mari feroit de laisser prendre du Caffé à sa femme, ou le degré de pauvreté qui ne lui permettroit pas d'en fournir, est une des causes légitimes du divorce (21). Dans les grandes Maisons, de l'Orient, l'Officier qui prépare le Caffé & qui a l'inspection de tout ce qui appartient à ce service, tient un rang distingué entre les Domestiques. Le Serrail du Grand-Seigneur a plusieurs *Kahvehgi-Bachi* (22), qui président chacun à vingt ou trente Baltagis, employés dans les différens Offices. Ces Intendans ne quittent leurs fonctions que pour obtenir des emplois plus relevés, ou de riches possessions. Ils deviennent quelquefois Capigi-Bachi. L'Auteur observe, non-seulement que dans les audiences du Grand-Visir on présente le Caffé aux Ambassadeurs, mais que si cette cérémonie est supprimée à l'égard de quelque Ministre étranger, c'est une marque d'aigreur ou de mécontentement, & comme le premier présage de quelque rupture (23).

Maniere dont les Orientaux prennent le Caffé.

Le Caffé, chez les Orientaux, se présente sur des soucoupes sans pied, de bois peint & vernissé, comme celles dont nous avons pris l'usage; mais beaucoup plus grandes que les nôtres, puisqu'elles contiennent quinze ou

(19) M. Galland rapporte ce trait sur le témoignage de M. d'Hermange, qu'on a vû Médecin de M. le Comte de Toulouse, après l'avoir été du dernier Visir Kuproli, tué à la bataille de Salankemen.

(20) Page 355.

(21) *Ibidem.*

(22) Page 358.

(23) Page 360.

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE.

vingt tasses, que les plus riches font enchasser à demi, dans de petits vases d'argent. Ces tasses, qui se nomment *Fingians*, sont de la moitié moins grandes que les nôtres; & jamais on ne les remplit entiérement. On ne sert point de cuillieres, parce que le Caffé se prend sans sucre, mais toujours très chaud & très fort. Quelques-uns y mettent une petite goutte d'essence d'ambre. D'autres le font bouillir avec quelques cloux de girofle, rompus en deux; d'autres avec un peu d'anis des Indes, & d'autres avec la graine du petit cardamome.

Remarques sur le Caffé d'Ethiopie.

A l'égard de l'opinion qui fait venir originairement le Caffé de l'Ethiopie, d'où l'on suppose qu'il fut transporté dans l'Arabie heureuse, elle est confirmée par la Relation de Charles-Jacques Poncet, qui passa trois ans en Ethiopie, dans un Voyage qu'il y fit en 1698. Ce Voyageur assure qu'on y voit encore des arbres de Caffé, quoiqu'on ne les cultive que par curiosité. Il en donne même la description: mais elle représente un arbre si différent de ceux que la Grelaudiere & d'autres François ont vû dans l'Arabie, qu'on y soupçonne quelque méprise. D'ailleurs, nos anciennes Relations d'Ethiopie, dont la plus estimée est celle du Pere Tellez, Jésuite Portugais, & l'Histoire même de Ludolfe, dont on connoît l'exactitude, ne font aucune mention du Caffé. On en conclut plus naturellement que s'il est vrai, comme divers Historiens l'ont écrit, que les Abyssins ayent tiré leur origine de l'Arabie, ils ont pû porter, dans cette transmigration, l'arbre du Caffé en Ethiopie; & qu'apparemment il ne s'y est pas multiplié avec beaucoup de succès, puisqu'il paroît même incertain qu'il s'y en trouve aujourd'hui (24).

Erreur sur le Caffé d'Arabie.

Au reste c'est une prévention, dont on a reconnu la fausseté, que les Arabes, jaloux d'un bien dont ils se croyent seuls en possession, ne laissent sortir de leur pays aucune féve de Caffé qui n'ait passé par le feu ou par l'eau bouillante, dans la vûe de faire mourir le germe (25), pour en arrêter la propagation. +

(24) Page 291.

(25) Il est surprenant que Ray, un des plus fameux Botanistes Anglois, ait accrédité cette erreur, & qu'il ait ignoré que non-seulement les Hollandois ont porté anciennement du Caffé de l'Arabie à Batavia, qu'ils l'ont semé, replanté, & fort heureusement élevé, mais que les Anglois mêmes ont imité cette expérience à Madras; quoique les uns & les autres n'en ayent pas tiré beaucoup d'avantages. Ray ne laisse pas d'assurer » que les Arabes ont trouvé le moyen » d'empêcher qu'on ne pût avoir hors de » leur Pays un seul grain de Caffé capable » de germer. *Histoire universelle des Plantes. Edition de Londres, 1686.*

17.e 355.
+ cependant avant 1730, on n'avoit pû se procurer de plant
de caffés, on sçait que un mr Déclieux, officier de la
marine royale, mort commandeur de l'ordre de St Louis,
en normandie sa patrie; qui prît 2 plantes de caffé dans la serre
du jardin du roy, qui les transplanta, à la Guadeloupe, [illegible]
fut faite [illegible] Gouverneur de cette isle. combien il eu de peines
a les conserver, soit dans la traversée, soit lors qu'ils y
furent arrivés parceque les négres croyant que c'étoit
une augmentation de travaux avoient fait leurs
efforts pour les faire périr. cela n'eut pas donné
autant de succès, si on eût pû se procurer des semences
car de là que sont partis tous les caffés pour les autres colonies,

RELATIONS DU CARNATE

PAR QUELQUES MISSIONNAIRES JESUITES,

pour servir de Supplément à la Description de l'Indoustan.

INTRODUCTION.

De tous les Pays qui sont soumis à la Domination du Grand Mogol, le Carnate est presque le seul, dont on ne trouve aucune Description particuliere dans les Voyageurs, quoique sa situation, entre la Côte de Coromandel & celle de Malabar, le fasse souvent nommer dans les Relations de la Presqu'Isle de l'Inde. Comme on ne peut attribuer le silence qu'à la difficulté d'y pénétrer, ou du moins, à la rareté des occasions; les moindres éclaircissemens en doivent être plus précieux. Quelques Lettres du Recueil des Jésuites (26), qui contiennent les entreprises & les courses de plusieurs Missionnaires, nous apprennent l'existence & les noms de plusieurs Villes ignorées des Géographes. Ce n'est pas la premiere fois que j'aie puisé dans une source si respectable: mais ce que j'emprunte, ici, demande quelques explications préliminaires, qui seront autant de nouvelles richesses pour ce Recueil.

Dispersion des Jésuites après la révolution de Siam.

Après la ruine des Missions de Siam (27), la plûpart des Missionnaires se retirerent dans l'Etablissement françois de Pondichery, où le Pere Tachard, brûlant du même zéle, qui l'avoit deja conduit trois fois aux Indes, se rendit pour trouver de nouvelles occasions de l'exercer. Les grands progrès que les Jésuites Portugais avoient fait vers le Sud (28), où ils avoient formé une Eglise Chrétienne d'environ deux cens mille ames, lui firent juger qu'avec la même ardeur pour la conversion des Indiens, situés au Nord de Pondichery, il pouvoit se promettre les mêmes fruits. Il commença par s'établir dans cette ville; mais en ayant été presqu'aussi-tôt chassé par les Hollandois, qui s'en rendirent maîtres, en 1693, il vit ses espérances retardées jusqu'à la paix de Riswick, qui fit rentrer les François dans leurs possessions. Tous les obstacles furent levés par ce changement. Le Pere Tachard se hâta de retourner à Pondichery, où il trouva l'exécution de ses desseins Apostoliques heureusement commencée, par une Mission qui venoit de se former dans le Royaume de Carnate, à trente ou quarante lieues de Pondichery, vers le Nord-Ouest.

Le Pere Tachard pense à porter la Foi dans le Carnate.

Cette entreprise est commencée par le Pere Mauduit.

Le Pere Mauduit, après s'être employé long-tems dans celle du Maduré, où il avoit appris la langue & les usages du pays, étoit passé à Carouvepondi, où il cultivoit une centaine de Chrétiens, qu'il y avoit déja batisés. Ce

(26) Elles sont au nombre de trois, celle du Pere Tachard, une du Pere Boucher, & la troisiéme du Pere Mauduit, aux Tomes VI & XI des Lettres Edifiantes. On apprend dans l'Epître dédicatoire du Tome XI, que deux de ces trois Missionnaires virent couronner leur zéle par une mort digne de leur vocation. Le Pere Tachard mourut d'une maladie contagieuse, au Bengale, dans l'exercice de ses travaux. Le Pere Mauduit fut trouvé mort avec le Pere Courbeville dans une cabane du Carnate, empoisonnés par les Infidéles.

(27) Voy., ci-dessous, le Journal de Kempfer.

(28) Au Maduré, qui fait la pointe de la presqu'Isle de l'Inde.

RELATION DU CARNATE.

Missionnaire avoit fait plusieurs Voyages & diverses découvertes dans les pays voisins, sur-tout vers le Nord-Ouest. Dans ces courses, il jetta les fondemens de deux autres Eglises; l'une à Tarcolan, autrefois le centre de l'Idolâtrie, dans le Carnate, & l'autre à Ponganour, grande ville & fort peuplée, d'où l'on compte environ cinquante lieues jusqu'à Pondichery. D'un autre côté le Pere Bouchet, qui étoit passé dans la Province de Malabar après la révolution de Siam, & qui avoit formé ensuite une Eglise de plus de vingt mille Chrétiens, dans Aour, à quatre lieues de Ticherapaly, Capitale du Maduré, reçut ordre de se consacrer aussi à la nouvelle Mission du Carnate. Il se fit accompagner d'un autre Missionnaire, nommé le Pere de la Fontaine. Ainsi, dès le mois de Mars de l'année 1702, ils se trouverent trois du même Ordre. Le Pere Bouchet, revêtu de la qualité de Supérieur, s'établit à Tarcolan; & laissant le Pere Mauduit dans son Eglise de Carouvepondi, il envoya le Pere de la Fontaine à Panganour, où l'on parle la langue Talangue, aussi différente du Malabar que l'Espagnol l'est du François.

Etablissemens de Tarcolan, de Carouvepondi, & de Panganour.

Trois Jésuites prennent l'habit & les usages des Bramines.

Dans une assemblée que les trois Missionnaires tinrent à Carouvepondi, ils résolurent entr'eux de prendre l'habit & la maniere de vivre des Sanias Brames, qui sont une Secte Indienne de Religieux Pénitens. C'étoit prendre un engagement fort difficile. Outre l'abstinence de chair, de poisson & d'œufs, les Sanias Brames ont des pratiques extrêmement gênantes. Ils doivent se laver, tous les jours au matin, dans un étang public, sans égard pour la différence des saisons, & recommencer ce bain avant leur repas, qu'ils ne prennent qu'une fois par jour. Ils sont obligés d'avoir un Brame pour Cuisinier, parce qu'ils ne peuvent, sans deshonneur, manger la moindre chose qui ait été préparée par des personnes d'une Caste inférieure. Leur état les assujettit à la plus rigoureuse solitude. Un Sanias ne sort jamais, s'il n'y est forcé par les besoins d'autrui. Je passe, dit le Pere Tachard, sur d'autres loix également gênantes, qu'un *Missionnaire Sanias* doit garder inviolablement, lorsqu'il veut retirer quelque fruit de ses travaux pour la conversion des Indiens.

Description de Tarcolan.

Tarcolan étoit une ville considérable, pendant que les Rois de Golkonde en étoient les Maîtres. Il n'y avoit pas plus de trente ans qu'ils l'étoient encore. Mais elle est beaucoup déchue de sa grandeur & de ses richesses, depuis que les Mogols l'ont jointe à leurs Conquêtes. Suivant les fabuleuses traditions des Gentils, elle étoit anciennement si belle, que les Dieux du pays y tenoient leurs assemblées, lorsqu'il leur plaisoit de descendre sur la terre. Les Mogols, la trouvant presque déserte, par la fuite des Habitans, qui craignoient l'avarice & la cruauté de leurs Vainqueurs, y ont fait une petite enceinte, après avoir rasé presqu'entiérement les magnifiques Pagodes des Gentils. Ils n'ont épargné que la principale, dont ils ont fait une Forteresse. Mais l'étendue des terres, que le Grand Mogol a subjuguées, ne lui permettant pas d'entretenir des garnisons Mahométanes dans toutes les villes dont il s'est saisi, il a confié la garde de Tarcolan, & d'un grand nombre d'autres, à des Gentils, qui ne le servent pas moins fidélement.

Pour récompenser les services de ses Omhras, il leur donne, comme en Souveraineté pendant leur vie, des Provinces entieres, à la seule condition

d'entretenir, dans ses armées, un certain nombre de cavaliers. Mais, à cette distance de la Cour, & dans ce haut degré d'autorité, il a trouvé le moyen de les retenir dans la soumission en établissant, près d'eux, des surveillans, qui portent le nom de Divans; Office, qui répond à celui de nos Intendans de Province. La fonction de ces Officiers, qui sont indépendans des Gouverneurs ou des Omhras, est de lever les tributs de l'Empereur, & d'arrêter les injustices que les Omhras exercent ordinairement sur les Peuples conquis. Le Gouverneur général de la Province de Cangibouran, dont la ville de Tarcolan est dépendante, se nommoit Alan *Daourkan*. C'étoit un homme de fortune, qui s'étoit élevé par son mérite, & par les services importans qu'il avoit rendus à l'Empire. Il avoit établi, dans cette grande ville, cinq Gouverneurs particuliers, sous le titre de *Cramani*. Le premier de ces cinq Officiers, qui avoit, dans le voisinage, un *Topo*, c'est-à-dire, un bois de haute futaye, prit des sentimens si favorables pour le Pere Bouchet, qu'il lui fit présent de ce lieu pour y bâtir une Eglise & une Maison.

RELATION DU CARNATE.

Province de Cangibouran.

Le Cramani de Tarcolan donne une terre au Pere Bouchet.

Aussi-tôt que le Missionnaire eut paru dans sa nouvelle demeure, le bruit se répandit qu'un fameux Sanias étoit venu s'établir près de Tarcolan. Le Cramani, son Bienfaicteur, fut le premier qui lui rendit une visite; & le Pere Bouchet, qui savoit parfaitement la langue & les usages du pays, le reçut avec une politesse & des témoignages de désintéressement, qui augmenterent beaucoup sa réputation. Le Pere Tachard en peint les progrès. » Il faut connoître, dit-il, la curiosité naturelle des Indiens, pour n'avoir » pas de peine à croire ce que ce Missionnaire m'écrit de la foule du Peu- » ple, qui venoit continuellement à son Hermitage. Il m'assure que le tems » lui manquoit pour réciter son Breviaire, pour faire ses prieres, & pour » prendre le seul petit repas auquel il s'étoit réduit chaque jour. Ces fré- » quentes visites furent plusieurs fois interrompues par la jalousie des Bra- » mines. Ils publioient, par leurs Emissaires, que le Sanias du Topo étoit » de la Caste abominable des Franguis, qui habitent les Côtes de l'Inde; » qu'il buvoit du vin en secret, qu'il mangeoit de la viande avec ses Dis- » ciples, & qu'il commettoit toutes sortes de crimes. Ces calomnies, joint » à la couleur du Sanias, rallentirent l'ardeur des Peuples. Mais le Cra- » mani ayant examiné, pendant quatre ou cinq mois, la vie pénitente, » l'exactitude & la bonne-foi du Pere Bouchet, embrassa l'Evangile, & » devint un fervent Chrétien.

Effets de ce présent.

Un autre incident, qui servit beaucoup à confondre les Ennemis de la foi, fut la visite d'un fameux Bramine, Intendant de Daourkan. On distingue, dans cette race d'Indiens, différens degrés de Noblesse. L'Intendant étoit du premier. Il traita le Missionnaire avec beaucoup de civilité; & dans un long entretien, il convint qu'il n'y avoit qu'un seul Etre suprême, qui méritât nos adorations. Ensuite un Rajiput, nommé *Sek*, que Daour-kan avoit fait son Lieutenant général, ayant reçu ordre de se rendre à Velour, derniere Place des Marates, qui étoit assiégée par les Mogols, passa par Tarcolan & voulut voir aussi le Sanias Chrétien. Comme les visites des Grands ne se font qu'avec beaucoup de pompe, Sek se rendit à l'Hermitage au son des instrumens militaires, escorté d'un Corps d'infanterie & de cavalerie. Il assura le Pere de sa protection. Il lui offrit des ter-

Velour, derniere Place des Marates.

Relation du Carnate.

res ; & , ce qui fit encore plus d'honneur au Christianisme, il ne le quitta qu'après s'être recommandé à ses prieres. On s'afflige ici de ne pas trouver d'autres lumieres sur le progrès d'une si belle Mission. La Lettre du Pere Bouchet ne contient que les mêmes événemens , dans un plus long détail ; & celle du Pere Tachard n'y ajoute qu'une courte exposition des travaux du Pere de la Fontaine , à Panganour.

Course du Pere Mauduit dans le Royaume de Carnate.

Mais la Relation du Pere Mauduit, sans nous apprendre mieux les suites de ce premier succès, offre les noms d'un grand nombre de lieux qui ne sont connus que par son témoignage , & qui peuvent enrichir la partie géographique de ce Recueil. On doit lui reprocher seulement d'avoir négligé les distances.

Cangivaron, Capitale du pays.

Ayenkolam.

Ce fut le 3 de Septembre, 1701 , qu'il partit de Carouvepondi , lieu de sa résidence, à deux ou trois lieues de Cangivaron , Capitale du Royaume de Carnate. Il arriva d'assez bonne-heure à Ayenkolam , qui étoit autrefois une ville considérable, & qui n'est aujourd'hui qu'un gros bourg : mais il alla coucher plus loin dans une grande Pagode , dédiée à un singe , auquel les Indiens rendent les honneurs divins. Comme ce pays n'a point d'Hôtelleries , ni de Caravanseras , on se retire ordinairement dans les Temples , pour y passer la nuit. Le lendemain , il se rendit à Alcatile , grande ville fort peuplée , mais sale & mal bâtie , comme la plûpart des villes des Indes. Il y coucha , dans la maison d'un Bramine , qui adoroit le Demon sous la figure d'une Idole , nommée Poulens. La vûe de cette Idole enflamma son zéle. Il la renversa ; & par une indifférence , dont il n'explique pas la cause , le Bramine n'en parut point offensé. La plûpart des Habitans d'Alcatile sont Linganistes , c'est-à-dire , que par respect pour une espece de Priape , la plus infâme de leurs Divinités , ils portent au cou une figure fort obscene , qu'ils nomment Lingan. Le Missionnaire vit un Docteur de cette Secte , qui s'étoit acquis beaucoup de réputation. Il le trouva occupé à lire un Livre , où le Seigneur du Ciel & de la Terre étoit nommé ; & dans leur entretien , il eut la satisfaction de l'entendre parler de la Religion Chrétienne avec éloge : mais lorsqu'il lui demanda son secours , pour faire connoître & respecter l'Etre Souverain , il en reçut cette réponse : » Votre » travail seroit inutile. L'esprit des Indiens est trop borné. Ils ne sont pas » capables d'une connoissance si sublime. Le Missionnaire répliqua : Quoi- » que les perfections infinies de cet Etre Suprême soient incompréhensibles , » il n'y a personne qui ne le puisse connoître autant qu'il est nécessaire » pour le salut. Il en est de Dieu comme de la Mer : quoiqu'on n'en voie » point toute l'étendue , & qu'on n'en connoisse pas la profondeur , on ne » laisse pas de la connoître assez pour faire des voyages d'un fort long cours , » & pour se rendre au lieu où l'on a dessein d'aller. Cette comparaison plût au Docteur , mais elle ne put lui faire embrasser la Doctrine qu'il estimoit. Un gros Lingan qu'il portoit au cou , dit le Pere Mauduit , étoit comme le sceau de sa réprobation.

Alcatile.

Entretien du Pere Mauduit avec un Bramine.

Velours.

Après avoir passé quelques jours à Alcatile , le Missionnaire se disposoit à continuer son Voyage vers l'Ouest. On lui dit que les Mogols & les Marates se faisoient une guerre cruelle , & que tous les chemins étoient fermés. Cette crainte ne l'empêcha point de partir pour Velours , qui est à

l'Ouest

l'Oueſt d'Alcatile. Il arriva dans cette ville avec ſes Catechiſtes. Il prit ſon logement chez un Bramine : ce qui lui attira beaucoup de conſidération & le fit paſſer pour un Sanias du premier ordre. Le *Durey*, c'eſt-à-dire, le Gouverneur, lui rendit viſite, accompagné d'un grand nombre de perſonnes de diſtinction. La Fortereſſe de Velour eſt une des plus conſidérables du pays ; & les Officiers de ce poſte important étoient alors en mauvaiſe intelligence avec les principaux Bramines de la ville. Le Gouverneur, attribuant, au prétendu Sanias, une grande connoiſſance de l'avenir, lui demanda s'ils ne ſe réconcilieroient pas bientôt. Il répondit adroitement que la paix étoit abſolument néceſſaire, & que s'ils vouloient ſuivre ſes conſeils, ils ne tarderoient point à ſe réconcilier. Cette réponſe ſatisfit le Gouverneur ; & les Bramines, y ayant fait réflexion, conclurent une paix ſolide avec les Officiers.

En effet, elle étoit d'autant plus indiſpenſable, que les Mogols ravageoient tout le Pays, & pouſſoient leurs courſes juſqu'aux portes de Velour. Le Pere Mauduit n'eſperant aucun ſuccès pour la Religion dans ce trouble, continua ſon voyage à l'Oueſt, après avoir batiſé quelques Parias, qu'il trouva ſuffiſamment inſtruits. Cette Contrée lui parut belle & fort bien peuplée. Il vit, ſur ſa route, pluſieurs petites villes, entre leſquelles il nomme *Palliconde*, dont il admira la ſituation. Les Rajas Putres, qui ſont Seigneurs de ces villes, le reçurent fort civilement. C'eſt une Caſte de Princes, venus du Nord, qui ſe ſont établis dans le Pays, & qui s'y maintiennent ſous la protection des Mogols, dont ils ont embraſſé les interêts. Le Miſſionnaire paſſa, de-là, par la petite ville de Kuriyetam; & deux jours après, il arriva aux portes d'Erudugam. C'eſt une ville ſituée ſous cette longue chaîne de montagnes, qui coupent, preſque d'une extrêmité à l'autre, la grande Preſqu'Iſle de l'Inde, en deçà du Gange. On arrêta le Pere Mauduit, à l'entrée de cette ville, parce que le fameux Ram-Raja, qui a fait tant de conquêtes dans les Indes, ſurprenoit autrefois les Villes & les Fortereſſes, ſous un habit de Sanias, tel que le Miſſionnaire le portoit. Cependant, lorſqu'il eut aſſuré les Officiers que ſon unique deſſein étoit de faire connoître le véritable Dieu, on lui permit d'entrer ; & dans l'eſpace d'un ſeul jour, qu'il paſſa dans la ville, il fit une liaiſon aſſez étroite avec un Docteur Mahométan, pour regretter beaucoup de n'avoir pû l'attacher à la Foi Chrétienne. C'étoit un homme d'un mérite diſtingué, qui parloit la langue Tamul avec autant d'élégance que de facilité, & qui joignoit du ſçavoir à beaucoup d'eſprit & de probité.

Palliconde.

Kuriyetam.

Erudugam.

Le Pere Mauduit trouva d'extrêmes difficultés à continuer ſon voyage. Il falloit traverſer des montagnes preſqu'inacceſſibles. Les Catéchiſtes, qu'il faiſoit marcher devant, en paroiſſoient effraiés. Ils lui repréſenterent que les Princes, dans les Etats deſquels il alloit tomber au-delà de ces hautes montagnes, étoient en guerre, & que ſa prudence ne permettoit pas de pénétrer, au mépris du danger, dans un Pays peu connu. Les Indiens ſont naturellement timides. Sans s'arrêter à leurs imaginations, le Pere Mauduit prit le chemin de Peddu-Naiaken-Durgam. Quoique la diſtance, d'Erudurgam à cette ville, ne ſoit que d'une demie journée, il marcha deux jours entiers par des bois & d'affreuſes montagnes, incertain de ſa route & véritablement égaré. La protection du Ciel lui fit trouver, enfin, quelques Indiens, qui

Peddu Naiaken-Durgam.

Relation du Carnate.

consentirent à lui servir de guides. Il passa heureusement tous ces lieux terribles, où les tigres & d'autres bêtes féroces, ne lui avoient pas causé moins d'inquiétude que la faim & la fatigue. Après s'être délassé, il traversa un gros Bourg, qu'il fut surpris de trouver désert. La crainte des Maures, qui couroient la campagne, avoit fait prendre la fuite aux Habitans. Ce ne fut pas sans avoir partagé leur épouvante, qu'il arriva devant les murs de Peddu-Naiaken-Durgam.

Cette Ville est petite; mais elle étoit alors si peuplée, par les Habitans des lieux voisins qui s'y étoient refugiés, qu'il n'y trouva qu'une mauvaise cabanne, pour y passer la nuit. Il se présenta le lendemain à la porte de la Forteresse, dans l'intention de saluer le Prince. Il fut arrêté. Cependant quelques Bramines, après lui avoir fait diverses questions, le conduisirent, par quantité de détours, dans l'appartement du Paléagaser. Il y trouva, dit-il, un fort bon homme, qui le reçut honnêtement; quoique, pour se concilier son affection, il ne lui eût présenté que quelques fruits du Pays, & un peu de jais, que les Indiens, à la vérité, croyent fort précieux. Ce Prince étoit assis. Il avoit, devant lui, une petite estrade, où il invita le Missionnaire à s'asseoir. Un motif de civilité, qui ne permettoit pas au Pere Mauduit de prendre une place plus élevée que la sienne, lui fit étendre à terre, sa peau de tigre, sur laquelle s'étant assis à la maniere du Pays, il exposa le sujet de son Voyage, en ces termes: » Je n'ai quitté ma Patrie, » Seigneur, & je ne me suis rendu ici, avec des peines & des travaux im- » menses, que pour retirer vos Sujets des épaisses ténébres où ils vivent » depuis si long-tems, en adorant des divinités qui sont l'ouvrage des mains » des hommes. Il n'y a qu'un Souverain Seigneur de toutes choses, qui a » créé le Ciel & la Terre. C'est ce Souverain Maître de l'Univers, que tous » les hommes doivent connoître, & à qui ils doivent être soumis. C'est sa » Loi qu'ils doivent suivre, s'ils veulent être éternellement heureux, & c'est » cette Loi sainte, dont je viens instruire vos Peuples. S'ils l'embrassent, & » s'ils la gardent fidélement, on ne verra plus, parmi eux, ni troubles ni » divisions, ni violence, ni injustice. La charité, la douceur, la piété, la » justice, & toutes les autres vertus seront la régle de leur conduite. Soumis » & fidéles au Prince, qui les gouverne, ils rendront ce qu'ils doivent au » Souverain Seigneur, & parviendront ainsi à la souveraine félicité (29). Ensuite, le Pere Mauduit expliqua, au Prince, les principaux attributs de Dieu; & lui ayant fait prendre une haute idée de la morale Chétienne, il lui demanda sa protection. Elle lui fut accordée, avec un logement commode pour sa demeure, & des ordres aux Officiers de lui fournir tout ce qui seroit nécessaire pour sa subsistance.

Harangue du Pere Mauduit à un Prince Indien.

Visite qu'il reçoit des Brumenatis.

Il partit le lendemain. Lorsqu'on a passé les montagnes, on n'entend plus, dans tout le Pays, d'autre langue que la Talangue ou Canaréenne. Cependant le Missionnaire trouva, près de Peddu-Naiaken-Durgam, un gros Bourg rempli de Tamulers, qui s'y étoient retirés pour se mettre à couvert de la

(29) Lettres édifiantes, Tome VI. pages 40 & 41. Ceux qui trouveront autant de noblesse & de véritable grandeur que moi, dans un simple Religieux, qui paroît devant une Cour Idolâtre, assis sur sa peau de tigre, & qui lui tient ce langage, ne se plaindront pas de ce détail.

violence des Mogols. Il y reçut la visire de plusieurs Brumenatis; c'est le nom qu'on donne aux femmes des Bramines. Entre plusieurs questions, elles lui demanderent, si leurs maris, qui avoient entrepris de longs Voyages, reviendroient heureusement. Il leur répondit qu'il n'étoit pas venu pour les tromper, comme leurs faux Docteurs, mais pour leur enseigner le chemin du Ciel. Elles l'écourerent avec attention. Ensuite, l'ayant salué civilement, elles se retirerent sans répliquer. Quelques autres personnes, de moindre qualité, furent plus dociles à ses instructions.

Il arriva le soir à Bairepalli, où il ne trouva qu'un seul Habitant, qui avoit vû prendre la fuite à tous les autres, sans être effrayé de l'approche des Maures. Le lendemain il se rendit à Tailur, petite ville de la dépendance d'un autre Paléagaser. La Forteresse en est assez bonne. Il continua son chemin vers Sapour, qui n'est qu'à une petite journée de Tailur. C'étoit autrefois une ville fort peuplée, dont le tems a fait un village. De-là, il se rendit à Coralam, autre ville, qui a beaucoup perdu de son ancienne splendeur, mais qui ne laisse pas d'être encore fort grande & fort peuplée. Il y trouva, dans plusieurs Habitans, beaucoup de dispositon à goûter les vérités de la Foi. Mais, tandis qu'il s'employoit à la conversion d'un Bramine, un Maure, qui avoit voyagé, & qui avoit passé trois ans à Goa, le regarda fort attentivement, & s'écria, tout d'un coup, qu'il étoit un *Pranguis*, nom de mépris que les Infidéles donnent aux Européens. Ce fut un coup de foudre pour le Missionnaire. Il ne douta point que ce seul soupçon ne fût capable de renverser tous ses desseins. Un des principaux Habitans lui avoit offert une maison, pour y faire librement ses exercices, & plusieurs autres lui avoient promis de se faire instruire. Mais l'idée, qu'il étoit un Pranguis, changea tout-à-fait leurs inclinations; ce fatal contre-tems, & de fâcheuses craintes, lui firent prendre la résolution de partir. Il se trouvoit alors au milieu des Terres, c'est-à-dire également éloigné de la Côte de Coromandel & de celle de Malabar. Ses desirs le portoient à continuer sa marche du côté de l'Ouest; mais le danger d'être reconnu pour Pranguis, & l'approche de la saison des pluies, l'obligerent de prendre au Nord, dans l'esperance de trouver, chez quelque Paleagaser, ce qu'il ne devoit plus esperer parmi les Maures.

Bairepalli.

Tailur.

Sapour.

Coralam.

Contre-tems qui arrêtent le Pere Mauduit.

Il quitta Coralam; & le lendemain, il s'arrêta dans une Ville qui se nomme Sonna-Kallu, entourée de montagnes qui lui servent de défense. De-là, il se rendit à Ramasa-Mutteram, Ville assez considerable; d'où il prit le chemin de Punganour, Capitale de tout ce Pays (30). C'est une Ville fort grande & fort peuplée, mais sale & mal bâtie. Il s'y présenta d'abord à l'Alvadar, c'est-à-dire, au premier Ministre, qui gouvernoit avec une autorité absolue, pendant la minorité du Roi. Les civilités, qu'il reçut de ce Seigneur, l'exciterent à lui demander la liberté d'entrer dans la Forteresse, où le jeune Roi se tenoit presque toujours enfermé avec la Reine sa mere.

Sonna Kallu.

Ramasa Mutteram.

Punganour, Capitale du pays.

Mais l'Alvadar, l'ayant remis à d'autres tems, ce délai l'obligea de s'arrêter plus long-tems, à Punganour, qu'il ne l'auroit desiré. Il annonça la Loi Chrétienne au milieu de cette grande Ville; & quoique la plûpart des Habitans, qui sont Linganistes, marquassent peu d'attention pour ses discours, il eut la satisfaction d'enrôler quelques ames sous les Enseignes du Christia-

(30) Il ne nomme pas les Pays.

RELATION DU CARNATE.

Le Pere Mauduit obtient la permission d'y bâtir une Eglise.

nisme. Un jour, lorsqu'il s'y attendoit le moins, il reçut de l'Alvadar, la permission de bâtir une Eglise au vrai Dieu, dans l'endroit de la Ville qu'il voudroit choisir. Son principal dessein étoit de voir le Roi & la Reine sa mere, dans l'espérance de convertir cette Princesse, dont on lui parloit avec de grands éloges. Tous ses efforts ne purent lui faire obtenir cet honneur. Un Tamuler l'assura, que la crainte de l'Alvadar étoit qu'il ne fît quelques reproches au Roi, sur le Lingan qu'on lui faisoit porter. Mais il demeura persuadé, dit-il, que, s'il avoit pû faire quelques présens à la Cour, on n'auroit pas fait difficulté de l'introduire. Ce fut apparemment sa pauvreté, qui l'empêcha aussi de bâtir une Eglise à Punganour. » Un jour, qu'il se dispo-

Sa pauvreté nuit à ses desseins.

» soit à batiser trois Catechuménes, dix ou douze Tamulers entrerent dans » sa chambre, chacun avec les instrumens qui servent à bâtir. Il les crut » envoyés pour mettre la main à l'œuvre. Mais leur ayant demandé fort » ardemment s'ils venoient dans ce dessein; nous le souhaiterions, répon- » dirent-ils, & nous contribuerions de toutes nos forces à une si sainte entre- » prise; mais nous ne pouvons vous offrir que nos bras. Il les pria de » conserver cette bonne volonté pour d'autres circonstances.

Objet de son Voyage.

Il fait observer que le but de son Voyage, n'étant que de reconnoître le Pays, & de s'instruire de tout ce qui pouvoit servir à l'établissement de la Foi, il ne s'arrêtoit, dans chaque lieu, qu'autant qu'il étoit nécessaire pour recueillir ces connoissances.

En quittant Punganour, il s'étoit proposé d'aller à Terassadi, fameuse Pagode, du côté du Nord, où les Gentils se rendent de toutes les Parties de l'Inde, & portent des présens considérables à l'Idole. Mais il considera que, dans la foule des Pélerins, il pourroit se rencontrer quelqu'un qui le fit passer pour Pranguis, & qui portât, par cet odieux reproche, un coup irréparable à la Mission. Il prit le parti de revenir à Tailur (31), par de longs & pénibles détours, qui lui firent éviter la rencontre des Maures.

Son retour à Carouvepondi.

Dans son retour à Carouvepondi, il revit Peddu-Naiaken-Durgam, Velour, Alcatile, & d'autres Villes, dans quelques-unes desquelles il laissa un ou deux Catéchistes. Son Voyage avoit duré deux mois. Il s'applaudit d'en avoir tiré deux fruits : l'un, de connoître les lieux où les Missionnaires pouvoient esperer de s'établir; l'autre, d'avoir vérifié, par son expérience, que rien n'a plus de force, pour attirer les Infidéles au Christianisme, qu'une

Qualités qu'il demande dans les Missionnaires de Carnate & de Maduré.

vie austere & pénitente dans ceux qui les instruisent. Un Missionnaire de Carnate & de Maduré, doit renoncer à l'usage du vin, de la chair, du poisson, des œufs; & toute sa nourriture doit consister dans quelques légumes, ou dans un peu de riz cuit à l'eau. Le lait n'est point interdit; mais on doit en user rarement. C'est une nécessité d'embrasser ce genre de vie, qui est celui des Sanias; parce que tous ces Peuples ont pour maxime, que celui, qui entreprend de les rendre, ou meilleurs, ou plus sages, doit mener une vie plus parfaite que le commun des hommes, & conforme à ses instructions (32).

(31) Le Pere Mauduit se félicite, comme d'un des plus heureux événemens de sa vie, d'avoir rencontré en chemin une femme âgée de près de cent ans, qui ouvrit tout d'un coup l'oreille à ses pieuses leçons, & qui dans la crainte de ne pas vivre assez pour se transporter dans une Eglise Chrétienne, le pressa de la batiser sur le champ avec l'eau d'un Etang voisin. Il la satisfit, en admirant les Mysteres de la Providence. Pages 57 & suiv.

(32) Pages 65 & 66. *Voyez* la Description de Siam.

17-206-

MONNOYE D'ARABIE

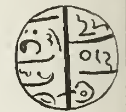
Demi Larin — *Larin .*




Roupie d'Or . — *demi Roupie d'Or .* — *demi Roupie d'Argent*





Roupie d'Argent . — *Roupie d'Argent .* — *demi Roupie d'Argent*





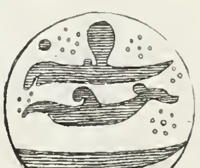


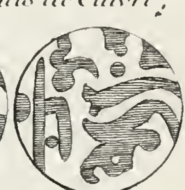
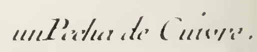

Quart de Roupie d'Argent . — *$\frac{1}{8}$ de Roupie d'Argent .*





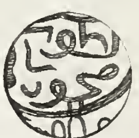
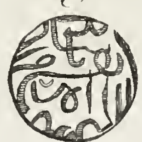
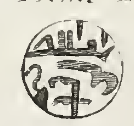
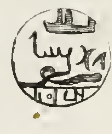
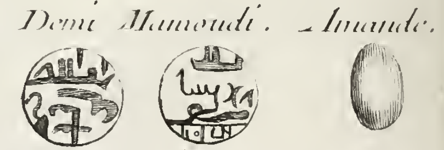

Quatre Pechas de Cuivre . — *deux Pechas de Cuivre ,* — *un Pecha de Cuivre .*




Coris ou Coquilles . — *Mamoudis d'Argent* — *Demi Mamoudi .* — *Amande .*



MONNOIES,

Ou diverses sortes de Pieces métalliques, de Coquilles & d'Amandes, qui passent pour Monnoies dans toute l'Asie.

QUOIQU'ON n'ait pas négligé cet important article, dans toutes les Relations où les Voyageurs l'ont traité, il n'y a personne qui n'en trouve ici volontiers toutes les parties rassemblées sous un même titre. Mais les variations, qui sont arrivées par degrés dans nos propres Monnoies, obligent nécessairement de faire observer quel étoit en France le prix de l'or & de l'argent vers la fin du dernier siécle, c'est-à-dire, dans le tems où les lumieres qu'on emprunte, ont été publiées. C'est un terme de comparaison, d'après lequel il sera facile de réduire toutes les Monnoies des Indes à la valeur que les nôtres ont aujourd'hui.

Le Marc d'or, en 1679, & pendant quelques années suivantes, qui sont celles des principales Relations de ce Volume, valoit en France quatre cens trente-sept livres neuf sous huit deniers; & celui d'argent, vingt-neuf livres six sous onze deniers. Le Louis d'or valoit onze livres dix sous, & l'Ecu d'or six livres. Le Louis d'argent, ou l'Ecu, étoit de soixante sous. La proportion de l'argent fin à l'or fin étoit de quinze & un quart à un; c'est-à-dire, qu'il falloit quinze marcs & un quart d'argent fin, pour payer un marc d'or fin (*).

L'ordre qui paroît le plus naturel, est de commencer par l'Arabie. C'est dans cette Région qu'on fabrique particuliérement l'espece de Monnoie, qui se nomme Larin, & qui est une des plus anciennes de l'Asie. Quoique, depuis Bagdad jusqu'aux Isles de Ceylan, de Celebes & de Borneo, tout le Commerce se fasse par Larins, sur-tout le long du Golfe Persique, les Larins, suivant Tavernier, ne sont proprement Monnoie courante que dans les trois Arabies, & à Balsora. Leur titre est celui de nos Ecus. Cinq Larins, ou dix demi-Larins, valent notre Ecu. Cependant il s'en faut environ huit sols qu'ils ne le pesent. C'est ce que les Emirs, ou les Princes d'Arabie, prennent pour leur fabrique, & ce qu'ils nomment leur profit, au passage des Marchands qui se rendent en Perse ou dans les Indes. Ils viennent attendre les Caravanes, pour prendre leurs droits, & faire changer, en Larins, les Ecus, les Piastres, ou les Ducats d'or: tyrannie d'autant plus fâcheuse pour les Marchands, que l'adresse & la violence ne peuvent les sauver. Si les Emirs voyent qu'on ne leur propose rien à changer, ils ne prennent point leurs autres droits; & feignant que le tems leur manque, pour faire les comptes, ils entreprennent des Parties de chasse, qui durent quinze & vingt jours, pendant lesquelles de malheureux Etrangers languissent & mangent leurs provisions, sans aucune ressource pour en trouver d'autres: & si la Caravane vouloit passer, sans payer les droits, elle seroit taillée en pieces, elle perdroit ses chameaux & toutes ses marchandises; ce qui n'est pas sans exemple. Taver-

Monnoies d'Arabie.

Larins & demi-Larins.

(*) Le Blanc, Traité historique des Monnoies, pages 392 & 417.

MONNOIES DE L'ASIE.

nier raconte que, dans un de ses Voyages (33), il fut arrêté par un de ces Princes, l'espace de vingt & un jours; après lesquels il se trouva fort heureux d'en être quitte, en lui donnant tout ce qu'il demandoit. Si les Larins avoient le poids des Monnoies pour lesquelles on les prend, un Marchand n'auroit à se plaindre que d'une cérémonie fort incommode; mais, ensuite, étant obligé, lorsqu'il arrive aux Indes, de porter ses Larins à la Monnoie (34), il perd nécessairement huit sols sur chaque Ecu, c'est-à-dire, quatorze & demi pour cent.

Monnoies de l'Indoustan.

Roupies d'or & d'argent.

Tout l'or & l'argent, qui entre sur les Terres du Grand-Mogol, est rafiné au dernier titre, avant que d'être battu en Monnoie de l'Empire, qui porte le nom de Roupie. La Roupie d'or pese deux gros, trois quarts & onze grains, & vaut, dans le Pays, quatorze Roupies d'argent. Ainsi la Roupie d'or revient à vingt-une livres de France, & l'once d'or à cinquante-huit livres quatre deniers. Cet or est de la finesse de celui que nous estimons cinquante-quatre livres l'once. En apportant de cet or en lingots, ou en ducats d'or de l'Europe, on a toujours sept & demi pour cent de profit, si l'on peut éviter de payer les droits aux Douanes. La demie-Roupie d'or revient à dix livres dix sols, & le quart à cinq livres cinq sols. Anciennement la forme des Roupies étoit quarrée. Elle est ronde aujourd'hui. Quoique la Roupie d'argent se compte à trente sols, elle ne pese que trois gros; & nos Pieces de trente sols pesent trois gros & demi quatre grains; mais la Roupie est de meilleur argent. En un mot, ceux qui entendent le Commerce, & qui portent d'ici de l'or ou de l'argent, sur les Terres du Grand-Mogol, ont toujours sept ou huit pour cent de gain, s'ils peuvent éviter les Douanes; car, en payant les droits, ce profit s'y trouve employé. Il y a des demies-Roupies d'argent, qui reviennent à quinze sols; des quarts, à sept sols & demi; & des huitiémes, à trois sols neuf deniers.

Histoire des Roupies qui portent les douze Signes du Zodiaque.

Quoique Tavernier ne doive être consulté qu'avec précaution dans tout ce qu'il rapporte d'historique, on ne peut rejetter absolument l'Histoire des Roupies qui representent les douze Signes, telle qu'on la trouve au Tome II. de ses Voyages, page 24. On ne changera rien à ses termes.

» Sultan Selim, dit-il, nommé Jehan Guir, neuviéme Empereur des Mo-
» gols, & Pere de Cha-Jehan, avoit une vive tendresse pour une de ses fem-
» mes, qui en étoit digne aussi par son rare mérite. Elle avoit beaucoup d'es-
» prit. Elle étoit belle, libérale, & si adroite à ménager l'humeur du Sou-
» verain, que non-seulement il ne pouvoit vivre sans elle, mais qu'elle
» étoit en possession de tout obtenir de lui. Elle avoit deux noms: celui de
» Nourgehan-Begum, qui signifie *Princesse, lumiere du Monde;* & c'étoit le
» nom qui étoit sur son cachet: l'autre étoit Nurmahal, qui signifie *lu-*
» *miere du Serrail.* Elle fut toujours grande Ennemie des deux fils du Roi,
» particuliérement du second, appellé alors Sultan Kourom (35), & qui
» depuis étant sur le trône, se fit nommer Cha-Jehan. Il s'opposoit à tous les
» desseins de cette Princesse, qui de son côté gouvernoit si bien l'esprit du
» Roi, qu'elle le portoit à se tenir la plus grande partie de l'année en cam-

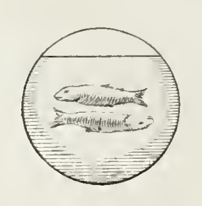
(33) Tome II. page 3.

(34) C'est ce qu'on a vû dans toutes les Relations.

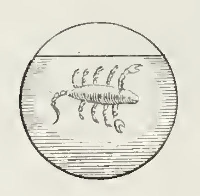
(35) Rhoe l'appelle Corone.

Monnoye qui represente les douze Signes du Zodiaque.

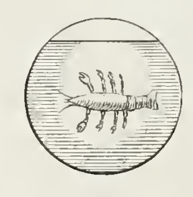
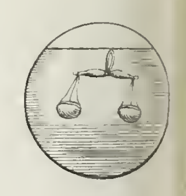












Monnoyes d'Or et d'Argent et de Cuivre que les Portugais font battre aux Indes Orientales.





» pagne, soulevant, sous main, contre lui quelques Rajas des frontieres, » pour l'obliger d'aller à la guerre & l'éloigner de ses fils. Dans les vûes de » son ambition, elle crut ne pouvoir éterniser plus sûrement sa mémoire, » qu'en faisant fabriquer, en son nom, quantité de Monnoie, dont la mar- » que fût différente de celle qui est en usage dans l'Indoustan. Elle n'auroit » jamais réussi dans son dessein, si le Prince Kourom eût été à la Cour; » mais elle prit le tems que le Roi avoit fait crever les yeux à Sultan Kos- » rou (36), son fils aîné, après l'avoir pris les armes à la main dans l'in- » tention de le chasser du trône. Kourom ayant été envoyé avec une puissante » armée contre le Roi de Visapour qui remuoit, Nurmahal, qui se vit » délivrée de ceux qui pouvoient la traverser dans ses desseins, prit cette oc- » casion pour redoubler ses flatteries auprès de Jehan Guir. Un jour que le » vin l'avoit rendu fort gai, & qu'il avoit pris beaucoup de plaisir à la voir » danser, il lui avoua qu'il l'aimoit plus que toutes ses autres femmes, & » que sans elle il seroit mort de chagrin après l'audace criminelle de son » fils, qui avoit voulu le détrôner. S'il est vrai, lui dit-elle, que je vous » sois si chere, vous m'accorderez ce que je desire depuis long-tems avec la » plus vive passion, qui est de pouvoir régner souverainement l'espace de » vingt-quatre heures. Cette demande surprit fort le Roi, & le rendit tri- » ste pendant quelques jours. Cependant l'adroite Nurmahal s'efforçoit de » le réjouir par de nouveaux plaisirs, & feignoit de ne pas s'appercevoir de » son chagrin. Enfin, le cinquiéme jour de la demande, ne pouvant rési- » ster à sa passion, il lui dit qu'il alloit se retirer pour vingt-quatre heu- » res, & que dans cet intervalle elle pouvoit monter sur le trône, pour » commander souverainement. En même-tems, il fit venir, en sa présence, » tous les Grands qui se trouvoient à la Cour, auxquels il donna ordre » d'obéir à Nurmahal comme à lui-même. Il y avoit long-tems qu'elle » avoit fait ses préparatifs, en amassant, en secret, quantité d'or & d'argent » dans toutes les villes où l'on bat Monnoie, & faisant fabriquer tous les » coins. C'est assurément une chose surprenante qu'une femme ait sçu con- » duire si adroitement un si grand dessein, qu'elle ait pû faire graver vingt- » quatre coins, & tenir prêts, tant en or qu'en argent, plus de deux mil- » lions dans toutes les villes, sans que jamais, ni le Roi, ni les Grands en » ayent rien découvert. Il n'y avoit que les seuls Maîtres des Monnoies qui » eussent part à son secret. Elle avoit sçu les gagner par des bienfaits & de » grandes espérances, se tenant comme assurée d'obtenir un jour sa deman- » de, & jugeant que si tout n'étoit prêt, elle ne pourroit exécuter son des- » sein dans vingt-quatre heures. Le jour étant donc venu qu'elle s'assit sur » le trône, elle envoya promptement des Couriers par toutes les villes du » Royaume, avec ordre de battre des Roupies, tant d'or que d'argent, jus- » qu'à la somme qu'elle avoit amassée. Il faut remarquer que toutes les » Monnoies de l'Indoustan n'ont que des caracteres du pays, des deux côtés » de la piece; mais cette Princesse fit mettre, de chaque côté des siennes, » un des douze Signes du Zodiaque; ce qui est contre la loi de Mahomet, » qui défend toutes sortes de représentations d'hommes & d'animaux. Elle

(36) D'autres le nomment Corossroe.

MONNOIES DE L'ASIE.

» eut ce respect pour le Roi, qu'au revers des pieces, elle fit mettre, en
» lettres Arabes, le nom de Jehan-Guir avec le sien, & celui de la ville où
» les Roupies avoient été battues. Quand le Roi & les Grands sçurent la cho-
» se, ils furent extrêmement étonnés, mais particuliérement Sultan Kou-
» rom, ennemi mortel de Nurmahal. Quelques gens du pays m'ont as-
» suré qu'il en perdit d'abord l'esprit, & qu'il eut de la peine à revenir
» d'une si grande surprise. Mais la chose fut si promptement exécutée, sur-
» tout dans le lieu où elle étoit alors, que deux heures après qu'elle fut
» sur le trône, elle fit jetter au Peuple quantité de ces pieces d'or & d'ar-
» gent, qui pendant le regne de Jehan-Guir ont toujours eu cours & passé
» pour des Roupies. Lorsque Sultan Kourom, qui prit le nom de Cha-Jehan,
» eut succédé à son pere, il fit défense, sous peine de la vie, d'employer de
» ces Roupies. Il fut ordonné à tous ceux qui en avoient, tant d'or que
» d'argent, de les porter à la Monnoie, pour en recevoir la valeur & y être
» fondues. De-là vient qu'à present elles sont fort rares, particuliérement
» celles d'or, & entr'autres deux ou trois que l'on ne trouve que mal-aisé-
» ment, ayant payé pour une jusqu'à cent écus.

Pieces de cuivre.

Les Monnoies de cuivre, de l'Indoustan, ont différens noms, & valent plus ou moins, suivant la quantité de cuivre qu'on apporte à la Monnoie. Ordinairement, la plus grande vaut deux sous de notre Monnoie; celle qui suit, un sou; & celle d'après, qu'on nomme Pecha, six deniers.

Coquilles.

Les Koris, ou les Coquilles, sont en usage aussi dans l'Indoustan. Comme elles viennent des Maldives, plus on est proche de la mer, plus on en donne pour le Pecha; & le nombre ordinaire est de cinquante à soixante.

Les Mamoudis & les demi-Mamoudis, qui sont des pieces d'argent, n'ont cours que dans la Province de Guzarate. Cinq Mamoudis passent pour un écu. Les Koris ne sont pas reçus dans cette Province: mais on y reçoit une sorte de petites Amandes, qui viennent des environs d'Ormus & des Déserts du Royaume de Lar. Quarante valent le Pecha; & quelquefois quarante-quatre, suivant la quantité de ces Amandes qu'on apporte dans le pays. Les arbres, dont elles sont le fruit, n'en produisant pas toujours la même quantité. Cette Monnoie hausse ou baisse à proportion; & les Changeurs y trouvent leur compte. Les Amandes sont dans leurs coquilles. Il n'est pas à craindre que les enfans les cassent pour manger le noyau; car il est plus amer que la coloquinte.

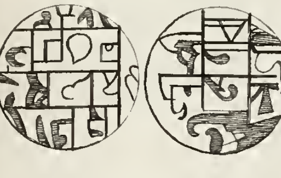
Diverses Monnoies des Tributaires du Mogol.

Pays de Matoucha.

Entre les Princes tributaires du Grand-Mogol, on en compte plusieurs qui ont le droit de faire battre Monnoie. Le pays, ou le Royaume de Matoucha, qui est au Nord d'Agra, & renfermé dans de hautes montagnes, jouit de ce privilege. Son principal Commerce, avec ses voisins, consiste en cuivre, dont il a deux mines fort abondantes, qui fournissent la plus grande partie de l'Indoustan, d'où il tire du sel en échange. Ce sel, que la nature a refusé aux Peuples de Matoucha, leur coute fort cher; parce que du lieu dont ils leur vient, qui est sur la Côte des Indes, vers Baçaïm, il y a quatre mois de chemin. Il se transporte sur des bœufs, qui rapportent aussi le cuivre. Matoucha produit d'excellent bled, de bon raisin, d'admirables fruits, toutes sortes de bestiaux, du lapis & des grenats: mais les Habitans, qui sont tous Idolâtres, regrettent amérement d'être sans sel & sans riz; deux

Marchandises

Monnoyes d'un Roy et de deux Rajas, tous trois Tributaires du grand Mogol

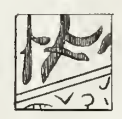




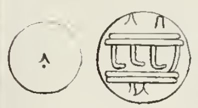


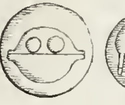
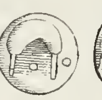






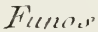
Especes d'Or qu'on nomme Pagodes









Funos










Monnoyes que les Anglois et les Hollandois font battre aux Indes









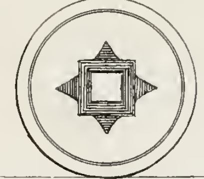
Monnoyes d'Or et d'Etain du Roy d'Achem avec celles d'Or du Roy de Macassar ou de Celebes et celles d'Argent et de Cuivre du Roy de Camboye.












Marchandises précieuses à leur Religion. La principale Monnoie de Matoucha est d'argent, au même titre que la Roupie, & ne pese qu'un gros, & dix-neuf grains. La différence, dans le cours, est de six & demi pour cent. Plus on avance vers le Nord, plus l'or & l'argenr deviennent chers. Les pieces de cuivre du même pays n'ont que la valeur du Pecha, quoiqu'elles soient de la moitié plus pesantes.

MONNOIES DE L'ASIE.

Porta Jajoumola.

Le Raja de Porta Jajoumola est un des plus grands Princes qui soient au-delà du Gange. Ses terres sont droit au Nord de Patna, & touchent à celles du Roi de Boutam. Tous les ans, il est obligé d'envoyer un Ambassadeur au Gouverneur de Patna, avec un présent de vingt éléphans, que ce Gouverneur fait au Grand-Mogol. Ses principales richesses consistent en éléphans, en musc & en rhubarbe; & manquant de sel, il leve un impôt considérable sur celui qui se consume dans son domaine, ou qui passe plus loin. Tout ce sel vient des terres du Grand-Mogol & se transporte depuis la Côte maritime, jusqu'à cinquante, & même à cinquante-cinq degrés du Nord. On en charge plus de quinze cens mille bœufs; & chaque charge, sortant des salines, paye une Roupie, au Mogol, pour passer librement par toutes ses terres. Cette nécessité seule a forcé le Raja de se soumettre au tribut. Sa Monnoie, qui est une espece de Roupie, passe pour une des plus belles des Indes.

Monnoies d'Ogen.

Le Raja d'Ogen, Pays entre Brampour, Seronge & Amadabath, fait battre une Monnoie d'argent qui n'a de cours que sur ses Terres, & qu'on rejette même sur celles du Grand-Mogol. Elle passe pour un quart de Roupie; mais l'argent en est bas. On fabrique aussi, dans les Terres de ce Prince, des Pechas de six deniers, qui ont cours dans les Etats du Mogol jusqu'aux Portes d'Agra. Les Koris y sont la plus petite Monnoie.

Monnoies de Golkonde, de Visapour, de Carnate & de Velouche.

On peut s'en rapporter hardiment au témoignage de Tavernier, sur ces especes d'or qu'on nomme Pagodes, & qui n'ont proprement cours que dans les Terres de Golkonde, de Visapour, de Carnate & de Velouche (*). Son principal Commerce l'ayanr conduit plusieurs fois aux Mines de diamans, il s'étoit vû dans la nécessité d'approfondir parfaitement la valeur d'une Monnoie, dont il faisoit un usage continuel. Toutes les Pagodes, dit-il, quoique de figures différentes, ont la même valeur dans ces différens Pays, & doivent être du poids de notre demie pistole; mais l'or est à plus bas titre. Cependant, quoique l'once ne vaille pas plus de quarante-deux à quarante-trois livres, elle ne laisse pas de passer pour quatre Roupies. Aussi lui parut-il que c'étoit la meilleure Monnoie qu'on pût porter aux Mines. Il distingue les vieilles Pagodes, des nouvelles. Les premieres sont du tems que les Rajas étoient Maîtres de Golkonde, & n'ont qu'une petite marque d'un côté. Elles sont de même poids que les nouvelles; mais, quoiqu'elles ne soient pas de meilleur or, elles sont quelquefois plus estimées de vingt à vingt-cinq pour cent. La raison qu'il en apporte, c'est que les Cherafs, c'est-à-dire les Changeurs, qui sont tous Idolâtres, ont la superstition de croire que si cette Monnoie étoit refondue, le Pays seroit menacé de quelque désastre; & dans cette crainte, ils donnent au Roi de Golkonde, en certaines années, jusqu'à vingt milles Pagodes, pour obtenir qu'il ne la fasse pas refondre.

Différence des vieilles Pagodes & des nouvelles.

(*) Ou plutôt, Velour.

MONNOIES DE L'ASIE.

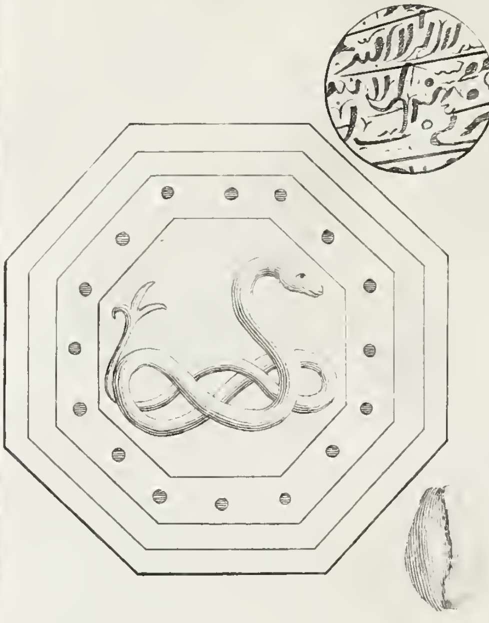
Profit des Cherafs ou des Changeurs.

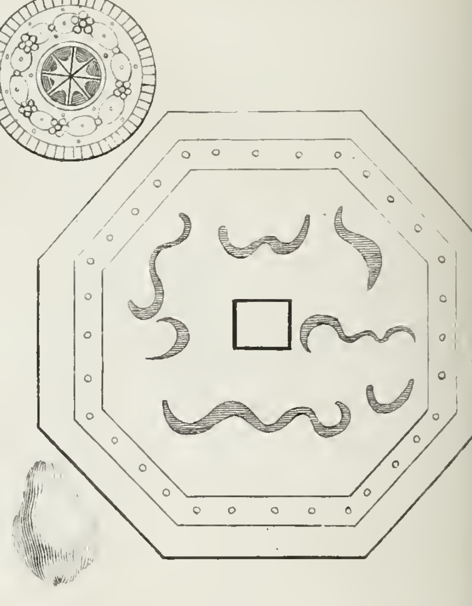
Mais ces vieilles Pagodes n'ont cours que dans le seul Royaume de Golkonde. Tavernier croit au fond que l'interêt des Cherafs y a plus de part que leur superstition. Dans tout ce Royaume, on ne parle, dit-il, que de vieilles Pagodes pour le Commerce: non qu'il ne soit également permis de faire les payemens en Pagodes neuves, ou en Roupies; mais ceux qui reçoivent des Pagodes neuves, ou des Roupies, trouvent toujours le moyen de gagner un quart, ou un demi, & quelquefois un pour cent, sous prétexte que ces nouvelles Monnoies sont de Visapour, ou de Carnate, ou de Velouche, ou des Anglois & des Hollandois. D'un autre côté, si le payement se fait en vieilles Pagodes, le Cheraf est encore plus sûr de quelque profit, parce qu'en payant l'intérêt ordinaire, pour l'argent qui lui reste entre les mains (37), il a mille moyens de le faire valoir à son avantage (38).

(37) Il ne se fait point de payement considérable, sans un Cheraf, qui le reçoit, & qui garde la somme entre ses mains, si les Vendeurs n'en ont pas besoin sur le champ; en leur payant l'intérêt sur le pied de huit pour cent par an, ne garda-t-il l'argent que deux jours. Il arrive de-là que les Cherafs ont toujours la plus grande partie de l'argent du Royaume, & que malgré l'intérêt qu'ils en payent, ils y font de très grands profits. *Ibid.* page 10.

(38) Le détail de ces moyens est instructif. Premiérement, le Cheraf examine toutes les vieilles Pagodes; & les ayant regardées l'une après l'autre, il en fait cinq ou six parts. Il dit des unes qu'elles sont plus usées que d'autres, parce qu'elles ont passé par plus de mains. Aux autres, c'est un déchet de demi pour cent, ou d'un quart, &c., parce qu'elles ont été *forées*. C'est une chose merveilleuse que ce forage. Comme les Pagodes sont fort épaisses & qu'on ne peut les rogner, ceux qui cherchent un profit illégitime, se servent d'un foret, pour les percer par le bord, jusqu'à la moitié, ou plus, & tirent quelquefois de l'or d'une piece jusqu'à la valeur de deux ou trois sous. Avec beaucoup de précaution pour n'être pas pris sur le fait, ils préférent ce métier à tout autre, parce qu'il y a peu d'Artisans aux Indes qui gagnent plus de trois sous par jour. Après avoir tiré le foret, ils frappent sur les trous avec un petit marteau, & les savent si bien fermer, qu'il faut avoir une expérience extrême pour découvrir la fraude. C'est par cette raison qu'on ne reçoit jamais de payement, sans faire voir les especes au Cheraf; & quand il ne regarderoit que deux ou trois pieces, le moindre salaire, pour sa peine, est de deux liards ou d'un sou. 2°. Lorsqu'il se fait un payement considérable, le Cheraf met les Pagodes, par cinquante ou par cent, dans de petits sacs auxquels il applique son cachet, & sur le sac est écrit le nombre des Pagodes qu'il contient. La somme est livrée dans cet état à celui qui reçoit le payement. Quand celui-ci veut l'employer, il n'ouvre point les sacs pour la donner à celui qu'il paye. On fait appeller le même Changeur qui a cacheté les sacs, & qui, reconnoissant son cachet entier, répond que les especes sont bonnes. Elles passent ainsi des années entieres, sans que les sacs soient ouverts. Mais chaque fois qu'ils changent de mains, on envoye chercher les mêmes Cherafs, qui tirent toujours quelque chose pour cent de leur visite. Cependant il est plus ordinaire, dans les intervalles, de leur laisser la somme entre les mains pour en tirer d'eux l'intérêt. 3°. Voici comment ils la font valoir à leur profit: c'est l'usage du pays que les gens de guerre y soient payés tous les mois; mais la plûpart n'attendent pas que le mois soit fini & viennent prendre leur argent chez les Cherafs, qui en font le décompte à dix huit & vingt pour cent; joint qu'ils les payent en Pagodes auxquelles il y a quelque chose de manque. S'il y a quelque gros diamans à vendre, ou quelque beau rubis, ils ne l'ignorent pas long-tems, & bientôt ils trouvent le moyen de l'avoir en gage. Les Marchands qui arrivent du Pegu & des autres lieux doivent ordinairement quelque chose; & comme les Loix obligent de payer dans quinzaine, du jour que le Marchand est sorti du Vaisseau, il met en gage ce qu'il a de plus précieux, pour satisfaire ceux qui ont contribué aux frais du Vaisseau, ou qui lui ont prêté de l'argent pour ses empletes. Ensuite il vend ses autres marchandises, pour paier le Cheraf, auquel il a fait des emprunts à son arrivée. Ceux qui travaillent aux Mines de diamans, & les Marchands qui les afferment, ont peu

Monnoyes du Roy de Cheda et Pera.



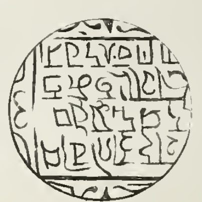


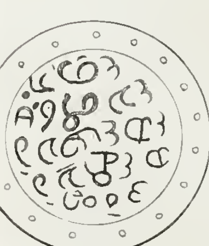
Monnoyes d'Or et d'Argent des Roys d'Aſem de Tipoura d'Arakan et du Pegu.





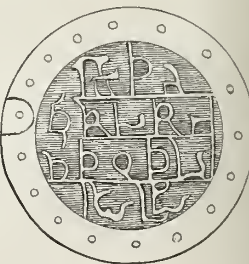


















On verra, dans la figure, une autre Monnoie de Commerce, qui est en usage dans les mêmes Pays, & qui se nomme Fanos. Elle est d'or, & de différens titres. Il y en a de six pour un Ecu, & d'autres de dix à quinze, entre lesquelles il s'en trouve de fort bon aloi. C'est la Monnoie qui regne sur la Côte de Coromandel, depuis le Cap de Comorin jusqu'au Bengale; avec les Pechas de cuivre, & les Koris, qui servent de petite Monnoie. MONNOIES DE L'ASIE.

Les Anglois ont fait battre assez long-tems, dans leur Fort de Madras, une Monnoie d'or qui se nommoit Pagode, comme celle des Rois & des Rajas du Pays. Elle étoit de même poids, de même titre, & de même valeur. Ils avoient d'abord négligé cette ressource, parce qu'ils trouvoient plus de profit à porter, dans leurs Comptoirs, de l'or d'Angleterre. Mais, après le mariage de Charles II, avec une Princesse de Portugal, qui lui donna le Fort de Bombay pour une partie de son Douaire, ils prirent le parti de faire battre, dans ce Fort, de la Monnoie d'argent, de cuivre & d'étain. A la vérité, cette Monnoie n'a jamais eu de cours à Surate, ni dans toute l'étendue des Terres du Grand-Mogol & des autres Puissances des Indes. Elle ne passe qu'entre les Anglois du Fort même, & jusqu'à deux ou trois lieues dans les Terres, ou dans les Villages de la Côte. Les Paysans, qui leur apportent leurs denrées, reçoivent volontiers cette Monnoie; parce que, dans un Pays misérable & sans Commerce, ils n'en voyent pas beaucoup d'autre. Monnoie Angloise des Indes.

Paliacate est un Fort des Hollandois, sur la Côte de Coromandel, où l'on fabrique aussi des Pagodes du même poids que les autres, mais un peu meilleures, pour le titre, que celles des Princes du Pays & des Anglois. La différence, à leur avantage, est de deux ou trois pour cent. On frappe aussi, à Paliacate, des Roupies d'argent, qui ont le poids des Roupies du Grand-Mogol, & qui portent, d'un côté, la marque de la Compagnie Hollandoise. Mais les Indiens n'en jugent pas comme des Pagodes du même lieu; c'est-à-dire qu'ils en font moins de cas que des Roupies communes, & que dans le Commerce elles perdent un demi pour cent, quoique l'argent n'en soit pas inférieur. Les Hollandois font battre encore, à Paliacate, une petite Monnoie de cuivre, dont ils payent ordinairement leurs Soldats. Tavernier observe qu'ils ont eu raison d'aspirer au Privilege de faire battre Monnoie. Comme ils ne rapportoient, du Japon, que de l'or, de l'argent & du cuivre en barre, de Macassar, que de l'or en poudre, & de la Chine, que de l'or en pain ou en masse, ils ont reconnu qu'en vendant toutes ces richesses aux Cherafs, ils perdoient cinq ou six pour cent, soit par la mauvaise foi de ces Changeurs, ou par celle des Chefs de leurs propres Comptoirs. Le profit, qui passoit à ces infidéles Agens, demeure présentement à la Compagnie. Monnoie Hollandoise.

Dans le Royaume de Queda & Pera, on ne bat que de la Monnoie d'étain. Plusieurs mines de ce Métal, qu'on y a trouvées en divers tems, ont causé beaucoup de tort aux Anglois; car l'Angleterre en fournissoit autrefois une partie de l'Asie. Il s'y en consume beaucoup, sur-tout dans les Etats du Grand-Mogol, & plus encore dans l'Arabie & la Perse, où toute la vaisselle est de Monnoie de Queda & Para.

de belles pierres qu'ils ne vendent à ces Changeurs, parce qu'ils sont sûrs d'y trouver de l'argent comptant. Souvent ils les leur donnent en gage, jusqu'à ce qu'ils ayent trouvé des Marchands pour les acheter. *Ibidem.* pages 11 & 12.

MONNOIES DE L'ASIE.

cuivre, & demande d'être étamée tous les mois. Mais les Hollandois, & d'autres Marchands, l'achetent à présent du Roi de Queda, & le transportent dans toutes les Parties de l'Orient. S'il entre quelques Monnoies d'or ou d'argent dans le Royaume de Queda & Pera, elles demeurent entre les mains du Roi & des Grands. Le Peuple ne voit que des Pieces d'étain & des Koris. Les plus grandes Pieces sont du poids d'une once & demie, & valent, dans le Pays, deux de nos sols; quoiqu'au prix où l'étain est en Europe, elles n'y pussent valoir qu'un sol trois deniers. Les bords en sont épais, mais le dedans est aussi mince que du papier. La petite Piece vaut quatre deniers, & répond à la valeur de cinquante Koris.

Monnoie d'Achem.

Dans l'Isle de Sumatra, le Roi d'Achem fait battre une Monnoie d'or, dont le titre est meilleur que celui de nos Louis. L'once en vaudroit bien cinquante francs. Ces Pieces pesent dix grains, & reviennent à seize sols huit deniers de notre Monnoie. La petite Monnoie du même Royaume est d'étain, & pese huit grains. En mettant cet étain, qui est fort bon, à seize sols la livre, il faudroit soixante & quinze de ces Pieces pour faire un de nos sols.

Monnoies de Macassar, de Camboie, de Bantam & des Moluques.

La Monnoie d'or du Roi de Macassar, dans l'Isle de Celebes, pese douze grains, & les Hollandois la prennent pour un Florin de leur Monnoie. L'or en est fort bon.

Celle du Roi de Camboie est d'argent. Elle pese trente-deux grains. Ce Prince n'en fait jamais battre de plus haute; & quoiqu'il ait quantité d'or dans ses Etats, il aime mieux le négocier au poids, comme à la Chine, que de le convertir en Monnoie. Mais il fait battre aussi une Monnoie de cuivre, qui sert apparemment de modéle au Roi de Bantam, & aux Rois des Moluques, car ils n'en ont que de la même forme & de la même matiere. A l'égard des Monnoies d'argent, ils laissent un cours libre dans leurs Etats à celles qui viennent des Pays étrangers, sans jamais les faire fondre. Dans Bantam, dans Batavia, & toute l'Isle de Java, dans plusieurs lieux des Moluques, on ne voit que des Piastres d'Espagne, des Richedales d'Allemagne, & des Ecus de France. Mais, dans Batavia, comme en Hollande, on a de plus, pour petite Monnoie, des escalins, des double-sols, & des sols.

Monnoie de Batavia.

Monnoie de Siam.

On bat à Siam une Monnoie d'or, qui pese dix grains plus que notre demie Pistole. L'or en est au même titre. Si les Marchands, qui vont négocier dans cette Contrée, en rapportent de l'or ou de l'argent, c'est qu'ils n'y trouvent point de marchandises qu'ils puissent acheter; car ils n'ont pas deux pour cent de profit, sur ces deux métaux. Les Siamois ont une Monnoie d'argent, de la grosseur d'une bonne noisette, applatie, en demi rond, des quatre côtés, dont trois sont fendus, comme un fer à cheval, & deux portent quelques caracteres du Pays. Tout l'Orient n'a point de Monnoie d'une si étrange fabrique (39). Elle pese trois gros & demi, & vingt-cinq grains. Le titre en est le même, que celui de notre argent à trois livres dix sols l'once. La Monnoie de cuivre de Siam doit avoir, avec celle d'argent, qui se nomme

(39) Leur figure, dit plus nettement la Loubere, est celle d'un petit cilindre, ou d'un rouleau fort court, tellement plié par le milieu, que ses deux bouts reviennent à côté l'un de l'autre. Leur coin, qui est double sur chaque piece, au milieu du rouleau, ne représente rien qui soit connu des Européens, & que les Siamois mêmes puissent expliquer. *Voyez* ci-dessus la Description de Siam, au Tome IX. page 269.


Monnoyes de la Chine et Royaume de Tunquin.
Lingots d'Argent du Japon qui passent pour Monnoye
永樂通寳

Tical, une proportion connue, puisqu'on en donne réguliérement deux cens pieces pour une d'argent. On s'y sert aussi, pour la plus basse Monnoie, de ces coquilles de mer qui viennent des Maldives

MONNOIES DE L'ASIE.

Monnoies d'Asem, de Tipoura, d'Arrakan, & du Pegu.

Toutes les Monnoies d'argent des Royaumes d'Asem, de Tipoura, d'Arakan & du Pegu, sont au même titre que nos Ecus, en les mettant à trois livres dix sols l'once, comme ils y étoient du tems de l'Auteur. Celle d'Asem pese trois gros quatre grains. Celle de Tipoura pese deux gros & demi vingt-deux grains. Elle porte d'un côté cette inscription, *Aragari*, qui signifie Dieu en langue du Pays; & de l'autre, *Chatermani*, Roi de Tipoura. Ce Royaume, qui est d'ailleurs peu connu des Européens, commence à deux journées de Daca, au Nord-Ouest. La Monnoie du Roi D'Arakan pese deux gros & demi quinze grains. Dans ce Pays, l'or se négocie sans être monnoié; mais il est à très bas titre, & ne passe point quatorze carats. Le poids de la Monnoie d'argent du Pegu est de deux gros & demi douze grains. On fait battre aussi, dans cet Etat, de petites Pieces d'or, qui ne pesent que sept grains, & dont quinze passent pour la valeur d'une Piastre. L'or en est fort bas. Ces Pieces se nomment *Fanos*. Asem en a de même nom & de même poids, mais à plus bas titre encore. Pour la valeur d'une Piastre, il en faut vingt-deux.

Monnoie de la Chine & du Tonquin.

On a remarqué dans les Descriptions de la Chine & du Tonquin, qu'il ne s'y bat aucune Monnoie d'or ni d'argent; que la petite Monnoie est de cuivre; & qu'on n'employe dans le Commerce, que des masses ou des lingots d'or, dont chacun a son poids. Ces morceaux d'or sont nommés par les Hollandois, *Goltschus*, c'est-à-dire *Batteaux d'or*, parce qu'ils ont à peu près la forme d'un Batteau; d'autres les appellent pains d'or. On n'en voit que de deux différentes grosseurs. L'or en est à tel titre, que l'once en France ne vaudroit que quarante-deux livres. Le grand morceau revient à douze cens Gouldes de Monnoie Hollandoise, & de la nôtre, à treize cens cinquante livres. L'autre morceau, qui pese la moitié moins, est d'une valeur proportionnée.

A l'égard des pains ou des morceaux d'argent, on en distingue de plusieurs grosseurs & de divers poids, dont la valeur par conséquent varie, suivant cette différence. Dans les grands payemens, on employe des lingots qui valent jusqu'à cent francs; mais on voit aussi de petits morceaux d'argent qui ne sont pas de la valeur d'un sol. Ceux qui achetent quelque chose, ont toujours des instrumens prêts, pour couper d'un gros morceau, ce qui manque à leur somme. Au reste, lorsque les Chinois transportent leurs pains ou leurs batteaux d'or dans les Pays étrangers, il n'y a point de Marchand qui les reçoive, sans les faire couper par le milieu. Tout le monde se défie de cette Nation, sur-tout les Hollandois, qui ont souvent trouvé, au milieu de ces pains d'or, un tiers de cuivre ou d'argent. Les Chinois sont si rusés, qu'il y a peu d'Etrangers qu'ils ne trompent. Ils n'ont pas moins d'habileté à se défendre des ruses d'autrui. On ne les voit jamais sans leur poids, qui est une espece de petite Romaine, d'environ huit pouces de long, avec laquelle ils pesent tout l'or & l'argent qu'ils reçoivent.

La petite Monnoie de la Chine & du Tonquin est de cuivre: Ce sont de petites pieces rondes, qui s'enfilent par un trou qu'elles ont au milieu, & dont on met ensemble vingt-cinq, cinquante, ou cent, pour s'épargner

MONNOIES DE L'ASIE.

Monnoies du Japon.

la peine de les compter, lorsque le nombre est au-dessus de douze.

Tout l'or que les Japonnois convertissent en Monnoie, est au même titre, & supérieur, de quelque chose, à nos Louis. Il est au titre de l'or que nous payons cinquante francs l'once. Les plus grandes Pieces pesent une once six gros, & reviennent à quatre-vingt-sept livres dix sols. Le poids des moindres est le tiers des grandes, c'est-à-dire demie once quarante-huit grains, & revient à dix-neuf livres trois sols quatre deniers. Toutes ces Pieces portent differentes marques, dont on donne la figure. Les Pieces d'argent sont de même poids entr'elles, quoiqu'elles soient marquées aussi différemment. Chacune pese, quatre grains moins que nos Pieces de trente sols; quoique dans le Commerce, elles ayent cours pour la même valeur. L'argent est au même titre que celui de nos Monnoies; ce qui n'empêche pas que sur les Terres du Grand-Mogol, où les Hollandois apportent également les Monnoies d'argent, & les barres ou les lingots du Japon, on ne leur donne toujours que deux & jusqu'à trois pour cent, plus qu'on ne leur donneroit des Ecus de France, des Richedales, & des Piastres (*).

Ce qu'on nomme les lingots ou les barres du Japon, est une sorte de Monnoie d'argent très informe, & dont la variété n'est pas moindre dans le poids que dans la figure & la marque. Les plus gros sont de sept onces, qui reviennent à vingt-quatre livres dix sols de France; & les moindres, d'environ un gros & demi.

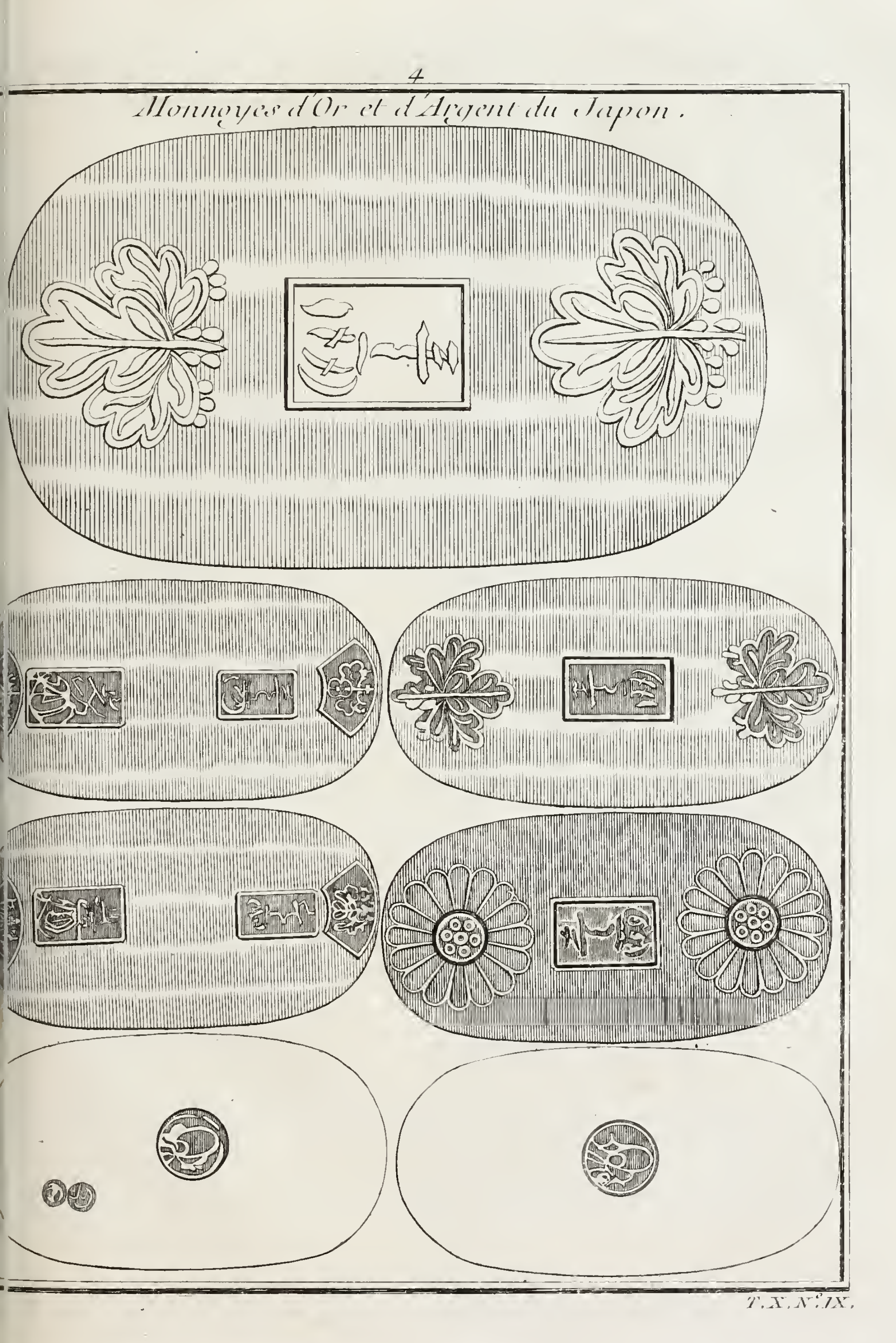
La Monnoie de cuivre s'enfile, comme au Tonquin, en différent nombre, jusqu'à six cens, qui font la valeur d'une *Telle.* C'est la maniere de compter du Japon. Les Hollandois évaluent une Telle d'argent à trois Gouldes & demie de leur Monnoie; ce qui revient à quatre livres cinq sols de la nôtre.

Monnoies des Portugais aux Indes Orientales.

La Monnoie d'or, que les Portugais font battre à Goa, est de meilleur titre que celui de nos Louis, & pese un grain de plus que notre demie Pistole. Ils affectent de la tenir fort haute (40), afin qu'elle ne sorte point du Pays. On l'appelle *Saint-Thomé.* Autrefois, lorsqu'ils avoient le Commerce du Japon, de Macassar, de Sumatra, de la Chine, avec celui de Mosambique, qu'ils ont encore, on admiroit la quantité de cette Monnoie d'or,

(*) Kæmpfer s'exprime autrement: Il n'y a, dit-il, dans tout l'Empire, qu'un poids & qu'une mesure. Autrefois la *Casie*, petite Monnoie qui vaut communément un peu plus qu'un de nos deniers, varioit beaucoup pour le poids; chaque Province ayant le sien: mais, peu de tems après la réunion de tout le Japon sous les Cubosamas, l'Empereur fit refondre toutes les différentes Monnoies & fabriquer une Casie de cuivre qui court partout. Il acheta même une partie des anciennes, plus qu'elles ne valoient, afin de les retirer toutes. Il y a aussi trois Monnoies d'or, dont la plus haute, nommée Cobang, est du poids de six Reaux, qui font quarante Siumomes, ou Taels; & le Tael est de cinquante-sept sous de France. Les deux autres sont fort petites. Il en faut dix de l'une, pour faire le poids de six Reaux & demi, & autant de pieces de l'autre ne font que cinq huitiémes d'une Réale, ou un Tael, & la seiziéme partie d'un Tael. L'alliage de l'argent est le même que celui de nos Ecus: les pieces sont en forme de bâton, ou de lingots, qu'on pese, & dont on prend autant qu'il faut pour faire la valeur de trente Taels. On les enveloppe ensemble dans un sac, & l'on compte les sacs, sans les dépaqueter. Il y a encore une petite Monnoie d'argent, nommée Maas, qui n'a pas de poids fixe, & qui pese depuis un Schelling jusqu'à dix. *Voyage de Kæmpfer au Japon.*

(40) Tavernier dit que pendant qu'il étoit à Goa, le Saint-Thomé valoit quatre Roupies d'argent, ou six francs de notre monnoie.



Monnoyes d'Or et d'Argent du Japon.

qu'ils faisoient battre, & celle des ouvrages d'or qui se fabriquoient dans toutes leurs Villes; mais sur-tout de ces ouvrages de filigrane, qu'ils envoyoient aux Pays étrangers, & jusqu'aux Indes Occidentales, par la voie des Philippines. Mais, depuis que Mosambique est presque le seul Pays qui fournisse de l'or à Goa, ils craignent qu'il n'en sorte en especes mêmes. Outre les Monnoies étrangeres, ils ont d'ailleurs des pieces d'argent, qu'ils nomment Pardos, & qui passent pour la valeur de vingt-sept sols de France. Les petites Monnoies de cuivre & d'étain sont aussi fort communes à Goa, & s'enfilent comme celles du Tonquin & du Japon.

Monnoies. Or et Argent de l'Asie.

§ II.

D'où l'Asie tire l'or & l'argent.

Il n'est pas question des voies du Commerce, qui font passer aux Indes une grande partie des richesses de l'Europe. On cherche, dans les Relations des Voyageurs, ce que l'Asie tire de son propre sein. L'opinion commune est que, de toutes les parties de cette vaste Région, le Japon est celle qui fournit la plus grande quantité d'or. Quelques-uns croyent qu'on y en porte une partie considérable, de l'Isle Formosa. Mais les Hollandois, qui ont eu, pendant quelque tems, un Etablissement dans cette Isle, n'ont pû découvrir quel étoit le Commerce, du côté où l'on suppose qu'il y a de l'or.

Il en vient aussi de la Chine, que les Chinois changent contre l'argent qu'on leur porte. Comme ils n'ont point de Mines d'argent; prix pour prix, ils le préferent à l'or; d'autant plus que l'or de la Chine est presqu'au plus bas titre de tout l'or de l'Asie.

L'Isle Celebes, ou de Macassar, produit aussi de l'or, qui se tire des Rivieres, où il roule avec le sable.

Dans l'Isle de Sumatra, l'on trouve, après la saison des pluies, & lorsque les torrens sont écoulés, des veines d'or dans des cailloux de diverses grosseurs, que les eaux ont entraînés des montagnes qui regardent le Nord-Est. A l'Ouest de la même Isle, les Paysans apportent quantité d'or aux Européens qui vont y charger du poivre. Mais c'est un or fort bas, au-dessous même de l'or de la Chine.

Vers les montagnes du Tibet, qui sont l'ancien Caucase, dans les Terres d'un Raja, au-de-là du Royaume de Kachemire, on connoît trois montagnes, proches l'une de l'autre, dont l'une produit d'excellent or, une autre des grenats, & la troisiéme du lapis.

Il vient de l'or du Royaume de Tipra, mais presqu'aussi bas de titre que celui de la Chine.

Mendez-Pinto raconte qu'entre les Royaumes de Camboie & de Champa, une riviere, qui se décharge dans la mer, à neuf degrés de latitude du Nord, vient d'un Lac nommé *Binator*, à deux cens cinquante lieues dans les terres; que ce Lac est environné de hautes montagnes, au pied desquelles on trouve, sur le bord de l'eau, trente-huit Villages; que près d'un des plus grands, qui se nomme Chincaleu, la nature a placé une Mine d'or

MONNOIES. OR ET ARGENT DE L'ASIE.

très riche, d'où l'on tiroit, chaque année, la valeur de vingt-deux millions de notre Monnoie; qu'elle faisoit le sujet d'une guerre continuelle, entre quatre Seigneurs de la même famille, à qui la naissance y donnoit les mêmes droits; que l'un d'eux, nommé *Raja-Hitau*, avoit sous terre, dans la cour de sa Maison, six cens Bahars d'or en poudre; enfin, que près d'un autre de ces Villages, nommé Buaquirim, on tiroit, d'une carriere, quantité de diamans fins, plus précieux, dit-il, que ceux de Lave & de Tajampure (41).

A l'égard de l'argent, on n'en connoît guéres d'autres Mines, dans toute l'Asie, que celles du Japon, dont toutes les Relations vantent l'abondance. Cependant le Voyageur, dont on vient d'employer le témoignage, parle de celles qui se trouvent en abondance sur les bords du Lac de Chiamnay, d'où l'on transporte, dit-il, l'argent, le cuivre, l'étain & le plomb, sur des éléphans, aux Royaumes de Sornau, que les Européens nomment Siam, de Passiloca, Savadi, Tangu, Bim, Calaminham, & dans d'autres Provinces, éloignées des Côtes maritimes, de deux ou trois mois de chemin. Il ajoute que ces pays montagneux sont divisés en Royaumes, habités par des hommes plus ou moins blancs, & qu'en échange de leurs métaux, ils reçoivent volontiers de l'or, des diamans & des rubis (42).

Mais, si l'Asie n'est pas plus féconde en or, elle en tire beaucoup, en poudre & en lingots, pour l'échange des toiles qu'elle fait passer en Afrique. Toute la Côte Orientale ne cesse pas de lui en fournir. Il ne faut pas s'imaginer que les Portugais soient jamais parvenus à faire entrer exclusivement les richesses de ce grand Pays dans leurs coffres.

A la vérité, le Gouverneur de Mozambique a sous lui les Commandans de Sofala & de Chepon-Goura, deux des plus abondantes sources de l'or. Le premier de ces deux petits Gouvernemens est sur la riviere de Sena, à soixante lieues de son embouchure; & l'autre est dix lieues plus haut. Depuis l'embouchure de la riviere jusqu'à ces deux Places, on rencontre quantité d'Habitations de Negres, dont chacune est commandée par un Portugais. Ces Commandans, depuis long-tems Maîtres du Pays, y vivent en Seigneurs, & se font quelquefois la guerre entr'eux. Quelques-uns ont jusqu'à cinq mille Caffres dans leur dépendance; ce qui n'empêche pas qu'ils ne soient fort soumis au Gouverneur de Mozambique, qui leur fournit des toiles & d'autres marchandises. Un Gouverneur de Mozambique, qui part de Goa pour aller prendre possession de son Gouvernement, emporte quantité de marchandises; surtout des toiles teintes en noir. Ses Correspondans de Goa lui envoyent aussi, tous les ans, deux Vaisseaux bien chargés, dont il fait passer les effets du côté de Sofala & de Chepon-Goura. C'est par toutes ces voies, que les Portugais sont en possession de recueillir une partie des richesses de l'Afrique.

Mais quantité de Peuples, dont nous connoissons à peine les noms, anciennement prévenus contre la Nation Portugaise, aiment mieux tirer directement leurs toiles des Indiens; sur-tout ceux qui sont liés avec eux, par la

(41) Voyages de Mendez Pinto, au Tome IX de ce Recueil, p. 366.
(42) *Ibidem.* page 379.

profession

profession du Mahométisme. Les uns portent leur or jusques dans les Ports de l'Abissinie, qui regardent la Mer rouge; d'autres, sur les Côtes Orientales. L'Empereur même du Monomotapa, dont la Domination s'étend jusqu'aux Confins de l'Abissinie, prend l'une ou l'autre de ces deux voies, & se dispense, autant qu'il peut, de contribuer à l'aggrandissement des Portugais. C'est de ses Etats que vient l'or le plus pur & le plus fin de toute l'Afrique. On n'a besoin, pour le tirer de la terre, que d'y fouiller à la profondeur de deux ou trois pieds. On prétend même que dans plusieurs cantons, que leur sécheresse rend déserts, il se trouve, sur la surface de la terre, des morceaux d'or de toutes sortes de formes, jusqu'au poids de deux onces. Tavernier raconte que, pendant son séjour à Surate, il y vit arriver un Ambassadeur du Monarque des Abissins, avec lequel il eut quelque Relation. Ce Ministre, dont il avoit obtenu l'amitié, en lui donnant une paire de Pistolets garnis d'argent, l'invita un jour à dîner, avec un autre François, nommé d'Ardiliere, & leur fit voir les présens dont il étoit chargé pour le Grand-Mogol. C'étoit quatorze beaux chevaux, reste de trente qu'il avoit amenés, & dont il avoit perdu seize en passant la mer; quantité de jeunes esclaves de l'un & de l'autre sexe; enfin, ce qui méritoit beaucoup plus d'admiration, un arbre d'or, haut de deux pieds quatre pouces, & gros de cinq ou six pouces par la tige. Ce précieux Ouvrage de la nature avoit dix ou douze branches, dont quelques-unes étoient de presqu'un demi pied de long, & de la grosseur du pouce. D'autres étoient plus petites. L'Auteur, qui donne son témoignage pour oculaire, ajoute : » qu'à divers endroits des » grosses branches on voyoit quelque chose de raboteux, qui ressembloit, » en quelque sorte, à des bourgeons. Les racines de l'arbre étoient petites » & courtes. La plus longue n'avoit pas plus de quatre ou cinq pouces (*).

Monnoies. Or et Argent de l'Asie.

Commerce des Indiens avec l'Afrique.

Arbre d'or, avec ses racines & ses branches.

Les Peuples de la Côte Orientale d'Afrique, sçachant dans quelle Saison les Bâtimens des Indes arrivent dans cette Mer, s'approchent du rivage pour se pourvoir de toiles & d'autres marchandises. Ils apportent l'or qu'ils ont recueilli; ou s'ils en manquent une année, ils s'obligent de payer l'année d'après, & les Marchands ne font pas difficulté de se fier à cette promesse. Sans cette confiance, le Commerce finiroit bientôt, avec les Portugais comme avec les Indiens. C'est aux mêmes conditions, que les peuples d'Ethiopie portent tous les ans de l'or au Grand-Caire. On apprend des Indiens, comme des Portugais, que les Negres du Monomotapa vivent peu; ce qu'on attribue aux mauvaises eaux de leur Pays. Dès l'âge de vingt-cinq ans, ils commencent à se ressentir de l'Hydropisie; & la plûpart se croyent fort heureux, lorsqu'ils passent quarante ans. La Province, où la Riviere de Sena prend sa source, se nomme Mankaran, & commence environ cent lieues au-dessus de Chepon-Goura. Ses Peuples trouvent quantité d'or en poudre, dans plusieurs Rivieres qui viennent se joindre à la Sena; mais cet or est plus bas que l'autre. Le Pays est fort sain, & l'on y vit aussi long-tems qu'en Europe. Dans certaines années, on voit venir, sur la Côte, des Caffres de beaucoup plus loin, & du voisinage même du Cap de Bonne-Esperance. Ceux qui se sont informés de leur pays & de leur nom, nous apprennent seulement

Ce que les Indiens racontent du Monomotapa.

(*) Tome II, page 355.

MONNOIES. OR ET ARGENT DE L'ASIE.

que leur pays se nomme *Sabia*; qu'ils vivent sous la Domination d'un Roi, & qu'ils employent ordinairement quatre ou cinq mois pour se rendre à la Côte. L'or, qu'ils apportent, est excellent, & par morceaux, comme celui de Monomotapa. Ils le trouvent, disent-ils, sur de hautes montagnes, dont ils ouvrent seulement la terre à dix ou douze pieds (*). On ne les voit jamais arriver, sans une quantité considérable de belles dents d'Eléphans. Ces animaux sont en si grand nombre dans leurs campagnes, que toutes les palissades des Forteresses & des Parcs n'y sont composées que de leurs dents. Leur chair est la nourriture commune des Habitans. Mais les eaux du pays sont si mauvaises, que la plûpart de ces Caffres ont les jambes enflées, & qu'ils admirent eux-mêmes ceux qui peuvent se garantir de cette disgrace (**).

(*) Voyez les Relations d'Afrique, aux Tomes II & III de ce Recueil.

(**) Voyages de Tavernier, Tome II. pages 356 & précédentes.



VOYAGES
AUX INDES ORIENTALES,
PAR LE SUD-OUEST.
INTRODUCTION.

On le répéte à l'honneur des Hollandois ; rien n'eſt ſi glorieux pour leur Nation, que l'ardeur & la conſtance avec leſquelles ils ſurmonterent les premiers obſtacles qui s'oppoſerent à leur Commerce. Les Provinces-Unies n'avoient pas encore pris l'eſſor, qui devoit les mettre en état de meſurer leurs forces maritimes avec celles du Portugal & de l'Eſpagne. Leurs Marchands, loin de s'ouvrir une route aux Indes Orientales par les armes, ne penſoient qu'à s'y gliſſer par des entrepriſes clandeſtines & par des voyes détournées. Après quelques voyages haſardés ſur les traces de leurs Ennemis, c'eſt-à-dire, par le Cap de Bonne-Eſpérance (43), ils tournerent leurs voiles vers le Nord, ſous la conduite de Baltaſar Moucheron, qui entreprit, en 1594, de découvrir, par cette voye, un paſſage aux Royaumes du Cathay & de la Chine. Mais ce grand deſſein n'ayant pas eu le ſuccès qu'ils s'étoient promis, ils réſolurent, ſans l'abandonner entiérement (44), de faire prendre un autre tour à leurs eſpérances, par la route que Magellan avoit ouverte aux Eſpagnols, & dans laquelle ils ſe flatterent du moins que les difficultés & la longueur ſeroient avantageuſement compenſées par la liberté de la navigation.

Quoique l'infortune de Magellan, qui périt dans le cours de ſa glorieuſe expédition, nous ait privés du Journal de ce fameux Voyageur, on trouve l'explication de ſes vûes dans les Hiſtoriens Eſpagnols & Portugais ; & la plûpart des circonſtances de ſon Voyage, dans une courte Relation du Chevalier Pigaphetta, que le ſeul goût des avantures extraordinaires avoit porté à s'embarquer avec lui. Ce petit Ouvrage, publié en Italien, dans le Recueil de Ramuſio, a paſſé dans notre langue par une traduction fort ancienne (45),

Relation du Chevalier Pigaphetta.

(43) *Voyez* les premiers Voyages des Hollandois, au Tome VIII. de ce Recueil.

(44) Nous avons les Relations des premiers Voyages au Nord, & leur place eſt annoncée dans ce Recueil.

(45) Le ſeul Exemplaire que j'en ai pu trouver eſt de la Bibliothéque des RR. PP. Barnabites de Paris, imprimé en Gothiques, ſans datte & ſans nom d'Imprimeur, *in*-12. Il commence ainſi : » Le Voyage & navigation aux Iſles de Molluque, deſcript & » faict de noble homme Anthoine Pigaphetta, Vincentin, Chevalier de Rhodes, pre» ſentée à Philippe de Villiers Liſle Adam, » Grant Maître de Rhodes ; commence ledit » Voyage l'an mil cinq cens dix neuf, & de » retour mil ccccc xxii, le huitiéme jour » de Septembre———. Au dernier Chapitre, on lit pour Concluſion : » Le huitiéme jour » de Septembre mirent l'ancre au Port de » Seville. Et deſchargerent toute l'artillerie, » rendirent graces à Dieu, en chemiſe, nuds » pieds, & torches en la main. Le lendemain » Anthoine Pigaphetta alla à Valdoli, où

INTRODUCTION.

qui n'en est même que l'extrait (46). Comme c'est l'unique témoignage oculaire, qu'on ait jamais eu sur un si grand événement, cette qualité doit faire obtenir grace à l'Auteur pour quelques excès de crédulité ou d'ignorance, & ne permet pas de lui refuser un rang honorable dans ce Recueil. Cependant on ne le place que dans cette Introduction, parce qu'il ne donnoit aucune description supportable des découvertes de son Héros.

§ II.

VOYAGE de Ferdinand Magalhanes, ou Magellan.

Origine des projets de Magellan.

QUELQUES années après la découverte des Isles Moluques, Magellan, Portugais de Nation, qui avoit porté les armes sous Dom Alfonse d'Albuquerque, & qui étoit à Malaca, en 1511, lorsque cet illustre Viceroi des Indes en achevoit la Conquête, prit le parti de retourner en Europe, dans l'espérance d'y faire servir, à sa fortune, les lumieres qu'il devoit à son expérience. Il étoit parent de François Serrano, qui commandoit aux Moluques, après avoir découvert ces Isles pour le Portugal. Diverses connoissances, qu'il avoit recueillies de ses discours & de ses écrits, sembloient lui promettre, à la Cour du Roi Emmanuel, des faveurs qu'il eut le chagrin de n'y pas obtenir. Son ressentiment le fit passer à celle de Castiile, où l'Empereur Charles-Quint jugea mieux de l'importance de ses offres, & rendit plus de justice à son mérite (47).

Il quitte le Portugal pour s'attacher à l'Espagne.

Comment il fait entrer Charles Quint dans ses vûes.

Il eut de profondes conférences avec les Astronômes & les Géographes de cette Cour. Le résultat fut de représenter, au Conseil, que suivant la décision du Pape Alexandre VI, entre les Couronnes de Castille & de Portugal (48), les Isles Moluques, dont les Portugais étoient demeurés en pos-

» étoit l'Empereur Charles. Et ne lui presenta or ne argent, ne chose précieuse digne d'ung si grand Seigneur, mais ung Livre escript de sa main, où étoient les choses passées de jour en jour de leur voyage Et de-là se partit à aller en Portugal, au Roi Joan, & lui dist les choses que avoient veu tant des Espagnols que des siens. Puis par Espaigne vint en France, & presenta & feit aucun don des choses de l'autre Hemisphere à la Mere du très Chrétien Roi de France, nommé François, Madame la Régente. Puis vint en l'Italie, & presenta le Livre de sa fatigue à Philippe de Villiers, Grand-Maître de Rhodes.

(46) Aussi lit-on à la derniere page; » ici finit l'extrait dudit Livre, translaté de Italien en François.

(47) Pigaphetta raconte ce qu'il apprit en passant aux Moluques en 1521. » N'y avoit point encore sept mois que François Serran, Portugalois, Capitaine Général du Roi de Ternate, contre le Roi de Tidor, étoit mort. Et feit tant que contraignit le Roi de Tidor de donner une sienne fille pour femme au Roi de Ternate, & quasi tous les fils des principaux pour ôtages; & depuis la paix faicte entr'eulx, ung jour François Serran vint en Tidor pour acheter girofle; & le Roi le fit empoisonner avec feuilles de betre (*betel apparemment*), & ne véquit si-non quatre jours. Le Roi le voulut faire ensépulturer selon sa loi; mais trois Chrétiens, ses serviteurs, ne le permirent. Il laissa ung fils & une fille petite, d'une femme qu'il print en Java la grande. Cestui étoit grand ami & parent du Capitaine Général Magalianes, & fut cause de le mouvoir à son entreprinse. Car plusieurs fois lui étant Capitaine des Moluques, lui avoit escript qu'il étoit-là. Et pour ce que Dom Emmanuel, Roi de Portugal, ne voulut accroître la provision des Magalianes, seulement d'un teston, par mois, pour ses bienfaicts, il vint en Espagne, & eut du Roi tout ce que voulut demander. *Pages* 57 *&* 58.

(48) *Voyez* la grande Introduction, à la tête du Tome I. de ce Recueil.

fession, devoient passer pour des Isles occidentales, & par conséquent se trouvoient comprises dans les bornes des conquêtes Castillanes. Magellan prouva son opinion, non-seulement par des raisonnemens mathématiques, mais par des Lettres même de François Serrano, qui avoit fait la découverte de ces Isles pour le Roi Emmanuel. Ensuite, il proposa au Conseil de lui donner quelques Vaisseaux bien armés, avec lesquels il trouvoit, dans ses lumieres, l'espérance de découvrir un passage de l'Amérique méridionale aux mêmes Isles. Charles-Quint, qui avoit pris une haute opinion de son habileté, & qui voyoit ses raisons appuyées du témoignage d'un Portugais aussi renommé que Serrano, ne balança plus à lui accorder toute sa confiance. Il fit équiper, dans le Port de Saint Lucar, une Flotte de cinq Vaisseaux, dont il lui donna le commandement.

MAGELLAN. 1519.

Magellan se rendit d'abord au Bresil. Il rangea long-tems des Côtes inconnues, d'où prenant son cours au Sud, il découvrit l'embouchure d'une grande riviere (49), proche de laquelle il remarqua que la Côte commençoit à s'élever. Ensuite il apperçut des montagnes dont le sommet se perdoit dans les nues, & qui paroissoient couvertes de neige. Un des cinq Vaisseaux, qui fut détaché pour reconnoître cette Côte, fit un triste naufrage entre les rochers. L'Equipage fut sauvé; mais cette disgrace & la rigueur du froid répandirent la consternation sur les quatre autres Vaisseaux, dont la plûpart des Soldats étoient des Portugais bannis. Elle produisit des murmures, qui eurent bientôt la force de faire lever la voix aux Mutins, jusqu'à déclarer que le passage qu'on leur faisoit chercher étoit impossible, & qu'ils vouloient retourner en Europe. Magellan, ne se promettant rien de la douceur, fut obligé d'en condamner quelques-uns à la mort, & d'en punir d'autres par la désertion (50). Une rigueur si juste arrêta le desordre. On continua la navigation, l'espace d'environ cinquante lieues, après lesquelles on découvrit un enfoncement, qui avoit toutes les apparences d'un Détroit.

Il part avec une Flotte de cinq Vaisseaux.

Il perd un Vaisseau.

Le Capitaine Général compara toutes ses lumieres. La nature des vents, celle des Courans, & la vûe de quelques Fanons de Baleine, que la mer avoit jettés sur le rivage, furent les premiers fondemens sur lesquels il établit ses conjectures (51). Ensuite, tout s'accordant à les confirmer, il ne douta plus qu'il ne fût à l'entrée d'un canal de communication, qui joignoit la mer du Nord & celle du Sud. Cette agréable idée jetta les quatre Equipages dans des transports de joie, qui furent célebrés par des fêtes. Ils donnerent, au Détroit, le nom de Magellan, qu'il ne cessera jamais de porter. Mais les vivres étoient considérablement diminués. On ne prévoyoit aucune ressource dans une route ignorée. Les plaintes recommencerent avec tant de violence, qu'elles ne purent être appaisées que par de nouveaux supplices. Magellan fit mettre un de ses Vaisseaux à l'avant, pour chercher le passage. Ce Vaisseau même, au mépris des ordres du Général, reprit, pendant les ténébres,

Comment il découvre le Détroit auquel il donne son nom.

(49) La riviere de Saint Julien, à cinquante degrés de latitude Méridionale.

(50) On a déja remarqué qu'en mer, déserter un homme, c'est l'abandonner sur une Côte déserte.

(51) » Pigaphetta nous apprend que le Capitaine Général savoit qu'il devoit faire sa » navigation par ung détroict moult occult, » comme avoit vû en la tresorerie du Roi » de Portugal, en une Carte faicte par ung » excellent homme, nommé Martin de Bo» hemia. *Page* 11.

MAGELLAN. 1520.

la route de Seville, d'où l'on avoit fait voile depuis huit mois.

Son courage pour le passer.

Une perfidie si peu ménagée jetta Magellan dans un mortel chagrin; mais elle ne l'empêcha point d'embouquer le Détroit, avec les trois Vaisseaux qui lui restoient. Il y entra le 21 d'Octobre 1520; & le 28 de Novembre, il en sortit, pour faire voile dans la mer du Sud. Avant que de repasser la ligne, & vers le quinziéme degré de latitude méridionale, il découvrit deux Isles qu'il nomma les Infortunées, parce que dans le besoin où il étoit de toutes sortes de secours, il n'y trouva que des oiseaux & des arbres. Dans l'espace de trois mois & vingt jours, il fit quatre mille lieues dans une mer qu'il nomma Pacifique, parce qu'il n'y essuya aucune tempête, & qu'il n'y vit pas d'autre terre que ces deux Isles (52). Le 6 de Mars, il en découvrit deux petites, qui étoient du nombre de celles qu'on a nommées depuis les Mariannes, & qu'il nomma Isles des Larrons, parce qu'il y avoit éprouvé le penchant que les Insulaires ont pour le vol. Le 10, il descendit au rivage d'une terre haute, nommée Zamal, à trente lieues de l'Isle des Larrons. On voyoit de-là d'autres Isles, dont l'une se nomme Zuloan, habitée par une Nation douce & sociable. Il s'approcha de celle d'Humunu, qu'il nomma l'Isle des bons Signes, parce qu'il y avoit trouvé deux Fontaines d'eau très claire, quantité de corail blanc, & divers arbres chargés de fruits. Cette Isle, qui est voisine du Cap de Guigan, porte aujourd'hui le nom de *la Encantada*. Magellan donna celui de Saint-Lazare à tout cet Archipel, parce qu'il y étoit arrivé le Samedi avant le Dimanche de la Passion, qu'on appelle en Espagne, Dimanche de Saint-Lazare (53).

Pourquoi il donne le nom de Pacifique à la mer du Sud.

Il arrive à l'Isle de Sebu.

En portant le Cap au Nord, il arriva heureusement à Sebu, Isle bien peuplée, & d'environ douze lieues de circuit, qui n'a guéres aujourd'hui d'autre mérite, que celui d'avoir été son tombeau (54). Le Roi, qui étoit en guerre contre le Roi de Mathar, son voisin, non-seulement fit un bon accueil aux trois Vaisseaux étrangers, mais embrassa la Religion Chrétienne, avec la Reine sa femme, leurs enfans & huit cens de leur Sujets. La croix fut élevée, le jour de la Pentecôte; on célébra la Messe, & Magellan prit possession de l'Isle, au nom de l'invincible Charle-Quint. Il battit deux fois les Ennemis du Roi de Sebu: mais il eut le malheur d'être tué dans un

Sa mort.

(52) Carreri, qui paroît avoir consulté la Relation de Pigaphetta, ne laisse pas de commettre ici autant d'erreurs qu'il écrit de mots. *Tome V. pages* 240 *& suiv.* D'autres Ecrivains, qui l'ont suivi, sont tombés dans les mêmes fautes. Rien ne m'oblige de les relever. Mais j'en appelle à notre source commune: » Ils déboucherent du Détroit le XXVIII » de Novembre, an mil cinq cens vingt, & » furent trois mois & vingt jours sans prendre » chose aucune. Et mangerent biscuit. Et » quand n'en eurent plus, mangerent la poudre » d'icelui, avec les vers à poignée, » puant grandement de l'urine des souris. » Burent eau jaune, jà corrompue de plusieurs » jours. Et mangerent certaines peaux, » très dures, pour le Soleil, pluie & vent. » La souris se vendoit demi ducat, ou ung » ducat. A aucuns, les gencives croissoient » dessus les dents, tant en haut qu'en bas; » si que ne pouvoient manger, & ainsi mouroient.... » En ces trois mois & vingt jours, » allerent quatre mille lieues en un gouffre, » par la mer Pacifique. *Page* 13. Plus haut, » *page* 10. Pigaphetta dit nettement que Magellan s'arrêta près de cinq mois au Port de la riviere de Saint Julien. Comment Carreri peut-il ne lui faire employer que trois mois & douze jours de navigation jusqu'à sa sortie du Détroit? Mais il confond tout, & met devant ce qui doit être après.

(53) Pigaphetta, p. 19.

(54) *Voyez* ci-dessous, la description des Philippines.

troisiéme combat. La plûpart des Espagnols & des Portugais, qui l'avoient suivi, partagerent son sort. A peine en resta-t-il quelques-uns, pour porter aux Vaisseaux la nouvelle de leur perte. Le Roi, qui n'avoit embrassé le Christianisme que par une lâche politique, renonça aussi-tôt à ses engagemens. Son Ennemi lui offrant la paix, à condition que tous les Etrangers fussent massacrés, il les fit inviter à un Festin; & vingt-quatre des Principaux de la Flotte, qui se livrerent à lui sans défiance, furent assassinés dans la chaleur de la joie. Duarte-Barbosa, Parent & Successeur de Magellan, fut de ce malheureux nombre. Les Espagnols attribuent ce désastre, à un Negre, maltraité par Barbosa, qui avoit fait entrer le Roi dans ses projets de vengeance.

MAGELLAN. 1521.

Vingt-quatre de ses Officiers sont assassinés.

Les Equipages de trois Vaisseaux étoient réduits à cent quatre-vingt hommes, qui, ne se jugeant pas assez forts pour les conduire, prirent le parti d'en brûler un, & de se rendre aux Moluques avec les deux autres. Juan de Carvallo, qu'ils avoient reconnu pour leur Chef, fit voile à l'Est-Sud-Est; mais, en arrivant à la pointe de Bool & de Panglao, la crainte de l'Isle des Noirs, qu'il crut reconnoître à sa Description, lui fit prendre le parti de tourner vers Quipit, sur la Côte de Mindanao. De-là il se rendit à Borneo, où il prit des Pilotes Moluquois. Ensuite revenant par Los-Cagayanes, Xolo, Taguima, Mindanao, Sarragan & Sanguil, il mouilla le 8 de Septembre à Tidor. Il y fut reçu fort humainement, parce que la Flotte Portugaise n'étoit point alors aux Moluques. Le Roi lui permit d'y élever un Comptoir, & de charger du girofle. Les deux Vaisseaux remirent en mer, & firent voile vers l'Espagne. Mais l'un des deux, qui se nommoit la Trinité, se trouva si peu capable de résister aux flots, qu'il retourna aux Moluques, où il tomba bientôt entre les mains des Portugais. L'autre, nommé la Victoire, après avoir reconnu Amboine, les Isles de Banda, Solor & Timor, prit la route du Cap de Bonne-Espérance, en s'éloignant toujours de la Côte des Indes, pour éviter les Ennemis de l'Espagne. Cependant la disette des vivres (55), l'ayant forcé de relâcher à Saint-Jago, une des Isles du Cap Verd, il y perdit treize hommes, qui furent enlevés par les Portugais; ce qui ne l'empêcha point d'arriver à Seville le 8 de Septembre 1522, après une navigation de trois ans & quelques jours, pendant lesquels il avoit fait quatorze mille quatre cens & soixante lieues (56).

Ses Vaisseaux réduits à deux.

Ils se rendent aux Moluques.

Retour de l'autre à Seville.

(55) Pigaphetta fait une remarque assez bizarre, à l'occasion d'un grand nombre de Matelots qui moururent de faim ou de maladie. » En ce tems, dit-il, leur moururent vingt-un hommes; & si Dieu ne leur » eût donné bon tems, eussent été tous morts » de faim. Et quand jettent Chrétiens en la » mer, ils vont au fond, le visage dessus; » & les Indiens vont le visage dessous. *Page 75.*

(56) *Ibidem.* De soixante hommes, qu'il avoit en partant des Moluques, il n'en restoit que dix-huit. Cet heureux Vaisseau fut conservé précieusement à Seville, jusqu'à ce qu'il périt de vieillesse. Sebastien Cano, qui le commandoit, homme d'une expérience consommée dans la Marine, se trouve comme associé à l'immortalité de Magellan, pour avoir rapporté, en Espagne, la nouvelle de sa découverte, en y ramenant le seul reste de sa Flotte. Il mourut, en 1526, le 4 d'Août, dans la mer du Sud, où il avoit entrepris un nouveau Voyage avec une Flotte de sept Vaisseaux, commandée par Dom Jofre de Loaysa, Chevalier de Malte. Ce Général étant mort le dernier de Juillet, Cano, qui devoit lui succéder, ne jouit de l'honneur du commandement que pendant

MAGILLAN. 1522. Effets de la découverte du Détroit de Magellan.

La découverte du Détroit de Magellan fut regardée, par toutes les Nations de l'Europe, comme un avantage commun, auquel, tous les Navigateurs avoient le même droit; & les efforts, que la Couronne d'Espagne fit en divers tems, pour en exclure les Etrangers, n'aboutirent qu'à d'excessives dépenses, dont elle reconnut enfin l'inutilité (57). On vit les Anglois tenter cette route, avec d'autant plus d'audace, qu'aux périls du Détroit, que l'exemple de Magellan leur avoit appris à surmonter, ils avoient à joindre les oppositions dont ils étoient menacés par les Espagnols. François Drake & Jean Winter (58) passerent heureusement dans la mer du Sud en 1577. Thomas Candish fit le même Voyage en 1586. André Merrick ne le fit pas avec moins de bonheur en 1589 (59).

Les Hollandois ne penserent à suivre les traces de leurs voisins, qu'après avoir tenté d'autres voies par le Nord; & ce ne fut pas même la Compagnie des Indes Orientales, qui leur ouvrit ce chemin. George Spilberg, & Sebald de Wert, les premiers de leur Nation, qui aient passé le Détroit de Magellan, commandoient les Flottes de quelques Marchands particuliers. Olivier de Noort, dont on va lire la Relation, ne tenoit aussi sa Commission que d'une Compagnie détachée. Mais on apprendra, dans la Relation de le Maire, qui doit suivre celle de Noort, par quelles loix & quels intérêts le Commerce des Provinces-Unies étoit alors divisé (60).

quatre jours. *Carreri*, *Tome V. page 244. Voyez* ci-dessous les suites de la découverte des Philippines, dans la description de ces Isles.

(57) Elle fit bâtir, comme on le verra dans la suite, une ville sur le bord du Détroit, pour en fermer le passage.

(58) Hackluyt observe que Winter, aiant repassé le Détroit en 1579, fut le premier Chrétien qui eût cette gloire, malgré les faux récits des Espagnols, qui publioient qu'il étoit impossible de rentrer, de la mer du Sud dans celle du Nord, par le Détroit de Magellan. *Recueil d'Hackluyt*, p. 748.

(59) On a, dans Hackluyt, les Journaux de tous ces Voyages; mais les uns ne méritent pas l'honneur de la Traduction, & les autres trouveront place dans les Voyages autour du monde.

(60) On préfére ici le Journal de Noort, à ceux de Spilberg & de Wert, parce qu'il est plus instructif, & qu'il conduit plus naturellement aux Descriptions qui le suivent.



VOYAGE D'OLIVIER DE NOORT, AUX INDES ORIENTALES, PAR LE SUD-OUEST.

Introduction.

UNE Compagnie, formée en 1598 (61), équipa, dans les vûes qu'on vient d'expliquer, deux Vaisseaux, le Maurice & le Henri-Frederic, avec deux Yachts nommés la Concorde & l'Espérance, qui portoient ensemble deux cens quarante-huit hommes d'Equipage. Olivier de Noort (62), qui fut choisi pour commander cette petite Flotte, montoit le Maurice, avec la qualité d'Amiral. Jacques Claasz d'Ulpendam prit celle de Vice-Amiral, sur le Henri-Frederic. Pierre de Lint eut le commandement du Yacht la Concorde; & Jean Huidecooper, celui de l'Esperance.

Départ de Rotterdam.

On mit à la voile, de Rotterdam, le 13 de Septembre, après avoir fait, aux Equipages, la lecture du fameux Réglement, nommé l'*Artikel-Brief*, qui avoit été confirmé, depuis peu, par l'autorité du Prince Maurice, & sur lequel tout le monde prêta serment. Un Pilote Anglois, qui avoit fait le même Voyage avec Thomas Candish, étoit le seul guide à qui les Hollandois pussent accorder leur confiance. Ils arriverent, le 10 de Décembre, à la vûe de l'Isle du Prince. Le parti qu'ils prirent d'y descendre, pour se procurer quelques rafraîchissemens, mériteroit peu d'être remarqué, si le traitement qu'ils y reçurent des Portugais, & qui fut une des premieres sources de leur haine pour cette Nation, ne devoit servir d'éclaircissement à des circonstances plus importantes.

Sources de haine entre les Portugais & les Hollandois.

Ils jetterent l'ancre sur seize brasses, au Nord-Ouest de l'Isle. Daniel Gerrits, un des premiers Commis, fut envoyé à terre dans une Chaloupe, & revint sans avoir découvert aucun Habitant. Sur son récit, le Général fit armer deux Chaloupes & un Canot, d'environ quarante hommes, qui entrerent ouvertement dans le Port, en arborant les banieres de paix. Aussitôt les Insulaires leur dépêcherent une Barque, avec les mêmes signes, & leur firent offrir, non-seulement des vivres pour leur argent, mais encore la liberté de descendre, & de faire paisiblement leur Traité. Gerrits, qui portoit le Pavillon blanc, étant descendu le premier, fut bien reçu de quelques Portugais, & ne fit pas difficulté de monter vers le Fort, accompagné de trois autres Officiers. Ils y furent invités à se rafraîchir, avec tous les témoignages d'amitié, qui pouvoient leur inspirer de la confiance. On envoya même au rivage,

(61) Ses Chefs étoient Pierre Van-Beveren, Huys-Gerritz, & Jean Bennig.

(62) Il étoit d'Utrecht.

OLIVIER DE NOORT. 1598.

Hollandois trahis & massacrés.

pour solliciter le Commandant des Chaloupes, de venir prendre part à la joie. Il s'en défendit, par la seule fidélité qu'il crut devoir à ses fonctions. Les Portugais, perdant l'espoir d'attirer un plus grand nombre de victimes, se jetterent sur les quatre Officiers, qui étoient en leur pouvoir, massacrerent, du premier coup, le Commis, & Melis, ce même Pilote Anglois qui devoit servir de guide à la Flotte. Un autre fut tué en s'efforçant de défendre sa vie. Le quatriéme s'échappa heureusement par la fuite. Les Hollandois, qui étoient sur la rive, le voyant courir vers eux avec la derniere précipitation, comprirent qu'ils étoient trahis, & se hâterent de rentrer dans leurs Chaloupes. Mais ils furent poursuivis jusques dans l'eau; & les Portugais leur tuerent, dans les Chaloupes mêmes, deux hommes, dont l'un étoit Corneille de Noort, frere du Général (63).

La Nation est mal vangée.

Cette funeste nouvelle ne put être portée à la Flotte, sans y exciter l'indignation & la fureur. On résolut de faire avancer les quatre Vaisseaux dans la Baye; & six-vingt hommes, qui descendirent sans opposition, marcherent enseignes déployées vers le Fort, dans l'espérance de l'emporter, & d'y signaler leur vangeance. Mais ils apperçurent bientôt un grand nombre de gens armés, qui, se couvrant d'un bocage & d'un ruisseau, leur firent craindre de les trouver soûtenus par d'autres forces. Après quelques escarmouches, dans lesquelles ils eurent seize hommes blessés, ils se virent contraints de retourner tristement à bord; & de tous leurs projets, ils n'exécuterent que celui de brûler une partie des moulins à sucre, & quelques maisons dispersées. En ravageant les lieux dont ils purent s'approcher, ils reconnurent, à diverses marques, que d'autres Hollandois étoient descendus dans l'Isle, & qu'ils avoient eu dessein d'y bâtir un Fort. Les solives, la chaux & les pierres, qu'ils avoient destinées à cette entreprise, subsistoient encore dans un endroit où les bois avoient été abbattus. Le Général détacha ses Chaloupes, pour visiter d'autres parties de l'Isle, où elles trouverent de fort bonnes Bayes; mais gardées avec tant de soin, qu'il leur parut impossible d'y prendre des rafraîchissemens malgré les Insulaires. L'Isle du Prince n'est qu'à un degré & demi du Nord (64). Elle produit du sucre, du tabac & du gingembre. On y voyoit un arbre, de vingt-quatre brasses d'épaisseur par le bas. Ses Habitans naturels vont nuds, & n'ont, pour armes, que des rondaches, des picques & de larges épées. Les femmes se ceignent le milieu du corps, d'un morceau de toile qui leur pend jusqu'aux genoux. On ne les rencontre presque jamais sans un couteau recourbé, qu'elles portent à la main (65).

Anciens vestiges des Hollandois dans l'Isle du Prince.

1599.

La Flotte entre dans Rio Janeiro.

Le Général Noort, forcé de suspendre sa vangeance, remit à la voile, le 26 de Décembre, pour gouverner vers la Côte du Brésil. Ses quatre Vaisseaux entrerent, le 9 de Février 1599, dans le Rio-Janeiro (66). Il se promettoit d'y effrayer, du moins, le Fort Portugais. Mais il le trouva si bien pourvû pour sa défense, qu'après avoir inutilement perdu quelques hommes, il sortit le 13 de la riviere; le 16, il jetta l'ancre entre deux Isles désertes, dont il nomma l'une, l'Isle des Moules, parce qu'il s'y en trouve

(63) Voyage d'Olivier Noort, p. 5.

(64) D'autres la placent à trois degrés.

(65) *Ibid.* p. 6.

(66) A vingt-trois degrés un quart de latitude du Sud.

un grand nombre; & l'autre, l'Isle des Palmiers, parce qu'on n'y voit que cette espece d'arbres. Le 21, il reconnut l'Isle de Saint-Sebastien, entre laquelle & la Terre ferme, il se mit à couvert d'une tempête du Sud, dans une très grande Rade, qui est à l'abri de tous les vents. Cette Isle, qui est remplie d'arbres sauvages, lui offrit diverses sortes de rafraîchissemens. Le poisson est en abondance dans les Bayes. On trouve, dans les bois, un assez grand nombre de mouettes & de perroquets. Les Hollandois y découvrirent une herbe, dont la feuille ressemble à celle du saule, & donne beaucoup de jus; bouillie & mangée au vinaigre, elle devint un excellent remede pour le scorbut (67).

Olivier de Noort. 1599.

Isle de Saint Sébastien, & ses rafraîchissemens.

Herbe qui guérit le scorbut.

Les tempêtes, qui étoient fréquentes, & l'approche de l'Hyver faisant craindre des dangers insurmontables au détroit de Magellan, il parut nécessaire au Conseil de chercher une retraite, jusqu'au retour de la belle saison. On eut les vents si contraires, qu'après avoir été repoussé fort long-tems sur la Côte du Brésil, on fut obligé de mouiller le premier de Juiller, dans une riviere nommée *Rio-Dolce*, où l'on eut le malheur de trouver encore des Portugais qui s'opposerent au débarquement. Le lendemain, on eut la vûe de l'Isle Sainte-Claire, & l'on y porta le Cap. Les Chaloupes y aborderent; mais à peine y trouverent-elles autant d'eau qu'il en falloit chaque jour aux Equipages. Elle descendoit de quelques fentes d'une montagne. Le Général fit porter les Malades à terre. La plûpart étoient si foibles, qu'il fallut employer les Palans pour les enlever avec leurs Cabanes (68). Quelques-uns moururent en touchant au rivage. L'Isle n'offroit d'ailleurs que des palmiers, & une herbe verte, qui se nomme Persil de mer, dont tout le monde se remplissoit l'estomac, avec une extrême avidité. De tant d'arbres, il ne s'en trouva que deux qui fussent chargés de prunes aigres. Malgré cette apparence de disgrace, tous les Malades furent guéris du scorbut dans l'espace de quinze jours, à l'exception de cinq, qui en étoient attaqués depuis long-tems, & qui ne moururent qu'après beaucoup de langueur. Le Général, pour exciter les Malades à se remuer, fit bâtir à quelque distance du rivage une cabanne, où l'on distribua de fort bons bignets. Ceux qui les y alloient recevoir en avoient deux. L'Isle de Sainte-Claire n'a pas plus d'une lieue de tour, & n'est éloignée que d'une lieue de la Terre ferme. Cette proximité fit craindre au Général d'y être surpris par les Portugais (69). Ses allarmes continuelles, & la nécessité où il se vit de brûler le Yacht la Concorde, qui manquoit d'hommes pour la manœuvre, le déterminerent à se rendre au Port du *Desir* (70), ainsi nommé par Thomas Candish, qui n'y étoit arrivé qu'après de longs & ardens desirs. Les trois Vaisseaux le découvrirent le 20 de Septembre. Ils y entrerent à minuit, en observant qu'il y entroit & qu'il en sortoit un courant très clair, & que la marée y monte & descend d'environ deux brasses.

Isle de Sainte Claire.

Quels secours on y trouve.

La Flotte se rend au Port du *Desir*.

Noort avoit lû, dans la Relation de Candish, que ce Port a plusieurs Isles, où l'on trouve une multitude de chiens marins, d'une grandeur extraordinaire & d'une figure fort difforme; que le devant de leur corps ne

Confirmation du témoignage de Candish.

(67) Page 10.
(68) Page 12.
(69) Page 13.

(70) A quarante-sept degrés un quart de latitude du Sud.

Olivier de Noort. 1599.

pouvoit être mieux comparé qu'à celui des lions ; que leur cou & toute la partie inferieure étoient couverts d'un poil long & rude ; que leurs pieds, qui leur servoient de nâgeoires, avoient à peu près la forme des mains humaines ; qu'ils faisoient des Petits tous les mois, & qu'ils les nourrissoient de leur lait ; que bouillis ou rôtis, lorsqu'ils sont jeunes, ils ont le goût du mouton ou de l'agneau ; que les vieux sont si grands & si robustes, que trois ou quatre hommes ont à peine la force de les tuer ; & qu'on ne parvient effectivement à les assommer, qu'en les frappant droit sur la tête, avec de gros bâtons ou des crocs.

Toutes ces observations furent vérifiées par l'expérience des Hollandois, qui visiterent l'Isle dont Candish fait la description. Leur Géneral eut plusieurs fois la curiosité de descendre au rivage de la Terre-ferme. Il n'y découvrit pas d'hommes : mais il vit, sur le sommet du plus haut des rochers, des tombeaux couverts de pierres peintes de rouge, garnis dehors & dedans, d'arcs, de fléches & d'autres armes, avec des coquilles assez fines sous la tête des Morts. La pointe des fléches étoit armée d'un morceau de pierre dure & fort aigue, qui étoit jointe avec beaucoup d'adresse au roseau dont elles étoient composées. Les arcs, les fléches, les autres ornemens, & les corps mêmes étoient peints de rouge comme les pierres (71).

Tombeaux de Sauvages.

Le 29, on s'avança plus loin dans le Port, près d'une Isle qu'on nomma l'Isle du Roi. Elle parut fort propre pour nettoyer les Vaisseaux, parce que la marée n'y monte que foiblement, & qu'on y mouille sur un bon fond d'argile. Le 5 d'Octobre, Noort se fit conduire par deux Chaloupes bien armées, pour aller reconnoître toute l'étendue du Port. Il avança si loin, pendant la marée, qu'au retour du flot les Chaloupes demeurerent à sec. On ne vit paroître personne ; mais on apperçut encore des tombeaux, sur l'un desquels on trouva deux grandes barres de fer, qu'on prit pour du fer d'Espagne, & qui furent portées à bord. Le pays est désert, uni, sans arbres, & n'offre que des traces de cerfs & de bufles. Les autruches y sont en fort grand nombre & très farouches. On en découvrit un nid, dans lequel il y avoit dix-neuf œufs, mais dont l'oiseau s'envola.

Autres Tombeaux.

Le 20, on crut voir des hommes vers la partie Septentrionale. Noort s'y transporta aussi-tôt avec les deux Chaloupes ; & s'étant avancé dans le pays, il ne rencontra personne. Il n'avoit laissé que cinq hommes pour la garde des Chaloupes, avec ordre de demeurer sur le grapin, à quelque distance du rivage. Mais comme le froid étoit fort vif, ils ne laisserent pas de s'approcher de la terre dans une des Chaloupes, pour trouver le moyen de se réchauffer. Une troupe de Sauvages, qui se tenoit en embuscade, parut tout d'un coup, & tira sur eux quantité de fléches, dont trois furent tués d'abord. Ces Barbares se retirerent aussi-tôt. Ils avoient la taille fort haute, les cheveux longs, la peau assez blanche, le visage peint, & le regard farouche. Le Général ayant fait ouvrir les Morts, on trouva que les fléches leur avoient traversé le cœur, le foie & le poumon (72). Toutes les recherches des Hollandois ne purent lui faire découvrir la trace de ces hommes cruels.

Les Hollandois sont surpris par des Barbares.

(71) Page 15.

(72) Page 18.

Olivier de Noort. 1599.

Après avoir pris tant de pingouins & de chiens de mer, qu'ils employerent tout le sel des Vaisseaux à les saler, ils quitterent ce Port le 29; & le soir du 4 de Novembre, ils se trouverent sous le Cap de la Vierge, qui est blanc & fort haut. Il ressemble beaucoup à celui de Douvres. Toute la Côte, depuis le Cap du Desir jusqu'à ce Cap, est aussi blanchâtre. On mouilla sous le Cap, sur dix brasses, à cinquante-deux degrés quarante minutes de latitude du Sud, & l'on observa que la marée y monte de sept à dix brasses (73).

Cap de la Vierge & sa Côte.

Quatorze mois s'étoient passés à s'approcher du fameux Détroit de Magellan; & cette navigation avoit couté environ cent hommes, entre lesquels on avoit compté depuis peu Huydecooper, Commandant du Yacht l'Espérance. Lint, qui avoit commandé la Concorde, fut nommé pour lui succéder; & son Bâtiment prit le nom de la Concorde. Enfin, les dangers qui restoient à craindre paroissant moins terribles que ceux du retardement, on résolut d'embouquer le Détroit, dont l'entrée a sept lieues de large. La premiere tentative réussit mal, & donna même lieu à de fâcheux démêlés entre Noort & son Vice-Amiral (74). Le 13, elle fut recommencée avec aussi peu de succès. Après avoir fait environ quatre lieues, les trois Vaisseaux trouverent le vent si contraire, qu'ils se virent forcés de retourner derriere le Cap de la Vierge, où la Rade est assez à couvert du vent d'Ouest-Nord-Ouest. Le 15, la Concorde chassa sur ses ancres, & fut obligée de passer trois jours sous les voiles, courant bord sur bord jusqu'à la Terre de Feu. Son Capitaine étoit dangereusement attaqué du scorbut; & ses ancres mordoient si peu, qu'il sembloit que leurs bras fussent fondus. Un troisiéme effort qu'on fit le 21 ne fut pas plus heureux. On le renouvella le 22; & malgré le vent, qui ne cessoit pas d'être contraire, on parvint, en louvoyant dans la bouque, à gagner le premier pas, ou le passage, qui n'a qu'une demie lieue de largeur, à quatorze lieues Ouest-Sud-Ouest & Est-Nord-Est du Cap de la Vierge. L'Amiral entra dans ce passage; mais il fut repoussé par la force du vent qui l'empêcha de le traverser. Les trois Vaisseaux, gouvernerent vers la Côte Méridionale, dans l'espérance d'y laisser tomber l'ancre. Mais ils furent emportés par la force des Courans. Les cables rompirent comme de simples fils, & le feu prit aux bittes. On fut contraint de remettre au large, après avoir perdu les ancres. Pendant la nuit, le tems étant devenu plus calme, on fit de nouveaux efforts pour embouquer, mais avec aussi peu de succès.

Difficultés pour embouquer le Détroit.

Ce ne fut que le 24, avec une fatigue incroyable, que l'Amiral & le Yacht traverserent enfin le premier pas, tandis que le Vice-Amiral demeura fort loin à l'arriere. Ensuite le Détroit recommençant à s'ouvrir, plusieurs Golfes y forment comme autant de sacs, jusqu'au second pas, qui peut avoir une lieue & demie de large, & qui est à dix ou onze lieues du premier. Le 25, ils furent portés par le flot dans ce second passage, où ils naviguerent avec un vent frais. Le côté Méridional offroit une pointe de terre, d'où la Côte fuioit au Sud. Ils la nommerent le Cap de Nassau (75). Deux lieues plus loin, à l'Ouest-Nord-Ouest, on trouve deux Isles, dans la plus petite desquelles, & la plus avancée au Nord, ils découvrirent des hommes. Quelques Mate-

Les Hollandois y entrent.

Cap qu'ils nomment Nassau.

(73) *Ibidem.* (74) Page 19. (75) Page 22.

OLIVIER DE NOORT. 1599.

lots y furent envoyés dans une Chaloupe. A leur approche, les Sauvages monterent sur les rochers, & leur jetterent des pinguins du sommet; mais ils leur faisoient signe en même tems de se retirer. Les Hollandois, ne laissant point d'avancer, reçurent bientôt une nuée de fleches. Cependant ils descendirent dans l'Isle, & leur hardiesse fit disparoître aussi-tôt les Sauvages. Ils apperçurent, dans la pente de la Côte, une Caverne, dont l'accès leur parut difficile; mais ils s'obstinerent à s'en approcher par des lieux fort escarpés, dans l'opinion qu'elle servoit de retraite à quelques Insulaires. En effet ils y en trouverent plusieurs, qui se défendirent long-tems à coups de fleches, & qui se firent tuer jusqu'au dernier. Quoique la plûpart des Hollandois fussent blessés, ils entrerent alors dans la Caverne, où ils trouverent des femmes entassées les unes sur les autres, & sur leurs enfans, pour les garantir des coups. On prit quatre garçons & deux filles. Un de ces jeunes Sauvages ayant appris assez promptement la langue Hollandoise, on sçut de lui l'état & le nom du pays (76).

Ils abordent une Isle.

Femmes & enfans qu'ils trouvent dans une Caverne.

Cette Nation s'appelle *Enoo*. Elle habite un pays qui se nomme *Cossi*. La petite Isle porte le nom de Talke; & l'autre, qui est plus grande, celui de Castemme. On y trouve une grande abondance de Pingouins, dont les Hatans font leur nourriture. De la peau de ces oiseaux, ils se font une espece de manteau qui est leur unique habillement. Leurs habitations sont des Cavernes, qu'ils creusent dans la terre. Noort jugea qu'ils avoient passé du Continent dans ces Isles. Chaque famille habite en parriculier; mais toutes les familles d'une même race demeurent dans le même lieu, & forment un petit Peuple qui a peu de communication avec les autres. Le jeune Prisonnier nomma trois autres races; les Kemenetes, qui habitoient le pays de Karai; les Kennekas, qui occupoient celui de Karamai, & les Karaiques, qui étoient en possession d'un lieu nommé Marina. La taille commune de tous ces Peuples est, à peu près, celle des Hollandois de moyenne grandeur. Ils ont la poitrine large & relevée, le front & le visage peints. Les hommes laissent pendre leurs cheveux sur le dos & sur le front. Les femmes se les coupent. Les peaux, dont ils se couvrent, ne seroient pas cousues avec plus d'adresse par nos plus habiles Pelletiers. On trouve, plus loin dans les terres, un autre Peuple, nommé Tirimenen, dont le pays s'appelle Koin. Les hommes y sont d'une grandeur gingantesque, & font souvent la guerre à leurs voisins. L'Auteur leur donne dix à onze pieds de hauteur, & les croit Antropaphages (77).

Ce qu'ils apprennent du Païs & de ses Habitans.

Geans antropophages.

Le 28, on remit à la voile, pour s'approcher du Continent. Plusieurs Baleines se firent voir dans cette route. Le reste du Détroit n'offre plus qu'un bon fond pour les ancres. On découvrit, en terre ferme, un beau Ruisseau qui traversoit le Pays, mais sans pouvoir distinguer dans quel endroit il se joint à la Mer. Un grand nombre d'arbres, couverts de petits Perroquets, donnent une air très riant à cette Côte. Le 29 ils leverent l'ancre, pour chercher le Port de Famine, où ils vouloient faire de l'eau & du bois. Ici la Côte s'étend au Nord, avec une grande pointe de terre, au Nord de laquelle on trouve, à deux lieues, un Golfe, où les Hollandois s'engagerent.

Port de Famine.

(76) Page 22.

(77) Page 24.

Ils y prirent terre, dans l'esperance d'y trouver Philippeville, Fort, bâti autrefois par les Espagnols, qui lui avoient donné le nom de leur Roi. Mais ils n'en découvrirent aucune trace dans le Parage; le Détroit n'a pas moins de quatre lieues de largeur. Il est bordé, des deux côtés, par de hautes montagnes, couvertes de nege, qui ne s'y conserve pas moins en Eté qu'en Hyver. Le rivage est revêtu de Bois, dans lesquels on abbattit plusieurs arbres, pour construire une Chaloupe. Le Général ayant remarqué que leur écorce picquoit la langue, autant que les plus fines épiceries, en prit quelques-uns, pour les porter en Hollande (78).

Olivier de Noort. 1599.

Ce Fort que Thomas Candish nomme *Famine*, du nom qu'il donna lui-même à son Havre, étoit situé à cinquante-trois degrés dix-huit minutes. Il avoit quatre Bastions, & quatre Pieces de fonte, qu'on avoit enterrées, lorsque les Anglois y arriverent en 1587. Candish les fit tirer de terre & les prit. La situation du Fort lui parut également avantageuse & riante, proche des bois & de l'eau, dans l'endroit le plus commode du Détroit. On y avoit bâti une Eglise; & les Espagnols y avoient exercé une févere justice, puisqu'on y trouva au gibet quelques hommes de leur Nation. Ils avoient mis dans la Place une garnison de quatre cens hommes, pour fermer le passage du Détroit à toutes les autres Nations. Mais le succès fit connoître que leur dessein n'étoit pas approuvé du Ciel. Pendant trois ans qu'ils employerent à former cette Colonie, ils ne tirerent aucun fruit de leurs semences & de leurs plantations. La terre se refusoit à leur travail, & les bêtes féroces venoient souvent les attaquer jusques dans le Fort. Enfin, manquant de provisions & n'en recevant point d'Espagne, la plûpart eurent le malheur de périr de faim. Les Anglois trouverent encore leurs cadavres, à demi pourris, & tous vêtus dans les maisons. Ce grand nombre de Morts, qui demeuroient sans sépulture, ayant infecté l'habitation, ceux qui leur survêcurent, se virent contraints de l'abandonner. Ils se chargerent de toutes les commodités qu'ils avoient la force de porter; & prenant chacun leur fusil, ils allerent errans sur la Côte, pour y chercher leur nourriture. Ces Infortunés passerent une année entiere dans une si triste situation, vivant de feuilles, de fruits sauvages, de racines, & de quelques oiseaux, lorsqu'ils en pouvoient tuer. De quatre cens, leur troupe se trouvant réduite à vingt-trois, entre lesquels on comptoit deux femmes, ils résolurent de prendre, à toutes sortes de risques, le chemin de Rio de la Plata. Candish apprit ce détail d'un soldat, nommé Hernando, qui étoit de leur malheureux nombre, & qui étant resté seul au bord du Détroit, dans l'esperance d'y voir passer quelque Vaisseau, tomba effectivement entre les mains des Anglois. On a toujours ignoré ce que les autres étoient devenus (79).

Fort de Philippeville, ou de Famine.

Triste sort de quatre cens Espagnols.

Le 12 de Décembre, Noort s'avança sous une pointe escarpée, que les Anglois ont nommée le Cap *Forward*, & qui est la plus Septentrionale du Détroit. Quatre lieues plus loin, il reconnut une grande Baie, où il fit de l'eau. Ses gens cueillirent, le long du rivage, une sorte d'herbe qui ressemble au cresson d'eau, & qui les soulagea beaucoup du scorbut. Quelques Matelots mangerent imprudemment d'une autre herbe, qui leur fit perdre, pen-

Cap Forward, & Baye d'Olivier.

(78) Page 25.

(79) Page 27.

Olivier de Noort. 1599.

dant quelque tems, l'usage de la raison. Toute cette Côte est revêtue d'arbres. Le même jour, on reconnut une autre grande Baye, que le Général nomma la Baye d'*Olivier*. On y demeura douze jours à l'ancre, pendant lesquels le Vice-Amiral, qui étoit demeuré jusqu'alors à l'arriere, vint rejoindre les deux autres Vaisseaux. Mais les Hollandois furent beaucoup plus étonnés, le 15, de voir paroître une voile étrangere, qu'ils ne reconnurent que le jour suivant. C'étoit un Vaisseau de leur Nation, commandé par Sebald de Wert, qui étant parti de Hollande vers le tems de leur départ, avoit pénétré dans la Mer du Sud avec trois autres Bâtimens de la même Compagnie, & que le mauvais tems forçoit de rentrer dans le Détroit, tandis que le reste de sa Flotte continuoit de tenir la mer. Ils s'avancerent, le 18, dans la Baye, où il avoit jetté l'ancre, à trois lieues de celle qu'ils quittoient. Noort y fit mouiller proche d'un haut Cap, que les Anglois ont nommé le Cap Galant. Cette Baye est la meilleure du Détroit. Elle contient une Isle, qui en a deux autres sur la même ligne, au milieu du Détroit. Ces trois Isles sont les seules qu'on rencontre dans cette route, depuis celles des Pingouins. On les passe facilement & sans danger; la même Baye offre quantité de moules, & de Coquillages ronds, d'un goût plus délicat que les moules. On y trouve aussi, dans les ronces qui couvrent le rivage, une sorte de groseilles rouges, qui furent un rafraîchissement délicieux pour les Equipages.

Rencontre de Sebald de Wert.

Cap Galant.

Trois seules Isles dans le Détroit.

Sebald de Wert s'étant rendu, le 19, à bord du Général, on résolut, par son conseil, de profiter du premier vent, pour entrer dans la mer du Sud. Les Vaisseaux étoient bien pourvus d'eau & de bois. S'ils venoient à s'écarter dans cette mer, on nomma, pour Rendez-vous, l'Isle de Sainte-Marie, proche de la Côte du Chili; & ceux qui s'y rendroient les premiers, eurent ordre d'y séjourner jusqu'à deux mois, pour attendre que toute la Flotte y fût rassemblée. Mais, pendant qu'on tenoit ce Conseil, le Vice-Amiral, qui en étoit aussi, se déroba sécrettement, pour retourner à son bord; & mettant à la voile, à la faveur d'un petit vent, il laissa le Général fort étonné de la hardiesse avec laquelle il partoit sans son ordre. Les deux autres Vaisseaux attendirent jusqu'au lendemain à lever l'ancre, avec Sebald de Wert. La marée leur étant devenue contraire, ils furent forcés de mouiller vers la Côte Septentrionale, fort loin de la terre, & dans un parage sans abri. Ils y passerent deux jours à faire des observations sur les marées, qui leur parurent fort variables. Le tems du flot & de l'ebbe est également incertain. Quelquefois l'eau continuoit, pendant l'espace de douze heures, à monter ou à descendre; quelquefois une heure seulement, ou deux, ou trois. Ensuite, c'étoit tout le contraire; & dans ces mouvemens inégaux, il se formoit des ras de marée fort dangereux. Le 22, on louvoya jusqu'au dessous d'un Cap, qui est à la Côte Méridionale du Détroit, & qui fait l'entrée d'une grande Baye. Noort y fit jetter l'ancre, du côté le plus Occidental, proche d'une petite Isle, de figure ronde, derriere laquelle on peut être à couvert des vents d'Ouest dans une fort bonne Rade; mais si profonde, qu'il n'est pas aisé d'y trouver fond. Sebald de Wert, n'ayant pû doubler ce Cap, fut contraint de retourner au Cap Galant. Noort fit l'honneur, à cette Baye, de lui donner le nom du Prince Maurice. Le lendemain, il rejoignit le Vice-Amiral, une demie lieue plus loin, dans une autre Baye, qu'il nomma Baye de

Le Vice-Amiral se rend coupable.

Variétés des marées du Détroit.

Baye de Maurice & de Henri.

de Henri; moins bonne, parce qu'elle est presque sans abri, contre les vents d'Ouest (80).

Olivier de Noort. 1599.

Le 28, on vit un exemple signalé de la discipline Hollandoise. Dans un Conseil de Guerre, qui fut assemblé à bord de l'Amiral, il fut résolu d'arrêter le Vice-Amiral, & de le soumettre à la Justice Militaire, pour divers attentats qui blessoient l'ordre établi. Cette résolution fut exécutée, on rédigea par écrit tous les chefs d'accusations, dont Noort lui fit donner une copie, en lui accordant trois semaines pour sa défense. Dans cet intervalle, les Vaisseaux furent battus d'une rude tempête, qui les obligea de retourner à la Baye de Maurice. Le Général prit deux Chaloupes, pour visiter cette Baye. Elle s'étend au Sud-Est, par divers canaux. On y trouva beaucoup de glaces; & l'on jugea qu'elles s'y conservent toujours, parce qu'alors, au milieu même de l'Eté, une ligne de dix brasses ne pouvoit pénétrer jusqu'au fond. Un canot de la Chaloupe du Général, s'étant arrêté au rivage, fut attaqué par des Sauvages, qui tuerent deux hommes, & qui les emporterent, apparemment pour les manger. Ces Barbares sont armés de grosses massues, qu'ils tiennent attachées avec une espece de bretelle, & d'une sorte de zagaies, ou de longues fleches de bois, qu'ils lancent avec la main. Le bois du Nord de la Baye est moins propre à la construction que dans la Partie Orientale. Les Chaloupes avancerent deux lieues à l'Est, jusqu'au pied d'un Cap, qui se nomme *Boluto*, d'où la vûe s'étend si loin dans les terres, qu'on croit voir la pleine mer droit à l'Ouest-Nord-Ouest, quoiqu'il y ait environ vingt lieues d'un chemin fort difficile. Le Détroit n'en a que deux, dans cet endroit. Un vent impétueux, qui s'éleva le 14 au soir, força les trois Vaisseaux de reculer encore jusqu'à l'entrée d'une Baye, qu'ils nommerent la Baye Memniste, parce que le premier Pilote qui la découvrit, étoit un Anabatiste de cette Secte. Ils en sortirent le 17; mais, après s'être avancés l'espace de trois lieues, ils se retrouverent dans la nécessité de chercher une Rade. Celle qui s'offrit la premiere, fut nommée la Baye Gueuse, ou des Gueux. Le mouillage y est meilleur, que dans aucune de celles qu'ils avoient visitées. On y voit un grand nombre d'Oyes, qui ne peuvent voler qu'à fleur d'eau, & les moules y sont en abondance.

Le Vice-Amiral est arrêté par l'ordre du Conseil.

1600.

Cap Boluto.

Baye des Gueux.

Enfin le Vice-Amiral ayant paru le 24, pour défendre sa cause, fut déclaré coupable, & condamné rigoureusement à être *déserté* au Détroit de Magellan. Deux jours après, il fut conduit au rivage dans une Chaloupe, avec une petite provision de pain & de vin, qui ne pouvoit servir à prolonger long-tems sa vie. On ne douta point que son sort ne fût bientôt de mourir de faim, ou d'être pris & mangé par les Sauvages (81). Après l'exécution, l'Amiral ordonna des prieres publiques, & fit exhorter tous les Equipages à profiter de cet exemple. Lint fut nommé Vice-Amiral; & Lambert Biesman premier Commis, obtint à sa place, le commandement du Vaisseau la Concorde.

Châtiment de l'Amiral.

On remit à la voile, le 27 de Février, avec un vent si favorable, qu'étant sorti de la Baye des Gueux, on arriva le soir à la vûe du Cap que les Espagnols ont nommé *Desirado*, sur la Côte Méridionale du Détroit. Sa

Cap Desirado; qui fait la pointe du Détroit.

(80) Page 30.

(81) Page 31.

OLIVIER DE NOORT. 1600.

hauteur ne permet pas de s'y méprendre. On y voit trois petites Isles, qui n'en sont pas éloignées. La Côte Septentrionale fuit tellement au Nord, que de ce côté-là on ne le reconnoît pas pour un Cap. Du même côté, on rencontre, à quatre ou cinq lieues, quelques petites Isles, que les Espagnols ont nommées les Annagadas, ou les Isles noiées. Depuis le Cap Desirado jusqu'à la pointe Septentrionale, la largeur du Détroit est d'environ sept lieues (82). Candish donne de longueur au Détroit, environ quatre-vingt-dix lieues Angloises, de vingt lieues en degré. Noort lui donne cent dix lieues d'Allemagne; différence surprenante, après des observations dont on vante également la certitude. L'embouchure du Détroit, dans la mer du Sud, est à la même hauteur que celle de la mer du Nord; c'est-à-dire, environ cinquante-deux degrés deux tiers, de latitude australe (83).

Longueur & position du Détroit de Magellan.

Entrée des Hollandois dans la Mer du Sud.

Ce fut le 29 du mois de Février, que les trois Vaisseaux Hollandois, se trouvant comme dans un nouvel ordre d'idées & d'opérations, gouvernerent au Nord-Ouest avec un vent favorable. Le 8 de Mars, on fit la revûe des Equipages, qui consistoient encore en cent quarante-sept hommes. Mais, quatre jours après, le Vice-Amiral disparut. Le 21, les deux autres découvrirent les Terres, qu'ils reconnurent bientôt pour le Continent du Chili. Ce Pays leur parut beau, & dans quelques endroits fort bien cultivé. Ils jugerent qu'une pointe, qui s'avance dans la mer, étoit celle d'Impériale, ville située plus loin dans les Terres. Après s'être éloignés de cette Côte, ils continuerent d'avancer jusqu'à la vûe d'une Isle, qui ne leur parut pas à plus de cinq ou six lieues du Continent. Vers le soir, ils y laisserent tomber l'ancre sur quatorze brasses. C'étoit la *Mocka*, Isle de grandeur médiocre, au centre de laquelle, on voit une haute montagne, qui s'ouvre par le milieu, pour faire passage à une riviere d'eau douce. On remarque d'autant mieux cette ouverture, que le reste du pays est uni jusqu'à la mer. Les Hollandois, ayant fait rester leurs Chaloupes, pour s'assurer du caractere des Habitans, en obtinrent divers rafraîchissemens par des échanges. Un Commerce de quelques jours les rendit si familiers avec plusieurs de ces Insulaires, qu'ils ne firent pas difficulté de les suivre jusqu'à leurs habitations. C'étoit un Village d'environ cinq cens Maisons, composées de paille, & moins larges que longues, avec une espece de petit vestibule au milieu. Quoique les Habitans y eussent conduit leurs Hôtes, ils ne leur permirent point d'y entrer, ni d'approcher de leurs femmes. Cependant elles sortirent aussi-tôt de leurs Maisons; & paroissant fort dociles à l'ordre de leurs maris, elles allerent se mettre à genoux dans un lieu peu éloigné, où elles se partagerent en deux ou trois bandes. Alors les hommes inviterent les Hollandois à s'asseoir sur des blocs de bois, qui étoient à terre. Une vieille femme apporta au milieu de l'assemblée, une large cruche, remplie de leur breuvage, qu'ils nommoient *Cica*. Les Hollandois en burent avec plaisir. Cette liqueur est composée d'eau & de mays, qui est le seul bled du pays (84). Elle enivre; & les Insulaires

Isle de la Mocka.

Les Hollandois en visitent les habitations.

Breuvage d'une composition dégoutante.

(82) Page 34.

(83) Page 40.

(84) Voici la maniere dont l'Auteur assure qu'elle se brasse. » Les vieilles femmes qui » n'ont presque plus de dents, mâchent le » Mays, & l'ayant humecté de leur salive, » qui sert de ferment, le mettent dans des » futailles qu'on remplit d'eau. Plus les femmes sont vieilles, plus le breuvage est estimé. *Ibidem*. p. 42.

redoutent si peu l'ivresse, qu'ils en font la principale solemnité de leurs jours de Fête. Un Espagnol, qui s'étoit sauvé du naufrage d'une Barque, ayant été reçu dans cette Isle, y vivoit depuis trois ou quatre ans; mais, lorsque ses Protecteurs étoient ivres, il prenoit le parti de se cacher, parce qu'il leur connoissoit un fond de haine pour sa Nation, qui lui faisoit tout craindre d'eux dans cet état. Il n'y avoit subsisté, si long-tems, que par le secours d'une des principales filles du pays, dont il s'étoit attiré l'affection, & qui le cachoit lorsqu'elle croyoit cette précaution nécessaire à sa sûreté (85).

Olivier de Noort. 1600. Espagnol.

Ces Insulaires prennent autant de femmes qu'ils peuvent en nourrir. Ils vivent ensemble avec beaucoup de paix & d'union : mais s'il se commet quelque meurtre dans l'Isle, les Parens du Mort sont en droit de tuer celui qui l'a tué, s'il ne les appaise en s'obligeant de leur fournir annuellement une certaine quantité de cica. Leurs usages ressemblent beaucoup à ceux des Habitans du Chili qui ne vivent pas sous la domination Espagnole. Ils se font des robes de la laine d'une espece de brebis, qui l'ont si longue qu'elle pend presque jusqu'à terre. Ces animaux leur servent de bêtes de charge : mais lorsqu'ils sont fatigués, il n'y a point de coups qui puissent les faire marcher. Ils tournent la tête vers celui qui les frappe, en exhalant vers lui une très mauvaise odeur. Les Insulaires n'en voulurent point vendre aux Hollandois. Cependant ils leur en amenerent d'autres, semblables aux brebis de l'Europe & fort grasses. De toutes les marchandises qu'on leur présenta, ils choisirent toujours des haches, des couteaux, & toutes sortes d'ouvrages de fer, parce qu'ils les vendoient fort cher aux Peuples du Continent (86).

Brebis qui servent de bêtes de charge.

Les Hollandois partirent de leur Isle (87), en bonne intelligence avec eux, & firent voile vers celle de Sainte-Marie, qui n'en est qu'à dix-huit lieues. Ils la reconnurent le même jour; mais ils découvrirent en même-tems un Vaisseau qui étoit à la Rade, & qu'ils prirent d'abord pour leur Vice-Amiral. En s'approchant, ils distinguerent bientôt que c'étoit un Espagnol, surtout aux efforts qu'il fit pour les éviter. Ils se crurent interessés à le suivre, pour empêcher, s'il étoit possible, qu'il ne portât la nouvelle de leur arrivée aux Espagnols des Ports voisins. Cette chasse les écarta du rendez-vous qu'ils s'étoient donné dans l'Isle de Sainte-Marie. Mais, ayant joint le Bâtiment qu'ils poursuivoient, ils n'eurent pas de peine à s'en saisir. Le Général, qui conçut tous les avantages qu'il pouvoit tirer de cette prise, donna ordre que ses Prisonniers fussent traités avec douceur. Leur Vaisseau, qui se nommoit *El-buon-Jesus*, étoit d'environ soixante tonneaux, & portoit des vivres aux Isles de la Conception & d'Arauco (88), où leur Nation faisoit la guerre aux Indiens.

Les Hollandois prennent un Vaisseau Espagnol.

Il devint impossible aux Hollandois, de surmonter les vents qui les éloignoient de Sainte-Marie. Ils prirent la résolution de se rendre au Port de Saint-Jago, nommé Val-Paraiso, à trente-trois degrés. Cette manœuvre acheva de les séparer de leur Vice-Amiral, qu'ils ne revirent plus, & dont ils n'apprirent même aucune nouvelle. Ils jugerent qu'il n'avoit pû relâcher non

(85) Page 44.

(86) Page 44.

(87) A trente-huit degrés, ou un peu plus.

(88) Arauco est proche la Côte du Chili, quatre lieues au-dessus de Sainte-Marie.

OLIVIER DE NOORT. 1600.

Erreur des anciennes Cartes sur la situation de Sainte Marie.

plus à Sainte-Marie, parce que dans les Cartes cette Isle étoit placée à trente-six degrés de latitude du Sud, & que par leurs propres observations ils l'avoient trouvée à trente-sept degrés quinze minutes. En effet, le Général n'auroit pas été plus heureux à la reconnoître, s'il n'avoit eu les Ecrits des Anglois pour diriger mieux sa course. Un autre Bâtiment Hollandois, de la même Flotte que Sebald de Wert, s'y étoit trompé; & son erreur l'avoit fait tomber entre les mains des Espagnols. Noort apprit de ses Prisonniers que ce Vaisseau, nommé le Cerf-volant, & commandé par Dirick-Gerritsz, avoit été conduit à Callao, Port de Lima.

Val-Paraiso, Port de Saint-Jago.

Fertilité du Pays.

Le 28, les Hollandois s'avancerent jusqu'à Corona, qui n'est qu'à trois lieues de Val-Paraiso. La ville de Saint-Jago, dont Val-Paraiso est le Port, est située dix-huit lieues plus loin dans les terres. Les environs sont remplis de Vignobles, dont le vin a le goût & la couleur des vins rouges de France. On y trouve aussi beaucoup de pommes & de coins. Les brebis, qui sont en très grand nombre dans ce canton, y fournissent d'excellent suif, dont on charge des Vaisseaux entiers. En un mot, le pays est d'une rare fertilité. Noort, s'étant approché du Port, y trouva deux Bâtimens Indiens, dont il tira des vivres. Sur le bord du rivage, il ne vit qu'une seule Loge, qui servoit de retraite aux marchandises qu'on vouloit embarquer. N'ayant pas d'autre avantage à tirer d'un lieu si désert, il leva l'ancre, après y avoir reçu des lettres du Capitaine Dirick-Gerritsz, qui lui faisoit une vive peinture de la misere où il vivoit à Lima (89). Le premier d'Avril, il entra dans une grande Baye, nommée Puerto-Lagnasco, à vingt-huit degrés trente minutes du Sud. La Rade en est si bonne, qu'il prit le parti d'y faire de l'eau, quoique tous les Indiens du pays reconnussent la domination Espagnole. On voit peu de Maisons & peu d'arbres sur le rivage; mais le pays est fort habité dans les terres. Il y croît toutes sortes de fruits, sur-tout du raisin, des figues, & des melons de beaucoup meilleur goût que ceux de l'Europe. Les services que Noort avoit reçus de ses Prisonniers Espagnols, par des informations qui avoient reglé sa route, le porterent à leur rendre ici la liberté, à l'exception du Pilote & de quelques Esclaves Négres qu'il retint dans d'autres vûes. En congédiant Dom Francisco d'Ivara, Capitaine du bon Jesus, il le combla de caresses & de présens, pour l'engager par la reconnoissance à procurer de meilleurs traitemens au Capitaine Dirick-Gerritsz (90).

Baye de Puerto Lagnasco.

Ses excellens fuits.

Lumieres que les Hollandois tirent d'un Pilote Espagnol.

Outre ce motif, auquel cet Officier dût la liberté, Noort croyoit s'être apperçu que le Pilote Espagnol étoit un homme éclairé & naturellement ouvert; mais que la présence du Capitaine étoit un frein qui retenoit sa langue. Il se flatta qu'étant seul à bord, on auroit moins de peine à tirer de lui quantité de lumieres, dont la nécessité augmentoit de jour en jour, & pour lesquelles il auroit été trop odieux d'employer la violence. En effet, ce Pilote, qui se nommoit Juan de Santaval, déclara volontairement qu'il y avoit à Lima trois Vaisseaux de guerre, prêts à faire voile aussi-tôt qu'ils apprendroient l'arrivée de quelques Navires Etrangers; qu'ils avoient ordre de les attaquer sans distinction, pour conserver à l'Espagne le Domaine absolu de cette mer; que ces Vaisseaux étoient d'une grandeur considérable, armés

(89) L'Auteur n'explique point par quelle voie il reçut ces Lettres. (90) Page 52.

chacun de vingt-quatre pieces de fonte, & de plus de trois cens hommes d'équipage; enfin, qu'il y avoit dans le même Port deux autres Bâtimens, destinés à charger l'argent du Roi (91).

Olivier de Noort. 1600.

Des informations si graves déterminerent aussi-tôt le Général Hollandois à tourner ses voiles vers le Cap de Saint-François, qui est à la hauteur d'un degré & demi de latitude du Nord, & par où passent tous les Vaisseaux qui viennent de Lima, de Panama & d'Acapulco. Pendant toute l'année, les vents alisés soufflent sur cette Côte. Mais Juan de Santaval, se croyant condamné par son sort à ne rien dissimuler aux Hollandois, joignit à cette déclaration, des éclaircissemens sur toutes les Côtes du Chili & du Perou, que Noort s'attacha lui-même à recueillir, & qui donnent beaucoup de prix à sa Relation. Ce seroit lui en dérober l'honneur, que de les renvoyer à la partie de ce Recueil qui doit regarder l'Amérique; d'autant plus qu'ayant servi à régler sa navigation, elles appartiennent nécessairement à son Journal. Il suffira, au contraire, dans l'article du Perou, d'avertir qu'on peut trouver ici un fort bon supplément pour les Relations Espagnoles. On s'attache littéralement à suivre Noort, sans autre changement que celui de quelques expressions.

Eclaircissemens qu'il leur donne sur la Côte du Chili & du Perou.

Chibve est située à quarante-quatre degrés de latitude du Sud, dans un Golfe tout semé d'Isles. C'est une grande Isle, habitée sur ses bords par les Espagnols, qui n'y ont point d'autre Maître qu'un Gouverneur de leur Nation. Il y avoit alors un an, que les Espagnols du Continent ignoroient ce qui se passoit dans l'Isle de Chibve. On y trouve beaucoup de brebis, dont se font les meilleures étoffes du Chili, & cette Isle en est la derniere terre.

Isle de Chibve.

Osorne est une ville du Continent, assez éloignée du rivage, à quarante-deux degrés. On y fabrique des étoffes de laine & des toiles. Les Espagnols y ont un Gouverneur. Villa-Ricca est aussi dans les terres, vingt ou trente lieues à l'Est de Baldivia. On y fabrique quantité de toiles & d'étoffes à l'Indienne, dont le Commerce s'étend dans tout le pays, particuliérement à Coquinibo & dans les Places voisines.

Osorne. Villa-Ricca.

Baldivia est située à quarante degrés, sur le bord d'une riviere, qui coule encore l'espace de quatre lieues jusqu'à la mer. Son canton est riche en mines, d'où l'on tire beaucoup d'or. On y scie quantité de planches, qui se transportent à Lima & dans d'autres lieux. Entre Baldivia & Imperiale, on trouve une espece de Sauvages, nommés Toltipins. Lorsque les Espagnols entrerent dans Imperiale, cette ville avoit plus de 30000 Habitans, dont vingt Espagnols ne tuerent pas moins de vingt mille. Ces Malheureux se laissoient tuer, parce qu'ils croioient que leurs Ennemis étoient immortels. Ils s'étoient révoltés depuis plus d'un an, & les Espagnols sembloient disposés à les laisser libres. La riviere, qui passe dans leur ville, est si basse à l'embouchure, qu'elle ne peut recevoir de Vaisseaux. Imperiale est à cinq ou six lieues dans les terres, à trente degrés trente minutes de hauteur.

Baldivia. Impériale.

Angol est à trente lieues d'Imperiale & à douze de la Conception. On y fabrique des étoffes, & l'on y trouve de l'or; mais la guerre fermoit alors l'accès des Mines.

Angol.

(91) Pages 52 & 53.

OLIVIER DE NOORT. 1600.

Tuccabel.

Tuccabel, ville du Chili, entre les Isles de la Mocha & de Sainte-Marie, n'a qu'une fort petite Rade. Mais comme la Côte est unie, on y jette l'ancre aisément. Les Indiens, seuls Maîtres de cette Place, la gardoient si soigneusement, qu'ils n'en accordoient pas même l'entrée aux Espagnols. Sa situation est à trente-sept degrés trente minutes.

Cap de Lavapie.

Le Cap de Lavapie fait face à l'Isle de Sainte-Marie, dont il est éloigné d'environ deux lieues. Il est désert; quoiqu'il renferme une Rade, qui est à l'abri des vents du Sud.

La Conception & Silao.

La Conception, Place située sur le bord de la mer, est la résidence d'un Gouverneur Espagnol. On en tire autant d'or, que d'aucun autre endroit de l'Amérique. Elle est à trente lieues de Silao, ville enfoncée dans les terres, d'où l'on tire peu d'or, mais où le vin & les fruits sont en abondance. Les Espagnols y étoient fort exposés aux insultes des Indiens. Silao ressemble beaucoup à Saint-Jago, qui est la principale Place du Chili, & la résidence d'un Evêque.

Coquinibo.

Coquinibo est une ville à soixante lieues de Saint-Jago, où les mines d'or sont en abondance, mais dont le pays avoit été si dépeuplé par les Espagnols, qu'il ne restoit plus assez d'Habitans pour y travailler. Il produit d'ailleurs beaucoup de vin & de fruits. La ville est à trente degrés.

Moro Morreno.

Moro-Morreno, ville maritime à trente-trois degrés, étoit alors déserte. Les Habitans des lieux voisins y venoient pêcher, & vendoient leur poisson sec à des Nations plus éloignées. Candish les nomme des gens simples, qui vivent en vrais Sauvages. Leurs demeures ne sont composées que de peaux de bêtes, qu'ils étendent sur la terre, & sur lesquelles ils mettent quelques fourches, avec des perches en travers, pour soutenir des feuilles d'arbres qui leur servent de toît.

Rio Loa.

Rio-Loa, Place située à vingt-deux degrés, n'est connue que par la pêche, dont ses Habitans font leur seule occupation.

Terrapaca.

Terrapaca est à vingt-un degrés. Son Port se nomme *Icaisa.* On y pêche beaucoup de Hareng.

Arica.

Arica, ville maritime, où se charge presque tout l'argent qui vient du Potosi, & qui se transporte à Lima, est située à dix-huit degrés quarante minutes. Elle est défendue par un Fort Espagnol.

Punta de Hilo.

Punta de Hilo étoit autrefois le Port de Potosi. Il y reste quelques habitations, d'où l'on tire de la farine & d'autres vivres.

Ciloca.

Ciloca est un Port, dont l'entrée consiste dans un Canal fort étroit. C'est le Havre d'Arcquipa, grande ville & bien peuplée, à dix-sept degrés trente minutes. On y trouve du vin, du froment, toutes sortes de fruits, des brebis & des mulets.

Camana.

Camana, six lieues plus loin sur la Côte, produit beaucoup de vin & de fruits. On y fabrique diverses marchandises, qui se transportent à Chiloa.

Oconge.

Oconge est une Place maritime, avec une vallée remplie de vignobles.

Los-Lomos.

Los-Lomos de Attico est une grande colline, derriere laquelle on trouve une espece de Rade. Acari, ville peuplée, est située sur cette colline.

La Nasca.

La Nasca, bon Port, voisin de Puerto-San-Nicolas, offre une ville de même nom, ou l'on trouve les meilleurs vins du Perou & du Chili.

Paraco & Pisco.

Paraco & Pisco sont deux Ports, fort voisins, à trente-un degrés trente

minutes. Leur ville, qui se nomme Ica, en est à dix-huit lieues dans les terres. On y recueille plus de vin que dans aucun autre Canton du Perou.

Olivier de Noort. 1600.

Chinea. Chinea est un autre Port sur la même Côte, avec une ville qui fournit quantité de mercure.

Celle de Cagueta, qui la suit, fournit, en abondance, du froment, du Mays, du fromage, & diverses sortes de fruits.

Callao de Lima. Callao, ou le Port de Lima, est une ville considérable, à douze degrés vingt minutes, avec un Port, dont la Rade passe pour la plus grande & la plus sûre de toute la mer du Sud. Elle n'est qu'à deux lieues de Lima. Il ne pleut jamais dans ce Canton; du moins les Espagnols ne se souvenoient-ils pas d'y avoir vû pleuvoir, depuis qu'ils y étoient établis; ce qui n'empêche point que la terre n'y soit d'une extrême fertilité. Chaque épi de bled produit deux fois plus qu'en Espagne, & l'on y recueille deux moissons chaque année.

Gavre. Gavre est un Port, deux lieues au-dessous des salines de Lima, qui sont sur la Côte, à dix lieues de cette ville, & où l'on trouve du sel dans une vallée sans eau.

La Baranqua & Guarmei. La Baranqua, autre Port, à onze degrés, fournit beaucoup de froment; comme celui de Guarmei, qui en est voisin, donne du charbon de terre.

Santa. Santa est une ville bien peuplée d'Espagnols, où l'on trouve du froment, du mays, du miel, du sucre & d'autres marchandises. Depuis quelques années, on y avoit découvert une Mine d'argent.

Truxillo. Truxillo est la Capitale de trois ou quatre petites villes, situées sur la Côte, dont les Ports sont des especes de Bayes, où l'on charge du miel, des conserves, du savon d'Espagne, & du cuir. Cherepe est celle où l'on en charge le plus.

Paita. Paita est une autre ville, avec un Port où relachent les Vaisseaux de Panama, dans leur route au Port de Lima. On y fait une pêche considérable. Les Anglois, conduits par Candish, brûlerent cette Place, & toutes les marchandises qu'on y avoit rassemblées.

Isle de Puna & Guaiaquil. L'Isle de Puna divise l'embouchure de la riviere de Guaiaquil, qui a, sur ses bords, une ville du même nom, où l'on construit un assez grand nombre de Vaisseaux. Les Espagnols y entretiennent une garnison, pour la sûreté des ouvriers. On fabrique, dans l'Isle de Puna, des cordages & toutes sortes d'agrets. La Rade y est commode, soit pour le mouillage, ou pour les exercices du travail. Candish raconte qu'ayant pénétré jusqu'à la demeure du Seigneur de l'Isle, il fut surpris de trouver une Maison bien ordonnée, avec de belles cours, & de grands appartemens, accompagnés d'agréables galeries, dont la vûe donnoit sur la mer. Le bas contenoit une spacieuse sale, qui étoit terminée par un vaste magasin, rempli de brai & de godron. Tous les Habitans de l'Isle étoient Esclaves de ce Cacique. Il avoit épousé une très belle Espagnole, à qui l'on rendoit des honneurs extraordinaires; & qui avoit converti, à la Foi Chrétienne, son Mari & tous ses Sujets. On voyoit, autour de son Palais, environ deux cens Maisons, & le même nombre à-peu-près dans deux autres villages de l'Isle. Candish la trouva presqu'aussi grande que l'Isle Angloise de Wight. A peu de distance, on rencontre une autre Place, nommée *Guaiaquil-Vechio*, ou le vieux Guaiaquil, premiere habitation

Guaiaquil-Vechio.

Olivier de Noort. 1600.

des Eſpagnols au Perou. Depuis cette ancienne ville juſqu'à Panama, la Côte n'eſt habitée que par des Indiens, & n'a point de Port remarquable par ſa ſituation ou ſon Commerce.

La fameuſe ville de Panama (92), où viennent paſſer toutes les richeſſes du Chili & du Perou, eſt ſur la Baye du même nom, à deux lieues de ſon Port. On y conſtruiſoit alors un grand nombre de Vaiſſeaux.

En général, le Chili, depuis Saint-Jago juſqu'à Baldivia, eſt une des plus fertiles Parties de la Terre. Tout ce qu'on y plante, croît avec une fécondité merveilleuſe. L'air y eſt ſi ſain, que les maladies y ſont très rares; & ſi ſubtil, qu'une épée mouillée, qu'on remet dans le fourreau, y séche ſans ſe rouiller (93).

Lettres interceptées, qui inſtruiſent Noort de l'état des Eſpagnols.

Noort, ayant profité de ces inſtructions pour viſiter toute la Côte, intercepta des Lettres qui contenoient divers éclairciſſemens ſur la guerre que les Eſpagnols avoient à ſoutenir contre les Indiens. Une partie de ces Peuples avoit ſécoué le joug. Ils s'étoient ſaiſis, le 24 de Novembre de l'année précédente, de la ville de Baldivia, qu'ils avoient raſée, après y avoir fait une cruelle boucherie de leurs anciens Vainqueurs. Leur retraite avoit laiſſé aux Eſpagnols le tems de s'y rétablir; mais Impériale étoit alors aſſiégée par les mêmes Indiens. Les vivres y manquoient. On y avoit déja mangé juſqu'aux chevaux, & quantité d'Eſpagnols y étoient morts de faim. Ces triſtes nouvelles étant les dernieres qu'on en avoit reçues, il y avoit beaucoup d'apparence que les Indiens étoient Maîtres de la Place (94).

Santaval racontoit que ces Indiens ſont guerriers. Ils ſe ſervent, avec beaucoup d'adreſſe, de leurs chevaux & de leurs lances. Leur haine étoit ſi vive pour les Eſpagnols, qu'après les avoir tués, ils leur ouvroient l'eſtomac & leur mordoient le cœur. Ils ne manquoient pas de leur ôter auſſi le crane, qu'ils faiſoient ſervir de taſſe pour boire entr'eux. Lorſqu'ils avoient pris Baldivia, ils y avoient brûlé les maiſons, les Egliſes & les Images. Ils coupoient la tête aux Prêtres, en diſant : Les Dieux des Eſpagnols touchent à leur fin. Ils prirent de l'or, dont ils remplirent la bouche de quelques Officiers maſſacrés. Nation avare, leur diſoient-ils, raſſaſiez-vous à préſent de ce métal, pour lequel vous nous avez tant fait ſouffrir, & dont vous n'avez jamais été raſſaſiée. Après s'être ſoulevés, & lorſqu'il fut queſtion d'élire entr'eux un Chef pour les commander, ils prirent une groſſe poutre, & tour-à-tour chacun la chargea ſur ſes épaules. Celui qui la ſoutint le plus longtems obtint la préférence. Pluſieurs réſiſterent au fardeau pendant cinq & ſix heures: mais il s'en trouva un qui le ſoutint vigoureuſement pendant vingt-quatre heures entieres, & le choix tomba ſur lui (95).

Poudre blanche en haute mer.

Entre les événemens les plus ſinguliers de ce Voyage, l'Auteur obſerve qu'en haute mer, plus de huit jours après avoir quitté Puerto-Lagnaſco, les Vaiſſeaux Hollandois ſe trouverent dans un air ſi épais, qu'on ne pouvoit voir au-delà d'un jet de pierre; & ce qu'il y eut d'étrange, les habits des Matelots parurent couverts d'une poudre auſſi blanche que de la farine. Le Pi-

(92) C'eſt l'ancienne Panama, qui a été détruite en 1670. La nouvelle en eſt à quatre lieues, à huit degrés quarante minutes de latitude.

(93) Pages 63 & précédentes.

(94) Page 64.

(95) Page 65.

lote Espagnol les assura que ce Phénoméne étoit ordinaire dans cette mer, & que les lieux, où il arrivoit, se nommoient *Arenales*, ou Parages sablonneux. Il dura tout le jour (96).

Olivier de Noort. 1600.

Richesses jettées dans la mer, pour en priver les Hollandois.

Le 25 d'Avril, lorsqu'on croyoit devoir beaucoup de reconnoissance aux informations volontaires de Santaval, un des Esclaves Negres, qu'on avoit retenus avec lui, déclara que dans le Vaisseau el-Buon-Jesus, sur lequel Noort avoit mis un Capitaine Hollandois, il y avoit eu trois tonneaux pleins d'or, qu'il avoit aidé lui-même à charger; & que, pendant qu'on lui donnoit la chasse, le Capitaine d'Ivara les avoit fait jetter dans les flots, pour dérober ces précieuses dépouilles à la Flotte Hollandoise. Aussi-tôt les civilités, qu'on avoit eues pour le Pilote, furent changées en menaces. Il refusa d'abord l'aveu qu'on lui demandoit; mais ayant été mis à la torture, avec un Esclave Negre, ils confesserent tous deux que le Vaisseau Espagnol avoit, à bord, cinquante-deux petites caisses remplies d'or, chacune de quatre Arrobes, avec cinq cens barres d'or, du poids de huit, dix, & douze livres, qui faisoient en tout dix mille deux cens livres d'or, & que le Capitaine avoit fait jetter toutes ces richesses dans la mer, sans aucune exception. Noort se hâta de faire visiter toutes les parties du Vaisseau; mais on ne trouva que dans les habits du Pilote, un petit sac, qui contenoit une livre d'or (97).

Déclarations arrachées par la torture.

Les tourmens, qu'on se crut en droit de continuer, lui arracherent d'autres explications. Il déclara que l'el-Buon-Jesus avoit chargé cet or dans l'Isle de Sainte-Marie, & qu'il devoit y demeurer jusqu'au mois de Mars, pour en recevoir encore; mais, qu'ayant ordre aussi de mettre à la voile, s'il appercevoit quelque Navire étranger, pour en porter l'avis à Lima, il avoit eu le malheur, quoiqu'extrêmement léger à la voile, de ne pouvoir éviter les Hollandois. Il ajouta qu'au mois de Mars, il devoit se rendre à l'Isle d'Arauco, y laisser les vivres qu'il avoit à bord, & prendre l'or qu'il y trouveroit prêt, pour le porter à Lima.

» Tous ces desseins, remarque l'Auteur, furent déconcertés par l'arrivée » de nos Vaisseaux; mais le désordre qu'elle mit dans les affaires des Es- » pagnols, ne tourna point à notre avantage. Nous avions malheureusement » ignoré que l'Isle de Sainte-Marie produisît tant d'or. Il n'y avoit pas plus » de trois ans, que les Mines y avoient été découvertes. Cependant cette Isle » n'avoit qu'un petit nombre d'Espagnols, qui ne pouvoient recevoir de » secours que d'environ deux cens Sauvages, sans autres armes que des arcs » & des fleches (98).

Sort du Pilote Espagnol.

Le Pilote Espagnol dit encore, que le même jour, où l'on avoit eu la générosité de relâcher le Capitaine d'Ivara, ils étoient convenus ensemble, lui, de conseiller aux Hollandois de prendre la route du Cap S. François, & le Capitaine, d'avertir les Vaisseaux de Guerre, qui étoient à Lima, de les poursuivre sur cette route. Un aveu de cette nature fit perdre aux Hollandois tout sentiment de compassion. Ils résolurent de jetter le Pilote dans la mer, sur-tout, lorsqu'après avoir été traité avec plus de douceur, il ne laissa pas de se plaindre, & de soutenir ouvertement qu'on l'avoit empoisonné; sans compter, ajoute l'Auteur, que non-seulement il cherchoit l'occasion de se

(96) Page 66. (97) *Ibidem.* (98) Page 67.

OLIVIER DE NOORT. 1600.

ſauver lui-même, mais qu'il ſollicitoit les Eſclaves Negres à l'accompagner dans ſa fuite. Il fut précipité dans les flots, par l'ordre du Conſeil. L'Eſclave, qui avoit été mis à la torture avec lui, eut la tête caſſée d'un coup de fuſil; & leur Vaiſſeau même, qui commençoit à faire eau, fut abandonné aux vents, après qu'on en eût tiré les vivres & l'artillerie (99).

Longue navigation des Hollandois.

Ces événemens firent abandonner le deſſein, qu'on avoit eu, d'attendre les Eſpagnols ſous le Cap de ſaint François. On prit celui de ranger la Côte juſqu'à l'Iſle des Cocos, qui eſt à cinq degrés de latitude du Nord, pour y prendre des Cocos & de l'eau. Mais, après avoir vogué juſqu'au 20 de Mai, ſans pouvoir la reconnoître, Noort s'arrêta au parti de tourner ſes voiles vers les Philippines, qui ſont à deux milles quatre cens lieues du Perou (1), dans la réſolution de ne relâcher qu'aux Iſles des Larrons, qu'on a nommées depuis les Iſles Marianes (2). Cette navigation parut d'une longueur infinie aux Equipages Hollandois, qui n'avoient pas conçu juſqu'alors l'immenſité de ces mers. Ils n'arriverent que le 15 de Septembre, à la vûe d'une de ces Iſles.

Ils arrivent aux Iſles Marianes ou des Larrons.

Le matin du 16, ils étoient encore à plus d'une lieue du rivage, lorſqu'ils virent paroître un grand nombre de Canots, qui leur apporterent des Cocos, des bananes, des cannes de ſucre & du poiſſon. Toutes ces proviſions furent échangées pour du fer, dont les Inſulaires étoient fort avides, & qu'ils nommoient *Hierro*, comme les Eſpagnols, parce que tous les ans ils voyoient dans leurs Iſles quelque Vaiſſeau de cette Nation. Les deux Navires Hollandois continuerent de ranger la Côte, & doublerent le Cap Méridional, d'où ils apperçurent une pointe fort baſſe, ſur laquelle ils croyoient pouvoir mouiller. Cependant ils ne ceſſoient point de voir approcher des Canots. Ils en comptoient déja plus de deux cens, montés chacun de trois, quatre, ou cinq hommes, qui s'empreſſoient autour d'eux, & qui crioient Hierro. Dans cette confuſion, les Vaiſſeaux paſſerent ſur deux de ces petits Bâtimens; mais les Inſulaires, qui ſçavent nager parfaitement, y rentrerent auſſi-tôt, & ſe préſenterent avec la même ardeur.

Obſervations ſur les Iſles & ſur le caractere des Inſulaires.

Ces Iſles, ſuivant la remarque de l'Auteur, avoient été juſtement nommées Iſles des Larrons, parce que les Habitans étoient livrés au larcin, & qu'ils le commettoient avec une adreſſe ſurprenante. Ils tromperent pluſieurs fois les Hollandois. Quelques-uns leur préſenterent, ſur des paniers de feuilles de Cocos, du riz ſi bien arrangé, qu'à la premiere vûe, on s'imaginoit qu'il y en eût beaucoup; mais, après l'échange, on trouvoit ſous le riz des coquilles élevées, ou des feuilles. Cette ruſe étoit d'autant plus ſûre, que, pour commercer d'abord avec eux, il falloit attacher, au bout d'une corde, le morceau de fer qu'on leur offroit, le laiſſer pendre dans leurs Canots, où ils avoient la liberté de l'examiner, & retirer de même ce qu'ils donnoient en échange, après l'avoir montré à la même diſtance. Deux vinrent à bord. On leur offrit à boire & à manger. Mais ils ne penſoient qu'à voler tout ce qui ſe préſentoit à leurs yeux. Un d'entr'eux, voyant une épée entre les mains d'une Hollandois, ne fit pas difficulté de la lui arra-

(99) Pages 69 & précédentes.

(1) Page 68.

(2) Du nom de Marie-Anne d'Autriche, Reine d'Eſpagne.

cher; & s'étant jetté dans les flots, il eut le bonheur d'échapper en plongeant. On tira néanmoins plusieurs coups sur lui & sur plusieurs autres, qui emporterent aussi divers instrumens; mais ils faisoient tant de chemin sous l'eau, qu'ils y étoient à couvert des coups. Ceux qui n'avoient point encore eu l'occasion d'exercer leur adresse, demeuroient tranquilles, comme s'ils avoient ignoré ce qui se passoit à leur vûe. On les auroit pris pour des animaux amphibies, qui pouvoient vivre également sur la terre & dans l'eau. Noort fit jetter, devant eux, cinq morceaux de fer à la mer, pour se donner le plaisir de les voir plonger librement. Ils les retirerent en si peu de tems, qu'on ne pouvoit leur refuser de l'admiration. Leurs Canots sont si bien faits, que les Hollandois n'avoient rien vû d'égal dans tous leurs Voyages. Ce sont des troncs d'arbres, de quinze à vingt pieds de long, sur un pied de largeur, commodes, legers à la voile. Au lieu de révirer de bord pour louvoyer, ils mettent le gouvernail où étoit le Cap, sans faire aucun changement à la voile. Elle est tissue de roseaux, & de la forme d'une voile d'artimon. Leurs femmes, dont on reçut aussi plusieurs à bord, étoient nues, comme les hommes, à l'exception du milieu du corps, qu'elles se couvrent d'une simple feuille. Elles portent de longs cheveux. Au contraire, les hommes les ont très courts. Ils sont bazanés. Ils ont beaucoup d'embonpoint. Leur taille est plus haute & mieux fournie que celle des Européens. Mais la plûpart ont le visage difforme. Quelques-uns avoient le nez défiguré par des maladies honteuses; du moins, c'est ce qu'ils faisoient entendre eux-mêmes par leurs signes. Leur bouche s'étoit resserrée jusqu'à ne consister que dans un petit trou (3). Cette Isle, que les Hollandois prirent pour celle de Guana (4), leur parut d'environ vingt lieues de tour. Ils n'en découvrirent pas d'autres (*).

Les Hollandois arrivent aux Philippines.

Après y avoir pris des rafraîchissemens, ils recommencerent à gouverner vers les Philippines. Le 14 d'Octobre, ils découvrirent la Terre, qui leur parut fort haute, & que cette apparence leur fit prendre pour le Cap du Saint-Esprit, à 13 degrés de latitude. A ce compte, une Bouque, qu'ils apperçurent bientôt au côté Méridional, devoit être le Détroit de Manille. Ils continuerent d'avancer du même côté; & gagnant la pointe de terre, ils y mouillerent au Nord, sur douze brasses, derriere un rocher. La Bouque a, dans cet endroit, environ trois lieues de large. Le lendemain, ils quitterent cette pointe, qui est une Isle, pour s'avancer l'espace de huit lieues, à l'Ouest quart de Nord-Ouest. Ensuite ils gouvernerent vers la Côte Méridionale. On voyoit, du côté opposé, un Pic fort haut & fort aigu; mais l'Ouest n'offroit que des terres basses, sans aucune ouverture. On laissa tomber les ancres. Une Chaloupe pénétra dans une belle riviere, dont les deux rives étoient couvertes d'arbres. Les Hollandois y trouverent quelques Indiens fort pauvres, auxquels ils firent présent de quelques couteaux & d'un peu de toile, que ces Barbares parurent dédaigner. Cependant ils porterent des fruits à bord de l'Amiral. Le 16, on vit approcher, du même Vaisseau, un grand Canot, dans lequel étoit un Espagnol, qui fit trois décharges de son fusil.

Leurs observations.

(3) Pages 72 & précédentes.

(4) C'est apparemment celle que l'Historien des Isles Marianes, nomme Guahan.

(*) Voi. ci-dessous la descr. des Isles Marianes.

OLIVIER DE NOORT. 1600.

Ils se donnent pour des François.

On lui répondit de trois coups. Son incertitude sembloit lui ôter la hardiesse d'avancer : mais le Général ayant fait arborer le Pavillon d'Espagne, & vêtir un de ses Matelots en Moine, il fut rassuré par cette vûe. On lui fit un accueil civil. Noort lui dit que ses deux Vaisseaux étoient François, & qu'ils avoient commission du Roi d'Espagne, pour se rendre à Manille; mais que la longueur du Voyage les avoit mis dans un extrême besoin de rafraîchissemens. L'Espagnol répondit qu'ils étoient dans une grande Baye, qui se nommoit la *Baya*, à sept ou huit lieues au Nord du Détroit de Manille, & que le Pays étoit fertile en toutes sortes de vivres. Aussi-tôt il donna ordre aux Indiens de son Canot, d'aller prendre au rivage, du riz, des poules, & des porcs, qu'ils apporterent à bord. Ils exigerent que toutes ces provisions leur fussent payées en argent. Pendant quelques jours, on ne cessa point de voir regner l'abondance sur les deux Vaisseaux. La plûpart de ces Indiens étoient nuds. D'autres avoient une robe de toile. Quelques-uns même étoient vêtus à l'Espagnol, avec des hauts-de-chausses, & de petits pourpoints. Les Principaux, qui descendoient des anciens Princes du Pays, avoient la peau découpée, ou piquée avec beaucoup d'art. Mais ces Peuples sont d'un naturel timide & servile. Ils n'ont point d'armes, & se laissent maîtriser au gré des Espagnols, qui leur font payer par tête, un tribut de trois Réales. Noort observe que ce n'est point à la violence, que les Espagnols sont obligés de cette docilité. » Ils sont en petit nombre dans ces Isles : mais ils ont, » dans chaque quartier, un Prêtre qui est fort respecté des Habitans; & s'ils » ne tiennent pas tous ces Insulaires dans la servitude, c'est uniquement » faute de Prêtres (5)

Foiblesse des Insulaires, & comment ils sont maîtrisés par les Espagnols.

La tromperie des Hollandois est reconnue.

Pendant que les Hollandois se procuroient tranquillement des provisions sous un faux titre, ils virent arriver à bord de l'Amiral, un Capitaine Espagnol & un Prêtre. Après les premiers complimens, le Capitaine pria Noort de lui montrer sa Commission, parce qu'il étoit défendu, aux Habitans de l'Isle, d'avoir aucun Commerce avec des Etrangers. Cette demande causa de l'embarras au Général Hollandois. Cependant, faisant réflexion que la conduite de ses gens avoit été sans reproche, il prit le parti de montrer la Commission qu'il avoit du Prince Maurice. Le Capitaine, qui croyoit les deux Vaisseaux venus d'Acapulco, donna de si grandes marques d'étonnement, que, dans la crainte d'un mauvais sort pour quelques Hollandois qui étoient à terre, Noort se détermina, malgré son inclination, à le faire arrêter. Sa captivité ne dura que jusqu'au retour des Hollandois. Il fut même renvoyé avec quelques présens. Mais on n'en cessa pas moins de recevoir des vivres & de voir venir des Insulaires à bord. Le Général avoit eu la précaution d'en retenir deux, qui s'étoient vantés d'être bons Pilotes, & d'être fort connus à Capul. Le 20, on prit avec eux la route du Détroit de Manille, qui est vers quatorze degrés. Les deux Vaisseaux entrerent heureusement dans la Bouque, où ils trouverent autant de contre-marées, que si les bancs de sable y eussent été fort fréquens, quoiqu'il n'y eût pas même de fond & qu'on n'y pût jetter l'ancre. Vers la brune, ils allerent mouiller sur la Côte Occidentale de l'Isle de Capul, derriere un Cap, à la vûe d'un village. Mais ils trouve-

Ils se rendent à l'Isle de Capul.

(5) Pages 77 & précédentes. *Voyez* ci-dessous la Description des Philippines.

rent, dans cette Baye, un courant si rapide, qu'ils passerent dans une autre, à la distance d'une demie lieue; car le mouillage est généralement bon autour de cette Isle, qui a quatre ou cinq lieues de circuit (6).

Olivier de Noort. 1600.

Frayeur qu'ils y répandent.

La fraieur qui s'étoit déja répandue parmi les Habitans, & l'obstination avec laquelle ils refuserent de parler aux deux Pilotes de leur Nation, firent juger à Noort, qu'il n'avoit plus rien à se promettre de la ruse. Un de ses gens (7), qui eut la hardiesse de descendre au rivage, sur la foi d'un des deux Pilotes, disparut avec son guide. La nuit suivante, l'autre Pilote Indien se jetta dans les flots, malgré les bons traitemens par lesquels on s'étoit efforcé de se l'attacher. Il se nommoit Francisco-Tello, du nom du Gouverneur de Manille, qui l'avoit présenté au Baptême. Noort, irrité contre les Insulaires, fit descendre une partie de ses gens, avec ordre de mettre le feu à quelques villages, dont les Habitans s'étoient retirés dans les Bois. On ne trouva rien dans leurs Maisons, qui sont construites des nattes & de paille, & de la hauteur d'un homme. Les arbres, dont elles sont environnées, étoient chargés de Cocos, qui faisoient, apparemment, la plus grande partie de leur nourriture. Cependanr quelques Hollandois découvrirent, dans un endroit écarté, plus de trente mesures de riz: mais n'appercevant personne, ils brûlerent quatre villages, chacun de cinquante ou soixante Maisons (8).

Ils brûlent plusieurs villages.

Noort se rappella que Thomas Candish, ayant mouillé sur la Côte de la même Isle, deux Canots, dont l'un portoit un des sept Seigneurs de l'Isle, étoient venus librement à son bord. Ce Prince Barbare avoit la peau coupée en diverses figures, comme ceux de la Baya. L'Isle Capul est la derniere des Isles Philippines. La plûpart des Habitans y sont nuds & fort bazanés (9). Ils adorent le Diable, avec lequel Candish raconte fort naïvement qu'ils ont de fréquentes conférences. Il se montre à eux, dit-il, sous la figure de quelque horrible Monstre (10).

Témoignage de Candish sur de barbares usages.

Dans le chagrin de se voir si mal reçus, les Hollandois continuerent d'employer leurs forces, & se crurent autorisés à commettre ouvertement toutes sortes de brigandages. Ils enleverent, sans distinction, plusieurs petits Bâtimens, Indiens, Espagnols & Chinois, dont ils coulerent quelques-uns à fond, après en avoir pris les marchandises & les vivres. Enfin, le succès augmentant leur hardiesse, ils s'avancerent, le 24 de Septembre, à la pointe de la Baye de Manille. Ils y virent une grande Bouque, qui s'étend au Nord-Est, & qui n'a pas moins de quatre ou cinq lieues de largeur. Cette Bou-

Pirateries des Hollandois.

Leurs observations sur la Baye de Manille.

(6) Page 79.

(7) C'étoit un Anglois, nommé Caleway, qui étoit Musicien & joueur d'Instrumens.

(8) Page 81.

(9) L'Auteur parle d'un étrange usage de ces Peuples. » Ils passent, dit-il, un clou » d'étain dans le gland de la verge de cha- » que enfant mâle. La pointe du clou est fen- » due & rivée, & la tête en est comme une » petite couronne. La blessure, que ce clou » fait aux enfans, se guérit sans beaucoup de » peine. Ils le retirent ou le remettent à leur » gré. Pour s'assurer mieux de la vérité du » fait, Candish rapporte que ses gens tire- » rent un de ces cloux de sa place & le re- » mirent à un petit garçon de dix ans, fils » du Prince qui étoit venu à son bord. On » lui dit que cette invention étoit venue des » femmes, qui voyant les hommes fort li- » vrés à la Sodomie, obtinrent que pour ar- » rêter le desordre on établiroit cet usage. *Page* 82. *Voyez* quelque chose d'aussi étrange pour les filles, dans la Description du Pegu.

(10) Page 83.

Olivier de Noort. 1600.

que fait l'entrée de la Baye; & dans cette entrée même, on trouve une Isle de forme longue, qui se nomme *Mirabilla*, ou Merveilleuse. Plus loin, on découvre une autre Isle, ronde & de la forme d'un chapeau. La ville de Manille est située huit lieues au-delà (11).

Les deux Vaisseaux ne purent s'approcher de l'Isle Mirabilla. Ils passerent devant la Bouque, pour aller mouiller à l'Ouest de la Baye, derriere une pointe de terre, qui est à douze lieues de la ville. Le pays y étoit presque désert & sans culture. On résolut, au Conseil, de s'arrêter dans ces Parages, tantôt sous les voiles, tantôt à l'ancre; parceque, dans cette saison, les vents de Nord-Est ne cessent pas d'y souffler, sans aucùn changement. L'Isle Manille, que ses Habitans nomment Luçon, est plus grande que l'Angleterre & l'Ecosse ensemble. Elle est environnée de diverses autres Isles, qui sont aussi d'une grandeur considérable, & qui ne fournissent aucunes richesses de leur propre fond; mais elles sont extrêmement fréquentées des Marchands, & célébres par leur commerce (12). Entre divers Bâtimens, dont les Hollandois se saisirent, ils traiterent ceux de la Chine & du Japon (13), avec autant de douceur & de civilité, qu'ils marquoient de rigueur pour les Espagnols. Ils pousserent l'insolence, jusqu'à faire remettre, au Gouverneur de Manille, une lettre, par laquelle ils lui déclaroient que leur dessein étoit de le visiter dans sa Capitale. Ils avoient appris, de quelques Prisonniers, qu'il y avoit alors à Cavite, qui est le Port de cette ville, deux grands Vaisseaux Marchands de la nouvelle Espagne; & que les deux Forteresses, qui défendent ce Port, étoient sans artillerie & sans soldats (14). Une si belle proie n'avoit pû manquer d'échauffer leur courage.

Leurs bravades.

Vangeance des Espagnols.

Mais les Espagnols n'étoient pas insensibles à tant d'outrages. Pendant que leurs Ennemis se repaissoient d'espérances, ils avoient armé ces deux mêmes Vaisseaux, qui excitoient leur avidité. Le Gouverneur de Manille avoit rassemblé un corps d'Insulaires, la plûpart instruits de longue main à se servir du mousquet & des autres armes. Il en avoit mis cinq cens sur chaque bord, avec des Chefs de sa Nation, & dix bonnes pieces de fonte. Le 14 de Décembre, les Hollandois étoient à se reposer, après quelque nouvel exploit, lorsqu'ils virent sortir du Détroit de Manille deux voiles, qu'ils prirent d'abord pour des Frégates; mais, à leur approche, ils les reconnurent pour de grands Vaisseaux, qui sembloient venir dans le dessein de les attaquer. Ils disposerent aussi-tôt leurs voiles & leurs armes.

Elle ne tourne point à leur avantage.

L'Amiral de Manille, qui gardoit l'avant, s'approcha jusqu'à la portée du canon, & ne fit aucune manœuvre pour éviter la bordée de l'Amiral Hollandois. Mais à peine fut-elle partie, qu'il vint à l'abordage. Une partie de son Equipage sauta d'un air furieux sur le bord ennemi (15). Les Hollandois descendirent alors sous le premier pont, & les Espagnols se crurent déja Maîtres du Vaisseau; mais ils se virent bientôt si maltraités, à coups de picques & de mousquets, que leur furie ne fut pas long-tems à se rallentir. Un Histo-

(11) Page 90.
(12) Page 91.
(13) L'Auteur prend droit ici de faire une longue Descript. du Japon, sur le témoignage apparemment de ses Prisonniers. Mais on renvoie le Lecteur, ci-dessous, à l'article de cet Empire.
(14) Page 86.
(15) P. 111. En criant effroyablement, dit l'Auteur, Amaina-Peros, Amaina; c'est-à-dire, amenez chiens, amenez les voiles & les pavillons.

Olivier de Noort. 1600.

rien de leur Nation auroit fait apparemment le récit de ce combat avec plus d'avantage pour leur valeur (16). Noort, après avoir fait remarquer qu'il ne lui restoit que cinquante-cinq hommes, représente ses Ennemis, non-seulement vaincus, mais submergés en un instant, & périssant au milieu des flots. A la vérité, il fait entendre que son second Vaisseau fut moins heureux : mais cet aveu même n'est pas clair dans ses termes. » Lorsque les Hollandois, dit-il, » furent sous les voiles, ils découvrirent, à plus de deux lieues, le Vice-Amiral » de Manille & le Yacht la Concorde. Ils crurent que les Espagnols s'en étoient » rendus Maîtres, parce qu'il leur sembla que son Pavillon, qu'il portoit au mât » d'avant, étoit bas, & que celui de Manille demeuroit arboré. D'ailleurs, ils » n'estimoient pas qu'il eût été possible au Yacht, qui n'avoit plus que vingt-cinq » hommes d'Equipage, en y comprenant les Mousses (17), & qui étoit un Bâtiment foible, de résister à un Navire du Port d'environ six cens tonneaux (18).

Leur Amiral coule à fond.

Les Hollandois perdent un de leurs deux Vaisseaux.

L'Amiral, dans la nécessité de se radouber, prit son cours vers l'Isle Borneo, qui est à cent quatre-vingt lieues de Manille. Le 16 de Décembre, il se trouva sur la Côte d'une grande Isle, nommée *Bolaton*, qui n'a pas moins de cent quatre-vingt lieues de long, & qui étoit sous la Domination Espagnole. Il suivit cette Côte, à cinq ou six lieues de distance, sous la conduite de deux Pilotes Chinois, qu'il avoit à bord. Le 26, il entra dans la Baye de l'Isle de Borneo.

Borneo, Capitale de l'Isle du même nom.

La Capitale, qui porte le même nom, n'étant qu'à trois lieues de la Côte, Noort choisit un de ses Chinois pour envoyer, par ses mains, un présent au Roi de l'Isle, & lui faire demander la permission d'acheter des vivres. Aussi-tôt, on vit venir à bord quantité de Pirogues, qui apporterent des fruits, des poules, du poisson & de l'eau. Toutes ces provisions furent payées en toiles. Les Insulaires avoient beaucoup de passion pour les toiles de la Chine, & Noort en avoit quelques-unes, qu'il avoit enlevées devant Manille. Mais ils rejetterent les toiles de Hollande.

(16) Il est trop singulier, pour n'être pas rapporté du moins en substance. L'Amiral de Manille demeura, dit-il, accroché tout le jour aux Hollandois, parce que son ancre s'étoit embarrassée dans le Pont de cordes qui étoit dans le mât de l'autre ; & l'ancre fit rompre ce Pont en divers endroits, ce qui laissa l'Equipage Hollandois fort exposé. Les Espagnols leur envoyoient souvent des bordées, auxquelles ils ne manquoient pas de répondre. Noort, s'étant apperçu de quelque relâchement, descendit sous le Pont, & menaça ses gens de mettre le feu aux poudres, s'ils ne redoubloient leur ardeur à combattre. Cette menace fit son effet. Il y eut même des blessés qui se leverent & qui retournerent au combat. D'un autre côté l'Equipage Espagnol, au lieu de continuer ses attaques ne faisoit plus que des efforts pour se déborder ; ouvrage difficile, tandis que les Hollandois faisoient jouer leur gros canon. Enfin, ils se deborderent ; mais, peu après, on les vit couler à fond ; ce qui se fit si vîte qu'ils enfoncerent presqu'en un clin d'œil, & que tout le Vaisseau disparut jusqu'aux mâts. Alors on en vit à peu près deux cens dans les flots, sans compter ceux qui étoient déja noiés ou tués, tâchant de sauver leur vie à la nâge, & criant *misericordia*. Les Hollandois eurent à se défendre du feu, qui avoit pris entre les deux bords par la multitude de leurs propres décharges. Lorsqu'ils furent parvenus à l'éteindre, ils passerent entre leurs Ennemis, qui nâgeoient encore, & dont ils faisoient enfoncer les têtes, qui paroissoient sur l'eau. Noort n'avoit perdu que sept hommes. *Ibidem, & pages suivantes.*

(17) Pages 111 & 112.

(18) On ne sait ce qu'étoient devenus les cent quarante-sept hommes, dont les deux Equipages étoient encore composés quelques mois auparavant, après que le Vaisseau de Lint eût disparu. L'Auteur n'en dit pas un mot.

Olivier de Noort. 1600.

Communication des Hollandois avec les Insulaires.

Le Pilote Chinois revint le jour suivant, avec un Officier de la Cour, & un Chinois de Patane, qui avoit beaucoup de crédit auprès du Roi. Il rapporta que les Insulaires n'étoient pas disposés à se fier aux Etrangers, parce qu'étant en guerre avec les Espagnols, ils craignoient d'être surpris par les Vaisseaux de cette Nation. D'ailleurs, une Barque Portuguise étoit venue donner avis au Roi, que les Hollandois n'étoient rien moins que des Marchands. Cependant l'Officier de Borneo reconnut facilement qu'ils n'étoient point Espagnols, & promit d'en rendre témoignage au Roi. Mais il les pria d'envoyer, à ce Prince, un homme de l'Equipage, pour le convaincre de la vérité par ses propres yeux. Noort y consentit, en retenant des ôtages. Le Hollandois, qui fut chargé de cette commission, reçut des mousquets & d'autres armes, qu'il devoit présenter au Roi, suivant l'usage de l'Isle, qui oblige les Etrangers de ne pas se montrer à la Cour, sans y porter quelque présent. Le Pilote Chinois fut renvoyé avec lui, pour s'informer des Marchands de sa Nation, s'il y avoit quelque espérance de Commerce.

Productions de l'Isle Borneo.

Mais la nature n'a pas donné d'épiceries à l'Isle de Borneo. On n'y trouve qu'une grande abondance de vivres; du camphre, qui passe pour le meilleur des Indes Orientales, mais qui est aussi le plus cher; un peu de noix & de fleur de muscade, de la cire, du bois de sapan, qui sert aux teintures, quelques diamans & beaucoup de bezoar. Les Marchands Chinois, qui se trouvoient dans l'Isle, n'étoient pas Sujets de la Chine. Ils faisoient leur demeure à Patane, sur la Côte de Siam, où, sans avoir abandonné les usages de leur pays, ils reconnoissoient l'autorité du Souverain qui leur avoit accordé cette retraite. La plûpart étoient des Bannis, ou des Corsaires, qui, en courant le Monde, avoient pris le parti de fixer leur établissement dans ce lieu. Quelques-uns vinrent à bord de l'Amiral, & lui vendirent une assez grosse quantité de poivre, qu'ils avoient dans la Rade.

Caracteres & usages des Habitans.

L'Envoyé Hollandois ne rapporta, de sa commission, que des civilités, & la permission d'acheter librement des vivres. Il avoit appris, par ses informations, que l'Isle de Borneo est une des plus grandes de toutes les Indes Orientales; qu'elle est bien peuplée; que, sur les Côtes, la Religion commune est le Mahométisme, mais que, dans l'intérieur de l'Isle, tous les Habitans sont Idolâtres. La ville de Borneo est située dans un marais, & ne contient pas plus de trois cens maisons, qui sont enfermées d'une bonne muraille de pierre. Mais on en voit un grand nombre au dehors, la plûpart accompagnés de jardins. Le Havre est spacieux, à l'abri de tous les vents, fermé par l'embouchure d'une grande riviere, & par une partie des Isles qu'il contient. Il avoit été sous le pouvoir des Espagnols, qui l'avoient abandonné, parce que l'air y est mal sain, & qu'ils en tiroient peu d'avantages pour leur Commerce (19).

Les

(19) Pages 122 & précédentes. Le Capitaine Cowley, qui étoit dans cette mer, en 1685, dit, au contraire, que le Gouverneur Espagnol de Manille avoit pris tant de goût pour les richesses de Borneo, qu'il avoit fait une paix perpétuelle avec le Roi, qui l'avoit harcelé long-tems, & qu'un des articles du Traité étoit que le Roi de Borneo feroit la guerre à toutes les Nations Ennemies de l'Espagne. *Voyage de Cowley, p. 234.* Le même Voyageur donne l'idée suivante de l'Isle de Borneo. C'est, dit-il, une fort grande Isle, de figure

Olivier de Noort.
1600.

Les Habitans de Borneo sont grands & robustes, intelligens, livrés au larcin, sur-tout à la Pyraterie, qu'ils vont exercer jusques sur les Côtes du Pegu, c'est-à-dire, à quatre cens lieues de leur Isle; leur armes sont des épées, une espece de bouclier, qu'ils nomment Coffos, des lances & des zagaies d'un bois fort dur, qui ne laisse pas de se rompre aisément, & dont les éclats rendent les plaies incurables; des arcs, & des longues fleches dont la pointe est armée de fer. Ils ont ordinairement, dans leurs carquois, vingt à trente de ces fleches, frottées de poison. Si la blessure, qu'elles font, est sanglante, on en meurt nécessairement. Ces Insulaires prennent autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir. Quoiqu'ils leur laissent beaucoup de liberté, la jalousie est une de leurs passions les plus violentes. Quelques-unes de ces femmes allerent sur le Vaisseau de Noort, pour acheter & pour vendre; mais la moindre liberté que les Hollandois vouloient prendre avec elles, un signe seulement, mettoit les maris en colere. Ils paroissoient prêts à leur enfoncer la picque ou le javelot dans le cœur. Les hommes & les femmes sont de couleur brune, comme le reste des Indiens. Leurs habits n'ont point de forme réguliere. Ce sont des pieces d'étoffe, qu'ils se passent diversement autour du corps; mais ils portent un turban, d'une fine toile de coton. Les Nobles, sur-tout ceux qui appartiennent au Roi par le sang, ou par les principales dignités, sont magnifiquement vêtus, & vivent avec beaucoup de faste. Au centre de leurs Pirogues, qui sont assez couvertes pour les défendre de l'ardeur du Soleil, ils ont, sur une table, des Vaisseaux d'argent, dans lesquels on entretient des parfums, & sur-tout du betel, qu'ils machent continuellement. Leurs Palais peuvent passer pour de belles Maisons, quoiqu'ils soient de bois, élevés sur des poutres si peu solides, qu'à l'approche d'une tempête, ou de quelque autre accident, ils peuvent être facilement transportés d'un côté de la riviere à l'autre (20).

Leurs armes.

Leurs femmes

Leurs habits.

Faste des Seigneurs.

1601.

Quelques soupçons de perfidie obligerent les Hollandois de faire la garde avec beaucoup de précautions. Un malheureux Chinois, accablé de dettes, qui étoit venu les prier de le recevoir à bord, & de l'y tenir caché, en offrant de se laisser vendre pour Esclave, dans le premier lieu où le Vaisseau pourroit aborder, les avertit qu'on assembloit des troupes aux environs de la ville, & que ces préparatifs sembloient les menacer. En effet, le pre-

Danger qui fait lever l'ancre aux Hollandois.

figure ovale, qui s'étend depuis le quatriéme degré de latitude méridionale jusqu'au neuviéme degré de latitude du Nord, & qui va jusqu'au douziéme degré de longitude. (Ce témoignage détruit l'opinion de ceux qui la font d'une grandeur immense, & qui lui donnent jusqu'à deux mille cent lieues de tour.) Il y avoit anciennement deux Rois, celui du Nord & celui du Sud; mais le premier fut enfin vaincu par l'autre, & toute l'Isle se vit réduite en une seule Monarchie. Il y a quantité de vivres & de marchandises de valeur. On y peut trouver du girofle à prix raisonnable, parce qu'on y en apporte en secret des Isles voisines. L'Isle a de gros éléphans, des tigres, des pantheres, des léopards, des antilopes & des sangliers. Les Naturels du pays nous apportoient du poisson en quantité, des oranges, des limons, des mangues, des plantains & des pommes de pin. On y trouve d'ailleurs d'excellentes pierres de bezoar, du musc & de la civette. *Ibidem.* Quantité de Voyageurs Anglois & Hollandois ont parlé de Borneo; mais ne l'ayant gueres connue que par deux de ses villes Marchandes, Succadana & Benjarmassin, ils ne donnent point des lumieres sur lesquelles on en puisse promettre une description.

(20) Pages 123 & précédentes.

OLIVIER DE NOORT. 1601.

mier de Janvier 1601, leurs observations leur firent découvrir, derriere une pointe de terre, plus de cent Pirogues, dont une vint à bord avec quelques sacs de poivre, sous prétexte de les troquer pour des armes. Noort accorda ce qu'on lui demandoit; mais il ne laissa passer que deux hommes sur son Vaisseau. A l'instant, on vit arriver une autre Pirogue, qui portoit quatre-vingt hommes, la plûpart cachés sous des nattes, dont ces Insulaires se servent dans le besoin pour couvrir leurs Bâtimens. Ils apportoient un bœuf & des fruits, qu'ils offrirent à l'Amiral, comme un présent du Roi. Aussi-tôt, tous les Gens de la Pirogue se firent voir, & demanderent à monter sur le Vaisseau, pour hisser le bœuf & recevoir les fruits. Noort, qui jugea ce présent suspect, leur défendit de monter. Leur empressement n'en étant devenu que plus vif, jusqu'à vouloir forcer le passage, on ne balança point à présenter la méche pour faire feu. Cette menace les arrêta. Leurs Officiers entreprirent d'expliquer le dessein de leur armement. Ils protesterent que l'Oncle du Roi, qui étoit aussi son Tuteur & son premier Ministre, n'avoit fait assembler tant de Pirogues, que pour donner une fête à ses femmes. Noort ne changea rien à ses civilités, & paya leurs présens avec usure; mais le 5, il sortit de la Baye, pour se mettre au large (21).

Nouvelles que Noort reçoit du malheureux sort d'un Vaisseau Hollandois.

Un Champan, qui alloit du Japon à Manille, & que la tempête avoit écarté de sa route, vint tomber entre ses mains. Il se fit amener le Capitaine, qui étoit un Portugais, nommé Emmanuel Louis, établi alors à Nangasacki, Port célébre du Japon. On apprit de lui qu'un grand Navire Hollandois, qui s'étoit trouvé dans un état pitoyable, après avoir fait fausse route, & qui avoit perdu, de faim & de misere, la plus grande partie de son Equipage, étoit arrivé au Port de Bungo; qu'il n'y restoit que quatorze hommes, auxquels on avoit fait un accueil favorable; qu'ils avoient obtenu, non-seulement la liberté, mais encore la permission de construire un plus petit Bâtiment, parce qu'ils n'étoient plus en assez grand nombre, pour gouverner celui qui les avoit apportés; enfin, qu'ils devoient s'embarquer sur leur nouveau bord, & faire voile où le Ciel voudroit le conduire. Leur ancien Vaisseau étoit de cinq cens tonneaux, monté d'une nombreuse artillerie, & richement chargé, tant en marchandises qu'en pieces de huit. Cette description fit reconnoître, à Noort, l'Amiral de la Flotte de Verhagen & de Sebald de Wert. Il traita civilement le Capitaine Portugais. Il acheta de lui des vivres, qu'il paya libéralement; dans l'espérance qu'à son retour au Japon, il favoriseroit les quatorze Hollandois, par de bons offices. Il lui donna même un Pavillon du Prince Maurice, & un Passeport. Mais tous ces soins & les promesses du Capitaine, ne garantirent pas ce malheureux reste des Hollandois, du sort dont on a lû le récit dans une autre Relation (22).

Il se rend à Joartam.

Noort eut beaucoup de peine à se dégager des Canaux d'une infinité d'Isles, qui sont répandues dans cette mer. Il se saisit heureusement d'une Jonque de Johor, dont le Pilote étoit fort experimenté; & par le droit du plus fort, il le retint, lui & son fils, en leur laissant la liberté de se faire suivre de leur Jonque. Ce secours le conduisit sans danger jusqu'à l'Isle de Java, devant Joartam, où il jetta l'ancre. On lui doit la Description de cette ville, qui

(21) Page 117.

(22) Page 124. Voyez la Relation d'Adamsz.

ne se trouve dans aucun autre Voyageur. Elle n'est point enfermée de murailles. Environ mille Maisons, dont elle est composée, sont toutes bâties de bois. Le Roi étoit alors à Passarvan, où il faisoit ordinairement sa résidence. C'étoit le même Prince, qui, cinq ans auparavant, tenoit Balimbuam assiégée, lorsque les premiers Vaisseaux Hollandois avoient pénétré dans les Indes (23). Il avoit pris cette ville, & détruit toute la race Royale. Ses conquêtes l'avoient rendu Roi de Surbaia, Joartam, Passarvan & Balambuam.

OLIVIER DE NOORT. 1601.

Etat de cette ville.

Le Grand Pontife des Idolâtres de l'Isle résidoit à Joartam. Il avoit une Maison de Campagne assez loin de la ville. Son âge étoit de cent vingt ans; ce qui ne l'empêchoit pas d'entretenir plusieurs femmes, pour soutenir sa chaleur, & le nourrir de leur propre lait. Il étoit ennemi des Chrétiens. Mais le Roi les laissoit en liberté dans les Terres de sa dépendance, parce qu'ils y apportoient beaucoup d'avantages. Il ne levoit même aucun tribut sur eux (24).

Voluptueuse vieillesse d'un grand Pontife Idolâtre.

Après avoir passé quelques jours dans cette Baye, les Hollandois remirent à la voile. Le 5 de Fevrier, ils découvrirent un grand Navire, échoué sur des rochers. Un Portugais, qu'ils avoient reçu à Joartam, leur dit que c'étoit le grand Galion de Malaca, du port de mille à douze cens tonneaux, & de six à sept cens hommes d'Equipage. On voyoit encore quelques Matelots sur les Ponts. Cet énorme Bâtiment avoit été armé pour l'Isle d'Amboine, où les Insulaires avoient mis le siége devant le Fort Portugais. Il devoit passer d'Amboine à Banda, pour fortifier si parfaitement cette Isle, qu'elle fût inaccessible aux Etrangers, & se rendre ensuite aux Moluques, pour s'en assurer aussi. Mais le naufrage avoit fait évanouir de si grands desseins (25).

Naufrage d'un très grand Galion.

La navigation de Noort, jusqu'au 26 d'Août, qu'il rentra dans Rotterdam (26), n'offre que des événemens communs, qui ne distinguent plus un Voyage de mémoire immortelle. C'est la qualité que son Editeur lui donne, à titre de troisiéme Voyage autour du Monde, & de premiere tentative des Hollandois, pour s'ouvrir un chemin aux Indes Orientales, par les mers du Sud (*).

Retour de Noort à Rotterdam.

(23) Voyez le premier Voyage des Hollandois, au Tome VIII de ce Recueil.
(24) Page 128.
(25) Page 129.
(26) Page 130.

(*) On renvoie ci-dessous, à l'article de le Maire, des Observations plus récentes sur le Détroit de Magellan, pour rectifier celles de Noort.



DESCRIPTION
DES ISLES MARIANES.

Situation de ces Isles.

DEPUIS plus de deux siécles que les Espagnols passent entre ces Isles, dans leurs Voyages aux Philippines, ils ont trouvé qu'elles forment une chaîne qui s'étend du Sud au Nord, c'est-à-dire, depuis l'endroit où elle commence, vis-à-vis de la nouvelle Guinée, jusqu'au trente-sixiéme degré, qui les approche du Japon. Elles sont renfermées, par conséquent, entre le Tropique du Cancer & la ligne Equinoxiale, vers l'extrêmité de la Mer Pacifique, à près de quatre cens lieues des Philippines; & dans cette position elles occupent environ cent cinquante lieues de mer, depuis Guahan, qui en est la plus grande & la plus Méridionale, jusqu'à Urac, qui est la plus proche du Tropique (27).

Comment elles ont été nommées Marianes.

Pour juger de la grandeur & de la situation de ces Isles, il ne faut pas s'en rapporter à nos anciennes Cartes, parce que leurs noms & leur véritable position ne sont connus que depuis quelques années (28). Magellan,

(27) Voici, suivant Carreri, les noms qu'on a donnés aux Isles qui ont été découvertes. *Yguana*, *Zarpana*, *Buona-Vista*, *Saspara*, *Anatans*, *Sarigan*, *Guagan*, *Alamaguan*, *Pagon*, le Volcan de *Griga*; *Tinay* & *Maug*, *Urac*; trois autres Volcans, le premier au vingt-troisiéme degré trente minutes; le second, au vingt-quatriéme; & le troisiéme au vingt-cinquiéme. *Patos*, la *Desconosida*, *Malabrigo*; la *Guadalupe*; les trois Isles de Tula, découvertes le 23...... 1664, par le Galion le Saint Joseph, sont depuis le trente-quatriéme degré jusqu'au trente-sixiéme. Le même Auteur ajoûte, qu'il y a quantité d'autres Isles, depuis le treiziéme degré jusqu'à la ligne, & à la Nouvelle Guinée, dont on ne connoît encore que l'existence. On ne connoît gueres autrement une autre chaîne d'Isles, qui commence vers la ligne, à trois cens lieues de Callao de Lima, & qui s'étend vers l'Occident, sans qu'on en ait pû découvrir la fin. Les plus connues ne sont point habitées, & ne nourrissent aucun animal à quatre pieds. On n'y voit que des oiseaux, qui se laissent tuer à coups de bâton. Tous les Corsaires qui passent par le Détroit de Magellan ou de le Maire, pour entrer dans la Mer du Sud, vont carener leurs Vaisseaux dans ces Isles. On les a nommées Los Galappados, parce qu'on y trouve un grand nombre de ces animaux, qui ressemblent aux grandes tortues. *Carreri, Tome V. pages* 295 & 296.

(28) Les seules Cartes fidéles sont celles qui ont été composées sur les lieux par le Pere Alonso Lopez, Jésuite Espagnol. Un autre Missionnaire de ces Isles, nommé le Pere Morales, a composé un Mémoire de leur véritable position, & des nouveaux noms qu'elles ont reçus des Espagnols. On le donne, d'après le Pere Gobien.

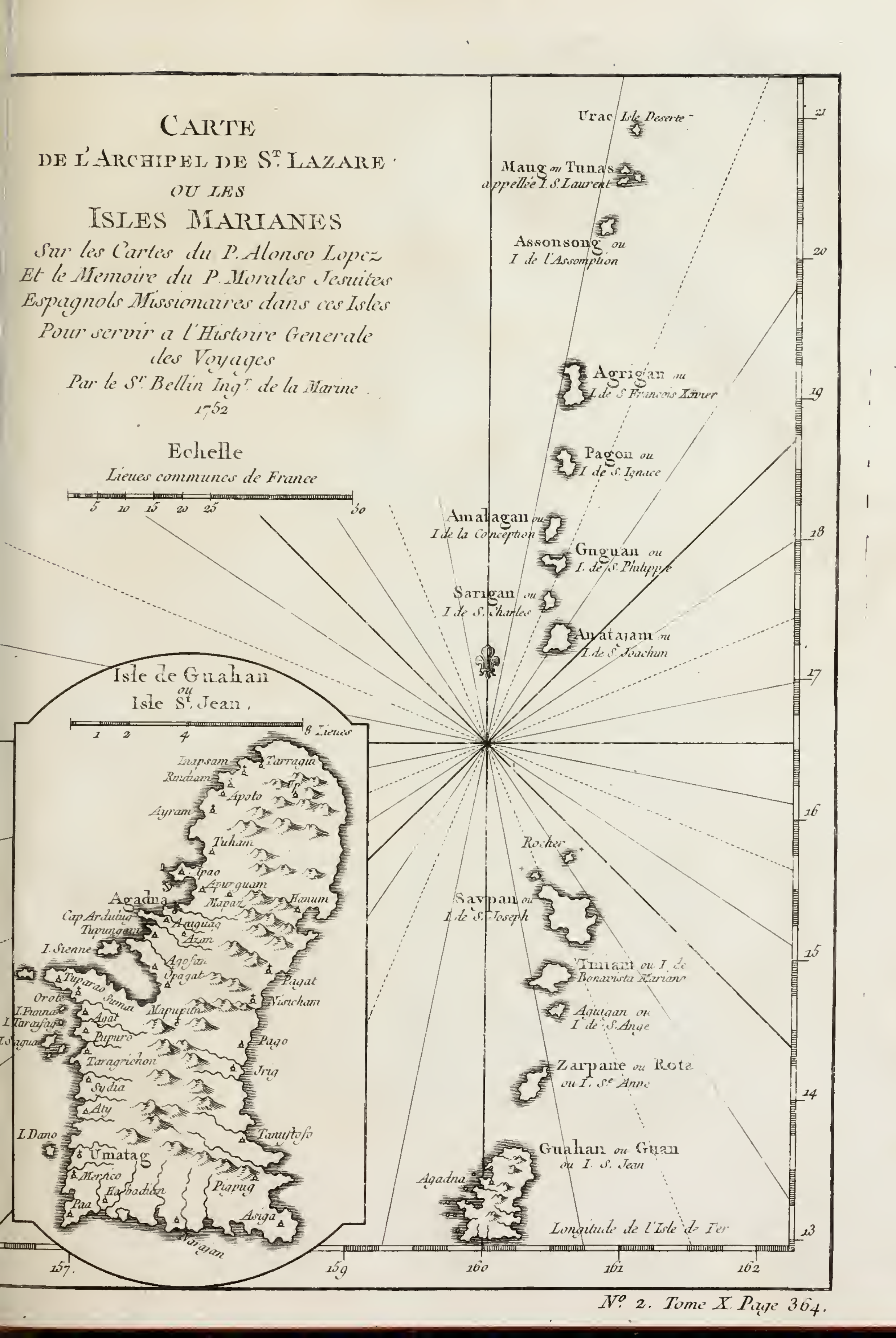
1 *Guahan* ou *Guan*, la plus grande & la plus méridionale des Isles Marianes, a quarante lieues de circuit. Les Espagnols la nomment l'Isle de Saint-Jean. Elle est à treize degrés vingt-cinq minutes de latitude du Nord, & à sept lieues de l'Isle de Zarpane.

2 *Zarpane*, ou *Rota*, que les Espagnols appellent l'Isle de Sainte-Anne, a quinze lieues de tour. Elle est à quatorze degrés, & à treize lieues de l'Isle d'Aguiguan.

3 *Aguiguan*, ou l'Isle de Saint-Ange, a trois lieues de tour. Elle est à quatorze degrés quarante trois minutes, & à une lieue de l'Isle de Tinian.

4 *Tinian*, ou l'Isle de Buena-Vista-Mariana, a quinze lieues de tour. Elle est à quatorze degrés cinquante minutes, & à trois lieues de l'Isle de Saypan.

5 *Saypan*, ou l'Isle de Saint-Joseph, a



Nº. 2. Tome X. Page 364.

qui les découvrit le premier en 1521, les nomma Isles des Larrons, dans le chagrin de s'être vû enlever, par les Insulaires, quelques morceaux de fer & quelques instrumens de peu de valeur. Ensuite, la multitude de petits Bâtimens, qui viennent à voiles déployées au-devant des Navires de l'Europe, leur fit donner le nom d'Isles De Las Velas, qu'elles ont perdu vers la fin du dernier siécle, pour recevoir celui d'Isles Marianes, à l'honneur de la Reine d'Espagne, Marie-Anne d'Autriche, femme de Philippe IV.

Description des Isles Marianes.

Michel Lopez-Legaspi, en prit possession pour cette Couronne en 1565; mais n'y trouvant pas toutes les commodités qu'il desiroit, il n'y fit pas un long séjour. Après avoir traité fort humainement les Insulaires, il alla faire la Conquête des Philippines, où les Espagnols tournerent assez long-tems tous leurs soins. Les Isles Marianes fureut oubliées jusqu'à ce que le zèle des Missionnaires en réveillât l'idée. Un célébre Jésuite, nommé le Pere de San-vitores (29), excita la Reine, veuve de Philippe IV. & Mere de Charles II, à faire répandre les lumieres de l'Evangile dans ces Régions sauvages. Cette Princesse, qui gouvernoit alors l'Espagne en qualité de Régente, envoya ses ordres au Gouverneur de Manille. Les Espagnols se rendirent facilement Maîtres de l'Isle de Guahan. Ils y introduisirent les Missionnaires; & par degrés, ils subjuguerent toutes les autres.

Quand l'Evangile y a pénétré.

Premier Missionnaire.

L'Isle de Guahan étant la principale, ils y bâtirent un bon Château, dans lequel ils n'ont pas cessé d'entretenir une garnison d'environ cent hommes. Les Jésuites y ont bâti deux Colleges, pour l'instruction des jeunes Indiens de l'un & de l'autre sexe; & la Cour d'Espagne donne, chaque année, trois mille pieces de huit à ce religieux Etablissement. Un Vaisseau de Manille, envoyé aussi tous les ans, y apporte de l'étoffe & d'autres provisions. Carreri se trompe, lorsqu'il ne donne qu'environ dix lieues de tour à l'Isle de Guahan. Elle en a quarante. Elle est agréable & fertile. Ses Ports

Etablissemens Espagnol.

vingt-cinq lieues de tour. Elle est à quinze degrés vingt minutes, & à trente-cinq lieues de l'Isle d'Anatajan.

6 *Anatajan*, ou l'Isle de Saint Joachim, a dix lieues de tour. Elle est à dix-sept degrés vingt minutes, & à trois lieues de l'Isle de Sarigan.

7 *Sarigan*, ou l'Isle de Saint-Charles, a quatre lieues de tour. Elle est à dix-sept degrés trente-ciuq minutes, & à six lieues de l'Isle de Guguan.

8 *Guguan*, ou l'Isle de Saint-Philippe, a trois lieues de tour. Elle est à dix-sept degrés quarante-cinq minutes, & à trois lieues & demie de l'Isle d'Alamagan.

9 *Alamagan*, ou l'Isle de la Conception, à six lieues de tour. Elle est a dix-huit degrés dix minutes, & à dix lieues de l'Isle de Pagon.

10 *Pagon*, ou l'Isle de Saint-Ignace, a quatorze lieues de tour. Elle est à dix-neuf degrés, & à dix lieues de l'Isle d'Agrigan.

11 *Agrigan*, ou l'Isle de Saint-François-Xavier, a seize lieues de tour. Elle est à dix-neuf degrés quatre minutes, & à vingt lieues de l'Isle d'Assonsong.

12 *Assonsong*, ou l'Isle de l'Assomption, a six lieues de tour. Elle est à vingr degrés quinze minutes, & à cinq lieues de l'Isle de Maug.

13 *Maug*, ou Tunas, est composée de trois rochers, qui ont chacun environ trois lieues de circuit. Les Espagnols l'ont nommée l'Isle de Saint-Laurent. Elle est à vingt degrés trente-cinq minutes; & à cinq lieues d'*Urac*, la derniere & la plus septentrionale de ces Isles. On applle Gani, les neuf dernieres, c'est-à-dire, celles qui sont le plus au Nord.

(29) Il étoit d'une Maison illustre en Espagne, & sa vocation à l'Apostolat s'étoit déclarée dès l'enfance. Elle le conduisit à la gloire du Martyre, qu'il obtint le 2 d'Avril 1672, par la main d'un Seigneur Indien dont il venoit de bâtiser la fille. *Histoire des Isles Marianes. Page 166.*

DESCRIPTION DES ISLES MARIANES.

Divers Ports des Isles.

sont commodes, & le fond en est excellent. Les principaux sont *Hati*, vers l'Ouest; *Umatay*, où les Hollandois, qui paroissent dans ces Mers, viennent quelquefois carener leurs Vaisseaux; *Iris* & *Pigpug*, qui ne sont séparés que par une langue de terre. Tous ces Ports ont de l'eau douce en abondance, par quantité de ruisseaux qui s'y déchargent. Mais le meilleur est celui d'Agadna, parce que les Vaisseaux y sont à couvert de tous les vents, & que le mouillage y est sûr, à dix & dix-huit brasses (30). L'Isle de Zarpane a deux excellens Ports, l'un au Sud & l'autre au Nord-Ouest. Les Espagnols nomment le dernier, *Port Saint-Pierre;* tandis que les Habitans lui conservent son ancien nom, qui est *Socanrayo* (31). Aguigan s'éleve au milieu de la Mer, comme une Forteresse. Elle est si haute & si escarpée, qu'elle seroit inaccessible, sans quelques défilés, qui permettent d'y entrer (32). Saypan est remarquable par son Port, nommé Catanhitda, qui est du côté de l'Ouest, dans le fond d'une Baye profonde & couverte de bois (33). En général, quoique les Marianes soient sous la Zone torride, le Ciel y est fort serain. On y respire un air pur, & la chaleur n'y est jamais excessive. Les Montagnes, chargées d'arbres presque toujours verds, & coupées par un grand nombre de ruisseaux, qui se répandent dans les Vallées & dans les Plaines, rendent le pays fort agréable.

Leur climat.

Ancienne simplicité des Insulaires.

Avant que les Espagnols eussent paru dans ces Isles, les Habitans y vivoient dans une parfaite liberté. Ils n'avoient pas d'autres Loix que celles qu'ils vouloient s'imposer. Séparés de toutes les Nations, par les vastes Mers dont ils sont environnés, ils ignoroient qu'il existât d'autres terres, & se regardoient comme les seuls Habitans du Monde. Cependant, ils manquoient de la plûpart des choses que nous croyons nécessaires à la vie. Ils n'avoient point d'animaux, à l'exception de quelques oiseaux, & presque d'une seule espece, assez semblable à nos tourterelles. Ils ne les mangeoient pas; mais ils se faisoient un amusement de les apprivoiser & de leur apprendre à parler. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'ils n'avoient jamais vû de feu. Cet élément, sans lequel on ne s'imagineroit pas que les hommes pussent vivre, leur étoit tellement inconnu, qu'ils n'en purent deviner les qualités, en le voyant pour la premiere fois dans une descente de Magellan, qui brûla quelques-unes de leurs Maisons, pour réprimer leur audace (*). Ils prirent d'abord le feu pour un animal, qui s'attachoit au bois & qui s'en nourrissoit. Les premiers qui s'en approcherent trop s'étant brûlés, leurs cris inspirerent de la crainte aux autres, qui n'oserent plus le regarder que de loin. Ils appréhenderent la morsure d'un si terrible animal, qu'ils crurent capable de les blesser par la seule violence de sa respiration; car c'est l'idée qu'ils se formerent de la flamme & de la chaleur. Mais cette fausse imagination dura peu. Ils s'accoutumerent bientôt à se servir du feu comme nous.

Ils ne connoissoient pas le feu.

Conjectures sur leur origine.

Quoiqu'on ignore dans quel tems les Marianes ont été peuplées, & de quel pays ses Habitans tirent leur origine, leurs inclinations qui ressemblent

(30) Histoire des Isles Marianes, par le Pere Gobien, Edition de Paris, 1701, un Volume *in*-12, p. 75.
(31) *Ibid.* page 77.
(32) *Ibid.* page 388.
(33) *Ibid.* page 304.
(*) Relation de Pigaphetta, p. 15.

à celles des Japonois, & les idées de leur Nobleſſe, qui n'eſt pas moins fiere & moins hautaine qu'au Japon, font juger qu'ils peuvent être venus de ces grandes Iſles; d'autant plus qu'ils n'en ſont éloignés que de ſix à ſept journées. Quelques-uns ſe perſuadent, néanmoins, qu'ils ſont ſortis des Philippines & des Iſles voiſines, parce que la couleur de leurs viſages, leur langue, leurs coutumes & la forme de leur Gouvernement, a beaucoup de rapport avec ce qu'on lira bientôt des Tagales, anciens Habitans des Philippines. Peut-être viennent-ils des uns & des autres, & leurs Iſles ſe ſont-elles peuplées par quelques naufrages des Japonois & des Tagales, que la tempête aura jettés ſur leurs Côtes.

Description des Isles Marianes.

Combien les Iſles Marianes ſont peuplées.

Les Marianes ſont fort peuplées. On compte plus de trente mille Habitans, dans la ſeule Iſle de Guahan. Celle de Saypan en contient moins, & les autres à proportion. Toutes ces Iſles ſont remplies de Villages, répandus dans les Plaines & ſur les Montagnes, dont quelques-uns ſont compoſés de cent & cent cinquante Maiſons. Les Habitans ſont bazanés; mais leur teint eſt d'un brun plus clair que celui des Philippinois. Ils ſont plus robuſtes que les Européens. Leur taille eſt haute & bien proportionnée. Quoiqu'ils ne ſe nourriſſent que de racines, de fruits & de poiſſon, ils ont tant d'embonpoint, qu'ils en paroiſſent enflés: mais il ne les empêche pas d'être ſouples & agiles. Rien n'eſt moins rare, parmi eux, que de vivre cent ans. Leur Hiſtorien aſſure que la premiere année qu'on leur prêcha l'Evangile, on en batiſa plus de ſix vingt qui paſſoient cet âge, & qui ne paroiſſoient pas au-deſſus de leur cinquantiéme année. La plûpart arrivent à l'extrême vieilleſſe, ſans avoir jamais été malades. Ceux qui le deviennent ſe guériſſent avec des ſimples, dont ils connoiſſent la vertu.

On y vit fort long tems.

Coquetterie des femmes.

Les hommes ſont entiérement nuds; mais les femmes ne le ſont pas tout-à-fait. Elles font conſiſter la beauté à ſe rendre les dents noires & les cheveux blancs. Ainſi la plus importante de leurs occupations eſt de ſe noircir les dents avec certaines herbes, & de blanchir leur chevelure avec des eaux préparées pour cet uſage. Elles la portent fort longue; au lieu que les hommes ſe la raſent preſqu'entiérement, & ne conſervent, au ſommet de la tête, qu'un petit floccon de cheveux, long d'un doigt, à la maniere du Japon.

Leur langue & leurs ſciences.

Leur langue a beaucoup de rapport à celle des Tagales, qu'on parle aux Philippines. Elle eſt aſſez agréable. La prononciation en eſt douce & aiſée. Un des agrémens de cette langue eſt de tranſpoſer les mots, & quelquefois même les ſyllabes du même mot; ce qui donne occaſion à des équivoques, que ces Peuples aiment beaucoup. Quoiqu'ils n'aient aucune connoiſſance des Sciences ni des beaux Arts, ils ne laiſſent pas d'avoir des Hiſtoires remplies de Fables, & même quelques Poëſies, dont ils ſe font honneur. Un Poëte eſt reſpecté de toute la Nation. Mais jamais Peuple ne fut rempli d'une vanité plus ſotte & d'une plus ridicule préſomption. Tous les pays, dont on leur parle, ne paroiſſent exciter que leur mépris. Ils n'entendent ces récits qu'avec des marques de pitié. Leur Nation eſt diſtinguée en trois Etats, la Nobleſſe, le Peuple, & ceux qui forment comme l'Etat moyen. La Nobleſſe eſt d'une fierté, que leur Hiſtorien traite d'incroiable. Elle tient le Peuple dans un abaiſſement, qu'il eſt impoſſible, dit-il, de s'imaginer

Diſtinction des Etats.

Description des Isles Marianes.

en Europe. C'eſt la derniere & la plus criminelle infâmie, pour les Nobles, de s'allier aux filles du Peuple. Une famille, qui le ſouffre, eſt perdue de réputation. Avant qu'ils euſſent embraſſé le Chriſtianiſme, s'il arrivoit qu'un Noble ſe dégradât, par une alliance ſi révoltante, tous ſes Parens s'aſſembloient; & de concert, ils lavoient cette tache dans le ſang du coupable. Enfin, ce fol entêtement va ſi loin, que c'eſt un crime pour les perſonnes du Peuple d'approcher de la Maiſon des Nobles; & s'ils deſirent quelque choſe les uns des autres, il faut qu'ils ſe le demandent de loin.

Titres & Fiefs des Nobles.

Ces Nobles ſont diſtingués par le titre de *Chamorris*. Ils ont des Fiefs, héréditaires à leurs familles. Ce ne ſont pas les enfans qui ſuccédent aux peres, mais les freres & les neveux du Mort, dont ils prennent le nom, ou celui du Chef de la famille. Cet uſage eſt ſi bien établi, qu'il ne cauſe jamais aucun trouble. La Nobleſſe la plus eſtimée eſt celle d'*Adgadna*, Capitale de l'Iſle de Guahan. Une ſituation avantageuſe & l'excellence des eaux ont attiré dans cette ville plus de cinquante familles nobles, qui jouiſſent d'une grande conſidération dans l'Iſle entiere. Leurs Chefs préſident aux aſſemblées. On les reſpecte, on les écoute; mais la déférence pour leur jugement n'eſt jamais forcée. Chacun prend le parti qui lui convient, ſans y trouver d'oppoſition; parce que ces Peuples n'ont proprement aucun Maître, ni d'autres loix que certains uſages, dont ils n'obſervent religieuſement un petit nombre que par la force de l'habitude.

Leurs civilités mutuelles.

Dans une ſi profonde barbarie, on remarque, entre les Chamorris, quelque apparence de politeſſe. Lorſqu'ils ſe rencontrent, ou qu'ils paſſent les uns devant les autres, ils ſe ſaluent par quelques termes civils (34). Ils s'invitent mutuellement à manger. Ils ſe préſentent d'une herbe qu'ils ont toujours à la bouche, & qui leur tient lieu de tabac. Une de leurs civilités les plus ordinaires eſt de paſſer la main ſur l'eſtomac, à ceux qu'ils veulent honorer. C'eſt une extrême incivilité, parmi eux, de cracher devant ceux à qui l'on doit du reſpect. Leur délicateſſe va là-deſſus juſqu'à la ſuperſtition. Ils crachent rarement; & jamais ſans beaucoup de précautions. Ils ne crachent jamais près de la maiſon d'un autre, ni le matin. Les plus graves en apportent quelques raiſons, qu'on n'a pas bien pénétrées.

Occupations des Inſulaires.

Leur occupation la plus commune eſt la pêche. Ils s'y exercent dès l'enfance. Auſſi nâgent-ils comme des poiſſons. Leurs canots ſont d'une legereté ſurprenante, & d'une propreté qui ne déplairoit pas en Europe. Carreri en fait une deſcription curieuſe. Ils ne ſont pas faits d'un ſeul tronc d'arbre, comme en Afrique & dans d'autres lieux, mais de deux troncs, couſus & joints avec de la canne des Indes. Leur longueur eſt de quinze ou de dix-huit pieds; & comme ils pourroient tourner facilement, parce que leur largeur n'eſt que de quatre palmes, ils joignent, aux côtés, des pieces de bois ſolides, qui les tiennent en équilibre. Ce Bâtiment ne pouvant gueres contenir que trois Matelots, ils font un plancher dans le milieu, qui s'avance des deux côtés ſur l'eau, & qui eſt la place des paſſagers. Des trois Matelots, l'un eſt ſans ceſſe occupé à jetter l'eau, qui entre également par-dehors & par les fentes; tandis que les deux autres ſont aux extrêmités, pour

Deſcription de leurs Navires.

(34) Ati-Arinmo, qui ſignifie, permettez que je vous baiſe les pieds.

gouverner.

gouverner. La voile, qui ressemble à celle qu'on nomme Latine, est de nattes, & de la longueur du Bâtiment; ce qui les expose à se voir renversés, lorsqu'ils n'évitent pas soigneusement d'avoir le vent en pouppe. Mais rien n'est égal à leur vitesse. Ils font, dans une heure, dix & douze milles. Pour revenir d'un lieu à l'autre, ils ne font que changer la voile, sans tourner le Bâtiment. Alors la proue devient la pouppe. S'ils ont besoin d'y faire quelque réparation, ils mettent les Marchandises & les Passagers sur la voile; & leur manœuvre est si prompte, que les Espagnols, qui en sont témoins tous les jours, ont peine à croire leurs yeux. C'est dans ces frêles machines, qu'ils ont quelquefois traversé une mer de quatre cens lieues jusqu'aux Philippines.

Discription des Isles Marianes.

Leurs Edifices ne sont pas sans agrémens. Ils sont bâtis de cocotiers, & d'un bois nommé *Maria*, qui est particulier à ces Isles. Chaque Maison est composée de quatre Appartemens, séparés par des cloisons de feuilles de palmiers, qui sont entrelassées en maniere de natte. Le toît est de la même matiere. Ces appartemens sont propres, & destinés chacun à son usage. On couche dans le premier. On mange dans le second. Le troisiéme sert à garder les fruits & les autres provisions, & le quatriéme au travail.

Edifices.

Bois de Maria.

On ne connoît aucun Peuple qui vive dans une plus grande indépendance. Chacun se trouve maître de soi-même & de ses actions, aussi-tôt qu'il est capable de se connoître. Le respect même & la soumission pour les Parens, que nous regardons comme une inspiration de la nature, est un sentiment qu'ils ignorent. Ils n'ont de rapport, avec leurs peres & leurs meres, qu'autant qu'ils ont besoin de leur secours. Chacun se fait justice, dans les démêlés qui naissent entr'eux. S'il survient quelque différend entre les villages & les peuples, ils le terminent par la guerre. Leur facilité est extrême à s'irriter. Ils se hâtent de courir aux armes. Mais ils les quittent aussi promptement qu'ils les prennent, & jamais leurs guerres ne sont de longue durée. Lorsqu'ils se mettent en campagne, ils poussent de grands cris, moins pour effrayer leurs Ennemis, que pour s'animer eux-mêmes; car la nature ne les a pas fait braves. Ils marchent sans Chef, sans discipline & sans ordre. Ils partent sans provisions. Ils passent deux & trois jours sans manger; uniquement attentifs aux mouvemens de l'Ennemi, qu'ils tâchent de faire tomber dans quelque piege. C'est un art, dans lequel peu de Nations les égalent. La guerre, parmi eux, ne consiste qu'à se surprendre. Ils n'en viennent aux mains qu'avec peine. La mort de deux ou trois hommes décide ordinairement de la victoire. Ils paroissent saisis de peur à la vûe du sang; & prenant la fuite, ils se dissipent aussi-tôt. Les Vaincus envoyent des présens au Parti victorieux, qui les reçoit avec une joie insolente, telle qu'est toujours celle des caracteres timides, qui voyent leurs Ennemis à leurs pieds. Il insulte aux vaincus. Il compose des Vers satyriques, qui se chantent ou qui se récitent dans les Fêtes.

Indépendance singuliere des Insulaires.

Ils sont peu guerriers.

Une singularité, qui distingue encore cette Nation, est de n'avoir point d'arcs, de fleches, ni d'épées. Les armes des Marianois sont des bâtons, garnis du plus gros os d'une jambe, d'une cuisse, ou d'un bras d'homme. Ces os, qu'ils travaillent assez proprement, ont la pointe fort aigue, & sont si venimeux par leur propre vertu, que la moindre esquille qui reste

Leur seule espece d'armes.

Combien elle est dangereuse.

Description des Isles Mariannes.

dans une bleſſure cauſe infailliblement la mort, avec des convulſions, des tremblemens, & des douleurs incroyables, ſans qu'on ait pû trouver, juſqu'à préſent, de reméde à la force d'un poiſon ſi puiſſant. Chaque Inſulaire a quantité de ces redoutables traits. Les pierres ſont une autre partie de leurs munitions. Ils les lancent avec tant d'adreſſe & de roideur, qu'elles entrent quelquefois dans le tronc des arbres. On ne leur connoît point d'armes défenſives. Ils ne parent les coups qu'on leur porte, que par la ſoupleſſe & l'agilité de leurs mouvemens. Mais s'ils ſont mauvais guerriers, ils entendent ſi bien la diſſimulation, que les Etrangers y ont toujours été trompés, avant que d'avoir appris à les connoître.

Leur paſſion pour la vangeance.

La vengeance eſt une de leurs plus ardentes paſſions. S'ils reçoivent une injure, leur reſſentiment n'éclate jamais par des éclats ou des paroles. Toute leur aigreur & leur amertume ſe renferme dans leur cœur. Ils ſont ſi maîtres de leurs dehors, qu'ils laiſſent paſſer tranquillement des années entiéres, pour attendre l'occaſion de ſe ſatisfaire. Alors, ils ſe dédommagent d'une ſi longue violence, en ſe livrant à tout ce que la haine & la trahiſon leur inſpirent de plus noir & de plus affreux.

Leur caractere eſt un obſtacle à leur converſion.

Leur inconſtance & leur legereté ſont ſans exemple. Comme ils vivent ſans contrainte, & dans l'habitude continuelle de ſuivre tous leurs caprices, ils paſſent aiſément d'une inclination à l'autre. Ce qu'ils deſirent avec le plus d'ardeur, ils ceſſent de le vouloir au moment d'après. Les Miſſionnaires regardent cette mobilité d'humeur, comme le plus grand obſtacle qu'ils ayent trouvé à la converſion de ces Barbares. Elle eſt accompagnée d'un goût fort vif pour le plaiſir. Ils ont naturellement de la gaieté. Ils s'exercent agréablement par des railleries mutuelles, & par des bouffonneries qui ne laiſſent point languir la joye. S'ils ſont ſobres, c'eſt moins par inclination que par néceſſité. Ils s'aſſemblent ſouvent. Ils ſe traitent en poiſſon, en fruits, en racines, avec une liqueur qu'ils compoſent de riz & de cocos rapés. Ils ſe plaiſent, dans ces fêtes, à danſer, à courir, à lutter, à raconter les avantures de leurs Ancêtres, & ſouvent à réciter des Vers de leurs Poëtes, qui ne contiennent que des extravagances & des fables. Les femmes ont auſſi leurs amuſemens. Elles y viennent fort parées; autant du moins qu'elles peuvent l'être avec des coquillages, de petits grains de jais, & des morceaux d'écaille de tortue, qu'elles laiſſent pendre ſur leur front. Elles y entrelaſſent des fleurs, pour relever ces bizarres ornemens. Leurs ceintures ſont des chaînes de petites coquilles, qu'elles eſtiment plus que nous ne faiſons, en Europe, les perles ou les pierres précieuſes. Elles y attachent de petits cocos, aſſez proprement travaillés. Elles ajoutent, à toutes ces parures, des tiſſus de racines d'arbres. Ce qui ne ſert qu'à les défigurer; car ces tiſſus reſſemblent plus à des cages qu'à des habits.

Amuſemens des femmes.

Dans leurs aſſemblées, elles ſe mettent douze ou treize en rond, debout & ſans ſe remuer. C'eſt dans cette attitude qu'elles chantent les Vers fabuleux de leurs Poëtes, avec un agrément & une juſteſſe, qui plairoient en Europe. L'accord de leur voix eſt admirable, & ne cede rien à la Muſique la mieux concertée. Elles ont dans les mains, de petites coquilles, qu'elles font jouer comme nos caſtagnetes. Mais les Européens ſont ſurpris de la maniere dont elles ſoutiennent leurs voix, & dont elles animent leur

chant, avec une action si vive & tant d'expression dans les gestes, qu'au jugement même des Missionnaires, elles charment ceux qui les voyent & qui les entendent (35).

Description des Isles Marianes.

Empire & supériorité sans exemple, des femmes sur leurs maris.

Les hommes prennent le nombre de femmes qu'ils jugent à propos, & n'ont pas d'autre frein que celui de la parenté. Cependant l'usage commun est de n'en avoir qu'une. Elles sont parvenues, dans les Isles Marianes, à jouir des droits qui sont ailleurs le partage des maris. La femme commande absolument dans chaque Maison. Elle est la Maîtresse. Elle est en possession de toute l'autorité; & le mari n'y peut disposer de rien, sans son consentement. S'il n'a pas toute la déférence que sa femme se croit en droit d'exiger; si sa conduite n'est pas réglée, ou s'il est de mauvaise humeur, sa femme le maltraite ou le quitte, & rentre dans tous les droits de la liberté. Ainsi le mariage des Marianois n'est pas indissoluble. Mais de quelque côté que vienne la séparation, la femme ne perd pas ses biens: ses enfans la suivent, & considérent le nouvel époux qu'elle choisit, comme s'il étoit leur pere. Un mari a quelquefois le chagrin de se voir, en un moment, sans femme & sans enfans, par la mauvaise humeur & la bizarrerie d'une femme capricieuse.

Comment elles punissent leurs infidélités.

Mais ce n'est pas le seul désagrément des maris. Si la conduite d'une femme donne quelque sujet de plainte à son mari, il peut s'en vanger sur l'Amant; mais il n'a pas droit de la maltraiter, & son unique ressource est le divorce. Il n'en est pas de même de l'infidélité des maris. Une femme, convaincue qu'elle est trahie par le sien, en informe toutes les femmes de l'habitation, qui conviennent aussi-tôt d'un rendez-vous. Elles s'y rendent, la lance à la main, & le bonnet de leurs maris sur la tête. Dans cet équipage guerrier, elles s'avancent en corps de bataille vers la Maison du coupable. Elles commencent par désoler ses terres, arracher ses grains & les fouler aux pieds, dépouiller ses arbres, & ravager tous ses biens. Ensuite fondant sur sa Maison, qu'elles ne traitent pas avec plus de ménagement, elles l'attaquent lui-même & ne lui laissent de repos qu'après l'avoir chassé. D'autres se contentent d'abandonner le mari dont elles se plaignent, & de faire savoir à leurs parens qu'elles ne peuvent plus vivre avec lui. Toute la famille, brûlant d'envahir le bien d'autrui, s'assemble pour en saisir l'occasion. Le mari se croit trop heureux, lorsqu'après avoir vû piller ou saccager tout ce qu'il posséde, il ne voit pas aller la fureur jusqu'à renverser sa Maison. Cet empire des femmes éloigne quantité de jeunes gens du mariage. Les uns louent des filles; & d'autres les achetent de leurs parens, pour quelques morceaux de fer ou d'écaille de tortue. Ils les mettent dans des lieux séparés, où ils se livrent avec elles à tous les excès du libertinage. Mais ils ne connoissent gueres d'autres crimes. L'homicide & le vol sont en horreur dans toute la Nation. Leur Historien assure qu'on leur avoit fait une injustice, en donnant à leur pays le nom d'Isles des Larrons (*). Entr'eux du moins, ils sont de si bonne-foi, qu'ils ne tiennent pas même leurs Maisons fermées; & l'on n'apprend jamais que personne ait volé son voisin.

Libertinage des jeunes gens.

(35) Le Pere Gobien, page 59.
(*) Cependant il n'y a point de Voyageur qui ne se plaigne d'y avoir été volé.

DESCRIPTION DES ISLES MARIANES.

Les Marianois étoient fans Religion.

Avant l'arrivée des Missionnaires, ils ne reconnoissoient aucune apparence de Divinité; & n'ayant pas la moindre idée de Religion, ils étoient sans Temples, sans culte & sans Prêtres. On n'a trouvé, parmi eux, qu'un petit nombre d'Imposteurs, distingués par le nom de Mancanas, qui s'attribuoient le pouvoir de commander aux Elemens, de rendre la santé aux Malades, de changer les saisons, & de procurer une récolte abondante ou d'heureuses pêches. Mais ils ne laissoient pas d'attribuer, à l'ame, une sorte d'immortalité, & de supposer, dans une autre vie des récompenses ou des peines. Ils nommoient l'Enfer, *Zazarraguan*, ou Maison de *Chaffi*; c'est-à-dire, d'un Demon, auquel ils donnoient le pouvoir de tourmenter ceux qui tomboient entre ses mains. Leur Paradis étoit un lieu de délices, mais dont ils faisoient consister toute la beauté dans celle des cocotiers, des cannes de sucre & des autres fruits, qu'ils y croyoient d'un goût merveilleux. Mais ce n'étoit pas la vertu, ou le crime, qui les conduisoit dans l'un ou l'autre de ces deux lieux. Tout dépendoit de la maniere dont on sortoit de ce monde. Ceux qui mouroient d'une mort violente avoient le Zazarraguan pour partage; & ceux qui mouroient naturellement, alloient jouir des arbres & des fruits délicieux du Paradis.

Deuil & témoignage extraordinaires de douleur.

Peu de Nations sont plus éloquentes dans la douleur. Rien n'est aussi lugubre que leurs enterremens. Ils y versent des torrens de larmes. Leurs cris ne peuvent être représentés. Ils s'interdisent toute sorte de nourriture. Ils s'épuisent par leur abstinence & par leurs larmes. Leur deuil dure sept ou huit jours, & quelquefois plus long-tems. Ils le proportionnent à la tendresse qu'ils avoient pour le Mort. Tout ce tems est donné aux pleurs & aux chants lugubres. L'usage commun est de faire quelques repas autour du Tombeau, car on en éleve toujours un, dans le lieu de la sépulture. On le charge de fleurs, de branches de palmier, de coquillages, & de ce qu'on a de plus précieux. La douleur des meres s'exprime encore par des marques plus touchantes. Après s'y être abandonnées long-tems, tous leurs soins se tournent à l'entretien de leur tristesse. Elles coupent les cheveux des enfans qu'elles pleurent, pour les conserver précieusement. Elles portent au cou, pendant plusieurs années, une corde, à laquelle elles font autant de Nœuds qu'il s'est passé de nuits depuis leur perte. Si le Mort est du nombre des Chamorris, ou si c'est une femme de qualité, on ne connoît plus de bornes; le deuil est une véritable fureur. On arrache les arbres, on brûle les édifices, on brise les bateaux, on déchire les voiles, qu'on attache par lambeaux au-devant des Maisons. On jonche les chemins de branches de palmier, & l'on éleve des machines lugubres à l'honneur du Mort. S'il s'est signalé par la pêche ou par les armes, on couronne son tombeau de rames & de lances. S'il est également illustre dans ces deux professions, on entrelasse les rames & les lances, pour en faire une espece de trophée.

Exemples de cette éloquence.

Le Pere Gobien, représentant la douleur des Marianois, la nomme, non-seulement vive & touchante, mais *fort spirituelle*. Il traduit quelques-unes de leurs expressions. » Il n'y a plus de vie pour moi, dit l'un; ce qui m'en » reste ne sera qu'ennui & qu'amertume. Le Soleil, qui m'animoit, s'est » éclipsé. La Lune, qui m'éclairoit, s'est obscurcie; l'Etoile, qui me condui- » soit, a disparu. Je vais être enseveli dans une nuit profonde, & abîmé

» dans une mer de pleurs & d'amertume. A peine l'un a-t-il cessé, qu'un » autre s'écrie : Helas, j'ai tout perdu ! Je ne verrai plus ce qui faisoit le » bonheur de mes jours & la joie de mon cœur. Quoi ! la valeur de nos » Guerriers, l'honneur de notre race, la gloire de notre Pays, le Heros de » notre Nation n'est plus. Il nous a quitté ! Qu'allons-nous devenir, & comment pourrons-nous vivre sans lui (36) ?

Description des Isles Marianes.

D'autres Voyageurs, s'attachant moins aux mœurs & aux usages, sont entrés dans quelques détails sur les productions naturelles de ces Isles. Quoique les arbres n'y soient pas si grands ni de la même épaisseur, que ceux des Philippines, le Terroir produit tout ce qui est nécessaire aux Habitans. Elles n'avoient autrefois, dit Carreri, que les fruits du Pays & quelques Poules ; mais les Espagnols y ont introduit le riz & les légumes. Ils y ont porté des chevaux, des vaches & des porcs, qui ont assez heureusement multiplié dans les montagnes. On n'y voyoit pas même de souris, avant que les Vaisseaux de l'Europe en eussent apporté. Il ne s'y trouve d'ailleurs aucun animal venimeux.

Productions naturelles des Isles Marianes.

Le fond du Terroir est rougeâtre, & d'une aridité qui ne l'empêche pas d'être assez fertile. Les pommes de Pin, les melons d'eau, les melons musqués, les oranges, les citrons & les noix de Cocos y croissent abondamment. Mais le plus merveilleux fruit de ces Isles, & qui leur est particulier, se nomme Rima. Dampier l'appelle le fruit à pain, parce qu'il tient lieu de pain aux Insulaires, & qu'il est en effet très nourrissant. La plante est épaisse, & bien garnie de branches & de feuilles noirâtres. Le fruit, qui croît aux branches, comme les pommes, est de figure ronde, & de la grosseur de la tête humaine. Il est revêtu d'une forte écorce, hérissée de pointes. Sa couleur est celle d'une datte. On le mange bouilli, ou cuit au four ; dans cet état, il se garde quatre & six mois. Mais, frais, il ne peut être gardé plus de vingt-quatre heures, sans devenir sec & de mauvais goût. Comme il n'a ni pepins ni noyaux, tout est substance, & ressemble à la mie tendre & blanche de notre meilleur pain. Carreri en compare le goût à celui de la figue d'Inde ou du Plantain (37). Dampier se contente d'assurer qu'il est fort agréable avant que d'être rassis, & qu'il ne l'a vû qu'aux Isles Marianes (38).

Rima, fruit merveilleux & particulier à ces Isles.

Le Doucdou est un autre arbre de ces Isles, dont le fruit, qui est verd en dehors, a la forme d'une longue poire. La poulpe en est blanche & molle. Elle renferme quinze noyaux, qui, étant rôtis, ont le goût de la chataigne. Les racines y sont les mêmes qu'aux Philippines.

Doucdou.

Carreri parle, avec étonnement, d'une étrange variation de la Boussole, qu'on observe dans cette mer, & dont les Pilotes, dit-il, n'ont pû donner aucune raison depuis deux siecles. Elle commence du Cap Saint-Bernardin, au douziéme & treiziéme degrés, & va toujours en augmentant jusqu'à dix-huit & vingt, pendant le cours de plus de mille lieues. De-là, elle va toujours en diminuant, jusqu'au Cap Mendocino, où elle ne se trouve plus que de deux degrés. Mais comme elle est tantôt au Nord-Est, tantôt au Nord-

Etrange variation de la Boussole.

(36) *Ubi suprà*, pages 69 & précédentes.

(37) Carreri, *ubi suprà*, p. 300.

(38) Dampier, *ubi suprà*, page 336.

DESCRIPTION DES ISLES MARIANES.

Ouest, tantôt moindre & tantôt plus grande, ces inégalités & ces différences en rendent l'explication fort difficile. Les Pilotes la connoissent au coucher du Soleil, parce qu'ayant le véritable point de l'Ouest, ils voyent s'il correspond juste avec le Nord, & les deux autres points Cardinaux (39).

Mouillage de l'Isle de Guahan.

Dampier fait remarquer que de loin, l'Isle de Guahan paroît plate & unie, mais qu'à mesure qu'on en approche, on s'apperçoit qu'elle panche du côté de l'Est, qui est le plus élevé, & qu'elle est défendue par des rochers escarpés, qui arrêtent la violence des flots, poussés comme ils sont continuellement par les vents alisés; aussi ne peut-on mouiller de ce côté-là. Mais à l'Occident, elle est assez basse, & pleine de Bayes sabloneuses, divisées par autant de pointes de roches (40).

Observations importantes de Dampier, sur les longitudes, & sur la largeur de la Mer du Sud.

Le même Voyageur, qui venoit alors du Cap Corriente, sur la Côte de Méxique, prit soin de fixer les longitudes; & pour l'utilité de la Géographie ou de la Navigation, il a publié, depuis son retour, une table particuliere du sillage de chaque jour (41).

(39) Carreri, *ubi suprà*, page 304.

(40) Dampier, *ubi suprà*, page 330.

(41) Elle est composée de sept colomnes, dont la premiere marque les jours des mois; la seconde, la route de chaque jour, ou le point du compas sur lequel il faisoit route; la troisiéme, la longueur de cette route, c'est-à-dire, le chemin que le Vaisseau faisoit chaque jour, en milles italiques ou géométriques, à raison de soixante pour un degré. Mais comme on ne fait pas toujours route sur le même point, la quatriéme & la cinquiéme colomne montrent combien de milles il faisoit par jour au Sud, & combien à l'Ouest. Les deux autres sont celles des latitudes & des vents. La somme totale des milles est 7323, qui font en tout, de longitude, cent vingt-cinq degrés onze minutes. Il y joint un raisonnement d'importance, qui ne doit pas être supprimé dans un Recueil de Voyages. » Supposant, dit-il, » la vérité de ce que tous les gens de Mer » accordent, qu'il faut soixante mille d'Italie pour un degré équinoxial, il s'ensuivra de-là que la Mer du Sud doit être » plus large de vingt-cinq degrés que les » Hydrographes ne comptent ordinairement, puisqu'ils ne lui en donnent qu'environ cent, plus ou moins : car étant certain, comme il le vérifia dans le cours » de son Voyage, que la distance de l'Isle » de Guahan jusqu'aux parties Orientales » de l'Asie, est absolument la même, » suivant le compte ordinaire, il s'ensuit » de-là nécessairement que vingt-cinq degrés » de longitude, ou environ, qu'on compte » de distance entre l'Amérique & les Indes » orientales, qui sont à l'Ouest, sont de » trop dans la largeur de l'Asie & de l'Afrique, de la Mer Atlantique, ou du Continent de l'Amérique, ou de tous ces espaces ensemble; & par conséquent, le Globe de la Terre en doit être diminué d'autant. Pour mettre cette vérité dans tout » son jour, il ajoute que la mer d'Ethiopie » ou des Indes doit être à beaucoup près » moins large qu'on ne compte en général; » s'il est vrai, comme il l'avoit entendu dire » mille & mille fois à d'habiles Marins, que » les Vaisseaux qui vont du Cap de Bonne-Espérance à la Nouvelle Hollande, (tous » ceux qui vont à Java, ou aux environs, tiennent cette latitude) se trouvent » échoués, & quelquefois en danger de périr lorsqu'ils croient être bien loin. Delà vient, peut être, que les Hollandois » nomment cette partie de la Côte, d'un » mot qui vient du Verbe *attirer*; comme » si c'étoit un aiman qui attirât les Navires, » & qui les avertît de s'en éloigner. Mais » l'Auteur croit plus volontiers que c'est la » proximité de la Terre qui les surprend, & » non un gouffre, ou chose semblable. Pour » la largeur de la Mer Atlantique, il sait » parfaitement, dit-il, qu'on lui donne six, » sept, huit, à dix degrés de trop : car » outre différentes Cartes qu'il en a composées lui-même, sur les Relations de diverses personnes expérimentées, M. Cambis, homme éclairé, qui a fait plusieurs » Voyages, en qualité de contre-Maître, » du Cap Lopez aux Barbades, a souvent » assuré qu'il l'a toujours trouvée entre soixante & soixante-deux degrés, au lieu

» qu'on la met à soixante-huit, soixante-
» neuf, soixante-dix & soixante-douze de-
» grés dans les Cartes ordinaires.

Quant à la supposition de soixante milles pour un dégré, Dampier n'ignoroit pas combien elle a été examinée, & que ceux qui étoient pour soixante-dix, & plus, l'ont emporté : mais n'étant pas convaincu de la justesse & de l'exactitude des expériences qui ont été faites sur terre par M. Norwood & d'autres, sur-tout lorsqu'il considére l'inégalité de la surface de la terre, & l'obliquité de la méthode, qui lui rend les mesures suspectes, il croit devoir s'en tenir au calcul général de la Marine, confirmé, pour l'essentiel, par l'expérience journaliere ; du moins jusqu'à ce qu'on ait produit quelque chose de plus certain. En faisant voile au Nord ou au Sud, il se trouva au lieu qu'il s'étoit proposé, dans un espace de tems qui quadre assez avec ce qu'il dit de la supposition ordinaire ; en accordant ce qui est raisonnable, pour les petits détours inévitables à l'Est ou à l'Ouest. Pourquoi donc ne pas se servir, en traversant les Méridiens, du même calcul qui s'est trouvé si juste en faisant route sur les Méridiens : Dans le Voyage de Guahan, en particulier, il augmenteroit, plutôt que de diminuer, le compte qu'il fait de sa longueur, à cause des vents d'Est & de la violence des Courans. S'il avoit calculé le sillage de la ligne de minute, sur le pied qu'elle étoit en arriere, comme on le fait ordinairement, ce qui peut aller à trois ou quatre milles sur cent lorsque le vent est fort frais, il auroit fallu compter plus de cent vingt-cinq degrés : mais c'est ce qu'on ne fit point dans le Voyage. *Dampier, ubi suprà, pages* 327 & 328.

Description des Isles Marianes.



DESCRIPTION
DES ISLES PHILIPPINES.

INTRODUCTION.

On se propose pour guides, dans cette Description, les Relations de l'Amirante Dom Hieronimo de Bañcelos y Carillo, & de Ferdinand de Las-Rias-Coronel, le Mémoire pour le Commerce de Dom Juan-Grau y Montfalcone, Procureur Général des Isles Philippines; la Relation d'un Religieux Espagnol, qui y avoit passé dix-huit ans; une Relation Espagnole de l'Isle de Mindanao; les Observations de Dampierre, de Gemelli-Carreri, & de quelques autres Voyageurs, dont les noms seront cités dans les Notes.

§ I.
Idée générale de ces Isles.

Origine de leur nom.

L'Auteur de la nature a placé dans la vaste Mer des Indes, au-delà du Gange, un grand nombre d'Isles, qui ne sont connues aujourd'hui que sous le nom de Philippines, vis-à-vis les Côtes des Royaumes de Malaca, de Siam, Camboie, Chiampa, Cochinchine, Tunquin & la Chine. Le fameux Magellan les avoit nommées l'Archipel de Saint-Lazare, parce qu'il y avoit jetté l'ancre, en 1521, le samedi avant le dimanche de la Passion, auquel les Espagnols donnent le nom de Saint-Lazare. Vingt-deux ans après, Louis Lopez de Villalobos les nomma Philippines, à l'honneur du Prince Philippe, héritier présomptif de la Monarchie d'Espagne. D'autres prétendent néanmoins qu'elles ne prirent ce nom que plus de vingt ans après, sous le regne de Philippe II, lorsque Michel Lopez-Legaspi en fit la conquête pour l'Espagne.

On ignore leur ancien nom. Quelques-uns veulent néanmoins qu'elles s'appellassent autrefois *Luçones*, du nom de la Principale, qui est Luçon, ou Manille : le mot de Luçon signifiant un Mortier, en langue Tagale, on auroit voulu dire, par ce nom, le Pays des Mortiers. En effet les Insulaires font certains Mortiers de bois, d'un demi pied de profondeur & d'autant de largeur, dans lesquels ils pilent leur riz, qu'ils passent ensuite avec des cribles, nommé Biloas. Il n'y a personne qui n'en ait un devant sa porte; & plusieurs en creusent trois dans un même tronc, pour employer tout à la fois autant d'ouvriers à ce travail. Mais d'autres prétendent que le nom de Manilles, que les Portugais donnent aux mêmes Isles, est leur premier nom; connu, disent-ils, depuis Ptolomée.

Disposition de ces Isles.

Les Vaisseaux, qui viennent de l'Amerique à l'Archipel de Saint-Lazare, ou des Philippines, voient nécessairement, lorsqu'ils commencent à découvrir la terre, une des quatre Isles qui se nomment Mindanao, Leyte, Ibabao, & Manille, depuis le Cap du Saint-Esprit, parce qu'elles forment en face une espece de demi cercle, de six cens milles de longueur. Manille se présente au Nord-Est, Ibabao & Leyte au Sud-Est, & Mindanao au Sud.


CARTE
DES ISLES
PHILIPPINES,
Dressé
sur la Carte Espagnole
du R P Murillo de Velarde
Ire Feuille
Pour servir a l'Histoire
Generale des Voyages.
Par le Sr Bellin Ingr
de la Marine.
1752.
Echelle
Lieues communes de France
5 10 15 20 25
Isles Babuyanes ou Batanes
Rochers sous l'eau
I. Palaguan
C. Boxeador
Cap del Inganno
NOUVe CASTILLE
ISLE LUZON
ou LUZ
Ytalones
Pte Bolinao
Playa honda
Manille
Lac de Bay
I. Luban
I. MINDORO
I. Romblon
I. Sibuyan
Masbate
I. SAMAR
I. de Cantaduanes
Piedra Jaradada
Pte du Diable
Longitude du Meridien de l'Isle de Fer
137 138 139 140 141 142
No 3 Tome X Page 376.



CARTE DES
ISLES PHILIPPINES
Dressée sur la Carte
Espagnole du R.P.
Murillo de Velarde.
2.e Feuille
Pour servir a l'Histoire
Generale des Voyages
Par le S.r Bellin Ing.r de la Marine
1752
Echelle
Lieues communes de France
5 10 15 20 25
Cap du S.t Esprit
I. Masbate
I. Calamiane
I. Linacapan
I. Panay
I. Bohol
I. Dumaran
Quiblat
I. Mindanao
I. Basilan
I. Jolo
I. S.t Jean
Partie de l'Isle de Borneo
I. Balaba
Cap de S.t Augustin
Golphe de Tagloc
Isles des Feux
On prétend qu'il y a dans ce parage beaucoup d'Isles de differentes grandeurs, dont on ne connoit ni l'estendue ni le nombre ni la situation
Longitude du Meridien de l'Isle de Fer

A l'Oueſt, on trouve Patagua, qui eſt la plus grande après Manille & Mindanao, & qui forme, avec elles un triangle, dont la pointe, qui eſt du côté de Borneo, appartient au Roi de ce nom, & l'autre au Roi d'Eſpagne. Au milieu de ce triangle, outre les cinq Iſles qu'on a déja nommées, il s'en trouve cinq autres, grandes & bien peuplées, qui ſe nomment Mindoro, Panay, l'Iſle des Noirs, Sebu & Bool. Ainſi l'on ne compte, dans cet Archipel, que dix Iſles remarquables par leur grandeur (42). Mais entre ces dix grandes, il s'en trouve dix autres de moindre étendue, qui ont auſſi leurs Habitans, & qui ſe trouvent dans la route de la nouvelle Eſpagne. Leurs noms ſont Luban, Marinduque, Iſla de Tablas, Romblon, Sibugan, Maſbate, Ticao, Capoul, & Catanduanes, hors du Détroit. Perſonne n'a donné une Relation exacte de quantité d'autres petites Iſles, les unes habitées, d'autres déſertes, qui ne laiſſent pas d'être bien connues des Indiens, parce qu'ils y vont chercher des fruits. On ſçait en général que vis-à-vis de Manille, du côté du Nord, entre le Cap de Boxeador & celui de l'Enganno, à vingt-quatre milles de terre, on trouve les deux petites Iſles, qui ſe nomment los Babuyanes, dont la premiere eſt habitée par des Indiens Chrétiens, qui payent un tribut à l'Eſpagne, & l'autre par des Sauvages, qui ne ſont pas éloignés des deux Lequios & de l'Iſle Formoſe. Près de Patagua, vis-à-vis de Manille, on rencontre trois Iſles qu'on appelle Calamianes, après leſquelles on en trouve huit ou neuf, toutes habitées. Enſuite, retournant vers le Midi, à quatre-vingt-dix milles au-delà des Calamianes, vis-à-vis de Caldera, qui eſt une pointe de Mindanao, on trouve Taguima, Xolo, & pluſieurs autres petites Iſles voiſines. Celles de Cuyo ſont entre les Calamianes & Panay, dans la Province d'Otton & de Maras. L'Iſle du Feu eſt proche de celle des Noirs. Bantayan eſt proche de Sebu. Pangla touche preſqu'à Bool. Panamao, Maripipi, Camiguin, Siargao & Pannon ſe trouvent entre Mindanao & Leyte. Enfin, les Voyageurs en apperçoivent quantité d'autres, qu'il ſeroit difficile de compter, & dont on ignore les noms. Ce qui fait voir, conclut Carreri, l'erreur de ceux qui fixent le nombre des Philippines à quarante; car, s'ils ne parlent que des grandes, il n'y en a pas tant; & s'ils prétendent les renfermer toutes dans ce compte, il y en a beaucoup davantage (43).

Description des Isles Philippines.

Leur nombre & leurs noms.

La ſituation de toutes ces Iſles eſt ſous la Zone Torride, entre l'Equateur & le Tropique du Cancer; car la pointe de Mindanao, qu'on nomme Sarrangan, ou le Cap de Saint-Auguſtin, ſe trouve à la latitude de cinq degrés trente minutes; & les Babuyanes, avec le Cap d'Enganno, au vingtiéme. L'Embocadero de Saint-Bernardin eſt au treiziéme degré; & la ville de Manille, au quatorziéme & quelques minutes. La longitude, ſuivant les meilleures Cartes, eſt entre cent trente-deux & cent quarante-cinq degrés (44)

Leur poſition.

(42) Ptolomée n'en compte auſſi que dix.

(43) Voyage de Gemelli Carreri, de l'Edition de Paris, 1719, Tome V. p. 60.

(44) Les Philippines, ſuivant Dampier, comprennent environ treize degrés de latitude en longueur, & s'étendent depuis près de cinq degrés de latitude Septentrionale juſqu'au douziéme degré, & ont en largeur environ ſix degrés de longitude. Ptolomée met les Iſles Manioles ou Manilles au cent quarante-deuxiéme dégré de longitude. Mais tout le monde ne commence pas à compter

Description des Isles Philippines.

Comment elles se sont formées.

Les différentes opinions, sur la maniere dont les Isles Philippines ont pû se former, n'ont rien qu'on ne puisse appliquer à toutes les Isles du Monde. Cependant on remarque particuliérement que les Philippines ont beaucoup de Volcans & de Sources d'eau chaude, au sommet des montagnes. Les tremblemens de terre y sont fréquens, & quelquefois si terribles, qu'à peine y laissent-ils subsister une Maison. Les Ouragans, que les Insulaires nomment Baguyos, déracinent les plus grands arbres, & chassent dans les terres une si grande quantité d'eau, que des Pays entiers s'en trouvent inondés. Le fond est rempli de bancs entre les Isles, sur-tout proche de la terre; & l'embarras est extrême à chercher les Canaux, qui ne laissent pas de s'y trouver pour la communication. Ces observations font juger que, si dans l'origine du Monde, toutes ces Isles, ou quelques-unes d'entr'elles étoient jointes à la terre-ferme, il n'est pas besoin de recourir au déluge universel pour expliquer leur séparation.

Anciens Habitans des Philippines.

Trois sortes de Peuples.

Malais & Tagales.

Les Espagnols y trouverent trois sortes de Peuples. Sur les Côtes, c'étoient des Mores-Malais, qui venoient, comme ils le disoient eux-mêmes, de Borneo, & de la terre-ferme de Malacca. D'eux étoient sortis les Tagales, qui sont les naturels de Manille, & des environs. On remarque leur origine à leur langage, qui ressemble beaucoup au Malai, à leur couleur, à leur taille, à leur habillement, & sur-tout à leurs usages, qu'ils ont pris des Malais & des autres Nations des Indes. L'arrivée de ces Peuples, dans les Isles, peut être attribuée à quelque tempête. En 1690, un accident de cette nature y amena quelques Japonois, qui embrasserent le Christianisme. Carreri, qui se trouvoit à Manille, en 1696, vit quelques-uns de ces nouveaux Fidéles, qui avoient deux robes aussi longues que des soutanes Ecclésiastiques, avec des manches rondes & larges. Celle de dessous étoit serrée de deux Ceintures, l'une venant de la droite, & l'autre de la gauche. Leurs hauts-de-chausses étoient fort longs, & leurs souliers ressembloient aux socs des Religieux Franciscains, qu'on nomme Pénitens. Leurs cheveux étoient courts, & rasés sur le devant jusqu'au sommet de la tête (45).

Mais ne se peut-il pas aussi que les vûes du commerce & l'espérance du gain aient amené volontairement des Malais aux Philippines?

Bisayas ou Pintados.

Les Peuples, qu'on nomme Bisayas & Pintados, dans les Isles de Camerines, de Leyte, de Samar, Panay & plusieurs autres, sont venus vraisemblablement de l'Isle Celebes ou de Macassar, dont les Habitans, dans plusieurs Cantons, ont, comme eux, l'usage de se peindre le corps (46). A l'égard de Mindanao, Xolo, Bool & une partie de Sebu, ceux que les Espagnols ont trouvés Maîtres de ces Isles, paroissent venus de Ternate, qui n'est pas éloignée. On en juge par leur Commerce & leur Religion, qui sont les

du même point. Il y a, suivant les observations de Dampier, douze ou quatorze Isles au Midi de Luçon ou Manille, habitées par des Espagnols. » Outre celles-là, dit-il, » il y en a une infinité d'autres petites, qui ne » sont d'aucune considération. Il y en a même de grandes, qui ne valent pas mieux. » Plusieurs n'ont pas de nom, ou en ont du » moins de si différens, que les Géographes varient extrêmement là-dessus. *Voyage de Dampier, Amsterdam, 1701, Tome I. page 324.*

(45) Carreri, *ubi suprà*, p. 64.

(46) On a vû dans les Journaux de Noort, de le Maire, &c., que cet usage est commun dans les Isles de la Mer du Sud.

mêmes, & sur-tout par les liaisons qu'ils conservent encore avec les Habitans de cette Isle.

Description des Isles Philippines.

Noirs des Montagnes de Manille.

Les Noirs, qui vivent dans les rochers & les bois épais dont l'Isle de Manille est remplie, n'ont aucune ressemblance avec les autres Habitans. Ce sont des Barbares, qui se nourrissent des fruits & des racines qu'ils trouvent dans leurs montagnes, & des animaux qu'ils prennent à la chasse. Ils mangent des singes, des serpens & des rats. Leur unique vêtement est un morceau d'écorce d'arbre, au milieu du corps; comme celui de leurs femmes est une toile, tissue de fil d'arbres, qu'elles nomment Tapisse, avec quelques brasselets de jonc & de cannes. Cette race de Sauvages n'a ni Loix, ni Lettres, ni d'autre Gouvernement que celui de la Parenté. Chacun obéit au Chef de sa famille. Leurs femmes portent les enfans dans des besaces d'écorce d'arbres, ou liés autour d'elles. Ils dorment dans tous les lieux où la nuit les surprend, soit dans le creux d'un arbre, ou dans des nattes d'écorce, qu'ils disposent en forme de hutes. Leur passion va si loin pour la liberté, que les Noirs d'une Montagne ne permettent point à ceux d'une autre de mettre le pied sur leur terrain; & cette indépendance mutuelle fait naître entr'eux de sanglantes guerres. Ils ont une haine mortelle pour les Espagnols. Lorsqu'ils en tuent quelqu'un, ils célébrent leur joie par une fête, dans laquelle ils boivent entr'eux dans son crane. Leurs armes sont l'arc & les fléches, dont ils empoisonnent la pointe, & qu'ils percent à l'extrêmité, afin qu'elles se rompent dans le corps de leurs Ennemis; avec la zagaie ils portent une espece de poignard attaché à leur ceinture, & un petit bouclier de bois. Ces Noirs n'ayant pas laissé de s'allier avec des Indiens aussi sauvages qu'eux, il en est sorti une autre Race de Noirs, qui se nomment Manghians, & qui habitent les Isles de Mindoro & de Mundos. Quelques-uns ont les cheveux aussi crêpus que les Negres d'Angola. D'autres les ont assez longs. La couleur de leur visage est celle des Ethiopiens. Carreri, qui tenoit ce détail des Jésuites & de plusieurs autres Missionnaires, ne fait pas difficulté d'ajouter, sur leur témoignage, qu'on a vû à plusieurs de ces Barbares, des queues de quatre ou cinq pouces de long (47).

Race sortie d'eux.

Autres Sauvages des Isles.

On trouve, dans les Isles, quelques autres especes de Sauvages, tels que les Zambales, qui portent les cheveux longs comme les Indiens conquis; les Ilayas, les Tinghians, & les Igolottes. Quelques-uns payent le tribut, quoiqu'ils n'ayent pas été vaincus par les Espagnols. Carreri ne put être informé de la Religion des Noirs. Les Missionnaires l'assurerent unanimement que ce malheureux Peuple vit comme les bêtes farouches, & que la seule trace de culte qu'ils aient apperçu dans les montagnes est une pierre ronde, ou un tronc d'arbre, pour lesquels ils marquent une sorte de vénération (48). Les trois autres Nations, qu'on a nommées auparavant, conservent quelque penchant pour les superstitions du Mahométisme, par la correspondance qu'ils entretiennent avec l'Isle de Ternate & les Malais.

Il paroît, suivant l'opinion la plus commune, que les premiers Habitans de ces Isles ont été les Noirs, & que leur lâcheté naturelle ne leur ayant pas

(47) *Ibidem*, page 68.

(48) Page 69. Il ajoute qu'on a trouvé néanmoins, dans leurs cabanes, quelques Statues informes.

Description des Isles Philippines.

permis de défendre leurs Côtes contre les Etrangers qui ſont venus de Sumatra, de Borneo, de Macaſſar & d'autres Pays, ils les ont abandonnées pour ſe retirer dans les Montagnes. Auſſi, dans toutes les Iſles où cette race de Noirs ſubſiſte encore, les Eſpagnols ne poſſédent que les Côtes. Ils ne les poſſedent pas même entiérement. Depuis Maribeles juſqu'au Cap de Bolinea, dans l'Iſle même de Manille, on n'oſe deſcendre au rivage pendant cinquante lieues, dans la crainte des Noirs, qui ſont les plus cruels Ennemis des Européens. Ils occupent tout l'intérieur de l'Iſle; & l'épaiſſeur des bois eſt ſeule capable de les défendre contre les plus fortes armées. On lit, dans les Relations mêmes des Eſpagnols, que de dix Habitans de l'Iſle, à peine l'Eſpagne en compte un dans ſa dépendance. Paſſons, avec Carreri & Dampier, à la deſcription particuliere des Iſles.

§ II.

Deſcription de l'Iſle de Luçon, nommée auſſi Manille.

Forme de l'Iſle.

CETTE Iſle paſſe pour la principale des Philippines. Son extrêmité Orientale eſt au treiziéme degré trente minutes; & celle du Nord touche preſqu'au dix-neuviéme. On compare ſa figure à celle d'un bras plié; inégal néanmoins dans ſon épaiſſeur, puiſque du côté de l'Orient on peut la traverſer en un jour, & que de celui du Nord elle s'élargit ſi fort, que ſa moindre largeur, d'une mer à l'autre, eſt de trente à quarante lieues. Toute ſa longueur eſt de cent ſoixante lieues Eſpagnoles, & ſon circuit d'environ trois cens cinquante.

Origine de ſa Capitale.

Dans le coude de ce bras, la mer reçoit une grande riviere, qui forme une Baie de trente lieues de circuit. Les Eſpagnols l'appellent Bahia, parce qu'elle ſort d'un grand Lac nommé Bahi, qui eſt à dix-huit milles de leur Capitale. C'étoit dans le même lieu, c'eſt-à-dire, dans l'angle formé par la mer & la riviere, que les Inſulaires avoient leur principale Habitation, compoſée d'environ trois mille huit cens Maiſons. Elle étoit environnée de pluſieurs marais, qui la fortifioient naturellement, & d'un terrain qui produiſoit en abondance tout ce qui eſt néceſſaire à la vie; deux raiſons qui la firent choiſir, à Lopez-Legaſpi, pour en faire la Capitale Eſpagnole, ſous l'ancien nom de Manille (49). Ce deſſein fut exécuté le jour de Saint-Jean de l'année 1571, cinq jours après la conquête: mais la victoire s'étant déclarée pour les armes d'Eſpagne, le jour de Sainte Potentiane, qui eſt le 19 du même mois, cette Sainte fut choiſie pour la Patrone de l'Iſle.

Baie de Bahia, ou de Manille.

La Baie eſt profonde dans preſque toutes ſes parties, fort poiſſonneuſe, bordée de villages & de quantité d'arbres. A trois lieues de Manille, elle offre un fort bon Port, qui ſe nomme Cavite. Vers ſon entrée, à huit lieues de Manille, on voit l'Iſle Mirabilla, dont la terre eſt fort haute, & d'environ trois lieues de circuit. Les Eſpagnols y entretiennent une garde de ſix Soldats, commandés par un Officier, qui fait auſſi l'office de Corregidor,

(49) On renvoye ſa Deſcription à la fin de l'Article.

dans un village de cinquante Maisons, qui regarde la ville de Manille. On distingue trois passages, pour entrer dans la Baie. Le premier, qui est le plus fréquenté, parce qu'il est le plus profond, n'a pas moins d'une demie lieue de largeur. Il est entre l'Isle & la pointe qu'on nomme Pointe du Diable. Le second est large d'un quart de lieue, entre la Côte opposée, & ce qu'on nomme l'Ecueil des chevaux. Il a peu de fond; & quelques petits rochers, cachés sous l'eau, le rendent moins sûr. Le troisiéme, qui a trois lieues de large, est entre l'ecueil des chevaux & la Pointe de Marigondon. Les bancs, dont il est rempli, ne permettent point d'y entrer sans beaucoup de précautions.

Description des Isles Philippines.

Trois passages dans cette Baie.

En sortant de la Baie, sur la gauche, par la route que prennent les Vaisseaux de la Nouvelle Espagne, on trouve, après quatorze lieues de chemin, la Baie de Balayan & Bombon, qui a trois lieues de tour, & derriere laquelle on découvre un Lac avec quantité d'Habitations. En allant vers l'Est, on passe la pointe du Souffre, & l'on entre dans la Baie de Batangas, qui n'est habitée que par des Indiens. Près de la pointe, on rencontre la petite Isle de la Caza, qui est remplie de gibier, & le Port de Malcaban, qui est entre cette Isle & la Pointe.

Province & Baie de Balayan & Bombon.

Après avoir passé la Baie de Batangas, on trouve les villages de Lovo & de Galban, dont le voisinage offre des apparences de Mines. C'est-là que se termine la Province de Balayan, qui commence à l'Isle Mirabilla, & qui contient environ 2500 Indiens tributaires. On entre ensuite dans celle de *Calilaia* ou *Tayabas*, qui s'étend jusqu'au Cap de Bondo, & dans les terres jusqu'à Maubun, sur la Côte opposée de l'Isle. Elle est plus grande & mieux peuplée que la premiere. On passe, de cette Province, dans celle de Camarines, qui comprend Bondo, Passacao, Ibalon, Capitale de la Jurisdiction de Catanduanes, Bulan, Sorsokon, Port où l'on construit les gros Vaisseaux du Roi, & la Baie d'Albay, qui est hors du Détroit, & proche de laquelle est un Volcan très haut, qu'on apperçoit de fort loin en venant de la Nouvelle Espagne. La Montagne du Volcan a quelques sources d'eau chaude; une entr'autres, dont l'eau change en pierre le bois, les os, les feuilles, & l'étoffe même qu'on y jette. Carreri rend témoignage qu'on présenta au Gouverneur des Philippines, Dom François Tello, une écrevisse dont la moitié seulement étoit pétrifiée, parce que dans la vûe de rendre ce phénoméne plus sensible, on avoit pris soin qu'elle ne le fût pas entiérement. Dans un village, nommé Trui, à deux lieues du pied de la Montagne, on trouve une grande source d'eau tiede, qui a la même propriété, sur-tout pour les bois de Molaie, de Binanuio & de Naga (50).

Province de Calilaia ou Tayas.

Province de Camarines.

Source dont l'eau pétrifie.

Au-delà d'Albay, vers l'Orient, on découvre le Cap de Buysagai. Ici la Côte remonte vers le Nord, en laissant à droite les Isles Catanduanes, qui en sont éloignées de deux lieues. Ensuite, côtoiant l'Isle, on trouve la riviere de Bicor, qui vient d'un Lac, & baigne les murs de Caçeres, ville fondée par Dom François de Sande, second Gouverneur & Propriétaire de ces Isles. L'Evêque du nouveau Caçeres y fait sa résidence; & les Provinces de Calilaia, de Camarines & d'Ibalon sont sous sa Jurisdiction.

Ville & Evêché de Caçeres.

(50) Carreri, *ubi suprà*, page 77.

Description des Isles Philippines. Province de Parecala.

De la Province de Camarines, on entre dans celle de Parecala, qui a de riches Mines d'or & d'autres métaux, sur-tout d'excellentes pierres d'aiman. On y compte environ sept mille Indiens, qui payent tribut à l'Espagne. Le terroir en est plat & fertile. Il produit particuliérement des arbres de Cacao & des Palmiers, dont on tire beaucoup d'huile & de vin. Après trois jours de chemin le long de la Côte, on trouve la Baie de Mauban dans le pli du bras. Au-dehors de cette Baie est le Port de Lampon, qui ressemble à celui de Mauban.

Les Mines d'or, & d'autres métaux.

Nouvelle Segovie, Capitale de la Province de Cagayan.

Depuis Lampon jusqu'au Cap Del-Engaño, la Côte n'a pour Habitans que des Infidéles & des Barbares. C'est-là que commence la Province & la Jurisdiction de Cagayan, la plus grande de toutes ces Isles. Elle s'étend l'espace de quatre-vingt lieues en longueur, & de quarante en largeur. Sa Capitale est la nouvelle Segovie, fondée par le Gouverneur Dom Consalve de Ronquille, avec une Eglise Cathédrale, dont le premier Evêque fut Michel de Benavides, en 1598. La ville est située sur le bord d'une riviere du même nom, qui vient des Montagnes de Santor, dans Pampagna, & qui traverse presque toute la Province. C'est la résidence d'un Alcade Major, avec une garnison. On y a construit un Fort de pierre, soutenu par d'autres ouvrages, pour se défendre des Montagnards. Les Paroisses de cette Province ont été confiées aux Dominiquains. On observe que le Cap d'Engaño, qui est le plus Septentrional de l'Isle, est fort dangereux par les vents du Nord & par la force des Courans. Après avoir suivi la Côte, de l'Est à l'Ouest, pendant quinze lieues, on trouve l'autre pointe, qui se nomme Boxeador. Au-delà de ce Cap, la Côte tourne au Sud, & l'on fait encore vingt lieues dans la Province de Cagayan, pour entrer dans celle d'Iloccos. Les Cagayans Tributaires sont au nombre d'environ neuf mille. Toute la Province est fertile; & ses Habitans, dont on vante la vigueur, se partagent entre l'agriculture & la milice, tandis que leurs femmes font divers ouvrages de coton. Les Montagnes y fournissent une si grande abondance de cire, qu'étant à très vil prix, les pauvres s'en servent au lieu d'huile à brûler. On trouve, dans les mêmes lieux, quantité de bois estimés, tels que le brésil & l'ébène. Les Forêts y sont remplies de sangliers, moins bons à la vérité que les nôtres, & de cerfs qu'on tue pour la peau & les cornes, dont on fait un Commerce avantageux avec les Chinois.

Province d'Iloccos.

La Province d'Iloccos passe pour une des plus peuplées & des plus riches de toutes ces Isles. Elle a quarante lieues de Côtes, & sa situation est sur les bords de la riviere de Bigan. Guido de Laccazaris, Gouverneur Espagnol, y fonda, en 1574, une ville qu'il nomma *Fernandine.* Cette Province ne s'étend pas plus de huit lieues dans les Terres, parce qu'on trouve, à cette distance, des Montagnes & des Forêts habitées par les Igolottes, Nation guerriere & de haute stature, & par des Noirs qui n'ont pas encore été subjugués. Une armée Espagnole, qui attaqua les Igolottes en 1623, connut l'étendue de ces Montagnes, dans une marche de vingt & une lieues qu'elle n'y put faire qu'en sept jours. Elle passa continuellement sous des muscadiers sauvages & sous des pins. Ce ne fut qu'au sommet de la Montagne, qu'elle trouva les principales habitations des Igolottes. Ces lieux sauvages leur fournissent de l'or, qu'ils échangent avec les Tributaires d'Iloccos & de Pangasinan, pour du tabac, du riz & d'autres commodités.

On passe ensuite dans la Province de Pangasinan, dont la Côte a quarante lieues d'Espagne de longueur, & la même largeur, à peu près, que celle d'Iloccos. Ses Montagnes produisent beaucoup d'une espece de bois, que les Indiens nomment *Sibucau*, renommé pour teindre en rouge & en bleu. Tout le fond de cette Province est habité par des Sauvages, qui vont errans dans les Forêts & les Montagnes, aussi nuds, aussi féroces que les animaux des mêmes lieux. Ils sement néanmoins quelques grains dans leurs vallées; & le reste de leur travail consiste à ramasser, dans le lit des rivieres, de petits morceaux d'or, qu'ils donnent, pour ce qui leur manque, aux Indiens Tributaires. On compte, de ceux-ci, dans la Province d'Iloccos, environ neuf mille; & sept mille dans celle de Pangasinan. C'est dans la derniere qu'est le Port de Bolinao & la Plaga-Onda, lieu fameux, aux Philippines, par la victoire que les Espagnols y remporterent sur la Flotte Hollandoise d'Olivier Noort.

Description des Isles Philippines.

Province de Pangasinan.

La Province de Pampangan, qui fait la séparation du Diocèse de la nouvelle Segovie & de l'Archevêché de Manille, suit celle de Pangasinan. Cette Province, qui a beaucoup d'étendue, est d'une extrême importance pour les Espagnols, par l'utilité qu'ils en tirent continuellement pour la conservation de l'Isle. Les Habitans, qu'ils ont pris soin d'accoutumer à leurs usages, servent non-seulement à les défendre, mais à les seconder dans toutes leurs entreprises. D'ailleurs son terroir est très fertile, sur-tout en riz; & Manille en tire ses provisions. Elle fournit aussi du bois pour les Vaisseaux, avec d'autant plus de facilité que ses Forêts sont sur la Baye, & peu éloignées du Port de Cavite. On y compte huit mille Indiens conquis, qui payent le tribut en riz. Ses montagnes sont habitées par les Zambales, Peuples féroces, & par des Noirs aux cheveux crepus, qui sont continuellement aux mains pour défendre les limites de leurs Jurisdictions sauvages, & s'interdire mutuellement l'accès des bois dont ils s'attribuent la proprieté.

Province de Pampangan.

Bahi est une autre Province à l'Orient de Bahia, qui n'est pas moins importante aux Espagnols pour la construction des Vaisseaux. On recueille, autour du Lac de son nom, & des villages voisins, les meilleurs fruits de l'Isle; sur-tout de l'Areca, que les Habitans nomment Bonga, & du Betel, qu'ils appellenr Buys. Le Betel de Manille l'emporte sur celui du reste des Indes. Aussi les Espagnols mêmes en machent-ils du matin au soir. Les Habitans Tributaires de cette Province, qui sont au nombre d'environ six mille, sont employés sans cesse à couper, ou scier du bois, pour le Port de Cavite. Le Roi leur donne, pour ce travail, une piastre par mois, & leur provision de riz.

Province de Bahi.

Betel de Manille.

Entre Pampanga & Tondo, on trouve une petite Province nommée *Bulacan*, qui abonde en riz & en vin de palmiers. Elle est habitée par les Tagales, dont on ne compte que trois mille, qui payent le tribut.

Province de Bulacan.

Enfin l'on met au nombre des Provinces de Luçon ou Manille, plusieurs Isles voisines de l'embouchure du Canal, telles que Catanduanes, Masbate, & Bourias. La premiere a trente lieues de circuit, & sa figure est triangulaire. Elle est des premieres qui se présentent à l'approche des Philippines, & si proche de l'Embocadero de Saint-Bernardin, que plusieurs Pilotes, s'y étant trompés, & croyant entrer dans la bouche du Détroit, se sont

Province des Isles.

Isle de Catanduanes.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

jettés entre des bancs dangereux, dont toute l'Isle est environnée jusqu'à la portée du mousquet. Elle est exposée aux vents du Nord, qui ne permettent point d'en approcher jusqu'au milieu de Septembre. Sa fécondité est extrême en riz, en huile de palmier, en cocos, en miel & en cire. On y trouve plusieurs rivieres, dont le passage est dangereux, & le sable mêlé d'or, que les torrens y entraînent des montagnes; la plus grande se nomme Catandangan. Les Espagnols lui ont donné le nom de Catanduanes, d'où l'Isle a pris le sien. La principale occupation des Habitans est de faire de petites barques, qu'ils vendent à Mindoro, à Calelaia, à Balayan & dans d'autres lieux. Ils commencent par en faire une grande, cousue, suivant leur usage, avec des cannes, sans pont & sans cloux; & continuant par degrés d'en faire de plus petites, ils les mettent l'une dans l'autre, & les transportent ainsi jusqu'à cent lieues. Cette Nation est guerriere. Elle se peint comme les Bisayas; mais elle porte une sorte de veste, qui descend jusqu'aux genoux. Les femmes sont vêtues modestement, à la maniere des Bisayas, d'une robe & d'un long manteau; & leurs cheveux sont liés, au sommet de la tête, d'un nœud en forme de rose. Elles portent, sur le front, un morceau d'or battu, large de deux doigts, & doublé de taffetas; avec trois pendans d'or à chaque oreille, l'un, comme on les porte en Europe, les deux autres plus bas, & des anneaux aux jambes, dont le bruit se fait entendre, lorsqu'elles marchent. Cette parure n'empêche pas qu'elles n'ayent l'esprit mâle, & qu'elles ne s'exercent, comme les hommes, au travail de l'agriculture & de la pêche.

Description de la ville de Manille.

Après avoir fait le tour de l'Isle de Luçon, ou Manille, il ne manque, à cette curieuse Description, que celle de sa Capitale. La ville de Manille est dans une position (51) qui la fait jouir d'un Equinoxe presque continuel. Pendant toute l'année, la longueur des jours & celle des nuits, ne différent pas d'une heure; mais les chaleurs sont excessives. Elle est située sur une pointe de terre que la riviere forme en se joignant à la mer. Son circuit est d'environ deux milles, & sa longueur d'un tiers; dans une forme si peu réguliere, qu'elle est fort étroite aux deux bouts, & large au milieu. On y compte six portes; celles de Saint-Dominique, de Parian, de Sainte-Lucie, la Roiale, & une Poterne. La muraille, du côté de Cavite, n'a que cinq petites tours, garnies de pieces de fer; mais à la pointe, elle est défendue par un fameux Bastion, qui se nomme *Della-Fundizione*, & plus loin par un autre. C'est entre ces deux Ouvrages que se trouve la Porte Royale, qui est garnie d'une bonne artillerie de fonte, avec plusieurs Ouvrages extérieurs. On trouve ensuite le Bastion de Parian, qui tire ce nom d'un Fauxbourg qui le couvre, & qui est monté aussi de plusieurs pieces de fonte. En continuant de suivre la riviere, on voit la tour de Saint-Dominique, proche d'un Couvent de cet Ordre; & l'on acheve le tour de la Ville, en venant du Château, qui termine sa longueur. Ainsi, Manille est baignée au Midi par la mer; au Nord & à l'Est par la riviere, sur laquelle on entretient des Ponts-levis, pour entrer dans la Porte Royale & dans celle de Parian.

Ses Maisons, quoique de simple charpente, depuis le premier étage jus-

(51) Le même, *ibid.* page 18.

qu'au

qu'au sommet, tirent assez d'agrément de leurs belles galeries. Les rues sont larges; mais on y voit quantité d'édifices ruinés par les tremblemens de terre, & peu d'empressement pour les rebâtir. C'est la même raison qui fait que la plûpart des Maisons sont de bois. On comptoit, à la fin du dernier siécle, trois mille Habitans dans Manille, mais nés presque tous de tant d'unions différentes, qu'il a fallu des noms bizarres pour les distinguer. On y donne le nom de Créole à celui qui est né d'un Espagnol & d'une Amériquaine, ou d'un Amériquain & d'une femme Espagnole. Le Métif vient d'un Espagnol & d'une Indienne; le Castis, ou le Terceron, d'un Métif & d'une Métive; le Quarteron, d'un Noir & d'une Espagnole; le Mulâtre, d'une femme noire & d'un Blanc; le Grifo, d'une Noire & d'un Mulâtre; le Sambo, d'une Mulâtre & d'un Indien; & le Cabra, d'une Indienne & d'un Sambos.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

Distinction des Races qui viennent de différentes unions.

Les femmes de qualité, dans Manille, sont vêtues à l'Espagnole; mais celles du commun n'ont pour tout habillement qu'une piece de toile des Indes, qui se nomme *Saras*, qu'elles s'attachent de la ceinture en bas, pour servir de juppe; & une autre qu'elles appellent *Chinina*, qui leur sert de manteau. Dans un Pays si chaud, elles n'ont besoin, ni de bas, ni de souliers. Les Espagnols de la ville sont habillés à la maniere d'Espagne; mais ils ont pris l'usage des hautes sandales de bois, dans la crainte des pluies. Ceux, dont la condition est aisée, font porter, par un domestique, un large Parasol, pour les garantir des ardeurs du Soleil. Les femmes se servent de belles Chaises, ou d'un Hamac, qui n'est, comme ailleurs, qu'une espece de filet, soutenu par une longue barre de bois & porté par deux hommes, dans lequel on est fort à l'aise.

Habit des Espagnols de Manille.

Quoique la ville soit également petite par l'enceinte de ses murs & par le nombre de ses Habitans, elle devient très grande, si l'on y comprend ses Fauxbourgs. A cent pas de la porte de Parian, on en trouve un du même nom, qui est le quartier des Marchands Chinois. On les appelle Sangleys. Cette habitation a plusieurs rues, toutes bordées de boutiques remplies d'étoffes de soie, de belles porcelaines, & d'autres marchandises. On y trouve toutes sortes d'Artisans & de Métiers. Les Espagnols dédaignant de vendre & d'acheter, tout leur bien est entre les mains des Sangleys, auxquels ils abandonnent le soin de le faire valoir. On en compte près de trois mille dans Parian, sans y comprendre ceux des autres parties de l'Isle, qui sont au même nombre. Ils étoient autrefois environ quarante mille; mais la plûpart périrent dans diverses séditions, qu'ils avoient eux-mêmes excitées, & qui attirerent d'Espagne une défense à tous les autres de demeurer dans l'Isle. Cet ordre est mal observé. Il en arrive tous les ans quelques-uns, dans quarante ou cinquante Chiampans qui apportent à Manille quantité de marchandises, sur lesquelles ils font beaucoup plus de profit qu'ils n'en peuvent espérer à la Chine. Ils demeurent cachés quelque-tems, pour éluder la Loi. Ensuite l'habitude de les voir, & l'intérêt même des Espagnols, font fermer les yeux sur leur hardiesse.

Fauxbourgs qui aggrandissent beaucoup Manille.

Des Chinois, nommés Sangleys, font tout le Commerce.

Les Sangleys de Parian sont gouvernés par un Alcade, ou un Prévôt, auquel ils payent une somme considérable. Ils ne sont pas moins libéraux pour l'Avocat Fiscal, qui est leur protecteur déclaré, pour l'Intendant &

Leur Gouvernement.

Description des Isles Philippines.

les autres Officiers ; ſans parler des impôts & des tributs qu'ils payent au Roi. Pour la ſeule permiſſion de jouer (52), au commencement de leur nouvelle année, ils donnent au Roi dix mille pieces de huit. On ne leur laiſſe néanmoins cette liberté que très peu de jours, pour ne les pas expoſer au riſque de perdre le bien d'autrui. D'ailleurs, ils ſont contenus rigoureuſement dans le devoir. On ne leur permet pas de paſſer la nuit dans la Maiſon des Chrétiens ; & leurs Boutiques ne doivent jamais demeurer ſans lumiere. Carreri aſſure que c'eſt pour les détourner d'un vice abominable qui eſt fort commun à leur Nation (53).

Quinze Fauxbourgs à Manille.

Après avoir paſſé la riviere ſur le Pont qui eſt proche de Parian, on trouve les Fauxbourgs de Tondo, Minondo, Sainte-Croix, Dilao, Saint-Michel, Saint-Jean de Bagumbaia, Saint-Jacques, Notre-Dame de l'Hermite, Malati, Chiapo, & pluſieurs autres juſqu'au nombre de quinze, qui ſont tous habités par des Indiens, des Tagales, & d'autres Nations, ſous la direction d'un Alcade. La plûpart des Maiſons y ſont de bois, & bâties ſur des piliers le long du Fleuve. Elles ſont couvertes de Nipas, ou de feuilles de palmier. Les côtés ſont garnis de canne. On y monte par des échelles, qui ſont néceſſaires dans un terrain humide & ſouvent couvert d'eau. Tondo, qui s'étoit conſervé ſous la puiſſance d'un petit Roi, étoit autrefois environné de remparts & muni de quelques pieces d'artillerie ; mais il fit peu de réſiſtance aux armes des Eſpagnols. Dans l'eſpace qui eſt entre ces Fauxbourgs, on trouve, ſur l'un & l'autre bord de la riviere juſqu'au Lac de Bahi, quantité de Jardins, de Fermes & de Maiſons de campagne.

College des Jéſuites de Manille.

Carreri eut la curioſité de viſiter tous les Edifices de Manille, qui lui parurent dignes de ſes Obſervations. Le College des Jéſuites eſt fort grand, orné de très longues & très hautes voutes, avec de ſpacieux Dortoirs; mais, depuis le premier étage juſqu'au ſommet, tout eſt de bois, dans la crainte des tremblemens de terre. Par la même raiſon, toute la partie ſupérieure de l'Edifice eſt ſoutenue par de hautes colomnes, afin que ce poids fatigue moins les murs, qui ne réſiſteroient pas autrement à de ſi violentes ſecouſſes. On voit, au centre du College, un magnifique Cloître, & une Egliſe du même éclat, dont le Maître-Autel eſt richement orné. Six autres Autels, brillans des plus belles dorures, répondent au principal. Le Portail eſt d'une pierre fort eſtimée, & travaillée avec beaucoup d'art. Cette Maiſon, qui ſe nomme Saint-Ignace, fut fondée en 1581, ſous le premier Evêque de Manille, par le Pere Sedigno-Alonſo. Aſſez proche, eſt un autre Edifice, nommé Saint-Joſeph, qui porte plus proprement le titre de College, où les Jéſuites avoient alors quarante Ecoliers pour les Humanités, la Philoſopie & la Théologie. On y prend tous les dégrés. Outre ſes revenus particuliers & les penſions du Roi, il s'y trouve des Etudians, qui payent une penſion annuelle de cent cinquante pieces de huit. Ils ſont vétus de couleur de pourpre, avec des robes d'étoffe rouge. Les Gradués, pour ſe diſtin-

Diſtinction des Etudians.

(52) Leur Jeu ſe nomme *la Metoua*. C'eſt un pair ou non. Ils mettent quantité de petites monnoies en un monceau, qui eſt pour celui qui devine. Ceux qui tiennent le Jeu ſont ſi adroits, que la longueur & la hauteur du monceau leur font connoître le nombre des monnoies. Quelquefois il leur ſuffit d'en enlever ſubtilement une petite piece, pour faire le nombre qu'ils ſe ſont propoſé.

(53) *Ubi ſuprà*, page 22.

guer des Humanistes, portent un collier de la même étoffe.

Description des Isles Philippines.

Divers Couvens.

Le Couvent de Sainte-Claire n'a de remarquable, que d'être composé de quarante Religieuses qui vivent d'aumônes, sans dot & sans domestiques, & de s'être soutenu dans cette austérité depuis l'année 1601, que ses Fondatrices vinrent de la Nouvelle Espagne.

La Chapelle Royale est devant le Château. Elle est fort ornée de dorures. Huit Chapelains la desservent, à chacun desquels le Roi donne par mois quinze pieces de huit, & cinquante au Doyen. Ils sont obligés d'enterrer les soldats, pour une somme fixe qu'ils n'ont pas honte de recevoir à chaque Enterrement.

La Miséricorde est un Monastere dédié à Sainte Elisabeth, où l'on reçoit les Orphelines, filles d'Espagnols & de Métifs. Lorsqu'elles trouvent l'occasion de se marier, on leur donne pour dot, trois cens, & quelquefois quatre cens pieces de huit.

Le Couvent des Augustins est spacieux. Les Dortoirs en sont voutés. On admire, dans l'Eglise, quinze Autels dorés, dont quelques-uns ont des paremens d'argent massif. La Sacristie est d'une richesse, qui mérite la curiosité des Voyageurs.

Château de Manille.

Le Château, qui porte le nom de Saint-Jacques, est situé sur la pointe Occidentale de la ville. La Mer le baigne d'un côté, & la Riviere de l'autre. Le fossé, qui le sépare de la ville, est fort profond, & se remplit d'eau lorsque la Mer monte. On le passe sur un Pont-levis. Aux deux extrêmités, il a deux bons Bastions, bien montés d'artillerie. L'autre pointe du triangle, vers l'Occident, est défendue par une Tour, qui garde tout à la fois l'entrée de la Riviere, & un très petit Port, dont l'accès n'est facile qu'aux moindres Bâtimens. Deux petits Ravelins, à fleur d'eau, font le reste des fortifications. Après avoir passé deux portes, on arrive au Corps-de-Garde, qui est suivi d'une grande Place d'armes, au bout de laquelle on trouve un second Corps-de-Garde, la Maison du Gouverneur & une autre Place d'armes.

L'Eglise Archiépiscopale est grande, & soutenue de chaque côté par six pilastres. Mais elle est fort mal ornée. Cependant le seul revenu fixe de l'Archevêque est de six mille pieces de huit; & de douze Chanoines, qui composent le Chapitre, les uns ont quatre cens, d'autres cinq cens pieces, toutes payées par le Trésor royal. Manille, après avoir eu son premier Evêque en 1581, fut érigé en Archevêché en 1598 (54).

Les Eglises des Augustins Déchaussés & de Saint Dominique ne manquent point d'ornemens. Les Dominiquains ont deux Colleges; l'un nommé Saint-Thomas, dont les revenus servent à l'entretien de cinquante Etudians, qui portent un habit verd, avec une robe de satin incarnat, & qui doivent être Espagnols. Dans l'autre, on reçoit indifféremment des enfans Espagnols & des Métifs. Leur habit est bleu, & la fondation de cet Etablissement les oblige d'assister, les jours de Fête, aux Offices de la Chapelle royale. On prend les Dégrés dans le College de Saint-Thomas, comme dans celui de Saint-Joseph.

(54) Le premier Evêque fut le Pere Salvar, Dominiquain; & le premier Archevêque, le Pere Banez, Franciscain.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

Obligation singuliere du Roi d'Espagne.

C'est une observation singuliere, que le Roi d'Espagne fournit de l'huile pour les lampes, & du vin pour les Messes, à toutes les Eglises des Philippines ; sans autre exception que celle des terres titrées, dont le Seigneur, ou le Baron, est obligé à l'entretien du Curé, & de l'huile qui sert à l'Eglise.

Autres Etablissemens de Manille.

Les Observantins, que nous nommons Cordeliers, sont chargés, à Manille, du Gouvernement des Paroisses. Ils ont une Eglise bien dorée, qui se nomme Saint-François. Celle d'une Paroisse des Augustins, qui est à deux milles de la ville, & qui se nomme Notre-Dame des Remédes, a ses murs intérieurs & son portail revétus, avec beaucoup d'art, d'écailles d'huitres & d'autres poissons ; ce qui forme, suivant l'Auteur, un spectacle digne de la curiosité des Etrangers. Sainte Potentiane est un Couvent fondé par le Roi, pour seize pauvres Orphelines, auxquelles il fournit l'entretien, & une dot honnête lorsqu'elles se marient. Les femmes séparées de leurs maris, & les Filles de débauche, y sont reçûes aussi, par l'ordre de la Justice, mais sans communication avec les Orphelines, & sous la dure condition d'y gagner leur vie par un travail continuel. L'Hôpital Royal est à deux milles de la ville. Il n'a de singulier, que la distribution des deux Sexes, dont l'un occupe les corridors d'en-haut, & l'autre ceux d'en-bas. Un mille plus loin, on trouve un petit Fort, flanqué de petites tours & garni de Fauconneaux, dans lequel on fait de la poudre pour le service du Roi.

Fort de Saint-Philippe ; prison de Dom Fernand de Valenzuola.

Carreri ne visita pas avec moins d'attention le Port nommé Cavite, qui est proprement celui de Manille, quoiqu'il en soit éloigné de trois lieues. Il passa par le Fort de Saint-Philippe, situé sur une pointe de terre que forme la Baie. Ce Fort, qui fut bâti après celui de Manille, est un quarré régulier, défendu par un assez grand nombre de petites pieces d'artillerie, autour duquel on bâtissoit alors des Cazernes pour les Soldats, des Magasins & des Citernes. Il servit de prison pendant dix ans à Dom Fernand Valenzuola, Grand d'Espagne & premier Ministre, qui s'y vit relegué en 1679 (55).

Description de Cavite.

La ville de Cavite est à la vûe de Manille, au Sud, sur une langue de terre assez étroite, qui a d'un côté la Mer, & de l'autre le Port. Cette situation n'a pas permis de la ceindre de murailles ; mais, vers le bout de la langue de terre, elle a pour sa défense un bon Château. Le côté opposé est fermé d'une mer à l'autre, par un mur garni de quelques pieces de canon, & par un fossé qui se remplit d'eau dans les hautes marées, & qu'on passe sur un Pont-levis. Avec peu de dépense, on feroit une Isle de Cavite. Le Port est en demi cercle, comme celui de Trapani en Sicile. On y est à l'abri des vents du Sud, mais si peu des vents du Nord, que les gros Vaisseaux n'y trouvent pas de sûreté s'ils ne sont fort proches de terre. Les Edifices de Cavite sont de bois ou de cannes, sans excepter les Eglises ; à la réserve de celle des Augustins & du College des Jésuites, qui sont de pierre. L'Arsenal forme la pointe du Château. On y voit ordinairement deux ou trois cens Indiens, & quelquefois six cens, que les Espagnols forcent de travailler à la fabrique des Vaisseaux & des Galions. Outre que le bois de

(55) *Ibidem.* page 260.

l'Isle est dur & pesant, les planches ont tant d'épaisseur & sont si bien doublées, qu'elles resistent au canon. On construit, dans cet Arsenal, des Vaisseaux d'une grandeur extraordinaire : mais l'Auteur condamne la pratique des Espagnols, qui exposent témérairement leurs biens dans ces vastes machines, sur une Mer orageuse, où les Bâtimens moyens courent moins de danger que les grands (56). Discription des Isles Philippinis.

Saint-Roch, unique Fauxbourg de Cavite, s'étend hors du mur, depuis une rive jusqu'à l'autre, & n'est composé que de maisons de bois, au milieu d'une Forêt d'arbres. L'Eglise Paroissiale en est fort belle. Ce Fauxbourg a plus d'Habitans que la Ville; Espagnols, Indiens & Sangleys. Lac de Bahi.

Le Lac de Bahi, qui donne son nom à la riviere & à la Baie, est fort long, mais fort étroit. Son circuit est d'environ quatre-vingt-dix milles. On trouve sur ses bords, qui sont habités & cultivés par des Indiens conquis, plusieurs maisons de Jésuites, d'Augustins & de Cordeliers. La pêche y est toujours abondante, quoique dangereuse par le grand nombre de crocodiles, qui font également la guerre aux hommes & aux bêtes. On n'y voit pas moins de ces poissons qui se nomment *Epées ;* & ces deux especes de monstres se battent entr'eux avec une extrême furie. Le dernier, trouvant son Ennemi couvert d'écailles, qui parent les coups de sa pointe, plonge, & le frappe au ventre. Aussi demeure-t-il ordinairement Vainqueur. L'arme naturelle, qui lui a fait donner le nom d'épée, a jusqu'à six palmes de longueur, avec une bordure de dents aussi pointues que des cloux; & réunissant ainsi les qualités d'une scie & d'une épée, elle perce, elle coupe & déchire du même coup. En allant de Manille au Lac de Bahi, qui en est à dix-huit milles dans les terres, on rencontre quelques belles Fermes & plusieurs Couvens. Un autre Lac, petit, mais profond, qui se trouve sur une montagne, à peu de distance du grand, est rempli d'eau somache, tandis que celle du grand Lac est fort douce; ce qu'on attribue aux Mineraux qui peuvent être dessous. Les arbres, dont il est environné, sont chargés d'une infinité de grandes chauve-souris, qui pendent attachées les unes aux autres, & qui prennent leur vol à l'entrée de la nuit, pour aller chercher leur nourriture dans des bois fort éloignés. Elles volent quelquefois en si grand nombre, & si serrées, qu'elles obscurcissent l'air de leurs grandes aîles, qui ont quelquefois six palmes d'étendue (57). Elles sçavent discerner, dans l'épaisseur des bois, les arbres dont les fruits sont murs. Elles les dévorent pendant toute la nuit, avec un bruit qui se fait entendre de deux milles; & vers le jour, elles retournent à leurs retraites. Les Indiens, qui voyent manger leurs meilleurs fruits par ces animaux, leur font la guerre, non-seulement pour se vanger, mais pour se nourrir de leur chair, à laquelle ils prétendent trouver le goût du lapin. Un coup de fléche en abbat infailliblement plusieurs. Autre petit Lac. Chauve-Souris des Philippines.

Dans un des Couvens qu'on rencontre sur cette route, on admire une source, dont l'eau est si chaude qu'on n'y sçauroit mettre la main; & que si l'on y met une poule, on lui voit tomber, non-seulement les plumes, mais la chair même de dessus les os. Elle fait mourir un crocodile qui en- Source d'une chaleur surprenante.

(56) *Ibid* p. 265. On en fait, dont la quille a soixante-deux coudées, & larges à proportion.
(57) *Ibid.* page 42.

approche, & tomber ſes plus dures écailles. La fumée, qu'elle exhale, reſſemble à celle d'une fournaiſe ardente. Cette ſource, qui eſt dans une montagne voiſine du Couvent, forme un grand ruiſſeau, qui vient le traverſer, & qui communique encore une chaleur extraordinaire aux lieux dans leſquels on la retient. L'eau en eſt excellente à boire, lorſqu'elle eſt refroidie. Une demie-lieue plus loin, on voit, avec la même admiration, une petite riviere qui ſort auſſi de la montagne, & dont les eaux ſont exceſſivement froides; mais ſur le bord de laquelle on ne peut creuſer tant ſoit peu le ſable, ſans en faire ſortir une eau fort chaude (58).

§ III.

Iſles de Capoul, Ticao, Bourias, Masbate, Marinduque, Mindoro, Louban, Babuyanes, Paragua, Calamianes, Cuyo, Panay, Imaras, Sibuyau, Romblou, Batan & Tablas.

Capoul.

A L'entrée du Détroit, on rencontre Capoul, & pluſieurs autres petites Iſles, qui, reſſerrant le Canal, donnent aſſez de violence aux courans pour faire tourner deux ou trois fois les plus gros Navires. Capoul a trois lieues de circuit. Son Terroir eſt agréable & fertile. Les Indiens y ont de fort bonnes habitations, à la maniere des Biſayas. Ticao, qui eſt à huit lieues au Nord-Eſt de la bouche du Détroit, eſt une Iſle d'environ huit lieues de tour, habitée auſſi par des Indiens, mais la plûpart Sauvages. Elle offre un fort bon Port, dans lequel on trouve de l'eau fraîche & du bois. C'eſt la derniere Terre où les Vaiſſeaux touchent, en allant à la Nouvelle Eſpagne.

Ticao.

Bourias.

On découvre Bourias, à quatre lieues de Ticao vers l'Oueſt. Cette Iſle contient, dans une circonférence de cinq lieues, quelques Indiens Tributaires, qui dépendent de la Paroiſſe de Maſbate, autre Iſle au Sud de Bourias, dont les Eſpagnols ne ſe rendirent Maîtres qu'en 1569. On donne, à Maſbate, trente lieues de tour & huit de large. Ses Ports ſont commodes pour toutes ſortes de Vaiſſeaux. Elle eſt habitée par deux cens cinquante familles Indiennes, qui payent le tribut en cire, en civette & en ſel; mais les Montagnads y ſont en fort grand nombre. Quoique les Eſpagnols des Philippines ſoient perſuadés que Maſbate a de riches Mines d'or, ils ne les font pas chercher; parce qu'ayant, tous les ans, à négocier pour la Nouvelle Eſpagne, pluſieurs centaines de mille pieces de huit, à dix pour cent de Commiſſion, ils ne veulent pas riſquer des frais, dont le retour eſt incertain. D'un autre côté, les Inſulaires préférent un plat de riz, qui leur cauſe peu de fatigue, à des richeſſes qu'ils ne peuvent ſe procurer que par un pénible travail. A peine ramaſſent-ils l'or qu'ils trouvent quelquefois dans leurs rivieres. Les bords de la même Iſle ſont ſouvent enrichis d'ambre gris, que les courans du Canal y jettent ſur le rivage.

Maſbate & ſes Mines d'or.

Marinduque.

Au-delà de Ticao, de Maſbate & de Bourias, on trouve, à quinze lieues

(58) *Ibidem*, page 42.

de Manille, l'Isle de Marinduque, dont le circuit est d'environ dix-huit lieues. Sa terre est fort haute, abondante en fruits, sur-tout en cocos, dont les Habitans se nourrissent, parce qu'ils ont peu de riz. On y recueille beaucoup de pois: mais la cire n'y est pas si commune que dans les autres Isles. Elle est habitée par cinq cens familles, d'une Nation douce & paisible, qui s'est assujettie à la Jurisdiction des Tagales, quoiqu'on remarque, au langage de ces deux Peuples, qu'ils n'ont pas la même origine.

Description des Isles Philippines.

Mindoro.

Mindoro, qui est à huit lieues de Manille, & cinq de Marinduque, a soixante-dix lieues de circuit. Sa figure est longue; & sa plus grande largeur est au Cap du Sud, où s'approchant d'une petite Isle élevée, qui se nomme *Ebin*, elle forme, avec elle, un Détroit, entre leur Côte & celle de Panay. Ce Détroit porte le nom de Potol. On en distingue un autre, entre Mindoro & Luban, qui s'appelle Calabite. La terre de Mindoro est haute & remplie de montagnes. Elle abonde en palmiers & en fruits; mais elle manque de riz dans plusieurs endroits. Les Canaux, & les Embouchures des rivieres, sont habités par des Indiens paisibles; Tagales, du côté de l'Est-Nord-Est & de Manille; Bisayas, sur la Côte qui regarde Panay. Ceux qui vivent dans le cœur de l'Isle, sont Manghiens. Ils vont nuds, & ne se nourrissent que de fruits sauvages: ils changent de demeure, suivant les saisons. Quoique voisins de Manille, ils ont encore la simplicité de changer la cire de leurs montagnes pour des cloux, des couteaux, des aiguilles & des plats. Quelques Jésuites assurerent Carreri que ces Peuples ont une queue, de quatre ou cinq pouces de long (59). Ils sont braves, & fidéles a payer le tribut; mais jusqu'à présent ils ont rejetté le Christianisme, à l'exception d'un petit nombre, sur le territoire de Nauhan. La Capitale de l'Isle, où l'Alcade Espagnol fait sa résidence, se nomme Baco. Son canton est plein d'eaux fort saines, qui coulent de diverses montagnes, sur lesquelles on trouve quantité de salse-pareille. Assez proche de Baco, on trouve le vieux Mindoro, d'où l'Isle a tiré son nom. Un de ses Caps, nommé le Varadero, s'étend vers Tale, village de la Côte de Manille, entre les Baies de Bombon & de Boutengos; & la petite Isle de Verte, qui se trouve entre les deux, resserre tellement le passage, que n'ayant pas plus d'un mille de large, les tournans & les courans qui s'y forment sans cesse, mettent les Vaisseaux en danger, s'ils n'y entrent pas avec un vent & un courant favorable. On compte, dans Mindoro & dans Louban, mille sept cens Tributaires, qui fournissent de la cire, & une espece de chanvre noir, dont on fait des cables pour les Vaisseaux du Roi, qui se construisent à Tal. Louban, est une petite Isle basse, qui a cinq lieues de circuit, & proche de laquelle est la petite Isle d'Ambil, où se trouve un Volcan fort haut, que ses flammes font découvrir de fort loin.

Louban.

Babuyanes.

De Louban, en remontant vers le Nord, on ne voit aucune Isle remarquable; mais au-delà du Cap Boxeador, à huit lieues de-là, vis-à-vis de la Nouvelle Segovie, on trouve les petites Isles basses de Babuyanes, qui s'étendent jusqu'à celles de Formose & de Lequios. Dans la plus proche, que les Espagnols ont conquise, cinq cens Insulaires payent le tribut. Elle pro-

(59) *Ubi suprà*, page 42.

duit de la cire, de l'ébéne des bananes, des cocos, des platanes ou plantains, & d'autres commodités qui servent à l'entretien des Habitans. Le nom de Babuyanes vient de certains animaux, nommés Babouyes, qui s'y trouvent en abondance. A quatorze ou quinze lieues au Sud-Ouest de Louban, on découvre dix-sept petites Isles soumises, qui composent une Province Espagnole, sous le nom de Las Calamiones, outre plusieurs autres qui n'ont point encore été subjuguées. La plus grande se nomme Paragua. Une partie appartient aux Espagnols, & l'autre au Roi de Borneo. Cette Isle est la troisiéme en grandeur, parmi les Philippines : sa figure est allongée, comme un bras, par lequel Manille & Mindoro paroissent se donner la main avec la grande Isle de Borneo. Le circuit de Paragua est de deux cens cinquante lieues ; sa longueur de plus de cent, & sa largeur de douze ou quatorze. Elle est, au centre, sous le dixiéme degré ; & le Cap de Taguso, qui la termine au Nord-Ouest, n'est éloigné de Borneo que de cinquante lieues.

Las Calamiones.

Paragua.

Dans cet espace, les Isles basses sont en si grand nombre, qu'elles paroissent joindre les deux grandes Isles. Leurs Habitans, sur les Côtes, sont Sujets du Roi de Borneo, qui est Mahométan ; mais le milieu des Terres est habité par des Indiens sauvages, barbares, sans Chefs & sans Loix, qui apportent tous leurs soins à se défendre également du joug des Espagnols & de Borneo. Environ douze cens, des Insulaires maritimes, payent tribut à l'Espagne. Ils sont aussi noirs que les Negres d'Afrique, & jamais ils n'ont de demeure fixe. Les Espagnols entretiennent une garnison à Taytay, sur le Cap opposé à Taguso, qu'ils appellent *Bornei*, dans un Fort assez médiocre. Le Lampon, ou le Gouverneur pour le Roi de Borneo, fait sa résidence à Lavo. L'Isle est montagneuse, remplie de toutes sortes d'arbres & d'animaux, riche en cire, mais peu féconde en riz.

Province des Calamianes.

Proche du Cap Septentrional de Paragua, vers l'Est, on trouve les trois Isles nommées Calamianes, qui donnent leur nom à une Province dont elles sont partie. Ces Isles, & neuf autres voisines, sont habitées par des Indiens fort doux. Les montagnes y fournissent beaucoup de cire, dont la récolte se fait deux fois chaque année. On trouve, sur les rochers de la Côte, quantité de ces nids d'oiseaux, qui passent en Orient pour un mets fort délicat, & l'on y pêche aussi de très belles perles. Au-delà des Calamianes, à la vûe de la haute montagne de Mindoro, s'offrent les cinq Isles de Cuyo, peu éloignées les unes des autres. On y compte environ cinq cens familles tributaires, & fort affectionnées aux Espagnols, qui profitent de cette disposition pour en tirer beaucoup de riz, de légumes & de fruits. Leurs montagnes sont remplies d'oiseaux & de toutes sortes d'animaux.

Leurs nids d'oiseaux & leurs Perles.

Province de Panay.

La Province de Calamianes finit à ces Isles ; & l'on enrre dans celle de Panay, dont la premiere Terre est Potol. Panay est la plus fertile & la plus habitée de toutes les Isles de l'Archipel. Sa figure est triangulaire, & son circuit de cent lieues. Les noms de ses principaux Caps sont Potol, Naso & Boulacabi. La Côte, depuis Boulacabi jusqu'à Potol, court de l'Est à l'Ouest ; celle de Potol à Noso, du Nord au Sud ; celle de Boulacabi jusqu'au Cap d'Iloilo, qui a moins de hauteur que les trois précédens, continue du Nord au Sud ; & celle d'Iloilo à Naso, va de l'Est à l'Ouest. Le milieu de l'Isle est sous le dixiéme degré de latitude. Du côté du Nord, jusqu'au milieu

des

des deux Caps de Boulacabi & de Potol, la fameuse riviere de Panay se rend à la mer, vis-à-vis de la petite Isle Lutaya. On attribue la fertilité extraordinaire de Panay aux rivieres dont elle est arrosée. On n'y fait pas une lieue sans rencontrer un ruisseau, sur-tout proche de la grande riviere qui donne son nom à l'Isle, & qui l'arrose pendant quarante lieues. Les Espagnols assurent que lorsqu'il tonne dans cette Isle, il y tombe, au lieu de foudre, de petites croix de pierre, d'un verd noirâtre, auxquelles ils supposent beaucoup de vertu. Plusieurs Voyageurs ont vû de ces pierres; mais ils ne garantissent point que les Espagnols n'y impriment les croix. L'Isle a paru mériter tous les soins du Gouvernement. Elle est divisée en deux Jurisdictions, dont la premiere, qui est celle de Panay, comprend tout ce qui est entre le Cap de Potol & celui de Boulacabi. Le reste de l'Isle dépend de l'Alcade d'Otton, qui fait sa résidence dans le Fort d'Iloilo, bâti en 1681, sur un Cap de même nom. Ce Cap s'avançant au Sud, entre les rivieres de Tig, Bavan & Jaro, forme, avec l'Isle d'Imaras, un Détroit qui n'a pas plus d'une demie lieue de largeur, ou plutôt un Port ouvert. On compte, dans l'Isle, seize mille trois cens soixante-un Indiens Tributaires. Elle produit mille boisseaux de riz, mesure d'Espagne. Ses Habitans sont d'une taille épaisse, adroits à la chasse, & fort exercés à l'agriculture. Ils ont, en abondance, des sangliers & des cerfs. Leurs femmes, entendent l'art de fabriquer des étoffes & d'en varier les couleurs. L'Isle de Panay a quatorze Paroisses, dépendantes des Augustins; trois autres Eglises, desservies par des Prêtres séculiers, & un College de Jésuites. Outre les Tributaires, on y voit encore un assez grand nombre de ces Indiens noirs qui ont été les premiers Habitans de l'Isle, & que les Bisayas ont forcés de se retirer dans l'épaisseur des bois. Ils n'ont pas les cheveux si crêpus, ni la taille si haute, que les Negres de Guinée. Leur retraite est dans les lieux les plus escarpés des montagnes, où ils ménent une vie paisible avec leurs femmes & leurs enfans. Ils sont absolument nuds, & si legers à la course, que souvent ils prennent des cerfs & des sangliers sans le secours de leurs fléches. Alors, ils demeurent, comme les corbeaux, autour de l'animal jusqu'à ce qu'ils l'ayent mangé.

Description des Isles Philippines.

Fertilité de l'Isle de ce nom.

Attentions qu'elle s'est attirées de l'Espagne.

Entre les Isles qui environnent celle de Panay, on compte Imaras, vis-à-vis d'Iloilo. Elle est longue & basse, & dans son circuit elle n'a pas plus de dix lieues; mais elle produit quantité de bons arbres & beaucoup de salse-pareille. Ses eaux sont excellentes, & ses montagnes bien peuplées de sangliers & de cerfs. Elle offre un Port, nommé Sainte-Anne, qui n'est qu'à trois lieues d'Iloilo.

Isle d'Imaras.

A dix lieues au Nord de Boulacabi, est l'Isle de Sibugan, qui ressemble beaucoup à celle d'Imaras. Deux lieues plus loin, au Nord, on trouve Rombino & Batan; enfin l'Isle de Tablas, plus grande que les deux dernieres, & seulement à cinq lieues du Cap de Potol. Tous les Indiens de ces Isles parlent le même langage que ceux de Panay, & ne se ressemblent pas moins dans leurs usages.

Description des Isles Philippines.

§ IV.

Isles de Samar, Leyte, Bool, Sibu, Bantayan, Camotes, Negros, Fuegos & Panamao.

Forme de l'Isle de Samar, & ses Caps.

LES deux grandes Isles de Manille & de Mindanao ont entr'elles celles de Leyte, de Samar & de Bool, dont la premiere est la plus proche de Manille. La seconde est nommée Samar du côté des Isles, & Ibabor du côté de la grande mer. On peut comparer sa forme au tronc d'un corps humain, sans tête & sans jambes. Sa plus grande longueur est depuis le Cap de Baliquaton, qui forme, avec la pointe de Manille, le Détroit de Saint-Bernardin, sous le treiziéme degré trente minutes, jusqu'au Cap de Guiguan, qui est sous l'onziéme degré. Deux autres Caps font les coudes du Buste & la plus grande largeur de l'Isle. L'un se nomme le Cap du Saint-Esprit, dont les hautes montagnes se montrent de loin aux Vaisseaux qui viennent de la Nouvelle Espagne; & l'autre, qui est à l'Occident, vis-à-vis Leyte, forme un Détroit, dont la largeur n'est que d'un jet de pierre. La circonférence de l'Isle est d'environ cent trente lieues. Entre le Cap de Guiguan & celui du Saint-Esprit, on trouve le Port de Borongon, qui est suivi, à peu de distance, de ceux de Palapa & de Caduvig, la petite Isle de Bin & la Côte de Catarman.

Il arrive souvent que la tempête jette des Barques inconnues sur la Côte de Palapa. Vers la fin du dernier siécle, on y vit arriver des Sauvages, qui firent entendre qne les Isles, d'où ils étoient partis, n'étoient pas fort éloignées; qu'une de ces Isles n'étoit habitée que par des femmes, & que les hommes des Isles voisines, leur rendant visite dans des tems réglés, en rapportoient les enfans mâles. Les Espagnols, sans la connoître mieux, l'ont nommée l'Isle des Amazones. On apprit, des mêmes Sauvages, que la mer apportoit, sur leurs Côtes, une si grande quantité d'ambre gris, qu'ils s'en servoient comme de poix pour leurs Barques; récit fort vraisemblable, puisque les tempêtes en jettent beaucoup aussi sur la Côte de Palaga. Plusieurs Jésuites des Philippines se persuaderent que ces Isles, qui ne sont pas encore découvertes, étoient celles de Salomon, que les Espagnols cherchent depuis si long-tems, & qu'on croit également riches en or & en ambre gris.

Isle des Amazones.

En entrant par le Détroit de Saint-Bernardin, après avoir passé Baliquaton, on trouve la Côte de Samar, qui offre, sur ses bords, les villages d'Ibatan, Bongahon, Catbalogan, où l'Alcade Major & le Commandant des troupes Espagnoles font leur résidence, Paranos & Calviga. Ensuite, passant le Détroit de Saint-Juanillo, on va jusqu'au Cap & à la petite Isle de Guiguan, qui finit le tour de l'Isle. Elle est remplie de montagnes escarpées; mais ses plaines sont abondantes. Entre plusieurs fruits, qui leur sonr communs avec les Isles voisines, on en distingue un que les Chinois estiment beaucoup, & qu"ils nomment *Seyzu*. Les Espagnols l'ont nommé Chicoy. On voit croître aussi, dans le voisinage de Catbalogan, une plante, à laquelle on attribue des vertus surprenantes. Les Hollandois de Batavia, qui

en avoient quelque connoiſſance, payoient d'abord une piſtole pour chacun de ces fruits. Quelques-uns les nomment fruits de Catbalogan; d'autres, de Saint-Ignace, parce que les Jéſuites en faiſoient d'heureuſes expériences; mais le nom Indien eſt Biſay-Iſagur. La plante reſſemble au lierre, & s'attache à quelque arbre. Le fruit, qui croît aux nœuds & aux feuilles, eſt de la couleur & de la groſſeur de nos pavis. Il renferme huit, dix, ou ſeize noiaux, de la groſſeur d'une noiſette, verds & jaunes. Dans leur maturité, ils tombent d'eux-mêmes. Quoiqu'il en croiſſe auſſi dans les Iſles de Bentajan, d'Ilabao, d'Igaſur & de Caragos, les plus eſtimés ſont ceux de Panamao & de Leyte. Leur vertu augmente, ſi l'on y joint un autre fruit, que les Indiens nomment *Ligazo*, & les Eſpagnols Pepinillo de Saint-Grégorio, qui reſſemble fort au baume, auſſi bien que ſa plante, mais qui eſt rempli d'une ſubſtance ſemblable à l'étoupe de chanvre (60).

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

Fruit précieux par ſes vertus.

L'Iſle de Leyte prend ſon nom du village de Gleyte, ſitué dans une Baie, vis-à-vis de Panamao. De la pointe de cette Baie, la Côte s'étend vingt lieues au Nord, juſqu'au Détroit de Saint-Juanillo. Enſuite, revenant du Nord au Sud, on trouve, à trente lieues de diſtance, l'Iſle de Panahan, qui a deux Caps, à trois lieues l'un de l'autre; le premier, nommé Cabalian; l'autre, Motavan; nom qui lui vient d'un rocher oppoſé, qu'on appelle aujourd'hui Sogor. Ferdinand Magellan, dans la découverte de ces Iſles en 1521, y entra par le Détroit de Panahan.

Iſle de Leyte.

De Sogor, qui ſe nommoit autrefois Dimaſſivare, en allant vers l'Oueſt, on trouve encore quarante lieues de Côte juſqu'à la pointe de Leyte. Ainſi le tour de cette Iſle eſt d'environ quatre-vingt-dix ou cent lieues. Elle eſt très peuplée du côté de l'Eſt, c'eſt-à-dire, depuis le Détroit de Panamao juſqu'à celui de Panahan; & ſes plaines y ſont ſi fertiles, qu'elles rendent deux cens pour un. De hautes montagnes, qui la diviſent en deux parties, cauſent tant de différence dans l'air, que l'Hyver regne d'un côté, pendant que l'autre jouit de tous les agrémens de la plus belle ſaiſon. Une moitié de l'Iſle fait la moiſſon & l'autre ſeme; ce qui procure, chaque année, deux abondantes récoltes aux Inſulaires. D'ailleurs les montagnes ſont remplies de cerfs, de vaches, de ſangliers, & de poules ſauvages. La pierre, jaune & bleue, s'y trouve en abondance. Les légumes, les racines & les cocos y croiſſent ſans aucun ſoin. Le bois de conſtruction, pour les édifices & les Vaiſſeaux, n'y eſt pas moins commun; & la mer, auſſi favorable que la terre aux heureux Habitans de l'Iſle, leur fournit quantité d'excellent poiſſon. On en compte neuf mille, qui payent le tribut en cire, en riz & en toiles. On vante auſſi la douceur de leur naturel, & deux de leurs uſages: l'un d'exercer entr'eux la plus parfaite hoſpitalité, lorſqu'ils voyagent; l'autre, de ne jamais changer le prix des vivres, dans l'excès même de la diſette. Enfin l'on ajoute, à tant d'avanrages, que l'air eſt plus frais à Leyte & à Samar, que dans l'Iſle de Manille.

Elle a tout à la fois l'hyver & l'été.

Avantages naturels de l'Iſle de Leyte.

Du côté de Baybay & d'Ogmua, l'Iſle de Leyte regarde celle de Bool, dont la longueur eſt de ſeize lieues, du Nord au Sud, & la largeur de huit ou dix. Sa Partie Méridionale eſt la plus habitée, depuis Obog, ſa

Iſle de Bool.

(60) Carreri rapporte toutes les propriétés de ce fruit, ſur le témoignage des Jéſuites; ſur-tout contre les poiſons & le cours de ventre. *Ubi ſuprà*, pages 106 & ſuivantes.

Description des Isles Philippines.

Capitale, jusqu'à la Presqu'isle, ou la petite Isle de Panglao. Elle est bordée de trois autres Isles, moins peuplées. Son Terroir ne produit point de riz; mais il est riche en Mines d'or. Le fruit de ses palmiers & ses racines suppléent d'ailleurs au défaut du riz. Ses montagnes sont remplies de bêtes fauves, & les Isles voisines lui fournissent du coton. Les Habitans ont le même langage que les Bisayas; mais ils sont plus blancs & mieux proportionnés dans leur taille, plus braves aussi sur mer & sur terre.

Sibu ou Sogbu.

Sibu, Cebu ou Sogbu (*), devoit occuper le premier rang dans cette Description, si l'on avoit suivi l'ordre de la Conquête. C'est la premiere Isle où les Officiers de Magellan planterent l'étendart Espagnol en 1521, & d'où ils sortirent, en 1564, pour subjuguer Manille & les autres Isles. Mais on s'est attaché à l'ordre naturel, en les suivant de l'Est à l'Ouest. La forme de Sibu s'étend de quinze ou vingt lieues en longueur, & sa circonférence est d'environ quatre-vingt-quatre. Son principal Cap, qui est au Nord-Est, se nomme Burulaque; & de-là les deux Côtes s'étendent, l'une du Nord-Est au Sud-Ouest, jusqu'au Détroit de Tanay, & l'autre du Nord au Sud, jusqu'à la petite Isle de Matta & la ville du Nom de Jesus. Cette ville est située sur une pointe, presqu'au milieu de l'Isle, sous le dixiéme degré. Elle n'est éloignée de la petite Isle de Matta, du côté de l'Est, que de la portée du mousquet, & de celle du canon à l'Ouest. C'est dans ce lieu que Magellan, son beau-pere, & le Capitaine Juan-Serrano furent tués par les Indiens (**). On trouve, entre ces deux terres, un Port où l'on est à l'abri de tous les vents, & qui a deux entrées, du côté de l'Est & de l'Ouest; mais ses bancs exercent l'attention des Pilotes. La ville a perdu son ancienne splendeur, depuis que Manille s'est accru. C'est néanmoins la résidence d'un Evêque, d'un Gouverneur, de deux Alcaldes & de quelques autres Officiers. Elle est défendue par un bon Fort. La garnison consiste en deux compagnies, d'Espagnols, de Pampanghis & de Cagayans. Un Couvent d'Augustins, fondé, comme la ville, en 1598, y conserve une image de l'Enfant Jesus, qui fut trouvée, le jour de la Conquête, entre les dépouilles des vaincus. On jugea qu'elle avoit été laissée par quelque soldat de Magellan, au tems de la premiere découverte. Les Indiens l'avoient honorée comme leurs Idoles. On compte, dans la ville du Nom de Jesus, cinq mille maisons. Les Jésuites y ont un Collége. De deux Bourgs, qui sont dans le reste de l'Isle, celui de Payran est habité par des Marchands & des Ouvriers Chinois; l'autre, par des Indiens originaires de l'Isle, qui sont exempts du tribut, parce qu'ils ont été les premiers à recevoir les Espagnols pour Maîtres, & qu'ils les ont aidés à découvrir les autres Isles. Le principal fruit du Terroir est une sorte de grain, nommé *Borona*, qui tient lieu de riz aux Insulaires. Il est de la couleur du millet; mais un peu plus petit & d'un autre goût. Sibu produit encore beaucoup d'abaca blanche, dont on fait des cables & des toiles fort fines. Cette plante se seme. On la bat dans sa maturité, pour en tirer les fils; comme le Gamuto, qui est une autre espece de filasse, qu'on tire du cœur des palmiers pour en faire des cordes noires, mais qui ne résiste pas si long-tems à l'eau. Il y croît aussi beaucoup de coton & de tabac. On

Sa Capitale.

Productions de Sibu.

(*) Pigaphetta la nomme Zubu.

(**) Le même Voyageur ne parle pas du beau-pere, & raconte que Juan Serrano fut abandonné vif, dans l'Isle, par ses Compagnons, *p.* 42.

trouve, dans les montagnes, quantité de cire & de civette. Les femmes Indiennes font de très belles toiles de leur coton. Elles en font une autre de l'écorce des palmiers, dont la chaîne est de coton.

Description des Isles Philippines.

Isles qui l'environnent.

Sibu a plusieurs Isles au Nord-Est, telles que Bantayan, qui est environnée de quatre ou cinq autres plus petites, dans lesquelles on ne compte que trois cens Tributaires, uniquement occupés de la pêche & de la fabrique des toiles. A l'Est, entre Sibu & la Côte d'Ogmuch & Leyte, on trouve les petites Isles de Camotes, dont la principale est Poro, qui dépend de Sibu. Son Cap, nommé Tanion, confine à l'Isle des Noirs, qui a cent lieues de tour, & dont elle n'est séparée que par un petit canal, large d'une lieue & très dangereux par ses Courans. Cette Isle s'étend, depuis le neuviéme degré, jusqu'au dixiéme trente minutes. Elle est assez fertile en riz, pour en fournir Sibu & les Isles voisines, après avoir payé son tribut. Les montagnes sont habitées par des Noirs aux cheveux crêpus, dont l'Isle a tiré son nom, & qui ont divisé entr'eux ces cantons sauvages. Les uns en occupent les sommets, & les autres sont établis sur les panchans. Outre la jalousie des limites, ils ont souvent l'occasion de se battre, parce qu'ils ne peuvent avoir de femmes que celles qu'ils se sont enlevé mutuellement. Aussi le sang coule-t-il sans cesse dans cette farouche Nation. On distingue une autre espece de Noirs, qui demeurent aux embouchures des rivieres, sans communication avec les précédens, & qui portent une haine mortelle aux Espagnols. Cependant, lorsque l'Isle est attaquée par les Corsaires de Mindanao & de Xolo, ils courent tous à la défense commune; mais ensuite ils se retirent aussi-tôt dans leurs cantons. Les Bisayas habitent les Plaines, & le plus grand nombre est du côté de l'Ouest, sous le gouvernement des Jésuites. On compte trois mille Tributaires dans l'Isle, dont la principale occupation est de faire du cacao, qu'on a porté de la Nouvelle Espagne aux Philippines. Les montagnes produisent du riz, qui croît naturellement sans eau.

Isle des Noirs.

Isles de Fuegos & de Panamao.

L'Isle de Fuegos, ou de Siquior, est proche de la derniere & de Sibu. Quoique petite, elle est habitée par des Peuples courageux, qui se font redouter de Mindanao & de Xolo. L'Isle de Panamao, située vers l'Ouest, n'est éloignée de Leyte que de la portée du mousquet. Son circuit est de seize lieues, sa longueur de quatre, & sa largeur proportionnée. Elle est montagneuse, arrosée de plusieurs rivieres, & remplie de mines de souffre & de vif-argent. C'est depuis peu d'années qu'elle a cessé d'être déserte, & son Gouvernement dépend de celui de Leyte.

Dans toutes les Isles qu'on a nommées, le nombre des Sujets de la Couronne d'Espagne, Espagnols ou Indiens, monte à deux cens cinquante mille ames, quoiqu'à peine en ait-on subjugué la douziéme partie. Les Indiens mariés payent dix piastres de tribut; & tous les autres, cinq, depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'à cinquante. De ce nombre, le Roi n'a que cent mille Tributaires. Le reste dépend des Seigneurs, & les revenus royaux ne montent pas à plus de quatre cens mille pieces de huit, qui ne suffisent point pour l'entretien des quatre mille soldats répandus dans les Isles, & pour les gages excessifs des Ministres. Aussi la Cour est-elle obligée d'y en joindre deux cens cinquante mille, qu'elle envoye de la Nouvelle Espagne.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

§ V.

Isles de Mindanao & de Xolo.

Situation & grandeur de Mindanao.

ON compte ces deux Isles entre les Philippines, quoique la premiere soit à deux cens lieues de Manille au Sud-Est. Sa situation est depuis le sixiéme degré jusqu'au dixiéme trente minutes, entre les Caps de Saint-Augustin, de Suliago & de Samboengan. Elle forme ainsi comme un triangle, dont ces trois Caps sont les pointes. On trouve, entre celui de Suliago & de Saint-Augustin, c'est-à-dire, du Nord au Sud, une belliqueuse Province qui se nomme Los Caragos. Celle d'Illigan, qui dépend de Dapitan, & celle de Subanos, sont entre Suliago, qui est au Nord-Est, & Samboangan. La Province, qui s'étend de l'Est à l'Ouest depuis ce dernier Cap jusqu'à celui de Saint-Augustin, forme une ligne droite, & confine d'un côté & de l'autre avec les Provinces de Buhayen & de Mindanao. Le circuit de l'Isle entiere est d'environ trois cens lieues; mais elle a tant de Caps avancés & des Bayes si profondes, qu'on peut la traverser en un jour & demi. Elle est environnée de plusieurs Isles, entre lesquelles on distingue Xolo, à trente lieues de Samboangan; Basilan, Sangail, & la presqu'Isle de Santrangan.

Avec tant d'éloignement & de division entre ses parties, Mindanao se ressent de divers climats, & se trouve entourée de mers orageuses, sur-tout du côté de Los Caragos. La partie, qui est sous le Gouvernement de Samboangan, est très tempérée. Les vents y sont agréables, les tempêtes rares, & les pluies peu fréquentes. Dans les Provinces de Mindanao & de Buhayen, qui dépendent de deux Rois Mores, les Terres sont marécageuses, & remplies de moucherons fort incommodes. On compte, dans l'Isle, vingt rivieres navigables, & deux cens de moindre grandeur. Les plus fameuses sont celles de Buhayen & de Batuan, qui viennent de la même source, mais dont la premiere coule vers Mindanao, & la seconde se joint à la mer vis-à-vis Bool & Leyte. La troisiéme, nommée Sibuguey, prend sa source près de Dapitan, & sépare les Provinces de Mindanao & de Sambiongan. L'Isle contient aussi deux Lacs; l'un qui se nomme Mindanao, d'où elle a tiré son nom (61), & qui est d'une fort grande étendue; l'autre, d'environ huit lieues de circuit, nommé Malanao, & situé dans la partie opposée de l'Isle. Tout le pays est rempli de montagnes, à l'exception des parties maritimes; ce qui n'empêche point qu'il ne produise beaucoup de riz, & des racines fort nourrissantes. On y trouve de toutes parts, principalement sur la Côte de Caragos, & près de la riviere de Butuan, une grande abondance de ces palmiers, dont les fruits se nomment Sagu, de la farine desquels on fait du pain & du biscuit comme aux Moluques.

Ses productions particulieres.

Outre les productions communes aux autres Isles, Mindanao a le Durion, fruit estimé sur toute la Côte des Indes, dans lequel on trouve trois ou

(61) Mindanao signifie, en langue du pays, homme de Lac.

quatre amandes, couvertes d'une ſubſtance molle & blanchâtre, avec un noyau ſemblable à celui des prunes, qui ſe mange rôti, comme les marons. Il a la même qualité que les autres fruits de l'Orient; c'eſt-à-dire, qu'il faut le cueillir pour le faire parvenir à ſa maturité. On en trouve beaucoup depuis Dapitan juſqu'à Samboangan, dans une étendue de ſoixante lieues, particuliérement dans les cantons élevés; mais ſur-tout dans les Iſles de Xolo & de Baſilan. On aſſure que l'arbre eſt vingt ans à donner ſes premiers fruits.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

Canelle de Mindanao.

La canelle n'eſt pas moins particuliere à l'Iſle de Mindanao. L'arbre, dont elle eſt l'écorce, y croît ſans culture, ſur les montagnes, & n'a pas d'autre maître que celui qui s'en ſaiſit le premier. De-là vient apparemment que dans la crainte d'être prévenu par ſon voiſin, chacun ſe hâte d'enlever l'écorce avant qu'elle ſoit mure; & quoiqu'elle ſoit d'abord auſſi picquante que celle de Ceylan, elle perd en moins de deux ans ſon goût & ſa vertu. On la recueille dans vingt-cinq villages, ſur la Côte de Samboangan, vers Dapitan, & dans un ſeul village de la Province de Cagayan.

Souffre de ces Volcans.

Les Habitans de l'Iſle y trouvent de fort bon or, en creuſant aſſez loin dans la terre. Ils en trouvent dans les rivieres, en y faiſant des foſſes avant l'arrivée du flot. Les Volcans leur donnent beaucoup de ſouffre, ſur-tout celui de Sanxil, qui eſt dans le voiſinage de Mindanao. Il s'y éleva, en 1640, une haute montagne, qui vômit tant de cendres, que cette éruption fit craindre la ruine entiere de l'Iſle.

Ses Perles & ſes nids d'oiſeaux.

On pêche de groſſes perles dans les mers voiſines. Le Pere de Combes, Jéſuite, qui a publié l'Hiſtoire de Mindanao, raconte que dans un endroit très profond, on en connoît une, qui eſt de la groſſeur d'un œuf, & qu'on a tenté inutilement de la trouver. Avec toutes les eſpeces d'oiſeaux qui ſont dans les autres Iſles, Mindanao produit le Charpentier, auquel on attribue la propriété de trouver une herbe qui rompt le fer. On y voit une prodigieuſe quantité de ſangliers, de chevres & de lapins; mais ſur-tout de ſinges très lubriques, qui ne permettent pas aux femmes de s'éloigner de leurs Maiſons.

Peuples qui l'habitent.

Les Inſulaires ſont diviſés en quatre Nations principales, ſous les noms de Mindanaos, de Caragos, de Lutaos & de Subanos. On vante les Caragos pour leur bravoure. Les Mindanaos ſont renommés par leur perfidie. Les Lutaos, Nation établie depuis peu dans les trois Iſles de Mindanao, de Xolo & de Baſilan, vivent dans des Maiſons bâties ſur des pieux, au bord des rivieres; & leur nom ſignifie *Nageur.* Ces Peuples aiment ſi peu la terre, que ne s'embarraſſant jamais du ſoin de ſemer, ils ne vivent que de leur pêche. Cependant ils entendent fort bien le Commerce; & la liaiſon qu'ils entretiennent avec les Habitans de Borneo, les engage à porter le turban comme eux. Les Sabanos, dont le nom ſignifie Habitans des rivieres, ſont regardés des autres avec mépris. Ils paſſent pour les Vaſſaux des Lutaos. Leur uſage eſt de bâtir leurs Maiſons ſur des pieux ſi hauts, qu'on n'atteindroit pas avec une picque à cette eſpece de nids. Ils s'y retirent la nuit, à l'aide d'une perche qui leur ſert d'échelle. Les Dapitans, qui ſont auſſi comme une Nation ſéparée, ſurpaſſent toutes les autres par le courage & la prudence. Ils ont puiſſamment aſſiſté les Eſpagnols, dans la conquête des Iſles voiſines.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

Leur Religion.

L'intérieur du pays est habité par des Montagnards, qui ne descendent jamais sur les Côtes. On y trouve aussi quelques Noirs, à qui leur barbarie ne produit point d'autre avantage que de servir à la conservation de leur liberté. Tous ces Insulaires sont Idolâtres, ou sans Religion ; mais, depuis Sanxil jusqu'à Samboangan, le Mahométisme regne sans partage, sur-tout dans les Isles de Basilan, & dans celle de Xolo, qui est comme le siege de cette Secte & la Mecque de l'Archipel, parce que celui qui en infecta ces Isles y avoit son tombeau, que les Espagnols détruisirent à leur arrivée. Au fond, dit Carreri, la plûpart sont Athées, & ceux qui ont quelque Religion sont Sorciers (62). Les Mahométans ne connoissent de la leur, que la défense de manger du porc, la Loi de la circoncision & la liberté d'entretenir plusieurs femmes. D'ailleurs ils sont fort sobres. Leur nourriture est un peu de riz cuit à l'eau, & des racines, sans aucun assaisonnement d'épices. Avec le poisson même & la chair des animaux, ils n'employent que de l'eau & du sel. Leur habillement n'est pas moins simple : un même habit leur sert de haut-de-chausse, de pourpoint & de chemise. Ils portent au côté un cri, espece de poignard dont le manche est doré, & une ceinture au-dessus du haut-de-chausse, ou plutôt une écharpe si large qu'elle leur tombe sur les genoux. Les femmes ont une sorte de sac, qui leur sert de juppe pendant le jour, comme de draps & de matelas sur une mauvaise natte pendant la nuit. Leurs Maisons de bois sont couvertes de joncs. La terre leur sert de sieges, les feuilles d'arbre de plats, les cannes de vases, & les cocos de tasses.

Usages & Loix fort barbares.

Les usages des Nations, qui habitent les montagnes, sont plus barbares que ceux des Mahométans. Un pere, qui rachete son fils de l'esclavage, en fait son propre esclave ; & les enfans exercent la même rigueur à l'égard de leur pere. Le moindre bienfait donne droit, parmi eux, sur la liberté d'autrui ; & pour le crime d'un seul, ils réduisent toute une famille à l'esclavage. Ils ne connoissent point l'humanité pour les Etrangers. Ils ont le vol en horreur ; mais l'adultere leur paroît une faute légere, qui s'expie par quelque amende. Ils punissent l'inceste au premier degré, en mettant le coupable dans un sac, & le jettant au fond des flots. Jamais une Nation ne s'arme contre une autre. Mais les Particuliers, qui ont à venger quelque injure, s'efforcent, par toutes sortes de voies, d'ôter la vie à ceux dont ils se croyent offensés ; sans autres loix, dans leurs querelles, que le pouvoir ou la force des adversaires. Le plus foible a recours aux présens, pour arrêter les poursuites. Celui qui se propose de commettre un meurtre, commence par amasser une somme d'argent, pour se mettre à couvert de la vangeance, s'il redoute les parens de l'Ennemi, dont il veut se défaire. Après son expédition, il est mis au rang des braves, avec le droit de porter le turban rouge. Cette cruelle distinction, qui est établie parmi les Subanos, a plus d'éclat encore dans la Nation des Caragos, où, pour obtenir l'honneur de porter la marque des Braves, c'est-à-dire, un turban de diverses couleurs, nommé *Baxacho*, il faut avoir tué sept hommes.

Administration de la justice, & degrés de Noblesse.

Les deux Rois Mores de Mindanao administrent la Justice par les mains

(62) *Ubi suprà*, page 214.

d'un

d'un Gouverneur, qui porte le nom de Zarabandal. Cet Office est la premiere Dignité, dans chacune des deux Cours. On y distingue des degrés de Noblesse. *Tuam* est le titre des Grands. Otançayas est celui des personnes riches, qui sont Seigneurs d'un certain nombre de Vassaux. Les Princes du sang royal se nomment Cacites. En général, les simples Sujets ont beaucoup à souffrir de l'oppression des Grands, parce que l'Autorité souveraine est trop foible pour réprimer cette tyrannie.

Description des Isles Philippines.

On vante la magnificence & la piété des Mahométans de l'Isle, aux funérailles des Morts. Leur pauvreté ne les empêche pas d'employer tout ce qu'ils possedent, pour vêtir d'habits neufs, le parent ou l'ami qu'ils ont perdu, & pour le couvrir des plus riches toiles. Ils plantent, autour du sépulchre, des arbres & des fleurs. Ils brûlent des parfums; & s'il est question d'un Prince, ils enferment son tombeau dans un beau Pavillon, avec quatre étendarts blancs aux côtés. Anciennement, ils tuoient un grand nombre d'esclaves, pour servir de cortege au Mort. Mais leur usage le plus singulier est celui qui les oblige de faire leur cercueil pendant leur vie, & de le tenir en vûe dans leurs maisons, pour ne jamais oublier que la condition humaine les destine à la mort.

Leurs femmes sont chastes & modestes; mais elles trouvent, dans leur laideur, un grand secours pour l'exercice de cette vertu. Les nôces se célébrent avec beaucoup de pompe; & la fête dure quinze jours. Après la célébration, la femme conserve l'habit blanc qu'elle a pris le jour des fiançailles, & le mari en prend un rouge.

L'arme, que les Mahométans portent sans cesse, est un poignard, ou un cri, dont la lame est flamboiante. Les Seigneurs sont distingués par le manche, qui est d'ivoire ou d'or. Dans leurs guerres, ils employent la lance & le bouclier rond; ce qui les distingue aussi des Habitans de toutes les autres Isles, qui portent un bouclier de forme longue. En mer, ils ont l'usage de certaines petites cannes, de la grosseur du doigt, qu'ils nomment Babacaies, & qui sont si dures & si pointues, qu'étant tirées comme des fleches, elles ont la force de percer une planche. Ils joignent sur terre, à la lance & au cri, un ciméterre fort tranchant. Ceux qui les croyent venus originairement de Borneo, en apportent, pour preuve, un autre usage, qui leur est commun avec les Habitans de cette Isle: c'est celui de la Sarbacane. Ils lancent, par la seule force du souffle, de petites fleches empoisonnées, qui causent infailliblement la mort, si le reméde n'est pas appliqué sur le champ; & l'expérience a fait reconnoître que l'excrément humain est le plus sûr.

On trouve, autour de Mindanao, plusieurs villages gouvernés par un petit Prince indépendant du Roi de cette partie de l'Isle, qui n'a jamais pû le subjuguer. Ce peuple est Idolâtre, & les Nobles sont Mahométans.

A trente lieues de l'Isle, vers le Sud-Est, on rencontre celle de Xolo, qui est gouvernée par un Roi particulier, & que la multitude de Navires Mores, qui ne cessent pas d'y aborder, font nommer justement la Foire de toutes les Isles voisines. C'est la seule des Philippines, qui offre des éléphans. Les Insulaires, n'ayant pas l'usage d'apprivoiser ces animaux, comme dans la plus grande partie des Indes, ils s'y sont extrêmement multipliés. On y trouve des chevres, dont la peau n'est pas moins mouchetée que celle des

Isle de Xolo; & ses propriétés.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

Nom de l'oiseau dont on mange les nids.

Fruit du Roi.

tigres. Le Salangan, si renommé aux Indes, par l'usage qu'on fait de ses nids pour la bonne chere, est le plus curieux des oiseaux de Xolo. Entre les fruits, on compte beaucoup de poivre, que les Habitans recueillent verd; des durions en abondance; & l'espece de pomme, que les Espagnols ont nommée le fruit du Roi, parce qu'elle ne se trouve que dans son Jardin. Sa grosseur est celle d'une pomme commune; & sa couleur, un assez beau pourpre. Ses pepins blancs, de la grosseur des gousses d'ail, sont couverts d'une écorce aussi épaisse que la semelle d'un soulier; & le goût en est très agréable. On vante, dans cette Isle, une herbe, nommée Ubosbamban, dont la vertu est d'exciter l'appétit. Les perles, qui se pêchenr sur les Côtes, sont distinguées par leur beauté. C'est une méthode singuliere des Plongeurs de Xolo, avant que de s'enfoncer dans l'eau, de se frotter les yeux avec le sang d'un coq blanc. La mer jette beaucoup d'ambre gris sur le rivage, principalement depuis Mai jusqu'à Septembre; tems pendant lequel on n'y connoît pas les vents de Sud & de Sud-Ouest.

Isle de Basilan, nommée le Jardin de Sambrangau.

L'Isle de Basilan, qui n'est qu'à trois lieues de Mindanao, en a douze de circuit. Comme elle fait face à la Province de Sambrangan, on la nomme le Jardin qui lui fournit des platanes, des cannes de sucre, des gaves & des lanzones. Ce dernier fruit, qui porte le nom de Boaba, dans l'Isle de Pintador, est de la grosseur d'une noix. Il renferme, dans son écorce, trois ou quatre pepins, si doux & si délicats, qu'on en peut manger une quantité surprenante, sans en ressentir aucune incommodité. Le maron, qu'on nomme Tugup à Leyte, est un autre fruit de ces deux Isles, qui a l'écorce cotoneuse, & qui devient aussi gros que le melon. La substance en est molle & de fort bon goût. Il contient de petits noiaux, qui ressemblent aux Atas & aux Cirimayas de la Nouvelle Espagne. Le Balono, avec l'apparence d'un coing au dehors, renferme un noiau, qui est environné d'une poulpe d'un doigt d'épaisseur. On le confit au vinaigre avant sa maturité. Basilan produit beaucoup de riz, qui ne differe pas moins, en couleur & en odeur, que par ses autres qualités. Dans une si petite Isle, les rivieres sont grandes & difficiles à traverser. Les sangliers & les cerfs n'y manquent point dans les forêts. Le bois y est propre à bâtir. Enfin la mer concourt à l'abondance du Terroir, en fournissant aux Insulaires tous les poissons connus en Europe, & d'autres especes qui sont particulieres au climat; sur-tout de belles tortues de la seconde espece, c'est-à-dire de celles qu'on recherche pour leur écaille. On joint, à toutes ces richesses, deux sortes de *Jais*.

§ VI.

Conquête des Isles Philippines.

Lenteur des Espagnols pour cette entreprise.

APRÈS la découverte des Philippines, les Espagnols, satisfaits de s'être ouvert une nouvelle route aux Indes Orientales, & d'en avoir heureusement profité pour s'établir aux Moluques, se bornerent, pendant plus de vingt ans, à soutenir leur établissement dans ces dernieres Isles. Mais, tandis qu'ils y étoient aux mains avec les Portugais, on combattoit, en Por-

tugal & en Espagne, avec d'autres armes. Ces deux Couronnes employoient la Plume, les Astrolabes & les Cartes Géographiques, pour faire valoir leurs prétentions & leurs droits. A la fin, ce fameux procès fut décidé en faveur du Portugal; & le peu d'Espagnols, qui restoient aux Moluques, les abandonnerent volontiers, sans autre condition que d'obtenir leur passage en Espagne.

Ce fut alors que la Cour de Madrid commença sérieusement à tourner ses vûes vers les Philippines, & que pour recueillir quelque fruit de l'entreprise de Magellan, elle résolut de conquérir des Isles, sur lesquelles on ne lui contestoit pas les premiers droits. Ruyz-Lopez de Villalobos reçut ordre, en 1542, de partir, du Mexique, avec cinq Vaisseaux. Après deux mois de navigation, il découvrit, à la hauteur de dix degrés, l'Isle de Los-Coralos, & de-là celles des Larrons, qui prirent ensuite le nom d'Isles Marianes. Ensuite, les Pilotes s'accordant mal, il ne put trouver les Isles à l'onziéme degré. Il se vit forcé de mouiller dans la Baie de Caraga, au mois de Février 1543, & non-seulement il y perdit presque tous ses gens, par la faim & les maladies, mais les tempêtes abîmerent quatre de ses Vaisseaux; & rejetté par les Portugais, qui lui refuserent des rafraîchissemens aux Moluques, il alla mourir de chagrin dans l'Isle d'Amboine.

Entreprise de Lopez Legaspi.

Cette disgrace rebuta les Espagnols, jusqu'à leur faire oublier, pendant dix ans, l'interêt qu'ils avoient à la conquête des Philippines. Mais Philippe II, reveillé par un Religieux Augustin, nommé le Pere Urbanetta, donna de nouveaux ordres au Viceroi du Mexique, qui fit partir, en 1564, une Escadre de quatre Vaisseaux de guerre, & d'une Fregate, montée de quatre cens hommes, sous le commandement de Michel-Lopez-Legaspi. Urbanetta, & quelques Religieux du même Ordre, s'engagerent dans une entreprise dont on devoit le plan à leurs conseils. La Flotte arriva dans l'Isle de Leyte, au commencement de l'année suivante; & passant heureusement le Détroit, elle alla mouiller dans le Port de Sibu, le 27 d'Avril, jour de la Pentecôte. Elle avoit été guidée par un More de Borneo, qui connoissoit toutes ces Isles, & que Legaspi avoit pris à bord près de Panaon. Les Espagnols ne trouverent point d'obstacle à leur descente; mais, ayant conçu quelque défiance des Insulaires, ils emporterent d'assaut la ville Indienne de Sibu. On trouva, dans le pillage, cette Image de l'Enfant Jesus, dont le nom fut donné à la ville, & au premier Couvent que les Augustins y fonderent. Après l'établissement des Espagnols, Urbanetta partit sur l'Amiral, avec Dom Philippe de Salzedo, pour découvrir & fixer une route jusqu'à la Nouvelle Espagne, dans des Mers immenses qu'on n'avoit encore traversées qu'au hasard. Il fit heureusement ce Voyage; mais l'honneur de la découverte lui fut ravie par Dom Alonso de Arellana, qui étoit parti dans une Patache avant lui, & qu'il trouva dans la Nouvelle Espagne en y arrivant. Cependant on n'en a pas moins d'obligation aux lumieres & au travail d'Urbanetta, qui a tracé les Cartes nécessaires pour cette Navigation, après avoir observé fort soigneusement la route.

Il se rend Maître de Sibu & bâtit une Ville.

Service qu'Urbanetra rend à la Navigation.

En 1570, Legaspi fut revêtu du titre de Général, par des Lettres du Roi d'Espagne, qui lui ordonnoient d'étendre ses Conquêtes. Il se présenta, l'année suivante, devant la ville de Manille; & l'ayant subjuguée sans effu-

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

ſion de ſang, il y jetta les fondemens de celle qui ſubſiſte aujourd'hui. Bientôt le Commerce y fut ouvert avec la Chine. Legaſpi mourut en 1572; mais Guido de Labazarris, qui succéda au Gouvernement, continua de s'étendre dans l'Iſle, & fit préſent, à ſes plus braves ſoldats, de pluſieurs terres qui furent érigées en Fiefs, avec de glorieuſes diſtinctions, que la Cour d'Eſpagne ne fit pas difficulté de confirmer. En 1574, les Eſpagnols ſe trouverent aſſez forts pour repouſſer une Flotte de ſoixanre-dix Barques, qu'un Corſaire Chinois, nommé Limahon, avoit raſſemblées pour les attaquer. L'année d'après, Dom François de Sande, envoyé du Mexique avec de nouvelles forces, entreprit la fameuſe expédition de Borneo, dans laquelle il pilla la Capitale de cette Iſle, après avoir vaincu le Roi. Il força, au tribut, les Iſles de Mindanao & de Xolo. Ses Succeſſeurs marcherent vivement ſur ſes traces. Stefano Rodriguez de Figueroa entreprit en 1597, la Conquête de Mindanao à ſes propres frais, & rendit le nom Eſpagnol redoutable à toutes les Iſles; mais il mourut dans le cours de ſes exploits. Dom Juan de Ronquillo prit le commandement après lui, & la guerre fut continuée long-tems avec divers ſuccès. Enfin le 6 d'Avril 1635, Juan Chaves ſe rendit maître de la Province de Samboangan, dans laquelle il fit bâtir un Fort. Le Roi de cette partie de l'Iſle ſe vit réduit à demander la paix. Elle fut concluë à pluſieurs conditions, dont la principale étoit une amitié ſi ſincere, que dans toutes les offenſes & les accuſations de mécontentement, les plaintes devoient être portées aux deux Cours, & que la bonne intelligence ne ſeroit jamais rompue qu'après l'eſpace de ſix mois (63). Le Roi de cette partie de l'Iſle pouvoit mettre alors trente mille hommes en campagne, armés de mouſquets que les Hollandois leur avoient vendus, de fléches & d'autres inſtrumens militaires. Sa réſidence habituelle étoit dans un lieu ouvert, qui n'étoit fortifié que de paliſſades & de quelques pieces de canon. Après avoir vécu long-tems avec lui dans une profonde paix, le Gouverneur de Manille ſe croyant menacé par les Corſaires Chinois, lui abandonna le Fort de Samboangan, à condition qu'il le rendroit aux Eſpagnols lorſqu'ils en voudroient rétablir la garniſon. Mais, comme ils avoient moins de confiance pour les Habitans de la Province de Caragas, ils ne ceſſerent point d'y entretenir un Alcalde Major, avec quelques troupes de leur Nation. Ils avoient d'ailleurs le Fort d'Illigan, dans la Province de Dapitan, qu'ils continuerent de faire garder avec le même ſoin, quoique les Habitans de cette Province ne ſe fuſſent jamais relâchés de la fidélité qu'ils avoient promiſe à l'Eſpagne. Mais on n'ignoroit pas qu'une crainte puérile avoit eu beaucoup de part à leur ſoumiſſion. En voyant les Eſpagnols, l'épée au côté, manger du biſcuit & fumer du tabac, ils les avoient pris pour des monſtres redoutables, qui avoient une queue, qui mangeoient des pierres, & qui vomiſſoient de la fumée.

Accroiſſement des Eſpagnols aux Philippines.

Leurs Conquêtes dans l'Iſle de Mindanao.

Paix qu'ils font avec le Roi.

Opinions que les Habitans ont des Eſpagnols.

On obſerve que les Jéſuites entrerent dans l'Iſle de Mindanao, le 24 de Février 1624, pour s'employer à la converſion des Inſulaires, & pour remplir toutes les fonctions Eccléſiaſtiques. Dom Ferdinand Tello, Gouverneur de l'Iſle pour l'Eſpagne, leur confia le ſoin des Paroiſſes. Illigan & Dapitan furent compris dans cette diſtribution.

(63) On trouve ce détail dans l'Hiſtoire de Mindanao, par le Pere de Roblis.

Dom Sebastien Hurtado de Corcuero, Gouverneur de Manille en 1638, conquit l'Isle de Xolo avec une Flotte de quatre-vingt Barques, montée d'un grand nombre d'Indiens & de six cens Espagnols. La paix qu'il fit avec les Insulaires fut cimentée par l'établissement du Christianisme, sous la direction des Jésuites. Mais elle fut rompue par l'imprudence de quelques Officiers d'Espagne, & renouvellée en 1646, à condition que le Roi payeroit tous les ans, pour tribut, trois Barques chargées de riz, de la longueur de huit brasses. Deux ans après, l'Isle fut attaquée par les Hollandois, qui trouverent une résistance insurmontable dans la valeur des Espagnols; mais le Roi de Xolo, prenant cette occasion pour rompre son dernier Traité, parvint à se délivrer de ses Vainqueurs. La nécessité força les Espagnols d'accepter des conditions à leur tour. Ils ont la liberté de mouiller dans les Ports de l'Isle; & les Sujets du Roi vont trafiquer aux Philippines.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

Conquête de Xolo.

Les Espagnols en sont chassés.

Lorsque l'union des Couronnes de Castille & de Portugal eut mis une partie de l'Orient sous la domination de l'Espagne, le Gouverneur de Manille arma une Flotte considérable, pour achever la Conquête des Isles: mais étant parti dans une Galere, pour se rendre à bord de l'Amiral, qui avoit déja mis à la voile, ses Rameurs, qui étoient des Sangleys, se mutinerent, le tuerent avec tous les autres Espagnols, & conduisirent sa Galere à la Chine. Dom Louis de Las-Marinas, son fils, succéda au Gouvernement, & n'abandonna point son entreprise. Les Gouverneurs suivans ont tourné tous leurs efforts à la même vûe; & le succès a répondu si mal aux espérances de l'Espagne, que suivant le témoignage de tous les Voyageurs, elle n'a pas subjugué la dixiéme partie des Insulaires.

§ V.

Gouvernement de Manille & des autres Isles.

MALGRÉ l'extrême éloignement de la Cour de Madrid, le Gouvernement Espagnol, de ces Isles, est établi sur des Loix si sages, & d'une forme si propre à les rendre constantes, qu'elles ne servent pas moins à soutenir l'exercice de l'autorité qu'à prévenir ses abus.

L'administration Ecclésiastique est entre les mains de l'Archevêque de Manille, qui est nommé par le Roi. Il décide, non-seulement toutes les Causes de son Diocèse, mais encore celles des Evêques, ses Suffragans, par voie d'appel. Cependant, si sa Sentence ne s'accorde point avec la premiere, on est libre d'en appeller à l'Evêque de Camarines, qui est revêtu d'un pouvoir particulier du Saint Siege. Outre l'Archevêque, & ses trois Suffragans, qui sont les Evêques de Sibu, de Camarines & de Cagayan, il y a toujours, à Manille, un Evêque Titulaire, ou un Coadjuteur, que les Espagnols nomment Evêque à l'Anneau; il prend le Gouvernement de la premiere Eglise vacante, afin que tous les devoirs soient remplis sans interruption. On n'a pû trouver de meilleur expédient, pour conserver au Roi d'Espagne le droit de nomination, & pour assurer le repos des Fidéles, qui seroit six ans sans

Gouvernement Ecclésiastique.

Description des Isles Philippines.

Pasteur, s'il falloit attendre celui qui leur vient de Madrid. Le Commissaire de l'Inquisition est nommé par le Tribunal du Mexique.

Gouvernement Civil.

Tribunal Suprême.

L'administration civile & militaire a pour Chef un Gouverneur, qui joint à ce titre celui de Capitaine général. Son Office dure huit ans. Il est Président du Tribunal suprême, qui est composé de quatre Auditeurs, ou Juges, & d'un Procureur Fiscal. Ce Tribunal ayant été formé en 1584, on crut en reconnoître l'inutilité; & les appointemens des Officiers furent destinés, en 1590, à l'entretien d'un corps de troupes. Mais, en 1598, il fut rétabli avec de nouvelles prérogatives. Cette Cour reçoit les appels des Magistrats des villes, & juge des violences commises par les Ecclésiastiques, comme le Tribunal de la Force en Espagne. Le Gouverneur y assiste en qualité de Président; mais il n'a point de voix; & si celles des quatre Auditeurs sont également partagées, il nomme un Docteur qui fait pancher la balance. Les appointemens annuels de chaque Auditeur sont de quatre mille quatre cens pieces de huit, dont ils reçoivent le tiers de quatre en quatre mois. Ceux du Procureur Fiscal sont les mêmes; mais il a de plus six cens pieces, des Sangleys, pour la protection qu'il leur accorde; & deux cens, comme Procureur de la Sainte Croisade. Les appointemens reglés du Gouverneur montent à treize mille trois cens pieces de huit; quatre mille en qualité de Général, quatre mille comme Président de la Cour, & cinq mIlle trois cens comme Gouverneur, ou Supérieur civil. S'il meurt dans le cours de son administration, le plus ancien Auditeur jouit de ses appointemens, & prend soin des affaires civiles & militaires, dont il rend compte ensuite au nouveau Gouverneur.

Appointemens des principaux Officiers.

On doit trouver surprenant que dans un pays où les vivres, les étoffes, & tout ce qui sert au faste, comme aux nécessités de la vie, est a plus vil prix que dans aucun autre lieu du monde, les Officiers reçoivent de si grands salaires. Aussi les Voyageurs observent-ils que si les Isles Philippines étoient moins éloignées de l'Espagne, il n'y auroit pas de Seigneur, dans cette Cour, qui ne briguât un Gouvernement où le gain est immense, la Jurisdiction fort étendue, l'autorité sans bornes, les commodités en abondance, les prérogatives plus flatteuses & les honneurs plus distingués que dans la Viceroyauté des Indes (64). Outre le Gouvernement civil, & l'administration de la Justice avec le Conseil, le Gouverneur donne tous les emplois militaires, nomme vingt-deux Alcades qui gouvernent autant de Provinces, dispose du Gouvernement des Isles Marianes, lorsqu'il vacque par la mort, jusqu'à ce que la Cour y ait pourvu. Il disposoit aussi de ceux de Formose & de Ternate, tandis que ces Isles appartenoient à l'Espagne. Il distribue des Seigneuries, sur les villages Indiens, aux Soldats Espagnols, qu'il juge dignes de cette récompense. Ces Fiefs se donnent ordinairement pour deux vies, c'est-à-dire, avec droit de succession pour la femme & les enfans; après quoi, la terre revient au Domaine royal. Les Seigneurs reçoivent la plûpart des droits qui seroient payés au Roi, sur-tout le tribut de dix piastres pour chaque marié, & de cinq pour les autres; mais ils sont obligés aussi de fournir, pour l'entretien de la Milice, deux piastres de chaque tribut, &

Prérogatives extraordinaires du Gouverneur.

(64) Carreri, *ubi suprà*, page 49.

quatre cavans de riz (65) à chaque Soldat de leur district. Outre les dix piastres, le Roi tire, dans les terres de son Domaine, deux cavans de riz par tête.

Description des Isles Philippines.

Le Gouverneur des Philippines nomme à tous les Canonicats vacans de l'Eglise Archiépiscopale, & n'est obligé qu'à le faire sçavoir au Roi, qui confirme sa nomination. Pour remplir les Paroisses séculieres, & les Bénéficiers royaux, l'Archevêque nomme trois Sujets, entre lesquels le Gouverneur en choisit un. Les Paroisses des Réguliers sont pourvûes par le Supérieur Provincial de l'Ordre, dont le choix n'a pas besoin de confirmation; mais un Religieux n'a droit d'entendre que les Confessions des Indiens, sans la permission des Evêques. Enfin le Gouverneur nomme le Général du Galion qui va tous les ans à la Nouvelle Espagne; emploi qui rapporte plus de cinquante mille écus. Il nomme les Commandans des Places de guerre, & plus de Capitaines & d'Officiers qu'il n'y en a dans toute l'Espagne; parce qu'il a le pouvoir de distribuer, aux Indiens, des commissions de Colonels, de Majors & de Capitaines, pour les attacher à la Nation Espagnole par des distinctions qui les exemptent de la moitié du tribut.

Inconvéniens qui les balancent.

Mais cette grandeur & cette étendue d'autorité ont leur contrepoids, dans la recherche que les Habitans des Philippines font de la conduite d'un Gouverneur après son administration. Le droit des plaintes est accordé à tout le monde, & se publie dans chaque Province. Ce droit dure soixante jours, pendant lesquels l'oreille du Juge est ouverte. C'est ordinairement le Gouverneur qui succéde. Il apporte une Commission expresse du Roi & du Conseil des Indes. Cependant la Cour se réserve le Jugement d'un certain nombre de chefs, que le Juge envoye en Espagne, après avoir reçu toutes les informations: mais il prononce sur les cas qui ne sont pas réservés. Les Auditeurs, qui sont chargés de l'administration après la mort d'un Gouverneur, ou qui passent à quelque poste dans un autre pays, sont soumis à la même recherche, avec cette différence, qu'ils peuvent partir, en laissant un Procureur qui réponde pour eux. La rigueur est poussée si loin, dans ces étranges Procès, que sans égard à la grandeur du rang, elle va jusqu'à la prison. Dom Sébastien Hurtado de Corcuera se vit renfermé, pendant cinq ans, dans le Château de Saint-Jacques; & Dom Diegue de Taxardo, quelque-tems de moins: mais un ordre exprès du Roi leur fit rendre tout ce qu'on leur avoit ôté injustement. A la vérité, le Conseil des Indes a modéré cette rigueur, en ordonnant que, sans maltraiter les Gouverneurs, toutes les informations fussent envoyées en Espagne. Cependant la distance des lieux empêche toujours que cet ordre ne soit exactement observé. Carreri assure que depuis la Conquête, on ne compte que deux Gouverneurs, qui soient revenus en Espagne, & que les autres sont morts, ou de chagrin, ou de la fatigue du Voyage. Il ajoute que la recherche des crimes vaut toujours cent mille écus à celui qui succéde; & que le Prédecesseur est obligé de tenir cette somme prête, pour se délivrer des embarras dont il est menacé (66).

Triste sort de la plûpart des Gouverneurs.

(65) Le Cavan pese cinquante livres d'Espagne.

(66) *Ubi suprà*, page 54.

§ VII.

Climat & richesse des Philippines.

Chaleur & humidité regnantes.

LA chaleur & l'humidité sont les deux qualités générales de toutes ces Isles; mais la premiere n'y est pas si sensible qu'en Italie, aux jours caniculaires, quoiqu'elle soit plus incommode, par les sueurs qu'elle cause & qui affoiblissent les meilleurs tempérammens. L'humidité vient du grand nombre de rivieres, de lacs, d'étangs, & des pluies abondantes qui tombent pendant la plus grande partie de l'année. On observe, comme une propriété particuliere aux Philippines, que les orages y commencent par la pluie & les éclairs, & que le tonnerre ne s'y fait entendre qu'aprés la pluie. Pendant les mois de Juin, de Juillet, d'Août, & une partie de Septembre, on y voit regner les vents du Sud & de l'Ouest. Ils amenent de si grandes pluies & des tempêtes si violentes, que toutes les campagnes se trouvant inondées, on n'a point d'autre ressource que de petites Barques, pour la communication des lieux. Depuis Octobre jusqu'au milieu de Décembre, c'est le vent du Nord qui regne; pour faire place ensuite, jusqu'au mois de Mai, à ceux d'Est & d'Est-Sud-Est. Ainsi les mers des Philippines ont deux moussons, comme les autres mers des Indes; l'une, séche & belle, que les Espagnols nomment la Brise; l'autre, humide, orageuse, qu'ils appellent Vandaral.

Regne des vents.

On remarque encore que dans ce Climat, les Européens ne sont pas sujets à la vermine, de quelque saleté que soient leurs habits & leurs chemises; tandis que les Indiens en sont couverts. La neige n'y est pas plus connue que la glace; aussi n'y boit-on jamais de liqueur froide, à moins que, sans aucun égard pour sa santé, on ne se serve de salpêtre pour rafraîchir l'eau. En un mot, la chaleur est si constante, qu'avec l'avantage d'un continuel équinoxe, on ne change jamais l'heure des repas, ni celle des affaires, on ne prend point d'habits différens, & l'on n'en porte de drap que pour se garantir de la pluie. Ce mêlange de chaleur & d'humidité ne rend pas l'air fort sain. Il retarde la digestion, il incommode les jeunes Européens plus que les vieillards. Mais aussi les alimens y sont légers. Le pain ordinaire, n'étant que de riz, a moins de substance que celui de l'Europe. Les palmiers, qui croissent en abondance dans une terre humide, fournissent l'huile, le vinaigre, & le vin. Comme on a le choix de toutes sortes de viandes, les personnes riches se nourrissent de gibier, le matin, & de poisson le soir. Les Pauvres ne mangent guéres que du poisson mal cuit, & gardent la viande pour les jours de Fête. Une autre cause de la mauvaise qualité de l'air est la rosée, qui tombe dans les jours les plus sereins. Elle est si abondante, qu'en secouant un arbre, on en voit tomber une sorte de pluie. Cependant elle n'incommode point les Habitans naturels du Pays, qui vivent quatre-vingt & cent ans; mais la plûpart des Européens s'en trouvent fort mal. On ne dort & l'on ne mange point à Manille sans être humide de sueur; mais elle est beaucoup moindre dans les lieux ouverts, parce que l'air y est plus agité. Aussi toutes les

Qualités de l'air.

personnes

personnes riches ont des maisons de campagne, où ils se retirent depuis le milieu de Mars jusqu'à la fin de Juin. Quoique la chaleur se fasse sentir avec plus de force dans le mois de Mai qu'en aucun tems, on ne laisse pas alors de voir souvent, pendant la nuit, des pluies épouvantables, accompagnées de tonnerre & d'éclairs.

Description des Isles Philippines.

Tremblemens de terre.

On a déja fait observer que Manille est particuliérement sujette à d'effroyables tremblemens de terre, sur-tout dans la plus belle saison. Elle en ressentit un si violent, au mois de Septembre de l'année 1627, qu'une des deux montagnes qui se nomment Carvallos, dans la Province de Cagayan, en fut applatie. En 1645, le tiers de la Capitale fut ruiné par le même accident, & trois cens personnes furent ensevelies sous les ruines de leurs maisons. Les vieux Indiens assuroient que ces malheurs avoient été plus fréquens, & que de-là étoit venu l'usage de ne bâtir que de bois. Les Espagnols ont suivi cet exemple, du moins pour les étages au-dessus du premier. Leurs allarmes sont continuelles, à la vûe d'un grand nombre de volcans, qui vomissent des flammes autour d'eux, & qui remplissant de cendres tous les lieux voisins, envoient des pierres fort loin, avec un bruit semblable à celui du canon. D'un autre côté, tous les Voyageurs nous représentent le Terroir comme un des plus agréables & des plus fertiles du monde connu. En toute saison, l'herbe croît, les arbres fleurissent; &, dans les montagnes comme dans les jardins, les fruits accompagnent toujours les fleurs. On voit rarement tomber les vieilles feuilles, avant que les nouvelles soient venues. De-là vient que les Habitans des Montagnes n'ont pas de demeure fixe, & suivent l'ombre des arbres, qui leur offrent tout à la fois une retraite agréable & des alimens. Lorsqu'ils ont mangé tous les fruits d'une campagne, ou d'un bois, ils passent dans un autre lieu. Les orangers, les citroniers, & tous les arbres connus en Europe, donnent réguliérement du fruit deux fois l'année; & si l'on plante un rejetton, il en porte l'année suivante. Villalobos, Dampier & Carreri, s'accordent à déclarer qu'ils n'ont jamais vu de campagnes si couvertes de verdure, ni de bois si remplis d'arbres vieux & épais, ni d'arbres qui fournissent plus de secours & de commodités pour la subsistance des hommes.

Volcans.

Ce qui rend les Montagnards errans.

Avantages des Philippines pour le Commerce.

Ajoutons, avec les mêmes Ecrivains, que Manille se trouvant placée entre les plus riches Royaumes de l'Orient & de l'Occident, cette situation en fait un des lieux du Monde, où le Commerce est le plus florissant. Les Espagnols venant par l'Occident, & d'autres Nations de l'Europe & des Indes par l'Orient, les Philippines peuvent être regardées comme un centre où toutes les richesses du monde aboutissent, & d'où elles reprennent de nouvelles routes. On y trouve l'argent du Perou & de la Nouvelle Espagne, les diamans de Golkonde, les topases, les saphirs & la canelle de Ceylan, le poivre de Java, le girofle & les noix muscades des Moluques, les rubis & le camphre de Borneo, les perles & les tapis de Perse, le benjouin & l'ivoire de Camboie, le musc de Lequios, les toiles de coton & les étoffes de soie du Bengale, les étoffes, la porcelaine & toutes les raretés de la Chine. Lorsque le Commerce étoit ouvert avec le Japon, Manillle en recevoit tous les ans, deux ou trois Vaisseaux, qui laissoient de l'argent le plus fin, de l'ambre, des étoffes de soie, & des cabinets d'un admirable vernis, en échan-

Perte du Commerce du Japon.

ge, pour du cuir, de la cire & des fruits du Pays. Pour faire juger, en un mot, de tous les avantages de Manille, il suffit d'ajouter qu'un Vaisseau, qui en part pour Acapulco, revient chargé d'argent, avec un gain de quatre pour un.

§ IX.

Animaux, Plantes & Fruits des Philippines.

Abondance de diverses sortes d'animaux.

La fécondité d'un Climat se faisant observer jusques dans la propagation des animaux, on voit naître, dans les campagnes des Philippines, une si grande quantité de bufles sauvages, qu'un bon Chasseur en peut tuer vingt à coups de lance, dans l'espace d'un jour. Les Espagnols ne les tuent que pour en prendre la peau, & les Indiens en mangent la chair. Le nombre des cerfs, des sangliers & des chèvres est surprenant dans les Forêts. On n'a pas manqué d'apporter, à Manille & dans quelques autres Isles, des chevaux & des vaches de la Nouvelle Espagne, qui n'ont pas cessé d'y multiplier. Mais l'excessive humidité de la terre ne permet pas d'y élever des moutons.

Singes monstrueux.

On ne parle point des singes pour en faire admirer le nombre, quoiqu'il soit incroyable dans les montagnes ; mais ils y sont d'une grandeur monstrueuse, & d'une hardiesse qui les rend capables de se défendre contre l'attaque des hommes. Lorsqu'ils ne trouvent plus de fruits dans leurs retraites, ils descendent sur le rivage de la mer, pour s'y nourrir d'huitres & de crabbes. Entre plusieurs especes d'huitres, on en distingue une, qu'on appelle Taclow, & qui pese plusieurs livres. Les singes, qui les trouvent ouvertes & qui craignent qu'en se fermant, elles ne leur attrapent la patte, commencent par y jetter une pierre, qui les empêche de se fermer, & la mangent alors sans crainte. Ils prennent les crabbes avec la même adresse, en mettant la queue entre leurs pinces, pour les enlever tout d'un coup, lorsqu'elles viennent à la serrer.

Propriétés des civettes aux Philippines.

On observe, dans les civettes des Philippines, qui sont aussi en fort grand nombre, que si leur parfum n'est pas ôté tous le mois, l'ardeur qu'elles en ressentent est si vive, qu'elles se frottent contre terre, pour rompre la vessie qui le contient. Ces Isles sont le seul endroit du monde, où l'on voit une espece de chats, de la grandeur des lievres & de la couleur des renards, auxquels les Insulaires donnent le nom de Taguans. Ils ont des aîles, comme les chauve-souris, mais couvertes de poil, dont ils se servent, pour sauter d'un arbre sur un autre, à la distance de trente palmes. On trouve, dans l'Isle de Leyte, un animal qui n'est pas moins singulier, & qui se nomme Mango. Sa grandeur est celle d'une souris. Il a la même queue, mais sa tête est deux fois plus grosse que son corps, avec de longs poils sur le museau. L'Iguana se trouve aux Philippines comme en Amérique. Sa figure ressemble beaucoup à celle du crocodile ; mais il a la peau rougeâtre, parsémée de taches jaunes, la langue fendue en deux, les pieds ronds & doublés de corne. Quoiqu'il passe pour un animal terrestre, il traverse facilement les plus grandes rivieres. Les Indiens & les Espagnols mangent sa chair, & lui trouvent le goût de celle des tortues.

Taguans, ou Chats aîlés.

Mango.

Iguana.

L'humidité, joint au ferment continuel de la chaleur, produit, dans toutes les Isles, des serpens d'une grandeur extraordinaire. Celui qu'on nomme Ibitin, se tient pendu par la queue, au tronc d'un arbre, pour attendre qu'il y passe des cerfs, des sangliers & même des hommes. Il est si gros & si long, qu'il les dévore tout entiers; après quoi, il se serre contre l'arbre pour les digerer (67). Un autre serpent, nommé Assagua, ne fait la guerre qu'à la volaille. Celui que les Habitans nomment Olopang, jette un venin fort dangereux. Les Bobas, qui sont les plus grands, ont quelquefois trente pieds de longueur.

Description des Isles Philippines. Serpens horribles.

De plusieurs oiseaux singuliers des Isles, le plus admirable par ses proprietés est le Tavon. C'est un oiseau de mer, noir & plus petit qu'une poule, mais qui a les pieds & le cou assez longs. Il fait ses œufs dans des terres sabloneuses. Leur grosseur est à peu près celle des œufs d'oye. Ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'après que les Petits sont éclos, on y trouve le jaune entier sans aucun blanc, & qu'alors ils ne sont pas moins bons à manger qu'auparavant; d'où l'on conclut qu'il n'est pas toujours vrai, que la fécondité vienne du jaune des œufs. On rôtit les Petits, sans attendre qu'ils soient couverts de plumes. Ils sont aussi bons que les meilleurs pigeons. Les Espagnols mangent souvent, dans le même plat, la chair des petits & le jaune de l'œuf. Mais ce qui suit, mérite beaucoup plus d'admiration. La femelle rassemble ses œufs, jusqu'au nombre de quarante ou cinquante, dans une petite fosse, qu'elle couvre de sable, & dont la chaleur de l'air fait une espece de fourneau. Enfin, lorsqu'ils ont la force de secouer la coque & d'ouvrir le sable pour en sortir, elle se perche sur les arbres voisins, elle fait plusieurs fois le tour du nid, en criant de toute sa force; & les Petits, excités par le son, font alors tant de mouvemens & d'efforts, que, forçant tous les obstacles, ils trouvent le moyen de se rendre auprès d'elle. Les Tavons font leurs nids aux mois de Mars, d'Avril & de Mai; tems où la mer étant plus tranquille, les vagues ne s'élevent point assez pour leur nuire. Les Matelots cherchent avidemment ces nids, le long du rivage. Lorsqu'ils trouvent la terre remuée, ils l'ouvrent avec un bâton, & prennent les œufs & les Petits, qui sont également estimés.

Oiseaux singuliers

Le Tavon & ses propriétés.

On voit, aux Philippines, une sorte de tourterelles, dont les plumes sont grises sur le dos, & blanches sur l'estomac, au milieu duquel la nature a tracé une tache si rouge, qu'on la prendroit pour une plaie fraîche, d'où le sang paroît sortir.

La tourterelle des Philippines.

Le Kolin est un oiseau de la grosseur d'une grive, de couleur noire & cendrée, qui n'a sur la tête, au lieu de plumes, qu'une espece de couronne ou de crête de chair. Le Paloma Torcaz est à peu près de la même grosseur. Son plumage est varié de gris, de verd, de rouge & de blanc, avec une tache fort rouge au milieu de l'estomac; mais sa principale distinction consiste dans son bec & ses pieds, qui sont aussi du plus beau rouge. Les Insulaires donnent le nom de Salangan à ce fameux oiseau, dont les nids passent pour un mets délicieux, à la Chine & dans toutes

Le Kolin.

Le Paloma Torcaz.

Le Salangan.

(67) Carreri s'imagine qu'il les attire par son haleine, & que l'unique moyen de s'en garantir, est de rompre l'air qui se trouve entre l'homme & le serpent.

Description des Isles Philippines.

L'Herrero.

les Indes. Il eſt commun dans les Iſles de Calamianes, de Xolo, & dans quelques autres. Sa groſſeur eſt celle d'une hirondelle. Il bâtit ſon nid ſur les rochers qui touchent au bord de la mer, & l'attache au rocher même, à-peu-près comme l'hirondelle attache le ſien aux murailles. L'Herrero eſt un oiſeau verd, de la groſſeur d'une poule, auquel la nature a donné un bec ſi dur, qu'il perce les troncs des plus grands arbres pour y faire ſon nid; ſon nom, qui ſignifie Forgeron, lui vient des Eſpagnols, pour ſignifier le bruit de ſon travail, qui ſe fait entendre d'aſſez loin. On lui attribue la propriété de connoître une herbe qui rompt le fer. Un autre oiſeau, nommé Colocolo, a celle de nager ſous l'eau, avec autant de vîteſſe qu'il vole dans l'air. Ses plumes ſont ſi ſerrées, qu'elles deviennent ſéches auſſi-tot qu'il les a ſecouées hors de l'eau. Il eſt de couleur noire, & plus petit que l'aigle; mais ſon bec, qui n'a pas moins de deux palmes, eſt ſi dur & ſi fort, qu'il prend & qu'il enleve toutes ſortes de poiſſons.

Le Colocolo.

Différence de quelques animaux qui ont du rapport aux nôtres.

On trouve quantité de paons dans les Iſles de Calamianes. Au lieu de faiſans & de perdrix, les montagnes y fourniſſent d'excellens coqs ſauvages. Les cailles ſont de la moitié plus petites que les nôtres. Elles ont le bec & les pieds rouges. Toutes les Iſles ſont remplies d'une ſorte d'oiſeaux verds, qui ſe nomment Volanos, de pluſieurs eſpeces de perroquets, & de cacatous blancs, dont la tête eſt ornée d'une touffe de plumes. Les Eſpagnols avoient porté, aux Philippines, des poulets d'Inde qui n'y ont pas multiplié. Ils y ſupppléent par une poule ſinguliere, qui ſe nomme Camboie, parce qu'elle vient de cette Région, & qui a les pieds ſi courts que ſes aîles touchent la terre. Les coqs, au contraire, ont de longues jambes, & ne cédent rien aux coqs d'Inde. On eſtime une autre ſorte de poules, qui ont la chair & les os noirs, mais d'excellent goût. Les groſſes chauve-ſouris, dont on a déja parlé, ſont fort utiles à Mindanao, par la quantité de ſalpêtre qu'on y tire de leurs excrémens.

Salpêtre de l'excrément des Chauve-Souris.

Le Douyon, ou le Peſce Muger.

A l'égard des poiſſons, Pline n'en a nommé preſqu'aucun, qui ne ſe trouve dans ces mers: mais elles en ont d'extraordinaires, tels que le Douyon, que les Eſpagnols ont nommé *Peſce-Muger*, parce qu'il a les parties du ſexe & les mammelles d'une femme. Ses os ont la propriété d'étancher le ſang & de guérir le rhume. Sa chair a le goût de celle du porc; mais on ne connoît point le mâle de cette eſpece. Les poiſſons, qu'on nomme Epées, ne ſont différens des nôtres que par la longueur extraordinaire de leur corne, qui les rend fort dangereux pour les petites Barques. Les crocodiles ſeroient les plus redoutables Ennemis des Inſulaires, par leur abondance & leur voracité, ſi la Providence n'y avoit mis comme un double frein, qui arrête leur multiplication & leurs ravages. Les femelles ſont ſi fertiles, qu'elles font juſqu'à cinquante petits; mais lorſqu'ils doivent éclore de leurs œufs, qu'elles fonr à terre, elles ſe mettent dans l'endroit par lequel ils doivent paſſer; & les avallant l'un après l'autre, elles ne laiſſent échapper que ceux à qui le haſard fait prendre un autre chemin. En ſecond lieu, ces animaux, n'ayant point de conduits pour les excrémens, vomiſſent ce qui leur reſte dans l'eſtomac après la digeſtion. Ainſi leur nourriture y fait un long ſéjour, qui les empêche de reſſentir ſouvent la faim; ſans quoi il en couteroit tous les jours, aux Iſles, un grand nombre d'hommes & de beſtiaux. On

Les Philippines ſont infectées de crocodiles.

n'a jamais ouvert un de ces monstres, dans le ventre duquel on n'ait trouvé des os & des cranes d'hommes. Les Espagnols, comme les Indiens, mangent les petits crocodiles. On trouve quelquefois, sous leurs mâchoires, de petites vessies pleines d'un excellent musc. Les Lacs des Isles ont une autre espece de poissons monstrueux, que les Indiens nomment Buhayas, & qui ne paroissent point différens de ceux que les Portugais ont nommés Caymans. Ils n'ont pas de langue; ce qui leur ôte, non-seulement le pouvoir de faire du bruit, mais encore celui d'avaller dans l'eau. Aussi ne dévorent-ils leur proie que sur le rivage. Ils seroient les plus redoutables de tous les monstres, s'ils n'avoient une extrême difficulté à se tourner. On leur attribue quatre yeux; deux en haut & deux en bas, avec lesquels on prétend qu'ils apperçoivent dans l'eau toutes les especes de poissons qui leur servent de proie, quoiqu'à terre ils ayent la vûe fort courte. On ajoute que le mâle ne peut sortir de l'eau qu'à moitié, & que les femelles vont chercher seules de quoi vivre, dans les campagnes voisines de leurs retraites. Carreri semble confirmer cette opinion, lorsqu'il assure que les Chasseurs ne tuent jamais que des femelles. Il donne pour préservatif éprouvé, contre les surprises des Buhayas, ou des Caymans, un fruit nommé *Bonga*, ou Nang-Kauvagan, qui vient, dit-il, d'une sorte de canne, & dont l'odeur, apparemment, éloigne ces terribles animaux. Mais il affoiblit un peu la confiance qu'il demande pour ce fruit, en assurant qu'il a la même vertu contre les sortileges (68).

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

Buhayas, monstres dangereux.

Les Mers de Mindanao & de Xolo sont remplies de grandes baleines, & de chevaux marins sans pieds, dont la queue ressemble à celle des crocodiles. Il se trouve de si grandes huitres dans ces Isles, qu'on se sert des écailles pour abreuver les bufles. Les Chinois en font de très beaux ouvrages. On y distingue deux sortes de tortues; l'une dont la chair se mange & dont l'écaille est négligée; l'autre, au contraire, dont on recherche beaucoup l'écaille & dont on ne mange point la chair. Les raies y sont d'une grandeur extraordinaire. Leur peau, qui est fort épaisse, se vend aux Japonois, pour en faire des fourreaux de cimeterre.

Huîtres & Raies d'une extrême grandeur.

Passons aux fruits qui ne sont connus, ou qui n'ont des propriétés remarquables, que dans les Isles Philippines. On en distingue deux, également estimés des Espagnols & des Indiens. Ils croissent naturellement dans les bois. On a déja vanté le premier, qui se nomme Santor, & dont on fait d'excellentes confitures, dans un pays ou le quintal de sucre ne vaut pas un écu. Carreri en donne une exacte description. Il a la figure, & même la couleur d'une pêche; mais il est un peu plus plat. Son écorce est douce. En l'ouvrant, on y trouve cinq pepins, aigres & blancs. Il se confit également au sucre & au vinaigre; & pour troisiéme propriété, il donne un fort bon goût au potage. L'arbre ressembleroit parfaitement au noyer, s'il n'avoit les feuilles plus larges. Elles ont une vertu médicinale, & le bois est excellent pour la Sculpture (69).

Fruits divers.

Santor.

L'autre fruit, qui se nomme Mabol, est un peu plus gros que le premier, mais cotoneux, & de la couleur de l'orange. L'arbre est de la hau-

Mabol.

(68) *Ubi suprà*, page 176.

(69) *Ibid.* page 177.

Description des Isles Philippines.

teur d'un poirier ; chargé de branches & de feuilles, qui ressemblent à celles du laurier. Le bois, coupé dans sa saison, approche de la beauté de l'ébéne.

Bilimbins ou Carambolas.

On a fait, dans un article précédent, l'éloge du Chicoy, ou du Seizu, qui se trouve dans l'Isle de Guigan. Les Bilimbins, que les Portugais nomment Carambolas, sont acides dans les Indes Orientales ; mais, dans le terroir de Manille, ils ont un goût fort agréable. On les mange cruds, assaisonnés avec du vinaigre & du sucre. Le Macupa, que les Portugais ont nommé Jambo, est beaucoup plus gros aux Philippines que celui qui croît à Goa. Il en est de même des Banchilins, des Jaccas, nommés Naucas par les Espagnols, des Tampaies, & des Cassuis ou Caguis. Les Mangas de Siam, ou de Papagallo, qui est le nom Portugais, & les Camico, qui ressemblent aux Caramboles, mais qui sont plus aigres & sans pepins, acquerent une nouvelle perfection dans les Jardins de Manille. Le Lumboy, qui croît dans les Forêts, & que les Tagales nomment Dobat, est tout-à-fait semblable au poirier. Il donne d'abord une jolie fleur blanche, d'où naît un fruit gros comme une cerise, mais de la longueur d'une olive. Les Portugais le nomment Jambulon. Le *Dottoyan*, est un arbre plus rare, dont le fruit est rouge & sans pepins, comme le Jambulon ; mais la chair en est blanche, & le goût mêlé d'aigre & de doux.

Macupa ou Jambo.

Autres fruits.

Jambulon. Dottoyan.

Panungian.

Le Panungian est un fort grand arbre, qui produit un fruit de la grosseur d'un œuf de pigeon, dont la coquille est rouge, & qui a la forme & la dureté de nos pommes de pin. Sa chair, qui est transparente & de bon goût, aide à la digestion. On donne aussi le nom de Licias à ce fruit, parce qu'il a quelque ressemblance avec celui de la Chine ; mais, au fond, ce n'est pas le même.

Carmon.

Le Carmon excite l'appétit, & n'est pas desagréable lorsqu'il est bouilli. Il est aussi gros qu'une pomme commune. Il a l'écorce d'un oignon, & sa chair est aigre & douce. L'arbre, qui ressemble au pommier, croît facilement sur le bord des rivieres. On trouve, dans quelques Isles, des Durions, dont l'arbre y est plus grand qu'à Patane & à Camboie. Ce fruit, dont on a déja fait la description, croît sur le gros de la branche, comme les pommes de pin. Un goût d'oignon, qu'on lui trouve d'abord, mais auquel on s'accoutume aisément, n'empêche pas que les Etrangers ne le trouvent fort agréable. Les Marans, fruit commun aux Philippines, ont quelque ressemblance avec les Durions, mais ils deviennent beaucoup plus gros. Les Lanzones, ou les Boasbas, sont une sorte de raisins par leur goût & leurs autres qualités. Au lieu d'olives, les montagnes des Isles produisent des Paxos, fruit qui leur ressemble assez par la forme, & dont le goût est exquis dans sa maturité. Verds & tendres, on les mange au vinaigre.

Durion Marans. Lanzones, ou Boasbas.

Paxos.

Amandes qui croissent sur des pins.

Dans les hautes montagnes d'Iloccos & de Cagayan, on trouve des pins sauvages, d'une hauteur admirable, qui ne portent pas de pommes, comme les nôtres, mais un autre fruit, peu différent des amandes & du même goût. Le Lumbon, autre arbre des Montagnes, produit de petites noix, dont l'écorce est dure, & renferme une poulpe, du goût des pignons ; mais ce fruit affoiblit l'estomac : on en tire une huile, qui sert, au lieu de suif,

Lumbon.

pour espalmer les vaisseaux. Les Jamboas, fruits d'un arbre qui ressemble au citronier par sa grandeur & ses feuilles, sont ronds, jaunâtres, & deviennent deux fois aussi gros que la tête d'un homme. Leur goût tire sur celui du citron. Les uns ont des pépins rouges; d'autres les ont jaunes, & quelques-uns blancs. De plusieurs especes d'oranges, il n'y en a point aux Philippines qui ne soient plus grosses que celles de l'Europe. On y trouve de gros & de petits citrons; mais la plûpart sont fort doux. Les fruits de la Nouvelle Espagne, tels que les ates, les ananas, les zapotes-prietos, les papaias, les mameges & les gayavas-peruleras, croissent heureusement dans toutes ces Isles. Les gayavas s'y sont extrêmement multipliées. On en fait des confitures, & du vin qui l'emporte sur celui du palmier. Ce fruit resserre avant sa maturité, & lâche quand il est très mûr: ses feuilles sont un excellent vulnéraire, & n'ont pas moins de vertu pour l'enflure des jambes. On n'a pu faire croître aucun fruit de l'Europe à Manille, & dans les autres Isles. Les figuiers mêmes, les grenadiers & le raisin muscat, qu'on y transporte, n'y parviennent jamais à la maturité.

Description des Isles Philippines.

Jamboas.

Oranges & citrons.

Aucun fruit de l'Europe ne croît aux Philippines.

Carreri s'étend beaucoup sur une autre espece d'arbres, qui font le principal revenu des Insulaires, & qui leur apportent, dit-il, autant de plaisir que d'utilité. On en distingue jusqu'à quarante especes, qu'il range toutes sous le nom de palmiers, & dont les principales fournissent les Isles de pain. Celle que les Tagales nomment Yoro, & les Montagnards Landau, porte le nom de Sagu aux Moluques. Elle croît naturellement & sans culture, sur le bord des rivieres. Toute sa substance, du bas jusqu'en haut, est molle comme celle d'une rave. L'écorce est épaisse d'un doigt, & n'est ni fort dure, ni polie. La maniere d'employer cet arbre, aux Philippines, est différente de celle des Moluques (90).

Diverses sortes de palmiers.

Une autre espece, qui donne du vin & du vinaigre, se nomme Sasa & Nipa. Elle n'est point assez grande, pour mériter le nom d'arbre. Son fruit ressembleroit aux dattes; mais il n'arrive point à sa maturité, parce que les Insulaires coupent la branche aussi-tôt qu'ils voyent paroître la fleur. Il en sort une liqueur, qu'ils reçoivent dans des vaisseaux, & dont ils tirent quelquefois dix pintes dans une seule nuit. L'écorce de Calinga, qui est une sorte de canelle, sert à la préparer, & l'empêche de s'aigrir. On employe les feuilles du même palmier à couvrir les maisons; & cousues avec du fil de canne très fin, elles durent environ six ans. On en tire aussi du vin des cocos, & de l'huile, qui est fort bonne dans sa fraîcheur. De la premiere écorce des cocotiers on fait des cordages & du calfat pour les Navires. L'écorce intérieure sert à faire des vases & d'autres commodités.

Sasa & Nipa.

(90) Voyez l'article de ces Isles. Aux Philippines, on coupe le Sagu par morceaux. On le laisse tremper quelque-tems dans l'eau, après avoir enlevé seulement une bande de l'écorce, afin que le reste serve à conserver la substance intérieure; & l'on taille ensuite cette substance blanche en très petites parties. Lorsqu'elle est taillée, on la foule avec les pieds dans des paniers de canne, proche de la riviere; jusqu'à ce que le jus en sorte, par la quantité d'eau qu'on y jette, & tombe dans un vaisseau plein d'eau qui est dessous. On leve ensuite cette espece de pâte, on la met dans des formes composées de feuilles de palmier, où elle s'endurcit un peu; après quoi, étant sechée au Soleil, sans le secours d'autre feu, elle sert de pain, fort nourrissant, & qui résiste longtems à la corruption. *Carreri, ubi suprà*, page 183.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

Bourias.

Le Bourias est un troisiéme palmier des Philippines, dont les Isles, qui sont proche du Détroit de Saint-Bernardin, ont pris leur nom. L'arbre est plus gros que le cocotier. Ses fruits sont proprement des dattes, dont les noiaux servent à faire de fort beaux chapelets ; & ses feuilles ressemblent à celles des palmiers d'Afrique. On en tire une liqueur, dont on fait, par le moyen du feu, une espece de miel & de sucre noir, nommé Pacascas, qui se vend dans de petites boëtes, & que les Insulaires estiment beaucoup. La substance de ce palmier se transforme aussi en pain. On en compose une espece de farine, avec le fruit broié qu'on y mêle ; mais cette nourriture est moins saine que le sagu.

Bonga.

Carreri met, au nombre des palmiers, jusqu'à l'arbre qui produit l'Areca, petite pomme ou plutôt petite noix, de la grosseur d'un gros gland, qui entre, avec la chaux, dans la composition du Betel. Cet arbre se nomme Bonga. Ses feuilles sont aussi larges que celles du Bourias. Le tronc est haut, mince, droit & tout couvert de nœuds. Enfin une quatriéme espece, dont les Insulaires tirent beaucoup d'avantages, est celle qu'ils nomment l'Yonota. Elle leur fournit une sorte de laine, qu'on appelle Baios, dont on fait des matelats & des oreillers ; du chanvre noir, nommé Jonor ou Gamuto, pour les cables de Navires ; & de petits cocos, moins bons à la vérité que les grands. Ses fils sont de la longueur & de la grosseur du chanvre. Ils sont noirs comme les crins de cheval, & l'on assure qu'ils durent long-tems dans l'eau. La laine & le chanvre s'enlevent d'autour du tronc. On tire aussi, des branches, un vin doux ; & leurs bouts se mangent tendres. Il n'y a point de palmiers dont les feuilles ne puissent servir à couvrir des maisons, ou à faire des chapeaux, des nattes, des voiles pour les Navires, & d'autres ouvrages utiles. Ainsi ce n'étoit pas sans raison que Pline écrivoit, il y a seize cens ans, que les Pauvres y trouvent de quoi manger, boire, se vêtir & se loger.

Yonota.

Diverses sortes de bois.

L'arbre, qui porte la casse, est en si grande abondance aux Philippines, que, pendant les mois de Juin & de Mai les Insulaires en engraissent leurs pourceaux. Les Tamarins, ou plutôt les Sampales, dont le fruit se nomme Tamarin, n'y sont pas moins communs. Le bois sert à divers ouvrages, comme l'ébéne. On voit, sur les montagnes, diverses sortes de grands arbres, qui servent également à la construction des Vaisseaux & des Maisons, & dont le feuillage est toujours verd. Tels sont l'ébéne noir ; le Balayon rouge, l'Asana, ou le Naga, dont on fait des vases, qui donnent, à l'eau, une couleur bleue, & qui la rendent plus saine (91) ; le Calinga, qui jette une odeur fort douce, & dont l'écorce est aromatique ; le Tiga, dont le bois est si dur, qu'il ne peut être scié qu'avec la scie à l'eau, comme le marbre ; ce qui le fait nommer aussi l'arbre de fer. La difficulté de pénétrer dans ces épaisses Forêts ne permet pas, aux Insulaires mêmes, de connoître toutes les richesses qu'ils tiennent de la Nature. Ils ont, sur quelques montagnes de Manille, quantité de muscadiers sauvages, dont ils ne recueillent rien. On a déja fait observer que Mindanao produit de très grands arbres, dont l'écorce est une espece de canelle.

(91) C'est l'arbre d'où l'on tire le sang de dragon.

Mais

Mais ce qui doit passer pour un Phénoméne des plus extraordinaires, c'est que, dans ces Isles, les feuilles de certains arbres n'arrivent à leur maturité que pour se transformer en animaux vivans, qui se détachent des branches, & qui volent en l'air, sans perdre la couleur de feuille. Leur corps se forme des fibres les plus dures. La tête est à l'endroit, par où la feuille tenoit à l'arbre, & la queue à l'autre extrêmité. Les fibres des côtés forment les pieds, & le reste se change en aîles (92).

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

Feuilles qui se transforment en animaux.

On a porté, de la Nouvelle Espagne aux Philippines, la plante du Cacao. Quoiqu'il n'y soit pas aussi bon, il s'y est assez multiplié, pour dispenser les Habitans d'en faire venir aucune de l'Amérique. L'arbre, qu'on appelle Aimir, est moins remarquable, par ses fruits, qui pendent en grappes, & qui sont d'un fort bon goût, que par la propriété, qu'il a de se remplir d'une eau très claire, que les Chasseurs & les Sauvages tirent, en perçant le tronc. L'espece de canne, qu'on nomme ordinairement Manbou, à l'exemple des Portugais, & que les Espagnols appellent Vexuco, croît au milieu de tous ces arbres, les embrasse comme le lierre, & monte jusqu'à la cime des plus grands. Il est couvert d'épines, qu'on ôte pour le polir. Lorsqu'on le coupe, il en sort autant d'eau claire qu'un homme en a besoin pour se désaltérer; de sorte que les montagnes en étant remplies, on ne court jamais risque d'y manquer d'eau. L'utilité de ces cannes est connue par toutes les Relations.

Cacao.

Aimir.

Manbou, ou Vexuco.

On ne parle point des Platanes (93), des cannes de sucre, des Ananas, que les Espagnols appellent Poñas, du Gingembre, de l'Indigo, ni d'un grand nombre de plantes & de racines, qui sont communes à la plûpart des Régions de l'Orient. Mais c'est aux Philippines qu'il faut chercher les Camotes, espece de grosses raves, qui flattent l'odorat comme le goût; les Glabis, dont les Insulaires font une sorte de pain, & que les Espagnols mangent cuits, comme des navets; l'Ubis, qui est aussi gros qu'une courge, & dont la plante ressemble au lierre; les Xicamas, qui se mangent confits,

Camotes.

Glabis.

Ubis.

Xicama.

(92) Carreri, qui parle de cette métamorphose, la croit bien prouvée par le témoignage d'un Evêque & d'un Cordelier. Voici ses termes : » Le Pere Joseph d'Orense, Cordelier, & Provincial de la Province de » Saint Grégoire, aux Philippines, m'a dit » que pendant qu'il étoit Curé du Village de » Camalie, dans une des Isles de Camarines, » il l'avoit vû de ses propres yeux, & m'en » a fait un écrit autentique, que je conserve. Dom Gines Barrientos, Evêque de » Troye, & Coadjuteur de l'Archevêché de » Manille, m'a confirmé la même chose. » S'il m'appartenoit de raisonner là-dessus, » je dirois qu'il n'y a qu'une maniere d'expliquer cette merveille : c'est en supposant » qu'un ver s'engendre d'une telle feuille & » prend ensuite des aîles, comme on le » voit tous les jours aux mouches, aux cousins, aux vers à soie, & mille autres. *Ubi suprà*, page 190.

(93) Les Portugais les appellent Figues des Indes. On a vû leur description dans un autre lieu. Mais voici les Observations de Carreri sur ceux des Philippines. Il y en a de diverses sortes & de divers goûts. L'un s'appelle *Obispo*, parce que son excellence le rend digne de la bouche d'un Evêque; un autre, Plantano di Pipita, que les Insulaires cultivent autour de leurs Maisons, non seulement pour jouir de l'ombre de ses feuilles, mais pour les faire servir de plats & de serviettes; un troisiéme, Tanduque, gros comme le bras, & long d'une palme & demie, qui se mange rôti, avec du vin & de la canelle, & dont le goût approche de celui du coing; un quatriéme, Vendicoxol, qui n'est pas moins estimé; un cinquiéme, Dedo de Dama, qui l'est encore plus. Les Habitans croyent ce fruit si sain, qu'ils le donnent aux Malades.

Divers platanes des Philippines.

Description des Isles Philippines.

Taylan.

ou cruds, au poivre & au vinaigre; des Carottes ſauvages qui ont le goût des poires, & le Taylan, qui a celui des Patates. Toutes ces racines croiſſent en ſi grande abondance, que la plûpart des Sauvages ne penſent point à ſe procurer d'autres alimens.

Fleurs particulieres à ces Iſles.

Zampaga, Solaſi, Locoloco, Balanoy.

Ils n'apportent pas plus de ſoin à la culture des fleurs, parce que la nature en fait tous les frais, & que leurs champs en ſont toujours parſémés. On donne le premier rang à celle qu'ils nomment Zampaga. Elle reſſemble au Mogorin des Portugais. C'eſt une eſpece de petite roſe blanche, à trois rangs de feuilles, dont l'odeur eſt beaucoup plus agréable que celle de notre jaſſemin. On en diſtingue deux autres; le Solaſi, & le Locoloco, qui ont l'odeur du girofle. La fleur, qui porte les trois noms de Balanoy, Torongil & Damoro, donne une petite ſemence de l'odeur du baume, qui eſt très bonne pour l'eſtomac, & que les perſonnes délicates mêlent avec le Betel. Le Daſo jette une odeur aromatique, juſques dans ſa racine. Le Cablin, qui eſt plein d'odeur, lorſqu'il eſt cueilli, en rend encore plus, lorſqu'il eſt ſec. La Sarafa, nommée par les Eſpagnols Oja de Saint Juan, eſt une très belle fleur, dont les feuilles ſont fort larges, & mêlées de verd & de blanc. Outre le gingembre commun, dont les campagnes ſont remplies, on y en trouve une eſpece plus chaude & plus forte, qui ſe nomme Langeovas.

Daſo.

Cablin.

Sarafa.

Herbes médicinales.

On aſſure qu'il n'y a point d'Iſles au Monde, qui produiſent plus d'herbes médicinales. Celles, qui ſe trouvent en Europe, ont aux Philippines, les mêmes vertus dans un degré fort ſupérieur. Mais on vante encore plus celles qui ſont propres au Terrain & au Climat. Le Pollo, herbe fort commune & ſemblable au pourpied, guérit, en très peu de tems, toutes ſortes de bleſſures. La Panſipane en eſt une plus haute, qui porte une fleur blanche comme celle de la féve: appliquée ſur les plaies, après avoir été bien pilée, elle en chaſſe toute la corruption. La Golondrine a la vertu de guérir preſque ſur le champ la dyſſenterie. Quantité d'autres herbes guériſſent les bleſſures, ſi l'on en boit la decoction. Une autre ſert, comme l'Opium, à faire perdre la raiſon dans un combat, pour ne plus craindre les armes de l'Ennemi; & l'on aſſure que ceux, qui en ont pris, ne rendent point de ſang par leurs bleſſures. Carreri donne, pour garands de cette vertu, un Gouverneur Portugais, & pluſieurs Miſſionnaires. Il vante l'admirable qualité de deux autres herbes; l'une qui étant appliquée ſur les reins, empêche de ſentir aucune laſſitude; l'aurre, qui gardée dans la bouche, ſoutient les forces, & rend un homme capable de marcher deux jours ſans manger.

Pollo.

Panſipane.

Autres ſimples d'une merveilleuſe vertu.

Poiſons & Antidotes.

Les mêmes qualités de l'air, qui produiſent beaucoup d'animaux venimeux dans les Iſles, y font croître quantité d'herbes, de fleurs & de racines de la même qualiré. Quelques-unes portent un venin ſi ſubtil, que, non-ſeulement elles font mourir ceux qui ont le malheur d'y toucher, mais qu'elles infectent l'air aux environs, juſqu'à répandre une contagion mortelle, lorſqu'elles ſont en fleur. D'un autre côté, on trouve, dans les mêmes lieux, d'excellens contre-poiſons. Sans parler du Bezoar, qui eſt d'une vertu merveilleuſe aux Philippines, & qui ſe forme dans le ventre des chevres & des cerfs; le Manungal en poudre, donné dans de l'eau tiede, ou de l'huile de coco, eſt ſouverain pour les fievres malignes & peſtilentielles. La feuille

Bezoar.

Manungal.

d'Alipayon, qui ressemble à celle du Platane, nettoye parfaitement une playe, & fait revivre la chair. La racine du Dilao, pilée & bouillie, avec de l'huile de coco, guérit les plaies des fleches & des épines empoisonnées. Une herbe que les Espagnols nomment Culebras, & les Tagales Carogtong, est si puissante pour réunir les parties séparées, qu'un serpent, coupé en deux, se rétablit dans sa forme par l'usage qu'il en fait. Un bois, nommé Doctan, a la même vertu. Le fruit de l'Amuyon, qui est de la grosseur d'une noisette, & picquant comme le poivre, guérit les maux causés par le froid. Le Pandacaque, pilé & appliqué chaud, facilite l'accouchement. L'arbre, qui se nomme Camandag, est si venimeux, que ses feuilles mêmes sont mortelles. La liqueur, qui distille de son tronc, sert aux Insulaires pour empoisonner la pointe de leurs fleches. L'ombre seule de l'arbre fait périr l'herbe aux environs. S'il est transplanté, il détruit tous les arbres voisins, à l'exception d'un arbrisseau, qui est son contre-poison, & qui l'accompagne toujours. Ceux qui voyagent, dans les lieux déserts, portent dans la bouche un petit morceau de bois ou une feuille de cet arbrisseau, pour se garantir de la pernicieuse vertu du Camandag.

Description des Isles Philippines.

Alipayon.

Dilao.

Culebras ou Carogtong.

Amuyon.

Camandag, & sa dangereuse vertu.

Le Maca Bubay, dont le nom signifie ce qui donne la vie, est une espece de lierre de la grosseur du doigt, qui croît autour d'un arbre. Il produit quelques filets dont les Insulaires font des bracelets, pour les porter comme un antidote contre toutes sortes de poisons. La racine du Bubay, prise du côté qui regarde l'Orient, & pilée pour être appliquée sur les plaies, guérit plus souverainement qu'aucun baume. L'arbre de ce nom croît parmi les Bâtimens, & les pénétre de ses racines jusqu'à renverser de grands édifices. Il vient aussi dans les montagnes, où il est fort honoré des Indiens (94).

Maca Bubay.

De plusieurs plantes sensitives, qui tiennent comme le milieu entre les simples végétaux & les animaux, on en admire une, aux Philippines, qui ressemble tout-à-fait au chou. Elle fut découverte, en 1642, par un Soldat de la Côte d'Ibabao, qui voulant la prendre, s'apperçut qu'elle fuioit sa main, & qu'elle se retiroit sous l'eau de la mer. Celle que les Espagnols ont nommée Verguenzosa, ou la Honteuse, croît sur les collines de Saint-Pierre, proche de Manille. A quelque heure & quelque légerement qu'on la touche, elle se retire & ferme très legérement ses feuilles. La Spugna & l'Urtica Marina se trouvent aussi dans les Isles.

Plantes sensitives.

(94) Carreri, parlant de la vertu des plantes & des arbres des Philippines, nous apprend qu'un Frere Jésuite, Allemand, nommé George Carrol, Apotiquaire du College de Manille, en avoit fait la description en deux Volumes *in-folio*, avec les figures si bien faites d'après le naturel, qu'avec le Livre en main on les reconnoissoit facilement dans les campagnes. Il y avoit marqué leurs vertus & la maniere de les préparer. C'étoit un travail de quinze ans. Ses connoissances lui venoient des Indiens, qui sont d'admirables Herboristes. Cet Ouvrage, dit Carreri, méritereroit d'être publié pour le bien commun. Il ajoute qu'il ne manqua point de le représenter au Supérieur & au Frere Carrol. *Page 203.*

§ X.

Langues, & Usages des Insulaires.

Six langues différentes.

LA différence des Nations, que le hasard ou leur propre choix a rassemblées aux Philippines, entraîne aussi celle des langues. On en compte six dans la seule Isle de Manille; celles des Tagales, des Pampangas, des Bisayas, des Cagayans, des Iloccos, & des Pangasinans. Celles des Tagales & des Bisayas sont les plus usitées. On n'entend point la langue des Noirs, des Zambales & des autres Nations sauvages. Carreri ne fait pas difficulté d'assurer que les anciens Habitans ont reçu leur langage & leurs caracteres des Malais de la Terre-ferme, auxquels il prétend qu'ils ressemblent aussi par leur stupidité. Dans leur écriture, ils ne se servent que de trois voielles, quoiqu'ils en prononcent différemment cinq. Ils ont treize consonnes. Leur méthode est d'écrire de bas en haut, en mettant la premiere ligne à gauche, & continuant vers la droite; contre l'usage des Chinois & des Japonois, qui écrivent de haut en bas, & de droit à gauche. Avant que les Espagnols leur eussent communiqué l'usage du papier, ils écrivoient sur la partie polie de la canne, ou sur des feuilles de palmier, avec la pointe d'un couteau. Aujourd'hui les Indiens Mores des Philippines ont oublié leur ancienne écriture, & se servent de l'Espagnole.

Maniere d'écrire des Insulaires.

Jugement des Causes.

La premiere Loi, parmi eux, est de respecter & d'honorer les Auteurs de leur naissance. Toutes les Causes sont jugées par le Chef du Barangué, assisté d'un conseil des Anciens. Dans les Causes civiles, on appelle les Parties, on s'efforce de les accommoder; & si ce prélude est sans succès, on les fait jurer de s'en tenir à la Sentence des Juges: après quoi les témoins sont examinés. Si les preuves sont égales, on partage la prétention. Si l'un des deux Prétendans se plaint, le Juge devient sa Partie; & s'attribuant la moitié de l'objet contesté, il distribue le reste entre les témoins. Dans les Causes criminelles, on ne prononce point de Sentence juridique. Si le coupable manque d'argent pour satisfaire la Partie offensée, le Chef & les principaux du Barangué lui ôtent la vie à coups de lances. Quand le Mort est lui-même un des principaux, toute sa Parenté fait la guerre à celle du Meurtrier, jusqu'au jour où quelque Médiateur propose pour compensation une certaine quantité d'or, dont la moitié se donne aux Pauvres, & l'autre à la Femme, aux Enfans, ou aux Parens du Mort.

Forme Criminelle.

Maniere de découvrir & de punir le vol.

A l'égard du vol, si le coupable n'est pas connu, on oblige toutes les personnes suspectes de mettre quelque chose sous un drap, dans l'espérance que la crainte portera le voleur à profiter d'une si belle occasion pour restituer sans honte. Mais si rien ne se retrouve par cette voie, les Accusés ont deux manieres de se purger. Ils se rangent sur le bord de quelque profonde riviere, une picque à la main, & chacun est obligé de s'y jetter. Celui qui sort le premier est déclaré coupable; d'où il arrive que plusieurs se noyent, par la crainte du châtiment. La seconde épreuve consiste à prendre une pierre, au fond d'un bassin d'eau bouillante. Celui qui refuse de l'entreprendre paye l'équivalent du vol.

On punit l'adultere par la bourse. Après le payement, qui est reglé par la Sentence des Anciens, l'honneur est rendu à l'offensé ; mais avec l'obligation de reprendre sa femme. Les châtimens sont rigoureux pour l'inceste. Toutes ces Nations sont livrées au plaisir des sens. Il s'y trouve peu de femmes, qui regardent la continence comme une vertu. Dans les mariages, l'homme promet la dot, avec des clauses pénales pour le cas de répudiation, qui ne passe pas pour un deshonneur lorsqu'on s'assujettit aux conditions réglées. Les frais de la Nôce sont excessifs. On fait payer au Mari l'entrée de la Maison, ce qui se nomme le Passava ; ensuite la liberté de parler à sa femme, qu'on appelle Patignog ; puis celle de boire & de manger avec elle, qui porte le nom de Passalog ; enfin, pour consommer le mariage, il paye aux Parens le Ghina-puang, qui est proportionné à leur condition. Autrefois, la dot étoit pour le Beau-pere, qui en disposoit, à sa mort, comme d'un bien propre ; ou si la fille étoit orpheline, ses Parens prenoient la dot, pour la distribuer aux enfans qui devoient sortir d'elle. La Nôce étoit célebrée par un sacrifice, chez la Prêtresse, qui portoit le titre de Catalona, & qui donnoit sa bénédiction aux deux Epoux. On tuoit quelque animal à quatre pieds, pour en faire le principal mets du festin. Si, dans la suite, il naissoit quelque différend entre le mari & sa femme, on faisoit un autre sacrifice, où le mari devoit égorger la victime.

Description des Isles Philippines. Femmes & Mariages.

La Polygamie n'étoit point en usage chez les Tagales : mais si le mari n'avoit point d'enfans de sa femme, il pouvoit, avec son consentement, recevoir une Esclave dans son lit. Les Bisayas étoient libres de prendre deux femmes, & même un plus grand nombre ; mais avec cette différence, que les enfans de la premiere héritoient des deux tiers, & ceux des autres, d'un tiers seulement. L'or de la dot se mesuroit, & ne se pesoit point. L'adoption étoit en usage dans cette Nation. Mais on ne connoît point d'exemple d'une coutume aussi barbare que celle qui s'y étoit établie, d'avoir des Officiers publics, & payés fort chérement, pour ôter la virginité aux filles ; parce qu'elle étoit regardée comme un obstacle aux plaisirs du Mari. A la vérité, il ne reste aucune trace de cette infâme pratique, depuis la domination des Espagnols. Cependant le Voyageur, à qui l'on doit ce récit, ajoute, sur le témoignage des Missionnaires, qu'aujourd'hui même un Bisayas s'afflige de trouver sa femme à l'épreuve du soupçon, parce qu'il en conclut que n'ayant été desirée de personne, elle doit avoir quelque mauvaise qualité, qui l'empêchera d'être heureux avec elle (95).

Supplément à la Polygamie.

Coutume extrêmement barbare.

La Noblesse, parmi tous ces Peuples, n'étoit point une distinction héréditaire. Elle s'acqueroit par l'industrie ou par la force, c'est-à-dire, en excellant dans quelque profession. Ceux du plus bas ordre n'avoient pas d'autre exercice que l'agriculture, la pêche ou la chasse. Depuis qu'ils sont soumis aux Espagnols, ils ont contracté la paresse de leurs Maîtres, quoiqu'ils soient capables de travailler avec beaucoup d'adresse. Ils excellent à faire de petites chaînes, & des chapelets d'or d'une invention fort délicate. Dans les Calamianes & quelques autres Isles, ils font des boetes, des caisses & des étuis de diverses couleurs, avec leurs belles cannes, qui ont jusqu'à cinquante

Rangs & occupations des Insulaires.

(95) Carreri, *ubi suprà*, page 156.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

palmes de longueur. Les femmes font des dentelles, qui approchent de celles de Flandres, & la broderie en soie cause de l'admiration aux Européens.

Autres usages qui leur sont particuliers.

On a remarqué, depuis long-tems, que jamais ces Insulaires ne mangent seuls, & qu'ils veulent du moins un compagnon. Un Mari, qui perd sa femme, est servi, pendant trois jours, par des hommes veufs. Les femmes, après la mort de leur mari reçoivent le même office de trois veuves. On ne souffre point la présence des filles aux accouchemens, dans l'opinion qu'elles rendent le travail plus difficile. La sépulture des Pauvres n'est qu'une simple fosse, dans leur propre maison. Les personnes riches sont renfermées dans un coffre de bois précieux, avec des bracelets d'or & d'autres ornemens. Ce coffre, ou ce cercueil, est placé dans un coin de leur demeure, à quelque distance de la terre. On l'entoure d'une espece de treillage; & dans la même enceinte on met un autre coffre, qui contient les meilleurs habits ou les armes du Mort, si c'est un homme, & les outils du travail, si c'est une femme. Avant l'arrivée des Espagnols, le plus grand honneur qu'on pût faire à la mémoire des Morts, étoit de bien traiter l'esclave qu'ils avoient le mieux aimé, & de le tuer pour lui tenir compagnie. L'habit de deuil est noir parmi les Tagales, & blanc chez les Bisayas. Ils se rasent alors la tête & les sourcils. Autrefois, après la mort des Principaux, on gardoit le silence pendant plusieurs jours, on ne frappoit d'aucun instrument, & la navigation cessoit sur les rivieres voisines. Certaines marques apprenoient au Public qu'on étoit dans un tems de silence, & portoient défense de les passer, sous peine de la vie. Si le Mort avoit été tué par quelque trahison, tous les Habitans de son Barangué attendoient, pour quitter le deuil & pour rompre le silence, que ses Parens en eussent tiré vangeance, non-seulement contre les Meurtriers, mais contre tous les Etrangers, qu'ils regardoient comme Ennemis.

Comment ils traitent les Morts.

Deuil singulier.

La vengeance en fait partie.

Figure, taille, & habits des Insulaires.

Les Indiens Mores de ces Isles sont de moyenne taille, bien faits de corps, & d'une couleur rougeâtre, qui approche du noir. Les Tagales portent leurs cheveux jusqu'aux épaules. Les Cagyans les portent plus longs. Les Iloccos plus courts; & les Bisayas, encore plus courts que les Iloccos. Les Zambales se les coupent pardevant, & laissent pendre ceux de derriere. Toutes les femmes des Isles sont d'une couleur peu différente, excepté celles des Bisayas, parmi lesquelles il s'en trouve d'assez blanches. Elles portent leurs cheveux sans tresses, mais liés d'une maniere agréable. Comme la plûpart sont noires, celles qui ne le sont point assez, employent certaines écorces d'arbre, & de l'huile de coco, mêlée avec du musc & quelques autres odeurs. Elles mettent leur gloire à tenir leurs dents fort nettes, & d'égale grandeur. Elles les couvrent d'une teinture noire, qui sert à les conserver; & les plus qualifiées, les ornent de petites lames d'or. Avant l'arrivée des Espagnols, les hommes n'avoient ni barbe ni moustache, par le soin qu'ils prenoient de se les arracher avec des pincettes. Les hommes & les femmes portent, dans plusieurs Isles, des pendans d'oreilles, & quelquefois deux à chacune. L'ancien habit des hommes est un pourpoint léger, qui vient à peine jusqu'aux hanches, avec des manches fort courtes. Ils s'enveloppent le reste du corps, de quelque étoffe, souvent ornée

d'or, qu'ils passent entre leurs jambes, comme les Indiens en-deçà du Gange. Ils portent, aux bras, des anneaux d'or & d'ivoire, ou des bracelets de perles; aux jambes, des cordons noirs; & aux doigts, plusieurs bagues. Un petit manteau, qu'ils replient sous un bras, fait le reste de leur ajustement, avec une toile sur la tête, en forme de bonnet, ou de turban, qu'ils nomment Manputon, & dont les plus galans laissent pendre un bout sur leurs épaules. Quelques-uns se servent d'un habillement court, nommé Chinina. Les femmes n'en portent pas d'autre; mais elles y ajoutent une longue toile, qu'elles appellent Saras, pour servir de juppe; & lorsqu'elles sortent de leurs maisons, elles se couvrent les épaules d'un petit manteau. Au reste, leur principale ambition consiste dans les bijoux, qu'elles ont aux doigts, aux oreilles & au cou. Elles ne portent point de bas, ni de souliers, pour se tenir les jambes plus fraîches. Cependant les femmes de qualité, qui se picquent d'être vêtues à l'Espagnole, ne paroissent jamais sans être chaussées.

Ornemens de leur peau.

Autrefois, malgré leur habillement, tous ces Insulaires se marquoient la peau de plusieurs figures; & de-là vient le nom de Pintados, que les Espagnols ont donné à la principale Isle des Bisayas, qui regardoient ce bizarre ornement comme une marque de noblesse & de valeur. Ils n'avoient pas même la liberté de s'en parer tout d'un coup, mais par degrés, & suivant le nombre de leurs belles actions. Les hommes se peignoient jusqu'à la barbe & aux sourcis; les femmes, une main entiere, & une partie de l'autre. Aujourd'hui les Iloccos sont les seuls, qui conservent cet usage dans l'Isle de Manille.

Maniere dont ils se saluent.

Ils se saluent entr'eux fort civilement, en ôtant, de dessus leur tête, l'espece de bonnet, qu'ils nomment Manputon. S'ils rencontrent quelqu'un d'une plus haute qualité, ils plient le corps assez bas, en se mettant une main, ou toutes les deux, sur les joues, & levant en même tems un pied en l'air, avec le genou plié. Cependant, quand c'est un Espagnol qu'ils voyent passer, ils font simplement leur révérence, en ôtant le Manputon, baissant le corps, & tendant les mains jointes.

Leur nourriture

Ils sont assis, en mangeant, mais fort bas; & leur table est fort basse aussi. Il y a toujours, comme à la Chine, autant de tables que de convives. On y boit plus qu'on ne mange. Le mets ordinaire n'est qu'un peu de riz bouilli dans l'eau. La plûpart ne mangent de viande, que les jours de fête. Leur musique & leurs danses ressemblent aussi à celles des Chinois. L'un chante, & les autres répétent le couplet, au son d'un tambour de métal. Ils représentent, dans leurs danses, des combats feints, avec des pas & des mouvemens mesurés. Ils expriment diverses actions avec les mains, & quelquefois avec une lance, qu'ils manient avec beaucoup de grace. Aussi, les Espagnols ne les trouvent pas indignes d'être introduits dans leurs fêtes. Les compositions, dans leur langue, ne manquent, ni d'agrément, ni d'éloquence. Mais ils mettent leur principal amusement dans les combats des coqs, qu'ils arment d'un fer tranchant, dont ils leur apprennent l'exercice.

Leur musique & leurs amusemens.

Leur Religion, & maniere dont on la connoît.

On n'a rien trouvé, jusqu'à présent, qui puisse jetter du jour sur la Religion & l'ancien Gouvernement des Insulaires naturels. Les seules lumieres qu'on ait tirées d'eux, leur sont venues par une espece de tradition, dans des chansons qui vantent la Généalogie & les faits héroiques de leurs Dieux.

Description des Isles Philippines.

On sçait qu'ils en avoient un, pour lequel ils avoient un respect singulier, & que les chansons Tagales nomment Barhala-May-Capal, c'est-à-dire Dieu Fabricateur. Ils adoroient les animaux, les oiseaux, le Soleil & la Lune. Il n'y avoit point de rocher, de pierre, de cap & de riviere, qu'ils n'honorassent par des sacrifices; ni sur-tout de vieil arbre, auquel ils ne rendissent quelques honneurs divins; & c'étoit un sacrilege de le couper. Cette superstition n'est pas tout-à-fait détruite. Rien n'engagera un Insulaire à couper certains vieux arbres, dans lesquels ils sont persuadés que les ames de leurs ancêtres ont leur résidence. Ils croyent voir, sur la cime de ces arbres, divers fantômes, qu'ils appellent Tibalang, avec une taille gigantesque, de longs cheveux, de petits pieds, des aîles très étendues & le corps peint. Ils reconnoissent, disent-ils, leur arrivée par l'odorat. Ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'ils prétendent les voir, & qu'ils le soutiennent avec toutes les marques d'une forte persuasion; tandis que les Espagnols n'apperçoivent rien (96).

Apparitions prétendues.

Ils adoroient encore quelques Dieux particuliers, que les Bisayas nomment *Davatas*, & les Tagales *Anitos*. L'un présidoit aux montagnes, l'autre aux semences; d'autres à la pêche, aux édifices, à la conservation des enfans. Ils mettoient, au nombre de ces Anitos, leurs ayeux & leurs bisayeux, qu'ils invoquoient aussi dans leurs besoins, & ceux qui mouroient par le fer, ou la foudre, ou qui étoient mangés par les crocodiles. Dans cette opinion, les vieillards choisissoient, pour leur sépulture, quelque endroit remarquable dans les montagnes, particuliérement sur les pointes qui s'avancent dans la mer, pour y être adorés par les Pêcheurs & les Mariniers. Avec le secours des mêmes traditions, ils racontent quantité de fables sur la Création du Monde, & sur ses premiers Habitans.

Divinités bizarres.

Les Espagnols ne trouverent, dans tout l'Archipel, ni Rois, ni Seigneurs d'une haute distinction. Dans les guerres continuelles que les Insulaires avoient entr'eux, ils se liguoient avec les plus hardis ou les plus puissans. Chaque petit Etat portoit le nom de Barangué, qui signifie Barque; apparemment, parce que les premieres Familles y étant venues dans un Barangué, elles étoient demeurées soumises aux Capitaines, qui étoient peut-être les Chefs des familles, & ce titre s'étoit conservé. Ils passoient les jours entiers, par mer & par terre, à chercher des victimes; & lorsqu'ils en avoienr assez trouvé pour assouvir leur rage, ils reprenoient l'usage de la voix, avec leurs habits de fête, pour exprimer leur satisfaction, par des cris & des transports.

Ancienne forme de Gouvernement.

Dampier, qui étoit à Mindanao (*) en 1686, y fit, dans un assez long séjour, quelques observations qui méritent d'être recueillies. Il fait ce Portrait des Habitans: » les Mindanayens sont de taille médiocre. Ils ont les membres » petits, le corps droit & la tête menue; le visage ovale, le front plat, les » yeux noirs & peu fendus, le nez court, la bouche assez grande, les levres » petites & vermeilles, les dents noires & fort saines, les cheveux noirs & » luisans, le teint bazané, mais tirant plus vers le jaune clair, que dans » les autres Parties des Indes, particuliérement pour les femmes. Leur cou-

Observations de Dampier sur Mindanao.

(96) Le Dictionnaire Tagale, composé par un Cordelier, s'étend fort au long sur ces fantômes.

(*) *Voyez* ci-dessus l'Article de cette Isle.

» tume

» tume est de porter l'ongle du pouce fort long, sur-tout celui du pouce » gauche. Ils ne le coupent jamais, quoiqu'ils le raclent souvent. Ils ont » naturellement beaucoup d'esprit. Ils sont agiles & laborieux, quand ils » le veulent; mais, en général, fainéans & larrons, sans goût pour le » travail, s'ils n'y sont forcés par la faim. A la vérité, leur paresse vient » aussi de la sévérité de leurs Princes, qui les tiennent dans une rigou- » reuse dépendance. Ces Maîtres tyranniques leur prenant tout ce qu'ils » gagnent, ils ne pensent à se procurer que ce qui est d'usage présent, c'est- » à-dire, ce qu'ils peuvent porter de la main à la bouche. La plûpart n'en » sont pas moins orgueilleux. Ils marchent avec beaucoup de fierté; assez » civils néanmoins à l'égard des Etrangers, liant connoissance avec eux & » les recevant avec beaucoup de franchise; mais implacables pour leurs En- » nemis, vindicatifs au suprême degré, & capables d'employer souvent le » poison, pour satisfaire leur ressentiment (97).

Description des Isles Philippines. Caractere des Insulaires.

» Leurs habits consistent dans une simple veste & un haut-de-chausse. Ils » vont jambes & pieds nuds; mais ils ont sur la tête un turban, dont les deux » bouts sont garnis de frange ou de dentelle, & se rassemblent par un nœud » qui en laisse pendre une partie. Les femmes sont mieux faites que les » hommes. Leurs cheveux sont noirs & longs, noués & pendans par derriere. » Elles ont le visage plus long que les hommes, & leurs traits sont fort » réguliers, à l'exception du nez, qui est très court, & si plat entre les » yeux, qu'on distingue à peine cette partie. Leur front n'a pas non » plus d'élévation sensible. De loin, elles paroissent extrêmement jolies; » mais de près, on est frappé de ces imperfections. Leurs membres sont » fort petits; & leur habit n'est qu'une veste, comme celle des hommes, » avec une juppe d'une seule piece, cousue par les deux bouts, & trop » large de deux pieds pour le corps. Aussi peuvent-elles la porter par les » deux bouts & la tourner de haut en bas, en plissant le côté trop large, » pour la proportionner à la grosseur du corps. La veste, ou la robe, est » ouverte, & descend un peu au-dessous des reins. Les manches en sont » beaucoup plus longues que les bras, & si étroites par le bout, qu'à peine » y peut-on passer les mains; mais elles se plient sur le poignet (98). Le même Voyageur attribue, aux femmes de Mindanao, beaucoup d'inclination pour les Etrangers, sur-tout pour les Blancs. Elles se familiariseroient aisément avec eux, si l'usage du pays ne les privoit d'une liberté pour laquelle on leur connoît du goût. Elles ont néanmoins celle de parler aux Etrangers, mais toujours sous les yeux de leurs Maris.

Peinture des femmes.

Ces Indiens ont une maniere de mandier, qui est particuliere à leur Isle, & dont l'Auteur trouve la source dans le peu de commerce qui s'y fait. Lorsqu'il y arrive des Etrangers, les Insulaires se rendent à bord, les invitent à descendre, & demandent à chacun s'il a besoin d'un Camarade, termes qu'ils ont emprunté des Espagnols, ou s'il desire une Pagaly. Ils entendent par l'un, un ami familier; & par l'autre, une intime amie. On est obligé d'accepter cette politesse, de la payer par un présent, & de la cultiver par la

Agréable maniere de mandier.

(97) Voyages de Guillaume Dampier, Tome II. pages 367 & 368.
(98) *Ibidem.* page 369.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

même voie. Chaque fois que l'Etranger descend à terre, il est bien reçu chez son Camarade ou chez sa Pagaly. Il y mange, il y couche pour son argent ; & l'unique faveur qu'on lui accorde gratis est le tabac & le bétel, qui ne lui sont point épargnés. Les femmes du plus haut rang ont la liberté de converser publiquement avec leur Hôte, de lui offrir leur amitié, & de lui envoyer du bétel & du tabac.

Ville Capitale de Mindanao, & singularité de ses Edifices.

La Capitale de l'Isle porte aussi le nom de Mindanao. Sa situation est au Midi de l'Isle, à sept degrés vingt minutes de latitude Septentrionale, sur les bords d'une petite riviere, qui n'est qu'à deux milles de la Mer. Les Maisons y sont d'une forme extrêmement singuliere. On les éleve sur des pilotis, qui ont jusqu'à vingt pieds de hauteur, plus ou moins gros, suivant l'air de magnificence qu'on veut donner à l'Edifice. Aussi n'ont-elles qu'un étage, divisé en plusieurs chambres, où l'on monte de la rue par des degrés. Le toît est large, & couvert de feuilles de palmier. Chaque Maison offre ainsi sous elle, un grand espace à jour, qui ressemble à nos Halles, mais qui, pour être si clair, n'en est pas ordinairement plus propre. Les Pauvres, qui nourrissent des canards ou des poules, entourent ces pilotis d'une cloison, & s'en font une basse-cour.

Palais du Sultan.

Le Palais du Sultan est distingué par sa grandeur. Il est assis sur cent quatre-vingt gros piliers, beaucoup plus hauts que ceux des Maisons ordinaires, avec de grands & larges degrés par lesquels on y monte. On trouve, dans la premiere chambre, une vingtaine de canons de fer, placés sur leurs affuts. Le Général & les Grands ont, comme le Roi, de l'artillerie dans leurs Hôtels. A vingt pas du Palais, on distingue un petit Bâtiment, élevé aussi sur des piliers, mais à trois ou quatre pieds seulement. C'est la Salle du Conseil, & celle où l'on reçoit les Ambassadeurs & les Marchands Etrangers. Elle est couverte de nattes fort propres, sur lesquelles tous les Conseillers sont assis les jambes croisées.

Arts de Mindanao.

Il y a peu d'Artisans dans cette ville. Les principaux sont les Orfévres, les Forgerons & les Charpentiers, quoiqu'à peine y trouve-t-on trois Orfévres. Ils travaillent en or & en argent, & tout ce qu'on leur commande est fort bien exécuté ; mais ils n'ont point de boutiques, ni de marchandises en vente. Les Forgerons travaillent aussi-bien qu'il est possible, avec de mauvais outils. Dampier admira tant d'adresse avec si peu d'invention (99). Ils n'ont point d'étau, ni d'enclume. Ils forgent sur une pierre fort dure, ou sur un morceau de vieux canon. Cependant ils ne laissent pas de faire des ouvrages achevés, sur-tout des meubles ordinaires & des ferremens pour les Vaisseaux. Presque tous les Habitans sont Charpentiers. Ils savent tous manier la hache droite & la courbe. Mais ils n'ont point de scies. Pour faire une planche, ils fendent l'arbre en deux ; & de chaque moitié, ils

(99) Il faut bien se garder, par exemple, de juger de leur habileté par leurs soufflets. C'est un tronc d'arbre, d'environ trois pieds de long, percé comme une de nos pompes, placé debout à terre, & près duquel on fait du feu. Vers le bout d'en-bas il a un petit trou, qui fait face au feu. Dans ce trou est un tuyau, qui porte le vent au feu, par le moyen d'un gros bouquet de plumes, attaché au bout d'un bâton. Ces plumes, bouchent le trou du tronc d'arbre, chassent l'air & le poussent dans le tuyau. Au reste, le tuyau du bout fait jouer aisément cette grossiere machine. *Ibid.* p. 374.

font une feule planche, qu'ils poliffent avec la hache. Ce travail eft pénible; mais le bois, confervant tout fon grain, eft d'une force qui les dédommage de la peine & des frais.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

Témoignage du Pere Clain fur les Pintados.

Le Pere le Clain, Miffionnaire Jéfuite, parcourut, en 1697, la Province de los-Pintados. Ce font, dit-il, de grandes Ifles, féparées les unes des autres par des bras de mer, dont le flux & le reflux rend la navigation difficile & dangereufe. On y comptoit déja foixante & dix-fept mille Chrétiens, fous la conduite fpirituelle de quarante & un Miffionnaires de la même Compagnie. Le même Ecrivain donne le nom de *Palaos* à d'autres Ifles, qui ne font pas éloignées des Marianes, quoiqu'elles n'y ayent aucune communication, & dont il raconte la découverte (1).

Découverte des Ifles nommées Palaos.

Par quel hafard.

En faifant la vifite des Etabliffemens de fon Ordre, il arriva dans une Bourgade de l'Ifle de Samal, la derniere & la plus Méridionale des Pintados. Il y trouva vingt-neuf Palaos; c'eft le nom qu'il donne, auffi, aux Habitans des Ifles nouvellement découvertes. Les vents d'Eft, qui régnent fur ces Mers depuis le mois de Décembre jufqu'au mois de Mai, les avoient jettés à trois cens lieues de leurs Ifles, dans la Baye de cette Bourgade, qui fe nomme Guivam. Ils s'étoient embarqués, dans leur Patrie, fur deux Barques, au nombre de trente-cinq, pour paffer dans une Ifle voifine. Un vent impétueux les avoit emportés en haute Mer. Tous leurs efforts n'ayant pû les rapprocher de terre, ils avoient vogué au gré des vents, pendant foixante-dix jours, avec fi peu de provifions, qu'ils avoient fouffert long-tems la faim & la foif. Enfin, ils s'étoient trouvés à la vûe de l'Ifle de Samal. Un Guivamois, qui étoit au bord de la Mer les avoit apperçus; & jugeant, à la forme de leurs Bâtimens, qu'ils étoient Etrangers, il les avoit exhortés, par des fignes, à paffer par le Canal qu'il leur montroit, pour éviter des bancs de fable & des écueils, fur lefquels ils alloient échouer. Ces Malheureux, effrayés de voir un Inconnu, s'étoient efforcés de retourner vers la haute Mer; mais le vent n'avoit pas ceffé de les repouffer au rivage. Alors le Guivamois, touché de compaffion pour leur perte, qu'il voyoit infaillible, s'étoit jetté à la Mer, & n'avoit pas balancé à s'avancer à la nâge vers l'une des deux Barques, pour s'en faire le Pilote. Ceux qu'il vouloit fecourir avoient mal expliqué fes intentions. Dans leur crainte, les hommes, & même les femmes, chargées de leurs petits enfans, s'étoient jettés au milieu des Flots pour gagner l'autre Barque. Il étoit monté dans celle qu'ils avoient abandonnée; & les ayant fuivis jufqu'à l'autre, il les avoit fauvés comme malgré eux, en les conduifant au Port.

Une tempête jette à Guivam deux Barques inconnues.

Ils avoient pris terre le 28 de Décembre 1696. Tous les Habitans du Bourg, dont la plûpart étoient Chrétiens, les avoient reçus avec beaucoup d'humanité. Ils avoient mangé fort avidemment des cocos; mais lorfqu'on leur avoit préfenté du riz cuit à l'eau, qui eft la nourriture de toute l'A-

(1) Dans une Lettre du premier Recueil des Lettres édifiantes, feconde Edition. Le même récit fe trouve dans l'Epître du fixiéme Recueil. On voit, dans le même Tome, des Brefs du Pape, & d'autres Lettres qui propofent une Miffion dans ces Ifles. On y en trouve même la Carte, compofée fur les témoignages & de la maniere qu'on va lire. Mais d'habiles Voyageurs affurent, que fi ces Ifles exiftoient dans la pofition qu'on leur attribue, il faudroit que leurs Vaiffeaux euffent paffé par-deffus, en traverfant cette Mer.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

fie, ils l'avoient regardé avec admiration ; & prenant les grains pour des vermisseaux, ils avoient refusé d'y toucher. Rien n'avoit tant satisfait leur goût que les grosses racines, sur-tout celles qu'on nomme Palavans. On avoit fait venir, d'un autre Bourg de l'Isle, deux femmes, que les vents avoient jettées autrefois sur la même Côte. Elles les avoient aussi-tôt reconnus à leur langage ; & s'étant fait reconnoître aussi pour être des mêmes Isles, ils s'étoient mis tous à pleurer de tendresse & de joie. Les respects, qu'ils avoient vû rendre au Missionnaire du Bourg, leur avoient fait juger qu'il étoit le Roi du Pays, & que leur vie étoit entre ses mains. Ils s'étoient jettés à terre, pour implorer sa miséricorde & lui demander la vie. Sa compassion pour leurs peines, & les caresses qu'il avoit faites à leurs enfans, avoient achevé de leur inspirer de la confiance. Il les avoit distribués dans les Maisons des Habitans, avec ordre de leur fournir des habits & des vivres ; mais il avoit voulu qu'on ne séparât point ceux qui étoient mariés, & qu'on n'en prît pas moins de deux ensemble, dans la crainte de causer trop de chagrin à ceux qui se verroient seuls. De trente-cinq qu'ils étoient à leur départ, il n'en restoit que trente. La faim & les incommodités d'une longue navigation en avoient fait mourir cinq pendant le voyage ; & quelques jours après leur arrivée, il en mourut un autre, qui reçut heureusement le Baptême.

Lumieres que le Pere le Clain tire de ces Etrangers.

C'est sur leur récit, que le Pere le Clain donne la Description de leurs Isles. Elles sont au nombre de trente-deux. Il y a beaucoup d'apparence, dit-il, qu'elles sont plus au Midi que les Isles Marianes, vers onze ou douze degrés de latitude Septentrionale, & sous le même parallele que Guivam, puisque ces Etrangers, venant droit de l'Est à l'Occident, avoient abordé au rivage de cette Bourgade. Le Missionnaire se persuade aussi que c'est une de ces Isles, qu'on avoit découverte de loin, quelques années auparavant. Un Vaisseau des Philippines ayant quitté la route ordinaire, qui est de l'Est à l'Ouest sous le treiziéme parallele, & s'étant un peu écarté au Sud-Ouest, l'apperçut pour la premiere fois. Les uns la nommerent Caroline, du nom de Charles II, Roi d'Espagne ; & d'autres, l'Isle de Saint-Barnabé, parce qu'elle fut découverte le jour de cette Fête. Depuis moins d'un an, elle avoit été vûe d'un autre Vaisseau, que la tempête avoit fait changer de route, en allant de Manille aux Marianes. Le Gouverneur des Philippines avoit donné ordre au Vaisseau, qui fait presque tous les ans cette route, de chercher la même Isle, & d'autres qu'on n'en croit pas éloignées. Mais toutes ces recherches avoient été sans succès.

Etat de leurs Isles.

Les Etrangers ajoutoient que de leurs trente-deux Isles, il y en a trois qui ne sont habitées que par des oiseaux, mais que toutes les autres sont extrêmement peuplées. Quand on leur demandoit quel peut être le nombre des Habitans, ils montroient un monceau de sable, pour marquer que la multitude en est innombrable. Lamurrec, qui est la plus considérable de leurs Isles (2), est celle où le Roi tient sa Cour. Les autres ne lui sont pas

(2) Les autres se nomment Panlok, Lamululutup, Sataon, Yaropie, Valayyay, Satavan, Cutac, Yfaluc, Piraulop, Ytai, Pic, Piga, Puc, Falait, Caruvaruvong, Ylatu, Lamuliur, Tavas, Saypen, Tacaulap, Rapiyang, Tavon, Mutacusan, Piylu, Olatan, Palu, Cucumyat, Pyalucunung, Piculat, Hulatan, & Tagyan. Les trois dernieres sont celles qui n'ont que des oiseaux pour Habitans.

moins soumises. Il se trouvoit, parmi ces trente Etrangers, un des principaux Seigneurs du pays, avec sa femme, qui étoit fille du Roi. Quoiqu'ils fussent à demi nuds, la plûpart avoient un air de grandeur, & des manieres qui marquoient la distinction de leur naissance. Le Seigneur avoit tout le corps peint de certaines lignes, dont l'arrangement formoit diverses figures. Les autres hommes avoient aussi quelques-unes de ces lignes; mais les femmes & les enfans n'en avoient aucune. Par le tour & la couleur du visage, ils avoient quelque ressemblance avec les Insulaires des Philippines: mais les hommes n'avoient pas d'autre habit qu'une espece de ceinture, qui leur couvroit les reins & les cuisses, & qui se replioit plusieurs fois autour du corps. Ils avoient, sur les épaules, plus d'une aune & demie de grosse toile, dont ils se faisoient une sorte de capuchon, qu'ils lioient par-devant, & qu'ils laissoient pendre négligemment par derriere. Les femmes étoient vêtues de même, à l'exception d'un linge, qui leur descendoit un peu plus bas, de la ceinture sur les genoux.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

Leur langue n'a rien de semblable à celle des Philippines, ni même à celle des Isles Marianes. Il parut, au Pere le Clain, que leur maniere de prononcer approchoit de la prononciation des Arabes. La plus distinguée de leurs femmes avoit plusieurs anneaux & plusieurs colliers, les uns d'écaille de tortue, les autres d'une matiere inconnue aux Missionnaires, qui ressemble assez à de l'ambre gris, mais qui n'est pas transparente.

Informations sur leurs usages.

Ces Insulaires n'ont pas de vaches dans leurs Isles. Ils parurent effrayés, lorsqu'ils en virent quelques-unes qui broutoient l'herbe, aussi-bien que des aboiemens d'un petit chien, qu'ils entendirent dans la Maison des Missionnaires. Ils n'ont pas, non plus, de chats, ni de cerfs, ni de chevaux, ni généralement d'animaux à quatre pieds. Ils ont des poules, dont ils se nourrissent; mais ils n'en mangent point les œufs. On ne s'apperçut pas qu'ils eussent aucune connoissance de la Divinité, ni qu'ils adorassent des Idoles. Toute leur vie paroissoit animale, c'est-à-dire, uniquement bornée au soin de boire & de manger. Ils n'ont pas d'heure reglée pour les repas. La faim & la soif les déterminent, lorsqu'ils trouvent de quoi se satisfaire; mais ils mangent peu chaque fois, & leurs plus grands repas ne suffisent point pour le cours d'une journée.

Leur civilité, ou la marque de leur respect, consiste à prendre, suivant qu'ils sont assis ou debout, la main ou le pied de celui auquel ils veulent faire honneur, & à s'en frotter doucement le visage. Ils avoient, entre leurs petits meubles, quelques scies d'écaille, qu'ils aiguisoient en les frottant sur des pierres. Leur étonnement parut extrême, à l'occasion d'un Vaisseau Marchand qu'on bâtissoit à Guivam, de voir la multitude des instrumens de Charpenterie qu'on y employoit. Ils les regardoient successivement, avec une vive admiration. Les métaux ne sont pas connus dans leur pays. Le Missionnaire leur ayant donné, à chacun, un assez gros morceau de fer, ils marquerent plus de joie, que s'ils eussent reçu la même quantité d'or. Dans la crainte de perdre ce présent, ils le mettoient sous leur tête pendant la nuit. Ils n'avoient pas d'autres armes que des lances, & des traits, garnis d'ossemens humains. Mais ils paroissoient d'un naturel pacifique. Leurs querelles se terminoient par quelques coups de poing, qu'ils se donnoient

ſur la tête ; & ces violences mêmes étoient d'autant plus rares, qu'à la moindre apparence de colere, leurs amis s'entremettoient pour appaiſer le différend. Cependant, loin d'être ſtupides ou peſans, ils ont beaucoup de vivacité. Avec moins d'embonpoint que les Habitans des Iſles Marianes, ils ſont bien proportionnés, & de la même taille que les Philippinois. Les hommes & les femmes laiſſent également croître leurs cheveux, qui leur tombent ſur les épaules. Lorſqu'ils vouloient paroître avec un peu d'avantage, ils ſe peignoient le corps d'une couleur jaune, dont ils connoiſſoient tous la préparation. Leur joie étoit continuelle, de ſe trouver dans l'abondance de tout ce qui eſt neceſſaire à la vie. Ils promettoient de revenir de leurs Iſles, & d'engager leurs Compatriotes à les ſuivre. Le Gouverneur de Manille les faiſoit encourager dans cette diſpoſition, pour la faire ſervir à ſoumettre toutes leurs Iſles au joug de l'Eſpagne ; & les Miſſionnaires le ſecondoient ardemment, dans la vûe de s'ouvrir une ſi belle porte pour la propagation de l'Evangile (3).

Zéle des Miſſionnaires.

(3) Relation du Pere le Clain, dans une Lettre à ſon Général, écrite à Manille le 10 de Juin 1697. Deux Jéſuites, nommés le Pere Cortil, & le Pere du Beron, entreprirent, en 1710, de porter l'Evangile aux Iſles Palaos, avec divers ſecours qu'ils avoient obtenus de la Cour d'Eſpagne. Joſeph Somera, dont on a publié une courte Relation dans l'onziéme Recueil des Lettres édifiantes, nous apprend qu'étant deſcendus dans une de ces Iſles, tandis qu'après leur débarquement le Vaiſſeau fut emporté au large par les Courans & les Briſes, ils demeurerent abandonnés à la merci des Inſulaires. Mais Somera & les autres gens du Vaiſſeau ne débarquerent point. L'unique éclairciſſement qu'ils rapporterent, c'eſt qu'ayant pris hauteur à un quart de lieue de l'Iſle, ils ſe trouverent par cinq degrés ſeize minutes de latitude du Nord ; & la variation, au lever du Soleil, fut trouvée de cinq degrés Nord-Eſt. Enſuite, s'étant approchés d'une autre Iſle, à cinquante lieues de celle qu'ils avoient quittée, ils ſe trouverent par ſept degrés quatorze minutes du Nord, à une lieue au large de cette Iſle.

L'année ſuivante, le Pere Serrano, tenta la même entrepriſe, muni de Brefs du Pape & d'autres pieces, pour leſquelles on a déja renvoyé au ſixiéme Tome des Lettres Edifiantes. Il partit de Manille, le 15 Décembre, avec un autre Jéſuite & l'élite de la Jeuneſſe du Pays Le troiſiéme jour de leur navigation, le Vaiſſeau fut briſé par une violente tempête ; & tous périrent, à la réſerve de deux Indiens & d'un Eſpagnol, qui échapperent du naufrage, pour en porter la triſte nouvelle à Manille. Ainſi tout ce qui regarde les Iſles Palaos eſt encore dans une véritable obſcurité.

17. 361. 364



NAVIGATION AUSTRALE,

OU

VOYAGE

DE JACQUES LE MAIRE,

Pour la découverte d'un nouveau passage, au Sud du Détroit de MAGELLAN.

TANDIS que les Hollandois ne se virent disputer le passage du Détroit de Magellan, que par les Espagnols, diverses Compagnies, formées dans plusieurs villes de leurs Provinces, suivirent heureusement cette route sur les traces d'Olivier Noort. Mais les Etats mêmes de Hollande ayant accordé, à la Compagnie générale des Indes, de nouvelles Lettres, qui portoient défense à toutes les autres de passer par ce Détroit pour aller aux Indes, ou dans quelque autre pays qu'on pût découvrir ou qui fût déja découvert, un Marchand, nommé Jacques le Maire, originaire d'Amsterdam, quoiqu'établi dans la petite ville d'Egmont, employa toutes ses réflexions à trouver quelque nouvelle voie, sans nuire au privilege exclusif de la Compagnie générale. INTRODUCTION.

Le Maire est instruit par Cornelis Schouten.

Il avoit eu plusieurs entretiens avec Cornelis Schouten, homme exercé dans la Marine, qui avoit fait trois fois le voyage des Indes Orientales, & qui en avoit parcouru toutes les Régions, en qualité de Pilote, de Commis & de Capitaine. Schouten, conservant son ancienne ardeur pour les voyages de long cours, fit comprendre à le Maire qu'il y avoit sans doute une autre voie, que celle de Magellan, pour entrer dans la mer du Sud, & que cette voie n'étant pas comprise dans la défense des Etats, il devoit être permis d'y passer. D'ailleurs ils se flatterent tous deux de pouvoir découvrir de nouveaux pays, d'y faire un gros Commerce, & de ramener leurs Vaisseaux chargés de précieuses Marchandises. Le Maire s'attribua, là-dessus, d'importantes connoissances. Il conclut que si l'entreprise manquoit de succès, on pourroit passer furtivement par l'ancien Détroir, & se rendre par la mer du Sud aux Indes Orientales; Voyage dont il y auroit toujours beaucoup de profit à tirer. Enfin ces deux sages Marchands résolurent de pénétrer dans la partie Australe du Monde, qui étoit encore inconnue, au Midi du Détroit de Magellan; & de chercher un nouveau passage dans la mer du Sud, en se conduisant par diverses observations qu'on avoit faites aux environs de ce Détroit. Par leur Charte-partie, ou leur Traité, le Maire devoit fournir la

INTRODUCTION.

moitié des frais du Voyage, du Vaisseau & de la Cargaison ; & Schouten, se chargeant de l'autre moitié avec le secours de ses amis, prenoit encore sur lui les soins de l'équipement & des préparatifs. Bientôt on vit entrer dans leurs vûes plusieurs personnes d'une considération distinguée, qui prirent entr'eux la qualité de Directeurs, & dont le crédit leur fit rassembler de grosses sommes ; mais sans déclarer, à ceux qu'ils associoient, le motif de l'entreprise, & la nature de leurs espérances. Ils équiperent, à Horn, deux Bâtimens, dont le plus grand, nommé la Concorde, étoit du port de trois cens soixante tonneaux. L'autre fut un simple Yacht. Schouten, qui entendoit la navigation, prit la qualité de Maître ou de Commandant du premier, & le Maire se réduisit à celle de Commis. Ils avoient, à bord, soixante-cinq hommes d'équipage, vingt-neuf pieces de petit canon, douze pierriers, des mousquets & des munitions de guerre, deux Chaloupes, l'une à voile, & l'autre à rames, une Barque & un Canot, & double provision de toutes sortes d'agrets.

Chercheurs d'or, ou Compagnie Australe.

Comme leur dessein ne cessa point d'être un mystere pour le Public, la principale condition de l'engagement, pour les Officiers & les Matelots, fut d'aller où le Capitaine jugeroit à propos de les conduire. On parla différemment d'une si singuliere entreprise, & le Peuple donna aux Interessés le nom de *Chercheurs d'or.* Mais les Directeurs s'attribuerent le titre de Compagnie Australe (5). Rien ne ressembloit mieux à ces premiers Voyages de Gama & de Magellan, qui avoient été entrepris avec de grands motifs & beaucoup de confiance, mais sans objet certain, sans clarté dans les lumieres, sans ressource dans les fâcheuses suppositions ; en un mot, comme au hasard. Aussi l'agrément de ce Journal ne consistera-t-il, que dans une grande variété de nouvelles images. Il fut composé par Aers Claessen, Commis du Yacht, sur ses propres observations & sur celles des autres Chefs.

LE MAIRE. 1615. Départ.

Ce fut le 14 de Juin 1615, que les deux Bâtimens firent voile du Texel. Leur route n'eut rien de remarquable jusqu'au 5 d'Octobre, que sur le midi, à la hauteur de quatre degrés vingt-sept minutes du Nord, on entendit un grand bruit à l'avant de la Concorde. Le Pilote, jettant les yeux autour de lui, vit l'eau toute rouge de sang. Son étonnement fut extrême.

Etrange accident, causé par un monstre marin.

Mais on découvrit, dans la suite, que c'étoit un monstre marin, dont la corne avoit donné dans le bordage, avec tant de violence qu'elle s'y étoit rompue. Lorsque le Vaisseau fut mis en carene, au Port *Desiré*, on vit à l'avant, sept pieds sous l'eau, une corne fort enfoncée, à peu près de la figure & de l'épaisseur d'une dent d'éléphant, qui n'étoit pas creuse, mais parfaitement remplie, & d'un os fort dur. Elle avoit pénétré au travers des trois bordages, jusques dans l'éguillette, c'est-à-dire, plus d'un demi-pied dans l'épaisseur du Bâtiment (6). Le sang étoit sorti de la playe avec assez d'abondance, pour teindre l'eau dans un grand espace.

(5) Journal de la Navigation Australe de Jacques le Maire & Willems-Cornelis Schouten, dans le Recueil de la Compagnie Hollandoise, Tome IV. pages 570 & précédentes.

(6) L'Auteur observe que ce fut un grand bonheur, qu'elle eut donné droit dans l'éguillette qui étoit sur le serrage ; car si elle étoit passée entre deux éguillettes, & qu'elle n'eût rencontré que les trois bordages, elle y eût fait apparemment un grand trou, qui auroit exposé le Vaisseau à périr. *Page* 574.

Le

Le 20 du même mois, on passa la Ligne. Les Equipages ignoroient encore l'intention de ses Chefs. Mais le 25, Schouten fit la lecture d'un ordre de la Compagnie, » portant que les deux Vaisseaux chercheroient un autre » passage que celui de Magellan, pour entrer dans la mer du Sud & pour » y découvrir certains Pays méridionnaux, dans l'espérance d'y faire d'im- » menses profits; & que si le Ciel ne favorisoit pas ce dessein, on se ren- » droit par la même mer aux Indes Orientales (7). Tout le monde reçut cette ouverture avec des transports de joye, & chacun se flatta de participer aux avantages d'une grande entreprise.

Le Maire. 1615.

Les Equipages sont informés du dessein des Chefs.

Le 6 Décembre, à la hauteur de quarante-sept degrés trente minutes, on eut la vûe des terres. C'étoit une Côte blanchâtre, qui paroissoit peu élevée, & qu'on reconnut pour celle du Port *Desiré*, ou du Desir. Après avoir passé la nuit à l'ancre, on courut le lendemain au Sud jusqu'à Midi. On étoit alors à l'entrée de la passe; mais comme on s'avançoit dans le fort de la marée, les rochers dont parle Olivier Noort, & qu'il faut laisser au Nord, pour entrer dans ce Havre, se trouvoient couverts d'eau. On en découvroit quelques-uns au Sud, qu'on prit mal-à-propos pour les autres, & l'on courut plus au Sud, pour les éviter. Cette manœuvre écarta les deux Vaisseaux de la véritable passe, & les fit entrer dans une Baye qu'on ne cherchoit pas, où l'on mouilla sur quatre brasses & demie d'eau: mais après la marée, il n'en resta que quatorze pieds; & la Concorde ayant touché de l'arriere sur un fond de roches, son naufrage étoit certain, si la mer n'eût pas été calme, par la faveur d'un vent de l'Ouest. On trouva, dans cette Baye, quantité d'œufs sur les roches, de fort belles moules, & diverses sortes de poisson, surtout des éperlans de la longueur de douze pouces, qui firent donner à ce lieu le nom de Baye des Eperlans. Une Chaloupe s'étant avancée vers les Isles des Pingouins, qui sont à deux lieues Est-Sud-Est du Port Desiré, en apporta deux Lions de mer & cent cinquante Pingouins. Ces Lions, qu'Olivier Noort a décrits avec admiration, sont ici représentés un peu différemment. Leur grandeur est celle d'un petit cheval. Ils ont la tête d'un lion, avec une criniere épaisse & rude. Leurs femelles sont sans criniere, & paroissent de la moitié moins grosses que les mâles. On éprouva, comme Olivier Noort, qu'il n'est pas facile de les tuer. Cent coups de levier & de pinces de fer, qui leur faisoient rendre le sang par la gueule & par le nez, ne les empêchoient pas de fuir & de se sauver dans les flots. Il falloit les atteindre de plusieurs balles de mousquet, sous la gorge ou dans la tête (8).

On arrive au Port du Desir.

On manque la passe.

Baye qu'on nomme des Eperlans.

Lions marins.

Le 9, au matin, on s'avança jusqu'à l'Isle qu'Olivier Noort avoit nommée l'Isle du Roi. Quelques Matelots descendus au rivage trouverent la terre presqu'entiérement couverte des œufs d'une espece particuliere de Mouettes. On pouvoit étendre la main dans quarante-cinq nids, sans changer de place; & chaque nid contenoit trois ou quatre œufs, un peu plus gros que ceux des Vaneaux (9). Le 10, la même Chaloupe s'étant rendue de l'autre côté pour chercher de l'eau, on creusa quatorze pieds sans pouvoir trouver que de l'eau saumache, sur les montagnes comme dans les vallées. On vit des autruches, & des animaux assez semblables à des cerfs, qui avoient le

Prodigieuse multitude d'œufs d'oiseaux.

(7) Page 555.

(8) Page 580.

(9) Page 578.

Le Maire. 1615.

Squelettes humains d'onze pieds de long.

cou presqu'aussi long que le reste du corps, & qui parurent extrêmement farouches. On trouva, sur une montagne, des monceaux de pierre, qu'on eut la curiosité de remuer, & sous lesquels on vit des squelettes d'hommes, qui avoient dix & onze pieds de long. Pendant qu'on travailloit d'un autre côté à carener les deux Vaisseaux, le feu prit malheureusement au Yacht, & s'étendit si promptement aux manœuvres, qu'il fut impossible de l'éteindre. Ainsi les Hollandois se trouverent resserrés, dans le seul Bâtiment qui leur restoit.

Terres que les Hollandois découvrent.

Le 18, on laissa les Isles de Sebald à trois lieues au Sud-Est, & l'on se trouva, vers midi, à la hauteur de cinquante-un degrés. La navigation fut tranquille jusqu'au 24. On avoit gouverné au Sud quart de Sud-Ouest. Le matin du 24, après avoir vû les terres du côté droit, à la distance d'une lieue, on trouva fond sur quarante brasses. La Côte couroit à l'Est quart de Sud-Est, & presentoit de hautes montagnes, couvertes de neige. Vers midi, on en trouva le bout; mais on en découvrit une autre à l'Est, qui parut aussi fort élevée. On jugea que la distance, entre ces deux Côtes, pouvoit être d'environ huit lieues, & qu'il y avoit un passage entre deux. Cette opinion fut confirmée par la vûe des Courans, qui portoient au Sud dans cet espace. A midi, on se trouvoit à cinquante-quatre degrés quarante-six minutes. Un vent de Nord porta légerement le Navire Hollandois vers l'ouverture. Mais sur la brune, il fut pris d'un calme; & pendant toute la nuit, il ne fut porté que par les Courans. On vit des milliers de baleines, qui mirent l'Equipage dans la nécessité de courir des bordées & de faire d'autres manœuvres pour les éviter.

Baleines à milliers.

Le matin du 25, on se trouva proche de la Côte la plus orientale, qui étoit fort haute & fort entrecoupée, & qui, du côté Septentrional, couroit à l'Est-Sud-Est autant que la vûe pouvoit s'étendre. On lui donna le nom de *Terre des Etats*; & celle, qui étoit à l'Ouest, fut nommée *Maurice de Nassau.* Schouten & le Maire se flatterent ici de trouver de bonnes Rades & des Bayes de sable, parce que des deux côtés on voyoit des rivages sabloneux. Le poisson, les pinguins, & les chiens marins y sont en abondance; mais on n'y découvre point un arbre. On avança beaucoup au Sud-Sud-Ouest, avec un vent de Nord. On étoit à cinquante-cinq degrés trente-six minutes; d'où gouvernant au Sud-Ouest, on remarqua que la Côte méridionale de l'ouverture, depuis l'extrêmité occidentale du pays de Maurice Nassau, couroit à l'Ouest-Sud-Ouest & au Sud-Ouest; & qu'elle ne cessoit pas d'être haute & entrecoupée (10).

Découverte de la Terre des Etats & de celle de Maurice Nassau.

Vers le soir, le vent s'étant rangé au Sud-Ouest, les lames furent très grosses pendant la nuit, & l'eau fort bleue; ce qui fit conclure que ce parage étoit d'une extrême profondeur. On ne douta point que ce ne fût la grande mer du Sud, & qu'on n'eût heureusement découvert un passage ignoré jusqu'à ce jour (*). Bientôt il ne put en rester aucun doute. On vit des *Jeans de Jenten* d'une grandeur extraordinaire, c'est-à-dire, des Mouettes de mer, qui avoient le corps aussi gros que des cygnes, & dont chaque aîle étendue n'avoit pas moins d'une brasse de long. Elles venoient se

Prodigieuses Mouettes.

(10) Pages 582 & précédentes.

(*) On trouvera, ci-dessous, dans d'autres Articles, des Observations plus récentes sur ce passage.

percher sur le Navire, & se laissoient prendre par les Matelots (11).

Le Maire. 1615.

Le 26, à la hauteur de cinquante-sept degrés, on essuya une grosse tempête du Sud, qui dura vingt-quatre heures, pendant lesquelles on mit à la Cape, sans cesser de courir au Sud. La haute Côte se montroit toujours au Nord-Ouest. On y tourna la proue; & le 26, à midi, on étoit à cinquante-six degrés cinquante-une minutes. Le froid étoit extrême. Il tomba des nuées de grêle. Le matin du 29, après avoir couru au Sud-Ouest, on découvrit deux Isles à l'Ouest-Sud-Ouest. On en approcha vers midi. C'étoient des rochers gris & arides, à cinquante-sept degrés de latitude du Sud. Ils furent nommés Olden Barneveld, du nom du grand Pensionnaire de Hollande. On suivit alors l'Ouest-Nord-Ouest; & sur le soir on revit les terres, au Nord-Ouest & au Nord-Nord-Ouest. C'étoient celles qui sont au Sud du Détroit de Magellan, & qui continuent de s'étendre dans la même direction. On n'y appercevoit que de hautes montagnes couvertes de neige, qui se terminent par un Cap fort pointu, qu'on nomma le Cap de *Horn* (12), à cinquante-sept degrés quarante-huit minutes. De-là, on tourna les voiles à l'Ouest, à la faveur d'un Courant fort rapide. Le 30, on suivit la même route avec les mêmes Courans. L'eau étoit bleue, & la mer toujours grosse; ce qui redoubla l'espérance de trouver le passage qu'on cherchoit. Le reste du jour & le lendemain, les vents furent variables. A cinquante-huit degrés on avoit doublé le Cap de Horn, & les terres avoient disparu. Les lames rouloient de l'Ouest, & l'eau continuoit d'être fort bleue. On se crut plus certain que jamais d'être entré dans la mer du Sud, & de n'avoir plus de terres à la proue.

Isle de Barneveld.

Découverte du Cap de Horn.

Les Hollandois croient toucher au nouveau passage.

1616.

Le 3 de Janvier, à midi, on étoit à cinquante-neuf degrés vingt-cinq minutes. On ne découvrit point de Terres, & l'on ne vit aucune marque qu'il y en eut au Sud. Les deux Chefs de cette heureuse expédition ne balancerent plus à faire célébrer leur découverte, par une Fête publique. Le même jour, après une Délibération du Conseil, ce passage, trouvé avec tant de bonheur, entre le pays de Maurice de Nassau & la Terre des Etats, fut nommé *le Détroit de le Maire;* quoiqu'il y eut peut-être beaucoup plus de justice à lui donner le nom *de Schouten*, qui étoit revêtu du Commandement, & dont l'expérience avoit eu tant de part au succès du Voyage (13).

Ils le trouvent, & le nomment Détroit de le Maire.

Pendant le tems qu'on avoit employé au passage de ce nouveau Détroit, on avoit eu, presque sans cesse, une mer agitée, des pluies, d'épais brouillards, & beaucoup de grêle & de neige. Mais la joie du succès, & l'espérance d'en recueillir bientôt le fruit, inspirerent aux Hollandois une constance à l'épreuve.

Les jours suivans, on courut au Nord jusqu'au 23, qu'on trouva les vents alisés du Sud, à quarante-six degrés trente minutes. On fit beaucoup de chemin, avec un vent de Sud & de Sud-Sud-Est. Le 28, de l'avis des quatre Pilotes, qui assisterent au Conseil, on prit la résolution d'aller relâcher aux Isles de Juan-Fernandez, pour y rafraîchir l'Equipage, qui étoit attaqué du Scorbut; & le premier de Mars, on eut la vûe de ces Isles au Nord-Nord-Est. Elles sont au nombre de deux. Leur situation est à trente-trois degrés qua-

Isles de Juan Fernandez.

(11) Page 582.

(12) Ce mot signifie Corne.

(13) Page 584.

LE MAIRE. 1616.

Leur description.

rante-huit minutes, & leur terrain assez haut (*). La plus petite, qui est la plus Occidentale, est aride & stérile. On n'y voit que des rochers & des montagnes sans verdure. La plus grande est aussi montagneuse, mais couverte d'arbres, & naturellement fertile. On y trouve beaucoup de bétail, tel que des porcs & des chevres; & le long de la Côte, une prodigieuse quantité de poisson. L'Auteur observe, pour l'instruction de ceux qui feront la même route, qu'on fit une très grande faute de mettre le Cap sur la Côte Occidentale de l'Isle, au lieu de courir sur la Côte Orientale pour entrer dans la Rade, qui est à la Pointe Méridionale de la plus grande des deux Isles. En faisant le tour par l'Ouest, on tomba dans le calme, comme il arrive presque toujours le long d'une Côte élevée, & l'on se vit dans l'impossibilité d'avancer jusqu'au lieu où l'on avoit esperé de jetter l'ancre. Une Chaloupe, qu'on y envoya, trouva, sur trente & quarante brasses, & fort proche de terre, un bon fond de sable, qui change tout-d'un-coup à trois brasses, & qui fait un mouillage excellent (14). Les Matelots rapporterent qu'ils avoient vû une belle vallée, couverte de verdure, beaucoup de belles eaux, qui couloient des hauteurs, quantité de chevres sur la montagne, & d'autres bêtes qu'ils n'avoient pû distinguer dans l'éloignement; & qu'à peine l'hameçon étoit jetté dans la Rade, que le poisson y mordoit, surtout le corcobado & les brémes. On les renvoya dans l'Isle, pour la chasse & la pêche. La multitude des buissons & des ronces ne leur laissa que la vûe des chevres & des porcs; mais ils prirent, en peu de tems, deux tonneaux de poisson du meilleur goût; seul avantage qu'on tira de l'Isle, & qui ne consola pas beaucoup les Malades. Le 11, on passa, pour la seconde fois, le Tropique du Capricorne, en gouvernant au Nord-Ouest, avec un bon vent. Ensuite on trouva les vents alisés de l'Est & de l'Est-Sud-Est. Le 15, à dix-huit degrés, on changea de route; & courant à l'Ouest, on apperçut quantité d'oiseaux, surtout des *Queues de fleches*, qui ont le corps aussi blanc que la neige, le bec rouge, la tête rougeâtre, avec des queues blanches fendues, d'environ deux pieds de longueur.

Les Hollandois passent pour la seconde fois le Tropique du Capricorne.

Vents alisés de l'Est.

Cependant la moitié de l'Equipage se trouvoit infectée du scorbut; & le Capitaine du Yacht en étoit mort. On faisoit des vœux ardens pour la vûe de la terre. Le 10 d'Avril, on découvrit une Isle fort basse & de peu d'étendue, d'où l'on ne put tirer que des herbages, & de l'eau de pluie, qui étoit tombée le même jour. On n'y voyoit qu'une seule bordure d'arbres verds. Cette Isle, qui fut nommée Isse des Chiens, parce qu'on crut y avoir apperçu trois de ces animaux, qui n'aboierent point, & qui ne jetterent aucun cri, est à douze degrés; & suivant l'estimation des Pilotes, à neuf cens vingt-cinq lieues de la Côte du Perou. Les brisans y sont fort impétueux (15).

Isle des Chiens.

Isle sans nom.

Le vent ayant commencé à souffler du Nord, on courut à l'Ouest, dans l'espérance de rencontrer les Isles de Salomon. Le 14, on découvrit à l'Est une grande Isle fort basse. Vers le soir on n'étoit pas à plus d'une lieue de la terre, lorsqu'on vit venir un Canot monté de quatre Indiens, nuds &

(*) *Voyez* une Description plus exacte, & de nouvelles découvertes, ci-dessous, dans le Journal d'Anson. Ces comparaisons doivent paroître agréables.

(14) Page 586.

(15) Pages 589 & 590.

peints de rouge, à l'exception de leurs cheveux, qui étoient noirs & fort longs. Ils s'approcherent du Vaiſſeau, à la portée de la voix, invitant les Hollandois par des cris & des ſignes, à deſcendre au rivage. Mais, comme on ne put les entendre, & qu'en approchant de l'Iſle on ne trouva point de fond ni de changement d'eau, ſans compter que la Côte étoit couverte d'un grand nombre d'Inſulaires, dont on ignoroit les diſpoſitions, on prit le parti de s'éloigner. Cette Iſle eſt fort longue, mais elle a peu de largeur. On y voyoit quantité d'arbres, qu'on prit pour des palmiers & des cocotiers. Sa hauteur eſt de quinze degrés quinze minutes, & ſon rivage parut de ſable blanc (16).

Le Maire. 1616.

Après avoir fait, pendant la nuit, environ dix lieues au Sud-Sud-Oueſt, on fut ſurpris, le matin, de ſe trouver fort près d'une Côte, où l'on vit encore pluſieurs hommes nuds. Trois d'entr'eux partirent dans un Canot, & s'approcherent de la Chaloupe. Ils y furent traités avec tant de douceur, qu'un des trois eut la hardieſſe de monter ſur le Vaiſſeau : mais, au lieu de prêter l'oreille aux diſcours des Hollandois, il ſe mit à tirer les cloux des petites fenêtres d'une cabane ; & ſon adreſſe parut extrême à les cacher dans ſes cheveux. Les deux autres, tournant autour du Vaiſſeau, tiroient de toute leur force les grandes chevilles, & s'irritoient de ne pouvoir les arracher. On jugea qu'ils n'avoient d'eſtime que pour le fer. Ils étoient peints du haut en bas, de diverſes figures, qui ſembloient repréſenter des ſerpens, des dragons, & d'autres objets monſtrueux. Le fond de la couleur étoit bleu, tel que celui qui reſte d'une brûlure, cauſée par de la poudre à canon. On leur verſa du vin, dans leur Canot ; mais, après l'avoir bû, ils refuſerent de rendre la coupe. Cependant, comme ils n'avoient pas donné d'autre marque de férocité, on envoya la Chaloupe au rivage, avec quatorze hommes, dont huit étoient armés de mouſquets, & ſix de grands ſabres. A peine eurent-ils touché la terre, que trente de ces Barbares, ſortant d'un bois avec de groſſes maſſues, entreprirent de leur arracher leurs armes, & de tirer la Chaloupe à ſec. Ils s'étoient déja ſaiſis de deux Hollandois, qu'ils s'efforçoient de traîner dans le bois. Mais les Mouſquetaires tirerent ſur eux trois coups, qui en bleſſerent quelques-uns mortellement, & qui firent prendre la fuite aux autres. Avec leurs maſſues, ils portoient une autre arme, dont le bout paroiſſoit garni de branches, ou d'épines. Ils avoient auſſi des frondes, avec leſquelles ils lançoient d'aſſez groſſes pierres, dont ils ne bleſſerent néanmoins perſonne. On ne leur vit point d'arcs & de fleches. Quelques femmes, pouſſant de grands cris, prirent à la gorge ceux qui paroiſſoient diſpoſés à tenir ferme. Les Hollandois s'imaginerent qu'elles vouloient les dérober au péril, & les forcer de ſe retirer (17).

Iſle ſans fond.

Paſſion des Inſulaires pour les cloux.

Violence dont ils ſont punis.

Cette Iſle fut nommée l'Iſle ſans fond, parce qu'on n'en trouve point ſur ſes bords. Sa hauteur eſt de quinze degrés, à cent lieues de l'Iſle des Chiens. Le rivage étoit planté de palmiers ; mais l'intérieur de l'Iſle paroiſſoit couvert d'eau. Une Terre ſi ingrate & des Habitans ſi ſauvages firent prendre auſſi-tôt le large aux Hollandois, malgré les gémiſſemens de leurs Malades. Ils trouverent la mer aſſez unie, & ſans briſans ; ce qui leur fit juger qu'il

(16) Page 591.

(17) Page 593.

Le Maire. 1616.

y avoit, assez proche, d'autres Terres au Sud. Le matin du 16, ils eurent la vûe d'une autre Isle au Nord, dont ils s'approcherent avec de meilleures espérances. Ils n'y trouverent pas plus du fond qu'à la précédente, & le milieu en étoit aussi submergé. Elle étoit bordée d'arbres, qui n'étoient ni des palmiers, ni des cocotiers. Les Matelots de la Chaloupe, qui allerent sonder jusqu'au rivage, n'apperçurent point d'hommes; mais ils découvrirent, assez proche du bord de la mer, une mare d'eau douce, d'où les Brisans ne leur permirent pas d'emporter plus de quatre barils. Ils se fournirent, plus heureusement, d'une sorte d'herbe qui avoit le goût du cresson, & dont on fit cuire une pleine chaudiere, qui soulagea beaucoup les Malades. Cette Isle est à quinze lieues de celle qu'on venoit de quitter. On lui donna le nom de Quaterland, ou Pays d'eau.

Isle d'Ouaterland.

Isle des Mouches.

Le matin du 18, on découvrit encore une Isle basse, au Sud-Ouest, à vingt lieues de la précédente, & l'on y trouva fond sur vingt, vingt-cinq & quarante brasses, près d'une pointe, sous laquelle un banc étroit s'avance en mer, & paroît finir à la portée du mousquet. Ceux qui descendirent au rivage, n'eurent pas peu de peine à traverser les Brisans. Ils entrerent assez loin dans un bois, d'où la vûe de quelques Sauvages les fit retourner promptement à bord. Mais ils furent suivis d'une Légion de mouches, qui s'attacherent, avec une étrange opiniâtreté, à leurs visages & à leurs mains. La Chaloupe même & les rames en étoient couvertes. On ne put s'en délivrer pendant quatre jours; & l'on ne dut la fin de ce tourment, qu'à un vent frais, qui les fit disparoître en un instant. On ne manqua point de donner, à l'Isle, le nom d'Isle des Mouches.

Mauvaise situation des Hollandois.

Outre les ravages du scorbut, le besoin d'eau commençoit à se faire sentir si vivement, qu'on étoit réduit à tendre des linceuls & des voiles, pour rassembler l'eau des moindres pluies. Le 23, à quinze degrés quatre minutes, le Vaisseau eut beaucoup à souffrir d'une grosse mer, dont les lames rouloient du Sud, quoique les vents fussent du Nord-Est, & particuliérement de l'Est & de l'Est quart de Sud-Est. Quelques-uns se persuaderent que la Terre australe, qu'on cherchoit, étoit encore à deux cens cinquante lieues devant eux. Le jour d'après & le 25, les lames continuerent de rouler du Sud; comme elles roulent ordinairement du Nord-Ouest, dans la mer d'Espagne (18). Le 3 de Mai, en courant à l'Ouest, vers quinze degrés trois minutes, on vit, pour la premiere fois, des dorades dans la mer du Sud. Suivant le calcul des Pilotes, on étoit alors à mille cinq cens dix lieues des Côtes du Perou & du Chili; immense éloignement, dans une mer si peu connue. Les Malades se livroient au désespoir. Enfin, le 9 à midi, on découvrit une voile, qu'on reconnut bientôt pour une Barque Indienne. Elle venoit du Sud; & portant au Nord, elle passa par le travers du Vaisseau. Schouten fit tirer inutilement ses pieces de chasse, pour la faire amener. Sa légereté lui fit gagner le vent. Mais la Chaloupe, qui étoit encore plus fine de voiles, l'ayant jointe enfin, & n'en étant plus qu'à la demi-portée du mousquet, lui en tira quatre coups. Aussi-tôt, d'un assez grand nombre de Sauvages, plusieurs se précipiterent dans les flots, & les autres y jetterent diver-

A quelle distance ils étoient du Perou.

Rencontre d'une Barque remplie de Sauvages inconnus.

(18) Page 596.

ses provisions, telles que des nattes & des poules. Les Hollandois de la Chaloupe, n'ayant pas trouvé de résistance dans la Barque, se hâterent de la conduire à bord, pour retourner au secours de ceux qui s'étoient jettés dans la mer. Il n'y restoit que deux hommes & huit femmes, avec trois enfans à la mammelle, & quelques autres de neuf ou dix ans. On en fit sortir les deux hommes, qui se jetterent aux pieds des Officiers. L'un étoit un vieillard, qui avoit la tête grise. On ne comprit rien à leur langage; mais on les traita fort humainement.

Le Maire. 1616.

La Chaloupe ne put retirer, des flots, que deux hommes, qui se soutenoient encore sur une rame. Ils montroient, de la main, le fond de la mer, où ils vouloient faire entendre que leurs compagnons étoient ensevelis. Tous ces Indiens étoient absolument nuds, & peints de rouge; les femmes n'avoient qu'une petite piéce d'étoffe au milieu du corps. Vers le soir, on fit rentrer les hommes dans leur Barque. Ils y reçurent des embrassemens fort affectueux de leurs femmes, qui les croyoient perdus. Pour quelques bijoux de verre, dont on leur fit présent, elles donnerent deux nattes très fines, & quelques noix de cocos; les seules qui leur restoient, comme elles le firent entendre par leurs signes. En effet, on leur vit boire de l'eau de mer, dont elles donnerent aussi à leurs enfans; ce que les Hollandois ne virent pas sans admiration.

Leur tendresse entr'eux.

La Barque Indienne étoit d'une fabrique extrêmement singuliere. Elle étoit composée de deux longs & beaux Canots, entre lesquels il y avoit quelque espace. Au milieu de chaque Canot, regnoient deux larges planches, d'un bois fort rouge, sur lesquelles l'eau pouvoit couler; & d'autres planches les joignoient d'un bord à l'autre. Elles étoient fort bien liées toutes ensemble; mais elles n'alloient pas jusqu'aux deux bouts. L'avant & l'arriere étoient couverts de longues pointes, ou de longs becs, qui n'étoient pas moins capables de les garantir de l'eau. Un des Canots avoit un mât, avec une voile d'artimon & sa vergue. Ce mât étoit terminé par un taquet. La voile étoit de nattes; & de quelque côté que vînt le vent, ces Indiens sçavoient le prendre. Ils pouvoient faire leurs navigations sans boussole, & sans autres instrumens que des hameçons pour la pêche, dont le haut étoit de bois, & le bas d'un os noir, ou d'écaille de tortue. Ils en avoient même de nacre de perles. Leurs cordages étoient bons, & de l'épaisseur d'un cable; filés ou tissus, d'une matiere qui ressembloit beaucoup à celle des cabas de figues, qui viennent d'Espagne. Après avoir reçu la liberté de s'éloigner du Navire, ils prirent leur route au Sud-Est (19).

Fabrique de leur Barque.

Le 10, en gouvernant à l'Ouest & au Sud-Ouest, on vit, à la gauche du Navire, des Terres fort hautes, à la distance d'environ huit lieues. Leur couleur paroissoit bleue. On continua d'avancer tout le reste du jour, sans en pouvoir approcher: mais le lendemain, après avoir louvoié toute la nuit, on se trouva proche d'une Isle fort élevée, à deux lieues de laquelle on en découvroit une autre au Sud. Le Navire passa sur un banc, où la profondeur de l'eau n'étoit que de quatorze brasses, fond pierreux. Aussi-tôt qu'on l'eut passé, on ne trouva plus de fond, quoiqu'on ne fût qu'à deux lieues

Isle des Cocos.

(19) Pages 600 & précédentes.

Le Maire. 1616.

de la terre. La Chaloupe fut miſe en mer. Après quelques recherches, elle revint annoncer qu'elle avoit trouvé, à la pointe de la premiere Iſle, bon fond de ſable, ſur vingt-cinq braſſes. On ne fit pas difficulté d'y mouiller, à la vûe de pluſieurs Canots, qui bordoient le rivage. Cette Iſle eſt proprement une haute montagne. On y découvrit un grand nombre de cocotiers, qui releverent le courage de Malades, & qui lui firent donner le nom d'Iſle des Cocos. L'autre, plus longue & plus baſſe, s'étend de l'Eſt à l'Oueſt (20).

Lorſque le Bâtiment fut établi ſur ſes ancres, trois petits Bâtimens Sauvages en vinrent faire le tour, & dix ou douze Canots l'aborderent. Quelques-uns déployerent de petits Pavillons blancs, & les Hollandois en arborerent auſſi. Les Canots portoient chacun trois ou quatre hommes. Ils étoient arrondis à l'avant, aigus à l'arriere, & compoſés d'une ſeule piece de fort beau bois rouge. En approchant du Navire, les Indiens ſautoient dans l'eau & venoient à bord à la nage, les mains pleines de noix de cocos & de racines d'Ubas, qu'ils troquoient pour des cloux & de la verroterie; deux marchandiſes dont ils paroiſſoient faire beaucoup de cas. Ils donnoient quatre ou cinq noix pour un clou, ou pour quelques grains de verre. Mais ils vinrent à bord en ſi grand nombre, que l'eſpace manquoit pour s'y tourner. Schouten, regrettant de n'avoir aucun abri à la pointe de l'Iſle, envoya ſonder autour de la Côte, pour en trouver un plus ſûr. La Chaloupe ne fut pas plutôt éloignée du Navire, qu'elle ſe vit environnée d'une multitude d'autres Canots. Les Sauvages avoient l'air furieux, & portoient de gros bâtons d'un bois très dur, dont la pointe étoit tranchante. Ils aborderent la Chaloupe, dans l'intention apparemment de s'en ſaiſir. Alors, la néceſſité de ſe défendre força les Hollandois de tirer trois coups au milieu d'eux. Le bruit & la flamme ne parurent pas les effrayer; mais, lorſqu'au troiſiéme coup, qui en perça un dans la poitrine, ils virent ſortir la balle par le dos, & leur compagnon tomber ſans mouvement, ils ne penſerent qu'à s'éloigner. Ces Inſulaires avoient beaucoup de penchant au larcin. Malgré l'effroi, dont ils avoient paru ſaiſis, un d'entr'eux, plongeant dans la mer à la vûe des Hollandois, déroba ſous l'eau un plomb de ſonde. A bord du Vaiſſeau, ils prennoient tout ce qui tomboit ſous leurs mains, & ſe ſauvoient à la nage avec leur proie. Les uns volerent des oreillers & des couvertures; d'autres, des couteaux; & leur paſſion la plus vive étant pour le fer, ils faiſoient des grands efforts pour arracher les cloux & les chevilles du Bâtiment. On ſe crut obligé, le ſoir, de hâler la Chaloupe, par précaution pour la nuit. Ils étoient hauts, robuſtes & bien proportionnés dans leur taille. Quoique leur nudité fût égale, ils n'avoient pas la même reſſemblance dans la maniere dont ils portoient leurs cheveux. Les uns les avoient courts; d'autres, friſés avec art; d'autres, treſſés & liés diverſement. La ſituation de leur Iſle eſt à ſeize degrés dix minutes (21).

Effet de la mouſqueterie ſur les Inſulaires.

Leur caractere.

Le lendemain, paroiſſant avoir tiré quelque fruit de l'expérience, ils apporterent avec plus de modération, des noix de cocos, des bananes, des racines d'Ubas, quelques petits porcs, & de grandes jarres d'eau douce. Leur ardeur ne s'exerça qu'entr'eux: chacun, voulant être le premier à bord,

(20) Page 601.

(21) Pages 604 & précédentes.

sautoit de son Canot, & plongeoit au travers des autres, ou dessous, pour vendre ce qu'il portoit entre les dents, ou dans ses mains. Aussi-tôt qu'ils avoient fait leur marché, la plûpart retournoient à leurs Canots. Quelques-uns ne se lassoient point d'admirer la force & la grandeur du Navire. Ils se glissoient en bas, le long du gouvernail; & frappant sous l'eau contre le bordage, ils paroissoient observer sa force dans les différentes parties. Un autre Canot apporta un sanglier noir, & l'on crut connoître, à divers signes, que c'étoit un présent de la part du Roi; surtout, lorsque ceux qui l'avoient apporté refuserent les présens qu'on voulut leur faire aussi. Bientôt le Roi vint lui-même, dans un grande Pirogue à voiles, de la forme des Traîneaux qui servent, en Hollande, à courir sur la neige. Il étoit escorté de vingt-cinq Canots. Le nom de sa dignité, qu'on entendit répéter plusieurs fois, étoit *Latou*. On le reçut au son des trompettes & des tambours. Sa surprise parut assez vive, pour faire juger qu'il n'avoit jamais rien entendu d'approchant. Les Indiens de sa suite firent beaucoup d'honneurs & de caresses à l'Equipage Hollandois; ou du moins ils inclinoient souvent la tête, ils frappoient dessus avec le poing, ils faisoient d'autres postures qu'on ne pouvoit prendre que pour des civilités. Le Roi même, s'étant approché du Vaisseau, poussa de grands cris, & parut témoigner sa joie par des agitations de corps, qui furent imités de tous ses gens. Il n'avoit rien qui le distinguât d'eux. Dans sa nudité, qui étoit la même, on ne s'appercevoit de son rang qu'à la soumission avec laquelle il étoit obéi. Schouten l'invita, par des signes, à passer à bord. Il n'eut pas la hardiesse de s'y exposer. Son fils y passa, & fut traité avec distinction. Ceux qui monterent, avec lui, se jetterent à genoux, baiserent les pieds des Chefs, & marquerent de l'admiration pour tout ce qui frappoit leurs yeux. Ils sembloient presser les Hollandois, par leurs signes, de descendre sur leur Côte, & de prendre confiance à leur amitié. On reçut d'eux trois hameçons, qui pendoient à des roseaux; un peu plus gros que les nôtres, avec des crocs de nacre de perles (22).

LE MAIRE. 1616.

Leurs observations sur le Vaisseau.

Forme de leurs caresses.

Le 13, on fut sollicité si vivement, par d'autres Canots, de s'approcher de la seconde Isle, qu'enfin l'ancre fut levée par complaisance. Pendant le jour, on vit venir environ quarante-cinq Canots, qui furent suivis d'une Flotte de vingt-trois petits Bâtimens à voile. Ces Bâtimens portoient chacun vingt-cinq hommes, & les Canots quatre ou cinq. Le Commerce se fit d'abord avec de grandes apparences de bonne foi: mais ce prélude n'étoit qu'une préparation à la plus noire perfidie. Le Roi se trouvoit dans un des petits Bâtimens. En vain renouvella-t-on les instances pour le faire passer à bord. Son obstination parut d'autant plus suspecte, que toute sa Flotte environnoit le Vaisseau. Enfin, il quitta son Bâtiment pour passer dans un Canot. Son fils passa dans un autre, & tous leurs gens firent aussi-tôt un grand cri, qui étoit apparemment le signal de l'assaut. En effet, le Bâtiment, que le Roi venoit de quitter, aborda le Vaisseau avec autant de force, que s'il avoit esperé de le couler à fond, & de passer par-dessus. Mais ce grand choc n'eut pas le succès qu'il s'étoit promis. Les Etraves des deux Canots, qui soutenoient la machine du Bâtiment, se briserent; &, dans leur surprise, les Indiens,

Les Hollandois sont trahis par les Sauvages.

Comment ils se dégagent.

(22) Page 606.

Le Maire. 1616.

qui les montoient, s'élancerent dans les flots. Alors tous les autres commencerent à jetter une nuée de pierres, qui étoient capables d'effrayer les Hollandois. Schouten se contenta d'ordonner une décharge de la mousqueterie, & de trois pierriers chargés de balles & de vieux cloux. Quantité d'Indiens tomberent sans vie. Le reste, transporté de frayeur à la vûe d'une si terrible exécution, se hâta de retourner au rivage. Il y avoit beaucoup d'apparence que, pour cette entreprise, le Roi avoit rassemblé toutes ses forces; car on compta plus de mille hommes dans sa Flotte, entre lesquels on en distingua un, qui avoit la blancheur d'un Européen (23).

Schouten ne laissa pas de faire lever l'ancre, pour se garantir d'une nouvelle surprise. Tout l'Equipage, qui n'avoit pas eu le tems de faire assez d'eau, lui demandoit la permission de descendre, & d'employer la force. Une juste prudence lui fit réprimer cette ardeur. La premiere Isle, qui est fort haute, fut nommée la Montagne des Cocos; & la seconde, l'Isle des Traîtres (24).

Avanture dans une autre Isle.

Le 14, on découvrit une autre Isle, à cinquante lieues des deux dernieres; & le desir qu'on eut, d'y faire de l'eau, lui fit donner le nom de l'Espérance. Mais, ne trouvant point de fond, on mit la Chaloupe en Mer, pour sonder le long du rivage, où l'on trouva quarante brasses, fond de petites pierres molles & noires, & quelquefois vingt à trente brasses; mais toujours si proche de l'Isle, qu'à deux longueurs de la Chaloupe, on cessoit absolument d'en trouver. D'ailleurs, la Mer brisoit avec tant de violence contre la Côte, qu'il auroit été difficile d'y descendre. On ne voyoit, dans l'Isle, que des rochers bruns, qui étoient verds au sommet, & des terres noires, plantées de Cocotiers. Quelques Maisons s'offroient dans l'éloignement, & l'on apperçut même un gros Bourg. En général, cette Isle est montueuse, quoique les Montagnes y soient d'une hauteur médiocre. Pendant que la Chaloupe continuoit de sonder, on vit paroître dix ou douze Canots, qui s'en approcherent avec des intentions suspectes. Les Hollandois, n'étant qu'au nombre de huit, se crurent obligés, pour leur sureté, de tirer quelques coups de mousquet, dont ils tuerent deux hommes. L'un fut aussi-tôt renversé; & l'autre, après avoir essuyé pendant quelques instans le sang qui sortoit de sa plaie, tomba aussi dans la Mer. Cet exemple effraya les autres; mais le Vaisseau n'en remit pas moins à la voile.

Embarras de leurs Chefs sur leur route.

Le 18, on étoit à seize degrés cinq minutes, avec des vents de l'Ouest extrêmement variables. Schouten representa au Conseil qu'on avoit déja fait environ seize cens lieues, à l'Est des Côtes du Perou & du Chili, sans avoir découvert la Terre australe qu'on cherchoit, & qu'il n'y avoit aucune apparence de réussir plus heureusement; qu'on s'étoit même avancé à l'Ouest beaucoup au-delà de son intention; qu'en continuant cette route, on se trouveroit infailliblement au Sud de la nouvelle Guinée, & que si l'on n'y découvroit point de passage, comme on n'en avoit aucune certitude, ni la moindre connoissance, le Vaisseau & l'Equipage couroient sans doute à leur perte, puisqu'il seroit impossible de retourner à l'Est, contre les vents d'Est qui regnent continuellement dans ces Mers : enfin, qu'il restoit fort

(23) Page 608.

(24) Page 608.

peu de vivres, & qu'on ne voyoit aucun moyen de s'en procurer ; d'où il conclut qu'il étoit néceſſaire de changer de route, & de mettre le Cap au Nord, pour ſe rendre aux Moluques par le Nord de la Nouvelle Guinée (25).

LE MAIRE. 1616.

Cet avis étant approuvé du Conſeil, on tourna auſſi-tôt les voiles au Nord Nord-Oueſt, juſqu'au lendemain qu'avec un vent du Sud on porta droit au Nord. Le 21, on ſe trouva proche d'une Iſle, d'où vingt Canots vinrent à bord, avec des marques extraordinaires de franchiſe & de douceur. Cependant, un des Inſulaires, qui étoit armé d'une zagaie fort aigue, menaça un Matelot de l'en frapper. Leurs cris, qui s'éleverent au même moment, furent pris pour un ſignal d'attaque. On leur tira deux coups de canon, & quelques coups de mouſquet, qui en bleſſerent deux & qui diſpoſerent les autres à s'éloigner. Enſuite la Chaloupe s'étant approchée de la terre avec la ſonde, les Indiens de ſix ou ſept Canots, dont elle ſe vit environnée, s'efforcerent d'y entrer & d'arracher leurs armes aux Matelots. Cette violence attira ſur eux une décharge de mouſqueterie, qui en tua ſix, & qui en bleſſa un plus grand nombre. Dans une extrêmité moins preſſante, ſurtout après tant d'exemples de la barbarie des Inſulaires, on n'auroit penſé qu'à s'éloigner. Mais le Capitaine ſe mit lui-même dans la Chaloupe, & trouva un fort bon mouillage aſſez proche, dans une Baye voiſine, peu éloignée d'une riviere. La mer y étoit fort unie : l'ancre y fut jettée devant l'embouchure de la riviere ; de ſorte qu'en deſcendant au rivage, ſur l'un ou l'autre bord, le canon mettoit les Matelots à couvert de l'inſulte des Sauvages.

Autres Sauvages dont ils ont à ſe défendre.

Le même jour, on vit paroître pluſieurs Canots, qui vinrent échanger paiſiblement diverſes proviſions pour des cloux, des couteaux & des grains de verre. Ils n'étoient pas moins exercés au vol que les Habitans des autres Iſles, ni moins adroits à plonger. Leurs Maiſons, qu'on appercevoit du Vaiſſeau, étoient couvertes & fermées de feuilles d'arbres, de forme ronde, & terminées preſqu'en pointe. Elles avoient à peu près vingt-cinq pieds de tour, & dix ou douze de hauteur, avec un trou pour porte, par lequel on ne pouvoit paſſer qu'en ſe baiſſant juſqu'à terre. On y trouva, pour meubles, quelques herbes auſſi séches que le foin, qui ſervent de lit aux Habitans, avec un ou deux hameçons & leurs verges ; & dans quelques-unes, des maſſues de bois.

Liaiſon qu'ils font avec eux.

Forme des Maiſons de l'Iſle.

L'inquiétude où l'on étoit ſans ceſſe à la vûe d'un grand nombre de Canots, qui s'aſſembloient de toutes les parties de l'Iſle, & le refus que les Inſulaires faiſoient conſtamment de venir à bord, firent prendre au Capitaine la réſolution d'envoyer à terre trois de ſes gens, pour y demeurer en ôtages. On retint, en même-tems, ſix des principaux Sauvages, qu'on s'efforça d'apprivoiſer par la bonne chere & des préſens. Les autres ne marquoient pas moins d'affection aux trois Hollandois. Le Roy même leur rendit toutes ſortes d'honneurs. Il tint, près d'une demie-heure, ſes deux mains l'une contre l'autre, & ſon viſage deſſus, ſe baiſſant preſqu'à terre, & demeurant dans cette poſture, pour attendre apparemment que les Hollandois lui fiſſent la même révérence. Ils s'aviſerent de la faire. Auſſi-tôt,

Les Sauvages deviennent traitables.

(25) Pages 610 & 611.

Le Maire. 1616.

il baisa leurs pieds & leurs mains. Un autre Indien, qui étoit assis près de lui, pleuroit à chaudes larmes, & leur donnoit des discours auxquels ils ne comprenoient rien. Enfin, le Roi retira ses pieds de dessous son derriere, sur lequel il étoit assis; & se les passant sur le cou, il s'humilia & se roula, suivant l'expression de l'Auteur, comme un ver de terre. Les présens, qu'on lui fit, parurent lui plaire beaucoup. Cependant il marqua une passion si vive pour une chemise blanche, qu'Aris, un des trois Hollandois, avoit prise le même jour, qu'ils furent obligés d'en envoyer chercher une autre à bord pour la lui offrir. En revanche, il leur donna trois petits porcs (26).

Paix établie.

Après cette espece de Traité, on ne trouva plus de difficulté à faire de l'eau. Cependant on y envoya toujours deux Chaloupes, dont l'une étoit armée, pour défendre celle qui portoit les tonneaux. Il s'y rendit un si grand nombre de Sauvages, que les Matelots en étoient embarrassés; mais tout se passa sans desordre. Le Roi s'empressoit lui-même d'écarter les importuns, ou les faisoit chasser par ses Officiers, avec beaucoup de fermeté à se faire obéir. On ne vit pas moins d'Indiens autour du Vaisseau. Un d'entr'eux, étant monté par l'arriere, entra dans la Chambre, d'où il emporta un sabre, avec lequel il eut l'adresse de s'échapper à la nage. On dépêcha sur lui un Canot, qui ne put le joindre. Schouten fit porter ses plaintes aux Officiers du Roi. Sur le champ, ils chercherent le Voleur; & l'ayant amené, quelque éloigné qu'il fût déja, ils mirent le sabre aux pieds de ceux qui le redemandoient. Ils montroient avec les doigts, qu'ils lui passoient sur la gorge, que si son crime étoit connu du Roi, il lui en couteroit la tête. Depuis ce jour, on ne s'apperçut pas du moindre vol, à bord & sur le rivage.

Effet des armes à feu sur les Sauvages.

Les Insulaires redoutoient extrêmement les armes à feu. Une décharge de mousqueterie les faisoit fuir en tremblant; mais on les épouvanta beaucoup plus, lorsqu'on leur fit entendre, par des signes, que les grosses pieces tiroient aussi. Le Roi parut desirer une fois ce spectacle. On eut cette complaisance pour lui. Sa propre attente, & toutes les assurances qu'on lui avoit données, ne l'empêcherent pas lui-même de prendre la fuite avec tous ses gens; & lorsqu'il fut revenu avec eux, on eut peine encore à les remettre de leur frayeur. Alors Schouten ne fit pas difficulté de leur renvoyer leurs ôtages; & les trois Hollandois revinrent librement à bord. Le jour suivant, on fut agréablement surpris d'y voir venir quelques-uns des principaux Sauvages, avec leurs femmes. Ils portoient au cou des feuilles vertes de cocos, qui étoient la marque de leur grandeur, & dans les mains des branches vertes, avec une banderolle blanche, pour signe de paix & d'amitié. Ils firent les mêmes révérences qu'on avoit vû faire au Roi. Schouten les reçut dans sa chambre, où leur admiration tomba particuliérement sur une montre, une sonnette, un miroir & des pistolets. Après leur avoir fait quelques présens, pour eux-mêmes & pour le Roi, on prit l'amusement de la pêche avec eux. Entre plusieurs poissons, on trouva, dans le filet, deux

Raies monstrueuses.

raies d'une forme extraordinaire. Outre qu'elles étoient fort épaisses, elles avoient la tête très grosse, la peau tachetée comme un épervier, les yeux blancs, deux grandes nâgeoires, la queue étroite & fort longue, & deux

(26) Pages 615 & précédentes.

petites sonnettes aux côtés. En général, si l'on excepte la queue, elles ressembloient beaucoup aux chauve-souris (27).

Le Maire. 1616.

Visite singuliere & ses circonstances.

Les Hollandois se crurent obligés à des retours de politesse. Le Maire & Aris descendirent dans l'Isle, précédés des trompettes, & portant, comme en cérémonie, un petit miroir & d'autres bagatelles pour le Roi. Ils trouverent, sur le rivage, un homme courbé sur des pierres, les mains jointes sur la tête & la visage contre terre. C'étoit le Roi même, & cette posture étoit une révérence. Ils le releverent, pour se rendre avec lui dans sa maison, qu'ils trouverent remplie de Spectateurs, ou de ses Officiers. On étendit deux petites nattes, sur lesquelles le Roi s'assit avec eux. Les trompettes ayant commencé alors à sonner, l'étonnement & la frayeur se répandirent également dans l'Assemblée. Un Seigneur, que les Hollandois prirent pour un second Roi, ou pour la seconde Personne de l'Isle, entra doucement, le visage tourné vers les Etrangers, quoiqu'il marchât de côté. Lorsqu'il fut devant eux, il s'élança tout d'un coup derriere leur natte, en prononçant quelques mots d'un ton d'autorité. Ensuite il fit un grand saut en l'air, pour retomber assis, les jambes croisées sous lui. Comme la chambre étoit pavée de pierres. Les Hollandois s'étonnerent qu'il ne se fût pas cassé les jambes. Il fit alors une harangue, ou une priere, après laquelle on servit une sorte de limons, à peu près du goût des melons d'eau. Le breuvage étoit composé de racines boullies. Entre les honneurs qu'on fit aux Etrangers, on étendit quantité de nattes, pour les faire marcher dessus. Les deux Rois leur firent présent de leurs couronnes, qu'ils mirent eux-mêmes sur la tête de le Maire & d'Aris. C'étoit un cercle de plumes blanches, longues & étroites, mêlées, en quelques endroits, de petites plumes vertes & rouges, qui venoient des Perroquets de l'Isle. On y voit un autre oiseau, dont l'Auteur juge que les Insulaires font beaucoup de cas, parce que tous les Conseillers du Roi en avoient un perché près d'eux sur un petit bâton. Ces animaux, qui ont quelque ressemblance avec le pigeon, sont blancs jusqu'aux aîles, & noirs dans tout le reste du corps, à la réserve de quelques plumes rougeâtres qu'ils ont sous le ventre. Le Maire offrit aux deux Rois quelques présens de peu de valeur, qui devinrent de précieuses richesses entre leurs mains.

Observations sur l'intérieur de l'Isle.

Le 29, quelques Hollandois entreprirent de visiter l'Isle. Le Roi & son frere (28), s'étant empressés de les accompagner, ils monterent sur un terrain fort élevé, d'où ils ne virent que des lieux sauvages, & quelques vallées stériles. Ils trouverent une Terre rouge, dont les femmes du Pays font une teinture, qui leur sert à se frotter la tête & les joues. En retournant au rivage, ils passerent par des lieux plus rians, & plantés de cocotiers, qui étoient chargés de noix. Là, tandis qu'ils se reposoient sous ces arbres, le frere du Roi, sans autre secours qu'un petit lien qu'il s'attacha aux jambes, monta tout d'un coup, avec une agilité surprenante, jusqu'à la cime d'un des plus hauts & des plus droits. Il y cueillit des noix, qu'il apporta aux Etrangers, & qu'il ouvrit très facilement avec un petit morceau de bois. Le Roi fit entendre à ses Hôtes qu'il avoit souvent la guerre contre les Habitans de la seconde Isle. Il leur montra des cavernes dans la montagne, & des bois

(27) Page 617.

(28) Apparemment le second Roi.

Le Maire. 1616.

qui servoient de retraite à ses Sujets, où dans lesquels ils dressoient des embuscades. Le Maire comprit, par ses signes, qu'il demandoit le secours de leur Vaisseau pour attaquer ses Ennemis; mais on lui fit comprendre, à son tour, que cette faveur ne pouvoit être accordée. L'Auteur ne dissimule pas qu'on y auroit pû consentir, s'il y avoit eu quelque avantage à se promettre de cette expédition (29).

Figure & caractere des Insulaires.

Ces Peuples sont d'une taille extraordinaire. La plûpart étoient aussi hauts que les plus grands Hollandois; & ceux qui étoient distingués par leur grandeur, auroient passé pour des géans en Europe. Ils sont vigoureux & bien proportionnés, légers à la course, excellens Nageurs. Leur peau est d'un brun jaunâtre. Ils aiment à se parer de leur chevelure, qu'ils disposent suivant leur propre goût. Les uns avoient les cheveux crépus; d'autres les avoient très bien frisés; d'autres, adroitement nouées en cinq ou six tresses; d'autres enfin, hérissés & droits sur la tête. La chevelure du Roi étoit divisée en une longue tresse, qui lui pendoit, du côté gauche, jusqu'à la hanche; & le reste étoit relevé en deux nœuds. Ses Courtisans avoient deux tresses; c'est-à-dire, une de chaque côté. Mais tous étoient nuds, sans distinction de sexe & de rang, avec une petite feuille au milieu du corps. Les femmes parurent très laides aux Hollandois; mal faites, de petite taille, & si luxurieuses qu'elles n'avoient nulle honte de se mêler publiquement avec les hommes, fort près même de la personne du Roi. Elles portent les cheveux fort courts: mais, en récompense, elles ont de longues mammelles, qui leur pendent comme des sacs de cuir jusqu'au milieu du ventre (30).

Leur Religion & leurs mœurs.

On ne peut distinguer si ces Insulaires étoient idolâtres, ni s'ils avoient quelque autre culte que la priere qu'on croyoit leur avoir vû faire. Mais on remarqua facilement qu'ils vivoient avec aussi peu de soins que les animaux des bois. Ils n'avoient aucune idée de commerce. Les présens, qu'ils firent aux Hollandois, étoient donnés par boutades ou par saillies, & les Hollandois régloient leurs liberalités sur celles qu'ils recevoient d'eux. Ils ne sement ni ne moissonnent. Ils ne font aucune sorte d'ouvrage. Leurs alimens se bornent aux productions naturelles de la terre, qui ne consistent gueres qu'en noix de Cocos, en Ubas, en Bananes & peu d'autres fruits. Les animaux qu'ils mangent, se multiplient d'eux-mêmes. Une partie de leurs femmes cherchent, dans les creux du rivage, les petits poissons que la mer y laisse en se retirant. Les autres pêchent avec de petits hameçons. On prendra quelque idée de leur Cuisine, dans la description d'un Festin, auquel le Maire, Aris & quelques autres Hollandois eurent la patience d'assister. Elle peut trouver place au moins dans une note (31). Le Roi de la seconde Isle étoit

(29) Page *616*.

(30) Page *627*.

(31) Les Habitans de l'Isle apporterent quantité des mêmes herbes, dont leurs voisins venoient chargés. Ensuite, » ils commencerent tous à les mâcher. Après cet » exercice, ils les retirerent de leurs bouches; & mettant tout ensemble dans un » grand vaisseau de bois, ils jetterent de » l'eau dessus, la mêlerent & la paîtrirent » avec les herbes, & présenterent de cette » liqueur aux deux Rois & à leurs Officiers, » qui en burent. Ils en offrirent aussi aux » Hollandois, qui crurent avoir fait assez » de s'être trouvés présens à ce sale spectacle. On servit aussi-tôt, devant les Con» vives, des racines de *Cava*, qui furent » distribuées par rangs. Le Roi Etranger

venu visiter l'autre. Il avoit amené seize porcs ; & son cortege étoit composé de trois cens hommes, qui avoient, autour de la ceinture, une provision d'herbes vertes, dont ils font leur breuvage. Lorsqu'il découvrit le Roi, son voisin, il lui fit un grand nombre d'inclinations & de réverences. Il baissa le visage jusqu'à terre, en priant d'une voix fort haute, qui approchoit d'un grand cri. L'autre alla au-devant de lui, & ne le reçut pas avec moins de gestes & de contorsions. Enfin, s'étant relevés tous deux, ils entrerent dans le Belez ; c'est le nom que les Insulaires donnent au logement de leur Roi. L'assemblée, qui se forma autour d'eux, étoit d'environ neuf cens hommes. Ils passerent ensuite sur le Vaisseau Hollandois, où s'appercevant qu'on appareilloit pour remettre à la voile, ils marquerent d'autant plus de joie, que, malgré les témoignages de confiance, ils avoient toujours paru craindre qu'on ne se saisît de leurs Isles. Aussi cette derniere visite fut-elle signalée par de nouveaux présens. Ils s'étoient fait accompagner d'un assez grand nombre de porcs ; & chacun des deux Rois en porta lui-même un sur sa tête.

Le Maire. 1616. Festin des Sauvages.

En partant, les Hollandois donnerent, aux deux Isles, le nom d'Isles de *Hoorn*, de celui de la ville où le Vaisseau avoit été équipé, & qui étoit la patrie de la plus grande partie de l'Equipage. La Baie fut nommée Baie de la Concorde, du nom du Navire. Elle est dans un Golfe, au côté Méridional de la premiere Isle. Le fond en est si aigu, qu'on n'eut pas peu de peine à lever l'ancre. Un banc de sable, qui s'étend d'un côté, paroît à découvert dans la basse marée. De l'autre, c'est la Côte, qui est fort sale le long du rivage. Ce Parage est à quatorze degrés cinquante-six minutes (32).

Ces Isles sont nommées - Isles de Hoorn.

L'Equipage Hollandois partit fort content, de s'être rafraîchi avec si peu de danger, & surtout d'emporter une grosse provision d'eau. Après avoir gouverné tout le jour à l'Ouest, on se trouva, le 1 de Juin, à la hauteur de treize degrés...... minutes. Le 3, on fut surpris de n'appercevoir aucune terre, & les Pilotes craignirent de s'être avancés bien loin derriere la Nouvelle Guinée. Pour sortir de cette incertitude, on fit mettre le Cap au Nord. La nuit suivante, on étoit à douze degrés & demi. Les principaux Officiers soupçonnerent qu'on étoit plus à l'Ouest qu'on n'avoit pensé, & que la Nouvelle

Différence des Caleas Hollandois sur leur route.

» s'assit. Ses femmes & les gens de sa suite » se placerent derriere lui en cercle. Chacun se mit à manger. Après ce premier » service, on apporta de grandes civieres, » de vingt à trente pieds de long, chargées d'Ubas & d'autres racines, crues & » rôties, qui furent aussi distribuées. Enfin, » l'on présenta, aux deux Rois, seize pourceaux, auxquels, pour tout apprêt, on » avoit tiré les entrailles. N'ayant point été » lavés, ils étoient encore sanglans. On » n'en avoit fait brûler que la soie dans les » flammes ; & pour les rôtir, on leur avoit » mis des pierres ardentes dans le corps. » Ensuite ils avoient été remplis d'herbes, » & les foies y étoient attachés avec de petites chevilles. Quatorze de ces animaux » furent mangés fort avidement. Tout ce » qu'on servoit devant les Rois y étoit porté sur la tête, par respect ; & l'on se mettoit à genoux pour le poser devant eux. » Ils envoyerent les deux autres pourceaux » à bord, par des Officiers qui les portent aussi sur leur tête, & qui les mirent » aux pieds des Chefs Hollandois. Ce présent étoit accompagné d'onze petits pourceaux en vie, & de quelques autres de » moienne grandeur. Schouten & le Maire » donnerent en retour trois petits gobelets » de cuivre, quatre couteaux, douze vieux » cloux, & quelque verroterie. *Ibidem.* pages 624 & suivantes.

(32) Page 629.

17 · 458

LE MAIRE. 1616.

Guinée étoit encore à côté d'eux. Ils résolurent d'en conférer encore une fois avec les Pilotes, & d'examiner les pointages depuis la Côte du Perou. Celui de Schouten marquoit mille sept cens trente lieues; un, mille six cens soixante-cinq, & toujours en diminuant jusqu'à mille six cens dix. En comparant tous les calculs, on conclut que la course avoit été d'environ mille six cens soixante lieues. Comme on continuoit de ne découvrir aucune terre, on prit le parti de changer de route & de porter à l'Ouest Le 13 à midi, la hauteur fit juger qu'on étoit à cent cinquante-cinq lieues des Isles de Hoorn, & la couleur de l'eau parut changée. Quantité de Bonites, beaucoup d'autres poissons, & quelques oiseaux mêmes qui commencerent à se montrer, ne laisserent aucun doute qu'on ne fût proche des terres. Cependant on avança jusqu'au 20, sans rien découvrir. Enfin, vers le soir du 20, on eut la vûe d'une Côte, à quatre degrés cinquante minutes. La prudence obligea de jetter l'ancre, dans la crainte d'y échouer. Le lendemain, on reconnut cinq ou six petites Isles, qui paroissoient couvertes d'arbres, & de grands bancs de sable qui s'étendoient au Nord-Ouest. Le mouillage y étoit si mauvais, qu'on remit le Cap à l'Ouest, en laissant les Isles à quatre degrés quarante-sept minutes. Le 22, on en découvrit douze ou treize autres, à quatre degrés quarante-cinq minutes. Elles furent laissées à la gauche du Vaisseau. On ne vit aucun courant dans ce Parage (33).

Le 24, on apperçut trois basses Isles au Sud-Ouest, remplies d'arbres & couvertes de verdure. Mais les Côtes étoient bordées de rochers, & l'on n'y put trouver aucun mouillage. Elles furent nommées les Isles vertes. On découvrit une autre terre avant la fin du jour, si haute en apparence, qu'étant suivie au Sud-Ouest par d'autres terres, de la même hauteur, on la prit pour le Cap de la Nouvelle Guinée. Cependant on se crut détrompé en approchant de la Côte; & ne reconnoissant qu'une Isle, on lui donna le nom de Saint-Jean, parce que c'étoit le jour de cette Fête qu'elle avoit été découverte. Après avoir rasé long-tems le rivage sans y trouver de fond, on doubla le Cap vers le soir, & l'on entra dans une Baie où l'on mouilla sur quarante-cinq brasses, fond de sable & de cailloux. La mer y étoit unie, & l'eau fort bleue. Deux Pirogues, s'approcherent du bord, au clair de la Lune. Elles portoient quelques hommes noirs, qui parlerent long-tems dans une langue inconnue. Pendant toute la nuit, on observa que les Habitans faisoient la garde sur leurs Côtes, & surtout à l'entrée d'une riviere, proche de laquelle on étoit à l'ancre. Vers la pointe du jour, le tems étant fort serein & la Lune très claire, quelques Pirogues s'avancerent jusques sous les galeries. On leur jetta des grains de rassade, en parlant aux Sauvages d'une voix caressante, & s'efforçant de leur faire entendre, par des signes, qu'on leur demandoit des noix de Cocos, des pourceaux, des bœufs, & des boucs. Ils continuerent, pendant le reste de la nuit, de pousser des cris autour du Vaisseau, avec des marques extraordinaires de férocité. Suivant les calculs des Pilotes, cette Côte étoit à mille huit cens quarante lieues de celle du Perou (34).

Isle Saint Jean.

Férocité des Insulaires.

Le matin du 26, on vit paroître huit autres Pirogues, dont l'une portoit

(33) Page 632.

(34) Page 634.

onze hommes, & les autres, six ou sept. Ils tournerent plusieurs fois autour du Vaisseau, en montrant leurs zagaies, des pierres, des massues de bois, des sabres & des frondes. On leur parla du ton le plus humain. On leur distribua quelques merceries. Mais, pour réponse, ils commencerent à lancer des pierres & des zagaies. Cette attaque irrita l'Equipage. On fit jouer tout à la fois le gros canon & la mousqueterie. Leur grande Pirogue fut coulée à fond, avec trois ou quatre hommes; & dix ou douze hommes tomberent sans vie. On mit aussi-tôt en mer la Chaloupe à rames, qui, passant au travers de ceux qui se sauvoient à la nage, en fit encore périr quelques-uns. Elle en prit trois, qui étoient fort blessés; & quatre Pirogues, dont elle se saisit, furent mises en pieces, pour servir au chauffage. Un des trois Prisonniers mourut deux heures après.

LE MAIRE. 1616.

La Chaloupe retourna au rivage avec les deux autres. Comme on les avoit bien traités, &, qu'à force de signes, on leur avoit fait comprendre qu'on ne demandoit d'eux que des rafraîchissemens, ils exhorterent apparemment leurs Compagnons à s'approcher avec des fruits; car un petit Canot se hâta de venir présenter deux petits pourceaux & un paquet de bananes. On renvoya un des Prisonniers, qui étoit fort blessé, & l'autre fut mis à dix pourceaux de rançon. Celui, qu'on venoit de renvoyer, n'ayant pas la force de quitter le rivage, une troupe armée sortit d'un bois voisin, le vint prendre par-dessous les bras, & l'emmena sous quelques arbres, où s'asseiant autour de lui, ils parurent tous fort empressés à le secourir.

Leur figure & leurs usages.

Ces Barbares ont les deux oreilles & les narines percées. Quelques-uns ont un trou de plus, au diaphragme du nez; & toutes ces ouvertures servoient à soutenir des anneaux. Leur barbe est assez longue, mais sans moustaches. Ils portoient des bracelets de nacre de perles, au-dessous des coudes & aux poignets. Leur unique vêtement est une feuille d'arbre au milieu du corps, avec une ceinture d'écorce pour la soutenir. Ils paroissent très robustes, & bien proportionnés dans leur taille. Leurs dents sont noires, & leurs cheveux de la même couleur; courts & crespus, mais beaucoup moins laineux que ceux des Ethiopiens. Ils ont des bonnets d'écorce d'arbre peinte, dont ils portent deux ou trois l'un sur l'autre, joints ou lacés par une espece de cordon; ce qui leur donne l'air d'une coeffure de femme. La plûpart avoient une petite corbeille de jonc pendue au côté, dans laquelle ils mettent de la chaux pour saupoudrer, ce que l'Auteur nomme leur Pinang. Leurs civilités consistent à ôter leur bonnet, à se mettre les mains sur la tête, & à s'y mettre aussi des feuilles d'arbres, qui paroissent un signe particulier d'affection. On les prit pour des Papous (35). En venant à bord, ils chantoient ensemble, avec assez d'harmonie. Les poignées de leurs sabres sont ornées. Mais cette arme, & celles qu'on a nommées, ne sont que pour les Ennemis de leur Nation. Lorsqu'ils sont mécontens l'un de l'autre, leur usage est de se mordre entr'eux, comme des chiens. Tous leurs Canots ne sont pas égaux. On compta jusqu'à dix-sept couples de Rameurs sur les grands, & depuis deux couples jusqu'à dix sur les petits. Ils gouvernent également de l'avant & de l'arriere; & ces petits Bâtimens ont des Châteaux comme

Leurs Pirogues.

(35) Page 637.

LE MAIRE. 1616.

les Galions. Cependant leur largeur ne suffit que pour deux hommes. On vit un des plus grandes Pirogues, dont les pieces étoient jointes ensemble par des coutures bien godronnées, ou frottées de térebentine.

Autres Isles & divers Sauvages.

L'Equipage fit de l'eau sans obstacle. Mais, le jour suivant, quelques Canots étant venus à bord sans y rien apporter, & sans vouloir payer la rançon du Prisonnier, on prit le parti de le mettre à terre, & de ne prendre aucune confiance à des hommes si sauvages. De la Côte, on apperçut une autre Isle au Nord. La nuit du 29, Schouten fit remettre à la voile; & dans tout le jour suivant, on ne put découvrir le bout de la terre qu'on quittoit. Elle couroit à l'Ouest-Nord-Ouest, & au Nord-Ouest quart d'Ouest, avec plusieurs Baies. Mais le même jour, on eut la vûe de deux hautes Isles, toutes deux au Nord de la grande; & le 30 au matin, on vit approcher plusieurs Canots, montés d'hommes noirs, qui, en arrivant à bord, rompirent leurs zagaies sur leurs têtes. C'étoit apparemment un signe de paix; mais ils n'avoient rien apporté pour la confirmer, quoiqu'ils demandassent hardiment tout ce qui s'offroit à leurs yeux. On les trouva néanmoins plus civilisés, que tous ceux qu'on avoit vûs jusqu'alors. Ils avoient le milieu du corps couvert de plusieurs feuilles. Leurs Canots étoient mieux construits que les autres, & portoient même quelques ornemens de sculpture à l'avant & à l'arriere.

Quel soin ils ont de leur barbe.

On observa que ces Insulaires avoient un soin extraordinaire de leurs barbes & de leurs cheveux, & qu'ils se les poudroient de chaux. Ils étoient venus de trois ou quatre Isles, qui paroissoient remplies de cocotiers; mais tous les signes, par lesquels on croyoit se faire entendre, ne purent en obtenir des vivres. On jugea même, le jour suivant, que la cérémonie de rompre leurs zagaies, n'avoit été qu'une ruse pour surprendre le Vaisseau. Les courans l'ayant fait dériver, dans un calme qui dura toute la nuit, il se trouva, le matin, entre une Isle de deux lieues de long & une autre Côte. Vingt-cinq Pirogues, remplies de Sauvages, ne tarderent point à se présenter. On crut reconnoître une partie de ceux qu'on avoit vûs la veille, & Schouten ne fit pas difficulté de les laisser approcher. Il y avoit, à l'avant du Vaisseau, deux ancres à pic, & parées pour mouiller, sur chacune desquelles un Negre alla s'asseoir, la rame à la main, dans l'opinion, sans doute, qu'ils pourroient mener le Navire au rivage. Les autres tournoient à l'entour, & sembloient chercher le moien d'y monter. Enfin, se croyant sûrs de leur Conquête, ils commencerent à lancer des zagaies & des pierres. Elles étoient poussées avec tant de vigueur, que se rompant contre les mâts & le bordage, elles en faisoient voler de petits éclats. Un Matelot fut blessé dans la premiere surprise, & les autres ne purent demeurer sur le Pont. Mais, au fort de cette attaque, & lorsque les Sauvages se disposoient à monter à bord, on leur envoya les bordées du haut pont, & l'on fit feu de la mousqueterie. Une décharge si brusque en ayant emporté ou blessé un fort grand nombre, tous les autres prirent la fuite. La Chaloupe, qui étoit bien armée, les suivit aussi-tôt, & se saisit d'un Canot, dans lequel il y avoit trois hommes. L'un fut tué, un autre sauta dans la mer, & le troisiéme demeura Prisonnier. C'étoit un jeune homme de dix-huit ans, auquel on donna le nom de Moyse, qui étoit celui du Matelot blessé; & l'Isle fut nommée aussi l'Isle de Moyse. Ces Insulaires vivoient d'une sorte de pain, composée de racines d'arbres.

Simplicité dans leur trahison.

Sauvage pris & nommé Moyse.

On s'éloigna de cette race perfide. L'obſervation méridiene fit trouver trois degrés un tiers de hauteur. Vers le ſoir, on rangea la Côte au Nord-Oueſt, & l'on découvrit une belle Baye de ſable, dans laquelle on ne crut pas devoir s'engager. Le 2 de Juillet, à trois degrés douze minutes, on vit, à la gauche du Vaiſſeau, des terres baſſes, diviſées par une grande montagne, & une Iſle baſſe à la proue. Le 3, après avoir été forcé par le vent, de courir à l'Oueſt-Nord-Oueſt, on apperçut encore de hautes terres à l'Oueſt, vers deux degrés quarante minutes. Dans les efforts qu'on fit le 4, pour ſe dégager des Iſles, on en découvrit vingt-deux ou vingt-trois autres, grandes & petites, hautes & baſſes, à différentes diſtances entre elles, depuis deux degrés vingt-cinq, juſqu'à trente minutes. La nuit qui ſurvint, ne permit point d'y chercher une Rade; & le lendemain à midi, on fut conduit par de meilleures eſpérances, vers une fort haute montagne, qu'on apperçut au Sud-Oueſt. Les Pilotes avoient ſi peu de connoiſſance de leur route, que la reſſemblance qu'ils trouverent à cette montagne avec celle de Gunapi, dans l'Iſle de Banda, & la hauteur, qui étoit à peu près la même, leur firent juger qu'on étoit à la vûe de cette Iſle. Mais bientôt, on découvrit, au Nord, trois ou quatre autres montagnes, à ſix ou ſept lieues de la premiere, qui prouverent la fauſſeté de leur conjecture. Derriere la premiere montagne, on vit à l'Eſt & à l'Oueſt une ſi grande étendue de Pays, partie haut & partie bas, que des deux côtés on n'en appercevoit pas la fin; & comme il s'étendoit à l'Eſt-Sud-Eſt, on crut enfin que c'étoit la Nouvelle Guinée (36).

Le Maire. 1616.

Grand nombre d'Iſles.

Erreur des Pilotes Hollandois.

Le 7, avant le jour, on porta vers la montagne, qui jettoit des flammes de ſa cime, & qui dirigeoit le Vaiſſeau par cette lumiere, quoiqu'elle fût mêlée de fumée & de cendres. Le jour fit connoître que c'étoit une Iſle bien peuplée & remplie de cocotiers, qu'on nomma l'Iſle du Volcan (37). Les Habitans envoyerent quelques Pirogues, dont chacune portoit cinq ou ſix hommes, avec une eſpece d'échaffaudage élevé ſur des bâtons, qui couvroit chaque petit Bâtiment. Cette nouvelle méthode ayant paru ſuſpecte, on employa le Negre Moyſe pour prendre langue; mais il ne put ſe faire entendre des Sauvages. Ils étoient nuds, à l'exception du milieu du corps. Les uns avoient les cheveux courts, & d'autres les avoient longs. Leur couleur étoit plus jaune que celle de Moyſe. On ne put trouver de mouillage ſur leur Côte; & voyant pluſieurs autres Iſles au Nord & au Nord-Oueſt, on porta vers un Cap uni, qui faiſoit face à la proue. L'eau étoit de diverſes couleurs, verte, blanche, jaune; & ſe trouvant plus douce que l'eau commune de mer, on jugea qu'elle venoit de quelque riviere qui avoit ſon embouchure à peu de diſtance. On voyoit auſſi flotter des arbres & des branches, ſur leſquelles on diſtinguoit quelquefois des oiſeaux & des écreviſſes. Après avoir fait de petites bordées pendant la nuit, on gouverna le matin à l'Oueſt Sud-Oueſt, entre une haute Iſle, qu'on avoit à la droite du Vaiſſeau, & des terres moins hautes qu'on laiſſoit à gauche. Vers le ſoir, on trouva fond ſur ſoixanre-dix braſſes, à peu de diſtance du rivage, & l'on y laiſſa tomber l'ancre. Les Canots, qui vinrent à bord, étoient con-

Iſle du Volcan.

(36) Page 641.

(37) *Ibidem.*

LE MAIRE. 1616.

Sauvages qu'on croit Papous.

Etrange laideur de leurs femmes.

duits par des hommes fort ſinguliers, qu'on prit encore pour des Papous. Ils avoient les cheveux courts & friſés, des anneaux paſſés dans le nez & dans les oreilles, de petites plumes ſur la tête & ſur les bras, & des dents de porc autour du cou & ſur la poitrine. Leurs femmes étoient affreuſes. L'Auteur compare leurs longues mammelles à de gros boyaux, qui leur tomboient juſqu'au nombril, & leur ventre à des tonneaux. Elles avoient les jambes & les bras fort menus, un viſage de ſinges, les cheveux courts, le milieu du corps médiocrement couvert, le reſte nud. Chacune avoit quelque défaut particulier, comme d'être louche, boiteuſe, ou boſſue, & quelque marque de mauvaiſe ſanté; ce qui fit juger que l'air du Pays étoit mal ſain, d'autant plus que les Maiſons y étoient élevées ſur des pieux, à huit ou neuf pieds de terre. La hauteur de cette Côte eſt de trois degrés quarante-trois minutes. Quelques Sauvages, qu'on reçut à bord, apporterent des eſſais de gingembre; d'où l'on conclut qu'ils étoient exercés au Commerce. On alla chercher un meilleur mouillage, dans une Baie voiſine, où l'ancre fut jettée ſur vingt-ſix braſſes, fond de ſable mêlé d'argile. Les Habitans de deux Villages, qui s'offroient aſſez proche, envoyerent à bord deux Canots, avec quelques noix de cocos, qu'ils voulurent vendre fort cher. Ils demandoient, pour quatre noix, une braſſe de toile; & c'étoit à cette marchandiſe qu'ils s'attachoient le plus. Un Commerce ſi peu avantageux, joint à la rareté des vivres, qui ſe réduiſoient à quelques pourceaux, n'arrêta pas long-tems les Hollandois. Ils ſe retrouverent le lendemain à quatre degrés; & dans l'inquiétude de leur ſort, les rations furent reglées. Ils ignoroient abſolument dans quelle partie du Monde ils étoient, près ou loin des Iſles des Indes, & ſi c'étoit la Nouvelle Guinée dont ils ne ceſſoient plus d'avoir la vûe. Toutes leurs Cartes ne leur offrant aucune lumiere ſur les Pays qu'ils découvroient chaque jour, ils n'avoient plus d'autres regles que de foibles conjectures (38).

L'inquiétude des Hollandois augmente sur leur ſort.

La courſe du 11 fut à l'Oueſt Nord-Oueſt, avec peu de changement, le long de la Côte, qu'ils ne ſe laſſoient pas de ſuivre à moins de trois lieues. Vers midi, ils doublerent un haut Cap. Ces Terres, qui étoient en effet celles de la Nouvelle Guinée, s'étendent la plûpart au Nord-Oueſt quart-d'Oueſt; quelquefois un peu plus à l'Oueſt, ou un peu plus au Nord. Le 12, à deux degrés cinquante-huit minutes, ils eurent la faveur des Courans, qui portoient à l'Oueſt, ſuivant leur direction ordinaire, le long des Côtes de la Nouvelle Guinée. Les 13 & 14 on continua de ſuivre la même Côte; & le 15 trois Iſles baſſes & peuplées, qui paroiſſoient remplies de cocotiers, offrant un bon mouillage, depuis quarante braſſes juſqu'à ſept, à demie lieue de la grande Terre, on y mouilla ſur un excellent fond. Les Hollandois auroient trouvé, ſur le champ, du reméde à tous leurs beſoins s'ils y étoient deſcendus avec moins d'imprudence. Mais n'ayant obſervé aucune précaution pour s'approcher du rivage avec la Chaloupe, les Inſulaires, qui étoient ſur leurs gardes, quoique naturellement fort humains, leur tirerent une nuée de fléches, dont ils bleſſerent ſeize Matelots. On ne laiſſa point d'aborder à la plus petite des deux Iſles, où dans le premier feu de la

Ils ſont à la nouvelle Guinée ſans le ſavoir.

(38) Pages 643 & précédentes.

vangeance, on brûla quelques Maisons dispersées. Les Sauvages de l'Isle voisine parurent furieux & pousserent d'horribles cris : mais ils n'osoient passer d'une Isle à l'autre, dans la crainte de quelques pieces de gros canon, qui battoient le long du rivage & dans le bois, où les boulets pénétroient avec un fracas épouvantable. Le soir, ils envoyerent demander la paix : après quoi, deux ou trois Canots étant au-dessus du vent du Vaisseau, sans oser s'en approcher, jetterent des noix de cocos dans la Mer, afin que le Courant les portât vers les Hollandois. On les pressa de venir à bord, par des signes qui leur inspirerent enfin plus de hardiesse. Ils apporterent quantité de noix & de bananes, du gingembre verd, & des racines jaunes qui leur tiennent lieu de saffran, pour lesquelles on leur donnoit en échange des grains de verre, des cloux & des couteaux rouillés. Ces Insulaires sont absolument nuds. On vit entre leurs mains quelques pots de fer, qui devoient leur être venus des Espagnols. Ils ne paroissoient pas surpris de la forme du Navire ; & quoiqu'effrayés de l'artillerie, ils n'en craignoient ni le bruit ni la vûe. Ils donnoient à la plus Orientale de leurs Isles le nom de *Moa*, celui d'*Insou* à la seconde, & celui d'*Arimon* à la derniere, & la plus haute, qui est à cinq ou six lieues de la Nouvelle Guinée (39). On ne cessa point de trouver ces Sauvages fort traitables, & d'en recevoir, à vil prix, toutes sortes de rafraîchissemens. Ils font du pain & des galetes de cassave ; mais elle n'est pas comparable à celle des Indes Occidentales.

Isles de Moa, d'Insou & d'Arimon.

Le 20, on leva l'ancre, pour continuer de suivre la Côte à l'Ouest Nord-Ouest. On eut, à treize degrés, la vûe de plusieurs Isles, vers lesquelles on étoit porté par les Courans ; ce qui n'empêcha point qu'ayant trouvé un fort bon fond sur treize à quinze brasses, on ne mouillât, le soir, avec d'autant plus de confiance, qu'on n'avoit point apperçu de feu dans l'Isle voisine. Cependant la pointe du jour fit découvrir six grands Canots, avec des aîles & de l'acastillage. Les Sauvages, qui les montoient, s'approcherent timidement, quoiqu'armés d'arcs & de fléches. Ils montroient, de loin, du poisson sec, des noix de cocos, du tabac, & un petit fruit, qui ressembloit à nos prunes. On les encouragea par des signes de paix & d'amitié. D'autres Canots, qui paroissoient venir de la même Isle, apporterent des vivres & quelques porcelaines de la Chine. Leur tranquillité, à la vûe du Navire & du canon, fit juger qu'ils connoissoient les Vaisseaux de l'Europe. Ces Sauvages avoient la peau plus jaune & la taille plus haute que ceux des Isles précédentes. La plûpart portoient aux oreilles des anneaux de verre, qu'ils ne pouvoient avoir reçus que des Espagnols. Toutes ces apparences soutenoient le courage des Hollandois ; mais elle ne jettoient pas plus de jour sur leur navigation. Le 24, ils se trouverent à la hauteur d'un demi degré. Leur course fut au Nord-Ouest & à l'Ouest-Sud-Ouest, le long d'une belle & grande Isle, qu'ils nommerent l'Isle de Schouten, du nom de leur Capitaine. Ils donnerent, à sa pointe Orientale, le nom de Cap de Bonne-Espérance, parce que trouvant, dans leurs Cartes, des Isles à l'Est de Banda, ils se flatterent que ce Cap pouvoit être une pointe de ces Isles, & que la route étoit libre pour arriver à Banda, par le Sud. Cependant comme

Sauvages qui connoissoient les Européens.

Isle de Schouten.

Nouveau Cap de Bonne-Espérance.

(39) Page 646.

Le Maire. 1616.

l'Isle de Schouten s'étendoit jusques sous la Ligne, ils craignirent aussi que ce ne fût une de celles qui sont marquées dans les Cartes à l'Ouest de la Nouvelle Guinée jusqu'à la Ligne. Dans cette supposition, ils s'exposoient à tomber dans quelqu'un des Golfes de Gilolo. Schouten, embarrassé de ce doute, prit le parti de monter promptement au Sud ou au Nord. Le vent, qui venoit alors de l'Est, amena, autour du Navire, une prodigieuse quantité de poisson, d'herbes & de feuilles; mais on ne trouva point de fond à la vûe continuelle de la Côte. L'Equipage étoit consolé par l'abondance & la fraîcheur des vivres. Entre les fruits qu'on avoit tirés des dernieres Isles, il y en avoit un qui étoit jaune en dedans, ou couleur d'orange, & vert en dehors; mais creux, rempli de pepins, & plus petit que le melon, auquel il ressembloit assez par le goût. On en mangea beaucoup, avec du sel & du poivre; & les Malades mêmes le trouverent fort sain.

Divers Pays reconnus par les Hollandois.

Le 25, on découvrit à la gauche du Vaisseau, une grande étendue de Pays, de hauteur inégale, qu'on laissa au Sud-Sud-Ouest. Le 26, on eut la vûe de trois Isles; & le 27, à la hauteur de vingt-neuf minutes, on vit au Sud de hautes terres & d'autres basses, qu'on rangea toujours à l'Ouest-Nord-Ouest. La nuit du 28 au 29, on se ressentit, au milieu des flots, d'un grand tremblement de terre. Les Matelots effrayés sautoient hors de leurs cabanes, sans pouvoir comprendre d'où venoient les terribles secousses qui ébranloient le Vaisseau, surtout dans un parage où l'on ne trouvoit pas de fond. Le 30, on entra dans un grand Golfe, qui paroissoit environné de terres. Ce jour fut épouvantable, par un tonnerre & des éclairs qui sembloient couvrir le Vaisseau de flammes. Ils furent suivis d'une pluie si extraordinaire, que les plus anciens Matelots n'avoient rien vû de semblable (40). Les dangers du climat, & la crainte de ne pas trouver, dans le Golfe, d'autre ouverture que son entrée, firent mettre le Cap au Nord. Le soir du 31, on passa pour la seconde fois sous la ligne; & l'on mouilla sur douze brasses, près d'une Isle déserte, à peu de distance du Continent. On se trouva le lendemain, à quinze minutes de latitude du Nord. Le 3, un banc de sable fort large, à quarante-cinq minutes, ôta presqu'entiérement la vûe des terres. On jugea, par cette hauteur, qu'on étoit à l'extrêmité de la Nouvelle Guinée, après avoir fait plus de deux cens quatre-vingt lieues le long des Côtes. Les courans portoient à l'Ouest-Sud-Ouest. Excellent fond, néanmoins, depuis quarante brasses jusqu'à douze. Le même jour, on vit des baleines & des tortues. Vers le soir, deux Isles se présenterent à l'Ouest (41).

Tremblement de terre ressenti en mer.

Leurs nouvelles incertitudes.

Le 4, on observa que la direction des courans étoit à l'Ouest; & la course étant au Sud-Sud-Ouest, on eut la vûe de sept ou huit Isles, qui obligerent de passer toute la nuit au large, dans la crainte de dériver trop sur les Côtes. On gouverna le lendemain au Sud & au Sud-Est; mais un vent contraire força les Pilotes de s'approcher d'une Isle, où la Chaloupe ne put trouver de fond que sous le rivage, à quarante-cinq brasses. Trois Pirogues, qui l'aborderent aussi-tôt avec la baniere blanche, ne firent pas difficulté de la suivre jusqu'au Vaisseau.

(40) Page 650.

(41) Page 651.

Elles portoient des montres de féves & de pois des Indes, du riz, du tabac, & deux oiseaux de Paradis, dont l'un étoit blanc & jaune. Les Indiens, qui s'approchoient avec tant de confiance, n'avoient pas laissé de témoigner quelque frayeur, en reconnoissant des Hollandois : mais ce n'étoit plus des Sauvages, dont la barbarie étoit redoutable après les Traités les plus saints, & jusqu'au milieu de leurs caresses. Ils portoient des ceintures d'assez belle toile. Quelques-uns même avoient des caleçons de soie, des turbans, des bagues d'or & d'argent aux doigts, & les cheveux d'une admirable noirceur. On étoit embarassé à distinguer leur Nation, lorsqu'en prêtant l'oreille à leur langage, Aris, qui entendoit le Malais, crut distinguer plusieurs mots Ternatois, & quelques termes Espagnols. Quelle consolation pour un Equipage languissant, qui étoit encore composé de quatre-vingt-cinq hommes, mais la plûpart épuisés de fatigue ou consumés de maladies, & tous également consternés de l'incertitude de leur sort ! Ils s'empresserent de demander aux Indiens le nom de leur Isle & celui de leur Nation. A la vérité, rien ne put leur faire obtenir cet éclaircissement ; mais le refus même de ces Insulaires, joint à d'autres circonstances, leur fit juger qu'ils étoient à l'extrêmité Orientale de Gilolo, qui s'étend à l'Est par trois langues de terre, & que ceux, qui paroissoient craindre de s'expliquer, étoient des Sujets du Roi de Tidor, ami des Espagnols. Cette conjecture fut vérifiée. On alla mouiller assez près du rivage ; & l'on apprit dans un Bourg, nommé Soppi, que l'Isle voisine, nommée Maba, d'où les trois Pirogues étoient venues, relevoit du Roi de Tidor. Les Matelots d'une Pirogue Ternatoise, qui arriva quatre jours après dans la Baie de Soppi, s'empressa de venir raconter à Schouten, qu'il y avoit actuellement près de vingt Vaisseaux, Hollandois & Anglois, autour de Ternate (42) ; & peu de jours après, il se revit effectivement dans une nombreuse Flotte de sa Nation (43).

LE MAIRE. 1616.

Les Hollandois arrivent aux Moluques.

Ils y trouvent une Flotte de leur Nation.

Le reste du Journal laisse à desirer un peu plus de lumiere, sur deux points fort intéressans. L'un est la saisie du Vaisseau de Schouten, dont le Gouverneur Général des Hollandois se mit en possession, au nom de la Compagnie des Indes : mais on trouve heureusement de quoi suppléer à cette omission, dans une curieuse remarque de la Relation de Georges Spilberg, qui, s'étant rendu aux Indes Orientales par le Détroit de Magellan, se trouvoit alors dans l'Isle de Java, où il fut chargé par le Gouverneur général, de conduire en Hollande le Vaisseau qui avoit été saisi, & de prendre, sur son bord, le Maire & Schouten (44). Le second point, qu'on regrette de

Supplément au Journal de Claessen.

Relation du Voyage de Georges Spilberg.

(42) Pages 654 & précédentes.

(43) Page 658.

(44) » Le 20 Septembre 1616, nous vîmes arriver, à Jacatra, le Vaisseau nommé la Concorde de Horn, commandé par Jacques le Maire, qui étoit parti de Hollande le 14 Juin 1615, & venu par le Sud de Magellan. Mais quand on sçut qu'il n'étoit pas chargé par la Compagnie générale, & qu'il avoit fait le voyage sans sa participation, le Président Jean Pietersz Coen, le fit confisquer au profit de la Compagnie, & distribua l'Equipage sur les autres Vaisseaux. Pendant leur longue navigation, ces gens-là n'avoient découvert ni de nouvelles Terres, ni de nouveaux Peuples, avec qui l'on pût trafiquer. Ils disoient seulement qu'ils avoient trouvé un nouveau passage, autre que celui par lequel on passoit ordinairement ; quoiqu'il n'y eût pas d'apparence, puisqu'ils avoient employé justement quinze mois & trois jours dans leur Voyage jusqu'à Ternate, & que de leur aveu ils avoient eu des vents favorables : outre que n'aiant qu'un Vaisseau, ils n'avoient pas été sujets

Le Maire. 1616.

trouver mal éclairci, regarde la mort de le Maire, qui, étant arrivée dans son passage, le priva des récompenses auxquelles il venoit d'acquerir de si justes droits, par le succès de son entreprise, & ne lui laissa, dans ses derniers momens, que le stérile plaisir d'avoir immortalisé le nom de son pere & le sien. Il est surprenant que les deux Journaux ne s'accordent pas même sur le jour de sa mort. Celui de Classen nomme le 31 de Décembre (45). L'autre, le 22 (46).

Remarque de Classen sur la perte que la Concorde fit d'un jour.

A l'occasion de la saisie du Vaisseau, Classen observe que l'Inventaire de tout ce qu'il contenoit, fut achevé le Lundi, premier jour de Novembre, suivant le compte de l'Equipage; mais que, suivant le compte du Conseil des Indes, il ne le fut que le Mardi, second jour du même mois. La cause de cette différence venoit, comme on l'a remarqué dans quelques autres occasions, de ce qu'en partant de Hollande, le Vaisseau la Concorde avoit couru à l'Ouest. Après avoir fait, par cette route, le tour de la Terre avec le Soleil, il se trouvoit certain qu'il avoit été une nuit de moins que ceux qui étoient venus de l'Ouest à l'Est, & que ceux-ci au contraire avoient gagné l'espace d'un jour. Ce jour gagné d'un côté, & cette nuit perdue de l'autre, faisoient nécessairement une différence de vingt-quatre heures; & pour s'accommoder au compte des Hollandois de Java, l'Equipage de la Concorde perdit un jour, c'est-à-dire que passant du Lundi au Mercredi, il n'eut, dans cette semaine, que six jours à compter (47)

Fruits de la découverte du Détroit de le Maire.

Ajoutons, pour l'honneur d'Isaac le Maire & de Jacques son fils (48), que leur Patrie ne tarda pas long-tems à recueillir le fruit de leurs travaux. Six ou sept ans après la découverte du Détroit, par lequel le nom de le Maire s'est illustré, les Etats Généraux & le Prince Maurice de Nassau prirent la résolution de faire visiter le même passage, par une Flotte d'onze Vaisseaux, qu'ils y envoyerent sous le Commandement de l'Amiral Jacques l'Hermite. Toutes les Observations de Jacques le Maire & de Schouten furent vérifiées; & ce fameux Détroit est devenu la route commune de tous les Navigateurs qui, connoissant les dangers de celui de Magellan, veulent se rendre avec moins de lenteur & plus de sûreté dans la mer du Sud, ou pénétrer jusqu'aux Indes Orientales par le Sud-Ouest (49).

» aux retardemens, qu'on ne peut gueres » éviter en Compagnie, parce qu'il faut s'attendre les uns les autres. Ces prétendus » faiseurs de découvertes, qui se vantoient » d'avoir passé par un nouveau Détroit, » étoient fort étonnés de ce que la Flotte de » l'Amiral Spilberg avoit pris terre à Ternate si long tems avant eux. *Voyages de Georges Spilberg, pages 564 & 565.*

(45) Page 661.

(46) Le 14 de Décembre 1616, l'Amiral Spilberg, faisant voile pour retourner en Hollande, prit à bord Jacques le Maire, qui avoit été Président sur la Concorde de Horn, Vaisseau confisqué. Le Maire mourut, dans ce Voyage, le 22 du même mois. Tout le monde fut affligé de sa perte, parce que c'étoit un homme d'intelligence & d'expérience pour la navigation. *Ibidem*, page 566.

(47) Page 661.

(48) Remarquez que le Pere de Jacques le Maire se nommoit Isaac, & que c'est à lui qu'on doit le projet du Voyage; mais que ce projet fut exécuté par le fils. Nos Historiens & nos Géographes ont souvent confondu l'un & l'autre.

(49) L'Auteur du Journal de Jacques l'Hermite, qui se trouve aussi au quatriéme Tome du Recueil de la Compagnie Hollandoise, ne déguise point la principale intention des Hollandois, dans la recherche & la vérification de ce passage. Tous les Politiques, dit-il, ont jugé qu'il n'y avoit pas de meilleur moyen pour réduire l'Espagne sur l'ancien pied, & pour faire cesser les tyrannies qu'elle exerçoit en divers endroits de l'Europe, que de lui enlever tout ce qu'elle possédoit en Amérique, ou du moins de lui en faire perdre les revenus. C'est dans cette vûe qu'on a tenté tous les passages au Nord & au Sud. *Page 663.*



N.o 4. Tome X. Page 457

DESCRIPTION DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

Le Maire & quantité d'autres Navigateurs, qu'on n'a pas cessé de voir relâcher à Celebes, ou passer à la vûe de cette Isle, ont comme affecté, par des raisons qu'on ignore, de n'en parler qu'avec beaucoup de réserve. Cependant, elle tient un rang si distingué, dans les Mers orientales, qu'au défaut d'une Description réguliere, qui ne se trouve dans aucune Relation de Voyage, on croit devoir rassembler les Observations dispersées, d'un grand nombre de Voyageurs, surtout celles des Hollandois, qui y possedent un Fort & un excellent Comptoir, fondés sur les ruines de l'ancien Etablissement Portugais. C'est d'après eux qu'on s'est accoutumé à l'appeller indifféremment Celebes ou Macassar, du nom de sa principale Ville & du plus puissant de ses Etats. INTRODUCTION.

Ce Royaume, que ses Habitans nomment Mancaçar, & qui, depuis les Conquêtes d'un de ses Rois, vers la fin du dernier siécle, comprend en effet la plus grande partie de l'Isle, s'étend depuis la Ligne Equinoxiale jusqu'au sixiéme degré de latitude Méridionale. Sa longueur se prend du Septentrion au Midi. Elle est d'environ cent trente lieues, sur quatre-vingt de largeur, qui est celle qu'on donne ordinairement à l'Isle (50). Mandar & Bonguis étoient deux autres Royaumes qui le bornoient au Septentrion, mais qui ont suivi la fortune de celui de Toraja, & de quelques autres Provinces, aujourd'hui soumises aux Rois de Macassar. Quelques-uns comptent cette grande Isle au nombre des Moluques, dont elle n'est éloignée que d'environ quatre-vingt lieues. Sa position & son étendue.

Sa situation étant au milieu de la Zone torride, on s'imagine aisément Propriétés du Climat.

(50) Dampier s'écarte un peu de cette mesure; l'Isle Celebes, dit-il, a de longueur, du Nord au Sud, environ sept degrés de latitude, & environ trois de largeur. Comme elle est sous la Ligne, la partie Septentrionale est à un degré trente minutes du Nord; & la partie méridionale à cinq degrés trente minutes du Sud. Suivant la supputation ordinaire, la pointe Septentrionale s'étend du Nord au Sud; mais, du côté du Septentrion, il y a une autre pointe, longue & serrée, qui regne au Nord-Est environ trente lieues; & trente lieues à l'Orient de cette pointe, est l'Isle de Gilolo, d'où les Moluques ne sont pas éloignées. Au Midi de l'Isle Celebes, il y a un Golfe d'environ sept à huit lieues de large, & quarante à cinquante de long, qui regne dans le Pays, & va presque droit au Nord. Ce Golfe contient plusieurs petites Isles. La ville de Macassar est à l'Occident de l'Isle, & presqu'au Sud. A l'Orient, il y a des Lacs de grande étendue, & quantité de petites Isles. Du côté du Septentrion, nous vîmes une haute montagne; mais du côté de l'Orient, les terres sont basses tout le long, car nous croisâmes, presque depuis un bout jusqu'à l'autre. La terre de ce côté-là est noire & profonde, extraordinairement grasse, riche & pleine d'arbres. Il y a plusieurs ruisseaux d'eau douce, qui se jettent dans la mer. Ce côté de l'Isle paroît un bois continuel, dont les arbres sont extraordinairement gros & grands. *Voyages de Dampier, T. II. pp.* 501 & 502.

DESCRIPTION DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

qu'il y regne une extrême chaleur. Peut-être feroit-elle inhabitable, si ces ardeurs excessives n'étoient moderées par des pluies assez abondantes, qui rafraîchissent ordinairement la terre cinq ou six jours avant & après les pleines Lunes, & pendant les deux mois que le Soleil y employe dans son passage, en parcourant les signes du Zodiaque. D'un autre côté, ce mêlange de pluie & de chaleur, joint aux vapeurs qu'exhalent continuellemenr les Mines d'or & de cuivre, qui sont en assez grand nombre dans le Pays, y excite presque tous les jours, au coucher du Soleil, des orages terribles & les plus furieux tonnerres. L'air y seroit très mal sain, s'il n'étoit purifié par les vents du Nord, qui s'y font sentir avec violence, pendant la meilleure partie de l'année. Aussi-tôt qu'ils viennent à manquer, ce qui est heureusement très rare, le Pays est désolé par diverses maladies contagieuses; mais, lorsqu'ils soufflent avec leur force ordinaire, tous les Habitans jouissent d'une santé si parfaite, qu'on les voit vivre sans maladies, jusqu'à l'âge de cent ou de six-vingt ans.

Variété des productions de l'Isle.

De toutes les Provinces, qui composent le Royaume de Macassar, il n'y en a point que la Nature n'ait distinguée par quelque faveur particuliere, qui la rend nécessaire à toutes les autres. Celles qui ne sont composées que de rochers & de montagnes inaccessibles, contribuent à la richesse du Pays, par leurs Carrieres, & par leurs Mines. Dans les unes, on trouve de très belles pierres; avantage rare aux Indes. Les autres ont des Mines d'or, de cuivre & d'étain. La Province de Toraja fournit seule une assez grande quantité de poudre d'or; & lorsque les ravines qui se précipitent des montagnes de Mamoja, ont achevé de s'écouler, on en découvre souvent de petits lingots dans les vallées. Gervaise raconte, sur les témoignages qu'il croit dignes de foi, qu'on y en a trouvé de la grosseur du bras (51).

Or en poudre & en lingots.

Diverses especes de bois.

Les Terres de l'Isle Celebes sont remplies d'ébéniers, de bois de calambouc, de calamba, de sandal, & de quelques especes qui servent à teindre en verd & en écarlate; teinture si vive & si brillante, qu'elle efface la plûpart des nôtres. Le bois de charpente & de menuiserie, plus commun que le bois à brûler n'est en Europe, met les Habitans en état de construire des Bâtimens de mer à meilleur marché qu'en aucun Port. Leurs bambous sont si durs & si solides, qu'ils en font non-seulement des cabanes, mais de petits Bâteaux & des Fléches. Il n'y a point de Contrée dans les Indes, où cette espece de roseau croisse mieux. Au lieu d'un pied de diametre, qui est sa grosseur commune, il en a souvent plus de trois dans l'Isle de Celebes; & comme il est naturellement creux, les Macassarois en font des tambours, qui ne rendent pas moins de bruit que les nôtres.

Beauté admirable de quelques Provinces.

D'autres Provinces ne semblent formées que pour le plaisir de leurs Habitans. Quantité de petites rivieres, dont elles sont arrosées, leur fournissent d'excellent poisson, qui fait, pendant toute l'année, la principale partie de leur nourriture. Mais rien n'approche de la peinture qu'on nous fait du Paysage. La variété en est infinie, ce sont des collines & des campagnes, remplies d'arbres toujours verds; des fruits & des fleurs dans toutes les saisons; des oiseaux, qui ne cessent jamais de chanter. Entre le jasmin,

(51) Histoire de Macassar, p. 21.

les roses, les tubereuses, les œillets, & quantité d'autres fleurs, que la terre produit d'elle-même, on donne un rang fort supérieur à celle qui se nomme *Bougna-Genay-Maura.* Elle a quelque chose du lys; mais son odeur est infiniment plus douce, & se fait sentir de beaucoup plus loin. Les Insulaires en tirent une essence, dont ils se parfument pendant leur vie, & qui sert à les embaumer après leur mort. Sa tige est d'environ deux pieds de haut. Elle ne sort pas d'un oignon, comme le lys, mais d'une grosse racine fort amere, qu'on employe pour la guérison de plusieurs maladies, surtout, des fiévres pourpreuses & pestilencielles. Les arbres les plus communs, dans ces délicieuses plaines, sont les citroniers & les orangers. Parmi les oiseaux, dont le nombre est si grand que l'air en est quelquefois obscurci, soit qu'il y naissent tous, ou que la beauté du Pays les y attire des Isles voisines, celui qu'on vante le plus, n'a guéres que la grosseur d'une alouette. Son bec est rouge; le plumage de sa tête, & celui de son dos sont tout-à-fait verds; celui du ventre tire sur le jaune, & sa queue est du plus beau bleu du monde. Il se nourrit d'un petit poisson qu'il va chasser sur la riviere, dans certains endroits, où l'instinct est le seul guide qui puisse le conduire. Il y voltige, en tournoïant à fleur d'eau, jusqu'à ce que ce poisson, qui est fort léger, saute en l'air & semble vouloir prendre le dessus, pour fondre sur son Ennemi. Mais l'oiseau a toujours l'adresse de le prévenir. Il l'enleve de son bec, & l'emporte dans son nid, où il s'en nourrit un jour ou deux, pendant lesquels son unique occupation est de chanter. Ensuite, lorsque la faim le presse, il retourne à la chasse & ne revient point sans une nouvelle proie. Cet oiseau merveilleux se nomme *Ten-rou-joulon.* Le *Lourys* est une sorte de perroquet presqu'entiérement rouge, dont la gorge surtout est d'un rouge de feu très éclatant, & relevé par de petites raies noires. On ne le nomme, entre quantité d'autres especes de Perruches vertes, ou bigarrées, que pour faire remarquer une propriété singuliere, qui lui fait garder un silence triste & mélancolique; tandis que les autres ont toute l'apparence de gaieté, qui est ordinaire aux perroquets (52).

Description de l'Isle Celebes, ou Macassar.

Bougna Genay-Maura, Fleur vantée.

Ten-rou-joulon, oiseau d'une beauté singuliere.

Tous les fruits des Indes, surtout les Mangues, les Bananes, les Oranges & les Citrons, croissent admirablement dans l'Isle de Celebes. Les Monguiers y sont si grands & si touffus, qu'on trouve, en plein midi, de la fraîcheur sous leur feuillage, & qu'on y peut être à couvert des plus grosses pluies. Les feuilles en sont aussi longues que celles du Noier. Elles répandent une fort bonne odeur, pour peu qu'on les broie. Leurs fruits, qui sont de figure ovale & de la grosseur de nos poires, pendent de l'arbre par de longs filets. Ils ont la peau dorée, comme celle de nos Bons-Chrétiens d'Eté, mais beaucoup plus tendre; la chair fort sucrée, & de couleur rougeâtre, avec un noiau assez dur, dont l'amande est fort amere. On connoît qu'elles sont mures, lorsqu'elles peuvent se peler avec l'ongle, comme l'Orange. Les Melons de Celebes sont si rafraîchissans, que, malgré leur petitesse, la moitié d'un suffit pour appaiser la soif la plus ardente, & pour en préserver un Voyageur pendant une journée entiere, dans les plus grandes chaleurs. L'homme le plus robuste ne l'est pas assez pour porter une grappe

Fruits qui distinguent l'Isle Celebes.

Superstition des Portugais.

(52) On ne s'attache qu'aux propriétés particulieres de l'Isle.

DESCRIPTION DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

de Bananes, qui sont les Figues du Pays. Elles ne sont guéres plus grosses que les nôtres; mais la plûpart ont près d'un pied de long, & le goût en est véritablement délicieux. Les Insulaires leur donnent le nom d'Ontis. On y remarque, en les coupant, des croix si supérieures à celles du même fruit dans les autres Parties des Indes, que les Portugais se faisoient un scrupule de les ouvrir avec un couteau, dans la crainte de manquer de respect pour le signe sacré du Christianisme.

Noix, seul fruit de l'Europe, connu des Insulaires. Ses usages.

De tous les fruits qui croissent en Europe, l'Isle Celebes ne produit que des Noix. Elles y sont beaucoup moins blanches que les nôtres, & la coquille est incomparablement plus dure. Elles ne sont pas même de si bon goût; mais on auroit peine à s'imaginer la quantité d'huile que les Habitans en tirent. Entre plusieurs remédes, dans lesquels ils l'employent avec différentes préparations, ils en composent un onguent, qui vaut le meilleur Baume, & qui a des vertus encore plus certaines pour la guérison des plaies. Ils en font aussi des flambeaux, en la faisant bouillir avec la chair blanche du Coco; ce qui forme une pâte, dont ils enduisent des bâtons fort secs, qu'ils exposent, pendant quelques heures, au Soleil. Ces flambeaux sont aussi propres, durent autant, & ne rendent pas moins de lumiere que ceux qu'on fait ici de la meilleure cire; & lorsqu'ils sont bien allumés, on a beaucoup plus de peine à les éteindre.

Vin qui égale ceux de France.

L'abondance des palmiers supplée au défaut de la vigne, qu'on n'a jamais pû faire croître dans l'Isle, & lui procure continuellement une liqueur, que les Hollandois ne font pas difficulté de comparer aux plus excellens vins de France, quoiqu'ils ne la trouvent pas tout-à-fait si saine. On n'en peut boire avec excès, sans s'exposer à la dyssenterie.

Cotoniers de Celebes.

On voit, dans le Royaume de Macassar, de vastes Plaines, qui ne sont couvertes que de cotoniers; & cet arbrisseau s'y distingue aussi par des propriétés singulieres. Ses fleurs, au lieu d'être jaunes, comme dans les autres Contrées de l'Asie & de l'Afrique, y sont d'un rouge couleur de feu, longues, coupées comme le lys, & très agréables à la vûe, mais sans aucune sorte d'odeur. Aussi-tôt que la fleur est tombée, le bouton devient aussi gros qu'une noix verte, & donne un coton qui passe pour le plus fin de l'Inde.

Légumes communs sous la Ligne.

On admire, que sous la Ligne, non-seulement plusieurs légumes, tels que les raves, la chicorée & le pourpier, mais les choux mêmes, soient aussi communs dans l'Isle de Celebes qu'en Europe. On y trouve du romarin, du baume, du nenuphar, & quantité d'excellens simples, dont les Habitans connoissent la vertu pour différentes maladies. L'Opium, que les Portugais nomment Ophyon, est celui dont on fait le plus de cas. C'est une sorte d'arbuste, qui croît ordinairement sur les tombeaux, dans les antres des montagnes, ou dans certains lieux pierreux & sauvages, qui ne sont connus que des Insulaires. Ses feuilles sont d'un verd fort pâle. On tire une liqueur de ses rameaux, par une incision sur laquelle on applique un vaisseau de bambou qui s'en remplit : mais lorsqu'il est plein, on observe soigneusement qu'il n'y puisse entrer d'air. La liqueur s'y épaissit dans l'espace de quelques jours. Aussi-tôt qu'elle acquiert une certaine consistence, on la coupe en morceaux, pour en faire de petites boules, que les Malais & tous les Mahométans viennent acheter au poids de l'or. De l'eau, dans

Ophyon. Description de ses effets.

laquelle ils ont fait diſſoudre une de ces boules, après l'avoir fait paſſer par deux tamis différens, ils arroſent le tabac qu'ils veulent fumer. Cette teinture lui donne un goût, qu'ils trouvent merveilleux. Ils prétendent qu'elle facilite la digeſtion & qu'elle fortifie l'eſtomac. Mais ſon effet le plus certain eſt de les enivrer ; & le ſommeil qu'elle leur procure, dans cette ivreſſe, a tant de charmes pour eux, qu'ils le préférent à tous les autres plaiſirs. L'expérience leur apprend néanmoins que l'habitude de l'Ophyon n'eſt pas ſans danger. Il devient ſi néceſſaire à ceux qui en ont fait beaucoup d'uſage, que s'ils le quittent, on les voit bientôt maigrir, tomber dans une affreuſe langueur, & mourir de foibleſſe & d'abbattement. Mais il eſt encore plus dangereux d'en prendre avec excès. L'homme le plus vigoureux, qui en fume plus de quatre ou cinq fois dans l'eſpace de vingt-quatre heures, tombe infailliblement en lethargie ; où s'il en prend plus d'un demi grain en ſubſtance, il s'endort preſqu'auſſi-tôt ; & ce ſommeil, de quelque douceur qu'il paroiſſe accompagné, ne manque point de le conduire à la mort. Un grain, de la groſſeur du riz, eſt un violent purgatif. Mêlé avec de la thériaque, il a des effets tout oppoſés ; & le dévoiement le plus opiniâtre ne lui réſiſte pas long-tems. Les Macaſſarois en mêlent avec le tabac qu'ils fument, avant que d'aller au combat, pour échauffer leur courage, & ſe rendre même inſenſibles aux plus ſanglantes bleſſures. Ils ont d'ailleurs une quantité ſurprenante de poiſons & d'herbes venimeuſes, dont ils compoſent une liqueur ſi ſubtile, qu'il ſuffit, dit-on, d'y toucher ou d'en reſſentir l'odeur, pour mourir à l'heure même. Ils y trempent la pointe de leurs fléches. Auſſi ne font-elles point de bleſſure qui ne ſoit mortelle ; & quand elles ſeroient empoiſonnées depuis vingt-ans, l'effet n'en ſeroit pas moins funeſte. On aſſure qu'il n'y a que la fumée, qui puiſſe leur faire perdre cette malheureuſe vertu. Quelques-unes de ces redoutables plantes reſſemblent beaucoup à l'Ophyon, & les Inſulaires ont quelquefois le malheur de s'y tromper : mais les animaux de l'Iſle, conduits par un inſtinct plus ſûr que la raiſon, s'éloignent, avec une promptitude admirable, de tous les poiſons qui ſe trouvent ſous leurs pas.

Description de l'Isle Celebes, ou Macassar.

Ivreſſe qu'il cauſe.

Ses dangers.

Celebes n'eſt pas moins abondante en beſtiaux que l'Europe. Les bœufs y ſont auſſi gros ; & les vaches y donnent un lait qui n'eſt pas inférieur au nôtre. Il s'y trouve des chevaux & des buffles. On rencontre, dans les Forêts, des troupeaux de cerfs & de ſangliers. L'Iſle n'a point de tygres, ni de lions, ni d'éléphans & de rhinoceros ; mais les ſinges y ſont comme en poſſeſſion de l'Empire, autant par leur grandeur & leur férocité que par leur nombre. Les uns ſont abſolument ſans queue. D'autres ont une queue fort longue, & d'une groſſeur proportionnée à celle de leur corps. On les diſtingue en deux principales eſpeces ; l'une de ceux qui marchent toujours à quatre pattes, & l'autre de ceux qui, ſe tenant droit comme les hommes, ne vont jamais que ſur les pieds de derriere. Les blancs, parmi leſquels on en voit d'auſſi grands que les plus gros dogues d'Angleterre, ſont beaucoup plus dangereux que les noirs & les blonds. Ils font particuliérement la guerre aux femmes. Le premier, qui en apperçoit une, raſſemble auſſi tôt ſes Compagnons par des cris. Ils ſe ſaiſiſſent d'elle, ils lui font toutes ſortes d'outrages, ils l'étranglent & la déchirent en pieces. Les ſeuls ennemis, que les

Celebes n'a point d'animaux carnaſſiers.

Etranges récits qu'on fait des ſinges de Celebes.

Description de l'Isle Celebes, ou Macassar.

Guerre que leur font les serpens.

singes ayent à redouter dans l'Isle de Celebes, sont d'affreux serpens, qui leur donnent la chasse nuit & jour. Quelques-uns sont d'une si prodigieuse grandeur, que d'un seul coup ils avallent un singe, lorsqu'ils peuvent le surprendre. D'autres, moins gros, mais plus agiles, les poursuivent jusques sur les arbres. Ceux qui ne se sentent point assez forts pour leur faire une guerre ouverte, employent diverses sortes de ruses. Ils observent le tems où les singes s'endorment, & chaque jour leur apporte une nouvelle proie. D'autres, dont le sifflement approche de celui de quelques oiseaux, montent sur les arbres, s'y cachent sous les feuilles, & se mettent tranquillement à siffler. Ce bruit attire les singes, qui sont naturellement curieux; & le serpent, qui a comme le choix de sa victime, saute sur celui qu'il veut dévorer, le tient attaché sur une branche avec sa queue, lui déchire les entrailles, & boit son sang jusqu'à la derniere goutte. Cette antipathie, ou plutôt ce goût des serpens de Celebes, pour les singes, préserve les villes & les campagnes de ce qu'elles auroient à souffrir de leur excessive multiplication. Il en reste assez pour causer des allarmes continuelles aux Insulaires, qui ont sans cesse leurs femmes & leurs champs à défendre, contre des animaux également lascifs & voraces. A la vérité, le seul mouvement d'un bâton, entre les mains d'un homme, suffit pour les effrayer. On ajoute que ceux qui les poursuivent en sont souvent récompensés par un autre avantage. Comme les singes, à l'exemple des chevres, mangent les boutons de certains arbrisseaux, dont la digestion forme les pierres de bezoar, on en trouve au milieu de leurs excrémens, que la crainte leur fait lâcher dans leur fuite. Ce bezoar est le plus cher & le plus estimé. Les pierres en sont plus rondes & plus grosses que celles qui viennent des chevres; & l'expérience a souvent prouvé qu'un grain des premieres produit autant d'effet que deux des autres.

Seule grande riviere du Royaume de Macassar.

Tout le Royaume de Macassar n'est arrosé que par une grande riviere, qui le traverse du Septentrion au Midi. Elle se jette dans le Golfe, ou le Détroit, vers le cinquiéme degré de latitude Méridionale. Sa largeur est de plus d'une demie lieue à son embouchure. Plus haut, elle n'a qu'environ trois cens pas; & de-là, jusqu'à peu de distance de sa source, elle n'est pas plus large que la Seine, à Paris. Mais, dans toute l'étendue de son cours, elle se divise par une infinité de bras, qui se répandent dans toutes les parties du Royaume, & qui contribuent à l'enrichir, en formant les Canaux du Commerce. Elle est malheureusement infectée d'un grand nombre de crocodiles, plus dangereux ici que dans aucune autre riviere de l'Orient; ces monstres, ne se bornant point à faire la guerre aux poissons, s'assemblent quelquefois en troupes, & se tiennent cachés au fond de l'eau, pour attendre le passage des petits Bâtimens. Ils les arrêtent; & se servant de leur queue comme d'un croc, ils les renversent, & se jettent sur les hommes & les animaux, qu'ils entraînent dans leur retraite. On trouve, dans la même riviere, des sirenes (*) d'une prodigieuse grandeur, dont les nâgeoires de devant sont exactement taillées en forme de main.

Ses crocodiles & ses sirenes.

Port de Jompandam.

Quoique le lit de la riviere de Macassar ait assez de profondeur pour les plus grands Vaisseaux, il est coupé par un si grand nombre de sables, qu'une Barque de cinquante tonneaux n'y peut avancer plus d'une demie heure, sans

(*) Ou Lamantins.

échouer. Mais plusieurs Provinces ont de fort bons Ports, qui servent de retraite aux grands Bâtimens. On vante beaucoup celui de Jompandam, qui est dans le Détroit même, & dont la ville est bâtie sur le rivage. Les Hollandois, qui en sont les maîtres, n'ont rien négligé pour s'en assurer la possession. Ils y ont construit un Fort. Outre les richesses qu'ils tirent de l'Isle, en or, en soie, en coton fin, en bois d'ébéne, de sandal & de calamba, que les Habitans leur donnent en échange pour des draps de l'Europe, & pour du fer, qui manque à l'Isle, ils ont fait, de cet Etablissement, un entrepôt fort avantageux, pour leur Commerce avec d'autres pays qui n'en sont pas éloignés. De Macassar à l'Isle de Borneo, d'où ils reçoivent de l'or, des diamans, du poivre, & d'autres marchandises, le trajet n'est que d'un jour de navigation. Aux Isles d'Amboine, de Banda & de Bouton, qui leur fournissent la muscade & le girofle, on ne compte que deux ou trois jours. Il n'y en a pas plus de quatre aux Isles de Terlattes & de Timor, d'où l'on apporte quantité de cire & de bois de sapan. Les Moluques, comme on l'a déja remarqué, en sont à quatre-vingt lieues. Les Royaumes de Siam, de Camboye, de la Cochinchine & du Tonquin, l'Empire de la Chine & les Isles Philippines n'en sont gueres à plus de trois cens. Aussi Jompanda est devenue, entre les mains de la Compagnie Hollandoise, une des plus grandes & des plus importantes Places du Royaume de Macassar, & par conséquent de l'Isle entiere.

DESCRIPTION DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

Etablissement avantageux des Hollandois.

Mancacara, qui en est la Capitale, & que les Rois ont choisie pour leur séjour, est plus anciennement une belle & grande ville, dont les Fortifications ne sont pas méprisables, quoique les Hollandois ayent ruiné celles qui étoient l'Ouvrage des Portugais. Elle est située un peu au-dessus de l'embouchure de la riviere, vers le sixiéme degré de latitude méridionale, dans une plaine fertile en riz, en fruits, en fleurs & en légumes. Ses murailles sont battues d'un côté par la grande riviere. Ses rues sont en assez grand nombre, & la plûpart fort larges. L'usage du pavé n'y est pas connu; mais le sable, dont elles sont naturellement couvertes, y fait regner beaucoup de propreté. Elles sont bordées d'un double rang d'arbres fort touffus, que les Habitans entretiennent avec soin, parce que leurs maisons en reçoivent de l'ombre, & qu'ils y trouvent une fraîcheur continuelle pendant la chaleur du jour. On n'y voit point d'autres édifices de pierre, que le Palais du Roi, & quelques Mosquées; mais, quoique toutes les autres maisons soient de bois, la vûe n'en est pas moins agréable, par la variété de leurs couleurs. Le bois d'ébéne, qui domine particuliérement, est d'un éclat qui surprend les Etrangers; & les pieces en sont enchassées avec tant d'art, qu'on n'en apperçoit pas les jointures. Le plus grand de ces Bâtimens n'a pas plus de quatre ou cinq toises de long, sur une ou deux de largeur. Les fenêtres en sont fort étroites; & le toît n'est composé que de grandes feuilles, dont l'épaisseur résiste à la pluie. La plûpart sont élevées & soutenues en l'air, sur des colonnes d'un bois si dur, qu'il passe pour incorruptible. On y monte par une échelle, que chacun tire soigneusement après lui, lorsqu'il est entré; dans la crainte d'être suivi de quelque chien. Cet animal passe pour immonde; & ces Insulaires, qui sont les plus superstitieux de tous les Mahométans, se croiroient indignes du jour, s'ils n'alloient se laver dans

Mancacara, Capitale du Royaume. Sa description.

Beauté de ses rues.

Agrément de ses Edifices.

Description de l'Isle Celebes, ou Macassar.

la riviere aussi-tôt qu'un chien les a touchés. Sur le toît, qui est plat & fort bas, chaque maison a toujours trois croissans, dont deux sont droits, & font les deux extrêmités. Celui du milieu est renversé. On trouve, à Mancacara, dans un grand nombre de boutiques, tout ce qu'on peut desirer pour les commodités d'une grande ville. On y voit de belles Places, où le Marché se tient deux fois le jour; c'est-à-dire le matin, avant le lever du Soleil; & le soir, une heure avant qu'il se couche. Jamais on n'y rencontre que des femmes. Un homme se rendroit méprisable, s'il osoit y paroître, & s'exposeroit aux dernieres insultes, de la part des enfans, qui sont élevés dans l'opinion que le sexe viril est réservé pour des occupations plus sérieuses & plus importantes. On nous représente, comme un spectacle agréable, de voir arriver, chaque jour, toutes les jeunes filles des bourgs & des villages voisins, chargées, les unes de poisson d'eau douce, qui se prend, à cinq ou six lieues de la ville, dans un gros bourg, nommé *Galezon*, où la pêche est établie; les autres, de marée, qu'elles apportent de différens Ports; ou de fruits & de vin de palmier, qui viennent particuliérement de Banttaim, village éloigné de deux lieues; de volaille, de chair de bœuf & de buffle, qui se vendent dans les mêmes Marchés que le fruit & le poisson. Autrefois les Insulaires portoient leur zele pour la Loi de Mahomet, jusqu'à faire scrupule de manger aucune sorte d'animaux à quatre pieds: mais leur abstinence se borne aujourd'hui à la chair du porc. Cependant on ne vend point de gibier dans les Places publiques, parce que le droit de chasser est réservé au Roi & aux Seigneurs. D'ailleurs le sanglier, qui est le plus commun des animaux sauvages de l'Isle, est compris dans l'abstinence du porc; & l'usage du Roi même, est de faire présent, aux Etrangers, de ceux qu'il prend à la chasse.

Les hommes sont exclus des Marchés publics.

Nombre des Habitans.

Avant les guerres qui ont réuni toutes les parties de Celebes sous la Domination d'un seul Maître, on ne comptoit pas moins de cent soixante mille Habitans dans la Capitale du Royaume de Macassar, & dans les villages voisins, sans y comprendre les femmes & les enfans. C'est avec cette nombreuse milice qu'un des derniers Rois étendit ses Conquêtes. Mais il ne reste aujourd'hui qu'environ quatre-vingt mille hommes, capables de porter les armes.

Autres Villes de Celebes.

Boné, Capitale de la Province de Bonguis, n'est guéres moins belle & moins peuplée que Mancacara, dont elle est éloignée de neuf ou dix journées. Vagiou, Soppen & Renuguy, sont d'autres villes considérables de la même Province. Mandar & Mamoya, principales villes de la Province de Mandar, sont à sept journées de Mancacara; & Toroja, Capitale de la Province de même nom, n'en est guéres plus éloignée.

Les plus grandes villes du second ordre, de la Province particuliere de Macassar, ne sont entr'elles qu'à la distance de sept ou huit lieues. Les principales se nomment Tallou, Touraté, Borobassou, toutes trois célébres par leurs Manufactures, où l'on fabrique diverses sortes de toiles de coton & d'étoffes de soie.

Qualités naturelles & figure des Macassarois.

Tous les Voyageurs conviennent que, parmi les Peuples des Indes, il n'y en a point qui ayent reçu de la nature plus de disposition que les Macassarois pour les Arts, les Sciences & les Armes. Ils ont la conception vive, l'esprit

l'esprit juste, & la mémoire si heureuse, qu'ils n'oublient presque jamais ce qu'ils ont une fois appris. Les qualités du corps répondent à celles de l'ame. Ils sont grands & robustes, laborieux, capables de résister aux plus grandes fatigues. Leur teint est moins basané que celui des Siamois ; mais ils ont le nez beaucoup plus plat & plus écrasé. Ce nez, qui les défigure à nos yeux, est chez eux une beauté, qu'on se plaît à former dès leur enfance. Aussitôt qu'ils voient le jour, on les couche nuds, dans un petit panier, où leurs nourrices prennent soin, à toutes les heures du jour, de leur applatir le nez en le pressant doucement de la main gauche, tandis que de l'autre main, elles le frottent avec de l'huile, ou de l'eau tiede. On leur fait les mêmes frottemens dans toutes les autres parties du corps, pour faciliter les développemens de la nature. Delà vient apparemment qu'ils ont tous la taille fine & dégagée, & qu'on ne voit point, dans l'Isle, de bossus ni de boiteux. On les févre un an après leur naissance; dans l'opinion qu'ils auroient moins d'esprit, s'ils continuoient plus long-tems d'être nourris du lait maternel. A l'âge de cinq ou six ans, tous les enfans mâles, de quelque distinction sont mis, comme en dépôt, chez un parent, ou chez un ami; de peur que leur courage ne soit amolli par les caresses de leurs meres, & par l'habitude d'une tendresse mutuelle. Ils ne retournent point dans leur famille avant l'âge de quinze ou seize ans, & la Loi leur donne alors le droit de se marier : mais il est rare qu'ils usent de cette liberté, avant que de s'être perfectionnés dans tous les exercices de la guerre. Comme ils naissent presque tous avec de l'inclination pour les armes, ils y acquerent tant d'habileté, qu'on ne connoît pas d'Indiens plus adroits à monter à cheval, à décocher une fleche, à tirer un fusil, & même à pointer un canon. Il n'y en a point aussi qui manient mieux le cri & le sabre. Le cri, qu'on a si souvent nommé dans cet Ouvrage, est une arme commune aux Malais, aux Javans, & à d'autres Insulaires de l'Inde, mais qui n'est nulle part si redoutable que dans le Royaume de Macassar. Sa longueur est d'un pied & demi. Il a la forme d'un poignard, avec cette différence, que la lame s'allonge en serpentant, comme nos Peintres représentent un raion du Soleil. Les Macassarois s'en servent particuliérement dans leurs duels, qui se font de deux manieres : tantôt ils se battent avec le sabre & la rondache, tantôt ils sont armés de deux cris. De celui qu'on tient de la main gauche, on écarte & rabat les coups. De l'autre, on pousse quelques bottes, qui finissent bientôt le combat; car la moindre égratignure d'une arme, qui est ordinairement empoisonnée, devient une playe si mortelle, qu'on désespere du reméde. Aussi ces querelles sont-elles presque toujours suivies de la mort des deux combattans. Leur maniere de décocher les fleches, n'est pas moins extraordinaire. Ils les font d'un bois très léger, au bout duquel ils attachent une dent de Requin (53). Au lieu d'arcs, ils ont une sarbacane, de bois d'ébene, longue d'environ six pieds, & fort polie en dedans. Ils y mettent une fleche, qu'ils soufflent plus ou moins loin, suivant la force de leur haleine; mais qui porte ordinairement jusqu'à soixante ou quatre-vingt pas, & si juste que, s'il en faut croire l'Auteur de ce récit, ils ne manquent

DESCRIPTION DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

Leur éducation.

Leur inclination pour les armes.

Ce que c'est qu'un cri, & son usage.

Sarbacanes, qui servent d'arcs.

(53) Poisson connu, qui a les dents aigues & tranchantes.

DESCRIPTION DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

jamais de donner dans l'ongle d'un doigt qu'ils se sont proposés pour but.

Les Macassarois sont mieux vêtus que les autres Indiens.

Les Macassarois sont vêtus plus proprement qu'aucune autre Nation des Indes. L'habillement des personnes de qualité, est une longue veste, qui leur descend presqu'aux genoux, ordinairement de brocard d'or & d'argent, ou d'un beau drap d'écarlate, qu'ils achetent des Hollandois. Les boutons, qui la ferment pardevant, sont d'orfévrerie. Les manches en sont fort étroites, & se boutonnent jusqu'au poignet. La culotte, qu'ils portent dessous, ressemble aux nôtres; mais elle n'est que d'une petite étoffe de soie, raiée de plusieurs couleurs. Leur ceinture est de brocard, d'une couleur différente de celle de la veste; elle est fort large, & les deux bouts, qu'on laisse pendre jusqu'au dessus du genou, sont richement brodés d'or & d'argent, à la hauteur d'un pied. Lorsqu'ils paroissent en public, ils mettent, par-dessus cet habit, un petit manteau de mousseline, qui se porte négligemment. Le cri est passé du côté droit, dans la ceinture; la poignée & le fourreau en sont presque toujours d'or massif. De l'autre côté, ils portent, dans la largeur de leur ceinture, un petit couteau, du tabac, du betel, & leur bourse, parce qu'ils n'ont point de poche. En campagne, ils ont, avec le cri, un sabre, qu'ils passent aussi du côté droit, & dont la poignée est ordinairement d'or ou d'argent. Celle des plus simples soldats est d'ivoire ou de bois précieux. L'usage commun du pais, est de marcher pieds nuds. Cependant les personnes de qualité, qui craignent moins l'incommodité de la chaleur, que celle de sentir le sable, chaussent de petites sandales moresques, brodées d'or & d'argent, à peu près comme les souliers de nos Dames. Le chapeau est en horreur aux Macassarois; & leur respect va si loin pour le turban, qu'ils ne s'en servent qu'aux jours de Fête & de réjouissances publiques. Mais ils portent habituellement un petit bonnet, de la figure d'un chapeau, & d'une étoffe blanche, plus ou moins précieuse, suivant le rang ou les richesses, avec un petit bord d'or ou d'argent. Leur turban n'est pas formé comme celui des Turcs; ce n'est qu'une large bande d'étoffe ou de toile, qu'ils s'ajustent fort proprement autour de la tête. Celui des Prêtres & des Viellards est blanc. Les jeunes gens en portent indifféremment de toutes les couleurs, mais le plus souvent rouges, verds ou raiés. C'est non-seulement une propreté, mais un usage indispensable pour les personnes de distinction, d'entretenir, sur leurs ongles, une teinture rouge, qu'on y met dès leur enfance. Ils ne sont pas moins curieux de se peindre les dents, en verd ou en rouge. Dans leurs premieres années, ils se les font polir & limer; après quoi ils se les frottent avec du jus de citron, qui les rend susceptibles de la couleur qu'on veut leur donner. Cette opération ne se fait pas sans douleur, & sans qu'il en coute du sang. Mais l'empire de la mode n'est pas moins respecté à Celebes, qu'en Europe. Souvent même les Seigneurs Macassarois se font arracher leurs meilleures dents, pour en porter d'or, d'argent, ou de tombac.

Habits des hommes.

Dequoi ils se couvrent la tête.

Modes singulieres pour leurs ongles & leurs dents.

Habits des femmes.

Les femmes ont encore plus de passion pour la propreté que les hommes; mais elles sont moins magnifiques. Elles portent des chemises d'une belle mousseline, qui leur descendent jusqu'aux genoux. Les manches en sont étroites, & si courtes qu'elles ne passent pas le coude. Le col en est assez haut, pour couvrir entiérement le sein. Elles portent dessous une culotte

de brocard d'or ou d'argent, qui ne differe de celle des hommes, qu'en ce qu'il eſt plus long, & qu'il paſſe toujours le gros de la jambe. Comme elles ſont d'une adreſſe extrême, rien n'eſt plus beau que la broderie d'or ou d'argent, dont les extrêmités de cette culotte ſont enrichies. Elles ont, par-deſſus, un jupon ſemblable à celui des femmes de France, qui n'eſt que de toile, ou de quelque étoffe legere, dans l'intérieur de leur maiſon; mais les jours de fête, elles en prennent un de mouſſeline raiée, au travers duquel, la culotte de brocard d'or & d'argent, dont le fond eſt ordinairement rouge, paroît dans toute ſa beauté. Leurs cheveux, qui ſont leur ſeule coeffure, ſont proprement noués par derriere. Elles les ont naturellement fort noirs; & lorſqu'ils ſont humectés de parfums, qui en augmentent l'éclat, le tour, qu'elles donnent à leurs boucles, forme une parure agréable; on leur voit peu de bagues & de pierreries. C'eſt l'ornement des hommes. Elles n'ont, pour collier, qu'une petite chaine d'or, que leurs maris leur donnent le lendemain de leur noce, pour les faire ſouvenir qu'elles ſont leurs premieres eſclaves (54).

Description de l'Isle Celebes, ou Macassar.

Cérémonie qui aſſujettit les femmes à ſervir.

En effet, elles ſont ſouvent chargées de tous les offices domeſtiques. Il y a peu d'eſclaves dans l'Iſle de Celebes. Les Loix n'y permettent point, comme dans la plûpart des autres Pays des Indes, aux peres & aux meres d'y vendre leurs enfans, ni aux perſonnes avancées en âge, d'engager leur liberté; & la crainte de voir troubler la tranquillité publique, par les Priſonniers de guerre, porte la Cour à les faire tranſporter dans les Contrées voiſines. Gervaiſe raconte qu'étant à Siam en 1685, il vit arriver deux Vaiſſeaux Macaſſarois qui en étoient chargés. Le Roi de Siam, & le fameux Conſtance, alors Miniſtre de ce Prince, en acheterent une partie. Le Chevalier de Chaumont, Ambaſſadeur de France à cette Cour, & l'Abbé de Choiſy en prirent auſſi quelques-uns, qui les ſuivirent en France. Ils étoient originaires de la Province de Toraja, dont le Roi de Macaſſar venoit d'achever la Conquête.

Raiſon pour laquelle Celebes a peu d'Eſclaves.

(54) On paſſe ſur tous les uſages, qui ſont communs aux Macaſſarois, avec les autres Mahométans des Indes. Ainſi l'on ne s'arrête point aux préparatifs & aux cérémonies du mariage : mais ce qu'on va lire a le mérite de la ſingularité : » Après les » formalités établies, on méne les nouveaux » Mariés dans une chambre fort obſcure, » où il n'y a point d'autre lumiere que celle » d'une petite lampe, allumée dans un coin. » On les y laiſſe ſeuls pendant trois jours » & trois nuits, ſans qu'il leur ſoit permis » d'en ſortir, ni à perſonne d'y entrer. Une » vieille femme, ſe tient ſeulement à la por- » te, pour leur fournir tout ce qui leur eſt » néceſſaire; & cette retraite eſt ſi rigoureu- » ſe, que pour leur ôter tout prétexte d'en » ſortir, il y a dans la chambre même, un » petit cabinet deſtiné aux beſoins naturels. » Les trois jours qu'ils paſſent enſemble ſont » employés, par les Parens & les Amis, en » feſtins & en réjouiſſances. Dès le matin, » du quatriéme jour, le nouveau Mari ſe » diſpoſe à prendre congé des Parens de ſa » femme, pour aller prendre poſſeſſion de » la Maiſon qu'il doit occuper; mais avant » qu'il ſorte de la chambre obſcure, un » Valet y porte, à la pointe du jour, une » barre de fer ſur laquelle ſont gravés quel- » ques chiffres myſtérieux, avec un ſeau » d'eau fraîche. Le plus âgé de la Compa- » gnie ſuit bientôt; & s'approchant du lit, » il oblige les deux Epoux de ſe lever, & » de ſe mettre tous deux les pieds nuds, ſur » la barre de fer. Alors il leur jette le ſeau » d'eau tout entier ſur le corps, en pronon- » çant quelques prieres. Les Valets entrent » enſuite, pour eſſuyer leurs Maîtres, & » pour les aider à ſe vêtir. *Gervaiſe, ubi ſuprà, pages 220 & précédentes.*

Description de l'Isle Celebes, ou Macassar.

Noblesse de Celebes, distinguée de celle des Indiens.

La Noblesse, dans le Royaume de Macassar, n'est pas comme dans la plus grande partie de l'Orient, une distinction passagere, attachée suivant le caprice du Prince à la personne qu'il lui plaît d'en revêtir, & qui ne passe pas toujours à ses descendans. Elle est fondée sur des titres, qui la rendent perpétuelle. Aussi les Nobles y sont-ils plus fiers, que dans aucun autre endroit du monde. On en distingue plusieurs sortes. Les principaux sont ceux dont la Noblesse est attachée à des Terres, anciennement annoblies par les Rois, en faveur de quelques Sujets qui avoient rendu des services considérables à l'Etat. Les concessions de cette nature rendent une Terre inalienable. Elles obligent les Possesseurs, de payer une certaine somme à la Couronne, & de servir le Roi dans ses armées, à leurs propres frais, lorsqu'ils reçoivent l'ordre de le suivre. Cette Noblesse se transmet, sans fin, aux Descendans de la même race; & s'ils meurent sans enfans, leurs Terres sont réunies au Domaine. Elle donne d'autant plus de puissance & d'autorité, que tous les vassaux d'une Seigneurie sont obligés, sans distinction de Sexe, de servir leur Seigneur par quartier; ou de se racheter du service, par une somme équivalente. Ces anciens Nobles & leurs Descendans sont distingués par le titre de *Dacus*, qui répond, parmi nous, au titre de Duc. Ils ne paroissent à la Cour qu'avec un nombreux cortege. Ils marchent immédiatement après les Princes du sang. Ils remplissent les premieres Charges & les meilleurs Gouvernemens du Royaume. Le nom de Dacus est si honorable, qu'on le donne même aux Princes de la Maison Royale. Mais comme la multiplication d'une Noblesse, qui ne veut souffrir aucune concurrence, pourroit avilir les autres Nobles & devenir préjudiciable à l'Etat, le nombre de ces Nobles est fixé. Il n'est guéres plus grand, aujourd'hui, que celui de nos Ducs. Les Anciens s'opposeroient à de nouvelles Créations; & le Roi se contente de soutenir ces illustres Races par les faveurs qu'il leur accorde, soit en leur distribuant les Terres nobles qui lui reviennent, à l'extinction de ceux qui les ont possédées, soit en leur abandonnant les confiscations & d'autres profits.

Premier ordre.

Second ordre.

Le second Ordre de Noblesse est celui des *Carrés*, qui répondent à nos Marquis & à nos Comtes, & qui ne se sont pas moins multipliés. Cet honneur dépend uniquement de la volonté du Roi. Un Macassarois, qui plaît à la Cour, obtient facilement l'érection de son village en *Carré*. Ses enfans lui succédent; mais quoique l'égalité regne dans cet ordre, les plus anciens jouissent d'une distinction, que les autres ne peuvent attendre que de la longueur du tems.

Troisiéme ordre.

Les *Lolos*, qui sont la troisiéme Classe, composent la simple Noblesse. Ils sont annoblis par des Lettres particulieres, & par quelques présens qui répondent à leurs services, ou par l'espérance d'en recevoir. Souvent, pour flatter un riche Marchand, leurs amis leur donnent le nom de Lolo; mais les Dacus, les Carrés, & les vrais Lolos se gardent bien de prodiguer ces titres.

Le Gouvernement de Macassar est purement Monarchique. Les Rois qui occupent le Trône depuis près de neuf cens ans, y ont toujours été fort absolus, toujours craints & respectés de leurs Sujets. La Couronne est héréditaire; mais les freres y succédent, à l'exclusion des fils; soit qu'ils passent pour

les plus proches Parens, soit qu'on appréhende que la minorité des Souverains ne donne lieu à des guerres civiles, qui troubleroient l'ordre & la tranquillité de l'Etat. Craen Biset, qui régnoit en 1685, étoit le vingtiéme Roi de sa race. Ce Prince, un des plus grands qui ait rempli le trône de Macassar, jouissoit d'une autorité absolue. Outre les garnisons des Ports de mer, des villes, & des places frontieres, il avoit toujours en réserve un corps de dix mille hommes, auxquels il ne donnoit aucune solde, mais qu'il entretenoit d'habits & d'armes. Dans les guerres auxquelles il devoit ses Conquêtes, son armée étoit composée de quatre-vingt-huit mille hommes d'infanterie & de douze mille cavaliers.

Methodes militaires des Macassarois.

L'Etendart royal de Celebes est ou blanc ou rouge. Un ancien usage oblige les Rois de choisir l'une ou l'autre de ces deux couleurs. Il est parsemé de croissans, entrelassés de feuillages d'or & d'oiseaux. En campagne, on le tient continuellement déployé à côté du Monarque, sous la garde de plusieurs Compagnies d'Infanterie. Les Seigneurs & les principaux Officiers ont aussi chacun leur drapeau, gardé par leurs plus braves soldats, parce que sa perte entraîne celle de leur réputation & de leur emploi. Cet établissement est d'autant plus sage, que le drapeau de chaque Officier ayant sa marque qui le distingue, il est facile au Roi, qui les connoît tous, de remarquer ceux qui font leur devoir. Il est toujours campé dans un lieu, d'où il peut voir tout ce qui se passe autour de lui; & dans les marches, il se tient au milieu de son armée, où les Princes & les Dacus, avec leurs troupes, sont plus ou moins éloignés de sa personne, suivant le degré de leur Noblesse ou de leur dignité. Les Macassarois ont de si gros canons, qu'un homme y peut entrer sans peine & s'y cacher tout entier. Mais leur poudre a si peu de force, que ces monstrueuses pieces deviennent souvent inutiles (55). On campe chaque jour au soir, & la marche recommence au lever du Soleil. Quoique les chaleurs soient excessives, il est rare qu'on s'arrête jusqu'au lieu marqué pour le camp; & le repas du matin est la seule nourriture qu'il soit permis de prendre avant la fin du jour. Lorsque deux armées se rencontrent, les premiers momens du combat sont furieux; surtout lorsqu'après avoir épuisé toute leur poudre, elles en viennent au sabre & au cri, qui font une expédition terrible. Mais cette espece de transport, où l'Ophyon jette les Macassarois à la vûe de leurs Ennemis, n'est pas ordinairement de longue durée. Une résistance de deux heures fait succéder l'abattement à la rage. Ceux qui connoissent leur caractere cherchent le moyen de les amuser, pour laisser à leur premier feu le tems de s'éteindre, & n'ont pas de peine alors à les mettre en desordre.

La plûpart de leurs autres usages ont trop de ressemblance avec ceux des Isles voisines & de tous les Indiens Mahométans, pour demander ici des explications plus étendues : mais on ne se dispensera point de quelque détail sur leur Religion, & sur la maniere dont les Hollandois se sont établis dans leur Isle.

Ce que leur Religion a de singulier.

Il n'y a pas deux cens ans que les Macassarois étoient encore dans les ténébres de l'Idolâtrie. Ils ne connoissoient rien de plus grand & de plus res-

(55) Gervaise, *ubi suprà*, page 189.

Description de l'Isle Celebes, ou Macassar.

pectable, dans l'Univers, que le Soleil & la Lune, unique objet de leurs vœux & de leurs adorations. Le lever & le coucher de ces deux Astres étoient le tems de leur Culte. Ils leur demandoient les faveurs qu'ils les croyoient capables de leur accorder. Si par hasard quelque nuée les déroboit à leurs yeux pendant leur priere, ils les supposoient irrités; & se hâtant de rentrer dans leurs Maisons, ils se prosternoient devant leurs figures, qu'ils gardoient avec respect dans quelque lieu distingué. Elles étoient d'or, d'argent, de cuivre, ou de terre dorée, & d'une grandeur proportionnée à leur zéle. Le premier & le quinziéme jour de la Lune étoient consacrés à l'honneur de ces deux Divinités. Ils leur offroient, en sacrifice, des bœufs, des vaches & des cabris. L'opinion de la Métempsycose étant alors établie parmi eux, comme dans la plus grande partie des Indes, ils auroient crû commettre un grand crime, s'ils avoient tué, pour leur usage particulier, quelques-uns de ces animaux : mais ils se faisoient un devoir de les immoler au Soleil & à la Lune, parce qu'ils croyoient avoir obligation de leur existence, & de tout ce qu'ils possedoient, à l'heureuse fécondité de leurs influences. Ces Sacrifices se faisoient réguliérement, jusques dans les moindres villages; & l'on voyoit des Peres, qui n'ayant plus rien à sacrifier, après avoir immolé tous leurs bestiaux, n'épargnoient pas leurs propres enfans. Ils auroient crû faire injure à leurs dieux, s'ils leur avoient bâti des Temples sur la terre, parce qu'ils n'y trouvoient pas de matiere assez précieuse pour composer leur demeure. Dans cette idée, tous les grands Sacrifices se faisoient au milieu des Places publiques, par des Prêtres entretenus aux dépens du Peuple. Les Sacrifices particuliers étoient offerts par les mains des Peres de famille, devant la porte de leurs Maisons, à la vûe de tout le voisinage.

Depuis l'introduction de l'Alcoran, dans l'Isle de Celebes, l'attention que les Mahométans ont apportée à détruire toutes les traces de l'ancienne Religion, dans la crainte qu'elles ne servissent à faire retomber les Insulaires dans l'Idolâtrie, ne permet gueres aux Voyageurs de remonter à la source d'un Culte si simple, ni d'approfondir les autres antiquités de l'Isle. Cependant l'Auteur qu'on vient de citer, ayant eu l'occasion de converser, à Siam, avec un grand nombre de Macassarois, apprit d'eux que malgré la Doctrine de la transmigration des Ames, leurs Ancêtres ne faisoient pas difficulté de manger de la chair de porc, & des oiseaux. Ils croyoient qu'il n'y avoit point d'Ame assez coupable pour avoir mérité d'être releguée dans le corps d'une bête aussi sale que le cochon; & celui des oiseaux leur paroissoit trop petit, ou du moins composé d'organes trop foibles & trop mal disposés, pour recevoir une Ame humaine, & lui laisser la liberté de ses opérations. Ils avoient aussi pour principe, qu'étant immortelle, on devoit la mettre en état de paroître, avec honneur, dans toutes les situations qui l'attendoient successivement après la séparation du corps; & cette opinion leur faisoit enterrer leurs Morts avec leurs plus beaux habits & la meilleure partie de leurs biens. On trouve quelquefois, dans leurs anciens tombeaux, quantité de vases, de brasselets, de chaînes & de lingots d'or.

Idées des Macassarois sur l'origine des choses.

Leurs Docteurs enseignoient que le Ciel n'avoit jamais eu de commencement; que le Soleil & la Lune y avoient toujours exercé une souveraine puis-

ſance, & qu'ils y avoient vécu en bonne intelligence, juſqu'au jour d'une malheureuſe querelle, où le Soleil avoit pourſuivi la Lune dans le deſſein de la maltraiter; que s'étant bleſſée en fuyant devant lui, elle avoit accouché de la terre, qui étoit tombée par haſard dans la ſituation qu'elle garde encore; que cette lourde maſſe s'étant entr'ouverte, dans ſa chûte, il en étoit ſorti deux ſortes de Geans; que les uns s'étoient rendus maîtres de la Mer, où ils y commandoient aux poiſſons; que dans leur colere, ils y excitoient des tempêtes, & qu'ils n'éternuoient jamais ſans y cauſer quelque naufrage: que les autres Geans s'étoient enfoncés juſqu'au centre de la terre, pour y travailler à la production des métaux, de concert avec le Soleil & la Lune; que lorſqu'ils s'agitoient avec trop de violence, ils faiſoient trembler la terre, & qu'ils renverſoient quelquefois des villes entieres: qu'au reſte la Lune étoit encore groſſe de pluſieurs autres Mondes, qui n'avoient pas moins d'étendue que le nôtre, & qu'elle en accoucheroit ſucceſſivement, pour réparer les ruines de ceux qui devoient être conſommés par l'ardeur du Soleil; mais qu'elle accoucheroit naturellement, parce que le Soleil & la Lune ayant reconnu, par une expérience commune, que le Monde avoit beſoin de leurs influences, ils s'étoient enfin reconciliés, à condition que l'empire du Ciel ſe partageroit également entre l'un & l'autre, c'eſt-à-dire, que le Soleil régneroit pendant la moitié du jour, & la Lune pendant l'autre moitié.

Description de l'Isle Celebes, ou Macassar.

Comment le Chriſtianiſme fut introduit dans Celebes.

Tel étoit le ſyſtême des Macaſſarois, lorſque deux Marchands de l'Iſle furent conduits aux Moluques, par des entrepriſes de Commerce. Ils furent bien reçus, à Ternate, où les Portugais, qui s'y étoient établis depuis quelques années, exerçoient ouvertement leur Religion. Ces deux Etrangers parurent charmés des cérémonies du Chriſtianiſme, & de l'idée qu'on leur fit prendre du Créateur de l'Univers. Antoine Galva, qui commandoit alors dans la Forteresse de ſa Nation, ſe fit un honneur de les inſtruire. Ils demanderent le baptême; l'Iſle étoit ſans Prêtre: ils le reçurent des mains de ce pieux Gouverneur, qui nomma l'un, Antoine, & l'autre, Michel. Etant retournés dans leur Patrie, ils annoncerent l'Evangile, avec un zéle qui leur attira bientôt un grand nombre de diſciples. Mais les Rois de l'Iſle marquerent peu de goût pour une Doctrine, qui combattoit les plus douces inclinations de la nature. Le ſeul Roi de *Soppen*, après avoir paru longtems incertain, profita de l'arrivée d'un gros Vaiſſeau Portugais, qui étoit venu charger du bois de Sandal, pour demander de nouvelles inſtructions au Capitaine. Il reçut publiquement le Baptême avec toute ſa famille & une partie de ſa Cour.

Il y eſt détruit par le Mahométiſme.

Quelques Hiſtoriens racontent qu'un Roi de *Sion*, touché de cet exemple, ſe fit baptiſer avec le Roi de Soppen: mais Gervaiſe aſſure que s'il y eût jamais un Royaume de Sion dans les Indes, il n'étoit pas dans l'Iſle de Celebes; à moins qu'on ne veuille ſuppoſer que la mémoire en ſoit effacée dans l'eſprit des Inſulaires. » Ce pays n'eſt connu, dit-il, d'aucun Ma-» caſſarois; & les plus habiles Géographes en ignorent l'exiſtence. Il paroît plus certain que Saint François-Xavier, arrivé depuis peu dans les Indes, fut informé de ces heureux progrès de l'Evangile, & qu'il réſolut d'y contribuer par la ferveur de ſon zéle: mais tous ſes efforts ne purent lui faire

DESCRIPTION DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

Histoire singuliere de ce changement.

trouver l'occasion de passer dans l'Isle de Celebes ; & d'autres Missionnaires, que les Portugais firent partir plusieurs fois, à la priere du Roi de Soppen, n'y arriverent pas plus heureusement. Ce délai arrêta l'Ouvrage du Ciel. Quelques Mahométans de l'Isle de Sumatra, qui se trouvoient à la Cour du Roi de Macassar, en prirent occasion de lui proposer l'Alcoran. Ils eurent peine à le faire sortir d'une longue incertitude. Cependant il prit le parti de députer, en même-tems, quatre de ses principaux Officiers, dans des vûes fort opposées : deux à Malaca, pour demander au Gouverneur Portugais, quelques Prêtres Chrétiens, qui fussent capables de résoudre ses difficultés ; & deux à la Cour d'Achem, pour en amener aussi des Prêtres Mahométans, dont il pût recevoir le même secours. Il s'étoit persuadé qu'après avoir examiné soigneusement l'une & l'autre Religion, il lui seroit aisé de se déterminer pour la meilleure. Son Conseil loua cette résolution ; mais, dans la crainte que les Docteurs Chrétiens & Mahométans ne partageassent l'esprit des Peuples, ils lui représenterent que pour l'intérêt de la paix, il devoit embrasser la Religion de ceux qui arriveroient les premiers ; d'autant plus qu'il pouvoit espérer que le Ciel lui feroit connoître, par cette voie, le choix auquel il devoit s'attacher. Il eut la foiblesse de s'y engager ; & tous ses Sujets firent, avec lui, le même serment. La Cour de Sumatra, qui en fut avertie, ne perdit pas un moment pour faire partir ses Docteurs. Ils arriverent, à Macassar, avant les Portugais, & le Roi se fit circoncire. Pour rendre son engagement plus solemnel, ils l'obligerent de faire bâtir une superbe Mosquée, qu'il enrichit de ce qu'il avoit de plus précieux. Le Prince, son frere, & quelques Seigneurs, dont le goût s'étoit déclaré pour la Religion Chrétienne, firent éclater leur indignation. Ils firent entrer, pendant la nuit, des pourceaux dans la Nouvelle Mosquée ; & les ayant égorgés dans le même lieu, ils frotterent de leur sang les murs & les portes. Après une entreprise si hardie, ils n'eurent pas d'autre ressource que de se retirer dans le Royaume de Bouguis, qui n'étoit pas encore réunis à celui de Macassar ; & dans l'espace d'un mois, la Religion Mahométane acheva d'étouffer toutes les semences du Christianisme.

Ce fut dans ces circonstances qu'on vit arriver à Jompandam des Vaisseaux Portugais & des Missionnaires, sous la conduite des deux Députés qui avoient été envoyés à Malaca. Leur douleur fut égale à leur surprise. Ils employerent tous leurs efforts pour faire ouvrir les yeux au Roi sur son erreur, & pour l'engager du moins à les écouter ; mais ce Prince leur déclara que la négligence des Gouverneurs Portugais étoit irréparable. Cependant il en usa civilement avec eux. Après avoir permis aux Marchands, qui les avoient amenés, d'exercer leur Commerce dans toute l'étendue de ses Etats, il prit occasion de cette faveur même, pour leur faire bâtir, à ses propres frais, une fort belle Eglise, dans une ville qu'il leur avoit accordée pour demeure ; & les Missionnaires eurent la permission de s'y établir, sous prétexte de rendre les devoirs de leur profession aux Portugais. Il laissa même à ceux d'entre ses Sujets, qui n'avoient pas encore été circoncis, la liberté de recevoir le Baptême, & aux nouveaux Chrétiens, celle de persévérer dans la Foi. Peut-être n'avoit-il en vûe que de ménager la Nation Portugaise, dont il redoutoit la puissance, qu'il voyoit croître de jour en jour : mais les Missionnaires

res, expliquant mieux ses dispositions, déplorerent la négligence des Officiers de Malaca; & divers malheurs, qui tomberent presqu'en même-tems sur cette ville, en furent regardés comme une juste punition (56).

DESCRIPTION DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

Etablissement des Hollandois dans l'Isle Celebes.

La Conquête de l'Isle entiere, qui fut entreprise par le même Prince (57), & terminée par son Successeur, y ouvrit ensuite un chemin facile au Mahométisme. Mais rien n'a tant servi à l'y confirmer, que l'établissement des Hollandois à Jompandam, après qu'ils eurent trouvé le moyen d'en faire chasser les Portugais (58). Tavernier raconte, au second Tome de ses Voyages, que la Compagnie de Hollande, ne pouvant pardonner aux Jésuites Portugais, d'avoir fait congédier, par l'Empereur de la Chine, les Ambassadeurs qu'elle lui avoit envoyés, vers la fin de l'année 1658, & de leur avoir fait refuser la liberté du Commerce, prit la résolution de s'en vanger, non-seulement sur tous les Jésuites, mais sur tous les Marchands Portugais; qu'ayant appris que les Vaisseaux, qu'ils envoyoient, tous les ans, à Celebes, étoient entrés dans le Port de Jompandam, chargés des plus riches Marchandises de la Chine, elle avoit fait partir, de Batavia, une Flotte considérable, pour les prendre ou les couler à fond; » & qu'elle avoit pû former ce dessein » avec justice, pour se dédommager des cinq cens mille écus qu'elle avoit em» ployés inutilement à l'Ambassade de la Chine. Mais d'autres sont persuadés que c'est un prétexte spécieux, dont les Hollandois ont coloré leur usurpation. Si leurs Ambassadeurs furent mal reçus à la Cour de la Chine, il n'en faut pas chercher d'autres raisons que la défiance naturelle des Chinois. Un Voyageur estimé nous fait un récit plus simple, » sur le témoignage de plusieurs personnes désin» téressées, & d'une probité reconnue, qui en avoient appris les circon» stances de la bouche même de ceux qui avoient eu le plus de part à » cette expédition (59).

Prétexte dont il fut coloré.

Histoire d'une étrange révolution.

Vers l'année 1560, la Compagnie Hollandoise envoya quelques-uns de ses principaux Officiers à *Sombanco*, qui regnoit alors dans le Macassar, pour lui demander la permission de trafiquer avec ses Sujets. Elle leur fut accordée d'autant plus facilement, que ce Prince, ayant déja tiré de grands avantages du Commerce des Portugais, ne s'en promit pas moins de celui de Batavia. Les Députés de la Compagnie furent traités avec distinction, & partirent satisfaits. Quelques Vaisseaux Hollandois, qui furent bientôt envoyés pour l'exécution du Traité, arriverent heureusement au Port de Jompandam. Ils y firent un profit si considérable, qu'ils emporterent le

(56) Elle fut affligée de la peste, de la famine, & de la guerre. *Gervaise, ubi suprà, page 258.*

(57) Une mort imprévûe arrêta le cours de ses Victoires. Il avoit enlevé la femme d'un des plus grands Seigneurs de sa Cour. Ce Mari furieux trouva le moyen de s'en vanger. Un jour que le Roi, pour donner le plaisir de la pêche à sa Maîtresse, l'avoit fait monter seule avec lui sur une Barque, il s'y glissa parmi les Rameurs; & se jettant sur lui, il le fit tomber mort de cinq ou six coups de poignard. Ensuite il se précipita dans la mer, sans qu'on ait jamais pû savoir ce qu'il étoit devenu.

(58) Sans eux, dit le même Ecrivain, on y verroit encore trois belles Eglises qu'ils ont fait abbatre, & un bon nombre de Chrétiens, qui auroient pû beaucoup contribuer à la conversion de ces Peuples. On sçait qu'ayant fait chasser les Missionnaires & les Catholiques par leurs intrigues & leurs calomnies, ils ont mieux aimé y voir régner Mahomet, que d'y voir suivre Jesus-Christ. *Ubi suprà*, pages 262 & 263.

(59) *Ibidem*, page 61.

Description de l'Isle Célebes, ou Macassar.

dessein d'y retourner en plus grand nombre. Mais ayant reconnu, dès la premiere fois, que leur gain croîtroit au double, s'il n'étoit pas partagé avec les Marchands Portugais, ils prirent la résolution de tourner tous leurs efforts à se défaire de ces dangereux Rivaux. L'entreprise devoit leur paroître difficile. Les Portugais étoient bien établis. Ils étoient aimés du Peuple & considérés du Roi; mais le Conseil de Batavia fonda toutes ses espérances sur les moyens qu'il résolut d'employer. On y convint de faire monter, tous les ans, sur les Vaisseaux qui devoient aller à Macassar, un certain nombre de soldats choisis, qui se disperseroient adroitement dans les Provinces, sous les prétextes ordinaires du Commerce; mais particuliérement dans celle de Bouguis, où il seroit plus aisé de jetter des semences de révolte, parce qu'elle étoit nouvellement conquise; qu'entre ces Emissaires, il n'y en auroit que trois ou quatre, dans chaque Province, auxquels on confieroit le fond du secret, après les avoir engagés à la fidélité par les plus redoutables sermens; qu'on attendroit que leur nombre fût assez grand, pour lever le masque avec sûreté; que dans l'intervalle on feroit un fond capable de fournir aux présens continuels, par lesquels il étoit à propos d'amuser le Roi & ses Ministres; enfin, qu'on ménageroit assez les Portugais & les Jésuites, pour ne leur donner aucun sujet de défiance & de plainte.

Avec quelle adresse les Hollandois concertent un dessein.

Comment ils l'exécutent.

Cet étrange projet eut tout le succès que les Hollandois s'en étoient promis. Leurs soldats, bien entretenus, & dispersés, pendant quelques années, dans les Provinces, se rassemblerent au moment qu'on s'y attendoit le moins, & vinrent se joindre aux mécontens de Bouguis. Ils s'avancerent, en corps d'armée, vers la Capitale du Royaume. Leur marche fut si prompte, qu'avant que le Roi pût en être averti, ils avoient déja passé la riviere qui sépare les deux Provinces. Ce Prince ne laissa pas de rassembler quelques troupes, avec lesquelles il eut la fermeté de se présenter aux Rebelles; & les ayant chargés vigoureusement, il les força de chercher leur salut dans la fuite. Ils repasserent la riviere, pour attendre, sur ses bords, les secours qu'on leur avoit fait esperer de Batavia. Le Roi, qui eut le tems de former une armée, n'épargna rien pour les engager dans un combat général; mais, ne pouvant leur faire abandonner leur poste, il se réduisit à les fatiguer par les attaques continuelles d'un grand nombre de petits Bâteaux, qui portoient l'allarme jusques dans leur Camp.

Les Hollandois, au désespoir de se voir si mal secondés, & commençant à craindre que leurs Partisans ne s'accommodassent avec le Roi par quelque Traité secret, employerent un stratagême, dont l'Auteur assure, » que le » souvenir est encore en exécration dans les Indes (60). Après s'être apper» çus que l'armée royale venoit, pendant la nuit, boire & se rafraîchir à » la riviere, ils choisirent, dans leurs troupes, quelques Montagnards, qui » connoissoient les herbes venimeuses; & dans l'espace de quelques jours, » ils s'en firent apporter assez, pour empoisonner toutes les eaux. Ce dessein » demandoit beaucoup de justesse dans leurs mesures. Ils avoient observé » l'heure que leurs Ennemis prenoient pour se rafraîchir. En jettant les her» bes, quelques lieues au-dessus du camp royal, ils les faisoient arriver

(60) *Ibidem*, page 71.

» dans le tems, où ces Malheureux se croyoient libres de satisfaire leur soif. » Les uns mouroient immédiatement, de la force d'un poison qui n'a nulle » part autant de subtilité qu'à Celebes. Les autres se traînoient avec peine » jusqu'à leurs tentes, pour mourir dans les bras de leurs compagnons, & » les rendre témoins d'un désastre, dont ils ne comprenoient pas encore la » cause. Enfin le Roi, & ceux qui étoient échappés à la mort, ouvrant les » yeux sur le sort qui les menaçoit à leur tour, ne penserent qu'à s'éloigner » de cette rive fatale. Mais ce ne fut pas sans pousser des cris d'horreur, » qui devinrent, pour eux, une nouvelle source d'infortune. Les Hol- » landois, avertis par ce tumulte, repasserent promptement la riviere, » & les poursuivirent jusqu'à la portée du canon de la Capitale, où » le Roi fut obligé de se renfermer. Ils n'eurent pas la hardiesse de l'assié- » ger; mais, blocquant la Place, ils s'efforcerent de couper la communi- » cation des vivres, pendant que deux Vaisseaux de leur Nation, gardoient » le Port & bouchoient le passage de la mer. En même tems ils mirent le » feu de toutes parts au riz, dont on étoit prêt à faire la récolte. Ils pillerent » tous les villages voisins; ils forcerent les Habitans de chercher une » retraite dans les montagnes. Les troupes, qui restoient au Roi dans la » ville, firent plusieurs sorties, sous la conduite de *Daen-Ma-Allé*, frere » de ce Prince; mais leurs Ennemis, comptant d'obtenir bientôt par la fa- » mine, ce qu'ils n'étoient pas sûrs d'emporter par la force, prirent toujours » le parti de se battre en retraite. En effet les provisions, qui s'étoient trou- » vées dans la Place, furent bientôt épuisées. Le riz s'y vendit au poids » de l'or; & pendant plusieurs mois, on n'y vêcut que du cuir de différens » animaux, qu'on faisoit bouillir dans de l'eau pure.

DESCRIPTION DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

Ils empoisonnent une riviere.

Famine à laquelle ils réduisent la Capitale de Macassar.

» Les espérances du Roi étoient fondées sur les Vaisseaux Portugais, qui » venoient mouiller, tous les ans, dans le Port de Jompandam, & qu'il » attendoit de jour en jour. Ils arriverent enfin; mais quelle fut la surprise » des Macassarois, à la vûe de trente autres voiles, qui parurent presqu'aus- » sitôt, avec le Pavillon de Hollande, & qui envelopperent la petite Flotte » dont ils se promettoient du secours? Deux des plus gros Vaisseaux Hol- » landois mirent à terre quelques compagnies de soldats, qui avoient or- » dre de se joindre aux Rebelles de Bouguis. Cinq autres attaquerent la » Forteresse Portugaise; & leur artillerie étant fort nombreuse, ils n'eurent » besoin que d'un jour pour la réduire en poudre. Quantité de braves gens » périrent sous les ruines; & ceux, qui se trouverent vivans, lorsque l'En- » nemi entra dans la Place, aimerent mieux périr les armes à la main, » que d'accepter la composition qu'on leur offrit. Le Gouverneur avoit été » tué dès la premiere décharge. Sa femme, ne pouvant lui survivre, fit » une action, dont la mémoire se conserve encore. Elle rassembla tout ce » qu'elle avoit de richesses, en pierreries & en lingots d'or; elle en fit char- » ger, sous ses yeux, les plus gros canons de la Forteresse; & pour ôter, » aux Hollandois, le plaisir de posseder de si précieuses dépouilles, elle mit, » de sa propre main, le feu aux pieces, qui étoient pointées du côté de » la mer. Ensuite, elle alla se poster courageusement dans l'endroit le plus » dangereux, où elle trouva bientôt la mort.

Arrivée d'une Flotte Hollandoise.

Elle s'empare du Fort & détruit la Flotte Portugaise.

Générosité d'une femme.

» Pendant que les cinq Vaisseaux Hollandois achevoient de battre la For-

DESCRIPTION DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

» tereſſe & la ville de Jompandam, les autres étoient aux priſes avec » la petite Flotte Portugaiſe, qui ſe vit auſſi forcée de céder à l'inégalité du nombre. Mais ce ne fut qu'après un combat fort glorieux. » De ſept Vaiſſeaux, dont elle étoit compoſée, trois furent brûlés, deux » coulés à fond; & les deux, qui reſtoient, tomberent entre les mains de » l'Ennemi. Les ſept Capitaines & les principaux Officiers avoient perdu » la vie dans une ſi belle défenſe, & l'avoient vendue ſi cher, qu'ils acquirent plus de gloire, dans leur défaite, que les Hollandois n'en purent » tirer de leur Victoire.

L'effet d'une Mine aſſujettit Celebes aux Hollandois.

» Auſſitôt, la Flotte victorieuſe s'avança vers la Capitale du Royaume, » qui n'eſt éloignée que de cinq ou ſix lieues du Port. Elle eſt ſituée un » peu au-deſſus de l'embouchure de la riviere, dans un canton très agréable, mais qui n'a rien d'avantageux pour ſa défenſe. Auſſi fut-elle attaquée par mer & par terre. Les Hollandois ne laiſſerent pas d'y trouver » plus de réſiſtance, qu'ils ne s'y étoient attendus. Le Roi, qui étoit exercé » à la guerre depuis ſa premiere jeuneſſe, s'y défendit avec autant de jugement que de courage. Daen-Ma-Allé, ſon frere, ſe diſtingua par des actions ſi ſurprenantes, que les Hollandois en conçurent une jalouſie, qui » leur fit jurer ſa perte. Mais enfin, la ruine des principaux appartemens du » Palais, de l'Arſenal, & de la meilleure partie des murailles de la ville, » qu'une mine fit ſauter en l'air, ſans que les Macaſſarois, à qui cette eſpece d'attaque étoit inconnue, puſſent en deviner la cauſe, jetta le Roi » dans une ſi vive allarme, qu'il fit demander la paix. Il ne put obtenir » qu'une ſuſpenſion d'armes, pendant laquelle on convint des conditions » ſuivantes.

Conditions de leur Traité avec le Roi & ſes Succeſſeurs.

» Que la Ville, la Fortereſſe & le Port de Jompandam demeureroient, » en propriété, à la Compagnie Hollandoiſe, avec leurs dépendances, qui » furent étendues, par les Vainqueurs, à trois ou quatre lieues dans les terres; » & que le Roi renonceroit à tous ſes droits ſur ces trois poſſeſſions, pour » lui & pour ſes Succeſſeurs.

» Que les Jéſuites ſeroient chaſſés du Royaume, tous leurs biens confiſqués, au profit de la Compagnie, pour la dédommager des frais de l'Ambaſſade, qu'on les accuſoit d'avoir fait manquer à la Cour de la Chine, » leurs maiſons raſées, & leurs Egliſes démolies.

» Que les Portugais ſeroient privés des Gouvernemens, des Charges & des » Dignités, dont il avoit plû au Roi de les honorer; leurs Magaſins fermés & leurs Fortifications détruites : qu'ils ſortiroient inceſſamment du » Royaume, s'ils n'aimoient mieux y demeurer, à condition de n'y faire » aucun Commerce; & que, pour leur en ôter tous les moyens, ils ſeroient » relégués dans quelque village éloigné des villes.

» Que le Roi feroit partir inceſſamment un Ambaſſadeur pour Batavia, » avec des préſens proportionnés à ſes richeſſes, pour obtenir, du Conſeil, la ratification du Traité.

» Que les Hollandois s'obligeroient, de leur part, auſſi long-tems que le » Roi & ſes Succeſſeurs ſeroient fidéles à leurs promeſſes, de ne leur cauſer aucun trouble dans la poſſeſſion de ſes Etats; d'entrer dans tous leurs » intérêts, & de les aſſiſter dans leurs guerres, étrangeres ou domeſtiques;

» de continuer le Commerce qu'ils avoient commencé avec leurs Sujets, » c'est-à-dire, de vendre, ou d'acheter d'eux, au prix ordinaire, les Marchandises qu'ils apporteroient ou qu'ils trouveroient dans le Port.

DESCRIPTION DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

Les Jésuites & les Portugais sont chassés de l'Isle.

» Daen-Ma-Allé refusa de signer un Traité, qui lui parut humiliant pour » sa Patrie. Mais le Roi n'en accepta pas moins toutes les conditions, & » nomma un des principaux Seigneurs de sa Cour, pour le porter à Batavia, avec deux cens pains d'or, & d'autres présens de la même richesse. » Après la ratification, les Jésuites & la plus grande partie des Portugais » sortirent du Royaume. Ceux que la pauvreté, ou d'autres raisons, furent capables d'y retenir, se virent honteusement relegués dans un village » nommé *Borobassou*, où ils menent encore une vie obscure & languissante.

Conduite des Hollandois.

» Depuis cette révolution, les Hollandois ont satisfait assez fidélement » aux Loix qu'ils se sont imposées. Ils sont attachés à leurs engagemens, par » les avantages qu'ils trouvent continuellement dans le Commerce de l'Isle, » & par la crainte de perdre un des meilleurs Ports des Indes (61).

Histoire de Daen Ma Allé.

Mais il manqueroit quelque chose à ce détail historique, si l'on n'y joignoit les avantures de Ma-Allé; & le récit en paroîtra d'autant plus curieux, qu'il jette du jour sur un événement mal éclairci dans les Relations du Royaume de Siam. Les Hollandois trouverent bientôt le moyen de rendre ce Prince odieux, ou suspect, au Roi son frere. Ils firent entrer dans leurs vûes, une Dame du Palais, que le Roi aimoit depuis long-tems avec une folle passion, & pour laquelle il avoit un excès de confiance, dont Ma-Allé lui avoit souvent représenté le danger. Cette femme, excitée tout à la fois par son ressentiment & par les libéralités des nouveaux Alliés de Celebes, prit occasion du refus que le Prince avoit fait de signer la Paix, pour faire craindre au Roi qu'il ne méditât quelque projet de révolte. Elle lui persuada insensiblement que le Peuple, prévenu en sa faveur, n'attendoit qu'un moment favorable pour l'élever sur le trône. Les Hollandois seconderent cette intrigue par de faux avis, qu'ils firent valoir comme un témoignage de leur attachement. Ils parlerent d'une conjuration, dont ils expliquoient les circonstances. Enfin n'ayant rien épargné pour faire comprendre, au Roi, que sa perte étoit inévitable, s'il ne la prévenoit par celle de son frere, ils pousserent le zéle jusqu'à se charger de l'exécution, & leurs services furent acceptés (62).

Les Hollandois s'engagent à le tuer.

Comment il évite la mort.

Ma-Allé, tranquille dans son innocence, ne s'occupoit qu'à gémir des malheurs de sa Patrie. Il n'auroit pas évité ceux qui le menaçoient lui-même, s'il n'eût été promptement averti par un Officier du Palais, qui avoit entendu la derniere conférence où sa mort avoit été résolue. Sa premiere résolution fut d'aller trouver le Roi, son frere, pour se justifier dans son esprit; mais ses amis, craignant qu'au premier pas il ne tombât entre les mains de ceux qui s'étoient chargés de le tuer, l'engagerent à sortir secrétement du Royaume. Une Barque, assez bien équipée, se trouva prête à l'entrée de la nuit. Il y entra, sans être apperçu des Soldats Hollandois, qui gardoient le Port, avec deux Officiers qui composoient toute sa suite. L'un

(61) *Ubi sup.* pages 57 & précédentes. (62) *Ibid.* page 95.

DESCRIPTION DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

Il passe dans l'Isle de Java & s'y marie.

Portrait d'Ancqué Sapia, sa femme.

Il est obligé de se retirer à Siam.

Accueil qu'il y reçoit.

portoit son bouclier, son carquois & son sabre ; l'autre étoit chargé de ses pierreries, & de tout ce qu'il avoit pû rassembler d'or & d'argent. Il s'éloigna des Côtes avec tant de bonheur, qu'à force de voiles & de rames, il arriva, dans l'espace de deux jours, à l'Isle de Java. On ne nous apprend point dans quel Port ; mais il se trouva dans les Etats d'un Prince de son Sang, qui le reçut avec toutes sortes d'honneurs. Bientôt il y épousa la fille d'un des principaux Seigneurs de cette Cour. L'Auteur la nomme *Ancqué-Sapia*. Comme il la vit dans la suite, à Siam, la peinture qu'il fait d'elle ne doit pas passer pour un portrait d'imagination. » Ce n'étoit pas la plus » belle femme des Indes ; mais elle avoit beaucoup d'esprit, & l'humeur » fort enjouée, avec un caractere de grandeur qui avoit assez de rapport à » celui du Prince. Le bruit des grandes actions, par lesquelles il s'étoit di- » stingué, avoit eu plus de part que son rang, à l'inclination qu'elle avoit » conçue pour lui. Cependant sa famille s'étoit crue fort honorée de la voir » rechercher par un Prince, qui, tout fugitif & tout malheureux qu'il étoit » alors, ne laissoit pas d'être l'héritier présomptif d'une riche Couronne, » & qui pouvoit raisonnablement espérer qu'en se rétablissant un jour dans » les bonnes graces du Roi, son frere, il rentreroit en possession de tous les » biens qu'il avoit abandonnés.

Les deux premieres années de leur mariage se passerent fort heureusement. Mais les Hollandois n'eurent pas plutôt appris qu'un Prince si redoutable avoit choisi, pour retraite, une Cour peu éloignée de leur principal Etablissement, qu'ils le trouverent trop proche de Macassar & de Batavia. Ils firent menacer le Roi, qui s'étoit déclaré son Protecteur, de lui déclarer la guerre, s'il le gardoit plus long-tems dans ses Etats. Ma-Allé fut averti de l'orage qui se formoit sur sa tête. Il ne voulut point exposer ses amis à se voir enveloppés dans sa disgrace ; & résistant à toutes leurs instances, il se rendit à celles du Roi de Siam, qui lui avoit déja fait offrir plusieurs fois un asile & de l'emploi sous sa protection. Il partit, de Java, avec la Princesse son épouse & quelques fidéles serviteurs. Ensuite, plus de soixante familles Macassaroises, qui s'étoient trouvées dans cette Isle, lorsqu'il y étoit arrivé, se déterminerent à le suivre, par un simple mouvement d'estime & d'affection, qui leur fit souhaiter de partager sa bonne ou sa mauvaise fortune.

Il arriva au Port de Siam, en 1664, sur un Vaisseau que le Roi lui avoit envoyé. Ce Monarque lui fit bâtir un Palais, orné des plus beaux ouvrages de la Chine. Il fit présent, à la Princesse, de quantité de pierres précieuses & de vases d'or. Il assigna, pour leur entretien, une pension proportionnée à leur rang ; & pour comble de faveur, il revêtit Ma-Allé de la Charge de grand Trésorier de la Couronne, sous le titre de Doya-Paedi, qui revient à celui de nos Ducs & Pairs. Il fit distribuer, à tous ceux qui l'avoient suivi, des terres pour leur subsistance, & des bœufs pour les labourer ; avec ordre de rendre à leur Prince tous les honneurs, & de lui payer les mêmes tributs, qu'ils auroient cru lui devoir sur le trône.

Pendant plusieurs années, sa reconnoissance parut égale à tant de bienfaits. » Jamais, dit un Voyageur qui écrivoit sur le témoignage de ses » propres yeux, on ne vit d'exemple d'un plus sincere & plus fidéle at- » tachement. Mais, faisant profession du Mahométisme, l'intérêt de sa Re-

ligion, qu'il crut offensée par quelques mauvais traitemens que les Mores de Siam avoient reçus du Roi, le fit entrer dans une conspiration qui lui couta la vie (63). La Princesse Anqué Sapia, morte depuis quelques années, lui avoit laissé deux fils, que les Missionnaires François demanderent au Roi, & qui furent amenés à Paris, pour y recevoir une éducation Chrétienne, au College de Louis le Grand (64).

Description de l'Isle Celebes, ou Macassar.

Sa Mort.

(63) On trouve toutes les circonstances de cet évenement dans les Mémoires du Comte de Fourbin.

(64) Ils y furent baptisés, sous la protection de Louis XIV & de Monseigneur le Dauphin, qui leur firent l'honneur de leur donner leurs noms. L'aîné fut nommé Louis Daen-Rourou; & le second, Louis Dauphin Daen-Toulalo. On n'a pas publié la suite de leurs Avantures; mais il est certain qu'avant la mort de Daen-Ma-Allé, leur Pere, la Couronne de Macassar, qui lui appartenoit par les Loix fondamentales du pays, étoit passée sur la tête de Craen-Biset, son Neveu, & fils unique du Roi Sombanco. *Ubi suprà*, pages 9, 10, & 110.

17- 376- 389 - 394 - 398



VOYAGE D'ENGELBERT KÆMPFER, AU JAPON.

INTRODUCTION.

TOUS les Voyages de ce Recueil, qui ont eu jusqu'à present quelque rapport au Japon, n'étoient qu'un prélude, pour la Relation dont on va donner l'Extrait. Quelques peintures, dispersées dans le cours des neuf premiers Volumes, répondroient mal à l'idée qu'on a dû se former d'une si belle & si riche contrée. Mais sa situation, qui appartient également aux Voyages par l'Est & par l'Ouest, semble demander l'ordre & les gradations qu'on a pris soin d'observer. Commençons ici par de justes éclaircissemens, sur l'Auteur, dont nous allons emprunter les lumieres (65).

Extrait de la Vie de Kæmpfer.

Son Traducteur nous apprend qu'*Engelbert Kæmpfer* étoit né le 16 de Septembre 1651, à Lemgow, petite ville du Cercle de Westphalie, & que son pere, Ministre de cette ville, n'ayant rien épargné pour son éducation, il se distingua, dès sa premiere jeunesse, par ses progrès dans les Langues étrangeres & dans toutes les Sciences. Cependant son principal objet fut la Médecine & l'Histoire naturelle. Après avoir paru avec éclat, dans plusieurs grandes villes d'Allemagne & de Pologne, il se rendit en Suede, où de plusieurs offres, par lesquelles on s'efforça de l'attacher au service de la Nation, il accepta l'Office de Sécretaire d'une Ambassade, que le Roi Charles XI. envoyoit à la Cour de Perse. Il partit de Stockolm, le 10 de Mars 1683, avec M. Fabricius, Ambassadeur Suedois; & passant par la Russie pour s'embarquer sur la Mer Caspienne, il arriva heureusement à Nisabad, d'où il se rendit à Siamachi, Capitale de la Province de Schirvan. Dans la nécessité d'attendre les ordres de la Cour de Perse (66), il employa cet intervalle à visiter autour de lui tout ce qui lui parut digne de sa curiosité. C'est à ces savantes & laborieuses courses, que le Public doit son Recueil d'observations (67) sur ce qu'il nomme les sept Merveilles de la peninsule d'Okesra (68). Ensuite, pendant le séjour qu'il fit en Perse, il se mit en état de donner, dans le même Ouvrage, une idée exacte de ce grand Royau-

(65) Son Voyage, publié d'abord en Allemand, a été traduit en François, par M. Naudé, Réfugié François, à Londres, d'après la Traduction Angloise de M. Scheuchzer, de la Société Royale de Londres, sous le titre d'Histoire naturelle, Civile & Ecclésiastique de l'Empire du Japon. Edition de 1732, à la Haye, chez Gosse & Neaulme, trois volumes *in*-12.

(66) *Voyez* les Relations précédentes de ce Recueil.

(67) Sous le titre d'*Amœnitates exoticæ*, Ouvrage publié en 1712.

(68) Entr'autres, la ville de Baku, sur la Mer Caspienne; les Monumens de l'antiquité, qui restent dans le voisinage; les Fontaines de Naphte; la Campagne brulante; le Lac bouillant; la Montagne qui renferme, dans son sein, une terre fine pour les Potiers, &c.

me.

me. L'Ambassadeur Suedois ayant terminé ses négociations vers la fin de l'année 1685, Kæmpfer, entraîné par son goût pour les Voyages, prit congé de lui, pour entrer au service de la Compagnie Hollandoise à titre de Chirurgien, en chef, d'une Flotte de cette Nation, qui croisoit alors dans le Golfe Persique; emploi moins honorable que celui qu'il abandonnoit, & moins digne aussi de sa qualité de Médecin; mais plus convenable à la passion qu'il avoit de voyager. Il partit aussi-tôt pour Bander-Abassi, où quelques infirmités le retinrent jusqu'à la fin de Juin 1688. Le tems, qu'il put dérober à la maladie, fut encore employé à de curieuses recherches (69).

INTRODUCTION.

La Flotte, qu'il joignit enfin, ayant ordre de toucher à divers Etablissemens Hollandois, dans l'Arabie heureuse, dans les Etats du Grand-Mogol, sur la Côte de Malabar, dans l'Isle de Ceylan, dans le Golfe de Bengale & dans l'Isle de Sumatra, il saisit avidemment chaque occasion de s'instruire. Batavia, où il arriva au mois de Septembre 1689, lui fournit un autre champ. Après son Voyage, au Japon, qui fut d'environ deux ans & demi, il revint en Europe, au mois d'Octobre 1693. L'année d'après, il prit le degré de Docteur en Médecine, dans l'Université de Leyde. Ce fut à cette occasion qu'il publia dix remarques, des plus singulieres qu'il eût faites dans ses Voyages (70). Etant retourné dans sa Patrie, il finit ses Courses, en 1700, par un heureux mariage; & sa constitution s'étant fort alterée vers l'année 1715, il mourut à Lemgow le 2 de Novembre 1715, âgé d'environ soixante-cinq ans. Son mérite fut célebré par un Discours funebre, imprimé dans la même ville.

Jugement critique sur son ouvrage.

Empruntons son éloge critique d'un de nos bons Ecrivains, dont per-

(69) Il nous a valu, dit le Traducteur, sa Description de la Montagne Benna, dans la Province de Laar, celle de ses Plantes & de ses Animaux, du Bezoar, de l'animal dans l'estomac duquel il se trouve, des bains chauds, d'un baume particulier, & de mille curiosités qu'on observe sur cette Montagne; celle de la Mumie naturelle, ce baume précieux, qui dégoute d'un rocher dans la Province de Doar, & qu'on recueille une fois l'année avec beaucoup de pompe & de cérémonie, pour l'usage du Roi de Perse seul; ses Observations sur l'*Assa fœtida*, ou la plante qui produit cette drogue, & sur la maniere de la recueillir & de la préparer; ses remarques sur la *Vena Medinensis* des Ecrivains Arabes, ou sur ce qu'il nomme le Dracunculus, Ver singulier, qui se nourrit dans les interstices des muscles en différentes parties du corps humain; sa description du sang de dragon oriental, qui vient, dit-il, d'un palmier conifere; sa curieuse histoire du palmier dactylifere, qui croît en Perse, de ses différentes especes, de sa culture, & de son usage; enfin un grand nombre d'autres Observations, qui n'ont pas encore vû le jour. *Vie de l'Auteur*, *pages* 13 & 14.

(70) Sur le célebre *Agnus-Ali-Scythica*, ou Borometz, prétendu Zoophite, qu'il démontre pour une fiction, occasionnée peut-être par la ressemblance du mot Borometz, avec le nom Russien *Borannetz*, & le nom Polonois Borannek, qui signifient une espece particuliere de moutons, qu'on voit aux environs de la Mer Caspienne, dans la Tartarie Bulgarienne & dans le Korasan; sur le goût amer des eaux, dans la Mer Caspienne; sur la véritable Mumie de Perse, nommée *Muminahi*; sur la Torpille, poisson singulier, qui engourdit les doigts de ceux qui le touchent; sur le sang de dragon oriental; sur le *Dracunculus*, ou *Vena Medeni*, des Ecrivains Arabes; sur l'*Andrum*, sorte d'Hydrocele, ou de rupture aqueuse, & sur le Perical, ulcere aux jambes; deux maladies communes entre les Malabares; sur la maniere Japonoise de guérir la colique, par l'acuponction; sur le *Moxa*, caustique dont les Chinois & les Japonois font un fréquent usage. *Ibid.* p 17.

INTRODUCTION.

ſonne ne diſconviendra que le jugement doit être particuliérement reſpecté, ſur une matiere qui a fait long-tems le ſujet de ſon travail.

» On ne peut refuſer à Kæmpfer, dit le Pere de Charlevoix, la juſtice de » convenir que ſes Mémoires ſont remplis de recherches curieuſes, touchant » l'origine des Japonois, les richeſſes de leur pays, la forme de leur Gouver- » nement, la police de leurs villes; d'avoir débrouillé mieux que perſonne » les différens ſyſtêmes de leur Religion; de nous avoir donné des Faſtes » chronologiques de cet Empire, des Deſcriptions qui intéreſſent, une Hiſ- » toire naturelle de ces Iſles aſſez exacte, & d'aſſez bonnes obſervations » pour la Géographie : mais il s'en faut bien que tout cela rempliſſe le » titre d'Hiſtoire du Japon, qu'on a donné à ſon Ouvrage, où l'on ne voit que » des traits détachés de l'Hiſtoire ancienne & moderne, en très petit nom- » bre, & la plûpart puiſés dans des ſources fort peu ſûres. En un mot, » preſque tout ce qui manquoit aux Hiſtoires précédentes, ſe trouve ici; » mais on n'y voit rien de ce qu'elles contiennent. C'eſt le Journal d'un Voya- » geur curieux, habile, ſincere, qui s'eſt un peu trop fondé ſur des tradi- » tions populaires; mais ce n'eſt pas une Hiſtoire.

» Le Traducteur Anglois a mis, à la tête de ſa Traduction, une Préface » qui contient des remarques fort ſenſées & fort recherchées ſur tout ce » qui eſt au Nord du Japon; & la Carte, dont il a pris ſoin de l'enrichir, » eſt la moins imparfaite qu'on ait eue, juſqu'à préſent, de cet Empire (71).

Comme le principal reproche du Pere Charlevoix regarde les ſources de l'Ouvrage, qu'il traite de peu ſûres, & l'excès de confiance, dont il accuſe l'Auteur pour les Traditions Populaires, il eſt juſte de faire parler un moment Kæmpfer pour ſa propre défenſe, avec l'avantage d'être reconnu, par ſon Critique, pour un Voyageur habile & ſincere.

Kæmpfer défendu par lui-même.

» Je puis proteſter, dit-il, dans ſa Préface, que la Deſcription & l'idée, » que je donne des choſes, quoique peut-être imparfaite & ſans élégance, » eſt exactement conforme à la vérité, ſans embelliſſement, & telle que les » choſes m'ont paru. Il eſt vrai que, quant aux affaires ſécrettes de l'Em- » pire, je n'ai pû m'en procurer des informations amples & détaillées. De- » puis l'extirpation de la Religion Romaine, les Marchands Hollandois & » Chinois ſont comme empriſonnés. L'Empire eſt fermé à toute ſorte de » Commerce & de communication avec les Etrangers; & la réſerve des » Naturels doit être extrême, avec ceux qui ſont tolérés dans l'Empire. Les » Japonois, qui ont le plus de liaiſon avec nous, ſont obligés, par un ſer- » ment ſolemnel, de ne pas nous entretenir ſur les affaires d'Etat & de Reli- » gion. On les engage, par ce ſerment, qui ſe renouvelle chaque année, » à s'obſerver & à ſe trahir mutuellement. Mais quelque grandes que ſoient » ces difficultés, elles ne ſont pas inſurmontables. En premier lieu, cette » Nation reſpecte peu les ſermens qu'elle a prêtés au nom de certains Dieux » ou Eſprits, que pluſieurs n'adorent point, & que la plûpart ignorent. La » crainte du ſupplice eſt ordinairement le ſeul motif qui les arrête. D'un » autre côté, ſi l'on met à part l'orgueil & l'humeur guerriere des Japo-

(71) Elle contient auſſi un Catalogue des Auteurs, qui ont écrit ſur le Japon, avec un jugement critique de leurs Ouvrages, & les noms de divers Livres Japonois, que Kæmpfer rapporta de ſon Voyage.

» nois, ils sont civils, polis, curieux autant qu'aucune Nation de l'Univers, aimant le Commerce & la familiarité des Etrangers, & souhaitant avec passion d'apprendre leurs histoires, leurs arts & leurs sciences. Mais, comme nous ne sommes que des Marchands, qu'ils placent au dernier rang des hommes, & que, d'ailleurs, l'extrême contrainte dans laquelle on nous tient, ne peut guéres leur inspirer que de la jalousie & de la défiance, nous ne pouvons nous concilier leur amitié, que par notre libéralité, par notre complaisance, & par tout ce qui est capable de flatter leur vanité. C'est ainsi que j'acquis plus de faveur, auprès de nos Interprêtes & des Officiers qui venoient chaque jour chez nous, que personne n'avoit pû s'en flatter depuis les réglemens auxquels nous sommes assujettis. En leur donnant des conseils, des médecines, des leçons d'Astronomie & de Mathématiques, des cordiaux & des liqueurs de l'Europe, je pouvois leur faire toutes les questions qui me venoient à l'esprit. Ils ne me refusoient aucune instruction; jusqu'à me réveler, lorsque nous étions seuls, les choses mêmes sur lesquelles ils doivent garder un secret inviolable. Ces informations particulieres m'ont été d'un grand usage, pour recueillir les matériaux nécessaires à l'Histoire du Japon, que je méditois. Cependant, peut-être ne me serois-je jamais vû en état d'exécuter mon dessein, si, parmi d'autres occasions favorables, je n'avois eu le bonheur de rencontrer un jeune homme sage & discret, par l'entremise duquel je reçus les lumieres qui me manquoient encore. Son âge étoit d'environ vingt-quatre ans. Il entendoit, en perfection, le Japonois & le Chinois. A mon arrivée, on me le donna pour me servir, & en même-tems pour étudier, sous moi, la Médecine & la Chirurgie. Le bonheur qu'il eut de traiter avec succès, sous ma direction, l'Ottona, qui est le principal Officier de notre Isle, lui fit obtenir la permission de demeurer à mon service, pendant mon séjour au Japon, qui fut de deux ans. Ce Seigneur souffrit même qu'il m'accompagnât dans nos deux Voyages à la Cour; c'est-à-dire, qu'il allât quatre fois d'une extrêmité de l'Empire à l'autre, faveur qui s'accorde rarement à des personnes de cet âge, & qu'on n'avoit jamais accordée à qui que ce soit, pour un tems si long. Comme je ne pouvois guéres parvenir à mon but, sans lui apprendre le Hollandois, je lui enseignai cette langue avec tant de soin, qu'en une année il l'écrivoit & la parloit mieux qu'aucun de nos Interprêtes. J'ajoutai, à ce bienfait, les meilleures leçons d'Anatomie & de Médecine, dont je fusse capable; à quoi je joignis encore de gros gages. En récompense, il me fit avoir des instructions aussi étendues qu'il étoit possible, sur l'état de l'Empire, sur le Gouvernement, sur la Cour Impériale, sur la Religion établie dans l'Etat, sur l'Histoire des premiers âges, & sur ce qui se passoit chaque jour de remarquable. Il n'y avoit aucun livre, sur aucune sorte de matiere, qu'il ne m'apportât d'abord, & dont il ne m'expliquât ce que je voulois sçavoir. Comme il étoit souvent obligé d'emprunter ou d'acheter des uns & des autres, je ne le laissois jamais sortir, sans lui donner de l'argent, pour se mettre en état de me satisfaire (*).

Il semble que ces explications, d'un homme *habile* & *sincere*, peuvent

(*) Préface de l'Auteur.

INTRODUCTION.

recevoir ici le nom de Défense ou d'Apologie, quoiqu'elles ayent précédé l'accusation. Ajoutons que le Pere Charlevoix n'a pas fait difficulté d'employer ce qu'il y a de plus utile & de plus curieux dans Kæmpfer, & qu'il l'a donné tout entier dans un autre ordre. A l'égard de la qualité d'Historien, qu'il lui refuse, c'est une simple difficulté de nom, qui ne porte que sur la forme, ou du moins sur un défaut d'ordre & de plenitude, que le Critique reproche au sujet. Peut-être ne faut-il l'attribuer qu'aux deux Traducteurs; d'autant plus qu'effectivement Kæmpfer n'a pris que le ton d'un Journal. On ne s'en plaindra point ici, puisque lui refuser le titre d'Historien, c'est le rendre de plein droit au Recueil des Voyages.

§ I.

Kæmpfer se rend de Batavia au Japon. Circonstances de son arrivée.

KÆMPFER. 1690.

Départ de Batavia.

DEPUIS plus d'un siécle que l'entrée du Japon est interdite à toutes les Nations de l'Europe, sans autre exception que les Hollandois, auxquels l'Auteur suppose qu'on croit plus de bonne foi qu'aux autres Européens (72), la Compagnie Hollandoise des Indes Orientales y envoye, tous les ans, une Ambassade; & dans cette occasion, ses Ministres ont la liberté de paroître à la Cour, pour remercier l'Empereur de ses bienfaits (73). C'est le seul tems qu'un Voyageur puisse choisir, pour visiter un Pays qui n'est pas moins inaccessible, par les difficultés naturelles de sa situation, que par la rigueur des Loix. Kæmpfer, qui se trouvoit à Batavia en 1690, accepta l'Office de Chirurgien, qu'on lui offrit, à la suite de l'Ambassade. L'embarquement se fit le 7 de Mai, & la navigation fut d'environ quatre mois. Elle n'eut rien de plus remarquable que celle de divers Voyageurs, qu'on a déja représentés dans la même route. Mais le Navire Hollandois, qui se nommoit le Waalstroom, ayant relâché à Siam pour y charger quelques Marchandises, Kæmpfer y recueillit les circonstances d'un célébre événement, dont la mémoire étoit fort récente, & qui ne peut avoir été si bien éclairci par nos Historiens (74).

Seul tems où les Européens puissent entrer au Japon.

Eclaircissemens sur la révolution de Siam & sur le sort de M. Constance.

C'étoit l'année d'auparavant, que M. Constance (75), ce fameux Ministre de Siam, dont on a fait admirer la fortune & le mérite, dans d'autres Relations de ce Recueil (76), avoit perdu la vie par une révolution, qui avoit ruiné l'établissement des François. Si la sincerité de Kæmpfer répond ici à l'éloge qu'on en a fait, son récit est si précieux qu'il ne doit être rapporté que dans ses termes. Mais on doit se rappeller, qu'au départ des Ambassadeurs François, Desfargues, Officier de considération, étoit demeuré Commandant de la Forteresse de Bancock, avec une garnison d'environ quatre cens hommes.

(72) Kæmpfer, Tome I. p 2.

(73) On verra, dans la Description, à quelles humiliations ils sont assujettis.

(74) On n'en doutera point, si l'on considere que les François étoient alors bannis du Royaume, & que le Pere d'Orleans, Auteur de l'Histoire de M. Constance, n'a pû être si bien informé.

(75) Kæmpfer le nomme Constantin.

(76) *Voyez* le Tome IX. de ce Recueil.

Kæmpfer laisse douter, si les vûes de M. Constance n'alloient pas jusqu'à l'Autorité Royale. Cependant ce soupçon paroît détruit par d'autres explications. Le Roi étoit attaqué d'une mortelle hydropisie. M. Constance, de concert avec les François & quelques Officiers de la Couronne, pensoit à mettre sur le trône Moupi-Torso, gendre de ce Prince, & son fils adoptif. » On devoit se défaire de Petraatia, fils de la sœur du Roi, de ses deux fils, » & des deux freres du Monarque, qui étoient les héritiers présomptifs de » la Couronne; en un mot, de tous ceux qui s'opposoient aux desseins » des Conjurés. Le pere & les parens de Moupi avoient déja levé qua- » torze mille hommes, qui étoient dispersés; & pour faciliter l'exécution de » ce dessein, M. Constance, ayant trouvé le moyen de se glisser sécrettement » dans l'appartement du Roi, lui persuada que, pendant sa maladie, il » seroit avantageux, pour la sûreté de sa personne, de faire venir le Géné- » ral François & une partie de sa garnison, à Louvo (77), où le Roi étoit » alors, ville à quinze lieues au Nord de la Capitale. Pendant que Des- » fargues étoit en chemin, la conspiration fut découverte pat le fils de Pe- » traatia, qui, s'étant trouvé, avec deux concubines du Roi, dans un ap- » partement voisin de celui où les conjurés tenoient Conseil, eut la curiosité » de prêter l'oreille à la porte. Il en informa aussi-tôt son Pere. Petraatia en » instruisit le Roi; & se hâtant ensuite de faire appeller, à la Cour, Moupi, » M. Constance, & les Mandarins de leur parti, il les fit charger de chaînes, » malgré le chagrin que cette hardiesse parut causer au Roi. Depuis quelque » tems, M. Constance s'étoit absenté de la Cour : mais s'y voyant rappellé, il » ne put s'excuser, quoiqu'il appréhendât quelque accident sinistre. On dit » même qu'il prit congé de sa famille, avec un visage triste & abatu. » Peu de tems après, la chaise d'argent, dans laquelle il avoit coutume de » se faire porter, étant revenue vuide à sa maison, donna lieu à ses amis » & à ses domestiques, de mal augurer de son sort, & de se disposer à » partager son infortune. On étoit au 19e de Mai 1689. Deux jours après, » toutes les objections du Roi n'empêcherent point Petraatia, de faire » couper la tête à Moupi. Il la jetta aux pieds de M. Constance, qui étoit » chargé de chaînes, en lui disant; voilà votre Roi. La mort tragique de » Moupi toucha beaucoup le Roi, qui l'aimoit tendrement. Il demanda avec » instance qu'on ne fît aucune indignité à son corps, & qu'il fût enterré dé- » cemment; ce qui lui fut accordé. Alors, on employa l'adresse pour sur- » prendre le Pere de Moupi, dans ses Terres, entre la Capitale & Louvo; & » tous leurs Partisans furent dispersés. A l'égard de M. Constance, après » avoir été livré à la question, & réduit, pendant quinze jours, au pain & » à l'eau, il fut mis, le soir, dans une chaise commune, sans être instruit » de son sort. On le conduisit d'abord à sa maison, qu'il trouva saccagée. » Sa femme étoit prisonniere dans une écurie. Loin de lui dire adieu, elle » lui cracha au visage, & ne voulut pas même souffrir qu'il embrassât son » fils unique, âgé de quatre ans. Un autre fils, qu'il avoit eu d'elle, étoit » mort depuis peu, & n'étoit pas encore enterré. De-là il fut porté hors » de la ville, au lieu de l'excution, où, malgré sa résistance, il eut la tête

Kæmpfer. 1690.

(77) L'Auteur écrit toujours *Livo*.

KÆMPFER. 1690.

» tranchée. Son corps fut coupé en deux, & couvert d'un peu de terre; mais » les chiens le déterrerent, pendant la nuit, & le mangerent jusqu'aux os. » Avant que de mourir, il prit son cachet, deux croix d'argent, une reli- » que enchassée dans de l'or, qu'il portoit sur son sein, & dont le Pape lui » avoit fait présent, & l'Ordre de Saint-Michel, qui lui avoit été envoyé » de France, & les remit à un Mandarin, qu'il pria de les donner à son » fils. Mais ces présens ne convenoienr guéres à ce malheureux Enfant, » qui a été obligé jusqu'ici d'aller mandier son pain, de porte en porte, » avec sa mere, sans que personne ose intercéder pour eux.

» Desfargues, étant arrivé à Louvo, dans cet intervalle, avec quelques » François, fut bien surpris d'un changement si peu prévu. On le reçut » fort civilement. On lui fit présent, au nom du Roi, d'un boesset d'or, » ou d'une boete de Pinang. Mais, avant que de lui laisser la liberté de » retourner à Bankock, on lui fit promettre qu'il remettroit cette Place aux » Siamois; & ses deux fils, avec douze François, furent gardés pour ôta- » ges à Louvo. Cependant il ne fut pas plutôt de retour, que dans la rage de » voir toutes ses espérances trompées, il fit mettre en prison les Bateliers » qui l'avoient amené, & tirer sur les Vaisseaux Siamois, qui s'approche- » rent de la Forteresse. Ayant remarqué que deux Siamois de sa garnison » n'exécutoient pas ses ordres avec assez d'empressement, il les fit pendre » sur les remparts, à la vûe de leurs Compatriotes. Enfin, il commit tou- » tes sortes d'hostilités. Cette conduite devoit naturellement irriter les Sia- » mois, & sembloit le menacer d'un sort tragique, lui & ses fils. En effet, » ils commencerent à construire des Forts, le long de la Riviere, pour lui » couper le passage & l'empêcher de se retirer par eau. Mais revenant à » lui-même, il rejetta ce qui s'étoit passé, sur le refus que ses troupes » avoient fait d'obéir à ses ordres, & bientôt il obtint la permission de se » retirer avec tout son monde. Les ôtages qu'il avoit donnés, ayant entre- » pris de s'échapper de Louvo, furent pris & ramenés à cheval. Leurs Gar- » des, suivant l'usage du pays, leur ayant mis une corde au col, un » d'entr'eux, qui étoit Ingénieur, en conçut tant d'épouvante, qu'il tomba » roide mort. Tous les autres François, qui étoient à Siam, payerent che- » rement les pratiques séditieuses de M. Constance, & les emportemens de » leur Général. Ils furent gardés long tems en prison, où ils souffrirent » beaucoup. M. Louis, Evêque Métropolitain, fut enfermé dans la cour » des Magasins du Roi, avec les Jésuites, qui étoient au nombre de sept » ou huit. Je les y visitai. Ils vivoient fort contens, dans de petites Mai- » sons de bambous & de roseaux. Trois autres Jésuites, qui s'étoient éta- » blis à Louvo, proche du Temple de Watniak-Prani-Waan, sous prétexte » d'apprendre le Pali Siamois, ou la langue des Livres sacrés du Pays, & » de s'en faire instruire par les Prêtres, dont ils imitoient aussi l'habille- » ment & la maniere de vivre (78), disparurent tout d'un coup, sans qu'on » ait jamais pû savoir ce qu'ils étoient devenus (*).

» Petraatia se saisit ensuite des deux freres du Roi, sous prétexte qu'ils » étoient dans les intérêts de M. Constance, & les fit conduire hors de

(78) *Voy.* les Relations du Tome IX. (*) *Voy.* le Voyage du P. Mauduit, au Tome X.

» Louvo, dans un Temple voisin, où, par respect pour le sang royal, qui » ne doit jamais être répandu, on les fit mourir en les battant avec du » bois de sandal. La douleur que le Roi ressentit de toutes ces exécutions, » le fit expirer lui-même, deux jours après ses freres, à l'âge de cinquante- » cinq ans, & la trente-deuxiéme année de son regne (79).

» Petraatia, qui s'étoit ouvert ainsi le chemin du trône, prit le titre de Roi » de Siam, Tenasserim, Sucketa, & Poise-luke, & celui de Protecteur de » Camboye, Johor, Patane & Queda (80).

Pyramide Siamoise, échappée aux Voyageurs François.

Les Hollandois n'ayant tiré que de l'avantage de cette révolution, Kæmpfer eut la liberté de visiter la Capitale de Siam, qu'il nomme constamment India. Toutes ses remarques s'accordent fort bien avec celles du Pere Tachard & de la Loubere; mais il en fit une, qui est échappée à ces deux Voyageurs, & que cette raison même doit faire respecter autant que sa propre importance. Dans une Plaine, qui n'est éloignée que d'une lieue de la Capitale, au Nord-Ouest, on voit une fameuse Pyramide, nommée *Pkah-Then*, ou *Puka-Thon*. Elle fut dressée par les Siamois, en mémoire d'une grande Victoire qu'ils remporterent dans le même lieu, sur le Roi de Pegu, & qui les affranchit du joug des Peguans. Ce monument, d'une structure massive, mais magnifique, & de plus de vingt brasses de hauteur, est placé dans un quarré ceint d'une muraille basse. Il est composé de deux pieces, posées l'une sur l'autre. Celle de dessous est quarrée. Chaque côté a cent & quinze pas de long, & s'éleve à plus de douze brasses; trois angles saillans, de la longueur de quelques pas, montent, de chaque côté, jusqu'au sommet. L'Edifice est composé de quatre étages, dont le plus haut, s'étrécissant, laisse sur le sommet de celui qui est au-dessous, un espace vuide, autour duquel on peut marcher. Chaque étage est embelli de corniches, agréablement variées. Toutes les galeries, à l'exception de la plus basse, sont enfermées de murs, à hauteur d'appui, ornés à chaque coin de belles colonnes. L'angle du milieu de chaque étage représente le frontispice du Bâtiment, & surpasse les autres en beauté, surtout par sa pointe, qui parut magnifique à l'Auteur. Au milieu se présente l'escalier, qui conduit à la surface supérieure, sur laquelle est posée la seconde piece, & qui a soixante-quatorze marches, chacune de la hauteur de neuf pouces, & longue de quatre pas. La seconde piece de la Pyramide est posée sur la surface de la premiere, qui est quarrée, & dont chaque côté a trente-six pas de long. Elle avance au milieu, par goût d'ornement, & n'en est pas moins enfermée, comme le reste, d'un mur fort propre, à hauteur d'appui, avec une galerie large de cinq pas, pour marcher à l'entour. L'escalier se termine à cette galerie, & chaque côté de l'entrée est orné de colonnes. Le pied-d'estal de la seconde piece est un octogone, dont les huit faces sont de différentes longueurs. Elle a ses corniches, peu différentes de celles de la piece inférieure, & hautes de quelques brasses. Elle monte ensuite en forme de clocher, sur le haut duquel on voit plusieurs colonnes courtes, à quelques distances les unes des autres, avec un espace vuide entr'elles. Ces co-

(79) Le 11 de Juillet 1689.
(80) Ce sont autant de Royaumes sur la même Côte.

KÆMPFER. 1690.

lonnes soutiennent un tas de globes, qui s'élevent en pointes, & dont les diamêtres diminuent, à proportion de la hauteur. Enfin, tout le Monument se termine par une aiguille fort longue, & si déliée, qu'on est surpris qu'elle puisse résister aux injures du tems. Le voisinage offre quelques Temples & quelques Colleges de Talapoins, environnés de murailles de brique. Les Temples sont d'une fort belle structure, & couverts de plusieurs toîts, soutenus par des colonnes (81).

Il doit paroître fort étonnant que des Voyageurs, aussi curieux que Tachard & la Loubere, n'ayent pas eu la moindre connoissance de cette merveilleuse Pyramide.

Arrivée de Kæmpfer au Japon.

Mais passons sur un détail beaucoup moins intéressant, pour arriver avec l'Auteur au célébre Port de Nangasaki. Après avoir découvert, à la gauche du Vaisseau, les premieres Isles du Japon, qu'on nomme *Gotho*, & qui sont habitées par des Laboureurs, il entra, le 24 de Septembre, dans un Havre environné de hautes Montagnes, d'Isles & de Rochers, qui le mettent à couvert de la violence des tempêtes & des orages. Sur le sommet des montagnes, on a placé des corps-de-garde, d'où l'on observe, avec des lunettes de longue vûe, tout ce qui se passe sur mer, pour en donner avis au Magistrat de la ville. Aussi vingt Bateaux Japonois, à rames, vinrent-ils le même jour au-devant du Vaisseau. Ils le remorquerent, jusqu'à deux cens pas du Comptoir Hollandois. Le rivage, qui est fermé par le pied des montagnes, a, pour défense, plusieurs Bastions, de forme ronde, dont les Palissades sont revêtues de peinture rouge; & du côté de la ville, assez près du rivage, on voit, sur deux éminences, deux Corps-de-garde entourés de drap, pour dérober, à la vûe des Etrangers, le nombre des canons & des hommes qu'on y entretient.

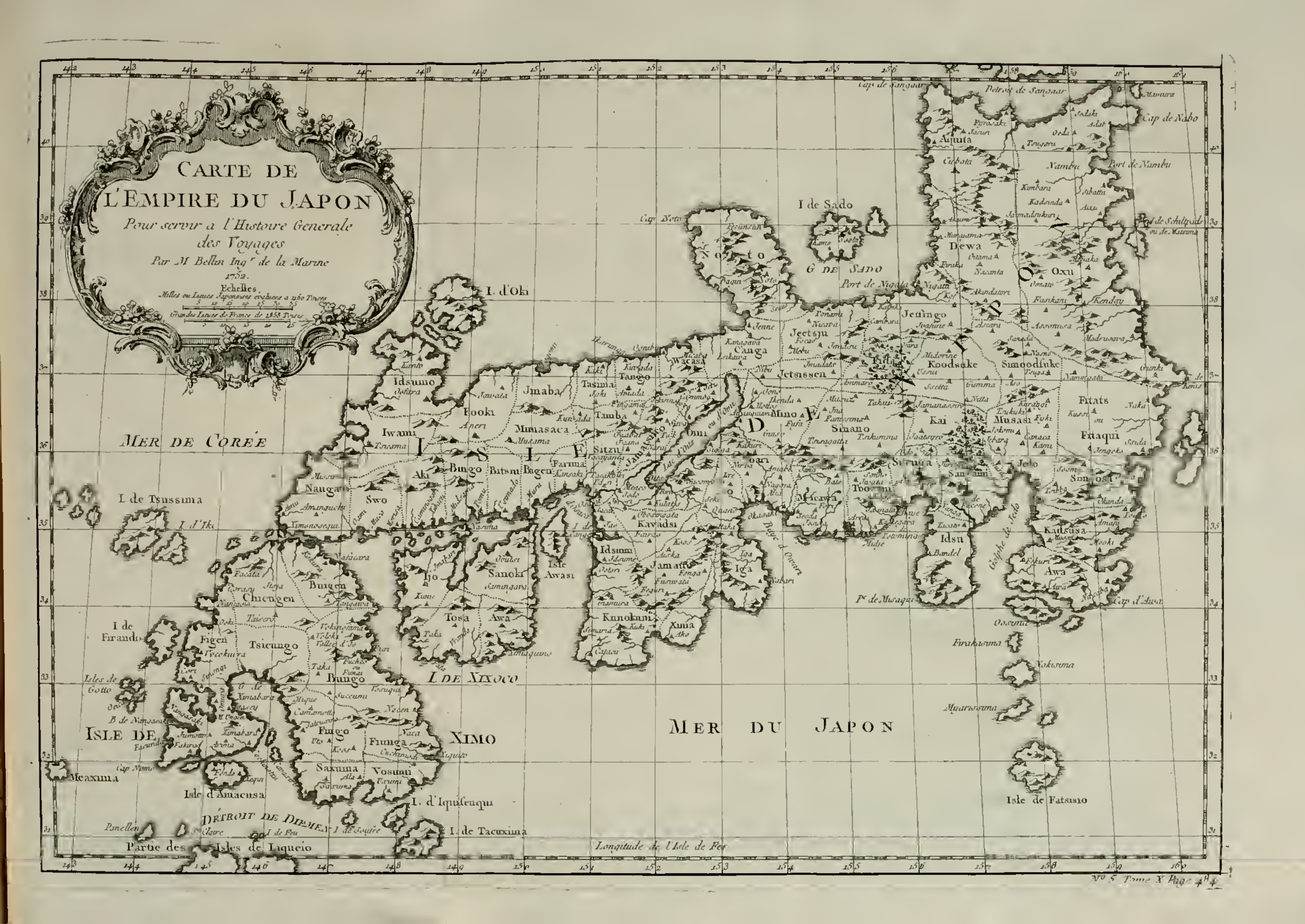
Port de Nangasaki.

Odieuses formalités à la réception des Hollandois.

Les Hollandois saluerent, de douze coups de canon, chacun de ces deux postes, & jetterent l'ancre, à trois cens pas de la ville, près de Desima, qui est une Isle formée exprès pour la demeure des Marchands de leur Nation. Alors deux Officiers du Gouvernement vinrent à bord, avec leur Commission par écrit, accompagnés d'un grand nombre de Commis, d'Interprêtes & de Soldats. » Ils appellerent, suivant la liste qu'on mit entre leurs mains, » tous ceux qui étoient nouvellement arrivés; & les faisant passer en revûe » l'un après l'autre, ils les examinerent depuis la tête jusqu'aux pieds, » avec le soin d'écrire leurs noms, leur âge & leurs affaires. Ensuite cinq » ou six personnes du Vaisseau furent interrogées à part, sur les circonstances du Voyage; c'est-à-dire qu'on leur demanda d'où ils venoient, quand » ils étoient partis, combien ils avoient employé de tems dans leur route, » & s'il n'avoient pas abordé à quelque autre Port. On écrivoit leurs réponses. On fit aussi diverses questions, sur un Officier du Vaisseau, qui étoit » mort le jour précédent. On observa soigneusement sa poitrine & le reste » de sa peau, pour s'assurer qu'il n'y avoit point de croix ni d'autres mar-

(81) *Ibidem.* pages 49 & suivantes. Kæmpfer donne la description de quelques autres Edifices; mais ils ne l'emportent pas sur ceux que le Pere Tachard a décrits. D'ailleurs, ce Missionnaire ne s'étoit pas proposé de décrire tous les Edifices du Royaume de Siam.

» ques


CARTE DE
L'EMPIRE DU JAPON
Pour servir a l'Histoire Generale
des Voyages
Par M Bellin Ing.r de la Marine
1752.
Echelles
MER DE CORÉE
MER DU JAPON
I de Tsussima
I. d'Iki
I. d'Oki
I de Sado
G DE SADO
Port de Nigata
Cap de Sangaar
Cap de Nabo
Port de Nambu
Dewa
Oxu
Jetsingo
Jeetsju
Canga
Koodsuke
Simoodsuke
Fitats
Musasi
Kai
Sinano
Mino
Oari
Idsumo
Iwami
Jnaba
Tasima
Tango
Tamba
Mimasaca
Bingo
Bitsiu
Bitsen
Farima
Aki
Swo
Nanga
Sitzu
Iga
Idsimi
Jamatto
Kinokuni
Isle Awasi
Sanoki
Tosa
Awa
Iyo
I DE XIXOCO
Buigen
Chicugen
Tsicungo
Figen
Bungo
Fingo
Fiunga
Saxuma
Vosumi
XIMO
ISLE DE
I de Firando
Isles de Gotto
Isle d'Amacusa
DÉTROIT DE DIEMEN
I. d'Iquisenqu
I. de Tacuxima
Partie des Isles de Liqueio
Idsu
Kadsusa
Awa
Cap d'Awa
Golphe de Jedo
Jedo
Suruga
Isle de Fatsisio
Longitude de l'Isle de Fer
N.o 5. Tome X Page 484

» ques de la Religion Romaine. Les Hollandois obtinrent que son corps fût » emporté le même jour; mais on ne permit à personne de l'accompagner, » ni de voir dans quel lieu on l'avoit enterré. Après cette revûe, on posta » des Soldats & des Commis à chaque coin du Vaisseau, qui passa, pour » ainsi dire, entre les mains des Japonois avec toute sa charge. On laissa » la Chaloupe & l'Esquif aux Matelots Hollandois, mais seulement pour ce » jour-là, & pour leur donner le tems de prendre soin de leurs ancres. » Mais on demanda les pistolets, les coutelas & toutes les autres armes, » qui furent mises en lieu de sûreté; & le lendemain, on se fit donner » aussi toute la poudre. Kæmpfer avoue que, s'il n'avoit été prévenu sur de si bizarres procédés, il auroit été fort allarmé de sa situation. Il ajoute que la vérité l'oblige de remarquer encore, qu'à la premiere vûe des Côtes du Japon, » chacun fut obligé, suivant l'ordre des Supérieurs & l'ancien » usage, de donner, au Capitaine, son Livre de Prieres & ses autres Livres » de Religion, avec tout l'argent de l'Europe, qu'il avoit apporté; & que » le Capitaine, après avoir fait un Mémoire de ce qui appartenoit à chaque » Particulier, mit tout dans un vieux tonneau, & le cacha aux Japonois » jusqu'au départ du Vaisseau (82).

Kæmpfer. 1690.

Aussi-tôt que ces tyranniques Officiers se furent retirés, le Comptoir Hollandois fit porter, à bord, toutes sortes de rafraîchissemens; & les Directeurs, s'y étant rendus le lendemain, firent assembler tout l'Equipage, pour entendre lire à quelles humiliantes conditions les Députés de la Compagnie étoient reçus dans ce Port. Le papier, qui contenoit ces Ordres, fut exposé publiquement, suivant l'usage du Japon. Kæmpfer, ayant souhaité de descendre à Desima, se vit obligé, comme le plus simple Matelot, de prendre un Passeport du Vaisseau de Garde Japonois, pour le montrer aux Gardes de Terre. On n'étoit pas plus libre de retourner à bord, sans un Passeport des Gardes de Terre, qui devoit être montré au Vaisseau de Garde (83).

1691. Préparatifs pour le Voyage de Jedo.

L'Ambassadeur Hollandois, qui se nommoit Van-Butenheim, employa quelques mois, suivant l'usage établi, à se disposer au Voyage de Jedo, résidence ordinaire de l'Empereur du Japon. Kæmpfer s'étend beaucoup sur les préparatifs (84), & donne d'abord un idée générale de cette route. Depuis plusieurs siécles que l'Empire du Japon est divisé en sept grandes Contrées, on a cherché à rendre les Voyages plus commodes, par un grand chemin, qui borne chacune de ces Contrées; & comme elles se sont subdivisées en plusieurs Provinces, on a fait aussi, dans chaque Province, des routes particulieres, qui aboutissent toutes au grand chemin, comme les petites rivieres vont se perdre dans les grandes. Tous ces chemins ont pris leur nom de la Contrée ou de la Province à laquelle ils conduisent.

Observations sur les chemins du Japon.

Les grands chemins sont si larges, que deux troupes de Voyageurs, quelque nombreuses qu'elles soient, peuvent y passer en même-tems sans obstacle. Celle qui monte, c'est-à-dire, dans le langage du Pays, celle qui va vers Meaco, prend le côté gauche du chemin; & celle qui descend, ou

(82) *Ibid.* page 91.
(83) *Ibid.* page 92.
(84) On rejette ces usages Japonois à la Description générale.

Kæmpfer. 1691.

qui vient du côté de Meaco, prend le côté droit. Toutes les grandes routes sont divisées, pour l'instruction & la satisfaction des Voyageurs, en milles géométriques, qui sont tous marqués, & qui commencent au grand pont de Jedo, comme au centre commun de tous les grands chemins. Ce pont est appellé, par prééminence, *Nipon-bas*; c'est-à-dire, le Pont du Japon. Ainsi, dans quelque lieu de l'Empire qu'un Voyageur se trouve, il peut sçavoir, à toute heure, de combien de milles Japonois il est éloigné de la résidence de l'Empereur. Les milles sont marqués par deux petites hauteurs, placées vis-à-vis l'une de l'autre, de chaque côté du chemin, au sommet desquelles on a planté un ou plusieurs arbres. A l'extrêmité de chaque Contrée, de chaque Province, & des petits Districts, on rencontre un pilier de bois ou de pierre, placé dans le grand chemin, sur lequel on a gravé des caracteres, qui font connoître quelles sont les Provinces & les Terres qui s'y terminent, & même à qui elles appartiennent. Les chemins de traverse ont aussi leurs inscriptions, pour guider les Voyageurs (85).

Idée générale de la route de Jedo.

Dans le Voyage de Nangasaki à la Cour, on fait passer les Hollandois par deux de ces grands chemins; & de l'un à l'autre, par eau. Ainsi toute la route est divisée en trois parties. Ils se rendent, d'abord par terre, au travers de l'Isle Kiusju, à la Ville de Kokura; ce qui demande cinq jours. De Kokura, ils passent le Détroit, dans de petits Bateaux, jusqu'à Simonoseki, qui est éloigné d'environ deux lieues, & où ils trouvent, à l'ancre, une Barque qui attend leur arrivée. Ce Port est également & sûr & commode. Le chemin de Nangasaki à Kokura, porte au Japon, le nom de Sakaido, qui signifie chemin des Terres Occidentales. A Simoneki, on les fait embarquer pour Osacka, où, d'un tems favorable, ils arrivent dans l'espace de huit jours. Quelquefois le Bâtiment ne va pas plus loin que Fioray. Osacka est éloignée de Fioray, de treize lieues de mer Japonoises. Ils font ce chemin dans de petits Bateaux, après avoir laissé leur Barque à Fioray, jusqu'à leur retour. D'Osacka, ils traversent, par terre, le Continent de la grande Isle de Nipon jusqu'à Jedo; ce qui prend environ quatorze jours. Le chemin d'Osacka, à Jedo, est nommé Tookaido, c'est-à-dire, chemin de la mer ou de la Côte. Les Hollandois séjournent vingt jours à Jedo; & revenant à Nangasaki par le chemin, ils employent, à tout le Voyage, environ trois mois. Il est, au moins, de trois cens vingt & trois lieues Japonoises; cinquante-trois & demie, de Nangasaki à Kokura; cent trente-six, de Kokura à Osacka; & cent trente-trois d'Osacka à Jedo; qui reviennent à deux cens milles d'Allemagne (86). Dans cette route, on traverse, où l'on

(85) Kæmpfer, Tome III. pages 304 & 305.

(86) Les lieues, ou les milles du Japon, ne sont pas d'une égale longueur. Les lieues de terre, dans l'Isle de Kiuskiu, & dans la Province d'Isje, sont de cinquante Tsjo chacune, & les autres lieues communes ne sont que de trente-six. Les premieres se font à cheval en une heure de marche, & les autres en trois quarts-d'heure. Le Tsjo est la mesure de la longueur d'une rue. Il contient soixante kins, ou nates, qui font environ autant de toises Européennes. A l'égard des lieues de mer, deux & demie font un mille d'Allemagne, hors du pays; mais au-dedans, comme les Japonois s'expriment, c'est-à-dire, entre les Isles & aux environs, ils les mesurent suivant la longueur des Côtes, sans avoir là-dessus de compte fixe. Kæmpfer ne put juger de leur proportion avec les lieues de terre, ou les milles d'Allemagne, mais il les croit plus courtes.

voit, à quelque distance, trente-trois grandes villes, & cinquante-sept petites, entre un nombre infini de villages & de hameaux.

Kæmpfer. 1691.

Train de l'Ambassadeur Hollandois.

Le train de l'Ambassadeur étoit composé d'un grand nombre d'Officiers, qui marchoient dans cet ordre: premiérement, un Dosin, ou Lieutenant du Bugio. Ensuite son propre Lieutenant; un Bailly de Nangasaki; l'Ambassadeur de la Nation Hollandoise; le Chef des Interprêtes, nommé Joseimon, ou Brasmon; un Marchand, nommé Abouas; Kæmpfer, & Dubbels son assistant; tous à cheval. Après eux marchoient l'Interprête en second, nommé Trojemon; son fils, en qualité d'Eleve, & un autre Bailly de Nangasaki; enfin, le Joriki, ou le Bugio, c'est-à-dire le Commandant en Chef, qui se nommoit Assagona-Pandaa-Nasin, porté dans sa voiture, précédé d'un cheval de main, & suivi d'un Officier qui portoit sa pique d'Etat, ornée, au sommet d'une boule & d'une plaque d'argent, qui sont la marque de son autorité. Les Cuisiniers, avec la batterie de Cuisine, & les deux Sécretaires de la route, partoient toujours quelque tems avant ce cortege; les premiers, pour tenir des viandes prêtes à l'arrivée de l'Ambassadeur; les autres, pour faire un compte exact de tous les frais du Voyage; des meubles Hollandois, du nombre d'hommes & de chevaux qu'on employoit à les porter, de la quantité de milles qu'on faisoit chaque jour, du nom des Hôtelleries & de tout ce qui arrivoit de remarquable sur la route. Les Cuisiniers étoient suivis des Valets, des Palefreniers, & de quelques Porteurs, qui doivent se succéder tour-à-tour; tous à pieds. Les chevaux de monture portoient, outre leur Cavalier, chacun deux coffres; & les nattes, sur lesquelles on couchoit la nuit, étendues par-dessus. Les Cavaliers sont assis les jambes croisées, ou dans la posture qu'ils trouvent la plus commode.

Route de Nangazaqui à Kokura.

Le chemin, au travers de Nangasaki, est rude & fatiguant, parce qu'on ne cesse pas de monter. On trouve, en sortant de la ville, un village, nommé Mangom, qui n'est pas éloigné du lieu où l'on exécute les Criminels. Il n'est habité que par des Taneurs, qui exercent, au Japon, l'office de Bourreaux. Environ deux lieues plus loin, on arriva au village d'Urakami. Cinq milles au-delà, les Hollandois virent, pour la premiere fois, une colonne de pierre, d'une toise & demie de hauteur, sur laquelle étoient gravés des caracteres, qui marquoient les bornes des Territoires de Nangasaki & d'Omura. Une heure après, ils arriverent au village de Tockitz, sur la Baie d'Omura. Ils y dînerent: mais, quoiqu'ils eussent apporté leurs provisions, & qu'ils fussent servis par leurs propres Cuisiniers, on leur fit payer une somme assez considérable, pour quelques autres rafraîchissemens auxquels ils n'avoient pas touché. Le chemin de Nangasaki, jusqu'à ce village, est fort inégal, montueux & pierreux, comme tout le Pays d'alentour. De fertiles vallées s'étendent entre les montagnes; &, par l'industrie des Habitans, les montagnes mêmes sont cultivées jusqu'au sommet. Kæmpfer ne vit rien de plus remarquable, dans cet espace, que l'Idole de Dsisos, qui est le Dieu des chemins & le Patron des Voyageurs, taillée dans le roc, en neuf en-

Dsisos, Dieu Japonois des Chemins & des Voyageurs.

Ibid. pages 306. Montan, dans son Ambassade du Japon, p. 104, compte vingt-cinq milles Japonois, pour un degré, & trois cens cinquante-quatre de Nangasaki à Jedo; sçavoir, vingt-deux de Nangasaki à Osacka, & cent trente-quatre d'Osacka & Jedo.

KÆMPFER. 1691.

droits différens. Il en obſerva une autre, de la même eſpece, haute d'environ trois pieds, ornée de fleurs, & placée ſur un pilier de pierre. Cette Idole avoit, devant elle, deux autres petits piliers, creux par le haut, ſur leſquels brûloient des lampes, entretenues par les libéralités des Voyageurs. A peu de diſtance, on voyoit un Baſſin plein d'eau, où ceux, qui veulent offrir quelque choſe à l'Idole, doivent d'abord ſe laver les mains. En arrivant à Urakami, les Hollandois furent frappés par la vûe d'un magnifique Toori, c'eſt-à-dire, d'un grand Portail qui conduit à un Temple de Cami, & qui annonce, par une inſcription, la demeure de cette Divinité.

Politeſſe forcée du Prince d'Omura.

A Tockitz, l'Ambaſſadeur trouva le Maître d'Hôtel du Prince d'Omura, qui, par reſpect pour l'Empereur, & ſans autre conſidération, comme il le fit déclarer, lui faiſoit offrir toutes ſortes de ſecours pour ſon Voyage. On tenoit prêts deux Feiſſenurs, ou deux Bateaux de plaiſance, pour lui faire traverſer la Baye, juſqu'à Sinongi, qui n'eſt qu'à ſept milles & demi de Tockitz. Ces Feiſſenurs ſont maſſifs, mais fort propres. Ils avoient, chacun, quatorze Rameurs, vêtus de robes bleues, à raies blanches. On avoit arboré, ſur la poupe, l'étendart du Prince, avec l'Ecu de ſes armes, qui étoient une roſe à cinq feuilles en champ d'azur. Devant l'étendart étoit placé le ſymbole ordinaire de l'autorité ſupérieure, qui eſt une touffe de papier decoupé, attachée au bout d'un long bâton, auprès duquel le Bugio planta ſa pique. Un des Sécrétaires du Prince s'aſſit d'un côté, & le Pilote de l'autre. Le Bugio & l'Ambaſſadeur prirent poſſeſſion des deux cabanes.

Baie & ville d'Omura.

On arriva le ſoir à Sinongi, après avoir fait dix milles dans tout le jour; quoique, par terre, on en compte quinze de Tockitz, parce qu'il faut faire le tour de la Baie d'Omura. Il y a fort peu d'eau dans cette Baie. Elle s'étend à l'Oueſt-Sud-Oueſt; & communiquant à la mer par un petit Détroit, elle a réguliérement ſon flux & ſon reflux. Les Hollandois virent la ville d'Omura, qui eſt la réſidence du Prince, ſituée ſur le Havre, à la diſtance d'environ deux milles à la droite. Derriere la ville, ils apperçurent une montagne, qui jettoit de la fumée. On trouve, dans la Baie d'Omura, des coquilles, qui produiſent des perles. Anciennement on y ramaſſoit de très beau ſable d'or, le long des Côtes, qui ſont préſentement inondées. Omura dépend de la grande Province de Fiſen, comme Nangaſaki, Firando, Gotho, Uriſſigino, Ficaſſeri & d'autres petits Diſtricts, qui relevoient autrefois d'un Roi particulier.

Bains chauds d'Uriſipino.

On partit de Sinongi, le 14, & traverſant une montagne, on fit deux milles pour arriver aux Frontieres d'Omura, où l'on entre dans le petit Diſtrict d'Uriſſigino. Dix hommes balaierent ici le chemin, devant les Hollandois, juſqu'au village qui donne le nom au Diſtrict. Aſſez proche de ce Village, ſur le bord d'une petite riviere qui tombe d'une montagne voiſine, on rencontre des bains chauds, fameux par leurs différentes vertus. Tout l'édifice eſt fermé de baluſtres de bambous, travaillés avec beaucoup d'art. Chaque bain a deux robinets; un pour l'eau froide, & un pour l'eau chaude. La ſource n'eſt pas profonde; mais l'eau bouillonne avec tant de violence, & paroît ſi chaude, qu'aucun des Hollandois n'eut la hardieſſe d'y plonger les doigts. Kæmpfer, ne lui trouvant pas d'odeur ni de goût, attribua toute ſa vertu à la ſeule chaleur. Mais, pour le convaincre qu'il y avoit

quelque chose de plus extraordinaire, un Japonois arracha une branche d'arbre, & l'ayant plongée dane le puits, il lui en donna une feuille à mâcher; ce qui lui rendit la bouche & la langue, comme peintes de verd & jaune (87).

Kæmpfer. 1691.

Swota & autres lieux où se fait la Porcelaine du Japon.

Deux milles & demi au-delà des bains, on arriva au village de Swota, après avoir trouvé, sur la gauche du chemin, un grand nombre des maisons. Les Habitans de Swota font une espece de grands pots de terre, qui servent, au lieu de tonneau, à tenir l'eau sur mer; assez semblables à ceux que les Européens nomment Martabanes, d'un Royaume Indien de ce nom, où l'on en fait une grande quantité, qui se transportent dans toutes les Indes. Une grande & belle riviere, qui coule de Swota vers l'Orient, au travers d'une vaste Plaine, va se jetter dans le Golfe de Simabara. C'est dans le même village, comme à Urisipino, sur les montagnes voisines, & dans plusieurs autres lieux de la Province de Fisen, que se fait la Porcelaine du Japon, d'une argile blanchâtre, qui s'y trouve en abondance.

En sortant de Swota, les Hollandois eurent à traverser plusieurs rivieres, dont quelques-unes sont navigables; & passant par les villages de Narisii & de Wenvaki, ils acheverent une journée d'onze milles à celui d'Ooda, où ils devoient passer la nuit. Ils avoient marché, pendant tout le jour, par des vallées agréables & fertiles, & dans les plus belles campagnes, plantées d'arbres, qui portent le thé, à quelques pas du chemin. Ces arbrisseaux, qui n'ont pas plus de six pieds de hauteur, ont fort peu d'apparence, lorsqu'ils sont depouillés de leurs feuilles, comme ils l'étoient dans cette saison. Les champs de riz parurent plus beaux, à Kæmpfer, que dans aucun autre Pays du monde. Toute la Province de Fisen est renommée par l'abondance de son riz, dont on compte jusqu'à six différentes sortes. La meilleure, qui est celle des environs d'Omura, se transporte à Jedo pour l'usage de l'Empereur.

Riz d'Omura, réservé à l'Empereur.

Le jour suivant, on passa par Sanga, Capitale de la Province de Fisen, pour aller passer la nuit à Todoroki, après avoir fait dix à onze milles. Tout le Pays de cette marche est plat, rempli de rivieres, & de champs semés de riz. Les lieux remarquables, sur le passage, sont premiéremenr Totimatz, grand village, à demi mille d'Ooda. Kæmpfer y vit, pour la premiere fois, des femmes de Fisen, & ce spectacle lui parut fort étrange. Elles sont si courtes, qu'on les prendroit toutes pour de jeunes filles. Mais avec une si petite taille, elles sont bien proportionnées, & la plûpart fort jolies. Elles se peignent le visage, ce qui acheve d'en faire, comme autant de poupées; & lorsqu'elles sont mariées, elles s'arrachent les sourcils. Un mille au-delà de Torimatz, on trouve un autre grand village, nommé Kongawamatz. Une riviere bourbeuse, qui le traverse, & qui va se perdre dans la mer, quatre ou cinq milles plus bas, offre un très beau pont de bois, & n'est gueres sans quelques Barques de plaisir, qui montent & qui descendent. Plus loin, d'un quart de mille, on passe par le village d'Utsinsin, où l'on change de Porteurs & de Voitures; & un demi-mille au-delà, par celui de Botack, après lequel on rencontre, à peu de distance celui de Krasignomas,

Femmes d'une taille & d'une figure extraordinaires.

(87) Page 385 & précédentes.

KÆMPFER. 1691.

qui est composé de trois parties ; la premiere, en deçà d'une grande riviere, qui coule au Sud-Est, se nomme Fooknamas ; la seconde, qui communique avec la premiere par un Pont de cent cinquante pas de longueur, s'appelle Jakimootz-mas ; & la troisiéme, Fasijnomas. Dans les deux premieres, on voit des moulins à papier, & plusieurs bonnes Manufactures d'étoffes de soie. De la même matiere que les Japonois employent pour le papier, ils tirent une espece de laine filée, qui sert à faire des voiles.

Après avoir fait encore un quart de mille, les Hollandois arriverent aux Fauxbourgs d'Onsijmatz, & bientôt à Sanga, résidence du Prince ou du petit Roi de la Province de Fisen. Cette ville est grande & fort peuplée, mais plus longue que large. Elle est fermée de murailles, autant pour l'ornement que pour sa défense. Les rues sont larges & droites, avec des canaux & des rivieres qui les traversent, & qui vont se perdre dans la mer d'Arima, proche d'une ville du même nom. Les maisons y sont basses ; & les boutiques tendues de noir, pour l'ornement. Kæmpfer admira ici plus que jamais la petitesse & l'agrément des femmes, qui paroissent moins, dit-il, des créatures vivantes, que des figures de cire, quoique la couleur vermeille de leurs levres rende témoignage à leur bonne constitution (88).

Fertilité de la Province de Fisen.

La campagne, à plusieurs milles autour de Sanga, est fertile, unie & coupée de rivieres ou de canaux, bordés d'un grand nombre d'écluses, qui peuvent servir à mettre en un moment toute cette étendue du Pays sous l'eau. Aussi le riz y croît-il parfaitement. Kæmpfer mettroit cette belle & fertile Province au-dessus de la Medie même (89), s'il l'avoit trouvée mieux fournie de bestiaux & d'arbres fruitiers. C'est d'ailleurs la plus grande du Saikokf. Le Prince de Fisen n'a pas moins de quatre cens mille villages, ou hameaux, qui dépendent de lui.

Les Hollandois employerent une heure & demie à traverser Sanga, quoiqu'ils marchassent assez vîte. Hors de la porte, par laquelle ils sortirent, ils virent une longue allée de sapins, des cigognes perchées sur les arbres, mais moins grosses que celles de l'Europe, & plusieurs faucons, que quelques hommes portoient sur leurs mains, suivant l'usage du Japon. Après avoir passé par le village de Farnamatz, à un mille de Sanga, & traversé quelques rivieres, ils arriverent vers le milieu du jour au grand village de Kansacki, à deux milles de Farnamatz. Les chemins étoient propres, unis, & couverts de sable frais. Quatre milles plus loin, ils acheverent cette journée dans un autre grand village, nommé Todoroki ; mais pour y arriver, ils avoient passé quelques rivieres & plusieurs villages, dont les principaux sont Haddi, ou Faddi, car il n'est pas aisé de distinguer l'H de l'F, dans la prononciation des Japonois, Nittanvah & Magabar. Ils avoient traversé un bois de fort grands sapins ; & sur la droite du chemin, à une lieue de Magabar, ils avoient vû le Château de Kurume, Edifice magnifique où le Prince de Tsikungo fait sa résidence.

Agrémens des chemins.

Le 16, ils se rendirent à Taisero, qui n'est qu'à un demi mille de Todoriki. C'est un grand village, que l'Empereur avoit ôté, depuis peu d'années, au Prince de Fisen, pour le donner au Seigneur de Tsussima & de

(88) Page 390. (89) *Ibidem.*

Simabata, qui n'avoit possedé jusqu'alors aucune terre dans le Continent du Japon, & qui n'étoit maître que des deux Isles d'Iki & de Tsussima, situées vers la Corée. De Taisero, après avoir passé quelques rivieres, & les villages d'Ynamatz, Farda & Dsusanka, les Hollandois s'arrêterent pour dîner, à Jamaïjo, village fort peuplé. Près de Dsausanka, le chemin se divise en deux, dont l'un tourne à droite, du côté de Kurine, & l'autre à gauche, le long de quelques montagnes, vers Fakatto. L'après-midi, ils continuerent leur chemin dans des Cangos, au travers des montagnes voisines, qu'on ne traverse point aisément à cheval. Ces Voitures, qui ont la forme d'un petit panier quarré, ouvert de tous côtés, & simplement couvert d'un petit toit, soutenu d'un bâton, sont fort incommodes aux Voyageurs. En montant la montagne de Fiamitz, on rencontre un petit village sans nom, dont tous les Habitans étoient descendus d'un même homme, qui vivoit encore. Kæmpfer fut surpris de les voir tous, beaux & bienfaits, avec toute la politesse qui est le fruit de la meilleure éducation (90). Le passage de la montagne est d'environ deux milles, après lesquels on descend, pendant l'espace d'un mille & demi, à Utsijino, où l'on reprend des chevaux, pour arriver le soir au village d'Itz, qui est situé sur une riviere. Kæmpfer observa que les champs étoient environnés d'arbres qui portent le thé. Les Habitans, dit il, font tant de cas de la terre, qu'ils ne veulent donner, à ces arbres mêmes, que les extrêmités de leurs champs.

Kæmpfer. 1691.

Voitures nommées Cangos.

Village peuplé des enfans d'un même Pere.

On partit le lendemain avant la pointe du jour, parce que la journée devoit être de treize milles. Le village de Tabukro, deux rivieres profondes, qui se joignent près d'un autre village, nommé Kujanossa, & celui de Kusuraki, à un mille & demi, duquel on trouve deux pilliers de pierre, qui séparent les territoires de Tsikusen & de Kokura, furent les seules objets qui s'attirerent l'attention de Kæmpfer, jusqu'à Kokura même, où l'on n'arriva qu'après une marche de dix milles. Les Hollandois s'y reposerent, dans une fort belle Hôtellerie. Cette ville est située dans la Province de Busen. Elle étoit autrefois riche & peuplée : mais depuis que les cantons voisins ont été divisés entre plusieurs Princes, elle a beaucoup perdu de son ancienne splendeur. Sa longueur est d'environ un mille Japonois, & sa figure représente un quarré long. Elle est composée de quatre parties ; c'est-à-dire, d'un grand Château, où le Prince fait sa demeure ; & de trois villes, ou plutôt, trois portions d'une même ville, séparées l'une de l'autre. Le Château occupe un grand terrain quarré, qui est environné de fossés & de murs ; & chaque partie de la ville a la même forme. Les Maisons sont basses & petites, les rues larges & régulieres. On y voit de grandes Hôtelleries, quantité de rôtisseries, qui ont des foyers élevés, & des grilles assez semblables à celles d'Allemagne ; des bains publics, & de beaux jardins pour la promenade. Une riviere, qui traverse la ville, du Sud au Nord, sépare sa troisiéme partie des deux autres & du Château ; après quoi elle se perd dans la mer. Ses rives étoient alors bordées d'une centaine de Barques ; car les grands Vaisseaux ne peuvent remonter au-delà de Simonoseki. Elle n'a qu'un Pont, long d'environ deux cens pas, sur lequel regne, de chaque côté, une balustrade de fer, soutenue par des pilliers de bois d'un fort beau travail.

Description de Kokura.

(90) Page 393.

KÆMPFER. 1691.

Les Hollandois quitterent cette ville, après y avoir pris quelques heures de repos. On leur fit prendre le chemin de la Côte, pour s'embarquer dans des Kabajas, ou de petits Bâtimens de passage, qui devoient les transporter à Simonoseki. Ils sortirent de Kokura au travers d'une foule de Spectateurs, qui se tenoient à genoux, dans un profond silence. Kæmpfer n'ose assurer que ce fût par respect pour l'Ambassade Hollandoise. Cependant il ajoute ; » C'est ainsi que nous fîmes nos adieux à l'Isle de Kiusju, ou, comme elle est nommée par le Peuple, Nisijuo-Kuni, c'est-à dire, le pays de Neuf, parce qu'elle est divisée en neuf grandes Provinces. Elle porte aussi le nom de Salkokf, ou de pays Occidental, parce qu'elle est à l'Ouest de la grande Isle de Nipon.

Le Peuple fléchit les genoux devant les Hollandois.

Simonoseki n'est qu'à trois lieues de Kokura. Ce petit trajet, qui n'est qu'un Détroit, formé par une Isle, nommée Kikusicua & Finosama, & par les Côtes de la Province de Busen, est célebre néanmoins par de grands événemens. Laissons-en le récit à Kæmpfer : A notre droite, dit-il, sur les Côtes de la Province de Busen, dans la Jurisdiction de Kokura, nous vîmes une grande Plaine verte, plantée d'arbres, qui se nomme Jamasima, c'est-à-dire, l'Isle des Perles. Proche de cette Plaine est un Château nommé *Dairi*, parce qu'il étoit autrefois la résidence du Dairi, Empereur Ecclésiastique héréditaire. Entre ce Château & l'Isle voisine, qui n'en est pas à plus d'un quart de lieue, on découvre un roc qui s'éleve au-dessus de la mer, avec un pillier de pierre bâti au-dessus, que les Naturels du pays appellent Jorike. Ce Monument fut construit en mémoire d'un Pilote du même nom, qui avoit entrepris de conduire un fameux Empereur du Japon, nommé Tasko, lorsqu'il vint subjuguer les Provinces Occidentales, & leur imposer la forme de Gouvernement qui est actuellement établie dans tout l'Empire. Le Pilote Jorike ayant exposé ce Prince au dernier péril, contre ce roc, prévint le châtiment qu'il crut avoir mérité. Il s'ouvrit le ventre, à la maniere Japonoise ; & pour éterniser un si beau desespoir, l'Empereur ordonna qu'on lui érigeât ce monument. Le même roc est célébre encore par la mort du fils d'un Empereur, héritier présomptif de la Couronne. Fegué ou Feki, Prince d'un grand courage se trouvoit engagé dans une sanglante guerre contre Gego. Il eut le malheur d'être vaincu, & de se voir forcé d'abandonner Osacka, sa résidence ordinaire. Fijuago, qu'il prit pour retraite, ne le mit pas long-tems à couvert. Il eut recours encore à la fuite, & bientôt il perdit la vie. Il n'avoit qu'un Fils, à peine âgé de sept ans. La Nourrice de ce jeune Prince entreprit de s'échapper avec lui par la mer ; mais étant arrivée près de ce rocher, & se voyant poursuivie de si près, qu'il lui parût impossible d'éviter l'Ennemi, elle embrassa fortement le Prince, & dans un transport de douleur & d'affection, elle se jetta dans la mer avec lui. On lit dans les Histoires du Japon, que Fegué, jugeant sa ruine inévitable, envoya sept Navires chargés d'or & d'argent à la Chine, où l'on bâtit, après sa mort, un Temple magnifique à sa mémoire. Les Japonois en éleverent un à Simonoseki, pour immortaliser aussi l'infortune du jeune Prince (91).

Plaine de Jamasima.

Evénemens qui la rendent célebre.

Simonoseki est un fameux Port, situé au pied d'une montagne, dans la

Port de Simonoseki.

(91) Page 400 & précédentes.

Province

Province de Nagatto, la plus Occidentale de la grande Isle de Nipon. La figure de cette Isle approchant de celle d'une mâchoire, elle est coupée par deux grands chemins, qui s'étendent d'un bout à l'autre. L'un va de l'Ouest à l'Est, depuis Simonoseki; & passant par Osacka & Meaco, il conduit à Jedo le long des Côtes. La premiere Partie, c'est-à-dire, depuis Simonoseki jusqu'à Osacka, se fait par eau, parce que les Côtes sont fort montagneuses. L'autre chemin va depuis Jedo, au Nord & au Nord-Est, jusqu'à l'extrêmité de la Province d'Osiu, pendant l'espace d'environ quarante lieues.

Kæmpfer. 1691.

Description de la ville.

La ville de Simonoseki ne contient pas plus de quatre ou cinq cens Maisons, bâties la plûpart sur les deux côtés d'une rue, qui fait toute sa longueur, & qui est coupée par quelques petites. Elle est remplie de Boutiques, dont les principales marchandises sont des vivres & des provisions pour les Navires. C'est le Port commun de tous les Bâtimens qui vont des Provinces Occidentales à celles de l'Orient, ou qui en reviennent. Kæmpfer en compta plus de deux cens à l'ancre, de toutes sortes de grandeurs. On fait à Simonoseki, des écritoires, des boëtes, des assietes, & d'autres ustenciles, d'une pierre serpentine grise & noirâtre, qui se tire des carrieres voisines de la ville. Les Hollandois y ayant été retenus tout le jour suivant, par les vents contraires, passerent l'après-midi à visiter les Boutiques, & le Temple d'Amadaïs, ce même monument, qui fut bâti à l'honneur du jeune Prince, fils de l'Empereur Fegué. Ils y furent accompagnés par deux Officiers de la ville. Après avoir monté vingt-quatre marches, composées de pierres assez mal taillées, ils se trouverent devant trois petits Temples de bois, derriere lesquels on découvre celui d'Amadaïs. Un jeune Prêtre, qui vint les recevoir à la porte, les mena dans une espece d'Anti-chambre, ou de Salle, tendue de crêpe noir. Le plancher étoit couvert d'un tapis broché d'argent, au milieu duquel on voyoit, sur un Autel, l'image du jeune Prince; » c'étoit un agréable enfant, potelé, avec de longs cheveux noirs. Tous les » Japonois de l'assemblée lui firent des révérences à la maniere du pays, en » courbant la tête jusqu'à terre. Chaque côté du tableau offroit les images » de quelques autres Princes du même sang, de grandeur naturelle & vêtus » de noir. Le Prêtre, qui avoit reçu les Hollandois, alluma une lampe, » & leur fit un discours fort touchant sur cette tragique avanture. Ensuite » il les conduisit dans une autre grande chambre, qui étoit la Salle d'au» dience du Monastere. Le Supérieur s'y étoit rendu pour les recevoir. C'é» toit un Vieillard fort maigre, & d'un air grave. Il étoit vêtu, comme les » autres Prêtres, d'une robe de crêpe noir, avec un ruban d'argent qui lui » descendoit, en écharpe, de l'épaule droite au côté gauche. Derriere sa » tête, entre les deux épaules, pendoit une autre piece quarrée, de la mê» me étoffe. C'étoient les marques de son rang & de son autorité. Il s'assit » sur le plancher; & ne voyant pas, aux Hollandois, beaucoup d'empresse» ment à s'approcher de lui, il se releva, pour se retirer dans une des cham» bres voisines, qui sont de petites cellules, séparées l'une de l'autre par de » simples paravents. L'Ambassadeur laissa, pour le Monastere, une piece » d'or, de la valeur d'environ deux richedales & demie, ou douze schel» lings d'Angleterre.

Temple d'Amadaïs.

Ce que les Hollandois y virent.

On partit le 19, pour Osacka. Cette route est de cent trente-six lieues

Route de Simonoseki à Osacka.

Kæmpfer. 1691.

marines. Mais la ſituation des Havres, où l'on relâche, fait une différence d'autant plus conſidérable, que la ſituation des Iſles, grandes & petites, qu'on ne ceſſe pas de rencontrer, y rend la navigation fort irréguliere. Pendant tout ce Voyage, on eut les Côtes de la grande Iſle de Nipon, à babord, c'eſt-à-dire, à la gauche du Vaiſſeau; tandis qu'à ſtribord, ou à la droite, on avoit d'abord celles de la Province de Buisjen, ou de Bungo, & de-là, celles de la petite Iſle & de la Province d'Awadſi.

A deux lieues de Simonoſeki, les Hollandois virent, près du village de Tonnora, un grand Palais, où logent les Princes dans leurs Voyages à la Cour. Cinq lieues plus loin, ils découvrirent le village & la fameuſe montagne de Mottojamena. Ici le Détroit s'élargit, & les Côtes de Saikokf, tournant à droite, forment avec celles de Nipon, une Baie ouverte & ſpacieuſe. Dix-huit lieues au-delà, on perd de vûe Saikokf; & peu après on découvre une grande Iſle, nommée Jeroſſima. Un peu plus loin, on arrive à la vûe d'une haute montagne, nommée Caſſada Jamna, qui eſt à dix lieues de Caminoſeki, & l'on découvre dans l'éloignement les hautes montagnes, couvertes de neiges, de la Province d'Ijo, dans la grande Iſle de Tſikokf. Plus loin, on fit appercevoir aux Hollandois des rochers dangereux, qui ſe nomment Sſo-Sine-Kſo, dont quelques-uns ſont ſous l'eau, & d'autres au-deſſus. Ils entrerent enſuite dans un Détroit, qui ſépare l'Iſle de Nipon d'une Iſle voiſine. Après l'avoir paſſé, ils laiſſerent à gauche un village, nommé Moritzu, qui eſt ſitué dans l'Iſle de Nipon, & à droite un autre village nommé Caminoſeki, qui donne ſon nom à la ſeconde Iſle. Un Fare de bois, bâti ſur un rocher fort élevé, vis-à-vis du Havre, porte une lanterne qu'on allume pendant la nuit pour la ſûreté de la navigation. Kæmpfer obſerve ici que la mer, entre Simonoſeki & Caminoſeki, porte le nom de Suwonada, c'eſt-à-dire, Havre de Siwo, parce qu'elle mouille principalement les Côtes de la Province de Siwo.

Iſle & village de Caminoſeki

Dſino Camiro.

De Caminoſeki, on fit encore ſept lieues juſqu'à *Dſino Camiro*, où l'on mouilla vers huit heures du ſoir, après avoir fait, pendant le jour, quarante-cinq lieues marines du Japon. Dſino Camiro eſt un village de plus de cent Maiſons, dont quelques-unes ſont bien bâties, ſur les Côtes de la Province d'Aki, au fond d'un Port environné de montagnes. On lui donne le nom de Dſino, qui ſignifie Bas, pour le diſtinguer d'un autre village, nommé Okino Camiro ou Haut Camiro, qui n'en eſt pas éloigné, ſur la même Côte. Le Mardi, un calme, qui dura toute la matinée, ne permit d'avancer qu'à force de rames. On paſſa devant Okino Comiro, qui contient environ quarante Maiſons, ſituées à l'extrêmité Orientale d'une petite Iſle très fertile, dont les collines & les montagnes ſont cultivées juſqu'au ſommet. L'Iſle de Tſwa ſe préſente enſuite à la gauche, avec un fort bon Port, dont la forme eſt en demi cercle, ſur la Côte Méridionale, & bordé d'environ vingt Maiſons. Dans le cours de l'après-midi, on eut la vûe d'un village nommé Camogari, ſur les Côtes de la Province d'Aki. Vers la nuit, on entra dans le fameux Havre de Mitaré, après avoir fait, pendant tout le jour, dix-huit lieues marines, entre quantité d'Iſles, les unes fertiles & cultivées, mais la plûpart ſtériles & déſertes, ou compoſées même de rochers. On avoit eu à ſtribord la Province d'Ijo, dans l'Iſle de Tſikoko, & de l'autre

Iſle de Tſwa & ſon Port.

côté la Province d'Aki, dans l'Isle de Nipon. Les plus hautes montagnes de ces deux Provinces étoient couvertes de neiges.

Le 21, ayant levé l'ancre au commencement du jour, Kæmpfer observa que les Côtes de l'Isle de Tsikoko, s'approchent si fort, autour de celles de Nipon, qu'elles forment un Détroit, dont la largeur, en quelques endroits, n'est que d'une lieue du Japon. Deux lieues au-delà de Mitarei, on eut la vûe de Ksurissima, Place peu considérable, & située à la pointe de l'Isle de Tsikdko. C'est la résidence du Seigneur de Firesima, dans la Province d'Aki, qui possede aussi neuf petites Isles voisines. Deux ou trois lieues plus loin, on passa devant la ville d'Imabari, dont le Château est un Edifice magnifique, orné de plusieurs hautes Tours, & demeure ordinaire de Sijromottosano, fils du Pince de Kijnokuni, qui avoit épousé la fille de l'Empereur. On fit ensuite cinq lieues, pour arriver à l'entrée d'un Détroit fort serré, qui offre, à bas-bord, un village nommé Fanguri, situé au pied de deux montagnes, & célébre par ses salines. Plusieurs autres petits villages, qui bordent les Côtes, ne sont habités que par des Pêcheurs. Une lieue au-dessus de Fanguri, on rencontre une batterie à fleur-d'eau, qui défend d'autant mieux le passage, que tous les Bâtimens sont obligés de s'en approcher à la portée du pistolet. Quelques lieues plus loin, on voit, à bas-bord, une autre village, nommé Iwangi; mais les terres sont si rompues par la mer, qu'on ne peut distinguer s'il est de l'Isle de Nipon, ou de quelque petite Isle voisine. A peu de distance, on découvre un Temple, situé sur une agréable colline, avec un avant-porte sur le rivage, pour avertir les Passans qu'un long escalier, qui la suit, est l'avenue d'un Edifice sacré. Plus loin, on passe entre des monragnes, hautes & escarpées, au pied desquelles il y a plusieurs bons Ports & quantité de Hameaux. On voit, à la droite, dans une Isle, le grand village de Swoja, qui est renommé par son sel; & près de-là, celui de Jugi, ou d'Ige, qui n'est habité que par de riches Particuliers.

Seigneur de Firesima & ses Domaines.

Batterie qui défend un passage fort étroit.

Plus loin, les Hollandois passerent devant une petite Isle, remarquable par sa forme, qui est celle d'une haute pyramide. A la droite du Vaisseau, ils avoient la mer à perte de vûe. C'est un grand Golfe, qui s'étend entre Iko & Sanecki, deux Provinces les plus Septentrionales de l'Isle de Tsikoko, & qui s'enfonce si loin qu'on n'en découvre pas le fond. De l'autre côté, la grande Isle de Nipon offre plusieurs villages. A quelque distance, on entra, dans le fameux Havre de Tomu, qui est accompagné d'un Bourg, nommé Bingono Tomu, pour le distinguer d'un village de même nom. Il est situé sur une éminence, au pied de la montagne, dans la Province de Bingo, qui est du Continent de l'Isle de Nipon; & sa forme represente un demi cercle. On y fait des nattes très fines, & des tapis de pied, qui se transportent dans plusieurs autres Provinces. Outre un beau Monastere, qui se présente derriere le Bourg, on apperçoit, à quelque distance, un fameux Temple de l'Idole Abuto, à laquelle on attribue quanrité de guérisons miraculeuses, & le pouvoir d'accorder un vent favorable pour la navigation. Les Matelots & les Passagers attachent quelques pieces de monnoie, à une planche qu'ils jettent dans les Flots, & le Prêtre assure que ces offrandes ne manquent jamais d'aller au rivage & de se rendre entre ses mains. Cepen-

Isle en forme de pyramide.

Temple de l'Idole Abuto.

KÆMPFER. 1691.

dant, par précaution, dit Kæmpfer, il vient, dans un petit Bâteau, demander cette sorte de tribut, à tous les Navires, qui passent devant le Temple. On découvre, vis-à-vis, une Isle couverte de grands arbres, comme la plûpart des montagnes voisines.

Caverne où l'on adore le Dieu Kobodaïs.

A sept lieues de Tomu, on jetta l'ancre, vers le coucher du Soleil, à Sigraisi, Port situé dans une petite Isle, à l'extrêmité d'une vallée charmante & bien cultivée. Le Dieu Kobodaïs y est adoré, dans une caverne, qui est au sommet de la montagne. On avoit fait, ce jour-là, dix-huit lieues marines, à l'Est & au Nord-Est. Le 22, après en avoir fait sept entre diverses petites Isles, on s'arrêta devant Sijmotzi, ou Sijmotzui, ville située dans la Province de Bitgu, au pied d'une montagne cultivée, avec un Château voisin, nommé Siwos, qui est accompagné d'un petit village. Assez près de-là, on eut la vûe de l'Isle Tsusi Jamma, vers laquelle on gouverna directement, pour faire route à l'Est. La mer commence à se retrécir ici, par le rapprochement mutuel des Côtes de Nipon & de Tsikoko. A gauche, sur les Côtes de Bitsju, on voit un grand Port, ouvert au vents du Sud, qui a de chaque côté un village sur ses bords. Huit lieues plus loin, sur la même Côte, au Nord, on trouve le grand & beau village de Sigmodo, ou Usijmano, défendu par un Fort; & sept lieues au-delà, le Château d'Ako, dont les murailles blanches & les hautes Tours, avec la ville du même nom, qui est par derriere, forment un point de vûe fort curieux. Les Côtes voisines ne presentent que des rochers. Muru, qu'on rencontre à trois lieues d'Ako, est un Port célebre, & des plus sûrs, par l'abri qu'il reçoit d'une montagne qui s'avance à l'Ouest & qui le couvre. Une bonne partie du bassin est entourée d'un mur épais de pierre de taille. La ville, qui est bâtie le long de ce mur, dans une situation agréable & commode, appartient à la Province de Bisen. Elle consiste dans une longue rue, qui regne en demi cercle le long du rivage, & dans quelques autres qui s'étendent vers la montagne. Outre les provisions, qui s'y vendent en abondance, elle est célebre par une Manufacture de cuirs de chevaux, qu'on y tanne à la maniere de Russie, & dont on releve la couleur par différentes sortes de vernis. Les montagnes voisines sont cultivées jusqu'au sommet. Un Bois, qui est derriere la ville, acheve de rendre le point de vûe fort agréable, non-seulement par sa verdure, mais encore par quelques Bastions ronds, dont il est environné, & par quantité de beaux Edifices qui servent au logement des Officiers & des Soldats. La colline, où le Bois & le Fort sont situés, est jointe à la ville par une petite langue de terre, mais avec des murailles & des portes, qui empêchent la communication. Les Hollandois descendirent à Muru, avec quelques Japonois. On leur fit traverser la Maison d'un Marchand, pour entrer dans la grande rue; & de-là on les conduisit chez un Baigneur, où ils eurent la liberté de se rafraîchir. A leur retour, ils trouverent les rues bordées de Spectateurs, qui se mettant à genoux, sans faire le moindre bruit, les rendirent encore incertains si ces témoignages de respect étoient pour leur Nation.

Muru & sa description.

Divers lieux remarquables, sur la Côte de Nipon.

Ils leverent l'ancre, le 23; &, pendant tout le jour, ils laisserent successivement, à la gauche du Vaisseau, sur les Côtes de Nipon, divers lieux qui s'attirerent l'attention de Kæmpfer. *Abosi* est une ville défendue par

quelques Forts, qui contient un grand Magasin impérial, & qui est gouvernée au nom de l'Empereur. Un Intendant y reçoit les revenus de ce Monarque. Elle est située dans le territoire du Prince de Farima. Fimesii, ou Fimedsi, est une autre petite ville, avec un Château somptueux. Les Côtes, aux environs de ces deux Places, sont pleines de rochers & de sables. *Takasango*, ou *Takosani*, est encore une petite ville, à sept lieues de Muru. Elle domine sur une grande Plaine, dont elle fait l'entrée, qui s'étend l'espace de sept lieues dans l'intérieur du pays, & de cinq le long des Côtes. Akasi, qui la termine, est une ville ouverte, entourée d'un grand nombre d'allées d'arbres, & renommée pour ses Manufactures de Catables, qui sont des robes de femmes d'une toile de chanvre. On découvre, par derriere, au travers des arbres, un Château défendu par des Tours quarrées de trois étages, au milieu duquel est le Palais d'un Bugio du Prince de Fatima. Des deux côtés de la ville, le rivage est couvert de plusieurs grands villages, la plûpart habités par des Pêcheurs, & par des Ouvriers qui tirent du sel de l'eau de la mer, en la faisant bouillir. Près d'Akasi, les Hollandois entrerent dans un Détroit, formé par les Côtes de Nipon, & par celles d'une assez grande Isle, sur laquelle ils virent quelques villages & plusieurs Temples. Plus loin, ils arriverent à la vûe des villages de Jamatta, Faromi, & Sijvoja, qui sont habités par des Pêcheurs & des Artisans. Un peu au-delà, on rencontre le village de Summa, ou plutôt trois villages, confondus sous le même nom. Pendant les anciennes guerres civiles du Japon, quelques Partisans de l'Empereur Feké se défendirent plusieurs années dans cette Place. Summa est suivi du village de Kammagu Fagassi, qui contient trois ou quatre cens maisons; après lequel on trouve la ville & le Port de Fiogo, dans la Province de Setz, à cinq lieues d'Akasi. Ce Port est défendu au Sud, du côté de la mer, par une digue de sable qui s'avance à l'Est d'environ deux mille pas. Elle a coûté des sommes immenses, & la vie de plusieurs hommes. Ayant été ruinée plusieurs fois par les flots & les orages, on désespéroit de la conduire à sa perfection. Mais, s'il en faut croire les Historiens Japonois, un Héros se fit enterrer vif sous les fondemens de l'Ouvrage, pour appaiser le courroux des Dieux de la mer. Quelques-uns font honneur de cette générosité à trente hommes, qui se dévouerent ensemble pour le bien public. Le Port de Fiogo n'est ouvert qu'à l'Est; & de ce côté même, il est couvert en partie par les Côtes de la Province de Setz. C'est le dernier qui mérite quelque remarque, entre Simonoseki & Osacka. Kæmpfer n'y compta pas moins de trois cens Barques à l'ancre. La ville n'a point de Château; mais sa grandeur est presque égale à celle de Nangasaki, & sa forme est en demi cercle autour du Port. On découvre, par derriere, une montagne pelée, qui renferme de riches Mines d'or.

Kæmpfer. 1691.

Port de Fiogo.

A quel prix il fut achevé.

Le Samedi, 24 de Février, les Hollandois quitterent leur grande Barque, qui n'avoit pû les conduire jusqu'au Havre d'Osacka, parce qu'il n'a point assez de profondeur. Ils louerent quatre petits Bateaux, dans lesquels ils se mirent avec leur bagage. Entre plusieurs villes considérables, qu'ils virent sur la Côte de Nipon, Kæmpfer distingue celle d'Amangasaki, qui n'est qu'à trois lieues d'Osacka, & la ville Impériale de Sakai, qui se présente au Sud-Est, en entrant dans la riviere. Après avoir fait dix lieues,

Villes d'Amangasaki & de Sakai.

KÆMPFER. 1691.

depuis Fiogo jusqu'à l'embouchure de la riviere d'Osacka, les quatre Bateaux entrerent dans le bras qui est navigable, à l'Est-Sud-Est. Deux magnifiques Barques, qui attendoient l'Ambassadeur, le porterent, au travers de plusieurs villages qui bordent les Rives, jusqu'aux Fauxbourgs d'Osacka, & dans la ville même. Elle est séparée des Fauxbourgs, par deux Corps-de-garde fortifiés ; c'est-à-dire, un de chaque côté de la riviere. On fit passer les Hollandois sous six beaux ponts de bois; & lorsqu'ils eurent enfin la permission d'aborder, ils entrerent dans une rue fort étroite, par laquelle ils furent conduits au logement ordinaire de leur Nation, dans un coin qui fait face à la plus grande rue de la ville.

Entrée d'Osacka.

Ils y arriverent vers deux heures après midi. On leur distribua aussi-tôt des chambres, divisées, suivant l'usage du pays, avec des paravents. Leurs Interprêtes, qu'ils envoyerent aux deux Gouverneurs de la ville, avec quelques présens, pour obtenir la liberté de les voir, rapporterent bientôt que Nossi-Xemono-Cami, un des Gouverneurs, étoit allé rendre compte, à la Cour, des affaires qui concernoient son administration; & qu'Oragiri-Tassano-Cami, second Gouverneur, qui étoit occupé pour le reste du jour, prioit l'Ambassadeur de remettre sa visite au lendemain.

Visite que les Hollandois rendent au Gouverneur.

En effet, le Dimanche 25 de Février, il fut conduit à l'Audience, avec son cortege. En descendant au Palais, qui est à l'extrêmité de la ville, dans une Place quarrée, on fit prendre, à tous les Hollandois, un manteau de soie, à la Japonoise, qui est regardé comme l'habit de cérémonie. Ils traverserent un passage de trente pas, pour entrer dans la Salle des Gardes, où ils furent reçus par deux Gentilshommes du Gouverneur. Quatre soldats étoient en faction, au côté gauche de la porte; & plus loin, huit Officiers étoient assis sur leurs genoux & leurs talons. La muraille, à droite, étoit garnie d'armes suspendues, & rangées en bon ordre. Kæmpfer y compta quinze hallebardes d'un côté, dix-neuf piques de l'autre, & vingt lances au milieu. Quatre autres chambres, qu'on fit traverser successivement à l'Ambassadeur, n'avoient aussi, pour ornement, que des cris, des sabres, des cimeterres, & quelques armes à feu, renfermées dans de riches étuis noirs & vernissés. Enfin, les Hollandois étant dans la Salle d'Audience, deux Sécretaires les y reçurent civilement & leur présenterent du Thé, jusqu'à l'arrivée du Gouverneur, qui parut accompagné de deux de ses fils. Il s'assit à dix pas de distance, dans un autre Chambre, qu'il ouvrit du côté de la Salle d'Audience, en déplaçant trois Jalousies, au travers desquelles il parla. C'étoit un homme de quarante ans, de taille moyenne, mais d'un air mâle, civil dans ses manieres, & s'exprimant avec beaucoup de douceur & de modestie. Son habillement étoit simple, & sans autre marque de distinction qu'une robe grise de cérémonie, par-dessus l'habit commun. La conversation n'eut rien de plus remarquable. On parla du tems, qui étoit bien froid; de la longueur du Voyage; du bonheur d'être admis à la présence de l'Empereur, & de la distinction des Hollandois, qui, de toutes les Nations du Monde, étoient la seule à qui cette grace fût accordée. Après avoir fait leurs présens, ils se retirerent par le même chemin. Quelques jours, dont ils eurent besoin pour obtenir des Passeports & pour d'autres préparatifs, leur donnerent le tems de visiter le Château, & diverses parties de la ville, dont Kæmpfer donne la Description.

Osacka, dit-il, est une des cinq grandes villes Impériales. Sa situation est également agréable & commode, dans la Province de Setzu. Elle est dans une Plaine fertile, sur les bords d'une riviere navigable, à trente-cinq degrés cinquante minutes de latitude Septentrionale. Sa longueur, de l'Ouest à l'Est, c'est-à-dire depuis les Fauxbourgs jusqu'au Château, est d'environ quatre mille pas communs, sur un peu moins de largeur. La riviere de Jodogava passe au Nord de la ville, coule de l'Est à l'Ouest, & se jette dans la mer voisine. Elle apporte d'immenses richesses aux Habitans d'Osacka. Sa source n'en est qu'à une journée & demie au Nord-Est, où elle sort d'un Lac, qui est au centre de l'Isle, dans la Province d'Oomi, & qui s'est formé, suivant le récit des Japonois, dans l'espace d'une nuit, par un tremblement de terre. Elle sort de ce Lac près du village de Tsinatosas, où elle a un double Pont magnifique; double, parce qu'elle y est divisée par une petite Isle. Elle coule ensuite près des villes d'Udsi & de Jodo, dont la derniere lui donne son nom. De-là, elle continue son cours vers Osacka, où se partageant en deux bras, l'un entre dans la ville, & l'autre va droit à la mer. Cette diminution est réparée par deux autres rivieres, nommées Jomattagava, & Firanogava, qui se jettent dans celle d'Osacka précisément devant la ville, au Nord du Château, & qu'on traverse sur de beaux Ponts. Toutes ces eaux réunies, ayant arrosé le tiers de la ville, un large canal en conduit une partie dans les quartiers du Sud, qui sont les plus grands & la demeure des Habitans les plus riches. On en a tiré divers petits canaux, qui passent dans les principales rues, & d'autres qui ramenent les eaux dans le grand. Ils sont assez profonds, pour recevoir de petites Barques, qui apportent les marchandises & les commodités de la vie, devant la porte des Habitans. Kæmpfer admira la régularité de cette multitude de Canaux, sur lesquels on a bâti quantité de Ponts, dont plusieurs sont d'une rare beauté. Un peu au-dessous du grand canal, un autre bras, qui se sépare de la riviere, mais qui n'est pas navigable, coule rapidement à l'Ouest, & va se rendre dans la mer d'Osacka. Mais le principal Courant, qui demeure entre ce bras & le canal, continue son cours dans la ville, au bout de laquelle il tourne à l'Ouest, pour arroser les Fauxbourgs & les villages voisins. Ensuite, se divisant en plusieurs branches, il se jette dans la mer par différentes embouchures.

Kæmpfer. 1691. Description d'Osacka.

Riviere de Jodogava.

Son origine & son cours.

Cette riviere est étroite, mais d'une profondeur qui la rend très commode à la navigation. Depuis son embouchure jusqu'à la ville, & plus haut, elle est toujours couverte de Barques, qui montent ou descendent, les unes chargées de marchandises, les autres de Princes ou de Seigneurs de l'Empire. Ses bords sont relevés des deux côtés, par des degrés de pierres de taille, qui, formant des escaliers continuels, donnent par-tout la liberté de prendre terre. Tous ces Ponts, qui ne sont pas entr'eux à plus de trois ou quatre cens pas de distance, sont bâtis du plus beau cedre, & bordés d'une balustrade, sur laquelle regnent des boules de cuivre jaune. Kæmpfer en compta dix, également remarquables par leur longueur & leur beauté. Le premier, & le plus reculé à l'Est, dans la plus grande largeur de la riviere, est long de soixante brasses, & soutenu par trente arches. Le second lui ressemble dans toutes ses proportions. Le troisiéme, qui est sur les deux bras de la riviere,

Beauté de ses bords.

Beauté des Ponts.

KÆMPFER. 1691.

dans l'endroit où elle se partage, a cent cinquante pas de longueur. Les autres sont moins longs, à mesure que la riviere s'étrecit.

Rues & Maisons d'Osacka.

La plûpart des rues d'Osacka sont étroites, mais si régulieres, qu'elles se coupent entr'elles à angles droits; à l'exception, néanmoins, de cette partie de la ville, qui est du côté de la mer, où les rues suivent la direction des diverses branches de la riviere. Elles sont propres, sans autre pavé qu'un petit chemin de pierre de taille le long des maisons, pour la commodité de ceux qui marchent à pied. L'extrêmité de chaque rue est fermée par de bonnes portes, qui se ferment la nuit. Chaque rue offre aussi, dans un lieu entouré de balustrades, tous les instrumens nécessaires pour arrêter les progrès du feu, avec un puits voisin, qui sert aux mêmes usages. Les maisons, suivant les Loix fondamentales du pays, n'ont pas plus de deux étages; chacun d'une brasse & demie, ou de deux brasses de haut. Elles sont bâties de bois, de chaux & d'argile. Chaque façade présente la porte, & une boutique pour les Marchands, ou un attelier pour les Artisans Du haut de chaque boutique, ou de chaque attelier, pend une piece de drap noir, soit pour ornement, soit pour défense contre les injures de l'air; & l'on y suspend aussi des échantillons, ou des modeles de ce qui se fabrique ou qui se vend dans la maison. Le toît est plat dans les maisons communes : il n'est couvert que de bardeaux, ou de coupeaux de bois; mais le toît des bonnes maisons est revêtu de toile noire, mastiquée avec de la chaux. On voit regner, dans toutes les maisons Japonoises, une propreté qui fait l'admiration des Etrangers. Elles n'ont ni tables ni chaises, ni rien qui ressemble aux meubles de l'Europe. L'escalier, les balustrades & les lambris sont vernissés. Le plancher est couvert de nattes & de tapis. Les chambres ne sont séparées l'une de l'autre que par des paravents; de sorte qu'il suffit de les ôter, pour faire une seule piece de plusieurs chambres, comme on en fait plusieurs d'une seule, avec cette facilité à la diviser. Les murs sont tapissés de papier fort brillant, dont les figures représentent des fleurs en argent; mais, quelques pouces au-dessous du plat-fond, ils sont ordinairement enduits d'une argile, couleur d'orange, qu'on tire près de la ville, & que sa beauté fait transporter dans d'autres Provinces. Les nattes, les portes & les paravents sont tous de la même grandeur, qui est une brasse de long & la moitié en largeur. On bâtit aussi les Maisons & les chambres sur le pied d'un certain nombre de nattes.

Meubles Japonois.

Fameux Château d'Osacka.

A l'extrêmité de la ville, vers le Nord-Est, on voit, dans une grande Plaine, le fameux Château d'Osacka, bâti par l'Empereur Takom. On ne connoît, dans tout l'Empire, que le Château de Fingo, qui le surpasse en étendue, en magnificence & en force. Sa forme est quarrée. On n'en peut faire le tour que dans l'espace d'une heure. Il est défendu, au Nord, par la riviere de Jedogava, qui baigne ses murs, après avoir reçu les deux autres rivieres; & quoique toutes ces eaux ensemble pussent former un canal considérable, on n'a pas laissé de l'élargir. A l'Est, les murailles du Château sont baignées par la riviere de Kasijvarigava, avant sa jonction. Au-delà, vis-à-vis du Château, on découvre un grand Jardin qui en dépend. Les extrêmités du Sud & de l'Ouest sont bornées par la ville. Kæmpfer ne croit point exagerer, en donnant sept brasses d'épaisseur aux appuis extérieurs du mur.

Ces éperons soutiennent une muraille haute & épaisse, bordée de pierre de taille, sur laquelle regne une allée de sapins ou de cedres. Les Hollandois ne virent qu'une petite porte étroite, avec un petit Pont, pour entrer au Château; & Kæmpfer n'eut pas la liberté de pousser plus loin ses observations : mais il apprit, de ses guides, quelques autres particularités curieuses. Après avoir passé la premiere muraille, on trouve un second Château, plus petit que le premier, mais de la même architecture. Il est suivi d'un troisiéme, qui est au centre de tout l'Edifice, & dont les angles sont ornés de belles tours à plusieurs étages. Dans ce troisiéme Château, qui est aussi le plus élevé des trois, on voit une Tour magnifique, dont le plus haut toît soutient deux monstrueuses figures de Poissons, qui, au lieu d'écailles, sont couverts d'ubangs d'or (*) parfaitement polis. La porte, qui mene au second Château, offre une pierre noire & polie, qui fait partie du mur, & dont la grosseur est si prodigieuse, qu'elle passe pour la Merveille du Pays (92). L'Empereur entretient constamment une grosse garnison, dans le Château d'Osacka. Deux des principaux Seigneurs de l'Empire y commandent tour à tour, chacun pendant trois ans. Lorsque l'un des deux y vient commencer ses fonctions, l'autre doit sortir aussi-tôt, pour aller rendre compte de sa conduite à la Cour. Ils ne peuvent se voir, dans cet échange; & celui qui part, laisse par écrit, dans son appartement, ses instructions à celui qui arrive (93). Ils n'ont rien à demêler avec les Gouverneurs d'Osacka, auxquels ils sont supérieurs par le rang.

Kæmpfer. 1691.

Trois Châteaux l'un dans l'autre.

La ville d'Osacka doit être extrêmement peuplée, s'il est vrai, comme les Japonois l'assurent, qu'on peut lever, de ses seuls Habitans, une armée de quatre-vingt mille hommes. Sa situation, qui est également avantageuse pour le Commerce, par terre & par eau, en fait la ville du Japon la plus marchande. Elle est remplie de riches Négocians, d'Artisans & d'Ouvriers. Les vivres y sont à bon marché, comme tout ce qui sert au luxe, ou à flatter les sens. Aussi les Japonois la nomment-ils le *Théâtre du Plaisir.* Ils s'y rendent de toutes les Provinces de l'Empire, pour y dépenser agréablement le superflu de leur bien. Tous les Princes & les Seigneurs, qui possedent des Terres à l'Ouest, ont leurs maisons dans cette ville, quoiqu'il ne leur soit pas permis de s'y arrêter plus d'une nuit. L'eau, qu'on y boit, est un peu somache; mais on brasse, dans les villages voisins, le meilleur Saki du Japon.

Richesses & agrémens d'Osacka.

Les Hollandois partirent d'Osacka, le 28 de Février, pour se rendre à Meaco, qui n'en est éloigné que de treize lieues. Ils avoient loué, pour cette route, quarante chevaux & quarante porte-faix. Après avoir passé la riviere sur un Pont, qui se nomme le Kiobas, & qui est précisément sous le Château, ils firent une lieue dans des champs de riz fort humides, sur une chaussée basse, qui regne le long de la riviere de Jodogava, & qui est plantée d'un grand nombre de Tsanadils. Ces arbres s'élevent autant que nos Chênes. Leur écorce est rude. Ils étoient alors sans feuilles; mais, malgré l'hyver, leurs branches étoient chargées d'un fruit jaune, dont les Habitans tirent de l'huile. Tout ce pays est extraordinairement peuplé. Les vil-

Route d'Osacka à Meaco.

(*) Monnoie Japonoise.

(92) De cinq brasses de long, & de la même épaisseur.

(93) La raison que l'Auteur en apporte, c'est qu'on y garde les trésors de l'Empereur, surtout les revenus des Provinces occidentales, qu'on y accumule.

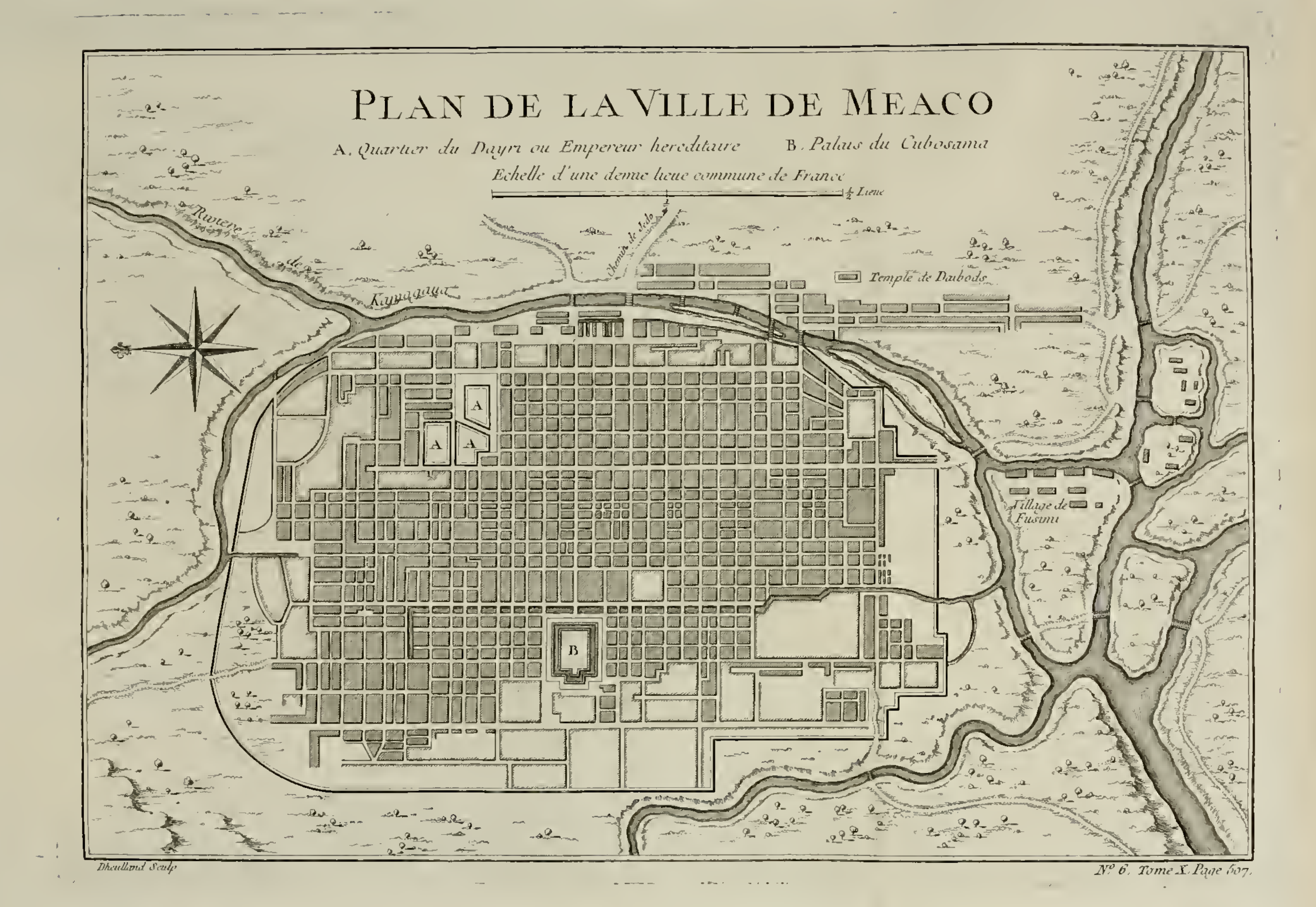
Kæmpfer. 1691.

lages y ſont en ſi grand nombre, & ſe ſuivent de ſi près, ſur le grand chemin qu'ils forment comme une rue continuelle, juſqu'à Meaco. Immitz, Moriguitz, où l'on prépare la meilleure canelle, Sadda & Defudſi, ſont ceux qu'on rencontre les premiers. On arrive enſuite à Firacatta, qui eſt compoſé de cinq cens maiſons, à cinq lieues d'Oſacka. Sur toute la route, on reconnoît facilement les Hôtelleries & les Maiſons publiques, aux Filles fardées qui ſe tiennent à la porte, & qui ſollicitent les Voyageurs d'y entrer. Après midi, les Hollandois traverſerent les villages de Fatzuma & de Faſimocto, d'où ils ſe rendirent à Jodo, petite Ville célébre par la beauté de ſes Edifices & de ſes eaux, Son Fauxbourg eſt une longue rue, par laquelle on arrive à un magnifique Pont de bois, qui a quatre cens pas de longueur, & qui eſt ſoutenu par quarante arches, avec des baluſtrades ornées de boules de cuivre jaune. Les rues de Jodo ſont fort droites. Le Château, qui ſe préſente au côté Occidental de la Ville, eſt bâti de brique, au milieu de la riviere, & forme un beau ſpectacle par la magnificence de ſes Tours. C'eſt la demeure d'un Prince, qui ſe nomme Fondaiſiono. En ſortant de Jodo, on paſſe encore ſur un Pont de deux cens pas, & ſoutenu par vingt arches, qui ſépare la ville d'un autre Fauxbourg. On laiſſe à droite, de l'autre côté de la riviere, un gros Bourg nommé *Udſij*, fameux par l'excellence du Thé qui croît dans ſon Territoire, & qu'on réſerve pour l'uſage de l'Empereur. Deux heures de marche firent arriver les Hollandois à Fuſijmi, petite Ville ouverte, dont la principale rue s'étend juſqu'à Meaco, & pourroit paſſer pour un de ſes Fauxbourgs.

Thé d'Udſij, le meilleur du Japon.

On étoit au premier jour du mois, que les Japonois nomment Tſitatz, & qu'ils célébrent, comme un jour de Fête, par les viſites qu'ils rendent aux Temples, & par des promenades ou d'autres amuſemens. La rue, que les Hollandois ſuivirent pendant quatre heures entieres, avant que d'arriver à leur Hôtellerie de Meaco, ne ceſſa point de leur offrir une foule d'Habitans, qui prenoient l'air & qui cherchoient à ſe réjouir. Les femmes étoient bien miſes; avec des robes de différentes couleurs, à la maniere de Meaco, des voiles de ſoie pourpre ſur le front, & de grands chapeaux de paille, pour ſe défendre de l'ardeur du Soleil. On voyoit des eſpeces particulieres de Mendians, vêtus d'une maniere boufonne, ou ridiculement maſqués. Les uns marchoient ſur des échaſſes de fer; d'autres portoient, ſur la tête, de grands pots remplis d'arbriſſeaux verds; d'autres chantoient; d'autres ſiffloient; d'autres jouoient de la flute; & d'autres frappoient ſur de petites cloches. Différentes ſortes de Farceurs amuſoient le peuple, dans un grand nombre de boutiques ouvertes. Des Temples, bâtis ſur le panchant des collines, étoient illuminés d'une variété de lampes; & les Prêtres, battant les cloches avec des marteaux de fer, faiſoient un bruit, qu'on pouvoit entendre de fort loin. Kæmpfer remarqua ſur un Autel, dans un Temple qui bordoit la rue, un grand Chien blanc. On lui dit que ce Temple étoit conſacré au Patron des Chiens. Enfin les Hollandois deſcendans, à ſix heures du ſoir, dans l'Hôtellerie qui appartient à leur Nation, firent annoncer leur arrivée aux principaux Officiers de Meaco, pour les diſpoſer à recevoir leurs préſens.

Ils furent admis, le jour ſuivant, à l'Audience du Préſident de Juſtice & des Gouverneurs, mais avec la petite humiliation d'être obligés de quitter


PLAN DE LA VILLE DE MEACO
A. Quartier du Dayri ou Empereur hereditaire
B. Palais du Cubosama
Echelle d'une demie lieue commune de France
½ Lieue
Riviere de Kamagawa
Chemin de Jedo
Temple de Daibods
Village de Fusimi
A
A
A
B
Dheulland Sculp
N° 6. Tome X. Page 507.

leurs voitures, à cinquante pas du Palais du Président, pour faire à pied ce qui leur restoit de chemin, & d'attendre à la porte du premier Corps-de-garde, qu'on eût donné avis de leur approche. Le Président ne leur fit pas même l'honneur de paroître, & reçut leurs présens par les mains de quelques Officiers. Ils trouverent moins de hauteur chez les deux Gouverneurs, qui se firent voir, comme celui d'Osacka, par des jalousies. Cependant leur patience y fut mise à d'autres épreuves. Après l'Audience, on les pria de s'arrêter quelque tems, pour donner la liberté aux Dames, qui étoient dans une chambre voisine, derriere un Paravent qu'on avoit percé de plusieurs trous, de considérer leur figure & leur habillement. » Non-seulement l'Ambassadeur fut obligé de montrer son chapeau, son épée, sa montre, & » plusieurs autres choses qu'il portoit sur lui; mais on le pria d'ôter son » manteau, pour laisser voir ses habits devant & derriere (94).

Kæmpfer. 1691.

Description de Meaco.

Les Hollandois passerent quatre jours à Meaco. Cette ville, dont Kæmpfer joint ici le plan, copié, dit-il, & réduit d'après une Carte Japonoise, se nomme Meaco (95) ou Kio; nom qui signifie Ville, & qu'on lui donne par excellence, parce qu'étant la demeure du Dairi, ou de l'Empereur Ecclésiastique Héréditaire, on la regarde comme la Capitale de l'Empire. Elle est située dans la Province de Jamatto, au milieu d'une grande Plaine. Sa longueur, du Nord au Sud, est de trois quarts de lieue d'Allemagne; & sa largeur, d'une demie lieue de l'Est à l'Ouest. D'agréables Collines, dont elle est environnée, & quelques Montagnes, d'où sortent quantité de petites rivieres & de fontaines, rendent sa situation charmante. Du côté de l'Est, on voit, sur le panchant d'une de ces Montagnes, un grand nombre de Temples, de Monasteres & de Chapelles. Trois rivieres, qui ont peu de profondeur, entrent dans la ville du même côté; & se réunissant au centre, on les passe sur un beau Pont, d'environ deux cens pas de longueur. Ensuite, toutes ces eaux rassemblées coulent à l'Ouest. Le Palais du Dairi occupe un quartier Septentrional, composé de douze ou treize rues, qui sont séparées du reste de la ville par des murs & des fossés. Dans la Partie Occidentale de Meaco, on voit un Château de pierres de tailles, & bien fortifié, qui sert de logement au Monarque séculier, lorsqu'il vient visiter le Dairi. Les rues de la ville sont étroites, mais régulieres, & d'une longueur extraordinaire. Les maisons n'ont que deux étages; la plûpart sont de bois & d'argile, avec un réservoir d'eau sur le toît, & tous les instrumens nécessaires pour arrêter les ravages du feu.

Palais du Dairi.

Commerce de Meaco.

Meaco passe pour le Magasin général des Manufactures du Japon & de toutes sortes de marchandises. C'est le centre du Commerce de l'Empire (96). Dans le dernier dénombrement, qui se nomme *Aratame*, on avoit compté

(94) Tome III. p. 19.

(95) Kæmpfer écrit toujours Miaco.

(96) » On y rafine le cuivre, on y bat » monnoie, on y imprime des Livres, on y » fait, au métier, les plus riches étoffes à » fleurs d'or & d'argent. Les meilleures teintures & les plus cheres, les ciselures les » plus exquises, toutes sortes d'instrumens » de musique, de peintures, de cabinets vernissés, toutes sortes d'ouvrages en or, & » en autres métaux, surtout en acier, comme les lames de la meilleure trempe & » autres armes, se font à Meaco dans la derniere perfection; de même que les plus » riches habits, toute sorte de bijouterie, » de Marionnettes, qui remuent la tête d'el-

KÆMPFER. 1691.

à Meaco, quatre cens ſoixante-dix-ſept mille cinq cens cinquante-ſept Laïques, & cinquante-deux mille cent ſoixante-neuf Eccléſiaſtiques, ſans y comprendre la Cour entiere du Dairi, qui eſt très nombreuſe, & les Etrangers qui s'y rendent continuellement de toutes les parties de l'Empire.

Aſſujettiſſement ſingulier des Hollandois.

Les Hollandois ne viſiterent qu'à leur retour pluſieurs beaux Temples, qui ſe preſentent ſur les Montagnes voiſines de Meaco ; mais un article ſi curieux doit être rapproché de cette Deſcription, & l'exorde de l'Auteur mérite d'être rapporté dans ſes termes. » C'eſt une Coutume établie depuis » long-tems, qu'à notre retour de la Cour & le dernier jour de notre dé- » part de Meaco, on nous accorde la liberté de voir la ſplendeur & la » magnificence de ſes Temples, qui ſont les Bâtimens Religieux les plus » grands, les plus agréables & les plus magnifiques de l'Empire. On peut » dire même que cette Coutume a pris, par degrés, une force de Loi. On » nous mena aux Temples, & nous devons les voir, ſoit que nous le vou- » lions ou non ; ſans qu'on ait aucun égard au deſir, ni à la volonté, de l'Am- » baſſadeur & du Directeur de notre Commerce (97).

Temple impérial de Tſugania.

Ces Edifices ſont placés avec beaucoup d'art ſur le panchant des Montagnes, qui environnent Meaco. Le premier qu'on fit voir aux Hollandois, fut le Temple impérial de Tſugania. On s'y rend par une ſpacieuſe allée, qui regne pendant plus de mille pas le long de la Montagne, & dont la porte eſt grande & magnifique, avec un double toît recourbé, comme celui de tous les Temples & de toutes les Tours des Châteaux du Japon. Cette allée, couverte d'un beau ſable, eſt bordée des deux côtés par de hautes Maiſons, qui ſont celles des Officiers du Temple. On entre, à l'extrêmité, ſur une grande terraſſe, entourée d'arbres & de buiſſons, après laquelle, paſſant entre deux magnifiques bâtimens de bois, on monte par un très bel eſcalier, qui conduit dans un autre Bâtiment fort exhauſſé, dont le Frontiſpice a quelque choſe de plus éclatant & de plus majeſtueux que le Palais même de l'Empereur à Jedo. La galerie en eſt verniſſée avec beaucoup d'art, & les chambres ſont revêtues de nattes très fines. Au milieu de la premiere ſalle, qui eſt fort grande, on voit une Chapelle, ou un petit Temple, qui contient une grande Idole, avec des cheveux friſés, environnée d'autres Idoles plus petites, & de divers ornemens. Les deux côtés de la ſalle offrent pluſieurs autres Chapelles, mais plus petites & moins ornées. De-là, on fit entrer les Hollandois dans deux appartemens particuliers, bâtis pour ſervir de logement à l'Empereur, lorſqu'il y eſt amené par ſa dévotion. Ils ſont élevés, ſuivant le langage du pays, de deux nattes au-deſſus de la grande ſalle, & les deux portes donnent paſſage à la vûe ſur les Chapelles. Près de ces deux appartemens, qui ſont au pied de la montagne, dont la perſpective eſt charmante par elle-même, on trouve un petit jardin, où l'art a réuni toutes ſortes d'agrémens. Les allées en ſont couvertes d'un ſable

» les-mêmes, & une infinité d'autres curioſités. On ne peut rien ſouhaiter qui ne ſe » trouve dans cette ville ; & l'on n'y peut » rien porter d'étranger que ſes Artiſtes ne » ſoient capables d'imiter. Il y a peu de » Maiſons où il n'y ait quelque choſe à » vendre, & j'avoue que je n'ai pû com- » prendre d'où il peut venir aſſez d'acheteurs pour une ſi grande quantité de marchandiſes. *Ibidem.* pages 21 & 22.

(97) *Ibidem.* page 126.

très pur. Plusieurs plantes rares, & divers arbrisseaux de la plus belle forme, entrelassés de pierres curieuses, ornent les compartimens du parterre. Mais rien n'y est plus charmant, pour les yeux, qu'un rang de petites collines, formées à l'imitation de la nature, & couvertes des plus belles plantes & des plus belles fleurs du pays. Un clair ruisseau les traverse, avec un agréable murmure. D'espace en espace, il est couvert de petits Ponts, qui servent tout à la fois d'ornement & de communication pour les différentes parties du jardin. On conduisit les Hollandois à l'extrêmité de ce lieu délicieux, où le point de vûe forme une autre sorte de beauté. Ils sortirent par une porte de derriere, qui les conduisit dans un petit Temple voisin, plus élevé de trente pas sur la montagne. C'est dans ce Temple que se conservent les noms des Empereurs morts, écrits en caracteres d'or, sur une table entourée de sieges bas, où l'on voit divers papiers, qui contiennent des formules de prieres. De-là, deux jeunes Moines fort civils, qui servoient de guides aux Hollandois, leur firent prendre le chemin d'un autre Temple, séparé du précédent par une grande Place, dont la principale magnificence consiste dans ses quatre toîts recourbés. Les poteaux, les colonnes, & les corniches, qui supportent les toîts, sont peints de rouge & de jaune. On y voit, dans des niches vernissées, plusieurs Idoles, dont la principale est distinguée par un rideau qu'on tire devant elle, par un miroir rond, qui en est voisin, & par quelques troncs, couverts d'un treillis, où l'on reçoit les aumônes du Peuple. A peu de distance du même Temple, on mena les Hollandois dans un autre, qui n'en est pas fort différent, où ils furent reçus par une troupe de jeunes Moines, qui leur servirent du sacki, des champignons, des féves rôties, des gâteaux, des fruits, des racines & des légumes.

KÆMPFER. 1691.

Délicieux Jardin.

Temple où se gardent les noms des Empereurs morts.

Ils retournerent ensuite à la grande Place par laquelle ils étoient entrés, & dont ils n'avoient visité qu'une partie, puisqu'on les assura qu'elle contient vingt-sept Temples dans son enceinte. Mais de-là, on les conduisit au Temple de Gibon, ou des Fleurs, qui est à plus de mille pas des précédens. Le chemin est très agréable. Ce Temple est entouré de trente ou quarante Chapelles, réguliérement disposées. La Cour est plantée de beaux arbres, entremêlés de boutiques, & d'espaces vuides où le Peuple s'exerce à tirer de l'arc. Le Temple même est un Bâtiment long & étroit, dont le milieu, qui est séparé du reste par une Galerie, contient une grande Idole, entourée de plusieurs petites. La grande représente une jeune femme, de deux ou trois brasses de longueur; & les petites sont autant de jeunes gens qui s'empressent autour d'elle. On voit, au même lieu, la représentation d'un Navire Hollandois, avec des épées & d'antres armes Européennes. Une longue rue, qui se nomme la rue des Mandians & des lieux de débauche, méne de ce Temple à celui de Kiomids, où le premier objet qui se présente est une tour de sept étages, dont le plus bas est élevé de quelques marches au-dessus du terrain. Le Temple est un peu plus loin, appuié d'un côté par la Montagne, & soutenu de l'autre par de fort hauts piliers. On y trouve toujours une grande foule de Peuple. Un escalier de pierre, qui est assez proche de l'Edifice, mene par quatre-vingt-cinq marches, à une fameuse fontaine qui sort du rocher en trois endroits, & dont on prétend

Temple de Gibon ou des Fleurs.

KÆMPFER. 1691.

Fontaine de Sageſſe.

que l'eau a la vertu d'inſpirer de la modeſtie & de la prudence. Elle ſe nomme Orevantaki. Les Hollandois la trouverent fort pure ; mais, en ayant goûté, ils ne s'apperçurent point qu'elle différât de l'eau commune. Ils continuerent d'avancer le long de la Montagne, ſur une terraſſe artificielle ; & paſſant par divers petits Temples, ils arriverent à l'entrée d'un grand, d'où la vûe eſt plus belle & plus curieuſe que l'Auteur ne peut le repréſenter. Toutes les Idoles de ce Temple ſont aſſiſes, & ſe tiennent par la main.

Temple de Daibods, ou des trente trois mille trois cens trente-trois Idoles.

Enfin les Hollandois furent conduits au Temple de Daibods, un des plus fameux du Japon, & peu éloigné du grand chemin de Fuſſimi. Il eſt bâti ſur une éminence : ſa cour eſt entourée d'une haute muraille de fort grandes pierres de taille, ſur-tout celles de la façade, qui n'ont guéres moins de deux braſſes en quarré. Le côté intérieur de cette muraille offre une grande galerie, ouverte du côté de la Cour, & couverte d'un toît qui eſt ſoutenu par deux rangs de colonnes. Kæmpfer en compta cinquante, de chaque côté de la porte. La porte même en a pluſieurs, avec un double toît recourbé pour ornement. Deux Statues de Héros, qui paroiſſent garder l'entrée, n'ont, pour habillement, qu'un morceau de draperie noire autour de la ceinture. Elles ſont hautes de quatre braſſes, bien proportionnées, & placées ſur un piédeſtal d'une braſſe de hauteur. Le Temple ſe préſente au milieu de la cour, vis-à-vis de ces deux Statues. C'eſt le Bâtiment le plus exhauſſé que les Hollandois euſſent vû juſqu'alors au Japon. Il eſt couvert d'un double toît magnifique, dont le comble s'éleve au-deſſus de tous les Edifices de Meaco. Les piliers qui le ſoutiennent ſont au nombre de quatre-vingt-ſeize. Ses portes forment des allées, ou des galeries, qui s'élevent juſques ſous le ſecond toît. L'intérieur de l'édifice eſt entiérement ouvert au-deſſus du premier toît ; c'eſt-à-dire, que le ſecond n'eſt porté que par un grand nombre de poutres & de montans, différemment diſpoſés, & peints en rouge. Cependant ſa hauteur extraordinaire rend l'eſpace fort obſcur. Au lieu de nattes, & contre l'uſage commun, le rez-de-chauſſée du Temple eſt couvert de grandes pieces quarrées de marbre. Les piliers ont au moins une braſſe & demie de groſſeur, & ſont formés de l'aſſemblage de pluſieurs ſolives, peintes en rouge comme celles du ſecond toît. Dans un ſi vaſte eſpace, on ne découvre point d'autre ornement que

Deſcription de l'Idole.

l'Idole, qui eſt toute dorée, & d'une grandeur incroiable. „ Trois nattes „ pourroient être aiſément placées dans la paume de ſa main. Elle a de „ grandes oreilles, les cheveux friſés ; & ſur la tête, une couronne, qu'on „ découvre par la fenêtre qui eſt ſous le premier toît. On lui voit, ſur le „ front, une grande tache ſans dorure, qui produit l'effet d'une mouche „ ſur le viſage d'une femme. Les épaules ſont nues, la poitrine & le corps „ négligemment couverts d'une piece de drap. Elle tient la main droite „ levée, & la paume de la gauche appuyée ſur le ventre. Elle eſt aſſiſe à „ l'Indienne, les jambes croiſées, ſur une fleur de Tarate (98), ſoutenue „ par une autre fleur dont les feuilles ſe relevent. Elle a le dos appuyé contre un ovale d'ouvrage branchu, ou de filigrane à perſonnages, orné de „ différentes petites Idoles de forme humaine, aſſiſes ſur autant de fleurs

(98) C'eſt la *Nymphæa Paluſtris maxima*, ou *Faba Ægyptiaca Proſp. Alpini.*

KÆMPFER. 1691.

» de Tarate. Cet ovale eſt ſi grand, qu'il couvre quatre piliers ; & l'Idole » a tant de largeur, que ſes épaules touchent d'un pilier à l'autre, quoique la diſtance ſoit de quatre braſſes. Plus loin, les Hollandois virent » un autre Temple, dont l'Idole a quarante-ſix bras. Elle eſt environnée de » ſeize Héros, vêtus de noir, plus grands que nature ; & derriere eux, » de deux rangs d'Idoles dorées, à peu près de la même taille, chacune » avec vingt bras. Les plus reculées de ces Statues ont de longues houlettes. Les autres portent à la main des guirlandes & d'autres ornemens. » Elles ſont ſuivies de pluſieurs autres rangs d'Idoles, de différentes grandeurs, & dans un ordre, qui laiſſe toujours voir celles qui ſont les plus » éloignées. On prétend que leur nombre total monte à trente-trois mille » trois cens trente-trois ; ce qui a fait donner, à l'édifice, un nom Japonois, qui ſignifie Temple des trente-trois mille trois cens trente-trois » Idoles (99).

Route de Meaco à Fammamatz.

Les Hollandois partirent de Meaco le 2 de Mars; & n'ayant pas employé moins d'une heure pour arriver à l'extremité d'un Fauxbourg qui ſe nomme Avattagus, ils traverſerent enſuite, par un ſentier fort étroit, une montagne, après laquelle ils trouverent, à une lieue de Meaco, les villages de Finoka & de Jakodſieja. Le dernier s'étend juſqu'à celui de Jabunoſa, dont le terroir produit le meilleur Tabac du Japon. A gauche de la route, on découvre un Monaſtere, nommé *Muro-Tai-Dai-Moſin*, précédé d'un magnifique Portail qui donne entrée dans l'avenue du Temple. Un quart de lieue plus loin, on arrive au village d'Ogivaki, compoſé d'une longue rue, d'environ cinq cens maiſons, qui ne ſont habitées que par des Serruriers, des Tourneurs en bois & en ivoire, des Ciſeleurs, des Tireurs d'or & d'argent, & ſurtout par des Sculpteurs & des Peintres. A droite, on voit une haute montagne, qui ſe nomme Ottovano-Jamma, & qui étoit alors couverte de neige. Les Hollandois s'arrêterent cette nuit à Oitz, quoique dans tout le jour ils n'euſſent fait que trois lieues Japonoiſes. Cette ville eſt compoſée d'une rue, en forme d'arc, où l'on ne compte pas moins de mille maiſons. Elle eſt ſituée au bord d'un Lac d'eau douce, qui porte ſon nom ; & faiſant partie du Domaine Impérial, elle eſt gouvernée par un Officier de la Cour. Son Lac eſt étroit ; mais il s'étend en longueur, au Nord, l'eſpace de cinquante ou ſoixante lieues Japonoiſes, juſqu'à la Province de Canga. Toutes les marchandiſes, qui viennent de cette Province à Meaco, deſcendent par eau juſqu'aux murs d'Oitz. Le Lac ſe décharge dans deux rivieres, dont l'une deſcend à Meaco, qu'elle traverſe, & l'autre paſſe à Jodo & à Oſacka, pour entrer dans la mer. On découvre, à peu de diſtance du même Lac, une haute & charmante montagne, nommée Jeſan, ou Jioſan, qui eſt couverte de beaux arbres & de verdure juſqu'au ſommet. Elle contenoit, diton, trois mille Temples, & par conſéquent un prodigieux nombre de Moines. Sa ſituation, & l'opinion de ſa ſainteté, en firent un aſyle pour les Habitans de Meaco, pendant la fureur des guerres civiles. Cependant l'Empereur Nobunanga, qui joignoit, à beaucoup de haine pour tous les Miniſtres de la Religion, le reſſentiment de quelques inſultes qu'il avoit reçues des Habi-

Ville & Lac d'Oitz.

Montagne de Jeſan & ſes trois mille Temples.

(99) Pages 134 & précédentes.

KÆMPFER. 1691.

tans de cette montagne, s'en rendit Maître avec une armée nombreuſe, détruiſit les trois mille Temples, & maſſacra tous les Moines. Derriere la montagne de Jeſan, à deux lieues du grand chemin, on voit les Firanotakies, autres montagnes qui s'étendent beaucoup ſur la longueur du Lac d'Oitz, & derriere leſquelles il y a deux chemins, par où quelques Princes de l'Occident du Japon ſe rendent à la Cour.

Le 3, on fit treize lieues, juſqu'au village de Tſutſi-Jamena. En ſortant d'Oitz, on arrive bientôt à l'agréable ville de Dſedſie, réſidence de Fondaſijro-Cami, Prince de Fœcatta. Ses rües ſont d'une régularité ſinguliere. Le Château, qui eſt à l'extrêmité Septentrionale de la ville, eſt entouré d'un côté par le Lac d'Oitz. C'eſt un vaſte & magnifique Bâtiment, orné de hautes Tours quarrées, dont les toîts, au même nombre que les étages, ſont d'un éclat ſurprenant. Un grand Temple du Dieu Umano-Gongin, qui eſt voiſin du Château, orne encore la Perſpective. Ici les grands chemins commencent à ſe trouver bordés de Sapins, qui ne ceſſent, juſqu'à Jedo, que dans quelques endroits coupés par des rochers, ou par un terrain trop ſabloneux. Les lieues ſont meſurées auſſi, avec beaucoup de régularité, par une butte ronde, & un arbre deſſus. On trouve, après Dſedſie, un village nommé Tſetta, Sjetſa, ou Setta, que la riviere de Jodegava traverſe en ſortant du Lac d'Oitz. Le double Pont qu'on a bâti ſur cette riviere, dans un endroit où elle eſt ſéparée par une petite Iſle, eſt le plus grand que l'Auteur ait vû au Japon. Il lui donne, dans ſa totalité, trois cens quarante pas de longueur, entre deux baluſtres, ornés de boules de cuivre jaune. Une lieue & demie plus loin, on paſſe par le village de Kuſatz, dans le Territoire duquel la nature produit cette célébre eſpece de Roſeau, ou de Bambou, dont les racines ſervent à faire des cannes pour s'appuyer en marchant. Elles ſe nomment Fatſiku au Japon, quoiqu'elles ſoient portées en Europe ſous le nom de Rottang. Le prix en eſt ordinairement médiocre; mais elles deviennent quelquefois très cheres, lorſque le Seigneur du Pays défend d'en arracher pendant quelques années, de peur qu'une trop grande conſommation ne ſoit nuiſible à l'accroiſſement de la plante. Il s'en trouve dans d'autres Contrées; mais la racine en eſt ſi courte qu'on n'en peut faire des cannes. Ici, le Fatſiku, ou le Rottang, jette des racines ſi profondes, que pour les tirer de la terre, on eſt obligé de faire de très grandes ouvertures. Une partie des Habitans de Kuſatz n'a pas d'autre occupation ni d'autre Commerce. L'art de les préparer conſiſte à couper ce qu'il y a d'inutile aux deux bouts de la racine, avec un couteau d'une trempe particuliere. On coupe auſſi les jeunes racines & les fibres autour des jointures, en laiſſant néanmoins leurs marques, qui ſont de petits trous ronds autour de chaque jointure. Si les racines ſont courbées, on employe le feu pour les redreſſer. On les lave enſuite, & l'on apporte beaucoup de ſoin à les nettoyer (1).

Pont le plus grand du Japon.

Roſeaux, de la racine deſquels on fait les cannes pour s'appuyer.

Un quart de lieue au-delà de Kuſatz, on paſſe trois grands villages contigus, qui ſe nomment Mingava, Tebuira, & Minoki; ou, ſi l'on veut, trois rues conſécutives d'un même village, qui ſont diſtinguées par différens noms. Minoki eſt renommée par une poudre de ſinguliere vertu, qui n'a été découverte, & qui ne ſe fait que dans ce lieu. Les Japonois la nom-

Poudre célebre par ſes vertus.

(1) Pages 32 & 33.

ment

ment Wadferan, & la prennent intérieurement pour toutes ſortes de Maladies, ſurtout pour une ſorte de Colique, qui eſt particuliere à leur Pays (2). Un pauvre Habitant, qui paſſe pour le premier Inventeur de ce fameux remède, publia que le Dieu Jakuſi, qui eſt l'Eſculape des Japonois, lui étoit apparu en ſonge, & lui avoit offert différentes plantes qui croiſſent ſur les montagnes voiſines, en lui ordonnant d'en faire uſage, pour le ſoulagement de ſes Compatriotes. Cette Hiſtoire ayant mis le remede en honneur, il en vendit beaucoup. Ses profits le mirent bientôt en état de faire bâtir une belle maiſon pour ſa demeure, & vis-à-vis de ſa boutique, une petite Chapelle, richement ornée, à l'honneur du Dieu qu'il reconnoiſſoit pour l'Auteur de ſa fortune. Il plaça, dans ce Temple, la Statue de Jakuſi, qu'on y voit debout, ſur une fleur de Tarate dorée, & ſous une grande coquille de Petoncle, qui lui ſert de couvrechef. La tête eſt entourée d'une couronne de raions. Il tient, dans la main droite, quelque Symbole que les Hollandois ne purent diſtinguer, & dans la gauche, un Sceptre, doré, comme toute la Figure. Les Japonois, qui paſſent dans le village, manquent rarement de rendre hommage à cette Idole; les uns, avec une profonde révérence, les autres s'approchant du Temple, tête nue, dans une poſture humiliée. Deux Parens de l'Inventeur, qui font leur demeure dans le même lieu, & qui ont continué le même Commerce, ne ſe ſont pas moins diſtingués par leurs richeſſes & par leurs fondations (3).

Hiſtoire de ſa découverte & de ſon Inventeur.

En ſortant de Minoki, on perd de vûe le Lac d'Oitz, qui eſt caché par des Collines; & l'on arrive, à ſix lieues de la ville du même nom, dans un grand village qui ſe nomme Iſlbe. A quelques lieues d'Iſlbe, on trouve la petite ville de Minakudſi, compoſée de trois longues rues fort irrégulieres, & célébre par ſes Manufactures de Chapeaux, & de Paniers de jonc. C'eſt un paſſage fort fréquenté par une foule de Pelerins, les uns à pied, d'autres à cheval, & deux ou trois ſur la même monture, qui reviennent d'Isje, Temple célebre, à l'extrêmité méridionale de la Province du même nom. La plûpart portent le nom de leur pélerinage, celui du lieu de leur naiſſance, & leur propre nom, écrits ſur leur chapeau, pour être reconnus dans toutes ſortes d'accidens. La boete, qui contient leurs Indulgences, eſt attachée auſſi au bord de leur chapeau, ſur leur front; & de l'autre côté, ils ont un bouchon de paille, enveloppé dans du papier, pour tenir la boete dans l'équilibre. Dſutſi Jamma fut le village où les Hollandois paſſerent la nuit, après une journée de douze lieues Japonoiſes.

Pelerins d'Isje.

Le 4, ils paſſerent la montagne de Dſutſika, pour arriver par un chemin fort rude à Sakanoſta, village, à deux lieues de Dſutſi Jamma. La deſcente de cette montagne ne reſſemble pas mal à celle d'un eſcalier à vis: ce ſont

(2) Elle eſt faite du Putsju, eſpece amere de Coſtus, qui, après avoir été ſechée & coupée groſſiérement, eſt réduite en poudre. On met cette poudre dans des papiers de quatre doigts en quarré, ſur leſquels on écrit en caracteres rouges & noirs, ſon nom, ſes uſages & ſes vertus. Chaque paquet peſe un peu plus de deux dragmes. On la donne, ſuivant l'âge & la diſpoſition du Malade, en une, deux, ou trois doſes, qui ſe prennent dans une taſſe d'eau chaude. Dans les Maiſons, où cette poudre ſe fait, on la vend préparée & bouillie dans l'eau. *Kæmpfer, ibid.* p. 33.

(3) *Ibid.* page 34.

KÆMPFER. 1691.

Superstitions Japonoises.

de grandes marches, taillées sur le bord d'une profonde vallée, qui menent à une autre montagne voisine. On ne laisse pas de rencontrer, dans cette route, plusieurs Chapelles servies par des Moines, qui présentent aux Voyageurs quelque relique à baiser. Jakanosta est un autre village, le premier qu'on rencontre dans la Province d'Isje, près duquel on vend, dans un petit Temple, des planches fort minces, où l'on grave des caracteres magiques, qui garantissent de toutes sortes d'infirmités & de disgraces. On trouve ensuite le village de Futzkaki. Plus loin, trois quarts d'heure de marche firent arriver les Hollandois à Sekinosisi. Ils n'avoient fait, à midi, qu'environ quatre lieues; mais, avant le soir, ils en firent sept jusqu'à Jokaitz, où l'on trouve un chemin qui mene au Pélerinage d'Isje, éloigné de treize lieues.

Ils avoient passé, dans l'après midi, par Kamme Jamma, ville assez grande, & située sur une éminence, où l'inégalité du terrain rend les rues fort irrégulieres. Une lieue plus loin, ils avoient traversé le village de Munitsaya; & de-là, successivement, ceux de Tsjono, de Tsijakus, Tsietsuki, Ogevata & Finkava, dont le moindre est de deux cens maisons. Le Pays est fort montagneux, jusqu'à deux lieues de Jokaitz, où il devient plus plat & plus fertile. Jokaitz est une assez grande ville, où les Etrangers sont d'autant mieux traités, que la plûpart des Habitans vivent des services qu'ils leur rendent. Entre plusieurs Pélerins, que les Hollandois rencontrerent ce jour-là, ils admirerent une femme vêtue de soie, fort bien parée, & le visage couvert de fard, qui conduisoit un vieillard aveugle, & qui, marchant devant lui, demandoit effrontément l'aumône. Ils rencontrerent aussi plusieurs jeunes Bekunis, espece de Religieuses Mandiantes, qui abordent les Voyageurs en chantant, pour tirer d'eux quelques pieces d'argent. Elles s'arrêtent aussi long tems qu'on le desire, sans faire payer leurs faveurs trop cher. La plûpart sont filles des Prêtres Montagnards, & se sont consacrées à ce genre de vie en se rasant la tête. Elles sont propres & bien vêtues. Leur coeffure est un voile de soie noire, sur un chapeau leger, pour défendre leur teint de l'ardeur du Soleil. Kæmpfer loue leur conduite, qui est, dit-il, également libre & modeste, & comme partagée entre l'effronterie & la pudeur. Il ajoute « qu'elles ont autant de beauté qu'on en puisse trouver dans » les femmes du Pays; que leur mendicité a moins l'air de l'indigence » que d'une scéne de Comédie; que non-seulement elles attaquent la bourse » des Voyageurs, mais qu'elles les attendrissent par leurs charmes; que pour » les distinguer des autres Mendiantes, on les nomme Kamano-Kikurri, » parce qu'elles vont toujours deux à deux; qu'elles ont leurs postes marqués sur les chemins voisins de Jokaitz; & que chaque année elles sont » obligées de porter au Temple d'Isje, en forme de tribut, une certaine » partie de ce qu'elles ramassent en mendiant (4).

Pelerines de Jokaitz.

Elles plaisent à Kæmpfer.

La route du 5 fut d'abord à Oruano, qui n'est qu'à trois lieues de Jokaitz; & dans cet espace, on traverse dix villages & plusieurs rivieres. Oruano, qui se nomme aussi Kuana & Kfana, est une fort grande ville, la premiere de la Province d'Owari, & située sur une Baie de la mer du Midi. Son Château est bâti dans l'eau, du côté Méridional, & doit sa fondation

(4) *Ibidem.* pages 39 & 40.

à l'Empereur Gengoin, qui, haïssant les femmes, & surtout l'Impératrice son Epouse, y relegua cette Princesse, avec toutes les Dames de sa Cour. La grande riviere de Saijah se jette dans la mer, près d'un village du même nom, à trois lieues d'Oruano. Quatre lieues & demie plus loin, on trouve une autre ville nommée Mijah, dont le Château sert de logement à l'Empereur, lorsqu'il se rend à Meaco. Une longue rangée de maisons, qui s'étend l'espace de deux lieues, depuis Mijah, finit à Nagaija, résidence du Seigneur de la Province, dont le Château passe pour le troisiéme de l'Empire, par sa force & son étendue. Ce Prince est si respecté, que si les Hollandois le rencontrent en chemin, ils sont obligés de mettre pied à terre, avec toute leur suite, & d'attendre dans une posture humiliée qu'il soit passé. On visite, à Mijah, quelques Temples où l'on garde précieusement de vieux cimeterres, dont se servoient les Héros Japonois des anciens tems.

KÆMPFER. 1691.

Haine d'un Empereur Japonois pour les femmes.

Temples des Cimeterres.

Kassadira, Narimusi, Arimatsi & Imokava sont de grands villages que les Hollandois traverserent le lendemain, avant que d'arriver à Tsiva, ou Tsiriu, premiere ville de la Province de Mikava. Okasaki, qu'on rencontre ensuite, est une autre ville de la même Province, arrosée par une riviere, qui prend sa source dans les montagnes voisines au Nord-Ouest, d'où elle coule, avec beaucoup de rapidité, jusqu'à la mer. Fusikava, petite ville, n'est qu'à une lieue & demie d'Okasaki; & trois lieues & demie plus loin, on arrive dans une longue rue, bordée de belles maisons & de magnifiques Hôtelleries. Cette unique rue compose une assez grande ville, qui se nomme Akasaka. Le jour suivant, on fait sept lieues pour arriver au Bourg d'Aray, en passant par Goju, Khomra, Simosii, Josida & Sirosaka. Josida, ou Jostsiida, est une ville considérable, siuée sur une éminence, à cinq lieues d'Aray, & célebre par ses Manufactures d'Ouvrages d'acier. Siroasaka est un gros village, bâti sur le bord de la mer; d'où l'on commence à découvrir le sommet de la haute montagne de Foosi, ou Fusino-Jama, dont la beauté cause de l'admiration. Aray n'est qu'une petite ville, ouverte & sans murailles, mais importante par le séjour des Commissaires Impériaux, qui sont établis pour visiter le bagage des Voyageurs, & surtout des Princes de l'Empire, auxquels il étoit alors défendu de faire passer des femmes & des armes. C'étoit une des Maximes politiques de l'Empereur regnant, pour s'assurer la paisible possession du trône. Les femmes & les filles des Princes étoient gardées à Jedo, Capitale de l'Empire, comme des cautions de la fidélité de leurs maris & de leurs peres (5). A l'égard des armes, il n'étoit permis, dans aucun lieu, d'en transporter une quantité considérable. Les Hollandois furent assujettis à la visite des Commissaires; après quoi traversant, dans une Barque Impériale, le Havre de Fawo, qui n'a qu'une demie lieue de largeur, & sept lieues & demie de tour, ils descendirent à Migasacka, d'où l'on ne compte que trois lieues jusqu'à Fammamatz. Le Pays, qu'ils avoient traversé, étoit fort agréable, & bien cultivé, mais moins peuplé qu'ils ne s'y étoient attendu, en approchant de la Capitale. Fammamatz est une petite ville, dont les rues sont très régulieres, & qui est accompagnée d'un grand Château.

Politique qui fait prendre les femmes & les filles pour cautions des hommes.

(5) *Ibidem*. page 47.

KÆMPFER. 1691.

Riviere de Ten Rijn.

Le jour suivant, on arrive à deux lieues de cette ville, sur les bords de la grande riviere de Ten-Rijn, qui n'a pas moins d'un quart de lieue de largeur, & dont la rapidité ne permet pas d'y bâtir des Ponts. On trouve ensuite une ville nommée Mitzedai, qui est suivie de celle de Mitzka. Plus loin, on passe un Pont de cinq cens pas, pour entrer dans Tutkoro, d'où l'on se rend à Kakinga, ou Kakegava, qui en est à deux lieues. Nisijsacka est à la même distance de Kakinga; & l'on y prend des Cangos pour traverser une montagne, jusqu'au village de Canaja, où l'on reprend des chevaux. Une lieue plus loin, on rencontre la grande & fameuse riviere d'Osingava, qui descend des montagnes voisines avec une rapidité surprenante, & se jette dans la mer une demie lieue au-dessous de ce passage. Il est impossible de la traverser à gué, après les grandes pluies; &, dans d'autres tems, les grandes pierres qu'elle entraîne des montagnes, la rendent toujours fort dangereuse. Les Habitans des lieux voisins, qui connoissent parfaitement son lit, prennent un prix reglé pour aider les Voyageurs; & si quelqu'un a le malheur de périr entre leurs mains, les Loix du pays punissent de mort tous ceux qui s'étoient chargés de sa conservation. Ils sont payés à proportion de la hauteur de l'eau, qui se mesure par un poteau planté sur la rive. Quoique l'eau fût alors assez basse, cinq hommes furent nommés pour chaque cheval du cortege Hollandois; deux à chaque côté, pour lui soutenir le ventre, & un pour tenir la bride. Dans un tems plus difficile, on emploie six hommes de chaque côté du cheval; deux pour le tenir sous le ventre; quatre pour soutenir ceux de devant & se soutenir l'un l'autre, pendant qu'un treiziéme mene le cheval par la bride. Les Ecrivains du Japon, surtout les Poëtes, font souvent allusion aux attributs singuliers de cette riviere (6).

Riviere d'Osingava, & ses singularités.

Comment on la passe.

Simada est une petite ville, à peu de distance, où les Hollandois passérent la nuit. Le pays est montagneux & stérile. On eut, le lendemain, les montagnes à gauche; & l'on découvroit la mer à droite, au travers de plusieurs champs, entourés d'arbrisseaux qui portent le thé. Après avoir passé plusieurs villages, on retomba dans les embarras du jour précédent, pour traverser une riviere fort rapide, qui baigne les murs de Fusii Jodo. Delà, passant à la vûe d'un fameux Château, nommé Fanunkasijo, on eut, pendant deux ou trois lieues, un très mauvais chemin, par des montagnes & des rochers, où la riviere de Fusiijodo prend sa source: mais on retrouva la Plaine, vers la petite ville de Musiko; & dans une demie heure de marche, on arriva sur le bord d'une grande riviere, qui, traversant Abikava, se jette dans la mer, à peu de distance, par trois embouchures.

On ne compte pas plus d'un quart de lieue de cette riviere à Suruga (7), Capitale de la Province du même nom. C'est une ville ouverte, dont les rues sont larges, régulieres & remplies de belles boutiques. On y fait du papier, des étoffes à fleurs, des boetes, d'autres ustenciles de roseaux entrelassés, & toute sorte de vaisselle vernissée. On y bat monnoie, comme à Jedo & à Meaco. Le Château, qui est au côté Septentrional de la ville, avoit été consumé par le feu depuis quelques années; & l'on attribuoit

Fiente de Pigeon qui prend feu d'elle-même.

(6) *Ibidem.* page 51.

(7) Quelques-uns la nomment Sumpu; & d'autres Fustju, du nom de son Château.

cet accident à la fiente de pigeon, qui s'étant ramassée long-tems au plus haut étage de la tour, y avoit pris feu par sa propre chaleur. Kæmpfer se loue de la Jeunesse de cette Ville, qui lui parut bien élevée; parce qu'en voyant passer les Hollandois, elle ne leur fit pas d'insultes, comme dans les autres villes (8).

Kæmpfer. 1691.

A trois lieues de Suruga, ils passerent dans un Village nommé Jeseri, & situé sur une profonde riviere, près de la Baye de Totomina. On jette sur cette riviere une grande quantité d'un bois fort dur, qui s'appelle bois de Jeseri, & qui descend jusqu'à la mer, d'où il se transporte dans toutes les Isles du Japon. L'Empereur fait entretenir, dans un Port voisin, quelques Vaisseaux de guerre pour la défense de la Baye; vis-à-vis, sur une haute montagne, est la fameuse Forteresse de Kuno, ou de Kone, que les Japonois croient imprenable, & qui servoit anciennement à garder les trésors de l'Empereur. Kæmpfer observa, dans cette route, plusieurs plantes rares, & différentes sortes d'arbres entés, qui portent de grandes fleurs. Le grand chemin, surtout aux environs de Suruga, étoit couvert de Bikunis, ou de jeunes Religieuses Mendiantes, qui divertissent les Voyageurs par leurs chansons; de Jammabos, ou de Prêtres des Montagnes, qui adressent de longues harangues aux Passans, & qui les terminent par un bruit effroiable de trompettes & d'anneaux de fer; & de Pelerins, qui vont au Temple d'Isje ou qui en reviennent.

Bois de Jeseri.

Le 10 de Mars, on passa par Kiomids (9), petite Ville, à une lieue & demie de Jeseri, & par Jostivara, qui en est à sept lieues & demie, pour arriver le soir à Misijma. Cette journée, qui est de douze lieues, donna beaucoup d'occupation à la curiosité de Kæmpfer. Il vit, à Kiomids, un exemple de corruption, qu'il croit unique au monde. Ensuite, après avoir passé les Montagnes de Tatai, & la riviere de Jumatz, pour se rendre à Cambara, qui n'en est qu'à une lieue & demie, il fallut quitter la Côte du Golfe & tourner au Nord vers la grande riviere de Fudsikava, qu'on rencontre une lieue & demie plus loin, au Village d'Ikabutz, seul endroit où l'on puisse la traverser. Elle a sa source sur la haute montagne de Fudsi, ou Fusi, qui est à sept grandes lieues Japonoises de ce Village, vers le Nord-Est; & croissant, dans son cours, par la jonction de plusieurs autres rivieres, elle se divise en deux bras, pour se jetter dans le Golfe de Totomina. On ne la passe qu'avec beaucoup de peine & de danger, dans

Kiomids.

Riviere de Fudsikava.

(8) On crioit après eux, *Taosin, Bai, Bai.* L'Auteur n'explique point ces trois mots.

(9) Kiomids est une petite Ville d'environ vingt maisons, située au pied d'une montagne couverte de sapins. La ville étant peu éloignée de la Mer, ses Habitans tirent leur sel des sables des Côtes, après y avoir versé de l'eau de Mer à différentes reprises. On fait le même commerce dans les Villages voisins, le long de la Côte, jusqu'à Kambura. On fait aussi, à Kiomids, un ciment renommé, dont le principal ingrédient est la résine, tirée des sapins qui croissent dans la montagne voisine. Il se vend en petits morceaux, pliés dans des écorces d'arbres, ou dans des feuilles de roseaux. On monte de la Ville, par un escalier de pierre, sur la montagne, où l'on trouve un Temple nommé Kiromisira, célébre par plusieurs Histoires fabuleuses; mais encore plus par sa charmante situation. *Ibidem*, page 55.

Kæmpfer. 1691.

des Bateaux plats, dont le fond est de planches si minces, qu'en passant sur un banc de sable ou sur un rocher, elles cédent, & le Bateau glisse dessus. C'est de l'autre côté de cette riviere, qu'après une heure & demie de marche, on se rendit à Jostivara; ville la plus voisine de la Montagne de Fudsi, quoiqu'elle en soit à six lieues. On compte six autres lieues, du pied de cette Montagne au sommet. Kæmpfer, prenant la direction avec son compas, observa qu'elle portoit cinq degrés du Nord à l'Est. Elle est d'une hauteur incroiable; & les Montagnes voisines ne paroissant que des collines en comparaison, elle ne ressemble pas mal au Pic de Ténérife. On la découvre de si loin, qu'ayant servi de guide au Voyage des Hollandois, elle ne fut pas d'un petit secours à Kæmpfer, pour dresser la Carte de leur route. Il croit devoir s'attacher à sa description, parce qu'elle passe, avec justice, pour une des plus belles Montagnes du Globe terrestre. Sa base est grande; & se terminant en pointe, elle a l'apparence d'un vrai cône. Elle est revêtue de neige, pendant la plus grande partie de l'année; & quoique les chaleurs de l'Eté en fassent fondre la plus grande partie, il en reste toujours assez pour couvrir entiérement le sommet. On y voit, près de sa cime, un trou fort profond, qui vomissoit anciennement des flammes & de la fumée; mais cette éruption a cessé, depuis qu'il s'est élevé, au-dessus, une espece de petite colline ou de butte. A présent, les endroits plats du sommet sont couverts d'eau. Cependant les floccons de neige, que le vent détache & fait voler de toutes parts, font juger encore que la Montagne est enveloppée d'un voile de nuages & de fumée. Comme l'air est rarement calme dans les parties supérieures, la dévotion y conduit le Peuple, pour rendre hommage au Dieu des Vents. On emploie trois jours à monter; mais on peut descendre en moins de trois heures, à l'aide d'un traîneau de paille, avec lequel on glisse sur la neige en Hyver, & sur le sable dans la belle saison. Les Jammabos, ou les Prêtres de la Montagne sont consacrés au culte de l'Eole Japonois. Leur mot du guet est Fudsi Jamma, qu'ils répétent sans cesse en mendiant. Cette fameuse Montagne exerce souvent les Poëtes & les Peintres du Japon (10).

Description de la Montagne de Fudsi.

Misijma.

Misijma, où les Hollandois passerent la nuit, étoit célébre autrefois par ses Temples & ses Chapelles, dont on racontoit beaucoup d'Histoires fabuleuses; mais un incendie, qui consuma la ville entiere, en 1686, ne lui laisse aujourd'hui que l'avantage d'être située sur trois rivieres, & d'avoir un grand nombre de Ponts. On n'avoit rebâti qu'un seul Temple, dont Kæmpfer a donné la description dans son second Voyage à la Cour.

Le Dimanche 11 de Mars, on traversa la Montagne de Fakone, au sommet de laquelle on trouve une Pyramide, qui fait la division des Provinces d'Idsu & de Sagami, à l'entrée des Etats d'Odovara. De-là, descendant l'espace d'une heure, on arriva à Togitz, qui se nomme aussi Fakone, du nom de la montagne. Cette Place est située sur un Lac, d'une demie lieue de largeur, & long d'une lieue, du Sud au Nord. Du côté Oriental, s'éleve une haute Montagne, terminée en pointe, au pied de laquelle est le village

Lac de Fakone.

(10) *Ibidem*, Pages 58 & 59.

Kæmpfer. 1691.

de Motto Fakone ; & plus loin , entre Motto-Fakone & Togitz , celui de Dsoogassima. Le pays voisin produit quantité de cedres , les plus beaux du Japon ; mais l'air y est si froid & si pesant , que les Etrangers ne peuvent s'y arrêter long-tems , sans en ressentir les mauvaises qualités. A l'extrêmité de Togitz , dans un lieu où le chemin s'étrecit , on trouve une Garde impériale , comme celle d'Aray , pour arrêter les femmes & les armes ; avec cette différence , que les recherches sont ici plus rigoureuses , parce que Togitz est comme une clef de la Capitale de l'Empire , & qu'aucun des Princes occidentaux ne peut éviter ce passage lorsqu'il se rend à la Cour. Si l'on soupçonne qu'entre les Passans il y ait une femme travestie en homme , elle est visitée rigoureusement ; mais c'est à des femmes qu'on abandonne ce soin. Assez près des Corps-de-garde , Kæmpfer fut arrêté par son étonnement , à la vûe de cinq Chapelles , & d'autant de Prêtres , qui poussoient des hurlemens effroiables , en battant sur de petites cloches plattes. Mais il fut encore plus surpris , lorsqu'ayaut vû tous les Japonois du Cortege jetter des pieces de monnoie dans les Chapelles , & recevoir en échange un papier , qu'ils portoient respectueusement sur le rivage du Lac , pour le jetter dans l'eau , après l'avoir attaché à une pierre qui le faisoit aller sûrement au fond , on lui eût expliqué le motif de cet étrange usage. Le Lac de Fakone passe , au Japon , pour le Purgatoire des enfans qui meurent avant l'âge de sept ans ; & l'on croit qu'ils y sont tourmentés , jusqu'à ce qu'ils soient rachetés par la charité des Passans. Les Prêtres assurent qu'ils reçoivent du soulagement , aussi-tôt que les noms des Dieux & des Saints , qui sont écrits sur le papier , qu'on vend dans les Chapelles , commencent à s'effacer ; & qu'ils sont entiérement délivrés , lorsque l'eau fait disparoître ces caracteres. L'endroit particulier , où l'on prétend que les ames des enfans sont retenues , se nomme Sainokavara. Il est marqué par un monceau de pierres : & loin d'accuser les Prêtres d'imposture , Kæmpfer paroît persuadé qu'ils en ont la même opinion que le Peuple , parce qu'il en vit plusieurs qui achetoient des papiers , & qui les jettoient d'aussi bonne foi (11).

Passage où l'on visite les femmes.

Purgatoire des Japonois.

Dans une des Chapelles , on montroit plusieurs curiosités (12) ; telles que des sabres d'anciens Héros , dont on y raconte les glorieux exploits ; deux belles branches de corail ; deux cornes de licorne , d'une merveilleuse grandeur ; deux pierres trouvées , l'une dans le corps d'une vache , l'autre dans celui d'un cerf ; un habit d'étoffe d'ama , comme les Anges en portent au Ciel , & qui leur donne le pouvoir de voler ; le peigne de Joritomo , premier Monarque séculier du Japon , avec ses armoiries dessus ; la cloche de Kobidais , Fondateur d'une Secte célebre , & une Lettre écrite de la propre main de Takamine. Ainsi tous les Peuples du Monde ont leurs chimeres , dont la source est dans la nature humaine , puisqu'elles se sont trouvées à peu près les mêmes dans des pays fort éloignés les uns des autres , & qui n'avoient jamais eu de communication.

Curiosités d'un Temple de Fakone.

De Togitz , les Hollandois continuerent de descendre , pendant une lieue , tantôt sur le penchant , tantôt au pied de la montagne de Firango , d'où ils arriverent à la vûe de la haute & fameuse montagne de Coma-Jamma. Ils

(11) *Ibidem.* page 65. (12) Page 66.

KÆMPFER. 1691.

laisserent, à gauche, une Cascade fort remarquable. Le Lac de Fakone, étant environné de montagnes, n'a point d'autre issue que trois ouvertures, qu'il se fait par celle de Firango ; & toutes ces eaux, rassemblées sur le penchant de cette montagne, forment un spectacle singulier dans leur chûte. Ensuite se resserrant dans un lit commun, avec plusieurs ruisseaux qui s'y joignent, elles composent une grande riviere, qui, rencontrant des rochers & des précipices, traverse la vallée jusqu'à la mer, avec un bruit terrible. On est dédommagé de la difficulté du chemin, par la beauté des points de vûe. La mer se présente à l'Est, au bout d'une chaîne de montagnes. Kæmpfer, toujours ardent à s'instruire, observa, dans ces lieux sauvages, une admirable diversité d'arbres, de plantes & de fleurs. Les Médecins du Japon attribuent des vertus singulieres aux plantes de ces montagnes, & les font recueillir avec soin. » Ils estiment beaucoup une fort belle espece d'adiante ou de capillaire, » dont les tiges & les côtes sont d'un pourpre brun, & qui n'est connue, au » Japon, que sous le nom de *Fackona-Ksa*, qui signifie plante de Fakone. » Comme elle croît en abondance, & que personne n'ignore ses vertus, il » n'y a point de Voyageurs qui ne s'arrêtent pour en cueillir sa provision.

Plantes fort estimées des Médecins du Japon.

Après avoir passé par Jumotta, par Kaetama, ou Kasamatz, & devant plusieurs Temples célébres, les Hollandois arriverent à Odovara, pour y passer la nuit. Cette ville est bien fortifiée. On y prépare le Catechu parfumé (13), dont on fait des pilules, de petites Idoles, des fleurs, & d'autres figures. Les femmes en font beaucoup d'usage, dans la persuasion qu'elle affermit les dents & qu'elle donne de la douceur à l'haleine. Kæmpfer observe que c'est un jus épaissi, que les Hollandois & les Chinois portent au Japon ; & qu'après la préparation qu'il reçoit dans les villes de Meaco, d'Odovara, où il est mêlé avec de l'ambre, du camphre & d'autres ingrediens, ils le rachetent, pour le transporter dans d'autres lieux (14).

Catechu ou Cachou.

Le 12, on passa la riviere de Sakava, qui, sans avoir plus de trois pieds de profondeur, est si dangereuse, lorsqu'elle est enflée par les pluies, que, pour arrêter ses ravages, on a fait, à grand prix, des digues aussi longues que ses bords. Sakava, Koosi, Magigava, Misava, Kojisa, Firatza & Bansju ou Bandaju, sont autant de gros villages, qu'on traverse avant que d'arriver dans une grande plaine, dont la vûe ne peut découvrir les extrêmités, parce qu'elle s'étend jusqu'à Jedo. On trouve ensuite trois autres villages, nommés Marzija, Nango & Kavanda, qui conduisent à celui de Jootsuia. On voit près des Côtes, vis-à-vis de Kavanda un rocher qui sort de la mer, en forme de pyramide ; & plus loin, directement au Sud, la fameuse Isle de Kamakura, dont le nom signifie Côtes. Elle paroît ronde, d'une lieue de tour au plus, & couverte de bois fort hauts. C'est un lieu d'exil pour les Seigneurs disgraciés ; & rarement sont-ils rappellés, lorsque leur malheur les y condamne. Les Côtes en étant fort escarpées, on est obligé d'employer des grues, pour hâler les Bateaux, dans lesquels on y transporte les Prisonniers ou des provisions. Une lieue au-delà de Jootsuia, on passe par Fusisava, ville arrosée d'une riviere, où l'on perd la vûe de la mer, qu'on ne retrouve que six lieues plus loin, à Fodogaï, pour ne

Plaine de Jedo.

Isle de Kamakura, exil des Grands.

(13) Ou *Terra Japonica*, qu'on nomme vulgairement *Cachou*.

(14) *Ibidem*. page 65.

la plus perdre jusqu'à Jedo. Fodogaï est sur le rivage même, à l'embouchure d'une riviere, qui forme un Port assez sûr. Le Pays, qu'on avoit traversé pendant tout le jour, étoit également fertile & peuplé; il se termine par un petit nombre de Collines, d'où l'on découvre une suite continuelle de villes & de villages, & d'où l'on ne compte plus que six lieues jusqu'à Jedo.

Kæmpfer. 1691.

Le Mardi 13, continuant de marcher par un Pays fort peuplé, dont les Places les plus remarquables sont Tsisi, ou Tsisiku, Kanagava, Kavasaki & Rokingo, les Hollandois arriverent à Tsusunomori, lieu célébre par l'abondance de coquillages & de plantes marines qui s'y trouvent. Kæmpfer y observa comment les Japonois préparent l'algue de mer, pour en faire un aliment. » Ils choisissent deux plantes principales, qui croissent sur les coquilles; l'une verte & déliée; l'autre, rougeâtre & plus large. Ils les mettent en pieces, ils les épluchent; & chaque espece est jettée dans une cuve d'eau fraîche, où elle est bien lavée. Ensuite, étendant la verte sur une piece de bois, on la hache en parties fort menues, comme du tabac. On la lave encore; on la met dans un crible de bois, long de deux pieds, où l'on verse de l'eau fraîche. Lorsqu'elle y a séjourné quelque tems, on l'en retire, avec une espece de peigne; & la pressant de la main, on en fait une pâte épaisse, dont on exprime l'eau, pour la faire sécher plus facilement au Soleil. L'espece rouge n'étant pas si commune que la verte, on ne la met pas en morceaux; mais la préparation en est d'ailleurs la même, & l'on en fait aussi une espece de gâteaux, que les Japonois aiment beaucoup (15).

Préparation de l'Algue de Mer pour la Table.

Sinagava, qui se présente une demie lieue au-delà de Tsusunomori, est un Fauxbourg de Jedo, à deux lieues de cette ville Impériale, ou touche du moins au véritable Fauxbourg, comme Fudsimi touche à celui de Meaco. En y entrant, la Place des Exécutions offre un spectacle terrible. C'est une multitude de têtes humaines & de cadavres, les uns à demi pourris, les autres à demi dévorés, avec un grand nombre de chiens, de corbeaux, & d'autres animaux carnassiers, qui se repaissent de ces miserables restes. Sinagava est composé d'une rue longue & irréguliere, qui a la mer à droite, & une Colline à gauche, sur laquelle on découvre quelques beaux Temples. Après avoir fait environ trois quarts de lieue dans cette rue, les Hollandois s'arrêterent dans une Hôtellerie, où la pleine vûe de la ville, & de son havre, qui est ordinairement rempli d'une multitude de Bâtimens, de toutes sortes de grandeur & de figure, offre une des plus belles perspectives du Monde. On leur dit que la beauté de ce spectacle attiroit souvent, dans le même lieu, des personnes d'une condition distinguée. Il leur restoit un quart de lieue, pour arriver à l'entrée du Fauxbourg de Jedo, qui n'est qu'une continuation de Singava, dont il est séparé par un simple Corps-de-garde. La mer, en cet endroit, s'approche si fort de la Colline, qu'il n'y a qu'un rang de Maisons entre la Colline & le chemin. Il regne quelque-tems le long de la Côte; mais venant ensuite à s'élargir, il forme plusieurs rues irrégulieres, d'une longueur considérable. Après une demie heure de marche, la beauté des rues, qui deviennent plus larges & plus uniformes, la

Sinagava, premier Fauxbourg de Jedo.

Lieu des exécutions.

Les Hollandois arrivent à Jedo.

(15) *Ibidem.* pages 73 & 74.

KÆMPFER. 1691.

Leurs premieres observations.

foule du Peuple, & le tumulte, firent comprendre aux Hollandois, qu'ils étoient entrés dans la ville. Ils traverserent un Marché, d'où prenant par une grande rue, qui coupe un peu irréguliérement Jedo du Sud au Nord, ils passerent plusieurs Ponts magnifiques, entre lesquels ils en distinguerent un de quarante-deux brasses de longueur, célébre, parce qu'il est le centre commun d'où l'on mesure les chemins & la distance des lieux dans toute l'étendue de l'Empire. Ils virent plusieurs rues, qui aboutissent à la grande; & leur admiration fut particuliérement excitée par la foule incroyable du Peuple, par le train des Princes & des Grands, qu'ils ne cessoient pas de rencontrer, & par la riche parure des Dames, qui passoient continuellement dans leurs Chaises & leurs Palanquins. Ils ne se lassoient pas de voir aussi, la variété des Boutiques qui bordent les rues, & l'étallage de toutes sortes d'échantillons & de modéles, avec un drap noir suspendu, pour la commodité, ou pour le faste. Ils ne s'apperçurent point, comme dans les autres villes, que personne eût la curiosité de les voir passer; » apparemment, observe Kæmpfer, parce qu'un si petit train n'avoit rien d'admirable pour » les Habitans d'une ville si peuplée, séjour d'un puissant Monarque, où l'on » est accoutumé à des spectacles plus pompeux. La marche fut d'une lieue entiere, dans la grande rue, jusqu'à l'Hôtellerie ordinaire de la Nation Hollandoise.

Rigueur avec laquelle ils sont traités.

L'Ambassadeur fit donner avis de son arrivée aux Ministres des affaires étrangeres. Le premier ordre, qu'on lui fit signifier, fut de se tenir renfermé dans sa chambre, lui & tous ses gens; avec défense, au Bugio, de laisser approcher d'eux d'autres Japonois que leurs Domestiques. Kæmpfer murmure un peu de cette rigueur. » On devoit croire, dit-il, nos appartemens » assez éloignés de la rue, puisque c'étoit le plus haut étage du der- » riere de la Maison, où il n'y avoit d'entrée qu'un passage étroit, qu'on » auroit pû fermer à la clef, si cette précaution avoit paru nécessaire. Il y » avoit deux portes, l'une en bas & l'autre au haut de l'escalier; & les » chambres étoient fermées de trois côtés. La mienne n'avoit qu'une seule » fenêtre étroite, au travers de laquelle j'avois assez de peine à voir le Soleil » en plein midi (16).

Il se passa près de quinze jours avant que l'Ambassadeur pût obtenir sa premiere Audience; & la captivité des Hollandois diminua si peu dans cet intervalle, qu'on leur recommanda même de ne pas jetter, de leurs fenêtres dans la rue, le moindre papier sur lequel il y eût des caracteres de l'Europe (17). Cependant il paroît que Kæmpfer eut l'adresse de ménager assez les Gardes, pour se procurer la liberté de visiter la ville, & d'en faire une description d'autant plus curieuse, qu'il y a joint un plan dont il vante la fidélité (18).

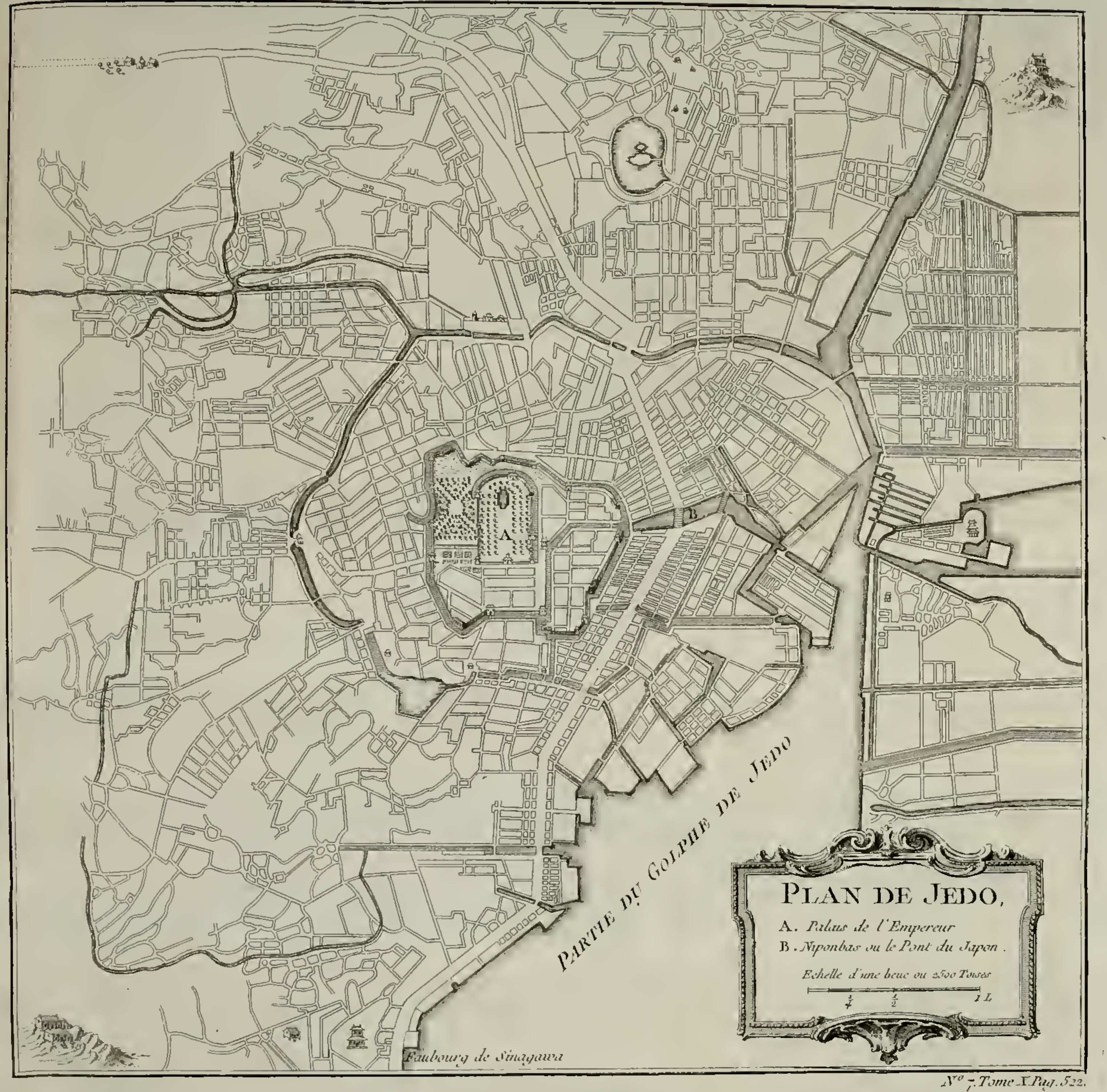
Description de Jedo, séjour de l'Empereur.

Des cinq grandes villes de Commerce, qui appartiennent au Domaine

(16) *Ibid.* page 86.

(17) Page 87. Cette défiance venoit peut-être d'un incendie, qui avoit brûlé plus de quatre mille Maisons avant l'arrivée des Hollandois, & qui se renouvella plusieurs fois pendant leur séjour dans la ville.

(18) Il le donne pour fidélement copié & réduit, d'après un grand plan de quatre pieds & demi de long, & d'autant de large, fait par les Japonois mêmes, & qui a été déposé entre les mains de M. le Chevalier Slonne. On le joint ici.


PLAN DE JEDO,
A. Palais de l'Empereur
B. Niponbas ou le Pont du Japon.
Echelle d'une lieue ou 2500 Toises
1/4
1/2
1 L
PARTIE DU GOLPHE DE JEDO
A
B
Fauxbourg de Sinagawa

impérial, Jedo passe pour la premiere. Elle est tout à la fois la Capitale & la plus grande ville de l'Empire. C'est le séjour d'un grand nombre de Princes & de Seigneurs, qui composent la Cour ; & la multitude de ses Habitans est presqu'incroiable. Elle est située, suivant l'observation de Kæmpfer, à trente-cinq degrés trente-deux minutes de latitude, dans une grande Plaine de la Province de Mucsasi, au fond d'une Baye fort poissonneuse, qui a, du côté droit, en allant vers la mer, Kamakura & la Province d'Idsu ; & du côté gauche, les Provinces d'Ava & de Kudsu. La face de Jedo, qui regarde la mer, a la figure d'un croissant. Les Japonois lui donnent sept lieues de long, cinq de large, & vingt de circonférence. Elle n'est pas entourée de murs ; mais plusieurs fossés qui l'environnent, & de hauts remparts plantés d'arbres, avec des portes capables de résistance, peuvent servir avantageusement à la défendre. Une grande riviere, qui a sa source au Couchant, la traverse & se jette dans le Port ; tandis qu'un de ses bras va servir de fossé au Château, & se jette aussi dans le Port par cinq embouchures, dont chacune offre un Pont magnifique.

KÆMPFER. 1691.

Sa situation.

Jedo n'est pas bâtie avec la régularité des autres villes du Japon, parce qu'elle n'est arrivée que par degrés à la grandeur qu'on admire aujourd'hui. Cependant on y trouve, dans plusieurs quartiers, des rues si régulieres qu'elles se coupent à angles droits. Elle doit cet embellissement aux incendies, qui y réduisent souvent en cendre un grand nombre de Maisons. Les nouvelles rues peuvent être disposées sur le plan des Propriétaires du terrain. En géneral, les Maisons de Jedo sont basses & petites, comme dans tout le reste de l'Empire. La plûpart sont bâties de bois de sapin, avec un leger enduit d'argile. L'intérieur est le même qu'à Meaco ; c'est-à-dire, divisé en appartemens avec des Paravents de papier, les murs revêtus de papier peint, le plancher couvert de nattes, & les toîts couverts de bardeaux ou de coupeaux de bois. Il n'est pas surprenant qu'avec des matieres si combustibles, le feu y fasse tant de ravage. Chaque Maison doit avoir, sous le toît ou dessus, une cuve pleine d'eau, avec les instrumens nécessaires pour l'employer. Cette précaution suffit souvent, pour éteindre le feu dans une Maison particuliere ; mais elle devient inutile pour arrêter la fureur d'un incendie, qui a déja fait du progrès. Les Japonois ne connoissent point alors d'autre remede, que d'abattre les Maisons voisines, auxquelles le feu n'a point encore touché. Ils ont des Compagnies instituées dans cette vûe, qui font la patrouille nuit & jour, avec des habits de cuir brun pour les défendre de la flamme, & des crocs de fer.

Ses Edifices.

Précautions contre l'incendie.

Tous les quartiers de la ville sont remplis, comme en Europe, de Moines, de Monasteres, de Temples, & d'autres Bâtimens Religieux, qui en occupent les plus belles parties. Mais les logemens des Moines ne sont différens de ceux des Laïques, que par quelques marches pour y monter, & par le voisinage d'un Temple ou d'une Chapelle, ou du moins, de quelque grande Salle, ornée de plusieurs Autels avec leurs Idoles. Les Palais des Grands sont de superbes édifices, comme on doit se l'imaginer de tant de Princes & de Puissans Seigneurs (19), qui font leur demeure ordinaire dans

Logemens des Moines.

Palais des Grands.

(19) *Voyez* la Description, dans l'Article suivant.

KÆMPFER. 1691.

la Capitale de l'Empire. Ils sont séparés des Maisons particulieres par de grandes cours & de magnifiques portes, où l'on monte par quelques marches fort ornées. Mais ils n'ont qu'un étage, divisé en plusieurs riches appartemens, sans tours, & sans ces autres marques d'autorité, qu'on voit aux Châteaux des Princes & des Grands dans leurs Etats héréditaires.

Cherté des Vivres.

Jedo, suivant l'expression de Kæmpfer, est un Séminaire d'Artistes, de Marchands & d'Artisans; ce qui n'empêche point, dit-il, que tout ne s'y vende plus cher que dans aucun autre lieu de l'Empire. » Il en apporte, » pour raison, le concours infini du Peuple, des Moines oisifs, & des » Courtisans, avec la difficulté du transport pour les provisions.

Château de Jedo, ou Palais de l'Empereur du Japon.

Le Château, ou le Palais de l'Empereur, est situé presqu'au milieu de la ville. Sa figure est irréguliere. On lui donne cinq lieues de tour. Il est composé de deux clôtures, qu'on peut nommer deux Châteaux extérieurs. Le troisiéme, qui fait le centre, & qui est proprement la demeure du Monarque, est flanqué de deux autres Châteaux bien fortifiés, mais plus petits, avec de grands Jardins derriere l'appartement Impérial. Chacun de ces Châteaux est entouré de fossés & de murs. Le premier occupe un grand terrain, qui environne le second, & une partie du Palais Impérial. Il contient tant de rues, de fossés & de canaux, qu'il fut difficile à Kæmpfer d'en concevoir le plan, quoiqu'il le donne avec celui de la ville. C'est dans ce Château extérieur que demeurent les Princes de l'Empire, avec leurs familles. Le second Château occupe moins d'espace & fait face au troisiéme; mais il est séparé des deux autres, par des murs, des fossés, des pont-levis, & de grosses portes. La Garde en est plus nombreuse que celle du premier. Il contient les superbes Palais de quelques-uns des plus puissans Princes de l'Empire, des Conseillers d'Etat, des premiers Officiers de la Couronne, enfin de tous les Seigneurs qui sont appellés par leurs fonctions à la plus intime familiarité de l'Empereur. Le Château, qui mérite proprement le nom de Palais Impérial, est situé sur un terrain un peu plus élevé que les deux autres. Il est entouré d'une épaisse muraille de pierre de taille, flanquée de Bastions, qui ressemblent beaucoup à ceux de l'Europe. Un rempart de terre, élevé du côté intérieur, soutient plusieurs Bâtimens longs, & des guérites ou des tours à plusieurs étages. Rien n'approche de la solidité de l'édifice, dans la partie que l'Empereur habite. Ce sont des pierres de taille, d'énorme grandeur, posées l'une sur l'autre sans mortier & sans crampons de fer; afin que dans les tremblemens de terre, qui sont fréquens au Japon, les pierres puissent céder au choc & ne recevoir aucun dommage. De l'intérieur du Palais, s'éleve une tour quarrée plus haute que tout le reste des Bâtimens, divisée en plusieurs étages, dont chacun a son toît, & si richement ornée, que de loin elle donne, à tout le Château, un air de magnificence qui cause de l'étonnement. Une multitude de toîts recourbés, avec des dragons dorés au sommet & aux angles, qui couvrent tous les autres Bâtimens, produisent le même effet. Le second Château a peu d'ornemens extérieurs; mais il est entouré, comme le premier, de fossés larges & profonds, & de très hauts murs, avec une seule porte & un pont, qui communique au troisiéme. C'est dans le premier & le second, qu'on éleve les Enfans de l'Empereur. Tous ces Châteaux, ou ces Palais, n'ont qu'un

Ornemens intérieurs.

Kæmpfer. 1691.

étage, & ne laissent pas d'être assez hauts. Le troisiéme a plusieurs longues galeries, & de grandes salles, qui peuvent être divisées avec des Paravents. Chaque appartement a son nom. Celui qu'on nomme la Salle des mille Nattes, sert uniquement aux grandes assemblées, où l'Empereur reçoit l'hommage & les présens des Princes de l'Empire, & les Ambassadeurs des Puissances étrangeres; mais il y a diverses autres Salles d'Audience (20). Il ne manque rien à leur beauté, dans le goût d'Architecture du pays. Les plat-fonds, les solives & les colonnes sont de bois de Cedre, de Camphre ou de Jesseri, dont les veines forment naturellement des fleurs & d'autres figures curieuses. Plusieurs appartemens ne sont revêtus que d'un simple vernis; d'autres ont les plus beaux ornemens de Sculpture. La plûpart des bas-reliefs sont des oiseaux ou des branches, dorés avec beaucoup d'art. Le plancher est couvert de nattes blanches, avec un galon ou une frange d'or pour bordure. Au reste, il y a peu de différence, pour l'ameublement, entre le Palais de l'Empereur & ceux des Princes. On garde le tresor Impérial, dans un Bâtiment dont les toîts sont de cuivre & les portes de fer, pour le garantir du feu. La crainte du tonnerre a fait imaginer un appartement souterrain, qui a pour plat-fond un grand réservoir d'eau. L'Empereur s'y retire lorsqu'il entend gronder la foudre, parce que les Japonois sont persuadés que cette barriere est impénétrable au feu du Ciel. Mais Kæmpfer avertit que ne l'ayant pas vûe, il n'en parle que sur le témoignage d'autrui (21).

Appartement pour se garantir du Tonnerre.

Enfin le jour de l'Audience fut marqué au 29 de Mars, qui est le dernier du second mois des Japonois. Quoique ce fut un des jours ordinaires où l'Empereur étoit accoutumé de la donner, Kæmpfer avoue qu'on n'auroit pas pensé sitôt à dépêcher les Hollandois, si le Favori de l'Empereur, qui devoit donner une fête à ce Monarque, & qui avoit besoin de tems pour ses préparatifs, n'eût été bien aise de se délivrer d'eux. Ce Seigneur, qui se nommoit Makino-Bingo, avoit été Gouverneur de l'Empereur, & s'étoit maintenu dans le plus haut degré de faveur. Il fit avertir l'Ambassadeur Hollandois de se tenir prêt pour le 29. Les préparatifs ne marquent pas une considération fort distinguée, puisqu'il lui fit dire simplement de se rendre, de bonne heure, à la Cour, & de se tenir dans la Salle des Gardes jusqu'à ce qu'il fût appellé (22). Le récit de cette Audience est d'autant plus curieux, que non-seulement il peut servir à faire juger comment les Hollandois sont traités au Japon, depuis qu'ils en ont fait exclure les autres Nations de l'Europe; mais que l'Auteur, accusant Montanus de fausseté dans le célébre Ouvrage qu'il a publié (23), & passant lui-même pour un Observateur exact & sincere, son témoignage est le seul, sur lequel on puisse se former une juste idée de la Cour & des cérémonies du Japon. Ne changeons, à son récit, que ce qui demande un peu de réformation dans le style.

Comment les Hollandois obtiennent Audience.

Raisons qui la rendent curieuse.

» Le 29 de Mars, qui étoit un Jeudi, les présens destinés pour sa Majesté » Impériale furent envoyés à la Cour. Ils y devoient être rangés sur des

Relation de la marche Hollandoise.

(20) Kæmpfer parle plus bas de la Salle des cent Nattes.

(21) Page 85.

(22) Page 90. Makino Bingo étoit Président du Conseil d'Etat.

(23) Ambassades mémorables des Hollandois aux Empereurs du Japon. *Voyez*, dans la Description, l'opinion qu'on en doit prendre.

KÆMPFER. 1691.

» tables de bois, dans la Salle des mille Nattes, où l'Empereur en devoit » faire la revûe. Nous suivimes, aussi-tôt, avec un petit Equipage; couverts d'un » manteau de soie noir. Nous étions accompagnés des trois Intendans des Gou- » verneurs de Nangasaki, d'un Commis du Bugio, de deux Messagers de Nan- » gasaki, & d'un fils de l'Interprête, tous à pied. Nous étions quatre à » cheval, tous à la queue l'un de l'autre; trois Hollandois & notre Inter- » prête. Chacun de nos chevaux étoit conduit par un Valet, qui tenoit la » bride, & qui marchoit à la droite. C'est le côté par lequel on monte à » cheval & l'on en descend, à la maniere du Pays. Autrefois nous avions » deux Valets pour chaque cheval; mais nous avons supprimé cet usage, » comme une dépense inutile. Notre Ambassadeur, que les Japonois nom- » ment le Capitaine, venoit après nous dans un Norimon, suivi de notre » ancien Interprête, qui étoit porté dans un Cango. Nos Domestiques fer- » moient la marche à pied. Ce fut dans cet ordre que nous nous rendi- » mes au Château, par une demie heure de marche. Nous entrâmes dans » la premiere clôture par un grand Pont bordé d'une balustrade, sur laquelle » regne une suite de boules de cuivre. La riviere, qui passe dessous, est » large, & coule vers le Nord, autour du Château. On y voyoit alors un » grand nombre de Bateaux & des Barques. Nous trouvâmes, au bout du » Pont, deux portes fortifiées, entre lesquelles nous vimes une petite Garde. » Après avoir passé la seconde porte, nous entrâmes dans une grande Place, » où la Garde étoit plus nombreuse. La Salle d'armes nous parut tapissée de » drap. Les piques étoient debout, à l'entrée; mais le dedans étoit revêtu » d'armes dorées, de fusils vernissés, de boucliers, d'arcs, de fleches & de » carquois, rangés avec beaucoup d'ordre & de goût. Les Soldats se tenoient » assis à terre, les jambes croisées, tous vêtus de soie noire, & chacun avec » deux sabres à son ceinturon. On nous fit traverser entiérement la premiere » clôture, entre les Palais des Princes & des Grands de l'Empire, qui rem- » plissent l'intérieur de ce premier Château. Le second, où nous arrivâmes, ne » nous parut différent du premier, que par la structure des portes & des » Palais, qui est plus magnifique. On nous y fit laisser notre Norimon, » notre Cango, nos chevaux & nos Valets, pour nous conduire, par un » long pont de pierre, au Fonmatz, qui est la demeure de l'Empereur. Après » avoir passé ce Pont, nous traversâmes un double Bastion, suivi de deux » Portes fortifiées, par lesquelles nous entrâmes dans une rue irréguliere, » bordée, des deux côtés, d'une fort haute muraille. Nous arrivâmes au » Fiakninban, c'est-à-dire à la grande Garde du Château, qui est au bout » de cette rue, près de la derniere porte, qui conduit au Palais. On nous » ordonna d'attendre, dans la Salle des Gardes, que le grand Conseil d'Etat » fût assemblé; tems auquel nous devions être introduits. Les deux Capi- » taines de la Garde nous offrirent civilement du thé & du tabac à fumer; » & quelques autres Gentilshommes vinrent nous tenir compagnie. Nous » n'attendimes pas moins d'une heure; & dans l'intervalle nous vimes en- » trer, au Palais, plusieurs Conseillers d'Etat, les uns à pied, d'autres » portés dans leurs Norimons. Enfin nous fumes conduits par deux magni- » fiques portes, au travers d'une grande Place quarrée, jusqu'à l'entrée du » Palais. L'espace, entre la seconde porte & le frontispice du Palais, étoit

» rempli d'une foule de Courtisans & d'un grand nombre de Gardes. De-là » on monte, par deux escaliers, dans une spacieuse Salle, qui est à la droite » de l'entrée, où toutes les personnes, qui doivent être admises à l'Audience » de l'Empereur, ou des Conseillers d'Etat, attendent qu'on les introduise. » Cette Salle est non-seulement fort grande, mais extrêmement exhaussée; ce » qui n'empêche pas qu'elle ne soit assez sombre, lorsqu'on y a mis tous les » Paravents, parce qu'elle ne reçoit du jour que des fenêtres d'enhaut d'une » chambre voisine. Elle est d'ailleurs richement meublée à la maniere du » Pays; & le mêlange de ses piliers dorés, qui s'élevent entre les Paravents, » forme un coup d'œil fort agréable. Nous y attendimes encore, l'espace » d'une heure, que l'Empereur fût venu s'asseoir dans la Salle de l'Audience. » Alors trois Officiers conduisirent notre Ambassadeur devant sa Majesté, » & nous laisserent dans la premiere Salle où nous étions. Aussi-tôt qu'il » fut entré, ils crierent à haute voix, *Hollanda Capitaine*. C'étoit le signal, » pour l'avertir de rendre l'hommage établi. Il se traîna, suivant l'usage, » avec les mains & les genoux, à l'endroit qui lui fut montré, entre les » présens, qui étoient rangés d'un côté, & l'endroit où l'Empereur étoit » assis; là, s'étant mis à genoux, il se courba vers la terre, jusqu'à la tou- » cher du front. Ensuite il recula comme une écrevisse, c'est-à-dire en se » traînant en arriere sur les mains & sur les pieds, sans avoir ouvert la » bouche pour prononcer un seul mot. Il ne se passe rien de plus aux Au- » diences que nous obtenons de ce puissant Monarque; & l'on n'observe » pas plus de cérémonie, dans les Audiences qu'il donne aux plus grands » Princes de l'Empire. On les appelle, à haute voix, par leur nom; ils » s'avancent, en rampant; & lorsqu'ils ont frappé la terre du front, ils se » retirent de même.

Kæmpfer. 1691.

» La Salle d'Audience, nommée autrement la Salle des cens Nattes, ne » ressemble en rien à celle qui est décrite & représentée par Montanus. Le » trône élevé, les degrés, par lesquels on y monte, les Tapis, dont il » les suppose couverts, les magnifiques colonnes entre lesquelles il dit que » les Princes de l'Empire se prosternent devant le Monarque, & d'autres » peintures, n'ont de fondement que dans son imagination. Tout ce qu'on » voit dans cette Salle, est réellement curieux & riche, mais beaucoup plus » simple qu'il ne le représente. Au second Voyage que nous fimes à la » Cour, on eut la bonté de nous faire voir la Salle; ce qui me donna » occasion d'en tirer un plan, qui n'étoit pas difficile à composer. Il suffi- » soit de se faire dire le nombre des nattes, des colonnes, des paravents, » & des fenêtres. Son plancher est couvert en effet de cent nattes, toutes » de la même grandeur; d'où lui vient le nom de *Sen-Sio-Siki*, qui signifie » Salle de cent Nattes. Elle est ouverte, d'un côté, vers une petite cour, » d'où elle reçoit sa lumiere. Du côté opposé, elle se joint à deux autres » chambres; l'une, qui sert aux Audiences des Conseillers d'Etat; l'autre, » plus petite, plus enfoncée & plus haute d'une marche, où l'Empereur » est assis, les jambes croisées, sur un petit nombre de tapis. Il n'est pas » aisé de le voir dans cette situation, parce que le jour ne donne pas jus- » qu'au lieu qui lui sert de trône; sans compter que l'Audience est fort » courte, & que ceux, qu'il y admet, sont dans une posture trop humble,

Montanus accusé d'exagération.

Il est démenti par le témoignage oculaire de Kæmpfer.

KÆMPFER. 1691.

» pour trouver le moyen de l'envisager. Cette cérémonie, d'ailleurs, est d'une » Majesté qui inspire beaucoup de respect. Il y regne un silence surprenant, » parmi les Conseillers d'Etat, les Princes & les Seigneurs de l'Empire, » qui sont en grand nombre, les Gentilshommes de la Chambre Impériale, » & d'autres grands Officiers, qui forment une double haie dans la Salle, » & sur toutes les avenues, assis dans un bel ordre, avec leurs habits de » cérémonie (24).

Changemens fâcheux pour les Hollandois.

Autrefois, l'Ambassadeur Hollandois en étoit quitte pour rendre l'hommage; & peu de jours après, on lui lisoit certains Réglemens (25), qu'il promettoit d'observer, après quoi il étoit envoyé à Nangasaki. Mais depuis plus de vingt ans (26) l'Ambassadeur, & les Hollandois qui l'accompagnent à Jedo, sont conduits plus loin dans le Palais, pour donner à l'Impératrice, aux Princesses & aux Dames de la Cour, l'amusement de les voir. Dans cette seconde Audience, l'Empereur & les Dames se tiennent derriere des Paravents & des Jalousies; mais les Conseillers d'Etat, & les autres Officiers de la Cour, sont assis à découvert. Kæmpfer peint cette scéne bizarre, avec beaucoup de naiveté.

Ils sont donnés en spectacle à la Cour du Japon.

» Après la cérémonie de l'hommage, l'Empereur se retira dans son appar» ment & nous fumes appellés avec l'Ambassadeur. On nous fit traverser » plusieurs appartemens, pour nous rendre dans une galerie fort dorée, » où nous attendimes un quart d'heure. Ensuite, traversant plusieurs autres » galeries, nous arrivâmes dans une grande chambre, où l'on nous pria de » nous asseoir. Plusieurs hommes rasés, qui étoient les Médecins de l'Em» pereur, des Officiers de Cuisine & des Ecclésiastiques, vinrent nous de» mander nos noms & notre âge. Mais on tira bientôt des paravents devant » nous, pour nous délivrer de leurs importunités. Nous passâmes une demie » heure dans le même lieu. On nous conduisit ensuite par d'autres galeries » plus obscures, qui étoient bordées d'une file non interrompue de Gardes » du corps. Après eux, plus près de l'appartement de l'Empereur, la file » étoit continuée par plusieurs grands Officiers de la Couronne, qui faisoient » face à la Salle où nous étions attendus. Ces Officiers avoient leurs habits » de cérémonie, étoient assis sur leurs talons, & la tête courbée. La Salle » consistoit en divers compartimens, qui regardoient vers l'espace du mi» lieu, dont quelques-uns étoient ouverts, & les autres fermés par des pa» ravents & des jalousies. Les uns étoient de quinze nattes, d'autres, de » dix-huit, & d'une natte plus hauts ou plus bas, suivant la qualité des » personnes qui les occupoient. L'espace du milieu étoit sans nattes, & par » conséquent le plus bas, parce qu'on les en avoit ôtées. Ce fut sur le plan» cher de cet espace, qu'on nous ordonna de nous asseoir. L'Empereur & » l'Impératrice étoient assis à notre droite, derriere des jalousies. J'eus deux » fois l'occasion de voir l'Impératrice, au travers des ouvertures. Elle me » parut belle; le teint brun, les yeux noirs & pleins de feu; son âge d'en» viron trente-six ans; & la proportion de sa tête, qui étoit assez grosse, me » fit juger qu'elle étoit d'une taille fort haute. J'entends, par le nom de Ja» lousies, une sorte de tapisserie très fine, composée de roseaux fendus &

Comment on les place dans la Salle de la seconde Audience.

(24) Pages 96 & précédentes.
(25) *Voyez* la Description.
(26) A compter de 1691, qui est la datte de l'Auteur.

» revêtue

» revêtue par derriere d'une ſoie tranſparente, avec des ouvertures, de la » largeur de la main, qui laiſſent un paſſage libre aux regards. On les peint » de diverſes figures, pour l'ornement, ou plutôt, pour mieux cacher ceux » qui ſont derriere; quoiqu'indépendamment des peintures, il ſoit difficile de » voir les perſonnes d'un peu loin, ſurtout ſi le derriere n'eſt point éclairé.

Maniere dont l'Empereur & les Dames ſont placées.

» L'Empereur lui-même étoit dans un lieu ſi obſcur, que nous aurions » eu peine à l'appercevoir, ſi ſa voix ne l'eût fait découvrir. Il parloit néan- » moins ſi bas, qu'il ſembloit vouloir garder l'incognito. Les Princeſſes du » ſang & les Dames de la Cour étoient vis-à-vis de nous, derriere d'autres » jalouſies. Je m'apperçus qu'on y avoit mis des cornets de papier, entre » les cannes, pour élargir les ouvertures, & rendre le paſſage plus libre à la » vûe. Je comptai environ trente de ces cornets; ce qui me fit juger que » les Dames étoient au même nombre. Makino-Bengo étoit aſſis ſeul, ſur » une natte élevée, dans un lieu découvert à notre droite, c'eſt-à-dire du » côté de l'Empereur. A notre gauche, dans un autre compartiment, étoient » aſſis les Conſeillers d'Etat, du premier & du ſecond Ordre. La galerie, » derriere nous, s'étoit remplie des principaux Officiers de la Cour & des » Gentilshommes de la Chambre Impériale. Une autre galerie, qui condui- » ſoit au compartiment de l'Empereur, étoit occupée par les enfans des » Princes, par les Pages de Sa Majeſté, & par quelques Prêtres, qui ſe » cachoient pour nous obſerver. Telle étoit la diſpoſition du Théâtre, où » nous devions jouer notre rolle (27).

Comment les Hollandois parlent à l'Empereur.

» Notre premier Interprête s'aſſit un peu au-deſſus de nous, pour enten- » dre plus facilement les demandes & les réponſes; & nous primes nos places » à ſa gauche, tous à la file, après nous être avancés, en nous traînant & » nous proſternant, du côté des jalouſies de l'Empereur. Alors Bengo nous » dit, de la part de ce Monarque, qu'il nous voyoit volontiers. L'Interprête, » qui nous répéta ce compliment, rendit auſſi la réponſe de notre Ambaſſa- » deur. Elle conſiſtoit dans un très humble remerciment, de la bonté que l'Em- » pereur avoit eue, de nous accorder la liberté du Commerce. L'Interprête ſe » proſternoit à chaque explication, & parloit aſſez haut pour être entendu de » l'Empereur: mais tout ce qui ſortoit de la bouche du Monarque, paſſoit par » celle de Bengo; comme ſi ſes paroles euſſent été trop précieuſes & trop ſacrées, » pour être reçues immédiatement par des Officiers inférieurs. Après les premiers » complimens, l'acte, qui ſuivit cette ſolemnité, devint une vraie farce (28).

Queſtions qu'on leur fait, & leurs réponſes.

» On nous fit mille queſtions ridicules. Premiérement, on voulut ſçavoir » notre âge & notre nom: chacun de nous reçut ordre de l'écrire ſur un » morceau de papier, avec une écritoire d'Europe, que nous avions apporté » pour cette occaſion. On nous dit enſuite de remettre le papier & l'écri- » toire à Bengo, qui les mit entre les mains de l'Empereur, par un trou » de la jalouſie. Alors on demanda au Capitaine, ou à l'Ambaſſadeur, quelle » étoit la diſtance de Hollande à Batavia, & de Batavia au Japon; & lequel » avoit le plus de pouvoir, du Directeur général de la Compagnie Hollandoiſe, » ou du Prince de Hollande? Voici les queſtions qu'on me fit particuliére- » ment; quelles étoient les maladies extérieures ou internes, que je croyois » les plus dangereuſes & les plus difficiles à guérir? Quelle étoit ma mé-

(27) Page 98.

(28) Page 99.

KÆMPFER. 1691.

» thode, pour les ulceres & les aposthumes intérieures ? Si les Médecins d'Europe ne cherchoient point quelque remède pour rendre les hommes immortels, comme les Médecins Chinois en faisoient leur étude depuis plusieurs siecles ? Si nous avions fait quelque progrès dans cette recherche, & quel étoit le meilleur reméde de l'Europe pour prolonger la vie ? Je répondis à cette derniere question, que nos Médecins avoient découvert une liqueur spiritueuse, qui pouvoit entretenir, dans le corps, la fluidité des liqueurs, & donner de la force aux esprits. Cette réponse, ayant paru trop vague, on me pressa de faire connoître le nom de cet excellent reméde. Comme je sçavois que tout ce qui est en estime, au Japon, reçoit des noms fort longs & fort emphatiques, je répondis que c'étoit le *Sal Volatile Oleosum Sylvii.* Ce nom fut écrit derriere la jalousie, & l'on me le fit répéter plusieurs fois. On voulut sçavoir, ensuite, quel étoit l'Inventeur du reméde, & de quel Pays il étoit. Je répondis que c'étoit le Professeur Sylvius en Hollande. On me demanda aussi-tôt si je le pouvois composer; sur quoi l'Ambassadeur me dit de répondre, non; mais je répondis affirmativement, en ajoutant néanmoins que je ne le pouvois pas au Japon. On me demanda si je le pouvois à Batavia. Oui, répondis-je encore; & l'Empereur donna ordre qu'il lui fût envoyé, par les premiers Vaisseaux qui viendroient au Japon.

Remedes pour prolonger la vie.

» Ce Prince, qui s'étoit tenu jusqu'alors assez loin de nous, s'approcha vers notre droite, & s'assit derriere les jalousies, aussi près qu'il lui fut possible. Il nous fit ordonner successivement d'ôter nos manteaux, de nous tenir debout, de marcher, de nous arrêter, de nous complimenter les uns les autres, de sauter, de faire les ivrognes, d'écorcher la Langue Japonoise, de lire en Hollandois, de peindre, de chanter, de danser, de mettre & d'ôter nos manteaux. Nous exécutâmes chacun de ces ordres, & je joignis à ma danse une chanson amoureuse en Allemand. Ce fut de cette maniere, & par quantité d'autres singeries, que nous eumes la patience de divertir l'Empereur & toute sa Cour (29).

Les Hollandois amusent la Cour par des singeries.

» Cependant l'Ambassadeur est dispensé de cette comique représentation. L'honneur qu'il a de représenter ses Maîtres, le met à couvert de toutes sortes d'indécences & de propositions injurieuses. D'ailleurs il fit paroître assez de gravité, dans son air & dans sa conduite, pour faire comprendre aux Japonois que des ordres si bouffons lui plairoient peu (30).

(29) Page 101.

(30) Kæmpfer ne laisse pas de convenir, (page 190) qu'avant le second Voyage de l'Ambassadeur à la Cour, on l'obligea d'ôter aussi son manteau & de faire l'exercice dans la chambre. L'Empereur avoit été si content des Hollandois, au premier Voyage, qu'en les revoyant pour la seconde fois, il leur fit ordonner, sans perdre de tems, » d'ôter » leurs manteaux, de se tenir debout, de » marcher, de tournoier, de danser, de » chanter, de se faire des complimens en- » tr'eux, de se fâcher, de s'inviter à dîner, » d'entrer en conversation, de discourir fa- » miliérement comme un pere fait avec son » fils, de montrer comment deux amis, ou » un mari & une femme s'entretiennent, » ou prennent congé l'un de l'autre; de » jouer avec des enfans, de les porter sur » leurs bras, d'ôter leurs chapeaux & leurs » perruques, &c. *Pages 181 & suivantes.* On a vû dans la Relation de Mendez-Pinto, au neuviéme Tome de ce Recueil, que les Japonois sont eux-mêmes d'assez bons Comédiens, & que le goût des farces régne parmi les Grands, qui ne se croient pas deshonorés d'en être les Acteurs.

» Cette scéne finit par un dîner, qu'on servit devant chacun de nous, sur » de petites tables couvertes de mets à la Japonoise; avec de petits bâ- » tons d'ivoire, qui nous tinrent lieu de couteaux & de fourchettes (31). » Ensuite, deux Officiers nous reconduisirent dans la premiere Anti-cham- » bre, où nous prîmes congé d'eux.

Kæmpfer. 1691.

Dîner qu'on sert aux Hollandois.

L'Ambassadeur employa les jours suivans, à faire ses visites aux Ministres & aux principaux Conseillers d'Etat. Il fut reçu par-tout avec beaucoup de civilité, » par les Intendans & les Secrétaires (32), qui le régalerent de » thé, de tabac & de confitures. Les Chambres, où il étoit admis, étoient » remplies, derriere les paravents & les jalousies, d'une nombreuse assem- » blée, qui souhaitoit beaucoup de voir faire aux Hollandois leur exercice » comique. Ils n'eurent pas toujours cette complaisance; mais ils chanterent » & danserent dans plusieurs Maisons, lorsqu'ils étoient satisfaits de l'ac- » cueil qu'ils y avoient reçu. Quelquefois les liqueurs fortes, qu'on leur » faisoit boire avec un peu d'excès, leur montoient trop à la tête. Cette facilité à servir comme de jouet chez les Grands, & l'embarras où ils se trouvoient dans les rues, pour se dégager de la foule du Peuple, donnent une singuliere idée de leur Ambassade. Cependant ils témoignoient quelque impatience pour se retirer, lorsqu'ils croioient s'appercevoir qu'ils étoient peu respectés. Nous nous regardions, dit Kæmpfer, non comme des Marchands envoyés pour le trafic, mais comme des Ambassadeurs, qui devoient être traités honorablement (33).

Ils rendent diverses visites aux Seigneurs de la Cour.

Ils y sont traités peu sérieusement.

Dans une visite qu'ils rendirent au Seigneur Tsusimano Cami, on leur servit un dîner composé des mets suivans : du poisson bouilli dans une fort bonne sauce; des huitres bouillies, & servies dans la coquille, avec du vinaigre; diverses petites tranches d'oye rôties; du poisson frit, & des œufs bouillis. La liqueur qu'on leur fit boire étoit exquise. Après le festin, on souhaita de voir leurs chapeaux, leurs pipes & leurs montres. On apporta deux Cartes géographiques, dont l'une étoit sans les noms des pays, mais

On leur montre deux Cartes géographiques.

(31) Kæmpfer ne paroît pas content de la bonne chere Impériale. Il se plaint, dans un autre endroit (page 187), que le dîner ne répondoit pas à la magnificence d'un si puissant Monarque. Voici la description qu'il fait d'un de ces repas : Sur chaque table, on plaça les mets suivans : 1°. Deux petits pains creux, parsemés de graine de Sesame. 2°. Un morceau de sucre blanc, rafiné comme s'il eût été raié. 3°. Cinq Kainokis, confits : ce sont des noiaux de l'arbre Kai, qui ressemblent assez à nos amandes. 4°. Une tranche de gâteau, quarrée & platte. 5°. Deux gâteaux faits de fleur de farine & de miel, en forme d'entonnoir, bis & épais, mais un peu durs, qui avoient d'un côté l'empreinte d'un Soleil ou d'une rose, & de l'autre, celle du Dairi Tsiap, c'est-à-dire, les armoiries du Dairi, qui sont la feuille & la fleur d'un grand arbre, nommé Kiri. La fleur ressemble assez à celle du Glouteron, & la feuille à celle du Digitalis. 6°. Deux tranches quarrées d'un gâteau fait de fine farine de fèves & de sucre, d'un rouge brun & cassant. 7°. Deux autres tranches d'un autre gâteau de fine farine de riz, jaune & dur. 8°. Deux tranches d'un autre gâteau, dont la mie étoit d'une pâte entiérement différente de celle de la croute. 9°. Un grand Mangue, bouilli & rempli de farine de pois, mêlée de sucre, qu'on auroit prise pour de la Theriaque. 10°. Deux petits Mangues de la grosseur ordinaire, apprêtés de la même maniere. Les Hollandois gouterent un peu de tout; après quoi, l'Interprête eut ordre d'emporter le reste. Il en eut sa charge. On lui donna, pour la porter, du papier & des planches. *Pages 191 & 192.*

(32) Page 102.

(33) Pages 106 & précédentes.

KÆMPFER. 1691.

d'ailleurs assez bien dessinée, & suivant toute apparence, d'après une Carte de l'Europe. L'autre étoit une Carte du Monde entier, de forme ovale, dont les noms étoient marqués avec les Kattakanna Japonois, qui sont une sorte de caracteres. Kæmpfer saisit cette occasion, pour observer la maniere dont les Japonois représentent les pays qui sont au Nord de leur Empire. Au-delà du Japon, & vis-à-vis des deux grands Promontoires Septentrionaux d'Osju, il remarqua l'Isle de Jesogasima. Au-delà de cette Isle, il vit un pays deux fois grand comme la Chine, divisé en différentes Provinces, dont un tiers s'avançoit au-delà du cercle Polaire, & couroit à l'Est beaucoup plus loin que les Côtes les plus orientales du Japon. Ce pays étoit representé avec un grand Golfe sur le rivage oriental, vis-à-vis de l'Amérique, & le Golfe étoit à peu près de forme quarrée. Il n'y avoit qu'un passage entre le même pays & l'Amérique ; & dans ce passage, il y avoit une petite Isle. Au-delà, tirant vers le Nord, il y avoit une autre Isle, de forme longue, qui touchant presque de ses deux extrêmités les deux Continens, c'est-à dire, celui de Jesso, à l'Ouest, & celui de l'Amérique, à l'Est, formoit ainsi le passage au Nord. C'étoit à peu près de même, qu'on avoit representé toutes les Terres inconnues du Pole Antarctique, qui étoient marquées comme des Isles (34).

Observations de Kæmpfer sur ces Cartes.

Articles qu'on lit à l'Ambassadeur.

De quantité d'autres circonstances, que Kæmpfer prit le même soin de recueillir, dans les deux Voyages de l'Ambassadeur à la Cour, il en reste une qu'on se reprocheroit d'avoir supprimée, quoiqu'il ne la rapporte ici qu'avec beaucoup de ménagement pour les Hollandois. L'Ambassadeur, après avoir reçu son Audience de congé, fut appellé devant les Conseillers d'Etat, pour entendre la lecture des ordres qui regardent le Commerce. Ils portoient, entr'autres Articles (35) : que les Hollandois n'inquiéteroient aucun Navire ni Bateau des Chinois, ou des Liquans ; qu'ils n'ameneroient, au Japon, dans leurs Vaisseaux, aucun Portugais, ou Prêtre ; & qu'à ces conditions on leur accordoit un Commerce libre. Après cette cérémonie, on fit présent, à l'Ambassadeur, de trente robes, étalées dans le même lieu, sur trois planches. On y joignit ce qui se nomme une Lettre de Fortune, & qui est un témoignage de la protection de l'Empereur. L'Ambassadeur fut obligé de se prosterner quatre fois ; & pour marquer son respect, il mit le bout d'une des robes sur sa tête.

Présens de l'Empereur.

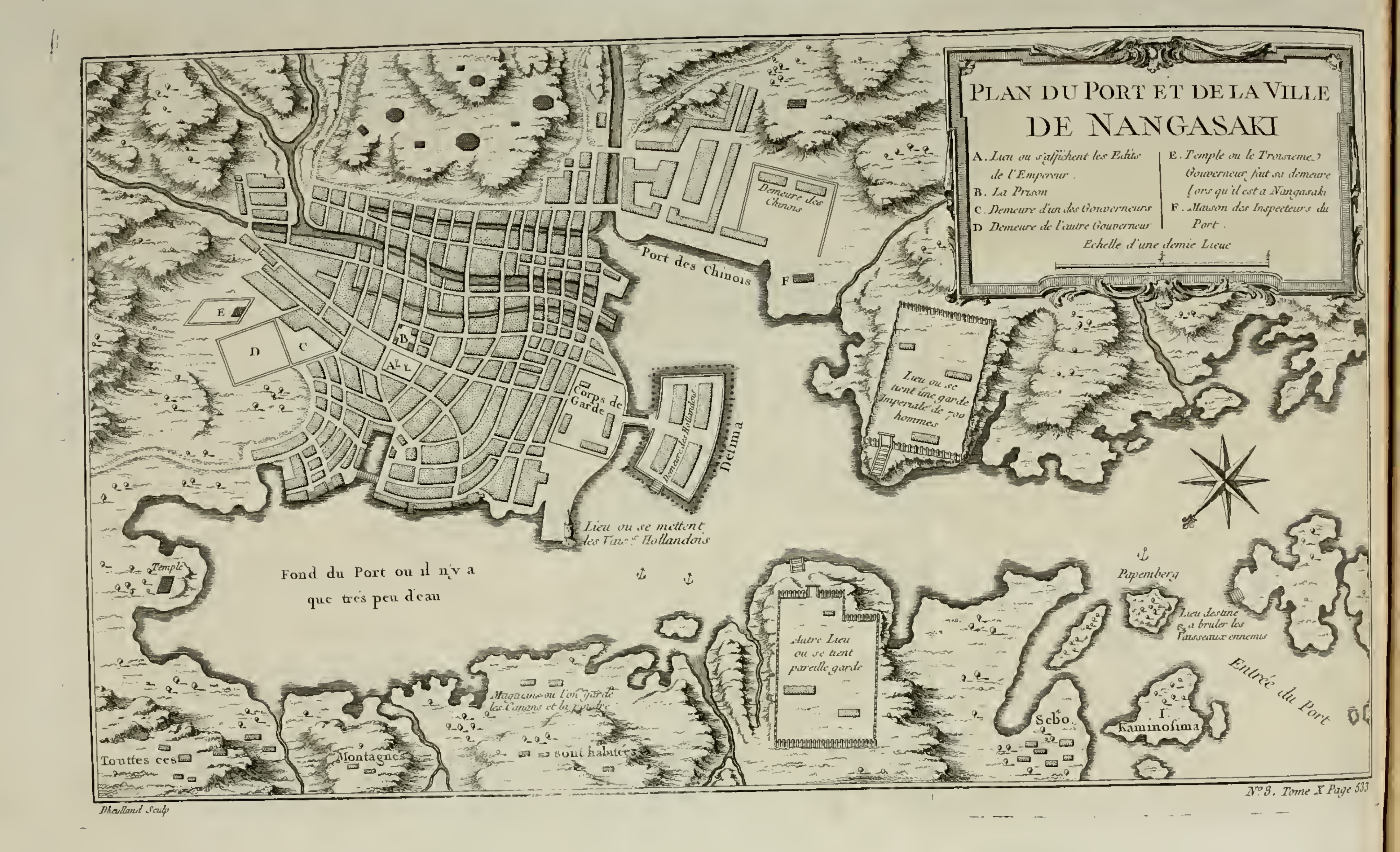
Formalités pour les présens des Seigneurs.

L'après-midi du même jour, avant qu'il fût retourné à son logement, plusieurs Seigneurs de la Cour lui envoyerent aussi un présent de robes. Quelques-uns des Messagers laisserent leur fardeau à l'Hôtellerie Hollandoise. D'autres attendirent le retour de l'Ambassadeur, pour le remettre entre ses mains. La réception de ces présens se fit avec toutes les formalités du cérémonial établi. Des Koulis, ou des Porteurs, marchoient devant, avec les robes, qu'ils portoient dans des caisses. Un d'entr'eux portoit la planche sur laquelle les robes devoient être étalées, & la Lettre de Fortune, qui est un assemblage de cordons plats, entrelassés par un bout, & renfermés dans un papier entouré d'un nombre impair de liens de soie, de différentes couleurs, & quelquefois dorés, ou couleur d'argent. Celui qui devoit offrir les

Lettre de Fortune.

(34) Page 193.

(35) Cette matiere sera plus étendue dans la Description.



Dheulland Sculp

N.° 8. Tome X Page 533

robbes étoit introduit dans l'appartement de l'Ambassadeur ; & s'asseiant vis-à-vis de lui, à quelque distance, il lui faisoit ce compliment : » Un tel » Seigneur, mon Maître, vous félicite d'avoir eu votre Audience de congé, » & un beau tems, ce qui est *Médithe*, c'est-à-dire, fort heureux. Vos présens lui ayant été fort agréables, il souhaite que vous acceptiez en échange ce petit nombre de robes. En finissant, il donna, à l'Interprête, une grande feuille de papier, qui contenoit, en grands caracteres, le nombre des robes & leur couleur. L'Ambassadeur, à qui l'Interprête remettoit cette feuille, la tenoit sur sa tête, pour témoigner son respect. Tous les Spectateurs demeuroient dans un profond silence, les uns assis, d'autres à genoux. On avoit appris, à l'Ambassadeur, le compliment qu'il devoit faire en réponse ; il le répétoit dans ces termes, avec une profonde inclination : » Je remercie très » humblement le Seigneur, votre Maître, de ses soins pour nous procurer » une Audience prompte & favorable. Je le supplie de continuer ses bons » offices aux Hollandois. Je lui rends graces aussi de son précieux présent, » & je ne manquerai point d'en informer mes Maîtres de Batavia. Après ces complimens, on apportoit du tabac pour fumer, avec du thé & de l'eau-de-vie (36).

Compliment du Messager, & réponse de l'Ambassadeur.

Le retour des Hollandois à leur petite Isle de Desima, & leur second Voyage à Jedo, s'étant faits par la même route, on ne se jettera point dans d'inutiles répétitions pour les suivre. Mais, pendant dix mois, qui se passerent entre les deux Voyages, Kæmpfer employa tous ses soins à prendre une parfaite connoissance de la ville de Nangasaki, dont il donne une curieuse Description.

Description de Nangasaki.

Cette ville, une des cinq Places maritimes, ou commerçantes de l'Empire (37), est située à l'extrêmité orientale de l'Isle de Kiusju, dans un terrein presque stérile, entre des Rochers escarpés & de hautes Montagnes, éloigné de l'Isle de Nipon, qui est presqu'entiérement fermée pour le Commerce à toutes les Nations Etrangeres. Nangasaki (38) est médiocrement peuplée de Marchands & de riches Citoyens. La plûpart de ses Habitans sont des Artisans, mêlés d'une populace du plus bas ordre. Cependant sa situation commode, & la sûreté de son Port, en font le rendez-vous commun des Nations Etrangeres, qui ont la liberté de commercer au Japon. Dans certains jours de l'année, les Marchands Japonois s'y rendent de toutes les parties de l'Empire. Ce Privilege, ou cette faveur singuliere, n'est accordé depuis long-tems qu'aux Chinois & aux Hollandois ; mais c'est avec les plus rigoureuses restrictions. Après la persécution, qui acheva de détruire, en 1638, le Christianisme dans toutes ces Isles, l'Empereur établit, entre plusieurs Loix nouvelles, que le Port de Nangasaki seroit le seul ouvert aux Etrangers ; & que si quelque Navire étoit forcé par les tempêtes, ou par d'autres accidens, de chercher un abri dans quelque autre endroit de l'Em-

Comment son Port est devenu le seul ouvert aux Etrangers.

(36) Pages 195 & précédentes.

(37) Les quatre autres sont Meaco, dans la Province de Jamatyre ; Jedo, dans la Province de Musasi ; Osacka, dans la Province de Setz ; & Sakai, dans la Province Jassumi ; toutes quatre dans la grande Isle de Nipon. *Voyez* la Description générale.

(38) On suit ici l'usage de notre Langue, qui est d'écrire Nangasaki, quoique Kæmpfer assure qu'il faut écrire Nagasaki, mais que quelquefois, dit-il, on prononce Nangasaki. *Tome II. page 85.*

KÆMPFER. 1691.

pire, personne n'auroit la permission de descendre au rivage, mais qu'immédiatement après le danger, on continueroit le Voyage jusqu'à Nangasaki, sous une escorte des Gardes-Côtes du Japon, & qu'en arrivant dans ce Port, le Capitaine rendroit compte, au Gouverneur, des raisons qui lui auroient fait prendre une autre route.

Forme & qualités du Port.

Le Port commence au Nord de la ville. Son entrée est fort étroite, & n'a que peu de brasses de profondeur, sur un fond de sable. La Mer y reçoit quelques Rivieres, qui descendent des Montagnes. Ensuite s'élargissant, il devient plus profond; & lorsque sa largeur est d'environ une demie lieue, il tourne au Sud-Ouest pendant l'espace d'une lieue, le long d'une Côte élevée. Il ne cesse point alors d'avoir environ un quart de lieue de largeur, jusqu'à l'Isle de Taka-Jama, ou Taka-Boko, qui forme une haute Montagne. Les Hollandois la nomment Papenberg. Tous les Vaisseaux de leur Nation, qui doivent faire voile de Nangasaki à Batavia, jettent l'ancre ordinairement près de cette Isle, pour attendre l'occasion de sortir du Havre, au travers de quantité de bancs de sable, de bas-fonds & de rochers, qui rendent le passage de ce Détroit également dangereux & difficile. Ils doivent gouverner à l'Ouest, laissant la terre du côté droit, & passant entre de petites Isles pour arriver à la pleine Mer. Kæmpfer a fait remarquer, à son arrivée, que toutes les Côtes du Havre sont garnies de Bastions, mais la plûpart sans artillerie. Il fut assuré, pendant son séjour à Desima, que les deux Gardes impériales, qui sont vis-à-vis l'une de l'autre, à une demie lieue de la ville, sont chacune de sept cens hommes, en y comprenant néanmoins ceux qui sont en faction dans les Barques de garde, pour empêcher les Navires Etrangers de jetter l'ancre, sans en avoir obtenu la permission. Près de Papenberg, où commence proprement le Port, on rencontre une petite Isle, où le dernier Navire Portugais, envoyé de Macao au Japon, fut brûlé avec toutes ses marchandises. Il se trouve rarement moins de cinquante Bâtimens Japonois dans le Port, sans compter un grand nombre de petites Barques & de Bateaux pour la pêche. A l'égard des Vaisseaux Etrangers, si l'on excepte quelques mois de l'hyver, il est rare aussi qu'il y en ait moins de trente, la plûpart Chinois. Les Navires Hollandois n'y séjournent jamais plus de trois mois en Automne, parce qu'alors le vent de Sud ou d'Ouest, avec lequel ils sont venus, tourne réguliérement au Nord. C'est la Mousson du Nord-Est, à la faveur de laquelle ils doivent retourner dans leurs Ports. Le lieu ordinaire du mouillage est au bout de la Baye, à une portée de mousquet de la ville. Il est commandé par les deux Gardes impériales. On y jette l'ancre sur une argile molle, à six brasses de profondeur, dans la haute marée, & à quatre & demie lorsqu'elle est basse (39).

Nombre de Vaisseaux qui s'y trouvent.

Situation de la ville.

La position de la ville est au trente-deuxiéme degrés trente-six minutes de latitude du Nord, & à cent cinquante-un degrés de longitude. Elle est placée au fond du Port, dans l'endroit où il a plus de largeur, & où, tournant au Nord, il forme un rivage en demi-cercle. Aussi représente-t-elle, dans sa forme, un Croissant, qui tire un peu sur celle d'un triangle. Elle

(39) Tome II. page 79.

est bâtie sur le rivage même, dans une étroite vallée, qui s'enfonce vers l'Est, & qui est formée par l'ouverture des montagnes voisines. Sa longueur est de trois quarts de lieue, à peu près sur la même largeur. La rue principale & la plus large, s'étend dans toute la longueur de la vallée. Les montagnes, qui l'environnent, ne sont pas fort hautes; mais la plûpart sont roides; & leur verdure, qui n'est pas interrompue jusqu'au sommet, forme un point de vûe très agréable. Derriere la ville, sur le panchant des montagnes, on voit plusieurs Temples magnifiques, ornés de beaux jardins & de terrasses. Au-dessus, on trouve une infinité de Sépultures; & la perspective est fermée, plus loin, par d'autres montagnes beaucoup plus hautes, mais fertiles & bien cultivées. Cette disposition enchanta les yeux de Kæmpfer (40). Il nomme quelques lieux remarquables aux environs. Fukafori est un agréable village, au Sud-Ouest, à deux petites lieues d'Allemagne de la ville, avec un petit Fort où réside un Bugio, qui gouverne ce Canton pour le Prince de Fisen. Ce lieu fournit du bois de chauffage à la ville. Assez près du même village, on trouve un grand Lac, auquel on attribue cette vertu singuliere, que, tout entouré qu'il est d'arbres, on ne voit jamais, sur l'eau, de feuilles ni d'ordures. Les Japonois font honneur de cette propriété, au Genie, Protecteur du Lac; & leur respect va si loin, qu'il est défendu d'y pêcher sous de rigoureuses peines. Au Nord de Nangasaki est la ville d'Omura, Domaine d'un Prince du même nom, & située sur un Golfe qui en tire aussi le sien. Quelques lieues plus loin, on trouve à l'Est, sur la Baie de Simara, la ville d'Isafai, qui appartient au Prince de Fisen.

Kæmpfer. 1691.

Ses environs.

Nangasaki doit son nom à ses anciens Seigneurs, qui l'ont possedée de pere en fils, avec tout son district, depuis Nangasaki Kotavi, premier de ce nom, jusqu'à Nangasaki Sijn Seijemont, pendant douze générations. On montre encore, derriere la ville, au sommet d'une colline, les masures de leur ancienne demeure. Le dernier Seigneur de cette Race étant mort sans enfans, la ville & ses dépendances tomberent sous la possession du Prince d'Omura. Kæmpfer compte environ deux cens ans, depuis cette révolution. Nangasaki n'étoit qu'un miserable hameau, qui servoit de retraite à quelques Pêcheurs: on l'appelloit Fuca-Irije, c'est-à-dire la longue Baie, pour le distinguer du village de Fucafori, qui signifie long Etang. Le nouveau Seigneur de Fuca-Irije changea ce nom pour celui de Nangasaki, à l'honneur des anciens Maîtres; & ses soins en firent insensiblement un gros Bourg, jusqu'à la premiere arrivée des Portugais au Japon. Cette Nation jouit, pendant quelque tems de la liberté du Commerce, aux mêmes conditions que les Chinois, qui négocioient dans ces Isles. On ne leur avoit assigné aucun Port particulier. Ils avoient la liberté de s'arrêter dans les lieux qu'ils trouvoient les plus commodes. Leurs premiers établissemens furent dans la Province de Fisen, à Fakuda, village de l'Isle de Firando, vers l'entrée du Havre de Nangasaki, qui étoit alors sous la protection du Prince d'Omura. Le second fut au village de Fucafori. Dans ces deux lieux, & dans plusieurs autres où ils continuerent de s'établir, leurs soins s'étant partagés entre le Commerce & la propagation de l'Evangile, ils réussirent avec tant de bon-

D'où elle tire son nom, & comment elle s'est aggrandie.

(40) Page 80.

KÆMPFER. 1691.

Les Portugais s'y établissent.

heur, que le Prince d'Omura se déclara ouvertement pour la Religion Chrétienne, & les pressa de venir s'établir à Nangasaki. Ce Bourg étoit devenu si considérable, qu'il contenoit déja vingt-trois rues. Elles composent aujourd'hui la partie de la ville, qui se nomme Utsimatz, c'est-à-dire le Centre. Aussitôt que les Portugais y furent les Maîtres, la commodité du Havre y attira, pour le Commerce, un grand nombre de Japonois & de Chinois, qui prirent le parti de s'y arrêter. La vieille ville ne suffisant pas pour les contenir, on bâtit de nouvelles rues, qui furent distinguées par les noms des Provinces & des Villes, d'où leurs principaux Habitans étoient venus. Telles sont celles de Bemgomatz, Jedomatz, Kabasimamatz, Firandomatz, Omuramatz & Simabaramatz. Ainsi Nangasaki devint, par degrés, une Ville fort grande & fort peuplée. Mais l'Empereur s'allarma bientôt, de voir une Place de cette importance entre les mains des Etrangers; & prenant occasion de quelques mécontentemens qu'il reçut des Portugais, non-seulement il leur en ôta la possession, mais il dépouilla le Prince d'Omura, de sa Jurisdiction & de ses revenus, qui furent annexés au Domaine de l'Empire (41).

Ils en sont chassés, & la ville devient un Domaine de l'Empire.

Disposition intérieure de Nangasaki.

La ville de Nangasaki est ouverte, comme la plûpart des autres villes du Japon. Elle est sans Château, sans murailles, sans fortifications & sans aucune défense. Trois rivieres, d'une fort belle eau, qui ont leur source dans les montagnes voisines, se réunissent à l'entrée de la ville, pour la traverser de l'Est à l'Ouest. Pendant la plus grande partie de l'année, elles ont à peine assez d'eau pour arroser les champs de riz & pour faire tourner quelques moulins; mais, dans la saison des pluies, elles grossissent, jusqu'à devenir capables d'entraîner des Maisons. Toute la ville est divisée en deux parties; celle d'Utsimatz, ou la partie intérieure, qui est composée aujourd'hui de vingt-six rues; & celle, qui se nomme Sottomatz, ou ville extérieure, qu'on peut regarder comme les Fauxbourgs, & qui contient soixante & une rues. La plûpart sont irrégulieres, étroites & mal propres. Les unes montent, d'autres descendent. Quelques-unes des plus roides sont composées de marches de pierre, pour rendre le chemin plus commode. Elles sont séparées, l'une de l'autre, par deux portes de bois, une à chaque bout, qui se ferment toutes les nuits, & souvent pendant le jour, lorsque cette précaution est nécessaire. Chacune a, comme Jedo, Meaco & la plûpart des grandes Villes, son Réservoir d'eau, avec tous les instrumens qui peuvent être employés contre le feu. L'Echelle, qui sert à monter dans ce lieu, est sous la direction de l'Officier qui commande dans la rue. Jamais les rues du Japon ne sont d'une excessive longueur. Elles ne sont pas toutes d'un Tsio Japonois, qui est la mesure de soixante kins ou brasses, quoiqu'elles aient emprunté leur nom de cette mesure. A l'égard du nombre des Maisons, il est rarement de plus de soixante dans une rue. Celles du Peuple sont de misérables Bâtimens. Elles sont petites, basses; & rarement de plus d'un étage, à Nangasaki. L'ameublement est tel qu'on l'a représenté dans la Description de Meaco; c'est-à-dire un lambris, tapissé de papier peint; des nattes d'un tissu fort épais, sur le plancher; des paravents de papier, qui divisent les chambres; & peu d'autres ustenciles, que ceux qui sont nécessaires pour les

(41) Page 85 & précédentes.

besoins

besoins journaliers de la cuisine. Chaque Maison a, par derriere, une cour de décharge, ordinairement assez grande pour contenir quelques plantes agréables & curieuses, qu'on y entretient avec soin. Les Maisons des personnes riches sont beaucoup mieux disposées. Elles ont deux étages, avec une avant-cour, & un jardin par derriere.

Kæmpfer. 1691.

Mais les Edifices remarquables de Nangasaki, sont ceux qui portent le nom de Janagura. Ils appartiennent à l'Empereur. On en distingue cinq principaux, qui sont de grands Bâtimens de bois, dans la Partie Septentrionale de la ville, & près du rivage, où l'on garde trois grandes Jonques Impériales, c'est-à-dire trois Vaisseaux de Guerre, avec tous leurs agrets. 2°. Le *Ten Siogura*, ou le Magasin à poudre, situé aussi sur le rivage, vis-à-vis de la ville; mais on en fait peu d'usage, depuis qu'une juste précaution a fait bâtir, sur une colline voisine, de grandes voutes où l'on garde la poudre. 3°. Les Palais des trois Gouverneurs, qui sont dans l'enceinte de la ville. Ils occupent un terrain considérable & plus élevé que celui des autres rues. Les Edifices en sont propres, uniformes, & d'égale hauteur. On entre, dans les cours, par des portes fortifiées & bien gardées. 4°. Outre ces Palais, qu'on peut nommer des Bâtimens publics, la ville est embellie d'environ vingt Hôtels, des Dai-Mio & des Sio-Mio. Le premier de ces deux noms est celui des Grands du premier Ordre, & l'autre, de ceux d'un moindre rang. Ce sont les Seigneurs des principales Terres de Kiusju, qu'on nomme aussi Saikokf, c'est-à-dire Pays Occidental, où la Ville de Nangasaki est située. Quoiqu'ils n'y viennent pas souvent, quelques-uns de leurs Officiers y résident toujours, pour veiller aux intérêts de leurs Maîtres.

Edifices publics, nommés Janagura.

Hôtels des Seigneurs.

Les Etrangers demeurent hors de la ville, dans des quartiers séparés, où ils sont observés & gardés avec beaucoup de rigueur. Les Chinois, ou d'autres Orientaux, qui professent le même Religion, & qui négocient sous le même nom, sont établis derriere la ville, sur une éminence. Leur quartier est entouré d'une muraille, & porte le nom de Jakuin, c'est-à-dire Jardin de Médecine, parce qu'autrefois on y en voyoit un. Il se nomme aussi Dsiusensju, nom tiré des Observateurs qui sont employés, sur les collines, à donner avis, aux Gouverneurs, des Vaisseaux étrangers qu'ils voyent arriver dans le Port.

Quartier des Etrangers.

On a déja fait remarquer que les Hollandois ont leur habitation dans une petite Isle, qui se nomme Desima, c'est-à-dire l'Isle avancée, ou située devant la ville. Les Japonois la nomment quelquefois aussi Desimamatz, c'est-à-dire rue de l'Isle de devant, parce qu'elle est comptée au nombre des rues de Nangasaki, & sujette aux mêmes Réglemens. Elle est fort proche de la ville, entre des rochers & des sables, au milieu desquels elle a été élevée par art, à la hauteur d'une demie toise au-dessus de la pleine marée; & ses fondemens, hauts d'environ deux toises, sont de pierre de taille. Kæmpfer la compare à un Eventail, dont on auroit coupé le manche. C'est un quarré oblong, dont les deux grands côtés sont des segmens de cercle. Elle est jointe à la ville par un petit pont de pierre, de quelques pas de longueur, au bout duquel les Japonois ont un bon Corps-de-garde, avec des Soldats sans cesse en faction. Au côté Septentrional sont deux grosses portes, qu'on nomme les Portes d'eau; & qu'on n'ouvre jamais, que pour charger & dé-

Isle de Desima, ou Quartier des Hollandois.

KÆMPFER. 1691.

charger les Vaiſſeaux Hollandois, à la vûe d'un certain nombre de Commiſſaires nommés par les Gouverneurs. Toute l'Iſle eſt entourée de planches de ſapin, médiocrement exhauſſées, & couvertes d'un petit toît, dont le ſommet eſt bordé d'un double rang de piques, en forme de cheval de friſe; foible défenſe, obſerve Kæmpfer, dans un cas d'attaque. A quelques pas des bords, & dans l'eau, les Japonois ont planté treize poteaux fort élevés, avec de petites planches au ſommet, qui contiennent, en grands caractéres, une défenſe à toutes ſortes de Vaiſſeaux & de Bateaux, de paſſer les poteaux & d'approcher de l'Iſle. Devant le Pont, du côté de la Ville, on voit un autre pilier, de pierre de taille, où l'on affiche les Edits de l'Empereur, & les ordres des Gouverneurs. Mais on lit conſtamment, ſur deux planches, un ordre qui concerne la Garde; avec un autre, qui regarde les Officiers de Deſima, & tous ceux que leurs affaires obligent d'entrer dans l'Iſle ou d'en ſortir.

On donne, à l'Iſle de Deſima, ſix cens pieds de longueur & deux mille quatre cens de largeur. Kæmpfer, a trouvé, dit-il, en la meſurant avec ſoin, que ſa largeur eſt de quatre-vingt-deux pas communs, & ſa plus grande longueur de deux cens trente-ſix. Elle eſt coupée, dans ſa longueur, par une large rue; mais on en peut faire le tour, par un petit chemin, qui regne le long des planches, dont elle eſt environnée, & qui peut être fermé dans le beſoin. Les eaux des goutieres s'écoulent dans la Mer par des tuiaux étroits & recourbés, auxquels on a donné cette forme, pour empêcher que rien ne ſorte de l'Iſle en cachette. La rue eſt bordée de Maiſons, dans toute ſa longueur. Elles ont été bâties aux dépens de quelques Habitans de Nangaſaki, auxquels les Hollandois doivent encore, ou à leurs Héritiers, en vertu du Contrat primitif, une rente annuelle de ſix mille cinq cens Siumomes; prix qui excéde, ſuivant Kæmpfer, le capital de la valeur réelle. Elles ſont bâties de bois, ſurtout de ſapin; à deux étages, dont le plus bas ſert de Magaſin. Les autres Batimens de l'Iſle ſont trois Corps-de-gardes, un à chaque bout de l'Iſle, & le troiſiéme au milieu; un lieu proche de l'entrée, où l'on tient les inſtrumens néceſſaires pour éteindre le feu; & de petits puits, qu'on a creuſés pour le même uſage. Toute l'eau, dont on ſe ſert dans les Maiſons, vient de la riviere qui traverſe la ville, par des tuiaux de Bambous, & ſe jette dans un Réſervoir commun; mais cette commodité eſt un article que les Hollandois payent à part. La Compagnie des Indes a fait bâtir à ſes frais, derriere la grande rue, une Maiſon deſtinée à la vente de ſes marchandiſes, & deux Magaſins, à l'épreuve du feu; une grande cuiſine; une Maiſon pour les Directeurs de ſon Commerce; une Maiſon pour les Interprêtes, qui ne ſont employés que dans le tems des ventes; un Jardin de plaiſance; un Bain & quelques autres commodités. L'Ottona, ou le Chef Japonois de la rue, y occupe une Maiſon commode, avec un Jardin. On a laiſſé une place vuide, où l'on éleve des Boutiques pendant que les Navires Hollandois ſont dans le Port.

Kæmpfer compta ſoixante-deux Temples dans la ville & aux dehors; cinq des Siaſia, conſacrés aux anciennes Idoles du pays; ſept de Jammabos, qui ſont les Prêtres des Montagnes; & cinquante à l'honneur des Idoles étrangeres, dont le culte s'eſt introduit au Japon. Vingt-neuf des derniers ſont hors de la ville, ſur le penchant des collines; & ne ſervent pas moins au

divertissement public qu'aux exercices de la Religion ; ils sont accompagnés de Jardins agréables, de belles allées, & de grands appartemens. Ce sont les plus beaux édifices de Nangasaki, par l'agrément de leur situation, qui leur donne une vûe libre sur la ville & sur le Port. Kæmpfer s'étend beaucoup sur la description de ces Temples & de leur culte ; mais remettant quelques-unes de ses observations à l'Article général des Religions Japonoises, on ne s'attache ici qu'aux Temples des Chinois, qui appartiennent à cette Description, comme une des principales singularités de Nangasaki.

Kæmpfer. 1691.

Les Chinois y ont trois Temples, également remarquables par la beauté de leur structure, & par le nombre des Prêtres, ou des Moines, qui sont entretenus pour le service des Autels. Ils sont proprement de la Secte de Sen, quoiqu'ils soient ornés d'Idoles & d'Images Chinoises, de grandeur naturelle. On voit, dans les cours, de beaux arcs de triomphe & divers autres ornemens d'une forme étrangere. Les Chinois, & d'autres Marchands qui trafiquent sous leur nom, quoique leur langage soit différent, ont fondé ces Temples après l'extirpation totale du Christianisme, pour y exercer librement leur Culte, & pour y déposer les Idoles de leurs Navires. Aussi-tôt qu'ils sont entrés dans le Port de Nangasaki, les Idoles sont portées à terre, & placées dans des Chapelles, qu'on a bâties exprès au voisinage du grand Temple. Cette cérémonie se fait avec des formalités singulieres, au bruit des tymbales & des tambours. Elles sont répétées, lorsqu'au départ des Jonques, on y reconduit les Idoles.

Temples Chinois de Nangasaki.

Leur usage.

Ces Temples, ou ces Monasteres, portent le nom du Pays, ou de la Province de leurs Fondateurs, avec une épithete qui exprime leur richesse. Le plus grand se nomme Nankindira, c'est-à-dire, Temple de la ville de Nanquin. C'est le premier qui fut bâti au Japon. On ajoute, à ce nom, celui de Koofukusi, qui signifie, Temple de l'Opulence établie. 2°. Tsiaksjudira est le Temple du pays d'Aimoi, par lequel il faut entendre, suivant Kæmpfer, les Provinces méridionales de l'Empire de la Chine. Les Chinois qui habitent l'Isle Formose, & qui sont établis dans d'autres pays éloignés de la Chine, dépendent de ce Temple. Le Matsusi, ou le Monastere subordonné, est sous la direction du Supérieur du grand Temple. L'épithete, ou le second nom de ce Temple, est Fukusi, c'est-à-dire, Temple des Riches. 3°. Foksiu-Dira est le Temple des pays Septentrionaux. Il fut fondé par les Chinois des Parties Septentrionales, qui continuent d'en dépendre. Son autre nom est Fuku-saisi ; c'est-à-dire, Temple des richesses & des offrandes.

Singularités de leur Fondation.

Les trois Monasteres n'étoient anciennement habités que par des Prêtres Chinois, entretenus aux dépens de leur seule Nation. Mais depuis qu'on a fermé l'Empire, & que les Réglemens sont devenus fort séveres pour les Marchands Etrangers, on ne souffre, dans chaque Monastere, que deux Chinois de naissance, qui tirent leur entretien de la contribution volontaire de leurs Compatriotes, & des droits qui leur reviennent de leurs prieres. Si ces libéralités ne suffisent pas, ils attendent le reste de la bonté de l'Empereur. Les trois Supérieurs relevent imédiatement d'un Général pris de leur Corps, dont la résidence est près de Meaco, sur la Montagne d'Obaku. Ce Chef du Paganisme étranger prend la qualité de troisiéme Successeur du Siege d'Ingen, dont Kæmpfer raconte l'Histoire.

KÆMPFER. 1691.

Pontife des Chinois au Japon.

Ingen étoit Souverain Pontife de la Chine, & vingt-huitiéme Successeur de Saika, Fondateur de sa Religion. Un zéle ardent pour la propagation de cette Secte, sa tendresse pour les Moines de la même Foi, qui demeuroient dans les trois Monasteres de Nangasaki, & le desir d'assurer cet Etablissement contre les attaques de Mukurrokokus, nom que les Sectaires donnent aux Chrétiens & à tous les Adversaires de leurs opinions, l'obligerent de résigner sa Dignité entre les mains d'un Successeur, & de passer au Japon, pour y établir un premier Siege de cette Doctrine. Il y fut reçu avec toutes sortes de respect. L'Empereur lui offrit, pour son séjour, la montagne d'Obaku. Quelques miracles, qu'il fit presqu'en arrivant, augmenterent l'opinion de sa Sainteté. Cependant il ne put persuader à tout le Clergé Japonois, qui étoit alors divisé, d'embrasser ses principes, & de le reconnoître pour Chef. Il eut, pour Successeur, un autre Chinois, nommé Okuffi, qui fut remplacé par un Japonois, sous le titre de Supérieur de la Montagne d'Obaku, & de Général des trois Monasteres Chinois de Nangasaki (42).

Lieux publics de débauche.

Kæmpfer imite ici les Japonois, dit-il, en passant, des Temples, aux Lieux de débauche. Il donne une idée fort singuliere de cet infâme Quartier. C'est, de toute la ville, celui qui contient les plus jolies maisons; toutes habitées par des Courtisanes. Il se nomme Kasiematz. Sa situation est sur une éminence. Il consiste en deux grandes rues. Dans toute l'Isle de Saikokf, on ne compte que deux de ces lieux, que les Japonois nomment *Mariam*; l'un, dans la Province de Tsikusen, & celui de Nangasaki. Cette Isle produit les plus belles femmes du Japon, à l'exception, néanmoins, de celles de Meaco, qui les surpassent encore. Kæmpfer assure que les Habitans de Nangasaki peuvent placer leurs filles dans le Mariam, lorsqu'elles ont quelques agrémens. Elles sont achetées fort jeunes par les Administrateurs de cet étrange commerce, qui peuvent en avoir jusqu'à trente dans la même Maison. Elles y sont fort bien logées. On les forme soigneusement à danser, à jouer des instrumens, à faire des billets tendres; & généralement à tous les exercices qui conviennent à leur profession. Le prix de leurs faveurs est fixé par les Loix. Celles, qui se distinguent par des qualités extraordinaires, sont logées & vêtues avec distinction. Une des plus méprisables doit veiller, pendant la nuit dans une loge, à la porte de chaque maison, pour la commodité des Passans; le payement est la plus petite monnoie du Pays. Celles, qui se conduisent mal, sont condamnées, par punition, à faire cette garde. La plûpart de ces filles se marient, après le tems de leur service. Elles en trouvent d'autant plus facilement l'occasion, qu'elles ont été bien élevées; & l'opprobre de leur jeunesse ne tombe que sur ceux qui les ont achetées pour corrompre leur innocence. Aussi rien n'est-il si méprisé que cette espece d'hommes. Quoiqu'ils amassent des biens considérables, ils ne sont jamais reçus dans la société des honnêtes gens. On leur donne l'odieux nom de Katsava, qui signifie l'ordure du Peuple. Ils sont mis au rang des Tanneurs de cuir, c'est-à-dire, de ce qu'il y a de plus infâme dans l'idée des Japonois; & dans l'exécution des Criminels, ils sont obligés d'envoyer leurs Domestiques, pour assister les Ministres de la Justice (43).

(42) Pages 161 & précédentes.

(43) Page 89 & précédentes.

Gokuja, qui ſignifie l'Enfer, eſt le nom de la Priſon publique. C'eſt un Edifice, au centre de la ville, qui conſiſte dans un grand nombre de petites chambres ſéparées, où l'on renferme, non-ſeulement ceux qui ont commis des crimes, mais encore ceux qui ſont ſoupçonnés de profeſſer la Religion Chrétienne. Obſervons, pour relever l'importance de cet Article, que cinquante-trois ans après l'extirpation du Chriſtianiſme au Japon, Kæmpfer nous apprend qu'il en reſte encore d'aſſez fortes traces, pour s'attirer l'attention du Gouvernement. Pendant qu'il étoit à Nangaſaki, on comptoit plus de cinquante Chrétiens dans cette priſon (44), hommes, femmes & enfans. De tems en tems, on y amenoit quelques autres. En 1688, on en avoit arrêté trois. » Ces pauvres gens, pour employer les termes de Kæmpfer, ſont fort » ignorans ſur la Religion Chrétienne. Ils n'en ſçavent guéres que le nom » de notre Sauveur, & celui de ſa bienheureuſe Mere. Cependant ils y ſont » attachés avec tant de zéle, qu'ils aiment mieux mourir miſérablement en » priſon, que de racheter leur liberté par l'abjuration, à laquelle on les » ſollicite ſouvent. Il arriva, pour la premiere fois, en 1692, que trois de » ces Priſonniers envoyerent de l'argent aux Temples Idolâtres; Les Prêtres » ne voulurent point le recevoir, ſans la participation & le conſentement » du Gouverneur, qui n'oſa décider ſur un point ſi délicat, avant que d'avoir » reçu des inſtructions de la Cour. Les Chrétiens Japonois ne ſont pas au- » jourd'hui condamnés à mort, avec l'ancienne rigueur. On a quelque égard » pour leur ſimplicité. Ils ſont ſeulement condamnés à finir leur miſérable » vie dans cet Enfer temporel, d'où ils ne ſortent que pour être menés, de » deux en deux mois, au Palais des Gouverneurs; moins pour y être traités » rigoureuſement, que pour être preſſés de déclarer d'autres Chrétiens. Toute » la conſolation, qu'on leur accorde, eſt d'être tirés de leurs donjons, deux » fois l'année, pour ſe faire appliquer le Cauſtique du Moxa, ſuivant l'uſage » du Pays; ſix fois, pour ſe baigner dans la citerne de la Priſon; & ſix » fois encore, pour faire un tour de promenade, dans une grande & ſpa- » cieuſe cour, qui eſt hors de leur enceinte. Ils paſſent le reſte du tems » à filer de la laine & du chanvre, pour ourler les nattes. Ils raccommo- » dent leurs habits avec des aiguilles de Bambous, parce qu'il ne leur eſt pas » permis d'en avoir de fer. Quelques-uns s'exercent à d'autres petits ouvra- » ges. L'argent, qu'ils gagnent par leur travail & leur induſtrie, ne leur » eſt pas ôté. Ils en font part, franchement & ſans réſerve, à leurs femmes » & à leurs enfans, qui ſont dans la même Priſon, mais dans des lieux » ſéparés; de ce qui leur reſte, ils compoſent une liqueur, nommée Ama- » Saki, qui eſt une de leurs plus grandes délices. Le Gouverneur leur donne, » tous les ans, une natte pour ſe coucher; & depuis peu de tems, quel- » ques-uns d'entr'eux ont obtenu la permiſſion de ſe ſervir d'un petit cou- » teau, pour leurs ouvrages. Ils reçoivent quelquefois des habits, de leurs » Amis de Bungo; ce pays conſerve un petit nombre de Chrétiens, qui » l'étant plutôt de nom que de fait, jouiſſent là-deſſus de quelque liberté,

Chrétiens qui ſont encore dans les priſons de Nangaſaki.

Comment ils y ſont traités.

(44) On ſait que Nangaſaki & le Pays de Bungo, étoient des lieux où la Foi Chrétienne avoit fait de grands progrès avant les perſécutions, & qui furent arroſés par le ſang d'un grand nombre de Martyrs.

KÆMPFER. 1691.

» mais qui ont à ſubir un examen très rigoureux & de rudes cenſu-
» res (45).

Quoique tout ce qui concerne l'ordre établi dans les rues, & les autres parties de la Police, ſoit renvoyé à l'Article général du Gouvernement, on ne croit pas devoir détacher de cette Deſcription, un uſage, qui ſe renouvelle tous les ans à Nangaſaki, depuis plus d'un ſiécle, & qui marque à quel point l'Enfer a ſoulevé les Japonois contre la Foi Chrétienne. C'eſt une cruelle Inquiſition, pour découvrir ceux qui peuvent avoir conſervé quelques ſentimens Chrétiens, accompagnée d'une cérémonie déteſtable, & dont l'Hiſtoire de l'Egliſe ne fournit point d'autre exemple. Elle ne s'exerce qu'à Nangaſaki & dans quelques lieux voiſins, où le Chriſtianiſme étoit autrefois le plus floriſſant (46).

Acte d'abjuration du Chriſtianiſme, qui ſe fait tous les ans à Nangaſaki.

Au dernier mois de chaque année, le Nitzio-Goſi, un des Officiers de chaque rue, fait le Fito-Aratame ; c'eſt-à-dire, qu'il prend par écrit le nom de tous les Habitans de chaque Maiſon, avec la datte & le lieu de leur naiſſance, leur profeſſion & leur Religion. Après avoir achevé cette liſte, qui comprend les deux Sexes & tous les âges, on attend le ſecond jour de la nouvelle année, pour commencer ce qu'on nomme le Jeſumi. C'eſt un acte ſolemnel d'abjuration du Chriſtianiſme, dans lequel on foule aux pieds l'Image de Notre-Sauveur attaché à la Croix, & celle de ſa Sainte Mere, ou de quelque autre Saint. Kæmpfer en rapporte les circonſtances. » Ceux
» qui ſont chargés de cette infernale exécution, commencent, dit-il, de
» deux côtés différens, & continuent d'aller de Maiſon en Maiſon. Ils
» parcourent ainſi cinq ou ſix rues par jour. Les Officiers, qui doivent
» être préſens, ſont l'Ottona, ou le Chef de la rue, ſes trois Ooqueni-
» Oja, qui ſont ſes Commis, le Fitſia ou le Greffier, le Nitzi-Goſi ou le
» Meſſager, & deux Monbans, c'eſt-à-dire, deux Archers du Guet, qui
» portent les Images. Ces Figures ſont de cuivre jaune, de la longueur
» d'un pied, & ſe gardent dans une boete pour cet uſage. Voici l'ordre
» de l'abjuration. Les Inquiſiteurs ſont aſſis ſur une natte. Ils font appel-
» ler, dans la chambre, toutes les perſonnes dont la liſte contient les
» noms, c'eſt-à-dire, le chef de Famille, ſa Femme, ſes Enfans, avec
» les Domeſtiques de l'un & de l'autre Sexe, tous les Locataires de la
» Maiſon ; & quelquefois auſſi les plus proches voiſins, dont les Maiſons
» ne ſont pas aſſez grandes pour la cérémonie. On place les Images ſur le
» plancher nud : après quoi le Jeſumi-Tſie, qui eſt le Sécretaire de l'In-
» quiſition, prend la liſte, lit les noms, & ſomme chacun ſucceſſivement,
» à meſure qu'il paroît, de mettre le pied ſur les Images. Les Enfans,
» qui ne ſont pas en état de marcher, ſont ſoutenus par leurs Meres, qui
» leur font toucher les Images avec les pieds. Enſuite, le chef de Famille
» met ſon ſceau ſur la liſte, pour ſervir de certificat, devant le Gouver-
» neur, que le Jeſumi s'eſt fait dans ſa Maiſon. Lorſque les Inquiſiteurs
» ont parcouru toutes les Maiſons de la Ville, ils foulent eux-mêmes aux
» pieds les Images ; & ſe ſervant mutuellement de témoins, ils confir-

(45) Pages 90 & 91.

(46) *Voyez* dans la Deſcription générale, l'Article du Commerce, où l'on rapportera ce qui regarde les Hollandois.

» ment leurs Certificats respectifs en y apposant leurs sceaux. Si quelqu'un » meurt, dans le cours de l'année, sa Famille doit prier ceux de qui dé- » pend la Maison, d'assister à son lit de mort, pour rendre témoignage, » non-seulement qu'il est mort naturellement, mais encore qu'il n'étoit » pas Chrétien. Ils examinent le corps. Ils cherchent également s'il n'y a » point quelque signe de violence, ou quelque marque de la Religion » Chrétienne; & les funérailles ne peuvent se faire qu'après qu'ils ont don- » né leur Certificat, accompagné de leur sceau (47).

Kæmpfer. 1691.

Kæmpfer ne nous apprend, de son retour, que son embarquement avec l'Amiral Pompus, qui mit à la voile, du Port de Nangasaki, le 31 d'Octobre 1692 (48).

(47) Pages 128 & 129.

(48) Tome I. page 230.



DESCRIPTION
DES ISLES DU JAPON.

Situation & grandeur du Japon.

Le grand Empire, que les Européens ont nommé Japon, & qui porte, parmi ſes Habitans, le nom de Nipon (49), ou Niphon, eſt ſitué entre le trente-uniéme & le quarante-deuxiéme degré de latitude ſeptentrionale; & ſuivant une Carte aſſez récente, corrigée ſur les Obſervations Aſtronomiques d'un Jéſuite de la Chine, entre le cent cinquante-ſeptiéme & le cent ſoixante-quinziéme dégré trente minutes de longitude, depuis le premier Méridien de l'Iſle de Fer. Il s'étend au Nord-Eſt & à l'Eſt-Nord-Eſt. Sa largeur eſt irréguliere, quoiqu'en général il ſoit aſſez étroit, en comparaiſon de ſa longueur, qui, depuis une des extrêmités de la Province de Fiſen, juſqu'aux Côtes Orientales de la Province d'Oſiu, a, ſuivant l'opinion commune, deux cens milles d'Allemagne (50), en droite ligne; ſans y comprendre toutes les Côtes & les Iſles plus éloignées, qui ne laiſſent pas d'être ſous la domination de l'Empereur du Japon.

Kæmpfer compare la diſpoſition extérieure de cet Empire, à celle de la Grande Bretagne, & de l'Irlande. Il eſt rompu, dit-il, & coupé de la même maniere, mais beaucoup plus, par des Caps, des Promontoires, des Bras de mer, des Anſes & de grandes Baies, qui avançant plus loin dans les Terres, forment quantité d'Iſles, de Peninſules, de Golfes & de Havres (51). Mais on diſtingue trois grandes Iſles, dont la principale s'appelle Nipon, & donne ſon nom à tout l'Empire. Elle s'étend en longueur, de l'Eſt à l'Oueſt, dans la forme d'une machoire, dont la partie recourbée ſe retourne au Nord. Un Canal étroit, ou un Détroit plein de rochers & d'Iſles, les unes habitées, d'autres déſertes, la ſépare d'une autre, qui eſt la ſeconde en grandeur, & que ſa ſituation au Sud-Oueſt de Nipon, fait nommer Saikokf, c'eſt-à-dire Pays de l'Oueſt. Elle porte auſſi le nom de Kiuſiu, ou Pays des Neufs, parce qu'elle eſt diviſée en neuf grandes Provinces. Les

(49) *Ni* ſignifie feu, & dans un ſens plus ſublime, le Soleil. *Pon*, ſignifie baſe où fondement. Les Chinois Méridionaux prononcent Sijpon, ou Gepuan, dont les Portugais ont formé apparemment *Japan*, qui s'eſt changé en Japon. Les Japonois, dans leurs Livres, donnent d'autres noms à leur Empire. Ce ſont des épithetes, qui en expriment la grandeur & l'excellence. *Kæmpfer, T. I. p. 93.*

(50) Kæmpfer, *Ibid. pages 94 & 95.* La longueur du Japon, ſuivant le nouvel Hiſtorien de cet Empire, eſt Eſt & Oueſt, prenant un peu de l'Eſt-Nord-Eſt. Sa longueur eſt Nord & Sud. » Elle n'eſt pas, dit-il, auſſi » inégale que quelques Auteurs l'ont dit, » car elle n'eſt preſque jamais moindre que » de ſoixante ou ſoixante-dix lieues, en » comptant par les dégrés de latitude, & » elle n'eſt nulle part de cent. Quant à ſa » longueur, en la prenant depuis l'extrêmité occidentale du Figen, juſqu'aux Côtes » orientales d'Oxu, ou Oſiu, elle eſt, ſuivant le Pere Briet, d'un peu plus de deux » cens ſoixante lieues communes de France. *Hiſtoire du Japon, Tome I. p. 10.*

(51) Kæmpfer, *ubi ſuprà*, p. 95.

Japonois

voyez la fin du volume suivant et Thunberg. imprimé en ... 1794.

Japonois lui donnent, de longueur, cent quarante de leurs milles, & quarante à cinquante de largeur. Son circuit, suivant Kæmpfer, est de cent quarante-huit milles d'Allemagne. La troisiéme Isle, située entre la premiere & la seconde, & presque quarrée dans sa forme, se nomme Sikokf, c'est-à-dire Pays des quatre Provinces. Ces trois grandes Isles sont environnées d'un très grand nombre d'autres, dont les unes sont petites, stériles, remplies de rochers ; & les autres, assez grandes & assez riches pour être gouvernées par de petits Princes.

DESCRIPTION DU JAPON.

§ I.

Division générale de l'Empire du Japon.

Toutes les Isles, qui composent l'Empire du Japon, furent divisées vers l'année 590 de l'Ere Chrétienne, par Siusiam, Monarque Héréditaire Ecclésiastique, en sept grandes Contrées, que les Japonois nomment Gokisitzidos. En 681, Ten-Mu divisa ces sept Contrées en soixante-six Provinces, à chacune desquelles il donna un Gouverneur. Ensuite deux Isles, nommées Iki & Tsussima, qui appartenoient autrefois à la Corée, ayant été réunies au Japon par droit de Conquête, le nombre des Provinces se trouva composé de soixante-huit. Cette double division, qui subsiste encore, n'empêche point que, par diverses révolutions, ou pour multiplier les Gouvernemens, les soixante-huit Provinces de l'Empire n'ayent été subdivisées en six cens quatre Jurisdictions subalternes.

Division des Isles dont le Japon est composé.

Outre ces Isles & ces Provinces, d'autres Pays plus éloignés reconnoissent l'Empereur pour Souverain, ou vivent sous sa protection. On met au premier rang, les Isles de Riuku, ou Liquejo, dont les Habitans se disent Sujets, non de l'Empereur du Japon, mais du Prince de Satsuma, qui les a conquis ; secondement Tsiosin, qui est la troisiéme & la plus basse partie de la Peninsule, qu'on nomme Corée, & qui est gouvernée, au nom de l'Empereur, par le Prince d'Iki & de Tsussima : troisiémement, l'Isle de Jeso, gouvernée au même nom, par le Prince de Matsumai, qui a ses propres Etats dans la grande Province d'Osju.

Autres Isles qui reconnoissent l'Empereur du Japon.

Les Isles de Liquejo, que les Habitans nomment Riuku, sont au Sud-Ouest de la Province Japonoise de Satsuma, qui est située dans le Continent de Saikokf, & de l'Isle voisine de Tana ou Tanagasima, qui n'en est pas éloignée. Kæmpfer observe que, suivant les Cartes Hollandoises, elles s'étendent presque jusqu'au vingt-sixiéme degré de latitude Septentrionale. Si l'on en croit, dit-il, les Japonois, elles produisent, chaque année, deux moissons de riz. Les Habitans, dont la plûpart exercent l'agriculture ou la pêche, ont beaucoup de douceur & de gaieté. Ils vivent fort contens, & se réjouissent, après le travail, en buvant du vin de riz, & jouant de leurs instrumens de musique, qu'ils ne quittent pas même lorsqu'ils vont aux Champs.

Isles de Liquejo & leurs Habitans.

On juge, à leur langage, qu'ils sont Chinois d'origine. Dans la derniere révolution qui soumit la Chine aux Tartares, un grand nombre de Chinois, sortis de cette grande Région, se disperserent dans les Indes Orientales. Plusieurs chercherent une retraite dans ces Isles, où s'étant attachés au Com-

Description du Japon.

merce, ils le continuent encore avec Satſuma. Mais, outre le tribut qu'ils paient au Prince de ce nom, depuis qu'il a conquis leurs Iſles, ils levent entr'eux une ſomme, qu'ils envoyent tous les ans au Monarque Tartare de la Chine, comme une marque de leur fidélité & de leur ſoumiſſion. Ils ont, comme les Japonois & les Tonquinois, leur Monarque Héréditaire Eccléſiaſtique, qui réſide à Jajuma, une des principales de ces Iſles, ſituée aſſez proche de celle d'Oſima, qui eſt de la ſeconde grandeur.

Peninſule de la Corée.

La Corée eſt une Peninſule, qui s'étend de la Tartarie vers le Japon, vis-à-vis des Côtes de la Chine. Les Japonois racontent qu'elle étoit autrefois diviſée en trois Provinces, dont ils nomment la plus proche d'eux, Tſioſiju; celle du milieu, Corey, & la troiſiéme, qui confine avec la Tartarie, Fakkuſai. Les Habitans, diſent-ils, ſont originaires de la Chine; & s'étant laiſſés ſubjuguer, pluſieurs fois, par différens Princes, ils devinrent Tributaires du Japon. Mais depuis plus d'un ſiecle, ils ſont retombés ſous la domination des Tartares; & les Japonois n'ont conſervé, de leurs Conquêtes, que les Côtes de la Province de Tſioſiju, dont le gouvernement eſt confié au Prince d'Iki & de Tſuſſima. Les Côtes de Corée ſont éloignées de l'Iſle de Tſuſſima, d'environ quarante-huit lieues Japonoiſes, ou ſeize milles d'Allemagne; & cette Iſle eſt à la même diſtance du Continent du Japon. On trouve, dans l'intervalle, un grand nombre de Rochers, & de petites Iſles, la plûpart déſertes. Les Marchandiſes, qui viennent de Tſioſiju au Japon, ſont d'excellente merluche & d'autre poiſſon ſalé, des noix, des plantes médicinales, des fleurs & des racines, particuliérement le ginſeng, qui croît en abondance dans les Provinces de Corée & de Fakuſai, comme dans celle de Siamſai, portion de la Tartarie.

Les Japonois en poſſedent une partie.

Iſle de Jeſo, ou Jeſogoſima.

Jeſo ou Yeſſo, ou comme les Japonois la nomment Jeſogoſima, qui ſignifie l'Iſle de Jeſo, eſt la plus Septentrionale qu'ils poſſedent hors des limites du Japon, ſous le Gouvernement du Prince de Matſumai, Iſle voiſine qui appartient à la grande Province d'Oſiu. La ſituation de Jeſo eſt à quarante-deux degrés de latitude Septentrionale, au Nord-Nord-Eſt, vis-à-vis d'Oſiu. Elle s'avance fort loin dans la mer, par les deux Promontoires de Suugar & de Toajaſaki, qui forment un Golfe. Les Japonois diſent qu'on a beſoin d'un jour entier pour ſe rendre à cette Iſle, quoique le paſſage ne ſoit que de quarante lieues Japonoiſes, & que, dans quelques endroits, les Côtes ne ſoient éloignées que de quinze ou dix-huit; mais les courans y ſont très rapides, & portent ſucceſſivement à l'Eſt & à l'Oueſt. On la croit auſſi grande que l'Iſle de Kiuſiu; mais, étant remplie de forêts, elle ne produit, à ſes Maîtres, que des fourures, & le fameux poiſſon qu'ils nomment Karaſaki; eſpece de Morue qu'ils trouvent exquiſe, & qui s'y pêche en abondance. Kæmpfer s'imagine que le pays découvert par *de Vries*, au Nord du Japon, étoit une partie de cette Iſle. Les Cartes Japonoiſes ne s'accordent pas ſur ſa figure : mais elles donnent le nom de Matſuki à la partie du Sud-Oueſt, qui en eſt la plus grande; & mal deſſinées comme elles ſont, on n'y diſtingue pas aiſément ſi cette partie ne fait pas une Iſle ſéparée. Le langage des Habitans a quelque reſſemblance avec celui de la Corée. Ils ſont robuſtes & fort experts à la pêche; mais ſales, ſauvages, portant la barbe & les cheveux fort longs.

Sa diſtance du Japon.

Ce qu'elle produit.

DESCRIPTION DU JAPON.

Continent d'Oku-Jeſo.

Derriere cette Iſle, vers le Nord, on trouve le Continent, que les Japonois nomment Oku-Jeſo, c'eſt-à-dire, haut Jeſo. Tous les Géographes conviennent de l'exiſtence de ce pays; mais on n'a point encore déterminé s'il touche à la Tartarie ou à l'Amérique, ni par conſéquent où il faut placer le Détroit d'Anian, & le paſſage qu'on cherche depuis ſi long-tems, de la mer du Nord au grand Océan des Indes; ſuppoſé que ce pays ne ſoit pas joint, ſans aucun paſſage, à la Tartarie ou à l'Amérique (52). Les Japonois ne ſont pas mieux informés de l'état & de l'étendue de leur Oku-Jeſo. Ils lui donnent, de longueur, trois cens de leurs milles, ſans qu'on puiſſe ſavoir ſur quoi ils ſe fondent. Kæmpfer raconte qu'une Jonque Japonoiſe, envoyée exprès, vers 1684, pour faire des découvertes, rapporta que les Habitans de cette Contrée étoient en communication avec des Tartares voiſins. Un vieux Pilote Japonois, qui connoiſſoit toutes ces Mers, lui confirma la même choſe. Une autre Jonque, qui étoit partie depuis peu d'années des Côtes Orientales du Japon, pour la même recherche, avoit rapporté, à ſon retour, qu'après avoir beaucoup ſouffert entre le quarante & le cinquantiéme degré de latitude, elle avoit découvert un très grand Continent, qu'on avoit pris pour l'Amérique, où, trouvant un bon Port, elle avoit paſſé l'hyver; mais elle n'avoit pû donner la moindre deſcription du pays, ni ſavoir s'il s'étendoit davantage au Nord-Oueſt. La Cour du Japon n'a pas pouſſé plus loin ſa curioſité; & les Cartes du pays, qui s'accordent toutes à marquer, derriere l'Iſle de Jeſo, un grand Continent à la ſuite de la grande Tartarie, & qui le font avancer à l'Eſt d'environ quinze degrés de longitude plus loin que les Côtes du Japon, laiſſent un grand eſpace vuide entre ce Continent & l'Amérique voiſine (53). Elles diviſent auſſi le pays d'Oku-Jeſo en cinq Provinces, dont les noms, d'après Kæmpfer, ſont Kaberſari, Orankai, Sitſij, Feroſan, & Amatiſi. Entre les deux dernieres, elles marquent une riviere aſſez grande, qui ſe perd dans la Mer au Sud-Oueſt, derriere l'Iſle de Jeſo. Mais il ne paroît pas qu'il y ait beaucoup de fond à faire ſur ces Cartes.

Entrepriſes des Japonois pour en découvrir les bornes.

Provinces d'Oku-Jeſo.

Iſles de Ginſima & de Kinſima, c'eſt à dire, d'argent & d'or.

Les Japonois comptent dans leur Empire, deux autres Iſles, qui ſont éloignées de plus de cent cinquante milles des Côtes d'Oſiu, à l'Eſt & à l'Eſt-Nord-Eſt. Ils nomment la plus Septentrionale & la plus éloignée du Japon, Ginſima, qui ſignifie l'Iſle d'argent; & la plus proche, qui eſt auſſi la plus grande, Kinſima, c'eſt-à-dire, l'Iſle d'or; noms magnifiques, dont la richeſſe a tenté pluſieurs fois les Européens. La Cour d'Eſpagne, ayant appris qu'elles ſont ſituées à l'Oueſt de l'Amérique, dans cette partie du Monde, qui lui étoit aſſignée par le Pape, comme les découvertes du côté de l'Eſt devoient appartenir au Portugal, employa, vers l'année 1620, un très habile Pilote à cette recherche. L'entrepriſe fut ſans ſuccès. Celle des Hollandois ne fut pas plus heureuſe en 1639 & en 1643. Deux de leurs Vaiſſeaux, le Bresken & le Caſtricum, qui furent employés au ſecond de ces deux Voyages, eurent beaucoup à ſouffrir des tempêtes; & le Bresken s'étant haſardé

Tentatives des Européens pour les découvrir.

(52) Kæmpfer rend compte de tous les efforts qu'il a faits inutilement en Moſcovie, pour ſe procurer plus de lumieres. *Tome I. pages* 104 *& ſuivantes.*

(53) *Voyez*, dans la Relation précédente, l'idée que Kæmpfer donne d'une Carte qu'on lui fit voir à Jedo.

DESCRIPTION DU JAPON.

à faire descendre quelques hommes de l'Equipage, ils furent arrêtés, mis aux fers, & traités cruellement, comme s'ils eussent été dans le dessein d'envahir ou de trahir l'Empire (54).

Isle de Bune, ou Bunesima.

Vers 1675, le hasard fit découvrir, aux Japonois, une très grande Isle. Une Barque de l'Isle de Fatsisia, qui en est éloignée de trois cens milles à l'Ouest, y fut jettée par la tempête. On la trouva déserte, mais naturellement fertile, & bien pourvûe d'eau. Le bois d'Arak, qu'elle produit en abondance, & qui ne croît que dans les pays chauds, fait croire à Kæmpfer, qu'elle est plutôt située au Sud qu'à l'Est du Japon. Cette Isle de Fatsisio, d'où les Japonois étoient partis, est la plus éloignée de toutes les Isles qu'ils possedent vers le Sud. Elle est sous le même Méridien que Jedo, éloignée d'environ quatre-vingt de leurs milles de mer, de l'Isle de Nipon, & la derniere d'une longue rangée de petites Isles, qui sont presque contigues. Ses Côtes sont si hautes & si escarpées, que pour en descendre ou pour y monter, on est obligé d'élever les Bateaux avec toute leur charge, par le moyen d'une espece de grue. Elle est d'ailleurs stérile. Aussi l'Empereur en a-t-il fait sa principale prison d'Etat. C'est là qu'il relegue ordinairement les Seigneurs qui tombent dans sa disgrace. Leur occupation, dans un si triste séjour, est d'y faire des étoffes de soie; & la plûpart de ces malheureux Exilés ayant beaucoup d'adresse & de génie, ils en font de si belles & de si fines, que le transport aux Etrangers en est défendu sous de rigoureuses peines (55).

Isle de Fatsisio, exil des Seigneurs Japonois.

A quoi ils l'occupent.

En général, l'Empire du Japon étant environné d'une mer orageuse, & bordé de montagnes, de rochers, ou de sables, qui rendent ses Côtes presqu'inaccessibles, il semble, suivant la remarque de Kæmpfer, que la Nature ait voulu former, de ces Isles, comme un petit Monde séparé, dans lequel ses Habitans trouvent, indépendamment de toutes les autres Nations, de quoi fournir aux besoins, aux commodités, & même aux délices de la vie (56).

§ II.

Description particuliere des Provinces.

Cinq Provinces des revenus impériaux.

ON ne comprend point, dans la division la plus générale, cinq Provinces que les Japonois nomment Gokinai, ou Gokinai-Goka-Kokf, c'est-à-dire, Provinces des revenus Impériaux, parce que tout leur revenu est particuliérement assigné pour l'entretien de la Cour Impériale (57).

Jamasijro, ou Sansju.

La premiere est celle de Jamasijro, qui porte aussi le nom de Sansju. C'est un pays fertile & fort étendu, dont la longueur, du Sud au Nord, est de cent milles du Japon. Il est divisé en huit Districts; Okokuni, Kadono, Okongi, Kij, Udsi, Kusse, Sakanaka, & Tsukngi; dans lesquels on compte

(54) Page 109.
(55) Page 110.
(56) Page 97.
(57) L'Auteur parle du revenu en riz, qui monte, dit-il, à cent quarante-huit Mans, & mille deux cens Kokfs. Il faut remarquer, en général, que tous les revenus du pays sont réduits à ces deux mesures de riz. Un Man contient dix mille Kokfs, & un Kokf trois mille balles ou sacs de riz. *Page* 111.

plusieurs bonnes Villes & d'autres Places considérables. La seconde, nommée Jamatto, ou Wosju, s'étend aussi du Sud au Nord, à peu près de la même longueur que la premiere, & n'est pas un pays moins fertile. Elle avoit autrefois quantité de grandes Villes, qui sont aujourd'hui en petit nombre. On la divise en quinze Districts; Soono Cami, Soonosimo, Feguri, Firole, Katsu-Dsiau, Katsungé, Okuno, Umi, Utz, Josimo, Uda, Sikino-Simo, Sikimo-Cami, Takand, Tooids, & Jammanobe. La troisiéme est celle de Kavatzij, ou Kasiu, pays d'une bonté médiocre, & d'environ deux journées de longueur, qui se divise en quinze Districts; Nistori, Isikava, Fukaitz, Jaskabe, Ookake, Tukajatz, Kavatz, Sarara, Umbarada, Katanno, Vakaje, Sibukaja, Sick, Tahbokf, & Tannan. La quatriéme se nomme Idsumi, ou Sensju. C'est une fort grande Province, mais peu fertile. Sa longueur est de cent milles du Japon, du Sud à l'Ouest. Elle est bornée d'un côté par la mer, & de l'autre par une chaîne de hautes montagnes. La mer lui fournit du poisson en abondance; & ses productions sont du bled noir, des pois, & des féves peu estimées. On n'y compte que trois Districts; Ootori, Idsuma & Fina. Enfin, la cinquiéme est celle de Sitzu, qu'on nomme autrement Tsinokuni, & Sispu. Cette Province a deux journées & demie de tour. Elle est située sur un grand Golfe, & c'est le Pays, du Japon, le plus avancé vers l'Ouest. Ses parties Méridionales sont fort chaudes; mais celles du Nord jouissent d'un air temperé, qui les rend plus abondantes, surtout en cinq pincipales especes de pois, qui se nomment Gokokfs. Sitzu est divisé en treize Districts; Sij-Jos, ou Simmios, Kutatz, Fingassinai, Nisijnan, Jatsan, Simasino, Simakami, Tesijma, Kavanobe, Muko, Avara, Arima, & Nosje.

Description du Japon. Jamatto, ou Wosju.

Kavatzij, ou Kasiu.

Idsumi, ou Sensju.

Sitzu, ou Tsinokuni.

Passons à la division de l'Empereur Susiam, en sept grandes Contrées, qui forment le corps de l'Empire.

Les sept grandes contrées de l'Empire.

La premiere se nomme Tookaido, c'est-à-dire Contrée du Sud-Est. On a fait observer que les sept Contrées avoient été subdivisées en soixante-six Provinces, dans le nombre desquelles il faut compter les cinq qu'on a nommées; & que dans la suite on y en joignit deux autres. Le Tookaido contient quinze de ces soixante-huit Provinces: 1°. Iga, ou Isiju, qui est bornée au Midi & au Levant, par la mer, & séparée des Provinces voisines au Nord, par une chaîne de hautes montagnes. C'est un Pays chaud, & médiocrement fertile, où l'on trouve quelques plantes, quelques arbres, & quantité de Bambous. Il est divisé en quatre Districts; Aije, Namanda, Iga, & Nabari. 2°. Isie, ou Sesju, qui a trois journées de longueur, du Sud au Nord. La mer en fait une Presqu'Isle. Ce Pays est extrêmement fertile, entremêlé de plaines & de collines, qui lui donnent une agréable variété. Il se divise en quinze Districts; Quana, Asaki, Susuka, Itsisi, Aanki, Taato, Nisikissima, Gosasuma, Inaba, Mije, Ano, Itaka, Vatakei, Ino, & Taki. 3°. Ssima, ou Sisio, est une petite Province qu'on peut traverser en une demie journée; pays stérile, mais abondamment fourni, par la mer, d'huitres & de coquillages. Il n'y a que trois Districts; Toosij, Ako, & Kannesima. 4°. Ovari, ou Bisiu, est une Province intérieure, entiérement séparée de la mer, & l'une des plus fertiles & des mieux peuplées de l'Empire. Sa longueur est de trois journées, du Sud au Nord, & sa division

I. Tookaido.

en neuf Diſtricts; Amabe, Nakaſſima, Kakuri, Nirva, Kaſſungale, Jamaëla, Aitſi, Tſitta, & Toeſijnoſſima. 5°. Mikava, ou Miſiu; mauvais Pays, ſtérile, plein de rivieres, de marécages & d'étangs. Il a, de l'Eſt à l'Oueſt, une journée & demie de longueur; & ſa diviſion eſt en huit Diſtricts; Avomi, Kamo, Nukada, Batz, Fori, Jana, Tſitarra, & Akumi. 6°. Tootomi, ou Jenſiju, eſt une Province fertile, & des plus belles, par l'agréable variété de ſes collines & de ſes plaines, de ſes rivieres, de ſes villages & de ſes villes. On lui donne deux journées & demie de longueur, de l'Eſt à l'Oueſt. Elle ſe diviſe en quatorze Diſtricts; Fammana, Futz, Fuuſa, Aratama, Nangakami, Nagaſſimo, Sutz, Jammana, Kikoo, Faifara, Tojota, Jamaka, Sanno & Ivata. 7°. *Surunga*, ou *Siusju*, ſe diſtingue auſſi par la variété de ſes villes, de ſes villages, de ſes collines, & de ſes plaines fertiles. Elle a la même longueur que Footomi, s'étendant de l'Eſt à l'Oueſt; & ſa diviſion eſt en ſept Diſtricts; Tſta, Maſiaſu, Udo, Iſabe, Rofarra, Fuſij & Suringa. 8°. La Province de *Kai*, ou de *Kaſtaju*, eſt un Pais plat, abondant en riz, en pâturages, en plantes & en arbres. Elle produit beaucoup de chevaux. On lui donne deux journées de longueur, du Sud au Nord, & ſa diviſion eſt en quatre Diſtricts; Jamanaſſiro, Jaatzſiro, Como & Tſur 9°. *Idſu*, ou *Toosju*, eſt une longue Peninſule, qui produit une grande quantité de ſel, & qui, étant fort abondante en poiſſon, paſſe pour une aſſez bonne Province. Elle n'a que trois Diſtricts, ſur le Continent de Nipon; Takato, Naka & Camo, auxquels on ajoute deux Iſles voiſines, Ooſima, & Firakaſima. 10°. La Province de *Songami*, ou *Soſiu*, a trois journées de long; pays plat & ſtérile, qui ne fournit guéres d'autre ſubſiſtance que du poiſſon, des tortues & des écréviſſes de mer, mais dont les forêts donnent quantité de bois. Il eſt diviſé en huit Diſtricts; Aſikaranno-Cami, Aſikaranno-Simu, Ooſimi, Juringi, Ajikoo-Takangi, Camakura, Mijura, & Jeſima. 11°. *Muſiaſi*, ou *Buſiu*, grande Province, qui a cinq journées & demie de circuit. C'eſt un Pays ſans bois & ſans montagnes, mais très fertile, abondant en riz, en Kokokf, en fruits & en plantes. On le diviſe en vingt-un Diſtricts; Ku-Raggi, Tſukuki, Tama, Tatſinbaria, Kaikura, Jouma, Toſma, Fijki, Jokomi, Saitama, Koduma, Tſibu-ſima, Fabara, Faſiſava, Naka, Kami, Adatz, Tſitſibu, Jebavai, Toreſima & Ooſara. 12°. *Ava*, ou *Fooſiu*, eſt une aſſez bonne Province, qui produit du riz & du bled. Elle eſt bien peuplée; & la mer voiſine lui fournit, en abondance, du poiſſon & des huitres, dont on employe les coquilles à engraiſſer ſes terres. Elle n'a qu'une journée & demie de longueur, du Sud au Nord. On la diviſe en quatre Diſtricts; Fekuri, Ava, Aſaima; & Nakaba. 13°. La Province de Kadſuſa, ou Koosju, eſt longue de trois journées, du Sud au Nord. Ses montagnes eſcarpées n'empêchent point que le terroir n'y ſoit bon. Une grande partie de ſes Habitans s'occupe à faire du cannib, ou des toiles de chanvre, qu'ils travaillent fort proprement. Sa diviſion eſt en onze Diſtricts; Sſuſſu, Amſa, Itſuvara, Umingami, Toiko, Mooki, Iſſimi, Fatinib-Nagava, Jammanob, & Muſſa. 14°. On donne, à la Province de Simooſa, ou Seosju, trois journées de long, du Sud au Nord. Elle eſt montagneuſe & peu fertile; mais elle abonde en volailles & en beſtiaux. On la diviſe en douze Diſtricts; Kaddoſika, Tſibba, Imba, Sooma, Saſpema, Inuki, Tooda, Kooſa, Unagami, Katori, Fannibu, &

Okanda. 15°. Firatz, ou Sjoo, est une fort grande Province, dont la forme est quarrée, & qui n'a pas moins de trois journées de longueur dans chaque dimension. C'est un Pays médiocrement fertile, mais qui abonde en vers à soie, & dont les Habitans, renommés par leur industrie, joignent, à leurs Manufactures d'étoffes de soie, le Commerce des bestiaux. On compte onze Districts dans cette Province; Nijbari, Makaije, Tsekumba, Kavatz, Ssida, Umbaraki, Namingata, Naka, Kussi, Taka, & Jengoko, qui, signifiant Pays éloigné, est apparemment le nom de quelque Isle.

Les revenus de ces quinze Provinces, de la Contrée de Tookaido, montent à quatre cens quatre-vingt-quatorze Mankokfs.

Toosando, seconde Contrée.

II. La seconde des sept grandes Contrées se nomme Toosando. Elle comprend huit grandes Provinces. 1°. Oomi, Pays extrêmement fertile, diversifié par des montagnes, des collines, des rivieres, & de vastes champs, qui produisent également du riz & du bled. Cette Province a trois journées & demie de circuit, & se divise en treize Districts; Singa, Karimotto, Ius, Cammoo, Kansaki, Inungami, Sakatta, Jetz, le haut & bas Assai, Imito, Takassima, Kooka, & Joosiitzumi. 2°. *Mino*, ou *Diosiu*, ne cede à la Province d'Oomi, ni par l'agréable variété des collines & des plaines, ni par la fertilité de son terroir. Elle a trois journées de longueur, du Sud au Nord, & se divise en dix-huit Districts; Isijutsu, Fusa, Avadsi, Ikenda, Oono, Mottos, Mussijroda, Katakata, Atsumi, Kakumi, Jamangata, Menggi, Gundsjo, Camo, Cako, Tokki, Jenna, & Taki. 3°. *Fida*, ou *Fisju*, est fort inférieure aux deux précédentes, en fertilité, comme en grandeur. Sa plus grande étendue, du Sud au Nord, n'est que d'environ deux journées de chemin. Elle est remplie de bois & de forêts. On n'y compte que quatre Districts; Ofarra, Masijnda, Ammano & Araki. 4°. La Province de *Sinano*, ou *Sinsju*, est un Pays très froid, éloigné de la mer, & presque sans bestiaux, parce qu'elle a peu de pâturages. Ses richesses consistent en quantité de meuriers, de soie & de cannib. Elle a cinq journées de longueur, du Sud au Nord. Elle se divise en onze Districts; Midsutz, Takaij, Fannissima, Tsisagetta, Sacku, Ina, Ssuva, Tsikumma, Atsumis-Sara, & Sijna. 5°. Koodsuke, ou Dsiosju, a quatre journées de longueur, de l'Est à l'Ouest. C'est un pays chaud, qui produit quantité de Meuriers & de Vers à soie; mais la soie qu'on en tire ne sert qu'aux étoffes grossieres. Sa division est en quatorze Districts; Ussui, Aassa, Stikanne, Isesta, Sai, Nitta, Kattaoka, Soora, Gumma, Kauva, Tago, Midorino, Naba, & Jammada. 6°. Simoodsuke, ou Jasju, a trois journées & demie de longueur, de l'Est à l'Ouest. C'est une Province mêlée de Champs & de Montagnes, qui produit abondamment de l'herbe, du riz, du bled & du Gokokf. Elle a neuf Districts; Askera, Janada, Aso, Tsuga, Taka, Savingava, Savoja, Nasu, & Mukabe. 7°. *Mutsu*, ou Oosju, est la plus grande Province du Japon. Sa longueur est de seize journées, du Sud au Nord, & sa fertilité n'y laisse rien manquer de nécessaire à la vie. Toutes ses parties étoient autrefois le Domaine d'un même Prince, avec la Province voisine de Deva. On la divise en cinquante-cinq Districts; Sirakava, Kurokava, Juvasi, Mizaki, Aitz, Nama, Oda, Asaka, Adataz, Sibatta, Karidu, Tooda, Natori, Sinnobu, Kikkunda, Sibanna, Assonusa, Namingata, Juoderaga, Kavatz,

DESCRIPTION DU JAPON.

Titzungi, Takane, Valfari, Jamadſukuri, Oonato, Kami, Sſida, Kurivada, Jeſan, Jeki, Miſava, Nagaoka, Tojone, Monovara, Oſika, Gunvi, Kaddono, Faſigani, Tlungarie, Oda, Iku, Motojas, Iſbara, Tardſi, Sikamma, Inaga, Siva, Ivaſaki, Kimbara, Kadſinda, Doke, Socka, Fei & Kiſen. 8°. *Dava*, ou Uſpo, a cinq journées de longueur. C'eſt une Province abondante en pâturage, en plantes & en arbres, où l'on aſſure que le Printems eſt plus avancé de quinze jours, que dans les autres Provinces du Japon. Elle faiſoit autrefois partie de celle d'Oſiu, mais étant aujourd'hui ſéparée, elle ſe diviſe en douze Diſtricts; Akumi, Kavanobe, Murajama, Oitama, Ookatz, Firaka, Tangaira, Diva, Akindatauri, Samboku, Mogueni, & Jamamotta.

Les revenus de ces huit Provinces montent à cinq cens ſoixante-trois Mankokfs, ſuivant les anciens comptes; mais ils ſont conſidérablement augmentés.

Foku Rokkudo, troiſiéme Contrée.

III. La troiſiéme grande Contrée, qui ſe nomme Foku-Rokkudo, contient ſept Provinces. 1°. *Vackaſa*, ou *Siakusja*, s'étend du Sud au Nord, d'une journée & demie de longueur. Cette Province eſt bornée au Nord, par la Mer, qui lui fournit abondamment du poiſſon, des écreviſſes, des tortues, &c. Quelques mines de fer ſont ſes richeſſes & ſon Commerce. Elle eſt diviſée en trois Diſtricts; Oonibu, Oi, & Micatta. 2°. *Jetſiſſen*, ou *Jeatſu*, Province montagneuſe, vers le Sud, mais plate, fertile, & riche en beſtiaux vers le Nord, eſt longue de trois journées. Elle produit auſſi du cannib, des meuriers, de la ſoie & du gokokf en abondance. On la diviſe en douze Diſtricts; Tſurogo, Nibu, Sonobatz, Aſijba, Oono, Sakai, Kuroda, Ikingami, Takakida, Joodſida, Sagagita, & Naandsjo. 3°. *Kaga*, ou *Kasju*, a quelques Manufactures d'étoffes de ſoie, du vinaigre renommé, du ſoja, qu'on porte dans les autres Provinces, & produit aſſez de gokokf pour la ſubſiſtance des Habitans. Son étendue eſt de deux journées & demie, de l'Eſt à l'Oueſt, & ſa diviſion en quatre Diſtricts; Jenne, Nomi, Iſikava, & Kanga, auxquels d'autres ajoutent Kaboku. 4°. *Noto*, ou *Scoſpo*, eſt preſque environnée de la mer. Elle a des Mines de fer, mais le terroir eſt peu fertile, & le gokokf y meurit beaucoup plus tard que dans les autres Provinces. On lui donne deux journées & demie, de l'Eſt à l'Oueſt, & quatre Diſtricts; Bagui, Noto, Fukeiſund, & Sſus. 5°. *Jaetſdo*, ou *Jaesju*, a trois journées de circuit. On en tire du bois pour conſtruire des Ponts, & une eſpece particuliere de vaiſſelle de terre, qui fait ſon Commerce. Elle eſt diviſée en quatre Diſtricts; Tonami, Imidſu, Mebu & Nikagacta. 6°. *Jetſingo*, ou *Jusju*, eſt une grande Province, qui a ſix journées de circuit, & qui eſt montagneuſe, vers le Sud, mais d'ailleurs aſſez fertile. Elle produit de la ſoie, du cannib & du gokokf. Sa diviſion eſt en ſept Diſtricts; Kabibi, Kof, Miſſima, Ivoodſi, Cambara, Nutavi, & Ivaſune. 7°. *Sado*, ou *Sasju*, eſt une Iſle de trois journées & demie de circuit, ſituée au Nord du Japon, vis-à-vis des Provinces de Jectſu & de Jetſingo. On vante ſon abondance, en riz, en bled, en gokokf, en pâturages & en bois. On y compte trois Diſtricts; Umo, Soota, & Camo.

Le revenu annuel de ces ſept Provinces monte à deux cens quarante-trois Mankokfs.

IV.

IV. Sanindo, quatriéme grande Contrée, est montagneuse au Nord, comme son nom le signifie, & comprend huit Provinces. 1°. *Tanba*, ou *Tansju*, dont la longueur est de deux journées, & qui produit, avec beaucoup de riz, plusieurs sortes de pois & d'autres légumes. On la divise en six Districts; Kuvada, Funaij, Taki, Amada, Fingami, & Ikarunga. 2°. *Tango*, ou *Tansju*, large d'une journée & demie, du Sud au Nord, riche en cannib & en soie, & fort abondante en poisson de mer. Cinq Districts, qui la divisent, sont Kaki, Joki, Tango, Katamo, & Kumano. 3°. *Tasima*, ou *Tansitju*, a deux journées de longueur, de l'Est à l'Ouest; pays médiocre, qui se divise en huit Districts; Asami, Jabu, Idsu, Ketta, Kinnosaki, Fiangaka, Sitzumi, & Mikummi. 4°. *Imaba*, ou *Insju*, est de la même longueur, que Tasima. Cette Province est bornée au Nord par la mer, & au Sud par une chaîne de Montagnes. Elle a des Manufactures de soie grossiere, & ses Districts sont au nombre de sept; Togomi, Jagami, Tsidsu, Oomi, Takaguso, Ketta, & Konno. 5°. *Fooki*, ou *Fakusju*, s'étend en longueur, de deux journées & demie du Sud au Nord. Avec un terroir peu fertile, elle produit, en abondance, de la soie, du cannib & du gokokf. Ses Manufactures sont renommées. On la divise en six Districts; Kavamura, Kume, Javata, Aneri, Oomi, & Fino. 6°. *Idsumo*, ou *Unsju*, qui a deux journées & demie de largeur, de l'Est à l'Ouest, est comme environnée de la mer de Corée, qui en fait une presqu'Isle. C'est un pays extrêmement fertile, & divisé en dix Districts; Jja, Nomi, Semane, Akisika, Tattenni, Jadsumo, Kanto, Jjis, Nirida, & Oofara. 7°. *Ivami* ou *Sekisju*, longue de deux journées du Sud au Nord, produit du cannib & du sel. Quoique sa fertilité soit médiocre, elle paye, à ses Princes, le double des autres Provinces. Cinq Districts, dont elle est composée, se nomment Tsikama, Naka, Ootz, Mino, & Canoa. 8°. *Oki* ou *Insju*, est une Isle érigée en Province, & située dans la mer de Corée, devant les Côtes de cette Peninsule. Son circuir est de deux journées.

Description du Japon.

Sanindo, quatriéme Contrée.

Le revenu annuel de ces huit Provinces ne montent qu'à cent vingt-trois Mankokfs.

V. Sanjodo, nom de la cinquiéme grande Contrée, signifie, pays montagneux Méridional. Il est composé de huit Provinces. 1°. *Farima*, ou *Bansju*, qui a trois journées & demie de circuit. C'est une Province très fertile, où l'on trouve, avec tout ce qui est nécessaire à la vie, des Manufactures d'étoffes de soie, de draps, & de papier. Elle est divisée en quatorze Districts; Akas, Kata, Kamo, Inami, Sikama, Ivo, Akato, Saija, Sitz, Kansaki, Taka, Mitzubo, Issai, & Itto. 2°. *Mimasaki*, ou *Sakusju*, a trois journées de longueur, de l'Est à l'Ouest. On remarque, comme une singularité de cette Province, qu'elle est moins sujette aux vents que les autres parties de l'Empire. Un terroir médiocrement fertile y fournit aux Habitans tout ce qui est nécessaire à la vie. Sa division est en sept Districts; Aida, Katsunja, Tomanisi, Tomasigasi, Khume, Ooba, & Masuma. 3°. *Bidsen*, ou *Bisju*, a trois journées de circuit. C'est un assez bon pays, qui produit beaucoup de soie, & dont les fruits meurissent plutôt que dans les Provinces voisines. Onze Districts, qui font sa division, se nomment Kosima, Waki, Ivanasi, Ooku, Akosaka, Kandatz, Minne, Ooas, Tsiraka,

Sanjodo, cinquiéme Contrée.

DESCRIPTION DU JAPON.

Tſingoſima, & Kamoſima. 4°. *Bisju*, ou *Fiſin*, de deux journées & demie de longueur, de l'Eſt à l'Oueſt; Pays abondamment fourni de tout ce qui eſt néceſſaire à ſes Habitans, ſurtout de gokokf & de cannib, & diviſé en neuf Diſtricts; Utz, Kaboja, Kaija, Simomitz, Aſſangutz, Oda, Sitzuki, Teta, & Fanga, auxquels on ajoute les Iſles de Saburoſima & de Joriſima. 5°. *Bingo*, ou *Fisju*, qui s'étend de deux journées en longueur, du Sud au Nord; bon Pays, où le riz & le gokokf, qui y croiſſent abondamment, meuriſſent plutôt qu'ailleurs. Il eſt diviſé en quatorze Diſtricts; Abo, Futſiz, Kamijſi, Aſuka, Numaſini, Bonitz, Aſijda, Kooni, Mikami, Camidami, Mitſuki, Jeſſo, Sirra, & Mijwara. 6°. *Aki*, ou *Gasju*, Province montagneuſe & ſtérile, riche en Forêts, qui produiſent une ſinguliere abondance de champignons, & en ſel, qui ſe fait ſur ſes Côtes. Elle a deux journées & demie de longueur, du Sud au Nord, & ſa diviſion eſt en huit Diſtricts; Numada, Takatta, Tajoda, Sada, Cammo, Sabaku, Aki, Takamija, & Ikukuſſima, qui eſt auſſi le nom d'un lieu très célebre dans cette Province. 7°. *Suvo*, ou *Scosju*, abonde particuliérement en plantes & en pâturages. Ses Côtes ne ſont pas moins riches en poiſſon & en coquillages. Elle a trois journées de l'Eſt à l'Oueſt. On la diviſe en ſix Diſtricts; Ooſima, Kuka, Kumade, Tſimo, Sava, & Jooski. 8°. *Nagata*, ou *Tſiosju*, bornée au Sud & à l'Oueſt par la mer, & au Nord par une chaîne de Montagnes. Sa longueur eſt de deux journées & demie, de l'Eſt à l'Oueſt. Elle produit toutes les néceſſités de la vie, au double de ce qui ſuffit pour la ſubſiſtance de ſes Habitans. Sa diviſion eſt en ſix Diſtricts; Aſſa, Tojora, Mine, Ootz, Amu, & Miſijma.

Iſle de Kiusju, ou Saikokf.

Le revenu de ces huit Provinces monte annuellement à deux cens ſoixante-dix Mankokfs. Obſervons qu'elles appartiennent à l'Iſle de Nipon, comme toutes les autres Provinces des cinq grandes Contrées qu'on a nommées juſqu'ici. Celles, qui vont ſuivre, & les deux grandes Contrées, qui les contiennent, forment la ſeconde Iſle, qui eſt la plus grande après Nipon, & que les Japonois nomment Kiusju, c'eſt-à-dire pays de l'Oueſt; ou Saikokf, qui ſignifie pays des Neufs.

Saikaido, ſixiéme Contrée.

VI. Saikaido, ſixiéme grande Contrée dans l'Iſle de Kiusju ou de Saikokf, tire ſon nom de ſa ſituation à l'Oueſt. Elle eſt compoſée de neuf grandes Provinces. 1°. Tſikudſen, ou Tſikuſin, qui a quatre journées de longueur, du Sud au Nord. C'eſt un pays médiocrement bon, qui produit du riz & du bled, & qui a pluſieurs Manufactures de Porcelaine. Il eſt diviſé en vingt-quatre Diſtricts; Sima, Kama, Jaſſijka, Noſima, Mikaſa, Monagatta, Onka, Muſiroda, Fonami, Sara, Naka, Caſſija, Siaka, Muſima, Ito, Muſijro, Vutz, Kurande, Nokoſima, Sinotz, Kaſakura, Kamitzka, Sakura, Kokuf, & Taſſai. 2°. *Tſikungo*, ou *Tſikusju*, eſt une Province de cinq journées de longueur, du Sud au Nord, qui produit en abondance du bled, du riz & des pois. Ses Côtes lui donnent du poiſſon, des écreviſſes, & des coquillages. On y fait beaucoup de confitures, qui ſe tranſportent dans les autres Provinces. Elle eſt diviſée en dix Diſtricts; Mijwora, Mij, Ikua, Mi, Mike, Kandſima, Simodſima, Jammakando, Jammaſeta, & Takeno. 3°. *Budſen*, ou *Foosju*, longue de quatre journées, du Sud au Nord, eſt une Province diſtinguée par l'excellence de ſes plantes médicinales, & par le grand nom-

bre de ses Manufactures d'étoffes de soie. Elle est divisée en huit Districts; Tangava, Sakku, Mijako, Nakatz, Tsuiki, Kamitzki, Simotzki, & Usa. 4°. *Bungo*, ou *Tonsju*, a trois journées de longueur. Avec une fertilité médiocre, elle produit de la soie, du drap, du chanvre, du gokokf, & des plantes d'une rare vertu. Sa division est en huit Districts; Fira, Kecs, Navori, Oono, Amaba, Oakata, Faijami, & Kumisaki. 5°. Fidsen, ou Fisju, a trois grandes journées de longueur, du Sud au Nord. Ses richesses naturelles sont du bled, du riz, beaucoup de poisson & de volaille. Elle a quelques Manufactures de drap, & sa division est en onze Districts; Kiekij, Jabu, Mine, Oosti, Kansoki, Saaga, Maatsura Kissima, Tusitz, Kadsuraki, & Takaku. 6°. *Figo*, ou *Fisju*, pays assez fertile, produit en abondance du bois, du bled, des pois, du poisson, des coquillages, & la plûpart des nécessités de la vie. Sa grandeur est de cinq journées de circuit. On la divise en quatorze Districts; Tamana, Jamaga, Jamamotto, Kikutz, Aso Takuma, Kuma, Aida, Masiki, Udo, Jaadsito, Koos, Aakusa & Assita. 7°. *Fiugo*, ou *Nisju*, longue d'environ trois journées, est une Province montagneuse, maigre, qui produit à peine le bled, le riz, & les fruits nécessaires pour la subsistance de ses habitans. Elle est divisée en cinq Districts; Uski, Koiju, Naka, Mijasaka, & Morokata. 8°. *Oosumi*, ou *Kusju*, a deux journées de longueur, de l'Est à l'Ouest; petite Province, mais d'une fertilité extraordinaire pour tout ce qui regarde les nécessités de la vie. On y fait une grande quantité de papier, & quelques étoffes de soie. Sa division est en huit Districts; Oosumi, Fisingari, Kuvabara, Soo, Sijra, Kimodsuki, Komadsij, & Kumage. 9°. *Satzuma*, ou *Satsju*, est à-peu près de la même longueur que la précédente, & d'une fertilité médiocre. Elle produit néanmoins beaucoup de meuriers & de chanvre, & l'on vante ses Manufactures de draps. Elle est divisée en quatorze Districts; Idsum, Takaki, Satzuma, Teki, Isa, Ala, Kavanobe, Jene, Jecumaki, Fire, Fani, Jamma, Okinokosima & Koskissima.

DESCRIPTION DU JAPON.

Le revenu annuel de ces neuf Provinces monte à trois cens quarante-quatre Mankokfs.

Nankaido, septiéme Contrée.

VII. *Nankaido*, septiéme grande Contrée, dont le nom signifie pays des Côtes du Sud, est composée d'une Isle de la troisiéme grandeur, située entre les deux précédentes, & nommée Sikokf, qui signifie Pays des quatre Provinces; d'une Isle voisine, qui se nomme Avadsi, & qui est située au Nord de Sikokf, & de la grande Isle de Kijokumi, qui s'avance dans le Détroit de Nipon. Elle est divisée d'ailleurs en six Provinces: *Kijnokumi*, ou *Kisju*, qu'on vient de nommer, & qui a quatre journées & demie de longueur, du Sud au Nord. C'est un pays plat & stérile, qui ne produit ni bled, ni riz, ni légumes. Il est divisé en sept Districts; Ita, Naka, Nagusa, Amabe, Arida, Fitaka, & Muro. 2°. *Avadsi* est une Isle, d'une journée de longueur, que sa stérilité n'empêche pas de nourrir ses Habitans. Elle n'a que deux Districts; Tsina, & Mijwara, auxquels on ajoute deux Isles voisines, nommées Mussima & Jesima. 3°. Ava, ou Asju, dans l'Isle de Sikokf, Province de deux journées de longueur; un peu montagneuse, mais qui produit abondamment des bestiaux, de la volaille, du poisson & des coquillages. Elle est divisée en neuf Districts; Miosi, Ojen, Nasingasi, Nanisi, Katsura,

DESCRIPTION DU JAPON.

Naka, Itano, Ava, & Mima. 4°. *Sanuki*, ou *Sansju*, dans la même Isle. On lui donne trois journées de longueur, de l'Est à l'Ouest. C'est un pays médiocrement fertile, montagneux, arrosé néanmoins par quantité de rivieres, & dont les parties capables de culture produisent du bled, du riz & des légumes. La mer le fournit de poisson & des coquillages. Il est célébre par le grand nombre de personnes célébres, auxquelles il a donné la naissance. On le divise en onze Districts; Ovutsi, Samingava, Miki, Mino, Jamada, Kanda, Ano, Utari, Naka, Tado, & Nako. 5°. Ijo, ou Jossu, dans l'Isle de Sikokf, a deux journées de longueur. C'est un mêlange de montagnes stériles & de champs, la plûpart sabloneux; quoique d'autres produisent du riz, du chanvre, des meuriers, de l'herbe & des plantes. Sa division est en quatorze Districts; Nij, Sukij, Kuvamira Ootz, Kasafaia, Nooma, Tsike, Otsumi, Kumu, Fuke, Jio, Kita, Uva & Uma. 6°. *Tosa*, ou *Tosju*, derniere Province de la même Isle, est longue aussi de deux journées, de l'Est à l'Ouest. Elle produit abondamment des légumes, du bois, du fruit, & d'autres secours pour la vie de ses Habitans. On la divise en huit Districts; Tosa, Agava, Taka, Oka, Faka, Nanooka, Kutesima, & Kami.

Le revenu de ces six Provinces monte annuellement à cent quarante Mankokfs.

Les deux Provinces d'Iki & de Tsussima.

Cette Description renfermant les soixante-six Provinces de l'ancienne division (58), qui n'a pas cessé de subsister malgré toutes les révolutions de l'Empire, il ne reste, à joindre au compte, que les deux nouvelles Provinces, ou plutôt les deux Isles, auxquelles on a donné ce nom, depuis qu'elles ont été conquises & réunies à la Monarchie Impériale du Japon, dans la derniere guerre contre la Corée. On a déja remarqué qu'elles se nomment *Iki* & *Tsussima*. Mais les Japonois se sont accoutumés à joindre les deux noms ensemble, parce qu'après avoir été autrefois sous la domination du Prince de Satsuma, elles ont aujourd'hui un Prince particulier, qui porte le titre de Prince d'Iki-Tsussima. La premiere de ces deux Isles, qu'on nomme aussi Isju, n'a qu'une journée de longueur; & n'est divisée qu'en deux Districts; Iki & Isida. Celle de Tsussima, nommée autrement Taisju, est un peu plus grande; & se divise de même en deux Districts; Akata & Simonkata, c'est-à-dire, le haut & le bas Akata. On ne parle pas avantageusement de la fertilité de ces deux Provinces; mais elles sont fameuses par le grand nombre d'Idoles qu'on y adore, & par diverses curiosités naturelles, qui attirent les Etrangers. Le revenu annuel de ces deux Isles monte à trois Mans cinq mille Kokfs.

Total du revenu des Provinces du Japon.

Kæmpfer conclut que le revenu de toutes les Isles & les Provinces du Japon, est, chaque année, de deux mille trois cens vingt-huit Mans & six mille deux cens Kokfs, du moins suivant l'opinion établie par le compte auquel il s'est attaché; quoiqu'un Auteur Japonois, qu'il aimoit à consulter, ne le fit monter qu'à deux mille deux cens cinquante-sept Mankokfs (59).

(58) Outre les Provinces du revenu impérial, qui forment proprement le Domaine de l'Empereur, plusieurs Districts des autres Provinces y sont annexés, soit parce qu'anciennement ils ont été destinés pour les besoins de la Couronne, ou que dans la suite ils ont été enlevés à leurs Propriétaires, en punition de quelque crime, & réunis au Domaine. *Kæmpfer*, *page* 128.

(59) *Ibidem*. pages 126 & précédentes.

Description du Japon.

§ III.

Origine des Japonois, & forme de leur Gouvernement.

Les Japonois ne veulent descendre d'aucun Peuple.

CE n'eſt pas dans les anciennes Hiſtoires des Japonois, qu'il faut chercher la vérité de leur origine. La fierté, qui leur eſt naturelle, n'ayant pû ſouffrir qu'on les fît deſcendre d'aucun autre Peuple, ils n'ont pas trouvé d'expédient plus ſûr, pour éloigner l'idée de cette eſpece de dépendance, que de ſe prétendre ſortis du ſein même de leur Empire; non comme les inſectes, à l'exemple de quelques autres Nations (60), mais en faiſant remonter leur naiſſance juſqu'à leurs Dieux. Cette imagination leur eſt ſi particuliere, qu'elle mérite quelque détail en faveur de la ſingularité. On apprend de Kæmpfer, qui s'étoit fait une étude de s'en inſtruire, qu'ils ſuppoſent un premier Cahos, auquel, tout ce qui exiſte doit ſa formation, & qui a produit leurs Dieux. Ils en établiſſent deux différentes Généalogies; la premiere, d'Eſprits céleſtes, ou d'être tout-à-fait dégagés du mélange de la matiere, qui ont gouverné le Japon pendant une ſuite de ſiécles, dont il eſt impoſſible de déterminer la longueur: la ſeconde, d'Eſprits terreſtres, ou Dieux-Hommes, qui, ayant ſuccédé aux premiers, ont regné auſſi fort longtems; juſqu'à ce qu'enfin, ils engendrerent la troiſiéme Race, qui habite aujourd'hui le Japon, & qui ne conſerve rien de la pureté, ni des perfections de leurs divins Ancêtres.

Idée ſinguliere qu'ils ont de leur origine.

Double ſucceſſion de Dieux & de demi Dieux.

La maniere, dont ils rapportent que ces Dieux & ces demi-Dieux furent créés, & ſe produiſirent ſucceſſivement, n'eſt pas moins extraordinaire. Les Dieux, ou les Etres purement ſpirituels, furent au nombre de ſept principaux Gouverneurs (61), dont le premier ſortit du Chaos, dans ſon premier développement. Il en étoit la partie la plus pure. Son fils ſortit de lui, par le mouvement & le pouvoir actif des Cieux & des Elemens qui ſont audeſſous. Chacun devint ainſi le Pere d'un autre. Mais le dernier, s'étant formé des organes ſenſibles, pour connoître charnellement ſa femme, engendra la ſeconde ſucceſſion, c'eſt-à-dire celle des Etre mêlés, qui participoient également de la Nature Divine, & de la Nature Humaine. Cette Race, quoique fort inférieure à la premiere, ne laiſſa point de conſerver des qualités ſublimes, & ſçut les tranſmettre à ſes deſcendans, par des voies encore plus incompréhenſibles. Enfin elle s'éteignit (*) dans la perſonne d'Avaaſe-Dſuno,

(60) Diodore de Sicile. *Liv.* I.

(61) On les nomme dans cet Ordre: 1°. Kuni-Toko Dat-ſii-no-Mikotto (Mikotto eſt une épithete, qui exprime la puiſſance & la félicité). 2°. Kuni-Satzu-Tſii-no-Mikotto. 3°. Tojo-Kun-Nanno Mikotto. Ces trois premiers n'avoient point de femmes; mais les quatre ſuivans étoient mariés, & chacun eut ſon Succeſſeur de ſa femme, quoique d'une maniere incompréhenſible. 4°. Utſii-Nino-Mikotto. 5°. Oo-Tono-Tſino-Mikotto. 6°. Oo-mo-Tarno-Mikotto. 7°. Iſanagi-no-Mikotto. Les Japonois ont une vénération particuliere pour le dernier & pour Iſanani, ſa femme, comme Aïeux de la ſeconde Race, de laquelle eſt ſortie la troiſiéme.

(*) On compte cinq Gouverneurs ou Monarques de la ſeconde Succeſſion: 1°. Tenſio Dai-Dſin, fils aîné d'Iſanagi, ou Ama-Teru-Oon-Gami, en langage populaire. Il a des Idoles dans toutes les parties de l'Empire, &

DESCRIPTION DU JAPON.

Origine attribuée aux Japonois.

qui devint le pere de la troisiéme, c'est-à-dire de celle qui compose aujourd'hui les Habitans du Japon (62).

Mais passons sur des fables, qui ne peuvent trouver de crédit que parmi ceux qui se croyent intéressés à les faire valoir. La plûpart de nos Géographes ont fait sortir les Japonois de la Chine, & se sont fondés sur deux Histoires, que les premiers Voyageurs de l'Europe ont rapportées de l'Orient.

Tradition orientale.

On y raconte que plusieurs familles Chinoises ayent été convaincues d'une conspiration contre leur Souverain, tous les coupables furent condamnés à la mort; mais que le nombre s'en trouva si grand, que les Bourreaux mêmes se lasserent de répandre tant de sang; que l'Empereur consentit alors à changer sa premiere Sentence en celle du Bannissement; & que tout ce qui restoit de ces Malheureux, ayant été transporté dans les Isles du Japon, alors incultes & désertes, ils le peuplerent par degrés, & devinrent les Ancêtres de cette puissante Nation qui les habite aujourd'hui.

Autre tradition.

Les Orientaux racontent encore qu'un Empereur de la Chine, regrettant que la vie humaine soit si courte, entreprit de trouver quelque reméde qui pût le garantir de la mort; & qu'il employa d'habiles gens, à cette recherche, dans toutes les Parties du Monde: qu'un de ses Médecins, las de vivre sous un Maître qui se faisoit détester par sa barbarie, profita fort adroitement de l'occasion, pour s'en délivrer: il se prétendit bien informé que le reméde, dont il étoit question, se trouvoit dans les Isles voisines, mais qu'il consistoit dans quelques plantes d'une organisation si tendre, que, pour conserver toute leur vertu, elles demandoient d'être cueillies par des mains pures & délicates. L'Empereur ne fit pas difficulté de lui accorder trois cens jeunes hommes & autant de jeunes filles, sur lesquels il lui remit toute son autorité; & cet habile Imposteur s'en servit heureusement pour s'établir dans les Isles du Japon, & pour les peupler (63).

Objections qui les détruisent.

Kæmpfer allégue, contre la premiere de ces deux Histoires, le silence des Historiens de la Chine & du Japon; & la différence, qu'on remarque entre les deux Nations, dans les points les plus essentiels, tels que la Langue, la Religion, le Caractere & les Usages (64). Il croit que la seconde est la plus vraie. Les Japonois, dit-il, ne la désavouent point. Au contraire ils montrent, sur leurs Côtes Méridionales, l'endroit où les Chinois aborderent, le canton dans lequel ils établirent leur colonie, & les restes d'un Temple qui fut élevé à la mémoire de leur Chef, pour avoir apporté, au Japon, les Sciences, les Arts & la Politesse de la Chine: mais ils prouvent fort bien, par la Chronologie de leurs propres Monarques, que l'Empereur Chinois, au regne duquel on rapporte cet événement, regnoit quatre cens

l'on fait des Pelerinages à son honneur dans les lieux où l'on prétend qu'il a vécu. 2°. Oosivo ni-no-Mikotto. 3°. Ninikin-Mikotto. 4°. De-mi-no Mikotto. 5°. Avadse-Dsu-no-Mikotto, avec lequel finit le second âge. Les Japonois attribuent à ceux de la troisiéme Race, qui descendent en droite ligne du fils aîné d'Avadse-Dsuno, ou, au défaut de la ligne directe, à leurs plus proches héritiers, un pouvoir surnaturel, & croient que leur Dairi, ou l'Empereur héréditaire Ecclésiastique, descend de cette Race.

(62) Page 153 & suivantes.

(63) Page 129.

(64) Linschot donne ces différences mêmes pour une preuve de la vérité de l'Histoire, parce qu'il les croit affectées par les Japonois, pour déguiser mieux une origine dont ils sont blessés. Mais ce rafinement est sans vraisemblance.

cinquante-trois ans après Sinnu, premier Monarque du Japon (65); & par conséquent, que leurs Isles étoient déja peuplées.

Description du Japon.

Conjectures de Kæmpfer.

Après quantité d'observations, le même Auteur est porté à conclure que la Langue Japonoise n'ayant aucune ressemblance avec celle des autres Peuples de l'Orient, & paroissant d'une pureté sans mêlange, c'est peut-être une de ces Langues premieres, que la Providence infusa, dit-il, dans l'esprit & la mémoire de ceux qui avoient entrepris de bâtir la Tour de Babel; & que les premiers Japonois étoient du nombre de ces téméraires Architectes. Il va jusqu'à tracer la route qu'ils doivent avoir suivie, pour arriver aux Isles du Japon (66). Mais, dans cette supposition même, il reconnoît que l'extrême différence, qu'on remarque pour la figure & le caractere, entre les Habitans Japonois de plusieurs Provinces (67), doit faire juger que différentes Nations ont contribué à peupler ces Isles, soit par des colonies envoyées exprès, soit par des naufrages, qui peuvent avoir été fréquens sur une mer si orageuse. Quoiqu'on entende aujourd'hui beaucoup mieux la navigation, ces accidens ne laissent pas de se renouveller encore. Les Histoires du Japon rendent témoignage que, dans quelques Isles voisines, au Sud & au Nord, on a trouvé des Noirs, dont la peinture ne permet pas de douter que ce ne fût des Marchands Malais, ou des Habitans de quelqu'une des Moluques, qui, s'y voyant jettés par la tempête, s'étoient déterminés à demeurer dans des lieux qu'ils avoient trouvé déserts. Kæmpfer fut témoin luimême, pendant son séjour au Japon, de l'infortune de plusieurs Vaisseaux, qui vinrent échouer sur les Côtes (68); & l'on sçait, ajoute-t-il, que le premier Bâtiment Européen, qui aborda dans ces Isles, fut un Vaisseau Marchand Portugais poussé par la tempête.

(65) Deux cens neuf ans avant la Naissance de Jesus-Christ.

(66) Kæmpfer, *ubi suprà*, pages 139 & suivantes.

(67) *Ibid.* page 151.

(68) *Ibidem.* & pages précédentes. Ne supprimons pas quelques exemples, qui conviennent à ce Recueil. D'un Vaisseau, qui échoua sur les Côtes de Satzuma, pendant que Kæmpfer étoit au Japon, » il ne se » sauva que trois Matelots noirs, qui ne » pouvoient pas prononcer distinctement un » seul mot, excepté celui de Tibano. Après » les avoir gardés quelque-tems en prison, » on les remit aux Hollandois, pour les » transporter sur leurs Vaisseaux. On amena, à Nangasaki, un Vaisseau qui avoit » été jetté sur les Côtes Septentrionales du » Japon, sans qu'il y eût personne à bord. » La maniere particuliere dont il étoit bâti, » & les restes de caracteres qu'on trouva » sur la poupe, firent conjecturer aux Japonois qu'il venoit des extrêmités de Jeso. » Un autre Vaisseau périt, il n'y a pas long» tems, sur les Côtes de l'Isle Biuku, & » deux hommes seulement se sauverent. Ils » furent menés d'abord à Satzuma, & ensuite à Nangasaki, avec une escorte de » huit Barges; ce qui coûta quelques mil» liers d'écus au Prince de Satzuma. Ils » avoient la taille belle & la physionomie » agréable, la tête rasée à la maniere des » Polonois, point de barbe & trois trous » à chaque oreille. La civilité de leurs » manieres & leur contenance libre & mo» deste faisoient voir qu'ils avoient été assez » bien élevés. Ils donnoient des marques » d'esprit, par la peine qu'ils prenoient à faire connoître le nombre, la situation & la » grandeur des Isles d'où ils étoient partis, » en mettant, sur une table, des pierres de » différentes grandeurs, & leur donnant à » chacune le nom de ces Isles. Ils appel» loient *Patan* celle de leur demeure. Dans » ces occasions, il faut que tout l'Equipage » du Vaisseau, tant ceux qui sont échappés » au naufrage, que les corps de ceux qui » se sont noiés & que la mer a jettés au » rivage, aussi bien que les agrêts du Vais» seau, soient conduits & portés à Nanga-

DESCRIPTION DU JAPON.

Mais, pour emprunter une observation de l'Historien moderne, si quelque Peuple voisin a formé le corps de la Nation Japonoise, il y a beaucoup d'apparence que ce sont les Tartares plutôt que les Chinois. Les Annales de la Chine disent formellement qu'en l'année 1196 avant Jesus-Christ, les Tartares commencerent à peupler les Isles de la Mer Orientale. En effet, outre bien des manieres communes aux Tartares & aux Japonois, il y a tant de rapport entre le génie belliqueux & la fermeté d'ame de ces deux Peuples, qu'un Japonois seroit bien défini, un Tartare poli & civilisé (69).

Comment & quand le Japon fut découvert.

La découverte du Japon par les Européens est un effet du même hazard, qui sembla présider aux Navigations du quinziéme & du seiziéme siécle. Marc Pol, qui vivoit à la fin du treiziéme, est le premier Ecrivain de l'Europe (70) qui ait parlé de cet Empire, sous le nom de Zipangri, ou Zipangu, sans y avoir pénétré; & non-seulement la comparaison des particularités naturelles qu'il rapporte, avec celles que l'expérience a fait vérifier, mais la conformité même de ses récits historiques, avec les Annales du Japon & de la Chine, ne laissent aucun doute que ce ne soit le Japon qu'il a nommé Zipangri. On lui fait l'honneur d'avoir contribué (71), par la relation de cette Isle, aux conjectures & aux espérances de Christophe Colomb. En supposant, comme on le faisoit alors, quoique faussement, que l'Empire de la Chine étoit de quinze heures à l'Orient de l'Europe, & par conséquent que Zipangri l'étoit encore davantage, Colomb devoit conclure naturellement, qu'il abrégeroit plus le chemin, en dirigeant sa course vers l'Occident, à son départ de l'Europe, qu'en allant vers l'Orient, & faisant le tour de l'Afrique. Peut-être aussi avoit-il été frappé par la vue d'une Carte Marine, & d'une Mappemonde (72), que Marc Pol avoit apportées en Europe, & qui représentoient divers Pays que les Portugais avoient découverts depuis. Il est vrai du moins qu'en abordant à l'Isle Hispaniola, il se crut dans la véritable Zipangri de Marc Pol.

Zipangri de Marc Pol.

Fruit qu'en tira Colomb.

Difficultés sur le tems & les Auteurs de la découverte du Japon.

Les Portugais, qui s'attribuent la gloire d'avoir découvert le Japon, ne conviennent pas eux-mêmes du tems auquel cet événement doit être rapporté. Les uns le font remonter jusqu'à l'année 1535. D'autres le placent en 1542, d'autres en 1548, & quelques-uns le rapprochent encore plus de notre tems. Dans cette incertitude, le Traducteur de Kæmpfer ne croit pas qu'on puisse refuser la préférence à l'opinion de Diego de Couto, Continuateur des Décades de Barros. Ce Sçavant, qui étoit Historiographe de Philippe II, Roi d'Espagne & de Portugal, avoit passé la meilleure partie de sa vie aux Indes, où les

» saki, qui est le lieu où l'on examine tout » ce qui concerne la Marine. On n'épargne » rien pour découvrir d'où viennent ceux » qui se sont sauvés. Cet examen se fait » quelquefois en présence du Résident de » Hollande. *Ibid.* page 149.

(69) Histoire du Japon, p. 119.

(70) Le Traducteur de Kæmpfer observe, que M. de Lisle s'est trompé, en prenant, pour les Isles du Japon, les trois *Insulæ Satyrorum de Ptolemée.* Cet ancien Géographe place les Isles des Satyres au Sud de la Ligne, & le Japon est certainement situé entre trente-un & quarante-huit degrés de latitude du Nord. *Discours préliminaire du Traducteur.* Page 33 & 34.

(71) Le même, page 38.

(72) On trouve encore trois Cartes, dressées principalement sur sa Relation & sur ses Observations, dans la rare & fameuse Edition de la Géographie de Ptolemée, publiée à Lyon, en 1535, par *Michael Villanovanus*, ou *Michel Servet*, qui fut ensuite brûlé à Genêve en qualité d'Athée.

Archives

Archives de Goa étoient confiées à sa garde; & c'étoit de cette source qu'il avoit tiré des matériaux pour son grand Ouvrage des découvertes & des conquêtes des Portugais, qu'il a poussé jusqu'à la fin du seiziéme siécle. Il nous apprend, dans sa cinquiéme Décade, qu'en 1542, pendant que Martin-Alphonse de Sousa gouvernoit les Indes Orientales, trois Portugais, Antoine da Mota, François Zeimoto, & Antoine Peixota, furent jettés par une tempête, sur les Côtes du Japon, à bord d'une Jonque chargée de cuir, qui alloit de Siam à la Chine (73).

Embarras à les concilier.

L'embarras n'est qu'à concilier ce récit avec celui de Fernand-Mendez Pinto, qui non-seulement s'attribue l'honneur de cette découverte, mais qui compte Zeimoto entre ses compagnons; avec cette différence, qu'au lieu de François, il le nomme Diego. D'ailleurs Pinto n'étoit pas parti de Siam; & c'étoit dans la Jonque d'un Corsaire Chinois que faisant voile pour les Isles de Lequios, où le vent contraire ne leur permit point d'aborder, ils tournerent volontairement vers une Isle du Japon. Des prétentions si contraires n'ont point empêché le nouvel Historien de cet Empire d'adopter le récit de Pinto, sans avoir éclairci le fond de la difficulté. Ses réflexions ne marquent néanmoins aucune prévention, en faveur d'un Ecrivain, à qui l'on est redevable d'une partie des lumieres qui servent à l'Histoire de l'Apôtre des Indes (74).

Observation sur la nature des découvertes.

Concluons que, si l'on ne peut contester la découverte du Japon aux Portugais, le nom de l'Inventeur est trop incertain, pour obtenir un rang dans l'Histoire à ce titre. Mais observons aussi qu'il ne faut pas juger des découvertes qui regardent les Indes Orientales, comme de celles qui se faisoient en même tems dans un autre Hemisphere. Les unes, c'est-à-dire celles de l'Amerique, avoient, pour objet, des Pays véritablement inconnus, que cette raison a fait nommer justement un nouveau Monde; au lieu que, dans les Indes Orientales, on connoissoit l'existence & le nom même de la plûpart des Pays, avant que d'y avoir pénétré. Il est impossible, par exemple, qu'indépendamment de la Relation de Marc Pol, les Portugais établis à la Chine n'eussent pas appris, avant l'année 1542, qu'au Nord d'une mer qu'ils fréquentoient, il y avoit, à peu de distance, de grandes & puissantes Isles, où les Chinois portoient leur Commerce. Ainsi, pour s'exprimer proprement, la question n'est pas quel fut le Portugais qui découvrit le Japon, mais quel fut celui que le hazard d'une tempête, ou d'autres causes, y firent aborder le premier.

(73) Le Pere de Charlevoix les fait partir de Dodra, au Royaume de Cion, dans l'Isle de Macassar. *Histoire du Japon, Tome II. page* 139. On a vû ci-dessus, dans l'article de Celebes, que ce Royaume n'existe pas.

(74) Ce qu'il y a de singulier, dit il, c'est que deux accidens assez semblables obligerent deux Navires, l'un Chinois, & l'autre Portugais, d'aborder à ces Isles, la même année, à peu près dans le même tems, & sans que l'un eût connoissance de l'autre; ensorte que ceux qui les montoient se crurent également en droit de s'attribuer l'honneur de la premiere découverte de ce grand & fameux Archipel, & que par le peu de soin qu'ont eu les uns & les autres de marquer les dattes, ou par celui qu'ils prirent de les supprimer, il n'a jamais été possible de sçavoir au juste à qui cet honneur appartenoit. Il paroît même que dans le tems où il étoit aisé de s'instruire de ce fait, on ne s'est pas mis en peine de s'en informer, par la raison, sans doute, que pendant plusieurs années on ne parla gueres que de la décou-

Description du Japon.

§ IV.

Gouvernement général & particulier du Japon.

Comment le Japon s'est formé en Monarchie.

LE Gouvernement du Japon a toujours été Monarchique. Si l'on se rappelle la division des trois Races, sur lesquelles les Japonois font rouler toute leur Histoire, on jugera facilement que les deux premieres sont fabuleuses; mais le commencement de la troisiéme est l'époque fixe & certaine de cet Empire. Elle commence six cens soixante ans avant J. C., avec le regne de Syn-Mu, qui étoit alors âgé de soixante-dix-huit ans. Ce Monarque eut, suivant les Annales du Japon, trois freres aînés, qui regnerent avant lui; mais leurs regnes furent si obscurs qu'on ne les fait point entrer dans cette Chronologie (75), c'est-à-dire, au fond, que l'origine du Fondateur de la Monarchie Japonoise est fort incertaine; & c'est apparemment faute de lumieres sur ces premiers tems, qu'on lui donne, pour Pere, le dernier des demi-Dieux qui composent la seconde Race.

Syn-Mu, premier Empereur.

Nombre de ses Successeurs.

Syn-Mu, dont le nom entier est Syn-Mu-Ten-Oo, fut vraisemblablement le premier qui fit sortir les Japonois, de l'Ordre le plus simple de la Nature, c'est-à dire de l'indépendance & de la barbarie (76). Son regne fut long, quoiqu'il eût commencé tard à regner (77). Il laissa le trône à ses Successeurs, dont la suite chronologique est appuyée sur des Annales incontestables, & confirmée par une Tradition constante. Aussi les Japonois donnent-ils à ce Prince le titre de Nin-O, qui signifie le plus grand de tous les hommes. Ils lui donnent encore celui de Mikaddo (*) diminutif de Mikotto, qui est le titre suprême des Empereurs de la premiere & de la seconde Race. Depuis l'origine de la troisiéme jusqu'à l'année 1693., qui est celle où Kæmpfer quitta le Japon, on comptoit cent quatorze Princes de la même Maison, qui avoient occupé successivement le trône, en ligne droite & par les aînés. De-là vient ce respect extraordinaire, qui les fait regarder comme des especes de Divinités (78).

verte du Japon par le Navire Portugais. Il faut convenir que le silence de presque tous les Historiens sur l'avanture du Navire Chinois, laquelle semble n'avoir été publiée qu'après que Fernand-Mendez Pinto eut mis au jour ses Mémoires, est un grand préjugé pour la faire regarder comme un vrai Roman. *Ibidem.* pages 122 & 123. *Voyez* l'Introduction des Voyages de Pinto, au Tome neuviéme de ce Recueil.

(75) Kæmpfer, Tome I. p. 250.

(76) Le Japon s'appelloit alors Akit-Sussima. Synmu partagea les tems en années, en mois, & en jours. *Ibidem.*

(77) On le fait régner soixante-dix-neuf ans, & mourir par conséquent à l'âge de cent cinquante-sept.

(*) Ce titre est devenu celui de tous ses Successeurs. On ne les appelle proprement, dit Kæmpfer, que Mikaddo, Dai, Oo, Kwo, & Tai, tous noms qui signifient Empereur, Prince & Grand-Seigneur. Cependant on les désigne souvent, dans la conversation ordinaire, par le nom de Dairi, qui signifie proprement leur Cour entiere; d'où leur vient aussi le nom de Kintsiusama, c'est-à-dire, Chef ou Seigneur de la Cour Ecclésiastique, par les raisons qui vont être expliquées. En parlant d'eux-mêmes, ils prennent le titre de *Tsin*, & ils signent *Maro*, *Ibid.* p. 235. Le même Auteur fait honneur, aux Chinois, d'avoir inspiré aux Habitans du Japon le goût du Gouvernement Monarchique. *Ibidem.*

(78) Ce Voyageur donne une suite chronologique de tous ces Princes, avec l'abregé de leur vie. Tome I. pages 248 & suivantes.

Mais, dans la suite des tems, cet Ordre fut interrompu par des révolutions, qui firent voir deux Maîtres dans l'Empire; & qui, sans renverser, du trône les Mikados ou les Dairis, ne leur laisserent qu'un ombre de Grandeur & d'Autorité, pendant que le véritable pouvoir passa, sous un autre titre, entre les mains de leurs Concurrens. C'est au douziéme siécle de l'Ere Chrétienne, qu'on rapporte cette violente convulsion du Gouvernement Japonois. Dès les premiers tems de la Monarchie, toute la Milice étoit commandée par un Chef, qui portoit le nom de Cubo, auquel on ajouta celui de Sama, qui signifie Seigneur; & l'importance de cette Charge, qui donnoit une autorité presqu'absolue dans l'administration militaire, obligeoit l'Empereur de ne la confier qu'à des mains sûres. Elle étoit ordinairement l'appanage du second de ses Fils, lorsqu'il en avoit plusieurs. Ce fut un de ces redoutables Officiers, nommé Joritomo (79), qui, prenant occasion d'une guerre civile pour secouer le joug, jetta les fondemens d'un nouveau trône, qui s'est soutenu depuis le même tems jusqu'aujourd'hui. Kæmpfer nomme trente-six de ces Empereurs Cubosamas; car c'est le titre qu'ils ont conservé, pour se distinguer des Empereurs Mikados ou Dairis. La guerre dura long-tems entre ces deux Puissances; & la variété des succès devint l'occasion d'un nouveau désordre, de la part des Seigneurs & des Gouverneurs particuliers, qui s'érigerent en Souverains dans leurs Provinces. On les vit regner assez long-tems sous le nom de Jakatas, avec autant d'indépendance que les Cubosamas en affectoient à l'égard des Dairis. Chacun d'eux avoit son Domaine, qui excédoit toujours la moitié de son Etat, & partageoit le reste entre ses grands Vassaux, qui se nommoient Konikus, & qui étoient obligés de lui rendre des services proportionnés aux Terres qu'ils avoient reçues. Ces Konikus se réservoient, de même, une partie de leurs possessions, pour leur entretien, & distribuoient l'autre à des Seigneurs d'un Ordre inférieur, qui relevoient d'eux. On les nommoit Tonos. Ils avoient, sous eux, aux mêmes conditions, les simples Gentilshommes, & tous ceux qui faisoient profession des armes. Une subordination si bien établie mettoit chacun de ces petits Rois en état de lever promptement des troupes nombreuses; mais leur chûte entraînoit, avec autant de rapidité, la ruine de tous ceux qui s'étoient attachés à leur fortune, non-seulement parce que, suivant les Loix du Japon, toute la famille d'une personne criminelle, ou disgraciée, participe à son châtiment, si le Prince ne lui fait grace; mais encore, parce que celui, qui entroit dans les biens, dont un de ces petits Souverains avoit été dépouillé, n'étoit pas obligé de laisser, aux Vassaux de leurs Prédécesseurs, les Terres qu'ils tenoient de lui. Pendant cette division de toutes les Parties de l'Empire, les Cubosamas ne jouissoient que des cinq Provinces, qui font l'ancien Domaine des Empereurs. Mais, au commencement du seiziéme siécle, un de ces Monarques se rendit absolu, par la force des armes; & réduisant les Dairis à la Souveraineté de la Religion, il établit, entre lui & les

Description du Japon.

Révolution qui change la face de l'Empire.

Double Empire des Dairis & des Cubosamas.

Les Seigneurs s'érigent en Souverains.

(79) Il n'est pas certain que ce Joritomo fut fils d'un Dairi. C'est de son fils, qui portoit le même nom, qu'on commence à compter les Empereurs Cubosamas, dont Kæmpfer donne aussi la succession. *Ibidem*. pages 309 & suivantes. Il déclare qu'il s'est attaché aux deux Chroniques du Japon les plus exactes. *Ibid.* page 249.

Description du Japon.

Jakatas, la même distance qui étoit entre les Jakatas & les Konikus: c'est-à-dire que tout fut reculé d'un degré, & qu'aujourd'hui plus de la moitié de l'Empire est du Domaine Impérial.

On distingue donc, au Japon, deux Empereurs; l'un que nos Voyageurs appellent le Monarque *Séculier* ou le Cubosama, qui jouit réellement de toute l'Autorité *Temporelle;* l'autre, qu'ils nomment le Monarque Ecclésiastique, & qui continue la succession des anciens Mikados ou Dairis, avec les apparences de la Souveraineté, mais dont tout le pouvoir se réduit à régler les affaires de la Religion, à nommer aux Dignités Ecclésiastiques, & à prononcer sur certains différends qui s'élevent entre les Grands.

Meaco est le séjour du Dairi.

Meaco est le séjour fixe de ce Souverain dégradé. Il occupe, dans la partie Nord-Est de la ville, un Palais d'immense étendue, dont on a vû la description dans le Journal de Kæmpfer; & sous prétexte de veiller à sa conservation, le Cubosama entretient constamment, auprès de lui, une grosse garnison, pour le garder. Le Dairi n'a proprement aucun Domaine; mais le Cubosama, qui s'est emparé du Domaine Impérial, pourvoit noblement à sa subsistance. Il lui abandonne le revenu de Meaco & de ses dépendances, auquel il ajoute quelque chose de son trésor. Cet argent est mis entre les mains du Dairi, qui en prend ce qui est nécessaire pour ses besoins & ses plaisirs, & qui distribue le reste à ses Officiers. Le droit, qu'on lui a conservé de nommer aux Dignités Ecclésiastiques, & de conferer généralement tous les titres d'honneur, est une autre ressource, qui fait entrer d'immenses richesses dans ses coffres. Comme il prononce aussi sur les différends des Grands, il a, pour cette fonction, un Conseil d'Etat, dont les Officiers se nomment Kungis ou Kunis. Il les envoye souvent, avec le titre de Commissaires Souverains, pour faire exécuter ses Sentences; & ces Commissions lui rapportent de grosses sommes.

Autorité qui lui reste.

Honneurs qu'on lui rend.

Au reste, la politique des Cubosamas le dédommage de l'obéissance qu'on a cessé de lui rendre, par un culte Religieux, qui approche des honneurs Divins. La Nation Japonoise, accoutumée, comme on l'a fait remarquer, à le regarder comme un descendant des Dieux & des demi-Dieux, est entrée, sans peine, dans toutes les vûes qu'on s'est efforcé de lui inspirer. Les Dairis sont regardés comme des Pontifes Suprêmes, dont la personne est sacrée. Ils contribuent eux-mêmes à soutenir cette opinion, comme le seul fondement de grandeur qui leur reste. Kæmpfer rapporte quelques exemples de leurs Usages. » Un Empereur Ecclésiastique du Japon croiroit profaner sa Sainteté, s'il touchoit la terre du bout du pied. S'il veut aller quelque part, » il faut que des hommes l'y portent sur leurs épaules. Il ne s'expose jamais » au grand air, ni même à la lumiere du Soleil, qu'il ne croit pas digne » de luire sur sa tête. Telle est la Sainteté des moindres parties de son corps, » qu'il n'ose se couper, ni les cheveux, ni la barbe, ni les ongles. On lui » retranche ces superfluités pendant son sommeil, parce que l'office, qu'on » lui rend alors, passe pour un vol. Autrefois il étoit obligé de se tenir » assis sur son trône, pendant quelques heures de la matinée, avec la Couronne Impériale sur sa tête, & de s'y tenir dans une parfaite immobilité » qui passoit pour un augure de la tranquillité de l'Empire. Au contraire, » si par malheur il lui arrivoit de se remuer, ou de tourner les yeux vers

» quelque Province, on s'imaginoit que la guerre, le feu, la famine & » d'autres fléaux terribles ne tarderoient point à désoler l'Empire. On l'a » déchargé d'une si gênante cérémonie ; ou peut-être les Dairis eux-mêmes » ont-ils secoué ce joug. On se contente de laisser la Couronne Impériale » sur le trône, sous prétexte que dans cette situation, son immobilité, » qui est plus sûre, produit les mêmes effets. Chaque jour, on apporte la » nourriture du Dairi dans des pots neufs. On ne le sert qu'en vaisselle » neuve, & d'une extrême propreté ; mais d'argile commune, afin que » sans une dépense excessive on puisse briser chaque jour, tout ce qui a » paru sur sa table. Les Japonois sont persuadés que la bouche & la gorge » des Laïques s'enfleroient aussi-tôt, s'ils avoient mangé dans cette vais- » selle respectable. Il en est de même des habits sacrés du Dairi. Celui qui » les porteroit, sans sa permission expresse, en seroit puni par une enflure » douloureuse.

Succession au trône du Dairi.

Aussi-tôt que le trône est devenu vaquant par la mort d'un de ces Monarques imaginaires, la Cour Ecclésiastique y éleve son héritier le plus proche, sans distinction d'âge ni de sexe. On y a vû souvent des Princes mineurs, ou de jeunes Princesses, qui n'étoient pas mariées ; & quelquefois même, la veuve de l'Empereur mort s'est trouvée assez proche de son sang pour lui succéder. S'il y a plusieurs Prétendans à la Couronne, dont les droits puissent être contestés, on ajuste le différend avec beaucoup de douceur & de justice, en les faisant régner tour à tour, chacun pendant un certain nombre d'années, qu'on proportionne au degré du sang. Quelquefois le pere résigne successivement la Couronne à plusieurs de ses enfans, pour donner à chacune de leurs différentes meres le plaisir de voir le sien, sur un trône, auquel il n'auroit pas d'autre droit. Ces changemens se font avec le plus grand secret. Un Empereur peut mourir ou abdiquer, sans que le public en soit instruit, jusqu'à ce que la succession soit réglée. Cependant il est quelquefois arrivé que ceux de la famille Royale, qui se croioient appellés à la succession, dont on les avoit exclus, ont maintenu leur droit par la force des armes. De-là sont venues des guerres sanglantes, dans lesquelles tous les Princes du Japon embrassoient différens partis, & qui ne se sont terminées que par la mort d'un des Concurrens, & par la destruction de toute sa famille (80).

Mariage du Dairi.

Le Dairi, suivant l'usage de ses Prédecesseurs, prend douze femmes, & partage les honneurs du trône avec celle qui est mere du Prince héréditaire. Les cérémonies de son Mariage, celles de l'accouchement de l'Impératrice, & du choix d'une Nourrice, pour l'héritier de la Couronne, sont, dans les termes de Kæmpfer, » d'une splendeur qui sur- » passe l'imagination ; comme si la félicité de l'Empire en dépendoit uni- » quement (81).

Son habillement.

L'habillement du Dairi est assez simple. C'est une tunique de soie noire, sous une robbe rouge ; & par-dessus les deux, une espece de crespon de soie, extrêmement fin. Il porte, sur la tête, une sorte de chapeau, avec des pendans assez semblables aux fanons d'une mître d'Evêque, ou de la Tiare

(80) Pages 238 & précédentes.

(81) *Ibidem.*

DESCRIPTION DU JAPON.

du Pape. Mais il affecte d'ailleurs une magnificence qni va jusqu'à la profusion. Caron assure, dans ses Réponses aux Questions, qu'on lui prépare chaque jour un somptueux souper, avec une grande musique, dans douze appartemens du Palais ; & qu'après qu'il a déclaré celui dans lequel il veut manger, tout cet appareil y est réuni sur une seule table.

Titres qu'il confere.

Toutes les personnes, qui composent sa Cour, se vantent d'être descendus, comme lui, de Ten-sio-Dsin, le premier des demi-Dieux & le Chef de la seconde Race Impériale. Quelques-uns d'entr'eux possedent de riches Bénéfices, où ils se retirent pendant une partie de l'année. Cependant la plûpart demeurent enchaînés religieusement à la personne sacrée de leur Chef, qu'ils servent dans les dignités dont il lui plaît de les revêtir. On en distingue plusieurs Ordres (82). Mais à la réserve de certains titres, auxquels il y a des fonctions attachées, les autres sont de simples titres d'honneur, que le Dairi accorde également aux Princes & aux Seigneurs séculiers, soit à la recommandation de l'Empereur Cubosama, soit à leur propre priere, lorsqu'elle est accompagnée d'une grosse somme d'argent. Kæmpfer nomme néanmoins deux de ces titres, que le Cubosama peut conférer lui-même aux premiers Ministres & aux Princes de l'Empire, mais avec le consentement du Dairi; ceux de Makendairo & de Cami. Le premier, qui étoit anciennement héréditaire, revient à celui de Duc ou de Comte. Le second signifie Chevalier (83).

Deux Titres à la nomination du Cubosama.

Habits des Kuges, ou des Courtisans du Dairi.

Entre plusieurs marques qui distinguent les Courtisans Ecclésiastiques, ils ont un habit particulier, qui fait connoître, non-seulement leur profession, mais les différences mêmes de leurs Classes. Ils portent de larges & longues culottes. Leur robbe est aussi d'une longueur & d'une largeur extrêmes, avec une queue traînante, qui s'étend fort loin derriere eux. Ils se couvrent la tête d'un bonnet noir, dont la figure désigne leur rang ou leur emploi. Quelques-uns y attachent une large bande de crêpon noir ou de soie, qui leur pend sur les épaules ; & d'autres, une piece en forme d'éventail, qui

(82) Ils se réduisent à six. Celui de la premiere Classe est Dai-Seo-Dai Sin. Il consacre la personne qui en est honorée, & le rend, à sa mort, Dieu ou Cami. Aussi le Dairi se le réserve-t-il à lui seul, ou le donne-t-il rarement à d'autres. Le titre de Quanbuku appartient aussi à la premiere Classe, & c'est celui du premier Officier de la Cour Ecclésiastique. L'Empereur Séculier s'en croit honoré lui-même, ou le cede à son Héritier présomptif. C'est le même que celui de Quebacondono, ou Cambacundono, qui se trouve souvent dans les Relations des Jésuites. 2°. Sa-Dai Sin, U-Dai Sin, & Nai-Dai-Sin, sont trois titres qui appartiennent à la seconde Classe, & jamais il n'y a plus de trois personnes, qui en soient revêtues. 3°. Les Dai-Nagon & les Tsu-Nagon, composent le troisiéme Ordre. Ces deux titres sont toujours attachés à certaines fonctions. 4°. La quatriéme Classe est composée des Sconagon, Tsiunagon, Tsiusco, & des Sdidsiu. Ces deux Ordres sont fort nombreux & se subdivisent en plusieurs rangs. Ceux qui en sont honorés portent en général le nom de Tensio-Bito, qui signifie hommes célestes ; comme tous les Officiers de la même Cour prennent le titre de Kuges, c'est-à-dire, Seigneurs Ecclésiastiques, pour se distinguer des Geges, nom sous lequel sont renfermés tous les Laïques. Les titres de la sixiéme Classe sont, Ta, U, Goi, & d'autres moins considérables. *Kæmpfer, ibid.* page 240.

(83) Le même caractere, qui signifie une ame déifiée, se prononce aussi Cami, quoique d'une nature tout-à-fait différente. En général, toutes les Divinités du Japon portent le nom de Cami. *Ibid.* page 241.

tombe devant leurs yeux. D'autres ont une large bande, qui descend des deux côtés sur la poitrine. Les Dames de la Cour du Dairi sont vêtues aussi tout différemment des femmes Laïques ; surtout les douze femmes de ce Prince, qui portent des robbes sans doublure, & d'une largeur si singuliere, qu'elles n'ont pas peu d'embarras à marcher lorsqu'elles sont en habits de cérémonie (84).

Amusemens de la Cour Ecclésiastique.

L'Etude & les Sciences sont le principal amusement de cette Cour. Non seulement les Kuges, ou les Courtisans, mais plusieurs de leurs femmes se sont fait un grand nom par divers Ouvrages d'esprit. Les Almanacs se faisoient autrefois à la Cour du Dairi. Aujourd'hui, c'est un simple Habitant de Meaco qui les dresse ; mais ils doivent être approuvés par un Kuge, qui les fait imprimer à Isje, comme dans un lieu saint. La musique est en honneur aussi dans cette Cour ; & les femmes, surtout, y touchent, avec beaucoup de délicatesse, plusieurs sortes d'instrumens. Les jeunes gens s'y appliquent à tous les exercices, qui conviennent à leur âge. Kæmpfer ne put être informé si l'on y représente des spectacles ; mais la passion générale des Japonois, pour le Théâtre, lui donne du penchant à croire que ces graves Ecclésiastiques ne se privent pas de cet amusement (85).

Visite réglée que le Cubosama rend au Dairi.

Tous les cinq ou six ans, l'Empereur Cubosama rend une visite solemnelle au Dairi. On emploie une année entiere aux préparatifs de ce Voyage. Une partie des Seigneurs, qui sont nommés pour le cortege, partent quelques jours avant l'Empereur ; une autre partie quelques jours après ; mais le Conseil ne quitte point ce Monarque. Le chemin de Jedo à Meaco, qui est de cent vingt-cinq milles, se partage en vingt-huit logemens, dans chacun desquels il trouve une nouvelle Cour, de nouveaux Officiers, de nouveaux Soldats, des chevaux frais, des provisions, & tout ce qui est nécessaire pour la Cour d'un Prince qui va rendre hommage, avec une armée, à un Souverain dont il est réellement le Maître. Ceux qui sont partis de Jedo avant lui s'arrêtent au premier logement. Ceux qui l'y attendoient, le suivent jusqu'au second ; & le même ordre s'observant jusqu'à Meaco, chaque troupe ne suit ce Prince que pendant une demie journée, car il fait deux logemens par jour. A son arrivée dans la Capitale Ecclésiastique, les troupes s'y rendent en si grand nombre, que cent mille Maisons, dont Meaco est composée, ne suffisant pas pour les loger, on est obligé de dresser des tentes hors de la Ville. Kæmpfer a remarqué, dans son Journal, que le Cubosama y trouva un grand Château, uniquement destiné à le recevoir. Les Etrangers ignorent ce qui se passe de particulier, dans l'entrevûe des deux Empereurs. Cependant tout le monde sçait que le Cubosama présente ses respects au Dairi, comme un Vassal à son Souverain ; & qu'après lui avoir fait de magnifiques présens, il en reçoit aussi de fort riches. On raconte que pendant cette visite, on lui apporte une tasse d'argent pleine de vin ; qu'il boit la liqueur, & qu'il met la tasse en pieces, pour la garder dans cet état. Cette cérémonie passe pour une preuve éclatante de dépendance & de soumission.

Puissance de l'Empereur Cubosama.

Cependant ce n'est au fond qu'une scéne de Théâtre, qui n'empêche point

(84). *Ibid.* page 242. (85). *Ibidem.*

DESCRIPTION DU JAPON.

que le Cubosama ne jouisse du pouvoir absolu. On a déja vû qu'il tient sa Cour à Jedo, & Kæmpfer a décrit la magnificence de son Palais. Le nouvel Historien du Japon dont l'estime se déclare continuellement, pour ce Voyageur, par l'usage qu'il fait de ses lumieres, a fort bien rassemblé, d'après lui, les principaux traits qui peuvent donner une juste idée de la Monarchie séculiere du Japon. Il n'est pas surprenant, dit-il, que dans un Etat d'une médiocre étendue, l'Empereur Cubosama soit un des plus riches Monarques de l'Univers. Outre son Domaine, qu'on fait monter depuis le seiziéme siécle à plus de la moitié du Japon, & les droits qui se levent en son nom sur le Commerce étranger & sur les Mines, chaque Seigneur est obligé de lui entretenir un nombre de Soldats, proportionné au revenu dont il jouit. Celui, qui a dix mille florins de rente, doit entretenir vingt Fantassins & deux Cavaliers. La proportion, pour les autres, est prise de cette régle. Pendant que les Hollandois avoient leur Comptoir à Firando, le Prince, qui commandoit dans ce petit Etat, aiant six cens mille florins de revenu, entretenoit six cens Fantassins & six vingt Cavaliers, sans y comprendre les Valets, les Esclaves, & tout ce qui doit accompagner une troupe de ce nombre. Enfin, toute supputation faite, le nombre total des Soldats que les Princes & les Seigneurs sont obligés de fournir à l'Empereur séculier, monte à trois cens huit mille Fantassins, & trente-huit mille huit cens hommes de Cavalerie. De son côté, il compte à sa propre solde cent mille hommes de pied, & vingt mille chevaux, qui composent les Garnisons de ses Places, sa Maison & ses Gardes. Les Cavaliers sont armés de pied en cap. Ils ont des carabines fort courtes, des javelots, des dards & le sabre. On prétend qu'ils sont fort adroits à tirer de l'arc. Les Fantassins n'ont pas d'autres armes deffensives qu'une espece de casque. Pour armes offensives, ils ont chacun deux sabres, une espece de pique & un mousquet. L'Infanterie est divisée par Compagnies. Cinq Soldats ont un homme qui les commande; & cinq de ces Chefs, qui avec leurs gens font trente hommes, en reconnoissent un autre qui leur est supérieur. Une Compagnie de deux cens cinquante hommes a deux Chefs principaux & dix subalternes, avec un seul Capitaine qui les commande tous; & toutes les Compagnies sont commandées par un Chef général. La même gradation s'observe dans la Cavalerie.

Nombre de sa Milice.

Armes de la Cavalerie & de l'Infanterie Japonoises.

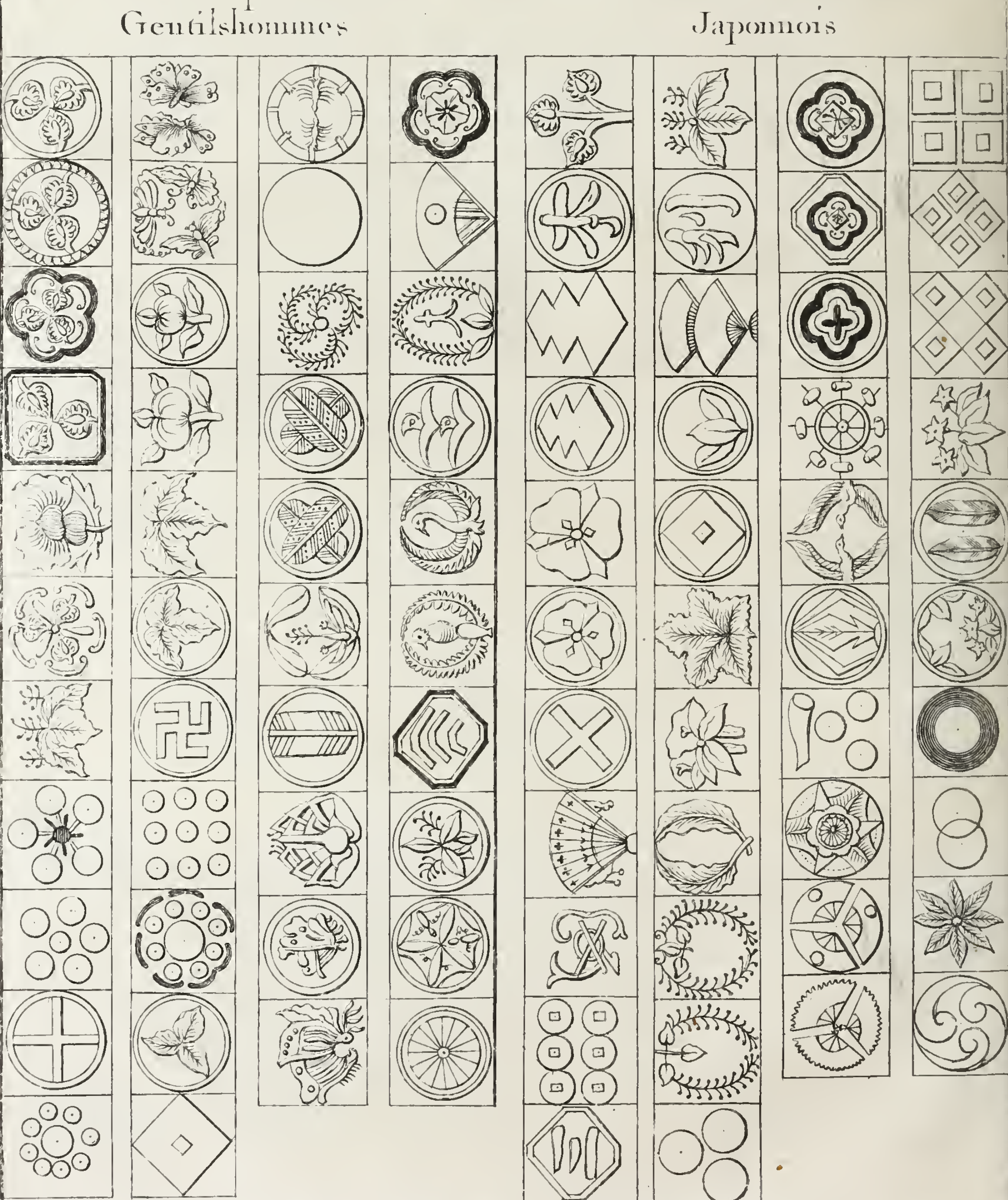
Ordre des Troupes.

Le Cubosama peut en lever beaucoup plus.

Toutes ces troupes sont plus que suffisantes pour faire respecter un Prince, qui ne pense qu'à contenir ses Sujets dans la soumission, & qui ne se propose point des Conquêtes. Cependant, si l'Empereur du Japon avoit besoin de plus grandes forces, il lui seroit facile de rassembler de formidables armées, sans causer aucun désordre dans le Commerce de ses Etats, & dans l'exercice des Arts, ni même dans le travail nécessaire à la subsistance des Peuples. Tous les ans, il est exactement informé du nombre de ses Sujets; soit de ceux qui habitent les villes, ou de ceux qui sont établis à la campagne. Divers Officiers, chargés de cette commission, en rendent directement compte à la Cour.

Les Seigneurs ne peuvent thésaurizer.

Autant qu'il est facile au Cubosama d'amasser des trésors, autant les Grands trouvent-ils de difficulté à multiplier leurs richesses. La plûpart jouissent d'un revenu


Armes de l'Empire et des Gentilshommes
Armes des Princes Japonnois

T.X.N.° XV

revenu considérable (86). La politique du Souverain les engage dans des dépenses excessives. Tous les Gouverneurs sont obligés de passer six mois de l'année à Jedo, & de s'y rendre avec un pompeux cortege. Les autres Seigneurs doivent y aller une fois du moins en deux ans, & chaque fois qu'ils y sont appellés. Le tems est marqué à chacun pour ces Voyages, qui ne peuvent se faire qu'à grands frais. Avant que d'arriver à Jedo, leur bagage est visité par des Commissaires Impériaux, auxquels il est expressément défendu de laisser passer des armes. Dans mille occasions, ils doivent donner des repas & des fêtes qui leur coûtent beaucoup. Leurs femmes & leurs enfans demeurent habituellement à Jedo, & ne peuvent se dispenser d'y vivre avec splendeur. Enfin, lorsque l'Empereur forme quelque entreprise considérable, il en charge un certain nombre de Seigneurs, qui sont obligés de l'exécuter à leurs frais.

DESCRIPTION DU JAPON. Dépenses auxquelles ils sont obligés.

Lorsqu'un Prince, ou un Seigneur, bâtit une maison, il faut qu'avec la porte ordinaire il en fasse faire une autre, ornée de bas-reliefs, dorée & vernissée dans toute son étendue. On la couvre de planches, pour en conserver la beauté, jusqu'à ce qu'il plaise à l'Empereur de rendre visite au Maître de la Maison, qui lui donne alors un somptueux festin. L'invitation se fait trois ans auparavant, & tout l'intervalle est employé aux préparatifs. Tout ce qui s'y doit servir est marqué aux armes de l'Empereur, qui a droit seul de passer par la porte dorée; après quoi elle est condamnée pour toujours. La premiere fois que ce Prince fait l'honneur, à un de ses Sujets, de manger chez lui, il lui fait un présent, digne ordinairement d'un grand Monarque. Mais ce qu'il donne, n'approche point de ce qu'il fait dépenser. La moindre faveur, qui vient de sa main, une piece de gibier de sa chasse, jette le Seigneur qui la reçoit, dans des profusions incroyables.

Assujettissement singulier pour leurs Maisons.

Ces Monarques veillent, sans relâche, à tenir les Grands dans la dépendance où ils les ont réduits. Ils démembrent leurs petits Etats, pour les affoiblir; ils font jouer toutes sortes de ressorts, pour être instruits de leurs desseins & pour rompre leurs liaisons. Ils font tous les mariages de ceux qui composent leur Cour. Des femmes, que l'on tient ainsi de la main du Souverain, sont traitées avec beaucoup de distinction. On leur bâtit des Palais, on leur donne une maison nombreuse. Les filles, que l'on met auprès d'elles, sont choisies avec un soin extrême, & servent avec beaucoup de modestie & d'adresse. On les divise par troupes de seize, chacune sous une Dame qui la commande; & ces troupes servent tour-à-tour. Elles sont distinguées par la couleur de leurs habits. Les filles, qui sont des meilleures Maisons du Pays, s'engagent pour quinze ou vingt ans, & plusieurs pour toute leur vie. On les prend ordinairement fort jeunes; & lorsqu'elles ont rempli leur engagement, on les marie suivant leur condition.

Politique des Cubosamas.

Ce détail fera conclure que le Gouvernement général du Japon est un véritable despotisme, où la politique & la force sont également employées,

(86) On a déja vû que Kæmpfer fait monter les revenus de l'Empire à deux mille trois cens vingt-huit Mans, six cens vingt Kokfs. Ils sont évalués à quatre cens sept millions quatre cens dix-neuf mille florins de Hollande, c'est-à-dire, environ huit cens quatorze millions huit cens vingt milles livres de France. Caron en donne le détail, dans ses Réponses aux questions sur le Japon.

Description du Japon.

pour soutenir un trône qui leur doit son établissement & sa conservation.

Gouvernement particulier.

Gouverneurs des villes.

A l'égard du Gouvernement particulier, chacune des Villes Impériales (87) a deux Gouverneurs, ou Lieutenans Généraux, qui se nomment Tonos-Samas, c'est-à-dire, Seigneurs ou Princes. Ils commandent tour-à-tour; & tandis que l'un exerce les fonctions, l'autre fait son séjour à la Cour Impériale de Jedo, jusqu'à ce qu'il ait reçu l'ordre d'aller relever son Collegue. La seule ville de Nangasaki en a trois, depuis l'année 1688, pour la sûreté d'une Place de cette importance, où le Commerce des Etrangers demande beaucoup plus de vigilance & de précaution. Les appointemens des Gouverneurs ne passent jamais dix milles taels; somme peu considérable, pour la grandeur de leur train & de leur dépense: mais les profits casuels sont immenses; & l'on s'enrichiroit dans ces emplois, si les présens, qu'on y est obligé de faire à l'Empereur & aux Grands de la Cour, n'emportoient une bonne partie du gain. La Maison des Gouverneurs est composée, en premier lieu, de deux ou trois Majordomes, ou Intendans, qui sont ordinairement gens de condition; secondement, de dix Jorikis, Officiers civils & militaires, tous d'une naissance distinguée, dont l'emploi est de donner leur avis dans les occasions importantes, & d'exécuter les ordres qu'ils reçoivent. Ils sont employés aussi pour les députations, qui se font aux Seigneurs des Provinces; & leur suite est alors très nombreuse. Après eux, les Gouverneurs ont trente autres Officiers, qui se nomment Doosju, d'un Ordre inférieur pour les fonctions & la naissance, suivant leur institution: tous ces Officiers sont nommés par l'Empereur, de qui ils reçoivent leurs appointemens, & quelquefois des ordres particuliers, qu'ils exécutent sans la participation des Gouverneurs, auprès desquels ils sont comme les Surveillans de la Cour. Mais, à Nangasaki, l'abus qu'ils ont fait de cette indépendance, les a fait soumettre absolument, depuis l'année 1688, à l'autorité des Gouverneurs, qui les nomment, & qui payent leurs appointemens; ce qui a beaucoup diminué leur ancienne considération.

Deux sortes de principaux Officiers.

Le nombre des Officiers, qui suivent ces deux Ordres, est incroyable, comme celui des Gardes & des Domestiques. On prendroit le Palais d'un Gouverneur pour celui d'un Souverain. L'autorité de ceux de Nangasaki s'étend non-seulement sur les Habitans de la ville, mais encore sur les Etrangers que le Commerce y amene, ou qu'il y retient; c'est-à-dire, sur les Chinois & les Hollandois. Ce n'est pas une des moindres sources de leurs profits. On a vû, dans la Description de cette ville, que les Causes des Chrétiens sont aussi de leur ressort.

Quatre Maires, nommés To-Si-Jori Su.

Tous les Gouverneurs Imperiaux président à un Conseil, composé de quatre Magistrats, qu'on nomme To-Sii-Jori-Siu, ou les Anciens; parce qu'effectivement ils étoient autrefois choisis entre les plus vieux Habitans. Cet Office étoit alors annuel; mais ils sont devenus comme héréditaires, & l'on nomme, tous les ans, un de ces quatre Magistrats, sous le titre de Ninbam, qui signifie Surveillant ou Gardien, pour informer le Gouverneur de ce

(87) Kæmpfer avertit que ce qu'il dit des Villes Impériales peut donner l'idée du Gouvernement établi dans les autres Villes, & même dans les Bourgs & les Villages; avec cette seule différence, que les Magistrats, quoique revêtus du même pouvoir, y ont des noms différens. *Tome II. page* 134.

qui arrive d'important, & pour faire le rapport des grandes affaires qui doivent se traiter au Conseil. S'il s'éleve quelque différend entre lui & ses Collegues, l'affaire est portée devant le Tribunal de l'Empereur, qui en remet ordinairement la décision aux Gouverneurs. Autrefois les To-Sii-Jori-Siu, qui sont comme les Maires ou les Consuls de la ville, dépendoient immédiatement du Conseil d'Etat, dont ils recevoient leurs provisions. Ils jouissoient du Privilege de porter deux cimeterres, comme les Grands de l'Empire, & de se faire précéder d'un Piquier; mais, à mesure que le pouvoir des Gouverneurs s'est accru, les Magistrats ont vû leur autorité diminuer & leurs distinctions s'évanouir. On leur a retranché jusqu'au droit de choisir les Officiers de la Bourgeoisie, & celui de régler les taxes. Cependant celui, qui est revêtu de l'Office annuel de Ninbam, conserve le droit d'aller à la Cour de Jedo, lorsqu'il a fini son terme, pour saluer l'Empereur, & pour remettre, au Conseil, le Mémoire de ce qui s'est passé dans la ville pendant l'année de son administration.

Description du Japon.
Affaires civiles.

Ces quatre Magistrats ont leurs Subdélégués, nommés Dsiojosis, c'est-à-dire Officiers perpétuels, parce que leurs emplois sont à vie. Ils jugent de toutes les petites affaires civiles. Le salaire de ces Officiers subalternes est une petite somme, assignée par l'Empereur. Cependant, comme le Peuple juge de l'importance d'un Office par la figure qu'il voit faire à ceux qui en sont revêtus, ils s'efforcent de donner un air de Dignité à leurs Charges, par de somptueux dehors qui servent de voile à leur pauvreté. Les *Nengiosis* sont quatre autres Officiers, qui suivent les Dsiojosis, & qui sont nommés par les Maires, pour représenter les Habitans de la ville, & veiller à leurs intérêts près des Gouverneurs. Ils sont logés dans une petite chambre du Palais, où ils attendent le moment de présenter leurs Requêtes, au nom des Particuliers, ou de recevoir les ordres du Gouverneur. C'est un Office délicat & penible, qui demande beaucoup de prudence & d'attention. Tels sont les principaux Officiers Municipaux. Ils n'ont pas de lieu reglé pour s'assembler; & s'il est nécessaire qu'ils tiennent Conseil, ils se rendent chez le Ninbam, qui préside à toutes les Assemblées où les Gouverneurs ne se trouvent point.

Dsiojosis, Subdelegués des Maires.

Officiers nommés Nengiosis, & délicatesse de leurs fonctions.

On nomme, au Japon, Tsioosino-Mono, ou Messagers de ville, ce que nous nommons Sergens ou Archers. C'est une Compagnie composée d'environ trente familles, qui demeurent dans une même rue, & qui étoient autrefois sous les ordres du Ninbam; mais elles ne reconnoissent aujourd'hui que ceux des Gouverneurs. Leur occupation la plus ordinaire est de poursuivre & d'arrêter les Criminels. Quelquefois même on les employe pour les exécutions. Les enfans suivent la profession des Peres. La plûpart sont excellens Lutteurs, & d'une adresse extrême à désarmer un homme. Ils portent tous sur eux, une corde; & quoiqu'au fond leur Office soit méprisé, il passe pour militaire & noble, & leur donne le droit de porter deux cimeterres comme les Gentilshommes.

Tsioosino Monos, ou Archers.

On a déja remarqué qu'il n'y a point d'Office plus vil & plus odieux, dans les villes du Japon, que celui des Tanneurs. Il consiste non-seulement à écorcher les bestiaux morts, & à tanner les cuirs, mais encore à servir d'Exécuteurs pour toutes les Sentences de la Justice, telles que d'appliquer les Criminels à la torture,

Exécuteurs de la Justice.

ou de leur donner la mort par les ſupplices en uſage. Auſſi demeurent-ils enſemble dans un village ſéparé, & proche du lieu des exécutions, qui eſt généralement au bout Occidental de la ville, aſſez près du grand chemin (88).

Ordre de la Juſtice criminelle.

La Juſtice Criminelle dépend auſſi du Ninbam & des trois autres Maires; à l'exception de certains cas privilégiés, qui ſont du reſſort des Gouverneurs, ou qui doivent être portés au Conſeil d'Etat. Mais l'adminiſtration particuliere appartient à la Police, dont l'ordre eſt admirable au Japon.

Police & ſes Officiers. L'Ottona.

Chaque rue d'une ville a ſes Officiers & ſes Réglemens de Police. Le principal Officier d'une rue ſe nomme l'Ottona. Ses fonctions conſiſtent à prendre ſoin que la garde ſe faſſe pendant la nuit, & que les ordres des Gouverneurs & des principaux Magiſtrats ſoient ponctuellement exécutés. Il tient écrit, dans un Regiſtre, tous les noms de ceux qui occupent une Maiſon, ou qui demeurent dans celle d'autrui; de ceux qui naiſſent, qui meurent, ou qui ſe marient, qui vont en Voyage, ou qui changent de quartier, avec leur qualité, leur rang, leur religion & leur métier. S'il s'éleve quelque conteſtation entre les Habitans de ſa rue, il appelle les Parties pour leur propoſer un accommodement; mais il n'a pas le droit de les y contraindre. Il punit les fautes légeres, en mettant les Coupables aux arrêts ou en priſon. Il doit obliger les Habitans à prêter main-forte, pour arrêter les Criminels, qu'il fait mettre aux fers, & dont il inſtruit l'affaire, pour la porter devant les Magiſtrats Supérieurs. En un mot, il eſt reſponſable de tout ce qui arrive dans l'étendue de ſon autorité. Ce ſont les Habitans mêmes de la rue, qui le choiſiſſent; & cette élection ſe fait à la pluralité des ſuffrages: mais il doit obtenir l'agrément des Gouverneurs, avant que de prendre poſſeſſion de ſon emploi. Son ſalaire eſt le dixiéme du tréſor de la rue. A Nangaſaki, ce tréſor eſt ce qui revient d'une ſomme qui ſe leve ſur les marchandiſes étrangeres.

Diſtribution des Offices dans chaque rue.

Chaque Ottona doit avoir trois Lieutenans, qui ſe nomment Oogumi-Ojas. Tous les Habitans d'une rue ſont partagés en Compagnies de cinq hommes, dont chacune a ſon Chef, & dans leſquelles on ne reçoit néanmoins que les Propriétaires de Maiſons; & comme ils ne ſont pas le plus grand nombre, une Compagnie de cinq a quelquefois juſqu'à quinze familles qui en dépendent. Les Locataires ſont exempts auſſi des taxes & des autres impoſitions, qui ſe mettent ſur les Maiſons; mais ils ne ſont pas diſpenſés de la garde & de la ronde, qu'ils doivent du moins faire pour eux-mêmes. Ils n'ont aucune part à l'élection des Officiers de la rue, & n'entrent point en partage de l'argent public. D'ailleurs les loyers ſont conſidérables, & l'eſtimation s'en fait ſuivant le nombre des nattes qui couvrent le plancher des appartemens. Ils ſe payent réguliérement tous les mois. Le Greffier, ou le Sécretaire, eſt un autre Officier de la rue, ſous le titre de *Fiſia*. Il écrit & fait publier les ordres de l'Ottona. Il expédie les Paſſeports, les Certificats, & les Lettres de Congé. Il tient les Livres & les Journaux qui contiennent la liſte des Habitans & tous les détails du Quartier. Un autre Office eſt celui du Takura-Kaku, nom qui ſignifie Garde des joyaux. C'eſt le Tréſorier de

(88) Kæmpfer, pages 115 & précédentes.

la rue, ou le Dépositaire de l'argent public. Sa Commission est annuelle, & tous les Habitans l'exercent à leur tour. Le dernier des Officiers d'une rue est le Nitsi-Josi, ou le Messager. C'est à lui d'informer l'Ottona des naissances, des morts, des changemens de demeure, & de tout ce qui doit venir à la connoissance de ce premier Officier. Il lui remet les Requêtes & les Certificats. Il recueille les sommes, dont chacun donne sa part pour le présent qui se fait aux Gouverneurs & aux principaux Magistrats. Il porte les ordres aux Chefs des Compagnies, & c'est lui même qui les publie.

Gardes & rondes.

On fait, toutes les nuits, deux rondes dans chaque rue. La premiere se fait par les Habitans mêmes, tour-à-tour, au nombre de trois, qui ont leur Corps-de-Garde, ou leur Retraite, dans une loge, au milieu de la rue. Les jours solemnels, & tout autre jour où le Magistrat en donne l'ordre, ce Guet dure le jour comme la nuit. On le double même, au moindre danger. C'est un crime capital d'insulter cette Garde, ou de lui faire la moindre opposition. L'autre ronde est celle des portes de la rue. Elle est particuliérement établie contre les voleurs & les accidens du feu; mais elle n'est composée que de deux hommes du bas peuple, qui, se tenant séparément aux deux extrêmités de la rue, marchent de tems en tems l'un vers l'autre. Dans les villes maritimes, il y a d'autres Gardes, le long de la Côte, & même à bord des Navires. Ils sont tous obligés, pendant la nuit, de frapper souvent sur deux pieces de bois, pour faire connoître leur vigilance; & ce bruit, qui sert à la sûreté des Habitans, nuit beaucoup à leur repos.

Réglemens établis dans chaque rue.

Chaque rue a des portes qui demeurent fermées toute la nuit, & que la moindre raison fait fermer aussi pendant le jour. A Nangasaki, par exemple, elles se ferment toujours au départ des Navires étrangers, pour empêcher les Habitans de se dérober par la fuite, ou de frauder la Douane. Cette précaution va si loin, que, jusqu'à ce qu'on ait perdu de vûe un Vaisseau qui met à la voile, on fait, dans chaque quartier, de rigoureuses recherches, pour s'assurer qu'il n'y manque personne. Le Messager appelle chacun par son nom, & l'oblige de se présenter. Dans les tems suspects, si quelqu'un est appellé, pour ses affaires, d'une rue à une autre, il doit prendre un Passeport de son Ottona, & se faire accompagner d'un homme du Guet. Pour changer de demeure, on doit s'adresser d'abord, par une Requête, à l'Ottona de la rue où l'on veut se loger, exposer les raisons qui font desirer ce changement, & joindre au Placet un plat de poisson. L'Ottona ne répond qu'après s'être informé de la profession, du caractere & de la conduite du Suppliant; & qu'après avoir fait demander à chaque Habitant de sa propre rue, s'il consent à recevoir le nouveau Sujet qui se présente. Une opposition grave, fondée sur quelque vice incommode ou scandaleux, fait rejetter la demande. Mais, lorsqu'elle est accordée, il faut que le Suppliant obtienne, de la rue qu'il quitte, un Certificat de vie & de mœurs, & des Lettres de Congé. Il les porte à son nouvel Ottona, qui, le prenant aussi-tôt sous sa protection, & l'incorporant aux Habitans de sa rue, commence aussi à répondre de lui pour l'avenir. Alors le nouvel Habitant doit traiter la Compagnie, dont il est devenu membre. Il vend ensuite son ancienne Maison, avec le consentement de tous les Habitans de la rue

où elle est située, qui peuvent rejetter un Acheteur inconnu, ou de mauvaise réputation. Une condition indispensable, pour celui qui achete, est de payer un droit de huit pour cent, & quelquefois de douze. Cette somme passe dans le trésor de la rue, au profit commun des Habitans, entre lesquels on en distribue également une partie. L'autre est employée aux frais communs du Quartier.

Précautions pour voyager.

Un Habitant, qui doit faire un Voyage, prend d'abord un Certificat du Chef de sa Compagnie; ou, s'il n'est pas Propriétaire d'une Maison, il le prend de celui à qui la sienne appartient. Le Certificat porte qu'un tel se dispose à partir pour des affaires, qui doivent être désignées, & que son Voyage sera de telle durée. Cet Ecrit passe par les mains de la plûpart des Officiers de la ville, qui le confirment de leur sceau; & toutes ces formalités se font gratuitement, à la réserve du papier, qui doit être payé au Massager, & dont le prix fait une partie de ses appointemens.

Punition des querelles particulieres.

S'il s'éleve quelque querelle entre les Habitans d'une rue, les voisins les plus proches sont obligés de séparer les Combattans. Non-seulement celui des Adversaires, qui tueroit l'autre, payeroit son crime de sa tête, n'eut-il fait que se défendre; mais les trois familles les plus voisines du lieu où le meurtre auroit été commis, seroient obligées de garder leurs Maisons, pendant plusieurs mois: c'est-à-dire, qu'après leur avoir donné le tems de faire des provisions pour la durée de leur châtiment, leurs portes & leurs fenêtres seroient absolument condamnées. Tous les autres Habitans de la rue auroient part aussi à la punition. Ils seroient condamnés à de rudes corvées, plus ou moins longues, à proportion de ce qu'ils auroient pû faire, pour arrêter la querelle. Les Chefs de Compagnie sont toujours punis avec plus de rigueur. Ils sont responsables des membres de leur Compagnie, qui échappent à la Justice. Tout Japonois, qui met le sabre ou le poignard à la main dans une querelle particuliere, quand il n'auroit pas touché son Adversaire, est condamné à la mort, s'il est dénoncé. On a déja dû remarquer, dans le Journal de Kæmpfer, qu'à la mort du plus simple Habitant, les membres de sa Compagnie sont appellés, pour rendre témoignage qu'il est mort naturellement. A Nangasaki, & dans quelques endroits du Ximo, l'usage est de visiter les cadavres, dans la double vûe de s'assurer qu'ils n'ont aucune marque de mort violente & de Christianisme.

Taxes & impositions publiques.

On leve peu de taxes sur les Habitans des villes. Elles ne tombent même que sur les Propriétaires des Maisons; parce que les autres ne sont pas regardés comme des vrais Citoiens, quoiqu'ils fassent toujours le plus grand nombre. La premiere taxe, nommée Dsijsi, est une rente fonciere, qui se leve au nom de l'Empereur, dans le cours du huitiéme mois de l'année, sur toutes les personnes qui ont des Maisons ou des Terrains en propriété, dans l'enceinte d'une ville. Elle se régle sur la longueur. La profondeur n'est considérée que dans les Maisons où elle excéde quinze brasses; mais alors, le surplus ne fût il presque pas sensible, on paye le double. 2°. Une espece de contribution volontaire, dont personne n'oseroit néanmoins s'exempter, pour faire un présent au Gouverneur. Elle se leve aussi sur les Propriétaires des Maisons; mais elle est particuliere à Nangasaki, comme plusieurs autres, dont le produit est employé à l'honneur des Dieux, & pour lesquelles on

ne force perſonne. Elles ne reviennent que tous les ſept ou huit ans, parce qu'il n'y a, chaque année, qu'un certain nombre de rues qui doivent y contribuer. On oblige ſeulement les Propriétaires des lieux de débauche, à donner tous les ans une certaine ſomme. Ainſi le Japon n'a proprement qu'une taxe Impériale, qui ſe leve ordinairement chaque année. Dans les villes, qui ne ſont pas du Domaine, elle ſe leve au nom des Princes dont elles dépendent immédiatement. Meaco ſeul eſt exempt de toute impoſition, par un Privilege de Tayco-Sama (89).

Gouvernemens des Bourgs & des Villages.

Kæmpfer donne pour exemple, de la maniere dont les villages & les bourgs ſont gouvernés, & des levées qui s'y font, ce qui s'obſerve dans le Canton de Nangaſaki. L'adminiſtration de ce Pays, qui eſt borné par les montagnes voiſines, eſt entre les mains d'un Officier qui leve un droit annuel ſur le froment, le riz, & généralement ſur toutes les productions des terres cultivées. A l'égard de celles, qui ſont plantées d'arbres fruitiers, ou deſtinées au jardinage, le droit ſe paye en argent, & monte un peu plus qu'à la moitié de la récolte. Le Fermier doit porter, dans les magaſins de l'Empereur, ce qui revient à ce Prince, & l'évaluation faite par des Experts, qui vont examiner les champs avant la moiſſon. Leur eſtimation ſe fait par conjecture. Les forêts & les bois payent une rente fonciere, à proportion de leur étendue (90).

Loix & ſupplices.

A l'égard des Loix, elles conſiſtent dans les Ordonnances de l'Empereur, & quelques anciennes Conſtitutions, dont on ne peut appeller d'aucun Tribunal. Mais les Princes & les Grands ſont ordinairement à couvert de cette extrême ſévérité. S'ils ſont convaincus de malverſation, la Cour les bannit dans une des deux Iſles qu'on a nommées; ou, ſi le crime eſt capital, leur ſupplice eſt d'avoir le ventre fendu : & lorſque l'Empereur ne leur fait pas grace, toute leur famille doit mourir avec eux. Quand on veut favoriſer le Coupable, on permet à ſon plus proche parent de l'exécuter dans ſa Maiſon; & cette mort, qui n'a rien de honteux pour celui qui la donne, eſt auſſi moins deshonorante pour celui qui la reçoit, quoiqu'il y ait toujours un peu de honte à mourir de la main d'autrui. La plûpart demandent la permiſſion de s'ouvrir le ventre eux-mêmes. Un Criminel, qui obtient cette grace, aſſemble ſa famille & ſes amis, ſe pare de ſes plus riches habits, fait un diſcours éloquent ſur ſa ſituation; après quoi, prenant un air tout-à-fait content, il ſe découvre le ventre, & s'y fait une ouverture en croix. Le crime le plus odieux eſt effacé par ce genre de mort. On met le Criminel au rang des braves. Sa famille ne contracte aucune tache, & n'eſt pas dépouillée de ſes biens. Le ſupplice ordinaire du Peuple eſt la croix ou le feu. Quelques-uns ont la tête coupée, ou ſont taillés en pieces à coups de ſabre (91). La rigoureuſe exactitude de ces châ-

(89) Page 130 & ſuivantes.

(90) Page 135.

(91) *Voyez*, au premier Tome de ce Recueil, une figure des exécutions Japonoiſes. Le fameux ſupplice de la Foſſe, exercé ſi ſouvent à l'égard des Chrétiens, conſiſtoit à ſuſpendre le Patient par les pieds, la tête dans une foſſe, où l'on mettoit quelquefois un ſerpent & un chien ſans nourriture. Kæmpfer a fait obſerver, pluſieurs fois, que les Exécuteurs publics ſont les Tanneurs, aidés des Domeſtiques de ceux qui tiennent des Maiſons de débauche.

Description du Japon.

timens a plus de force qu'un long Code, pour contenir tous les Ordres de la Nation. D'ailleurs les Princes, les Magiſtrats & les Peres mêmes de famille, décident ſouverainement ſur les procès qui naiſſent dans l'étendue de leur Juriſdiction, & qui n'ont pû ſe terminer par arbitrage. Si la Loi n'eſt pas préciſe en faveur de l'une ou l'autre Partie, c'eſt le bon ſens qui préſide à ces déciſions. Les Reſcrits de l'Empereur ſont exprimés en peu de mots. Jamais il n'apporte de raiſon pour expliquer ſes ordres; & ſouvent même il laiſſe, aux Juges ſubalternes, la détermination de la peine ou du ſupplice. Les Japonois trouvent de la majeſté dans ce ſtyle concis; & le moindre doute, ſur la juſtice & le diſcernement du Souverain, paſſeroit pour un crime.

§ V.

Figure, Habillement, Education, Science, Arts & Caractere des Japonois.

Portrait des Japonoi.

LES Chinois & les Japonois n'ont rien à ſe reprocher du côté de la figure. C'eſt l'expreſſion d'un Hiſtorien qu'on a déja nommé avec éloge (92), & dans lequel on trouve ici diverſes recherches, aſſez agréablement recueillies. En général, les Japonois, dit-il, ſont fort mal faits. Ils ont le teint olivâtre, les yeux petits, quoique moins enfoncés que les Chinois; les jambes groſſes, la taille au-deſſous de la médiocre; le nez court, un peu écraſé & relevé en pointe; les ſourcils épais, les joues plattes, les traits groſſiers, & très peu de barbe, qu'ils ſe raſent ou s'arrachent. Mais cette deſcription ne convient pas à toutes les Provinces. D'ailleurs, la plûpart des grands Seineurs n'ont rien de choquant dans l'air & dans les traits du viſage. Une fierté noble, qui leur eſt naturelle, & qu'ils ſçavent ſoutenir ſans affectation, contribue peut-être à les rendre moins difformes. A l'égard des femmes, tous les Voyageurs leur attribuent de la beauté. Kæmpfer regarde celles de la Province de Fiſen, comme les plus belles perſonnes de l'Aſie (93), mais il les repréſente fort petites; & l'uſage qu'elles ont, de ſe peindre le viſage, peut faire douter que leurs agrémens ſoient tout-à-fait naturels.

Leur habillement.

L'habillement des Japonois eſt noble & ſimple. Les Grands & tous les Nobles, avec la proportion de leur Ordre, portent des robbes traînantes, de ces belles étoffes de ſoie, à fleurs d'or & d'argent, qui ſe font dans l'Iſle de Fatſiſio, & dans celle de Kamakura. De petites écharpes, qu'ils ont au cou, leur font une eſpece de cravate. Une autre, plus large, leur ſert de ceinture ſur la tunique de deſſous, qui eſt auſſi d'une étoffe très riche. Leurs manches ſont larges & pendantes. Mais les ornemens, dont ils paroiſſent le plus curieux, ſont le ſabre & le poignard, qu'ils paſſent dans leur ceinture, & dont la poignée, & ſouvent même le fourreau, ſont enrichis de perles & de diamans. Les Bourgeois, dont la plûpart ſont Marchands, Artiſans ou Soldats, ont des habits qui ne leur deſcendent qu'à la moitié des jambes, & dont les manches ne paſſent point le coude Le reſte du bras eſt nud, mais

(92) Le Pere de Charlevoix, Tome I. pages 161 & ſuiv. On s'attache particuliérement à lui dans cet Article.

(93) *Voyez* ci deſſus ſon Journal.

portent

portent tous des armes, & d'une propreté fort recherchée. Ils different encore des personnes de qualité, par la forme de leur chevelure, qu'ils ont rasée derriere la tête; au lieu que les Nobles se font raser le haut du front, & laissent pendre le reste de leurs cheveux par derriere, & trouvent tant de grace à cette parure, qu'ils ont presque toujours la tête découverte. Cependant ils se la couvrent, en voyage, d'un grand chapeau de paille, ou de bambou, très proprement travaillé, qui s'attache, sous le menton, avec de larges bandes de soie, doublées de coton. Les femmes en portent comme les hommes. Ils sont transparens, legers; & lorsqu'une fois ils sont mouillés, la pluie ne les pénétre point. Ils ne relevent pas beaucoup l'air des hommes, dont la taille courte & ramassée paroît cachée de loin par ces larges coeffures: mais ils ne font pas mal aux femmes, qui en usent même assez communément dans les villes.

Habits & parure des femmes.

Elles sont d'ailleurs plus magnifiquement vêtues que les hommes. Toutes les Japonoises sont coeffées en cheveux, mais différemment, suivant leur condition. Les femmes de l'Ordre inférieur se contentent de les relever sur le haut de la tête, & de les y retenir avec une aiguille, à peu près comme les Espagnoles & les Italiennes. Les Dames laissent tomber négligemment leur chevelure sur le derriere de la tête, où elle est nouée en touffe pendante. Au-dessus de l'oreille, elles ont un poinçon, au bout duquel pend une perle, ou quelque pierre de prix, avec un petit rond de perles à chaque oreille, qui leur donne beaucoup de grace. Leur ceinture est large, & semée de fleurs & de figures, dont la beauté répond au reste de l'ajustement. Sur quantité de longues vestes, elles ont une robbe flottante, qui traîne de quelques pieds. C'est par le nombre de ces vestes, qu'on juge de la qualité d'une femme. On assure qu'elles montent quelquefois jusqu'à cent, & qu'elles sont si déliées qu'on en peut mettre plusieurs dans la poche. Les Dames de la premiere qualité ne paroissent jamais dans les rues sans une suite nombreuse. Une troupe de filles, magnifiquement parées, leur portent des mules de prix, des mouchoirs, & toutes sortes de confitures dans de grands bassins. Ce cortege est precedé des femmes de chambre, qui environnent leur Maîtresse; les unes avec des éventails, d'autres avec un parasol, en forme de dais, dont la crêpine est très riche. Les femmes Chrétiennes avoient sur la tête, en allant à l'Eglise, un voile, qui non-seulement leur couvroit le visage, mais qui leur pendoit jusqu'aux pieds. L'usage oblige les Dames, de ne recevoir aucune visite sans avoir un linge sur la tête. Ces visites ne leur sont permises qu'une fois l'année; & pour peu que les lieux soient éloignés, elles se font porter dans des Norimons, avec toutes les femmes de leur suite.

Faste dans leur marche, & leurs visites.

Les jeunes gens de l'un & de l'autre sexe changent d'habillement, à mesure qu'ils avancent en âge. Ils sont tous legérement couverts, & ne portent ordinairement rien sur la tête. Aussi les accoutume-t-on de bonne-heure au froid. Toute leur chaussure consiste dans une espece de sandale, qui ne s'attache point & qu'on quitte aisément. Elles sont faites indifféremment de peau de cerf, & d'un tissu de paille, de jonc, ou de bambou, fort bien travaillé.

Education des Japonois.

Les Japonois ne négligent rien pour cultiver l'esprit de leurs enfans, &

ne mettent aucune différence dans l'éducation des deux ſexes. Les femmes ſçavantes ne ſont pas rares au Japon. Ce n'eſt pas du moins le tems qui leur manque, car elles ne doivent ſe mêler d'aucune ſorte d'affaires. Leur inſtruction, comme celle des hommes, commence par le cœur. On les accoutume de bonne heure à ſe conduire par des principes d'honneur & de raiſon. Enſuite on leur apprend leur langue, c'eſt-à-dire, à parler correctement, à bien lire, à bien former les caracteres (94). Ils en font une étude ſérieuſe, qui eſt ſuivie de celle de leur Religion. A celle-ci ſuccede une bonne logique, qui leur apprend à diſcerner le vrai & à raiſonner juſte. On paſſe aux leçons d'Eloquence, de Morale, de Poëſie & de Peinture. Peu de Nations ont plus de génie pour ces beaux Arts.

Langue.

Qualités de leur eſprit.

Les Japonois ont l'imagination belle, une grande pénétration pour connoître le cœur humain, & un talent rare pour en remuer tous les reſſorts. Pluſieurs Miſſionnaires, qui avoient entendu leurs Prédications, ont avoué que rien ne leur avoit paru plus touchant, plus pathétique, plus conforme au vrai goût de l'Eloquence, & qu'il eſt aſſez ordinaire, au Japon, de voir fondre en larmes un nombreux Auditoire. Ils ajoutent que leur Poëſie a des graces ſingulieres. Leur principal talent eſt pour les pieces de Théâtre. Elles ſont diſtribuées, comme les nôtres, en Actes & en Scênes. Un Prologue en

Leur éloquence.

Leur goût pour le Théâtre.

(94) Kæmpfer aſſure que la Langue Japonoiſe eſt originale, qu'elle eſt nette, articulée, diſtincte, & qu'elle n'a jamais que deux lettres combinées dans une ſyllabe. Les Japonois ne peuvent donner à notre H. que le ſon de F. Leurs caracteres ſont groſſiers & informes. Ils ſont poſés les uns ſur les autres en ligne perpendiculaire, comme ceux des Chinois; mais au lieu que ceux-ci n'ont entre deux aucune particule qui les lie, parce que chaque caractere eſt un mot, le génie de la langue Japonoiſe exige que les caracteres, qui ſont auſſi des mots, ſoient quelquefois tranſpoſés, & quelquefois joints enſemble par d'autres, ou par des particules inventées pour cet uſage; ce qui eſt ſi néceſſaire, que lorſqu'on imprime, au Japon, des Livres Chinois, on eſt obligé d'ajouter ces mots ou ces particules, pour rendre les Japonois capables de les lire ou de les entendre. A l'égard de l'Ecriture ſçavante, elle eſt à peu près la même à la Chine & au Japon. Elles conſiſte en caracteres ſignificatifs. Les idées ſont attachées à la figure, avant que d'être attachées au ſon par lequel cette figure s'exprime; & de-là vient que ce genre d'écriture eſt compoſé d'un ſi grand nombre de caracteres, parce que chaque caractere n'eſt que l'image de la choſe qu'il repréſente; méthode plus difficile que la nôtre, mais moins ſujette aux ambiguités. La préciſion des idées eſt ſi juſte, que l'on change ces caracteres en avançant en âge ou en dignité. Il en eſt de même des Plantes, & d'une infinité d'autres choſes. On les exprime par différens caracteres, ſuivant leur degré de perfection & leur uſage. Toutes les prieres & les Loix anciennes du Japon, ſurtout celles qui regardent la Religion, ſont dans un langage ſacré & inintelligible On aſſure que ceux mêmes qui ſe donnent pour Interprêtes des Dieux, ne l'entendent pas plus que les autres. Il y a auſſi deux ſortes d'Alphabet, qui ſont uſités par le Peuple, & qui différent des nôtres, en ce que chaque figure ſignifie non une ſimple lettre, mais une ſyllabe entiere du langage vulgaire. Les Japonois ſe ſervent d'un pinceau pour écrire, & le font avec une vîteſſe ſurprenante. On verra, dans l'Article de l'Hiſtoire naturelle, ce qui regarde leur papier.

Ajoûtons ici que rien ne cauſe plus de confuſion, dans leurs Hiſtoires, que l'uſage où ils ſont de changer ſouvent de noms. Ce changement ſe fait réguliérement trois fois. En ſortant de l'adoleſcence, on quitte le nom qu'on avoit reçu à la naiſſance; & celui qu'on prend alors change auſſi dans la vieilleſſe. Mais ceux de la Famille, & celui de la Terre ou de la Principauté qu'on poſſede, demeurent toujours. Lorſqu'on paſſe d'une condition à une autre, on prend encore d'autres noms, qu'on ſubſtitue aux premiers. Ces changemens ſe font avec de grandes cérémonies.

expose le plan ; mais sans toucher au dénouement, où l'on veut toujours qu. le Spectateur soit surpris. Les décorations sont belles, & convenables au sujet. Les intermédes sont des Ballets, ou quelque farce bouffonne ; mais, dans les Tragédies & les Comédies, tout est rapporté à la Morale. Le style des premieres a de l'emphase & de l'énergie. Elles roulent ordinairement sur les actions les plus héroïques.

Comédies & Spectacles Japonois.

Les Spectacles publics sont composés de plusieurs pieces, qui se succédent les unes aux autres, & dont le sujet est pris dans l'Histoire des Dieux & des Héros. Leurs Avantures, leurs grands Exploits, leurs intrigues amoureuses sont mises en Vers, & se chantent en dansant au son de toutes sortes d'instrumens de Musique. De petites farces sont les intermédes ; on voit paroître diverses sortes de Bouffons, dont les uns disent mille plaisanteries, & d'autres, à la maniere des anciens Pantomimes, dansent sans parler, & s'efforcent d'exprimer en cadence, par leurs actions & par leurs gestes, les circonstances du Sujet qu'ils représentent. La Scène est ordinairement formée par des Fontaines, des Ponts, des Maisons, des Jardins, des Arbres, des Montagnes, des Animaux ; tout de grandeur naturelle, & disposé de maniere, que les changemens peuvent se faire avec beaucoup de promptitude. Les Acteurs sont ordinairement (*) de jeunes Garçons, choisis dans les quartiers qui font la dépense du Spectacle, & de jeunes Filles qu'on tire des lieux de débauche. Ils sont magnifiquement vêtus, suivant la différence de leurs rolles. Les mêmes Scênes ne doivent pas être répetées d'une année à l'autre. Kæmpfer donne la description de la Place des Spectacles qu'il vit à Nangasaki. On y avoit élevé, dit-il, un grand Temple de Bambous, avec des aîles au côté. Le Frontispice étoit tourné vers la Place. Ce Bâtiment, qui étoit couvert de paille & de branches de Tsugi, ressembloit assez à une Grange. Aussi se proposoit-on de remettre devant les yeux l'ancienne simplicité Japonoise. Un grand sapin s'élevoit à côté de la façade, & les trois autres côtés de la Place étoient disposés en Loges, où l'on avoit ménagé un grand nombre de siéges pour les Spectateurs. Les Ministres des Dieux s'assirent en bon ordre sur trois bancs, vis-à-vis le Frontispice. On reconnoissoit les Supérieurs, qui étoient sur le banc le plus élevé, à leur habit noir, & à un bâton court qu'ils portoient pour marque de leur autorité. Quatre Canusis, d'un rang peu inférieur, étoient sur le second banc, vêtus de robbes blanches, avec un bonnet noir vernissé. Tous les autres étoient à peu près vêtus comme les Canusis. Les Valets du Temple se tenoient derriere leurs Maîtres, tête nue & debout. De l'autre côté de la Place, vis-à-vis du Clergé, les Lieutenans des Gouverneurs étoient assis sous une Tente, un peu au-dessus du rez-de-chaussée, avec leurs piques vis-à-vis d'eux. Leur devoir, dans ces occasions, est de faire ranger la foule & de contenir la populace. Ils ont autour d'eux quantité d'Officiers subalternes.

Chaque quartier fait à son tour la dépense des Spectacles.

On vient d'observer que ce sont les différens quartiers de la ville, qui font la dépense des grands Spectacles. Ils la font, chacun à leur tour, un certain nombre de fois chaque année. Kæmpfer nous donne une idée pompeuse de la maniere dont ils amenent, comme en procession, leurs Acteurs

(*) Au nombre de huit, douze ou plus. *Kæmpfer, Tome II. page 145.*

DESCRIPTION DU JAPON.

& leurs machines. On voit d'abord un dais fort riche, ou un parasol de soie, sous lequel est placé un bouclier, qui offre en gros caracteres le nom de la rue. Il est accompagné d'une Musique, où dominent les flutes de différentes especes, quelques tambourins, des tymbales & des cloches. Ce charivari, qui plaît beaucoup aux Japonois, est insupportable aux Etrangers. Par un usage fort contraire au nôtre, c'est sur les mouvemens du corps & sur la danse, que les airs & le chant sont reglés. Les danses ne sont pas vives; mais, d'ailleurs, elles ne cédent rien aux nôtres. La Musique est suivie des machines, & de tout l'appareil de Scène que le quartier doit fournir. Ce qu'il y a de plus pésant est porté par des hommes gagés; & le reste, par des enfans du quartier, mis fort proprement. Ensuite viennent les Acteurs, suivis des Habitans du quartier, tous en habits de cérémonie. La marche est fermée par un nombre considérable de gens du bas ordre, qui portent des bancs ou des nattes, & qui marchent deux à deux. Les danses & les Spectacles de chaque rue durent ordinairement trois quarts d'heure (*); après quoi la procession s'en retourne dans le même ordre qu'elle est venue (**).

Durée des Scènes.

(*) Kæmpfer, Tome II. pages 143 & suivantes.

(**) On ne prendroit pas une juste idée du génie des Japonois, si l'on ne joignoit ici les douze Scènes auxquelles Kæmpfer assista.

Premiere Scène. On voyoit huit Filles avec des habits de couleur, brochés de grandes fleurs blanches. Elles portoient de grands chapeaux, comme pour les défendre de l'ardeur du Soleil, avec des éventails & des fleurs à la main. Elles dansoient tour à tour, & de tems en tems elles étoient relevées par deux vieilles femmes qui dansoient dans un autre équipage.

Deuxiéme Scène. Un Jardin couvert de belles fleurs; une chaumiere au milieu, d'où sortirent, d'un saut, huit jeunes filles habillées de blanc & de rouge, dansant avec des éventails, des cannes, & des paniers de fleurs. Elles étoient relevées par une fort bonne Actrice qui dansoit seule.

Troisiéme Scène. Huit chars de triomphe, avec des bœufs au timon, de différentes couleurs, mais représentés fort naturellement, & traînés par de jeunes garçons richement vêtus. Ces chars portoient un arbre de Tsubaki en fleur; une Montagne couverte d'arbres; une Forêt de Bambous, avec un tygre, qu'on y voyoit tapi; un Fardeau de paille; un Arbre entier, avec ses branches & ses racines; une Baleine, sous un rocher, à demi couverte d'eau. On vit, à la fin, une autre Montagne, dont le sommet offroit un jeune homme vivant & magnifiquement mis, sous un abricotier couvert de fleurs. Elle étoit traînée aussi par de jeunes garçons.

Quatriéme Scène. Des Danseurs, qui jouoient leur rolle entre six carreaux de fleurs, avec un arbre verd. Neuf autres jeunes garçons, chacun avec deux épées & un mousquet. Une danse de Paysans.

Cinquiéme Scène. Une Montagne, portée sur les épaules de quantité d'hommes. Une Fontaine & une Allée, un grand Tonneau & une Maison, qui parurent successivement. Deux Geants masqués, avec des têtes d'une prodigieuse grosseur, representant des Divinités Indiennes. Ils furent abordés par un troisiéme, d'une taille encore plus monstrueuse, qui sortit de la Montagne, armé d'une épée fort large. Celui-ci étoit suivi de sept Chinois, qui sortirent en sautant de la même Montagne, & qui danserent avec les Geants. Après la Danse, le Géant monstrueux mit en pieces le tonneau, d'où sortit un jeune garçon fort bien mis, qui fit une belle harangue, & qui se mit ensuite à danser avec le Géant. Cependant trois Singes, de grandeur naturelle, avec des têtes de poisson, sortirent adroitement de la Fontaine, & danserent autour, contrefaisant la danse du Géant & du jeune Garçon.

Sixiéme Scène. Un arc de triomphe rond, à la Chinoise; une Maison de Campagne & un Jardin; une danse de dix jeunes Garçons armés, & vêtus de robbes doublées de verd, de jaune, & de bleu, avec des hautes-chausses d'une forme particuliere. Un Arlequin, qui sauta parmi eux, & qui dit mille bouf-

On attribue aux Peintres du Japon un goût particulier dans lequel on prétend qu'ils excellent. Leur pinceau est fort délicat ; mais ils s'appliquent peu aux Portraits. Ils se bornent aux figures d'oiseaux, de fleurs, & d'autres productions de la nature. C'est toujours sur de simples feuilles de papier qu'ils les tracent. Elles se vendent quelquefois jusqu'à trois & quatre mille écus d'or. Quoiqu'on n'ait jamais vû d'eux, en Europe, que des Ouvrages fort grossiers, il n'en faut pas conclure que ce récit soit exageré, parce que les peintures de cette perfection se conservent fort soigneusement dans les Cabinets. On parle de leur Musique avec moins d'éloges. Ils ont peu de méthode ; & leurs voix, ni leurs instrumens, ne méritent point d'attention.

Description du Japon.

Ils composent beaucoup de Livres, & leurs Bibliothéques sont nombreu-

Livres & Bibliothéques.

fonneries. Cette Scène fut terminée par deux Danseurs, en habits étrangers, qui vinrent du Jardin en dansant.

Septiéme Scène. Une Montagne couverte de Bambous & de Sapins, avec douze autres arbres en fleur, chacun de différente espece. Une suite nombreuse de gens magnifiquement vêtus. Ensuite deux personnes habillées de blanc, & huit autres de jaune, dansant & battant des cloches. Sept autres, qui succéderent, & qui dansetent avec des pots de fleurs sur la tête.

Huitiéme Scène. Le train pompeux d'un Prince voyageant avec son fils, representé fort au naturel par de jeunes Garçons.

Neuviéme Scène. Une Maison verte, au travers & tout autour de laquelle dansoient dix jeunes Garçons, vêtus de robbes noires ; chacun, d'abord, avec deux épées, ensuite avec des fleurs, des fleches, & des piques. Ils étoient relevés par des intermédes de Bouffons. Enfin leurs Valets, portant des boëtes sur leurs épaules, entremelerent leurs sauts & leurs danses avec celles de leurs Maîtres.

Dixiéme Scène Un Théâtre placé près d'une colline couverte d'arbres. Un jeune homme vêtu de noir & de jaune parut sur le théâtre, parla, & joua un rolle qui dura une demie heure ; tandis que huit autres jeunes Garçons, en robbes de différentes couleurs, exécuterent une danse ; chacun seul d'abord, ensuite avec un Compagnon, & puis tous ensemble. Un Singe, qui sauta de la colline, vint finir la Scène par divers tours.

Onziéme Scène. Un jeune Sauteur, fort bien fait, devant lequel on plaça une table, en forme d'échaffaur, avec huit marches pour y monter, & huit de l'autre côté pour en descendre. On mit un Bambou creux au travers de l'échaffaut, & une porte, qui avoit un trou rond d'environ deux empans & demi de diamétre. Le Sauteur fit plusieurs tours qui surprirent Kæmpfer. Un des plus étonnans fut de sauter, de la distance d'environ trois toises, au travers du trou de la porte, quoique le diamétre du trou fût beaucoup moins grand que celui du chapeau qu'il portoit.

Douziéme Scène. Plusieurs machines d'une grandeur énorme, exactement semblables, en grandeur & en couleur, à ce qu'on avoit voulu representer ; mais toutes d'une matiere si mince, que chacune étoit portée par un seul homme. Outre ce fardeau, chaque Porteur avoit un grand tambour, qui lui pendoit par devant, sur lequel d'autres hommes frappoient avec des cloches. Ils traverserent ainsi le Théâtre en dansant, mais sans pouvoir sauter bien haut, parce que leur fardeau, quoique si leger par sa matiere, étoit si lourd & si incommode par sa grandeur, qu'ils furent obligés plusieurs fois de reprendre haleine. Ce qu'ils portoient sur leur dos, étoit ; 1°. Un Puits, avec tous les instrumens nécessaires pour éteindre le feu. 2°. Une grande cloche d'Eglise, avec toute sa charpente, & un dragon dessus, pour ornement. 3°. Une Montagne couverte de neige, avec un aigle au sommet. 4°. Un canon de fonte, de vingt-quatre livres de balle, avec son affut & tout son train. 5°. Un grand coffre de Mer, empacqueté dans douze balles de paille, à la maniere du pays. 6°. Une baleine, dans un bassin de grandeur proportionnée. 7°. Diverses charges de coquillages & de fruits, &c. Ensuite, pour former le contraste, d'autres hommes succédoient avec ce qu'il y a réellement de plus leger ; c'est-à dire, l'un avec un simple coquillage, l'autre avec un fruit, une fleur, une plume, &c. *Kæmpfer, ubi suprà, page 148.*

DESCRIPTION DU JAPON.

ses. Tous ces Ouvrages regardent la Morale, l'Histoire, la Religion & la Médecine. Leur Historien assure qu'ils n'en ont aucun de Jurisprudence (95), quoiqu'il leur attribue quelques constitutions, en petit nombre,

(95) *Ubi suprà*, p. 177. Cependant le Traducteur de Kæmpfer nomme le *Sikki-Mokac*, qui est un Traité des Loix Japonoises, & le *Kiusai*, qui traite des Coutumes civiles. Kæmpfer apporta du Japon plusieurs Livres, qu'il donna au Chevalier Hans-Sloane. Leurs Titres feront une Note curieuse.

1. *Nippon-Odaiki*. Ce sont les Annales du Japon, qui contiennent l'origine, les regnes, & les actions remarquables des Empereurs, depuis Syn-Mu, jusqu'à notre tems.

2. *Nippon-Okaitsu*; c'est-à-dire, mot pour mot, premiers traits de l'Histoire des grandes choses du Japon.

3. *Tai-Fee-Ki*. C'est l'Histoire d'une guerre qui dura quarante ans, entre les Maisons de Fecki & de Gendsi, & qui finit par l'extirpation de la premiere. L'Ouvrage entier est divisé en quatre-vingt parties, qu'on relie d'ordinaire en quarante volumes.

4. *Fee-Mono-Guttari*; ou Discours sur les affaires de Fecki, qui roule sur le même sujet que le précédent.

5. *Osacca-Mono-Gattari*, ou Discours sur les affaires d'Osacca. C'est l'Histoire de plusieurs guerres intestines du Japon.

6. *Simabaraki*, ou *Simabaragasen*; c'est-à-dire, Relation de la guerre de Simabara, qui contient les efforts de trente-sept mille Chrétiens, pour se défendre dans une Forteresse de ce nom, où leur destruction totale acheva celle du Christianisme au Japon. Cet Ouvrage & le précédent ont été traduits par Kæmpfer, & les Manuscrits sont dans le même lieu.

7. *Sin-Dai-Ki*, Histoire des Dieux du Japon, qui y étoient adorés anciennement.

8. *Ten-Sin-Ki*. Histoire particuliere de la vie & des actions héroïques de Ten-Sin, qui est le chef des Sintos, Dieux Japonois.

9. *Nippon-Idsumi*, non Kuni-Oojasijro; c'est-à-dire, Guerres des Dieux, à Oojasijro, dans la Province d'Idsuini.

10. *Dai-Fanja-Firamitz*, ou Traité des Dieux adorés par la Secte des Budsoistes.

11 & 12. Le *Sikki-Moku* & le *Kiusai*, deux Livres de Jurisprudence qu'on a déja nommés.

13. *Soogakf*. C'est un Traité qui contient les préceptes de Morale, enseignés & pratiqués par les Stutoistes, Secte de Philosophes Japonois.

14. *Fontsjo-Oin-Fisi*; c'est-à dire, mot pour mot, Ouvrage de l'ombre du Cerisier Japonois. C'est un Traité de l'art de gouverner; qu'Itakura-Suvono-Cami, ancien Gouverneur de Meaco, composa, dans sa vieillesse, à l'ombre d'un grand Cerisier de son Jardin.

15. Tsure Dsure Josijdano-Kenko; Ouvrage de Morale d'un Officier militaire, qui embrassa la vie Monastique.

16. *Faku-Nin-Isju*, c'est-à-dire, Vers de cent Poëtes. C'est un Recueil de Poësies, de la Cour Ecclésiastique de Jedo.

17. Kojogun. Traité du Gouvernement du Japon.

18. Nipponki. Description des principales curiosités du Japon.

19. Sitzi-Jossu. Description gréographique de l'Empire du Japon. C'est d'après ce Livre, que Kæmpfer a donné celles qu'on a rapportées ici sur son témoignage.

20. Description de la Cour du Dairi, avec cent habillemens différens des personnes qui la composent.

21. Jedo-Kagami. Description de la Cour de Jedo, avec une liste de tous les Officiers du Cubosama & de leurs revenus.

22. Sikki. Chronique Chinoise, qui contient une Description des principaux événemens de l'Histoire de la Chine.

23. *Monnengojomi*, c'est-à-dire, Almanac pour dix mille ans, qui contient un calcul des jours heureux ou malheureux, suivant l'influence des Signes céléstes.

23. *Dsiokiri*. C'est un Almanac. Ceux du Japon ont ordinairement huit pouces de hauteur & cinq pieds de longueur.

24. Osasjo. Traité des Elémens, des Mondes, des Cieux, des Etoiles, des Cométes, des Méteores, &c.

25. *Kinmodsui*. Herbier Japonois, où l'on trouve les figures de près de cinq cens Plantes & Arbres qui croissent au Japon, avec leurs noms & leurs usages. Il contient aussi un Livre des Quadrupedes, un Livre des Oiseaux, & deux Livres de Poissons, de Coquillages & d'Insectes, avec les figures; un Traité d'Anatomie, & les figures des parties du corps humain; un Livre de Minéraux, Pierres fossiles, Coraux, &c.; deux

dit-il, mais bien faites, & fidellement obſervées, parce que la moindre contravention eſt punie avec rigueur.

Description du Japon.

Sciences ſpéculatives.

Si l'on excepte les matieres de Religion, qui exercent continuellement les Miniſtres, il ne paroît pas que les Japonois cultivent beaucoup les Sciences ſpéculatives. Ils ſont peu verſés dans ce qui concerne les Mathématiques, la ſimple Métaphyſique, & même la Phyſique. Ils ne connoiſſent pas mieux le Ciel. Leurs Epoques, leurs Elemens, la maniere dont ils partagent les heures, & dont ils comptent leurs années, ne donnent pas une haute idée de leurs combinaiſons & de leurs calculs.

Calculs des tems.

Ils ont trois ſortes d'Epoques, dont la premiere commence avec le regne de Syn-Mu, leur premier Empereur, & précéde, comme on l'a déja remarqué, l'Ere Chrétienne de ſix cens ſoixante ans. Ils ont reçu les deux autres des Chinois. L'une, qui ſe nomme Nengo, fut inventée à la Chine, pour mettre plus de certitude dans la Chronologie, & fut introduite au Japon, ſous le regne du trente-ſixiéme Dairi. Elle comprend un certain nombre d'années, qui eſt rarement au-deſſus de vingt, & très ſouvent au-deſſous. C'eſt au Dairi à l'établir, à lui choiſir un nom & une figure, & à la faire ceſſer pour en ſubſtituer une autre. Il la datte toujours de quelque événement remarquable, tel qu'un changement d'importance, dans la Religion ou l'Etat, dont elle ſert à conſerver le ſouvenir. Son plus grand uſage eſt dans les Almanacs, les ordres des Princes, les Proclamations, les Journaux & les dattes des Lettres. Elle s'employe auſſi dans les Livres imprimés, ſurtout dans ceux qui ont rapport à l'Hiſtoire : mais on y ajoute l'année courante de la premiere Epoque. Le nouveau Nengo commence toujours avec la nouvelle année, quoiqu'il ait été ſouvent inſtitué pluſieurs mois auparavant. Quelquefois auſſi, on ſe ſert encore du Nengo précédent, dans le titre des Livres & des Ecrits ; irrégularité qui vient, ſuivant la conjecture de Kæmpfer, ou de ce que les Peuples n'approuvent point la nouvelle figure, ou de ce que dans un ſi grand Empire, elle ne peut être notifiée tout d'un coup. L'autre Epoque Chinoiſe, que les Japonois ont adoptée, conſiſte en

Livres des habits Japonois, & plus de quatre cens figures d'outils, d'armes, & de meubles.

26. *Kennei-Tſioofo-Ki-Mokurokf*, ou Inſtruction pour les Familles, qui renferme tout ce qui appartient aux beſoins de la vie.

27. Deux Livres concernant l'Archirecture, où ſont repreſentées pluſieurs Fortereſſes, Temples, Maiſons, Jardins, grands chemins, Puits, &c.

28. Un Traité d'Agriculture, avec les figures des inſtrumens en uſage au Japon.

29. *Dodſutski.* Livre qui conrienr divers Routiers, pour l'uſage des Voyageurs. On y trouve les diſtances des Places, le prix des vivres & des Voitures, & les figures de pluſieurs Bâtimens qu'on rencontre ſur les routes.

30. Trois Livres de Blazon, qui contiennent les Armoiries du Japon, & celles des Princes & des Grands de l'Empire.

31. Un Dictionnaire, qui contient cinq mille caracteres, & pluſieurs Livres, qui repréſentent diverſes figures des caractetes Japonois ſimples & compoſés.

32. Une Mappemonde Japonoiſe, large de deux pieds, & longue de quatre pieds trois pouces. Pluſieurs Cartes du Japon, qui ont deux pieds trois pouces de large, & ſix pieds & demi de long. Une Carte de la Chine, diviſée en Provinces.

33. Divers Plans, tels que ceux de Jedo, de Meaco, de Nangaſaki, & de ſon Territoire, d'Oſacca, &c.

34. Cinquante vûes de pluſieurs Temples fameux, Châteaux, & autres Edifices Japonois.

Cycles ou Périodes, de soixante années, qui se forment d'une combinaison des douze Signes célestes, avec les lettres de leurs noms. Les caracteres de ces douze Signes, combinés cinq fois avec ceux des dix Elemens, ou ces dix Elemens six fois, avec les Signes célestes, produisent soixante figures composées, ou soixante caracteres, dont chacun se prend pour une année. Après l'expiration des soixante années, un nouveau Cycle commence. A l'aide de cette Epoque, les Histoires & la Chronologie du Japon s'accordent toujours avec celles de la Chine, avec cette différence que les Chinois marquent non-seulement l'année, mais le nombre du Cycle, ce qui n'est point en usage au Japon. Kæmpfer observe que cette diversité vient peut-être de l'orgueil des Japonois, qui ne veulent pas avoir sans cesse, devant les yeux, une longue suite de Cycles Chinois, écoulés avant l'origine de leur Monarchie.

Signes célestes.

Les douzes Signes célestes, suivant les Japonois, qui les nomment *Jetta*, sont; 1°. Ne, ou la Souris, 2°. Us, le Taureau; 3°. Torra, ou le Tigre; 4°. Ow, ou le Lievre; 5°. Tats, ou le Dragon; 6°. Mi, ou le Serpent; 7°. Uma, ou le Cheval; 8°. Tsitsuse, ou le Mouton; 9°. Jesai, ou le Singe; 10°. Torri, ou le Coq; 11°. In, ou le Chien; 12°. I, ou le Verrat. Ils donnent les mêmes noms, & dans le même ordre, aux douze heures du jour naturel, & aux douze parties, dont ils composent chaque heure; ce qui les met en état de marquer exactement, dans leurs Histoires, non-seulement quel jour, mais à quelle heure, & même à quelle partie de l'heure un fait est arrivé. Cependant ce qu'ils appellent jour, est l'espace de tems qui s'écoule entre le Lever du Soleil & son Coucher. Ils le divisent en six parties égales, comme la nuit en six autres; d'où il arrive que, suivant la saison, les heures sont plus longues ou plus courtes.

Division du jour & de ses parties.

Elémens.

A l'égard des Elemens, ils en comptent dix, parce que ce nombre est nécessaire pour faire résulter sa combinaison avec les Signes célestes, dans un Cycle de soixante années; mais ils n'en ont proprement que cinq, qui sont le Bois, le Feu, la Terre, la Mine & l'Eau, désignés par deux sortes de caracteres qui les doublent. Le commencement de leur année tombe entre le Solstice d'Hyver & l'Equinoxe du Printems, vers le cinquiéme jour de Février. Mais, comme ils sont d'une superstition extrême à célébrer le jour de la nouvelle Lune, ils commencent ordinairement l'année, par la Lune qui précéde ou qui suit immédiatement le cinq de Février. Leurs mois sont Lunaires; mais de deux en deux, ou de trois en trois ans, ils ont une année de treize Lunes; de sorte qu'en dix-neuf années communes, ils en ont sept que Kæmpfer nomme Bissextiles (96).

Année, & ses differences.

Les Marchands Japonois ont une Arithmétique assez simple, & qui n'en est pas moins sûre. Ils se servent d'une table, sur laquelle ils placent des bâtons, surmontés d'une petite boule, qui leur font trouver tout d'un coup les quatre preuves de nos opérations; à-peu-près comme les Chinois, desquels il y a beaucoup d'apparence qu'ils ont emprunté cette méthode.

Académies pour l'éducation de la Jeunesse.

Les Sçavans du Japon sont les Ministres de la Religion du Pays. Ils sont chargés seuls de l'éducation de la Jeunesse, qui demeurent chez eux jusqu'à

(96) Kæmpfer, Tome I. pages 248 & précédentes; ou le Pere Charlevoix, d'après lui, *pages* 174 *& précédentes.*

l'âge

l'âge de quatorze ans. Ces Académies sont en grand nombre. On lit, dans les Lettres de Saint François Xavier, que, de son tems, il y en avoit quatre aux environs de Meaco, dont chacune n'avoit pas moins de trois ou quatre mille Ecoliers, & qu'elles n'approchoient pas néanmoins de celle de Bandoue, la plus nombreuse de l'Empire. Les Filles sont élevées de même, dans des Communautés de leur sexe.

Description du Japon.

Premiers exercices des jeunes gens.

Aussi-tôt que les jeunes gens sont retournés à la Maison paternelle, on les forme aux exercices de leur âge. On commence alors à leur donner des armes; & cette cérémonie, qui est une vraie fête, fait connoître que la guerre est la passion dominante de leur Nation. Ils se perfectionnent bientôt dans cette Science. Les premiers Européens, qui leur porterent des armes à feu, furent surpris de la facilité avec laquelle ils apprirent à s'en servir. Tout Japonois est né soldat. Ces Insulaires ne sont véritablement jaloux que de leurs armes. Ils ne les quittent que pendant le sommeil; encore les mettent-ils sur le chevet de leur lit. Ils tirent l'épée à la moindre occasion, quoique rien ne soit plus étroitement défendu dans les villes. Ce Réglement, auquel on tient exactement la main, prévient quantité de desordres.

Fastes de l'Empire.

Les fastes de l'Empire sont composés dans la Cour du Dairi. C'est l'occupation des Princes & des Princesses du sang Impérial. On en tire des copies, qui ne s'impriment qu'après un certain tems, & qui se gardent soigneusement dans le Palais. On attribue, à cette réserve, le silence des Missionnaires sur l'ancienne Histoire d'un Pays, dont ils ne pouvoient douter que les différentes révolutions n'eussent pû faire le sujet d'un ouvrage intéressant (97).

Médecine Japonoise.

La Médecine est plus en honneur, au Japon, que la Chirurgie. Nos Voyageurs ne parlent même d'aucun Chirurgien de profession. Mais les Médecins embrassent toutes les parties de l'Art, qui regarde la vie & la santé des hommes. Ils se font suivre, par-tout, d'un Valet, avec une cassette qui a douze tiroirs, & dans chacun desquels ils ont cent quarante-quatre petits sachets d'herbes & de drogues, dont ils prennent ce qui convient à chaque maladie. Ils excellent, comme les Chinois, dans la Science du poulx. On assure qu'après avoir examiné, pendant une demie heure, le poulx d'un Malade, ils connoissent les causes & tous les symptômes du mal. Ils ne sont pas fatiguans par la multitude des remédes; mais on ne s'accommoderoit point de leur méthode en Europe. Ils ne tirent jamais de sang aux Malades. Ils ne leur donnent rien à manger qui soit cuit, parce qu'ils supposent qu'un estomac affoibli ne peut rien digerer qui ne soit dans son état naturel. Ils ne leur refusent rien de ce qu'ils demandent, dans l'opinion que la nature, toujours sage, malgré les désordres des humeurs, ne desire rien qui puisse lui nuire. Leur plus grande attention est à prévenir les maladies, par l'usage fréquent du bain.

Colique particuliere au Japon, aiguilles d'or qu'on emploie pour la guérir.

Celle qui passe pour la plus commune au Japon, est une espece de Colique, particuliere à cet Empire. Les Etrangers n'y sont pas moins sujets, lorsqu'ils commencent à boire du Sakki, liqueur du Pays, qui a la consi-

(97) Cette réflexion est de l'Historien du Japon. Mais elle suppose qu'il n'y a de fond à faire que sur les Ecrivains de la Cour, puisque la Nation en a d'ailleurs un grand nombre.

DESCRIPTION DU JAPON.

ſtence du vin d'Eſpagne, & qui ſe fait avec du riz. Quelques ſymptômes de cette maladie reſſemblent beaucoup à ceux de la *Paſſion* hiſterique. Elle met ſouvent le Malade dans la crainte d'être ſuffoqué. Toute la région du bas-ventre, depuis les aînes juſqu'aux côtes, eſt cruellement tiraillée; & quelquefois, après de longues douleurs, il ſurvient des tumeurs dangereuſes en divers endroits du corps, ſurtout aux teſticules & aux fondemens. La méthode, qu'on employe communément, pour la guériſon du mal, n'eſt pas moins ſinguliere que le mal même. On ſe ſert de petites aiguilles d'or ou d'argent fort pur, qu'on enfonce dans la chair, de la profondeur d'un demi pouce; les unes avec un petit marteau, & d'autres en les tournant comme des vis. Cette opération ſe fait ſur le ventre, à la région du foie, & demande neuf trous en trois rangs, à la diſtance d'un demi pouce l'un l'un de l'autre. Kæmpfer, qui s'étend beaucoup ſur les circonſtances de la ponction (98), rend témoignage que les douleurs ceſſent preſqu'auſſi-tôt, *comme ſi c'étoit*, dit-il, *par enchantement*. L'art de donner aux aiguilles la trempe & le degré de dureté qui conviennent, eſt connu de peu de perſonnes, & fait une profeſſion particuliere, qui ne peut être exercée qu'avec des Lettres Patentes de l'Empereur.

Fameux cauſtique, nommé Moxa.

Les Japonois ont, pour la même maladie, & pour quantité d'autres, un Cauſtique, dont ils font remonter l'origine à la plus haute antiquité. Il n'eſt pas moins eſtimé des Chinois, & de toutes les Nations qui ſont en commerce avec eux. L'uſage en eſt ſi fréquent, que l'application s'en faiſant d'ordinaire le long de l'épine du dos & des deux côtés, juſqu'aux reins, il n'y a perſonne, au Japon, qui n'ait le dos cicatriſé, comme s'il avoit été fouetté cruellement. Ce Cauſtique ſe nomme Moxa (99). C'eſt un duvet doux, aſſez ſemblable à la filaſſe du lin, d'un gris cendré, qui prend feu aiſément, quoiqu'il brûle avec lenteur, & qui donne une chaleur moderée. Il ſe fait de feuilles ſéchées, de l'armoiſe ordinaire à grandes feuilles, qu'on arrache dans la jeuneſſe de la plante, & qu'on expoſe long tems au grand air. Sa brûlure ſe fait à peine ſentir. Elle paſſe pour un remede ſi certain, & pour un préſervatif ſi puiſſant, que toute la Nation Japonoiſe étant perſuadée de ſa vertu, on accorde, aux Malheureux mêmes qui ſont condamnés à une priſon perpétuelle, la permiſſion de ſortir une fois en ſix mois, pour ſe faire appliquer le Moxa.

De quoi il eſt composé.

Trois ſortes de petites veroles.

Les Japonois diſtinguent trois ſortes de petites Veroles; la premiere, qui reſſemble à celle de l'Europe; & la ſeconde, qui ne differe pas de ce que nous nommons la rougeole; mais la troiſiéme eſt particuliere au Japon. Elle conſiſte dans un grand nombre de puſtules aqueuſes, qui paroiſſent venir des boiſſons froides, dont l'uſage eſt commun dans ces Iſles. Mais ces trois maladies ſont traitées peu ſérieuſement. Le reméde ordinaire eſt d'envelopper le Malade d'un drap rouge. Lorſque les enfans du ſang Impérial en ſont attaqués, non-ſeulement leur lit & leur chambre doivent être garnis de rouge; mais ceux qui approchent d'eux doivent être en habits de la même couleur.

Arts méchaniques.

Les Arts Méchaniques ſont fort cultivés dans toutes les Parties du Japon. Ils y ſont venus de la Chine; mais ſi les Japonois n'ont preſque rien in-

(98) Dans l'Appendice ou le Supplément à l'Hiſtoire du Japon Tome, III. pages 274 & ſuivantes.

(99) *Ibidem*, pages 282 & ſuivantes.

venté, ils sont capables de donner la derniere perfection à tout ce qui sort de leurs mains. Ils excellent dans la gravure, la dorure & la cizelure. Leur papier l'emporte beaucoup sur celui des Chinois, qui n'ont jamais égalé non plus la finesse & la propreté des étoffes de Fatsisio & de Kamakura. La porcelaine du Japon est célebre par sa beauté. Les sabres y sont d'une trempe admirable. Le vernis des Japonois est au-dessus de tous les autres, & ne s'applique nulle part avec tant de propreté. Ils surpassent tous les Indiens dans la composition de leurs liqueurs & dans l'apprêt des viandes. Mais leur industrie & leur application éclatent particuliérement dans la culture des terres, dont ils ne laissent pas un seul pouce inutile.

Description du Japon.

Caractere des Japonois.

On n'a représenté jusqu'ici les Japonois que par les dehors & par des qualités acquises, qui ne peuvent servir à la connoissance de leur caractere. Kæmpfer déclare plus d'une fois qu'il les regarde comme une Nation spirituelle. Mais, suivant l'observation de leur nouvel Historien, c'est en donner une idée fort imparfaite. Ce Voyageur ne s'est pas étendu sur leur portrait, parce qu'il n'avoit pas vécu assez familiérement avec eux pour les connoître à fond. Peut-être a-t-il étudié les productions du pays, avec plus de soin que les Missionnaires. Il se fait honneur d'avoir trouvé le secret de fouiller dans leurs Archives. Il a vû les Grands comme en spectacle, c'est-à-dire, environnés de tout leur faste. Il a traité avec des Officiers publics, avec des Facteurs & des Commis; mais il n'a pû pénétrer dans leur cœur, parce que cette étude suppose des ouvertures que les Japonois ne peuvent plus avoir pour les Etrangers. C'est donc aux anciens Missionnaires, à ceux qui ont mené long-tems une vie paisible au Japon, & qui ont appris à connoître les Habitans dans un commerce libre, qu'il faut se fier uniquement de la peinture de leur caractere. L'Historien que je cite a pris soin de recueillir, dans ces excellentes sources, de quoi former un parallele des Japonois & des Chinois, dont je crois pouvoir détacher ici ce qui regarde les premiers. Des couleurs si fidéles serviront bien mieux, dit-il, à les faire connoître, que divers traits d'opposition, de leurs mœurs avec les nôtres, qu'on a ramassés avec affectation, & d'où l'on a cru pouvoir conclure qu'ils devoient être appellés nos *Antipodes moraux.* » Prendre le blanc pour la couleur du » deuil, & le noir pour celle qui marque la joie; monter à cheval à droi- » te, par la raison que dans une action si noble il ne faut point appuyer » sur le pied gauche; se revêtir de ses habits de cérémonie dans la Mai- » son, & les quitter quand on en sort, &c. Ce sont de purs usages, qui » n'ont aucun rapport à la maniere de penser, & qui en ont encore moins » aux sentimens du cœur, d'où résulte le véritable caractere (1).

Kæmpfer n'a pû le connoître parfaitement.

De quelle source on le tire.

Qualités communes au Japon.

L'honneur est le principe sur lequel roulent tous les mouvemens des Japonois. De-là naissent la plûpart de leurs vertus & de leurs défauts. Ils sont ouverts, droits, bons amis, fideles jusqu'au prodige, officieux, généreux, prévenans, sans attachement ponr les richesses; ce qui leur fait regarder le Commerce comme une profession vile: aussi n'y a-t-il point de Peuple policé, qui soit généralement plus pauvre, mais de cette pauvreté, que produit l'indépendance, que la vertu rend respectable, & qui éleva si fort les

(1) Histoire du Japon. Tome I. pages 125 & suivantes.

DESCRIPTION DU JAPON.

Grandeur d'ame répandue dans toutes les conditions.

premiers Romains au-dessus des autres hommes. On ne trouve, chez le commun des Japonois, que le pur nécessaire ; mais tout y est d'une propreté charmante, & leur visage respire un contentement parfait & un souverain mépris du superflu. Toutes les richesses de ce puissant Etat sont entre les mains des Princes & des Grands, qui sçavent s'en faire honneur. La magnificence ne va nulle part plus loin ; & l'Histoire des plus opulentes Monarchies n'offre rien, en ce genre, qui soit au-dessus de ce qu'on voit au Japon. Ce qu'il y a de plus merveilleux, c'est que le Peuple n'en conçoit pas d'envie. S'il arrive même qu'un Seigneur, par quelque accident funeste, ou pour s'être attiré la disgrace du Prince, tombe dans l'indigence, il n'est ni moins fier, ni moins respecté que dans sa plus brillante fortune ; & la misere ne le portera point à se mésallier. Le point d'honneur est également vif dans toutes les conditions. Un homme de la lie du Peuple s'offense de quelque terme un peu moins mesuré, de la part même d'un Seigneur, & se croit en droit de faire éclater son ressentiment ; d'où il arrive que chacun est sur ses gardes, & que le respect est mutuel dans toutes les conditions. Il en est de même de la grandeur d'ame, de la force d'esprit, de la noblesse des sentimens, du zéle pour la Patrie, du mépris de la vie, & d'une certaine audace que tout Japonois porte marquée sur son visage, & qui l'excite à tout entreprendre (2).

Noble fermeté.

Les droits de l'amitié ne sont pas moins sacrés au Japon, que ceux de l'amour conjugal. Un Japonois ne connoît point de périls, lorsqu'il est question de défendre ou de servir son ami. Les tortures les plus cruelles ne forceront pas un Coupable de nommer ses Complices. Qu'un Inconnu même se jette entre les bras de quelqu'un & le prie de lui conserver la vie & l'honneur, celui dont on implore ainsi la protection y employera son sang & son bien, sans s'embarrasser des suites, ni de ce que sa femme & ses enfans peuvent devenir. Les querelleurs, les médisans, les grands parleurs, sont au Japon dans un souverain mépris ; ils y passent pour gens sans courage, ou qui pensent peu. On n'y souffre point les jeux de hasard, parce qu'on les regarde comme un trafic sordide & contraire à l'honneur. Dans les hommages que le Japonois rend à ses Dieux, & dans le respect qu'il

(2) L'Auteur en cite des exemples. Un Gentilhomme du Fingo avoit une femme d'une beauté rare. L'Empereur le sçut, & lui fit ôter la vie. Quelques jours après, il se fit amener sa veuve, & voulut l'obliger de demeurer au Palais. Elle parut sensible à cet honneur ; mais elle demanda trente jours, pour pleurer son mari, & la permission de régaler ses Parens. L'Empereur y consentit, & voulut être du festin. En sortant de table, la Dame s'approcha d'un balcon ; & feignant de s'y appuyer, elle se précipita d'un fort haut étage où la fête s'étoit célébrée.—— Un Seigneur devint éperdûment amoureux d'une fille, qu'il avoit enlevée à la veuve d'un Soldat. La mere, apprenant la fortune de sa fille, lui écrivit pour obtenir d'elle quelque secours dans sa misere. Cet écrit fut découvert entre les mains de la fille, par le Seigneur, qui voulut absolument le lire. Dans la nécessité de découvrir la honte de sa mere, elle prit le parti d'avaller le billet, mais avec tant de précipitation, qu'elle en fut étouffée. Un mouvement de jalousie porta le Seigneur à lui faire ouvrir le gosier. Il fut instruit ; & dans sa douleur, il ne trouva point d'autre soulagement que de faire venir la mere, qu'il entretint dans l'abondance jusqu'à sa mort.—— Une servante, qui se crut deshonorée d'avoir donné quelque sujet de rire à ses dépens, se prit le sein, se le porta, dit l'Auteur, à la bouche, se l'arracha avec les dents, & mourut sur l'heure. *Histoire du Japon, Tome I. pages* 130 & 131.

porte à ceux dont le caractere ou le rang exige de la soumission, il n'est pas aisé de juger lequel des trois grands motifs, de la Religion, du naturel & de l'éducation, y a le plus de part. Il en faut excepter néanmoins la soumission pour ses Princes, dans laquelle il n'est retenu ordinairement que par la force & la crainte; mais on peut dire que c'est bien moins la faute des Sujets que celle des Souverains, qui prennent des airs trop fastueux pour un Peuple naturellement fier & porté à l'indépendance, quoique capable de fléchir par raison, & de s'en faire une de la nécessité.

Description du Japon.

Autres qualités du caractere Japonois.

Cependant la même Nation est remuante, vindicative à l'excès, pleine de défiance & d'ombrages. Malgré sa vie dure & sa férocité naturelle, elle porte fort loin la dissolution. Mais il est facile de ramener un Japonois de ses égaremens. Il est vertueux par sentiment.

Il est naturellement religieux & docile. Il aime la vérité, qui le condamne. Il convient des excès qu'on lui fait reconnoître. Il veut être instruit de ses obligations & de ses défauts; & l'on assure que tous les gens de qualité ont chez eux un Domestique de confiance, dont l'unique soin est de les avertir de leurs fautes. Enfin, la mauvaise foi est en horreur au Japon, & le mensonge le plus leger y est puni de mort. Chacun y donne, à la Religion, tout ce qu'il croit devoir aux principes de celle dont il fait profession; il ne lui manque que de bien prendre son parti, personne n'y fait servir la Religion à ses intérêts; & dans ceux mêmes, qui ne croyant pas aux Dieux du pays, ne laissent pas de leur rendre un culte extérieur, c'est amour de l'ordre, c'est crainte de scandaliser le Peuple, auquel ils croient ce frein nécessaire. On n'a pas d'exemple qu'un Japonois ait blasphêmé ses Dieux. Rarement on l'entend se plaindre. Dans les plus grands revers ils conservent presque tous une fermeté qui tient du prodige. Un pere condamne son fils à la mort sans changer de visage, & sans cesser néanmoins de paroître pere. Les exemples en sont si communs, qu'ils ne s'attirent plus d'attention. Si quelqu'un sçait que son ennemi le cherche, il affecte d'aller seul dans tous les lieux où il peut le rencontrer. Il traite en public avec lui, il en parle bien, il lui rend service; mais il ne perd pas un moment de vûe la résolution de s'en vanger. Si l'occasion lui manque, la dette passe à son fils; & toutes ces précautions ne regardent que la sûreté de la vengeance, car elle s'exerce toujours noblement. Jamais le Japonois n'est plus à craindre que lorsqu'il est tranquille & de sang froid.

Il s'estime infiniment, & son mépris est souverain pour les Etrangers; non-seulement par l'idée qu'il a de sa Nation, mais parce qu'il n'a besoin de personne & qu'il ne craint rien, pas même la mort, qu'il semble regarder avec une gayeté féroce, & qu'il se donne volontairement pour le plus leger sujet. Le peu de cas qu'il fait de sa propre vie le rend cruel à l'égard des autres, sans en excepter ses proches; dur & inhumain pour les foibles & les infirmes; leger & inconstant par caprice & par mépris. On l'a nommé, avec assez de raison, l'Anglois de l'Asie.

Commerce de la vie.

Le commerce de la vie est fort aisé au Japon. Les manieres des Japonois, leur tour d'esprit, un certain air libre & naturel les rendent propres à la société, & les rapprochent beaucoup des Nations les plus polies de l'Europe. Kæmpfer attribue, à la conformité de mœurs & de caractere, les pro-

DESCRIPTION DU JAPON.

grès surprenans que les Portugais firent d'abord dans cet Empire, pour l'avantage de leur Commerce. Il fait consister cette ressemblance dans beaucoup d'affabilité, & dans un mêlange agréable de gravité & d'enjoûment. D'ailleurs on voit, dans les Lettres des premiers Missionnaires du Japon, que la maniere dont ils étoient reçus des Grands & des Petits n'avoit rien d'étranger ni de gêné.

Bonté de naturel des Japonois.

Enfin, pour dernier trait, leur Historien joint la bonté du naturel à la noblesse & à l'élévation de leur cœur. Les Seigneurs, les Peres & les Maris ont droit de vie & de mort sur leurs Vassaux, leurs Femmes & leurs Enfans. Il n'en est pas tout-à-fait de même pour leurs Domestiques. A la vérité, comme les Maîtres répondent des fautes de ceux qui les servent, ils ont sur eux tant d'autorité, que s'ils les tuent dans un premier mouvement de colere, il leur suffit, pour être absous, de prouver la justice de leur emportement. Cependant c'est bien moins la crainte que l'amour, qui retient chacun dans le devoir. Les sentimens du cœur, dans ces Insulaires, sont tout à la fois si nobles & si tendres, que Saint François Xavier n'en parloit qu'avec admiration. » Je ne sçaurois finir, dit-il dans une de ses » Lettres, lorsque je parle des Japonois, qui sont véritablement les délices » de mon cœur. Ses successeurs ont tenu le même langage. Un de ces anciens Apôtres nous apprend que les nouveaux Chrétiens étoient extrêmement sensibles aux moindres témoignages d'amitié; que les plus pauvres, après avoir travaillé pour eux tout un jour, étoient transportés de joye s'il les voyoient contens; qu'au contraire ils étoient affligés des plus simples marques de froideur & d'indifférence; enfin, que de legers offices, rendus à des Particuliers, attiroient souvent, aux Missionnaires, des remercimens de la part même des Magistrats Payens. On ajoute qu'un si beau fond s'enrichit encore par l'excellence de la culture. Le soin des peres & des meres pour l'éducation de leurs enfans, & l'exactitude des Prêtres pour instruire les Peuples des principes de la Religion & de la Morale, ne peuvent aller plus loin, & n'ont rien d'égal que l'amour, le respect & la soumission des enfans pour les Auteurs de la naissance, & que la vénération des Peuples pour les Ministres des Dieux. La Foi Chrétienne avoit perfectionné de si vertueux sentimens (3).

(3) Le Pere de Charlevoix rapporte un fait qu'il trouve, dit il, dans un Mémoire de l'année 1604, & dont l'Auteur avoit été témoin oculaire. Une femme étoit restée veuve avec trois garçons, & ne subsistoit que de leur travail. Mais comme ils ne pouvoient gagner assez pour entretenir toute la famille, ils prirent une étrange résolution, dans la seule vûe de mettre leur mere à son aise. On avoit publié, depuis peu, que quiconque livreroit un Voleur à la Justice recevroit une somme assez considérable. Ils convinrent entr'eux qu'un des trois passeroit pour Voleur, & que les deux autres le meneroient au Juge. Ils tirerent au sort, qui tomba sur le plus jeune. Ses freres le lient & le conduisent comme un Criminel. Le Magistrat l'interroge. Il répond qu'il a volé. On le jette en prison; & ceux qui l'ont livré touchent la somme promise. Leur cœur s'attendrissant alors sur le danger d'une si chere victime, ils trouvent le moien d'entrer dans la prison, & ne se croyant vûs de personne, ils s'abandonnent à toute leur tendresse. Un Officier, que le hasard rendit témoin de leurs embrassemens & de leurs larmes, fut extrêmement surpris de ce spectacle. Il fait suivre les deux Délateurs, avec ordre d'éclaircir un fait si singulier. On lui rapporte que les deux jeunes gens étoient entrés dans une Maison, & qu'on leur avoit entendu faire le récit de leur avanture à une

Avec un caractere si aimable, il n'est pas surprenant que les Japonois soient fort sensibles aux plaisirs de la société. Ils se donnent mutuellement à manger, avec une sorte de magnificence, qui ne préjudicie point à la sobriété. Ce qu'il y a d'incommode dans leurs festins, c'est un cérémonial qui ne finit point; mais il s'exerce avec autant d'ordre que de propreté. Dans un grand nombre de Domestiques, on n'entend pas une parole, & l'on ne remarque pas la moindre confusion. Les plats sont ornés de rubans de soie. On ne sert pas un oiseau qui n'ait le bec & les pattes dorées. Tout le reste est orné à proportion. La Fête est ordinairement accompagnée de musique. En un mot, il ne manque rien à la satisfaction des yeux & des oreilles; mais on a dû remarquer, dans le Journal de Kæmpfer (4), qu'il n'y a point d'excès à craindre du côté de la bonne chere.

DESCRIPTION DU JAPON.

Agrémens de la Société.

Bon ordre des Festins.

L'Historien, dont j'emprunte la plûpart de ces traits, ajoute, avec complaisance, que ce qui releve, dans les Japonois, l'éclat d'un si grand nombre de qualités distinguées, c'est un sentiment de Religion qui naît avec eux, & dont la vivacité surpasse l'opinion qu'on peut s'en former. On a dû long-tems, à cette heureuse disposition, les merveilleux progrès du Christianisme dans leurs Isles. Elle y a fait autant de Saints que de Chrétiens. Leur grandeur d'ame & le mépris qu'ils font de la vie, avoient fait prendre, à leur zéle pour la Foi, un caractere héroïque, dont les traits ne s'effaceront jamais dans les Fastes de l'Eglise. En effet ces deux qualités les éleveront toujours au-dessus de toutes les autres Nations de l'Asie. Leurs Histoires sont remplies d'événemens qui nous retracent les plus grandes actions des Ro-

Le caractere des Japonois a contribué aux progrès du Christianisme dans leurs Isles.

femme, qui étoit leur mere; qu'à cette nouvelle elle avoit jetté des cris lamentables, & qu'elle avoit ordonné à ses enfans de reporter la somme qu'ils avoient reçue, en protestant qu'elle aimoit mieux mourir de faim que de prolonger ses jours aux dépens de ceux de son fils. Le Juge informé, conçoit autant de pitié que d'admiration. Il fait venir son Prisonnier, il recommence les interrogations; & le trouvant ferme à se reconnoître coupable, il lui déclare enfin qu'il n'ignore rien. Après avoir tout éclairci, il l'embrasse tendrement, il se hâte d'aller faire son rapport au Cubosama, qui charmé d'une action si héroïque, voulut voir les trois freres, les combla de caresses, assigna au plus jeune quinze cens écus de rente, & cinq cens à chacun des deux autres. *Histoire du Japon, Tome I. page 143.*

Le point d'honneur ne porte pas ce Peuple à des actions moins extraordinaires. Kæmpfer raconte que deux Gentilshommes s'étant rencontrés sur un escalier du Palais Impérial, leurs épées se frotterent l'une contre l'autre. Celui qui descendoit s'offença de cet accident. L'autre s'excusa, en protestant que c'étoit l'effet du hasard. Il ajoûta que le malheur après tout n'étoit pas grand; que ce n'étoit que deux épées qui s'étoient touchées, & que l'une valoit bien l'autre. Je vais vous faire voir, reprit le premier, la différence qu'il y a de l'une à l'autre; & sur le champ, il tire son poignard & s'en ouvre le ventre. Le second, sans réplique, monte en diligence pour servir sur la table de l'Empereur, un plat qu'il tenoit en main, revient ensuite; & trouvant son Adversaire, qui expiroit, il lui dit qu'il l'auroit prévenu, s'il n'eût pas été occupé du service du Prince, mais qu'il le suivroit de près, pour lui faire voir que son épée valoit bien la sienne. Aussitôt, il se fendit le ventre, & tomba mort. Le Pere de Charlevoix n'ose décider s'il y a plus de fureur dans cette action, que dans celle de deux Européens, qui se coupent la gorge en duel. *Ubi sup.* page 146.

(4) On a vû, dans le Journal de Kæmpfer, qu'à Fiogo, petite ville de la Province de Setz, un Japonois se fit enterrer sous les fondemens d'un Ouvrage public, qui avoit été renversé plusieurs fois par des orages, pour appaiser les Dieux, à la colere desquels on attribuoit les obstacles. Quelques Auteurs en comptent trente, qui se dévouerent dans cette occasion.

DESCRIPTION DU JAPON.

Il ne nuit point à leur repos, non plus que leur Gouvernement.

mains. Ils ont eu leurs Décius, leurs Sevolas, & leurs Coclés. Des hommes qui portent si loin le mépris de la vie, sont capables de tout oser; & de-là vient aussi l'acharnement qui paroît dans toutes leurs guerres. Cependant on n'en doit pas conclure, avec plusieurs de nos Ecrivains, que leur Empire est aussi agité que la mer qui l'environne. Il est vrai, suivant la remarque de leur Historien, qu'à juger de leurs dispositions par ce qui s'y est passé depuis la fin du seiziéme siécle jusques vers le milieu du suivant, on pourroit croire que, si leur genie belliqueux les a toujours garantis d'une Domination étrangere (5), les défauts de leur Gouvernement exposent l'Etat à de continuelles révolutions. Mais vouloir inférer, de ce qui est arrivé sous deux ou trois regnes, que le Japon est mal gouverné, ce seroit prétendre, comme s'exprime le même Historien, qu'un homme n'est pas d'une bonne constitution, parce qu'il a essuié une longue & fâcheuse maladie. Mais, quand il y auroit quelque défaut dans la forme de leur Gouvernement, il ne sçauroit être reproché à ceux qui s'y trouvent assujettis; & les désordres qu'il a causés ne tombent point sur une Nation, dont une des principales vertus est la soumission & la fidélité pour ses Maîtres.

§ VI.

Villes, Bourgs, Villages, Châteaux, Jardins, Chemins, Voitures & Bâteaux du Japon.

Idée générale des Villes.

LA plûpart des Villes du Japon sont bien bâties & fort peuplées. On en compte, suivant Kæmpfer, jusqu'à treize mille, dont il eut l'occasion de voir trente-trois dans son Voyage à la Cour. Les rues en sont généralement régulieres. Elles s'étendent en droite ligne & se coupent à angles droits. Chaque Ville n'a que deux portes, qui ne sont pas plus remarquables par leur beauté, que celles qui sont au bout de chaque rue, & qu'on ferme réguliérement toutes les nuits, mais aux deux côtés desquelles on éleve, quelquefois, pour l'ornement, des pans de muraille, qui ne s'étendent pas bien loin. Dans les grandes Villes, & dans celles qui sont la résidence de quelque Prince, ces deux portes sont plus ornées, mieux entretenues, & soigneusement gardées. Le reste est ordinairement tout ouvert, ou quelquefois ceint d'une haie ou d'un fossé. Les Villes frontieres du Domaine Impérial ne sont guéres mieux fortifiées que les autres; mais dans les passages étroits qui y conduisent, & qu'il est difficile d'éviter, elles sont défendues par de bonnes portes, avec une Garde nombreuse, qui n'y laisse entrer personne sans examen (6).

Place & Poteaux qui servent à la publication des ordres.

Toutes les Villes ont une Place fermée de grilles, qui se nomme Fudanoisiusi, d'où l'on annonce, au Peuple, la *Volonté suprême*, comme les Japonois

(5) Les Annales du Japon racontent deux tentatives des Tartares sur cet Empire; & Marc Pol, qui étoit alors à la Cour de la Chine, en parle aussi dans ses Relations. Elles n'eurent aucun succès. Les Japonois seroient plus capables de faire des Conquêtes, s'ils n'étoient persuadés qu'elles seroient nuisibles à leur repos.

(6) Kæmpfer, Tome II. pages 220, 221.

ponois s'expriment, c'est-à-dire, les Edits & les Ordres particuliers de l'Empereur. C'est le Seigneur, ou le Gouverneur de la Province, qui les fait publier en son propre nom ; & pour l'instruction des Passans, ils sont écrits en gros caracteres sur une planche quarrée, longue d'un pied ou deux, attachée au-dessus d'un Poteau, qui a pour le moins deux toises de hauteur. Les principales de ces planches contiennent l'Edit qui regarde le Christianisme : mais, comme les Seigneurs y placent aussi leurs propres Ordres, le nombre en est quelquefois si grand, qu'il est presqu'impossible de les voir, & de les lire tous. On place quelquefois, sur le Poteau, des pieces de monnoie, qui doivent être la récompense de ceux qui donneront des lumieres sur ce qu'on veut découvrir. On trouve de ces Poteaux, jusques dans les villages & sur les grandes routes.

Description du Japon.

Description des Maisons Japonoises.

Les Maisons des Particuliers, dans les Villes, ne doivent point avoir plus de six toises de hauteur ; & rarement sont-elles si hautes, à moins qu'on n'en veuille faire des Magasins. Les Palais mêmes des Empereurs n'ont qu'un étage, quoiqu'on en voie quelquefois deux, aux Maisons particulieres. C'est la crainte des tremblemens de terre, assez fréquens au Japon, qui assujettit les Habitans à cette méthode. Mais, si ces Edifices ne peuvent être comparés aux nôtres, pour la solidité, ni pour l'élevation, ils ne leur cédent rien pour la commodité ni pour l'agrément. Presque toutes les Maisons du Japon sont bâties de bois. Le premier plan, ou le rez-de-chaussée, est élevé de quatre ou cinq pieds, pour le garantir de l'humidité. Il ne paroît pas que l'usage des caves y soit connu. Kæmpfer a déja fait remarquer que, pour précaution contre le feu, chaque Maison doit avoir un endroit séparé, & fermé d'un mur de maçonnerie, où l'on renferme ce qu'on a de plus précieux. Les autres murailles sont de planches, & couvertes de grosses nattes, qui sont jointes avec beaucoup d'art.

Les Maisons des personnes de distinction sont divisées en deux appartemens; l'un pour les femmes, qui ne se montre que rarement ; l'autre ouvert, pour les usages communs de la vie & de la société. La plus belle porcelaine, ces Cabinets, ces coffres si renommés, ne servent point dans les Salles où tout le monde est reçu. On les tient dans des lieux plus sûrs ; & le reste de la Maison est orné de porcelaines communes, de pots pleins de thé, de peintures, d'armes & d'armoiries. Le plancher est couvert de nattes doubles & bien rembourrées, dont les bordures sont des franges & des broderies. Chaque natte, suivant la Loi, doit avoir une toise de longueur, sur une demie de largeur. La grandeur d'une chambre, comme on l'a déja fait observer, se mesure par le nombre des nattes.

Appartemens & meubles.

Les deux appartemens, qui divisent le corps de la Maison, sont composés de plusieurs chambres, séparées, comme on l'a vû dans le Palais même de l'Empereur, par de simples cloisons, ou plutôt par des especes de paravents, qu'on peut avancer ou reculer, pour élargir les chambres, ou les rétrécir, suivant le besoin. Dans les Maisons les plus magnifiques, les cloisons & les portes des chambres sont couvertes de papier ; mais il est orné de fleurs d'or ou d'argent, quelquefois de peintures, dont le platfond est toujours embelli. Il n'y a pas un coin qui n'offre quelque chose de riant. A la vérité, tous ces agrémens coûtent peu ; & l'on n'y employe que des matériaux

communs. Cependant on observe qu'ils contribuent, autant que la position des appartemens, à rendre les Maisons fort saines. Premiérement, tout est de sapin & de cedre. En second lieu, les fenêtres sont tellement ouvertes, qu'en faisant changer de place aux cloisons, on donne à l'air un passage libre. Le toît, qu'on couvre de planches ou de bardeau, est soutenu par de grosses poutres; & si la Maison a deux étages, le second est toujours bâti plus solidement que le premier. L'expérience a fait connoître qu'un Edifice en résiste mieux aux tremblemens de terre. Les dehors n'ont rien d'agréable pour la construction; mais les planches, qui forment les murailles, sont enduites d'une terre grasse & de plusieurs couches de vernis. Les toîts mêmes en sont couverts. Ce vernis est relevé de dorures & de peintures. Les fenêtres sont chargées de pots de fleurs; & l'on y supplée par des fleurs artificielles, lorsque la nature en refuse d'autres. Dans l'intérieur, le vernis n'est pas plus épargné. Les portes, les poteaux, une galerie, qui regne ordinairement sur le derriere de chaque Maison, & d'où l'on descend dans le jardin, en sont revêtues; & si le bois est si beau qu'on n'en veuille pas cacher les veines & les nuances, on se contente d'une couche legere & d'un vernis transparent. On ne trouve, dans les chambres, ni bancs, ni chaises. L'usage, au Japon, comme dans tout le reste de l'Asie, est de s'asseoir à terre; &, pour ménager les nattes, on quitte, en entrant dans la Maison, les sandales, qui sont la chaussure du pays. Ces mêmes nattes servent de lit pour le sommeil, avec une machine de bois qui tient lieu d'oreiller. Mais les personnes aisées y étendent un riche tapis. L'oreiller est un petit coffre, de forme à-peu-près cubique, composé de six petits ais, joints fort proprement & vernissés. La plûpart des autres ustenciles sont d'un bois mince, revêtu d'un vernis épais, dont la couleur est un rouge foncé. Les fenêtres sont de papier, avec des volets de bois en dedans & en dehors; mais on ne les ferme que la nuit, & jamais ils ne paroissent pendant le jour. Leur unique usage est de fermer la Maison, du côté de la cour & de la galerie.

Ornemens extérieurs.

Ornemens des Salles de Compagnie.

La Salle, où l'on reçoit compagnie, a toujours une grande armoire vis-à-vis la porte; & c'est contre cette armoire, qu'on place les personnes dont on reçoit la visite. A côté est un buffet, sur lequel on met quelques Livres qui traitent de Religion. La porte est accompagnée d'un balcon, par lequel, sans se lever du lieu où l'on est assis, la vûe donne sur la campagne, ou sur la rue, ou sur le jardin. Comme les cheminées ne sont pas en usage au Japon, on ménage, sous le plancher des plus grandes chambres, un trou quarré & muré, qu'on remplit de charbons allumés, ou de cendre chaude, & qui donne une chaleur suffisante, Quelquefois on met, sur ce foier, une table basse, qu'on couvre d'un tapis, sur lequel on se tient assis dans le grand froid. Si la chambre n'a point de foier, on y supplée par des pots de cuivre & de terre, qui produisent le même effet. Au lieu de pincettes, on se sert de barres de fer pour attiser le feu, avec autant d'adresse qu'on use de deux petits bâtons pour manger.

Meubles d'amusement.

Dans les Maisons des Grands, ou des personnes fort riches, & dans les grandes Hôtelleries, on trouve quantité de choses curieuses, qui servent d'amusement. C'est premiérement un grand papier, bordé d'un cadre de broderie fort riche, qui contient la figure d'une Divinité, ou de quelque per-

ſonne renommée par ſa vertu. Le pinceau en paroît groſſier ; mais les traits en ſont hardis, & ſi fidéles, qu'on eſt frappé de la reſſemblance. Quelquefois, au lieu d'un Portrait, on ſe contente de tracer, ſur le papier, une Sentence Morale de quelque fameux Philoſophe, ou d'un Poëte célébre. On voit, d'un autre côté, des peintures qui repréſentent de vieux Chinois en groteſque, des arbres, des payſages. On voit des pots de fleurs, qu'on a ſoin de changer, ſuivant la ſaiſon, & d'entrelaſſer de branches, avec un art & un goût ſurprenant; des caſſolettes de cuivre, jettées en moule, dans la forme d'une grue, d'un lion, ou de quelque autre animal, & toujours d'un travail exquis; des pieces d'un bois rare, dont les veines & les couleurs ſe font admirer par leur diſpoſition, ſoit qu'elles ſoient l'ouvrage de la nature ou de l'art; des toilettes de rezeau, ou des étoffes à ramage, parfaitement travaillées, ſemblables à celles dont on orne les balcons, les fenêtres, le haut des portes & les Paravents; enfin de la vaiſſelle, des porcelaines, & d'autres uſtenciles, rangés en fort bel ordre.

Jardins Japonois, & leurs ſingularités.

Mais ce qu'on trouve de plus curieux dans les grandes Maiſons, c'eſt le Jardin, avec ſes ornemens. Tous les Voyageurs conviennent qu'on ne ſe laſſe point d'en admirer la magnificence & le goût. Il occupe tout l'eſpace, qui eſt derriere la Maiſon. Il eſt ordinairement quarré & muré, en maniere de citerne; ce qui fait juger que le terrain eſt creuſé à quelque profondeur. On y deſcend par une galerie, qui avance derriere la Maiſon, & qui eſt terminée par des bains ; car les Japonois ont l'uſage de ſe baigner & de ſe faire ſuer tous les jours au ſoir.

Une partie du jardin eſt pavée de pierres rondes, de diverſes couleurs, qu'on prend au fond des rivieres, & ſur le bord de la mer. Le reſte eſt couvert de gravier, qui ſe nettoie ſoigneuſement. Dans toutes les autres parties, il regne une apparence de déſordre, qui eſt d'un agrément infini. Les plus grandes pierres occupent le milieu, & forment une allée, dans laquelle on peut ſe promener. Des plantes, qui portent des fleurs, entre leſquelles il y en a toujours quelqu'une de rare, ſont diſpoſées d'eſpace en eſpace, & forment la plus agréable variété. A l'un des coins du quarré, un petit rocher, parfaitement imité de la nature, orné de figures d'oiſeaux, ou d'inſectes d'airain, offre une caſcade, formée par un petit ruiſſeau, qui ſe précipite avec un doux murmure. Il eſt accompagné d'un petit bois, planté à la main, & compoſé d'arbres qui peuvent croître fort près les uns des autres. Enfin, l'on trouve, dans un autre endroit, un petit vivier, environné d'arbres & rempli de poiſſon. Si le terrain ne permet pas d'y faire un jardin de cette forme, on y ſupplée par des arbres à fruits, tels que des pruniers, des ceriſiers, ou des abricotiers. Kæmpfer ajoute qu'on a ſoin de les greffer, non pour en rendre le fruit meilleur, mais pour y faire croître les fleurs avec plus d'abondance. Ces arbres ſont d'autant plus eſtimés, qu'ils ſont plus vieux, plus tortus & plus difformes. On en laiſſe quelquefois croître aſſez les branches, pour les faire entrer dans les chambres : mais l'uſage ordinaire eſt de les ébrancher, pour leur faire porter des fleurs plus larges & en plus grand nombre. Elles ſont en effet d'une grandeur ſinguliere, ſouvent doubles, & d'un très bel incarnat. Dans les petites Maiſons, qui ne peuvent pas même avoir de ces arbres, on pratique une ou-

DESCRIPTION DU JAPON.

verture, où l'on entretient, dans une cuve pleine d'eau, des poissons qui ont la queue dorée ou argentée. On y ajoute quelques pots à fleurs, ou certains arbres nains, qui croissent aisément dans le plus mauvais terrain, pourvû que la racine soit toujours dans l'eau. Le peuple même en plante souvent de cette espece, devant les portes des Maisons.

Maisons des Bourgs & des Villages.

Les Bourgs & les Villages, dont Kæmpfer fait monter le nombre jusqu'à neuf cens mille huit cens cinquante-huit, & qui sont ordinairement situés le long des grands chemins, paroissent fort peuplés, surtout dans la grande Isle de Nipon. La plûpart ne consistent que dans une double rangée de Maisons, mais si longue que, d'un Village à l'autre, il n'y a presque point de séparation. Ainsi toutes les routes un peu fréquentées n'offrent, des deux côtés, qu'une suite continuelle de Maisons. Celles des simples Paysans méritent peu de remarque. Elles sont composées de quatre murailles basses, couvertes d'un toît de chaume ou de bardeau. Sur le derriere, le plancher est un peu plus élevé, parce que c'est la partie du foier. Tout le reste est couvert de nattes assez propres. Derriere la porte de la rue, qui est toujours ouverte, on voit pendre une rangée de grosses cordes, qui forment une espece de jalousie, au travers de laquelle on peut voir sans être vû. Les apparences ne font pas juger avantageusement de la richesse de ces Maisons; mais, avec quelques provisions de riz, de racines & de légumes, tous les Habitans subsistent, se portent bien & vivent contens. On ne cesse pas d'admirer, au Japon, le nombre de boutiques, qui se trouvent dans toutes les Villes & jusques dans les moindres Villages; & l'on a peine à comprendre comment un Pays séparé du reste du Monde, & qui n'a qu'un fort petit Commerce au-dehors, en peut faire un si grand dans son propre sein.

Commerce surprenant dans l'intérieur du Japon.

On a fait observer que hors des Villes & des Villages, & toujours à l'Occident, il y a des Places destinées à l'exécution des Criminels. Il est aisé de les reconnoître, aux poteaux & aux instrumens qu'on y laisse, pour inspirer de la terreur aux Passans.

Châteaux des Princes & des Seigneurs Japonois.

Les Châteaux des Princes sont ordinairement situés, ou sur les bords des grandes rivieres, ou dans quelque endroit élevé; & la plûpart occupent un fort grand terrain, avec trois enceintes, dont chacune a son fossé, une muraille de pierre ou de terre, & une porte fortifiée. Le centre, qui sert de logement au Maître, est relevé par une tour blanche & quarrée, à trois étages, dont le toît forme une sorte de couronne ou de guirlande. Les Gentilshommes, les Intendans, les Sécretaires & les autres Officiers, sont logés dans la seconde enceinte; les Soldats & les Valets, dans la premiere. Tous les espaces vuides sont cultivés, & l'on y seme du riz. La totalité des Edifices, qui sont relevées par une profusion de peintures & de vernis, les murailles, qui sont blanchies, les bastions, les portes, au-dessus desquelles il y a toujours quelque petit Bâtiment, & la tour du centre, forment, de loin, une assez belle Perspective. Le dehors offre ordinairement une Place, où se fait la revûe des troupes. Kæmpfer observe que, pour un pays où le canon n'est presque pas en usage, les Fortifications de ces Châteaux sont assez bonnes. Quoique les Seigneurs soient obligés de les entretenir soigneusement, ils ont besoin d'une permission expresse de l'Empereur, pour faire relever les parties qui tombent par quelque accident. Elle s'accorde très rarement,

parce qu'aujoujourd'hui la politique des Monarques Japonois ne souffre plus qu'on bâtisse de nouveaux Châteaux. Du tems de Kæmpfer, le nombre en étoit déja réduit à cent quarante-six, dans toute l'étendue de l'Empire; la plûpart à la porte des grandes Villes.

Description du Japon.

On a vû, dans le Journal du même Voyageur, la Description du Château Impérial de Jedo.

Grands chemins, & leurs commodités.

Ses observations, sur les grands Chemins, dans son premier Voyage à la Cour, ont déja dû faire prendre une haute idée de cette partie de la Police du Japon. Il a fait remarquer que non-seulement les Provinces, mais les Districts particuliers sont séparés par de belles routes, dont la plûpart ont tant de largeur, que les plus grands trains des Princes & des Seigneurs peuvent s'y croiser sans désordre; que, dans les Isles fréquentées, les distances sont marquées réguliérement, & que toutes ces marques commencent à se compter depuis le grand Pont de Jedo, qui se nomme par excellence Niponba, ou le Pont du Japon; qu'à l'extrêmité de chaque Province & de chaque District, on apprend, par des inscriptions en gros caracteres, quel est le canton, quelles sont les terres où l'on se trouve, & de combien de millles, la Ville, ou le Château le plus proche en est éloigné. Les moindres chemins sont bordés de sapins ou d'autres arbres, & rafraîchis par des fontaines. On y a creusé des fossés & des canaux, pour en faire écouler les eaux dans les terres basses. On y a construit des digues, pour arrêter celles qui, tombant des lieux élevés, y pourroient causer des inondations. Il n'y a que les neiges, auxquelles on n'a pas trouvé le moyen de remédier, & dont l'abondance est d'une extrême incommodité pendant l'hyver. Au reste, ce sont les Villages les plus voisins, qui sont chargés de ces travaux publics. Les chemins sont nettoiés tous les jours; & lorsqu'une personne de haute distinction doit y passer, des Officiers, qui n'ont pas d'autres fonctions, marchent devant, pour y faire regner l'ordre. De distance en distance, on trouve des monceaux de sable, pour applanir & sécher les endroits qui sont rompus par les pluies. Les Seigneurs & les Gouverneurs des Provinces sont sûrs de rencontrer des cabinets de verdure, dressés pour eux, de trois en trois lieues, avec toutes les commodités qui peuvent diminuer la fatigue du Voyage. On ne doit pas s'imaginer que ce travail soit d'une grande dépense pour les Paysans; au contraire, tout ce qui peut salir les chemins, tourne à leur utilité : les branches des arbres leur tiennent lieu de bois de chauffage, qui est très rare dans quelques Provinces; les fruits, qui ne se mangent point, & toutes les autres immondices, servent à engraisser leurs terres. Aussi s'empressent-ils d'eux-mêmes à les venir enlever. On a formé des chemins, dans les montagnes les plus escarpées; on a bâti des ponts, sur toutes les rivieres qui peuvent en recevoir, & Kæmpfer en décrit un de quarante arches, & de quatre cens pas de longueur. La plûpart sont de bois de cedre, quelques-uns de pierres; & presque tous sont ornés de belles balustrades, sur lesquelles on voit regner, de chaque côté, une rangée de grosses boules de cuivre.

Habits de voyage.

Dans leurs Voyages, les Japonois ont l'usage d'une sorte de haut-de-chausses, extrêmement larges jusqu'aux genoux, d'où elles vont toujours en retrécissant jusqu'à la cheville du pied, & fendues des deux côtés pour recevoir les deux bords de la robbe, qui rendroient autrement la marche fort incom-

Description du Japon.

mode. Les uns portent aussi une espce de juste-au-corps, ou de manteau court; & d'autres, au lieu de faire descendre les haut-de-chausses assez bas pour couvrir la jambe, y suppléent par de larges rubans, dont ils se couvrent, depuis les genoux jusqu'aux pieds. Les Domestiques & les Porte-faix se troussent entiérement jusqu'à la ceinture, sans aucun égard pour la pudeur. Quoiqu'on ne sorte jamais, au Japon, sans un éventail à la main, celui qu'on porte en Voyage est remarquable par les noms des routes & des Hôtelleries, qui s'y trouvent marqués. On se munit aussi de petits livres, qui se vendent sur la route, & qui contiennent le prix des vivres (7).

Chevaux, selles, & voitures.

Kæmpfer prend plaisir à représenter la maniere, dont les Japonois sont à cheval. La selle est de bois, toute simple & toute unie, assez semblable, dit-il, aux bas des chevaux de poste de Suede; mais, pour ne pas blesser le cheval, elle est posée sur un petit coussin qu'on lui met sur le dos, avec une housse sur la croupe, qui offre les armes ou la marque du Cavalier. Une piece de drap assez grossier pend des deux côtés; & si le tems est mauvais, on en attache les deux bouts sous le ventre de l'animal, pour le garantir de la crotte. Sa tête est couverte d'un rezeau, dont les fils sont déliés, mais capables de la défendre de la piquure des mouches, qui sont fort incommodes au Japon. On lui met des sonnettes au cou, au poitrail, & dans plusieurs autres endroits. On passe, par-dessus la selle, deux courroies, qui, pendant à droite & à gauche, soutiennent deux porte-manteaux en équilibre; & pour les affermir parfaitement, on met, par-dessus, une petite boete fort mince, qui pose sur la croupe, & qui est arrêtée à la selle avec des sangles. Cette boete, qu'on peut ouvrir sans la détacher, contient diverses choses qui peuvent servir aux besoins du Cavalier. Dans l'espace, qui demeure vuide entre les deux Porte-manteaux, on place un coussin, ou quelque chose de mou; & c'est-là que le Cavalier est assis, les jambes croisées, comme s'il étoit à terre sur sa natte; ou pendantes, s'il aime mieux cette situation. Il doit être fort attentif à se tenir assis sur le milieu; sans quoi il seroit menacé de tomber, ou de faire tomber le cheval même, qui n'est pas fort à l'aise sous un harnois de cette forme. Dans les chemins difficiles, un Valet tient la main sur la boete, qui sert à fixer le reste de l'équipage. Un Japonois, monté comme on le décrit, avec un large chapeau de paille, & un manteau de papier vernissé qui couvre l'homme & le cheval, pour les garantir de l'ardeur du Soleil & des autres injures de l'air, fait une figure des plus grotesques. Le Cavalier ne touche point à la bride de son cheval. C'est un Valet qui la tient, & qui marche au côté droit, près de la tête. Dans les visites, que les gens de qualité se rendent mutuellement, ils tiennent la bride eux-mêmes; mais le cheval n'en est pas moins conduit par un ou deux Valets, qui le tiennent par le mord. Les étrivieres étant fort courtes, un large cuir pend des deux côtés de la selle, à la maniere des Tartares. Les étriers sont de fer, ou d'un métal qui se nomme Sowansa. Ils sont épais & pesans, assez semblables dans leur forme à la plante des pieds; ouverts d'un côté, pour donner de la facilité à s'en débarrasser; ordinairement fort bien travaillés, & garnis d'argent. Les rênes sont de soie, attachées au mord (8).

Portrait d'un Japonois à cheval.

(7) Il n'est pas permis aux Hollandois du Japon, d'acheter de ces vivres. *Ibid*, p. 300.
(8) Page 302 & précédentes.

On a déja remarqué que les Japonois ne montent point à cheval par le côté, mais par le poitrail à droite; ce qui est fort incommode pour ceux qui n'ont pas beaucoup d'agilité.

Norimons & Cangos.

Les Voitures du Japon sont une maniere de voyager plus magnifiquement, mais avec plus de dépense. On s'en sert aussi dans les Villes. Ce sont des especes de litieres, qui sont portées par des Domestiques, ou par des Porteurs de profession. On en distingue deux sortes; celles des personnes de qualité s'appellent Norimons, & les autres *Cangos* (9). Rien n'est plus somptueux & plus éclatant que les beaux Norimons, surtout ceux dont on se sert dans les Villes, pour les visites ou pour les cérémonies. Leur forme n'est pas fort différente de celle des Cangos. Quelques-uns même n'en sont distingués, que par les bâtons qui servent à les porter. Ceux des Cangos sont simples, massifs, d'une seule piece, & plus petits. Ceux des Norimons sont plus grands, bien ornés, creux, composés de quatre petits ais d'un bois mince, proprement joints, courbés en arc & fort legers. Leur grosseur & leur longueur sont reglées par les Ordonnances Impériales, & proportionnées à la qualité du Maître; mais on a plus d'indulgence pour les Dames. Le dedans du Norimon est un quarré long, assez grand pour s'y tenir couché, fermé de bambous proprement entrelassés, vernissé, & quelquefois orné des plus belles peintures. Cette voiture n'a que deux fenêtres collatérales. Lorsqu'il pleut, on la couvre de papier vernissé, qui est à l'épreuve de la pluie, & de la même fabrique que le manteau des Cavaliers. On distingue encore la qualité de celui qui se fait porter dans un Norimon, par le nombre des Porteurs, & par la maniere dont ils prennent leurs bâtons. Si c'est un Prince du Sang, ou le Seigneur d'une Province, ils tiennent le bâton sur la paume de la main. Pour les personnes d'un rang inférieur, ils le portent sur leurs épaules. Ils ont tous la livrée de leur Maître; & dans les Voyages, ils sont en assez grand nombre pour se relever tour à tour. Il y a des Cangos que les personnes même de qualité préférent aux Norimons pour les Voyages, & qu'on est forcé d'employer pour passer les Montagnes. Ils sont petits; & l'on n'y est pas fort à l'aise, parce qu'on est obligé de s'y tenir courbé & d'y croiser les jambes. Kæmpfer les compare à des paniers, comme leur nom le signifie. Le couvert en est plat, & le fond concave. Les plus petits ont trois Porteurs, dans les chemins difficiles. On passe, avec ces voitures, par des lieux qu'on ne traverseroit point à cheval.

Leurs différences.

Maniere de voyager sur les rivieres.

Pour voyager sur les Rivieres, ou pour suivre les Côtes de la Mer, les Japonois ont des Barques, qui ressemblent beaucoup aux strubes de Russie, avec lesquelles on remonte le Volga, depuis Moscou jusqu'à Casan. Les voiles en sont moitié noires & moitié blanches. Mais certaines Rivieres, qui ont peu de profondeur & beaucoup de rapidité, ne se traversent qu'avec une sorte de Bac, dont le fond est plat, & si pliant, qu'il céde au sable, sur lequel il glisse doucement. En général, tous les Navires & les Bateaux du Japon sont de sapin ou de cedre; mais leur construction & leur forme sont proportionnées à leur usage. Les Barques de plaisir ont aussi la figure qui leur convient. La plûpart ne vont qu'à la rame; mais ils ont tous, deux

(9) Norimon signifie Chaise. Cangos signifie Hote ou Panier.

DESCRIPTION DU JAPON.

ponts ; le premier, fort bas & fort plat ; le ſecond, diviſé en pluſieurs Chambres, à l'aide des Paravents, avec des fenêtres, & toutes ſortes d'ornemens & de commodités.

Navires & Barques du Japon.

Les plus grands Bâtimens du Japon ſont des Navires Marchands, qui ne s'éloignent jamais beaucoup de l'Empire, mais qui ſervent à tranſporter d'une Iſle ou d'une Province à l'autre, des Paſſans ou des Marchandiſes. Cette courte navigation a beaucoup d'agrémens. Quoique la plûpart des petites Iſles, qu'on rencontre à chaque inſtant ſur ces routes, particuliérement celles qui ſont en ſi grand nombre entre Nipon & Xicoco, ſoient montagneuſes, incultes & ſtériles, on ne va jamais bien loin ſans en rencontrer quelqu'une, où l'on eſt ſûr de trouver un Havre commode, de l'eau douce, quelques terres aſſez bonnes, & par conſéquent un certain nombre d'Habitans. D'ailleurs, elles ne manquent point de bois, & la ſeule vûe de leurs Côtes forme une promenade agréable. Cependant Kæmpfer obſerve qu'avec des Bâtimens ſi fragiles, & dans une mer ſi redoutable, il faut être bien ſûr du tems pour oſer mettre à la voile : mais, depuis près d'un ſiécle, les Loix de l'Empire ne permettent point d'en conſtruire de plus forts ; quoique les marchandiſes n'y ſoient pas même à couvert de l'eau du Ciel, ni de celle des vagues. C'eſt une précaution des Empereurs, pour ôter à leurs Sujets juſqu'à la tentation d'entreprendre de longs Voyages. La pouppe eſt toute ouverte, & la fabrique ſi legere, qu'au moindre vent la prudence oblige de chercher un abri, ou, du moins, de jetter l'ancre & d'amener les voiles. En un mot, ſuivant la remarque de l'Hiſtorien du Japon, les Sauvages de la Floride & du Canada donnent moins au hazard, dans leurs Canots d'écorce & dans leurs moindres Pyrogues, que les Japonois dans leurs plus grands Vaiſſeaux.

La longueur ordinaire de ces Bâtimens eſt de quatorze toiſes, ſur quatre de largeur. Depuis le milieu juſqu'à l'éperon, ils vont en pointe, & les deux bouts de la quille s'élevent conſidérablement ſur l'eau. Le corps n'eſt pas convexe, comme celui des Navires Européens ; mais la partie, qui eſt dans l'eau, s'étend preſqu'en droite ligne. La pouppe, qui eſt large & plate, a dans le milieu une ouverture qui va juſqu'au fond de cale, & qui laiſſe voir preſque tout le dedans du Navire. Cette ouverture ne ſervoit, dans ſon invention, qu'à conduire plus facilement le gouvernail ; mais depuis que l'entrée du Japon eſt entiérement fermée aux Etrangers, elle eſt ordonnée par une Loi, pour empêcher qu'on ne conduiſe les Navires en pleine mer. Le tillac s'éleve un peu vers la pouppe, & s'élargit vers les côtés. Les planches, qui le compoſent, ne ſont ni fermes, ni liées enſemble ; & lorſque le Bâtiment a toute ſa charge, il excéde fort peu la ſurface de l'eau. Une eſpece de cabane, de la hauteur d'un homme, le couvre preſqu'entiérement, & ne laiſſe qu'un petit eſpace vers l'éperon, qui ſert de magaſin pour y ſerrer les ancres & les cordages. Elle avance d'environ deux pieds, de chaque côté, hors du Vaiſſeau, avec des fenêtres tout au tour. Dans le fond, elle a de petites Chambres pour les Paſſagers, diviſées par des paravents & des portes ; & les planchers ſont couverts de nattes. C'eſt toujours la plus reculée, qui paſſe pour la plus honorable. Le deſſus, ou le pont le plus élevé, eſt un peu plat. Les planches en ſont bien jointes.

Lorſqu'il

Lorsqu'il pleut, on amene le mât, sur ce Pont; & par-dessus on étend la voile, ou des nattes de paille, pour couvrir les Matelots.

DESCRIPTION DU JAPON.

Voiles, cables & rames.

Les Vaisseaux Japonois n'ont qu'une seule voile, qui est de chanvre & fort grande. Ils n'ont aussi qu'un mât, placé à cinq ou six pieds du milieu, du côté de la pouppe. Il est de la longueur du Bâtiment, & se baisse ou se leve avec des poulies. Les ancres sont de fer, & les cables de paille cordonnée, mais plus forts qu'on ne peut se l'imaginer. Un Vaisseau a depuis trente jusqu'à cinquante Rameurs, toujours prêts à suppléer au vent, lorsqu'il tombe. Ils sont assis sur des bancs, du côté de la pouppe, & rament en cadence sur un air de chanson, ou sur quelque autre bruit réglé. Ils n'étendent point leurs rames à la maniere des Européens, droit en avant, pour fendre la surface de l'eau; mais ils les laissent tomber perpendiculairement & les relevent. Cette méthode est meilleure & moins pénible que la nôtre, surtout pour un pays où les Vaisseaux passent fort près les uns des autres, parce que les Canaux sont fort étroits, & où les bancs des Rameurs sont fort élevés. C'est par la même raison, que les rames sont un peu recourbées, avec un joint mobile au milieu, qui cédant à la pression de l'eau donne plus de facilité à les relever. Dans tous ces Bâtimens, les diverses pieces de la charpente, & les planches, sont attachées ensemble avec des crampons & des bandes de cuivre. L'éperon est orné d'un nœud de franges, composé de petits cordons noirs. Les personnes de qualité font tendre leurs cabanes d'un pavillon de drap, qui porte leurs armoiries. Leur pique, qui est la marque de leur autorité, est plantée sur l'arriere, à côté du gouvernail; & de l'autre côté, les Pilotes ont une girouette. Aussi-tôt qu'on a jetté l'ancre, on ôte le gouvernail, dont on appuie le bout sur le rivage, pour faire une espece de Pont qui mene à terre, en passant par l'ouverture de la pouppe (10).

Ornemens pour les personnes de qualité.

Postes établies sur les routes.

En faveur de ceux qui voyagent, les principaux Villages ont des Postes, qui appartiennent au Seigneur, & qui se nomment Siuku, où l'on trouve en tout tems, à des prix réglés, un nombre suffisant de chevaux, de Porteurs, de Valets, & de tout ce qui est nécessaire pour la diligence ou la commodité de la route. Leur distance ordinaire est d'un mille & demi, & jamais de plus de quatre milles. Kæmpfer en compta cinquante-six entre Osacka & Jedo. Elles sont remplies de Clercs & de Teneurs de Livres, qui tiennent regître de ce qui s'y passe chaque jour, & de Messagers établis pour les Lettres & les Edits de l'Empereur. Ces Lettres, qui doivent être portées à la poste voisine, aussi-tôt qu'elles arrivent, sont renfermées dans une petite boete, revêtue d'un vernis noir, avec les armes Impériales; & le Messager les porte sur son épaule, attachées au bout d'un petit bâton. Il est toujours accompagné d'un autre, qui prendroit sa place, s'il lui arrivoit quelque accident. Tous les Voyageurs, sans exception de rang & de qualité, doivent sortir du chemin, pour laisser le passage plus libre à ces Messagers, qui se font reconnoître par le son d'une petite cloche.

Messagers Impériaux.

Grandes Hôtelleries. Leur description.

Les Maisons de Poste ne servent point de logement; mais les Hôtelleries sont en grand nombre, & fort bonnes sur toutes les routes, particuliére-

(10) Kæmpfer, pages 517 & précédentes.

DESCRIPTION DU JAPON.

ment dans les lieux où la Poste est établie. Elles sont toutes à deux étages mais le plus bas ne peut guéres servir que de Magasin. Quoiqu'elles n'ayent pas plus de largeur que les Maisons communes, elles ont quelquefois quarante toises de profondeur, & la plûpart sont accompagnées d'un Tsuboo, c'est à-dire, d'un jardin fermé de murailles blanches. Ces Maisons sont bien percées de fenêtres, avec de simples jalousies, qu'on laisse ouvertes tout le jour; & lorsqu'il ne s'y trouve pas quelque personne de qualité, avec sa suite, on ôte aussi les paravents qui divisent les chambres; ce qui laisse un passage libre à la vûe, de la rue jusqu'au fond du jardin. Le plancher n'est élevé que d'environ une toise & demie, au-dessus du rez-de-chaussée; & s'avançant à quelque distance hors de la muraille, du côté de la rue, comme de celui du jardin, il forme une espece de petit banc, ou de galerie, qui est couverte d'un toît, sous lequel on peut se promener ou s'asseoir. Les Voyageurs peuvent aussi monter de-là sur leurs chevaux. Dans les grandes Hôtelleries, on trouve un passage pour la commodité des personnes de distinction. Ils peuvent y entrer dans leurs voitures, & se rendre à leurs appartemens, sans traverser le devant de l'Edifice, qui est ordinairement mal propre, obscur, exposé à la fumée de la Cuisine, & dont les chambres ne sont séparées que par de mauvais treillis. C'est le logement des Domestiques & de ceux qui voyagent à pied; tandis que les Voyageurs de quelque apparence sont reçus dans les appartemens de derriere, où tout est d'une propreté charmante. On n'apperçoit pas la moindre tache sur les murs, ni sur les paravents & les planchers. Il n'y a point d'Hôtellerie qui n'ait ses bains & ses étuves. On y est servi, comme les plus grands Seigneurs le sont dans leurs Palais. Aussi n'en sort-on point, sans avoir fait nettoier l'appartement qu'on occupoit. La plûpart des ustenciles, étant d'un bois fort mince, & revêtus d'un vernis épais, se lavent facilement avec de l'eau chaude, & sont essuiés avec un linge fort net. Tous les ornemens, qu'on a représentés dans les Palais, se trouvent dans les grandes Hôtelleries; particuliérement les Latrines & les Bains, dont on a cru devoir remettre ici la description, parce qu'il paroîtra plus surprenant que les Japonois portent la propreté si loin dans leurs logemens publics.

Description des Latrines & des Bains Japonois.

La petite galerie, qui avance de la Maison sur le jardin, conduit aux Latrines & aux Bains. Les Latrines sont bâties à l'un des côtés du derriere de la Maison. Elles ont toujours deux portes. On trouve, à l'entrée, de petites nattes neuves, pour l'usage de ceux qui ne veulent pas toucher la terre à pieds nuds, quoiqu'on la tienne constamment fort séche & fort nette. On s'y assied, à la maniere des Asiatiques, sur un trou, qui est ouvert dans le plancher, & dont le fond est rempli de menue paille, où l'ordure se perd sur le champ. A l'arrivée des personnes de qualité, on couvre, d'une feuille de papier net, la planche qui est vis-à-vis du trou, les verroux des deux portes, & toutes les autres choses auxquelles on peut porter la main. A peu de distance est un bassin plein d'eau, pour se laver. C'est une pierre inégale, de figure oblongue, dont la partie supérieure est taillée en forme de cuve. Un seau neuf de Bambou pend auprès, couvert d'une belle planche de sapin, ou de cyprès, à laquelle on attache une nouvelle anse de bambou, chaque fois qu'on s'en est servi.

Le Bain est ordinairement bâti sur le derriere du jardin, & composé de bois de cyprès. Il renferme ce que les Japonois nomment un Froo, c'est-à-dire, une Etuve; & un Ciffroo, qui signifie un Bain chaud. On les chauffe & on les dispose chaque jour au soir, parce que l'usage est de se baigner ou de se faire suer à la fin de la journée. Les Japonois peuvent se deshabiller en un instant; ils n'ont qu'à détacher leur ceinture, pour faire tomber tous leurs habits à la fois, & demeurer entiérement nuds, à la réserve d'une petite bande, qu'ils portent sur la chair, & qui leur couvre le milieu du corps. Le Froo, ou l'Etuve, est une espece de coffre, ou de poële, presque cubique, qui est élevé de trois ou quatre pieds au-dessus de la terre, & bâti contre le mur. Il n'a pas tout-à-fait une toise de hauteur; mais il n'en a pas moins d'une & demie, en longueur & en largeur. Le plancher est composé de lattes ou de petites planches applanies, qui sont éloignées de quelques pouces l'une de l'autre, pour donner passage aux vapeurs qui s'élevent, & une issue commode à l'eau, dont on se lave. On entre, ou plutôt, on se glisse dedans par une petite porte. Il y a deux autres ouvertures, une à chaque côté, pour laisser exhaler l'humidité superflue. L'espace vuide, qui se trouve sous le poële jusqu'au plancher, est fermé d'un mur, pour empêcher que la chaleur ne se répande sur les côtés. La fournaise est directement sous l'Etuve, & l'ouverture, pour le feu, en est fermée du côté du Bain, de peur qu'il n'y entre de la fumée; mais une partie de la fournaise avance dans la cour où l'on met l'eau & les plantes nécessaires. Aussi-tôt que le feu est allumé, on ferme cette partie avec une douve, pour faire monter l'humidité & les vapeurs dans l'Etuve, au travers de la partie intérieure, qui est couverte. Il y a toujours deux cuves pleines; l'une d'eau chaude, & l'autre d'eau froide (11).

Description du Japon.
Froo & Ciffroo

Outre ces belles Hôtelleries, on en trouve, sur toutes les routes, un grand nombre de petites, avec une infinité de Cabarets, & de Boutiques de Rôtisseurs, de Pâtissiers, de Confituriers, au milieu même des forêts & sur les montagnes, où ceux qui voyagent à pied, peuvent se faire donner, en tout tems & à vil prix, quelque chose de chaud à manger, & du thé, du sacki ou d'autres liqueurs. Les plus pauvres de ces Maisons offrent toujours aux Passans quelque objet capable de les attirer : c'est un jardin ou un verger, qu'on peut voir de la rue, & dont les belles fleurs, ou quelque petit ruisseau d'eau pure, qui tombe d'un rocher voisin, invitent un Voyageur à venir s'y reposer à l'ombre : ce sont de grands pots, remplies de branches fleuries, & disposés dans une forme curieuse : souvent c'est une jolie Servante, ou quelques jeunes Filles bien mises, qui n'épargnent rien pour inspirer le goût de leurs rafraîchissemens. Elles tiennent les vivres devant le feu, dans un endroit ouvert, attachés à des brochettes de bambou, & prêts sur le champ, pour ceux qui ne veulent pas s'arrêter. Aussi-tôt qu'elles voient venir quelqu'un de loin, elles allument le feu, pour faire juger que tout est apprêté à l'instant On les entend chanter, rire, vanter leurs marchandises. Les vivres, qui se vendent dans les Rôtisseries, sont des *Mans-*

Petites Hôtelleries, & autres rafraîchissemens.

Amorces, pour attirer les Paisans.

(11) Kæmpfer, pages 318 & 319. Il manque quelque chose à la netteté de cette description, peut-être n'en faut-il accuser que les Traducteurs.

DESCRIPTION DU JAPON.

Vivres & mets qui se vendent dans ces lieux.

je, sortes de gâteaux ronds, dont les Japonois tiennent l'usage des Portugais, de la grosseur d'un œuf de poule, & souvent remplis de farine de fèves noirs & de sucre : des gâteaux de *Kaad*, racine qui se trouve sur les montagnes, qu'on coupe par tranches rondes, & dont on fait une gelée après les avoir fait rôtir; des escargots; des huitres; diverses sortes de poisson, bouilli ou mariné; de la *Laxe* Chinoise, qui est une espece de bouillie claire, de pâte fine de belle fleur de froment, coupée par petites tranches longues & minces, & cuites au four: toutes sortes de plantes, de racines & de rejettons que la saison fournit, proprement nettoyées & bouillies à l'eau avec du sel; une infinité d'autres mets, particuliers au Pays, & dont la simplicité prouve, suivant l'observation de Kæmpfer, l'ancienne pauvreté des Japonois, & la stérilité naturelle du Pays, avant qu'une laborieuse culture l'eût rendu tel qu'il est à présent. La sauce ordinaire, pour tous ces mets, est un peu de soije, mêlé avec du saki. On orne le plat de feuilles de sansjo, ou de tranches de gingembre & d'écorce de limon. Les confitures sont généralement plus agréables à la vûe qu'au goût, & d'une dureté qui les rend difficiles à mâcher. Le thé, qui se vend à chaque pas, dans des cabanes qui n'ont pas d'autre usage, n'est pas de la meilleure sorte : ce ne sont que les feuilles les plus larges, qui restent sur l'arbrisseau, pour la troisiéme récolte, après que les plus jeunes & les plus tendres ont été enlevées deux fois. Au lieu d'être roulées & frisées, comme le meilleur thé, elles sont simplement rôties dans une poële; après quoi on les met dans des corbeilles de paille, sous le toît des Maisons, proche de l'ouverture qui sert de passage à la fumée. Le peuple Japonois croit ce thé plus sain, pour un usage constant, que les feuilles jeunes & tendres, qui sont le partage des personnes riches; & la maniere de le préparer ne suppose pas beaucoup de délicatesse : on en prend une bonne poignée, qu'on fait bouillir dans un grand chaudron de fer. Quelquefois on le met dans un petit sac, ou dans un petit panier qui surnâge. C'est cette décoction, mêlée d'un peu d'eau froide, qu'on présente aux Voyageurs (12).

Thé populaire.

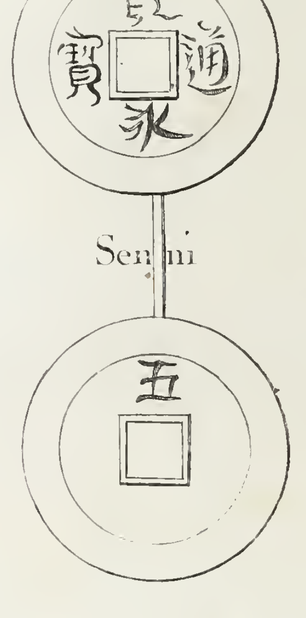
Combien les grands chemins du Japon sont peuplés.

Avec tant de commodités pour les Voyages, il n'est pas surprenant que la plûpart des grands chemins soient aussi peuplées que les Villes. Kæmpfer assure qu'ayant passé quatre fois dans le Tokaido, qui est à la vérité une route des plus fréquentées du Japon, il y a vû plus de monde que dans les rues des plus grandes villes de l'Europe. Comme tous les Princes & les Seigneurs de l'Empire sont obligés de paroître à la Cour une fois l'année, ils doivent passer deux fois sur les grandes routes; c'est-à-dire, lorsqu'ils vont à Jedo & lorsqu'ils en reviennent. Ils font ce Voyage avec toute la pompe qu'ils croyent convenable à leur rang, & au respect qu'ils portent à leur Maître. La suite de quelques-uns des premiers Princes de l'Empire est si nombreuse, qu'elle tient quelques journées de chemin. On rencontre ordinairement, pendant deux jours consécutifs, le bagage d'un Prince, composé des Officiers subalternes & des Valets, dispersés en plusieurs bandes. Le Prince même ne paroît que le troisiéme jour, suivi d'une grosse Cour, qui marche dans un ordre admirable. On compte que le cortege d'un des

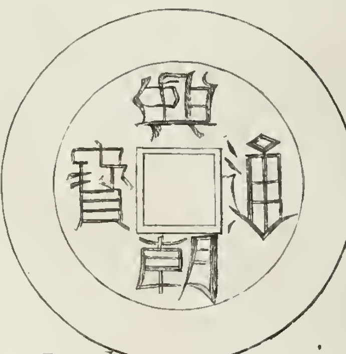
Causes de ce mouvement.

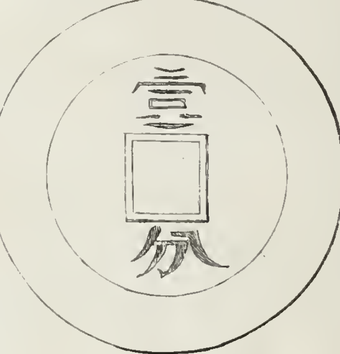
(12) Page 344 & précédentes.

Monoies du Japon.



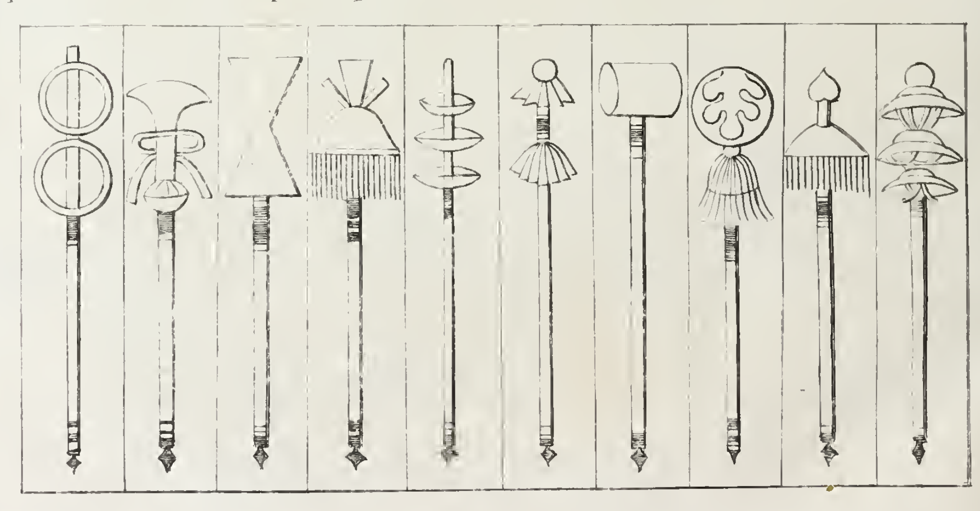
Schuit





Double Senni

Marques d'honneur qu'on porte devant les Princes et les Grands



principaux *Daimios*, est composé d'environ vingt mille hommes; celui d'un Siomjo, de dix mille; & celui d'un Gouverneur des Villes Impériales, ou des terres du Domaine, de plusieurs centaines, suivant sa distinction & ses revenus. Quoique les chemins soient assez grands pour suffire au passage, il est impossible que de si nombreuses troupes ne se nuisent beaucoup dans les Siukus; car souvent de grands Villages entiers ne peuvent contenir le cortege d'un seul Daimio. C'est pour prévenir cet inconvénient, que les Princes & les Seigneurs font avertir d'avance les Siukus, & toutes les Hôtelleries par lesquelles ils doivent passer. Sur cet avis on instruit les Villes, les Villages & les Hameaux qui se trouvent sur leur route, par des inscriptions élevées sur de petites planches, où le public apprend quel jour tel Seigneur doit dîner, ou passer la nuit, dans le lieu qu'il a nommé (13).

Description du Japon.

Pelerins, Mendians, & petits Marchands qui abordent sur les chemins.

Le nombre des Passans est sans cesse augmenté par une infinité de Pelerins & de Mendians, de l'un & de l'autre sexe, la plûpart engagés dans des Confréries, ou des Ordres religieux; les uns malades, d'autres sains & vigoureux, qui demandent la charité en priant, en chantant, en jouant du violon, de la guitarre, & d'autres instrumens, ou en faisant divers tours d'adresse. Cette foule croît encore par le prodigieux nombre de Marchands en détail, & d'enfans de Paysans, qui courent du matin au soir à la suite des Voyageurs, leur offrant différentes especes de mauvais vivres, des Livres qui marquent les routes, des souliers de paille pour les hommes & les chevaux, des cordes, des courroies, des curedents, & quantité d'autres bagatelles. Souvent on rencontre aussi des Cangos & des Palanquins

(13) Après un long récit de l'ordre qui regne dans ces marches, Kæmpfer ajoute: » C'est une chose extrêmement curieuse & » digne d'admiration, de voir tant de personnes (excepté seulement les Porteurs de » piques, les Valets de Norimon, & les » gens de livrée) habillées de soie noire, » marchant avec une gravité qui leur sied » bien, & gardant un si profond silence, » qu'on n'entend pas le moindre bruit, à » la réserve de celui du frottement des habits, & des divers mouvemens des hommes & des chevaux. D'un autre côté, il » paroît fort étrange, à un Européen, que » tous les Porteurs de piques & les Valets » troussent leur habit jusqu'à la ceinture, » & qu'ils exposent ainsi leur nudité, n'ayant » qu'une bande de drap pour la couvrir. Ce » qui semble plus bisarre encore, & plus » comique, c'est une certaine marche, ou » danse bouffonne, que les Pages, les Porteurs de piques, de parasols, de chapeaux, de fassanbaks ou de coffres, & » tous les Valets de livrée affectent, lorsqu'ils passent au travers de quelque Ville » ou Bourg remarquable, ou à côté du cortege de quelque autre Prince ou Seigneur. » A chaque pas, ils jettent un pied en arriere, & le relevent jusqu'à leur dos, étendant le bras aussi loin qu'ils peuvent du » côté opposé, comme s'ils vouloient nâger » dans l'air. En même-tems, ils brandillent & agitent, d'une maniere fort singuliere, qui répond aux mouvemens de leur » corps, les piques, les chapeaux, les parasols, les fassanbacks, & tout ce qu'ils portent. Les Valets de Norimon retroussent » leurs manches, jusqu'aux épaules, & vont les » bras nuds. Ils portent les bâtons du Norimon, ou sur leurs épaules, ou sur la paume de leur main, qu'ils levent au-dessus » de leur tête. Pendant qu'ils le soutiennent » ainsi, ils étendent l'autre bras, tenant la » main dans une situation horizontale, par » laquelle, aussi-bien que par leur maniere » de marcher à petits pas, à pas comptés, » & les genoux roides, ils affectent une circonspection fort ridicule. Si le Prince sort » de son Norimon, pour entrer dans une » des cabanes de verdure, qu'on a bâties » exprès pour lui de distance en distance, » ou dans quelque Maison particuliere, il » laisse toujours, à l'Hôte, un Cobang pour le » récompenser. Mais ce qu'il donne à dîner » & à souper est beaucoup plus considérable. *Page* 350.

DESCRIPTION DU JAPON.

vuides, & des chevaux de renvoi tout sellés, avec les Valets qui en prennent soin; & qui, pour quelque legere gratification, les offrent jusqu'à la poste voisine à ceux qui marchent à pied.

Filles de joie, & leur ancienneté au Japon.

Enfin, Kæmpfer termine cette Description par la multitude surprenante de filles de joie dont les grandes & les petites Hôtelleries, les Cabanes à thé, & les Rôtisseries, surtout dans l'Isle de Nipon, sont remplis à toutes les heures du jour. Mais c'est particuliérement vers midi, lorsqu'elles ont achevé de s'habiller & de se peindre, qu'elles se montrent au Public. La plûpart se tiennent debout, à la porte de ces Maisons, ou assises sur la petite galerie, qui avance dans la rue, d'où elles invitent civilement les Voyageurs à leur accorder la préférence. Dans les Villages de Poste, où l'on trouve ordinairement plusieurs Hôtelleries peu éloignées l'une de l'autre, toutes ces femmes font un bruit fort incommode. Elles sont quelquefois six ou sept, & jamais moins de trois dans chaque Maison. Cette infâme usage est fort ancien (14). On fait remonter sa naissance sous le fameux Joritomo, premier Monarque séculier du Japon, qui dans la crainte que ses Soldats, fatigués d'une longue guerre, n'abandonnassent son armée pour rejoindre leurs femmes & leurs enfans, ne trouva rien de plus propre à les retenir, que l'établissement des Maisons publiques de débauche.

§ VII.

Commerce des Japonois avec les Etrangers.

Premier Commerce des Européens avec les Japonois.

QUELQUE jugement qu'on ait porté de la découverte du Japon, par la route des Indes (15), on ne peut douter que les Portugais n'ayent été les premiers de qui les Japonois ont reçu des Marchandises de l'Europe, & les lumieres du Christianisme. L'Empire n'étoit pas encore formé, & les Seigneurs n'étoient pas dans la dépendance où ils sont tombés depuis. Le goût qu'ils prirent pour des Etrangers, qui leur apportoient de si loin une nouvelle Religion & des richesses inconnues, fit bien-tôt monter la fortune des Portugais au comble. Quelques persécutions, suscitées par la jalousie des Prêtres du pays, & par des craintes politiques, n'arrêterent pas les progrès de l'Evangile. Au contraire, la constance des Missionnaires & des nouveaux Fidéles excita la curiosité d'un grand nombre de Japonois, qui n'avoient pas encore reçu les mêmes lumieres. Ils voulurent sçavoir quelle étoit cette Doctrine, qui donnoit tant de joie à ses Sectateurs, au milieu même des

Obstacles qui viennent de la Religion.

(14) L'Auteur accuse Caron de s'être trompé, lorsqu'il a voulu donner une meilleure idée de la continence des femmes Japonoises. Il le soupçonne, dit-il, d'avoir voulu ménager leur honneur, par respect pour sa propre femme, qui étoit de cette Nation. Il ajoûte que la débauche est si ouverte au Japon, que les Chinois à qui elle est défendue sous des peines très-séveres, s'y rendoient exprès pour y trouver plus de liberté, & que par cette raison ils le nommoient *le Bordel de la Chine.* Page 362.

(15) En 1542 ou 1549. *Voyez*, ci-dessus, le § III. Les Histoires Japonoises disent que le premier Navire d'Europe, qu'on voit sur leurs Côtes, jetta l'ancre devant Awa, vis-à-vis l'Isle de Tsikokf. Les Portugais prétendent qu'il jetta l'ancre dans un Port de Bungo, une des neuf Provinces de Kiusju.

fupplices ; & lorfqu'ils en furent inftruits, ils marquerent la même ardeur à l'embraffer (16).

DESCRIPTION DU JAPON.

Etat floriffant des Portugais au Japon.

Le fuccès du Commerce croiffant avec celui de la Foi, les Marchands Portugais époufoient les filles des plus riches Habitans ; & ceux qui refufoient de s'établir au Japon, emportoient chaque année d'immenfes tréfors. Le gain qu'ils faifoient fur les marchandifes de l'Europe étoit de cent pour cent. Kæmpfer, entrant dans le détail de leurs profits, parle d'un petit Navire de leur Nation, qui emporta tout d'un coup plus de cent tonnes d'or (17). C'eft du même Voyageur qu'il faut apprendre la caufe de leur chûte, & celle de l'accroiffement des Hollandois, qui font parvenus à les fupplanter. Si fa qualité de Proteftant peut le rendre fufpect, dans ce qui touche la Religion Romaine, on fera guéri de ce foupçon, lorfqu'on le verra traiter les Hollandois avec la même liberté : rare exemple de bonne foi, furtout dans un point qui avoit paffé pour obfcur jufqu'à lui, & qui n'a jamais été fi nettement expliqué.

Caufes de leur chûte.

» J'ai fouvent entendu raconter, dit-il, par des Japonois dignes de foi, » que l'orgueil & l'avarice contribuerent beaucoup à rendre toute la Nation » Portugaife odieufe au Japon. Les nouveaux Chrétiens mêmes étoient fur» pris & fouffroient impatiemment que leurs Peres fpirituels n'euffent pas » feulement en vûe le falut de leurs ames, mais qu'ils euffent auffi l'œil » fur l'argent de leurs Profelytes & fur leurs terres ; & que les Marchands, » après s'être défaits de leurs marchandifes à très haut prix, exerçaffent en» core des ufures infupportables. Les richeffes, & le fuccès imprévû de la » propagation de l'Evangile, enflerent d'orgueil les Laïques & le Clergé. » Ceux qui étoient à la tête du Clergé (18), trouverent au-deffous de leur » dignité d'aller toujours à pied, à l'imitation de Jefus-Chrift & de fes » Apôtres : ils n'étoient pas contens s'ils ne fe faifoient porter dans de ma» gnifiques chaifes, imitant la pompe du Pape & des Cardinaux à Rome. » Non-feulement ils fe mettoient fur le pied des plus Grands de l'Empire, » mais ils prétendoient à la fupériorité du rang. Il arriva un jour qu'un » Evêque Portugais rencontra, fur le grand chemin, un des Confeillers » d'Etat qui alloit à la Cour. Le fuperbe Prélat ne voulut pas faire arrêter

(16) *Voyez* la Nouvelle Hiftoire du Japon.

(17) Une tonne d'or eft cent mille florins de Hollande. Kæmpfer affure que pendant fort long tems ils tiroient chaque année, du Japon, plus de trois cens tonnes. Dans le plus grand déclin de leur Commerce, c'eft-à-dire, en 1636, ils tranfporterent, de Nangafaki à Macao, deux mille trois cens cinquante caiffes d'argent, ou deux millions trois cens cinquante mille taels. En 1637, ils en tirerent deux cens millions cent quarante-deux mille trois cens foixante-cinq taels ; &, en 1638, un million deux cens cinquante-neuf mille vingt-trois taels. Dans le tems de leur déclin, ils n'alloient plus au Japon qu'avec des Galiotes, au lieu que pendant la profpérité de leurs affaires, ils portoient leurs Marchandifes dans de grands Navires. *Tome II. pages 168 & 169.*

(18) Kæmpfer ne fait tomber les accufations que fur les Prélats. Il parle, au contraire, avec une vénération, furprenante dans un Proteftant, de Saint François Xavier, premier Apôtre du Japon, & de tous les Miffionnaires de la même Compagnie. Ces Religieux, dit-il, s'accréditoient par leur modeftie exemplaire, leur vie vertueufe, & l'affiftance défintéreffée qu'ils donnoient aux Pauvres & aux Malades. *Ubi fuprà*, page 165.

» sa chaise, pour mettre pied à terre & rendre ses respects à ce Grand, » suivant l'usage du pays. Une conduite si imprudente, dans un tems où » les Portugais étoient déja déchûs de leur crédit, ne pouvoit être que d'une » fort dangereuse conséquence pour leur Nation. Le Conseiller s'en plai- » gnit à l'Empereur, & lui fit un portrait de l'orgueil de ces Etrangers, qui » excita vivement son indignation. Cet événement est rapporté à l'année » 1596. Ce fut dans le cours de l'année suivante, que la persécution fut rallu- » mée contre les Chrétiens.

» A la vérité les Bonzes, ou les Prêtres du pays, irrités de voir renver- » ser leurs Temples & briser leurs Idoles, échaufferent encore le ressenti- » ment de la Cour; sans compter que l'union & la bonne intelligence qu'on » voyoit régner entre les Chrétiens, donna de l'inquiétude au prudent Em- » pereur Taico, & à son successeur Jyejas. Le premier ne devoit la Cou- » ronne qu'à son courage & à sa bonne conduite. L'autre, qui la devoit à » la trahison, & à des trames criminelles, appréhendoit avec d'autant plus » de raison les progrès du Christianisme, que son pupille Fide-Jori, fils » unique de Taico, sur lequel il avoit usurpé le trône, & la plûpart des » Courtisans, avoient été les uns Chrétiens, les autres portés à favoriser » la Religion Chrétienne. On commença par publier une Déclaration Im- » périale, qui défendoit d'enseigner plus long-tems la *Doctrine des Peres;* » c'est le nom que les Japonois donnoient alors à l'Evangile. Ensuite les » Gouverneurs, & les Grands des Provinces, reçurent ordre d'obliger leurs » Sujets, par la persuasion ou la force, de rentrer dans l'ancienne Religion. » Il fut aussi très sévérement défendu, aux Directeurs du Commerce Portu- » gais, d'amener à bord de leurs Vaisseaux aucune sorte d'Ecclésiastiques; & » ceux qui étoient dispersés dans le pays furent sommés d'en sortir. On » n'obéit pas d'abord exactement à ces rigoureuses Loix. Les Portugais & les » Castillans continuerent d'amener secrétement de nouvelles recrues de Mis- » sionnaires. Mais il arriva, dans les mêmes conjonctures, un malheureux » accident qui hâta leur ruine :

Imprudence de quelques Religieux de Saint François, & ses malheureuses suites.

Quelques Religieux de Saint-François, envoyés par le Gouverneur de Manille, avec la qualité d'Ambassadeurs à la Cour du Japon, prêcherent publiquement dans les rues de Meaco, & firent bâtir une Eglise, malgré les ordres de l'Empereur, qui venoient d'être publiés, & contre les avis & les pressantes sollicitations des Jésuites. Cette imprudence, observe Kæmpfer, ne pouvoit être excusée que par un desir ardent du Martyre & par le précepte de l'Apôtre, qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes : mais il étoit évident qu'un mépris si manifeste de l'Autorité Impériale porteroit un coup irréparable au Christianisme. Aussi la persécution, qui s'éleva aussitôt, n'a-t-elle rien d'égal dans l'Histoire de l'Eglise. Après un cruel massacre de plusieurs milliers de Chrétiens, qui dura près de quarante ans, elle finit par l'extirpation totale de la Foi Chrétienne, & par le bannissement perpétuel des Portugais.

Reste de faveur pour les Portugais.

Cependant il paroît que l'intention des Empereurs n'étoit pas d'abord d'envelopper toute la Nation Portugaise dans cette Sentence. Ils ne vouloient pas se priver volontairement des marchandises & des raretés étrangeres qu'elle apportoit

apportoit dans leurs Etats. Vers la fin de cette effroyable persécution, qui fit périr presque tous les Religieux Portugais & Castillans, les Séculiers & les Marchands furent épargnés, dans la vûe de continuer avec eux les traités de Commerce, qui n'avoient rien de commun avec l'affaire de la Religion. En 1635, on jetta les fondemens de l'Isle de Desima, que les Hollandois possedent à présent, dans le Havre de Nangasaki; & cette demeure fut assignée aux Portugais. Mais, peu de tems après, une fatale conspiration contre la personne de l'Empereur, dans laquelle on les accusa d'être entrés, acheva malheureusement de les perdre.

DESCRIPTION DU JAPON.

C'est pour eux qu'on forme l'Isle de Desima.

Il faut se rappeller qu'avant la fin du seiziéme siécle, les Hollandois excités par l'immense profit que les Portugais tiroient du Japon, avoient formé, dans l'enfance de leur Compagnie des Indes Orientales, le dessein de s'y procurer un établissement solide, ou d'y obtenir du moins un lieu fixe, pour la réception des Vaisseaux & des marchandises, qu'ils se proposoient d'y envoyer tous les ans (19). Leur premier Comptoir fut bâti au commencement du siécle suivant, dans une petite Isle peu éloignée de la ville de Firando, à laquelle il communiquoit par un Pont. On leur avoit fait un accueil d'autant plus favorable, qu'ils étoient Ennemis jurés des Portugais, dont la Cour de Jedo avoit déja résolu de se délivrer. Les Portugais, de leur côté, n'oublierent rien, pour traverser l'entreprise de ces dangereux Rivaux. Ils employerent, contre eux, le crédit qu'ils conservoient encore près d'une partie des Grands de l'Empire. Mais tous leurs efforts demeurerent sans succès. L'Empereur Ijejas, qui fut nommé *Gongen* après sa mort, accorda (20) la liberté du Commerce aux Hollandois, dans toute l'étendue de ses Etats, par un Gosjanim formel, c'est-à-dire, par l'Acte le plus solemnel de l'Empire. Après la mort d'Ijejas, ils s'adresserent à la Cour, pour faire renouveller leur Privilege; démarche que Kæmpfer nomme imprudente, parce que les premieres Lettres, qui leur étoient extrêmement favorables, suffisoient, dans une Nation qui observe, avec la derniere fidélité, les engagemens de ses Ancêtres. Cette demande fut accordée, mais avec des conditions beaucoup moins avantageuses. Cependant la prosperité des Portugais diminuoit de jour en jour; & les Hollandois commencerent à ne rien ménager pour s'établir sur leur ruine. Outre leurs soins & leurs dépenses à la Cour, pour se procurer les bonnes graces de l'Empereur, & pour engager tous les Grands dans leurs intérêts, ils firent acheter, dans les Pays étrangers, tout ce qu'il y avoit de rare & d'exquis, pour en faire des présens. Les animaux les plus singuliers, & les marchandises les plus précieuses furent apportés des Parties les plus éloignées de l'Europe, de la Perse & des Indes. On observe que les Japonois abusoient de cette ardeur à leur plaire, en donnant, à des Alliés si complaisans & si soumis, des figures bizarres, qui ne pouvoient avoir d'existence que dans leur imagination; comme s'il eût suffi d'avoir ces ridicules modéles, pour trouver des Etres qui leur ressemblassent. En un mot, l'avidité du profit, qui dépendoit de la faveur d'une Nation capricieuse, mit les Hollandois dans la disposition d'obéir aux ordres les plus révoltans.

Comment les Hollandois deviennent leurs Rivaux.

Efforts singuliers des Hollandois pour les supplanter.

(19) *Voyez* les Relations du Tome VIII. de ce Recueil.

(20) En 1611.

Description du Japon. Comment ils achevent d'y réussir.

Telle étoit leur situation, lorsque s'étant rendus Maîtres d'un Vaisseau Portugais, près du Cap de Bonne-Esperance, ils trouverent, à bord, des Lettres adressées au Roi de Portugal, par Moro, Chef des Portugais au Japon, Japonois de naissance, & fort attaché à la Religion Chrétienne. Ils se hâterent d'envoyer ces Lettres au Prince de Firando, leur Protecteur, qui les communiqua aussi-tôt au Gouverneur de Nangasaki, Directeur & Juge Supérieur des Affaires étrangeres, quoiqu'ami des Portugais. Moro fut arrêté. Il nia l'accusation avec beaucoup de fermeté, & tous les Portugais de Nangasaki l'imiterent. Mais ni leur constance, ni le crédit du Gouverneur, ne purent dissiper la tempête qui étoit prête à fondre sur leurs têtes. Ils furent convaincus, s'il en faut croire leurs Ennemis, par le caractere & le cachet des Lettres (21). Moro se vit condamné au plus cruel supplice. Kæmpfer ne fait pas difficulté d'ajouter que cette Lettre découvroit tout le fond du complot que les Chrétiens du Japon avoient formé avec les Portugais, contre la vie de l'Empereur & contre l'Etat. » On y voyoit, dit-il, qu'il leur manquoit des Vaisseaux, & » des Soldats, qu'on leur avoit promis du Portugal; on y voioit les noms des » Princes intéressés dans la conspiration, & l'esperance qu'ils avoient d'obtenir » la bénédiction du Pape. Cette découverte, commencée par les Hollandois, » fut ensuite confirmée par une autre Lettre du Capitaine Moro, adressée » au Gouvernement Portugais de Meaco, qui fut interceptée par un Na- » vire du Japon. Sur ces deux témoignages, auxquels les Ennemis des Por- » tugais joignirent l'arrivée secrette d'un grand nombre d'Ecclésiastiques, » l'Empereur ferma pour jamais, en 1637, l'entrée du Japon aux Etran- » gers & la sortie à ses Sujets naturels (22).

(21) C'est sûr quoi Kæmpfer n'apporte point d'autres preuves. Aussi les Portugais ont-ils toujours traité ces Lettres de suppositions calomnieuses. On doit remarquer ici que le Directeur du Commerce Hollandois, au Japon, étoit alors Caron, qu'on vit passer ensuite au service de France & Directeur de ses Etablissemens aux Indes Orientales. (*Voyez* ci-dessus les Tomes VIII & IX.) C'est le même qui a publié une courte Relation du Japon, par Demandes & par Réponses. Quelques-uns l'ont accusé d'avoir fabriqué la Lettre, qui causa le malheur des Portugais. Kæmpfer nous apprend qu'il avoit d'abord servi d'aide de Cuisine dans un Navire Hollandois, & que son heureux génie le conduisit par degrés à la fortune. Mais lorsqu'il ajoute que sur quelques mécontentemens, il partit de Batavia pour aller offrir ses services aux Portugais & aux François, & qu'il fit naufrage à la vûe de Lisbonne avant que d'avoir pû exécuter des desseins qui auroient été desavantageux à la Compagnie de Hollande, il doit avoir ignoré que Caron servit effectivement les François, aux Indes, pendant plusieurs années, & que ce fut en revenant de leur Comptoir de Surate, qu'il fit naufrage sur les Côtes de Portugal. *Kæmpfer, ibid. page 236.*

(22) Les principaux Articles de ce fameux Edit méritent d'être conservés dans leur forme originale :

A Sakaki-Barra-Findamo-Camis, & à Baba-Sabray Sejimon, Gouverneurs de Nangasaki.

Aucun Navire Japonois, ou Bateau, tel qu'il soit, ni aucun Japonois ne pourra sortir du pays. Celui qui contreviendra à cet ordre sera mis à mort. Le Navire, avec l'Equipage & les marchandises, seront mis en sequestre jusqu'à nouvel ordre.

Tout Japonois qui reviendra des Pays Etrangers, sera mis à mort.

Celui qui découvrira un Prêtre aura une récompense, depuis quatre cens jusqu'à cinq cens schuits d'argent, & pour chaque Chrétien à proportion. (Un schuits pese environ cinq onces).

Tous ceux qui soutiendront la Religion des Chrétiens, ou qui porteront ce nom infâme, seront arrêtés & mis en prison.

Malgré la sévérité de ces ordres, les Directeurs Portugais lutterent encore, près de deux ans, contre les dangers dont ils étoient menacés, dans l'espérance d'obtenir du moins la permission de demeurer dans l'Isle de Desima, & d'y continuer leur Commerce. L'Empereur parut même incertain, lorsqu'ils lui eurent fait représenter que cette petite Isle, étant séparée du Continent de son Empire, ils pouvoient l'habiter, sans contrevenir à son Edit. Mais la Compagnie Hollandoise l'ayant fait assurer, en même tems, qu'elle auroit soin de lui fournir toutes les marchandises que les Portugais apportoient au Japon, on vit paroître une nouvelle Ordonnance, qui les déclaroit Ennemis de l'Empire, & qui portoit la rigueur jusqu'à défendre l'entrée du Japon aux marchandises mêmes de leurs Pays, à l'exception des vins d'Espagne, pour l'usage particulier de la Cour. Ils se retirerent alors à Macao. N'accusons pas légerement les Hollandois d'avoir acheté cette préférence, en desavouant la qualité de Chrétiens (23). Mais Kæmpfer convient qu'ils furent mis à de rudes épreuves. En 1638, lorsque les affaires des Portugais parurent tout-à-fait désesperées, environ quarante mille Chrétiens Japonois, réduits au désespoir par les cruautés inouies qu'ils voyoient souffrir à leurs freres, dont plusieurs milliers avoient déja péri dans les supplices, choisirent, pour azile, une vieille Forteresse, voisine de Simabara, dans la résolution d'y défendre leur vie jusqu'à l'extrêmité. Les Hollandois, en qualité d'Amis & d'Alliés de l'Empereur, furent priés d'assister les troupes Impériales au Siége de cette Place. Kockebeker, Directeur de leur Commerce à Firando, ne tarda point à se rendre à bord du seul Vaisseau Hollandois qui fût alors dans le Havre de cette Ville; & s'étant approché de la Forteresse de Simabara, il fit tirer contre les Chrétiens, dans l'espace de quinze jours, quatre cens vingt-six coups de canon, tant du Vaisseau qu'il montoit, que d'une Batterie qu'il avoit élevée sur le rivage. Cette attaque diminua beau-

Description du Japon.

A quel prix les Hollandois l'emportent sur les Portugais.

Ils prêtent leur secours aux Japonois pour exterminer quarante mille Chrétiens.

Toute la race des Portugais, avec leurs Meres, leurs Nourrices, & généralement tout ce qui leur appartient, sera banni & renvoyé à Macao.

Quiconque osera porter une Lettre des Pays Etrangers, ou en retourner après son bannissement, sera mis à mort avec toute sa famille. Tous ceux aussi, qui oseront demander grace pour lui, seront mis à mort, &c.

Donné la treiziéme année de notre regne, Quanja 191, dans le cinquiéme mois. *Signés* : Sakkaja-Sanikkeno-Cami. Dijno-Ojeno-Cami. Cangano - Cami. Matzendeyro-Infeïno - Cami. Abono - Bongono - Cami. *Kæmpfer*, page 176.

(23) On lit, dans quelques Auteurs, que lorsqu'on leur demandoit s'ils étoient Chrétiens, ils répondoient que non, mais qu'ils étoient Hollandois. Kæmpfer croit cette imputation fausse Ce qu'il en dit est curieux. » J'ai pris tous les soins possibles, pour m'informer de la vérité du fait, sans aucune partialité. J'ai feuilleté pour cela les Journaux & les autres Ecrits, qu'on a gardés, depuis la premiere arrivée des Hollandois au Japon, & je n'y ai rien trouvé de semblable. Un Vieillard Japonois, notre premier Interprête, m'a assuré, au contraire, que les Hollandois ont toujours dit qu'ils faisoient profession du Christianisme, mais qu'ils n'étoient pas de la Secte des Prêtres Portugais. Ce qui probablement donna lieu à ce faux bruit fut la réponse d'un Hollandois, nommé Michel Sandwoort, qui, ayant fait naufrage sur les Côtes du Japon, s'établit ensuite avec un de ses Compatriotes, à Nangasaki, parmi les Naturels du Pays, & hors de la dépendance des Hollandois. Lors de l'établissement de l'Inquisition du Japon, cet homme, ayant été interrogé s'il étoit Chrétien, répondit, pour sauver sa vie & celle de son Compagnon : *Quoi, Chrétiens? Chrétiens? Nous sommes Hollandois.* Les Inquisiteurs, à la vérité, parurent satisfaits de cette confession. *Ubi sup. pp.* 236 & 237.

DESCRIPTION DU JAPON.

Jugement des principaux Japonois sur leur conduite.

coup le nombre des Assiégés, & ruina tellement leurs forces, qu'ils furent bientôt exterminés jusqu'au dernier. Kæmpfer observe, avec tout le desintéressement d'un honête Historien, » qu'un empressement si soumis, pour l'exécution d'un ordre qui entraînoit la destruction totale du Christianisme, » assura leur établissement au Japon, malgré le dessein que la Cour avoit » eu d'en exclure tous les Etrangers; mais que les Japonois, les plus distingués par leur Noblesse & par leurs sentimens, ne porterent pas un jugement favorable de leur conduite, & du crédit qu'elle leur avoit fait acquérir. » Il leur parut contre la raison, d'esperer qu'ils pussent être sincérement fidéles à un Monarque étranger, qu'ils regardoient comme un Payen; tandis qu'ils avoient montré tant d'ardeur à détruire des gens avec lesquels » ils convenoient sur les points fondamentaux de leur Foi, comme les Japonois l'avoient appris des Religieux Portugais, & *qui entroient dans le Ciel* » *par la même porte* (24). Aussi la complaisance & l'humilité des Hollandois, ajoute le même Voyageur, a-t-elle si peu contribué à gagner la » confiance ou l'amitié d'une Nation si fiere & orgueilleuse, qu'au contraire sa jalousie & sa défiance ont paru croître, à proportion des preuves qu'elle a reçues de leur fidélité. Plus ils sembloient mériter d'égards » & d'affection, plus ils se sont attiré de mépris & de haine (25).

Tentative des Portugais, pour rentrer au Japon.

Mais, avant que de représenter leur situation & leur Commerce, suivons un moment les Portugais & les Castillans dans leur retraite. Le Gouvernement de Macao, qui vit arriver une malheureuse troupe de Fugitifs, ne put se persuader que l'ordre, qui les avoit chassés de leurs établissemens, après un siécle de possession, fût une disgrace irréparable. Il résolut de ne pas attendre que le souvenir de leurs anciens services fut tout-à-fait effacé de l'esprit des Japonois, pour faire une tentative à la Cour de Jedo; & dès l'année 1640, c'est-à-dire, l'année d'après celle de leur expulsion, il envoya deux Ambassadeurs à l'Empereur, avec un cortege de soixante-treize personnes. Le droit des gens, qu'il croyoit respecté de toutes les Nations, n'empêcha point que ces deux Ministres ne fussent arrêtés à Nangasaki, avec toutes les personnes de leurs suite; & quoiqu'ils n'eussent point de marchandises à bord, qui pussent les faire accuser d'être venus pour le Commerce, un ordre de l'Empereur les condamna tous au dernier supplice, sans autre exception que douze Domestiques, du dernier rang, qui furent renvoyés à Macao, pour porter une si sanglante nouvelle à leurs Compatriotes, avec la ridicule commission de les assurer, que, si le Roi de Portugal, ou le Dieu même des Chrétiens, osoient mettre le pied dans l'Empire Japonois, ils y recevroient le même traitement. Ces douze hommes n'arriverent point à Macao, & l'on n'a jamais appris ce qu'ils étoient devenus. Il est assez vraisemblable que, manquant d'habileté dans la Marine, ils périrent avec le Bâtiment qui les portoit. Les Malheureux, qui furent exécutés, avoient, suivant l'usage du Pays, chacun son Bourreau à leur côté; de sorte qu'au premier signe, toutes leurs têtes furent abbatues dans un instant.

Leurs Ambassadeurs y sont condamnés au supplice.

Histoire tragique d'un Vaisseau Espagnol, au Port de Nangasaki.

Une Histoire Japonoise raconte un autre événement tragique, qui arriva, peu

(24) C'est une expression des Japonois, que Kæmpfer a souvent entendue, lorsqu'il est tombé avec eux sur ce sujet. *Pages* 185.

(25) Pages 185 & 186.

de mois auparavant, à un grand Navire Espagnol des Philippines. Les Castillans (c'est le nom que les Japonois donnoient à tous les Espagnols) avoient pris une Jonque du Japon, près de Manille, & l'avoient coulée à fond, dans l'espérance d'éteindre la connoissance d'une action si barbare. Cependant elle parvint aux Japonois. Bientôt un Vaisseau Espagnol, à trois Ponts, jetta l'ancre au Port de Nangasaki. Les Gouverneurs employerent la dissimulation; mais ce fut pour se donner le tems d'informer la Cour. Aussi-tôt le Prince d'Arima reçut ordre de faire périr le Bâtiment, par les flammes, avec tout l'Equipage & les marchandises. Il se trouva, dans la ville, quelques personnes mieux intentionnées, qui avertirent sécretement les Espagnols: mais l'avidité du gain leur fit d'abord négliger cette information, & leur persuada que, s'il étoient attaqués, leur Navire étoit en état de se défendre. Ils travaillerent nuit & jour à le charger d'or, d'argent, & de marchandises précieuses. Ensuite, lorsqu'ouvrant les yeux sur le danger, avec une double inquiétude pour eux-mêmes & pour leurs richesses, ils se disposerent à partir, un vent contraire les arrêta. Leurs Ennemis, qui avoient profité de cet intervalle pour exécuter les ordres de l'Empereur, arriverent dans un grand nombre de Barques. Le Vaisseau Espagnol fut investi; & tous ceux qui le montoient se virent réduits, pour unique ressource, à vendre cherement leur vie. En effet les Japonois apprirent, dans cette occasion, à respecter la valeur des Européens. Le Prince d'Arima, comptant sur une victoire aisée, encouragea d'abord ses Soldats par l'espoir du butin; mais, lorsqu'il les vit effrayés d'une résistance, à laquelle ils ne s'étoient pas attendus, il sauta le premier à bord du Navire. Son exemple entraîna un si grand nombre de Soldats après lui, que le tillac en fut couvert. Les Espagnols se retirerent sous le Pont, avec le soin de fermer leurs écoutilles. Cette retraite précipitée, dans des Ennemis si braves, fit soupçonner au Prince, qu'elle n'étoit pas sans dessein; & soupçonnant de l'artifice, il rentra d'un saut dans sa Barque, sous le prétexte d'exciter le reste de ses troupes. Au même moment, les Espagnols mirent le feu à quelques barils de poudre, qu'ils avoient sous le tillac, & qui firent sauter tous les Japonois qui étoient dessus. Le Prince crut le péril à sa fin, & commanda de nouvelles troupes, pour recommencer l'abordage; mais les Espagnols, s'étant retirés sous le second Pont, le firent sauter comme le premier. Ensuite, étant descendus à fond de cale, ils continuerent la même manœuvre pour le troisiéme. Ainsi la mer & le rivage se trouverent couverts de Japonois morts ou blessés, avant qu'ils pussent attaquer des Ennemis, qui ne parurent enfin que pour se défendre avec une résolution furieuse, & pour se faire tuer jusqu'au dernier. Il paroît même qu'en périssant, ils trouverent le moyen de faire couler à fond les restes de leur Vaisseau; car on assura Kæmpfer qu'on avoit pêché, dans cet endroit, quantité de caisses d'argent, & que, depuis peu d'années, on en avoit encore tiré quelques-unes. Cette attaque coûta la vie à plus de trois mille Japonois (26).

DESCRIPTION DU JAPON.

Après l'exécution des Ambassadeurs de Macao, l'Empereur du Japon, informé que les Portugais étoient traités favorablement à la Chine, & qu'ils

Précautions des Japonois, depuis l'expulsion des Portugais.

(26) Pages 181 & précédentes.

Description du Japon.

avoient beaucoup du crédit dans cette Cour, se crut obligé, pour la sûreté de ses Etats, de prendre un grand nombre de précautions, qui durent encore. On fit bâtir, au sommet des montagnes, des Corps-de-Garde & des Guerites. On y entretient des Soldats, pour avertir, par des feux & d'autres signaux, de l'approche des Vaisseaux qui font voile vers le Japon. S'ils en apperçoivent dix ou plus, ils se hâtent d'élever leurs feux, qui en font allumer d'autres, de distance en distance, jusqu'à la ville Impériale de Jedo; &, dans l'espace de vingt-quatre heures, la Cour peut être informée par cette voie. Les ordres sont d'autant plus faciles à donner, que par de fort bons Réglemens, chacun sçait le poste qu'il doit occuper à l'apparition de ces feux, & ce qu'il doit faire pour la défense commune.

Avantages que les Hollandois ont tirés de cette révolution.

Revenons aux Hollandois, qui devoient s'attendre, après leur triomphe & pour prix de leurs services (27), à se voir tout d'un coup en possession, non-seulement de la liberté qu'ils desiroient pour leur commerce, mais encore de tous les avantages dont ils avoient fait dépouiller leurs Rivaux.

Avec qu'elle hauteur ils sont traités.

Cependant, ils reçurent ordre de démolir le Comptoir & le Magasin qu'ils avoient bâtis depuis peu dans l'Isle de Firando; sans autre raison que parce qu'il étoit de pierre de taille, c'est-à-dire, plus beau que les Edifices ordinaires du Pays, & qu'ils avoient gravé, au Frontispice, l'année de l'Ere Chrétienne. Ensuite ils se virent forcés d'abandonner entiérement ce Comptoir, & de se confiner dans la petite Isle qui avoit été bâtie pour les Portugais. On en a vû la desctiption dans le Journal de Kæmpfer, qui la nomme une Prison. Là, ils sont environnés d'une foule d'Officiers, de Gardes & de Surveillans Japonois, surtout à l'arrivée de leurs Vaisseaux, & pendant la durée de leur vente. Tous ces Geoliers & ces Espions, auxquels ils sont obligés de payer eux-mêmes des gages fort considérables, n'approchent d'eux qu'après s'être engagés par un serment solemnel à leur refuser toute

Serment qu'on prête contr'eux.

sorte de communication, de confiance ou d'amitié. Dans l'acte de ce serment, ils attestent les Dieux suprêmes, ils se soumettent à leur vangeance, & à celle des Magistrats du Pays, eux, leur famille, leurs Domestiques & leurs Amis, s'ils n'exécutent pas fidélement chaque article. Ensuite ils le signent de leur cachet, trempé dans de l'ancre noire, où ils versent quelques gouttes de leur sang, qu'ils tirent en piquant un de leurs doigts derriere l'ongle. Un engagement si terrible le devient encore plus, par la rigueur avec laquelle on punit les moindres contraventions (28).

(27) Kæmpfer, quoiqu'attaché à leur Compagnie & leur zèlé Partisan, parle, avec moins de modération, des complaisances qu'ils ont eûes pour les Japonois. » L'avarice, dit-il, & l'attrait de l'or du Japon, » ont eu tant de pouvoir sur eux, que plutôt que d'abandonner un Commerce si lucratif, ils ont souffert volontairement une » prison presque perpétuelle; car c'est la » pure vérité, que l'on peut nommer ainsi » notre demeure à Desima. Ils ont bien voulu essuier, pour cela, une infinité de duretés de la part d'une Nation Etrangere & » Payenne; se relâcher dans la célébration » du Service Divin, les Dimanches & les » Fêtes solemnelles; s'abstenir de faire des » Prieres & de chanter des Pseaumes en public; éviter le signe de la Croix & le nom » de Jesus-Christ, en présence des Naturels » du Pays, & en général toutes les marques » extérieures du Christianisme; enfin, endurer patiemment le procédé impérieux de » ces orgueilleux Infidéles, qui est la chose » du monde la plus choquante pour une » ame bien née. *Page* 186.

(28) Page 200.

Après le départ des Vaisseaux Hollandois, le Directeur de leur Commerce part avec une suite nombreuse, pour rendre ses respects à l'Empereur & lui porter les présens annuels de la Compagnie. Cette Ambassade passe pour un hommage, que la Nation Hollandoise rend à l'Empereur du Japon, comme à son Souverain. Aussi prescrit-on, à l'Ambassadeur, la conduite qu'il doit tenir dans sa route; & le nom commun qu'on lui donne est celui de Fitozitz, c'est-à-dire, Otage. Pendant le Voyage, on ne laisse pas, aux Hollandois de sa suite, ni à lui-même, plus de liberté qu'à des Prisonniers. Il ne leur est permis de parler à personne; pas même, sans une permission spéciale, aux Domestiques des Hôtelleries qui leur servent de logement. Lorsqu'ils y arrivent, on se hâte de les mener au plus haut étage de la Maison, ou dans les appartemens intérieurs, qui n'ont de vûe que sur la cour; & pour s'assurer d'eux, on ferme les Portes de la cour avec des cloux. Leur cortege, qui est composé d'Interprêtes, de Soldats, d'Archers, de Porteurs & de Valets du pays, doit être entretenu aux frais de la Compagnie des Indes (29).

DESCRIPTION DU JAPON.
Combien ils sont observés dans leur voyage à la Cour.

On a vû, dans le Journal de Kæmpfer, avec quel air de dédain ils sont traités à la Cour. Tout Japonois, qui marque pour eux quelque égard ou quelque amitié, n'est pas regardé comme un homme d'honneur, qui ait pour sa Patrie l'attachement qu'il lui doit. De-là vient l'opinion bien établie, qu'il est également glorieux & légitime de leur survendre, de leur demander un prix excessif des moindres denrées, de les tromper autant qu'il est possible, de diminuer leurs libertés & leurs avantages, & d'inventer de nouveaux plans pour augmenter leur servitude.

Principes des Japonois.

Celui qui leur dérobe quelque chose, & qui est saisi sur le fait, en est quitte pour la restitution de ce qu'on trouve sur lui, & pour quelques coups de fouet qu'il reçoit sur le champ des Soldats qui gardent leur Isle. Si le crime est considérable, il est quelquefois banni pour un tems assez court. Mais le châtiment des Hollandois, qui fraudent la Douane, est une mort certaine, soit en leur tranchant la tête, ou par le supplice de la Croix.

Diverses humiliations des Hollandois.

Aucun Hollandois ne peut envoyer une Lettre hors du pays, sans en avoir donné une copie aux Gouverneurs, qui la font enregistrer dans un Livre destiné à cet usage. Les Lettres, qui viennent de dehors, doivent être remises aux mêmes Officiers, avant que d'être ouvertes. Cependant ils ferment les yeux sur celles qui sont pour les Particuliers, quoiqu'elles soient comprises aussi dans la Loi. Autrefois, lorsqu'un Hollandois mouroit à Nangasaki, on le jugeoit indigne de la sépulture, & son corps étoit jetté dans la mer à la sortie du Port. Depuis quelque-tems, on a pris le parti de leur assigner un petit terrain inutile, sur la Montagne d'Inassa, où ils ont la liberté d'enterrer leurs Morts: mais, après la cérémonie, on y met une garde Japonoise; & quelque jugement qu'on veuille porter des ordres qu'elle reçoit, il devient bientôt presqu'impossible de découvrir le lieu de la sépulture.

En général, il est toujours aisé aux Naturels du pays, & même aux Etrangers, de faire valoir leurs prétentions sur les Hollandois. Le Gouverne-

(29) Page 205.

Description du Japon.

ment ne se fait jamais presser, pour accorder des dommages & des intérêts au Demandeur. Il ne daigne pas considérer si la demande regarde la Compagnie, ou quelques-uns de ses Officiers, ni s'il est juste de lui faire porter la peine des malversations d'autrui. Au contraire, si c'est d'elle que viennent les plaintes, elle trouve tant de difficultés à se faire rendre justice, que souvent elle est obligée d'abandonner ses plus justes droits.

On demande quels sont leurs dédommagemens.

Ce détail n'est qu'un leger extrait de plusieurs Chapitres de Kæmpfer, qui contiennent les vexations qu'elle essuie continuellement. Si l'on y joint les Loix mortifiantes, qui s'observent à l'arrivée de ses Vaisseaux (30), la nécessité de livrer toutes ses marchandises à la bonne foi des Officiers du pays, & de les faire décharger par des mains inconnues (31), celle de supprimer jusqu'aux moindres marques de Christianisme; enfin l'étrange contrainte, qui tient ses Officiers renfermés dans une Isle, longue de cent toises, & large d'environ quarante, dépendans du caprice, des rigueurs, de la haine & du mépris d'une Nation infidéle; on demandera, sans doute avec impatience, quels peuvent être les avantages & les profits qui dédommagent les Hollandois de tant d'humiliations.

Marchandises qu'ils portent au Japon.

Kæmpfer nous apprend quelles sont les marchandises qu'ils portent au Japon. C'est de la soie crue de la Chine, du Tunquin, du Bengale & de Perse; toute sorte de soies, d'étoffes de laine, & d'autres étoffes des mêmes Pays, pourvu qu'il n'y ait ni or ni argent; des draps de laine de l'Europe, & d'autres étoffes de soie & de laine, surtout des serges d'Angleterre; du bois de teinture, que nous nommons Sapan & bois de Bresil; des peaux de buffle & de cerf, ou d'autres bêtes fauves; des peaux de raie; de la cire; des cornes de buffle de Siam & de Camboye; des cordouans, & des peaux tannées de Perse, du Bengale, & d'autres pays, mais non d'Espagne & de Manille, sous de rigoureuses peines; du poivre & du sucre en poudre & Candy, de plusieurs endroits des Indes orientales; des cloux de girofle, & des noix muscades (on ne demande plus de canelle); du sandal blanc de Timor; du camphre de Baros, recueilli dans les Isles de Borneo & de Sumatra; du Mercure, du cinabre & du saffran de Bengale; du plomb, du salpêtre, du borax & de l'alun, de Bengale & de Siam; du musc de Tunquin; de la gomme de Benjouin d'Arsijen; de la gomme lacque de Siam; des coraux, de l'ambre, du véritable antimoine, dont les Japonois se servent pour donner de la couleur à leur porcelaine; des miroirs de l'Europe; des fragmens de miroirs, dont ils font des microscopes & d'autres lunettes; du masang de Vaca, qui est une pierre médicinale, tirée de la vessie du fiel des vaches de Mozambique; du bois de serpent; de l'Arsiaer; des Bambous; des Mangues, & d'autres fruits verds des Indes orientales, confits avec du poivre de Turquie, de l'ail & du vinaigre; des craions de plomb

(30) On se contente de renvoyer ci-dessus au Journal de Kæmpfer, lorsqu'il décrit les circonstances de son arrivée.

(31) » Ce ne sont pas nos gens, mais les » Naturels du Pays, qui chargent & déchargent nos Navires. Ils sont deux fois en » plus grand nombre qu'il ne faut; & ne » travaillassent-ils qu'une heure, il faut que » nous payions la journée entiere. Tous » ceux qui nous rendent quelques services, » quoique souvent inutiles, sont payés largement sur les marchandises. La plûpart » de ces Ouvriers sont fort adroits à voler. *Page* 210.

de

de mer, & de bol d'Arménie, pour écrire; du mercure sublimé, & jamais du calomel, ou mercure doux; des limes fines; des aiguilles; des lunettes; de grands verres à boire, de la plus belle espece; des coraux contrefaits; des oiseaux rares, & d'autres curiosités étrangeres, soit de l'art ou de la nature.

Description du Japon.

Marchandises les plus estimées des Japonois.

Mais de toutes ces marchandises, celle que les Japonois aiment le plus, quoique la moins avantageuse pour les Marchands qui l'apportent, c'est la soie crue, dont les Portugais, par cette raison, nommoient la vente *Parcado;* & ce nom se conserve encore au Japon. Toutes sortes d'étoffes & de toiles donnent un profit sûr & considérable. On gagne beaucoup aussi sur le sapan, ou le bois de Brésil, & sur les cuirs. Les marchandises les plus lucratives sont le sucre, le catechu, ou cachou, le storax liquide, le patsju, le camphre de Borneo, les miroirs, le corail & l'ambre.

Profits clairs des Hollandois.

Dans les premiers tems de leur Commerce au Japon, les Hollandois n'y envoyoient pas, chaque année, moins de sept Navires, chargés de toutes ces richesses. Depuis qu'ils ont été resserrés dans l'Isle de Desima, ils n'en envoyent pas plus de trois ou quatre. Ainsi, l'on peut distinguer plusieurs états de leur fortune, suivant le degré de faveur dans lequel ils ont été à la Cour. Kæmpfer les réduit à quatte, qu'il nomme les Périodes de leur Commerce, & dont il donne fidélement l'Histoire (32). Aujourd'hui, par de fâcheuses révolutions, la somme annuelle, à la valeur de laquelle ils ont la permission de vendre leurs marchandises, ne revient qu'à la moitié de celle qu'on accorde aux Chinois, & monte à dix tonnes & demie d'or. A l'égard du prix des marchandises, il varie chaque année. Tout dépend de celui qu'elles ont à Meaco, qui est ordinairement reglé par la consommation qui s'en fait dans le pays. » Une année portant l'autre, dit Kæmpfer, nos profits peuvent monter à soixante pour cent. Cependant, si l'on considére toutes les » charges & les dépenses de notre vente (33), nous n'avons guéres plus de » quarante ou de quarante-cinq pour cent, de profit clair : gain peu considérable, pour une Compagnie, qui a tant de dépenses à soutenir aux Indes Orientales. Aussi cette branche de son Commerce ne vaudroit-elle pas » la peine d'être entretenue, si les marchandises que nous tirons du Japon, » surtout le cuivre rafiné, ne donnoient le même profit, & même un peu » plus. Ainsi la totalité peut aller à quatre-vingt ou quatre-vingt-dix pour cent. » Ajoutez que les dépenses ne sont pas les mêmes chaque année (34).

Ce qu'ils rapportent du Japon.

Les Vaisseaux Hollandois employent donc une partie de la valeur de leurs marchandises, à se procurer du cuivre rafiné, dont ils chargent, par an, depuis douze mille jusqu'à vingt mille pics (35). Ce métal est fondu en petits bâtons, ou rouleaux, d'un empan de long, & d'environ l'épaisseur d'un pouce. Chaque pic se met dans une petite boëte de sapin, pour être transporté plus facilement; & les trois ou quatre Navires, qui composent la Flotte Hollandoise, en font une partie de leur cargaison. Un de ces Bâtimens fait voile à Batavia, par le plus court chemin. Les autres s'arrêtent à Pulo-Timon, Isle sur les Côtes de Malacca, & continuent de-là leur Voyage

(32) Pages 251 & suivantes.
(33) Elle se nomme, Combang, au Japon.
(34) Pages 244 & 250.
(35) Un pic est cent vingt-cinq livres, poids de Hollande.

Description du Japon.

jusqu'à Malacca même, d'où le Gouverneur Hollandois les envoye, tantôt au Bengale, tantôt aux Côtes de Coromandel, ou dans quelque autre Place, qui ait besoin de leurs marchandises.

Le reste de la cargaison se fait de cuivre grossier, fondu en flans ronds & plats, & quelquefois de casjes de cuivre, espece de liards ou de basse monnoie, qu'on porte au Tunquin. Tout le cuivre est vendu aux Marchands Hollandois, par une Compagnie Japonoise, qui jouit seule d'un Privilege de l'Empereur pour le rafiner & le vendre aux Etrangers. On charge aussi depuis six mille jusqu'à douze mille livres de camphre du Japon, renfermé dans des barils de bois; quelques centaines de balles de porcelaine; un boete ou deux de fil d'or, de cent rouleaux la boete; toutes sortes de cabinets vernissés, de boetes, de caisses à tiroirs, & d'autres Ouvrages de cette espece; des parasols, des écrans, divers petits Ouvrages de canes refendues; des cornes d'animaux; des peaux de poisson, que les Japonois préparent avec beaucoup d'art & de propreté; des pierreries; de l'or; du *Sowa*, qui est un métal artificiel composé de cuivre, d'argent & d'or, & dont on ne fait pas moins de cas que de l'argent pur; des Rattangs; du papier peint & coloré en or & en argent; du papier transparent, qu'on rend tel avec de l'huile & du vernis; du riz, le plus fin de toute l'Asie; du *Sacki*, espece de breuvage, qui se fait avec du riz; du *Soge*, marinade assez agréable; des fruits confits, dans des barils; du tabac dentelé; diverses sortes de thé & de marmelades, & quelques milliers de cobangs en or (36).

Marchandises estimées de contrebande.

Pendant la cargaison, le soin qu'on apporte à visiter les Vaisseaux Hollandois & toutes les Maisons de Desima, surpasse encore les précautions qui s'observent à l'arrivée de la Flotte. Rien n'échappe aux recherches des Officiers. Toutes les hardes sont examinées piece à piece. Entre les marchandises de contrebande, Kæmpfer nomme tout ce qui a la figure d'une Idole du Pays, celle d'un Kuge, ou d'un Ecclésiastique de la Cour du Dairi, tous les Livres imprimés, tous les papiers, ou les métaux, qui portent quelques caracteres Japonois, l'argent monnoyé, les étoffes tissues au Japon; mais surtout les armes & tout ce qui s'y rapporte, comme la figure d'une Selle, d'un Navire ou d'un Bateau, d'une Armure, d'un Arc, d'une Fleche; les Epées & les Sabres. Si l'on trouvoit quelque chose de cette nature sur un Navire Hollandois, la moindre punition du Capitaine seroit un bannissement perpétuel du Pays; & tous les Officiers suspects seroient mis à la torture, pour leur faire découvrir le vendeur & les complices, dont le sang pourroit expier seul un si grand crime. Kæmpfer en rapporte quelques exemples. Les Japonois, dit-il, ont tant de penchant pour la contrebande, que dans l'espace de six ou sept ans, trois cens personnes furent condamnées au dernier supplice, pour avoir fraudé la Douane avec les Chinois; & que, pendant un séjour de deux ans qu'il fit au Japon, il en vit exécuter plus de cinquante, dont l'un n'étoit accusé que d'avoir fait passer frauduleusement une livre de camphre (37).

Commerce des Chinois au Japon.

A l'occasion des Chinois, il est tems d'observer, avec le même Voyageur,

(36) Page 258. Le Cobang est une très grande Monnoie. *Voyez*, ci-dessus, l'Histoire des Monnoies de l'Asie.

(37) Page 260.

que, depuis l'antiquité la plus éloignée, ils ont porté, dans tout l'Orient, les marchandises de leur Pays; surtout la soie crue, qui abonde à la Chine; & d'où les Grecs & les Romains leur avoient donné le nom de *Seres*. Leur principal Commerce étoit dans les Royaumes & les Isles situées entre Sumatra & Malacca, du côté de l'Est. Après la Conquête de leur Pays par les Tartares, ceux qui refuserent de se soumettre & de se raser la tête, à la maniere des Vainqueurs, abandonnerent leur Patrie, pour aller s'établir dans les lieux où ils avoient exercé le Commerce. Depuis un tems immémorial, les Isles du Japon étoient de ce nombre. Ils n'y alloient, à la vérité, qu'avec un petit nombre de Jonques, parce que, sous divers regnes de leurs Empereurs, toute communication leur étoit défendue avec les Nations étrangeres; cet ordre ne pouvoit être violé que par ceux qui habitoient les Côtes & les Isles voisines. Mais aussi-tôt que leurs nouveaux Maîtres eurent établi la liberté du Commerce, ils étendirent leurs correspondances dans la plûpart des Pays de l'Orient, surtout au Japon, où divers rapports entre les deux Nations, tel que celui du Langage sçavant, de la Religion, des Sciences & des Arts, leur avoient toujours fait obtenir un accueil favorable.

DESCRIPTION DU JAPON.

Son origine.

Anciennement ils fréquentoient le Port d'Osacka, qui est dangereux par ses rochers & ses bas-fonds, & quelques autres lieux qui ne sont pas plus sûrs pour la navigation. Ensuite les Portugais leur montrerent le chemin du Port de Nangasaki. Ce fut, vers le même temps, que l'Empereur du Japon nomma Nangasaki, pour le seul Port de ses Etats, qui seroit desormais ouvert aux Etrangers. Alors plusieurs Chinois prirent le parti de s'y fixer; & non-seulement ceux qui n'avoient pas quitté leur Patrie, mais tous les autres, qui se trouvoient dispersés dans les Pays voisins & dans les Isles à l'Est du Gange, y vinrent trafiquer pour leur compte, ou pour ceux qui les employoient. Ils jouirent pendant quelque tems d'une heureuse liberté, & leurs Jonques y venoient en fort grand nombre. Dans cet intervalle ils bâtirent trois Temples à Nangasaki, pour y exercer librement leur Religion. Mais la quantité de leurs Jonques, qui se multiplioient de jour en jour, & dont chacune n'avoit jamais moins de cinquante hommes à bord, excita bientôt la défiance des Japonois. Outre le motif du Commerce, les plus riches personnes de la Chine venoient au Japon pour s'y livrer à la débauche des femmes, qui est ouvertement permise (38). On fut surpris d'y voir aborder un jour des Mandarins Tartares, avec une petite Flotte de six Jonques. Le Gouvernement les obligea de mettre à la voile, après leur avoir fait déclarer qu'on ne vouloit pas, dans le Pays, d'autres Commandans & d'autres Seigneurs que ceux de la Nation. Des soupçons si vifs menaçoient les Chinois de quelque changement. En effet, après l'expulsion des Portugais, on apprit bientôt au Japon que les Jésuites avoient été reçus & traités favorablement à la Cour du Monarque Tartare de la Chine; & que ce Prince leur avoit accordé la liberté de prêcher l'Evangile dans toute l'étendue de ses vastes Etats. En même-temps, les Japonois saisirent, à l'entrée de Nangasaki, quelques Livres qui regardoient le Christianisme, & que les mêmes Missionnaires avoient fait

Ils s'établissent à Nangasaki.

Jalousie des Japonois.

Saisie de quelques Livres Chrétiens, qui l'augmente.

(38) Voyez, ci-dessus, le Paragraphe des Mœurs.

DESCRIPTION DU JAPON.

imprimer à la Chine, en langage du Pays. Cette découverte leur fit craindre que la Foi Chrétienne, dont l'extirpation avoit coûté tant de sang, ne rentrât indirectement dans leurs Isles. Ils soupçonnerent les Marchands, qui avoient apporté ces Livres entre plusieurs autres, d'avoir du moins quelque penchant pour la Religion proscrite. Cette raison, fortifiée par l'arrivée des Mandarins Tartares & par l'accroissement continuel des Chinois, fit penser la Cour à resserrer leur Commerce dans des bornes plus étroites. Elle commença par le réduire à la somme annuelle de trois cens mille taels, ou, suivant la maniere de compter des Hollandois, à vingt & une tonnes d'or, qui font à peu près le double de celle, où le Commerce Hollandois étoit déja réduit. Elle ordonna que les marchandises, qui devoient monter à cette somme, seroient apportées par soixante-dix Jonques au plus, suivant la distribution qu'elle en fit elle-même; dix-sept Jonques de Nankin; cinq de la Ville & de la Province de Canton; cinq de Nefa; quatre de Sintsjeu; quatre de l'Isle d'Aynan, & du Continent voisin de la Chine; trois de Kootsja; trois du Royaume de Siam; deux du Royaume de Camboye; deux de Tayowan ou Takkafaga, dans l'Isle Formose; une de Fudasan, Port situé au-dessus de Raktsju, & célebre par un fameux Temple de Quanwon; une de la Cochinchine; une de Fani, qui est une des plus grandes Isles d'entre les Kiuskus, & quelques autres, dont Kæmpfer ne put être informé. Ainsi, tous les Chinois, dispersés en divers Pays, étoient compris dans ce partage. Ensuite on admit encore une Jonque de Siakka-Tarra ou Java, & une autre de Pekin, pour remplacer celles qui pouvoient faire naufrage en chemin. L'observation de cet ordre fut recommandée avec rigueur. Cependant toute l'exactitude des Officiers Japonois ne put empêcher les Chinois de les tromper. Plusieurs des mêmes Jonques, se hâtant de vendre leur cargaison, trouvoient le moyen de faire le Voyage deux fois l'année. D'autres faisoient voile à la Province de Satzuma, comme si le gros tems les y avoit jettées. Elles y vendoient leurs marchandises, pour aller prendre une nouvelle cargaison, qu'elles portoient ensuite à Nangasaki. Si le hazard leur faisoit rencontrer les Gardes-Côtes du Japon, elles prenoient une autre route, en feignant de s'être égarées & de chercher le Port de Nangasaki.

Coups portés au Commerce des Chinois.

Comment ils les éludent.

Ils sont renfermés comme les Hollandois.

Enfin la Cour ne trouva point de voie plus sûre, pour mettre une barriere éternelle aux nouvelles entreprises, que de resserrer les Chinois dans une Prison, comme elle avoit enfermé les Hollandois dans celle de Desima. En 1688, un Jardin, qui avoit appartenu à Sfugu-Feso, Intendant des Domaines Impériaux, leur fut assigné pour demeure.

Description de leur Prison.

Ce Jardin étoit agréablement situé, vers le fond du Port, près du rivage & de la ville. Il avoit été soigneusement embelli d'un grand nombre de belles plantes, domestiques & étrangeres. On bâtit, sur ce terrain, plusieurs rangs de petites Maisons, chaque rang couvert d'un toît commun. Tout l'espace fut environné de fossés, de palissades & de doubles portes. Cette opération fut si prompte, que le même lieu, qui étoit un des plus agréables Jardins du Monde au commencement de Février, avoit, à la fin de Mai, l'odieuse apparence d'une Prison forte, où les Chinois se virent renfermés sous une bonne garde. En quelque tems qu'ils arrivent, on ne leur accorde pas d'autre retraite. Ils y sont traités comme les Hollandois à De-

Description du Japon.

Comparaison de leur traitement & de celui des Hollandois.

ſima. Kæmpfer y trouve néanmoins quelques différences. Premiérement, dit-il, les Chinois ne ſont pas admis à la préſence de l'Empereur; au lieu que les Hollandois reçoivent cet honneur une fois tous les ans. Mais, en récompenſe, les Chinois ſont diſpenſés de la fatigue d'un Voyage de trois mois, & de la dépenſe d'un grand nombre de préſens, qu'il faut faire à l'Empereur & à ſes Miniſtres. En ſecond lieu, ils ont des vivres & des proviſions, qu'on leur porte juſqu'à l'entrée de leur Comptoir; & les Hollandois n'en obtiennent qu'en faiſant la dépenſe d'entretenir une Compagnie entiere de Vivandiers Japonois. Troiſiémement, on regarde les Chinois comme des Marchands particuliers, qui ne forment point un Corps; & par cette raiſon, ils ſont traités de leurs Inſpecteurs & de leurs Gardes avec moins de civilité que les Hollandois. Quatriémement, ils n'ont pas, comme les Hollandois, un Directeur de leur Commerce, qui réſide continuellement au Japon. Lorſque leur vente eſt finie, la plûpart s'en retournent dans leurs Jonques, & laiſſent leurs Maiſons déſertes pendant leur abſence (39).

(39) P. 270. C'eſt-à-dire, qu'ils y ont leurs Inſpecteurs Japonois, & leurs Réglemens. On a renvoyé, du § IV. à la fin de celui-ci, pour quelques exemples de la Langue commune du Japon, qui ſe trouvent dans Kæmpfer. L'un eſt un Réglement de l'habitation des Chinois, & l'autre en eſt un de celui des Hollandois.

Dzio Sadamavi.

Nippon ſui Sku ſin gofatto ſomuki Nanigo toki Joraſſu akuſiwo takumi Reimotzuwo idaſi tanomu mono Korre araba Kitto Mooſi idzubezi Tatto Jeha Dorui tarito ſutome togawo Jurus ſono nei motz_no idſii Go foobi Kuda ſarubes moſi Samin Kore Aruni Oitewa Seiqua Nanbeki.

Mono Nari.

Qua . . . Pi . . .

Ordre touchant la Contrebande.

Si un Japonois, ou un Etranger, contre les ordres, tâche de vendre quelqûe marchandiſe de Contrebande, & qu'il ſoit découvert, on en informera les Magiſtrats, qui en doivent connoître. Si quelqu'un des Complices ſe décele lui-même, & ſert de témoin, il aura ſon pardon, & de plus une récompenſe proportionnée au crime. Les Contrevenans, convaincus par le témoignage de leurs Complices, ſeront punis ſelon la Loi.

Cela ſuffit.

Le mois . . . Le jour . . .

Signés, . . . Tonnomo. Siu Bioje. Setzno Cami.

Kinſai Deſimamats.

1. Kec ſeno Foku onna irukotto.

2. Koja ſiſiri no Foka ſi uke Jammabus ſiki Irukotto.

3. So quam ſin no mono narabini Kotſuſiki Irukotto.

4. Deſima Mawari foos Kui Jori utſii ni fune Norikomu Kotto t ſukettari faſſi oſta fune nori tooru kotto.

5. Juje naku Holanda ſiu Deſima Jori idſurukotto.

Migino Dſio Kataku Iimamoru beki.

Mono Nari, &c.

Réglemens pour la rue de Deſima.

1. Il n'y aura que les femmes de joie qui aient la permiſſion d'y entrer.

2. Les ſeuls Eccléſiaſtiques de la Montagne de Koja y ſeront admis. Tous les autres Jammabos en ſeront exclus.

3. Les Mandians & ceux qui vivent de charités ne pourront y entrer.

4. Perſonne n'approchera, avec un Vaiſſeau ou un Bateau, dans les paliſſades de Deſima. Perſonne ne paſſera, avec un Navire ou un Bateau, ſous le Pont.

5. Aucun Hollandois ne pourra ſortir de Deſima, que pour des raiſons importantes.

Tous ces ordres ſeront ponctuellement exécutés.

Cela ſuffit, &c.

DESCRIPTION DU JAPON.

Leurs Foires & leurs Marchandises.

Ils ont trois Combangs, ou trois Foires, dans le cours de l'année; l'une au Printems, pendant laquelle ils vendent les marchandises de vingt Jonques; l'autre en Eté, pour les marchandises de trente; & la derniere en Automne, pour celles de vingt. Toutes les Jonques surnuméraires, & celles qui arrivent après les ventes, doivent remettre sur le champ à la voile, sans qu'il leur soit même permis de décharger leurs marchandises. Ces cargaisons consistent en soies non ouvrées, de la Chine & du Tunquin; toutes les étoffes de soie & de laine, que les Hollandois apportent comme eux; du sucre de divers Pays; des pierres de Calamine du Tunquin, pour donner sa teinture au cuivre & aux ouvrages qu'on en fait; de la térébentine, tirée des Pistachiers; de la gomme & de la myrrhe; des agathes; du bois de Calambouc, de Tsiampa, de Camboye, & des Pays voisins; le précieux camphre de Baros, de l'Isle de Borneo; la racine de ginseng qui vient de Corée; plusieurs drogues & remedes de la Chine, simples ou composés; & quantité de Livres Chinois, qui traitent de Philosophie ou de Religion.

Deux Censeurs au Japon pour les Livres.

Après la saisie des Livres Chrétiens, on ordonna qu'à l'avenir, tous ceux, qui seroient apportés par les Chinois, seroient soumis à la Censure de deux hommes de Lettres, établis par la Cour, avec des appointemens considérables; l'un, pour les Matieres Ecclésiastiques; l'autre, pour la Philosophie, la Médecine & l'Histoire (40).

Marchands des Isles de Riuku ou Liquejo.

Outre les Hollandois & les Chinois, le Privilege du Commerce est accordé aux Marchands des Isles de Riuku, ou de Liquejo; mais dans la seule Province de Satzuma. On a déja remarqué que, sous l'un ou l'autre de ces deux noms, il faut comprendre cette chaîne d'Isles qui s'étendent, depuis les Côtes Occidetales de Satzuma, jusques vers les Philippines. Leurs Habitans parlent un Chinois corrompu, qui rend témoignage à leur origine; & l'on sçait que, de tout tems, les Chinois ont entretenu des relations de Commerce dans ces Isles. Il y en passa un grand nombre, après la Conquête de leur Empire. Quelque tems après, elles furent soumises par le Prince de Satzuma, qu'elles regardent comme leur Conquerant, & qui en tire un tribut; mais loin de reconnoître l'autorité de l'Empereur du Japon, elles envoyent chaque année un présent au Monarque Tartare de la Chine, comme une marque de leur soumission. Aussi leurs Habitans sont-ils traités comme Etrangers par rapport au Commerce. Tous les Ports de l'Empire leur sont fermés, à l'exception du Havre de Satzuma. La quantité de marchandises, qu'ils peuvent y vendre, est limitée aussi à la somme annuelle de cent vingt-cinq mille taels. Ils y portent toutes sortes d'étoffes de soie, & d'autres marchandises de la Chine; quelques denrées de leur propre Pays, telles que du bled, du riz, des fruits & des légumes; de l'awamuri, qui est une sorte d'eau-de-vie, tirée du superflu de leur récolte; des Takaragais & des Fimagais, c'est-à-dire des nacres de perles; & cette espece de petites coquilles, qui se nomment Koris dans les Indes, d'où elles se tirent, particuliérement aux Isles Maldives. Celles de Riuku, que les Habitans trouvent en abondance sur leurs Côtes, servent à composer un fard blanc, à l'usage des jeunes garçons & des filles. Ils portent aussi quantité de grandes coquilles,

Leur Commerce avec le Japon est borné à Satzuma.

(40) Page 272.

plattes, polies, & presque transparentes, qui servent de vîtres aux Japonois pour leurs fenêtres; des fleurs rares, des plantes, & d'autres productions de leurs Isles.

Description du Japon

§ VIII.

Religions, Sectes, Prêtres, Temples, Pelerinages, & Cérémonies du Japon.

Diversité de Religions.

LA liberté, qui regnoit dans cet Empire avant la ruine du Christianisme, y avoit introduit quantité de Sectes étrangeres, au préjudice de l'ancienne Religion du Pays. Quelques Auteurs en comptent jusqu'à douze, dont les principes & les pratiques n'ont presque rien de commun. Les unes adorent le Soleil & la Lune, & d'autres offrent leur encens à divers Animaux. Les Camis, premiers Souverains du Japon, les Foes ou les Fotoques des Indes, tous ceux qui ont contribué à peupler & à policer ces Isles, qui y ont porté des Loix utiles, quelque Science, quelque Art, & tous ceux qui y ont établi quelque nouveau Culte, y ont des Temples & des Adorateurs. La plûpart des Grands passent pour Athées, & croyent l'ame mortelle, quoiqu'à l'extérieur ils fassent profession d'une Secte. Enfin les Démons mêmes ont des Autels & des Sacrifices au Japon; mais ils ne doivent ces honneurs qu'à la crainte. On n'attend d'eux aucune faveur; mais on les redoute, parce qu'on leur croit le pouvoir de nuire, & l'on s'efforce de les appaiser.

On y a trouvé des traces du Christianisme.

D'où elles sont venues.

Ce qu'il y a d'étonnant, observe le nouvel Historien, c'est qu'au milieu de ce cahos de Religions, on a trouvé tant de traces du Christianisme, que nous n'avons presque pas un mystere, pas un dogme, ni même une pratique de piété, dont il ne semble que les Japonois ayent eu quelque connoissance. On pourroit juger qu'il avoit anciennement pénétré parmi eux, soit directement & dans toute sa pureté (41), soit indirectement & déja corrompu par les Indiens, les Tartares & les Chinois, qui l'ont reçu, comme on ne l'ignore point aujourd'hui, des Syriens, Sectateurs de Nestorius. Mais comment concevoir que les Japonois eussent conservé la forme extérieure d'une Religion, dont ils avoient entiérement perdu l'idée? L'Historien, que je cite, est plus porté à se persuader que ces pratiques ne sont pas plus anciennes, au Japon, que l'arrivée des premiers Navires Portugais. Une Nation si libre & si curieuse peut avoir embrassé, à la premiere vûe, certains usages, dont elle se promit de l'utilité. Tel est celui du Signe de la Croix, pour chasser les Démons (42). Si l'on prétend qu'une origine si moderne auroit été reconnue à la trace, par les premiers Missionnaires; le même Ecrivain répond, qu'avant qu'ils ayent pu tourner leur attention à ces recherches, il n'est pas impossible que la trace se soit perdue, dans un Pays

(41) Un Evêque Arménien assura un des premiers Missionnaires Jésuites, que les Prêtres de sa Nation avoient porté l'Evangile aux Japonois. *Histoire du Japon, Tome I. page 262.*

(42) On manda, à Saint-François Xavier, lorsqu'il étoit encore aux Indes, qu'une Maison Japonoise en avoit été délivrée par l'usage de ce Signe. *Ibid.* page 263.

DESCRIPTION DU JAPON.

où la ſuperſtition fait ſaiſir d'abord tout ce qui paroît merveilleux, ſans en examiner trop la ſource (43).

Trois principales Religions du Japon.

A l'arrivée des Portugais, le Japon avoit trois Religions principales. 1°. L'ancienne, nommée Sinto. 2°. Le Budſo, ou le Culte des Idoles étrangeres, apporté du Royaume de Siam ou de la Chine. 3°. Le Siuto, ou la Doctrine des Philoſophes & des Moraliſtes.

Religion du Sinto, la plus ancienne.

Les fondemens de la premiere ſont les mêmes que ceux de l'Empire & des deux premieres Races Impériales, tels qu'on les a déja repréſentés (44); c'eſt-à-dire, qu'ils conſiſtent dans l'adoration des ſept Eſprits Céleſtes, qui compoſent la premiere Dinaſtie des Souverains du Japon & des cinq demi-Dieux (45) de la ſeconde, ſous le nom de Camis. Les Empereurs, qui ont regné depuis Syn-Mu, Fondateur de la troiſiéme, ſont admis auſſi à ce rang ſuprême. C'eſt l'Empereur regnant qui fait cet honneur à celui qui l'a précédé. La Cérémonie de l'Apothéoſe ſe fait avec beaucoup d'appareil; & l'on aſſigne ordinairement, au nouveau Dieu Cami, l'eſpece de pouvoir qu'il doit exercer ſur les Mortels. Kæmpfer obſerve que tout le ſyſtême de la Théologie du Sinto n'eſt qu'un ridicule compoſé de fables ſi extravagantes & ſi monſtrueuſes, que ceux, qui en font leur étude, les cachent ſoigneuſement à leurs propres Sectateurs, & plus encore à ceux des autres Religions. Cette Secte, dit-il, n'auroit pas ſubſiſté long-tems, ſans ſon étroite liaiſon avec les Loix Civiles du Pays, que les Japonois obſervent avec un ſcrupuleux attachement; & c'eſt peut-être auſſi ſon abſurdité, qui jette la plûpart des Grands & des Beaux-eſprits dans l'Athéiſme. Ses Docteurs ne laiſſent pas d'enſeigner leurs principes à ceux qui veulent s'en inſtruire; mais c'eſt toujours ſous le ſceau du ſecret; ſurtout lorſqu'ils arrivent au dernier article, qui traite de l'origine des choſes (46). Ils n'en parlent à leurs Diſciples qu'après les avoir engagés par un ferment, ſcellé & ſigné de leur main, à ne jamais profaner de ſi profonds myſteres, en les communiquant aux Incrédules. D'ailleurs il paroît que ce qu'ils appellent Eſprit, n'eſt qu'une matiere plus ſubtile & plus déliée.

Dieux Camis. Extravagances du Sinto. Son plus profond myſtere.

Le plus révéré des Camis.

Le plus révéré de tous les Camis (47) eſt Tenſio-Dai-Dſin, Fondateur

(43) *Ibid.*

(44) *Voyez*, ci-deſſus, § III.

(45) Ou Dieux terreſtres, comme s'expriment les Japonois. C'eſt par eux qu'a commencé le titre de Mikotto, qui ſignifie quelque choſe de divin, & dont Mikaddo, qui a la même ſignification que celui de Dairy, eſt un diminutif.

(46) Kæmpfer le rapporte, tiré d'un Livre que les Japonois nomment Odaiki. Il donne le texte original & la traduction :

Kai takuno faſime dsjuſio Fuſo Tatojaba Jujono ſui ſoni ukunga Geroſi Tentſijno utſijni Itſi but ſu Weo ſeoſeſu Katats Igeno gotoſi fenquas ſteſin to nar Kunitokodatſno Mikotto to goos.

Au commencement de l'ouverture de toutes choſes, le Chaos flottoit, comme les Poiſſons nâgent dans l'eau pour leur plaiſir. De ce Chaos ſortit quelque choſe de ſemblable à une épine, qui étoit ſuſceptible de mouvement & de tranſformation. Cette choſe devint une Ame ou un Eſprit; & cet Eſprit eſt appellé Kunitokodatſno Mikotto. *Kæmpfer, Tome II. page 8.*

(47) Cami & Sin, ſignifient Ame & Eſprit. On leur donne auſſi l'épithete de Mioſio, c'eſt-à-dire, ſublime, illuſtre; & de Gongen, qui ſignifie, juſte, ſévere, jaloux,

de la ſeconde Race, & premier des Dieux terreſtres. Tous les Japonois ſe croyent deſcendus de lui; & ce qui fonde le droit héréditaire des Dairis au trône Impérial, c'eſt qu'ils viennent de l'aîné de ſes Fils. On regarde apparemment les ſept Camis, qui l'ont précédé, comme trop élevés au-deſſus de la terre, pour s'intéreſſer à ce qui s'y paſſe. Ceux mêmes qui ont quitté l'ancienne Religion, pour embraſſer les nouvelles Sectes, rendent une eſpece de culte à ce Pere de la Nation Japonoiſe. Les anciennes Hiſtoires s'étendent beaucoup ſur ſes miracles, ſur ſes actions héroiques; & l'Empire a peu de Villes où l'on ne trouve un Temple à ſon honneur.

Description du Japon.

Outre les Empereurs, on accorde le titre de Camis à tous les grands hommes qui ſe ſont diſtingués pendant leur vie, par leur ſainteté, leurs miracles, & par les avantages qu'ils ont procurés à la Nation. Mais ces Apothéoſes ne font que des Dieux inférieurs, qui ſont placés entre les Etoiles. Au reſte chacune de ces Divinités a ſon Paradis; les unes dans l'air, d'autres au fond de la mer, dans le Soleil, dans la Lune, & dans tous les Corps lumineux qui éclairent les Cieux. Chaque Adorateur choiſit ſon Dieu, ſuivant le goût qu'il a pour le Paradis, & ne ménage rien pour lui marquer ſa dévotion. Comme le nombre de ces Dieux augmente tous les jours, & qu'on n'en reconnoît point un nouveau ſans lui ériger un Temple, il n'y a point de Ville, où le nombre des Temples & des Chapelles ne ſoit preſqu'égal à celui des Maiſons. Les Empereurs & les Princes ſe diſputent la gloire d'en bâtir de magnifiques. Auſſi les richeſſes de quelques-uns de ces Monumens ne ſurprennent-elles pas moins que leur nombre. Il n'eſt pas rare d'y voir quatre-vingt ou cent colonnes de cedre, d'une prodigieuſe hauteur, & des ſtatues coloſſales de bronze. On y en voyoit même autrefois d'or & d'argent, avec quantité de lampes & d'ornemens d'un grand prix. Les ſtatues ſont ordinairement couronnées de raions. Mais cet uſage n'eſt pas borné au Sinto; & ce n'eſt pas non plus dans cet ancien culte, qu'on cherche à ſe diſtinguer par la magnificence.

Camis inférieurs.

Chaque Dieu a ſon Paradis.

Ses Temples ſe nomment Mias (48), c'eſt-à-dire, demeure des Ames immortelles. Kæmpfer n'en donne pas moins de vingt-ſept mille ſept cens, à tout le Japon. La plûpart ſont ſitués ſur des éminences, à quelque diſtance des terres communes & ſouillées par l'uſage. Une allée large & ſpacieuſe, bordée de deux rangs de cyprès, leur ſert d'avenue. L'entrée de cette allée eſt remarquable, par une porte de pierre ou de bois, ſur laquelle s'éleve, entre deux poutres, une planche quarrée, qui porte, en caracteres d'or, le nom du Dieu, auquel le Mia eſt conſacré. Ces dehors ſemblent annoncer un Temple conſidérable; mais ils ſe ſentent preſque tous de l'antique ſimplicité des premiers, ſur le modele deſquels on conſtruit les autres. Ce ne ſont le plus ſouvent que de miſérables Edifices de bois, cachés entre des arbres & des buiſſons, avec une ſeule fenêtre grillée, au travers de laquelle on peut voir l'eſpace intérieur. Il eſt ordinairement, ou tout-à fait vuide, ou ſans autre ornement qu'un miroir de métal, placé au centre; autour duquel pendent des houſſes de paille fort bien travaillées, ou de papier

Mias, ou Temples des Camis, Dieux du Sinto.

Avenue.

(48) On les appelle auſſi Jaſiro, & Siaou *Sinsja;* mais ce dernier nom s'applique proprement à la Cour entiere du Mia, avec tous les Bâtimens qui en dépendent.

blanc découpé, qui font attachées en forme de franges à une longue corde. Elles paſſent pour un ſymbole de la pureté & de la ſainteté de l'Edifice. On y monte par un eſcalier de pierre, qui conduit ſur une eſplanade, où l'on entre par une ſeconde porte, ſemblable à la premiere, & ſur laquelle on trouve pluſieurs Chapelles, qui accompagnent le Temple principal. Ce qui ſe préſente d'abord ſur l'eſplanade, eſt un baſſin plein d'eau, où ceux, qui vont rendre leurs adorations à la Divinité, peuvent ſe laver. Le Temple, à côté duquel on voit un grand coffre pour y recevoir les aumônes, eſt élevé d'environ ſix pieds au-deſſus du terre-plein. Sa hauteur n'excede jamais trois braſſes, & ſa largeur eſt toujours égale à ſa hauteur. Il eſt environné d'une galerie, où l'on monte par quelques degrés. C'eſt ſur cette galerie, & devant le Frontiſpice, dont la ſimplicité répond à tout le reſte, qu'on ſe proſterne pour adorer le Dieu; car la porte du Temple eſt ordinairement fermée, ou ne s'ouvre du moins que les jours de Fête. La plûpart de ces lieux religieux ont une Anti-chambre, où les Gardiens du Temple ſe tiennent aſſis, vêtus de leurs habits de cérémonie, qui ſont très riches. Les portes & les fenêtres de ces Anti-chambres ſont grillées, & le pavé en eſt couvert de nattes fines. Le toît du Temple, qui eſt de tuile, de pierre, ou de coupeaux de bois, avance aſſez de chaque côté pour couvrir la galerie, & différe de celui des autres Bâtimens en ce qu'il eſt recourbé avec plus d'art & compoſé de pluſieurs couches de belles poutres, dont l'arrangement a quelque choſe de fort ſingulier. A la cime du toît, il y a quelquefois une poutre plus groſſe que les autres, & poſée de long, qui en a, vers ſes extrêmités, deux autres qui ſe croiſent, & ſouvent une troiſiéme derriere, qui eſt en travers.

Deſcription de l'Edifice.

Quel en eſt le modéle.

Cette ſtructure eſt ſur le modéle du premier Temple, qui ſubſiſte encore à Isje, où l'on prétend qu'Iſanami, dernier des ſept grands Eſprits céleſtes & Pere de Tenſio-Dai-Dſin a fait quelque tems ſa réſidence. Quoique très ſimple, elle eſt ingénieuſe & preſque inimitable. Le poids & les liaiſons de toutes ces poutres, entrelacées les unes dans les autres, affermiſſent beaucoup l'édifice, & le défendent mieux contre les tremblemens de terre. On voit pendre, ſur la porte du Temple, une cloche platte, ſur laquelle on doit frapper quand on arrive; comme pour avertir le Dieu qu'on vient l'adorer. Le miroir intérieur eſt placé de maniere, qu'en regardant par la fenêtre on puiſſe s'y voir. Il apprend, ſuivant les Japonois, que comme on y voit diſtinctement les traits & les taches du viſage, de même toutes les ſouillures & les diſpoſitions ſécretes du cœur paroiſſent à découvert aux yeux des Immortels. Il ſe trouve rarement des Idoles dans les Mias, parce qu'on n'en faiſoit point dans les premiers tems de la Monarchie. S'il s'en eſt introduit quelqu'une, depuis l'établiſſement de la nouvelle Idolâtrie, elle eſt enfermée dans une chaſſe, vis-à-vis de l'entrée. On l'en tire le jour de la Fête du Cami, qui ne ſe célébre qu'une ſeule fois dans un ſiécle. L'uſage eſt de conſerver auſſi, dans la même chaſſe, les oſſemens & les armes du Dieu, & les ouvrages qu'il a faits de ſes propres mains, pendant ſa vie mortelle.

Introduction des Idoles.

Chapelles portatives.

Les Chapelles, qui environnent les Mias, ſont quarrées, ou hexagones, ou octogones, proprement verniſſées, ornées au-dehors de corniches dorées,

& au-dedans de miroirs & de divers colifichets. Elles sont ordinairement portatives; & dans certains tems on les porte en effet, avec beaucoup de pompe, aux principales solemnités. Quelquefois la Statue du Cami est portée aussi dans ces Chapelles; mais ceux qui sont chargés de ce poids sacré marchent à reculons, après avoir fait retirer le Peuple, comme indigne de voir la Divinité. Enfin les dehors des Mias, leur Anti-chambre, & d'autres Appartemens dont ils sont quelquefois accompagnés, sont parés de cimeterres bien travaillés, de modéles de Navires, de différentes sortes d'Images, & d'autres ornemens de cette nature; usage, néanmoins, qui ne s'est introduit qu'à l'imitation du Budsoisme.

DESCRIPTION DU JAPON.

Gardiens des Temples.

Les Gardiens de ces Temples sont de simples Laïcs, qui demeurent aux environs avec leurs familles. Kæmpfer, après les avoir réduits à cette qualité, ne laisse pas de leur donner le nom de Prêtres séculiers, qu'il ne fait tomber apparemment que sur leurs fonctions. On les nomme Negis, Canusis, & Siannins; gens d'une fierté surprenante. Ils sont entretenus, ou par des fondations, ou par les libéralités du Dairi, ou par les aumônes des Fidéles. L'habit de leur profession est une grande robbe, ordinairement blanche, quelquefois jaune, quelquefois d'autre couleur, & de la même forme, à peu près, que celles de la Cour du Dairi. Cependant ils portent, sous ces robbes, l'habit commun des Séculiers. Ils se rasent la barbe, mais ils laissent croître leurs cheveux. Leur coeffure est un bonnet oblong, roide & vernissé, fait en forme de Bateau, qui avance sur le front, & s'attache sous le menton avec des cordons de soie, & d'où pendent des nœuds à frange, plus longs ou plus courts, suivant le rang de celui qui les porte, & qui n'est obligé de s'incliner devant les personnes d'un ordre plus relevé que jusqu'à ce que le bout de ces nœuds touche la terre. Les Supérieurs ont les cheveux tressés & relevés sous une gaze noire d'une forme singuliere, & les oreilles couvertes d'une espece d'oreillette, d'un empan & demi de long & de deux ou trois pouces de large, qui se releve près des joues, ou qui pend plus ou moins, suivant les dignités ou les titres d'honneur qu'ils ont obtenus du Dairi. Dans les affaires Ecclésiastiques, ils ne sont soumis qu'à ce Monarque; mais, pour le temporel, ils reconnoissent, comme tous les Ecclésiastiques de l'Empire, l'autorité de deux *Dsi-Sin-Bugios*, ou Juges Impériaux des Temples, nommés par le Monarque séculier. Lorsqu'ils paroissent en habit Laïc, ils portent deux cimeterres, comme les personnes de la premiere qualité.

Leur habillement.

De qui ils dépendent.

Principaux dogmes du Sinto.

Les principaux points de la Religion du Sinto se réduisent à cinq : La pureté du cœur. L'abstinence de tout ce qui peut rendre l'homme impur, qui consiste à ne pas se souiller de sang, à s'abstenir de manger de la chair (49), à ne pas s'approcher des corps morts. Il n'est pas permis aux femmes d'entrer dans les Temples, lorsqu'elles ont leurs infirmités lunaires. On représente les trois sortes d'impuretés contraires à la Loi, par l'emblê-

(49) Pour avoir mangé de la chair d'un animal à quatre piés, excepté du daim, on est impur pendant trente jours. Pour les volatiles, à l'exception du faisan, de la grue, & des oiseaux aquatiques, dont on peut manger en tout tems, l'impureté ne dure qu'une heure. Pour avoir assisté à l'exécution d'un Criminel, ou s'être trouvé près d'un corps mort, elle dure tout un jour, &c.

DESCRIPTION DU JAPON.

me de trois singes, assis aux piés de Dsijso, qui se bouchent de leurs deux pattes de devant, l'un les yeux, l'autre les oreilles, & le troisiéme la bouche. Non-seulement on ne trouve rien, dans les Livres sacrés du Sinto, sur la nature des Dieux & sur leur pouvoir, mais les explications y sont fort obscures sur l'état des Ames après leur séparation. Elles portent seulement que les Ames impures ne sont pas reçues d'abord dans le Paradis de leurs Dieux, & qu'elles demeurent errantes, aussi long-tems qu'il est nécessaire pour l'expiation de leurs péchés. On ne reconnoît point, dans cette Religion, d'autres Diables que les ames des Renards; animaux qui font beaucoup de ravages au Japon. Rien n'est plus simple que le culte. Il n'a point de rites fixes, ni de cérémonies, ni de chapelets, ni aucun formulaire de prieres. On se lave, pour aller au Temple. On met ses meilleurs habits, surtout les jours de Fête. En arrivant à la Cour du Temple, où l'on se rend d'un air grave & composé, on se lave ordinairement les mains dans le bassin qui est à côté de la porte. Ensuite, s'avançant les yeux baissés, on monte sur la galerie, pour se mettre à genoux vis-à-vis de la porte. Dans cette posture, on baisse peu à peu la tête jusqu'à terre, on la releve, & les yeux tournés sur le miroir, on adresse une courte priere au Dieu, pour lui exposer ses besoins; on jette quelques pieces d'argent dans le Temple ou dans le tronc; on frappe trois fois sur la cloche qui pend à la porte, pour réjouir les Dieux, qui, suivant les idées des Japonois, prennent un plaisir extrême au son des instrumens de Musique; après quoi l'on se retire, pour aller passer le reste du jour en promenades, en jeux & en festins. L'opinion commune est que les jours de Fête sont institués pour se récréer & se délasser du travail; on les choisit pour les visites, les festins & les noces; & souvent les personnes publiques n'en prennent point d'autres pour leurs audiences.

Diables.

Simplicité du Culte.

Fêtes du Sinto

Fêtes annuelles.

Toutes les Fêtes du Sinto ont leurs jours fixes. Chaque mois en a trois, qui reviennent constamment le premier jour, le quinziéme & le dernier (50). Cinq autres sont réparties dans le cours de l'année, & fixées à certains jours, qui passent pour les plus malheureux, parce qu'ils sont impairs, & qui en ont pris leurs noms. 1°. Songuatz, ou le premier jour de l'an (51). 2°. San-

(50) La premiere est plutôt un jour de complimens, que de dévotion. Les Japonois se levent de grand matin, & vont de maison en maison, rendre visite à leurs Supérieurs, à leurs Amis & à leurs Parens. Le reste du jour se passe en promenade & en amusemens. Dans la seconde Fête, on donne presque tout le tems à la visite des Dieux. La troisiéme est assez négligée des Spectateurs du Sinto.

(51) Le Songuatz est célébré avec toute la solemnité possible. Il se passe en visites mutuelles, pour se complimenter sur l'heureux commencement de l'année, à manger, à boire, à visiter les Temples. Tout le monde se leve fort matin, met ses plus beaux habits, & va chez ses Patrons, ses Amis & ses Parens, à qui l'on fait, avec une profonde révérence, le Medito, c'est-à-dire, un compliment convenable au tems. On leur donne une boete, qui contient deux ou trois évantails, & un morceau de chair d'Awabi, ou de l'*Auris maurina*, séche & attachée aux évantails, avec le nom de celui qui fait le présent, écrit sur la boete, afin que la personne, à qui on le fait, reconnoisse d'où il lui vient, si dans son absence on le laissoit à sa porte. Ce morceau de chair est destiné à leur rappeller la frugalité & la pauvreté de leurs Ancêtres, qui ne vivoient presque que de la chair de ce coquillage. Chez les personnes de qualité, où il se fait un très

guatz-Sannitz, le troisiéme jour du troisiéme mois. 3°. Goguatz-Gonitz, le cinquiéme jour du cinquiéme mois. 4°. Sitfiguatz-Fanuka, le septiéme jour du septiéme mois. 5°. Kugatz-Kunitz, le neuviéme jour du neuviéme mois. Ces grandes Fêtes annuelles sont moins des Institutions Religieuses, que Politiques; & comme elles sont moins consacrées au culte des Dieux qu'au plaisir, elles sont célébrées par tous les Japonois, sans distinction de Secte. Kæmpfer fait l'Histoire de leur origine, & le récit de leur célébration.

DESCRIPTION DU JAPON.

Fêtes de Tensio Dai-Dsin.

Le sixiéme jour de la neuviéme Lune est particuliérement consacré au grand Protecteur de l'Empire, Tensio-Dai-Dsin. On le célébre dans toutes les villes & dans tous les villages, par des réjouissances publiques, par des processions & des spectacles. Ce Dieu avoit plusieurs freres, dont quelques-uns ont aussi leur culte; & les Marchands solemnisent surtout la Fête d'Iebisu, l'un d'entr'eux, qui, s'étant attiré la disgrace de son aîné, fut relégué dans une Isle déserte. Il est regardé comme le Neptune du Japon, sur une tradition populaire, qu'il pouvoit vivre jusqu'à trois jours dans l'eau. Les Pêcheurs & les Mariniers l'ont choisi, par la même raison, pour leur Protecteur. On le représente assis sur un rocher, tenant une ligne d'une main, & de l'autre un poisson, nommé Tai, qui lui est particuliérement consacré. Ce poisson, qui est très rare, ressemble à la carpe: il est agréablement bigarré de rouge & de bleu, & les Japonois lui donnent le premier rang entre les poissons.

Fête d'Icbisu, Neptune du Japon.

Patrons des Marchands.

Les Marchands ont trois autres Patrons, entre les Dieux du Pays; l'un nommé Dai-Kosu, qui, par-tout où il frappe de son marteau, fait sortir les choses dont a besoin. On le représente assis sur une balle de riz, son marteau à la main droite, & près de lui un sac, pour y mettre ce qu'il veut faire sortir de la terre. Le second, qui se nomme Tossi-Koku, est invoqué au commencement de l'année, pour obtenir le succès de toutes sortes d'entreprises. On le représente debout, vêtu d'une grande robbe à larges manches, avec une longue barbe, un front d'une prodigieuse largeur, de grandes oreilles, & un éventail à la main. Le troisiéme est révéré sous le nom de Fotey. Sa figure n'a de singulier qu'un gros ventre. On lui demande de la santé, des richesses & des enfans. Les Japonois ont un Dieu de la Médecine, un Dieu des Enfers, ou des Renards, & quantité de Saints ou de Héros, dont ils célébrent aussi les Fêtes. Celui qu'ils nomment Suwa, & qui est honoré particuliérement par les Chasseurs, reçoit des honneurs solemnels, le neuviéme de chaque mois. Kæmpfer s'étend beaucoup sur les Matsuris, c'est-à-dire sur les processions & les spectacles, qui se font, à l'honneur de Suwa, dans la ville de Nangasaki, dont il est le Protecteur particulier (52).

Pelerinages du Japon.

Il ne s'attache pas moins à décrire les Pélerinages, qui font un des principaux objets de la piété des Japonois. Un zélé Sectateur du Sinto ne va point à d'autres Temples que ceux de ses propres Dieux: mais la plûpart ne

grand nombre de visites, un Officier de la Maison se tient dans une Salle-basse, pour recevoir les complimens & les présens, & pour écrire les noms de ceux qui sont venus. Ces visites ne durent que trois jours; mais on continue de se réjouir pendant tout le mois. *Kæmpfer, page 25.*

(52) Tome II. pages 143 & suivantes, après la description de cette Ville.

prennent, pour régle, que leur inclination ou leur commodité. Le premier Pélerinage est celui d'Isje, ou Ixo. Le second est aux trente-trois Temples de Quamwia, qui sont dans l'étendue de l'Empire. Le troisiéme, à quelques Temples des principaux Sins, Camis ou Foroques, & des plus renommés par leurs miracles; tels que Nikotira, c'est-à-dire le Temple de la splendeur du Soleil, dans la Province d'Osju, ou quelques Temples de Fatzonan, & du fameux Législateur Jakusi. Mais Kæmpfer se borne à la description du Pélerinage d'Ixo.

Description du Pélerinage d'Isjo.

Le fameux Temple, qu'on visite dans la Province de ce nom, est dédié à Tensio-Dai-Dsin, qui nâquit dans cette Province. On le nomme Dai-Singu, c'est-à-dire, Temple du grand Dieu. Il est bâti dans une grande Plaine, & n'a rien de respectable que son antiquité. C'est un mauvais Edifice de bois, couvert d'un toît de chaume assez plat. On apporte une extrême attention à le conserver dans son premier état, comme une image de l'ancienne simplicité. Il n'offre, dans l'intérieur, qu'un grand miroir de métal, & du papier découpé autour des murailles. Près de cent petites Chapelles, bâties à l'honneur des Dieux inférieurs, environnent le Mia; la plûpart si basses, qu'on a peine à s'y tenir debout. Elles ont toutes un Canusi pour Gardien. Quantité d'Officiers du Temple, qui se qualifient de Messagers des Dieux, habitent aux environs, & tiennent des logemens prêts pour les Pélerins. Assez proche est un gros Bourg, qui porte le même nom que le Temple, & dont presque tous les Habitans sont Hôteliers, Imprimeurs, Faiseurs de papiers & de cabinets, Relieurs, Menuisiers, & Artisans de tous les métiers qui peuvent entrer dans le Commerce permis si près du Temple.

Les vrais Dévots font ce Pélerinage une fois l'an; & personne ne se dispense de le faire, du moins une fois, dans le cours de sa vie. On est même persuadé qu'un Japonois, qui aime sa Patrie, doit rendre ce devoir de respect & de reconnoissance à Tensio-Dai-Dsin, sinon en qualité de Dieu & d'Esprit tutelaire de la Nation, du moins comme à son Fondateur & son premier Pere. Ses vrais Adorateurs croyent qu'il y a plusieurs graces attachées à ce Pélerinage, telles que l'absolution des péchés, l'assurance d'un état heureux après la mort, la santé, les richesses, les dignités, une postérité nombreuse; enfin toutes les bénédictions de cette vie & de l'autre. Les Canusis donnent, à chaque Pélerin, un Acte autentique de la rémission de ses péchés. Ceux à qui leur âge, leurs infirmités, ou les devoirs de leurs emplois, ne permettent point d'aller au Temple, reçoivent chez eux ces absolutions, qui leur sont envoyées pour un certain prix; & cette rétribution fait une partie considérable du revenu des Temples & de leurs Ministres.

Tems du Pelerinage.

Le Pélerinage d'Ixo se fait dans tous les tems de l'année; mais le plus grand concours est aux mois de Mars & d'Avril, saison charmante au Japon. On y voit des personnes de toutes sortes d'état, à l'exception des plus puissans Princes, qui le font rarement en personne. Ils imitent l'Empereur séculier. Ce Prince se contente d'y envoyer tous les ans une Ambassade, dans le même tems qu'il en fait partir une autre pour le Dairi, qui est dispensé de tous les Pélerinages, par la supériorité de son rang & par la sainteté de sa personne. On trouve toutes sortes de commodités pour le

L'Empereur & les Princes s'en dispensent.

Voyage; car chacun a la liberté de le faire à pied, en litiere, ou à cheval, & même avec une suite convenable à sa qualité. Les plus pauvres portent leur lit sur leur dos, c'est-à-dire une natte de paille roulée. Ils ont un bâton à la main, & une écuelle de bois pendue à leur ceinture. Ils tendent leur chapeau comme les pauvres de l'Europe, pour demander l'aumône. Lorsqu'un Pélerin quitte sa Maison pour se mettre en marche, on attache, à sa porte, une corde entortillée d'un morceau de papier bleu, pour avertir ceux qui ont contracté quelque impureté légale, de ne point entrer. Les Pélerins, pendant leur Voyage, doivent s'abstenir eux-mêmes d'approcher d'aucune femme, sans en excepter la leur. En arrivant au terme, ils se rendent chez le Canusi auquel ils sont adressés, ou qu'ils connoissent déja. Ils se prosternent devant lui, jusqu'à toucher la terre du front. Après les avoir instruits, il les mene lui-même devant le Temple, où ils s'étendent de toute leur longueur, le ventre & le visage contre terre. Dans cette posture, ils font leur priere au Dieu; & ceux qui ne sont pas assez riches pour se loger dans une Hôtellerie, retournent chez le Canusi, qui les reçoit avec une charité apparente, mais qui ne risque rien à se fier à leur reconnoissance, parce que dans l'ardeur de leur dévotion, ils lui donnent jusqu'au fruit de leur quête. Avant que de partir, ils reçoivent avec respect l'acte d'absolution, renfermé dans une boëte, sur laquelle sont écrits les noms du Temple & celui du Canusi. Cet acte se nomme *Offawai*. On a déja remarqué qu'ils se l'attachent au front, sous le bord de leur chapeau, pour le tenir à couvert de la pluie; & qu'ils mettent, du côté opposé, une autre boëte, ou une poignée de paille, à-peu-près du même poids. Ils le regardent comme une *Relique* si précieuse, qu'après l'expiration du terme de ses effets, qui est toujours la fin de l'année, ils le placent dans leur plus bel appartement. Quelques-uns le mettent sous un petit toît, au-dessus des portes de leur Maison. Les Canusis du Temple d'Ixo font vendre, au premier jour de l'an, dans toutes les villes de l'Empire, un prodigieux nombre de ces Offawais, avec les Almanacs nouveaux qui se composent par l'ordre du Dairi. Ceux qui en achetent une fois, sont assurés que tous les ans, on leur présentera trois choses: une quittance du Canusi, un nouvel Offawai, & un Almanac de l'année (53).

Description du Japon.

Comment les Pauvres le font.

Offawai, ou Acte d'absolution qu'ils reçoivent.

On a remarqué, en parlant du Dairi, qu'il est le Chef suprême de l'ancienne Religion, & qu'elle n'a pas proprement de Prêtres, puisqu'elle n'en a pas d'autres que ce Prince & toute sa Cour, qui ne font d'ailleurs aucune fonction Ecclésiastique, & que les Canusis, dont l'Office se réduit à la garde des Temples. Mais elle a fort anciennement un Ordre Religieux d'Hermites, qui se nomment Jammabos, c'est-à-dire Soldats de Montagne; & qui, suivant leur nom & leurs Régles, sont obligés de combattre pour le service des Camis, & pour la conservation de leur culte. Ils font profession de mener une vie très dure, voyageant sans cesse dans les Montagnes saintes, vivant de racines pendant ces voyages, & se baignant dans l'eau froide, au cœur même de l'Hyver. On attribue leur institution à Gienno-

Ordre Religieux d'Hermites, nommés Jammabos.

Leur Fondateur & leur institution.

(53) Kæmpfer, Tome II. pages 42 & précédentes. Il joint, à ce récit, une Relation Japonoise de l'état présent des Temples d'Isje ou d'Ixo.

Description du Japon.

Gioſſa, dont on ne connoît point la naiſſance (54), & qui paſſa toute ſa vie à parcourir les déſerts, où il découvrit des nouvelles routes pour la commodité des Voyageurs. Les Jammabos ſont diviſés en deux Congrégations, ſous les noms de Toſanfas & de Fonſanfas, dont la principale différence conſiſte dans celle d'un Pélerinage particulier, qu'ils ſont obligés de faire tous les ans. Les uns ont pour terme une montagne fort haute, nommée Fikooſan, dans la Province de Bugen. Les autres vont au tombeau de leur Fondateur, dans la Province de Joſtſijno, ſur une autre montagne, qui n'eſt pas moins difficile, & qui ſe nomme Omine. A leur retour, les uns & les autres ſont obligés d'aller rendre viſite à leur Général, qui réſide à Meaco. Ils lui font préſent d'une partie de leur quête, pour laquelle ils reçoivent un nouveau titre de diſtinction, & le droit de faire quelque changement honorable à leur habit. Ils ſont vêtus comme les Séculiers, avec quelques ornemens qu'ils y ajoutent, & qui ſont réglés par les Statuts de l'Ordre. Leur cimeterre, qu'ils portent attaché à leur ceinture, du côté gauche, eſt un peu plus court que les cimeterres communs, & le fourreau en eſt plat. Ils ont, à la main, un petit bâton du Dieu Dſiſo, avec un pommeau de cuivre où tiennent quatre anneaux du même métal, qui leur ſervent à faire du bruit pendant leurs prieres. A leur ceinture pend une grande coquille, tournée en trompe, unie, blanche, avec des lignes & des taches rouges, qui ſe trouve ſur la Côte d'Array, & qui leur ſert en effet de trompette ou de cor, pour demander l'aumône aux Voyageurs qu'ils rencontrent. Ils ont, autour du cou, une ſorte d'écharpe, terminée par des franges, qui fait connoître, par ſa longueur & par la diſpoſition des franges, les titres qu'ils ont reçus de leurs Supérieurs. Il y en a peu qui portent un bonnet particulier : mais leurs ſandales ſont faites de paille entrelaſſée, ou des tiges de la fleur de Tarate, plante à laquelle ils attachent une haute opinion de ſainteté. L'uſage de cette chauſſure eſt réſervé, ſurtout, pour leurs Pélerinages aux deux ſaintes montagnes. Ils ont ſur le dos, un ſac, dans lequel ils mettent leurs livres, leur argent & leur linge. Jamais ils ne ſont ſans une eſpece de chapelet, de grains raboteux, ſur lequel ils récitent leurs prieres ; mais comme l'invention en eſt plus nouvelle que l'inſtitution de l'Ordre, on n'en trouve aucune trace dans les ſtatuts. Enfin, ils ont un gros bâton, dont l'unique uſage eſt de les ſoutenir dans leur marche. Les plus diſtingués ſe font couper les cheveux fort courts, derriere la tête. Les autres leur laiſſent toute leur longueur, & ſe contentent de les relever en les attachant. Pluſieurs néanmoins ſe les raſent tout-à-fait. Ils ſont mariés, & leurs enfans ſuivent le genre de vie de leurs peres. On ne manque point de rencontrer quelques Jammabos, autour des plus célébres Mias. Ils demandent l'aumône avec leur trompe, ou d'une voix forte, au nom du Dieu qu'on y adore. Leurs enfans, qu'ils élevent dans cette profeſſion vagabonde, ſont fort incommodes aux Voyageurs. Ils vont les attendre ſur le penchant des collines, & dans les paſſages étroits, où il eſt difficile de refuſer quelque libéralité à leurs inſtances.

Leur habit & leurs ornemens. *Comment ils demandent l'aumône, eux & leurs enfans.*

Mendians d'une autre eſpece.

On trouve ſur les grands chemins du Japon, d'autres Mendians, qui

(54) Kæmpfer dit qu'il vivoit il y a près d'onze cens ans.

marchent

marchent ordinairement quatre à quatre, vêtus de toile blanche, comme on l'est à la Cour du Dairi. Les deux premiers vont d'un pas lent & grave, mais d'un air résolu. Lorsqu'ils entrent dans un village, ou qu'ils voient approcher quelque Voyageur, ils s'arrêtent, pour disposer une grande civiere qu'ils portent avec eux, garnie de branches de sapin & de papier blanc découpé, sur laquelle ils mettent une espece de cloche de matiere legere, ou un chaudron, ou quelque autre machine qui fait allusion à de vieilles fables. Le troisiéme, portant à la main un bâton de commandement orné d'une touffe de papier blanc, marche, ou plutôt, danse devant la civiere, & chante à voix basse une chanson sur le même sujet; tandis que le quatriéme demande l'aumône aux Passans, ou de porte en porte. D'autres, qui vont aussi par petites troupes & vêtus de blanc, ne demandent pas l'aumône, mais avancent toujours, en chantant & jouant de la guitarre ou d'une espece de violon, & reçoivent ce qu'on leur offre volontairement. D'autres encore vont nuds dans le plus grand froid, en vertu d'un vœu par lequel ils se proposent d'obtenir quelque grace de leur Dieu. Ils menent une vie fort pauvre, ne reçoivent rien des Passans, vont seuls, & courent presque toujours, apparemment pour résister mieux au froid. Enfin, les grands chemins de l'Empire offrent une Secte particuliere de Mendians, qui comprend les deux Sexes, & qui ont tous la tête rasée. Les filles sont sous la protection de certaines Religieuses de Meaco & de Kamakura, auxquelles cette dépendance les oblige de payer un tribut annuel, du profit de leurs quêtes. Plusieurs font aussi des offrandes au Temple de Khumano, dans la Province d'Isje, qui est leur principale demeure & le centre de leur Ordre. Kæmpfer les représente comme les plus belles personnes du Japon. Une fille née de Parens pauvres, & qui n'a que la beauté pour partage, embrasse d'autant plus volontiers ce genre de vie, qu'elle est sûre de n'y manquer de rien: mais souvent la Religion sert de voile à ces belles Pélerines, pour couvrir la plus honteuse débauche. C'est la ressource commune de toutes les filles des Jammabos; & la plûpart de ces Hermites Montagnards prennent leurs femmes dans cet Ordre. Elles demeurent deux ou trois ensemble, & chaque jour elles font une course de quelques milles. Lorsqu'elles apperçoivent un Voyageur de distinction, elles s'approchent de lui en chantant; & s'il leur fait quelque aumône, elles ne font pas difficulté de l'accompagner aussi long-tems qu'il le desire, pour servir à son amusement. Comme leur état les oblige d'avoir la tête rasée, elles cachent cette difformité par une petite coeffe noire, qui n'aide pas peu à relever les agrémens de leur visage. Kæmpfer a déja peint leur propreté dans son Journal. Elles ont, dit-il, des mitaines aux mains; &, sur la tête, un grand chapeau, qui les garantit de l'ardeur du Soleil & des injures de l'air. Avec une contenance & des manieres séduisantes, elles ont une apparence de modestie; quoiqu'elles ayent la gorge fort découverte.

Autre espece.

Agréables Mendiantes.

L'ancienne Religion s'étoit soutenue dans cette simplicité, depuis l'origine de la Monarchie, lorsque l'Idolatrie étrangere vint diviser les esprits, par un Schisme qui produisit deux Sectes, entre lesquelles le Siuto est aujourd'hui partagé. L'une, nommée Juitz, comprend les véritables Orthodoxes, qui n'ont pas voulu souffrir le moindre changement dans la Doctrine de leurs

Naissance de deux Sectes du Sinto, les Juitz & les Riobus.

DESCRIPTION DU JAPON.

Ancêtres. L'autre est celle des Riobus, espece de *Syncrétistes*, qui entreprirent de concilier les deux Partis, en imaginant que l'ame d'Amida, le plus célébre des Fotoques, s'étoit jointe & confondue avec celle de Tensio-Dai-Dsin. Cette Secte l'emporte par le nombre. Elle a même trouvé quelque faveur à la Cour du Dairi. Enfin ses progrès sont tels, qu'à l'approche de la mort, presque tous les Japonois implorent les Idoles étrangeres, & demandent que les funerailles se fassent avec les Céremonies du Budso. Cependant les Camis ont encore de zélés Partisans, entre lesquels il paroît qu'on peut mettre diverses Confrairies; les unes Ecclésiastiques, d'autres mixtes, & surtout deux Sociétés d'Aveugles, qui font deux Corps nombreux dans l'Etat. Kæmpfer rapporte leur origine, d'après les Historiens du Japon. Un jeune Prince, nommé Semnimar, fils d'un Dairi, se fit aimer d'une Princesse du sang Impérial; mais leur bonheur ne fut pas de longue durée. La Princesse mourut, & Semnimar perdit la vûe, à force de pleurer. Pour se consoler de cette double infortune, il prit enfin la résolution d'instituer une Confrairie, où l'on ne reçût que des Aveugles. Il en dressa les Statuts, il en obtint la confirmation de l'Empereur, son Pere; & pendant plusieurs siécles, cette Société fut très florissante, sous le nom de Buffets-Sato, ou d'Aveugles-Buffets. Mais elle n'est aujourdhui composée que de Gens d'Eglise, dont les Régles & les mœurs ne different pas beaucoup de celles des Jammabos. Sa décadence est venue de l'institution d'une autre Société d'Aveugles, pour laquelle plusieurs Grands de l'Empire, qui avoient perdu la vûe, se déclarerent avec d'autant plus de zele, que sa naissance eut quelque chose de noble & de militaire. L'Empire étoit partagé en deux factions principales. L'Empereur Feki avoit pour lui la premiere; & le Cubosama, nommé Gendz, étoit à la tête de la seconde. Chacune prit le nom de son Chef; & ces divisions remplirent long-tems le Japon de sang & d'horreurs. Après une longue variété de succès, les Gendzis prirent l'ascendant, par la bonne conduite de Joritomo, devenu Cubosama, qui gagna une bataille décisive, où l'Empereur fut tué. Ce malheureux Monarque avoit un Général d'une bravoure & d'une force, qu'on croyoit surnaturelles. Son nom étoit Kakekigo. Il s'étoit sauvé avec les débris de l'armée vaincue; mais il fut pris ensuite par les troupes victorieuses. Joritomo l'estimoit. Il voulut se l'attacher par ses offres. Ce brave Guerrier lui répondit. » J'ai été fidéle Serviteur » d'un bon Maître; il est mort; personne ne se vantera jamais que j'aie eu » pour lui la même fidélité & la même affection. J'avoue que je vous dois » la vie; mais mon malheur est tel que je ne puis tourner les yeux sur » vous, sans me sentir le desir de vous ôter la vie, pour vanger mon » Maître. La fortune me réduit à ne pouvoir vous marquer la reconnois- » sance que je dois à vos offres, qu'en m'arrachant ces deux yeux qui m'exci- » tent à votre perte (55). En achevant cette réponse, il s'arracha les yeux, les mit sur une assiette, & les offrit à Joritomo. Un mêlange d'horreur & d'admiration lui ayant fait accorder aussi-tôt la liberté, il se retira dans la Province de Fiunga, où il institua la Société d'Aveugles qui porte le nom de Feki, & qui s'est extrêmement étendue. Elle est composée d'Aveugles,

Deux Confrairies d'aveugles.

Les Buffets Sato, & leur origine.

Les Fekis.

Histoire de leur Fondateur.

Singularités des aveugles Fekis.

(55) Tome II. page 57.

de toutes sortes de rangs & de professions. Comme ils sont tous Séculiers, leur principale distinction est de se faire raser la tête comme les Bussets, ou les Aveugles Ecclésiastiques. Dans la maniere de se vêtir, ils different peu du commun des Japonois, quoiqu'entr'eux les rangs & les dignités soient marqués par certaines différences. Les plus pauvres ne reçoivent point d'aumônes. Ils s'entretiennent honnêtement par l'exercice de divers métiers, qui s'accordent avec leur infortune. Plusieurs cultivent heureusement la Musique. On les employe, dans les Cours des Princes & des Grands de l'Empire, aux Solemnités, & aux Fêtes publiques, telles que les processions & les mariages (56). Ils sont dispersés dans tout l'Empire; mais leur Général réside à Meaco. On lui donne le nom d'Osiokf; & le Dairi lui fait une pension annuelle de quatre mille trois cens taels, pour son entretien. Il gouverne la Société, à la tête d'un Conseil de dix Anciens, qui a le pouvoir de vie & de mort; avec cette restriction, néanmoins, que pour l'exécution d'un Criminel, la Sentence doit être approuvée & l'ordre expédié par le Président de la Justice Impériale. C'est le Conseil de Dix, qui nomme les Officiers inférieurs qui résident dans les Provinces. Les Supérieurs Provinciaux portent le titre de Kengios; & chaque Kengio a ses Kotos ou ses Conseillers, qui gouvernent eux-mêmes des Districts particuliers, & qui sont distingués du commun des Aveugles, par la largeur de leurs culottes. Kæmpfer vit à Nangasaki un Kengio & deux Kotos, dont l'autorité s'étendoit sur tous les Aveugles de la ville & du pays d'alentour. Il leur attribue une singuliere espece d'émulation. Ils sont obligés, dit-il, d'acquérir, de cinq en cinq ans, un nouveau *Quan*, c'est-à-dire, un titre plus considérable, qui leur est conferé par le Kengio. Ces titres coûtent depuis vingt jusqu'à cinquante taels. S'ils négligent de s'avancer, ou si la somme leur manque, ils tombent dans un rang inférieur à celui qu'ils occupoient (57).

Description du Japon.

Leur Gouvernement.

Il s'étend dans les Provinces.

Emulation singuliere pour les rangs.

Passons au culte des Idoles étrangeres, qui sont venues disputer, aux Camis, les adorations des Japonois. Budso, ou Budsod, nom qu'on donne à cette Idolâtrie, signifie proprement *Voie* des Idoles étrangeres, ou maniere de les honorer. Quelques Auteurs prétendent qu'elles ne sont pas en effet les premieres Idoles que les Japonois ayent reçu des Etrangers, & que, dès la fondation de l'Empire, il s'en étoit introduit quelques autres dans le Khumano. On ne sçait pas trop non plus, observe le nouvel Historien (58),

Budso, seconde Religion du Japon.

Anciennes Idoles.

(56) On ne cesse point de s'attacher ici à Kæmpfer. Le nouvel Historien du Japon ajoute au même récit, plusieurs traits agréables, qui relevent beaucoup la Société des Fekis: mais il ne fait pas connoître de quelle source il les tire. » Ils sont, dit il, leur principale occupation de l'étude. Ils s'appliquent surtout à l'Histoire, à la Poësie, & » à la Musique. Ils sont reçus, chez tous » les Grands, en qualité de Savans & de » beaux Esprits En effet, les Annales de » l'Empire, l'Histoire des grands hommes, » les anciens titres des Familles, ne sont » pas des monumens plus sûrs, que la mémoire de ces illustres Aveugles, qui se » communiquent les uns aux autres. Leurs » connoissances forment une Tradition » Historique, contre laquelle personne ne » s'avise de s'inscrire en faux. Ils ont des » Académies, où ils prennent des grades. » Ils s'y exercent, non-seulement à cultiver leur mémoire, mais encore à mettre » en Vers ce qu'ils savent, à mettre en » chant les plus beaux traits de l'Histoire, & » à leur donner tous les agrémens de la » Poësie & de la Musique. *Tome I. p.* 324.

(57) Kæmpfer, Tome II. pages 59 & précédentes.

(58) *Ubi suprà*, page 326.

DESCRIPTION DU JAPON.

ce qu'il faut penser d'une Idole nommée *Denix*, ou *Cogi*, à laquelle il trouve, dit-il, dans de bons Mémoires, que les Japonois donnoient alors le premier rang parmi leurs Dieux. » Cependant il paroît que c'étoit moins » une Divinité particuliere qu'un Symbole, sous lequel on a voulu repré- » senter un seul Dieu en trois Personnes. On lui donne trois têtes, & » quarante mains, pour exprimer, dit-on, la Trinité des Personnes, & » l'universalité d'opérations. D'autres ne reconnoissent, dans cette figure, » qu'un Mystere Philosophique : ils expliquent les trois têtes, du Soleil, » de la Lune & des Elemens ; le corps, de la matiere premiere ; & les qua- » rante mains, des qualités célestes, & élementaires par le moyen desquelles » la matiere premiere prend toutes sortes de formes. Peut-être aussi Denix étoit-il le même qu'Amida, qu'on représente sous diverses figures.

Ressemblance de la nouvelle Idolâtrie des Japonois avec la Religion commune des Indes.

Quelque jugement qu'on en doive porter, il y a tant de ressemblance entre la nouvelle Religion Japonoise, & celle des Bramines, qui est l'ancienne Religion d'Egypte, & qui regne aujourd'hui dans toutes les Parties de l'Asie, qu'on peut se persuader raisonnablement, à l'exemple de Kæmpfer, que le *Siaca*, ou *Xaca*, des Chinois (59) & des Japonois, est le Budha des Banians de l'Inde ; le Badhum des Ceylamois, le Sommona-Kodom des Siamois ; le Sommona-Rhutama des Peguans, &c ; en un mot, que cette Secte s'est répandue, comme le Figuier d'Inde, qui se multiplie de lui-même, en formant de nouvelles racines de l'extrêmité de ses branches (60). On sera dispensé par conséquent de s'arrêter à l'explication de ses Principes, sur lesquels on s'est assez étendu dans les Descriptions de la Chine, de Siam & de l'Indoustan. Quelques différences, qu'il faut attribuer à celle des Usages, des Caracteres & des Langues, n'autoriseroient point d'ennuieuses répétitions (61).

On renvoie à diverses explications précédentes.

Il suffira de remarquer, suivant Kæmpfer, que les Histoires Japonoises font naître Siaka, ou Xaca, dans la Province de Magatta, au Pays

(59) Les Chinois l'appellent aussi Fo, d'où vient Fotoque. Il n'est pas nommé autrement dans l'Article de la Chine.

(60) Kæmpfer apporte plusieurs raisons, qui donnent une parfaite vraisemblance à cette conjecture. Il remarque particuliérement qu'il y a environ vingt-trois siécles que Cambisés détruisit la Religion des Egyptiens, tua leur Apis, ou leur Vache sacrée ; & massacra ou exila leurs Prêtres : or, si l'on considere que les Siamois comptent leur Sancarad, ou leur Epoque Ecclésiastique, depuis la mort de Xaca, & que leur année 2233 ou 2234, revient à l'année 1690 de l'Ere Chrétienne, on trouvera que cette Epoque s'accorde avec le tems de l'invasion de l'Egypte, par Cambisés. Si l'on supposé donc que des Prêtres de Memphis, sous la conduite d'un de leurs principaux Chefs, se soient réfugiés dans les Indes, qu'ils y ayent prêché leur Religion, & que la réputation du nouvel Apôtre lui ait fait donner les noms de Budha, de Xaca, &c, qui signifient grand Saint, cette supposition n'aura rien que de fort probables. D'ailleurs le même Voyageur observe que Xaca est représenté avec des cheveux frisés, & qu'il est certain qu'aucun Noir de l'Asie ne les a de cette figure. *Kæmpfer, Tome I. pages 60 & précédentes.*

(61) Le nouvel Historien ne laisse pas d'attester plusieurs anciens Missionnaires, dont les uns font naître Xaca mille vingt-six ans avant Jesus-Christ, & d'autres rapportent, après les Docteurs du Budso, qu'ils avoient consultés, qu'il est né d'une Reine de Dehli, dans l'Indoustan ; quoiqu'en même tems ces Docteurs ajoutassent qu'il est le Dieu de la Nature, & que son nom signifie, ce qui est sans commencement. *Ubi suprà, pages 340 & 346.* Mais de telles contradictions ne paroissent pas propres à faire prévaloir le témoignage de ces Missionnaires, sur l'opinion à laquelle on croit pouvoir ici s'attacher.

de Tensik, nom sous lequel ils comprennent l'Isle de Ceylan, les Côtes de Malabar & de Coromandel; & même, en général, tout le Midi de l'Asie. Ils le font naître la vingt-sixiéme année du regne de Soowo, Empereur de la Chine; ce qui revient, suivant le calcul de quelques Auteurs, à 1209 ans, avant la naissance de Jesus Christ; & suivant d'autres, à 1207. En supposant que l'Auteur de la Religion des Siamois fût le même, il ne seroit pas né, suivant leur maniere de compter, plus de 542 ans avant Jesus-Christ. Il employa une partie de sa vie dans la solitude, à pénétrer les plus profonds secrets de la Religion; ensuite, étant sorti de sa retraite, suivi d'une infinité de Disciples, il passa le reste de ses jours, à répandre sa doctrine. Après avoir vêcu soixante-douze ans (62), il laissa ses principes par écrit à deux de ses plus illustres Disciples, Annan & Kasja, qu'on place, par cette raison, sur les mêmes Autels que leur Maître, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche. Ils en composerent un Livre, qui fut nommé *Fokekio*, ou *Livre des belles Fleurs*. On l'appelle aussi par excellence Kio, le *Livre*; & c'est comme la Bible de toutes les Nations Orientales, situées au delà du Gange. Xaca parloit souvent d'un Prophéte plus ancien que lui, & qui avoit fait son séjour dans le Royaume de Bengale, où les Indiens ont placé leurs Champs-Elisés. Les Chinois le nomment Omito, & les Japonois Amida. Cette préférence que Xaca sembloit lui donner lui-même, lui attire les plus grands honneurs au Japon. Il a même une Secte fort étendue, qui lui est spécialement dévouée, & dans laquelle on fait profession de croire, que, de quelques crimes qu'on soit coupable, on est assuré du salut, si l'on meurt en l'invoquant, parce qu'il a fait une très rude pénitence pour expier les péchés des hommes. Aussi les Japonois l'invoquent-ils continuellement. Il est adoré sous différentes formes, la plûpart mystérieuses; c'est-à-dire, fondées sur des fables.

Description du Japon.

Ce que les Japonois racontent de Xaca, Auteur du Budso.

Son principal Livre, nommé Fokekio.

Amida, Divinité fort distinguée.

Suivant les Japonois, le premier qui prêcha cette Religion, passa de-là au Japon (63), où il obtint la permission de bâtir un Temple, qui porte encore son ancien nom de Fakubasi, c'est-à-dire, Temple du Cheval blanc, parce que le Kio y fut porté par un cheval de cette couleur. Pendant quelques siécles, la doctrine de Xaca fit des progrès fort lents; mais, vers l'an 518 de l'Etre Chrétienne, un autre Saint, nommé Darma, son trente-troisiéme Successeur, fit jetter des fondemens solides au Budso, dans le vaste Empire de la Chine, d'où il se répandit dans le Fakkusai; c'étoit le nom qu'on donnoit alors à la Presqu'isle de Corée, & qui n'est à présent que celui d'une de ses trois Provinces. Ce fut là que le premier Buds, ou la premiere Idole de Xaca, fut élevé, l'an 543 de Jesus-Christ. Le Japon, dont les Habitans étoient alors partagés entre leur Religion primitive, & quelques Doctrines Philosophiques qui leur étoient venues de la Chine, ne résisterent pas plus long-tems. Ils reçurent le Budso, sept ans après son introduction dans la Corée, sous le regne de l'Empereur Kimmai, qui ferma les yeux sur ses progrès (64).

Comment & quand le Budso fut introduit au Japon.

(62) On lit, dans Kæmpfer, quatre cens cinquante ans avant Jesus-Christ. C'est apparemment une faute d'impression, car on devroit lire mille cent quarante, suivant son propre calcul.

(63) Vers l'an de Jesus-Christ, soixante-trois.

(64) Kæmpfer, Tome II. pages 69 & 70.

DESCRIPTION DU JAPON.

Grand attrait du Budso pour les Japonois.

L'attrait le plus séduisant de cette Religion, pour un Peuple du caractere des Japonois, est l'immortalité qu'elle promet à la vertu, dans une plus heureuse vie. De-là, pour emprunter les termes de leur nouvel Historien, ces scènes tragiques d'une infinité de personnes de tout âge & de tout Sexe, qui courent à la mort de sang-froid & même avec joie, dans l'opinion que le sacrifice de leur vie est agréable à leurs Dieux, & qu'ils seront admis au bonheur, sans aucune épreuve. Rien n'est plus commun que de voir le long des Côtes de la mer, des Barques remplies de ces Fanatiques, qui se précipitent dans l'eau, chargés de pierres, ou qui perçant leurs Barques, se laissent insensiblement submerger, en chantant les louanges du Dieu Canon, dont ils placent le Paradis au fond des flots. Une multitude infinie de Spectateurs les suit des yeux, éleve leur courage jusqu'au Ciel, & veut recevoir leur bénédiction avant qu'ils disparoissent. Les Sectateurs d'Amida s'enferment & se font murer dans des cavernes, dont l'espace leur suffit à peine pour y demeurer assis, & où ils ne peuvent respirer que par un tuiau, qu'on a soin de leur ménager. Là, ils se laissent tranquillement mourir de faim, dans l'espérance qu'Amida lui-même viendra recevoir leurs ames. D'autres montent sur des pointes de rochers extrêmement élevés, au-dessous desquels il se trouve des Mines de souffre, dont il sort quelquefois des flammes, & ne cessent point d'invoquer leurs Dieux, en les priant d'accepter l'offre de leur vie, jusqu'à ce qu'ils voyent la flamme, qui commence à s'élever. Alors ils la prennent pour une marque que leur sacrifice est accepté ; & fermant les yeux, ils se jettent, la tête la premiere, au fond de l'abîme. D'autres se font écraser sous les roues des chariots sur lesquels on porte en procession leurs Idoles, & se laissent fouler aux pieds, ou étouffer dans la presse de ceux qui visitent les Temples. Comme on ne voit rien d'approchant dans la Religion du Sinto, il n'est pas surprenant qu'elle ait été fort obscurcie par des idées si conformes au caractere héroïque de ses anciens Sectateurs. La mémoire de ces Martyrs imaginaires est en vénération, parmi ceux qui adorent les mêmes Dieux. On leur érige quelquefois des Temples ou des Chapelles, & ces honneurs sont un nouvel aiguillon pour leurs admirateurs. Ce n'est pas sans préparation qu'on se livre à la mort. Une personne qui a pris la résolution de quitter cette vie, pour en obtenir une meilleure, passe plusieurs jours sans dormir ; & ceux de ses Amis, à qui elle communique son dessein, ne l'abandonnent plus. Le Matyr futur ne les entretient que du mépris du Monde. Quelquefois même il fait des discours publics, sur le sujet dont il est rempli. Tous ceux qui le rencontrent lui font des présens. Enfin, le jour du sacrifice, il assemble ses Parens, ses Amis, & ceux que ses exhortations ont engagés à suivre son exemple. Il excite ses imitateurs à la persévérance. Un festin termine ces préparatifs, & l'on ne sort de table que pour prendre le chemin de la mort. Ceux qui vont se précipiter dans l'eau se munissent d'une faulx, pour couper les herbes, ou pour écarter d'autres obstacles, qu'ils craignent de rencontrer sur leur passage.

A quel excès de Fanatisme il les porte.

Préparations de ceux qui se dévouent à la Mort.

Esprit de pénitence qui régne dans le Budso.

Tous les Japonois ne poussent pas si loin le Fanatisme ; mais l'esprit de pénitence est assez commun dans la Religion du Budso. Un grand nombre de ces Idolâtres commencent le jour, dans les plus rigoureux froids de

l'hyver, par se faire verser, sur la tête & sur tout le corps, jusqu'à deux cens cruches d'eau glacée, sans qu'on remarque en eux le moindre frémissement. D'autres entreprennent de longs Pélerinages, marchant nuds pieds par des chemins fort rudes, sur des pointes de cailloux, à travers les ronces & les épines, la tête découverte, bravant les ardeurs du Soleil, la pluie, le froid, grimpant au sommet des rochers les plus escarpés, courant avec une vîtesse inconcevable dans des lieux où les Daims & les Chamois passeroient avec moins de hardiesse, & marquant, à ceux qui les suivent, le chemin par les traces de leur sang. Quelques-uns font vœu d'invoquer leurs Dieux des milliers de fois par jour, prosternés contre terre, frappant chaque fois le pavé de leur front, qui en demeure écorché. Le Pélerinage que certains Bonzes, nommés Xamabagis, Disciples de Xaca, font de tems en tems, & que leurs plus zélés Sectateurs entreprennent à leur exemple, peint si bien les emportemens de leur superstition, qu'il mérite d'être rapporté dans toutes ses circonstances, d'après le nouvel Historien du Japon, qui les a recueillies de plusieurs Mémoires dont il garantit la sûreté.

Récit d'un Pélerinage fort étrange.

Environ deux cens Pélerins s'assemblent, tous les ans, dans la ville de Nara, qui est à huit lieues de Meaco. Ils se mettent en marche au jour marqué. Le voyage qu'ils ont à faire est de soixante-quinze lieues; & les chemins qu'ils choisissent, par les bois & les déserts, sont si difficiles, qu'à peine en peuvent-ils faire une par jour. D'ailleurs, ils vont pieds nuds, & chacun porte sa provision de riz pour tout le voyage. A la vérité, ce fardeau n'est pas considérable, parce qu'on ne mange que le matin & le soir, & qu'à chaque fois on ne prend qu'autant de riz grillé qu'il en peut tenir dans le creux de la main, avec trois verres d'eau. Les huit premiers jours, on n'en trouve pas une goutte, & chacun doit porter sa provision pour ce tems; mais comme elle manque ou qu'elle s'altere bientôt, plusieurs en tombent malades. Lorsqu'ils ne peuvent plus marcher, on les abandonne sans pitié, & la plûpart périssent misérablement.

A huit lieues de Nara, on commence à monter : mais il faut prendre des guides. Certains Bonzes, nommés Genguis, qui se rendent exprès dans une bourgade, nommée Ozino, sont employés à cette fonction. Ils conduisent les Pélerins, l'espace de huit autres lieues, jusqu'au Bourg d'Ozaba, où ils les remettent à d'autres Bonzes, connus sous le nom de Goguis, qui sont les Directeurs de ce Pélerinage. Ces deux especes de Bonzes menent une vie extrêmement pénitente. On ignore dans quels lieux ils se retirent. L'idée qu'on a conçue de ces hommes extraordinaires, leur figure, qui a quelque chose d'affreux, leur air & leur regard farouche, leur ton de voix, leur démarche, l'agilité avec laquelle ils courent sur le panchant des rochers bordés de précipices, inspirent une véritable horreur, qui fait frémir les plus intrépides. On ajoute que ces Conducteurs ont de fréquens entretiens avec les Démons. Enfin tout ce qu'on en raconte les feroit plutôt regarder comme des Esprits infernaux, que comme des hommes. Ils passent néanmoins pour les confidens de Xaca, & pour des Saints d'un Ordre distingué.

L'autorité qu'ils prennent sur les Pélerins ne peut être conçue que par ses effets. Ils commencent par les avertir d'observer exactement le jeûne, le silence, & toutes les régles établies; après quoi, pour la moindre faute, ils

DESCRIPTION DU JAPON.

prennent le Coupable, ils le ſuſpendent par les mains au premier arbre, & l'y laiſſent expoſé au plus affreux deſeſpoir. Dans cette ſituation, un Malheureux, à qui la force manque bientôt pour ſe ſoutenir, tombe, & roule de précipice en précipice. Les Spectateurs n'oſent pouſſer la moindre plainte. Un fils qui pleureroit ſon pere, un pere qui donneroit le moindre ſigne de compaſſion pour ſon fils, recevroit le même traitement.

Vers la moitié du chemin, on arrive dans un champ où les Bonzes font aſſeoir tous les Pélerins, les mains en croix, & la bouche collée ſur leurs genoux. C'eſt la poſture ordinaire des Japonois pendant leurs prieres. Il faut demeurer dans cette poſture, l'eſpace de vingt-quatre heures. De grands coups de bâton puniroient le moindre mouvement. Tout ce tems eſt deſtiné à faire l'examen de ſa conſcience, pour ſe diſpoſer à la confeſſion de tous les péchés où l'on eſt tombé depuis le dernier Pélerinage. Après cette préparation, toute la troupe ſe remet en marche. En approchant avec de nouvelles peines, on découvre un cercle de hautes montagnes, aſſez proches les unes des autres, au milieu deſquelles s'éleve un rocher eſcarpé, qui ſemble ſe perdre dans les nues. Au ſommet de ce rocher, qui eſt le terme du Pélerinage, les Guoguis ont dreſſé une machine, par laquelle ils font ſortir une longue barre de fer, qui ſoutient une balance fort large. Ils placent les Pélerins, l'un après l'autre, dans un des plats de la balance, en mettant, dans l'autre, un contrepoids pour l'équilibre. Ils pouſſent enſuite la barre en dehors; & le Pélerin ſe trouve ſuſpendu au-deſſus d'un profond abîme. Tous les autres ſont aſſis ſur la croupe des montagnes d'alentour, d'où ils peuvent voir ce Malheureux pénitent, qui doit déclarer, à haute voix, tous ſes péchés. Si les Bonzes croient s'appercevoir qu'il ne s'explique pas nettement, ou qu'il cherche à déguiſer ſes fautes, ils ſecouent la barre, & ce mouvement le fait tomber dans un précipice, dont la ſeule vûe eſt capable de troubler ſa vûe & ſa raiſon. Auſſi-tôt que l'un a fini, un autre prend ſa place. Lorſqu'ils ont tous paſſé par une ſi dangereuſe épreuve, ils ſont conduits dans un Temple de Xaca, où la Statue de ce Dieu eſt en or maſſif, & d'une grandeur extraordinaire; environnée de pluſieurs petites Idoles, dont le nombre augmente chaque année. Ils y rendent leurs adorations à Xaca. Enſuite, ils employent vingt-cinq jours à faire diverſes Stations autour des montagnes. Delà, prenant congé de leurs Directeurs, auxquels chacun donne la valeur de quatre écus, ils ſe rendent enſemble dans un autre Temple, qui eſt le terme de leurs dévotions. Ils n'en ſortent que pour faire éclater leur joye par une fête commune; & chacun prend alors le chemin qui lui convient, pour ſe retirer.

Pratiques qui paroiſſent priſes de la Religion Romaine.

Le même Hiſtorien obſerve que les Sacrifices ſont à-peu-près les mêmes dans les deux Religions, c'eſt-à-dire, qu'ils ſe réduiſent à brûler des parfums ſur une table élevée en forme d'Autel, & placée vis-à-vis les Idoles. On allume auſſi des bougies, qui ſont, dit-il, une eſpece de Sacrifice. A l'occaſion d'une Idole nommée Quenonoa, à qui l'on s'adreſſe, pour obtenir ſa médiation auprès des Dieux, & de certains Eſprits d'un Ordre inférieur, que les Japonois regardent comme les Miniſtres des grandes Divinités, il admire la reſſemblance d'un grand nombre de leurs pratiques avec celle de l'Egliſe Romaine. Il en remarque dix principales, qu'on prendroit pour

pour autant de Traditions Chrétiennes, si l'on pouvoit expliquer comment elles sont parvenues au Japon (65). La Hierarchie du Budso differe très peu de celle de l'Eglise Catholique. Les Bonzes, qui sont les Prêtres de cette Religion, ont un Grand Pontife, nommé Xaco (66), dont le pouvoir s'étend jusques sur l'autre vie. Non-seulement il peut abréger les peines du Purgatoire, mais on lui attribue même le pouvoir de tirer les ames de l'Enfer, & de les placer dans le Paradis, sans qu'elles soient obligées de passer par de nouvelles métamorphoses. D'ailleurs toutes les Sectes du Budso lui sont soumises. On ne peut en former de nouvelles, sans son approbation. C'est lui qui décide sur le sens des Livres de Xaca, & tout le Cérémonial de cette Religion est de son ressort. Il érige des Temples, il décerne un culte aux Saints & aux Martyrs des Sectes de sa dépendance. Il consacre les Tundes, qui sont comme les Evêques du Budso. A la vérité l'Empereur Cubosama s'est attribué le droit de conferer cette Dignité, à laquelle il y a de grands revenus attachés; mais le Xaco confirme la nomination du Prince, consacre les Tundes, & leur accorde le pouvoir de dispenser dans les cas ordinaires. Ces Prélats Japonois peuvent appliquer, aux Vivans & aux Morts, les mérites des Dieux & des Saints; pouvoir qu'ils ne communiquent aux Prêtres, qu'avec de grandes restrictions. La plûpart sont, en même tems, Supérieurs des Monasteres de Bonzes, avec lesquels ils vivent en Communauté; car, suivant la remarque du même Historien, tout le Clergé du Budso est Régulier, & peut être regardé comme un Ordre Religieux, divisé en plusieurs Congrégations, qui reconnoissent le même Général. Il est divisé en plusieurs Sectes, que leur dépendance d'un même Chef n'empêche pas de se haïr mutuellement. On ne les distingue que par la couleur de leurs habits; car la forme en est presque la même, & ressemble assez à celle de nos Moines. Ils ont tous, les cheveux & la barbe rasés; & jamais ils ne se couvrent la tête. On croit qu'ils ne mangent, ni chair, ni poisson frais. Ils donnent une partie du jour à la priere, & chantent à deux chœurs. Quelques-uns se levent à minuit, pour leurs exercices de piété. Ils gardent un profond silence devant les Séculiers, & leur visage respire la modestie & la pénitence. On en distingue quatre principales Sectes, qui ont leurs Monasteres dans les lieux

DESCRIPTION DU JAPON.
Bonzes & Hierachie du Budso.

(65) 1°. Le Signe de la Croix, comme on l'a déja observé, mais en Croix de Saint-André, qu'ils font assez souvent sur eux, principalement le matin, en se levant. Quand on leur en a demandé la raison, ils ont répondu que c'étoit pour chasser le Démon. Le Roi de Satsuma, qui reçut Saint François Xavier, portoit une Croix dans son Ecusson, ce qui est assez surprenant dans un pays où la Croix est le plus honteux supplice. 2°. Un Chapelet composé de cent quatre-vingt grains, passés dans un fil, qu'on laisse dans sa longueur. Kæmpfer, qui a fait graver celui du Sinto, lui donne la même figure qu'aux nôtres. 3°. L'usage de sonner une cloche à certaines heures du jour, comme nous faisons pour l'*Angelus*. Ils se mettent alors à genoux, en invoquant le Dieu qu'ils honorent le plus. 4°. Les Pelerinages, qui ont pour but, dans les deux Religions, d'obtenir le pardon des péchés & la rémission de la peine. 5°. Les Processions, où l'on porte les Images des Dieux & leurs Reliques. 6°. Les vœux & les prieres publiques, pour fléchir le Ciel dans les grandes calamités. 7°. Le droit d'asyle, dont les Temples jouissent. 8° Des especes de Canonisations, qu'il ne faut pas confondre avec les Apotheoses. 9°. L'ordre hierarchique, établi dans la Religion des Fotoques. 10°. Les lampes & les bougies allumées devant les Idoles. *Ubi suprà, pages 371 & suivantes.*

(66) Apparemment parce qu'il est Vicaire du grand Xaca.

habités, & qui sont répandues dans le commerce du Monde. La plûpart des autres ne fréquentent que les bois & les déserts. Quoique la différence de leurs opinions fasse regner entr'eux une guerre ouverte, cette animosité ne se communique point à leurs Sectateurs; & la diversité de croyance ne trouble jamais le repos des familles. En général le Peuple est infatué de la sainteté des Bonzes, & juge favorablement de ce qu'il respecte. L'austerité de leurs dehors, le crédit qu'on leur suppose auprès des Dieux, le soin qu'ils ont d'attirer dans leur Corps de jeunes gens d'une naissance illustre, soutiennent leur réputation contre toutes sortes d'attaques. Il n'y a pas de Prince au Japon, qui ne se trouve honoré d'avoir un fils Bonze. De-là cette aveugle confiance, pour tout ce qui sorr de leur bouche & de leurs mains. Ils font un débit prodigieux de certaines robbes de papier, dont tous leurs Sectateurs veulenr mourir revêtus. Ils distribuent des pains bénis, d'une vertu proportionnée à leur prix. Ils vendent jusqu'au mérite de leurs bonnes œuvres, en se réservant le principal. Ils donnent, aux plus intéressés, des Lettres de Change, payables dans l'autre Monde. Leurs Monasteres sont des gouffres, où la moitié des biens de l'Etat va s'abîmer. Une de leurs occupations est de prêcher. Le Docteur, revêtu d'habits magnifiques, monte sur une Estrade, couverte ordinairement des plus riches tapis de la Chine. Il a devant lui une table, sur laquelle est le Foquekio. Il ouvre ce saint Livre, il en lit quelques lignes, dont il donne une explication aussi obscure que le Texte. Ensuite, il tombe sur la Morale ou sur les dernieres fins de l'homme; mais il conclut toujours que le plus sûr moyen d'obtenir la faveur des Dieux, est d'orner leurs Temples, & de faire de grandes libéralités à ses Ministres.

Description du Japon.

Jusqu'où va l'aveuglement des Japonois pour les Bonzes.

Leurs Temples se nomment Tiras. Idée qu'on en donne.

Les Temples des Fotoques portent le nom de Tiras. La plûpart sont beaucoup plus grands, plus élevés, plus riches, & mieux ornés que ceux des Camis. Il n'y a point de Province, qui n'en ait quelques-uns d'une beauté surprenante. Rien n'approche surtout de la magnificence de leurs toîts, qui sont dorés, ou revêtus du plus beau vernis. Dans les Villes & les grandes Bourgades, ils sont situés ordinairement sur le terrain le plus élevé. Ceux de la Campagne se présentent, au sommet, ou sur le penchant des montagnes & des collines. Ils ont tous (67) une vûe charmante, une source, ou un petit ruisseau d'une eau très claire, un bois, & de belles promenades. Ils sont construits du meilleur bois de cedre & de sapin, environnés de colonnes, otnés de statues & de figures en reliefs. L'Autel, qui s'éleve au centre, offre une ou plusieurs Idoles d'or, d'argent, ou de bois doré; & vis-à-vis, on voit toujours un grand Candelabre, couvert de bougies allumées, qui répandent une odeur agréable. Quoique, pour le spirituel, les Bonzes & les Temples du Budso dépendent du Grand Pontife, qui fait sa résidence à Meaco, sous l'autorité du Dairi, ils sont, pour tout le reste, comme ceux du Sinto, sous la Jurisdiction immédiate de deux Officiers, nommés par l'Empereur Cubosama. Ces deux Surintendans de l'ancienne & de la nouvelle Religion jouissent d'une considération fort distinguée, à la Cour de Jedo. Les Jugemens de leur Tribunal sont sans appel; mais,

(67) *Voyez*, ci-dessus, la Description de ceux de Meaco, dans le Journal de Kæmpfer

pour l'exécution des Sentences de mort, ils doivent obtenir l'agrément des Supérieurs Ecclésiastiques.

Religieuses du Budso.

La Religion du Budso a comme l'ancienne, des Filles récluses, qui sont chargées de l'éducation des jeunes personnes de leur Sexe. Elles se nomment Biconis, ou Bicunis, quoique la plûpart des Relations leur donnent le nom de Bonzies. Dans plusieurs Provinces, on voit des Monasteres des deux Sexes, qui se touchent; & des Temples, où les Bonzes & les Bicunis chantent les louanges de leurs Dieux à deux chœurs. Les Bicunis sont aussi partagées en plusieurs Congrégations; ou plutôt chaque Secte de Bonzes a ses Biconis. Leur habillement ressemble beaucoup à celui de nos Religieuses, & ne differe entr'elles, que par la couleur. Elles s'occupent à faire les robbes de papier & les autres bagatelles, dont les Bonzes amusent la crédulité du Peuple.

Ses Fêtes.

On remarque du Budso, comme de l'ancienne Religion, qu'il a laissé dégénerer ses Fêtes en spectacles (68), quoiqu'elles y conservent une apparence plus religieuse. Une des plus solemnelles est celle du quinziéme jour de la septiéme Lune, qui porte le nom de Fête de l'Homme. Elle commence par une procession, où paroissent d'abord quinze ou vingt Chars de triomphe, tirés chacun par trente, ou quarante hommes, & remplis de machines symboliques. Des troupes d'enfans, richement vêtus, accompagnent les machines, & jouent de toutes sortes d'instrumens. Ceux qui ont fait la dépense des ornemens, ou qui ont présidé à l'invention, suivent en bel ordre. D'autres Chars succédent en plus grand nombre, ornés de peintures exquises, chargés de représentations des plus beaux Monumens de l'Antiquité, avec un cortege de gens armés de toutes pieces. L'Assemblée se rend au Temple du Dieu, dont on célébre la Fête. Elle y demeure jusqu'au soir, pour en sortir alors dans le même ordre. L'Idole suit la procession, portée sur un brancard, par des hommes qui semblent succomber sous le poids de la Majesté Divine. La Maîtresse du Dieu paroît ensuite, portée aussi sur un brancard. Après quelques tours par la Ville, elle se rencontre, comme par hazard, vis-à-vis d'un troisiéme brancard, où est l'épouse légitime, dont les Porteurs se mettent alors à courir de tous côtés, & tâchent d'exprimer, par leur action, le chagrin que la Déesse ressent de voir sa Rivale. Il se communique bientôt à une partie du Peuple, qui fond en larmes. Tout le monde s'approche confusément du brancard, comme si chacun vouloit prendre parti entre le Dieu, son Epouse & sa Concubine. Enfin l'Assemblée se sépare en désordre; & les Idoles reprennent le chemin du Temple.

Fête de l'Homme.

Fête du Norimon.

Dans une autre Fête, qui se célébre à Sacay, pendant la sixiéme Lune, on choisit les plus belles & les plus grandes rues de la Ville; & toutes les avenues sont fermées par des barrieres. A l'heure marquée, on voit sortir, d'une Maison de Bonzes, une Idole à cheval, le cimeterre à la main, suivie de deux Pages, dont l'un porte son arc & ses fleches, & l'autre un oiseau de proie. Quantité de gens succédent, à cheval, ou à pied; quelques-uns, avec une grande suite de Livrée, portant quelque chose à la main, & répé-

(68) Le goût des Japonois pour la Comédie & les Scènes de Théâtre, se déclare dans tout ce qu'ils font. *Voyez*, ci-dessus, le § des Sciences.

DESCRIPTION DU JAPON.

tant ſans ceſſe, d'un ton joyeux, *mille ans de plaiſir, mille milliers d'années de joye.* Les Bonzes du Monaſtere, d'où ce cortege eſt parti, viennent enſuite; & derriere eux, une nombreuſe Nobleſſe à cheval. Une troupe de Sorcieres, dit l'Hiſtorien, vêtues de blanc, ſuit en chantant les louanges de leur Dieu. La marche eſt fermée par un magnifique Norimon, environné de gens armés, & porté par vingt hommes, qui répétent le même cri. Le Norimon eſt vuide; cependant il reçoit du Peuple les mêmes reſpects que s'il étoit occupé par le Dieu même. On lui fait diverſes ſortes d'offrandes, qui tournent au profit des Bonzes.

Fête bizarre & ſanglante.

Une troiſiéme Fête, qui ſe célébre dans le cours de la ſeconde Lune, paroît peu mériter le nom de Solemnité religieuſe. Des Cavaliers bien montés & bien armés, ſe rendent ſur une eſpece d'eſplanade. Chacun porte, ſur ſon dos, la figure du Dieu, dont il ſuit la Secte. En arrivant, ils forment divers eſcadrons. C'eſt le prélude d'un combat ſanglant, qui commence à coups de pierres; mais dans lequel on employe bientôt les fleches, les lances, & le ſabre. On ſe traite alors avec toute la fureur de la haine. Auſſi n'eſt-ce que le rendez-vous de tous ceux qui ont quelque querelle à vuider. Chacun ſe vange ſous le maſque de la Religion, & ſous les auſpices des Dieux. Le champ de bataille demeure couvert de morts & de bleſſés, ſans que la Juſtice ait droit de rechercher les motifs de cette violence. On juge qu'une Fête ſi ſinguliere a été inſtituée, pour décider, par les armes, la préſéance entre les Dieux du même ordre.

Mariages, & divorces.

Kæmpfer ne nous apprend point en quoi conſiſtent les engagemens du Mariage, & quelles en ſont les Cérémonies (69). Mais il paroît que les

(69) On les trouve dans les Ambaſſades mémorables de la Compagnie Hollandoiſe. Mais l'Auteur ſe contredit en quelques endroits. Cependant on ne doit pas être ici plus difficile que le nouvel Hiſtorien du Japon, qui emprunte de lui ce détail, après avoir fait la même remarque.

» Encore que les Japonois ayent autant » de femmes qu'ils en veulent, il n'y en a » qu'une de légitime & qui mange avec le » mari; toutes les autres étant obligées de » le ſervir : auſſi ſes enfans héritent-ils de » tous les biens du Pere, qui donne aux » autres très peu de choſe. . . . Toutes cho- » ſes étant diſpoſées, on va de grand ma- » tin chez l'un & chez l'autre, qu'on met » chacun dans un caroſſe, tiré par des bœufs, » ou par des chevaux; puis on les méne » hors de la ville, au ſon de pluſieurs inſ- » trumens, ſur une colline, où chacun va » par des chemins différens, au milieu d'une » grande foule, d'où ils auroient peine à » ſortir, ſi des Archers ne fendoient la preſ- » ſe. Après le caroſſe du Marié, ſuivent » quantité de chariots, chargés de préſens » pour la mariée, ou plutôt de ſon douai- » re; & au même-temps qu'elle le reçoit, » elle le donne à ſes parens, en reconnoiſ- » ſance de la peine qu'ils ont priſe à l'éle- » ver. Ainſi un pere eſt riche (70), ſuivant » le nombre de ſes filles, principalement ſi » elles ſont belles; celles-ci, étant miſes à » bien plus haut prix que les autres. . . . . . » Un peu avant que d'arriver à la colline, » le Marié ſort de ſon caroſſe; & pendant » qu'elle y monte ſeule, le Mari avance » ſeul auſſi, l'un & l'autre n'étant eſcortés » que de leurs Parens & de quelques joueurs » d'Inſtrumens, qui les accompagnent; ce » qui ſe fait par des montées coupées d'une » barriere, qui ſépare en montant les Ma- » riés de leurs proches. Au haut de la colli- » ne, tous ces gens ſe ſéparent, & pren- » nent place, les Parens derriere la Mariée. »

(70) Après avoir dit que le mari & la femme ne différent que très peu en biens, en âge & en qualité, il aſſure qu'au Japon, non-ſeulement un homme épouſe une fille ſans bien, mais qu'il eſt même obligé de leur donner un Douaire.

inclinations n'y sont guéres consultées. On se marie, au Japon, sans s'être connu. Ce sont les Parens, des deux côtés, qui forment le nœud. A la vérité, cet aveugle Contrat n'est pas gênant, puisque la liberté de se séparer est égale pour les deux Sexes, & que les hommes peuvent avoir autant de Concubines qu'il leur plaît. Cependant l'adultere est puni de morr, dans les femmes; & quelquefois une simple liberté leur coûte la vie. Les Japonois sont peut-être les seuls hommes du Monde, qui ayent trouvé l'art de gagner & de se conserver le cœurs de leurs femmes, par cette rigueur; car on vante leur attachement & leur fidélité. Les Histoires du Japon en offrent de continuels exemples. On y voit des femmes qui se laissent mourir de faim, dans le chagrin de ne pouvoir trouver d'autre voie pour suivre leurs Maris au tombeau. Il est difficile d'accorder ce fond de tendresse, avec l'usage qui permet aux Peres & aux Meres d'exposer les enfans qu'ils ne

Comment les Maris s'assurent le cœur de leurs femmes.

» & tous les joueurs d'Instrumens derriere » le Marié, l'un & l'autre un peu éloignés. » Ces Parens sont deux à deux, sous un » Parasol porté par des Valets, pendant que » de l'autre côté les joueurs d'Instrumens » mettent en pratique tout ce qu'ils savent; » les uns étant assis à terre, & faisant je ne » sais quel bruit, sur je ne sais quels Ins- » trumens, qui n'ont rien de semblable aux » nôtres. D'autres frappent, avec des bâtons, » sur des boules de cuivre, lesquelles étant » creuses, & pendues à des chaînes, qui » sont attachées à deux gros bâtons en tra- » vers, font un certain bruit, sur lequel ces » gens se remuent en cadence.

» Entre les Parens des Mariés & les joueurs » d'Instrumens, est une tente fort éclairée. » Tout le dehors est couvert de papier hui- » lé; mais le dedans est tapissé d'une belle » étoffe de soie. Sa figure, qui est octogo- » ne, finit insensiblement par six pointes, » ou pyramides, soutenues de quatre pi- » liers. Au milieu de la tente, est un fort » bel Autel, où est le Dieu du Mariage, re- » presenté avec une tête de chien, les bras » ouverts, & un fil de laiton entre les mains. » Par la tête de chien, les Japonois veulent » faire entendre que la fidélité & la vigilan- » ce sont nécessaires dans le mariage; com- » me par le fil de laiton, ils représentent l'u- » nion étroite qui doit être entre les Mariés... » Devant l'Idôle, il y a un Prêtre, à la main » droite duquel est la Mariée, & à la gau- » che le Marié, chacun desquels tient en » main une torche ardente. La Mariée allu- » me la sienne aux lampes, qui brûlent à » l'entour de la tente; pendant que le Prê- » tre marmotte je ne sais quelles paroles... » Après, le Marié allume la sienne à celle » de la Mariée, & les Assistans font un cri » de joie, & leur souhaitent toute sorte de » prospérité dans la suite de leur mariage, » à quoi le Prêtre ajoute sa bénédiction...... » Pendant que les nouveaux Mariés sont oc- » cupés sur la colline à leurs cérémonies; » ceux qui sont demeurés à pied ne le sont » pas moins; les uns à jetter dans le feu les » babioles de la Mariée, lorsqu'elle étoit en- » core enfant; d'autres à mettre en mille » postures un rouet, une quenouille; d'au- » tres enfin à faire la ronde à l'entour du » chariot où est l'argent, qui lui est donné » pour sa dot.... Pour conclusion, les Prê- » tres tuent, au pied de la colline, deux » bœufs de Siam & quelques moutons (*), » qu'ils sacrifient au Dieu du Mariage.... On » ramene ensuite la Mariée dans son ca- » rosse, parmi les cris de joie du Peuple & » l'harmonie des Musiciens, au logis du Ma- » rié, où cependant de jeunes gens sont oc- » cupés, les uns à planter des pavillons sur » la terrasse, & sur d'autres lieux élevés; » d'autres à se parer de guirlandes, & à se- » mer des fleurs dans tous les endroits de » la Maison. Cette Fête, dont la dépense est » incroiable, dure ordinairement huit jours.

» L'âge auquel les Japonois marient leurs » filles est quinze ou seize ans, & rare- » ment plûtard. Il arrive même assez sou- » vent qu'on les engage dès le Berceau. *Histoire du Japon, Tome I. pages 395. & précédentes.*

(*) L'Historien, du Japon, remarque qu'il n'y a des moutons, dans ces Isles, que depuis que les Portugais y en ont porté; & que les bœufs, qu'on nomme les bœufs de Siam, sont des busles, naturels au pays. *Tome I. page 394.*

DESCRIPTION DU JAPON.

Exposition des enfans.

ſont point en état d'élever. Peut-être croyent-ils faire un acte d'humanité, en délivrant ces innocentes créatures, d'une vie qui leur deviendroit à charge. Les perſonnes aiſées, qui n'ont pas d'enfans, adoptent ceux de leurs Parens & de leurs Amis qui en ont un trop grand nombre.

Alliances & héritages.

Dans les Alliances, on ne reſpecte que le premier degré du ſang, ſur lequel on ne ſe relâche jamais. Lorſque les aînés des familles ſont parvenus à l'âge viril, les Peres prennent le parti de ſe retirer; & leur abandonnant la conduite de leurs biens, ils ne s'en réſervent que ce qui eſt néceſſaire à leur ſubſiſtance, & à l'entretien de leurs autres enfans. Le partage des Cadets eſt modique. Les Filles ne portent à leurs Maris que ce qu'elles ont ſur elles.

Trois ordres des conditions communes.

Il paroît que, dans les Conditions communes, on obſerve les mêmes degrés & les mêmes proportions que parmi la Nobleſſe, mais ſans aucune marque de dépendance, ou de ſubordination. Les Marchands compoſent le premier Ordre; les Artiſans, le ſecond; & les Laboureurs, le troiſiéme: mais un Laboureur n'eſt guéres diſtingué des Valets de ſon Maître; car tous les Japonois, qui poſſedent des Terres, ſont dans l'uſage de les faire valoir eux-mêmes. Ainſi tous les Domeſtiques peuvent être compris dans le troiſiéme Ordre; & l'idée, qu'on a donnée de la Police, doit faire juger qu'il comprend même les ſimples Soldats.

Funérailles du Japon.

Les Funérailles du Japon, auxquelles ce récit conduit aſſez naturellement, ſont plus uniformes qu'on ne doit ſe l'imaginer de cette multitude de Sectes, & de la variété de leurs opinions. Les Miniſtres des Temples vont prendre le corps, & le portent en chantant dans leur Cloître, où ils l'enterrent, ſans autre rétribution que ce qui leur eſt offert à titre d'aumône. Mais, avant la mort du Malade, ils ont employé tous leurs ſoins à ſe procurer une partie de ſon bien. A l'égard des perſonnes de qualité, on nous repréſente ce qui ſe pratique à Meaco, où l'on peut croire que la préſence du Dairi a fait conſerver le plus ancien uſage.

Une heure avant que le corps ſoit tranſporté, les Amis du Mort ſe rendent en cérémonie, & magnifiquement vêtus, au lieu de la ſépulture, comme pour en prendre poſſeſſion. A l'heure marquée, le convoi marche dans cet ordre: 1°. les femmes, parentes ou amies du Mort, vêtues de blanc, & la tête couverte d'un voile de différentes couleurs. Elles ſont accompagnées de leurs Suivantes; & les plus qualifiées ſont portées dans leurs Norimons, dont l'appareil ne ſe ſent point d'une cérémonie lugubre. 2°. Les principales perſonnes de la Ville, qui veulent témoigner leur reſpect pour la mémoire de leur Supérieur, ou de leur égal, & qui ſont parées comme s'ils venoient aſſiſter à ſa nôce. 3°. Après un aſſez grand intervalle, le Supérieur des Bonzes de la Secte du Mort, tout couvert de ſoie & d'or, porté dans un ſuperbe Norimon au milieu d'une troupe de Bonzes, revêtus d'une ſorte de ſurplis, & d'un manteau noir par-deſſus. 4°. Un homme ſeul, en habit cendré; couleur, qui eſt de deuil, comme le blanc; & portant une torche de pin. 5°. Deux cens Bonzes chantant, avec une eſpece de Bedeau, qui frappe ſans ceſſe ſur un baſſin. 6°. Pluſieurs autres Officiers, dont chacun porte au bout d'une longue pique, un grand panier de carton, plein de feuilles, ou d'autres fleurs artificielles, qui étant ſecouées, forment une ſorte de pluie;

tandis que le peuple, aussi transporté de joie que si ces fleurs tomboient véritablement du Ciel, s'écrie que le Mort est entré dans son Paradis. 7°. Huit jeunes Bonzes, de dix-huit à vingt ans, portant, sous le bras, de grandes baguettes renversées, au bout desquelles on lit, sur de petits drapeaux, le nom du Dieu de la Secte. Ce nom est écrit aussi sur dix lanternes fermées d'une toile fine, & portées par dix autres Bonzes, qui suivent immédiatement, & qui sont précédés de deux petites torches destinées à mettre le feu au bucher. Elles sont portées par un Officier, en habit cendré. 8°. Une troupe de gens, vêtus de la même couleur, & la tête couverte de chapeaux, de figure triangulaire, noués sous le menton. Ces chapeaux sont de cuir noir, & luisant comme l'acier le plus poli. Le nom du Dieu y est écrit en gros caracteres. Il l'est aussi en lettres d'or, sur un grand Ecriteau de toile fine, porté par un autre homme.

Après ce cortege, le corps paroît, dans un Norimon extrêmement orné, soutenu par quatre Porteurs. Il est vêtu de blanc, & dans la posture, où l'on est en priant. Par-dessus ses habits il porte une robbe de papier, où sont écrits des caracteres mystérieux, qui doivent lui faire ouvrir l'entrée du Ciel. Ses enfans sont autour de lui, dans leurs plus riches habillemens; & le plus jeune porte une torche allumée, avec laquelle il doit mettre le feu au bucher. On y arrive. Il est construit dans une fosse, au milieu d'un champ fermé de murailles, qui sont tendues de drap noir, & dans l'enceinte desquelles on entre par deux portes. Aux deux côtés du bucher s'offrent deux tables, dont l'une est chargée de toutes sortes de rafraîchissemens, & l'autre d'un grand brasier.

Aussi-tôt que le corps est entré dans l'enceinte, les Bonzes le placent, avec le Norimon, au milieu du bucher. Leur Chef s'approche; & recevant la torche allumée du plus jeune des fils du Mort, il tourne trois fois, autour du bucher, en la remuant, comme nos Prêtres remuent l'encensoir. Ensuite, après avoir récité quelques prieres, il la rend à celui des mains duquel il l'a reçue, qui la jette à l'instant au milieu du bucher. Les deux autres torches, qu'on allume aussi-tôt, servent à mettre le feu en plusieurs autres endroits du bucher, où l'on jette en même-tems de l'huile, des parfums, & d'autres matieres combustibles. Lorsque le corps est consumé, la famille environne la table du brasier, y répand des parfums, & rend à genoux des adorations au Mort, dont on suppose que l'ame est admise au commerce de ses Dieux. On donne ensuite, à chaque Bonze, une rétribution convenable à sa dignité. Les moindres présens sont de la valeur d'un ducat; & les plus considérables d'environ vingt écus. Le lendemain, les Parens & les Amis du Mort vont recueillir ses cendres, & les mettent dans un vase doré, qu'ils couvrent d'un voile fort riche, & qu'ils placent dans l'endroit même où étoit le bucher. Il y demeure sept jours, pendant lesquels les Bonzes y vont faire leurs prieres. De-là, il est porté au lieu qui est destiné pour sa situation fixe, & posé sur une espece de piedestal, où le nom du Mort & celui de sa Secte sont gravés. Sept mois après, on recommence les mêmes cérémonies. Elles se renouvellent au bout de sept années, & quelquefois même de quinze en quinze jours, suivant la dépense que la famille y veut faire; car les Bonzes sont toujours prêts, lorsque le

payement eſt certain. Ce cérémonial, obſerve l'Hiſtorien, fait connoître que l'idée de la mort n'a rien de lugubre pour les Japonois, & qu'ils la regardent moins comme un mal, que comme un paſſage qui conduit au bonheur.

Forme & durée du Deuil.

Le deuil dure deux ans, pendant leſquels on doit ſe priver de toute ſorte de plaiſir : c'eſt-à-dire, qu'après avoir commencé par prendre part au bonheur du Mort, on pleure enſuite ſa perte. La maniere, dont on eſt vêtu dans cette intervalle, paroît capable d'inſpirer la triſteſſe. Les hommes le ſont à-peu-près comme les femmes. On porte pour coeffure, dans les deux Sexes, une eſpece de bandeau quarré, auquel eſt couſu un grand linge, qui tombe par derriere comme un crêpe. La robbe de deſſus eſt d'une largeur extraordinaire, & ſe ferme ſur l'eſtomac. Elle doit être tout unie, & ſans doublure. La ceinture, qui eſt fort large & en rezeau, fait ordinairement deux tours; & tout l'habillement doit être de toile crue. Cette ſimplicité eſt accompagnée d'une ſinguliere modeſtie. On marche lentement, les yeux baiſſés, & les mains repliées dans les manches.

Fête du retour des Ames.

L'Hiſtorien a recueilli des mêmes Mémoires, que dans une Secte du Japon, où l'on croit que les Ames employent trois ans à ſe rendre au Paradis de leur Dieu, on ſuppoſe auſſi que, pendant ce voyage, elles reviennent chaque année dans leur famille; ſuppoſition fort ridicule, puiſque ſe retrouvant toujours au point d'où elles ſont parties, elles ne pourroient jamais arriver à leur terme. On n'a pas laiſſé d'établir, pour les recevoir, une Fête, qui ſe célebre le treizieme jour de la ſeptiéme Lune. Toutes les Maiſons ſont fort ornées. Le ſoir, qui précede la Fête, chaque famille ſort de la ville avec beaucoup d'appareil. En arrivant au lieu, où doivent ſe rendre les Ames, chacun leur fait de grands complimens ſur leur retour. On les invite à ſe repoſer. On leur préſente des rafraîchiſſemens, & l'on commence avec elles une converſation aſſez plaiſante, qui ne dure pas moins d'une heure. Enſuite une partie de la famille prend congé d'elles, pour aller préparer tout ce qui eſt néceſſaire dans la Maiſon. Les autres demeurent quelque tems encore à les entretenir : puis, ils les invitent à venir avec eux. La converſation continue pendant le chemin. Un grand nombre de flambeaux les accompagnent. En entrant dans la ville, ils la trouvent éclairée par des illuminations. L'intérieur des Maiſons n'eſt pas moins éclatant de lumieres, & les tables y ſont magnifiquement ſervies. Les Morts ont leurs couverts, comme les Vivans; & ſuivant le principe des Japonois, qui croyent les Ames formées d'une matiere extrêmement ſubtile, on ne doute pas qu'elles ne ſucent la plus pure ſubſtance de tous les mets, qu'on leur préſente. Après le repas, chacun va rendre viſite aux Ames de ſes Amis & de ſes Voiſins. La nuit ſe paſſe à courir ainſi dans toute la ville, & la Fête dure juſqu'à la fin du jour ſuivant. Alors les Ames, qu'on croit ſuffiſamment délaſſées & rafraîchies, ſont reconduites, avec la même cérémonie, juſqu'au lieu où l'on étoit allé pour les recevoir. Les campagnes ſont encore éclairées cette nuit, afin qu'elles puiſſent retrouver leur chemin; & de peur qu'il n'en ſoit reſté quelques-unes dans les Maiſons, & qu'elles n'ayent de l'embarras à rejoindre les autres, on jette quantité de pierres ſur les toîts, & l'on viſite avec ſoin tous les Appartemens, en donnant, de toutes parts,

Comment les Ames ſont congédiées.

de

de grands coups de bâton. La crainte d'être incommodés par les apparitions de ces fâcheux Hôtes, n'a pas peu de part au dernier acte (72).

Description du Japon.

Secte Philosophique du Siuto.

Kæmpfer est le seul Voyageur, qui parle avec quelque étendue d'une Secte considérable, qu'il nomme Siuto (73), & qui n'est composée que de Philosophes. Elle reconnoît, pour son Auteur, le célébre Confucius, ou Koosi, dont la mémoire n'est pas moins respectée au Japon qu'à la Chine. Il nâquit, suivant Kæmpfer, il y a 2243 ans (74). Moosi, un de ses Disciples, ayant beaucoup contribué à la propagation de sa Doctrine, par la publication d'un Livre, qui en contient les principes, elle se répandit, au Japon, presqu'aussitôt que dans sa Patrie. Il paroît qu'elle porta les premieres atteintes à l'ancienne Religion du Pays, & qu'elle fut comme la premiere barriere, qui arrêta l'inondation des nouvelles Sectes venues des Indes. Ses Sectateurs ne renoncerent pas tout d'un coup au culte des Camis; mais ils cesserent de les regarder comme des Dieux, quoiqu'extérieurement ils se conformassent à ce qui étoit établi par les Loix ou par l'usage; ce qu'ils n'avoient jamais fait pour le culte des Fotoques.

Sa Doctrine.

Kæmpfer nous donne une courte exposition de leur Philosophie. Elle se réduit, dit-il, à cinq Articles, qu'ils appellent Dsin, Gi, Re, Tsi, & Sin. Dsin, leur enseigne à mener une vie vertueuse; & de-là vient qu'un homme vertueux est honoré du nom de Dsinja. Gi donne des leçons de justice; & Re en donne de politesse. Tsi établit les maximes d'un bon & sage Gouvernement. Sin traite de la conscience pure & de la droiture du cœur. Cette Secte de Moralistes ne reconnoît point la transmigration des ames. Elle admet une ame du Monde, un esprit universel, une puissance répandue dans l'Univers, qui anime tout, & qui réprend les ames séparées des corps, comme la Mer reçoit toutes les rivieres & toutes les eaux qui s'y jettent. Cette ame du Monde est le réceptacle commun des ames, d'où elles peuvent sortir pour animer d'autres Créatures. Les Sectateurs du Siuto la confondent avec l'Etre Suprême, & lui attribuent toutes les perfections qui n'appartiennent qu'à Dieu. Ils employent fréquemment le mot de Ten, qui signifie Ciel ou Nature; par exemple, c'est le Ciel, ou la Nature, qu'ils remercient de tous les biens sensibles qu'ils croyent en recevoir. Cependant quelques-uns d'entr'eux, avec lesquels Kæmpfer s'entretint familiérement, reconnoissoient un Etre intellectuel, incorporel, gouverneur & directeur, non pas Auteur, de la Nature (75). Ils prétendent même qu'il est une production de la Nature, engendrée par *In* & *Jo*, c'est-à-dire, le Ciel & la Terre; l'un actif, l'autre passif; l'un principe de génération, l'autre de corruption. C'est de la même maniere, disent-ils encore, que les Puissances naturelles sont des Etres spirituels. Ils croient le Monde éternel. Ils supposent que les hommes & les animaux ont été produits aussi par In & Jo.

(72) Histoire du Japon, *ubi suprà*, *pages 389 & précédentes*.

(73) Ce mot signifie voye ou méthode des Philosophes.

(74) A compter, dit il, depuis la cinquiéme année de l'Ere Japonoise, qui se nomme Genrokf. Il écrivit en 1692. Le Pere Couplet met la naissance de Confucius, cinq cens cinquante & un ans avant Jesus-Christ, & cent neuf ans après la fondation de l'Empire Japonois.

(75) *Voyez*, ci-dessus, dans la Description de la Chine, les véritables principes de Confucius.

Description du Japon.

Ses Sectateurs n'ont ni Temples ni Culte.

Comme ils n'admettent aucune des Divinités du pays, ils n'ont, ni Temples, ni forme de culte. Ils se conforment aux usages généraux de leur Patrie, en célébrant la mémoire de leurs Parens morts; c'est-à-dire, que mettant toutes sortes de viandes sur une table, & faisant brûler des chandelles devant leurs Images, ils se prosternent jusqu'à terre pour leur rendre ce qu'ils doivent aux Loix du sang. Dans cette solemnité, qui s'observe tous les mois ou tous les ans, ils prennent leurs plus beaux habits, après s'être lavés & purifiés l'espace de trois jours, pendant lesquels ils n'approchent point de leurs femmes, & ne touchent à rien d'impur. Les Moralistes ne brûlent point leurs Morts. Ils gardent les corps pendant trois jours, après lesquels ils les mettent dans un cercueil, couchés sur le dos, & la tête élevée. Le cercueil est rempli de parfums, pour en éloigner la corruption; & la sépulture se fait sans cérémonie.

Leur mépris pour la Mort.

Cette Secte croit la Mort non-seulement permise, mais glorieuse & louable, lorsqu'elle est nécessaire pour éviter une fin honteuse, ou pour se dérobber à des Ennemis vainqueurs. On soupçonnoit autrefois les Sectateurs du Siuto de favoriser la Religion Chrétienne. Aussi, lorsqu'elle fut extirpée par les supplices, on leur ordonna d'avoir chez eux une Idole, ou du moins le nom de quelque Divinité du Pays, placé dans un lieu honorable de leurs Maisons, avec un vase rempli de fleurs & un encensoir devant cette espece d'Autel. Ils choisissent ordinairement l'Idole de Quanwon, ou celle d'Amida, qu'ils placent derriere leur foyer. On voit, dans leurs Ecoles publiques, le portrait de Confucius. Il n'y a pas long-temps qu'un Empereur Cubosama fit bâtir, dans Jedo, deux Temples à l'honneur de ce Philosophe; & lorsqu'il les visita, pour la premiere fois, il fit, à ceux qui l'accompagnoient, un fort beau discours sur le mérite de ce Chef de la Philosophie Chinoise.

Cause de leur diminution.

Mais ce reste de vénération n'empêche pas que depuis la ruine du Christianisme, le nombre des Partisans du Siuto ne soit fort diminué. La rigueur des Edits Impériaux s'est étendue jusqu'à leurs Livres, qu'on ne lit point aujourd'hui sans crainte. Ils faisoient autrefois les délices de tout le monde; les Arts & les Sciences étoient comme le partage de cette Secte, & l'on assure qu'elle comprenoit alors la plus grande partie de la Nation.

Efforts d'un Prince pour relever cette Secte.

Trente ans avant l'arrivée de Kæmpfer, au Japon, le Prince de Sisen & d'Inaba, Protecteur du Siuto & des Sçavans, avoit entrepris de faire revivre, dans ses Etats, cette Philosophie presqu'éteinte. Il avoit fondé une Université dans cette vûe; & les Sçavans, rassemblés de toutes parts, y trouverent toutes sortes de faveurs & de privileges. Mais les Bonzes, qui se crurent menacés de leur ruine, firent tant de bruit aux deux Cours Impériales, que le Prince de Sisen auroit payé son entreprise de sa tête, s'il n'eût pris le parti de renoncer aux affaires, après avoir remis ses Etats entre les mains de son fils. Cette démarche appaisa ses Ennemis, & lui procura une vie tranquille. Quoiqu'on ne pût douter que son Successeur ne fût dans les mêmes principes, ce jeune Prince se conduisit avec tant de prudence, que du temps de Kæmpfer, il jouissoit paisiblement de ses Etats, dans une parfaite liberté de penser (76).

(76) Kæmpfer, Tome II. pages 75 & précédentes.

§ IX.

Description du Japon.

Histoire Naturelle du Japon.

Climat & Saisons.

LE nouvel Historien s'est attaché avec tant d'exactitude & de fidélité à recueillir toutes les observations de Kæmpfer, que dans un article si curieux on peut prendre indifféremment l'un ou l'autre pour guide. Les Japonois, disent-ils tous deux, vantent beaucoup leur climat. Il doit être effectivement fort sain, puisqu'on y vit très long-temps, que les femmes y sont très fécondes (77), & qu'on y est sujet à peu de maladies. Le temps néanmoins y est fort inconstant. En Hyver, l'air est chargé de neige & produit de fortes gelées. En Eté, surtout dans les jours caniculaires, il est d'une chaleur insupportable. Les pluies sont fréquentes pendant toute l'année; mais les plus grandes tombent aux mois de Juin & de Juillet, que cette raison a fait nommer Satsuki, ou les mois d'eau. Cependant la saison des pluies n'a pas, au Japon, cette régularité qu'on observe dans les Contrées plus chaudes des Indes orientales. Le tonnerre & les éclairs y sont fort fréquens.

Qualités de la Mer du Japon.

L'agitation continuelle de la mer qui environne ces Isles, joint au grand nombre d'écueils dont elle est parsemée, en rendent la navigation fort dangereuse. On ne voit, nulle part, tant de ces trompes ou de ces colonnes d'eau, dont on a donné plus d'une fois la description dans ce Recueil. Les Japonois les prennent pour des dragons d'eau, qui ont une longue queue. Aussi les nomment-ils dans leur langue *Tatsmaki*, c'est-à-dire, dragons jaillissans. Les Côtes du Japon ont deux fameux tournans, qui en augmentent le danger. Le premier, nommé Faisaki, est au-dessus de l'Isle d'Amakusa. Il n'est jamais plus redoutable que dans les basses marées; car lorsque la mer est haute, il se trouve de niveau avec la surface des flots, & le moindre vent aide à s'en tirer : mais aussi-tôt qu'elle commence à baisser, on le voit tournoier d'abord avec violence, & puis tomber tout d'un coup jusqu'à la profondeur de quinze brasses, entraînant, avec une extrême rapidité, tout ce qui se rencontre dans son courant, & le brisant contre les rochers qu'il renferme. Les débris demeurent quelquefois abîmés au fond de l'eau, & quelquefois ils sont rejettés à la distance de plusieurs milles (78). Le second tournant est proche des Côtes de la Province de Kijnokuni. On le nomme Awano Narratto, c'est-à-dire, bruissement d'Awa, parce que cette Province en est voisine. Il se précipite avec tant d'impétuosité autour d'une petite Isle, composée de rochers, que la violence de cette agitation la fait trembler continuellement. Il ne laisse pas d'être le moins dangereux, parce que le bruit, qui se fait entendre de fort loin, excite la défiance & les précautions. Ce terrible écueil est un fond inépuisable d'allusions, pour les Poëtes & les Prédicateurs Japonois (79).

Terroir du Japon.

En général, le terroir du Japon est montagneux, rempli de pierres, &

(77) On a vû, dans le Journal de Kæmpfer, un village du Ximo, dont tous les Habitans étoient fils, petit-fils & arriere petits-fils d'un seul homme, qui vivoit encore.

(78) Kæmpfer, Tome I. page 162.

(79) *Ibidem.*

DESCRIPTION DU JAPON.

naturellement peu fertile. Mais l'induſtrie & le travail infatigable des Habitans leur font tirer, des rochers mêmes & des lieux les plus ſecs, tout ce qui eſt néceſſaire à leur ſubſiſtance. D'ailleurs la mer leur fournit abondamment du poiſſon, & toutes ſortes de coquillages. L'eau douce ne leur manque pas. Ils ont, de toutes parts, des lacs, des fontaines & des rivieres; quelques-unes ſi rapides, qu'on ne les paſſe point ſans danger, & qu'il n'eſt pas poſſible d'y conſtruire des Ponts. Auſſi la plûpart ont-elles leur ſource ſur des montagnes, d'où elles deſcendent avec d'autant plus d'impétuoſité, qu'elles ſont groſſies par les grandes pluies des mois de Juin & de Juillet. On diſtingue, entre les plus célebres; 1°. Celle d'Uſin, qui eſt large d'un quart de lieue d'Allemagne. Elle tombe du ſommet d'une montagne, avec tant de rapidité, que pour la paſſer à gué, dans les tems mêmes où l'eau monte à peine aux genoux, un Voyageur eſt obligé de faire conduire ſon cheval par cinq hommes robuſtes, qui connoiſſent parfaitement le canal. Les accidens y ſont néanmoins aſſez rares, parce que, ſuivant la Loi du Pays, les guides ſont reſponſables de la ſureté des Paſſans. 2°. La riviere d'Omi, qui tire ſon nom de la Province où elle prend ſa ſource, & qui ſe forma dans l'eſpace d'une nuit, 285 ans avant l'Ere Chrétienne. 3°. Celle d'Aska, remarquable par le changement continuel de ſon lit. Kæmpfer ne nomme aucune riviere du Japon, qui paroiſſe d'un long cours & fort navigable.

Ses Rivieres.

Tremblemens de terre, communs au Japon.

On connoît peu de pays auſſi ſujets aux tremblemens de terre. Ils y ſont ſi fréquens, que les Habitans s'en allarment peu; quoiqu'ils ſoient quelquefois aſſez violens pour renverſer des villes entieres. Le peuple attribue ces violentes ſecouſſes à une groſſe baleine, qui ſe remue ſous terre. On fait un récit effrayant (80) des deſordres qu'elles cauſerent en 1586, depuis la Province de Sacaja juſqu'à Meaco. La ville de Jedo, réſidence des Empereurs Cuboſamas, fut preſqu'entiérement abîmée en 1703; & plus de deux cens mille Japonois furent enſevelis ſous ſes ruines. En 1730, on publia, dans toutes les Nouvelles de l'Europe (81), que Meaco, ancienne Capitale de l'Empire, & ſéjour ordinaire des Dairis, avoit été renverſée dans toute ſon étendue, avec perte d'un million d'Habitans. Kæmpfer nomme quelques parties du Japon, telles que les Iſles de Gotto & la petite Iſle de Sikubuſima, qui n'ont jamais ſenti la moindre ſecouſſe. Tous conviennent du fait, dit-il; mais les uns attribuent cette exception à la faveur d'un Dieu tutelaire; & d'autres, moins ſuperſtitieux, prétendent l'expliquer par les principes d'une fort mauvaiſe Phyſique. Ils ſuppoſent que ces cantons portent immédiatement ſur le centre de la terre (82). Le nouvel Hiſtorien, rapprochant diverſes obſervations de Kæmpfer, trouve une explication fort naturelle dans le grand nombre de Volcans qu'on voit au Japon. Une petite Iſle, voiſine de Firando, a brûlé pendant pluſieurs ſiécles. Une autre, vis-à-vis de Satſuma, jette continuellement du feu. Dans la Province de Fingo, ſur

Leurs terribles effets.

Volcans.

(80) Le Pere de Froes, dans une Lettre dattée de Simonoſeki, dans la Province de Nagaſta., le 15 d'Octobre 1586. *Voyez* le Recueil du Pere Hay *de rebus Japonicis*. Le même Recueil contient le récit d'un autre accident de la même nature, arrivé dix ans après.

(81) Gazette de France, article de Vienne du premier Novembre 1730.

(82) *Ibid.* page 165.

la cime d'une haute montagne, on voit une large ouverture, qui étoit autrefois la bouche d'un Volcan, quoiqu'il n'en sorte plus rien depuis quelques années. Dans la Province de Chicugen, près d'un lieu nommé Kujanossa, une Mine de charbon, qui s'est enflammée par la négligence des Ouvriers, n'a pas cessé de brûler depuis. La montagne de Fesi, dans le voisinage de Surunga, fameuse par sa hauteur, par sa forme, qui représente celle d'un chapeau, & par la neige dont elle est toujours couverte, exhaloit autrefois des flammes. Elles ont disparu, depuis que le feu a fait une ouverture au côté de la montagne; mais on en voit encore sortir une fumée noire, accompagnée d'une puanteur insupportable. La terre y est chaude, & même brûlante en divers endroits. Il en sort plusieurs sources d'eau chaudes, dont on vante la vertu pour les maux vénériens (83). Le Japon a quantité d'autres Volcans, & diverses sortes d'eaux médecinales. Caron parle de plusieurs sources, qui passent par des Mines de cuivre, de salpêtre, de souffre, de sel, de fer & d'étain. Il en vit une, qui vient d'une Mine d'étain, & qui sort d'une grotte, dont l'entrée a dix pieds d'ouverture. Autant que la vûe peut s'étendre dans l'obscurité, on découvre, autour de cette grotte, des pierres taillées en pointe, comme des dents d'éléphant. L'eau est d'une chaleur temperée. Il vit une autre fontaine, qui ne coule ordinairement que deux fois le jour, l'espace d'une heure à chaque fois : mais lorsque le vent souffle de l'Est & qu'il est violent, elle coule à trois ou quatre reprises, dans l'espace de vingt-quatre heures. Enfin, le même Voyageur décrit une autre source, qui a quelque chose encore de plus singulier. Elle sort d'une espece de puits, dont les côtés sont garnis de pierres fort grosses & fort pesantes. Elle ne coule qu'à certaines heures; mais elle coule avec tant d'abondance & avec un vent si fort, que les pierres en sont ébranlées. La premiere eau sort à la hauteur de trois ou quatre brasses. Sa chaleur surpasse le degré auquel on peut échauffer l'eau commune, & se conserve aussi beaucoup plus long-tems. Le canal, par lequel cette eau passe, est revêtu de fortes pierres; précaution qu'on a crue nécessaire pour empêcher qu'elle ne brûle la terre : & du grand canal, on en a tiré plusieurs petits, qui conduisent l'eau jusqu'au logement des Malades.

Description du Japon.

Eaux chaudes & minerales.

Cette multitude de Volcans & de bains chauds prouve assez que la terre du Japon renferme beaucoup de souffre. Mais on en a beaucoup d'autres preuves. Kæmpfer connoissoit peu de pays où ce minéral, qui est la source de tous les métaux, soit en plus grande abondance. On en tire surtout une si prodigieuse quantité d'une Isle de la Province de Satsuma, qu'elle en a pris son nom. Il n'y a pas plus d'un siécle qu'on a la hardiesse d'y aborder. Elle passoit auparavant pour inaccessible, à cause d'une fumée noire & épaisse qui en sort continuellement, & qui présentoit des monstres horribles à l'imagination des Peuples voisins. Personne ne doutoit que l'Isle ne fût habitée par des Esprits infernaux. Un Particulier, moins timide, demanda la permission d'y entrer. Il choisit cinquante hommes de la même résolution, avec lesquels il osa descendre au rivage. Après avoir traversé quel-

Abondance de souffre.

(83) Le Mal, qu'on nomme en France mal de Naples, porte au Japon le nom de mal Portugais, parce qu'il n'y étoit pas connu avant l'arrivée des Portugais.

Description du Japon.

ques bois, il trouva un terrain fort uni, & si couvert de souffre, que de quelque côté qu'il marchât, il voyoit sortir une épaisse fumée sous ses pieds. L'Isle fut nommée Ivogasima, c'est-à-dire, l'Isle de souffre; & depuis cette découverte, elle rapporte chaque année au Prince de Satsuma environ vingt caisses d'argent, outre le produit des arbres, qui n'y croissent que sur les Côtes. Le pays de Ximabara, où l'on trouve beaucoup de bains chauds, pourroit fournir aussi quantité de souffre; mais une superstition, qui n'est point expliquée dans Kæmpfer, s'oppose au travail des Habitans; ce qui n'empêche pas qu'en général le souffre ne soit une des principales richesses du Japon.

Mines d'or.

Il se trouve de l'or dans plusieurs Provinces de l'Empire. C'est une partie considérable du revenu Impérial, parce qu'on ne peut ouvrir aucune Mine, sans la permission de la Cour, qui se réserve les deux tiers du produit. L'or du Japon se tire ordinairement par la fonte; mais on en trouve aussi dans le sable, en le lavant; & le cuivre du Pays en contient toujours un peu. Les plus abondantes Mines de ce précieux métal, & celles, dont l'or passoit pour le plus pur, ont été long-tems les Mines de Sado, une des Provinces Septentrionales du Nipon. On y recueille encore quantité de poudre d'or, sur laquelle il ne se leve aucun droit pour l'Empereur. Les Mines de Suronga sont aussi très estimées; mais les unes & les autres commencent à s'épuiser. On en a découvert de nouvelles (84), auxquelles il est rigoureusement défendu de travailler; dans la vûe apparemment de les réserver pour des nécessités pressantes. Le premier essai a fait reconnoître qu'elles rendent six pour seize. Une Montagne située sur le Golfe d'Okus, dans le District d'Omura, s'étant écroulée dans la mer à la fin du siécle passé, on trouva que le sable du lieu qu'elle avoit occupé, étoit mêlé d'or pur. Malheureusement, on ne put tirer beaucoup d'avantage d'une si riche découverte: un grand tremblement de terre, suivi de marées extraordinaires, couvrit la Mine de boue & d'argile, à la hauteur de plusieurs brasses, & le travail fut abandonné. Dans la Province de Chicungo, une autre Mine, qui donnoit beaucoup d'or, s'est tellement remplie d'eau, qu'il est devenu impossible d'y travailler. On est persuadé néanmoins qu'en faisant une ouverture, dans le rocher qui est à l'entrée, l'eau pourroit s'écouler; & cette entreprise avoit été formée: mais un orage, survenu dans le moment qu'on alloit commencer le travail, fit juger que la Divinité du lieu ne vouloit pas qu'on déchirât le sein d'une terre qui étoit sous sa protection. De même, un torrent, sorti tout d'un coup d'une montagne, où l'on alloit ouvrir une Mine d'or, dans l'Isle d'Amakusa, répandit l'épouvante parmi les Habitans, & fit prendre la fuite aux Ouvriers.

Cuivre.

La Province de Bungo a des Mines d'argent. Kattami, lieu situé au Nord du Japon, en a de plus riches encore. On a parlé, dans la Description Géographique, des deux Isles de Ginsima & de Kinsima, & de l'opinion qn'on a de leur richesse. On a déja remarqué aussi que l'argent du Japon passe pour le meilleur du Monde, & qu'autrefois on l'échangeoit, à la Chine, poids pour poids, pour de l'or. Les Japonois ont encore un métal précieux, mais composé, qu'ils nomment Sowa, ou *Saouas*, dont la couleur tire sur

Sowa, métal précieux.

(84) Dans la Province de Satsuma.

le noir, & qui est un mêlange de cuivre & d'or. Il n'est pas particulier au Japon, mais on l'y travaille avec un art, dont on n'approche point dans les autres Contrées de l'Asie; & lorsqu'il est employé, il ne céde rien à l'or pour l'éclat & la couleur.

Description du Japon.

Après tout, le cuivre est le plus commun des métaux de ces Isles, & suffiroit seul pour les enrichir. On le tire principalement des Provinces de Surunga, d'Alsango, & de Kijnokuni. Le plus fin & le plus malléable est celui de Kijnokuni. Celui d'Alsango est si grossier, que pour l'employer facilement, il y faut mêler, sur soixante-dix Catis, trente du précédent. Celui de Surunga est non-seulement très fin & sans défauts, mais il est chargé de beaucoup d'or; & les Japonois séparant ces métaux infiniment mieux aujourd'hui, qu'ils ne faisoient autrefois, les Rafineurs de la Côte de Coromandel y trouvent moins leur compte. On a vû, dans l'Article du Commerce, sous quel forme il se vend aux Hollandois. L'airain est assez rare au Japon, & beaucoup plus cher que le cuivre, parce qu'il ne s'y trouve pas de Calamine, & qu'il faut en faire venir du Tunquin, en gâteaux plats, qui se vendent fort cher. La Province de Bungo produit un peu d'étain, si blanc & si fin, qu'il n'est guéres inférieur à l'argent; mais les Japonois n'en font presqu'aucun usage.

Airain.

Etain.

On ne trouve du fer que sur les confins des trois Provinces de Nincasaka, de Bitsju & de Bisen; mais on l'y trouve en grande abondance. Il est affiné dans les mêmes lieux, & se vend presqu'aussi cher que le cuivre. La plûpart des outils de fer sont à plus haut prix, au Japon, que ceux qui ne sont que de cuivre, ou même d'airain. Ces deux métaux ne servent que pour les ustenciles, les crochets, les crampons, & d'autres pieces qui entrent dans la construction des Navires & des Edifices. Pour la Cuisine, les pots sont d'une composition de fer, & de fort peu d'épaisseur. Les plus vieux sont les plus estimés, parce qu'il y entre un alliage, dont on a perdu le secret. Le charbon de terre ne manque point au Japon. Il sort en abondance de la Province de Tsikusen, des environs de Kuganissu, & des Provinces Septentrionales.

Fer.

Cherté des ustenciles de fer.

Le sel commun se fait avec l'eau de la mer. On creuse un grand espace de terre, qu'on remplit de sable fin, sur lequel on jette de l'eau de mer, qu'on laisse sécher. On recommence la même opération, jusqu'à ce que le sable paroisse assez imbibé de sel. Alors on le ramasse; on le met dans une cuve, dont le fond est percé en trois endroits; on y jette encore de l'eau de mer, qu'on laisse filtrer au travers du sable; on reçoit cette eau dans de grands vases, pour la faire bouillir jusqu'à certaine consistence; & le sel, qui en sort, est calciné dans de petits pots de terre, jusqu'à ce qu'il devienne blanc (85).

Sel.

Le Japon n'a pas d'antimoine ni de sel armoniac. On n'y connoît pas même leurs qualités, ni leurs usages. Le vif-argent & le borax y viennent de la Chine. Kæmpfer y trouva néanmoins deux sortes de borax, qui croissent naturellement, mais si mêlées de parties héterogenes, que les Japonois ne veulent pas se donner la peine de les séparer. Le mercure sublimé est rare,

Antimoine. Sel armoniac. Borax.

(85) Kæmpfer, *ibid.* pages 174 & précédentes.

DESCRIPTION DU JAPON.

Cinabre.

& d'un prix excessif dans leurs Isles. Ils en font le principal ingrédient d'un eau mercuriale, qu'ils croyent souveraine pour la guérison des ulceres, des cancers & d'autres maux. Le cinnabre naturel se prend intérieurement dans plusienrs Maladies (86); & l'artificiel s'employe dans les couleurs: l'un & l'autre leur vient de la Chine. Le Commerce de cette marchandise est entre les mains de quelques Particuliers, qui jouissent d'un Privilege exclusif. Kæmpfer ne dit rien du plomb; mais Caron assure que le Japon en produit beaucoup.

Plomb.

Agathes. Cornalines. Jaspe.

On trouve, dans les montagnes de Tsengaar, situées à l'une des extrêmités Septentrionales du Japon, différentes especes d'agathes, dont quelques-unes sont d'une rare beauté, bleuâtres, & fort approchant du saphir. On en tire aussi des cornalines & du jaspe. Les Côtes de Saikokf sont couvertes d'huitres & d'autres coquillages, qui renferment des perles (87). Les plus grosses & les plus belles se trouvent dans une huitre, nommée Akoja, qui ressemble assez aux coquilles de Perse. Elle est à-peu-près de la largeur de la main, mince, frêle, unie, & luisante au dehors; un peu raboteuse & inégale en dedans; d'une couleur blanchâtre, aussi éclatante que la nacre ordinaire, & difficile à ouvrir. On ne voit de ces coquilles qu'aux environs de Satsuma, & dans le Golfe d'Omura. Le profit, qui en revient aux Princes de Satsuma, les a portés à défendre qu'elles soient vendues au Marché. Elles sont rares. Kæmpfer s'en procura quelques-unes. On leur attribue, dit-il, une propriété fort extraordinaire: si l'on met quelques-unes des plus grosses dans une boëte, avec un certain fard du Japon, fait d'une autre sorte de coquille qui se nomme Takaraga, on voit naître, à côté de chacune, une ou deux petites perles, qui se détachent d'elles-mêmes, au bout de trois ans; tems auquel on les suppose parvenues à leur maturité. Marc Paul & d'autres Voyageurs assurent qu'on trouve au Japon des perles rouges, de figure ronde. Kæmpfer décrit cette coquille, que les Japonois nomment Awabi: elle est d'une seule piece, presqu'ovale, assez profonde, ouverte d'un côté, par lequel elle s'attache aux rochers & au fond de la mer, ornée d'un rang de trous, qui deviennent plus grands, à mesure qu'ils s'approchent de sa plus grande largeur. La surface extérieure est rude & gluante. Il s'y attache souvent des coraux, des plantes de mer, & d'autres coquilles. Elle renferme une excellente nacre brillante, d'où il s'éleve quelquefois des excrescences de perles blanchâtres, comme dans les coquilles ordinaires de Perse. Cependant une grosse masse de chair, qui remplit sa cavité, est le principal attrait qui la fasse rechercher des Pêcheurs. Ils ont des instrumens faits exprès, pour la détacher des rochers. Le même Voyageur décrit d'autres coquilles moins précieuses.

Perles.

Perles prolifiques.

Perles rouges.

Naphte.

Dans une riviere de la Province de Jetsingo, on trouve du naphte, de couleur rougeâtre, que les Japonois nomment Tsutsono-Abra, ou terre rouge. Il se tire de quelques endroits, où l'eau est presque dormante; & l'on

(86) Le Cinnabre naturel du Japon est d'un rouge charmant. Il s'en trouve de si beau, qu'il se vend beaucoup au delà de son poids en argent. *Kæmpfer, page 179.*

(87) Les Japonois n'en connoissoient pas l'usage & le prix, & ne l'ont sçu que des Chinois.

s'en sert dans les lampes, au lieu d'huile. Les Côtes de Satsuma & des Isles de Kiuku offrent souvent de l'ambre gris; mais il s'en trouve encore plus sur celles de Khumano, & des Provinces de Kijnokuni & d'Isje. Kæmpfer raconte qu'on le tire principalement des intestins d'une Baleine, assez commune dans la mer du Japon, & nommée Fiaksiro par les Habitans, c'est-à-dire, Poisson à cent brasses, parce qu'ils supposent que ses intestins ont cette longueur. Il y est mêlé avec les excremens de l'animal, qui sont comme de la chaux, & presqu'aussi durs qu'une pierre. C'est par leur dureté qu'on juge, s'il s'y trouvera de l'ambre gris. Aussi le nomme-ton Kusarano-Fu, nom qui signifie excrément de Baleine. Mais ce n'est pas de-là qu'il tire son origine. De quelque maniere qu'il croisse au fond de la mer, ou sur les Côtes, il paroît qu'il sert de nourriture à ces Baleines, & qu'il ne fait que se perfectionner dans leurs entrailles. Avant qu'elles l'ayent avallé, ce n'est qu'une substance assez difforme, plate, gluante, semblable à la bouse de vache, & d'une odeur très désagréable. Ceux qui le trouvent dans cet état, flottant sur l'eau, ou jetté sur le rivage, le divisent en petits morceaux, qu'ils pressent, pour lui donner la forme de boule. A mesure qu'il durcit, il devient plus solide & plus pesant. D'autres le mêlent & le paîtrissent avec de la farine de cosses de riz, qui en augmente la quantité & releve sa couleur. Il y a d'autres manieres de le falsifier: mais, si l'on en fait brûler un morceau, le mêlange se découvre aussi-tôt par la couleur, l'odeur & les autres qualités de la fumée. Les Chinois, pour le mettre à l'épreuve, en raclent un peu dans de l'eau de thé bouillante. S'il est véritable, il se dissout, & se répand avec égalité. Les Japonois n'ont appris que des Chinois & des Hollandois, la valeur de l'ambre gris (88). A l'exemple de la plûpart des Nations Orientales de l'Asie, ils lui préféroient l'ambre jaune.

Description du Japon.

Ambre gris.

Où il se trouve, & comment il se perfectionne.

Maniere Chinoise de l'essaier.

Les mers du Japon produisent une quantité surprenante de plantes marines, d'arbrisseaux, de coraux, de pierres singulieres, d'éponges, & de toutes sortes de coquillages, qui égalent en beauté ceux d'Amboine & des Isles Moluques. Mais les Japonois en font peu d'estime; ou si le hazard en fait tomber dans les filets d'un Pêcheur, il les porte au Temple le plus voisin, pour les offrir à Jebis, qui est le Neptune du Japon, comme un tribut de l'Element auquel cette Divinité préside (89).

Végétaux des Mers du Japon.

Un Voyageur, qui avoit fait un long séjour à la Chine, a prétendu qu'il ne se faisoit point de porcelaine au Japon, & que celle, qui se vend parmi nous à ce titre, se faisoit à la Chine pour les Japonois, qui l'y venoient acheter. Il est vrai qu'ils y en achetent beaucoup; mais il ne l'est pas moins, que celle, qui porte le nom du Japon, se fabrique dans le Figen, la plus grande des neuf Provinces de Saikokf ou du Ximo (90); la matiere est une argile blanchâtre, qui se tire en abondance des montagnes voisines d'Urisijno & de Suwota, & de quelques autres endroits de la même Pro-

Porcelaine.

(88) Kæmpfer donne une description particuliere de l'Ambre gris dans l'appendix, à la fin du troisiéme Tome.

(89) Le même, T. I. pp. 179 & précéd.

(90) *Voyez*, ci-dessus, le Journal de Kæmpfer, & la Description géographique du Japon.

DESCRIPTION DU JAPON.

vince. Quoique cette argile soit naturellement fort nette, elle demande encore d'être paîtrie & bien lavée, pour devenir transparente; & ce travail est si pénible, qu'il fait dire, comme en Proverbe, que les os humains sont un des ingrédiens, dont la porcelaine est composée. On n'a pas d'autres lumieres sur la fabrique de cette précieuse vaisselle. Personne n'ignore que l'ancienne Porcelaine du Japon est plus estimée que celle de la Chine, & qu'elle paroît mériter cette préférence; surtout par le blanc de lait qui la distingue. Celle d'aujourd'hui n'est pas de la même beauté; ce qui fait juger que le secret de la préparation s'est perdu. Celle de Saxe, remarque l'Historien moderne, approche beaucoup plus de l'ancienne, & celle de Chantilly encore plus. L'une & l'autre la surpasse même par le gros du dessein, & par la finesse des traits (91).

Principales Plantes du Japon.

Si l'on considere les avantages du climat & l'industrie laborieuse des Habitans du Japon, il ne paroîtra pas surprenant que, malgré les mauvaises qualités du terroir, ces Isles produisent en abondance toutes sortes de plantes & de fruits. Les plus simples faisoient la nourriture des anciens Japonois, indigens, simples eux-mêmes, & contens de leur frugalité. Mais l'opulence a mis beaucoup de changement dans les mœurs, & les recherches du goût sont devenues plus délicates. Kæmpfer a cru cet exorde nécessaire, en commençant la description des Plantes, qui sont le plus en usage au Japon (92).

Meurier.

Il donne le premier rang au Meurier, parmi les arbres. Quoique son fruit, noir, ou blanc, soit insipide dans ces Isles, ce défaut est bien compensé par l'avantage qu'on y tire de ses feuilles, pour la nourriture des vers à soie. Il croît dans la plus grande partie du Japon, surtout dans les Provinces Septentrionales, où quantité de villes & de villages tirent presque uniquement leur subsistance des Manufactures d'étoffes de soie. Le Kadsi, ou l'arbre dont on tire le papier, est une espece de Meurier. Quoiqu'il croisse sans culture, on prend soin de le transplanter. Il s'éleve avec une vîtesse surprenante, & ses branches s'étendent fort loin. De son écorce, on fait non-seulement du papier, mais des cordes, de la méche, du drap, diverses sortes d'étoffes & d'autres commodités (93).

Kadsi, arbre à papier.

Urusi, ou Arbre du vernis.

L'Urusi, ou l'arbre du vernis, n'est pas moins admirable pat son utilité. Il produit un jus blanchâtre, dont les Japonois se servent pour vernir tous leurs meubles, leurs plats & leurs assiettes. A la table même de l'Empereur, la vaisselle & les ustenciles vernissés obtiennent la préférence sur les plus précieux métaux. On distingue une autre espece d'arbre au vernis, qui a les feuilles plus étroites, & qui se nomme *Faasi*. Il croît sur les collines & les montagnes; mais son jus n'a pas la bonté de l'autre, & ne fournit pas la même quantité. Le véritable Urusi est une espece particuliere au Japon. Celui de Jamatto est le plus estimé, quoiqu'il croisse aussi dans les Provinces de Figo & de Tsikoku. Kæmpfer observe que l'arbre du vernis,

(91) Kæmpfer, *ubi suprà*, page 57.

(92) Ceux qui souhaiteront un plus grand détail, peuvent consulter les *Amœnitates exoticæ*, Ouvrage du même Voyageur, ou le Tome VIII. de la Nouvelle Histoire du Japon, dont tous les Articles sont tirés de cet Ouvrage.

(93) La maniere dont se fait le papier est décrite fort au long dans les deux Ouvrages qu'on vient de nommer.

qu'on trouve aux Indes, eſt tout-à-fait différent de l'Uruſi des Japonois (94). A Siam, on le nomme l'arbre de Rack (95). Il croît & porte du fruit dans la plûpart des Contrées de l'Orient; mais on obſerve qu'à l'Oueſt du Gange, ſon jus n'eſt pas blanchâtre; ſans qu'on puiſſe juger, ſi cette différence doit être attribuée à celle du climat, ou à l'ignorance des Habitans, qui n'entendent pas la maniere de le cultiver. La plus grande quantité de ce jus des Indes vient des Royaumes de Siam & de Camboie, & ſe vend à très grand marché. On en porte même au Japon, où les Naturels du Pays l'employent pour vernir des uſtenciles de peu de valeur, & le font entrer auſſi dans la compoſition de leur plus excellent vernis (96).

DESCRIPTION DU JAPON.

Laurier à baies rouges.

Le Japon a pluſieurs eſpeces de Laurier. Celui qui porte des baies rouges, eſt une *Cannelifera-ſpuria*; ou plutôt, à cauſe de ſa viſcoſité, une *Caſſia-lignea*. Il reſſemble parfaitement à l'arbre de Canelle, non-ſeulement par ſa grandeur, mais encore par ſa figure & la ſubſtance des feuilles. Mais l'écorce n'a plus cette agréable douceur, qui eſt particuliere à l'écorce de la véritable canelle; elle tient beaucoup plus de l'âcreté aromatique du Coſtus; défaut que Kæmpfer croit devoir attribuer uniquement à la qualité du terroir. Il porte le même jugement de la Canelle de Malabar, de Sumatra & de Java, qui n'approchent point, dit-il, de celle de Ceylan.

Arbre du Camphre.

Le Kus, ou l'arbre du Camphre, eſt une autre eſpece de Laurier. Les Payſans de la Province de Satſuma & des Iſles de Gotto, font le camphre par une ſimple décoction des racines & du bois de cet arbre, coupés en petits morceaux. Il eſt à très vil prix. On peut avoir depuis quatre-vingt juſqu'à cent cattis de camphre bouilli du Japon, pour un ſeul catti de véritable camphre de Borneo. Celui-ci eſt, dit-on, une ſubſtance naturelle, recueillie ſur le tronc des vieux Camphriers de l'Iſle de Borneo, en faiſant des inciſions entre l'écorce & le bois (97).

Tſianoki, ou l'arbriſſeau du Thé.

Tſianoki, ou l'arbriſſeau du thé, eſt une des plantes les plus utiles qui croiſſent au Japon; quoiqu'elle y ſoit reléguée ſur les bords des champs de riz, & dans d'autres lieux arides, où elle ne peut recevoir de culture. La boiſſon commune des Japonois eſt une infuſion des plus grandes feuilles de cet arbriſſeau. On fait ſécher les plus jeunes & les plus tendres; on les met en poudre; qu'on jette dans une taſſe d'eau chaude; & cette maniere de les préparer eſt le partage des perſonnes de qualité.

Sanſio.

L'arbre, qu'on nomme *Sanſio*, eſt d'une moyenne grandeur, & muni de pointes ou de piquans. Les Japonois ſe ſervent de ſon écorce & de ſes coſſes, au lieu de poivre & de gingembre. Ils mangent ſes feuilles, comme celles du *Richés*, autre arbre aromatique, qui croît dans leurs Iſles (98).

Trois ſortes de Figuiers.

On compte, au Japon, trois ſortes de Figuiers: 1°. Le Kaki, quoiqu'aſſez différent du Figuier commun. Il eſt fort déſagréable à la vûe, & ſa figure approche de celle d'un vieux Pommier. Ses feuilles ſont plates, longues & ovales. Son fruit a la forme & la couleur d'une poire rougeâtre : mais ſa

(94) C'eſt le véritable Anacardinus, ſuivant Kæmpfer.

(95) Il ne faut pas le confondre avec l'Arrack.

(96) *Voyez* les deſcriptions de tous ces Arbres dans les *Amænitates exoticæ*, pages 792 & ſuivantes.

(97) *Ibidem.*

(98) *Ibidem.*

DESCRIPTION DU JAPON.

partie charnue a le goût d'une figue délicieuſe. Il eſt rempli d'une ſemence dure & preſque pierreuſe, qui approche beaucoup de celle de la courge. Cet arbre n'eſt pas moins eſtimé par l'abondance, que par l'utilité de ſes productions. Son fruit ſec fournit une nourriture exquiſe; ſurtout, lorſqu'il eſt confit au ſucre. La ſeconde eſpece de Figuier reſſemble aſſez à celle de l'Europe; ſi l'on excepte ſes feuilles, qui ſont larges, plates, rudes & oblongues. La troiſiéme eſpece eſt le véritable Figuier de l'Europe, porté au Japon par les Portugais. Mais ſon fruit eſt plus gros que le nôtre; & Kæmpfer le trouve de meilleur goût.

Sycomore.

Le Sycomore, qui ne doit paſſer que pour un Figuier ſauvage, croît en abondance au Japon; mais les Japonois n'en mangent pas le fruit. Cependant Kæmpfer l'a jugé digne d'une deſcription.

Chataigniers.

Les Chataigniers ſont fort communs dans cet Empire, ſurtout dans la Province de Tſikuſen, & leur fruit eſt non-ſeulement beaucoup plus gros, mais de meilleur goût que celui des nôtres. Le Pommier n'eſt pas connu des Japonois. Ils n'ont qu'une ſeule eſpece de Poires, que nous appellons Poires d'hyver. Les plus petites ne peſent guéres moins d'une livre; mais elles ne peuvent être mangées crues.

Noiers. If, ou Kaja.

Le Noier croît principalement dans les Provinces du Nord. Elles produiſent auſſi une eſpece d'If fort haut, que les Japonois nomment *Kaja*, & qui porte des noix, renfermées dans une véritable poulpe. Leur groſſeur & leur forme ſont celles de la noix d'Arrack. Elles n'ont pas un goût fort agréable, lorſqu'elles ſont fraîches; mais elles deviennent meilleures en ſéchant. Leur huile a des qualités purgatives, qui la rendent fort ſaine; & le goût, d'ailleurs, en eſt preſque le même que celui des amandes douces. Elle ſert auſſi pour apprêter les viandes. La fumée des noyaux eſt le principal ingrédient dont on compoſe la meilleure encre du Japon (99). On trouve en abondance, dans preſque toutes les Provinces, une autre ſorte de noix que les Japonois nomment *Ginau*, de la groſſeur des plus groſſes Piſtaches, & fruit d'un grand arbre dont les feuilles reſſemblent à celles de l'Adianthe. Il ſe nomme *Itſionoki*. Ces noix rendent une huile, qui a divers uſages (1).

Chênes dont les glands ſe mangent.

Deux eſpeces de Chênes, les ſeules qui croiſſent au Japon, ſont fort différentes des nôtres. Les glands de la premiere, qui eſt auſſi la plus grande, ſe mangent bouillis. Le fruit du Naatſme (2), autre arbre du Pays, eſt d'une bonté ſinguliere, & beaucoup plus gros qu'ailleurs. On ne voit de Limoniers, au Japon, que dans les Jardins des Curieux. Les Oranges & les Citrons y croiſſent en abondance. On en diſtingue pluſieurs eſpeces. Celle des Citrons les plus eſtimés ſe nomme Mican. Ils ont la forme & la groſſeur d'une Pêche. L'odeur en eſt excellente. C'eſt moins un arbre qu'un arbriſſeau, qui les porte. On s'en ſert beaucoup dans l'apprêt des viandes (3).

Vignes. Abricotiers, & Pruniers.

Les Japonois plantent peu de Vignes, parce qu'ils ont reconnu que leur raiſin meurit difficilement. Leurs Mûres & leurs Framboiſes ont un goût déſagréable. L'inſipidité de leurs Fraiſes ne leur permet guéres d'y toucher.

(99) *Ibidem*, page 814.

(1) *Ibidem.*

(2) C'eſt le *Paliurus de Proſper Alpinus.*

(3) *Amœnitates exoticæ*, p. 801.

Ils ont abondamment des Pêches, des Abricots & des Prunes. Les Prunes font de deux sortes, toutes deux différentes des nôtres : les unes blanches, les autres couleur de pourpre. Elles ont de petits grains, comme les Mûres. On ne cultive, au Japon, les Cerisiers & quelques autres arbres, que pour les fleurs : mais, par cette culture, elles deviennent aussi grandes que les roses ; & Kæmpfer en fait une peinture charmante au Printems.

Description du Japon.

Le Sapin & le Cyprès sont les arbres les plus communs dans les Bois & les Forêts de toutes ces Isles. On en construit les Maisons & les Vaisseaux. On en fait des Cabinets, des Coffres, des Boëtes & des Cuves. Les branches servent de bois de chauffage. D'ailleurs, comme tous les chemins sont bordés de ces arbres, & qu'on en plante dans les lieux sabloneux dont on n'a pas d'autre avantage à tirer, le Peuple en ramasse soigneusement les feuilles, avec la double utilité de tenir les chemins fort nets, & d'avoir abondamment de quoi se chauffer. Il n'est permis à personne de couper un Sapin, ni un Cyprès, sans la participation du Magistrat ; & ceux mêmes, à qui cette grace est accordée, doivent toujours en replanter de jeunes à la place.

Sapins & Cyprès.

Le Bambou est très commun au Japon, & d'un aussi grand usage que dans toutes les Indes. On en fait plusieurs sortes de meubles, des paniers, des allumettes, & jusqu'à des gouttieres & des murailles. La Province d'Oomi produit une espece de Bambous, que les Hollandois transportent sous le nom de Rottang, ou Rattang, & qu'ils vendent pour des cannes à marcher. On a lû, dans le Journal de Kæmpfer, quelle en est la préparation. La verdure perpétuelle du Sapin & du Bambou attire un respect à ces deux arbres, qui va jusqu'à leur attribuer de l'influence sur le bonheur de la vie humaine. On en orne les Temples & les autres lieux saints, particuliérement aux jours de Fête & de réjouissance. Les Orateurs & les Poëtes font des allusions ingénieuses à leurs propriétés. Ils prétendent que le Bambou vit plusieurs centaines d'années ; & que le Sapin parvient à l'âge de mille ans, après lesquels ses branches se courbent d'elles-mêmes vers la terre, parce que dans cette extrême vieillesse, la force lui manque pour les soutenir plus long-tems. Kæmpfer avoue qu'il a vû des Sapins & des Bambous d'une grosseur prodigieuse (4).

Bambou. Rottang.

Le Finoki & le Suggi sont deux sortes de Cyprès, dont le bois, quoique leger & blanchâtre, est d'une si bonne substance, qu'il ne prend jamais l'eau. La Cour a quelquefois défendu d'en couper ; mais cet ordre est mal observé dans les Provinces éloignées. Le *Ksamaki*, c'est-à-dire, le Maki puant, le *Ssinoki*, espece de Chêne, & le *Jusnoki* ou l'arbre de fer, qui tire ce nom de la dureté extraordinaire de son bois, sont des arbres très communs, dont la plûpart des Maisons sont bâties. Le Fatznoki, autre arbre qui croît aux environs de la ville de Jeseri, & la racine du Camphrier, fournissent le meilleur bois & le plus rare pour les Cabinets, les Bureaux & d'autres Ouvrages de cette nature. Leurs veines sont d'une rare beauté.

Finoki. Suggi. Ksamaki. Ssinoki. Jusnoki.

Il n'y a point de Pays qui l'emporte sur le Japon, pour l'agrément & la varité des fleurs, qui ornent ses champs, ses collines & ses forêts. Les plus belles se transplantent dans les Jardins, où l'art & la culture achevent de-

Fleurs.

(4) Kæmpfer, *ubi suprà*, page 187.

DESCRIPTION DU JAPON.

Neuf cens sortes de Tsubaki.

leur donner une perfection inconcevable (5). Entre les principales, on nomme le Tsubaki, espece d'arbrisseau, dont les fleurs ressemblent aux plus belles roses. Il croît dans les bois & les haies. On en distingue tant d'especes différentes, que s'il en faut croire les Japonois, leur langue a neuf cens mots pour les exprimer. Le Satsuki est un autre arbrisseau, qui porte des fleurs-de-lys, & dont les Jardins offrent plus de cent différentes especes; mais parmi celles qui viennent sans culture, on en admire deux, l'une violette & l'autre incarnate, dont Kæmpfer assure que la beauté ne peut s'exprimer. Le *Sakanandsio* est encore un arbrisseau, qui porte une espece de fleur-de-lys, mais beaucoup plus grande que celles qu'on vient de nommer: il est plus rare, & l'on en compte trois sortes. Le *Momidsi*, est une espece d'Erable, qui prend son nom de la couleur violette de ses feuilles. On en distingue deux sortes, dont la différence consiste dans la couleur de leurs feuilles: les unes sont violettes en Eté, & les autres ne le deviennent qu'en Automne; mais elles sont d'une égale beauté. Les feuilles du Fasi changent aussi de couleur, & deviennent violettes en Automne.

Sakanandsio.

Momidsi à feuilles violettes.

Variété infinie de Lys & de Matricaires.

Il est impossible de représenter la variété des Matricaires & des Lys du Japon. Les premieres, dont une heureuse culture rend les fleurs aussi grandes que les roses, font le principal ornement des Maisons & des Jardins. Les autres font un Jardin naturel des lieux les plus incultes. On n'y voit pas moins de Narcisses & de Giroflées: mais Kæmpfer observe que toutes ces fleurs n'ont l'odeur, ni si agréable, ni si vive que celles de la même espece qui croissent dans les autres Pays, & qu'elles ne les surpassent que par l'éclat de leurs couleurs. Il en est de même de la plûpart des fruits du Japon. Leur goût n'est pas aussi délicieux, aussi aromatique, suivant l'expression du même Voyageur, que celui des fruits de la Chine & des autres Contrées de l'Orient.

Les fleurs du Japon n'excellent que par leur couleur.

Chanvre & Coton.

Les Japonois cultivent autant de Chanvre & de Coton, qu'ils peuvent ménager de terrain pour ces plantes. Le Sjto, ou le Chanvre sauvage, croît abondamment dans la plûpart des lieux incultes. On en fait toutes sortes d'étoffes, fines & grossieres. La semence de plusieurs Plantes produit une huile, qui a divers usages, dans la Médecine & pour les besoins domestiques. Telle est celle du Kiri, grand arbre, dont les feuilles ressemblent à celles de la Bardane. Sa semence est semblable à celle de la Guimauve. Le Dairi, ou l'Empereur Ecclésiastique, porte, dans ses Armes, la feuille de cet arbre, avec trois boutons épanouis (6). L'*Abrasin*, est un arbre de grandeur moyenne, dont la feuille ne differe pas de celle du Platane. Ses fleurs ont la forme & la grandeur d'une rose; & sa semence ressemble à celle du Ricinus (7). On compte encore, parmi les Plantes huileuses, l'Asadiracht d'Avicenne; l'Isubaki, l'Urusi, le Faasi, & le Kainoki, dont on a déja parlé; l'abrisseau qui porte le coton; le Sesame de deux especes, dont les semences sont blanches & noires. De toutes les huiles qu'on tire de la semence de ces Plantes, celles du Sesame & du Kiri sont les seules qui servent à l'apprêt des viandes. Mais, en général, les Japonois font entrer peu d'huile & de beurre dans leurs alimens (8).

Plantes huileuses.

Kiri, arbre dont le Dairi porte la feuille dans ses Armes.

Abrasin, & plusieurs autres.

(5) Le même, p. 188.

(6) *Amœnitates exoticæ*, p. 859.

(7) Aussi Kæmpfer l'a-t-il nommé, *Ricinus Arboreus folio Alceæ*.

(8) Le même, Tome I. page 190.

Kæmpfer doute qu'il y ait quelque Pays au monde, où l'on entende si bien l'Agriculture ; ce qu'il attribue d'un côté à la multitude des Habitans, & de l'autre au défaut de commerce & de communication avec les Etrangers, qui les met dans la nécessité de pourvoir à leurs besoins par leur propre travail. Il n'y a pas, dit-il, un pouce de terre en friche au Japon. Non-seulement le plat-pays, qu'on n'employe jamais en pâturages, mais les montagnes les plus hautes produisent du bled, du riz, des légumes, & une infinité d'herbes, ou nourrissantes ou Médecinales. Les terres basses & unies sont labourées avec des bœufs. Les hommes réservent leurs bras pour la culture des lieux d'un accès difficile. Tout est fumé & disposé avec un art infini. Il ne manque à ces Insulaires, après avoir bien conçu la nécessité de l'art & l'avoir porté à sa perfection, que de l'avoir annobli : mais, au Japon, comme dans tous les Pays habités par des hommes, on a moins pensé à faire consister la noblesse dans les exercices utiles, que dans ce qui flatte & ce qui favorise les passions.

Agriculture.

Engrais des Terres.

Les Japonois ont une méthode assez singuliere, pour donner de la fertilité à leurs terres. Ils ont toujours de grands amas de fiente & de toutes sortes d'immondices. Ils brûlent de vieilles nippes, qu'ils y joignent. Ils y employent même des coquilles d'huitres. Ce mêlange produit un excellent engrais. On a déja remarqué qu'avant que d'ensemencer une terre, ils la mesurent, & que cette opération se renouvelle à l'approche de la moisson. Ensuite, ils supputent ce que la récolte doit leur rapporter. Ces conjectures sont ordinairement d'une justesse surprenante, & garantissent les Seigneurs des tromperies de leurs Fermiers. Les Propriétaires ont six dixiémes de tous les fruits de leurs terres, & les quatre autres sont pour ceux qui les cultivent. Les Fermiers du Domaine Impérial ne donnent que quatre dixiémes aux Intendans de l'Empereur ; les deux autres leur appartiennent. Si quelqu'un défriche une terre, qui n'est point à lui, il jouit de toute la récolte pendant les deux ou trois premieres années : mais dans les Baux, on a toujours égard à la bonne ou la mauvaise qualité du terroir ; & la Loi porte que si quelqu'un laisse passer une année sans cultiver sa terre, il en perd la propriété.

Loix des récoltes.

Gokokf, ou cinq sortes de grains.

On cultive particuliérement, au Japon, ce qui se nomme Gokokf, ou les cinq fruits de la terre. C'étoit anciennement la seule nourriture d'un Pays, où la Religion défend l'usage de la viande ; mais, soit dispense ou relâchement, cette régle est aujourd'hui fort mal observée. Les cinq fruits sont le riz, l'orge, le froment, & deux sortes de féves. Le riz du Japon, surtout une espece, qui est la plus commune dans les Provinces Septentrionales, l'emporte beaucoup sur celui des Indes. Il est d'une blancheur de neige, & si nourrissant, que les Etrangers, qui n'y sont pas faits, en doivent user avec modération. On le mange cuit à l'eau ; ce qui reste, au-delà des provisions annuelles, est employé à faire une biere, qui se nomme Saki. Le riz se seme dans la saison des pluies ; & ce travail est le partage des femmes. On le seme dans toutes les terres qui paroissent propres à le recevoir, & dont on n'est pas forcé de faire un autre usage. Les plus convenables à cette semence, sont les terres basses & plates, qui peuvent être percées de canaux pour les arroser. La Province de Figen est une des plus

Riz, ou Kome.

DESCRIPTION DU JAPON.

fertiles en riz, & produit aussi le plus excellent. Aussi les campagnes y sont-elles coupées de toutes parts, par des canaux tirés des rivieres; & quantité d'éclufes donnent la facilité de les inonder entiérement.

Orge, ou l'Oomuggi.

Quoique l'orge soit principalement destiné à la nourriture des chevaux & du bétail, on ne laisse pas de l'employer quelquefois à l'apprêt des viandes, & d'en faire des gâteaux. Les Pauvres en font même du pain. Il en croît, au Japon, une espece, dont les épis prennent la couleur de pourpre en meurissant. Le froment est à vil prix, & ne s'employe qu'à faire des gâteaux. Des deux especes de féves, celle qu'on nomme Daidsu, ou Féves-Daid, sont de la grosseur des pois de Turquie, & croissent comme les lupins. Après le riz, c'est l'aliment le plus ordinaire des Japonois. Ils en font une espece de bouillie nommée Midsu, avec laquelle ils apprêtent leurs viandes; & une sorte de Saupiquet, *ou* d'*Embamma*, comme ils l'appellent, qu'ils mangent à l'entrée du repas, pour se mettre en appétit. Les Hollandois en apportent en Europe, sous le nom de *Soeja* (9), qui est le terme Japonois. La seconde espece de féves, qui se nomme *Adsuki*, ou *Sodsu*, est blanche, & d'une figure assez semblable à la lentille. On fait des gâteaux de sa farine, paîtrie avec du sucre. Outre ces cinq fruits, on comprend encore, sous le nom de Gokokf, l'*Awa*, ou le bled des Indes; le *Kibi*, ou le millet; & généralement toutes sortes de grains & de légumes.

Froment, ou Koomuggi.

Féves Daid, & Féves Fo.

Soeja.

Raves & leurs qualités.

Les Raves croissent facilement au Japon, & sont d'une grosseur extraordinaire. De toutes les productions de la Terre, c'est peut-être celle qui fournit le plus à la nourriture des Habitans : mais, comme ils fument la terre avec les excrémens humains, elles ont une odeur si forte, que les Européens ont peine à les souffrir. Elles se mangent crues, ou bouillies, ou confites au vinaigre. Les raiforts, les carottes, les courges, les melons, les concombres, le fenouil, & quelques especes de laitues, qui ne se trouvent, parmi nous, que dans les jardins, croissent naturellement dans les Isles du Japon. Le panais de jardin n'y est pas connu; mais la Nature y offre partout des panais sauvages. Les Hollandois y sement, avec succès, du persil, du cumin, de la chicorée & des laitues communes; à l'exemple des Portugais, qui avoient apporté toutes ces graines.

Plantes, Européennes.

On voit croître, sans culture, une infinité d'autres plantes, dans les champs, sur les montagnes, dans les bois, dans les marais, dans les lieux les plus stériles, & sur les Côtes mêmes de la mer. Il y en a très peu, dont les racines, les feuilles, les fleurs ou les fruits ne servent de nourriture aux Habitans. Cette facilité à manger tout ce que la nature prend soin de leur offrir, les expose quelquefois à de fâcheuses méprises; mais ils ont l'art de faire perdre, à plusieurs plantes, leurs qualités venimeuses. Ainsi, du *Konjokf*, qui est une dangereuse espèce de dracunculus, ils font une bouillie assez douce & de fort bon goût. En faisant infuser les racines de la fougere, qu'ils nomment *Warabi*, ou *Ren*, ou de la féve d'Egypte, que quelques-uns nomment fleur de Tarate, & d'une autre racine, qu'ils appellent *Kasne*, ils en tirent une farine qui s'employe dans l'apprêt des viandes, & qu'on

Plantes que les Japonois dépouillent de leur venin.

(9) *Amœnitates exoticæ*, p. 839. On y trouve la maniere dont il se fait, & la figure de la Fève.

mange

mange aussi seule, après l'avoir fait dissoudre dans l'eau. De toutes les plantes molles, qui croissent au fond de la mer, il n'y en a presque pas une que les Japonois ne mangent. Ce sont les femmes des Pêcheurs, qui les préparent & qui les vendent. Leur adresse est extrême à les tirer du fond de la mer, en plongeant jusqu'à trente & quarante brasses de profondeur. (10).

Description du Japon.

Animaux chimériques du Japon.

Au Japon, comme à la Chine, on parle beaucoup de quelques animaux chimériques; & Kæmpfer, qui croit ces fictions empruntées des Chinois, les juge dignes de quelque remarque, avant que de passer aux animaux réels.

Le Kirin.

Le Kirin est un des plus monstrueux. Les Japonois le représentent avec le corps d'un cheval, les quatre pieds d'un daim, la tête d'un dragon, deux aîles; & sur la poitrine, deux cornes recourbées en arriere. Ils lui attribuent une vîtesse incroyable. Qu'il marche ou qu'il coure, c'est toujours avec une si grande légereté, qu'il ne foule pas l'herbe, & qu'il ne se fait pas sentir au plus foible insecte qui se trouve sous ses pas. On en fait honneur à sa bonté. Aussi ne peut-il naître que sous certaines constellations, & dans le tems que la nature produit un *Sesin ;* nom par lequel on entend un homme d'une intelligence & d'une bonté surnaturelle, tels que Gio & Sium, deux excellens Empereurs Chinois; tels que Koosi ou Confucius, Fiaca ou Xaca, Darma, Sokoktais, & d'autres grands Personnages, qui se sont signalés par leur mérite & leur vertu.

Sungu.

Kaitsu.

Tats.

Le *Sungu* est un autre animal imaginaire, auquel les Japonois donnent la figure d'un léopard, avec deux cornes tendres devant la poitrine, recourbées en arriere. Un troisiéme se nomme *Kaitsu*, ou *Kaisai*. Ils le représentent sous la forme d'un renard, qui a deux cornes devant la poitrine, & une autre sur le front, avec un rang de pointes sur le dos, comme le crocodile. Ils donnent le nom de *Tats*, ou *Dria*, ou *Dsia*, à une espece de dragon à quatre pieds, dont leurs Chroniques rapportent quantité d'Avantures fabuleuses. On lui donne pour demeure le fond de la mer. Sa figure est celle d'un fort gros serpent, dont le corps est couvert d'écailles, avec des pointes aigues le long du dos, & une tête monstrueuse; la queue se termine en maniere d'épée à deux tranchans. Quelques habits de l'Empereur, ses armes, ses cimeterres, ses couteaux, les meubles & les tapisseries du Palais Impérial, ont pour ornemens des figures de ce dragon, tenant un joyau rond, ou une perle, dans sa patte droite de devant. Le même usage est établi à la Chine, avec cette différence, que le dragon Chinois a cinq ongles, & que celui du Japon n'en a que trois. Un autre, nommé *Tatsmaki*, est ce même dragon d'eau, à longue queue, qui faisant aussi son séjour au fond de la mer, s'éleve quelquefois dans l'air, & forme, par son agitation, les trompes marines, qui sont si fréquentes dans les mers du Japon. Le sixiéme est un oiseau de Paradis, qui se nomme *Foo*, d'une beauté charmante, & d'une grandeur extraordinaire; en un mot le Phenix des Anciens. Il habite les plus hautes régions de l'air, dont il ne descend jamais qu'à la naissance de quelque Sesin, ou de quelque Empereur, ou

Tatsmaki.

Foo.

(10) Kæmpfer, Tome I. pages 195 & précédentes.

DESCRIPTION DU JAPON.

pour quelque événement de la même importance. Les Chinois ont aussi leur Foo; mais ils le représentent différemment (11).

Animaux domestiques.

Il semble que toutes ces vaines imaginations viennent de la rareté des grands animaux réels, dans un Empire de l'étendue du Japon. Kæmpfer remarque en général qu'il y a trop peu de lieux incultes & déserts, pour la retraite des bêtes sauvages; & que les domestiques se réduisent à ceux qui sont absolument nécessaires pour le service de l'homme, c'est-à-dire, pour les voitures & pour le travail. A la vérité les especes domestiques doivent multiplier beaucoup, parce que l'opinion de la Métempsicose, qui s'est répandue avec le Budso, fait respecter leur vie. Les animaux domestiques à quatre pieds, sont le cheval, le taureau, le chien & le chat. On ne voit, au Japon, ni ânes, ni mulets, ni chameaux, ni élephans. Les Portugais y avoient porté des moutons & des chévres, qui avoient assez mutiplié; mais les Japonois, ne trouvant aucune utilité à les nourrir, parce qu'ils n'osent en manger la chair, & qu'ils ne sçavent pas en travailler le poil & la laine, les ont laissé devenir sauvages.

Chevaux.

Les chevaux Japonois sont petits; mais il s'en trouve qui ne le cédent, ni en beauté, ni en vîtesse, à ceux de Perse. Les meilleurs viennent des Provinces de Satsuma & d'Oxu. Celle de Rai en produit une race, qui est fort estimée. Les taureaux & les vaches servent uniquement pour l'agriculture & le charroi. On ne connoît, au Japon, ni le beurre, ni l'usage du lait. Mais on y trouve deux sortes de taureaux: les premiers different peu des nôtres; les seconds sont des buffles, d'énorme grosseur, qui ont une bosse sur le dos, comme les chameaux, & qui ne servent que pour le transport des marchandises. On nourrit quelques porcs, dans la Province de Figen; mais uniquement pour les vendre aux Chinois, qui les y ont portés. Quoique la transmigration des ames soit reçue à la Chine, comme au Japon, les Chinois en observent moins scrupuleusement les maximes, & mangent volontiers de la chair de porc. On voit encore, à Firando, quelques chévres & quelques brebis; reste de celles que les Portugais y élevoient en grand nombre.

Taureaux & Vaches.

Buffles.

Chiens du Japon.

Depuis le regne de l'Empereur Tsinajos, qui occupoit le trône des Cubosamas du tems de Kæmpfer, il y avoit plus de chiens, au Japon, qu'on n'en avoit jamais vû dans cet Empire, & peut-être plus que dans aucun autre pays du Monde. Quoiqu'ils eussent chacun leur Maître, ils se tenoient dans les rues, où ils étoient fort incommodes aux Passans. Chaque rue étoit obligée, par un ordre particulier de l'Empereur, d'entretenir un certain nombre de ces animaux, & de les nourrir. On y avoit bâti de petites loges, pour leur servir de retraite, lorsqu'ils étoient malades, & pour les y servir avec beaucoup de soin. Ceux qui venoient à mourir, devoient être portés sur le sommet des montagnes, lieu fixé pour leur sépulture. Il étoit défendu, sous de grosses peines, de les insulter, ou de les maltraiter. C'étoit un crime capital de leur ôter la vie, quelque désordre qu'il pussent causer. Les plaintes devoient être portées à leurs Maîtres, qui avoient droit seuls de les punir. Cette étrange attention, à les conserver, venoit d'une idée supersti-

Leur étrange multiplication.

A quelle occasion ils sont fort considérés.

(11) Kæmpfer, *ubi suprà*, page 198 & précédentes. *Voyez* l'Article des Animaux, dans la Description de la Chine.

tieuse de l'Empereur, qui étoit né sous un des douze Signes célestes, auquel les Japonois donnent le nom de Chien. Kæmpfer en raconte un trait agréable. « Le Maître d'un chien mort le portoit au sommet d'une montagne, » pour l'enterrer. Fatigué du poids, il se mit à maudire le jour de la naissance de l'Empereur, & le ridicule ordre qui causoit tant d'embarras à » toute la Nation. Son Compagnon lui conseilla de se taire, quoiqu'il ne » condamnât point son impatience & ses plaintes; mais, dans la nécessité » d'obéir à la Loi, il lui dit qu'au lieu de se livrer aux imprécations, il » devoit remercier les Dieux de ce que l'Empereur n'étoit pas né sous le » Signe du Cheval, parce que son fardeau eût été bien plus pésant (12).

Description du Japon.

Les Japonois n'ont point de levriers, ni d'épagneuls, ni d'autres races de chiens pour la chasse. Cet exercice n'étant pas fort en usage, dans un pays si rempli d'hommes, & si mal pourvû de gibier, ceux qui en ont le goût, n'y employent que des chiens ordinaires. Ils ont une espece particuliere de chats, dont on vante beaucoup la beauté. Leur couleur est blanchâtre, avec de grandes taches noires & jaunes, & leur queue fort courte. Ils ne font pas la guerre aux souris. Leur unique usage est de servir à l'amusement des femmes, qui se plaisent à les caresser.

Chats d'une rare beauté.

Les Quadrupedes sauvages du Japon sont les lievres, les daims, les sangliers, dont quelques Sectes permettent de manger en certains tems de l'année, les singes, les ours, les tanukis, les chiens sauvages, les itutz, les tins, les renards, les rats & les souris.

Quadrupedes sauvages.

L'Isle de Mijosima, qui se nomme aussi Akino-Mijosima, parce qu'elle est voisine de la Province d'Aki, est célébre par une espece particuliere de daims, qui sont fort doux & naturellement apprivoisés. Les Loix du Pays défendent de les tuer, & font un devoir aux Habitans d'enterrrer ceux qui meurent près de leurs maisons. Un Japonois, qui manqueroit à cette obligation, seroit condamné à quelques jours de travail, pour les Temples ou pour le Public.

Les singes du Japon sont extrêmement dociles; mais le nombre n'en est pas grand. Leur couleur est d'un brun obscur. Ils ont la queue courte, le visage & le dos rouges, & sans poil. Kæmpfer en vit un, auquel on donnoit cent six ans, & qui faisoit quantité de tours, avec une adresse surprenante. Les Provinces du Nord ont quelques ours, mais fort petits. On y voit aussi des chiens sauvages, qui ont le museau grand & ouvert. Le Tanuki est un animal d'une espece très singuliere. Sa couleur est d'un brun obscur, & son museau ressemble à celui du renard. Il n'est pas fort gros. Kæmpfer le prend pour une espece de loup. L'Itutz & le Tin sont deux animaux, de couleur roussâtre, qui ne seroient pas différens, si le Tin n'étoit plus gros que l'autre. Ils vivent si familiérement sous le toît des Maisons, qu'on peut les mettre au rang des Animaux domestiques. Ils font la guerre à la volaille & au poisson. Toutes ces Isles sont remplies de rats & de souris. Les Habitans apprivoisent de gros rats, & leur apprennent à faire divers tours d'adresse, surtout à Osacka, qui est comme le rendez-vous de tous les Charlatans de l'Empire. Les renards ne sont guères moins communs

Singes.

Ours & Chiens sauvages.

Tanuki.

Itutz & le Tin.

Rats & Souris.

Renards.

(12) *Ibidem.* page 200.

Le peuple les croit animés par le Diable; ce qui n'empêche pas les Chasseurs de les tuer, parce qu'on fait, de leur poil, d'excellens pinceaux pour écrire & pour peindre. On ne voit, dans aucune Isle du Japon, ni tigres, ni lions, ni pantheres, ni d'autres especes d'animaux carnassiers.

Fourmis blanches, & leurs propriétés.

Entre les Insectes reptiles, celui qu'on nomme *Fourmi* blanche, passe pour le plus nuisible. C'est un petit ver délié, & blanc comme la neige, à l'exception de la tête & de la gorge, qui sont d'un brun obscur. On le voit toujours en bande comme nos Fourmis, dont il ne differe pas beaucoup par la grosseur. Les Japonois le nomment Dô-Toos, c'est-à dire, Perceur; nom qui lui convient parfaitement, car il perce tout ce qu'il rencontre, & s'il peut entrer dans un Magasin, il détruit en peu de tems les meilleures marchandises. Le seul préservatif, qu'on ait découvert jusqu'ici contre ces dangereux insectes, est de répandre du sel sur tout ce qu'on veut dérobber à leurs morsures. Ils sont en guerre continuelle avec les autres Foutmis; & lorsqu'une des deux especes s'est emparée de quelque lieu, il ne faut pas craindre que l'autre s'y puisse loger. Les Fourmis blanches ne peuvent supporter l'air, & pour se transporter d'un endroit dans un autre, elles se bâtissent, le long des chemins, des voutes & des arcades qui tiennent à la terre. Elles marchent avec une vîtesse incroyable, & souvent tout est ravagé avant qu'on ait pû s'appercevoir de leur arrivée. Quelques-uns attribuent des effets si prompts à l'acrimonie de leurs excrémens; mais Kæmpfer assure que quatre pincettes, recourbées & tranchantes, dont leur museau est armé, suffisent pour causer tous les desordres dont on les accuse. Il rapporte que s'étant une fois couché assez tard, il apperçut le lendemain, sur sa table, des traces de leurs voutes; & qu'en y jettant les yeux de plus près, il découvrit un trou de la grosseur du petit doigt, qu'elles avoient fait, dans l'espace de quelques heures, à l'un des pieds montans de la table, un autre en travers de la table même, & un troisiéme au milieu de l'autre pied en descendant, par lequel elles rentroient dans le plancher. On ne peut supposer que leurs excrémens ayent assez d'âcreté pour un effet si prompt: mais il y a beaucoup d'apparence que c'est la matiere dont ces petits animaux composent leurs voutes.

Mukade.

Millepede.

L'Insecte, que les Japonois nomment vulgairement Mukade, & qui porte le nom de Goko, dans le langage figuré, n'est pas l'Asellus, ou la Cloporte. C'est le Millepede des Indes, ver long de deux ou trois pouces, délié, de couleur brune, & qui a de chaque côté un grand nombre de pieds, d'où il a pris son nom. Il est très venimeux dans les Indes; mais, outre qu'il est rare au Japon, il y cause moins de mal, & sa morsure ne demande point d'autre remede que de la salive. Les Lezards du Pays ne différent pas des nôtres. On y voit peu de Serpens. Le Fitakuts, ou Fibakari, qui est un des plus remarquables, a la tête plate & les dents aigues. Sa couleur est verte. Il a pris son nom de la longueur du jour, ou de l'espace de tems que le Soleil demeure sur l'horison, parce que ceux, qui en sont mordus, meurent avant le coucher de cet astre. Les Soldats en mangent la chair, dans l'opinion qu'elle a la vertu d'échauffer leur courage. On en fait une poudre, nommée Sjotwatsio, qui passe pour un spécifique contre plusieurs maladies internes, & qui étant placée sous les goutieres d'un toît, produit,

Serpens.

dit-on, de petits Serpens de la même espece. Le Jamakajatz, qui se nomme aussi Uwabami, & quelquefois Dja, c'est-à-dire Dragon, est une autre espece de Serpent, d'une grosseur monstrueuse. On le trouve dans l'eau, ou sur les montagnes; mais il est très rare.

Description du Japon.

Oiseaux domestiques.

Les Japonois n'ont, à parler proprement, aucun animal domestique. S'ils nourrissent des poules & des canards, l'opinion de la Métempsicose ne leur permettant point d'en manger, ils n'y cherchent que de l'amusement. Cependant le Peuple ne fait pas scrupule d'en vendre, à ceux qui respectent peu la Religion. Dans les jours consacrés à la mémoire d'une Personne morte, il n'est pas permis, à ses Parens ni à ses Amis, de tuer un oiseau, ni le moindre animal. Pendant l'année du deuil de l'Empereur, il est défendu, dans tout l'Empire, de tuer ou de porter au Marché aucune créature vivante. Les coqs sont encore plus épargnés que les poules. On les conserve avec soin, surtout dans les Monasteres, parce qu'ils mesurent le tems, & qu'ils prédisent les changemens de l'air.

Oiseaux sauvages.

Les oiseaux sauvages sont devenus si familiers, dans les Isles du Japon, qu'on en pourroit mettre plusieurs especes, au rang des animaux domestiques. Le principal est le Tsuri, ou la Grue, qu'une Loi particuliere réserve pour le divertissement ou l'usage de l'Empereur. Cet oiseau & la tortue passent pour des animaux d'heureux augure; opinion fondée sur la longue vie qu'on leur attribue, & sur mille récits fabuleux dont les Histoires sont remplies. Les Appartemens de l'Empereur & les murailles des Temples sont ornés de leurs figures; comme on y voit, par la même raison, celles du Sapin & du Bambou. Jamais le Peuple ne nomme une grue, sans y joindre le titre d'O-Tsurisama, qui signifie Monseigneur : on en distingue deux sortes; l'une aussi blanche que l'albâtre; l'autre, grise, ou couleur de cendre. Les Herons, ou les Saggis, forment plusieurs especes, qui ne different pas moins en couleur qu'en grosseur.

Grues, & leur privilege.

Herons, ou Saggis.

Oyes sauvages & leurs dégâts.

On distingue deux sortes d'oyes sauvages, qui ne se mêlent jamais; les unes, blanches comme la neige, avec les extrêmités des aîles fort noires; les autres, d'un gris cendré; toutes si communes & si familieres, qu'elles se laissent facilement approcher. Quoiqu'elles fassent beaucoup de dégât dans les campagnes, il est défendu de les tuer, sous peine de mort, pour assurer le privilege de ceux qui achetent le droit. Les Paysans sont obligés d'entourer leurs champs de filets, pour les défendre de leurs ravages. Entre plusieurs especes de canards, le plus commun, qui se nomme Kinmodsui, est d'une beauté si rare, que les Etrangers, qui ne l'ont vû qu'en peinture, ne peuvent s'imaginer qu'il existe réellement. Son plumage forme des nuances admirables; mais le rouge domine autour du cou & de la gorge. Il a la tête couronnée d'une magnifique aigrette. Sa queue, qu'il éleve obliquement, & ses aîles, qui sont placées réguliérement sur le dos, font un effet merveilleux. Le nouvel Historien est porté à le prendre pour ce que le Pere le Blanc nomme la Poule du Japon, dans son Histoire de la Révolution de Siam; &, si cette conjecture est juste, il faut joindre, à toutes les perfections de ce bel oiseau, une démarche majestueuse, qui les releve encore (13).

Canards d'une merveilleuse beauté.

(13) Histoire du Japon, Tome VIII. pages 90 & 91.

DESCRIPTION DU JAPON. Faisans. Beccassines.

Les Faisans du Japon sont d'une extrême beauté ; surtout une espece particuliere, qui se distingue par l'éclatante variété de ses couleurs, & par une admirable queue, qui n'a pas moins de deux ou trois pieds de longueur. Les Beccassines sont ici fort communes. Quelques Sectes en mangent, & se permettent aussi les Faisans, les Oyes & les Canards. On ne connoît qu'une espece de Pigeons sauvages, qui ont le plumage noir & bleu, sans aucune beauté, & qu'on éloigne soigneusement des Maisons, parce que l'expérience a fait connoître que leur fiente prend aisément feu. On voit des Cigognes, au Japon, pendant toute l'année. Les meilleurs Faucons viennent des Provinces Septentrionales ; mais on les nourrit moins pour le vol, que par curiosité pour leur grandeur. Les Eperviers ne sont pas ici moins communs que dans toutes les Indes orientales. C'est un oiseau extrêmement fier. Kæmpfer attribue la même qualité à des Corbeaux d'une grandeur médiocre, dont l'espece est venue de la Chine & s'est fort multipliée au Japon. Il parle d'une autre espece, qui est venue de Corée, & qui se nomme *Corcigara*. Mais on ne trouve point, dans ces Isles, les Corbeaux qui sont communs en Europe, ni des Perroquets & d'autres oiseaux des Indes (14).

Pigeons sauvages.

Oiseaux de proie.

Foken.

Le *Foken*, ou, suivant le langage vulgaire, le Fotetenis, est un oiseau nocturue, d'un goût exquis, & qu'on ne sert même aux tables des Grands, que dans les occasions extraordinaires. On assure que ses cendres calcinées rétablissent le Saki, lorsqu'il devient aigre. Le *Misago*, ou *Bisago*, est un oiseau de mer, du genre de l'Epervier. Il vit de poisson. Sa retraite est un trou, dans quelques rochers, où il met sa proie ; & l'on a remarqué qu'elle s'y conserve aussi parfaitement que le poisson mariné, où l'Atsiaari d'où cet oiseau tire aussi le nom de Bisagonosusi, ou d'Atsiaar-Bisago. Ceux qui découvrent cette provision en tirent un profit considérable, parce que les Japonois en aiment le goût & qu'elle se vend fort cher.

Misago.

Les Mouettes, les Corbeaux marins, les Pies de mer, les Moineaux, les Hirondelles, & quelques autres especes d'oiseaux, sont les mêmes au Japon qu'en Europe. Les Alouettes y chantent beaucoup mieux. On vante aussi le chant des Rossignols du Pays, qui ne doivent pas être communs, puisqu'ils se vendent quelquefois jusqu'à vingt cobangs (15).

Les Japonois ont des Abeilles, qui font de la cire & du miel, mais en petite quantité. Les Abeilles sauvages, les Guêpes, les Mouches ordinaires, les Cousins, les Mouches luisantes, les Escarbots, les Punaises, les Sauterelles, & la plûpart des autres Insectes de l'Europe, sont connues au Japon. Mais on en nomme quelques especes, qui paroissent propres à ces Isles.

Espece d'Insectes particulieres au Japon.

Entre les Papillons, on en distingue un fort grand, nommé Jamma-Tsio, ou Papillon de montagne, qui est ou tout-à-fait noir, ou d'une agréable variété de couleurs. Le *Komuri*, est une grosse mouche de nuit, très belle, tachetée de diverses couleurs, & tout-à-fait velue. De plusieurs especes d'Escarbots, d'une rare beauté, on en admire un fort gros, qui ressemble beaucoup à la mouche de fumier. Il est luisant, noir ; il a deux cornes recourbées & larges, dont la plus grande est placée sur le nez comme celle du Rhinoceros, & la plus petite sort de l'épaule. Cet animal marche avec peine, &

Escarbots.

(14) Kæmpfer, *ubi suprà*, page 207.

(15) Kæmpfer, page 208.

vit sous terre. On appelle *Sebi*, & quelquefois *Semi*, une autre espece d'Escarbot de couleur brune, qui fournit aux Naturalistes la matiere de plusieurs observations. On en compte trois sortes : le plus gros, nommé Kuma-Sebi, a la figure & la grosseur de ces Mouches, qui ne volent que le soir en Europe ; mais il est sans aîles. Au Printems, il sort la nuit de dessous terre, où il se tient pendant tout l'Hyver. Ses jambes déliées lui servent à s'attacher aux branches des arbres, aux feuilles, & à tout ce qu'il peut saisir. Bien-tôt, il créve, & son dos se fend dans sa longueur, pour faire place à une autre mouche, qui s'y trouvoit renfermée & qui ressemble aussi à un Escarbot, mais qui paroît d'abord plus grande que sa prison. Quelques heures après, cette Mouche s'envole en bourdonnant (16). Lorsqu'elle rompt l'étui qui l'enfermoit, & qu'en même-tems elle déploye ses quatre aîles, elle fait un bruit aigu & perçant, que les Japonois croyent entendre à la distance d'un mille. Kæmpfer assure, du moins, que les bois & les montagnes retentissent du bruit de ces petits animaux. Ils disparoissent dans les jours caniculaires. On prétend qu'ils rentrent dans la terre, pour y subir une nouvelle métamorphose & reparoître l'année d'après. C'est ce que le même Voyageur n'eut pas l'occasion de vérifier ; mais il parle avec certitude de leur chant, qui commence lentement & d'un ton bas, & qui augmentant ensuite par degrés, en vîtesse & en force, baisse encore en finissant. Ce bruit lui parut ressembler à celui du fuseau d'un Boutonnier, Il commence au lever du Soleil & finit à midi. La dépouille du Kuma-Sebi, qui se nomme Semino-Mukigara, est employée dans la Médecine, & se vend dans les Boutiques du Japon (17).

DESCRIPTION DU JAPON.

Singularités du Kuma-Sebi.

Vers le tems où cet Escarbot disparoît, on lui en voit succéder un plus petit, qui se nomme Ko-Sebi, ou le petit Sebi. Il chante depuis midi jusqu'au coucher du Soleil. Sa vie dure jusqu'à la fin de l'Automne, & son chant s'éleve moins que celui du premier. Une autre espece, qui ne différe de la seconde, ni par la grosseur, ni par la figure, chante du matin au soir. Les femelles des trois especes sont muettes, & ressemblent d'ailleurs aux mâles, excepté qu'elles ont la poitrine fermée.

Autres Escarbots.

Les Cantharides du Japon sont de la couleur des nôtres ; mais plus rondes, & presqu'aussi grosses que les Escarbots communs de l'Europe. Les Japonois en ignorent absolument l'usage. Ils en ont une autre espece, qu'ils nomment Fammio ; & qui, étant extrêmement caustiques, sont mises au rang des poisons. On les trouve sur les épis de riz. Elles sont longues, déliées, & plus petites que nos Cantharides bleues ou dorées, avec des taches & des lignes d'un rouge cramoisi ; ce qui leur donne beaucoup d'éclat. Enfin, parmi les Mouches de nuit, on en voit une très rare, à-peu-près de la longueur du doigt, déliée, ronde, avec quatre aîles, dont deux sont transparentes & cachées sous les deux autres, qui sont luisantes, comme si elles avoient été polies, & embellies d'un charmant mêlange de taches & de lignes bleues & dorées. Cet insecte est d'une beauté si singuliere, qu'on se fait un plaisir d'en conserver entre les bijoux les plus curieux. Elle a

Cantharides.

Fammio.

Charmante Mouche.

(16) Gesner, qui en a donné la description, la nomme Cicada ou Cigale.
(17) Kæmpfer, *ubi suprà*, page 209.

Description du Japon.

Fable dont elle fait le sujet.

fait naître aux Poëtes Japonois, l'idée d'une assez jolie fable, qui explique l'ardeur inconsidérée, avec laquelle on voit les Mouches se brûler à la chandelle. Ils racontent que toutes les autres Mouches de nuit sont devenues amoureuses de cet Ornement de leur espece ; & que, pour se délivrer de leurs importunités, elle leur ordonne malicieusement, sous prétexte de mettre leur constance à l'épreuve, de lui aller querir du feu. Ses Amans, ne consultant que leur passion, lui obéissent aveuglément ; & courant contre le premier feu qu'ils rencontrent, ils ne manquent pas de s'y brûler. La femelle n'approche pas de la beauté du mâle.

Les productions de la Mer ne fournissent pas moins à la subsistance des Japonois, que celles de la Terre ; si l'on en excepte le riz, qui fait la plus grande partie de leur nourriture. Les Côtes de chaque Isle abondent en toutes sortes de plantes marines, de poissons, d'écrevisses, & de coquillages. Il n'y en a presque point qui ne serve de nourriture aux Habitans ; & quelques-uns sont d'une bonté, qui fait honneur aux meilleures tables. On comprend, sous le nom général de Kiokais, ou Wokais, les poissons, les écrevisses & les coquillages.

Comment les Japonois pêchent la Baleine.

Le plus utile de tous les poissons de ces Mers, est le Kudsuri, ou la Baleine. On en pêche sur toutes les Côtes de l'Empire, particuliérement sur celles de Khumano & de toute la Partie Méridionale de la grande Isle de Nipon, autour des Isles de Tsussima & de Gotho, & sur les Côtes d'Omura & de Nomo. Elles se prennent ordinairement avec le harpon, comme en Groenlande ; mais les Bateaux des Japonois semblent plus propres, à cette pêche, que les nôtres. Ils sont petits, étroits ; un des bouts se termine en pointe fort aigue ; & chacun porte dix Rameurs, qui les font voguer avec une vîtesse incroyable. Vers l'an 1680, un riche Pêcheur de la Province d'Omura inventa une nouvelle maniere de prendre les Baleines, avec des filets de cordes fortes, d'environ deux pouces d'épaisseur. Cette méthode fut pratiquée d'abord avec beaucoup de succès ; & l'on prétend qu'aussi-tôt que la Baleine se sent la tête embarrassée dans le filet, elle nage avec plus de peine, & devient plus facile à tuer. Cependant on trouva, dans la suite, que la dépense étoit excessive pour les Pêcheurs ordinaires, & l'on revint à l'ancienne maniere. La pêche commence au mois de Décembre. Dans une seule année, on a pris jusqu'à deux cens soixante-quatorze Baleines, aux Isles de Firando & de Gotho.

Différentes especes de Baleines.

Les Japonois en connoissent plusieurs sortes, qui ne different pas moins de nom, que de figure & de grosseur. Celle qui se nomme Sebio, est la plus grosse. On en tire beaucoup plus d'huile que des autres. Sa chair d'ailleurs est si bonne & si saine, que les Pêcheurs attribuent la force de leur santé, malgré la rigueur du froid & les fatigues de leur profession, à l'usage qu'ils en font continuellement. L'*Awo-Sangi*, ou le Kokadsura, est une petite Baleine de couleur grise & cendrée, dont la figure est un peu différente de celle du Sebio. Le *Nagass* a communément depuis vingt jusqu'à trente brasses de long. Elle peut demeurer deux ou trois heures sous l'eau ; avantage qu'elle a sur les autres Baleines, qui sont obligées de s'élever à tous momens sur la surface des flots pour respirer. Le *Sotrokadsura*, c'est-à-dire, la Baleine des Aveugles, a reçu ce nom, parce qu'on lui voit sur le

dos,

dos, la figure d'un Bywu, espece de Luth, qui est l'instrument favori des Aveugles du Japon. Sa longueur est rarement de plus de dix brasses. On prétend que l'usage de sa chair cause des toux, des fiévres, des ulceres sur la peau, & quelquefois la petite verole. Le *Mako* est une petite Baleine, qui n'a jamais plus de trois ou quatre brasses de long; & de-là vient qu'on donne le même nom aux Baleines de toutes les especes. Elle se prend souvent sur les Côtes Orientales du Japon, & sur celles de Kijnokuni & de Satsuma. On trouve de l'ambre gris dans ses intestins; mais on ne tire, de sa tête, qu'une médiocre quantité d'huile.

Description du Japon.

L'Iwasikura, dont le nom signifie Mangeur de sardines, ressemble aux poissons ordinaires par la queue & les nageoires. Kæmpfer raconte que, dans son Voyage à la Cour de Jedo, il vit une Baleine de cette espece, entre Caminoseki & Simonoseki; & qu'il la prit pour le Poisson que les Hollandois nomment *Noord-Caper.* Dans tous ces monstrueux animaux, il n'y a rien qui ne soit de quelque utilité, à l'exception de l'os de l'épaule. La peau, que la plûpart ont noire, la chair, qui est rouge & semblable à celle du Bœuf, les intestins, que leur longueur fait nommer Fiackfiro, c'est-à-dire, longs de cent brasses, & toutes les parties internes se mangent différemment apprêtées. De la graisse, on tire de l'huile, en la faisant bouillir. On mange même le sédiment qui reste, après l'avoir fait bouillir une seconde fois. A l'égard des os, on fait bouillir, dans leur fraîcheur, ceux qui sont d'une substance cartilagineuse, pour les manger aussi. D'autres les ratissent, les nettoient, & les font sécher pour la cuisine. Des parties nerveuses & tendineuses, blanches & jaunes, on fait des cordes, qui sont principalement d'usage dans les Manufactures de coton, & pour les instrumens de Musique. On ne jette pas même les intestins, qui se gardent aussi pour la cuisine. Enfin, des os de la machoire, des nageoires, & des autres os d'une substance plus solide, on fait diverses sortes de petits ouvrages, particuliérement de belles balances, qui servent à peser l'or & l'argent.

Utilité de toutes les parties de la Baleine.

Le *Satsifoko* est un poisson de deux, trois, & quelquefois de cinq ou six brasses de longueur, avec deux dents fort longues, qui s'élevent perpendiculairement hors de la bouche, & qu'on fait quelquefois servir d'ornement au sommet des Châteaux, des Temples, & des Edifices publics. On assure que ce poisson est l'ennemi mortel des Baleines, & qu'il les tue, en se glissant dans leur gueule, & leur dévorant la langue.

Satsifoko.

L'*Iruku* est un poisson connu dans les Indes, où il porte le nom de Tenje. Le *Furube* en est un autre, qui n'est pas fort gros, & que les Hollandois nomment *Blaser*, c'est-à-dire, Souffleur, parce qu'il peut s'enfler, jusqu'à prendre la forme d'une boule ronde. On le met au rang des Poissons venimeux, jusqu'à prétendre qu'il est mortel pour ceux qui le mangent tout entier. Le Japon en a trois especes, toutes trois fort abondantes. Ceux de la premiere, nommés Susumebukas, sont petits & fort dangereux. La seconde espece, qu'on appelle Mabaku, cest à-dire, le véritable Baku, passe pour un Poisson fort délicat; mais il en faut jetter la tête, les intestins & les os, laver & nettoyer la chair avec beaucoup de soin, sans quoi il causeroit infailliblement la mort. On prétend même qu'après les plus grands soins, il est toujours venimeux; & les Japonois, qui sont las de vivre, choi-

Iruku.

Furube, Poisson venimeux, & ses trois especes.

DESCRIPTION DU JAPON.

ſiſſent ſouvent ce poiſſon, plutôt qu'une corde ou un poignard. Il cauſe d'abord l'évanouiſſement, enſuite des convulſions, & un delire qui finit par un violent crachement de ſang, après lequel on expire. Il eſt défendu aux gens de guerre, de manger du Mabaku, & même d'en acheter. Si quelqu'un d'eux en meurt, ſon fils perd le droit de ſuccéder à ſon Office. On ne laiſſe pas de vendre ce poiſſon fort cher, & d'en manger par friandiſe, mais il doit du moins être fort frais. La troiſiéme eſpece ſe nomme *Kimadura*, c'eſt-à-dire, Couſſin Septentrional; apparemment, parce qu'il a la tête ordinairement tournée vers le Nord; car on nomme de même ceux qui dorment dans cette ſituation. Son poiſon eſt abſolument mortel. Auſſi n'eſt-il recherché que de ceux qui ont pris la réſolution de mourir (18).

Cheval ou chien marin du Japon.

Le Cheval Marin, ou le Chien Marin des Mers du Japon, eſt un poiſſon très ſingulier, à-peu-près de la longueur d'un enfant de dix ans, ſans écailles & ſans nageoires; la tête, la bouche & la gorge grandes; le ventre large & plat comme un ſac, & qui peut contenir une grande quantité d'eau. Il a les dents minces & aigues, comme celles d'un ſerpent, & les parties internes ſi petites, qu'à peine ſont-elles viſibles. On lui voit, ſous le ventre, deux pieds plats & cartilagineux, avec des doigts qui reſſemblent beaucoup aux mains d'un enfant, & dont il ſe ſert apparemment pour marcher au fond de la mer. Toutes ſes parties ſe mangent ſans exception. Il ſe pêche ſouvent dans le Golfe de Jedo, entre la ville de ce nom & Kamakura.

Tai, ou Steen-Braeſſem.

Le Tai, que les Hollandois des Indes nomment *Steen-braeſſem*, eſt regardé des Japonois, comme le Roi des Poiſſons, & paſſe, parmi eux, pour un animal d heureux augure, parce qu'il eſt conſacré à Jebis, Dieu de la Mer. Rien n'approche de l'éclat de ſes couleurs, tandis qu'il eſt dans l'eau. C'eſt un mêlange de rouge & de blanc. Sa femelle n'a qu'un petit nombre de taches rouges. Il a la forme de la Carpe. Mais il eſt ſi rare, qu'il ne ſe vend pas moins de mille cobangs. Un autre Poiſſon de la même eſpece ſe nomme Khoro-Tai, ou Steen-braeſſem noir, à cauſe de ſa couleur. On l'eſtime beaucoup moins.

Suſuki. Funa.

Le *Suſuki* eſt le même Poiſſon, que les Allemands nomment *Kahlkopf*, c'eſt-à-dire, tête chauve. Le *Funa* reſſemble à la Carpe, & ſe fait rechercher pour ſes vertus médicinales, particuliérement contre les vers. On en diſtingue un plus gros, de la même eſpece, qui porte le nom de *Nagos*.

Mebaar.

Le *Mebaar* eſt de couleur rouge, à-peu-près de la groſſeur & de la figure du Steen-braeſſem. Ses yeux s'avancent hors de la tête, comme deux balles. On le pêche par-tout, & c'eſt la nourriture ordinaire des Pauvres. Le *Koi* eſt de la même eſpece, & reſſemble auſſi à la Carpe. Il ſe prend, ſurtout, près des chûtes d'eau, qn'il s'efforce de remonter. On le tranſporte dans toutes les parties de l'Empire, frais ou mariné. Le *Maar*, ou le Saumon, ſe prend dans les rivieres & dans les lacs d'eau douce. L'*Itojori* eſt un petit Saumon.

Makuts. Sawara. Kamas.

Le *Makuts* eſt le Poiſſon que les Hollandois nomment *Hardet*. Le *Sawara* eſt celui qu'ils appellent Poiſſon du Roi. Le *Fiuvo* eſt leur Draċtviſah; & l'*Ara*, leur Jacob-Everts. Le *Kuſana* eſt le Nez-court. Le *Kamas* eſt le Bro-

(18) Kæmpfer, pages 215 & précédentes.

chet. Le *Susuki* (19) est le Schelvisch des Hollandois, mais plus long & plus délié. L'*Adsi* est leur Maasbaukes. On en distingue plusieurs especes, dont la plus grosse se nomme *Oadsi*. Le *Taka* est ce que les Hollandois appellent Taie. Le *Kame* & le *Takokome* sont deux especes de Raies, dont la peau, qui est fort dure, sert à faire des étuis, & d'autres curiosités. Il en vient aussi de Siam, & de plus belles que celles du Japon.

Description du Japon.
Taka.
Kame & Takokame.

Le *Tesje* est un poisson large & plat, qui a la queue longue, & souvent au bout, un aiguillon de corne ou d'os, que les Hollandois des Indes nomment Pylstraat. Cet aiguillon, lorsqu'il est ôté au Tesje vivant, passe pour un reméde infaillible contre la morsure des Serpens. Aussi les Japonois en portent-ils toujours sur eux. Le *Bora* ressemble au Brochet. Il a la chair blanche & délicieuse. On le nomme aussi Songaats, parce qu'il se prend dans le mois de ce nom, qui est le premier de l'année Japonoise. On le marine & on le fume. Ce Poisson, & tous ceux qu'on prépare de même, sont compris sous le nom général de Karasumi. On les porte de Nangasaki & de Nomo, où il s'en prend beaucoup, à Jedo & dans les autres parties de l'Empire, attachés par dixaine à des cordes. Les Hollandois & les Chinois en transportent aussi.

Tesje.
Bora.
Karasumi.

Le *Katsuwo* est un bon poisson, dont la meilleure espece se prend aux environs de Gotto, & que les Hollandois transportent aussi sous le nom de *Combloomas*. La maniere de le préparer est de le couper en quatre, & de le faire sécher par degrés sur la vapeur de l'eau bouillante, pour le manger à l'eau. Le *Managatsuwo*, est un poisson plat, auquel la nature a donné un œil de chaque côté. Le Saki, qui est une espece de Cabliau, se marine, & ressemble à la Morue. On le tire du pays de Jesso; & son nom lui vient de son odeur, qui approche fort de celle du Saki. Le *Tara* est une sorte de Morue, qui vient des Provinces du Nord, & dont la meilleure espece se nomme Tsiosijn-Tara, parce qu'on la tire de Tsiosipo. Le *Sajori*, que les Habitans de Nangasaki appellent Susomoiwo, a reçu des Hollandois le nom de Nadalvisch, qui signifie Poisson aiguille. Il n'a pas plus d'un empan de longueur. Il est mince, avec un rang de pointes longues & aigues le long du dos. Le *Tobivo*, que les Hollandois nomment Springer, ou Poisson volant, parce qu'il saute hors de l'eau, n'a guéres plus d'un pied de longueur; mais l'excellence de sa chair fait regretter qu'il soit rare. Les Japonois ont des Sardines, sous le nom d'Iwas, & des Eperlans qu'ils nomment Kissugos. Le *Jeso*, appellé Sankruiper par les Hollandois, est un poisson qui tient le milieu entre l'Eperlan & l'Anguille. Le Maquereau porte, au Japon, le nom de Saba. L'*Ai*, ou *Ai-no-iwo*, que les Hollandois nomment Modevish, est un poisson d'eau douce, d'un empan de long, qui nâge avec une vîtesse surprenante. Le *Sijroivo*, ou le Poisson blanc, se pêche au Printems, à l'embouchure des rivieres. Le Konosijro, nommé par les Hollandois Sassap, est une espece de Hareng, qui ressemble aux Strohmlings des Suedois. Le *Kingjo*, ou le Poisson doré, n'excede guéres la longueur d'un doigt: il est rouge, il a la queue d'un très beau jaune

Katsuwo.
Managatsuwo.
Saki.
Tara.
Sajori.
Tobivo.
Iwas & Kissugos.
Jeso.
Kingjo, ou Poisson doré.

(19) Ce nom, qu'on a lû quelques lignes plus haut pour un Poisson différent, est sans doute alteré dans l'un ou l'autre endroit.

DESCRIPTION DU JAPON.

luisant, ou de couleur d'or; mais, dans sa jeunesse, il est noirâtre. Au Japon, comme à la Chine & dans presque toutes les Indes, il fait l'ornement des Viviers, où on le nourrit de Mouches qui n'ont pas encore leurs aîles. Les Japonois en ont une espece, dont la queue est couleur d'argent.

Unagi. L'*Unagi* est l'Anguille commune; mais l'*Oounagi* en est une autre espece, d'une grosseur extraordinaire. Le *Jaatzme Unagi*, c'est-à dire, l'Anguille à neuf yeux, est ce qu'on appelle, en Allemagne; Neunaug, espece de grande Lamproie. Le *Doodsio*, est le Puytaal des Hollandois, qui est de la longueur du doigt, & qui a la tête fort grosse en comparaison du corps. Il se trouve dans des champs de riz couverts d'eau, & dans les Etangs bourbeux. On en connoît deux especes; l'une avec une barbe, & l'autre qui n'en a point. Les Japonois prétendent qu'on peut former artificiellement des Doodsios, en coupant de la paille, la mêlant avec de la bourbe, & l'exposant le matin à la chaleur du Soleil. Le *Fammo*, que les Hollandois ont nommé *Congeraal*, est plus grand que l'Anguille commune, & plus mince, quoiqu'il lui ressemble lorsqu'il est sous l'eau.

Doodsio.

Fammo.

L'Ika, ou le Polype.

L'*Ika* est le Polype ordinaire, que les Japonois & les Chinois regardent comme un mets fort délicat. Il se prend avec un appas de sa propre chair. Le *Jako* est une autre espece de Polype, qui a de longues queues, ou plutôt une sorte de pieds, armés de petits crochets, avec lesquels il s'attache aux rochers & au fond de la mer. Il se mange frais, bouilli, ou mariné. Le *Kuragge* est encore un Polype, dont on distingue deux sortes; l'une nommé Midsura, ou Polype blanc, qu'on trouve dans toutes les mers, & qui est un fort mauvais aliment; l'autre, plus rare, charnue, & qui se mange avec goût, lorsqu'elle est bien apprêtée. Quelques-uns de ces Polypes sont si gros, que deux hommes ont peine à les soulever. Leur chair marinée a la même couleur & le même goût que ces nids d'oiseaux, qui se mangent en Orient, sur-tout à la Chine; & Kæmpfer paroît persuadé, sur l'autorité de quelques Pêcheurs Chinois, que ces nids prétendus ne sont que de la chair de ce poisson, apprêtée apparemment sous une forme trompeuse (20). Le *Namako*, que les Hollandois de Batavia nomment Kafferkull, se mange aussi. L'Imori est un petit Lézard d'eau, venimeux, qui a le dos noir & le ventre rouge. Le *Takanomakura*, est ce qu'on appelle l'Oreiller du Polype. Le *Tako* est une Etoile de mer, que les Japonois ne mangent point.

Autres encore.

Les nids d'oiseaux qui se mangent sont de leur chair.

Namako.

Imori.

Ki, ou Came, espece de Tortue.

De tous les animaux à quatre piés, qui vivent dans l'eau, il n'y en a point qu'ils estiment plus que le Ki ou Came, c'est-à-dire, la Tortue. On a déja remarqué qu'ils la regardent comme un emblême particulier du bonheur, à cause de la longue vie qu'on lui attribue. Quoique cette espece particuliere, à laquelle ils donnent une large queue, en forme de rondache, & qui est appellée *Mooki* dans la langue sçavante, ne soit qu'une chimere & une fiction, on la voit souvent parmi les figures emblematiques dont ils ornent les murailles de leurs Temples, celles de leurs Hôtels, & les Appartemens de l'Empereur & des Princes de l'Empire. Entre les véritables Tortues, les plus communes sont l'*Isicame*, ou *Sanki*, c'est-à-dire, la Tortue des pierres, ou de montagne, qui tire ce nom des lieux où elle se trouve; & l'*Io-Game*,

(20) *Ubi suprà*, page 220. C'est une erreur. Ces nids sont réels & fort connus.

ou *Doo-Game*, c'est-à dire, Tortue-d'eau, ou Tortue poissonneuse, parce qu'elle vit dans l'eau. On raconte que sur les Côtes Septentrionales & Orientales du Japon, il se trouve des Tortues assez grandes, pour couvrir un homme de la tête aux piés.

Description du Japon.

Jebis, ou Ecrevisses du Japon.

Les Japonois donnent généralement le nom de Jebis à toutes sortes d'Ecrevisses & d'Ecrevettes, quoiqu'ils en ayent plusieurs especes particulieres. Le *Jebisako* est cette petite Ecrevisse commune, qu'on voit en abondance sur les Côtes de la Mer Baltique. Le *Si-Jebi* ne differe pas beaucoup des Ecrevisses ordinaires, non plus que le *Dakma-Jebi*; excepté que celle-ci ne vit que dans l'eau douce, & qu'à l'âge d'un an elle devient noire. Les *Kuruma-Jebi*, ou l'Ecrevisse à roue, tire ce nom de la figure de sa queue. L'*Umi-Jebi*, c'est-à-dire, la grande Ecrevisse, est ordinairement longue d'un pied. Sa queue, qui est noire, cause le mal de ventre, ou même le *Cholera-Morbus*. Le Siakwa a la queue large, & se prend souvent avec le petit poisson. Il a si peu de chair, qu'à peine lui en reste-t-il dans le tems de la pleine lune. Tous les animaux testacés & crustacés, de ces mers, sont alors plus pleins & plus charnus qu'au tems des nouvelles Lunes, contre l'expérience ordinaire des mers de l'Europe. Le Gamina, ou le Koona, est revêtu d'une coquille charmante. Le *Koni*, dont le nom signifie Ecrevisse de poche, est notre Ecrevisse de riviere. Le Kabutogani, ou l'Unkiu, est d'une forme singuliere : il lui sort de la tête une sorte d'épée, pointue, longue, dentelée, & son dos est un peu rond & fort lisse. Le *Gadsame* n'est pas plus gros que l'Ecrevisse de riviere ; mais son écaille supérieure se termine en pointe des deux côtés : il a quatre pieds, dont les deux de devant sont plus grands que ceux de derriere. Le *Simagani*, c'est-à-dire, l'Ecrevisse de poche canelée, pourroit s'appeller aussi l'Ecrevisse à verrues, parce que sa coquille en est couverte, à l'exception des jambes de derriere, qui sont lisses & presque cylindriques. Quelques uns de ces difformes animaux sont d'une grosseur incroyable. Kæmpfer en acheta une jambe de derriere, qui étoit aussi longue & aussi grosse que la jambe d'un homme.

Quand les Testacés & les Crustacés sont pleins au Japon.

Coquillages de ces Mers.

Les Mers du Japon offrent une prodigieuse quantité de toutes sortes d'Huîtres, de Moules, & de Coquillages, qui se mangent crus, marinés, salés, bouillis ou frits. La marée en laisse tous les jours un grand nombre sur les Côtes ; on les prend d'ailleurs en plongeant, ou dans des filets. Les plus connus sont l'Awabi, dont on a parlé à l'occasion des Perles. C'est un coquillage univalve, ouvert, & de la grosseur d'une médiocre coquille Persienne, mais plus profond. Il se trouve à beaucoup de profondeur sous l'eau, attaché ordinairement, soit aux rochers, soit au fond de la mer, où les femmes des Pêcheurs, qui entendent mieux l'art de plonger que les hommes, vont les prendre, avec la précaution de s'armer d'un grand couteau, pour se défendre des Kaies ou des Marsouins. Lorsqu'elles découvrent un Awabi, elles doivent l'enlever brusquement, avant qu'il puisse les voir ; sans quoi, il se colleroit au rocher avec tant de force, qu'il seroit impossible de l'en détacher. La coquille est remplie d'une grosse piece de chair, de couleur jaune ou blanchâtre, & très coriace, quoiqu'elle n'ait aucune fibre. Les Japonois racontent que c'étoit la nourriture ordinaire de leurs Ancêtres. C'est pour conserver la mémoire de ce tems d'indigence & de simplicité, qu'on

DESCRIPTION DU JAPON.

en sert dans les festins. C'est un usage, dans toutes les conditions, d'en joindre une piece aux présens que l'on fait, parce que cette chair est un présage de bonheur. On la coupe en petites tranches, qu'on fait sécher sur des ais. Il se trouve quelquefois une perle, dans ce coquillage : mais mal formée, de couleur jaunâtre, & de peu de valeur.

Tairagi.

Le *Tairagi* est un Bivalve plat, long, mince & fort grand, presque transparent, d'une forme qui approche de la triangulaire, & qui, sur une large face, se termine en pointe. Le Poisson est attaché de chaque côté de la coquille, par un tendon très fort. Les meilleurs Tairagis se trouvent dans le Golfe d'Orima, & l'on en tire quelquefois des perles. L'*Akoja* est aussi un Bivalve plat, de la longueur de la main. Sa surface extérieure est couverte d'écailles, & d'une figure désagréable. Mais on y trouve une excellente nacre de perle reluisante. Ceux de la meilleure sorte, & qui produisent les plus belles perles, se pêchent dans le Golfe d'Omura. Le Mirakai est la Moule noire & commune, d'eau douce, qui n'est pas rare dans les Rivieres & les Lacs d'Allemagne.

Akoja.

Famaguri.

Les Famaguris sont des Bivalves de la même figure & de la même grosseur, mais plus épais, lisses & blancs dans l'intérieur, & de couleur brune en dehors. On peint, en dedans, plusieurs figures curieuses; & c'est un des amusemens de la Cour du Dairi. Elles servent à former une espece de jeu, qui se joue de cette maniere : on jette à terre plusieurs tas de Famaguris; chaque Joueur en prend sa part; le Vainqueur est celui qui en produit le plus grand nombre de paires. Chaque paire a des crochets particuliers, par lesquels on peut facilement les distinguer & les assembler, quelque mêlées qu'elles puissent être. Les meilleurs de ces coquillages se prennent sur les Côtes de Quanto, où ils se trouvent en abondance.

Sidsimi.

Kaisi.

Le *Sidsimi* est un petit Bivalve, qui ressemble au Famaguri, mais qui est plus mince; on le trouve enfoncé dans la bourbe. Les *Kaisis*, ou les Utsinakis, sont les huitres. Celles du Japon sont difformes, rabotteuses, pierreuses. Elles croissent attachées les unes aux autres, & collées aux rochers. On en distingue deux principales sortes; les unes fort grosses, dont les meilleures & les plus estimées sont celles du Golfe de Kamakura; les autres beaucoup plus petites. Le *Kisa*, ou l'Akagui, est un autre Bivalve, blanc en dehors, avec des raies profondes, & presque paralleles. En dedans, il est de couleur rougeâtre. On met un manche à cette coquille, pour la faire servir de cuilliere. Le *Nagatakai* est une grande coquille noire, difforme, un peu ronde, & cannelée. L'*Asari* en est une petite, mince, de couleur grise ou cendrée. Le *Té*, ou le Maté, est un Bivalve oblong, mince, entr'ouvert à chaque bout, & son Poisson passe pour un mets délicieux. L'*Umi-Fake* est un autre Bivalve, à-peu-près de la même espece, d'un empan de long, & si gros, qu'à peine peut-on le tenir entre le pouce & l'index. On en marine la chair. Ce coquillage ne se trouve que sur les Côtes de Tsikungo. Il est défendu d'en pêcher, avant qu'on en ait fait une provision suffisante pour la table de l'Empereur.

Nagatakai.

Té.

Tarankangai.

Les *Tarankangais*, qui se nomment Kowers dans les Indes, sont de différentes especes au Japon. On tire les meilleurs, des Isles Liqueios; & les Dames Japonoises en font le principal ingrédient de leur fard. Le *Sasai* est

Sasai.

un Univalve turbiné, gros, épais, odoriferant, blanc & plein de piquants. Il a la bouche fermée, & une espece de couvercle plat, épais, de substance pierreuse, rabotteux, & semblable en dehors au *Lapis Judaicus*, mais plus pointu & plus lisse. Le *Nisi* est un autre Univalve, à peu-près de la même forme, mais plus gros, & dont la chair n'a pas la même bonté. Ils se tiennent l'un & l'autre, fortement attachés aux rochers & au fond de la mer, comme l'Awabi.

Nisi.

Les Fananisis sont les Limaçons communs de terre. Ils sont noirs au Japon, & la Nature leur apprend à chercher leur nourriture dans la bourbe des champs de riz. Ils ont la bouche fermée. Leur coquille est oblongue & presque pierreuse. Le *Bai* est un Limaçon, renfermé dans une coquille blanche & turbinée. Le *Ras*, ou le Milva, en est un autre de la même espece, mais noir & plus petit. L'un & l'autre se trouvent sur le rivage, en basse marée. Le Kabuto est un Univalve, petit, oval & turbiné. Le Sugai est plus petit encore, & de la même forme (21).

Tananisis, ou Limaçons de plusieurs especes.

Quand le Japon n'auroit pas reçu tant de présens de la Nature, il n'en seroit pas moins un des plus riches Pays du Monde, s'il est vrai que la bonté du climat & l'industrieuse activité des Habitans sont les véritables richesses. Les Japonois sont devenus riches à force de travail, sans cesser d'être laborieux. On a déja observé qu'ils doivent un si rare avantage, à l'exclusion du Commerce étranger, qui les a mis dans la nécessité d'attendre tout d'eux mêmes, c'est-à-dire, de leur industrie & de leurs efforts. Aussi l'agriculture, qui est leur principale ressource, n'a-t elle jamais été poussée si loin dans aucune autre Nation. Ils ont trouvé le moyen de faire naître l'abondance du sein de la stérilité; & leur exemple, suivant la réflexion de leur Historien moderne, semble prouver, contre l'opinion commune, que ce n'est pas tant la rosée du Ciel, que la sueur du front, qui donne aux campagnes une véritable fécondité.

Réflexions sur l'industrie des Japonois.

Outre les richesses, qu'ils tirent de leurs terres en toutes sortes de grains & de légumes, on a vanté leur adresse à trouver, jusques dans l'écorce de leurs arbres, de quoi fournir aux besoins les plus essentiels de la vie. On a remarqué que celle d'une espece de Meurier, qu'ils nomment *Kadsi*, leur fournit tout à la fois du papier, des cordes, diverses sortes de méches, des étoffes, du drap, & plusieurs autres commodités. Donnons un exemple de ces opérations, dans la maniere dont ils fabriquent le papier.

Après la chûte des feuilles, c'est-à-dire, vers le mois de Décembre, les rejettons du Kadsi, qui sont fort gros, se coupent de la longueur d'environ trois pieds. On les met en faisceaux, qu'on fait bouillir dans de l'eau, avec des cendres. S'ils sont coupés depuis trop long-tems, & qu'ils se soient séchés, on les laisse tremper l'espace de vingt-quatre heures, avant cette lescive. Les faisceaux doivent être fort serrés; & lorsqu'on les a mis dans la chaudiere, on a soin de les couvrir. On les y fait bouillir, jusqu'à ce que les bâtons laissent voir un demi pouce de bois, dépouillé de leur écorce. Alors on les tire de l'eau, on les laisse réfroidir à l'air; puis on les fend en longueur, on les dépouille entiérement de leur écorce, & l'on jette ce qui

Maniere dont ils font du papier, d'une écorce d'arbre.

(21) Kæmpfer, *ubi suprà*, pages 291 & précédentes.

Description du Japon.

n'eſt utile à rien. On fait enſuite ſécher l'écorce ; on la nettoie ; on la laiſſe tremper dans l'eau pendant trois ou quatre heures. Auſſi-tôt qu'elle eſt aſſez ramollie, on en racle la ſurface avec un couteau, & l'on ſépare en même tems l'écorce vieille d'une année, de celle qui eſt plus jeune & plus mince. La premiere donne le meilleur papier. La ſeconde en fait un plus noirâtre, mais qui n'en eſt pas moins bon. S'il ſe trouve de l'écorce plus vieille, on la met à part, pour en faire un papier plus groſſier que les deux autres.

Lorſque toutes ces écorces ont été parfaitement nettoiées, on les fait encore bouillir dans la cuve ; mais on y met moins de cendre que la premiere fois ; & pendant tout le tems qu'elles ſont ſur le feu, on les remue avec un roſeau, en y verſant de tems en tems de la nouvelle leſcive, mais dans la quantité ſeulement qui eſt néceſſaire pour arrêter la trop grande évaporation, & pour ſuppléer à ce qui eſt conſumé. Cette opération continue, juſqu'à ce que la matiere devienne ſi déliée, qu'étant légerement touchée du bout du doig, elle ſe réduiſe ou ſe ſépare comme de la bourre, ou comme un amas de fibres. Obſervons que la leſcive, dont on ſe ſert ici, ſe fait de la maniere ſuivante. On met en croix deux pieces de bois ſur une cuve. On les couvre de paille, ſur laquelle on répand de la cendre mouillée ; puis on verſe deſſus, de l'eau bouillante, qui à meſure qu'elle paſſe au travers de la paille, pour tomber dans la cuve, s'imbibe des parties ſalines de la cendre, & fait la leſcive dont on a beſoin.

On recommence à laver les écorces, après qu'elles ont bouilli pour la ſeconde fois ; mais c'eſt ce qui demande beaucoup d'attention. Si elles n'étoient pas aſſez lavées, elles ne feroient qu'un papier groſſier ; ſi elles le ſont trop, le papier ſera fin & blanc, mais trop pénétrable à l'encre. Ordinairement, c'eſt dans une riviere qu'on les lave. On les y trempe dans une eſpece de van, ou de crible ; & tandis qu'elles y ſont, on les remue avec la main, juſqu'à ce qu'elles ſoient réduites à la conſiſtence de la laine, ou d'un duvet fort doux. Pour le papier le plus fin, on les lave une troiſiéme fois ; ou plutôt, on les laiſſe tremper, enveloppées dans un linge. On a ſoin auſſi d'en ôter les nœuds, la bourre, & toutes les parties étrangeres qui pourroient s'y être gliſſées. Ces ſuperfluités ſe mettent à part, avec les écorces les plus groſſieres, pour le mauvais papier. Ainſi rien n'eſt perdu dans cette fabrique.

Comment le papier reçoit ſa forme.

La matiere étant lavée autant de fois qu'il eſt néceſſaire, on la poſe ſur une table de bois, uni & épais, où deux perſonnes la battent avec des bâtons, juſqu'à ce qu'elle devienne auſſi fine qu'on le deſire. Dans cet état, elle reſſemble à du papier qui, à force d'être trempé, n'auroit preſque plus de conſiſtence. Enſuite on la met dans une cuve, avec une infuſion gluante & glaireuſe de riz & de racine d'Oveni, arbriſſeau qui a les mêmes qualités. Tout eſt remué avec un roſeau net & délié, pour aider la matiere à s'imbiber de l'infuſion ; ce qui ſe fait mieux dans une cuve étroite, d'où cette compoſition eſt tranſvaſée dans une plus grande, aſſez ſemblable à celle qu'on employe dans nos Manufactures de papier. On tire, de cette ſeconde cuve, les feuilles une à une, dans des moules de jonc ; & pour les faire ſécher à propos, on les met en pile ſur une table couverte d'une double natte, en inſerant, entre chaque feuille, un roſeau qui avance par les deux bouts, & qui ſert, lorſqu'il le faut, à les ſoulever l'une après l'autre.

Chaque

Chaque pile est couverte d'un ais fort mince, de la grandeur & de la figure des feuilles; & par-dessus, on met d'abord des poids assez légers, de peur que les feuilles humides ne se pressent trop entr'elles. Ensuite, on en ajoute de plus pesans, pour exprimer l'eau dont elles sont imbibées. Le jour d'après, on leve les feuilles, successivement, avec le roseau qui les séparoit; & de la paume de la main, on les jette sur des planches longues & raboteuses, où le peu d'humidité, qui leur reste encore, les fait tenir aisément. On les expose ensuite au Soleil; & lorsqu'elles sont entiérement séches, on les met en morceaux, on les rogne à l'entour; & rien ne manque alors à leur perfection.

D'où lui vient sa blancheur & sa consistance.

La blancheur de ce papier lui vient de l'infusion de riz; & sa consistence, d'une glaire visqueuse, qui se trouve dans cette infusion & dans celle de la racine d'Oreni. L'infusion de riz se fait dans un pot de terre, qui ne doit pas être vernissé, où l'on fait tremper les grains de riz dans l'eau. Ensuite, après avoir agité le pot, d'abord assez doucement, puis plus fortement par degrès, on y verse à la fin, de l'eau fraîche. Tout est passé au travers d'un linge. Ce qui demeure dans le linge, après l'avoir laissé bien égouter, est remis dans le pot, où l'on recommence la même opération, qui se répéte aussi long-tems qu'il reste trop de viscosité dans le riz. Celui du Japon est d'autant meilleur, pour cet usage, qu'il est le plus blanc & le plus gros de toute l'Asie. L'infusion de la racine d'Oreni, qu'on joint à celle de riz, se fait aussi avec beaucoup de méthode. On coupe la racine en petits morceaux, qu'on pile, & qu'on jette dans de l'eau fraîche, où ils n'ont besoin que d'une nuit pour la rendre aussi glaireuse qu'elle doit l'être, après avoir été passée dans un linge. Mais les différentes saisons de l'année demandent une différente quantité de cette effusion. En Eté, par exemple, il en faut davantage; parce que la chaleur dissout cette espece de colle, & la rend plus fluide. D'ailleurs, une trop grande quantité de liqueur rendroit le papier trop mince, comme un défaut de quantité le rendroit trop épais, inégal & sec. En levant les premieres feuilles, on s'apperçoit du mal, s'il est déja commis; mais il n'est plus tems d'y remédier. Au lieu de la racine d'Oreni, qui est quelquefois très rare, surtout au commencement de l'Eté, on se sert d'un arbrisseau rampant, nommé *Sane Kadsura*, dont les feuilles rendent une sorte de glue, assez semblable à celle de l'Oreni; mais l'infusion n'en est pas si bonne.

Infusion de la racine d'Oreni.

Kæmpfer observe encore que les deux nattes, sur lesquelles on pose en pile les feuilles fraîchement levées de leurs moules, sont d'une forme différente. Celle de dessous doit être épaisse & grossiere; l'autre plus claire & composée de joncs plus minces. Les joncs de celle-ci ne laisseroient pas un passage libre sur l'eau, s'ils étoient serrés; ils feroient aussi quelque impression sur le papier, s'ils n'étoient pas minces.

Papiers forts, dont on fait des habits & des cordes.

Les Japonois font une sorte de gros papier, pour les enveloppes, de l'écorce d'un arbrisseau, qu'ils nomment Kadse-Kadsura; & leur méthode est peu différente. On vend à Syriga, ville de la Province de Surunga, une espece de papier fort, très proprement peint, & plié en si grandes feuilles, que d'une seule on peut se faire un habit. Ce papier, d'ailleurs, a tant de ressemblance avec une étoffe de laine, qu'on s'y méprend à la vûe. En géné-

DESCRIPTION DU JAPON.

ral, tout le papier du Japon eſt ſi fort, qu'il n'y en a point dont on ne puiſſe faire de bonnes cordes (22).

Obſervations ſur l'Arbriſſeau Japonois qui porte le Thé.

Entre les obſervations, qui compoſent l'*Appendice* ou le Supplément des trois Tomes de Kæmpfer, on trouve un Article fort curieux ſur le Thé du Japon, dont on ne peut ſe diſpenſer de donner, du moins, quelque extrait. L'arbriſſeau Japonois, qui porte le Thé, a la feuille du Ceriſier, & la fleur ſemblable à la roſe des champs. Son fruit n'a qu'une ou deux, ou tout au plus, trois coques. Il porte, à la Chine, le nom de *Theh*; au Japon, celui de *Tsjaa* ou *Tsjanoki*, qui ſe prononce Tchaa & Tchanoki. Mais on doit obſerver que dans la Langue ſçavante, il n'a point de caractere propre, c'eſt-à-dire, qui donne ſa véritable idée. On y a ſupplée par d'autres caracteres, dont quelques-uns expriment ſimplement le ſon du mot, & d'autres font alluſion aux vertus & à la deſcription de la Plante. Kæmpfer en diſtingue un, qui repréſente les paupieres de Darma, vingt-huitiéme Succeſſeur de Siaka, ou Xaca, & qui floriſſoit, à la Chine, dans le dixiéme ſiécle de l'Ere Chrétienne. La fable de ſon origine ſuppoſe que le Thé n'étoit pas connu avant Darma, & que les paupieres de cet Apôtre des Fotoques furent changées en autant de pieds de cet arbriſſeau, dont il reconnut la vertu en goûtant de ſes feuilles.

Sa Deſcription.

On a remarqué que l'arbriſſeau du Thé (23) n'occupe, au Japon, que les bordures des champs, & que les lieux les plus ſtériles ſont ceux où il croît le mieux. Il s'éleve lentement, un peu plus qu'à la hauteur d'une braſſe. Sa racine, qui eſt noire & ligneuſe, jette irréguliérement ſes branches. Celles de la tige, & ſes rejettons, n'ont pas plus de régularité. Il arrive ſouvent qu'on voit ſortir enſemble, du même tronc, pluſieurs tiges, ſi ſerrées l'une contre l'autre, & qui forment une eſpece de buiſſon ſi épais, qu'on les prendroit pour le même arbriſſeau. Cette confuſion vient de pluſieurs graines, qu'on met dans la même foſſe. On obſerve encore, que ſi l'on coupe les vieilles Plantes à la tige, il en ſort de nouveaux rangs de branches & de rejettons, plus touffus & en plus grand nombre. Mais ce n'eſt pas la premiere année; car les premiers rejettons ſont plus rares que ceux des années ſuivantes. En récompenſe, ils ſont plus grands & mieux nourris. Mais, dans tous les tems, ils ſont courts, & de différentes longueurs. Ils n'ont pas les anneaux qui marquent l'accroiſſement annuel des arbres. Les premiers, comme ceux qui les ſuivent, ſont environnés d'un très grand nombre de feuilles; mais ſans ordre. L'écorce eſt couverte d'une peau fort mince, qui ſe détache, lorſqu'elle commence à ſécher. Sa couleur eſt un chatein ordinaire, plus griſâtre à la tige, & tirant même ſur le verd. Son odeur approche beaucoup de celle des feuilles du Noiſettier; mais elle eſt moins agréable. Son goût eſt amer, aſtringent. Le bois eſt dur, compoſé de fibres fortes & épaiſſes, d'une couleur verdâtre qui tire ſur le blanc, & d'une odeur très rebutante lorſqu'il eſt verd. La moelle eſt petite; & fort adhérente au bois. Les feuilles ont leur queue, ou leur pedicule, court, gros,

(22) *Amænitates exoticæ.* Faſtes & Hiſtoire du Japon, pages 132 & précédentes.

(23) Kæmpfer le définit, *Thea frutex, folio Ceraſi, flore roſæ Sylveſtris, fructu unicocco, bicocco, ut & plurimum tricocco.*

verd, assez rond, assez uni au-dessous; mais creux, du côté opposé. Elles ne tombent jamais d'elles-mêmes, parce que l'arbrisseau est toujours verd. On les arrache de force. Elles sont d'une substance moyenne entre la membraneuse & la charnue, mais de différentes grandeurs. Les plus grandes ont deux pouces de long, sur un peu moins dans leur plus grande largeur. En un mot, lorsqu'il ne manque rien à leur forme, elles ont parfaitement la substance, la figure & la grandeur du Griotier (24). Elles sont dentelées. Un nerf remarquable, qui les traverse au milieu, se partage de chaque côté en six ou sept côtes de différentes longueurs, courbées sur le derriere. De petites veines s'étendent près du bord des feuilles, entre les côtes. Dans leur fraîcheur, ces feuilles n'ont aucune odeur & ne sont pas d'un goût aussi désagréable que l'écorce; quoiqu'elles soient astringentes & qu'elles tirent sur l'amer. Elles différent beaucoup en grandeur & en figure; ce qui doit être attribué à leur âge, à leur situation & à la nature du terroir. De-là vient qu'on ne peut juger de leur figure, ni de leur grandeur, lorsqu'elles sont séchées & portées en Europe. Elles affecteroient la tête, si on les prenoit fraîches; parce qu'elles ont quelque chose de narcotique, qui assoupit les esprits animaux, & qui cause aux nerfs un tremblement convulsif. Mais cette mauvaise qualité se perd lorsqu'elles sont seches.

Fleurs du Thé.

En Automne, les branches sont entourées d'un grand nombre de fleurs, qui continuent de croître pendant l'Hyver. Elles sortent seules, ou deux ensemble, des aîles des feuilles, & ne ressemblent pas mal aux roses sauvages. Leur diamétre est d'un pouce, ou d'un peu plus. Elles sont composées de six petales, ou feuilles, dont une ou deux se retirent, & n'approchent pas de la grandeur & de la beauté des autres. Elles sont rondes, creuses, attachées à des pedicules d'un demi pouce de long, qui s'aggrandissent insensiblement, & qui se terminent par cinq ou six enveloppes, petites & rondes, qui servent de calice à la fleur. Le goût des fleurs est désagréable, & tire sur l'amer. Il affecte surtout la racine de la langue. On voit, au fond, un grand nombre d'étamines blanches, extrêmement petites, comme dans les roses. Le bout en est jaune, & de la forme d'un cœur. Kæmpfer assure qu'il en a compté deux cens trente, dans une seule fleur.

Son fruit.

Aux fleurs succédent les fruits, en grande abondance. Ils sont d'une, de deux, & plus ordinairement de trois coques, semblables à celles qui contiennent la semence du Ricin, & composées de trois autres coques rondes, de la grosseur des Prunes sauvages, qui croissent ensemble attachées à une queue commune, comme à un centre, mais distinguées par trois divisions assez profondes. Chaque coque contient une gousse, une noisette & sa graine. La gousse est verte, tirant sur le noir lorsqu'elle est mure, d'une substance grasse, membraneuse, un peu ligneuse, s'entr'ouvrant au-dessus de la surface après qu'elle a demeuré une année sur l'arbrisseau, & laissant voir la noisette qui y est renfermée. Cette noisette est presque ronde, mais un peu comprimée du côté par lequel les trois coques se joignent. Son écaille est mince, un peu dure, polie, couleur de châteigne. Etant cassée, elle offre un pepin

(24) Tendres, elles ressemblent plus aux feuilles de ce qu'on appelle *Evonymus vulgaris, fructu acido*, à l'exception de la couleur.

DESCRIPTION DU JAPON.

rougeâtre, d'une ſubſtance ferme, comme celle des avelines, d'un goût douceâtre, aſſez deſagréable d'abord, & qui devient, dans la ſuite, plus rude & plus amer. Il fait ſaliver beaucoup. Il eſt fort dégoûtant lorſqu'il tombe dans le goſier; mais ce mauvais goût paſſe vîte. Ces noiſettes, ou ces pepins, contiennent beaucoup d'huile & ranciſſent fort aiſément. Auſſi n'en voit-on pas germer deux ſur dix, lorſqu'ils ſont ſemés. Les Japonois ne font aucun uſage, ni des fleurs, ni des pepins.

Premiere récolte des feuilles.

A ſept ans, l'arbriſſeau du Thé eſt de la hauteur d'un homme. L'uſage eſt de le couper à la tige, d'où il ſort, dès l'année ſuivante, de jeunes branches aſſez chargées de feuilles. La récolte n'en eſt pas aiſée. On loue des Ouvriers, qui n'ont pas d'autre profeſſion, & dont l'adreſſe eſt ſinguliere pour ce travail. Les feuilles ne doivent point être arrachées à pleines mains. On les tire une à une, avec beaucoup de précaution. Elles ne ſe cueillent pas toutes en même-tems. On s'y prend à deux fois, & ſouvent à trois. Dans ce dernier cas, la premiere récolte ſe fait vers la fin du premier mois de l'année Japonoiſe, c'eſt-à-dire, les premiers jours de Mars. Les feuilles n'ont alors que deux ou trois jours. Elles ſont en petit nombre, fort tendres, & peu déployées. Ce ſont les plus eſtimées & les plus rares. Il n'y a que les Princes & les perſonnes aiſées, qui en puiſſent acheter; & cette raiſon leur a fait donner le nom de *Thé impérial*. On les appelle auſſi Fleur de Thé; d'où l'on concluroit mal que ce Thé ſoit la fleur d'arbriſſeau. Kæmpfer ajoute, que le Thé Bouy des Chinois appartient à la même claſſe (25).

Seconde & troiſiéme récolte.

La ſeconde récolte, & la premiere pour ceux qui n'en font que deux par an, ſe fait au ſecond mois; c'eſt-à-dire, vers la fin de Mars, ou au commencement d'Avril. Quelques-unes des feuilles ſont alors parvenues à leur perfection. Quoique les autres ne le ſoient pas, on les cueille toutes indifféremment: mais, avant que de leur donner la préparation ordinaire, on les range dans leurs diverſes claſſes, ſuivant leur grandeur & leur bonté. Celles qui n'ont pas encore toute leur grandeur naturelle, approchent des feuilles de la premiere récolte, & ſe vendent ſur le même pied. La troiſiéme récolte, qui eſt toujours la plus abondante, ſe fait au troiſiéme mois de l'année Japonoiſe, lorſque toutes les feuilles ont leur perfection; & pluſieurs n'en font pas d'autre. Cependant on y ſépare auſſi les feuilles, ſuivant leur âge & leur grandeur; & l'on en fait trois claſſes, qui ſont diſtinguées ſous les noms d'*Itzibau*, de *Niban*, & de *Sanban*, c'eſt-à-dire, premiere, ſeconde & troiſiéme. La derniere contient les feuilles les plus groſſieres, qui ont deux mois d'âge, & dont le Peuple fait ſa boiſſon ordinaire.

Le Japon n'a que trois Claſſes de Thé.

Kæmpfer aſſure qu'on ne connoît point, au Japon, d'autres eſpeces de Thé que ces trois différentes claſſes des feuilles d'un même arbriſſeau (26). Le Thé impérial, lorſqu'il a toute ſa préparation, ſe nomme Ficki-Tsjaa, c'eſt-à-dire, Thé moulu; parce qu'on le prend en poudre, dans de l'eau chaude. On lui donne auſſi les noms d'Udſi-Tsjaa, & de Tacke-Sacki-Tsjaa, de-

(25) Il ſe trompe, ſuivant la remarque de l'Hiſtorien moderne, s'il entend qu'on appelle Thé Bouy, à la Chine, préciſément celui qui s'y cueille, comme le Thé impérial au Japon; car le Thé Bouy eſt une eſpece de Thé particulier. On compte, à la Chine, plus de cinquante eſpeces de Thé, qui viennent d'autant d'arbriſſeaux différens. Kæmpfer paroît l'avoir ignoré.

(26) C'eſt ce qu'il eſt difficile de ſe perſuader, après l'obſervation qu'on vient de faire ſur la différence des arbriſſeaux du Thé à la Chine.

quelques lieux particuliers dont on distingue les plants. Le plus estimé est celui d'Udsi, petite ville assez proche de Meaco. Tout le Thé, qui se sert à la Cour de l'Empereur & dans la Famille Impériale, doit être cueilli sur une montagne voisine de cette ville. On le cultive avec des soins & des précautions incroyables. Un fossé large & profond environne le plant. Les arbrisseaux y sont disposés en allées, qu'on ne manque pas un seul jour de balaier. On porte l'attention, jusqu'à ne souffrir aucune ordure sur les feuilles. Lorsque la saison de les cueillir approche, ceux qui sont chargés de cet office doivent s'abstenir de manger du poisson, & de toute autre viande qui n'est pas nette; de peur que leur haleine n'y répande quelque infection. Pendant toute la récolte, il faut qu'ils se lavent deux ou trois fois par jour, ou dans un bain chaud ou dans la riviere; & malgré tant de précautions pour se tenir propres, il ne leur est pas permis de toucher les feuilles avec les mains nues. Chacun doit avoir des gants. C'est le principal Inspecteur de la Cour Impériale pour le Thé, qui commande sur cette montagne. Il y entretient des Commis, pour veiller à la culture de l'arbrisseau, à la récolte & à la préparation des feuilles, & pour garder le passage du fossé, qui est, d'ailleurs, bordé d'une forte haie. Ce Thé, après la récolte & les préparations, est mis dans des sacs de papier, qu'on renferme dans des pots de terre ou de porcelaine: & pour le conserver plus parfaitement, on acheve de remplir les pots de Thé commun. Dans cet état, il est transporté à la Cour, sous une garde nombreuse. De-là vient que le prix en est exorbitant. En comptant tous les frais de la culture, de la récolte, de la préparation, & du transport, un Kin, ou un Catti de Thé impérial, monte ordinairement à trente ou quarante Siumomes, ou Taels, c'est-à-dire, à quarante-deux ou quarante-six onces d'argent. Le Pourvoyeur, dans les comptes qu'il présente à la Cour des Finances, le fait quelquefois monter à un Obani, monnoye d'or de la valeur de cent onces d'argent. Mais on en sera moins surpris, si l'on considére qu'un pot de ce Thé, qui ne contient pas plus de trois ou quatre Cattis, est quelquefois conduit à la Cour par un cortege de deux cens personnes. Kæmpfer raconte qu'étant à l'Audience de l'Empereur, avec l'Ambassadeur de la Compagnie Hollandoise, un Gentilhomme de service, qui lui présentoit une tasse de Thé, lui dit: » Buvez-le de bon cœur; en voilà pour un Itsebo. C'est une monnoye quarrée d'or, qui vaut douze ou treize Schellings d'Angleterre.

Description du Japon. *Thé d'Udsi, le plus estimé.* *Précautions avec lesquelles il est cultivé pour l'Empereur.* *Sa cherté.*

Le Thé des feuilles de la seconde classe se subdivise en quatre autres, qui different en prix & en bonté. Il se nomme Tootsjaa, c'est-à-dire, Thé Chinois, parce qu'on le prépare à la maniere Chinoise. Celui des feuilles de la troisiéme classe s'appelle Bantsjea. Comme il est composé des feuilles grosses & fortes, qui ne peuvent être préparées à la maniere des Chinois, c'est-à-dire, séchées sur des poëles, & frisées, on l'abandonne au Peuple. Cependant les vertus de la Plante s'y conservent plus sûrement que dans les autres, dont les parties sont trop volatiles, pour ne pas s'affoiblir beaucoup dans la moindre exposition à l'air, ou dans une simple décoction.

La préparation du Thé n'est pas la moins curieuse partie de cet Article. Aussi-tôt que les feuilles sont cueillies, on les étend sur le feu, dans une Platine de fer; & lorsqu'elles sont bien chaudes, on les roule avec la paulme de la main, sur une natte rouge très fine, jusqu'à ce qu'elles soient tout-à-fait frisées. Le feu leur ôte cette qualité narcotique & maligne, qui

Curieuse préparation des feuilles du Thé.

Description du Japon.

pourroit offenser la tête. On les roule, non-seulement pour les conserver mieux, mais afin qu'elles tiennent moins de place. Il faut leur donner sur le champ toutes ces façons; parce qu'étant gardées une nuit seulement, elles se noirciroient & perdroient beaucoup de leur vertu. On doit éviter aussi de les laisser long-tems en monceaux, si l'on ne veut pas qu'elles se corrompent en s'échauffant. A la Chine, on commence, dit on, par jetter les feuilles de la premiere récolte dans l'eau chaude, où elles demeurent l'espace d'une demie minute; & la chaleur de l'eau sert à les dépouiller plus facilement de leur qualité narcotique. Mais il est certain que cette premiere préparation demande un soin extrême. On fait chauffer d'abord la platine dans une espece de four, avec un feu modéré; & lorsqu'elle a le degré de chaleur qui convient, on y jette quelques livres de feuilles, qu'on ne cesse pas de remuer, jusqu'à ce qu'elles soient si chaudes, qu'à peine y puisse-t'on tenir la main. Alors on les retire de la platine, & les répandant sur une natte, on commence à les rouler. Cette seconde opération coûte beaucoup à l'Ouvrier. Il sort des feuilles rôties, un jus de couleur jaune, tirant sur le verd, qui lui brûle les mains. Malgré la douleur qu'il ressent, il doit continuer ce travail, jusqu'à ce qu'elles soient refroidies, parce que la frisure ne tiendroit pas, si les feuilles n'étoient pas chaudes. Il est même obligé de les remettre deux ou trois fois sur le feu; & quelques gens délicats les y font remettre jusqu'à sept fois, en observant néanmoins de diminuer toujours par degrés la force du feu; précaution nécessaire, pour conserver aux feuilles une couleur vive, qui fait une partie de leur prix. On ne manque pas non plus de laver, à chaque fois, la platine, avec de l'eau chaude; parce que le suc, qui sort des feuilles, s'attache à ses bords, & que les feuilles pourroient le reprendre.

Comment on les frise.

Lorsqu'elles sont bien frisées, on les jette sur le plancher, qui est couvert d'une natte; & l'on sépare celles qui sont trop rôties, ou qui n'ont pas été roulées assez soigneusement. Les feuilles du Thé impérial doivent être plus rôties que les autres, pour devenir plus aisées à moudre; mais quelques-unes sont si jeunes & si tendres, qu'on est obligé de les mettre d'abord dans de l'eau chaude, ensuite sur un papier épais; & de les faire sécher sur des charbons, sans être roulées, à cause de leur extrême petitesse. Les gens de la campagne ont une méthode plus simple & plus courte, qui consiste à rôtir les feuilles dans des chaudieres de terre, sans aucune autre préparation. Leur Thé n'en est pas moins estimé des Connoisseurs, quoiqu'il soit beaucoup moins cher. On lui croit même plus de force qu'au Thé impérial, qui, après avoir été gardé quelques mois, est encore remis sur le feu, pour lui faire perdre l'humidité qu'il pourroit avoir contracté dans la saison des pluies. Mais, ensuite, on prétend qu'il peut être gardé long-tems; pourvû qu'on ne lui laisse pas prendre l'air, qui en dissiperoit aisément les sels volatils. En effet, tout le monde convient que ce Thé, & les autres especes à proportion, les ont perdu presque tous en arrivant en Europe. Kæmpfer assure qu'il ne leur a jamais trouvé, hors du Japon, ni cet agréable goût, ni cette vertu de rafraîchir modérément, qu'on y admire dans le climat qui les produit.

Autres méthodes.

Les Japonois mettent leurs provisions du Thé commun, dans de grands pots de terre, dont l'ouverture est fort étroite. Le Thé imperial se garde ordinairement dans des vases de porcelaine, particuliérement dans ceux qu'on

Maatsubos, ou Pots qui servent à garder le Thé

appelle *Maatſubos*. Ils ſont très anciens & d'un fort grand prix. On leur attribue la propriété, non-ſeulement de conſerver le Thé, mais d'en augmenter les vertus. Le Thé vieux y reprend la force qu'il a perdue. Il n'y a point de Seigneurs, qui ne ſe procurent, à grand prix, quelques-uns de ces vaſes. On a déja fait remarquer leur origine. Ils ſe faiſoient, autrefois, d'une terre de l'Iſle Mauri, voiſine de Formoſo. Cette Iſle ayant été ſubmergée, il n'en reſte que des rochers, qu'on apperçoit dans les baſſes marées, & du milieu deſquels on tire quelquefois des vaſes de porcelaine, qui ſe trouverent tout faits, lorſque l'Iſle fut abîmée. Ils ſont extrêmement défigurées par des coquillages, des coraux, & d'autres excreſcences maritimes. Ceux qui les nettoient, ſe gardent bien de les racler entiérement. Ils laiſſent toujours un peu de ce mélange étranger, pour faire connoître qu'ils ne ſont pas contrefaits. Ainſi leur difformité leur ſert de luſtre. Ils ſont tranſparens, extrêmement minces, d'une couleur blanchâtre, qui tire ſur le verd. Leur forme approche de celle des petits barils; avec un petit cou fort étroit, qui les rend auſſi propres à tenir du Thé, que s'ils avoient été faits pour cet uſage. On les reçoit, au Japon, de divers Marchands Chinois, qui les achetent pour les revendre. Les moindres valent environ cent taels. Les plus grands, & ceux qui ſont entiers, ſe payent trois, quatre & juſqu'à cinq mille taels; mais l'Empereur ſe réſerve le droit d'acheter les plus précieux. On en voit un grand nombre dans ſon tréſor. Il eſt rare d'en trouver qui ne ſoient ni rompus ni félés; mais on a le ſecret d'une compoſition de blanc, qui les répare avec tant de propreté que, pour en découvrir les fentes, il faut les faire bouillir dans l'eau, pendant deux ou trois jours. Comme le Thé de la troiſiéme récolte n'eſt pas ſi ſujet que les autres à s'éventer, les Payſans le tiennent dans des corbeilles de paille, de la forme de nos tonneaux, qu'ils placent ſous le toît des Maiſons, à côté de l'ouverture qui ſert de cheminée; car ils ſont perſuadés que la fumée conſerve la vertu des feuilles. Ils n'en uſent pas autrement pour le Thé de la premiere & de la ſeconde récolte, lorſqu'ils peuvent s'en procurer; & cette méthode leur réuſſit: peut-être, obſerve l'Auteur, parce qu'ils ont le goût moins délicat que les Grands. Quelques-uns mettent, par-deſſus, des feuilles d'armoiſe commune, ou des feuilles tendres d'une plante, nommée *Saſangua*, dans l'opinion qu'elles lui communiquent un goût plus agréable. Mais l'expérience a fait reconnoître que d'autres odeurs, dont on a voulu faire l'eſſai, ne s'allient pas bien avec les feuilles de Thé.

Leur origine.

Le breuvage, le plus commun au Japon, eſt une infuſion des grandes feuilles de cette Plante. On les fait bouillir dans un chaudron, qui ſe met dès le matin ſur le feu; & pour les retenir au fond, en laiſſant la liberté d'y puiſer de l'eau, on met, par-deſſus, une corbeille, ou une claie. Quelquefois, au lieu d'une claie, on enferme les feuilles dans des ſachets, qui demeurent au fond par leur propre poids. On tient, à peu de diſtance, un baſſin d'eau froide, pour refroidir tout d'un coup la liqueur, autant qu'on le deſire. Le Thé impérial ne ſe prend guéres qu'en poudre. On apporte, ſur une table, des taſſes, de l'eau chaude, & du Thé fraîchement moulu (26); on verſe de l'eau dans une taſſe; on y jette, avec une petite cuil-

Comment les Japonois prennent le Thé.

(26) On le réduit en poudre ſubtile par le moyen d'un moulinet, fait d'une pierre d'un noir verdâtre, qu'on appelle Serpentine. Cette opération ſe fait ou le jour ou la veille.

DESCRIPTION DU JAPON.

liere, de la poudre de Thé, qu'on remue avec un petit instrument dentelé, jusqu'à ce qu'elle écume; & c'est dans cet état qu'on le présente. Il a la consistence d'une bouillie claire. Aussi l'appelle-t-on communément *Koits-jaa*, ou Thé épais. Quoique toutes ces méthodes n'ayent rien de fort difficile, on en a fait un art, qui se nomme *Sado*, ou *Tsianosi;* & les Japonois ont des Maîtres, qui l'enseignent aux enfans des deux Sexes. Les Pauvres, surtout dans la Province de Nara, font quelquefois bouillir leur riz dans la décoction de Thé. Ils assurent qu'il devient beaucoup plus nourrissant par ce mêlange. Enfin ce vieux Thé même, dont on ne veut plus boire, parce qu'il a perdu sa vertu, sert à teindre en brun des étoffes de soie. On envoye, tous les ans, pour cet usage, une grande quantité de ces vieilles feuilles, à Surate (27).

Remarques sur les qualités du Thé.

Terminons cet Article, par quelques remarques intéressantes sur les bonnes & les mauvaises qualités du Thé. Ses feuilles, dit Kæmpfer, ont une qualité narcotique, qui met les esprits animaux dans un grand désordre, jusqu'à causer une sorte d'ivresse. Quoiqu'elles perdent la plus grande partie de cette vertu, après les préparations qu'on leur donne, ce n'est que dans l'espace de dix mois qu'elle s'évapore tout-à-fait. Alors, bien loin de troubler les esprits animaux, elle y répand une fraîcheur moderée. Elle récrée les sens, elle les fortifie. Ainsi, le Thé, pris dans l'année même où les feuilles ont été cueillies, est plus agréable au goût; mais si l'on en fait un trop grand usage, il attaque la tête, il la rend pesante, & fait trembler les nerfs. Le meilleur, c'est-à-dire, le plus délicat & le plus sain, doit avoir du moins un an. Les Japonois ne le boivent jamais plus nouveau, sans y mêler une égale quantité du plus vieux. Alors, il dégage les obstructions, il purifie le sang; il entraîne, surtout, la matiere terreuse qui cause la gravelle, la nephrétique & la goutte. Kæmpfer rend témoignage que pendant tout le séjour qu'il fit au Japon, il ne vit personne, parmi ceux qui en faisoient un usage habituel, qui fût attaqué de la goutte ou de la pierre; & si ces maux, dit-il, n'étoient héréditaires en Europe, il est fortement persuadé que le Thé y produiroit les mêmes effets. Il ajoute que ceux-là se trompent beaucoup, qui recommandent l'usage de la Véronique, & du *Myrtus Brabantia*, comme un équivalent pour le Thé. Il ne croit pas qu'il y ait de plante connue, dont l'infusion, ou la décoction, pese si peu sur l'estomac, passe plus vîte, rende plus de vigueur aux esprits abbatus, & ranime plus sûrement la gayeté. D'un autre côté, il convient, avec les Japonois, que l'usage du Thé arrête & trouble l'effet des autres remédes; qu'il est particuliérement nuisible dans cette sorte de colique, qui est ordinaire au Japon (28); & que l'infusion des feuilles trop nouvelles, qui attaque la tête en général, augmente l'inflammation des yeux. Il est persuadé aussi, sur le témoignage des Médecins Chinois, qu'il ne manqua point de consulter, que si l'on prenoit l'habitude de boire pendant tout le jour une infusion forte des feuilles du Thé, on détruiroit le principe radical de la vie, qui consiste dans un mêlange bien conditionné de froid & de chaud, de sec & d'humide. Le même effet, dit-il, arriveroit, par des raisons contraires, d'un usage continuel de viande grasse, surtout de chair de porc; mais si l'on mêle ces deux choses ensemble, loin de nuire à la santé, elles y contribuent & procurent une longue vie (29).

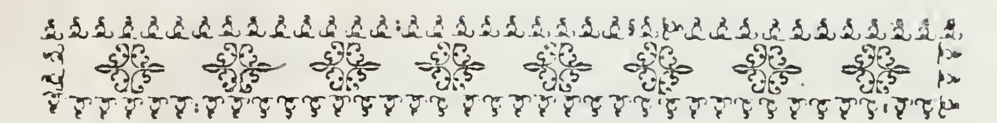
(27) Appendice de Kæmpfer, pages 255 & précédentes.

(28) *Voyez*, ci-dessus, l'article des Sciences du Japon.

(29) Kæmpfer, *ubi suprà*, page 259.

Fin du Tome dixiéme.

Voyez le Suplement Tome XVII



TABLE

DES TITRES ET DES PARAGRAPHES CONTENUS DANS CE VOLUME.

SUITE DU LIVRE II.

Fin de la Table des Titres & Paragraphes.

On trouvera le Privilege au premier Volume.

De l'Imprimerie de la Veuve de CLAUDE SIMON, *Imprimeur de Monseigneur l'Archevêque.*

AVIS AU RELIEUR.

Pour placer les Cartes.

Pour placer les Figures.




SPECIAL 86-B
20810
v.10
GETTY CENTER LIBRARY

